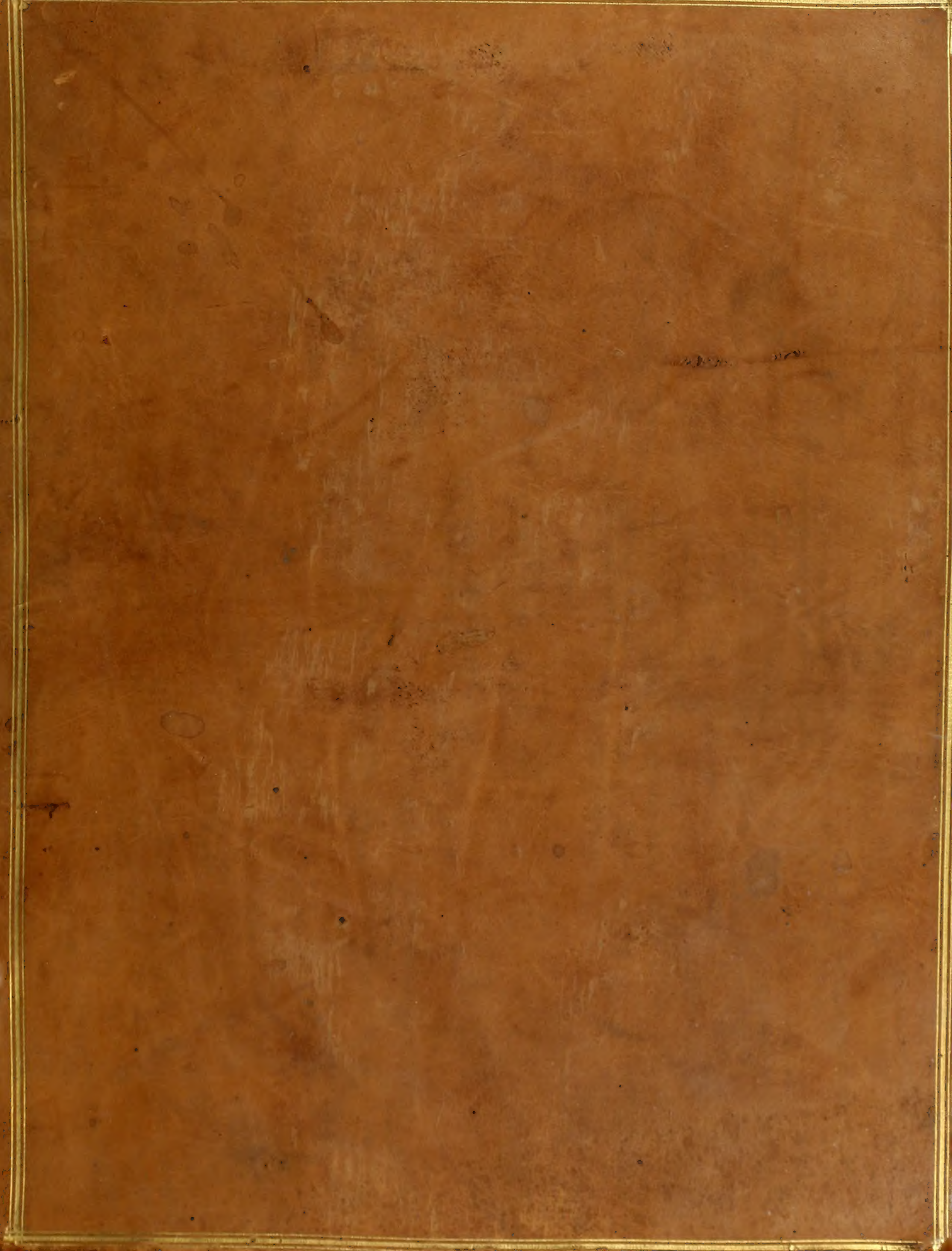
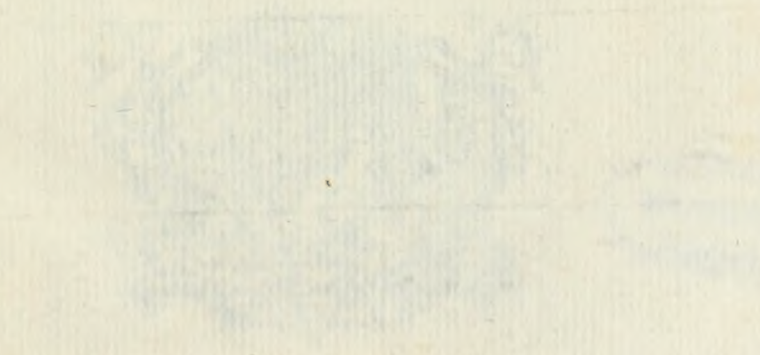












HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

D'UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME TRENTE-CINQUIEME.

CONTENANT

L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

ENRICHIE DES CARTES NÉCESSAIRES.

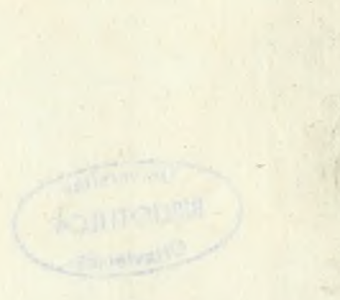




A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTÉE & MERKUS*,

MDCCLXXIII.



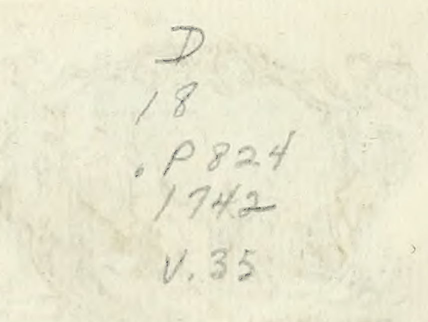


TABLE
DE CE TRENTE-CINQUIEME
VOLUME.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ITALIE ET CELLE DES PRINCIPAUX ÉTATS QUI S'Y TROUVENT.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÉNES.

SECTION I. Histoire abrégée de *Génes*, depuis son Origine jusqu'à son érection en République vers l'an 888, & depuis cette époque jusqu'en 1190, que le Gouvernement passa à des Podestats étrangers. . . . . Pag. 1

SECTION II. L'Histoire de *Génes*, depuis que le Gouvernement passa entre les mains des Podestats étrangers & annuels en 1190, jusqu'à la révolution opérée par le Peuple en 1257. . 84

SECTION III. Depuis la Révolution opérée en 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339. 161

SECTION IV. Depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'à ce que *Génes* se soumit à la domination de *Charles VI.* Roi de France en 1397. 242

SECTION V. Depuis que *Génes* se fut soumise au Roi de France, *Charles VI.* en 1396. jusqu'en 1421. où cette République passa sous la Domination du Duc de *Milan Philippe-Marie Visconti*. 345

SECTION VI. Depuis l'année 1421. ou *Génes* se soumit à la domination de *Philippe-Marie Visconti* jusqu'en 1479 où elle secoua le joug des Ducs de *Milan*, de la famille des *Sforces*. . 434

Section VII. Histoire de *Gênes* depuis qu'elle aut secoué le joug des *Sforces en* 1479, jusqu'au rétablissement total de la République en 1528 par *André Doria*. 546

Section VIII. Depuis le rétablissement de la liberté par *Andre Doria* en 1528. jusqu'à la conjuration du Comte *Jean Louis de Fiesque* en 1546. . . . . 625.



HISTOIRE

PRÉFACE.

Les deux nouveaux volumes de l'Histoire Universelle, que nous publions aujourd'hui, & qui forment les Tomes XXXV & XXXVI. de ce vaste corps d'histoire, contiennent celles de la République de Gênes, de l'Isle de Corse, de la Légation de Bologne, des Duchés de Parme & de Plaisance, & de Milan. Nous nous sommes affranchis depuis long-tems de la servitude de traduire l'Original Anglois; & nous n'avons pas laissé ignorer au Lecteur les bonnes raisons que nous avions de ne plus suivre ce modele. Jaloux de donner aux diverses parties de cette Histoire immense, toute la perfection que nous pouvions lui donner suivant la mesure de nos foibles talens & les matériaux que nous avions, nous avons eu recours aux sources originales, autant que nous avons pu. Nous ne nous sommes donc pas bornés à compiler, pour l'Histoire de Gènes, les auteurs François qui l'ont écrite; & quoique nous ayons consulté & suivi quelquefois l'*Histoire de Gênes*, 3 vol. in-12, qui remonte jusqu'a l'an 464 de la fondation de Rome, & descend jusqu'au milieu de ce siecle; l'*Histoire des Revolutions de Gênes* depuis son établissement jusqu'à la conclusion de la paix de 1748, 2 vol. in-12. Les *Anecdotes Génoises & Corses*, &c. nous avons eu pour guides principaux, Foghetta, Justiniani, Bonfadio, Bisarro, jusques bien avant dans le seizieme siecle. Les évènemens du dernier siecle & du siecle présent nous ont été fournis par les memoires particuliers du tems, par quelques manuscrits qui nous ont été communiques, & par le *Compendio delle storie di Genova d'Accinelli*, 2 vol. in-12. Sigonius, Guichardin, Denina, Capriata, de Thou & d'autres nous ont encore été fort utiles pour plusieurs faits qui tiennent a l'histoire générale d'Italie & de l'Europe. Avec ces secours nous nous sommes crus en état d'abandonner la route tracée par les Auteurs Anglois, & d'en suivre une nouvelle. Nous nous sommes fort étendus sur l'Histoire de Gênes parce qu'elle est une des plus fécondes en révolutions, comme on peut le voir par le petit abrégé chronologique des principaux changemens de gouvernement survenus dans cette Republique, que nous avons placé à la fin de cette Préface, avec une liste des Doges.

L'Histoire de Corse, dont les derniers troubles ont si long-tems fixé les regards de l'Europe qui ne pouvoit s'empêcher de s'intéresser au sort de cette Isle malheureuse, est naturellement liée à celle de Gênes, de cette Republique, cause de tous les malheurs des Corses. Ce morceau méritoit d'autant plus nos soins, que la

derniere révolution qui a mis les restes déplorables de ces braves insulaires sous la domination de la France, a affecté vivement les partisans de la liberté. Nous avons tâché d'observer la plus exacte impartialité dans la narration des différentes révolutions que cette Isle a éprouvées. Nous nous sommes fait une loi de décrire les évènemens tels que nous avons pu les démêler dans les mémoires, rélations, & manifestes publiés par la République de Gênes, la France & les Corses, préférant l'intérêt de la vérité à tout autre, & nous mettant en garde contre une pitié trop sensible pour des infortunés qu'on opprime. Outre les ouvrages imprimés dont nous avons tiré des secours pour l'histoire de Corse, nous avons sur-tout fait usage d'un manuscrit précieux qui nous a été communiqué, que nous citons plusieurs fois, & d'autant plus estimable que l'Auteur quoiqu'Officier au service de France, se montre également éloigné de cette admiration partiale & extrême pour les Corses, qui dépare la *Relation de l'Isle de Corse* par Jaques Boswell, & de l'excès contraire qu'on reproche avec justice aux *Mémoires historiques militaires & politiques* de Mr. Jaussin sur la Corse depuis 1738 jusqu'a la fin de 1741. Celui-ci est tout François, & l'autre tout Corse, au lieu que l'Auteur dont nous voulons parler, qui a vu de près les Corses comme Mrs. Boswell & Jaussin, sait leur rendre justice en toute occasion, & raconter les évènemens avec un sang-froid philosophique, tenant la balance égale entre eux leurs oppresseurs & leurs ennemis.

Nous avons plus suivi nos Auteurs Anglois dans l'histoire de Bologne, ainsi que dans celle de Parme & de Plaisance; mais nous avons repris ces histoires plus haut qu'eux & nous les avons poussées plus près de nos jours; en consultant les mêmes historiens qu'eux, nous avons rectifié plusieurs fautes qui leur étoient échappées soit pour les faits même, ou pour la Chronologie que nous avons marquée exactement: attention essentielle qu'ils avoient négligée.

L'Histoire du Duché de Milan nous a paru un peu tronquée dans l'Anglois: nous l'avons complettée, & en la partageant en six Sections, nous avons renfermé dans une seule, qui est à la vérité la plus considérable, tout ce qui se trouve dans l'Original Anglois. Nous redoublons de soins pour mériter l'accueil du public savant, qui est l'unique objet de notre ambition. A mesure que nous avançons dans cette longue & pénible carriere, nous sentons accroître notre courage & l'envie que nous avons de la fournir d'une maniere qui lui soit agréable.

ORDRE CHRONOLOGIQUE

des divers changemens de gouvernement des Génois.

Av. J. C. 205. GÊnes détruite par les Carthaginois, rétablie peu après par les Romains.

An. de J. C. 78. Elle embrasse le Christianisme, & reste sous la domination Romaine jusqu'à l'invasion des Goths.

Vers 550. Gouvernée par des Ducs.

638. Prise par les Lombards.

774. Soumise à Charlemagne & gouvernée par des Comtes.

Vers 888. Elle devient indépendante & se choisit des consuls pour la gouverner.

1190. Elle élit pour principal Magistrat un Podestat étranger.

1191. Elle crée de nouveau des Consuls.

1194. Elle rétablit le gouvernement d'un Podestat.

1257. Les Génois élisent, pour les gouverner, un Capitaine du Peuple.

1270. Ils créent deux Capitaines du Peuple.

1291. Un seul Capitaine choisi parmi les Etrangers.

1296. Deux Capitaines du Peuple, tous deux Génois.

1300. Un seul Capitaine, étranger.

1306. Deux Capitaines du Peuple, tous deux Génois.

1309. Un seul Capitaine du Peuple, Génois.

1310. Le Gouvernement remis à un Conseil de douze personnes.

1311. L'Empereur Henri VII. élû Souverain de Gènes pour vingt ans.

1313. Le Gouvernement transporté à un Conseil de vingt-quatre personnes.

1315. On élit de nouveau un Podestat étranger.

1317. On crée de nouveau deux Capitaines du Peuple, Génois.

1319. Robert Roi de Naples, & le Pape Jean XXII. Souverains de Gênes.

1335. Deux Génois derechef Capitaines du Peuple.

1339. Création d'un Doge perpétuel.

1353. Jean Visconti, Seigneur de Gênes, & ses successeurs Ducs de Milan.

1356. Gouvernement d'un Doge perpétuel, rétabli.

1396. Charles VI. Roi de France, Souverain de Gênes.

1409. Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat, Capitaine Général de Gênes.

1413. Gouvernement d'un Doge perpétuel, rétabli.

1421. Philippe-Marie Visconti, Duc de Milan, Souverain de Gênes.

1436. Rétablissement du Gouvernement d'un Doge perpétuel.

1442. Le Gouvernement est transporté à huit chefs, sous le nom de Capitaines de la liberté Génoise.

1443. Rétablissement du Gouvernement d'un Doge perpétuel.

1458. Charles VII. Roi de France, Souverain de Gênes.
1461. Rétablissement d'un Doge perpétuel.
1464. François Sforce, Duc de Milan, & ses successeurs, Souverains de Gênes.
1477. Huit Capitaines de la liberté gouvernent les Génois.
1478. J. Galéas Sforce, Duc de Milan, Souverain de Gênes.
1479. Doge perpétuel rétabli.
1488. J. Galéas Sforce de nouveau Souverain de Gênes; Ludovic Sforce lui succede.
1499. Louis XII. Roi de France, Souverain de Gênes.
1506. Doge perpétuel rétabli.
1507. Louis XII. derechef Souverain de Gênes.
1512. Doge perpétuel rétabli.
1513. Gênes de nouveau soumise à Louis XII.
1513. Doge perpétuel rétabli.
1515. Les Génois soumis derechef au Roi de France.
1522. Doge perpétuel rétabli.
1526. Gênes encore soumise à la France.
1528. Etablissement d'un Doge biennal, & de la forme de gouvernement qui subsiste encore aujourd'hui.

SUITE CHRONOLOGIQUE

des Doges perpétuels, depuis 1339 *qu'ils ont commencé, jusqu'en* 1528 *qu'ils ont fini.*

1339. Simon Boccanegra I.
1344. Jean de Morta.
1350. Jean de Valenti.
. . . . .
1356. Simon Boccanegra, rétabli II.
1363. Gabriel Adorne.
1370. Dominique Frégose.
1378. Antoine Adorne I.
—— Nicolas Guarco.
1383. Frédéric Pagana.
—— Léonard Montaldo.
1384. Antoine Adorne, rétabli II.
1390. Jacques Frégose.
1391. Antoine Adorne, rétabli III.
1392. Antoine Montaldo. I.
1393. François Justiniano.
—— Antoine Montaldo, rétabli II.
1394. Nicolas Zoaglio.
—— Antoine Guarco.

1394. Antoine Adorne, rétabli IV.

. . . .

1413. Georges Adorne.
1415. Barnabé Guano.
—— Thomas Frégoſe. I.

. . . .

1436. Iſnard Guarco.
—— Thomas Frégoſe, rétabli II.

. . . .

1443. Raphaël Adorne.
1447. Barnabé Adorne.
—— Jean Frégoſe.
1448. Louis Frégoſe I.
1450. Pierre Frégoſe.

. . . .

1461. Proſper Adorne.
—— Spinetta Frégoſe.
—— Louis Frégoſe, rétabli II.
1462. Paul Frégoſe. I.
—— Louis Frégoſe, rétabli III.

. . . .

1479. Baptiſte Frégoſe.
1483. Paul Frégoſe, rétabli III.

. . . .

1506. Paul de Novi.

. . . .

1512. Jean Frégoſe.

. . . .

1513. Octavien Frégoſe.

. . . .

1522. Antoine Adorne.

SUITE CHRONOLIQUE

des Doges biennaux, depuis 1528. juſqu'à préſent avec les dates de leur élection.

1528. Obert Cataneo, 12 Décembre.
1531. Baptiſte Spinola, 4 Janvier.
1533. Baptiſte Lomellino,
1535. Chriſt. Grimaldi Roſſo.
1537. Jean B. Doria.
1539. André Centurione.
1541. Leonard Caſtaneo.
1543. André Juſtiniani.

1545. Jean B. Fornari.
1547. Benoit Gentilé,
1549. Gaspard Braccelli Grimaldi.
1551. Luc Spinola.
1553. Jacques Promontorio.
1555. Augustin Pinello.
1557. Pierre Jean Ciaréga Cibo.
1559. Jerôme Vivaldi.
1561. Paul Baptiste Giudice Calvo.
—— Baptiste Cigala Zoaglio, 4 Octobre.
1563. Jean B. Lercaro, 7 Octobre.
1565. Octavien Gentilé Oderico, 11 Octobre.
1567. Simon Spinola, 15 Octobre.
1569. Paul Monéglia Justiniani, 19 Octobre.
1571. Gianotto Lomellino, 10 Octobre.
1573. Jacques Durazzo Grimaldi, 6 Octobre.
1575. Prosper Faltinanti Centurione, 17 Octobre.
1577. Jean B. Gentilé, 19 Octobre.
1579. Nicolas Doria, 20 Octobre.
1581. Jerôme de Franchi, 21 Octobre.
1583. Jerôme Chiavari, 4 Novembre.
1585. Ambroise di Négro, 8 Novembre.
1587. David Vaca, 14 Novembre.
1589. Baptiste Négroné, 20 Novembre.
1591. Jean-Augustin Justiniani, 25 Novembre.
1593. Ant. Grimaldi Céba, 27 Novembre.
1595. Math. Sénaréga, 5 Décembre.
1597. Lazare Grimaldi Céba, 10 Décembre.
1599. Laurent Saoli, 22 Février.
1601. Augustin Doria, 24 Février.
1603. Pierre de Franchi, 26 Février.
1605. Luc Grimaldi, 1 Mars.
1607. Silvestre Inuréa, 3 Mars.
1607. Jerôme Afféreto, 22 Mars.
1609. Augustin Pinello, 1 Avril.
1611. Alexandre Justiniani, 6 Avril.
1613. Thomas Spinola, 21 Avril.
1615. Bernard Clavarezza, 23 Avril.
1617. Jean-Jacq. Imperiale, 29 Avril.
1619. Pierre Durazzo, 2 Mai.
1621. Ambroise Doria, 4 Mai.
1623. Georges Centurioné, 25 Juin.
1624. Fréderic de Franchi, 25 Juin.
1625. Jacques Lomellino, 6 Juin.
1627. Jean-Luc Chiavari, 28 Juin.
1629. André Spinola, 26 Juin.
1631. Leonard Torré, 30 Juin.

1633. Jean-Etienne Doria, 9 Juillet.
1635. Jean-Franc. Brignolé, 11 Juillet.
1637. Auguſtin Pallavicini, 13 Juillet.
1639. Jean B. Durazzo, 28 Juillet.
1641. Jean-Auguſt. Marini, 14 Août.
1643. Jean B. Lercaro, 4 Juillet.
1645. Luc Juſtiniani, 21 Juillet.
1646. Jean B. Lomellino, 24 Juillet.
1648. Jacques de Franchi, 1 Août.
1650. Auguſtin Centurioné, 23 Août.
1652. Jerôme de Franchi, 8 Novembre.
1654. Alexandre Spinola, 9 Octobre.
1656. Jules Saoli, 12 Octobre.
1658. Jean B. Centurioné, 15 Octobre.
1660. Jean Bernard Frugoni, 28 Octobre.
1661. Antoine Inuréa, 29 Mars.
1663. Etienne Mari, 12 Avril.
1665. Céſar Durazzo, 18 Avril.
1667. Céſare Gentilé, 10 Mai.
1669. François Garbarini, 18 Juin.
1671. Alexandre Grimaldi, 27 Juin.
1673. Auguſtin Saluzzo, 4 Juillet.
1675. Antoine Paſſano, 11 Juillet.
1677. Gianettino Odone, 16 Juillet.
1679. Auguſtin Spinola, 29 Juillet.
1681. Luc-Marie Inuréa, 13 Juillet.
1683. F. Marie Impérialé, 18 Août.
1685. Pierre Durazzo, 23 Août.
1687. Luc Spinola, 27 Août.
1689. Oberto Torré, 31 Août.
1691. Jean B. Catanéo, 4 Septembre.
1693. François-Marie Saoli.
1695. Bondinelli Négroné.
1697. François Inuréa.
1699. Jerôme Mari.
1701. Fréderic Franchi.
1703. Antoine Grimaldi,
1705. Etienne Honoré Gierello.
1707. Dominique-Marie Mari.
1709. Vincent Durazzo.
1711. François-Marie Impérialé,
1713. Jean-Antoine Juſtiniano.
1715. Laurent Centurioné.
1717. Benoît Viali.
1719. Ambroiſe Impérialé, 3 Octobre.
1721. Céſar Franchi, 8 Octobre.
1723. Dominique Négroné.

1726. Jerôme Vénéroso, 15 Janvier.
1728. Luc Grimaldo, 22 Janvier.
1730. Franc. Marie Balbi, 24 Janvier.
1732. Dom. Marie Spinola, 29 Janvier.
1734. J. Etienne Durazzo, 30 Janvier.
1736. Nicolas Catanéo, 8 Février.
1738. Constantin Balbi, 9 Février.
1740. Nicolas Spinola, 10 Février.
1742. Dom. Marie Canavaro, 20 Février.
1744. Laurent Mari, 27 Février.
1746. J. Fr. Marie Brignolé, 28 Février.
1748. César Catanéo, 5 Mars.
1750. Augustin Viale.
1752. Jean-Baptiste Grimaldi.
1754. Jean-Etienne Vénérose.
1756. Jean Jacques Grimaldi.
1758. Mathieu Franzone.
1760. Augustin Lomellini.
1762. Rodolphe Emil. Brignole.
1764 Franç. Mar. de la Rovere, Juillet.



TABLE


CARTE DE
L'ETAT DE GENES
Pour Servir
à l'Histoire Universelle,
d'une Société de Gens de Lettres.
Par M. Bellin, Ingenieur de la Marine.
ECHELLES
Grandes Lieues de France de 2853 Toises.
Milles Communs d'Italie de 1000 Toises.
PIÉMONT
COMTÉ DE TENDE
PRINCIPAUTÉ D'ONEILLE
MONT-FERRAT
DUCHÉ DE PLAISANCE
ETAT DE GENES
RIVIERE DU PONENT
RIVIERE DU LEVANT
MER MEDITERRANÉE
Meridien de Genes
Latitude Septentrionale
Longitude Orientale du Meridien de Paris.
ALEXANDRIE
TORTONE
NOVI
Gavi
Voltagio
Ovada
Acqui
Bobio
Voltri
GENES
Rapallo
Portofino
Cairo
Ceva
Coni
Savone
FINAL
Albenga
Oneille
St. Remo
Vintimille
Menton
Pontremoli
Lavagna
Sestri de Levant
La Specia
Porto Venere
Cap de Melle
Cap Darrasi
Tende

CARTE DE L'ETAT DE GENES

Pour Servir

à l'Histoire Universelle,

d'une Société de Gens de Lettres.

Par M. Bellin, Ingenieur de la Marine.

ECHELLES

Grandes Lieues de France de 2853 Toises.

Milles Communs d'Italie de 1000 Toises.

HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'À PRÉSENT.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ITALIE ET CELLE DES PRINCIPAUX ÉTATS QUI S'Y TROUVENT.

CHAPITRE IV.

Histoire de la République de GÊNES.

SECTION I.

Histoire abrégée de Gênes *depuis son origine jusqu'à son érection en République vers l'an* 888, *& depuis cette époque jusqu'en* 1190, *que le Gouvernement passa à des Podestats étrangers.*

Sect. I. *Histoire de* Gênes *depuis son origine jusqu'à l'an* 1190.

Introduction à l'histoire de Gênes.

IL en est de l'origine de Gênes comme de celle de toutes les Villes célebres & anciennes, qui se perd dans l'obscurité des tems, & que les Historiens de chaque Nation croyant rendre plus respectable & plus illustre, en redoublant encore la nuit ténébreuse qui la couvre, font remonter ordinairement bien plus loin que la vraisemblance & le bon sens ne semblent l'authoriser, comme s'ils craignoient d'imprimer une tache à la gloire de leur patrie, en lui attribuant une origine moins reculée & plus raisonnable; & comme si en effet l'honneur d'une ville ou d'une nation dépendoit de son plus ou moins d'antiquité, & non des belles actions de ses citoyens & des vertus des grands hommes qui ont pris naissance dans son sein; la plus belle & la plus respectable de toutes les illustrations. Presque tous les anciens Ecrivains semblent avoir

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

Critique de quelques origines fabuleuses.

donné dans ce défaut, & s'être efforcés d'en imposer à la postérité sur la véritable origine des villes les plus fameuses, tant ils ont pris soin de la rendre impénétrable, & de l'envelopper de fables, que l'amour propre du vulgaire adopte avec d'autant plus d'avidité, qu'elles sont plus grossieres & plus absurdes. Les Grecs ont donné les premiers l'exemple de cette orgueilleuse manie; les Romains, leurs imitateurs en tout, n'ont pas dédaigné de le suivre; Rome elle-même a cherché à se revêtir, en se donnant des Demi-Dieux pour fondateurs, d'un lustre factice & tout au plus fait pour la Gréce mensongere (*) : foible étaye dont la grandeur Romaine n'avoit certainement pas besoin. Depuis, à l'exemple de leurs maîtres altiers, de ces peuples si fiers qui les traitoient autrefois de barbares, toutes les Nations nouvelles & modernes se sont empressées à l'envi d'attribuer une origine fameuse aux Villes qui leur ont servi de berceau, & de racheter l'obscurité des premiers tems de leur existence, en leur donnant des fondateurs illustres. Delà tant de Villes, dont les unes prétendent avoir existé longtems même avant Rome, & les autres se disent aussi anciennes qu'elle: ou au moins, c'est toujours l'ordinaire, fondées par les anciens Grecs ou Romains, tandis (on ne parle pas ici de Gênes, ni d'autres Villes d'Italie) qu'il est prouvé que du tems des Romains, & même de César, il n'y avoit encore que des forêts, des cabannes & des barbares, là où l'on ose soutenir qu'existoient alors ces Villes prétendues célebres, dont l'on ne trouve pas même la place sur l'ancienne Carte Géographique (†). Delà tant de Villes, tant ultramontaines qu'autres, qui se disent fondées, les unes par Hercule, Enée, Anténor, & autres Héros plus qu'à moitié fabuleux, & les autres par les Enfans de Noë. En général on observera que l'ignorance des Historiens sur la véritable origine des plus anciennes Villes, est la plupart du temps la cause des erreurs où ils tombent de bonne foi & font tomber après eux les esprits crédules; les historiens ne veulent pas paroître ignorer; c'est pourquoi ils cherchent souvent à couvrir & masquer leur ignorance sur des choses qu'il est moralement impossible qu'ils sçachent, par des mensonges fastueux, imposans, & capables de plaire au vulgaire qui les prend volontiers pour des vérités. Il est possible & quelquefois vraisemblable qu'une ville ait existé longtems avant Rome; mais cette possibilité & cette vraisemblance ne sont pas assez pour déterminer un historien à affirmer le fait comme une vérité, il lui faut des preuves certaines & indubitables; & à défaut de preuves, de témoignages authentiques, à défaut de pouvoir dégager la vérité des ténebres de l'erreur & du mensonge, faute de lumieres certaines, il doit toujours préférer le vrai connu au fabuleux ou à l'extraordinaire.

(*) —— *& quicquid Græcia mendax*
Audet in historiâ. —— ——

JUVEN. Sat. XI.

(†) On ne citera pour exemple que Tréves, dont l'opinion vulgaire en Allemagne place la fondation plusieurs siécles avant celle de Rome, suivant ce mauvais vers ou ancien Dicton qu'on prétend avoir trouvé inscrit sur une vieille porte de Tréves:

Annis Treviris Romam stetit antè trecentis.

Malheureusement ce n'est point ainsi que tous les Historiens ont écrit: souvent il suffit qu'une origine soit douteuse ou fabuleuse, pour qu'ils l'affirment & l'adoptent; il suffit qu'elle soit inconnue ou obscure, pour qu'ils se croient en droit de la créer, d'en inventer une à leur guise; comme si l'on n'écrivoit l'histoire que pour des enfans; au reste il y a longtems qu'on a remarqué que les hommes sont de vieux enfans qui aiment à être trompés & bercés par des contes, qui deviennent ensuite la source de leurs préjugés. Nous ne nous arrêterons pas ici à les combattre, ni à démontrer la fausseté visible de chacune de ces origines en particulier, & le peu de solidité de toutes les conjectures sur lesquelles les Sçavans & les Antiquaires ont bâti leurs différens systêmes. Voici à peu près comme s'y prennent en pareil cas ceux qui ont la manie de vouloir débrouiller, ou plutôt créer, l'origine des villes anciennes. Ils commencent ordinairement par recourir au nom que porte une Ville, comme au moyen le plus sûr, suivant eux, pour parvenir à l'importante découverte qui est l'objet de leurs désirs & de leurs travaux, la connoissance de son fondateur. A cet effet ils se mettent à chercher avec le plus grand soin dans l'histoire des premiers temps du Monde, ou dans la fable, le nom de quelque Héros ou homme connu, qui réponde, ou à peu près, à celui de la ville à laquelle ils veulent donner un fondateur; & sans se mettre en peine si ce Héros est venu dans le pays où on lui fait bâtir des villes, ou même si seulement il a existé, ce qu'il eût été bon d'examiner auparavant, ils décident hardiment que c'est celui qu'ils cherchent, le véritable fondateur. Convaincus eux-mêmes de ce qu'ils disent, à force de le dire & de le répéter, ils ne sont point arrêtés par les obstacles insurmontables qu'ils rencontrent dans leur chemin, & qui ne font encore que les confirmer & les obstiner davantage dans leur opinion. Leur systême n'est pas même déconcerté ni dérangé par quelques lettres de plus ou de moins: contens, comme on l'a dit, de l'à peu près, ils ont bientôt levé ces foibles obstacles; & ils sçavent au besoin, ainsi que les Généalogistes, ajouter ou retrancher ce qui manque ou est de trop pour former ce qu'ils veulent, & décomposer les noms à leur fantaisie. Quand ils n'en peuvent pas venir à bout par ce moyen, ils ont recours aux interprétations; ils font les plus habiles recherches pour trouver la véritable raison du nom que porte telle ou telle Ville dont l'origine leur est inconnue, & la signification de ce nom dans telle ou telle langue morte. Ils tournent & retournent ce nom de mille façons, souvent plus ridicules les unes que les autres; ils lui donnent quantité d'interprétations morales ou physiques, auxquelles le fondateur n'a certainement pas pensé; ils entassent conjectures sur conjectures, & enfin ils mettent les mots à la torture, pour en extraire le sens le plus forcé, pour trouver une raison raisonnable de ce qui n'en a point, de ce qui n'est le plus souvent que l'effet du caprice ou du hazard, d'un usage immémorial, bizarre en lui-même, toujours inconséquent & peu déterminé; recherche d'autant plus absurde & plus infructueuse, que ceux même d'entre ces noms, qui sont originairement dûs aux fondateurs, ont été défigurés & corrompus quantité de fois, avant que de parvenir jusqu'à nous, tant dans les révolutions successives qu'éprouvent les empires & les langues, qu'en passant par la bouche du peuple, dont l'usage abusif prévaut à la longue, obtient enfin force de loi, & de loi imprescriptible. C'est cependant sur de pareils fondemens qu'on

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

a presque toujours établi l'origine des villes ou des peuples ; c'est ainsi qu'on a presque toujours commencé leur histoire. Ces réflexions ne sont point déplacées dans un ouvrage de la nature de celui-ci (*a*) ; il étoit nécessaire de les faire une fois. Elles peuvent servir de préservatif contre les tromperies des Charlatans de l'histoire, contre toutes les fables dont les premiers commencemens des villes fameuses & des empires sont toujours farcis & imbus ; il est peu d'histoires particulieres auxquelles on ne puisse appliquer ces réflexions.

Origine de Gênes.

Cette application peut spécialement avoir lieu à l'égard de Gênes. Il est peu de villes dont l'origine ait autant exercé la sagacité des Sçavans de la classe dont on vient de parler. Abusant en effet de la conformité des noms, trop parfaite pour être réelle & vraisemblable, supposant même, ainsi que dans un Poëme Epique ou Dramatique, des personnages qui n'existerent probablement jamais, ces habiles gens ont attribué la fondation de Gènes à *Genova* prétendue fille de Prométhée. Il est certainement aisé de se laisser tromper à la ressemblance des noms, quand elle est aussi forte & quand on est crédule ; car *Genova* est réellement le nom de cette ville en Italien. Quelques-uns d'entre eux, se reposant sur ce que les Poëtes racontent du régne de Janus à deux visages en Italie, ont prétendu que Gènes devoit son origine à ce Roi des Latins, n'étant pas difficile, suivant eux, de faire, au moyen d'un léger changement, de *Janus Genua*, nom latin de cette ville ; d'autres, qui sont de ceux qui s'obstinent à donner des interprétations aux noms, & à y chercher des raisons significatives qui n'y sont souvent pas, ont crû trouver après des recherches infinies, que *Genova*, ou *Genua*, étoit un mot corrompu & venoit du latin *Janua*, porte, comme qui diroit *porte de l'Italie*, nom relatif à la situation de Gênes ; ce qui seroit en un sens la moins absurde d'entre ces opinions : il est constant que dans les premiers tems on trouve cette ville souvent nommée *Janua*, dont il paroîtroit que seroit venu par corruption le mot *Genua* (*). D'autres enfin, n'étant pas contents de toutes ces belles interprétations, plus difficiles & plus heureux, ayant trouvé que l'Italie avoit la figure d'une botte, dont Gênes étoit par sa situation comme le genou, ont décidé tout naturellement que son nom lui venoit de cette situation, du mot Latin *Genu* ou *Genua*, comme qui diroit *Genou de l'Italie*. Mais laissant de côté

Ancienneté de Gênes.

toutes ces interprétations aussi ridicules que forcées, si l'on ne sçait rien de certain sur l'origine de Gênes & sur le tems de sa fondation, il n'est pas moins constant que cette ville est très-ancienne, & qu'elle étoit une des plus considérables de l'ancienne Ligurie ; au point qu'elle est appellée par Strabon *Imperium totius Liguriæ*. Nous voyons dans l'histoire Romaine qu'elle existoit longtems avant la seconde guerre Punique ; & il faut que cela soit ainsi, puisque dès lors elle formoit déja une Cité florissante & opulente par son commerce [ce qui suppose au moins cent ans d'existence] & elle étoit en état de porter ombrage aux Carthaginois qui la saccagerent dans le cours de cette guerre, sous

Brûlée par les Carthaginois.

(*a*) *Une Histoire Universelle.*

(*) Dans le moyen âge Genéve en Suisse a souvent été nommée aussi *Genua* ou *Janua*, peut-être aussi à cause de sa situation ; ce qui a souvent occasionné de la confusion à cause de la ressemblance du nom de ces deux villes.

la conduite de leur Général Magon, environ 205 ans avant l'Ere Chrétienne. Située dans une des plus belles Provinces de l'Italie, il y a tout lieu de présumer qu'elle n'échappa pas à l'attention de cette superbe Rome, soigneuse d'arrondir peu à peu son territoire aux dépens de ses voisins, & d'absorber tout ce qui l'entouroit; & que Gênes, après avoir longtems lutté avec les autres Villes de la Ligurie, (Province qui coûta tant de peines & de travaux aux Romains à soumettre à cause de la valeur féroce & intrépide de ses habitans toujours remuans & amoureux de leur liberté) (*) contre ce torrent impétueux, avoit été enfin forcée de devenir l'alliée, c'est-à-dire la sujette de Rome, & étoit déja sous la domination des Romains, & Ville Municipale, quand elle fut la victime de la haine de leurs anciens ennemis. C'étoit à Rome que les Carthaginois en vouloient en détruisant Gênes. Les Romains se hâterent de la rebâtir peu de tems après, sous le Consulat de Lucretius Spurius, au rapport de Tite-Live, qui dit ailleurs que Scipion vint à Gênes avec quelques troupes. Cette Ville fut encore brûlée & pillée une fois par les Carthaginois, & se releva encore une fois de ses ruïnes. Depuis, comme il n'en est plus parlé dans l'histoire Romaine, pas même pendant le tems des guerres civiles, il est probable que Gènes demeura toujours tranquillement soumise au joug des Romains, sans jouer à la vérité un grand rôle, mais en jouissant au moins, grace à son éloignement & à sa foiblesse, d'un sort doux & paisible à l'ombre de la puissance formidable qui la dominoit & la protégeoit; situation la plus convenable & la plus heureuse pour son accroissement & sa prospérité. Il n'en fut pas de même du reste de la Ligurie qui occupa encore longtems les Romains par ses fréquens soulevemens. Il en est parlé fort au long dans Tite-Live en plusieurs endroits, L. XXXII. V. IX. XL. XLI. & XLII; nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres qui n'ont aucun rapport direct avec l'histoire que nous écrivons.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Soumise aux Romains 205 an avant l'Ere Chrétienne.

Le plus ancien monument que l'on connoisse à l'égard de Gênes, monument qui constate à la fois son antiquité & la date de domination des Romains sur elle, est une table de bronze qu'on déterra il y a environ 300 ans dans la Vallée de Polcevera, & que le Sénat fit enchasser dans une muraille de la Métropolitaine de Gênes, où on la voit encore aujourd'hui. Sur cette table est gravée une sentence rendue par deux Commissaires envoyés par le Sénat de Rome l'an 187 avant J. C. pour régler les différens survenus entre les peuples de Gènes & leurs voisins au sujet de leurs limites & des bornes de leur territoire, & pour faire cesser les hostilités commencées entre ces deux peuples, auxquels les Députés du Sénat firent rendre de part & d'autre leurs prisonniers.

Monument antique trouvé près de Gênes.

Gènes avoit été une des premieres Villes de la Ligurie, qui se fût soumise à la domination des Romains; au rapport des Historiens Ecclésiastiques, cette ville fut aussi une des premieres de l'Italie, qui embrassât le Christianisme. On place cette époque vers l'an 78 de nôtre Ere.

L'an 78 de notre Ere.

Gênes embrasse le Christianisme.

Ce Colosse énorme, l'Empire Romain, étant enfin tombé, entraîna & enveloppa dans sa chûte tous les Etats voisins, tous ceux dont il étoit la ter-

(*) *Assuetumque malo Ligurem.* ———

Virg. Géorg. L. II.

Sect. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

reur & l'appui. L'Italie étant devenue la proye des barbares, Gênes subit le sort de ses maîtres, & située comme à la porte de l'Italie, supporta le premier choc de l'impétuosité de ces torrens de brigands qui, partis des extrémités du Nord, vinrent inonder & mettre au pillage la plus belle & la plus magnifique contrée de l'Europe. Gênes la plus exposée à leurs ravages, à cause de sa situation, fut longtems en proye au premier occupant, & successivement prise & détruite par les Huns, les Gépides, les Goths & les Lombards qui s'en emparerent & se l'arracherent tour à tour, non, pour en faire le siége de leur empire, mais pour la piller, la réduire en cendres & y régner sur des ruïnes & des débris.

476. *Odoacre s'empare de Gênes.*

Odoacre Roi des Hérules, des Alains, des Gépides &c. fut le premier qui en fit la conquête. Ce Prince étant entré en Italie à la tête d'une multitude innombrable, composée de plusieurs hordes entieres de Peuples barbares, s'empara aisément de Gênes, alors sans défense, ainsi que de toute la Ligurie, qui, plus étendue & plus considérable alors qu'aujourd'hui, comprenoit, outre l'Etat de Gênes actuel, toute la Lombardie, la Toscane, l'Etat de terre-ferme de Venise, le Montferrat & le Piémont. Odoacre fut le premier Roi d'Italie, & donna des loix à une partie de ce beau pays, jusqu'à sa défaite & sa mort en 493 où son Royaume passa au vaillant Théodorik Roi des Goths. Gênes fut quelque-tems soumise aux Goths. Délivrée de leur joug par la défaite de Vitigès, par Bélisaire, elle retomba entre leurs mains, ainsi que tout le reste de l'Italie, d'abord que ce grand Général ne fut plus à la tête des armées Romaines. Soit cependant que Gênes fût alors gouvernée par ses propres Ducs, ou que ces Ducs fussent simplement des Lieutenans ou Officiers des Empereurs, chargés d'y commander & de la gouverner pour eux, on trouve que vers le milieu du 6e. Siecle, cette Ville étoit soumise à des Ducs, dont l'un eut nom Bono. Totila, qui étoit alors Roi des Goths, voulut se servir du nom de ce Duc de Gênes, pour tromper Bélisaire qui lui faisoit alors la guerre avec succès en Dalmatie, & l'obliger à affoiblir son armée pour en envoyer une partie au secours de Gênes, en lui écrivant au nom de Bono, que cette ville étoit assiégée & pressée par les Goths, mais Bélisaire ne fut pas la dupe de cet artifice. Voilà la seule circonstance où il soit parlé de ce Duc de Gênes dans l'histoire, & c'est aussi le seul dont elle nous ait conservé le nom; d'ailleurs elle garde un silence profond sur les actions & le gouvernement de ces prétendus Ducs. Peut-être ce titre n'équivaloit-il alors qu'à celui de Général ou de Gouverneur de place, comme plus bas celui de Comte.

493. *Gênes passe sous la domination des Goths.*

545. *Gouvernée par des Ducs.*

553. *Défaite des Goths. Gênes rentre sous la domination de l'Empire.*

Totila ayant été défait & mis à mort par Narses, & les Goths ayant été chassés de l'Italie, Gênes revint encore une fois, mais pour peu de tems, sous la domination de l'Empire Romain, ou plutôt des foibles restes de ce grand corps qui n'étoit plus qu'une ombre. Après avoir subi le sort de l'Italie, & avoir été soumise à différens maitres & tyrans, Gênes se vit encore exposée aux ravages des Lombards qui n'eurent pas de peine à l'arracher aux foibles Romains, & détruisirent cette malheureuse Ville de fond en comble sous leur Roi Rotharic. Les Lombards furent les derniers qui s'en emparerent, & ceux qui la garderent le plus longtems. Gênes se remit insensiblement de tant de malheurs & de pertes; englobée dans le nouveau Royaume

638. *Detruite & asservie par les Lombards.*

que ces nouveaux conquérans fonderent dans cette partie de l'Italie, elle demeura soumise à leurs loix pendant près d'un siécle & demi, jusqu'à ce qu'enfin ses maîtres altiers eussent été chassés à leur tour par Charlemagne qui en 774 renversa leur puissance & mit fin à la fameuse Monarchie des Lombards, dans la personne de Didier leur dernier Roi qu'il fit prisonnier à Pavie. Triste jouet du sort, des circonstances & des révolutions des grands Empires, Gênes passa naturellement sous les loix de ce nouveau vainqueur, & devint une des principales Villes du Royaume d'Italie que Charlemagne fonda pour Pepin son fils aîné. Pepin donna à Gênes des Gouverneurs avec titre de Comtes. Le premier fut, à ce qu'on prétend un Seigneur François & parent de ce Prince, nommé Ademar, sous la domination duquel cette ville commença à se relever tout à fait de ses ruïnes, & à sortir de l'obscurité où son nom, qui n'étoit connu jusqu'alors que par des malheurs communs à presque toutes les Villes de l'Italie, étoit depuis longtems enseveli. Ademar ayant été chargé par Pepin de défendre les côtes de l'Italie contre les entreprises des Sarrazins, nouveaux brigands sur la scène du monde, qui s'étoient emparés dans le siécle précédent des Isles de Corse & de Sardaigne, que l'Empereur son pere avoit, dit-on, données aux Papes, les Génois eurent occasion de se signaler & de développer pour la premiere fois leurs vertus guerrieres dans cette expédition, où leur flotte remporta plusieurs avantages sur les Sarrazins & vint à bout de les chasser de la Corse. C'est-là l'époque de la conquête de cette Isle par les Génois, & que remontent leurs droits & prétentions sur icelle. La possession leur en fut confirmée par les Papes auxquels elle appartenoit en vertu de la donation susdite, prétendue ou réelle; quoiqu'il en soit, les Génois en ont toujours fait hommage au St. Siége. L'histoire rapporte que leur I. Comte Ademar périt dans cette expédition. Ses successeurs, ou héritiers, gouvernerent encore Gênes sous le même titre pendant l'espace d'environ quatrevingt ans, au bout desquels la race de Charlemagne ayant cessé de dominer en Italie, Gênes sçut habilement profiter de cette circonstance, ainsi que des troubles & des guerres qui s'y éleverent au sujet de cette succession & des débris de cette vaste puissance, pour secouer vers la fin du IX. Siécle le joug de ses Comtes. Entraînée par le bel amour de la liberté, Gènes forma le projet d'être désormais libre & indépendante; & se traçant un plan de gouvernement semblable à celui des Romains ses anciens maîtres, elle se nomma des Consuls. C'est à ce tems, au moment où Gênes devint République, que commence en quelque façon son histoire; c'est alors au moins qu'elle commence à être plus connue & plus digne de l'être; les faits se multiplient, & acquierent plus de certitude & d'intérêt. L'époque de sa liberté fut celle de son illustration. Jusqu'alors en effet il est presque impossible d'en rien dire de certain, faute de mémoires détaillés; & l'on ignore absolument ce qui a pû s'y passer pendant les révolutions presque continuelles de onze à douze siécles d'existence que cette fameuse Ville pouvoit avoir à la date où nous en sommes. Depuis même, à l'exception d'un beau moment pour elle qui fut celui où elle recouvra sa liberté, pour être un peu plus connue, pour avoir beaucoup d'écrivains, son histoire n'en devient guere plus intéressante encore.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

774. Délivrée par Charlemagne, & soumise à son fils Pepin, qui lui donne des Comtes. Ademar I. Comte.

806. Sarrazins chassés de la Corse par les Genois qui s'en emparent.

888. Gênes s'érige en République & se gouverne par ses Consuls.

Son histoire commence à être plus connue.

Jamais peut-être sujet plus ingrat pour la plume d'un historien. Une origi-

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Seche & aride dans ses commencemens.

ne fabuleuse, ou plutôt tout à fait inconnue, des commencemens obscurs, de foibles accroissemens, de petites guerres avec de petits Etats voisins, des changemens continuels de gouvernement, des troubles sans fin, le tableau monotone & fastidieux de ses guerres civiles & intestines, de ses révolutions causées par l'ambition & la jalousie de ses principaux citoyens, de petits événemens isolés qui n'ont aucun rapport quelconque avec l'histoire générale du tems: que de foibles liens pour retenir & captiver des lecteurs difficiles & prompts à se rebuter, dont souvent l'histoire même des empires les plus puissans, des événemens les plus remarquables ne sçauroit piquer la curiosité, si elle n'est soutenue par les graces & les agrémens d'un style nouveau & séduisant, si elle n'est écrite de maniere à flatter leur goût, leur jugement & leur esprit, épurés par quantité de bons ouvrages! Telle est cependant la carriere où nous allons entrer: c'est ici surtout où il faut renoncer à tout espoir frivole de briller dans la narration, & d'y pouvoir jetter des ornemens ambitieux dont la matiere n'est pas susceptible. Tel est l'aspect aride & rebutant que présente au premier coup d'oeil l'histoire de cette République jusqu'à environ l'an 1250 où elle commence à jouer un certain rôle, & à influer par sa puissance maritime dans les affaires de l'Europe, ou au moins de l'Italie, pour qu'on ne nous accuse pas de parler avec trop d'emphase. Jusques-là, de même que dans ces champs arides de la Lybie, où le voyageur brûlé par les rayons du soleil, traverse des plaines immenses de sables brûlans, sans pouvoir trouver d'ombrage ni d'abri, il faut faire, dans cette histoire, un chemin considérable à travers de vastes déserts, avant que de pouvoir rencontrer un seul fait intéressant & digne d'arrêter les regards du Lecteur. Les traits remarquables y sont aussi clair-semés & aussi rares qu'un buisson ou un arbre dans les plaines Lybiques. Il faut cependant avoir nécessairement le courage, historiens & lecteurs, de passer par ces landes stériles & hérissées de ronces & d'épines, pour parvenir à des points de vûe plus heureux, à des champs plus fertiles & plus riants pour celui qui lit, comme pour celui qui écrit l'histoire. Passé ce tems, la scène change: on voit tout à coup, même au milieu des divisions continuelles de Gènes, au milieu des troubles sanglans qu'y causèrent la haine & la jalousie de ces deux puissantes factions qui diviserent si longtems presque toute l'Italie sous le nom de Guelfes & de Gibelins, cette ville superbe fleurir, s'accroître & parvenir à un dégré de puissance & de splendeur étonnant. Cette puissance s'étoit établie & insensiblement augmentée pendant le tems que Gènes, moins liée d'intérêt avec les autres puissances de l'Italie & de l'Europe, ne travailloit n'existoit encore que pour elle-même; que son histoire étoit moins brillante au dehors, moins compliquée avec l'histoire générale ou celle de ses voisins; en un mot cette puissance étoit, pour ainsi dire, l'ouvrage de son obscurité, de son existence isolée. Ses expéditions militaires, toutes lucratives, toutes à l'avantage de son commerce, comme ses Croisades, ses voyages, en furent la base. Les victoires utiles qu'elle remporta sur plusieurs de ses voisins, l'affermirent, & lui acquirent, au moins pendant quelque tems, l'empire de la Méditerranée. Ses guerres continuelles, la plûpart relatives à son commerce & à ses établissemens, lui donnerent occasion d'entretenir une marine formidable qui lui conserva longtems cette supériorité sur la mer & lui fournit les moyens de s'agran-

Tableau de l'ancienne puissance de Gênes.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

grandir, de se faire craindre de ses ennemis dans la guerre, & de s'emparer pendant la paix de presque tout le commerce du Levant, de l'Asie & de l'Afrique, où elle se fit de puissans entrepôts & établissemens. Si l'on considere la situation avantageuse de Gênes, la beauté & la commodité de son port, d'où elle semble dominer, comme en Reine, sur la Méditerranée, qui vient chaque jour lui apporter ses tributs, & d'où elle envoyoit autrefois des flottes considérables contre les Pisans, les Vénitiens, les Sarrazins & les Maures, on ne doit pas être surpris de ce dégré de puissance & de splendeur où Gênes fut tout à coup portée: on s'étonnera plutôt qu'elle en soit tant déchue. Non moins étendue sur le continent, son empire embrassoit alors toute l'ancienne Ligurie, & s'étendoit depuis la Méditerranée d'un côté jusqu'au Var, & de l'autre jusqu'aux Alpes, qui lui servoient de bornes & de barrieres avec la France. La Corse, sa premiere conquête, les Isles de Chypre, Mételin, Scio, étoient soumises à ses loix. Elle posséda en même tems une partie de la Sardaigne & de la Sicile. Elle avoit quantité d'établissemens en Asie, en Afrique où elle possédoit plusieurs places fortes, fruit de ses victoires & des puissans secours qu'elle avoit accordés aux Croisés, aux Rois de Jérusalem & autres Princes Chrétiens établis dans ces contrées, ainsi que de ses traités d'alliance & de commerce avec plusieurs Princes Maures & Africains. Les Empereurs Grecs, ceux même d'Occident; les Rois de Sicile, d'Arragon, de Chypre & autres, recherchoient son alliance & ses secours avec empressement. Gênes pouvoit alors mettre en mer plus de deux cens voiles, & faisoit trembler les Sarrazins, les Pisans, les Catalans, & quantité d'autres petites Républiques puissantes alors sur mer; & même Venise, sa superbe rivale, son émule qui devint par la suite, par les révolutions du sort plus puissante qu'elle, & sur laquelle Gênes eut l'avantage & la supériorité pendant un certain tems, & surtout en 1379 où elle contraignit ces fiers ennemis à lui demander la paix. Gênes jouoit alors un grand rôle dans le monde politique; mais cette grandeur rapide ne fut pas de longue durée: elle ne pouvoit se soutenir au milieu de tant de révolutions contre lesquelles il lui falut lutter, résister à tant d'ennemis qu'il lui falut combattre, dont les plus dangereux & les plus funestes étoient dans son sein même. Ses divisions, ses guerres intestines, vautour renaissant qui rongeoit sans cesse le cœur de son Etat, furent la premiere cause de sa décadence: suivons-en les dégrés. L'esprit de commerce, mal dirigé, nuisit à celui de conquêtes, à l'esprit militaire. L'opulence, le luxe, suites funestes du commerce, firent naître l'ambition, la jalousie, l'orgueil, l'amour-propre exclusif, toutes playes des Etats, qui affoiblirent, minerent insensiblement celui de Gênes, & le plongerent dans un abyme de maux. Sa puissance qui, en elle-même, n'étoit que momentanée, précaire, & relative aux circonstances, à l'état d'ignorance & de barbarie où croupissoit alors la plus grande partie de l'Europe; aux Croisades, aux guerres des grandes Puissances entre elles, au peu d'intelligence qu'elles avoient eu jusqu'alors de leurs véritables intérêts, au peu d'attention qu'elles avoient donnée au bien de leurs Royaumes & aux moyens de les faire fleurir au dedans & respecter au dehors; une pareille puissance, dis-je, ne pouvoit tenir contre les violentes secousses que lui donnerent les grands changemens qui se firent alors dans le système politique de l'Europe. Les Prin-

Gênes envisagée dans sa décadence. Ses causes.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

ces commencerent à ouvrir les yeux, & renoncerent absolument aux Croisades, à ces entreprises aussi pieuses qu'insensées, où ils alloient épuiser sans fruit le sang de leurs sujets & leurs trésors; dans les 15e. & 16e. Siécles de nouvelles Puissances s'éleverent sur les ruïnes des autres, les intérêts, les alliances changerent avec les tems; l'empire de la mer, le commerce maritime longtems négligé & abandonné aux petites Républiques d'Italie, passa en d'autres mains; les autres Etats commencerent à voir clair sur leurs intérêts, sur les avantages du commerce & d'une puissante marine: toutes ces causes, se réunissant ensemble, firent insensiblement que Gênes, comptée presque pour rien & comme resserrée dans un coin de terre, en comparaison de ce qu'elle possédoit autrefois, se trouva trop contente & trop heureuse de posséder tranquillement son territoire entamé & démembré de tous côtés. En peu de tems elle perdit ses établissemens d'Afrique & d'Asie, dont les querelles, les dissentions & les jalousies continuelles des Chrétiens entre eux, contribuerent pour le moins autant à les chasser, que les armes des Infidèles: cette perte fut suivie pour Gênes de celle de ses conquêtes, des entrepôts de son commerce, & de presque tout son Etat de terre-ferme, réduit à ses côtes. Enfin il ne lui resta plus que la Corse, qui encore peut être regardée aujourd'hui comme absolument perdue pour elle. D'un côté les Comtes de Provence lui enleverent le Comté de Nice, & les Comtes de Savoye le Montferrat; de l'autre Massa, Oneille & Monaco devinrent des Principautés particulieres: bientôt la maison d'Autriche s'empara entierement de la Sardaigne, & lui ôta encore le Marquisat de Final. Sa décadence fut plus rapide encore que ses accroissemens. Enfin Gênes n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle étoit autrefois (on peut en dire autant de Venise) & probablement elle ne reviendra plus jamais, à moins qu'il ne se fasse encore un furieux changement dans les affaires de l'Europe, en son ancien état de splendeur. Son commerce a éprouvé aussi le même choc & la même révolution. Son opulence étoit née de son commerce, l'ambition de ses citoyens, ses guerres civiles de son opulence; la perte de ses établissemens fut une des suites de ses guerres civiles, & la décadence de sa puissance entraîna enfin la ruïne de son commerce: ainsi tous les maux d'un Etat sont comme enchaînés l'un à l'autre, & retombent tous à la fois sur lui pour l'écraser. Les nouvelles Puissances maritimes, les Etats commerçans qui se sont élevés depuis la découverte du nouveau Monde, faite par un Citoyen de Gênes, & si préjudiciable à ses intérêts & à son négoce; la quantité de ports qui ont été construits de tous côtés, depuis que les Nations du Septentrion & du Nord se sont adonnées au commerce, ont enlevé aux Génois presque toutes les branches du leur. Au lieu d'envoyer comme autrefois des flottes nombreuses dans le Levant, cette Ville fameuse se contente aujourd'hui d'être l'entrepôt du commerce de toutes les Nations de l'Europe, auxquelles elle offre les commodités de son port, & tous les avantages résultans de sa franchise & de sa sûreté. Les Génois possédent pourtant encore une excellente branche de commerce, idéal & numéraire, branche nouvelle dont leur industrie sçait tirer tout le parti possible, & presque tous les avantages des autres branches qu'ils ont perdues, & dont celle-ci n'a ni tous les embarras, ni tous les inconvéniens; c'est la Banque, la science de faire valoir son argent en le faisant circuler de mains en mains,

Décadence de son commerce.

Banque de Gênes.

de faire les plus grandes affaires avec un trait de plume; en un mot de faire des remises, de faire toucher des sommes immenses sur sa signature dans les places les plus éloignées; science où l'habileté des Génois est généralement reconnue. Les plus anciennes & les plus nobles maisons de Gênes ne rougissent pas de faire cette espéce de commerce, source féconde de leur opulence & des ressources de l'Etat dans les tems les plus critiques, tels que cette fameuse révolution qui y est arrivée dans ces derniers tems en 1746. Ce seroit ici le lieu de parler de la célébre Maison de St. George, ou Banque de Gênes, qui a ses loix, ses assemblées, ses Magistrats & Officiers particuliers & indépendans de ceux de l'Etat, & de qui le Royaume de Corse relevoit précédemment. Cette banque a plus de dix millions de revenus, dont partie lui est dûe par la République qui lui a aliéné & engagé en forme d'hypothéque à ce sujet tant la Corse, qu'une partie de ses droits & revenus que cette Maison fait percevoir elle-même en son propre & privé nom. C'est comme une autre République au sein même de Gênes, qui par son administration admirable s'est toujours maintenue tranquille au milieu des divisions & des troubles qui ont déchiré cet Etat, & s'est soutenue sur le même pied jusqu'à nos jours; seul monument qui reste encore à Gênes de son ancienne puissance, de son opulence & de son commerce immense; mais on croit devoir réserver naturellement d'entrer dans un plus grand détail sur la Maison de St. George, pour l'endroit où il sera parlé de son origine à la date de son établissement.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Maison de St. George.

Avant que de nous enfoncer dans les premiers tems de l'histoire de cette République, il ne sera pas inutile de jetter en passant un coup d'œil rapide sur la Capitale de cette fameuse République, telle qu'elle est aujourd'hui, sur sa situation, sur son territoire, ainsi que sur son Gouvernement actuel. Gênes, moderne, une des plus belles Villes de l'Italie, & surnommée *la Superbe* à cause de la magnificence de ses palais & édifices, moins remarquables encore par le beau marbre dont ils sont presque tous construits, que par leur goût & leur architecture; Gênes, appellée en Italien *Genova*, & en Latin *Genua*, est située à 44 d. 25″ de latitude, & à 26 d. 15″ de longitude sur le rivage Septentrional de la Méditerranée, & peut contenir dans son sein environ 90 mille habitans. Soit qu'on y arrive par la Vallée de Polcevera, bordée de maisons de campagne magnifiques, & qu'on y entre par le fauxbourg de St. Pierre d'Arena, qui pourroit lui-même passer pour une ville superbe par la quantité & la beauté de ses bâtimens, soit qu'on aborde à Gênes par la mer, cette ville, assise sur le penchant d'une montagne, offre à l'œil étonné la perspective la plus agréable & la plus variée. Par la premiere entrée on la voit s'élever successivement, s'accroître insensiblement, comme si elle sortoit du sein des ondes; & peu à peu les yeux découvrent une ville immense, des Palais, des Eglises, des places, & enfin le bord de la mer. Mais c'est surtout en arrivant par le port, que Gênes présente l'aspect le plus imposant & le plus majestueux. Elle s'offre alors, surtout considérée d'une certaine distance, comme en Amphithéâtre ou Cirque; ses moles qui s'avancent dans la mer, la tour de la lanterne, construite, ainsi que les moles, sur un amas de roches escarpées où les vagues viennent se briser en mugissant, le fauxbourg de St. Pierre d'Arena qui s'étend à gauche au bord de la mer; son

Description abrégée de Gênes &c.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

port vaste & rempli de vaisseaux, formant comme une épaisse forêt de mâts & de cordages; tels sont les objets divers qui frappent & attirent les regards. Les Montagnes qui bordent l'autre côté de la ville, sont revêtues à une certaine hauteur de fortifications considérables qui forment son enceinte qui est de près de quatre lieues de France, ferment la perspective, & présentent dans le fond un magnifique rideau. Le port de Gênes, qui est un demi-cercle de 1000 toises de diamètre, peut contenir une flotte considérable; les plus gros vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, à l'exception du Sud-Ouest qui y cause quelquefois des dommages quoiqu'il n'y souffle pas directement. Ce port est fermé par les deux moles, le vieux & le nouveau, tous les deux garnis de quantité de piéces de canons qui défendent l'approche & l'entrée du port, & protégent les vaisseaux qui sont dans son enceinte. Le vieux mole est à l'Orient, & le nouveau à l'Occident de Gênes. Près de ce dernier & de la porte qui conduit au fauxbourg de St. Pierre d'Arena, est une tour fort élevée, commencée & construite au commencement du XIV. Siécle, & qui faisoit autrefois partie d'un fort que Louis XII avoit fait bâtir dans le tems que Gênes étoit sous sa domination. On la nomme aujourd'hui la Tour de la lanterne, probablement à cause d'une lanterne qui la couronne & qu'on y allume tous les soirs, pour servir de fanal aux vaisseaux, & guider dans leur marche les bâtimens qui sont sur mer dans des tems obscurs, ainsi que faisoient autrefois les Phares des anciens. L'entrée de ce port, aussi vaste que sûr, ne laisse pas que d'être assez difficile, quoique son ouverture entre les deux moles soit de 350 toises. Ce Port qui a l'Afrique au Midi & la ville au couchant, se divise en deux côtes ou rivieres, ainsi que les nomment ceux du pays (nom qu'on donne en général à la côte de Gênes à cause de sa configuration longue & étroite, ainsi que celle d'une riviere) & forme naturellement, la séparation & division du territoire de Gênes en ces deux côtes, dont l'une, sçavoir, celle qui est à droite, est appellée la côte ou riviere du Ponant; elle est terminée par le Comté de Nice dont les Alpes maritimes la séparent, & est limitrophe des Etats du Roi de Sardaigne par les montagnes de Piémont, le Marquisat de Final, & la Principauté d'Oneille. L'autre, à gauche, la riviere du Levant, s'étend le long des terres de la Principauté de Massa Carrara, de la République de Lucques, du Duché de Toscane, & aboutit à la ville de Sarzana & au Golphe de la Spezza. Les habitans de la côte du Levant sont surtout renommés pour leur valeur, & pour leur habileté dans la marine; ceux de la côte Occidentale ou du Ponant, sont plus riches & plus adonnés au commerce. C'est sur cette côte que sont les quatre villes maritimes les plus considérables de l'Etat de Gênes, après la Capitale, Vintimille, Albenga, Nole & Savone, dont les deux dernieres se découvrent aisément du port de Gênes; on distingue sur celle du Levant Rapallo, Porto-Venere, Lerice, Sarzana & autres places moins considérables.

Port de Gênes.

Territoire de Gênes.

Climats, température, productions du pays : commerce.

Toute la côte de Gênes, qui est bornée au Nord par la Lombardie, & au Sud par la Méditerranée, s'étend depuis le 25 d. 20″ de longitude jusqu'au 27 d. 38″ & depuis le 43 d. 48′ de latitude jusqu'au 44 d. 44′, & peut contenir environ 45 à 46 lieues dans sa plus grande longueur, & 10 à 11 dans sa plus grande largeur qui n'est quelquefois que de 5 à 6 lieues. L'air y est assez sain & assez tempéré, si ce n'est pendant l'été que les chaleurs y sont

quelquefois excessives. Quoique le pays soit presque toujours montagneux, il ne laisse pas que d'être fertile, & s'il ne produit pas suffisamment de bled pour la subsistance de ses habitans, en récompense il rapporte du vin d'une qualité passable, & quantité d'huile, qui, quoique peu estimée, ne laisse pas que de faire un grand objet de commerce à cause du bas prix auquel on peut la donner. On trouve sur cette côte quantité de figuiers, d'oliviers, de palmiers, d'orangers, de citronniers, & de cédres, principalement dans les environs de San-Remo, petite ville soumise aux Génois sous la protection de l'Empire, ce qui forme le plus beau spectacle dans le tems que partie de ces arbres sont en fleurs, & remplit l'air des plus douces odeurs; mais surtout on y voit des mûriers blancs en quantité, ce qui donne la plus grande facilité pour la culture des vers à soye, qui forme, comme on le sçait, un des principaux & des plus lucratifs objets du commerce de la Lombardie, cette culture n'est pas moins utile à Gênes, où l'on fabrique depuis longtems des étoffes de soye & des velours qui sont fort estimés & dont il se fait un grand débit dans toute l'Europe. Entre les productions que le pays fournit encore pour le commerce, le sel de mer n'est pas d'un petit revenu, & ceux de Savone & d'autres places en font un grand négoce.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Etat actuel des forces & du Gouvernement de Gênes.

Après avoir promené les regards du Lecteur sur Gênes & sur son territoire, il ne sera pas moins nécessaire de donner ici quelques notices préliminaires sur la richesse, les forces, les revenus, la marine, & le gouvernement actuel de la République dont nous allons écrire l'histoire. C'en sera en quelque façon comme le frontispice.

Depuis la célébre révolution opérée en 1528 par André Doria qui rendit à sa patrie la liberté qu'elle avoit perdue volontairement depuis près de deux cens ans, elle l'a toujours précieusement conservée & défendue avec vigueur contre toutes les atteintes des Puissances les plus formidables; & soit par le courage de ses citoyens, soit par sa politique & sa sage conduite, elle a toujours résisté aux efforts de ceux qui ont voulu l'opprimer. Les factions domestiques, les guerres civiles & intestines, & toutes les anciennes divisions du Peuple & de la Noblesse, qui avoient déchiré Gênes jusqu'alors, & l'avoient tant de fois forcée de s'imposer elle-même un joug étranger, pour se procurer la paix & la tranquillité intérieure, ayant enfin heureusement cessé peu de tems après cette glorieuse époque, par les soins & les sages mesures de son Libérateur, son gouvernement acquit une forme fixe & invariable qu'il a toujours conservée depuis. Les loix qui forment la base du gouvernement de la République, quant à l'élection de ses magistrats, le pouvoir & la durée de leur magistrature, furent rédigées à sa réquisition en 1576 par les Plénipotentiaires de l'Empereur, du Roi d'Espagne & du Pape; & c'est suivant ces loix, qui forment sa constitution, qu'elle s'est constamment gouvernée. Les revenus de la République sont peu de chose; mais elle trouve de grandes ressources dans ses besoins & dans les tems critiques, dans l'opulence & le crédit de ses citoyens; aussi l'on dit en forme de proverbe, en parlant de Gênes, tout le contraire de ce qu'on disoit de Rome dans les premiers tems de la République, que l'Etat est pauvre, mais que les particuliers sont riches; reste à sçavoir lequel est le plus avantageux à un Etat, que la richesse soit entre ses mains, ou dans celles des particuliers. Toute la marine de

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

Gênes ne consiste aujourd'hui que dans quatre galeres & quelques barques armées en guerre, foible reste de ces flottes nombreuses qui la rendoient autrefois une des souveraines de la Méditerranée & des autres mers. Quant à ses forces de terre, elles ne sont guéres plus considérables en tems de paix, & ne passent pas actuellement 3 à 4 mille hommes. Cependant en tems de guerre elle peut mettre sur pied jusqu'à 25 à 30000 hommes en état de porter les armes, quoique la population de l'Etat n'aille guéres au delà de 400 mille habitans. Au reste Gênes n'a pas besoin de ressources vulgaires, ni de soldats mercénaires pour se défendre; elle a des citoyens, & quand elle est en danger, tous ses habitans prennent les armes & deviennent soldats pour la défense de leur patrie; on en a vû un bel exemple en 1746. D'ailleurs sa sûreté & sa tranquillité extérieures sont établies sur des fondemens encore plus solides: la politique prudente & habile, & la sage administration de cette République.

Gouvernement

Son gouvernement est entiérement Aristocratique: Le Doge, espéce de Magistrat créé par le Peuple, avec le souverain pouvoir, dans la révolution de 1339, & rétabli dans celle de 1528, quoiqu'il ne lui soit plus resté que des droits honorifiques, un vain titre & l'ombre de cette ancienne dignité, est toujours considéré comme le Chef & le représentant de la République, en qui seule résident toute l'autorité & la souveraineté. La République est administrée par le Doge, la Seigneurie, les Colléges, l'Assemblée ou le grand Conseil. Ce dernier seul a la puissance législative, le droit de nommer les membres des autres Colléges, & les principaux Officiers de la République.

Du Doge.

Le Doge est le premier. Il est élu du corps des Sénateurs du grand Conseil, dont 50 sont tirés au sort: ces 50 en élisent 20 d'entre eux; de ce nombre le grand Conseil en élit 15 qui sont réduits à 6 par le petit Conseil; & enfin c'est de ces 6 que le grand Conseil choisit un sujet pour être Doge. Entre les qualités nécessaires qui doivent se trouver dans un sujet, pour qu'il soit éligible à cette dignité, il faut qu'il soit Génois natif, âgé de cinquante ans passés, noble citoyen, du corps des Sénateurs, & enfin qu'il ait assez de facultés pour soutenir cette dignité avec honneur, les revenus qui y sont attachés, n'étant pas suffisans à cet effet. Lorsqu'il est élu, on lui met une couronne sur la tête & un sceptre à la main, cérémonie relative au Royaume de Corse dont la République de Gênes se prétend souveraine. La durée du gouvernement du Doge est de deux ans, pendant lesquels il réside dans le Palais de la République, préside à tous les conseils & à toutes les délibérations qu'il a seul le droit de proposer; mais c'est aussi où se borne tout son pouvoir, n'ayant d'ailleurs aucune espece d'autorité réelle, ne pouvant recevoir de visites, ni donner audience, ni ouvrir les paquets & dépêches qu'en présence de deux Procurateurs, ou surveillants sans cesse attachés à ses pas, qui logent avec lui dans le palais Ducal, & qu'il a toujours à ses côtés quand il sort. D'ailleurs, quoique le Doge ne soit en effet qu'une ombre de Prince & le premier Officier de la République, on lui rend les mêmes honneurs qu'aux têtes couronnées; ses vêtemens ne cédent guéres en magnificence à ceux des Rois: il a sa garde, son train, & marche avec beaucoup de pompe, surtout dans les cérémonies publiques, accompagné d'une suite brillante & nombreuse. Enfin on lui donne le titre de Sérenissime, qui est aussi ce-

lui de la République, qu'il représente & à qni tous les honneurs qu'il reçoit, sont reversibles & s'adressent indirectement. Lorsque les deux années de son Dogat sont écoulées, il se rend à l'assemblée des Conseils convoqués, dépose les marques de sa dignité, reprend ses vêtemens de Sénateur, remercie les Gouverneurs & Procurateurs qui lui ont tenu compagnie pendant le tems de son administration, & se retire en sa maison en simple particulier; quoique souvent au milieu d'un cortége nombreux de la Noblesse & du Peuple, & des acclamations des Citoyens, surtout si l'on a eu lieu d'être satisfait de sa conduite & de son administration. Elle est rigoureusement & scrupuleusement examinée & épluchée, pour voir si elle doit être approuvée ou censurée. Pendant huit jours les Syndicateurs suprêmes, ou Censeurs, tiennent comme un bureau ouvert de dépositions & de dénonciations, où il est permis à tous ceux qui croyent avoir sujet de se plaindre du Doge, d'aller porter leurs plaintes & griefs contre lui. C'est sur la solidité de ces accusations, qu'il est absous ou condamné. Dans ce dernier cas, qui est fort rare, il est puni à proportion; & dans le premier il devient Procurateur à vie, avec le titre d'Excellentissime. Au reste un sujet qui a déja joui des honneurs du Dogat, est encore éligible à cette dignité; mais ce ne peut être qu'après un espace de douze ans.

De la Seigneurie.

Le Sénat privé, ou la Seigneurie, est composé de treize membres, sçavoir, du Doge qui est à leur tête & de douze nobles, dont huit Sénateurs qui ont le titre de Gouverneurs, & quatre Procurateurs, qui sont comme les assesseurs du Doge, gouvernent conjointement avec lui & ont le titre d'Excellentissimes. Il y a toujours deux de ces Procurateurs, ainsi qu'on la vû plus haut, qui sont comme les surveillans du Doge, & logent avec lui dans le Palais Ducal pour avoir continuellement l'œil sur sa conduite & sur ses démarches. Les Sénateurs qui parviennent à la dignité de Gouverneurs, doivent être sur le régistre des Citoyens au moins douze ans auparavant. Leurs noms sont tirés au sort dans une urne où il y en a cent vingt, appellée *Il Seminario*, dont on en tire cinq tous les six mois. Quand il y a quelques places vacantes dans ce *Séminario*, ce sont trente Electeurs choisis par le grand Conseil (ainsi que lorsqu'il s'agit de former le petit Conseil) qui nomment & déclarent au grand Conseil ceux qu'ils jugent dignes que leurs noms soient mis dans cette urne; ce sont ensuite ceux qui ont le plus de voix au grand Conseil dont les noms sont mis dans le *Seminario*. On donne aussi à ces Electeurs le nom d'hommes sages, qui revient à notre ancien mot François *Prud'hommes*. Pour en revenir aux Gouverneurs, cette dignité n'est, ainsi que celle du Doge, que pour deux ans; ce tems étant fini, ils n'y peuvent parvenir de nouveau qu'au bout de cinq ans. Lorsqu'ils sont sortis de charge, ils deviennent Procurateurs pour deux ans. L'emploi de ces Gouverneurs, ou de la Seigneurie, est de donner audience aux Ambassadeurs, de gérer les affaires publiques, de traiter avec les Cours étrangeres, d'accorder des patentes, d'ordonner les payemens &c. ils ont aussi le droit, étant unis au Collége ou au petit Conseil, de juger des crimes graves, comme crimes d'Etat ou de haute trahison, & d'assembler le grand Conseil, quand ils le jugent à propos. Quand ils ne sont pas d'accord entre eux sur le jugement d'affaires importantes, ils s'unissent au Collége ou Conseil des Pro-

Sect. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

curateurs, ou au petit Conseil, suivant l'exigence des cas, & alors c'est la pluralité des suffrages qui décide des jugemens.

Du College des Procurateurs.

Le Conseil ou Collége des Procurateurs est composé de huit personnes revêtues de cette dignité pour deux ans, qui sont les Gouverneurs sortis de charge. Ce tems expiré, ils ne peuvent y être élus de nouveau qu'après l'espace de trois ans. Ce corps est encore composé de tous ceux qui ont joui de la dignité de Doge, qui, comme on l'a dit, deviennent en sortant de charge Procurateurs perpétuels. Ce Collége est proprement comme la Chambre des Comptes ou des Finances de l'Etat; il a le maniement des deniers publics, l'administration du trésor, des revenus & des biens de la République; il a le pouvoir de les affermer, de vendre & d'acheter en son nom; il se réunit avec les membres de la Seigneurie pour le jugement des affaires où ils ne peuvent s'accorder; *& vice versâ*, lorsqu'il s'éleve quelque différend dans le Collége des Procurateurs, la Seigneurie y intervient & en décide à la pluralité des suffrages.

Du grand Conseil.

Le grand Conseil, ou le Sénat, est composé de la Seigneurie, des Nobles & principaux citoyens; pour y entrer il faut avoir vingt-cinq ans accomplis & être citoyen, au moins depuis quatre ans. Ce grand Conseil est renouvellé tous les ans par élection. Deux cens des membres du grand Conseil forment, avec la Seigneurie & les Colléges, encore un autre Corps ou petit Conseil que l'on appelle *Quorum*. C'est lui qui choisit les Magistrats du second ordre, qui décide de la paix & de la guerre, & qui traite les affaires les plus importantes de l'Etat. Il peut faire des loix, pourvû qu'elles ne soient pas contraires à celles de 1576; & il a le droit d'en proposer de nouvelles au grand Conseil. Il faut le concours des quatre-cinquiemes des voix de celui des *Quorum*, pour qu'une loi ou une imposition nouvelle puisse passer & être reçue; mais c'est dans le grand Conseil que réside le souverain pouvoir, la puissance législative; il peut seul abroger ou changer les loix de l'Etat, & il nomme seul les principaux Officiers de la République, comme le Doge, les Gouverneurs, &c. Quoique l'on fasse tous les ans, pour la forme, une élection de ce Conseil des deux-cens ou des *Quorum*, il ne change cependant point, vû que l'on élit toujours les mêmes sujets. Cette élection se fait ordinairement par trente personnes ou Sages que le grand Conseil élit vers le 15 Décembre, lesquels ont le droit d'élire tous ceux qu'ils jugent dignes d'entrer dans ce Conseil; ils en font de même à l'égard des places vacantes à remplir.

Conseil des Quorum.

De l'Assemblée.

Outre ces Conseils ou Colléges, il y en a encore un autre nommé l'*Assemblée*, qui est composé de la Seigneurie, du Collége (des Procurateurs) & de cent membres tirés du grand Conseil. C'est le suprême tribunal pour les affaires civiles; elles y sont évoquées par appel & jugées en dernier ressort. L'Assemblée sert encore à assister la Seigneurie & le Collége dans les affaires difficiles & épineuses.

C'est par voie de suffrages qu'on opine dans tous ces différens Conseils; tout s'y décide à la pluralité des voix.

Censeurs.

Outre les Conseils & Officiers de la République que l'on vient de nommer, il y a encore des Magistrats particuliers. Les plus importans & les plus redoutés sont au nombre de cinq, sçavoir, les Syndicateurs suprêmes; cinq

cinq Censeurs qui sont préposés au maintien & à l'exécution des loix; ce sont ceux qui épluchent la conduite du Doge & des autres Magistrats supérieurs, lorsqu'ils sont sortis de charge, & reçoivent contre eux les dépositions & délations des particuliers; remplissant à cet égard à peu près le même emploi que les Censeurs exerçoient autrefois à Rome, & les Ephores à Lacédémone à l'égard des Rois. Le fameux André Doria fut revêtu autrefois de cette dignité & fait Censeur perpétuel, lorsqu'il eût rendu la liberté à sa Patrie. Après les Censeurs viennent les sept Inquisiteurs d'Etat, Magistrats non moins redoutés, chargés de la Police intérieure & dont les yeux vigilants sont ouverts sur tout ce qui se passe dans Gênes, & jusques dans l'intérieur des familles & des maisons, pour voir s'il ne se trame rien contre l'Etat.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Inquisiteurs d'Etat.

Outre les charges dont on vient de parler, il y a encore trois charges de Secrétaires d'Etat, charges à la vérité qui donnent peu d'autorité & de crédit, mais des plus lucratives qu'il y ait dans l'Etat, & qui donnent la noblesse aux sujets qui en sont revêtus. Comme la politique de l'Etat ne permet point que des charges, propres à enrichir plusieurs familles, restent toujours entre les mains des mêmes sujets, ils n'en jouissent ordinairement que pendant dix ans, au bout desquels ils obtiennent quelquefois une prolongation de trois années.

Autres Officiers de la Republique.

A l'égard de la Magistrature subalterne pour le Civil, & l'administration de la justice, la République est encore dans l'usage où elle étoit dans les premiers tems de son établissement, où, ainsi qu'on le verra dans les commencemens de son histoire, pour prévenir la jalousie & les divisions entre les Nobles au sujet des premieres places & dignités, l'objet de leur ambition & de leurs débats, elle tiroit ses Podestats & Capitaines chez ses voisins & alliés, qui d'abord étoient revêtus de l'autorité suprême, & furent par la suite restreints à l'administration de la justice subalterne; elle choisit encore aujourd'hui des étrangers pour remplir cet objet. Les Juges sont ordinairement des Savants & Docteurs en droit, tirés des Etats du Pape, ou d'autres Princes voisins & des Universités d'Italie. Leurs fonctions durent trois ans. Ils sont au nombre de trois pour la Rote Civile, & quatre pour la Rote Criminelle. En matiere Civile les appellations de leurs jugemens se font devant trois Docteurs de la Nation, espece d'arbitres au choix des parties, & sont portées en derniere instance devant l'Assemblée, où elles sont jugées en dernier ressort, ainsi qu'il l'a été dit plus haut; & quant au Criminel, les affaires passent à la Seigneurie & au Collége. Outre le Droit Romain qui est suivi à Gênes, il y a encore des coûtumes & statuts particuliers, qui servent de base à la Jurisprudence Civile & Criminelle. Il y a encore un Tribunal Ecclésiastique ou de l'Inquisition à Gênes, présidé par un Dominicain; mais il est sans aucun pouvoir & ne peut rien faire sans le consentement de deux Sénateurs qui lui servent d'assesseurs ou plutôt de surveillans.

Administration de la Justice: Tribunaux.

Inquisition.

Comme on aura souvent occasion de parler dans cette histoire, des Citoyens des principales familles de l'Etat, qui par leur puissance, leurs services, leur ambition, ou les révolutions qu'ils ont causées à Gênes, y ont joué un grand rôle, il ne sera pas inutile de joindre encore ici quelques observations préliminaires sur la Noblesse Génoise, une des plus illustres de l'Europe, tant à cause de son ancienneté que de ses exploits, de ses alliances, & des

De la Noblesse Genoise.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

grands emplois qu'elle a remplis au service de différens Princes. Les Historiens Génois la font remonter bien avant dans le X. Siécle. Cependant quoiqu'il soit parlé dès le tems où l'histoire de cette République commence à être plus connue, c'est-à-dire vers le commencement du XII. Siécle & lors de la premiere Croisade, de plusieurs familles remarquables par leur opulence & leur crédit, qui occupoient toujours les charges & principaux emplois de cette naissante République, & dont quelques-unes, telles que celle des Castelli, des Avocati, des Volta, des Ventori &c. exciterent souvent des troubles dans l'Etat par leurs divisions, leur ambition & leur jalousie, & d'autres, comme les Embriaco, les Grillo, les Pevere &c. se signalerent par les services qu'ils rendirent à leur Patrie, noms qui se retrouvent souvent dans le commencement des Annales de Gênes, néanmoins on ne peut guéres faire remonter avec certitude la Noblesse Génoise au delà du commencement du XIII. Siécle. En effet on voit bien que les familles dont on vient de parler, étoient distinguées par leur rang, leurs richesses & leur crédit; mais de ce qu'elles commençoient alors à s'élever au dessus des autres & à former une classe séparée de celles du commun des citoyens, & de ce qu'elles étoient souvent dans les charges, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être censées avoir formé dès lors un corps de Noblesse, dont l'établissement paroît de beaucoup postérieur. L'Aristocratie n'étoit point connue à Gênes dans les premiers tems de cette République; elle ne s'établit qu'insensiblement, & c'est à son établissement qu'on doit rapporter naturellement celui de la Noblesse Génoise. Les fondateurs ou chefs des anciennes familles dont on vient de parler, ne peuvent guéres être regardés que comme les premiers entre leurs égaux, des citoyens puissans, des particuliers distingués par leurs services, leurs emplois, ou leur opulence, qui fournirent par la suite occasion à leurs familles de prendre le titre de nobles. D'ailleurs, soit que ces anciennes familles se soient éteintes, ou qu'ayant été fondues & entées dans d'autres, ainsi qu'il est souvent arrivé à Gênes, elles aient perdu leur nom originaire, on n'en trouve presque plus de traces dans les tems modernes. La principale époque de l'origine, ou au moins de l'existence de la Noblesse Génoise, semble être le tems où le gouvernement des Consuls prit fin (en l'an 1190) & fit place à celui des Podestats ou Magistrats étrangers annuels, auxquels les Génois eurent recours pour obvier aux factions & divisions qu'excitoient sans cesse la jalousie & l'ambition entre les principaux citoyens qui tous vouloient être à la tête du gouvernement, & commençoient alors à former un ordre de citoyens plus rélevé & séparé du Peuple; pour contenter ces citoyens puissans & distingués, on en choisit toujours un certain nombre pour servir d'Assesseurs ou de Conseillers au Podestat, qui commencerent alors à être regardés comme Nobles & en prirent le titre, pour se distinguer du Peuple. Ainsi l'illustration acquise par les services, les exploits, l'opulence, ou la longue possession des charges, est l'origine, & le fondement de la Noblesse Génoise, ainsi que de toutes les autres. Une seconde époque, où cette Noblesse devient de plus en plus connue & semble avoir acquis une existence plus stable & plus certaine, c'est le commencement de la guerre entre les Guelfes & les Gibelins vers l'an 1240. Les quatre plus illustres & plus puissantes familles qu'il y eût alors, étoient celles des Doria, des Spinola, des Fres-

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

ques & des Grimaldi, qui furent appellées *Magnæ quatuor Prosapiæ*. Ce sont elles qui déchirerent l'Etat pendant tant d'années par leurs divisions & leur ambition, auxquelles le nom & la faction qu'elles adopterent, ne servit que de prétexte. Ces puissantes Maisons s'étant partagées en deux factions & unies deux contre deux, sçavoir les Spinola & les Doria sous le nom de Gibelins contre les Fresques & les Grimaldi qui se mirent à la tête du parti des Guelfes, s'emparerent tour à tour du gouvernement, & causerent tous les maux possibles à leur Patrie. Beaucoup d'autres maisons illustres s'allierent avec elles, de sorte que chaque faction se fit un nombre considérable de Partisans, ce qui fut la source d'une infinité de guerres civiles. Parmi quantité de priviléges que ces familles dominantes se firent donner ou s'arrogerent, on rapporte celui de pouvoir seules faire bâtir ou revêtir la façade de leurs maisons en marbres noirs ou blancs; ces priviléges leur furent ôtés par la suite, & depuis il n'y eut plus de distinction au sujet de ces maisons qui passèrent en d'autres mains par vente ou par succession. Dans cet intervalle quantité de citoyens, de l'ordre même du peuple, ayant eu occasion de commander des flottes & de remporter des avantages contre les ennemis de la République, & s'étant enrichis considérablement dans ces sortes d'expéditions, vinrent bientôt dans un dégré de crédit & d'opulence étonnant, entrerent dans les charges & se firent insensiblement agréger au corps de la Noblesse. La faveur du peuple, jaloux de la puissance excessive des nobles, éleva aussi quantité de citoyens, d'hommes nouveaux, tels, par exemple, que les Boccanegra, dont il laissa croître l'autorité, étant bien aise de pouvoir les opposer aux efforts de l'ambition des Nobles. Ainsi s'élevérent, à l'ombre de ces grandes révolutions & des divisions du peuple & de la Noblesse, quatre familles populaires, les Guercio, les Frégoses, les Montaltes & les Adornes, qui se rendirent si illustres par la suite, jouerent le plus grand rôle dans Gênes par leur ambition & leur puissance, & devinrent les concurrens les plus redoutables des quatre puissantes familles dont il a été parlé plus haut. En outre plusieurs familles nobles de Gênes, telles que celles des Lomelini, des Palavicini, des Vivaldi & autres, sont originaires de Lombardie, d'Allemagne & d'autres pays étrangers qu'elles ont quittés pour venir s'établir dans cette ville. Entr'autres on prétend que la famille des Cibo, une des plus illustres de Gênes, est originaire de la Grèce, d'où on l'a fait sortir; ce que semblent désigner son nom Grec Κύβος & ses armes où l'on voit des dés ou cubes. La famille des Justiniani n'est pas moins illustre. Elle a été quelque tems en possession de la souveraineté de l'Isle de Scio. Les Spinola comptent la maison des Paléologues Empereurs Grecs au nombre de leurs alliances. Il en est de même de quantité d'autres familles qui ont fait des alliances aussi distinguées, ont fourni plusieurs Papes, & des Amiraux aux Empereurs d'Orient & d'Occident, aux Rois de France, d'Espagne, de Sicile & autres, & ont été décorées par différens Princes, en récompense de leurs services, de titres de Princes, Ducs, Comtes ou Marquis. Quelques-unes de ces familles, comme les Princes de Masse, les Comtes de Lavague, &c. ne doivent ce titre qu'à elles-mêmes, à leurs alliances, ou aux terres qu'elles possédent ailleurs.

A l'occasion de ces dernieres on observera que la Noblesse Génoise fut

SECT. I. *Histoire de* Gênes *depuis son origine jusqu'à l'an* 1190.

auſſi donnée dans différens tems aux ſeigneurs voiſins & vaſſaux de la République, qui lui vendirent ſouvent leurs terres en gardant leurs titres, reçurent en échange le droit de cité & la Nobleſſe, & vinrent habiter dans le ſein de Gênes. Il eſt encore à remarquer que quantité de familles illuſtres qui ſubſiſtoient autrefois, ſe ſont éteintes, ou ont changé de nom, s'étant comme embranchées & entées ſur d'autres ou partagées en différentes branches; par exemple des Cattani ſont ſortis les Gentili, les Centurioni, les Pinelli, les Franchi, &c. D'un autre côté il eſt arrivé que pluſieurs familles nobles étant déchues pendant tant de révolutions & de guerres civiles continuelles, & étant devenues entierement hors d'état de ſoutenir la ſplendeur de leur ſang, ſe ſont miſes volontairement dans l'ordre des Citadins, & vûes contraintes de s'abaiſſer, tandis que d'autres familles ſans nom ſe ſont élevées par leur opulence ou leurs alliances, & ſe ſont entées ſur des familles illuſtres prêtes à s'éteindre ou à décheoir, dont elles ont pris le nom. Voilà en partie comment s'eſt formée & renouvellée la Nobleſſe Génoiſe. Le changement le plus conſidérable qui ſe ſoit fait à cet égard, a été lors de la fameuſe révolution de 1528 où André Doria rendit à ſa patrie ſon ancienne liberté. Voulant encore lui rendre en même tems la paix & la tranquillité, bienfaits ſans leſquels la liberté n'eût peut être été pour elle qu'un funeſte préſent, cet illuſtre citoyen ne crut pas pouvoir trouver de meilleurs moyens pour parvenir à étouffer les haines entre ſes concitoyens, couper court à toutes les diſſentions domeſtiques, & calmer la jalouſie du peuple & le reconcilier avec la Nobleſſe, qu'en extirpant le mal juſqu'à ſa racine, qu'en ſupprimant pour jamais ces diſtinctions choquantes & odieuſes de Patriciens & de Plébéiens, de Nobles & de Populaires, ſource féconde de tant d'animoſité & de querelles. Le titre de citoyen devint indiſtinctement celui de tous les Génois. En outre, pour faire ceſſer les diſſentions entre les Nobles mêmes & reſſerrer les liens qui devoient les unir entre eux comme citoyens d'un même Etat, toutes les familles nobles exiſtantes alors furent diſtribuées en vingt-huit grandes familles ou tribus, appellées en Italien *Alberghi*, ſous les noms des familles les plus nombreuſes & les plus puiſſantes, ſçavoir, les Spinola, Doria, Fornari, Grimaldi, Cibo, Negro, Uſomadire, Vivaldi, Cicali, Marini, Grilli, Negroni, Lercari, Lomellini, Calvi, Fieſqui, Palavicini, Franchi, Promontori, Pinelli, Salvaghi, Cattaneo, Imperiale, Gentile, Interiani, Sauli, Giuſtiniani, Centurione; non que celles qui furent comme réunies aux vingt-huit dont on vient de parler, & ne conſerverent point leurs noms, ou que celles qui ne furent point agrégées à ces vingt-huit, ne fuſſent auſſi anciennes ou auſſi illuſtres; mais on ne choiſit pour former ces tribus ou *alberghi*, que les familles qui avoient alors au moins ſix maiſons ouvertes dans la ville, & qui étoient les plus nombreuſes.

Toute la diſtinction qui reſte aujourd'hui entre les Nobles de Gênes, c'eſt que les uns s'appellent Nobles d'ancienne date ou de l'ancien portique, & les autres Nobles de nouvelle date ou du nouveau portique, diſtinction qui ne laiſſe pas que d'entretenir encore la jalouſie entr'eux. Au reſte ils parviennent indifféremment aux charges & aux dignités de l'Etat.

Outre ces deux eſpeces de Nobles, il y a encore une autre Nobleſſe de nouvelle date, conſiſtant en ceux qui l'ont achetée pour de l'argent, & ſe

sont fait inscrire dans le livre des Nobles pour les sommes qu'ils ont payées à l'Etat dans les tems les plus orageux, & dans les besoins urgens de la République, qui s'est vûe quelquefois forcée de recourir à cette ressource, surtout en 1746 lorsque Gènes étoit au pouvoir des Autrichiens & obligée de leur payer de fortes contributions. Mais ces sortes de Nobles ne peuvent parvenir à aucun poste important dans l'Etat, ni remplir aucune place considérable, comme celle de Doge, de Procurateur, d'Envoyé, de commandant de place ou des troupes, &c.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Nous reviendrons maintenant sur nos pas, & reprendrons le fil de l'histoire de cette République, interrompu par plusieurs digressions nécessaires, dans l'endroit où nous en sommes restés. Ce fut, comme nous l'avons déja dit, vers l'an 888 que Gênes secoua le joug de ses Comtes, s'érigea en République, & se gouverna par des Consuls; & c'est proprement à cette époque glorieuse pour elle, que cette Ville, qui avoit toujours été ignorée jusqu'alors & confondue avec tant d'autres sous la domination des Empereurs ou des barbares, commença à tirer son nom de l'obscurité, à se faire connoître & à jouer un certain rôle en Italie. C'est là le commencement de son histoire, & l'époque de sa véritable existence, c'est-à-dire d'une existence libre réelle, qui n'étoit auparavant qu'idéale & précaire sous un maître.

888. *Gênes gouvernée par des Consuls.*

Dans les premiers tems de cette institution, Gênes ne limita point le nombre des Consuls qu'elle mit à la tête de son nouveau gouvernement: elle ne fixa point non plus la durée de leur administration. Quelquefois leur nombre étoit porté jusqu'à dix & quelquefois à moins; & en même tems qu'on les élisoit, on fixoit arbitrairement le terme de leur pouvoir qui duroit tantôt six ans, & tantôt quatre ou deux; il fut même borné par la suite à une année. A quelques changemens & améliorations près, changemens relatifs aux tems & aux circonstances & inévitables dans un Etat naissant, le gouvernement des Consuls se maintint sous une forme assez stable & dura dans Gênes pendant l'espace de trois siécles. L'emploi de ces Consuls étoit aussi étendu dans les commencemens de cette République encore au berceau, que leur pouvoir étoit peu limité; ils réunissoient tous les emplois, tous les droits rassemblés & confondus en eux seuls. Chargés de l'administration intérieure & du gouvernement des affaires publiques tant au dedans qu'au dehors, ils étoient à la fois magistrats, Législateurs, chefs & administrateurs de la justice, en même tems que généraux & commandans des troupes & des flottes de la République, malgré l'incompatibilité manifeste qu'il y a entre ces deux différens états, si peu faits pour être réunis dans un même sujet. Dans la suite on fit des loix pour restreindre cette puissance; & Gênes, qui dans sa naissance, dans un tems où sa nouvelle puissance encore bornée & peu étendue au delà de l'enceinte de ses murs, n'avoit pas besoin d'en multiplier sans raison les dépositaires, avoit été forcée de tolérer un abus résultant de sa foiblesse, une espéce d'anarchie dans ses premiers magistrats, fit cesser cette complication de charges & d'emplois si opposés par leur nature. Les fonctions de ses gouverneurs, ou Consuls, étant considérablement accrues avec la puissance de Gênes, on fit entre eux la répartition des charges & des emplois naturelle dans un Etat. Les Consuls se virent limités dans leurs fonctions & réduits à l'administration des affaires publiques. Tandis que les uns

SECT. I. *Histoire de* Gênes *depuis son origine jusqu'à l'an* 1190.

gouvernoient la ville & veilloient à sa sûreté intérieure, les autres étoient chargés du commandement des flottes & des expéditions; ces premiers portoient le nom de *Consuls de la commune.* D'autres Magistrats, nommés *Consuls des plaids*, furent chargés de la police civile, d'administrer la justice dans les tribunaux, & de juger les contestations des citoyens. Caffaro, le premier Historien de Gênes, qui a écrit jusqu'en 1163 les Annales de cette ville, fut plusieurs fois du nombre de ces deux différentes sortes de Magistrats ou de Consuls. Par la suite on fixa aussi la durée du Consulat, qui fut bornée à un an.

Il faut probablement faire remonter à la naissance même de cette République, ainsi que dans toutes les autres, à l'époque de la création du Consulat & des dignités, l'origine des dissentions des Nobles, de leur pouvoir, de leurs intrigues, de leurs cabales pour s'élever aux premieres charges, ainsi que de la jalousie que le Peuple conçut contre les Nobles, ou au moins si, comme suivant toute apparence, il n'y avoit point encore de Nobles à Gênes, contre les citoyens d'un ordre supérieur par leur opulence & leur crédit dans l'Etat; ordre de citoyens en qui est toujours comme inné le désir de primer, de posséder les charges & les honneurs, & d'être à la tête du gouvernement; ce qui fait dégénérer tôt ou tard toutes les Républiques en Aristocraties. Cette ambition des nobles alla toujours en croissant à Gênes, à mesure que les dignités qui en étoient l'objet, devinrent plus considérables. Il est probable que les premiers de l'Etat, ou les citoyens les plus apparens, formoient alors un corps ou une espéce de Sénat, dont les Consuls étoient tirés par les suffrages de leurs confreres, ou par la faveur du Peuple encore maître de cette élection. Cependant pour que le Peuple n'eût pas sujet de murmurer de voir toute l'autorité entre les mains des grands & des riches, & qu'il fût leurré, rendu plus souple au joug par l'idée flatteuse de participer aussi au gouvernement, la ville fut divisée en plusieurs quartiers, auxquels on préposa des Capitaines qui furent tirés du corps du Peuple, & qui en paroissoient comme les chefs par l'autorité qu'ils avoient sur lui; image, en quelque façon, quoique bien foible & purement idéale, de la puissance Tribunicienne chez les Romains.

936. *Gênes brûlée par les Sarrazins.*

Gênes commençoit à peine à fleurir à l'ombre de la liberté & du Consulat, & à recueillir les fruits de sa nouvelle administration, qu'elle se vit presque au moment de sa ruïne, réduite en cendres, & exposée à toutes les horreurs que la guerre & une prise d'assaut peuvent entraîner après elles. Les Sarrazins, ses anciens & ses premiers ennemis, sur lesquels on a vû précédemment que Gênes avoit remporté des avantages signalés sous son premier Comte Ademar, & qu'elle avoit chassé de la Corse qui depuis ce tems étoit restée en son pouvoir, n'avoient pu digérer cet affront & cette perte, & cherchoient avec ardeur toutes les occasions de s'en venger. Ils avoient déja fait plusieurs descentes en Corse, où ils avoient causé quantité de dommages aux établissemens des Génois; mais leur fureur n'étoit pas encore contente, leur vengeance n'étoit pas assouvie par ces ravages; ils brûloient du désir de détruire de fond en comble cette ville naissante, & dont la puissance qui croissoit chaque jour, ne pouvoit tôt au tard que leur être funeste, ainsi qu'ils en avoient déja trop fait l'expérience. Ils épioient depuis longtems l'instant fa-

vorable pour exécuter leurs projets. On ignore par quelle fatalité la fortune, qui vouloit dès lors donner une preuve aux Génois de son inconstance, offrit à leurs ennemis cette occasion qu'ils désiroient si ardemment, & livra Gênes sans défense à leurs coups. Quoiqu'il paroisse par le profond silence des Historiens à cet égard, que Gênes jouissoit depuis quantité d'années de la plus grande tranquillité sous ses Consuls, il faut qu'elle eût alors quelque conquête, ou au moins quelque entreprise considérable de commerce à faire, puisque l'on trouve qu'elle envoya cette année-là toutes ses forces en mer pour une expédition, dont les mêmes Historiens qui nous rapportent ce fait, ne nous apprennent ni le motif, ni le succès. Les Sarrazins qui avoient l'œil sur toutes les démarches de leurs ennemis, instruits du départ de la flotte de Gênes, mettant à profit l'absence de ses défenseurs, se présentent tout à coup avec une flotte formidable au pied des murs de Gênes au moment où on les attendoit le moins. Ils y entrent sans résistance, mettent tout à feu & à sang, la ville au pillage, massacrent une partie des habitans sans distinction de sexe ni d'âge, chargent l'autre de fers, se rembarquent dans leurs vaisseaux avec leurs prisonniers & le butin immense qu'ils avoient fait, & s'éloignent en diligence de Gênes après ce coup de main.

La flotte Génoise rentra dans le port, presque au moment où les Sarrazins venoient d'en partir, sans cependant les avoir rencontrés. Qu'on juge de la consternation & de la surprise horrible de ces malheureux guerriers, qui, charmés du plaisir de revoir leur patrie & leurs foyers, peut être après une longue absence & avoir encouru beaucoup de dangers, se repaissoient d'avance de l'idée consolante d'embrasser leurs femmes & leurs enfans, & de se reposer de tous leurs travaux au sein de leur famille, de ne plus trouver que des monceaux de pierres & de cendres là où ils avoient laissé une Ville florissante & tranquille, de ne pouvoir plus reconnoître leurs maisons dans les débris, ni leurs femmes, leurs enfans, leurs parens dans des amas de cadavres défigurés & entassés les uns sur les autres, de voir ruisseler le sang dans leur ville sans sçavoir quels étoient les barbares ennemis sur qui devoit tomber leur vengeance, & enfin de chercher Gênes dans Gênes & de ne la trouver plus! A peine eurent-ils appris par le petit nombre de victimes échappées au carnage, que la désolation de leur patrie étoit l'ouvrage des Sarrazins, qu'ils se rembarquerent aussitôt pour se mettre à la poursuite de ces brigands. Ils joignirent bientôt leur flotte près des côtes de Sardaigne; l'attaquer, la défaire, tailler ces barbares en pieces, venger sur eux le carnage de leurs compatriotes, ne fut qu'un pour le juste ressentiment des Génois, qui combattirent en tigres acharnés & altérés de sang, & se baignerent à leur tour dans celui de ces ravisseurs. Ils revinrent triomphans dans leur ville encore fumante, au moins avec la douce consolation de s'être vengés, d'avoir brisé les fers d'une foule infortunée de vieillards, de femmes & d'enfans, & de rapporter avec eux tout le butin que leurs cruels ennemis avoient retiré du pillage de Gênes.

Défaite des Sarrazins.

Non contens de cette vengeance, les Génois résolurent d'en tirer encore une plus éclatante des Sarrazins, & de porter à leur tour la désolation dans leurs ports & dans leurs villes; mais forcés de céder aux circonstances, ils différerent l'exécution de leurs projets jusqu'à des tems plus heureux. Il fal-

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Gênes se rebâtit.

lut songer avant toutes choses à relever leur ville presque entierement détruite ; c'étoit la sixiéme fois au moins qu'elle éprouvoit un si funeste sort ; tour à tour victime des fureurs des Romains, des Carthaginois, des Goths, des Huns, des Lombards, & enfin des Sarrazins. Les soins & les travaux continuels de ses citoyens acheverent bientôt l'ouvrage de sa restauration ; en peu de tems elle ressortit, comme de ses cendres, plus peuplée, & plus florissante qu'auparavant. L'attrait de la liberté, & la douceur de son gouvernement attirerent dans son sein quantité de nouveaux habitans de différentes contrées de la Lombardie ; ainsi on peut dire en quelque façon, que, loin de nuire à son accroissement, sa destruction ne fit encore que lui servir, & que Gênes lui fut redevable de son agrandissement & de son embellissement. C'est ainsi qu'il en arrive aux villes que le sort veut élever, tandis que tant d'autres ne se relevent jamais de leur chûte, & sont comme accablées de leurs ruïnes où leur nom s'éclipse à la longue.

Jalouse d'étayer solidement sa liberté, soigneuse d'assûrer sa tranquillité extérieure, de donner une forme stable & authentique à son nouvel Etat, avant que de rien entreprendre & de songer à s'agrandir au dehors, Gênes sentit bien la nécessité où elle étoit de faire légitimer & reconnoître solemnellement une indépendance qu'elle s'étoit elle-même procurée de son chef, profitant des troubles de l'Italie & de la foiblesse des Princes qui y dominoient. Gênes voyant dans l'avenir, résolut d'obtenir un titre capable de la mettre à l'abri du danger de conquérir pour un maître, & de l'oppression de quelque Prince plus fort ou plus ambitieux que ses prédecesseurs, qui la traitant de rébelle, voudroit peut-être par la suite la faire rentrer sous le joug. A cet effet elle crut devoir s'adresser à Bérenger II. alors Roi d'Italie, auquel elle envoya des députés en 958. Ce Prince régnoit depuis huit ans avec Adalbert son fils ; mais leur domination n'étoit pas solidement affermie, ni leur pouvoir généralement reconnu. Dans des conjonctures aussi propres à seconder ses vûes, Gênes, qui commençoit déja à connoître cette politique habile qui a toujours distingué depuis cette République, vit bien qu'en rendant une espéce d'hommage sans conséquence à ces Princes, auxquels la situation de leurs affaires ne permettoit guéres de prétendre à sa souveraineté, elle ne s'engageoit à rien & étoit bien sûre, en flattant leur orgueil, d'obtenir de leur foiblesse le titre qu'elle demandoit, & qui manquoit encore à sa satisfaction & à sa tranquillité. Ses députés obtinrent en effet de ces Princes un acte d'indépendance formel, daté de Pavie, qui étoit alors la résidence des Rois d'Italie, par lequel les Génois furent confirmés dans leurs possessions, leurs droits, & la faculté de se gouverner par eux-mêmes & suivant leurs loix ; premier monument de leur indépendance qu'ils conservent encore précieusement dans leurs archives.

958. *Gênes obtient un titre d'indépendance de Bérenger II.*

1005. *Gênes se ligue avec Pise contre les Sarrazins.*

Tranquille de ce côté, Gênes reconnue authentiquement pour un Etat libre & indépendant, se livra toute entiere à ses projets d'agrandissement & de vengeance. Dans ces circonstances, les Pisans ses voisins, qui venoient de fonder comme elle une nouvelle République, dès lors émule de ses progrès, de sa puissance & de son commerce, & qui devint par la suite sa fiere rivale & sa plus implacable ennemie, lui proposerent de se liguer avec eux contre les Sarrazins, & d'unir leurs forces pour les chasser de la Sardaigne. Il y avoit

avoit déja longtems que les Pisans, à la sollicitation des Papes, auxquels Charlemagne avoit, dit-on, donné cette Isle, ainsi que celle de Corse, (bienfaits inutiles & dont les Papes ne purent jouir, parce que ces Isles étoient dès le VII. Siécle, c'est-à-dire, peut-être lors même que Charlemagne en avoit fait la donation au St. Siége, occupées par les Sarrazins qui possédoient encore presque toute la Sicile & une partie de l'Italie) que les Pisans, dis-je, faisoient des efforts inutiles pour chasser les Sarrazins de la Sardaigne & de la Calabre. Si la donation de Charlemagne est vraie, il n'avoit donné aux Papes que ce qu'ils pourroient conquérir, & il leur falloit prendre possession de leurs nouveaux domaines à la pointe de l'épée. Les Pontifes Romains, alors réduits aux armes spirituelles & hors d'état de faire cette conquête par eux-mêmes, avoient recours aux peuples de l'Italie les plus belliqueux ou les plus puissans sur mer, qu'ils engageoient à soumettre ces Isles dont ils promettoient de leur faire don, à peu près de la même façon que Charlemagne le leur avoit fait à eux-mêmes, c'est-à-dire, quand ils les auroient conquises, mais aux conditions cependant qu'ils tiendroient la souveraineté de ces Isles commes feudataires du St. Siége dont ils en recevroient l'investiture. C'est ainsi que les Génois possédoient Corse conquise par leurs armes, & dont les Papes se prétendoient toujours Seigneurs Suzerains. Les Pisans n'avoient pas été si heureux: trop foibles contre de si puissans ennemis, & embarrassés d'ailleurs par la guerre qu'ils avoient alors avec ceux de Lucques, après plusieurs tentatives, ils n'étoient pas plus avancés qu'auparavant. Pendant même qu'ils étoient occupés à faire le siége de Regio, place importante de la Calabre, & au pouvoir des Sarrazins, ceux-ci au rapport des Historiens Pisans, surprirent Pise dépourvûe de défenseurs, & la traitérent de la même maniere qu'ils avoient traité Gênes quelque tems auparavant (*). C'étoit à peu près les mêmes circonstances, la même animosité, les mêmes projets de vengeance, les mêmes intérêts; aussi les Pisans n'eurent-ils pas de peine à disposer les Génois à former une ligue avec eux pour la destruction de leurs communs ennemis. Les Génois embrasserent avec ardeur une occasion si favorable; & la haine, la conformité d'intérêts, & sans doute l'ambition, les vûes particulieres des deux naissantes Républiques, les secours efficaces que les Pisans se promettoient des Génois pour la conquête de la Sardaigne, l'espoir que les Génois avoient de profiter de cette guerre & des dépouilles des Sarrazins, tels furent les premiers liens qui unirent d'abord si intimément ces deux peuples, destinés à devenir rivaux. La suite fit voir qu'ils vouloient mutuellement se servir l'un de l'autre pour détruire leurs plus redoutables ennemis, & pour cimenter leur puissance. Que pouvoit-il naturellement résulter d'une union aussi intéressée?

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Les Génois seconderent les Pisans avec tant d'ardeur, les deux peuples

1015. Les deux Peuples ligués s'emparent de la Sardaigne.

(*) D'autres Historiens placent le sac de Pise par les Sarrazins, après la défaite de ces derniers & leur expulsion de la Sardaigne; ils attribuent même cette expédition au Roi Musatto, dont il sera parlé plus bas, qui l'entreprit pour se venger de son expulsion de Sardaigne; mais cela prouve que cette Isle fut prise & conquise en différentes fois par les Pisans, reprise par le Roi Musatto, & enfin reconquise encore une fois dans une quatriéme expédition, où les Génois seconderent les Pisans & eurent pour leur part des prisonniers le Roi Musatto.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

agirent si bien de concert, qu'ils vinrent bientôt à bout de leur entreprise. Les Sarrazins furent chassés de la Sardaigne: Musatto ou Muget, leur Roi, fut fait prisonnier, l'Isle fut soumise, & les deux flottes s'en retournerent victorieuses & chargées de butin dans leur capitale. Le Roi Musatto fut du nombre des prisonniers qui échurent en partage aux Génois; ils l'envoyerent à l'Empereur. Mais bientôt cette conquête devint pour eux comme la pomme de discorde, & fut longtems fatale aux nouveaux conquérans. L'amitié ne pouvoit pas longtems subsister entre deux Républiques rivales, jalouses l'une de l'autre & qui n'étoient unies que par la haine & par l'ambition, liens trop foibles & trop momentanés pour rendre leur alliance durable; ils furent bientôt rompus. Cette haine & cette ambition, ne trouvant plus matiere à s'exercer dans les Sarrazins, tournerent leurs armes contre eux-mêmes. D'amis intéressés les deux Peuples devinrent bientôt les ennemis les plus irréconciliables; & leur haine, plus constante que leur amitié, semblable à celle qui ayant longtems divisé Rome & Carthage, n'avoit pris fin que dans la ruïne de l'un de ces deux Etats, la haine de Gênes & de Pise fut la source de quantité de guerres toujours renaissantes entre ces deux Républiques mutuellement acharnées à leur perte, qui s'affoiblirent continuellement l'une & l'autre & se réduisirent tour à tour aux abois. Et si enfin l'une, plus heureuse, ne vint point à bout dans ces premiers tems d'assouvir sa haine dans la destruction totale de l'autre, leur animosité n'oublia rien de ce qu'il falloit pour réussir, & elles se firent mutuellement tout le mal qu'elles purent; c'étoit à Gênes qu'étoit reservé le funeste plaisir d'accabler un jour sa rivale: cette joye ne fut que différée pour elle & reculée par les circonstances. Parmi les grands changemens qui se firent peu de tems après en Italie, la nouvelle Puissance qui s'éleva dans cette partie du monde, tandis que tous ces petits Etats naissans dont la puissance n'étoit encore que précaire & relative aux circonstances & à l'éloignement des Empereurs, s'abaissoient & rentroient dans le néant en sa présence, fit disparoître ces petits intérêts & tomber tous ces projets d'animosité & de vengeance, de même que les rayons du soleil dissipent en un instant tous les nuages qui troublent la sérénité du jour. Mais quand une partie de l'Italie eût recouvré sa liberté & secoué le joug des Empereurs, au moyen de la fameuse Ligue de Lombardie, ces Républiques, ci-devant alliées mercénaires & forcées des Frederics, ou opprimées par eux, reprirent leur indépendance, leur puissance, leurs projets & leur fierté premiere, leurs haines se réveillerent, les guerres recommencerent entre elles avec plus de fureur qu'auparavant; & enfin après une longue suite d'événemens, de combats, de succès alternatifs, elles ne finirent que par la ruïne totale de l'une des deux, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire. Gènes plus fortunée, eut cet avantage, son ascendant l'emporta sur Pise en 1284, & elle triompha d'elle; triomphe d'autant plus glorieux & d'autant plus remarquable, qu'enfin Pise, opprimée au dedans & au dehors, opprimée de toutes parts par des voisins ambitieux, préférant encore le joug des Génois, ses anciens ennemis, à celui qu'on vouloit lui imposer, fut réduite à cet excès d'humiliation d'offrir plusieurs fois aux Génois, & spécialement en 1505, de se soumettre à eux, & de se voir refusée par les Génois, auxquels les circonstances où ils se trouvoient eux-mêmes, la mauvaise situation de leurs

Les deux Peuples deviennent ennemis.

Tableau & suites de leur inimitié.

propres affaires, des raisons politiques, des intérêts particuliers, & peut-être l'orgueil ne permirent pas d'accepter les offres des Pisans. Ils leur fournirent cependant des secours en différens tems. Telles furent les suites de cette longue & implacable inimitié, dont on va voir l'origine & les premiers effets; voilà où aboutit l'alliance des deux Peuples.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Leurs Annales, leurs Historiens rapportant les faits tout différemment, & comme on peut le croire, toujours à l'avantage de leur Nation, il est presque impossible de les concilier, & de démêler entierement la vérité dans la confusion, sans doute volontaire, de tous ces récits contradictoires, sur lesquels l'esprit patriotique semble avoir jeté le voile ténébreux du mensonge & de la partialité; on peut dire surtout de la part des Pisans, probablement les plus intéressés à masquer la vérité. Il est très-difficile de pénétrer quel fut le véritable sujet ou plutôt le prétexte de l'animosité toujours constante depuis entre les deux peuples, qui n'eût pas été sans doute si invétérée & si terrible dans ses effets, si elle n'eût eû pour fondement qu'un mécontentement léger & passager. La jalousie paroît avoir été ce motif ou ce véritable prétexte. Les deux Peuples s'accuserent mutuellement de mauvaise foi, d'ambition démesurée, & de n'avoir pas rempli leurs engagemens, les conditions de leur alliance; & peut-être eurent-ils tous deux raison. Au dire des Historiens Génois, ils étoient convenus en formant leur ligue, que, dès qu'ils auroient chassé les Sarrazins de la Sardaigne, cette Isle seroit partagée également entre eux; ce qui au fond paroît assez raisonnable & assez plausible, & se trouve d'ailleurs justifié par le jugement que rendit dans la suite l'Empereur Fréderic Barberousse, qui, s'étant rendu arbitre des différends des deux peuples, décida que chacun d'eux posséderoit la moitié de l'Isle, dans un tems où cependant il avoit également besoin des deux Peuples, & où il n'auroit pas voulu léser ouvertement les droits des Pisans, s'ils en eussent eû de réels à la possession exclusive de la Sardaigne. Les Historiens de Pise prétendent au contraire, qu'il avoit été convenu, que les Génois aideroient les Pisans à faire la conquête de cette Isle à titre d'alliés, & se contenteroient, pour dédommagement des frais de leur expédition, du butin qu'ils feroient, pour leur part, sur les Sarrazins dans cette occasion; ce qui n'est guéres vraisemblable. Quoiqu'il en soit, les Génois qui n'étoient pas d'humeur de travailler & de conquérir pour leurs nouveaux alliés, se mirent en possession d'une partie de l'Isle à mesure qu'ils la soumirent par leurs armes, suivant leurs conditions réelles ou imaginaires avec les Pisans. Ceux-ci qui n'avoient point appellé les Génois à leur aide pour les rendre maîtres de la Sardaigne, comme ils l'étoient déja de la Corse, ne purent les voir sans colere possesseurs d'une partie de cette Isle qu'ils n'avoient prétendu conquérir que pour eux seuls, & résolurent de tirer vengeance de ce qu'ils regardoient comme une usurpation & une infraction à leur traité d'alliance.

Cependant la Sardaigne n'étoit pas encore entierement soumise, & il paroît que les Sarrazins firent différentes tentatives pour y rentrer; mais l'on ne trouve aucun détail sur cette guerre, ni sur ce qui se passa à Gènes pendant l'espace de quarante-cinq ans, que sautent tout d'un coup les Annales de cette République pour passer à l'année 1070, où les querelles des Génois & des Pisans éclaterent pour la premiere fois, & dégénérerent enfin en une

1070. Premiere guerre contre les Pisans.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

guerre ouverte. Il y a apparence que jusqu'alors, quoique mécontentes l'une de l'autre, les deux Républiques s'étoient tenues tranquilles, & contentées de se regarder réciproquement avec des yeux de jalousie & de colere, attendant peut-être chacune l'occasion de se nuire, & que sa rivale commençât les hostilités. Les Pisans leverent le masque les premiers. Ils avoient toujours sur le cœur l'établissement des Génois en Sardaigne. Les Pisans envoyoient de tems en tems des renforts dans cette Isle pour achever de la soumettre. Dans ces circonstances ils profiterent d'une occasion que le hazard leur fournit de prendre leur revanche sur leurs alliés. Une flotte Pisane qui faisoit voile pour la Sardaigne, fut jettée par les vents contraires sur les côtes de Corse. Soit que ce fût réellement l'effet du hazard qui servoit les Pisans à souhait dans cette occasion, ou soit que ce contre-tems des vents contraires, ou même cette nouvelle expédition en Sardaigne ne fût qu'un prétexte, comme il y a beaucoup d'apparence, les Pisans trouvant sans défense la partie de la Corse où ils abordérent, s'en emparerent par représailles & s'y établirent. Cette invasion fut comme le signal de la rupture & de la guerre entre les deux peuples.

La flotte Génoise est battue par les Pisans.

Les Génois qui ne cherchoient pas à s'agrandir chez les autres, ne pouvant souffrir qu'on leur enlevât impunément leurs propres possessions, n'eurent pas plutôt appris cette invasion inattendue des Pisans, qu'ils équiperent une flotte de douze galeres, résolus de porter leur ressentiment & la destruction jusques dans le sein de Pise. Ils remonterent avec leur flotte l'Arno qui les porta jusqu'à la vûe de la capitale qu'ils venoient insulter; mais ils ne réussirent point dans leur projet; ils furent repoussés avec perte, la plus grande partie de leur flotte fut coulée à fond, & le reste passa au pouvoir des vainqueurs. Leur butin ainsi que la perte des Génois fut d'autant plus considérable, que, suivant l'usage des Puissances maritimes & commerçantes de ce tems-là, où les flottes servoient à la fois à deux mains, étoient en même tems destinées à faire la guerre & le commerce, armées pour aller en course, & chargées de marchandises pour le négoce, la flotte des Génois qui ne doutoient nullement de triompher des Pisans, étoit richement chargée de marchandises destinées pour le Levant, où elle se disposoit à faire voile après ce coup de main. Tel fut le succès de la premiere expédition des Génois contre les Pisans; ce prélude ne fut pas à l'avantage des premiers. Telle fut la source féconde de tant de guerres qui se succédérent pendant une suite presque continuelle de deux-cens ans, & qui firent des Pisans les ennemis héréditaires de Gênes. L'échec & l'affront que cette République avoit reçus dans cette expédition, redoublerent encore sa fureur & sa haine contre ses nouveaux ennemis. Toujours prompts à réparer leurs pertes, les Génois firent des armemens plus considérables, & se préparérent à effacer la honte de leurs armes; & cette premiere guerre auroit sans doute eû dès lors d'autres suites plus funestes pour l'un ou l'autre peuple, s'ils n'eussent pas trouvé ailleurs un sujet de distraction utile, si les circonstances ne les eussent pas forcés de suspendre pour quelque tems leur querelle particuliere, & de tourner leurs forces navales d'un autre côté.

1096. I. Croisade: Les Génois y ont part.

La manie, ou plutôt la fureur des Croisades sembloit s'être emparée soudain de toute l'Europe & avoir tourné toutes les têtes. Ce délire général & convulsif, cette maladie épidémique étoit alors dans sa naissance & dans toute

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

sa force. A l'instigation des Papes & des moines qui gagnoient le plus de toutes façons, pour le spirituel & pour le temporel, dans cette sainte expédition, aux vives instances d'un Hermite Pierre, & aux pressantes prieres, aux cris douloureux d'une infinité de Chrétiens gémissans sous le joug & dans les fers des Sarrazins, tous les Rois, Princes & Seigneurs s'empressoient de quitter leurs Etats, de les épuiser d'hommes & d'argent, de marcher par terre & par mer à la tête d'une foule innombrable & mal disciplinée, pour aller délivrer les lieux saints de la domination des Infidéles. Petits & grands, tous abandonnoient avec une égale ferveur leurs chateaux & leurs humbles foyers, leurs biens, leurs terres, leurs professions, leurs familles, & leurs enfans, pour participer à cette grande entreprise & suivre des chefs aussi insensés qu'eux. De ceux-ci, les uns aveuglés par un zéle mal entendu, par une superstition outrée; les autres éblouis par l'ardeur d'acquérir de la gloire, leurrés par l'espoir de faire des conquêtes, de s'enrichir, guidés par le désir romanesque de gagner de nouveaux Royaumes à la pointe de l'épée, tandis qu'ils laissoient leurs propres Etats à l'abandon, à la merci de leurs ennemis, livrés à l'anarchie, & à tous les maux qu'entraîne l'absence du Souverain; tous enfin par des motifs différens, mais également nuisibles, sembloient s'entendre pour affoiblir l'Europe & lui causer plus de dommage que ne lui auroient pû faire cent ans de peste, de famine ou de guerre. On sçait quelles furent les suites funestes de cette pieuse phrénésie qui dura pendant plusieurs siécles, & combien l'ordre Hiérarchique sçut s'en servir utilement pour établir sa puissance & ses droits. Gênes & Pise, deux Puissances maritimes formidables alors, & qui par leurs flottes pouvoient être de la plus grande utilité aux Croisés, furent recherchées par eux avec empressement. On n'entrera ici que dans ce qui regarde celle de ces Républiques, dont on écrit l'histoire.

Dès la premiere Croisade (*), résolue au Concile de Clermont en 1096, les Princes Croisés, connoissant les forces & le génie belliqueux des Génois, les invitérent à entrer dans cette sainte ligue. Flattés de se voir recherchés, non moins animés du désir de chasser les Sarrazins de la Terre sainte, les Génois se rendirent avec empressement à cette invitation. D'ailleurs leur politique leur faisoit entrevoir dans une expédition, où le reste des Croisés, où la foule aveugle de ces pieux guerriers n'avoit en vûe que de recueillir des lauriers sacrés & des indulgences, le moyen & l'occasion de former dans l'Orient & dans l'Asie quantité d'établissemens utiles à leur commerce, outre le butin & les richesses immenses qu'ils se flattoient de recueillir dans cette expédition. Par un effet du bonheur des Génois & de la sagesse soutenue de leur conduite dans le cours de toutes ces guerres de religion, ils vinrent parfaitement à bout de remplir leurs vûes; & chose bien singuliere, les Croisades, sources de tant de malheurs pour tous ceux qui prenoient la croix, & de la ruïne de tant de grands Etats, ne servirent qu'à enrichir les Génois, qu'à faire fleurir leur

(*) Il y avoit cependant déja eû une expédition de cette nature sur les côtes d'Afrique trois ans auparavant, dans laquelle les Croisés, du nombre desquels étoient les Génois, avoient fait le siége de Tortose; mais il n'en est parlé que confusément dans les Historiens, qui ne rapportent que la date de cette expédition qu'ils placent en 1093, & dont ils ne disent pas davantage que ce que nous venons de dire.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

commerce, & qu'à augmenter considérablement leur puissance. Dans la suite les Vénitiens eurent la même adresse, & retirerent encore plus de fruits des Croisades que les Génois. Ces derniers ne démentirent point l'opinion que les Princes croisés avoient de l'importance de leur secours, & ils leur rendirent dans cette expédition & dans les suivantes, tant par leur marine, leurs troupes, que par leurs ouvriers, leurs ingénieurs & leurs machines de guerre, les services les plus signalés; services en eux-mêmes toujours utiles aux Génois par les fruits immenses qu'ils sçurent en recueillir, & les richesses considérables qu'ils rapporterent toujours dans leur patrie de toutes ces expéditions. Pour mettre à même de juger de quelle utilité les secours des Génois furent aux croisés, de l'influence qu'ils eurent dans les premieres Croisades, & quelles étoient déja alors les forces maritimes de cette République, on se contentera de dire que pendant l'espace d'environ treize ans que dura la premiere guerre à la Terre sainte, les Génois équipérent pour le service des croisés jusqu'à sept différentes flottes, dont quelques-unes furent de soixante & dix galeres.

1097 & suiv. Danger que courent les Génois en Syrie.

Cependant, au rapport de quelques Historiens, dès la premiere campagne qui débuta par le siége d'Antioche qui ne fut pris que l'année suivante, prise à laquelle les Génois contribuerent beaucoup par leurs exploits, ils se virent exposés au plus grand des dangers, où ils devoient infailliblement trouver leur perte, si leur bonne fortune ne les en eût heureusement tirés sans aucun échec. Les chefs des croisés ayant appris l'approche d'une armée ennemie, beaucoup plus forte que la leur, & à laquelle ils ne se sentoient pas en état de tenir tête, furent obligés de faire leur retraite avec précipitation pendant la nuit. Les Génois qui n'en avoient point été prévenus, on ne sçait par quel événement, resterent seuls en arriere & se virent par-là abandonnés à leurs propres forces, & sur le point d'être accablés par un monde d'ennemis qui occupoient tous les passages. Dans cette circonstance ils prirent promptement leur parti, & profiterent du peu de tems qui leur restoit encore, pour regagner leurs vaisseaux, avec lesquels ils eurent le bonheur d'échapper à ce danger & de revenir dans leur patrie. Tout le profit qu'ils retirerent de cette premiere campagne, fut les reliques ou cendres, à ce qu'on prétend, de St. Jean-Baptiste, qui leur furent données à leur passage à Smyrne, d'autres disent à Mirrhée ou Mire, aujourd'hui Stamire, Ville de la Lycie, où ces reliques avoient été transportées d'Alexandrie à cause du voisinage des guerres; où ils aborderent en s'en retournant & qu'ils rapporterent triomphans à Gênes, où elles furent reçues avec transport & placées précieusement dans la Cathédrale. Depuis ce jour Gênes prit ce Saint pour son protecteur (*), & mit sa figure sur la plûpart de ses monnoyes. Il ne sera pas inutile de remarquer, pour donner un échantillon des mœurs & de la façon de penser de ces tems-là, que la même année les Vénitiens emporterent de la même ville de Mire, qui de-

(*) Ces cendres sont encore aujourd'hui en grande vénération à Gênes, dans les grandes calamités, ou les dangers éminens de l'État, on y a toujours recours comme à la derniere ressource de la ville, & on les porte en procession avec grande pompe. On en a eû un exemple tout récent en 1760, où lors d'une tempête extraordinaire, pendant laquelle les deux moles étoient couverts des eaux de la mer, on porta les cendres du Saint sur la tour du vieux mole.

voit être comme un marché de reliques, le corps de St. Nicolas Evêque de cette ville, pour lequel ils ont la plus grande vénération, quoique la ville de Bari diſpute à Veniſe l'honneur de poſſéder le corps du même Saint. Telle étoit la mode pieuſe de ces tems ſuperſtitieux : on recherchoit avec empreſſement de tous côtés des corps ſaints & des reliques, on en faiſoit commerce & des préſens; le zéle même & la ſainte cupidité d'en avoir à quelque prix que ce fût, ſur tout celles qui étoient le plus en vénération, alloient quelquefois juſqu'à les enlever des Egliſes & des aziles où elles étoient conſervées; la religion & le motif ſanctifioient cette eſpéce de vols. On juroit alors ſur ces précieux reſtes, c'étoit le ſerment le plus redoutable, & l'on craignoit de ſe parjurer. Les Croiſés ſur tout chargeoient avec avidité leurs mains ſanglantes de ce butin ſacré, tandis que d'un autre côté ces pieux brigands ſe livroient à tous les excès dont la barbarie humaine eſt capable.

Priſe de Céſarée Butin qu'y firent les Génois.

Les expéditions ſuivantes furent plus glorieuſes & plus heureuſes pour les Génois qui contribuerent encore beaucoup à la priſe de Céſarée que quelques-uns placent deux ans plus tard; les aſſiégeans y firent un butin immenſe. Les Génois eurent, dit-on, pour leur part un vaſe, ou une coupe qu'on prétend faite d'une ſeule émeraude, piéce, ſi cela eſt, d'un prix ineſtimable & une des plus rares qu'il y ait au monde; elle ſe voit encore dans le tréſor de leur Cathédrale (*). Quelques-uns de leurs écrivains prétendent que cette coupe eſt celle qui ſervit à la Ste. Cêne de J. C. avec ſes diſciples; d'autres croyent y reconnoître le baſſin où la tête de St. Jean-Baptiſte fut miſe après ſa décolation; ce que nous laiſſons à la diſcuſſion de gens plus habiles & plus au fait que nous de cette ſorte d'antiquités, avec liberté entiere à chacun d'en croire ce qu'il voudra.

Les Génois contribuent à la priſe de Jéruſalem.

L'année d'après les Génois retournerent en Syrie avec une flotte nombreuſe commandée par Guillaume Embriachi, l'un de leurs Conſuls, homme auſſi brave, qu'expérimenté dans la guerre & dans l'art de conduire des ſiéges. Pendant que leur flotte étoit au port de Joppé, aujourd'hui Zaffe, où ils venoient d'aborder, les Génois ſe virent expoſés tout ſeuls, ainſi qu'ils l'avoient été deux ans auparavant, au danger d'être attaqués & taillés en piéces par l'armée d'Egypte qui s'avançoit à grandes journées, pour ſecourir Jéruſalem alors aſſiégée par les Croiſés, & à qui ils n'étoient point en état de faire réſiſtance. Ayant appris l'approche des Egyptiens, le Général Génois, loin de s'effrayer ou de fuir honteuſement à l'aſpect du danger, prit ſur le champ ſon parti généreuſement. Après avoir débarqué en toute diligence ſes troupes, ſes munitions, les armes & machines de guerre dont ſa flotte étoit chargée, voulant s'ôter & aux ſiens tous les moyens de prendre la fuite, &

(*) Quelques Hiſtoriens prétendent que ce vaſe ne fut trouvé que quarante-ſix ans après (en 1147) dans le pillage d'Almérie, Ville emportée d'aſſaut par les Génois ſur les Sarrazins d'Eſpagne, & d'autres qu'il fut donné à la République de Gênes par Baudouin I. Roi de Jéruſalem en reconnoiſſance de ſes ſervices. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une coupe hexagone de quatorze pouces & demi de diamétre & de ſix de profondeur, unie & ſans ornemens; on l'appelle le *ſacro Catino*. Au reſte quelques perſonnes qui l'ont examiné de près, ont ſoupçonné que ce vaſe étoit d'une compoſition artificielle. Voyez à ce ſujet les *Voyages d'un François en Italie*, Tome VIII. Art. *Gênes*, & les Mémoires de l'Académie pour 1757. page 340.

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

en même tems ne point laisser tomber ses galeres au pouvoir des ennemis, il les fit couler à fond & faisant une marche aussi habile que courageuse, il se hâta de joindre l'armée des Croisés qui étoit devant Jérusalem, où il arriva heureusement avec tous ses équipages. On peut dire que le renfort des Génois vint fort à propos pour hâter la prise de cette ville dont le siége duroit déja depuis longtems, & qu'ils s'acquirent beaucoup de gloire pendant ce fameux siége. Les machines qu'ils amenerent avec eux, & dans la construction desquelles excelloient les Génois fameux alors pour leur habilité dans la méchanique, furent d'un grand secours aux Assiégeans: le Général Génois leur fut sur tout de la plus grande utilité par son esprit inventif & fécond en ressources. Entr'autres, ce fut ce même Embriachi qui donna l'idée de cette fameuse tour de bois qui accéléra la prise de la ville & en facilita l'entrée à Godefroi de Bouillon. Au reste toutes les Annales des différens Peuples qui eurent part à cette Croisade, & sur tout celles des Pisans, rivaux envieux de la gloire comme de la puissance de Gênes, attribuent ordinairement à leur nation tout l'honneur de cette expédition, ainsi que de plusieurs autres avantages remportés par les Génois pendant cette guerre, quoique cependant les secours de beaucoup de Croisés ne soient arrivés qu'après la prise de Jérusalem. Les tems sont trop reculés, & les faits trop obscurs, trop confusément rapportés, pour qu'on puisse sçavoir à quoi s'en tenir pour sûr, ni auquel en croire à bien des égards; mais on ne sçauroit refuser aux Génois la gloire de s'être distingués dans cette premiere Croisade, & d'y avoir utilement servi les Croisés & les Rois de Jérusalem, ce qui est prouvé par quantité de témoignages illustres & indubitables.

1100 & suiv.

Concessions faites aux Génois par Baudouin I.

Ils leur rendirent encore de très-grands services dans les expéditions suivantes, & spécialement à Baudouin I. de Boulogne & Comte d'Edesse, qui devint Roi de Jérusalem après la mort de Godefroi de Bouillon son frere qui ne survêcut pas longtems à la prise de cette ville dont il avoit été fait le premier Roi. Baudouin, plein de confiance en la valeur des Génois que son frere avoit si utilement éprouvée, refusa de prendre la couronne après sa mort & de lui succéder, à moins que les Génois ne s'engageassent formellement à le défendre & à le soutenir sur ce thrône encore chancelant, d'autant plus qu'il se trouvoit sans défense par l'éloignement de l'armée des Croisés qui s'étoit retirée d'abord après la prise de Jérusalem. Les Génois le lui promirent & lui fournirent des secours la même année, commandés par le brave Embriachi dont il a été parlé plus haut. Quelque tems après (en 1109) ils lui envoyerent une flotte de soixante & dix batimens qui aida ce Prince à se rendre maître de la ville de Tripoli de Syrie. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les services qu'ils lui rendirent, ni de tous les siéges où ils le secondérent. Baudouin leur donna les témoignages les plus authentiques de sa reconnoissance & de son estime. Il leur assigna un quartier particulier dans sa capitale, ainsi que dans quelques autres villes de son nouveau Royaume; il leur donna en propriété le tiers de quelques-unes des places qui avoient été conquises par eux, comme Césarée, Ascalon, Assur &c. En outre il leur céda à perpétuité une partie des droits d'entrée & de douane d'Alep, de Césarée & d'Aire, sous la condition qu'ils défendroient ces trois places contre les Infidéles. Il leur donna encore en toute souveraineté la ville de

Biblio

Biblio ou du grand Gibel en Syrie, à laquelle il préposa pour Gouverneur, au nom de la République, Hugo Embriachi parent de ce fameux général, qui s'étoit signalé par la prise de cette place, ainsi qu'au siége de Jérusalem; la République accorda depuis la souveraineté de cette ville à Hugo Embriachi, qui la reçut à titre de vassal; tous témoignages honorables de la reconnoissance de Baudouin, dont les Génois conservent encore avec soin les Actes, comme autant de monumens précieux des exploits & de la gloire de leurs ancêtres. Leurs principaux Historiens en font souvent mention (*); & quoique souvent ils ne s'accordent pas entre eux sur les dates qu'ils leur donnent, ces Actes n'en sont pas moins réels & authentiques, cette différence de date provenant probablement des différentes façons de compter usitées en ce tems-là. Les Génois obtinrent encore de pareilles concessions & des priviléges aussi avantageux de Boëmond Prince d'Antioche, qu'ils n'avoient pas moins utilement servi. Ce Prince leur accorda aussi un quartier dans sa capitale, un magazin & un église, avec le droit d'avoir des juges & des tribunaux de leur nation pour se conduire & se juger suivant leurs loix dans leurs affaires civiles & les contestations qui pouvoient s'élever entre eux; droit qu'ils avoient aussi dans toutes les places où le Roi Baudouin leur avoit accordé des établissemens. Enfin l'on rapporte que ce dernier voulant immortaliser la mémoire des services qu'il avoit reçus des Génois, & de leurs triomphes dans la Palestine, fit poser dans la grande Eglise, la Chapelle du S. Sépulchre, une table de marbre où étoient gravées en lettres d'or les conditions de son alliance avec la République de Gênes, ainsi que les concessions qu'il lui avoit faites, & qu'il fit mettre en gros caractères sur le devant du grand Autel de la même Eglise cette inscription latine: *Præpotens Genuensium præsidium* (†).

En se comblant de gloire, les Génois ne négligerent point leurs intérêts,

(*) Voici la copie d'un de ces Actes ou Diplômes, qu'on conserve encore dans les archives de Gênes, telle qu'elle se trouve dans le I. Livre de l'histoire d'Ubert Folietta, c'est une piéce justificative de ce qu'on vient de rapporter à l'avantage des Génois: elle est trop intéressante pour ne pas mériter place ici. *Quod Populus Genuensis, pro ejus perpetuâ & contestatâ pietate ac religione, toto sacro bello præpotentibus classibus, firmissimisque terrestribus copiis Christianam juverit; in sacrâque urbe Hierosolymâ, Antiochiâ, Laodiceâ, Dertusiâ expugnandis, plurima opportunitatis atque operæ pars in illius virtute & industriâ fuerit; solique Genuenses urbes Cæsaream, Ascalonem, Solymum, Biblium Hierosolymitano imperio, ac sancto Christi Domini sepulcro adjunxerint, summos labores exhauserint, sanguinem profuderint, nullis impendiis pepercerint, multis difficultatibus sint debilitati, nullis jacturis infracti; sed adversùs omnia mala invictam constantiam & patientiam præstiterint, ut à nullo omninò Christiano populo promptior, fidelior, constantior, magis multiplex opera Christo Domino, Christianæque Reipublicæ navata sit. Hæc tot ac tanta merita Balduinus Rex invictus, Dumberto Patriarchâ laudante atque approbante, & præclaro elogio ad memoriæ æternitatem testanda, & amplissimis præmiis remuneranda censuit, tertiâ ditionis & vectigalium parte urbium Cæsareæ, Ascalonis, Assuris in perpetuum concessâ, ad hoc singulis vicis in urbibus Hierosolymâ & Joppâ cum jurisdictione illi tributis. Datum in urbe sacrâ decimo Kalendas Majas, anno à Verbo homine facto* MCV. Quelques Historiens pretendent que cet Acte est daté du 22 d'Avril, & d'autres du 23 May 1105. Voilà où gît toute la différence.

(†) On lit dans quelques Historiens, que dans la suite un des successeurs de Baudouin (Amauri) jaloux de la gloire des Génois, ayant fait effacer cette inscription, fut obligé de la faire rétablir, sur les plaintes que cette République en porta au Pape, qui lui fit avoir la satisfaction qu'elle demandoit.

Sect. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

& profiterent des circonstances & de la faveur de ces Princes pour faire dans l'Orient & la Syrie les établissemens les plus favorables pour leur négoce (*), & se rendre de plus en plus redoutables par le soin qu'ils eurent d'entretenir toujours leur marine sur un pied respectable, & l'adresse avec laquelle ils sçurent la faire servir tant à la propagation de leur commerce, qu'à la gloire de leurs expéditions militaires.

De retour dans leur patrie où ils furent se reposer de leurs glorieux travaux après la premiere Croisade, ils ne s'occuperent plus que du soin d'étendre le territoire de leur République, jusqu'alors si bornée à ses portes & presque resserrée dans les murs de sa capitale, tandis qu'elle étoit si célébre & si puissante au dehors. Non moins soigneux d'agrandir Gènes, & d'en faire une ville digne de la réputation & de l'opulence de ses citoyens, ils y firent quantité d'embellissemens & d'augmentations, & l'ornerent d'édifices magnifiques, relativement à ce tems-là, vers lequel les Annales de Gênes rapportent, que fut achevée la construction ou la réparation de la Cathédrale, dédiée à S. Laurent, & qu'on commença à bâtir son portail en marbre.

Pleins de leurs projets d'agrandissement & du désir de ne rien négliger de tout ce qui pouvoit encore donner du relief à leur République & constater sa parfaite indépendance, les Génois, qui jusqu'alors s'étoient servis de monnoyes étrangeres, avoient commencé en 1102 à battre monnoye dans leur ville au coin de la République, ce dont les trésors immenses qu'ils avoient amassés dans la guerre sainte, leur fournirent l'envie & la facilité.

1113. *Gènes augmente son territoire.*

Dans le dessein que Gênes avoit de reculer successivement les bornes de son Etat, elle commença par se rendre maîtresse de la contrée de Lavagna, qu'elle soumit peu à peu malgré la résistance de ses Comtes qu'elle rendit feudataires; ils firent inutilement depuis différens efforts pour secouer son joug, mais cette République vint à bout de les réduire, fit raser toutes leurs forteresses & bâtir un Château dans leur pays pour contenir ces vassaux remuans & indociles. Ce ne fut cependant proprement qu'en 1133 que Gènes acheva de soumettre entiérement cette contrée à sa domination. Par-là elle s'étendit jusqu'au Golfe, appellé aujourd'hui de la Speccia, & pour s'en assûrer, elle bâtit sur la côte occidentale de ce golfe le port & la forteresse de Porto-venere. Par-là son territoire devint voisin de celui de ses anciens amis, disons plutôt ennemis [car leur haine & leur inimitié réciproques remontoient presque à la date de leur premiere liaison], de celui des Pisans qui n'en étoit séparé que par le Golfe. Nous verrons bientôt quels furent les fruits de ce voisinage, qui, en rapprochant les deux peuples, c'est-à-dire, en leur facilitant encore l'occasion de se nuire, ne fit que donner encore plus de vivacité & d'aliment à la haine jalouse de ces deux Républiques rivales, & sur tout de celle, qui, tandis qu'elle sembloit aller en déclinant, & céder à l'ascendant puissant de l'autre, voyoit avec dépit sa superbe émule, plus brillante &

(*) Pour donner une esquisse de l'ancienne puissance des Génois, dont il ne leur reste plus aujourd'hui que le souvenir, il suffira d'observer ici que Pera, un des fauxbourgs de Constantinople, étoit autrefois habité par les Génois auxquels il appartenoit; ils furent aussi en possession de Galata, & ce sont eux qui construisirent les murs qui l'entourent encore aujourd'hui, & sur lesquels on voit encore, dit-on, les armoiries de plusieurs maisons de Gênes.

plus illustre dès sa naissance, s'agrandir de jour en jour & s'approcher davantage de ses confins. Cette haine va bientôt éclater de nouveau.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Avant que d'en venir à l'histoire du renouvellement de leurs querelles, il ne faut pas passer sous silence la réception magnifique que les Génois firent cette année au Pape Gélase II, qui n'étant pas assez fort pour résister aux entreprises de l'Antipape Bourdin, maintenu par l'Empereur Henri IV qui l'avoit fait élire, étoit forcé de chercher un azile en France & avoit pris sa route par Gênes. Il s'y arrêta pendant quelques jours & logea dans le palais Episcopal. Pendant son séjour il fit la dédicace de la nouvelle Cathédrale de Gènes. Quand il partit, il fut accompagné avec tous les honneurs possibles par des Sénateurs & des députés de la République qui le conduisirent jusques sur la frontiére de Provence (*). Ce fut la premiere marque de vénération & d'attachement que les Génois donnerent au siége de Rome, dont ils furent souvent par la suite les zélés défenseurs.

1118. *Le Pape Gélase II. vient à Gênes.*

Les expéditions de la premiere Croisade, où, comme on l'a vû, les Génois & les Pisans avoient également pris part, avoient bien suspendu à la vérité les hostilités entre les deux peuples, & assoupi leur haine pour un moment; mais semblable à un feu couvé sous la cendre qui est bientôt rallumé, leur haine se ranima avec plus d'ardeur qu'auparavant, dès que ces implacables ennemis furent à même de pouvoir de nouveau s'y livrer. Ils reprirent les armes avec fureur, sur tout les Génois qui longtems distraits par leurs exploits en Syrie, par leurs projets de gloire & d'agrandissement, par ceux de leur vengeance, avoient encore sur le cœur la défaite de leur flotte & l'échec qu'ils avoient reçu devant Pise. Endurcis & aguerris par tant d'expéditions & de combats, fiers de tant de succès & de victoires, plus versés & plus redoutables dans la guerre qu'auparavant, les Génois ne douterent point qu'ils ne vinssent aisément à bout de vaincre des ennemis moins formidables pour eux. Les tems étoient bien changés ainsi que les circonstances, & la fortune changeant avec elles, se rangea du côté des plus forts.

1120. *Nouveaux differends des Génois avec les Pisans.*

On a vû précédemment que les Pisans, piqués de voir les Génois s'établir en Sardaigne, & voulant prendre leur revanche en Corse, s'étoient emparés d'une partie de cette Isle. Maintenant soit qu'ils ne cherchassent qu'à irriter encore davantage leurs anciens alliés par une mauvaise chicane, soit que les Papes leur eussent abandonné leurs prétendus droits sur cette Isle, qu'ils avoient aussi abandonnés ci-devant aux Génois, les Pisans en disputoient ouvertement la souveraineté aux Génois, aux véritables conquérans & possesseurs de la Corse. La chose étoit même au point que l'Evêque de Pise, prétendant à la souveraineté spirituelle comme sa République à la temporelle, disputoit à l'Evêque de Gènes le droit de sacrer les Prélats Corses, sans que la Cour de Rome, soit politique, soit ignorance de leurs droits respectifs, pût depuis longtems parvenir à les accorder, ou à décider leur différend.

(*) Quoique ce fait soit assez indifférent en lui-même, n'étant d'aucune importance à l'histoire, cependant, pour faire voir combien les historiens varient & se contredisent dans leurs récits, jusques dans les plus petites circonstances, & combien souvent il faut faire peu de fond sur ce qu'ils rapportent, sur tout lorsqu'ils rapportent différemment la même chose, on observera que d'autres au contraire disent que ce Pape s'embarqua à Gênes, & continua sa route pour la France par mer jusqu'à l'embouchure du Rhône.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Cette prétention inattendue des Pisans qui vouloient à toute force légitimer leur usurpation sur Gênes & lui enlever sa conquête, ne servit qu'à envenimer davantage la querelle, & qu'à redoubler encore l'ardeur que les Génois avoient de tirer de leurs ennemis une vengeance d'autant plus terrible, qu'elle avoit été longtems suspendue. Ils ne garderent plus de mesures quand le Pape successeur de Calixte, paroissant pencher avec une partialité décidée du côté des Pisans, eût prononcé en leur faveur, & accordé à l'Evêque de Pise le droit des ordinations Corses. Ce fut comme le signal de la guerre, & bientôt après (en 1119) la flotte Génoise composée de seize galeres, remporta un avantage considérable sur les Pisans à Goloccio, où les vainqueurs firent quantité de prisonniers & un butin immense en argent comptant. Mais ce n'étoit encore que le prélude de leur vengeance. L'année d'après, une flotte Génoise, de quatre-vingt galeres, quatre gros vaisseaux, & soixante-trois autres moindres bâtimens de différentes espéces, chargée de troupes, de munitions, de machines de guerre, en un mot de tout ce qu'il falloit pour entreprendre un siége, parut à l'embouchure de l'Arno, & mit à terre vingt-deux mille hommes tant d'infanterie, que de cavalerie, parmi lesquels étoient cinq mille hommes d'armes. Cet armement, s'il n'est point exagéré par les Historiens Génois, suffit pour donner la plus grande idée de ce qu'étoit alors la puissance militaire & maritime de Gênes, de ses forces & de ses ressources.

Avantages des Génois sur les Pisans.

Les Pisans effrayés à la vûe de cette armée nombreuse & destinée à faire le siége de leur ville, s'empresserent de demander la paix aux Génois, renoncérent à leurs prétentions sur la Corse & au droit de faire sacrer chez eux les Evêques de cette Isle. On sent que cette paix nécessitée par les circonstances & l'ouvrage de la crainte, n'étoit pas pour être bien solide & de longue durée. En effet on va voir que les hostilités recommencerent bientôt après; ce ne fut plus depuis entre les deux peuples qu'une succession continuelle de guerres & de traités arrachés par la force & bientôt rompus. Au reste, quoique le tableau de ces guerres de deux petites Républiques, reléguées & resserrées dans un coin de l'Italie, dont l'une ne subsiste plus, & l'autre n'a plus que l'ombre de son ancienne puissance, ne paroisse guéres intéressant en lui-même par la nature du sujet, & souvent encore plus par le défaut d'événemens remarquables, de grandes révolutions, & en général de faits tenans à l'histoire universelle du tems, on doit cependant regarder le détail de ces guerres comme la partie la plus importante & la plus brillante de l'histoire de Gênes dans ses commencemens. Il est bien des lecteurs qui n'aiment à voir tout qu'en grand, auxquels il faut des événemens frappans pour réchauffer leur indifférence ; si de grands noms, comme Rome & Carthage, ne leur en imposent point, s'il ne s'agit point du sort de l'Asie ou de l'Europe, si de grands mouvemens, des secousses violentes capables de bouleverser le monde politique, ne les tirent point de leur léthargie, enfin si des masses de cent mille hommes ne combattent point contre de pareilles masses, & si le champ de bataille n'est point jonché d'une foule innombrable de morts, les faits historiques n'ont aucun attrait pour eux, ne sçauroient les intéresser, ni piquer un seul instant leur curiosité; mais ceux qui aiment à voir les mêmes effets produits par de moindres causes, qui ne mesurent point les bornes d'un Etat ni sa puissance, qui ne pésent point les noms, & ne se laissent point intéresser par de grands

Les Pisans demandent la paix.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1150.

préjugés, mais qui se transportant en idée aux tems & aux lieux, regardent les actions en elles-mêmes, & se plaisent à voir une poignée de monde combattre avec courage, & deux peuples resserrés dans leur territoire, entreprendre de grandes choses & se faire un nom par leurs exploits, ceux-là trouveront peut-être que le tableau des efforts multipliés de la haine constante & des succès variés de ces deux Républiques rivales, qui offre en même tems celui des avantages de Gênes sur ses voisins, ainsi que de l'accroissement progressif de sa puissance, est digne d'attirer un moment leurs regards. Le spectacle de ces deux Etats réciproquement acharnés à leur perte, & de Gênes disputant à Pise la souveraineté de la mer, est sans doute infiniment plus intéressant aux yeux de ceux qui aiment la gloire & la liberté, que le spectacle monotone & fastidieux des troubles, des factions, des guerres intestines, des révolutions, & des changemens continuels de maîtres & de souverains, que l'histoire de cette République nous offrira après pendant l'espace d'environ trois siécles. Dans ces premiers tems Gênes, luttant contre les rivaux & les ennemis de son Etat naissant, combattoit pour venger sa querelle ou pour étendre sa domination; au lieu que, passé le III. Siécle, elle se vit réduite à ne combattre plus que pour le choix des tyrans.

La paix n'étoit, pour ainsi dire, qu'un moment de relâche pour la fureur des deux peuples, que la ressource des plus foibles, un intervalle court & précieux dont ils profitoient pour réparer leurs pertes & se mettre en état de recommencer la guerre. Il est assez probable qu'ils furent tour à tour vainqueurs & vaincus. Comme on ne peut pas s'en rapporter beaucoup aux Annales de chacun de ces peuples, qui se contredisent souvent sur les faits les plus essentiels, & peuvent être soupçonnées d'avoir voulu souvent les déguiser, il est quelquefois impossible de sçavoir à quoi s'en tenir. C'est cependant sur tout sur les Annales de Pise que peut tomber le reproche ou le soupçon d'altération des faits & d'infidélité: elles en ont souvent été convaincues par d'autres Historiens à qui la querelle des deux peuples étoit étrangere; quant aux Annales de Gênes, bien loin d'être tombées dans le même cas, elles péchent souvent par un excès tout opposé; car, ainsi qu'on aura peut-être occasion de l'observer par la suite, elles portent souvent la négligence ou l'indifférence jusqu'à omettre de faire mention des avantages remportés par les Génois, qu'on n'apprend que par des Ecrivains étrangers. C'est aussi au témoignage de ces derniers qu'il faut s'en rapporter; c'est par lui qu'il constate, malgré le soin que les Annales de Pise ont pris de déguiser la vérité dans presque toutes les occasions & de rapporter les faits à l'avantage des Pisans, que la victoire demeura le plus souvent aux Génois qui remporterent de grands avantages sur leurs ennemis.

1121. Gênes augmente son territoire.

Gênes profita du court intervalle qu'il y eut entre sa seconde guerre avec Pise & celle qui suivit bientôt après, pour arrondir encore son territoire par ses acquisitions & par ses conquêtes; elle y ajouta Fiaccone, Voltagio qu'elle acheta pour quatre cens livres du Marquis de Gavi, & étendit sa domination au delà des monts par la conquête de la terre de Fallone, Pietras, Bissâria & autres contrées adjacentes. Les nouvelles hostilités des Pisans les empêcherent de porter plus loin leurs armes & les obligerent de les tourner de nouveau contre ces voisins dangereux & remuans.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

1122. Troisieme guerre avec les Pisans.

Irruptions & avantages des Pisans.

Outrés de la paix honteuse qu'ils avoient été forcés de faire, les Pisans ne se virent pas plutôt délivrés de leurs craintes & du danger par l'éloignement de la flotte Génoise, qu'ils firent des préparatifs considérables pour n'être plus pris ainsi à l'avenir au dépourvû, & se mettre en état de pouvoir refuser impunément de remplir les conditions du dernier traité. Non seulement ils le refuserent ouvertement; mais encore malgré l'engagement solemnel qu'ils avoient pris de renoncer à leurs prétentions sur la Corse, ils n'en conserverent pas moins les places dont ils s'étoient emparés dans cette Isle, & persisterent, ainsi qu'auparavant, à vouloir que tous les Prélats Corses fussent sacrés dans leur ville & par leur Evêque. Non contens de renouveller leurs anciennes prétentions, les Pisans firent une irruption sur le territoire de Gênes, probablement tandis que ses forces étoient occupées, comme on l'a vû plus haut, à faire de nouvelles conquêtes; ils firent beaucoup de ravages & plus de mille prisonniers qu'ils emmenerent chez eux avec beaucoup de butin (*). Les ennemis des Génois remporterent aussi sur eux quelques petits avantages sur mer où ils les attaquerent & leur prirent deux galeres richement chargées. Sensibles à tant d'outrages accumulés, les Génois se préparoient à marcher une seconde fois avec toutes leurs forces devant Pise, pour punir leurs ennemis de ces nouvelles hostilités & de leur manque de foi, quand le Pape Calixte II. voulant prévenir les suites funestes de ces différends, s'entremit pour accomoder les deux Peuples. Il examina derechef l'affaire de la Jurisdiction spirituelle qu'ils prétendoient tous deux en Corse pour leur Evêque, & qui paroissoit faire le principal sujet de tant d'acharnement, dans le Concile qu'il tint cette année à Rome, connu sous le nom du premier Concile de Latran. Il y fit venir des députés des deux peuples pour y débattre leur cause. Après beaucoup de disputes, de contestations de part & d'autre, le Pape crut, par le conseil de quelques Prélats du Concile, ne pouvoir mieux faire pour accorder les deux partis, qu'en annullant ce qui avoit été fait par son prédécesseur en faveur des Pisans, privant également la Métropole de Pise, ainsi que celle de Gênes, du droit qu'elles se disputoient mutuellement, & décidant qu'à l'avenir les Evêques Corses ne seroient plus sacrés qu'à Rome, & que leurs Evêchés releveroient immédiatement du S. Siége. Cette décision assez sage, quoiqu'au fond un peu semblable à celle du Juge de la fable de l'huitre & des plaideurs, & qui en ne favorisant aucun des deux partis, ôtoit toute matiere à l'avenir à leurs contestations à ce sujet, satisfit les Génois qui plus humbles & plus souples que leurs rivaux, se soumirent avec respect à la décision du Pontife. Il n'en fut pas de même des Pisans qui en furent très-mécontens, en murmurerent hautement & sortirent de Rome sans prendre congé. L'histoire même de ce Concile rapporte qu'Azzon, Archevêque

(*) Par une singuliere contradiction quelques historiens, entre autres l'Annaliste d'Italie, racontent la chose tout autrement, & prétendent au contraire que ce fut les Génois qui prirent mille hommes aux Pisans, ainsi que deux galeres. Au moyen de cela il n'est gueres possible de sçavoir à quoi s'en tenir là-dessus, à moins que d'en croire le rapport de ceux qui attribuent cet avantage aux Génois, & que de recuser le témoignage des Annales de Pise qu'on a déja fait voir être assez suspectes & souvent fautives dans la maniere dont elles exposent les faits.

de Pise (*), fut si indigné du jugement du Pape, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier, *qu'en ce cas il ne vouloit plus être Archevêque ni Evêque*, & qu'en disant ces paroles il jeta aux pieds du Pape sa mitre & son anneau; surquoi le Pape les poussant d'un coup de pied lui dit, *Frere, vous avez, mal fait & vous vous en repentirez;* en effet le lendemain il fit lire & publier son decret, motifié comme on vient de le voir ci-dessus. Si cette anecdote qui peint assez bien les mœurs & la façon de penser du tems, est vraie, il faut avouer qu'il y a bien de l'homme dans cette scene indigne d'une assemblée aussi respectable qu'un Concile, & qui pourroit bien donner prise & apprêter de quoi rire aux détracteurs de l'Eglise Romaine.

1124. *Continuation de la guerre avec les Pisans.*

Ainsi par l'opiniatreté des Pisans, loin que la décision du Pape parvint, selon ses intentions, à appaiser le différend des deux peuples, elle ne servit encore qu'à attiser le feu de leurs querelles, & ils reprirent tous deux les armes avec la même fureur. La guerre ayant recommencé entre eux, dura encore près de cinq ans, & ne fut pas si avantageuse aux Pisans que leurs premiers succès les en avoient flattés; ils y eurent presque toujours du dessous. Chaque année fut marquée par leurs défaites & par quelque avantage considérable pour les Génois. Nous ne les rapporterons que le plus succinctement possible. Avec sept galeres les Génois leur enleverent la même année (1124) un convoi de vingt-deux bâtimens chargés de provisions, qui leur venoit de Sardaigne, quoiqu'il fut escorté par neuf galeres Pisanes qui prirent la fuite à l'aspect des Génoises, les croyant suivies d'une flotte plus considérable, & se réfugierent dans le port de Vado. L'année d'après les Génois croiserent tout l'Eté sur la mer de Corse & de Sardaigne avec dix galeres & prirent aux Pisans plusieurs navires marchands; en septembre suivant les troupes montées sur ces galeres, firent une descente sur les côtes de Pise, & saccagerent Piombino dont elles emmenerent tous les habitans prisonniers à Gênes. L'année 1126 ne fut pas moins fatale aux Pisans, qui furent défaits en bataille rangée par des troupes que la flotte Génoise vint débarquer à l'embouchure de l'Arno. Du champ de bataille les vainqueurs passerent à Vado, dont ils prirent & détruisirent entiérement le chateau, ainsi que celui de Piombino qu'on commençoit à rebâtir. Ils se rembarquerent ensuite & firent voile pour la Corse, où ils s'emparerent du chateau de S. Jean, dont la garnison, compo-

Avantages remportés par les Génois.

(*) Il y auroit une remarque à faire sur ce récit de Muratori, c'est que d'après d'autres historiens, il donne par-tout le titre d'Archevêque au Prélat Pisan, pendant qu'on trouve dans cette même histoire, que l'Evêché de Pise ne fut érigé en Archevêché, ainsi que celui de Gênes, que huit ans après, c. a. d. en 1130 par le Pape Innocent II qui parvint à faire la paix entre les deux peuples. Ainsi c'est visiblement, une méprise, qui, quoique de peu de conséquence ici, ne laisse pas que d'être remarquable & mérite d'être relevée, comme un anachronisme, au moins relativement à l'histoire Ecclésiastique. On pourroit dire pour justifier le titre donné par anticipation au Prélat Pisan, que puisque les deux Eglises prétendoient au droit de sacrer les Evêques Corses, qu'il faut bien que ceux-ci fussent déja reconnus pour leurs suffragans, & qu'elles fussent dès lors en possession des droits de Métropole & d'Archevêché, sans en avoir le titre; & que probablement les Evêchés de Pise & de Gênes relevoient alors immédiatement du siége de Rome; mais il est notoire que l'Evêque de Gênes fut suffragant de l'Archevêque de Milan jusqu'en 1130; l'érection de l'Eglise de Gênes en Archevêché fut depuis un des principaux sujets de mécontentement & de plainte de l'Archevêque de Milan contre le S. Siége.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

ſée de trois cent Piſans, fut obligée de ſe rendre priſonniere de guerre. Trois ans après la flotte des Piſans fut rencontrée près du Fare de Meſſine par ſeize galeres de leurs redoutables ennemis, qui lui donnerent la chaſſe & l'obligerent de ſe retirer juſques dans le port de Meſſine, où les galeres Génoiſes entrerent en même tems que les Piſans. Ceux-ci ayant mis pied à terre, furent pourſuivis par les Génois juſqu'à la porte du palais du Roi, ces derniers auroient même brûlé leur flotte, s'ils n'en euſſent pas été empêchés par les Meſſinois qui ſe joignirent aux Piſans & furent auſſi repouſſés avec grande perte par les Génois, qui mirent le feu au fauxbourg de Meſſine avant que de ſe rembarquer, & s'emparerent encore dans cette occaſion d'une ſomme d'argent conſidérable, qu'ils rendirent cependant par la ſuite à la demande du Duc & Comte Roger. Enfin la même année (1129) las de voir durer ſi longtems cette guerre, & réſolus de la terminer par la ſoumiſſion de leurs ennemis ou par la deſtruction totale de Piſe, les Génois viennent attaquer cette ville par terre & par eau avec une flotte de plus de quatre-vingt galeres, & réduiſent leurs ennemis à une telle extrémité, qu'ils ſont forcés de faire la paix aux conditions les plus humiliantes, & telles enfin qu'il plaît aux vainqueurs de leur impoſer. On prétend, ce qui eſt aſſez dépourvu de vraiſemblance, que, ſoit dans cette occaſion ou dans une autre, les Génois allerent délivrer leurs priſonniers juſques dans les priſons de Piſe, & qu'une des conditions de cette paix plus humiliante qu'une entiere deſtruction, fut que pour marque de leur ſoumiſſion, les Piſans réduiroient toutes leurs maiſons à un ſeul étage, & qu'à l'avenir ils ne pourroient leur donner plus d'élevation: clauſe qu'on auroit peine à croire, ſi elle n'étoit rapportée par quelques Ecrivains d'autres nations (*a*) qui n'ont aucun intérêt à déguiſer la vérité; & dont naturellement, en ſuppoſant même qu'elle ſoit vraie, les Annales de Piſe ne conviendront point.

Piſe bloquée par les Génois.

Rien n'eſt comparable à l'acharnement des Piſans, qui à peine ſortis d'un danger, ſe précipitoient dans un autre & cherchoient de nouveaux malheurs. L'expérience & les revers ne les rendirent pas plus ſages. Obſtinés comme à leur perte & à être ſans ceſſe les aggreſſeurs d'ennemis plus heureux & plus ſorts, ceux-ci ne furent pas plutôt rentrés dans leur port, n'eurent pas plutôt déſarmé, que les Piſans rompirent le traité, firent des courſes ſur les bâtimens des Génois, & pluſieurs deſcentes en Corſe pour inſulter leurs établiſſemens. Ils ne tarderent pas à s'en repentir: ils furent encore maltraités, battus par les Génois en pluſieurs rencontres, & enfin chaſſés par eux d'une partie de la Sardaigne, où ils eurent le chagrin de voir ceux auxquels ils s'efforçoient en vain d'ôter la Corſe, faire des établiſſemens ſolides & leur enlever leurs propres poſſeſſions. En effet quelque tems après la contrée appellée alors *Arborea*, & maintenant Oriſtagni, ſe ſoumit volontairement à la domination Génoiſe.

1130 & ſuiv. Les Génois s'emparent d'une partie de la Sardaigne.

Enfin l'animoſité des deux peuples, ſe rallentit, au moins pour quelque tems, par l'entremiſe du Pape Innocent II qui n'ayant pû, pendant le court ſéjour qu'il fit à ſon paſſage par Piſe & par Gênes en allant en France, parvenir à raccomoder ces ennemis acharnés & leur faire la paix, les amena pour-

(*a*) *Volaterrano, Alberti, Tarcagnota.*

pourtant à consentir à une suspension d'armes & d'hostilités qu'il leur fit promettre d'observer jusqu'à son retour de France, se flattant de pouvoir achever alors avec plus de loisir l'ouvrage important de leur pacification. C'est à son passage par ces deux villes, que pour s'assurer d'autant plus de leur affection & de leurs secours dont il avoit besoin, & probablement aussi pour se venger, en diminuant son autorité, de l'Archevêque de Milan qui ne reconnoissoit pas son élection pour canonique, ce Pape résolu de soustraire les Evêchés de Pise & de Gênes de la jurisdiction de l'Archevêché de Milan dont ils avoient été jusqu'alors suffragans, les érigea tous deux en Archevêchés. Il emmena même avec lui en France l'Evêque de Gênes, Sirus, qui venoit d'être nouvellement élu; & à son arrivée à S. Gilles en Languedoc il fit la cérémonie de son sacre dans l'Eglise de cette Abbaye. Il le fit par la suite Cardinal.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Erection de Gênes en Archevêché.

Ce Pape repassa par Gênes à son retour de France en 1132, & quoique les secours de cette République & ceux de Pise, joints à ceux de ses alliés, n'eussent pu parvenir à le remettre en possession du Siége de Rome, & à en chasser l'Antipape Anaclet, il ne laissa pas que de travailler avec la même ardeur à la réconciliation des deux Républiques, & il en vint enfin à bout en 1133 où la paix fut conclue & signée entr'elles par sa médiation. Pour terminer leur différend au sujet du droit de consécration des Evêques Corses, ce Pape, plus sage que ses prédecesseurs, prenant un juste tempérament capable de contenter également les deux partis, décida qu'à l'avenir les Evêques d'Ajaccio, d'Alezia & de Sagone seroient suffragans de l'Archevêché de Pise, & que ceux de Mariana, Nebio & Bobio seroient suffragans de l'Archevêque de Gênes. Les deux peuples se soumirent avec joye à cette décision impartiale; & du moins il n'y eut plus de contestation entre eux par la suite à ce sujet; mais quand ils n'eurent plus ce prétexte, leur haine en trouva bientôt d'autres.

1132.

1133 & suiv.

Paix avec les Pisans.

Toujours reconnoissans depuis & fidéles au parti de ce Pape, les deux peuples lui prêterent différens secours & entrerent dans la ligue faite contre le Roi de Sicile, Roger, qui soutenoit l'Antipape Anaclet; & en particulier les Génois se trouverent en 1137 au siége de Palerme avec une flotte de quatre-vingt bâtimens. Depuis ils furent toujours inviolablement attachés au S. Siége; mais ce fut presque la seule fois que les Pisans soutinrent les intérêts des Papes & entrerent dans leur parti; d'ailleurs, ainsi qu'on le verra dans la suite, ils furent toujours partisans zélés du parti Gibelin, peut-être parceque les Génois tenoient celui des Guelfes.

1122 & suiv. 1139.

La nécessité d'entrer dans le détail des différens événemens de la troisieme guerre des Génois avec les Pisans, dont nous avons suivi le fil historique jusqu'à sa conclusion par la paix de 1133, nous a empêché de rapporter plusieurs faits relatifs à l'histoire particuliere & intérieure de Gênes, dans leur ordre chronologique, & de remarquer dans leur place les différens agrandissemens de cette République, ainsi que quelques légers changemens faits dans son gouvernement pendant cet intervalle: faits au reste peu importans en eux-mêmes, & qui peuvent être déplacés ou dérangés sans nuire au fond principal. Nous allons maintenant y revenir, mais en nous contentant seulement de les indiquer.

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

Consulats rendus annuels.

En 1122 la durée des Consulats fut bornée à une année, & l'on créa plusieurs charges d'Officiers subalternes qui furent donnés pour adjoints aux Consuls, pour les soulager du poids de l'administration. Dans les mêmes vûes, & pour diviser des emplois désormais incompatibles à cause de la multiplicité des affaires & de l'accroissement du territoire de la République, les Consuls furent délivrés de la partie la plus onéreuse de leurs fonctions, qui jusqu'alors avoient été de rendre la justice dans les tribunaux & de maintenir la police dans la ville, en même tems qu'ils étoient chargés du gouvernement de l'Etat & des affaires étrangeres. Ils furent uniquement restreints & bornés à ce dernier objet suffisant pour les occuper. On nomma pour rendre la justice en leur place, sous le nom de Consuls des Plaids, quatorze Magistrats dont deux furent préposés à chaque quartier de la ville divisée pour lors en sept. L'on fit encore par la suite quantité de changemens à cet égard, mais trop peu importans pour être scrupuleusement rapportés.

1139 & suiv. Plusieurs Villes d'Italie s'érigent en Républiques.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici que c'est vers ce tems que quantité de Villes de la Lombardie, & de la Ligurie qui comprenoit alors la Toscane, comme Vérone, Cremone, Lodi, Milan, Côme, Florence, Sienne, Lucques, Pavie, Parme, Plaisance, Bologne, Padoue, Novare, & quantité d'autres plus ou moins considérables, profiterent des troubles de l'Italie, causés par le choc perpétuel de la puissance séculiere & de l'ordre hiérarchique; ainsi que de l'absence des Empereurs, & de la foiblesse des Rois & Princes d'Italie, dont la domination étoit de tous côtés chancelante, pour former à l'exemple de Gênes & de Pise (*) les unes plus tôt, les autres plus tard, quantité de Républiques ou de petits Etats indépendans. Voisins & rivaux les uns des autres, & tous dévorés par l'ambition de s'agrandir, la manie de reculer leurs frontieres aux dépens les uns des autres, ils étoient continuellement en guerre entre eux, ils s'entredéchiroient avec un mutuel acharnement, & ils faisoient de l'Italie un théatre d'horreurs & de guerres intestines, fournissant eux-mêmes par leurs divisions continuelles, des facilités aux Empereurs, & aux Rois d'Italie, pour les faire rentrer dans la suite sous le joug qu'ils avoient secoué & qu'ils craignoient plus que tous les malheurs ensemble. Toute l'Italie sembloit alors animée du beau fanatisme de la liberté, mais ce n'étoit qu'un beau moment, qu'une étincelle passagere, & elle n'en sçut pas profiter. Ses malheureux habitans ne se servoient des armes qu'ils avoient dans les mains, que pour l'affoiblissement & la ruine de leur patrie qu'ils pouvoient défendre & délivrer. S'ils avoient bien entendu leurs véritables intérêts, si au lieu de s'entredétruire eux-mêmes & de s'affoiblir par leur mésintelligence & leurs dissentions, adoptant la sage politique qu'ont eue depuis les Provinces-unies & les Cantons Helvétiques, ces petits Etats s'étoient réunis tous ensemble & avoient formé une ligue défensive contre tous ceux qui auroient voulu attenter à leur liberté, ils se seroient maintenus dans leur indépendance qu'il ne suffisoit pas d'établir, mais qu'il falloit encore conserver; ils auroient été en état d'empêcher les étrangers de mettre

(*) Venise n'étoit point encore un Etat indépendant lors de la naissance de ces deux Républiques dans le neuvieme Siécle; Venise étoit alors, & demeura encore longtems après sous la dépendance immédiate des Empereurs de Constantinople.

le pied en Italie, & ils auroient formé peut-être une République florissante & redoutable.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Il y a beaucoup d'apparence que d'abord toutes ces villes, ainsi même que Gênes dans ses commencemens & du tems de ses premiers Consuls, n'étoient que des Villes libres Impériales, avec un territoire plus ou moins étendu, à peu près comme celles que l'on voit encore aujourd'hui en Allemagne (*), qui se gouvernoient par leurs propres loix en reconnoissant toujours l'Empereur ou le Roi d'Italie pour leur souverain seigneur. Mais par la suite elles profiterent des circonstances & de l'absence des Empereurs distraits & empêchés ailleurs par d'autres guerres, pour s'arroger une entiere indépendance, & s'emparer de tous les droits de régales, heureuses si elles avoient sçu les conserver. Le Gouvernement de ces villes étoit presque par-tout Aristocratique, & à peu près semblable au gouvernement actuel des deux principales Républiques d'Italie, si ce n'est qu'au lieu d'avoir un Doge, elles étoient gouvernées par des Consuls, ou par un Podestat tiré ordinairement de l'étranger, à cause de la méfiance qu'elles avoient de leurs propres citoyens, dont elles connoissoient trop aux dépens de leur tranquillité le génie ambitieux & remuant. En effet, outre leurs Consuls ou leur Podestat, ces Villes avoient un Conseil général, composé de quelques centaines de personnes de la Noblesse ou des principaux de la nation; ce Conseil avoit le souverain pouvoir, faisoit les loix, élisoit les magistrats, & ordonnoit de la guerre ou de la paix. Un petit nombre de membres choisis & tirés de ce grand Conseil, formoit après ce qu'on appelloit le Conseil d'élite ou de confiance, un Conseil privé, chargé des plus importantes affaires de l'Etat, de celles qui demandoient le plus d'habileté & sur tout de discrétion. Qui ne reconnoîtroit-là, à peu de chose près, le gouvernement actuel de Gênes, & l'origine du grand & du petit Conseil?

Au reste il n'est pas fort difficile de prouver que l'indépendance de tous ces petits Etats n'étoit pas trop bien établie, & qu'eux-mêmes n'étoient pas intimement convaincus de la légitimité de leur souveraineté de nouvelle date. Ils n'avoient pas eû soin de l'affermir par leur union & le secours de la poli-

(*) Ces Villes ont leur Sénat, leurs Consuls ou Bourguemestres & autres Officiers municipaux, & se gouvernent elles-mêmes; hors le droit de faire la guerre & de pouvoir mutuellement se détruire, droit affreux, réservé aux grandes puissances, & dont la seule foiblesse & l'heureuse impuissance de ces Villes, ordinairement englobées dans les Etats de plus puissans Princes, les prive, quoique cependant elles levent ou soudoyent des troupes pour leur garde, pour leur défense, & pour fournir leur contingent à l'armée de l'Empire en tems de guerre, d'ailleurs plus dépendantes encore du corps de l'Empire dont elles sont membre que de l'Empereur, elles jouissent à l'ombre de la souveraineté Impériale de tous les droits Régaliens & de souveraineté réelle, qu'elles exercent à leur gré dans l'enceinte de leur ville & dans l'étendue de son territoire. Elles nomment leurs Magistrats, leurs Officiers, se gouvernent par leurs propres loix, ont leurs tribunaux, font percevoir leurs deniers, établissent des impôts, ont le droit de haute justice, & enfin ces Villes Impériales battent monnoye à leur coin, où elles mettent quelquefois le nom & la figure de l'Empereur, mais sans obligation expresse de leur part. Elles se donnent souvent à elles-mêmes le titre de Républiques; & en effet on ne peut les regarder que comme de petits Etats libres sous la protection immédiate de l'Empire & de l'Empereur; telles sont aujourd'hui Francfort, Hambourg, Augsbourg, Nuremberg, Ulm, & quantité d'autres.

Sect. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

tique; leur liberté n'étoit que l'ouvrage momentané du courage, mais d'un courage aveugle dont les effets mal dirigés retomboient sur eux-mêmes. Aussi voit-on presque toutes ces prétendues Villes libres s'empresser de courir au devant du redoutable Frédéric Barberousse, à la premiere nouvelle de son arrivée en Italie, de fléchir son ressentiment, de lui envoyer des députés pour lui porter leurs clefs & de riches présens, & de reconnoître son entiere souveraineté sur elles. On voit celles qui refusent de lui rendre hommage & de lui donner des marques de leur soumission comme à leur maître, renversées & détruites de fond en comble par ce torrent impétueux, abandonnées à sa fureur par les autres Villes qui auroient dû se joindre à elles & prendre leur défense contre l'ennemi commun de leur liberté, tandis que la haine, la rivalité, la jalousie & une basse adulation en engagent quelques-unes à se liguer avec Frédéric contre elles & à conjurer leur ruine. Gênes elle-même, quelque soit sa fierté, sa puissance formidable au dehors, & la renommée de ses exploits en Orient, ne laisse pas que d'être inquiette à son tour, de craindre un sort aussi funeste & de trembler pour le cœur de son État; Gênes suit l'exemple des autres villes, & se hâte de prévenir l'orage prêt à fondre sur elle & de s'attirer la bienveillance de cet Empereur. Elle résista à la vérité avec plus de vigueur que les autres aux projets despotiques de Frédéric, & ne plia point devant lui avec tant d'humiliation; cependant elle n'en fut pas moins obligée de le reconnoître pour son souverain, de se faire confirmer par lui dans la possession de tous ses droits & priviléges, & de lui payer un tribut. Ce Prince traita cette République plus favorablement que les autres & avec plus d'égards; mais si elle n'avoit pas été plus puissante qu'elles, & si surtout il n'avoit pas senti qu'il avoit besoin de la ménager à cause des secours qu'il pouvoit en tirer pour l'exécution de ses projets, qui sçait s'il n'en auroit pas agi de même avec Gênes, qu'il fit avec Milan, Ville puissante par elle-même, mais réduite à ses propres forces, & qui n'avoit pas, comme Gênes, la ressource d'une marine formidable? qui sçait s'il n'auroit pas abattu la trop grande puissance de cette République, & exigé d'elle une entiere soumission? L'histoire des premiers tems de Gênes fournit quantité de preuves du peu de fond que cette République faisoit elle-même dans ses commencemens sur la légitimité & la solidité de son indépendance, & du soin que sa politique habile prit, à différentes époques, de l'affermir par des concessions, soit de la part des Empereurs pour leur ville & territoire, soit même de celle des Papes pour leurs possessions au dehors; indépendance au reste dont le tems & la valeur des Génois sont devenus les fondemens les plus solides. En 958 on voit Gênes s'empresser d'obtenir un titre d'indépendance de Bérenger II, Roi d'Italie. Elle se fait dans toutes les occasions renouveller ses titres & confirmer ses priviléges par les Empereurs Conrard II (*), Frédéric I & Henri, chaque fois qu'ils paroissent en Italie, sans cependant leur disputer en aucune façon leur droit de souveraineté. Les Génois avoient battu monnoye

1139. *Gênes se fait confirmer dans le droit de battre monnoye.*

(*) Conrard est mis ici au rang des Empereurs, quoiqu'il n'ait jamais eû que le titre de Roi d'Italie ou des Romains; mais il étoit désigné Empereur, & il mourut en Allemagne dans le tems qu'il se disposoit à partir pour aller recevoir la couronne impériale en Italie.

dès l'année 1102 ; cependant, soit qu'ils doutassent de leur droit à cet égard, ou qu'ils voulussent le rendre plus authentique, ou soit uniquement dans le dessein de faire leur cour par-là à l'Empereur Conrard II qui passa alors par Gênes en allant à la Terre sainte, ils se firent confirmer par ce Prince en 1139, ainsi que les Plaisantins, dans le privilége de battre monnoye ; & l'on trouve même dans les Annales de Gênes, que cette République mit depuis par reconnoissance pendant un certain tems le nom de Conrard sur ses monnoyes. En 1144 elle demanda au Pape Luce II la confirmation des droits & possessions qu'elle avoit en Syrie, ce qu'elle obtint aisément de la libéralité du S. Siége, ainsi que l'exemption & la remise du tribut d'une livre d'or qu'elle lui payoit chaque année comme feudataire pour la Corse. Le même Pontife fit don aux Génois de la moitié de cette Isle, & quoiqu'ils la possédassent déja toute entiere par droit de conquête, leur respect pour le S. Siége & le désir d'être confirmés authentiquement dans toutes leurs possessions, leur firent accepter cette moitié comme un don pur & simple ; & ils semblerent en quelque façon étayer par-là les prétentions que le Siége Romain conservoit toujours sur la Corse, en vertu de la donation prétendue à lui faite par Charlemagne & ses successeurs, de même qu'en recourant à l'autorité des Papes & des Empereurs, ils sembloient toujours reconnoître ouvertement leur souveraineté.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1150.

1140.

1144.

Concessions à elle faites par le Pape Luce II.

Mais tandis que la politique des Génois rendoit des hommages frivoles, qui au fond ne leur coûtoient rien & pouvoient même être utiles par la suite à leurs projets, cette République n'en étoit pas moins occupée à suivre le plan toujours soutenu de son agrandissement en Italie. Ce qui montre le dégré de puissance & de supériorité où elle étoit déja parvenue alors, c'est que dans le plus fort de sa guerre avec les Pisans, tandis qu'elle étoit obligée de veiller à la défense de ses côtes & de ses établissemens, d'entretenir une flotte pour les protéger & pour opposer aux Pisans, tandis qu'elle envoyoit des convois considérables dans le Levant pour son commerce, au milieu de tant de soins, elle étendoit encore son domaine par des conquêtes. En 1128 elle s'étoit rendue maîtresse de Montalte ; quelque tems après elle fit élever un fort à S. Remo, & elle réduisit les Comtes de Lavagna qui voulurent se soulever contre elle ; & enfin en 1140 elle s'empara de la ville de Vintimille & de toutes les places de son territoire, & força les Comtes de ce pays à se soumettre à sa domination.

Gênes augmente son territoire.

Tranquilles par leur paix avec les Pisans, d'autant plus affermie, que ces dangereux voisins étoient alors distraits & occupés par leur guerre avec les Lucquois, les Génois profiterent de ce moment de relâche pour se livrer tout entiers à une nouvelle expédition qu'ils méditoient depuis long-tems. Il y avoit déja long-tems qu'ils désiroient de tourner leurs armes contre leurs premiers & leurs plus cruels ennemis, les Sarrazins ou Maures d'Espagne, sur qui ils avoient déja fait la conquête de la Corse. Profitant des dissentions & des guerres civiles d'Italie, qui ne permettoient pas aux villes maritimes d'armer contre eux, ces Brigands infestoient impunément la Méditerranée par leurs courses continuelles, troubloient la navigation, & causoient le plus grand préjudice au commerce. Pour exercer plus commodément leurs brigandages, chassés de la Corse, de la Sardaigne & de presque toute la Sici-

1146.

Expedition contre les Sarrazins d'Espagne.

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

le, ces Corsaires s'étoient jetés plus du côté de l'Afrique, & s'étoient emparés de quelques Isles & de plusieurs ports de la Méditerranée, entr'autres de l'Isle de Minorque, qui leur servoient d'azile & de repaire. L'intérêt de Gênes, République commerçante, à qui ces pirateries faisoient plus de tort qu'à toute autre ville, & à qui par conséquent il importoit plus qu'à toute autre d'y mettre ordre, étoit d'accord avec sa haine dans le projet qu'elle avoit de chasser ces barbares de leurs retraites. A cet effet les Génois se mirent en mer avec une flotte formidable, commandée par le Consul Caffaro, qui écrivit depuis la premiere partie des Annales de Gênes. Ils firent une descente à Minorque, ravagerent l'Isle, y mirent tout à feu & à sang, & détruisirent la capitale, vengeant par cette expédition la dévastation que les Sarrazins avoient faite de Gênes deux cent dix ans auparavant. De Minorque ils allerent mettre le siége devant Almérie, Ville maritime du Royaume de Grenade, à qui ils en vouloient spécialement, parceque tous ses habitans faisoient le métier de Corsaires & d'écumeurs de mer. Ils la presserent si vivement, que Maimon, Roi d'Almérie, demanda une tréve qu'il obtint moyennant une somme d'argent considérable, dont il paya sur le champ même une partie; tandis que les Génois étoient à compter l'argent, le Roi d'Almérie se sauva à la faveur de la nuit avec deux galeres, emportant avec lui tous ses trésors, & abandonnant sa capitale au ressentiment de ses ennemis. Les Génois indignés forcerent dès le lendemain matin les assiégés à élire un autre Roi, qui fut obligé de ratifier le traité fait par son prédécesseur; mais voyant qu'il ne remplissoit point ses engagemens au tems préfix, & qu'on ne cherchoit qu'à les amuser & qu'à tirer en longueur pour les mener jusqu'à l'hyver qui approchoit, ils s'en vengerent sur les environs de la ville où ils firent les plus grands ravages, se promettant bien de revenir avec de plus grandes forces l'année prochaine pour détruire Almérie dont ils ne voulurent point continuer le siége alors, à cause que la saison étoit trop avancée pour l'entreprendre en régle. Dans ce dessein ils remirent à la voile & s'en retournerent à Gênes chargés de butin.

Siége d'Almérie: Levé.

Les Génois se croisent contre les Maures.

Irritée d'avoir été le jouet des Maures & toujours plus enflammée du désir d'exterminer ces ennemis du nom Chrétien, & sur tout de son commerce, Gênes entra avec plaisir, à la sollicitation du Pape Eugene III, dans une ligue ou Croisade faite en Espagne contre les Maures par Alphonse VII Roi de Castille, & Raimond Comte de Barcelonne, à qui la destruction, ou au moins l'éloignement de ces dangereux voisins n'importoit pas moins. L'année d'après, fidéles à leurs engagemens avec leurs nouveaux alliés & aux promesses de leur vengeance, les Génois reparurent devant Almérie avec une flotte de soixante-trois galeres & cent soixante-trois bâtimens de transport, commandée par quatre de leurs Consuls, Baudouin, Ansaldo Doria, & Aubert de la Torré; l'histoire ne rapporte point le nom du quatrieme. Quoique les Historiens Génois seuls donnent à leurs concitoyens tout l'honneur de cette expédition, sans même faire mention de tous ceux qui y prirent part, l'esprit de vérité & d'impartialité dont tout historien doit être animé, exige que nous remarquions ici, que, suivant le rapport d'autres Ecrivains, le Roi de Navarre, plusieurs Princes & seigneurs Espagnols & François, & même les Pisans, toujours aussi jaloux de la gloire de Gênes que des rapides

1147. Nouveau Siege d'Almérie.

progrès de sa puissance, & quoiqu'en guerre avec les Lucquois, entrerent aussi dans cette Croisade; & en outre qu'une grosse flotte de Croisés, qui faisoit voile pour la Terre sainte, contribua beaucoup au succès de l'expédition. Cependant comme nous n'écrivons ici que l'histoire de Gênes, sans discuter ce fait, nous nous contenterons de rapporter leurs succès & leurs exploits, tels qu'ils se trouvent consignés dans leurs Annales. Elles rapportent que les Génois ressentirent beaucoup de déplaisir de ne trouver aucun de leurs alliés au rendez-vous général de cette campagne qui étoit devant Almérie, & d'apprendre que le Roi de Castille qui s'y étoit rendu le premier, fatigué d'attendre les autres, & ne pouvant rien entreprendre tout seul avec sa flotte, ni tenir la mer à cause des vents contraires, étoit retourné dans ses ports. Ne voulant point perdre les fruits d'un armement qui les avoit entraînés dans tant de frais & de dépenses, les Génois résolurent de former tout seuls le blocus de la place par mer, & se mirent en attendant à donner la chasse aux vaisseaux des Corsaires d'Almérie. Bientôt secondés par le Comte de Barcelone qui vint les joindre avec ses troupes, ils firent leur débarquement & entamerent le siége. Désirant ne point le laisser traîner en longueur, le premier soin des assiégeans fut de tâcher d'attirer en rase campagne la garnison qu'ils sçavoient très-forte & très-nombreuse, & de l'engager à un combat, où quoique moins forts de cavalerie, ils se flattoient à l'aide de leur infanterie en tous points supérieure à celle des Maures, d'avoir l'avantage sur cette garnison & de l'affoiblir. Ayant fait mettre le Comte de Barcelone en embuscade près de la mer avec ses meilleures troupes, derriere une hauteur qui couvroit la plus grande partie de leur flotte, les Génois se présenterent devant la ville avec quinze galeres, & mirent pied à terre à la portée du trait, ayant à leur tête le Consul Baudouin. Les Maures, méprisant ce petit nombre d'ennemis, sortirent en assez bon ordre pour s'opposer à leur débarquement. Tandis qu'ils s'avançoient sur les Génois, ceux-ci feignant de vouloir éviter le combat, reculoient toujours du côté où étoient placée l'embuscade, jusqu'à ce qu'ils furent au point où ils vouloient les amener; là ils s'arrêterent. A peine les Maures en étoient-ils aux mains avec eux, que tout à coup les troupes du Comte, sortant de leur embuscade, tomberent sur eux avec impétuosité & les mirent en désordre. Ils voulurent envain se rallier: un nouveau corps de troupes Génoises débarqué pendant cet intervalle, & commandé par le Consul Doria, vint les attaquer en flanc & par derriere, & achever leur défaite. Les Maures prirent bientôt la fuite vers la ville où peu s'en fallut que leurs ennemis n'entrassent pêle-mêle avec eux, tant ils les poursuivirent de près; dans la consternation que la défaite d'une grande partie de leur garnison jeta parmi les Maures, les assiégeans seroient peut-être venus à bout de se rendre maîtres de la ville le même jour, s'il ne s'étoit élevé tout d'un coup un vent de terre dangereux dans ce parage, contre-tems qui les empêcha de débarquer tout leur monde, & obligea les galeres Génoises à prendre le large en mer, de crainte d'être brisées contre les rochers ou les bancs de sable. N'y ayant plus aucun espoir de pouvoir attirer encore une fois les Maures en rase campagne, après l'échec qu'ils y avoient reçu, il fallut donc se résoudre à en venir à un siége dans toutes les formes. Baudouin fit avancer ses tours & ses béliers, & battre continuelle-

Sect. I. Hiſtoire de Gênes depuis ſon origine juſqu'à l'an 1190.

ment les murs de la place. De leur côté les aſſiégés ſe défendirent vigoureuſement, & eurent long-tems l'art de ruiner à meſure les travaux des Aſſiégeans & de rendre inutiles toutes leurs machines. Le ſiége n'étoit pas encore fort avancé quand le Roi de Caſtille vint joindre les confédérés avec une poignée de monde, en comparaiſon de ce qu'ils attendoient. Néanmoins ce foible renfort leur fut très-utile en ce qu'il ranima leur courage abattu par la longueur du ſiége, en même tems qu'il glaça celui des Aſſiégés excédés, & épuiſés par tant d'efforts, qu'ils crurent ce ſecours beaucoup plus conſidérable qu'il n'étoit. Voyant qu'ils ne pouvoient réſiſter long-tems à tant de forces réunies, ils eurent recours à leurs armes ordinaires, aux artifices, & tenterent de jeter la diviſion dans l'armée des Confédérés, & ſur tout de ſemer la zizanie parmi les chefs, en faiſant entrevoir au Comte de Barcelone & au Roi de Caſtille des avantages particuliers, s'ils vouloient faire leur accomodement particulier avec eux & abandonner le ſiége. Les Maures firent tout ce qu'ils purent pour les ſéparer des Génois & leur inſpirer de la jalouſie contre eux. Mais ce fut inutilement: en dépit de leurs efforts & de toutes leurs ruſes, les Confédérés ſe demeurerent mutuellement fidelles. Enfin ennuyés de voir durer ce ſiége ſi long-tems, ils réſolurent de donner un aſſaut général à la place par quatre endroits. Dans celui qui avoit été aſſigné pour l'attaque des Génois, ils réuſſirent à faire approcher leurs tours de la muraille, & ils s'y établirent malgré la grêle de pierres & de traits que les Maures faiſoient pleuvoir ſur eux. Maîtres de la muraille, les Génois ſe précipiterent dans la ville; & tandis que les uns pourſuivoient le reſte de la garniſon & ſe rangeoient en bataille ſur la place d'armes, les autres ſe livrerent à tous les excès ordinaires en pareil cas; paſſerent tout au fil de l'épée, & ne mirent fin au carnage que lorſqu'ils furent las de tuer. Les Aſſiégeans prirent à diſcrétion ce qui reſta des Almériens; vingt mille d'entre eux qui s'étoient retirés dans la citadelle, ſe racheterent moyennant une ſomme d'argent conſidérable. Le butin qui fut immenſe, fut partagé entre les confédérés. La part des Génois fut la plus forte; & comme ils avoient le plus contribué à la priſe de la ville, ce fut à un Officier de leur armée, nommé Othon, & fort eſtimé à cauſe de ſa valeur & de ſon expérience, que les confédérés donnérent le commandement de la place; ils la remirent en état de défenſe & y laiſſerent une bonne garniſon. La priſe d'Almérie fut ſuivie de celle de Baéça, Lisbonne & d'autres Villes pour lors au pouvoir des Maures; Lisbonne étoit alors, ainſi qu'Almérie, une place très-célébre à cauſe de ſes manufactures d'étoffes de ſoye.

Priſe & pillage d'Almérie.

Priſe de plusieurs autres places.

Le ſecours des Génois avoit été trop utile aux confédérés dans cette premiere campagne, pour qu'ils les laiſſaſſent s'éloigner & retourner chez eux. Ils eurent l'adreſſe de les retenir en leur perſuadant de prendre leurs quartiers d'hyver à Barcelone, afin d'être à même de commencer de meilleure heure, étant ſur les lieux, les opérations de la prochaine campagne, pour laquelle ils avoient réſolu le ſiége de Tortoſe. Tandis que les vainqueurs furent ſe repoſer de leurs travaux dans leur quartier d'hyver, deux des Conſuls furent envoyés à Gênes pour y porter la nouvelle de ces heureux ſuccès, faire approuver par la République tout ce qui avoit été fait, & que les troupes hyvernaſſent à Barcelone, & pour demander du renfort.

Ayant

Sect. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

Ayant reçû de Gênes un nouveau convoi & les troupes fraîches qu'ils attendoient avec leurs Consuls, les Génois se rembarquerent au mois de Juin suivant avec les troupes du Comte de Barcelone, & entrerent dans l'embouchure de l'Ebre qui les porta devant Tortose. Ayant fait leur débarquement sans trouver aucune opposition, ils eurent bientôt ouvert la tranchée & formé le siége de cette ville. L'attaque fut partagée entre les confédérés de cette maniere. L'infanterie Italienne, celle du Comte de Barcelone & de Guillaume Seigneur de Montpellier, & frere du Roi d'Arragon, se placerent au pied d'une colline défendue par un fort appellé le fort de Soeta. La cavalerie Génoise & la Catalane se posterent dans une grande plaine le long de l'Ebre, avec quelques Volontaires Anglois de l'ordre des Templiers, qui avoient embrassé avec ardeur cette occasion de se distinguer contre les ennemis du nom Chrétien.

1148. *Siege de Tortose.*

Les Génois eurent encore tout l'honneur de ce siége, & leur valeur impétueuse que leurs chefs étoient souvent obligés de réprimer, servit utilement les desseins des confédérés, & contribua encore plus, ainsi que le hazard, à la prise de la ville que la prudence & toutes les dispositions des Généraux; voici comment. Leurs cavaliers se trouvoient très-incommodés dans leur logement par une mosquée que les assiégés avoient fortifiée de ce côté; il n'en fallut pas davantage pour inspirer à ceux qui en étoient les plus proches, le désir de s'en emparer & de se délivrer de ce fâcheux voisinage. Pour cet effet mettant pied à terre au nombre d'environ trois cens hommes, à l'insçu & sans l'ordre de leurs officiers, ils furent attaquer ce poste avec tant de vigueur, que les Maures furent forcés de le leur abandonner & de se retirer dans la ville. Les officiers Génois entendirent le bruit & virent l'attaque, sans presque sçavoir de quoi il s'agissoit; & quand ils voulurent s'en informer & reprimander leurs cavaliers, le fort étoit déja pris. En applaudissant à leur zèle & à leur bravoure, le Consul Doria les reprit fortement de s'être ainsi écartés de la subordination militaire; il ne leur enjoignit pour toute peine de cette faute si utile à ses desseins, que de se signaler de nouveau dans l'attaque qu'il se proposoit de donner à la ville du côté de la mosquée fortifiée qu'ils avoient prise. Fidéles à son attente & à leurs promesses, dès que les béliers eurent suffisamment joué pour leur ouvrir un passage, ils monterent sur la bréche avec tant d'intrépidité, qu'ils obligérent les Maures d'abandonner la défense du rempart & de se retirer dans le fort de Soeta. Malgré la profondeur du fossé qui l'entouroit, les chefs voulant profiter de l'ardeur dont leurs troupes paroissoient animées, pour poursuivre leurs avantages, firent les dispositions nécessaires pour attaquer ce fort, & l'auroient sans doute emporté sur le champ d'assaut, si les troupes du Comte de Barcelone n'eussent refusé de seconder les Génoises, & abandonné même totalement le siége, sous prétexte qu'elles n'étoient pas exactement payées. Ce contre-tems, qui ne fit que différer d'un jour la réduction du fort, tourna entierement à la gloire des Génois, qui eurent seuls l'honneur le lendemain de monter à l'assaut, sous la conduite du brave Doria. Ils se jetterent dans le fort & presserent les Maures si vivement qu'ils furent contraints de capituler. Les conditions furent, que, s'ils n'étoient pas secourus dans quarante jours, ils rendroient le fort & la ville aux Génois, & que dans ce dernier cas la ville seroit exemp-

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

te du pillage, & les habitans auroient entiere sûreté pour leurs personnes & pour leurs biens. Ce terme étant expiré sans qu'il leur vint de secours, la capitulation fut exécutée de bonne foi de part & d'autre, & les assiégeans prirent possession de la ville. Elle fut partagée en trois portions égales entre les confédérés; les Génois jouirent quelque tems de leur tiers, mais ils le vendirent par la suite au Comte de Barcelone.

Prise de Tortose.

1149 & suiv. Gênes s'allie avec plusieurs Princes.

Gênes jouit tranquillement pendant quelques années de la gloire qu'elle s'étoit acquise dans cette expédition; elle employa cet intervalle de tems à augmenter son territoire, son commerce, sa marine & ses forces de terre; à réparer ses flottes, à se fortifier au dedans, à agrandir son enceinte, à l'entourer de nouveaux murs de pierres de taille (*) & à conclure des traités d'amitié & de commerce avec différens Princes qui rechercherent son alliance avec empressement. De ce nombre fut l'Empereur Grec Manuel Comnène. Gênes avoit eu sujet de se plaindre de quelques courses faites sur ses bâtimens par les sujets de ce Prince, & n'avoit pu jusqu'alors en obtenir satisfaction, quelques mouvemens que se fût donné à ce sujet son Envoyé à la cour de Constantinople, lequel avoit même menacé, au nom de sa République, d'en tirer vengeance. Ayant appris les succès des Génois contre les Infidéles, & ayant besoin de leurs secours dans la guerre dont il étoit menacé par les Vénitiens, Manuel se hâta d'envoyer à Gênes Démétrius Métropolite, chargé de riches présens & de pleins pouvoirs pour traiter avec la République, & lui donner la satisfaction qu'elle demandoit. Par ce traité l'Empereur Grec s'obligea de payer aux Génois une certaine somme pour dédommagement des vaisseaux que ses sujets lui avoient pris. Il convint en outre de fournir pour l'Archevêque de Gênes un certain nombre de manteaux d'étoffes d'or & de soye, nommés alors *Pallium* & qui se faisoient à Constantinople, & d'accorder aux Génois dans toutes les villes de son Empire, & spécialement dans sa capitale (†), tous les avantages & priviléges qu'il avoit accordés à d'autres villes commerçantes d'Italie. De leur côté les Génois s'engagerent de fournir à ce Prince des secours contre les Vénitiens. Quelque tems après Anne de Morta partit pour Constantinople, où il fut envoyé en quantité d'Ambassadeur extraordinaire de la République, pour faire ratifier par l'Empereur le traité d'alliance conclu avec Démétrius son envoyé.

Gênes eut encore dans le même tems une petite guerre à soutenir contre un de ses voisins, Jacques Marquis de Caretto & seigneur de Final, qui s'étoit emparé du Château de Noli, que son prédécesseur avoit reconnu appartenir à la République par un traité formel; mais cette ombre de guerre fut presque aussitôt finie que commencée, par la prompte réduction de ce voisin remuant.

1153. La République engagea cette année le Pape Anastase IV à écrire en sa faveur aux Princes Chrétiens qui possédoient la Syrie, pour qu'ils la laissassent jouir des concessions qui lui avoient été faites en différens tems,

(*) Ces murs qui ne furent achevés qu'en 1159, avoient 5500 pieds de tour, & n'en fermoient qu'une partie de la ville, l'autre étant suffisamment défendue par la mer.

(†) C'est probablement là l'époque de l'établissement considérable que les Génois eurent à Constantinople, dont, comme on l'a déja remarqué ci-dessus, ils posséderent deux fauxbourgs.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

& qui étoient le prix des exploits & des services de ses valeureux citoyens.

Mais tandis que la puissance de Gênes s'augmentoit au dedans, & la faisoit respecter au dehors, faisoit rechercher son alliance par un Empereur, cette République justement inquiétée par les prétentions & les menaces d'un autre Empereur, se vit elle-même obligée de rechercher la faveur & la bienveillance de ce Prince, & de courber sa tête altiere, à l'exemple de quantité d'autres villes & Républiques d'Italie, devant une puissance aussi redoutable. C'est de Frédéric I, surnommé Barberousse, qui venoit d'être élu Roi des Romains en la place de Conrard IV mort en 1152, que nous voulons parler. Ce Prince ambitieux venoit d'arriver en Italie, tant dans le dessein de s'y faire couronner Empereur, que pour faire rentrer toutes les villes d'Italie sous le joug où il prétendoit qu'elles avoient été mise autrefois par Charlemagne & ses successeurs, dont il vouloit faire revivre tous les droits. La plûpart de ces villes effrayées, envoyerent leurs Consuls à sa rencontre pour lui porter leurs tributs, lui offrir leurs clefs, & lui prêter serment de fidélité & d'obéissance. Quelques-unes oserent lui résister, entr'autres Tortone, Spolete, Crème, mais il en tira une vengeance capable d'intimider les autres, & sa fureur n'en laissa que les vestiges. Gènes, en République sage & habile, sentit qu'elle devoit se prêter aux circonstances, céder au torrent, & fléchir par des marques de soumission extérieures & momentanées un Prince aussi dangereux. C'est ainsi que les plus foibles arbres résistent à l'orage & au déchainement passager des vents furieux, en se pliant & courbant au gré de leurs battemens & secousses violentes.

1154. Gênes envoye des députés à l'Empereur Frédéric I.

Gènes envoya à Frédéric une députation composée de dix des plus notables de ses citoyens, parmi lesquels étoient deux hommes aussi célébres par leur érudition, qu'habiles dans l'art de la négociation, l'Archidiacre Hugues, & l'historien Caffaro, citoyen utile à sa patrie, tant dans la paix que dans la guerre, & qui lui fit honneur de toutes façons. Ces députés rendirent hommage à Frédéric ainsi qu'à leur souverain, & lui offrirent, ainsi que des tributs de leur commerce, plusieurs raretés, comme lions, autruches, perroquets, & autres qui leur venoient du Levant. Frédéric reçut ces députés avec beaucoup de distinction, & leur promit de traiter Gènes plus favorablement que les autres villes, disant qu'il ne demandoit point la servitude, mais plutôt l'amitié de cette République dont il faisoit le plus grand état. Il les renvoya sans rien finir avec eux, alléguant pour s'en dispenser le peu de tems qu'il avoit à séjourner en Italie. En effet il partit peu de tems après pour retourner en Allemagne. Son départ donna un peu à l'Italie le tems de respirer, & calma en particulier les allarmes des Génois peu tranquillisés par les témoignages extérieurs & sans doute peu sinceres de bienveillance que leur avoit donné ce Prince, auquel ils sçavoient qu'il n'y avoit guéres à se fier. Ce calme faux & trompeur ne fut pas de longue durée; & le second orage qui le suivit & n'étoit que différé, fut plus terrible que le premier. Dans l'intervalle les Génois firent la paix en 1156 avec Guillaume Roi de Sicile, & conclurent un traité d'alliance avantageux avec ce Prince. Comme les historiens ne parlent point des événemens de cette guerre, il est à présumer qu'elle ne fut point importante, & qu'il ne s'y fit rien de remarquable

1155. Frédéric retourne en Allemagne.

1156.

Sect. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

du côté des Génois, ou qu'ils n'y prirent part qu'en qualité d'Alliés & d'Auxiliaires de l'Empereur Grec, ou du Pape Adrien, qui étoient alors tous les deux en guerre avec le Roi de Sicile.

1158. *Frédéric revient en Italie.*

Frédéric étant revenu en Italie environ trois ans après à la tête d'une armée formidable ne déguisant plus ses prétentions de despotisme universel en Italie; mais renversant, embrasant, pillant toutes les villes qui se trouvoient sur son passage & lui faisoient la moindre résistance, & faisant marcher par-tout les menaces & la terreur devant lui, les allarmes des Génois recommencerent sérieusement. Gênes en secret menacée, qui n'ignoroit pas combien son opulence & sa puissance la faisoient regarder avec des yeux d'envie & de cupidité, craignant de voir fondre sur elle toutes les forces de l'Empereur, fit à la hâte tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siége & faire une vigoureuse défense en cas de besoin. Autant que les circonstances purent le permettre, on acheva la premiere enceinte des murs commencée les années précédentes, à la réserve d'un côté qu'on ferma avec des poutres & de grosses piéces de bois, & on releva les fortifications. Dans ce danger éminent, tous les habitans de Gênes, sans distinction d'âge ni de sexe, mirent la main à l'ouvrage; en peu de tems tout fut en état. La ville fut munie de troupes & de provisions. Après avoir pris toutes les précautions que la prudence pouvoit leur suggérer, les Génois crurent devoir mettre aussi la politique en œuvre pour détourner le péril dont ils étoient menacés, & avoir encore une fois recours à la négociation.

Frédéric s'avançoit à grandes journées dans l'Italie, laissant par-tout des traces de sa fureur & marquant son passage par la destruction totale des Villes qui avoient refusé de reconnoître son autorité, ou dont l'orgueil & la puissance avoient enflammé sa jalousie & son ressentiment. L'infortunée ville de Milan, la plus belle & la plus florissante alors de l'Italie après Rome, la voisine de Gênes, encore fumante de la foudre qui l'avoit frappée, n'étoit plus qu'un monceau de pierres & de ruines. Les flammes de l'incendie qui l'avoient réduite en cendres, étoient presque venues jusqu'aux yeux de Gênes qui aussi fiere, plus puissante encore que Milan, aussi obstinée dans son indépendance, aussi coupable aux yeux de Frédéric, sembloit menacée du même sort. Gênes seule sembloit encore vouloir s'opposer aux progrès de ce vainqueur fougueux, refuser de se soumettre à ses loix, & témoigner manifestement par ses grands préparatifs qu'elle étoit intentionnée de lui faire la plus vigoureuse résistance; déja Frédéric s'approchoit de son territoire. C'est dans ces circonstances que les députés de cette République, au nombre de huit, du nombre desquels étoit encore l'historien Caffaro, vinrent trouver dans son camp ce vainqueur irrité, & lui demander que Gênes fût exemptée de la commune Loi, qui étoit de se soumettre & de payer tribut. Ils lui représenterent la stérilité de son territoire, dont la côte resserrée le long de la mer, ne fournissoit aucunes ressources pas même le nécessaire pour la subsistance de ses habitans, obligés de tirer tout de l'étranger; que tout ce qu'ils avoient, provenoit de leur commerce & de leur industrie, pour laquelle ils payoient déja des droits considérables dans tous les endroits où ils trafiquoient, ce qu'on pouvoit regarder avec raison comme un tribut; en second lieu ils lui objecterent les services qu'ils rendoient à l'Empereur & à toute l'Italie

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

par la guerre continuelle qu'ils faisoient aux Corsaires, dont ils avoient purgé la Méditerranée, & qu'ils avoient chassé de plusieurs Isles avec le secours de leurs flottes; les dépenses extraordinaires où leur Etat étoit entraîné par ces expéditions fréquentes, pour l'entretien de leur marine & l'équipement de leurs flottes nombreuses, qui leur coûtoient des sommes immenses.

Les Génois traitent avec Frédéric.

Soit que Frédéric ne se sentît pas assez fort dans les circonstances pour entreprendre de soumettre les Génois, entreprise qui lui auroit coûté beaucoup de tems & de monde, & où il auroit pu échouer; soit qu'il voulût les ménager, comptant sur l'utilité dont leurs secours pouvoient lui être, ainsi qu'on le verra par la suite, dans les conquêtes qu'il méditoit, il feignit de se rendre à la force & à l'évidence de leurs raisons. Tandis qu'il avoit ôté aux autres villes toutes les régales & toutes les marques extérieures de liberté, le droit de battre monnoye, de lever des troupes & d'élire leurs consuls, droit qu'il s'étoit reservé, & même qu'annullant dans plusieurs le gouvernement consulaire, il les avoit forcées de recevoir un Podestat ou Gouverneur qu'il leur avoit donné, ce Prince traita Gênes beaucoup plus favorablement. Il conclut avec ses députés un traité par lequel il fut arrêté, „ qu'il prendroit „ les Génois sous sa protection royale; qu'il ne les troubleroit en rien dans „ leurs droits, priviléges & possessions; qu'il leur laisseroit les régales (*) „ & le droit de se gouverner par eux-mêmes & d'élire leurs magistrats; & „ enfin qu'il n'exigeroit d'eux ni tribut, ni troupes; que de leur côté ils lui „ prêteroient serment de fidélité, qu'ils lui payeroient les droits royaux qu'ils „ jugeroient eux-mêmes lui être légitimement dûs, outre un don de douze „ cens marcs d'argent qu'ils lui feroient pour cette fois; & qu'ils n'ajouteroient rien aux fortifications de leur ville ". Lorsque les députés Génois prirent congé de lui, il les fit accompagner par deux de ses principaux officiers qui vinrent recevoir en son nom le serment de fidélité des Génois, & le tribut, ou don gratuit, comme on voudra l'appeller, que la République consentit à payer à ce Prince uniquement pour cette fois.

Ainsi en se relâchant habilement d'une partie de ses droits & de son indépendance pour conserver l'autre, en sçachant fléchir à propos & pour le moment, Gênes vint à bout de se tirer de ce mauvais pas, & de se sauver où tant d'autres avoient fait nauffrage. Ce fut la premiere atteinte qu'eussent reçu, depuis qu'elle s'étoit érigée en République, la liberté & l'honneur de Gênes, plus accoutumée jusqu'alors à donner qu'à recevoir des loix. Sa politique lui fit digérer tout ce que ce traité avec Frédéric avoit d'humiliant pour sa vanité. Elle dut se trouver encore heureuse d'en être quitte à ce prix; c'étoit beaucoup pour Gênes que d'être réduite à ce point, mais ce n'étoit rien encore en comparaison de l'état où les autres villes d'Italie étoient réduites; c'étoit encore beaucoup que de conserver sa liberté. La même politique empêcha cette République d'entrer dans la ligue que quantité de Villes de la Lombardie, & de la Toscane, effrayées à la vûe du joug odieux

(*) Il paroitroit cependant qu'il les leur avoit ôtées, ou qu'il les leur ôta alors, puisqu'au rapport de l'Annaliste d'Italie, il les cita à Pavie en 1162 aprés la destruction de Milan, leur rendit leurs régales par ce qu'il avoit besoin d'eux pour son expédition en Sicile, & fit avec eux un traité d'alliance à ce sujet. Il en usa de même dans cette occasion avec les Pisans.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

dont elles étoient menacées par cet Empereur, ainsi que du traitement barbare qu'il avoit fait essuyer à Milan, Tortone, Crême, Plaisance, Asti, & autres victimes infortunées de sa fureur, formerent ensemble pour lui résister & se préserver d'une destruction totale ou d'un entier asservissement. Ils se garderent bien aussi de fortifier, à l'exemple de villes plus timides, le parti de l'Empereur, & de lui donner des secours pour défaire les prétendus rébelles. Par une conduite toute opposée, tenant un juste milieu, les Génois crurent plus prudent de céder à la force, & d'attendre tranquillement l'événement en demeurant neutres, persuadés que la domination de Frédéric ne seroit pas de longue durée, & que ce colosse de souveraineté, trop rapide dans ses progrès pour être solidement affermie, tomberoit bientôt de lui-même, d'abord que Frédéric éprouveroit le moindre revers, ou que ce Prince auroit délivré l'Italie de la terreur que lui inspiroit sa présence. Le tems fit voir qu'ils ne s'étoient point trompés; car Frédéric n'étoit pas encore hors de l'Italie, que sa puissance étoit presque déja devenue à rien, aussi rapidement qu'elle s'y étoit accrue; & même sa sortie d'Italie & sa retraite forcée en Allemagne, dix ans après, fut de toutes façons honteuse, & plus digne d'un avanturier, que d'un Empereur si orgueilleux, & ci-devant si redoutable (*). Mais suivons l'ordre des événemens, & voyons ce qui se passa auparavant relativement aux Génois.

Tandis que, pour prix de leur soumission, toutes les autres villes qui s'étoient empressées de recevoir les loix de l'Empereur, se voyoient dépouillées de leurs régales & de tous leurs priviléges; tandis qu'elles gémissoient sous le joug des Podestats qu'il leur avoit donnés, qu'elles étoient impunément foulées & mises à contribution par les Vicaires Impériaux & Ministres Allemands, plus avides & plus injustes encore que leur maître, il étoit assez flatteur pour les Génois de se voir, au sacrifice momentané près d'une légere partie de leur liberté, presque seuls exempts de la servitude, paisibles au milieu de la calamité générale, & en quelque façon respectés par l'oppresseur de l'Italie. La distinction avec laquelle Gênes en fut traitée, lui donna beaucoup de considération & de relief, tant dans les autres villes, & parmi ses voisins, que parmi ses vassaux. Quelques-uns de ces derniers, croyant qu'ils pouvoient impunément profiter de l'espéce d'abattement où la crainte de Frédéric avoit plongé cette fiere République assez en peine pour sa propre liberté, avoient pris les armes pour se soustraire à sa domination. Entr'autres même Guido-Guerra, Comte de Vintimille, avoit chassé la garnison Génoise de sa capitale, & fait raser la citadelle qu'elle occupoit; mais ayant appris l'accommodement avantageux que Gênes avoit fait avec l'Empereur, il s'empressa de prévenir sa vengeance, & de se soumettre aux conditions que le Sénat voulut lui imposer. Ainsi grace aux circonstances & à la tranquillité dont ils jouissoient au dehors, les Génois n'eurent pas de peine à réduire & à contenir dans la dépendance des vassaux toujours enclins à se révolter, ou plutôt pour parler un langage plus juste & plus véridique, à secouer un joug tou-

Gênes soumet ses vassaux rébelles.

(*) Frédéric se sauva presque tout seul par des chemins détournés, en se déguisant toujours sur la route, changeant souvent de nom, & feignant de prendre les devants pour préparer les logemens pour un grand Seigneur.

jours insupportable à l'homme qui chérit naturellement sa liberté, & ne regrette jamais plus la possession d'un bien si précieux, que quand il l'a perdu. Delà ces fréquens efforts pour le recouvrer, auxquels on donne si souvent le nom de crimes & d'attentats énormes.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Malgré l'espece d'échec que son indépendance venoit de recevoir de Fréderic, mais qui n'en étoit aucun pour sa puissance, Gênes fonciérement toujours aussi formidable & aussi altiere, ne s'en montra pas moins empressée à venger sa puissance outragée, à la faire respecter au dehors & à soutenir l'honneur de son état & du pavillon Génois. Quelques Corsaires Arragonois étoient venus faire des courses sur les côtes de Gênes, & avoient même fait quelques prises sur ses sujets presque à la vûe de son port. La République n'ayant pu obtenir aucune satisfaction à ce sujet de Don Lope, Roi d'Arragon, auquel elle avoit envoyé Aubert Spinola pour lui en porter les plus fortes plaintes, résolut de punir elle-même les Arragonois. Le même Spinola, à qui cette vengeance tenoit fort à cœur, ayant été élu Consul l'année suivante, se fit donner le commandement de cinq galeres, pour donner la chasse à ces écumeurs de mer & en purger les côtes de Gênes, qu'ils infestoient depuis longtems par leurs brigandages. Après les avoir poursuivis vivement, & leur avoir fait quantité de prises & de dommages, Spinola relâcha au port de Denia, où se trouvoit par hazard alors le Roi d'Arragon. Ce Prince fit l'accueil le plus gracieux au Consul Génois, & lui témoigna la sincere envie qu'il avoit de satisfaire sa République pour les dommages & torts que ses sujets avoient faits aux Génois, lui offrant même d'en passer par son arbitrage, & par ce qu'il jugeroit à propos de fixer pour ce dédommagement. Quoiqu'il n'eut point d'ordres pour traiter, Spinola crut devoir profiter des dispositions favorables du Roi d'Arragon, & restreignit les prétentions de la République à dix mille ducats, toute fois sauf le consentement du Sénat, & à condition que ce Prince feroit cesser les courses de ses sujets, & accorderoit aux vaisseaux Génois l'entrée libre dans tous ses ports. Le Roi d'Arragon accepta ces conditions. Spinola retourna à Gênes pour rendre compte au sénat de sa négociation; elle fut approuvée & l'on envoya Inigo de Fiesque au Roi d'Arragon pour ratifier le traité, & recevoir la somme convenue avec ce Prince, qui fut exact à remplir ses engagemens.

1160.

1161.

Les Génois donnent la chasse aux Corsaires Arragonois.

Le commencement de cette année fut remarquable pour Gênes par l'arrivée du Pape Alexandre III, qui, obligé de se réfugier en France à cause des troubles de Rome, débarqua dans cette ville où on lui fit une réception des plus magnifiques. Pour la reconnoître, il créa l'Archevêque de Gênes Légat né du S. Siége dans les Provinces d'outremer. Après un séjour d'environ deux mois à Gênes, ce Pape se rembarqua pour continuer sa route vers la France.

Le Pape Alexandre III vient à Gênes.

La même année les Génois toujours occupés de leurs intérêts & des moyens d'étendre leur négoce, vinrent à bout de conclure un traité de commerce avec le Roi de Murcie en Espagne, ainsi qu'avec le Roi de Maroc en Afrique. Ce dernier fit la plus gracieuse réception à leur Envoyé, & après avoir examiné les propositions dont il étoit chargé, il fit avec lui un traité pour quinze ans, très-avantageux à la République. A son retour d'Espagne où il avoit été envoyé, Aubert Spinola fit un voyage à Jérusalem,

Les Génois font divers traités.

Sect. I. *Histoire de* Gênes *depuis son origine jusqu'à l'an* 1190.

pour demander à Baudouin III qui venoit de monter fur le thrône, la confirmation des priviléges & conceffions dont les Rois fes prédéceffeurs avoient récompenfé les fervices des Génois, ce qu'il obtint. On remarquera ici en paffant que ce Spinola étoit un des citoyens Génois, le plus recommandable alors par fes vertus civiles & militaires, & le plus utile à fa patrie par fes talens dans la guerre, ainfi que par fon habileté pour les affaires & dans la négociation. Il faifoit honneur à Gênes de toutes façons.

1162. *Gênes fait un traité avec Frédéric.*

Tout fier de la deftruction de Milan qu'il venoit de réduire en cendres, Frédéric triomphant tenoit fes affifes à Pavie où il fe repofoit à l'ombre de fes cruels lauriers. Il y cita les Génois qui lui envoyerent d'abord des députés, non fans crainte que ce Prince, enivré de fes fuccès, ne voulût former quelque nouvelle prétention contre eux. Leur attente fut bien trompée. Les tems étoient changés. Ils étoient devenus néceffaires à Frédéric qui faifant juftice ou grace fuivant le bien de fes intérêts, les traita non plus en fujets ou vaffaux foumis, mais en alliés dont il avoit befoin. Non feulement il leur rendit les Régales & les remit en poffeffion de tous leurs droits; mais il leur en accorda encore d'autres, & augmenta leur territoire par des ceffions, à condition qu'ils s'engageroient à le fervir dans fon expédition contre la Sicile. Pour les y déterminer, il leur céda par un diplôme en bonne forme, daté du 5 Juin *à Pavie après la deftruction de Milan* &c. comme s'il eût voulu lui-même immortalifer le fouvenir de fa barbarie, & épouvanter toute l'Italie (*), toutes fes prétentions fur la ville de Syracufe qu'il leur donna en propre avec toutes fes dépendances, & un quartier pour leurs négocians dans chacune des villes dont il viendroit à bout de s'emparer avec leur fecours, où ils pourroient avoir une églife, un comptoir, un bain, un four & un tribunal pour ceux de leur nation. C'eft ainfi que ce Prince vint à bout de leurrer les Génois, & de déterminer par l'intérêt à embraffer fa querelle, ceux auxquels une fage politique n'avoit pas permis jufqu'alors de s'écarter de leur fyftême foutenu d'une exacte neutralité. Ainfi il fçut s'affûrer du fecours de leur puiffante marine, en leur donnant libéralement ce dont il n'étoit pas encore le maître, & proprement ce qu'il falloit auparavant qu'ils gagnaffent à la pointe de l'épée & qu'ils achetaffent avec leur fang. Fréderic leur donna encore en fief toute la rive depuis Monaco jufqu'à Portovenere, avec le droit de lever des matelots, de couper des bois, & de prendre toutes les chofes néceffaires pour la conftruction & l'équipement des vaiffeaux, tant fur cette côte que dans toute la Ligurie, toutefois fans préjudicier aux droits particuliers des Seigneurs dont les domaines fe trouvoient dans l'étendue de cette donation.

L'efpérance de s'agrandir par des conquêtes, & peut-être la vanité de s'allier avec le redoutable Frédéric, ou enfin la crainte d'offenfer par un refus un Prince auffi vindicatif, furent caufe que les Génois donnerent légérement dans le panneau, & s'emprefferent d'accepter avec ardeur des propofitions,

(*) Plufieurs autres diplômes, datés du même endroit, font dans la même formule: *à Pavie, à Saint Sauveur dans le palais impérial, après la deftruction de Milan, & la foumiffion de Brefcia & de Plaifance, &c.* Annal. d'Italie, Tome VI.

tions, ou plutôt des conditions qui leur ſembloient ſi avantageuſes, & d'équiper une flotte conſidérable pour cette expédition de Sicile. Les Génois, ce peuple qui a la réputation d'être naturellement ſi fin & ſi ruſé, ſur tout en matiere d'intérêt, quand il ne ſe laiſſe point éblouir & abuſer par cet intérêt qui le maîtriſe ſouverainement, furent aiſément la dupe des promeſſes intéreſſées de Frédéric. Ceux qui avoient ſoupçonné la bonne foi de ce Prince, & démêlé ſes véritables deſſeins, lorſqu'il leur avoit donné des témoignages extérieurs de bienveillance, ayant les armes à la main pour leur nuire ou leur dicter des loix, le crurent plus ſincere & comme devenu tout d'un coup le plus ſolide ami de leur République, quand il leur fit des dons ſi magnifiques & des conceſſions. Au fond la preuve que l'Empereur avoit eû ſes raiſons ſecrettes en diſtinguant Gênes des autres villes d'Italie qu'il avoit ſi rigoureuſement traitées, la preuve qu'il avoit eû dès lors en vûe ſon expédition contre la Sicile, & de ſe ménager des ſecours, c'eſt qu'à peu près dans le même tems il rendit auſſi aux Piſans les régales & tous leurs droits, à condition qu'ils lui fourniroient ſoixante & dix galeres pour la même expédition. Sa politique ſoutint toujours depuis ce même plan; il ſentit combien il étoit plus eſſentiel & plus utile pour lui de laiſſer ſubſiſter ces deux puiſſantes Républiques, à cauſe des ſervices qu'il pouvoit tirer de leurs forces maritimes, que de les détruire, à quoi il n'auroit peut-être pu parvenir. C'eſt d'après ce plan qu'on le verra par la ſuite toujours empreſſé d'appaiſer ſoigneuſement toutes les querelles de ces deux peuples, de prévenir dès leur principe les guerres toujours renaiſſantes entre ces implacables ennemis; toujours ſingulierement occupé à interpoſer avec la plus grande patience ſes bons offices ou ſon autorité entre eux ſoit comme Juge ou comme médiateur, tantôt avec grand ſoin de ne faire pancher la balance d'aucun côté, de peur que l'un ne devint plus puiſſant ou plus fort que l'autre, ou que venant à s'affoiblir mutuellement, ils ne fuſſent plus en état de ſeconder ſes projets & de lui rendre les ſervices qu'il attendoit d'eux; & tantôt favoriſant l'un aux dépens de l'autre, variant avec les circonſtances, & ſuivant qu'ils pouvoient lui être plus utiles l'un que l'autre, & qu'ils ſe montroient plus diſpoſés à remplir ſes vûes. Leurs tréſors, leurs flottes, leurs troupes, leurs forces, leur valeur, leur ſang, l'ambitieux Frédéric vouloit tout conſerver, tout employer pour lui. Ses ſucceſſeurs, & ſur tout ſon fils, l'Empereur Henri V, eurent bien ſoin de ſuivre ce plan; ils prirent bien garde de donner la moindre atteinte aux droits de ces deux peuples, au moins tant qu'ils eurent beſoin d'eux. Ils eurent de même l'art de les leurrer continuellement par des promeſſes, des prétendues ceſſions & donations, tantôt en Sardaigne & tantôt en Sicile, promeſſes qu'ils ne tinrent jamais & n'eurent jamais envie de tenir; & les deux peuples, toujours la dupe de leur exceſſive cupidité, de leur rivalité d'intérêt, d'aggrandiſſement de puiſſance & de commerce, furent très-long-tems ſans s'appercevoir, ou ſans oſer s'appercevoir qu'ils étoient le jouet de ces Princes, & comme un marchepied utile à leur élévation, rejeté & délaiſſé avec mépris, dès qu'il ne pouvoit plus leur ſervir, ou qu'ils n'en avoient plus beſoin. Les deux Républiques diſſiperent ſans fruit pour eux une partie de leurs richeſſes; elles s'épuiſerent de toutes façons tant en hommes qu'en flotte; & enfin elles ouvrirent les yeux, mais trop tard. Gênes fut la premiere

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

qui devint sage à ses dépens; mais tombant dans un autre écueil, lorsqu'elle voulut refuser de seconder les projets de Frédéric II, elle s'attira ce Prince à dos, & elle en fit son ennemi le plus dangereux & le plus irréconciliable.

Quatrieme guerre avec les Pisans.

Il y avoit long-tems que la paix régnoit entre ces deux peuples rivaux, qui avoient eux-mêmes lieu de s'étonner de se voir si long-tems amis, ou au moins paisibles ennemis. Il y a apparence que l'appréhension qu'ils avoient tous deux de Frédéric, le trouble & la consternation que les prétentions de ce Prince répandoient dans toute l'Italie, & enfin la révolution dont leur liberté & leurs droits étoient menacés, leur avoient fait perdre de vûe pour le moment leurs anciennes querelles; ils n'avoient pas le tems de songer à se nuire. Dès qu'ils commencerent à se remettre de la crainte que Frédéric leur avoit inspirée, & à se sentir nécessaires à ce Prince qu'ils voyoient rechercher leur alliance & leurs secours, leur haine long-tems assoupie & retenue par d'autres soins, ne tarda pas à se réveiller & à prendre un nouvel essor. Un accident léger, une querelle de commerce fut le prétexte qui ralluma la guerre entre eux.

Animés d'une égale ambition, d'une pareille ardeur pour la gloire, & d'une commune âpreté pour le gain, rivaux en tout, ils se rencontroient par-tout, ils se heurtoient par-tout, ils se regardoient par-tout avec des yeux jaloux, & comme des ennemis acharnés qui n'attendent que le moment ou l'occasion de s'attaquer, de s'entredéchirer. Probablement la faveur égale que l'Empereur sembloit accorder alors indifféremment à toutes deux, ne contribuoit pas peu à redoubler encore la jalousie & la vieille inimitié des deux Républiques, à cause des avantages que chacune d'elles se promettoit de tirer de la bienveillance de Frédéric, & de l'obstacle qu'elle croyoit voir à cet égard dans sa rivale. Les Pisans sur tout, peuple plus turbulent & brouillon, qui avoient été tant de fois les aggresseurs & presque autant de fois vaincus, las d'une paix si longue & si constante, ne purent se contenir davantage; ils furent encore les seuls moteurs de cette nouvelle rupture. Leurs forces s'étant rétablies & accrues à loisir pendant ce long intervalle, ils avoient comme oublié leurs anciennes pertes, ou ils ne s'en souvenoient plus que pour chercher à s'en venger, se flattant que la fortune inconstante des armes tourneroit enfin de leur côté. Voici quelle fut l'origine de cette nouvelle guerre.

Origene de cette guerre. Querelle des Génois avec les Pisans à Constantinople.

Les deux peuples avoient à Constantinople, ainsi que les Vénitiens, & autres Nations commerçantes de l'Italie, des magazins, des comptoirs, & autres établissemens de commerce. Il survint un différend pour quelque affaire d'intérêt entre plusieurs marchands Génois & Pisans, qui dégénéra bientôt en une violente querelle. Les Pisans se trouvant les plus foibles, céderent pour le moment & se retirerent; mais le lendemain ils revinrent à la charge, secondés de quelques Vénitiens & Grecs de la lie du peuple qu'ils avoient eû l'adresse de mettre dans leur parti, & ils attaquerent à main armée les Génois dans leur Comptoir. Plus forts que leurs ennemis, les Pisans pillerent leurs magazins, & tuerent un de ceux qui y étoient préposés, jeune homme d'une bonne famille de Gênes, & se retirerent emportant avec eux pour la valeur de trente mille Perpéres (*) de butin. La nouvelle de cette insulte atroce

(*) Petite monnoye d'or Grecque, qui pouvoit valoir entre quatre à cinq Livres argent de France, au cours actuel.

étant parvenue à Gênes, avant que d'en tirer une vengeance ſignalée, cette République voulut mettre abſolument la raiſon & le droit de ſon côté. Elle envoya auſſitôt porter des plaintes à Piſe, & demander ſatisfaction de l'attentat commis par les négocians Piſans; elle lui fut refuſée. La juſte fureur des Génois ne put ſe retenir davantage; elle éclata par de prompts effets. Douze galeres, commandées par un de leurs Conſuls, volerent au port de Piſe, qui, comme on le ſçait, n'étoit éloigné de cette ville que d'environ deux lieues; il étoit alors ſans défenſe les Génois y entrerent ſans oppoſition, en détruiſirent la tour, y prirent quantité de bâtimens avec tout leur équipage & leur cargaiſon, & s'en retournerent chez eux avec leurs priſes, après avoir effrayé les Piſans par ce prélude de leur vengeance. Ils rencontrerent en chemin une galere de Piſe, montée par le Conſul Buonacorſi, qu'ils attaquerent, & dont ils s'emparerent ſans peine.

Expédition des Génois contre les Piſans.

Vains efforts des Commiſſaires Impériaux pour pacifier les deux Peuples.

Sur ces entrefaites l'Archi-Chancelier Renaud, Archevêque de Cologne, qui étoit en Italie en qualité de Commiſſaire Impérial, arriva à Piſe & ſe propoſa pour médiateur entre les deux peuples. Trop partial pour les Piſans, les conditions préliminaires qu'il impoſa à leurs ennemis au nom de l'Empereur, furent de ceſſer les hoſtilités, & de rendre aux Piſans leur Conſul, ainſi que les autres priſonniers qu'ils leur avoient faits. Les Génois furent contraints de ſe ſoumettre, en murmurant, à ces dures conditions, ſe flattant d'obtenir plus de juſtice de l'Empereur, que de ſon Commiſſaire; mais peu de tems après, une flotte de trente-ſix galeres, envoyée par les Piſans pour eſcorter & protéger un convoi conſidérable qu'ils attendoient de Sardaigne, ayant pris deux navires Génois richement chargés, les Génois ne garderent plus de meſures, & reprirent de nouveau les armes, nonobſtant la médiation propoſée par le Commiſſaire Impérial, qu'ils ne regardoient plus que comme un piége. Leur Conſul ſortit de Portovenere, où il s'étoit mis à l'ancre avec ſes douze galeres après l'expédition qu'on a rapportée ci-deſſus, & ſe mit à la pourſuite de la flotte Piſane; mais étant trop inférieur en forces pour l'attaquer, il jugea à propos d'attendre un renfort conſidérable qui devoit lui venir de Gênes.

Ainſi la guerre commençoit à ſe rallumer ſérieuſement entre les deux peuples; comme on l'a vû, ce n'étoit pas l'intérêt ni l'intention de Frédéric. L'Archevêque de Cologne s'empreſſa encore une fois de faire ſuſpendre les hoſtilités & de renouer la négociation. Ne pouvant y parvenir, il arrêta les ſuites de leurs différends en évoquant la connoiſſance de cette affaire au tribunal de l'Empereur, & renvoyant les deux peuples à ſon jugement. Ce Prince étoit alors à Turin & ſur ſon départ pour l'Allemagne. N'ayant pas le tems de les entendre pour lors, il obligea leurs députés à ſigner une tréve juſqu'à ſon retour qui ſut en 1164. Cette tréve de courte durée ne ſit que ſuſpendre un inſtant les effets de leur animoſité mutuelle, qui, retenue quelque tems avec effort, n'en éclata bientôt après qu'avec plus de fureur.

Tréve avec les Piſans.

1164.

Nouvelles querelles avec les Piſans au ſujet de la Sardaigne.

Bientôt de nouvelles raiſons d'intérêt vinrent encore attiſer ce feu qui ne pouvoit s'éteindre. On a vû les anciennes diſputes des deux Républiques au ſujet de la Sardaigne, éternel objet de leur jalouſie & de leurs diſſentions. Ils y avoient tous les deux des prétentions, & tous les deux des établiſſemens conſidérables. Leur vieille querelle au ſujet de cette Iſle ſe renou

SECT. I. *Histoire de* Gênes *depuis son origine jusqu'à l'an* 1190.

vella dans cette occasion, & donna encore de l'aliment à leur haine en l'envenimant.

Quoique l'on ait vû précédemment que la Sardaigne étoit au pouvoir des Pisans & des Génois qui s'y étoient établis malgré les premiers & en même tems qu'eux, puisqu'ils en avoient fait la conquête ensemble, il est difficile de sçavoir quelle sorte de souveraineté ou d'autorité ces deux peuples avoient dans cette Isle, lors du renouvellement de leur querelle à son sujet. Peut-être les Sardes avoient-ils secoué peu à peu leur joug; peut-être en se soumettant volontairement à leurs loix, s'étoient-ils reservés la liberté de se gouverner par eux-mêmes ou par des chefs de leur nation, & dépendoient-ils immédiatement de seigneurs vassaux ou tributaires des Pisans & des Génois; peut-être enfin les deux peuples n'en occupoient-ils que quelques ports, ou n'y avoient-ils que de simples établissemens, & n'y étoient-ils que comme alliés des Seigneurs de l'Isle, ce qui paroît le plus probable. Il y a aussi lieu de croire que les établissemens des Pisans y étoient plus considérables que ceux des Génois. Nous ne ferons pas même mention ici de la prétendue souveraineté des Papes, qui n'étoit fondée que sur un vain titre, trop contesté pour y faire la moindre attention, & qui d'ailleurs ne fut jamais étayé par la possession. L'Empereur Frédéric ne s'en prétendoit point non plus le souverain. A la vérité, ce Prince toujours peu chiche, comme on l'a vû, de ses dons & de titres, avoit créé en 1153 son oncle maternel le Duc Welf VI, Prince de Sardaigne; mais il ne lui avoit donné & voulu donner qu'un titre honorifique, comme quantité de Princes en portent encore aujourd'hui, puisqu'il n'avoit lui-même aucun droit sur la Sardaigne qui n'appartenoit alors qu'à ses conquérans, & peut-être qu'à ses habitans. Frédéric n'avoit tout au plus que le droit imaginaire de l'investiture, que ses Prédécesseurs s'étoient arrogé, & même que les Papes prétendoient qu'ils leur avoient cédé; droit qui n'étoit respecté dans les circonstances actuelles, que par ce que Frédéric étoit craint & puissant en Italie (*). Tout ce qu'il y a de certain, c'est que depuis très-long-tems cette Isle étoit divisée en quatre provinces ou contrées, nommées Audiences ou Judicatures, dont chacune étoit gouvernée par un Juge ou Chef, qui depuis environ cent ans, prenoit dans sa Jurisdiction ou Judicature le titre de Roi; probablement parce qu'il n'y reconnoissoit aucun supérieur, & qu'il y étoit en possession de l'autorité suprême; ce qui est assez difficile à concilier avec l'espéce de souveraineté, médiate ou immédiate, que les deux Républiques prétendoient alors avoir sur cette Isle.

Quoiqu'il en soit, il arriva cette année que Barason, Juge ou Roi de Turri ou de Logodoro, & Pierre, Juge ou Roi de Cagliari, qui étoient alliés ou vassaux des Pisans, déclarerent la guerre à un autre Barason, d'autres écrivent Barison ou Barissone, Juge ou Roi de cette même contrée d'Arboréa, maintenant Oristagni, laquelle nous avons dit, d'après d'autres Historiens, s'être soumise volontairement aux Génois en 1130, & firent de grands

(*) En effet ou la donation de Charlemagne aux Papes étoit réelle & valable, & en ce cas Frédéric n'avoit plus aucun droit ni souveraineté sur cette Isle; ou la donation étoit supposée, & la Sardaigne appartenoit encore au successeur de Charlemagne; si cela étoit, les prétentions des Papes étoient bien peu fondées.

ravages sur son territoire. Le Juge d'Arboréa, qui étoit allié ou vassal des Génois, comme on voudra le nommer (quoiqu'originaire de Pise, d'où ses ancêtres étoient venus s'établir dans l'Isle) n'étant pas en état de s'opposer seul aux efforts de ses ennemis, reclama le secours des Génois, qui dans la circonstance actuelle le lui accorderent avec empressement. Se voyant appuyé par eux, cet homme naturellement entreprenant & ambitieux, porta plus loin ses vûes; il aspira à se faire couronner Roi de toute l'Isle, pour être plus à même de se venger de ses ennemis, il forma le projet de les soumettre à son pouvoir. Il jugea que le plus sûr moyen pour y parvenir, étoit de mettre les Génois de moitié dans ses desseins, & que pour les y engager il devoit leur proposer de se rendre leur tributaire. Hugues, Evêque de Ste. Marie ou de Mariana, fut chargé de leur faire part de ses offres. Il se rendit à Gênes à cet effet, muni des pouvoirs de Barason. L'affaire étoit de grande conséquence pour la République. Après plusieurs débats & contestations à ce sujet, soit que le tribut considérable offert par Barason, déterminât les Génois & excédât de beaucoup les revenus que la République pouvoit tirer de la partie de l'Isle qu'elle possédoit, en supposant toujours qu'elle y eût alors quelque souveraineté; soit enfin que son ambition n'envisageât dans Barason qu'un prête-nom, qu'une ombre de Roi, sous lequel elle gouverneroit avec une autorité absolue, ou dont il lui seroit facile après de se défaire pour s'emparer elle-même de toute la Sardaigne & détruire son ouvrage, il fut décidé qu'il étoit de l'intérêt de Gênes de mettre Barason sur le thrône, digne ou non d'y monter; ce n'étoit pas ses vertus qu'on pesoit. On a déja remarqué que Gênes étoit assez avide & assez crédule sur l'article de l'intérêt, objet qui n'étoit pas de petite considération pour elle; d'ailleurs un autre motif capable de la déterminer bien promptement dans cette affaire, c'étoit le sensible plaisir de chagriner les Pisans. Il fut donc résolu d'accepter les offres de Barason, & de solliciter pour lui auprès de l'Empereur l'investiture du Royaume de Sardaigne. Les députés de Gênes l'obtinrent malgré les oppositions de ceux de Pise & les menées de leurs partisans secrets, moyennant quatre mille marcs d'argent que Barason promit de payer à l'Empereur, qui tiroit de son côté ce qu'il pouvoit. Peu de tems après Barason fut conduit à Pavie par les députés de Gênes; & le 3 d'Août Frédéric le proclama & couronna solemnellement Roi de Sardaigne dans l'Eglise de S. Sirus de Pavie. Le nouveau Roi se trouva bientôt dans un grand embarras; avant que d'élever ses pensées jusqu'au thrône, il n'avoit pas songé à se procurer les moyens d'y monter & de s'y maintenir, à se pourvoir de ce qu'on peut bien appeller dans ce monde le nerf de toutes les affaires & de toutes les entreprises; enfin de ce qui lui étoit nécessaire pour faire respecter & reconnoître sa royauté de nouvelle date par ses sujets & alliés; ou plutôt en promettant quatre mille marcs d'argent à l'Empereur, cet avanturier ne s'étoit guéres mis en peine de sçavoir où il prendroit, ni sur quoi il assigneroit cette somme. L'envie d'être roi lui avoit fait promettre tout ce qu'on avoit voulu; mais quand il fallut en venir au payement, il fut obligé d'avouer l'impuissance absolue où il étoit de le faire. Peu content d'une pareille excuse, Frédéric qui n'étoit pas homme à souffrir qu'on le jouât sur cet article, auroit emmené le nouveau Roi prisonnier en Allemagne, pour caution de la somme à lui promise.

Les Génois font un Roi en Sardaigne.

Il reçoit l'investiture & la couronne des mains de Frédéric.

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

si les Génois qui s'étoient avancés si loin pour faire un roi, ne lui eussent pas procuré cet argent, que leurs députés furent obligés eux-mêmes d'emprunter pour lui prêter. Il leur promit de le leur rembourser d'abord qu'il seroit arrivé dans son royaume. En attendant l'habile Barason eut l'adresse de se faire avancer encore par ces mêmes députés & autres citoyens de Gênes, tant les frais nécessaires pour son prochain voyage & couronnement en Sardaigne, que la premiere année du tribut qu'il étoit convenu de payer à la République. Il fut reçu à Gênes avec beaucoup de magnificence, & tous les honneurs dûs à la dignité dont il venoit d'être revêtu; & tant pour faire honneur à ce nouveau Roi de leur façon, que pour causer encore plus de dépit aux Pisans qui menaçoient hautement de s'opposer à son couronnement, & le mettre à l'abri de toutes leurs entreprises, on le fit escorter & conduire en Sardaigne avec un convoi considérable. Il y débarqua sans empêchement; mais son couronnement éprouva bien des difficultés par les obstacles que les Pisans, & leurs alliés y firent naître. Il fut cependant couronné à Cagliari, mais par un parti peu nombreux; le gros de la nation refusa de le reconnoître. L'ambitieux Barason auroit dû réflechir que la premiere condition, la plus nécessaire pour régner sur cette Isle, étoit de s'assûrer au moins du consentement de ceux dont il vouloit être le roi; & il paroît, malheureusement pour lui, qu'il s'étoit mis fort peu en peine de cette clause essentielle. Aussi trouvant peu de fond à faire sur l'affection & l'obéissance de ses nouveaux sujets, & voulant apparemment attendre des circonstances plus favorables pour lui, il ne fit pas long séjour dans ses Etats, & revint à Gênes avec la même flotte qui l'avoit conduit. Quelque tems après s'ennuyant de l'espéce de servitude où il y étoit détenu, il lui prit envie de retourner en Sardaigne, pour y faire une nouvelle tentative. Le Sénat l'y fit conduire & lui donna une escorte de trois gros vaisseaux & de sept galeres, commandée par le Consul Picamiglio, moins pour faire honneur au prétendu Roi de Sardaigne, que pour le garder & ne pas le laisser débarquer, avant qu'il eût satisfait à ses engagemens & aux dettes qu'il avoit contractées avec les sujets de la République. Le téméraire Barason s'étoit obligé en partant de tout payer avant que de mettre pied à terre dans son Isle. Il ne fut pas plus heureux qu'à son premier voyage: les Sardes ne voulant probablement pas de lui pour leur roi, ou gagnés par les menées des Pisans, ne s'empresserent point de lui fournir l'argent dont il avoit besoin; de sorte que le Consul Génois, après avoir attendu inutilement pendant quelque tems que les sujets de Barason vinssent payer les dettes, ou plutôt la rançon de leur Roi qu'il retenoit comme prisonnier sur sa flotte, remit à la voile & ramena Barason à Gênes. Ce Roi avanturier, qui, au lieu de payer aux Génois les sommes considérables qu'il leur avoit promises, & par l'espoir desquelles il les avoit amorcés & engagés à l'élever au thrône, étoit venu à bout de duper les plus fins, & peut-être les plus intéressés des hommes, & de les faire débourser eux-mêmes toutes les sommes dont il avoit besoin pour soutenir le rôle brillant qu'il vouloit jouer, n'étant en état ni de rembourser les capitaux qu'il devoit aux Génois, ni d'en payer les intérêts, ni même de leur donner aucune sûreté pour leurs avances, devint à son retour à Gênes l'objet de la risée & du mépris public. Voyant qu'il n'avoit point d'argent ni de ressources, & qu'il n'y avoit rien à en tirer,

Barason, est couronné à Cagliari.

Il revient à Gênes.

Il retourne en Sardaigne sans fruit.

De retour à Gênes, il y est mis en prison.

en perdit toute considération pour lui, on n'eut plus aucun égard ni respect pour sa prétendue royauté; & enfin le masque de l'illusion grossie par l'espoir & la cupidité, étant tombé, on ne vit plus dans lui que le téméraire & l'insensé Barason; c'est bien ici qu'on peut faire l'application de ces paroles du Poëte-Philosophe (*a*) *Eripitur persona, manet res.* Jusqu'alors Barason avoit été en quelque façon comme le prisonnier de la République, gardé à vûe à la vérité; mais toujours sur un pied honorifique & traité d'une façon convenable au titre qu'il portoit; mais à son second retour à Gènes après sa malheureuse tentative, on ne garda plus de mesures avec lui, nonobstant le respect dû aux têtes couronnées, ses créanciers le firent mettre en prison. Il y demeura huit ans, & n'en sortit qu'après avoir entiérement satisfait les Génois (*). Ainsi finit cette espéce de Comédie dont tout le désagrément & le ridicule fut pour eux: ils eurent le chagrin de se voir joués & compromis par un avanturier, de se voir la dupe de leur avidité crédule, & d'apprêter à rire à leurs ennemis qui les raillerent du mauvais succès de leur entreprise.

La guerre se rallume entre les deux peuples.

Cependant la guerre s'étoit rallumée fortement entre eux; & ce qu'il y eut de singulier & de plus triste encore pour les Génois, c'est que pour mieux les chagriner & les contrecarrer en tout, les Pisans qui s'étoient opposés avec tant de chaleur à l'élévation du prétendu Roi de Sardaigne, prirent la détention de ce même Barason, la violence & l'insulte qu'ils prétendoient faites à ce Monarque retenu en prison contre le droit des gens, & le respect dû à son caractére, dont ils feignoient de vouloir être les vengeurs, pour le prétexte des nouvelles hostilités qu'ils firent sur le territoire des Génois. Ainsi ces derniers leur fournissoient de toutes façons des armes contre eux-mêmes. Les Pisans arrêterent aussi un de leurs navires qui avoit fait nauffrage sur les côtes de Sardaigne, prirent tout l'équipage & s'emparerent des marchandises qui s'y trouverent. Les Génois firent redemander ce vaisseau; mais ils reçurent pour toute réponse, que, quand ils auroient rendu la liberté au Roi de Sardaigne qu'ils retenoient prisonnier injustement & contre toutes les loix, ils obtiendroient la satisfaction qu'ils demandoient. D'un autre côté les autres Juges de Sardaigne, profitant de l'absence de Barason, & du trouble occasionné par le renversement de ses affaires, entrerent de nouveau à main armée & secondés des Pisans, dans la contrée ou judicature d'Arborea, & la dévasterent totalement. Par-là la face des affaires changea de toutes façons en Sardaigne au désavantage des Génois. Pour surcroit de chagrin pour eux, les Pisans qui n'avoient paru soutenir un instant le propre ouvrage de leurs ennemis, le captif Barason, que pour avoir sujet de mortifier doublement les Gé-

Nouveaux troubles en Sardaigne.

(*a*) Lucret. Ch. 3.

(*) Ils menerent encore leur prisonnier en Sardaigne en 1168, pour y ramasser quelqu'argent qu'il leur donna; mais n'étant apparemment pas satisfaits de cet acompte, ils le ramenerent à Gènes; enfin ils conduisirent en Sardaigne pour la derniere fois en 1171 ce Barason, qui ayant achevé de les payer, y fut laissé par eux pour y exercer sa prétendue souveraineté & s'arranger avec ses sujets comme il l'entendroit. On ignore ce qu'il devint depuis, & il n'est plus parlé dans l'histoire de Sardaigne de ce fantôme de Roi. *Murat. Ann. d'Italie* Tome VI.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

L'Empereur donne l'investiture de la Sardaigne aux Pisans.

nois à son occasion, ayant changé de batterie & abandonné Barason à ses fers qu'ils n'avoient pas envie de briser, députérent Uguccione, l'un de leurs Consuls, vers l'Empereur qui étoit alors en Allemagne, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé en Sardaigne, lui faire connoître leurs droits sur cette Isle, & lui en demander l'investiture pour leur République. Ce Consul, habile négociateur, vint à bout par ses intrigues de réussir auprès de Frédéric; un présent de treize mille marcs vint sur tout à bout de le déterminer en faveur de Pise. Ce Prince, fort libéral de ce qui ne lui coûtoit rien, & qui panchoit volontiers pour ceux qui lui donnoient le plus, investit par l'étendard cette République, dans la personne du Consul son représentant, de la souveraineté de toute la Sardaigne. Appuyés de ce titre, depuis ce moment les Pisans ne négligerent rien pour soumettre l'Isle à leur domination, & peu de tems après ils réussirent à la rendre leur tributaire, à l'exception des deux contrées de Cagliari & d'Arboréa (ou Oristagni) qui étoient encore tributaires des Génois.

1165 & suiv. Les Génois appellent à Frédéric de son jugement.

Peu contens de la décision de l'Empereur, ils en appellerent à lui-même & lui envoyerent des députés pour lui représenter leurs droits respectifs sur l'Isle dont il avoit donné l'investiture aux Pisans au mépris de ces mêmes droits. Ces députés étoient au nombre de huit, parmi lesquels étoit ce même Aubert Spinola, dont il a déja été fait mention plus haut, qui s'acquit encore beaucoup de gloire dans cette occasion, & rendit un grand service à sa patrie par la fermeté avec laquelle il défendit ses droits en présence de l'Empereur. Il eut seul la fermeté de dire hautement, *que Gênes périroit avant que de céder la Sardaigne aux Pisans.* Il soutenoit avec les autres députés de Gênes, que l'Empereur n'avoit pû, sans commettre injustice envers les Génois, investir une autre ville de leur bien, de leur conquête, le prix de leur sang & de leurs travaux. De leur côté les Pisans se plaignoient, qu'au mépris de la décision de l'Empereur & de l'investiture qu'il leur avoit donnée de toute l'Isle, les Génois y conservoient encore la possession de deux contrées, & demandoient que l'entrée de la Sardaigne leur fût absolument interdite. L'Empereur se trouva fort embarrassé: il avoit décidé en faveur des Pisans, & de plus reçu leur argent; cependant son intention n'étoit pas de désobliger & de léser ouvertement les Génois, dont il n'avoit pas connu, ou peut-être pas voulu connoître les droits, & dont il avoit, pour le moins, autant besoin pour l'exécution de ses projets, que de leurs adversaires. Voulant leur donner quelque ombre de satisfaction, il fit examiner les prétentions des deux peuples à différentes reprises; mais soit qu'il ne voulût pas revenir d'un jugement qu'il avoit rendu, ainsi que sont ordinairement la plûpart des Princes qui ne veulent pas avouer qu'ils se sont trompés, soit que l'affaire fût réellement trop embrouillée pour qu'il fût possible de l'éclaircir, & de constater la légitimité des prétentions respectives des deux parties, les Commissaires que Frédéric nomma pour le jugement de cette affaire, d'accord avec lui ou non, la traînerent en longueur & la laisserent toujours indécise. Par provision, en vertu de la derniere concession à eux faite, les Pisans resterent toujours en possession de la souveraineté de l'Isle, ou plutôt du droit de souveraineté, vû que les Génois en possédoient toujours deux contrées. Au fond il est certain qu'il étoit très-difficile à l'Empereur d'accorder ce différend, & de

Noble hardiesse d'Aubert Spinola.

L'Empereur ni ses Commissaires ne peuvent juger le différend.

de sçavoir en faveur de qui il devoit se décider, ce qu'il ne pouvoit faire en faveur de l'un sans faire visiblement une injustice à l'autre. En effet les deux Républiques avoient dans l'Isle des établissemens, & des possessions de tems immémorial; les droits de l'une & l'autre étoient très-anciens & réellement incontestables; ils remontoient à la même date, sçavoir à la conquête qu'elles avoient faite en commun de la Sardaigne plus de cent-cinquante ans auparavant sur les Sarrazins. Si d'un côté la possession des Pisans paroissoit plus complette à quelques égards, de l'autre les droits des Génois sembloient plus réels & plus authentiques; ils les appuyoient même de plusieurs circonstances de cette conquête, fort avantageuses à leur cause, & prouvoient qu'il leur avoit toujours été payé des redevances par les habitans de l'Isle, ainsi que par les Gaiétains & les Napolitains qui y venoient commercer ou charger du sel; ces redevances consistoient en un écu, deux vases de terre pleins de poisson, & deux barils de vin qu'ils envoyoient aux vaisseaux Génois qu'ils rencontroient. Ne pouvant accorder les deux peuples, ni décider de la validité de leurs prétentions, les Commissaires de Frédéric qui ne vouloient point non plus donner un démenti à leur maître en détruisant ce qu'il avoit fait, & rétractant son jugement en faveur des Pisans, firent inutilement tous leurs efforts pour les empêcher d'en venir aux mains. Frédéric de plus en plus embarrassé, renvoya le jugement de cette contestation à la Cour Impériale (au Conseil Aulique); c'étoit en reculer bien loin la décision, mais il ne cherchoit aussi qu'à gagner du tems pour se dispenser de prononcer. En attendant ce jugement si désiré, les Génois ne cherchoient qu'à se venger de toutes leurs disgraces, sur ceux qui en étoient les seuls auteurs. L'expiration de la tréve que l'Empereur les avoit forcés de faire avec les Pisans, leur en ayant bientôt fourni les moyens, ils les attaquerent de tous côtés, & leur firent des prises sur mer en plusieurs rencontres. Les Pisans leur rendirent pertes pour pertes, & leur firent beaucoup de prisonniers. Ces ennemis acharnés se firent réciproquement le plus de mal qu'ils purent tant sur terre que sur mer, & furent alternativement vainqueurs ou vaincus, selon qu'ils se trouverent inférieurs ou supérieurs en forces. Frédéric qui les voyoit à regret s'entredétruire & retarder par là son expédition contre la Sicile, qui lui tenoit tant à cœur, tenta encore de les amener à un accomodement. Il envoya à cet effet un Commissaire à Porto-venere, ville appartenante aux Génois, pour y tenir une conférence, ou une assise, où chacun de ces peuples fut obligé d'envoyer un de ses Consuls pour plaider sa cause. Soins inutiles! le Commissaire Impérial ne put venir à bout de concilier les deux partis, aucun ne voulant se relâcher en rien de ses droits & prétentions. Cette conférence ne servit encore qu'à aigrir les esprits de part & d'autre. Les deux Consuls n'en sortirent & ne remonterent chacun dans leur galere, que pour aller rejoindre leur flotte & la disposer au combat. Peu de tems après elles se rencontrerent à presque égale distance de Gênes & de Pise, & elles en vinrent aux mains avec tout l'acharnement & la fureur de deux peuples ennemis qui se détestent, qui désirent depuis longtems d'en venir aux mains, & dont la haine a été retenue par quantité d'obstacles qui n'ont fait que l'attiser encore. La victoire, long-tems incertaine, se déclara enfin pour les Génois. Quoique blessé, leur

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Droits respectifs des deux peuples sur la Sardaigne.

Redevances payées aux Génois.

Nouvelles hostilités de part & d'autre.

Conférence inutile à Porto-venere.

Avantage remporté par les Génois sur les Pisans.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Consul s'empara de la galere que montoit le Consul Pisan, l'obligea de se rendre, & conduisit en triomphe à Gênes son prisonnier.

Ravages faits par les Pisans.

Résolus d'effacer la honte dont ils étoient couverts par cette défaite & par la prise de leur Consul, le plus sensible échec pour leur fierté, les ennemis de Gênes tournerent leurs armes d'un autre côté, & furent plus heureux. Ils brûlerent Capo-Corso. Le 21 Août de la même année (1165) ils surprirent, Albenga, ville située sur la côte du Ponant, la pillerent & la réduisirent presque en cendres. Delà étant allés avec trente & une galeres pour chercher & combattre la flotte de Gênes qui étoit sur les côtes de Provence, se trouvant inférieurs en nombre, ils n'oserent accepter le combat que les Génois leur présenterent. La flotte Génoise, commandée par le Consul Grillo, étoit de quarante-cinq galeres. Il y eut pourtant quelques escarmouches entre eux, mais la nuit les sépara. Privés de l'espoir de vaincre à leur tour leurs ennemis, forcés de se retirer sans avoir rien fait de remarquable ni de glorieux, si ce n'est des ravages sur des côtes sans défense, les Pisans voulant au moins nuire aux Génois, détacherent huit galeres pour garder l'embouchure du Rhône, & empêcher le passage des convois de vivres que les Génois faisoient venir de la Provence. Le Consul Grillo en ayant eû avis, prit quatorze galeres pour donner la chasse aux Pisans. Prévenu sous main que le Comte de St. Gilles, Seigneur de cette côte, favorisoit les ennemis, & faisoit même quelques levées en leur faveur, Grillo lui envoya un de ses officiers pour sonder adroitement ses intentions. Tranquille à cet égard par la réponse du Comte, qui parut plutôt disposé à épouser le parti des Génois, que celui de leurs ennemis, le Consul remonta le fleuve le long de la terre pour chercher les Pisans. Trop foibles encore pour l'attendre, ceux-ci se virent contraints de prendre la fuite & de remonter le fleuve jusqu'à l'Isle de Camargue. Pendant que le Consul Génois les attendoit à l'embouchure du Rhône, qui se divise là en deux branches, & se contentoit de garder la plus large de ces embouchures, les Pisans eurent l'adresse de se sauver par la plus étroite, appellée la Brassiere ayant gagné la pleine mer, ils se hâterent de rejoindre le reste de leur flotte, charmés d'être échappés de ce mauvais pas. Ils n'en furent pas plus heureux pour cela: leur flotte fut dans sa retraite battue par une affreuse tempête, qui leur coula à fond douze galeres avec tout l'équipage.

Les deux flottes se donnent la chasse tour à tour.

N'étant plus en état de tenir la mer contre leurs ennemis, ils voulurent s'en dédommager en tombant de nouveau sur leurs côtes qu'ils crurent sans défense par l'éloignement de leur flotte. Dans cette persuasion ils se présenterent devant Porto-venere, s'imaginant qu'ils n'avoient qu'à se montrer devant cette place pour la surprendre & la piller, aussi aisément qu'ils avoient fait à Albenga; mais la vigoureuse résistance des habitans de Porto-venere détruisit leurs espérances; ils ne purent pas même faire leur descente. Voyant que leur attente étoit trompée, ils ne voulurent pas entreprendre le siége de cette place qu'ils prévoyoient de voir être long à cause de la défense opiniâtre de ses habitans & même inutile à cause des puissans secours qu'ils sçavoient bien que les Génois ne manqueroient pas d'y envoyer & qu'ils n'avoient pas envie d'attendre. Les Pisans se contenterent d'envoyer plusieurs

Tentative inutile des Pisans à Porto-venere.

détachemens pour mettre le feu au fauxbourg, & ravager la côte, & enfin de faire tout le mal qu'ils purent sans presque sortir de leurs vaisseaux. Ainsi finit cette expédition assez infructueuse pour les deux partis.

Gênes en guerre avec ses voisins.

Quelques seigneurs voisins ou vassaux de Gênes profiterent de l'embarras où elle se trouvoit par sa guerre avec Pise, & de l'occupation que les Pisans donnoient à toutes ses forces, pour piller impunément son territoire & y commettre mille excès. L'un d'eux, nommé Ughetto Carpena, qui possédoit un château fortifié, situé sur un petit rocher au bord de la mer, non loin de Vernazza, incommodoit beaucoup le pays d'alentour par ses courses; secondé par les Pisans, il venoit faire des ravages jusqu'aux environs de Porto-venere. Voulant y mettre fin, Simon Doria, citoyen courageux & zélé, ramassa trois cens hommes, à la tête desquels il vint attaquer ce nouveau Cacus dans le château qui lui servoit de retraite. S'étant emparé des hauteurs voisines, il le prit bientôt, le démolit, & conduisit Carpena prisonnier à Gênes avec quelques complices de ses brigandages. Les Génois furent moins heureux contre un ennemi plus puissant & plus dangereux. Guillaume, Marquis de Montferrat, seigneur ambitieux & avide d'augmenter son domaine déja considérablement accru par les terres dont l'Empereur lui avoit fait don, & Feudataire des Génois pour quelques-unes, les attaqua avec succès, & leur enleva les châteaux de Palodi & d'Otagio. Vainement ils porterent leurs plaintes à l'Empereur de cette usurpation, ils prenoient mal leur tems; ils furent d'autant moins bien venus à se plaindre de Guillaume, que ce Seigneur étoit un des plus affectionnés au parti de l'Empereur, auquel il avoit rendu plusieurs services, & qu'il étoit fort en faveur auprès de ce Prince, qui dissimuloit volontiers dans ses courtisans & favoris, des usurpations dont leur maître leur donnoit lui-même l'exemple. D'ailleurs, les ennemis jurés de Gênes, les Pisans, qui étoient alors mieux en cour, parce qu'ils étoient plus utiles à l'Empereur dont ils servoient plus aveuglément les vûes (*) n'eurent sûrement pas peu d'influence dans cette affaire; & leur crédit ne contribua pas peu à empêcher Frédéric de donner aux Génois la satisfaction qu'ils demandoient.

Voulant cependant se maintenir toujours dans la possession de leurs droits sur la Sardaigne, où l'on a vû qu'ils avoient rendu anciennement tributaires les deux Judicatures d'Arboréa & de Cagliari, les Génois y envoyerent le Consul Aubert Recalato pour demander le tribut ordinaire, qui fut payé de bonne grace par les Juges des deux contrées. Celui même de Cagliari s'engagea de fournir dans quatre ans une certaine somme aux Génois. Cette nouvelle étant venue aux oreilles des Pisans, toujours jaloux à l'excès de la sou-

(*) Vendus aux intérêts de Frédéric qui leur avoit rendu les régales & tous leurs droits, & accordé quantité d'exemptions & de priviléges dans ses Etats, ils l'aidoient dans la guerre qu'il faisoit aux Romains & au Pape Alexandre III; leurs Consuls tenoient Rome bloquée avec douze galeres, y empêchoient l'entrée des vivres, & pilloient même les dehors de la ville & les maisons de campagne. Dans la même année (1165) ils croiserent avec leurs galeres sur les côtes de Provence dans le dessein de prendre le Pape qui retournoit de France en Italie. Ils arrêterent même un bâtiment où ils avoient eû vent par leurs espions, que le Pape devoit s'embarquer; mais ils ne l'y trouverent point, parce qu'Alexandre ayant été averti des embûches que les Pisans lui tendoient, étoit parti sur un autre bâtiment.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

veraineté exclusive qu'ils prétendoient avoir sur cette Isle, elle les mortifia beaucoup; mais ils furent contraints de dissimuler le chagrin qu'ils en ressentirent, & de différer leur vengeance jusqu'à un autre tems, parceque toutes leurs forces étoient occupées ailleurs. Par-là hors d'état de continuer la guerre avec vigueur, les Pisans eurent recours aux intrigues & aux menées secrettes pour donner de la tablature à leurs ennemis chez eux-mêmes, & les empêcher d'entreprendre quelque chose contre eux, pendant qu'ils étoient occupés à servir l'Empereur dans ses projets. Le bonheur de Pise voulût que Gênes fût alors en proye à des dissentions & troubles domestiques, qui l'empêchoient de profiter de l'éloignement des forces des Pisans pour pousser vivement la guerre contre eux en Sardaigne; & le bonheur de Gênes fut que les Pisans distraits ailleurs par d'autres expéditions pour le service de Frédéric, ne purent pas profiter des troubles & des divisions intestines de Gênes, pour l'attaquer & l'accabler, ainsi qu'ils auroient infailliblement fait. Nous viendrons tout à l'heure à ces troubles, & nous remonterons jusqu'à leur origine.

Ruses & artifices inutiles des Pisans.

Ne pouvant dans la circonstance actuelle tirer aucun parti des divisions intestines de Gênes, les Pisans chercherent au moins à les fomenter, & à leur assurer une durée d'où dépendoit une partie de leur propre tranquillité. Dans ce dessein ils s'aviserent de faire entrer dans Gênes plusieurs de leurs espions déguisés en hermites (*), qui, sous prétexte de prêcher la paix & de rétablir la concorde parmi les citoyens, attisoient encore le feu de leurs divisions, & avoient l'œil sur tout ce qui se passoit dans Gênes. D'un autre côté faisant amasser le peuple dans les rues & sur les places, affectant de grands dehors de zéle & de religion, ils déclamoient fortement contre la guerre avec les Pisans au sujet de la Sardaigne, & l'exhortoient à mettre fin à toutes ces guerres & effusions de sang continuelles, & si criminelles entre freres & Chrétiens. Ces pieuses déclamations firent d'abord impression sur le petit peuple facile à échauffer, mais les gens sensés ouvrirent les yeux sur le but & l'effet dangereux de ces prédications; l'artifice étoit trop grossier pour n'être pas bientôt éventé. Les émissaires Pisans furent reconnus sous le masque où ils se cachoient; & la populace furieuse d'avoir été la dupe de leurs beaux sermons, & toujours outrée dans ses passions, auroit infailliblement assommé ces prétendus Missionnaires, si les Consuls plus humains n'eussent pris soin de dérober ces misérables à la fureur, en les faisant chasser de la ville avec dérision. Ce n'est pas tout encore. Deux galeres postées comme aux aguêts par les Pisans à l'entrée du Port de Gênes, pour épier toutes les démarches de leurs ennemis, se trahirent elles-mêmes par quelques hostilités dont leur avidité & leur inimitié, plus fortes que la prudence & la politique, ne purent s'abstenir. Le Consul Ansaldo Tanclero sortit d'abord avec sept galeres pour leur donner la chasse; mais elles prirent le large avec vîtesse, & se retirerent dans le canal de Piombino. Elles y furent poursuivies par le Consul

(*) C'étoit alors la mode; on voyoit quantité de moines ou d'hermites, s'érigeant en missionnaires, courir de villes en villes, assembler & prêcher le petit peuple sur les circonstances, sur la religion &c. C'est à peu près de cette façon qu'on échauffoit les esprits & qu'on y jetoit la fureur des Croisades; les premieres ont été le fruit & le résultat de ces sortes de prédications.

qui les y joignit, les attaqua vigoureusement, & s'en feroit indubitablement rendu maître, sans une terreur panique qui s'empara des siens & fit tourner l'avantage du combat du côté des Pisans. Croyant voir venir une flotte plus considérable au secours de leurs ennemis, les Génois se retirerent du combat avec tant de précipitation & de désordre, que deux de leurs galeres y resterent engagées & tomberent au pouvoir des ennemis. Ils revinrent bientôt en force sous la conduite de Baudouin, & présenterent de nouveau le combat aux Pisans; mais la fortune ne leur fut pas plus favorable cette fois, & ils perdirent encore deux galeres, dont l'une étoit leur capitane. Ce nouvel échec fut un effet de l'esprit de faction & de parti, qui à peine naissant, régnoit déja dans Gènes avec fureur, & pour la premiere fois commençoit ici à se développer au dehors & à influer sur ses succès; suites funestes des dissentions civiles la plus triste playe d'un Etat. Les Génois furent défaits au moment qu'ils étoient prêts de remporter la victoire, ce qui arriva par la division qui se mit entre leurs chefs, & la défection d'une partie de leur flotte qui abandonna le combat, & y laissa l'autre, montée par ceux d'une faction opposée, aux prises avec un ennemi beaucoup supérieur en forces. Il y a beaucoup d'apparence que c'est à ce même esprit de faction, à ces inimitiés particulieres qui l'emportoient sur le bien de la patrie, plutôt qu'à la prétendue terreur panique des Génois, ainsi que le rapportent quelques-uns de leurs historiens, qu'il faut attribuer leur précédente défaite. La dissention & l'anarchie étoient telles alors dans le sein de cette République, que cette défection demeura impunie.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Echecs que reçoivent les Génois.

Quelque tems après le Consul Aubert Spinola, résolu de réparer l'honneur des armes Génoises, partit avec sept galeres pour chercher les Pisans. Ayant fait la jonction de son escadre avec celle du Consul Del-Moro qui revenoit des côtes de Provence avec quatre galeres, il rencontra les ennemis & fit les dispositions nécessaires pour les attaquer; mais ils n'attendirent pas le combat & se retirerent à la faveur de la nuit. Cette escadre de Del-Moro avoit été premierement destinée à joindre la flotte d'Alphonse, Roi d'Arragon & Comte de Provence, & l'aider à faire la conquète du château d'Aubaréde en Provence, que le Comte de Saint Gilles avoit usurpé sur lui, sur les promesses que le Roi d'Arragon avoit faites aux Génois, de chasser les Pisans de toutes les terres de sa domination. Ayant appris que ce Prince éludoit de remplir ses engagemens avec la République, le Sénat avoit rappellé le secours qu'il lui avoit envoyé, & ordonné à Del-Moro de joindre l'escadre de son Collégue.

Cependant les négociations recommencerent: Frédéric fit cette année (1167) de nouvelles tentatives pour accomoder les deux peuples. Il leur défendit d'en venir à aucunes voies de fait; & paroissant même, soit par inconstance, ou plutôt dans des vûes intéressées, soit qu'il les trouvât plus raisonnables & moins obstinés, vouloir traiter à leur tour les Génois plus favorablement que leurs adversaires, il fit ordonner aux Pisans de relâcher les prisonniers qu'ils avoient faits dans les derniers combats, ce qui déplut tellement aux Pisans qu'ils refuserent nettement de lui obéir. De leur côté Villani Archevêque de Pise, & Hugues Archevêque de Gênes, Prélats encore plus respectables par leurs vertus & leur zéle patriotique, que par leur dignité, si-

Nouvelles négociations inutiles.

rent tous leurs efforts pour fléchir la haine opiniâtre de leurs concitoyens, & les déterminer à se prêter aux vûes de pacification de l'Empereur. Ce Prince envoya séparément l'Archevêque de Mayence à Pise, & celui de Cologne à Gênes pour concilier les esprits & les porter à cette paix par lui tant désirée. Les Commissaires Impériaux se donnerent tous les mouvemens possibles pour y parvenir, la République de Lucques interposa aussi ses bons offices, comme médiatrice & amie commune, entre ses deux voisins. Enfin dix Commissaires furent nommés de part & d'autre par les deux peuples pour travailler à cet accomodement. Mais tout fut inutile, leur animosité réciproque, leur obstination mutuelle dans leurs prétentions sur la Sardaigne, dont aucun ne vouloit se départir en rien, rendirent toutes ces négociations infructueuses. A peine les Commissaires s'étoient-ils séparés, que la guerre recommença entre eux avec l'acharnement ordinaire. Soit même que quelqu'offense de la part des Pisans, ou quelqu'intérêt particulier engageât les Lucquois à entrer en guerre avec Pise séparément & pour leur propre querelle, soit qu'ils s'y portassent uniquement en faveur de Gênes & en vertu de quelque alliance secrette avec elle, pour opérer une diversion & obliger les Pisans à consentir à la paix, à laquelle le plus grand obstacle étoit de leur côté, cette République, ci-devant neutre & médiatrice, intervint dans la querelle & déclara la guerre aux Pisans, sans cependant joindre ses forces à celles des Génois. Les Lucquois battirent plusieurs fois les Pisans, entr'autres vers le milieu de cette année, auprès du château d'Asciano qu'ils emporterent sur eux d'assaut; ils leur firent beaucoup de prisonniers dans cette occasion. Une preuve qu'ils n'agissoient pas sans connivence avec les Génois, c'est qu'ils envoyerent à Gênes les prisonniers qu'ils firent dans cette occasion, parmi lesquels se trouvoient douze Sénateurs de Pise, pour être échangés contre ceux que les Pisans avoient précédemment faits aux Génois.

1168. Les Lucquois se déclarent contre Pise.

Les Pisans battus par les Lucquois.

Profitant du désordre où cette défaite jetoit leurs ennemis, & de l'utile diversion que Lucques faisoit en leur faveur, les Génois envoyerent Nicolas Rodolfo avec treize galeres pour chercher la flotte Pisane sur les côtes de la Provence. Sçachant qu'ils étoient favorisés par les Provençaux, le Général Génois eut soin de ranger toujours la côte pour empêcher les Pisans de gagner la terre, & de trouver une retraite chez leurs alliés. En effet les Pisans, inférieurs en forces, voulurent vainement y chercher leur salut, & ne purent échapper de ce mauvais pas qu'en laissant quatre galeres au pouvoir des Génois. Voulant être réciproquement utiles à ses nouveaux alliés, Gênes envoya encore seize galeres commandées par Gui Gotardo, pour joindre la flotte de Lucques; mais Gotardo fut obligé de revenir avec la sienne sans avoir pu faire cette jonction, en ayant été empêché par trente galeres Pisanes qui le poursuivirent & le harcelerent continuellement dans sa route, & contre lesquelles la trop grande inégalité des forces l'empêcha d'en venir aux mains. C'est à cette date qu'on peut placer l'origine de l'amitié qui fut toujours constante depuis entre Gênes & Lucques; ainsi qu'on le verra dans la suite, ces deux Républiques se montrerent jalouses de se donner, comme à l'envi, des témoignages de cette inviolable amitié, qui fut cimentée par quantité de services réciproques. Noble & rare émulation!

Expédition des Génois contre les Pisans.

Alliance de Gênes & de Lucques.

Genes se trouva dans ce tems-là dans un assez grand embarras, dont sa po-

litique adroite la tira pourtant fort heureusement. La puissance maritime de cette République, ses exploits, l'esprit militaire dont elle étoit animée, faisoient que son alliance étoit recherchée par différens Princes; on en a déja vû plusieurs exemples précédemment. Guillaume II, Roi de Sicile, ou plutôt la sage Reine Marguerite sa mere, Régente du Royaume pendant sa minorité, qui n'ignoroit pas les projets de l'Empereur (Frédéric), & l'orage qui étoit prêt à fondre sur la Sicile, voulut le prévenir avant qu'il crevât, & se fortifier par des alliances; elle crut devoir particuliérement se procurer celle des Génois. On a vû plus haut qu'ils s'étoient déja engagés par un traité avec Frédéric, de le seconder dans son expédition contre la Sicile. Quelque flatteuse que fût pour eux l'alliance de ce Royaume, qui devoit sans doute être beaucoup plus avantageuse, la crainte de se brouiller avec l'Empereur, ennemi dangereux & irréconciliable, les força de chercher une défaite honnête pour s'exempter d'accepter le dangereux honneur que la Reine de Sicile vouloit leur faire, sans cependant offenser ou compromettre la Sicile ni l'Empereur. Ami Grillo & Roger de Castelli, envoyés de la République à la cour de Palerme, sçurent si bien colorer leurs excuses, s'y prirent avec tant d'adresse, qu'ils vinrent à bout de faire agréer & même approuver à la Reine le refus que Gènes étoit forcée de faire d'une alliance qui ne pouvoit dans les circonstances que lui être de toute façon préjudiciable, vû les obligations qu'elle avoit à l'Empereur, & la circonspection avec laquelle elle étoit obligée de se conduire avec lui. Marguerite goûta les raisons des Génois & il n'en fut plus question. Ils firent cependant un traité de paix & d'alliance six ans après avec le Roi de Sicile, pour lors majeur.

[illegible] Gên[illegible] puis son origine jusqu'à l'an 1190.

Gênes refuse l'alliance de la Sicile.

Pendant ce tems-là les affaires de Frédéric alloient toujours en déclinant en Italie: il en étoit parti comme furtivement, il est vrai qu'il y laissoit encore après lui la terreur de son nom. On y craignoit toujours son esprit fécond en intrigues & en ressources, sa fureur irritée par les obstacles & par les revers, son retour subit, & sur tout le cortége d'une armée formidable, qui l'avoit toujours accompagné dans ses précédens voyages. Les ligues de Lombardie & de Vérone, trop tardives pour la défense & le bonheur de l'Italie, qui venoient cependant d'en chasser l'ambitieux Frédéric, se fortifioient de jour en jour, & se trouvoient alors composées des principales villes de cette malheureuse Province, au nombre de plus de vingt. Gènes invitée d'y entrer, de grossir un parti auquel elle étoit capable de donner beaucoup de poids & d'ascendant par sa puissance, envoya des députés à l'assemblée générale de ces Villes, qui se tenoit à Vérone; mais il n'y eut rien de conclu. Il y a apparence que le plan de politique soutenu que cette République s'étoit tracé, l'empêcha toujours d'entrer dans aucun traité contre un Empereur, dont, quoiqu'absent, elle croyoit avoir toujours également à craindre & à espérer. La rivale de Gènes, Pise parut aussi se conduire toujours par les mêmes principes; elle n'entra point non plus dans cette ligue. Malheureusement pour l'Italie, ces deux Républiques, les plus puissantes alors, (si l'on en excepte Venise, que sa situation & sa force mettoient hors d'atteinte & empêchoient de prendre part à ces troubles, ou au moins aux disgraces des autres villes; car l'on sçait d'ailleurs la glorieuse part que cette République prit à la défaite de Frédéric, & l'humiliation où ce fier Empereur se vit ré-

Gênes refuse d'entrer dans la ligue de Lombardie.

duit dans sa capitale) ces deux Républiques, dis-je, en état par leur marine & par leurs forces, de faire pencher la balance du côté pour lequel elles se seroient décidées, trop occupées de leurs propres intérêts, de leurs prétentions, de leurs projets de conquête, de vengeance, ou d'agrandissement; amoureuses de la liberté, mais pour elles & chez elles seules, & peu empressées de s'unir avec leurs voisins pour la conservation & la défense de la liberté commune, furent presque toujours unies avec les oppresseurs & les plus dangereux ennemis de l'Italie, seconderent trop souvent leurs projets, & furent, même quoique neutres, comme le garant, par leur inaction, de la servitude des autres villes. Peut-être leur fatal égoisme, leur amour patriotique trop exclusif, trop circonscrit dans les murs de leur ville, les rendit-il insensibles au malheureux sort de leur commune patrie, de l'Italie: peut-être entroit-il aussi dans leur politique jalouse de laisser accabler ou asservir les villes voisines de leur territoire; peut-être s'applaudissoient-elles en secret de voir s'épuiser & s'affoiblir tout ce qui les entouroit, pour n'avoir rien à craindre de sa part à l'avenir, ou même dans l'espérance de pouvoir le soumettre un jour sans peine à leur domination. Quoiqu'il en soit, il est certain, que, si au lieu de se faire la guerre entr'elles si inutilement & avec tant d'acharnement, ou de la faire tout aussi infructueusement pour les intérêts de Frédéric, ces deux Républiques eussent accédé à la ligue de ces villes aussi courageuses qu'infortunées, eussent réuni leurs efforts à ceux d'une partie de l'Italie gémissante & oppressée sous le joug de Frédéric, ce Prince ni ses successeurs n'auroient jamais pû parvenir à lui donner des loix. On peut dire même que ces deux villes entendirent fort mal leurs intérêts.

1169. La guerre continuoit toujours entr'elles, ainsi qu'entre Pise & les Lucquois, auxquels les Génois s'empressoient de fournir des secours. Il fut encore parlé cette année d'accomodement entre ces villes belligérantes, mais toujours aussi inutilement. Il étoit heureux pour Gênes, que ces nouveaux ennemis des Pisans les tinssent occupés ailleurs, & les empêchassent de faire attention aux troubles domestiques de Gênes & d'en profiter. Nous avons déja fait succinctement mention de ces troubles; nous les avons annoncés dès leur naissance; & nous les avons laissés en arriere pour ne point interrompre le fil de l'histoire extérieure de Gênes. Il est tems que nous revenions maintenant aux dissentions intestines qui déchiroient alors le sein de cette République, dissentions plus funestes pour elles que ses guerres avec les Pisans, par une suite longue & malheureuse de près de quatre cens ans de troubles & de guerres soit entre les nobles, soit entre les nobles & le peuple. Nous allons les suivre & les considérer dans leurs premiers effets.

Troubles domestiques de Gênes.

Gênes étoit en proye aux factions. La fureur des partis armoit les citoyens contre les citoyens; l'opulence, le luxe, la mollesse, l'orgueil de la naissance ou des titres, l'ambition, commençoient à pervertir les Génois. La discorde & la jalousie s'étoient glissées parmi les principaux d'entre eux, divisés par la haine & par leurs intérêts, leur envie réciproque de briller & de dominer. Ils étoient divisés en presqu'autant de factions que de familles; outre toute famille nombreuse & puissante par ses richesses & son crédit, chaque chef de faction avoit pour lui quantité de partisans, tant parmi le peuple de la ville, que parmi les habitans de la campagne, qui prenoient parti dans ces que-

querelles suivant leur passion ou leur intérêt. Ces derniers surtout se livroient sous ce prétexte aux plus grands excès. Enhardis par le relâchement que les guerres continuelles, les expéditions militaires de Gênes, l'esprit de pillage & de désordre, suite trop ordinaire de la guerre, avoient introduit dans le gouvernement & dans le maintien des loix, ils commettoient impunément toutes sortes de crimes & de brigandages. Les chemins n'étoient pas sûrs, les dehors de la ville étoient infestés par une foule de brigands; la licence la plus effrénée régnoit au dedans, le peuple monté au dernier dégré d'insolence & de hardiesse par une prospérité trop constante & trop soutenue, ne connoissoit plus de frein, ne respectoit plus l'autorité des magistrats. Les loix étoient sans force, la voix des Consuls n'étoit point écoutée; leur charge n'étoit plus qu'un vain titre sans pouvoir & sans autorité. Obligés de se donner une garde de trois cens hommes pour la défense & la sûreté de leurs personnes qui n'étoient pas respectées, ils virent qu'il étoit tems de rétablir la subordination, en punissant les auteurs de ces désordres. A cet effet ils envoyerent des Commissaires & des troupes pour réduire les habitans de la campagne & des vallées voisines. Ces Commissaires firent arrêter les plus coupables, instruisirent leur procès, & intimiderent les autres par la punition rigoureuse des criminels. Quelques-uns furent mis à mort; d'autres eurent le poing coupé. Les maisons des auteurs des troubles furent rasées. Ces exemples de sévérité firent leur effet & rétablirent le calme & le bon ordre au dehors. Mais ce n'étoit pas encore tout, il s'agissoit de le rétablir au dedans; ce qui étoit d'autant plus difficile que la haine, l'esprit de discorde & de vengeance y étoient plus enracinées, & sont plus tenaces, plus pénibles encore à extirper que l'esprit de rapine & de pillage. La source de tant de maux & de désordres remontoit jusqu'à cette fatale année (1165) où les Génois avoient pour la premiere fois reçu dans leur ville le prétendu Roi Barason. Il sembloit que la présence de ce Roi avanturier eût été de toutes façons funeste à leur ville, & qu'il y eût apporté avec lui tous les malheurs & les troubles auxquels cette malheureuse ville fut presque toujours depuis en proye. Ce fut à l'occasion de l'entrée de ce Barason que commencerent les premieres dissentions dont il soit fait mention dans l'histoire de Gênes; ou plutôt ce fut à cette occasion que se développerent ces semences de haine & de jalousie long-tems fomentées & dirigées dans les cœurs des principaux de cette République; & que leurs sentimens secrets, long-tems retenus avec effort éclaterent pour la premiere fois.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

Origine de ces dissentions.

Les Consuls, le Sénat & la Noblesse, c'est-à-dire, les principales & les plus opulentes familles de la ville, allerent au devant de Barason pour le recevoir. Dans cette rencontre Fulcone Castelli & Orlando Avocato, chefs de deux familles, des plus puissantes & des plus accréditées de Gênes, se disputerent l'honneur du pas. Comme probablement les esprits étoient déja secrettement aigris, la querelle devint bientôt vive & même sanglante: les deux rivaux étoient accompagnés d'une longue suite, on en vint aux mains, & il y eut plusieurs personnes de tuées de part & d'autre. Quelques historiens disent même qu'un des principaux acteurs du combat, Orlando Avocato, y fut blessé & mourut de ses blessures; ce qui paroît cependant assez incompatible avec le récit qui va suivre, à moins qu'il n'y soit question de ce-

Dispute sanglante au sujet des honneurs du pas.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

lui qui devint le chef de cette famille après la mort de celui-ci, & qu'il ne portât précisément le même nom. Quoiqu'il en soit, cette querelle portée si loin pour un sujet si mince & si léger, fut la féconde pépiniere de quantité d'autres non moins sanglantes & non moins funestes dans leurs suites. Ces haines particulieres mirent souvent les armes à la main des chefs de ces deux familles. Secondées d'un puissant parti, elles ne cherchoient mutuellement qu'à se détruire. D'autres familles laissèrent éclater leur animosité réciproque à ce dangereux exemple, & se firent de même la guerre entr'elles en toutes rencontres avec le plus grand acharnement.

Combat entre plusieurs citoyens, ordonné par le Sénat.

Ne sçachant comment couper racine à ces dissentions cruelles, où la querelle de plusieurs familles étoit toujours épousée par quantité d'autres, & alloit ainsi en renaissant sans cesse & en se perpétuant, désespérant de pouvoir arrêter cette contagion, le Sénat prit un parti, contraire sans doute à l'humanité, à en juger suivant la raison & nos mœurs; mais absolument conforme aux mœurs & à la façon de penser de ce tems-là, & justifié d'ailleurs par l'usage solemnel & établi alors dans presque toute l'Europe. On sçait que les contestations se vuidoient & se décidoient en champ clos par les armes, en présence des Juges du combat qui prononçoient en faveur du vainqueur. Ainsi il ne faut point s'étonner si le Sénat de Gênes, pour empêcher que la querelle & les haines particulieres de quelques citoyens ne missent plus longtems la ville en combustion & ne fissent verser davantage de sang, ordonna que les chefs des familles ennemies prendroient jour pour se battre & vuider leurs différends par les armes. D'autres prétendent cependant que ce n'étoit qu'une feinte de la part du Sénat, ainsi qu'en effet la suite le fait assez présumer, qui ne prit ce parti violent & ne jugea à propos d'ordonner ce combat singulier, que dans la vûe de pouvoir les réconcilier. Si cela est, il y avoit beaucoup d'adresse de sa part & l'événement répondit parfaitement à son attente. Vainement les femmes & les enfans de ces implacables ennemis tenterent de faire révoquer l'ordre de ce combat; mais soit que le Sénat eût ses vûes, ou qu'en effet il aimât mieux voir éteindre ces haines funestes dans le sang de quelques citoyens, que de risquer davantage le salut & la tranquillité de toute la ville, il fut inflexible. Quant à ces ennemis acharnés qui devoient combattre, bien loin de demander une révocation dont ils auroient cru devoir rougir, ils reçurent avec transport l'ordre qui leur fut donné & se disposerent à le remplir. Charmés de pouvoir assouvir librement leur vengeances, ces champions déterminés, au nombre de six parmi lesquels étoient Castelli & Avocato, se rendirent avec empressement au jour marqué au lieu du combat; on avoit choisi à cet effet une salle du palais de l'Archevêché. La présence des Consuls, du Sénat, des Magistrats, des principaux de la ville, de l'Archevêque suivi de son clergé, tous revêtus de leurs habits de cérémonie, & munis de l'appareil de la Religion, rendoit l'assemblée d'autant plus respectable, & le jour d'autant plus solemnel. On avoit eû soin d'exposer au milieu de la salle les reliques de S. Jean Baptiste, objet de la vénération des Génois. Sans être déconcertés par cet appareil imposant & majestueux, les six champions se mesuroient déja fierement des yeux, & attendoient avec impatience le signal du combat. Comme ils étoient dans cette attente, l'Archevêque Hugues, prélat vénérable par son âge & par ses ver-

L'Archevêque empêche le combat.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

tus, généralement aimé & estimé de ses concitoyens à cause de la pureté de ses mœurs & de son amour pur & zélé pour le bien de sa patrie, se leva d'un air majestueux ; il leur tint un discours si attendrissant & si pathétique, sur le barbare dessein qu'ils avoient de s'égorger mutuellement à la face de l'Eglise & de leurs concitoyens, parens & amis, qu'il vint à bout de toucher, de briser ces cœurs endurcis par la haine, de leur faire abjurer une si coupable envie, & d'obliger ces citoyens, ci-devant ennemis mortels & qui n'étoient venus-là que dans le ferme dessein de se plonger les mains dans leur sang, à s'embrasser comme freres. Ce grand changement fut l'ouvrage de la religion & de cette voix naturelle qui crie dans le cœur de tous les hommes, quand ils veulent l'entendre, réveillée à propos par un homme vertueux qui se sert de la religion pour faire le bonheur de ses semblables. Ces six ennemis se réconcilierent en effet de bonne foi; depuis ce moment il n'y eut plus entre eux d'inimitiés ni de querelles; & ainsi graces à la sagesse de l'Archevêque & à la prudence des Consuls & du Sénat, le calme fut rétabli dans Gènes, & la discorde fut bannie d'entre les citoyens. A la vérité elle y poussa bientôt de nouveaux germes; mais ce ne fut point entre les familles dont on vient de parler, qui, à la reserve de celle des Castelli, la plus turbulente & la plus factieuse de toutes, ne prirent aucune part à ces nouvelles dissentions.

Les troubles sont appaisés.

1170.

Gênes refuse de s'allier avec l'Empereur Manuel.

Gènes, tranquille au dedans, reçut cette année une députation de la part de l'Empereur Grec Manuel, ou Emmanuel, qui lui envoya trois ambassadeurs chargés de négocier un traité d'alliance avec elle. Cet Empereur Grec, qui étoit obstiné, on ne sçait trop pourquoi, dans le dessein de recouvrer la souveraineté de l'Italie, que ses prédecesseurs avoient perdue & abandonnée depuis si longtems, ou au moins d'obtenir la couronne impériale des Romains, cherchoit de tous côtés en Italie des alliés capables de le seconder dans ses chimériques desseins. Il avoit déja envoyé précédemment à cet effet au Pape (Alexandre III) des ambassadeurs chargés de riches présens, de propositions & d'offres magnifiques, que ce Pape, connoissant le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les Grecs, n'avoit pas jugé à propos d'accepter. Il se tourna alors du côté des Génois dont la valeur étoit renommée en Orient, & leur fit offrir cinquante-six mille Perpéres, & quantité d'avantages & de priviléges dans sa capitale & d'établissemens dans ses Etats, s'ils vouloient entrer dans son alliance & servir ses projets. Quelque tems auparavant, soit qu'il voulût paroitre les favoriser, en les vengeant de l'insulte qu'ils avoient reçue à Constantinople de la part des Pisans en 1162, soit que ces derniers lui eussent donné quelque sujet particulier de mécontentement, il les avoit chassé de ses Etats & de sa résidence, & leur y avoit interdit tout commerce.

La défiance des Génois, fondée sur ce qu'ils avoient déja été la dupe des promesses de Manuel, ne leur permit pas d'entrer dans aucuns engagemens ultérieurs avec lui, avant que d'avoir entendu le rapport d'Amico de Morta, leur député à Constantinople, qu'ils attendoient de jour en jour. Le Sénat ne donna audience aux Ambassadeurs Grecs qu'après le retour de Morta; ayant appris par lui, que les choses étoient tout autrement que ces ambassadeurs ne les avoient exposées, il refusa tout net de faire aucune alliance avec

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine ju qu'à l'an 1190.

leur maître; & leur premiere audience fut en même tems une audience de congé. Ils furent obligés de s'en retourner & de porter ailleurs leurs pas & leur argent. Le dépit que Manuel conçut de se voir dédaigné & rebuté par les Génois, fit qu'il chercha à se réconcilier avec les Pisans, quoique moins capables de remplir ses vûes; il ordonna à ses ambassadeurs d'entamer avec eux une nouvelle négociation. Plus avides & plus téméraires, les Pisans qui vendoient toujours leurs services au plus donnant, reçurent mieux leurs propositions, & promirent à Manuel plus qu'ils n'en vouloient, ou même peut-être plus qu'ils n'en pouvoient tenir. Il est assez probable que les égards & ménagemens politiques que Gênes avoit constamment pour Frédéric, les engagemens qu'elle avoit pris avec ce Prince, & sur tout la crainte qu'elle avoit de son ressentiment, furent la véritable cause du refus que fit cette République, (trop intéressée d'ailleurs pour laisser échapper une si belle proye) d'entrer dans une alliance si avantageuse, au moins en apparence, pour ses intérêts & le bien de son commerce. Moins difficiles & moins scrupuleux, les Pisans prirent l'argent de Manuel, & n'en resterent pas moins attachés au parti de Frédéric.

Famine à Gênes.

Loin que Gênes voulût s'allier avec les ennemis de ce Prince & entrer dans aucune ligue contre ses intérêts, elle fit en 1171 la réception la plus magnifique à Christian de Buch, Archevêque de Mayence & Commissaire de l'Empereur, qui venant d'Allemagne en Italie, traversa rapidement quantité de villes, & s'arrêta à son passage à Gênes, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Cette partialité marquée des Génois indisposa tellement contre eux les villes qui composoient la Ligue de Lombardie, où, comme on l'a vû, ils avoient refusé d'entrer, qu'elles interdirent toute communication avec Gênes, & défendirent qu'on y transportât aucune espéce de vivres. Cette grande ville se ressentit bientôt de cette défense & se trouva dans la plus grande disette. Cette année est remarquable dans les Annales de Gênes par la cherté extraordinaire qu'il y fit. La famine fut si grande, qu'au rapport de quelques historiens la mesure du bled s'y vendit jusqu'à dix ducats. Ce fut toute la vengeance que les circonstances permirent au ressentiment des villes confédérées, de prendre contre une République trop puissante, pour qu'elles voulussent s'affoiblir en tournant inutilement contre elle leurs forces, dont elles avoient besoin contre un ennemi plus redoutable.

L'Archevêque de Mayence veut pacifier les Pisans & les Génois.

Reconnoissant de la bonne réception des Génois, l'Archevêque de Mayence, homme dangereux & puissant par son crédit auprès de l'Empereur qu'il servoit également par ses intrigues & par son épée, qu'il manioit aussi bien que la crosse, & qui avoit toujours embrassé partialement jusqu'alors le parti des Pisans, voulut profiter de son séjour à Gênes, pour travailler au grand ouvrage de son accomodement avec Pise. Les Génois s'y montrerent assez disposés, & reçurent avec plaisir les ouvertures qu'il leur en fit. Il n'en fut pas de même des Pisans. Ils rendirent aussi beaucoup d'honneurs à l'Archevêque à son passage à Pise; mais ils ne voulurent absolument point entendre parler de la paix aux conditions que l'impérieux Christian leur prescrivoit. Entr'autres il exigeoit qu'ils rendissent sans rançon aux Lucquois les prisonniers qu'ils avoient faits sur eux l'année d'auparavant à Motrone. Les Pisans le refuserent. En vertu du pouvoir qu'il tenoit de l'Empereur, le fougueux

Sect. I. Hiſtoire de Gênes depuis ſon origine juſqu'à l'an 1190.

Prélat, auſſi emporté & auſſi violent que ſon maître, caſſa & annulla tous leurs priviléges, la ceſſion à eux faite de la Sardaigne & les mit au ban de l'Empire, ainſi que les Florentins leurs alliés; les Florentins, voiſins bien dangereux & bien funeſtes pour Piſe, ſes alliés alors, & qui devinrent depuis ſes maîtres! Ce fut dans une diéte qu'il tint auprès de Sienne, & où ſe trouverent quantité de ſeigneurs, d'Evêques & de Conſuls des Villes d'Italie que le Prélat Allemand déploya ſa vengeance contre les Piſans. Comme le jugement de Chriſtian n'étoit pas ſoutenu d'une puiſſante armée capable de le mettre à exécution, les Piſans ſe moquerent de cette eſpéce d'excommunication temporelle, & tenterent avec le ſecours des Florentins, de chaſſer les troupes que ce Prélat avoit à ſes ordres dans le château de San-Miniato. Ils continuerent auſſi les hoſtilités contre les Génois, & ſur tout contre les Lucquois, leurs nouveaux ennemis, ſur leſquels ils remporterent quelques avantages. Ils détruiſirent le château de Motrone que les Lucquois avoient rebâti, & ſe ſeroient même emparés de leur ville ſans le prompt ſecours que les Lucquois reçurent des Génois, leurs fidéles alliés. Pour oppoſer une digue aux incurſions des Piſans ſur le territoire de Lucques, les Génois aiderent encore à ceux de cette ville à bâtir ſur le bord de la mer le château de Viareggio.

Les Piſans refuſent d'y prêter les mains.

Il les met au ban de l'Empire.

Succès alternatifs des Genois & des Piſans.

Décidés de part & d'autre à continuer la guerre avec chaleur, les Génois & les Lucquois s'allierent avec les Siennois, les Piſtoyens, & le Comte Gui, Seigneur puiſſant en Toſcane; & de leur côté leurs ennemis s'appuyerent de l'alliance des Florentins & des habitans de la Garfagnana & de la Verſiglia. Ils engagerent auſſi le Marquis Obizzo Malaſpina, autre puiſſant Seigneur de Toſcane, & Feudataire des Génois pour quelques terres qu'il poſſédoit en Lombardie, à ſe ſoulever contre eux, & à faire une irruption ſur leur territoire avec le ſecours des peuples de la Lunigiane. La nouvelle en étant venue à Gênes, le Conſul Inigo de Fieſque ſe mit promptement à la tête des garniſons de Gavi & de Boſco & de quelques troupes levées à la hâte dans le Montferrat, avec leſquelles il vint à bout de réduire les rébelles. Pour leur ôter tout moyen de ſe ſoulever à l'avenir, ce Conſul fit raſer le château de Paſſano qui leur ſervoit de retraite. Quant à la guerre avec le Marquis Malaſpina, elle ne fut terminée qu'en 1174; mais, comme elle n'offre aucuns faits remarquables, ſe bornant à la priſe de quelques châteaux, à quelques petites actions qui méritent plutôt le nom d'eſcarmouches que de combats, & à quelques ravages de part & d'autres, nous paſſerons ſous ſilence tous ces détails peu intéreſſans pour ne nous occuper que de la guerre de Gênes avec les Piſans, & encore conſidérée en grand.

Les Génois cherchent des alliés contre les Piſans.

Gênes en guerre avec ſes vaſſaux & ſujets.

Suivant toutes les apparences, cette guerre menaçoit de devenir plus générale & plus ſanglante, en prenant de l'aliment autour d'elle & en étendant tous les jours ſon théâtre. Les Génois & les Piſans ſe pourſuivoient impitoyablement ſur mer, & ſe faiſoient réciproquement quantité de mal & de priſes; entr'autres les Génois prirent aux Piſans le château de Pianoſa qu'ils détruiſirent, & s'emparerent d'un de leurs bâtimens ſur lequel ſe trouva Carone, l'un des Conſuls de Piſe; c'étoit de ces priſes que l'orgueil des deux peuples ne ſe pardonnoit point. Ils ne ſe combattoient point avec moins de fureur ſur terre. Il ſeroit trop long & trop fatiguant d'entrer dans le récit

Continuation des hoſtilités entre les deux peuples.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

minutieux de tous ces petits combats qui ne furent jamais décisifs, & qu'on seroit obligé de rapporter & comme de coudre sans suite l'un au bout de l'autre, sans offrir rien de remarquable. Le coup d'œil de ces petits événemens est bon une fois; on aime à voir les efforts du courage & de l'ardeur mutuelle des combattans, quelqu'ils puissent être, & sans peser les noms ni les forces; mais à la longue ce spectacle monotone devient fastidieux. Il est tems de tourner ses regards vers d'autres objets, & de se hâter d'en venir à la fin de cette longue guerre.

Négociations & tentatives inutiles pour la paix.

Les Florentins s'entremirent en 1172 pour accomoder les trois peuples ennemis; & même l'ouvrage de cette paix fut poussé si avant, que mille hommes de chacune des trois villes belligérantes la jurerent (*). Cependant elle n'eut point d'effet, par la découverte que les Génois firent, que les Médiateurs s'entendoient avec les Pisans; & que cette paix simulée n'étoit qu'un piége qu'on leur tendoit à dessein de les endormir, de les faire désarmer, & de les surprendre après sans défense. Il y eut encore une autre tentative au sujet de la paix l'année d'après, où l'Archevêque de Mayence reçut les Pisans en grace, les ôta du ban de l'Empire, dans une diéte qu'il tint dans leur ville le 1 de Juillet, & leur ordonna encore une fois de la part de l'Empereur, de faire la paix avec les Génois, en insistant sur les mêmes conditions qu'il leur avoit imposées deux ans auparavant. Les Pisans en remplirent une partie, mais leurs Consuls étant venus trouver cet Archevêque à San-Donino, pour lui déclarer qu'il leur étoit impossible de se résoudre à remplir les autres, l'emporté Christian les fit arrêter & mettre aux fers (†). Il fit même ensuite des ravages sur leur territoire, avec l'aide des troupes des alliés des Génois, sans pouvoir réduire l'obstination des Pisans, ni les contraindre à faire la paix. Ce ne fut cependant qu'environ deux ans après, que Frédéric, las de voir ces lions furieux, dont il vouloit employer le courage ailleurs & pour lui seul (§), s'entredéchirer continuellement, vint enfin mieux à bout que tous ses Commissaires & envoyés, de pacifier ces ennemis acharnés. Il se rendit lui-même l'arbitre de leurs différends, & fit venir leurs députés à Pavie, où il eut aussi l'adresse de conclure une tréve pour deux ans avec les Confédérés de Lombardie. Après avoir entendu les raisons & prétentions des Génois & des Pisans, il rendit un jugement capable de les accorder & contenter mutuellement. Prenant le même tempérament sage dont avoit usé lors de leur précédente guerre le Pape Innocent II, pour les pacifier & ter-

Obstination des Pisans.

1175. Paix avec les Pisans.

(*) C'étoit ordinairement les citoyens les plus qualifiés, les principaux des villes, & quelquefois les trois Etats, sçavoir la noblesse, le clergé, & le peuple, qui juroient d'observer les traités de paix ou d'alliance, au nom de toute la ville.

(†) On voit dans l'histoire du tems, que cet Archevêque, en mandant aux Génois ce qui s'étoit passé à cette diéte à l'égard de leurs ennemis, leur ordonna, au nom de l'Empereur, de tenir cinquante galeres prettes pour son service pour l'Octave de Pâques, Ainsi on voit pour quelle raison il donnoit tant de mortification aux Pisans. Frédéric avoit besoin des Génois. il leur fit d'abord payer bien cher le petit plaisir que leur causa l'humiliation de leurs ennemis.

(§) Ce Prince se croyoit toujours au moment d'avoir besoin d'eux pour l'expédition qu'il méditoit en Sicile, expédition toujours reculée par les circonstances & qui n'eut jamais lieu de son vivant; d'ailleurs il étoit alors pressé vivement par les Confédérés, auxquels il avoit peine à tenir tête.

miner leur différend au sujet du sacre des Evêques Corses, Frédéric, comme se prétendant seul seigneur & souverain de la Sardaigne, décida „ que cette „ Isle seroit partagée par moitié entre les Pisans & les Génois, que ces der„ niers conserveroient pour leur part les deux contrées ou Judicatures de Ca„ gliari & d'Arboréa, dont ils étoient déja en possession; que le château de „ Viareggio seroit détruit, & que les Pisans ne contreferoient plus la mon„ noye de Lucques". Cette décision assez juste, si seulement elle n'eut pas été si tardive, & qui au fond ne donnoit, ni n'ôtoit rien à aucun des deux partis, satisfit les Génois; mais elle ne fut pas du goût des Pisans, auxquels on a vû que Frédéric avoit donné, ou plutôt vendu précédemment l'investiture de toute la Sardaigne, & auxquels il ne rendit pas leur argent. Quoiqu'il en soit cette décision eut force de loi, ferma la porte à tous les différends ultérieurs des deux peuples au sujet de cette Isle, & termina enfin la quatrieme guerre des Génois avec les Pisans. Bien différente des précédentes, cette guerre toujours stérile en évenemens remarquables, en actions décisives, ne fut pendant près de treize ans qu'une longue suite de brigandages & de pirateries continuelles de part & d'autre, & également nuisible au commerce & aux intérêts des deux Républiques. Il sembloit que l'on faisoit la guerre aux vaisseaux & aux marchands.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

La Sardaigne est partagée entre les deux peuples.

L'année d'auparavant Gènes avoit également fait la paix avec le Marquis Obizzon Malaspina avec qui elle étoit en guerre depuis deux ans. Elle avoit aussi conclu la même année un traité d'alliance avec le Roi de Sicile, Guillaume II. de sorte qu'elle se trouva en paix de tous côtés, & à même d'en goûter les douceurs & d'en retirer les fruits.

Gênes fait differens traités de paix & d'alliance.

A l'exception d'un autre traité que la République fit avec Saladin Soudan d'Egypte, par lequel elle s'engagea de n'entrer dans aucune ligue contre ce Prince, qui lui promit de son côté de ne point inquiéter ses sujets dans leurs établissemens en Syrie; de la réception magnifique que les Génois firent en 1178 à Frédéric qui vint à Gènes avec l'Impératrice Béatrix sa femme, & son fils aîné le Prince Henri, qu'il avoit fait élire Roi des Romains & investir du Royaume de Sicile par le Pape Célestin III, ainsi qu'à la fille du Roi de France Louis VII qui passa par cette ville dans son voyage pour Constantinople, où elle alloit épouser Alexis, fils de l'Empereur Grec Emmanuel Comnène à qui Philippe Auguste l'avoit mariée, il ne se passa rien de remarquable ni d'intéressant à Gènes pendant les onze années qui suivirent. Dans cet intervalle quelques habitans des deux rives, sçavoir ceux de Langueilla & de Vernazza, firent beaucoup de tort au commerce par leurs courses & leurs ravages, & infestérent les deux rives par leurs brigandages, ce qui obligea ceux de Nice à se soumettre volontairement à la domination de Gènes pour en être protégés contre ces brigands, & la République à faire châtier ceux de Vernazza, & à faire bâtir une citadelle dans leur ville pour contenir ces sujets remuans. D'ailleurs la République jouit pendant cet espace de tems d'une profonde paix au dehors & avec ses voisins; mais elle se vit bientôt en proye à de nouvelles dissentions intestines. Par une fatalité singuliere à peine Gênes commençoit-elle à recueillir les fruits de la paix & de la tranquillité extérieure, que des troubles domestiques vinrent de nouveau la déchirer. Quand l'Etat étoit en danger, les citoyens paroissoient oublier

1176.

1186.

Nice se soumet aux Génois.

Nouveaux troubles domestiques.

Sect. I. Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.

leurs querelles & leurs inimitiés particulieres pour voler à la défense de leur patrie; mais quand son péril étoit passé, leurs haines renaissoient avec le calme, & n'ayant plus d'ennemis étrangers à combattre, ils tournoient de nouveau les armes contre eux-mêmes & se combattoient avec toute la fureur d'ennemis acharnés. La haine seule n'armoit point leurs mains; l'orgueil, l'ambition & la jalousie, la soif des honneurs & des magistratures, étoient encore le mobile de ces querelles toujours renaissantes.

1186.

Fulcone Castelli, ce chef d'une famille ambitieuse & puissante par son opulence, & par son crédit, le même qui avoit eû tant de part aux troubles précédens, fut encore le premier auteur de ces nouvelles dissentions. Cet homme fier & arrogant ne pouvoit se résoudre à avoir des égaux: dût-il tout renverser, tout confondre, il vouloit absolument s'élever au dessus de tous les autres Magnats, & cherchoit avec empressement à faire naître des troubles, comme le seul moyen de parvenir au but où tendoit son orgueil. Il avoit long-tems lutté contre les Avocati, famille non moins puissante & non moins ambitieuse que la sienne: il avoit trouvé dans Rolando Avocato, un rival digne de lui, en état de lui tenir tête, de s'opposer à son élévation; mais depuis la réconciliation ménagée entre ces dangereux ennemis par le sage Archevêque Hugues, fidéles à leurs sermens, les Avocati avoient soigneusement évité toute occasion de querelle avec les Castelli, & n'étoient plus les rivaux des projets de leur ambition. Au défaut des Avocati, Fulcone Castelli trouva un obstacle non moins redoutable dans la famille des Corte, aussi une des plus opulentes & des plus considérables de Gênes, qui ayant joint son ressentiment à celui de quantité d'autres familles qui ne pouvoient plus soutenir l'arrogance des Castelli, avoient résolu de réunir leurs efforts pour abattre la puissance de cette orgueilleuse famille. Fulcone, s'étant appuyé de son côté du secours de plusieurs autres familles, Gênes se vit bientôt divisée en deux factions; les haines particuliéres dégénérent enfin en inimitiés publiques, en guerre ouverte & déclarée. Les deux partis en vinrent aux mains & se livrerent un sanglant combat dans les fauxbourgs de la ville. Il y eut un grand carnage de part & d'autre, & ces affreuses querelles auroient pû avoir des suites encore plus funestes & engendrer tôt ou tard une guerre civile, si la sagesse des Consuls ne se fût empressée d'éteindre, ou plutôt d'assoupir ce feu dès le commencement de l'incendie.

La vigilance des Consuls les appaise.

1187.

Les troubles renaissent & sont encore appaisés.

Il se ralluma avec plus de fureur l'année d'après qui offrit le spectacle affligeant de crimes nouveaux pour Gênes, triste prélude de toutes les horreurs que les dissentions de ses citoyens, sur tout des nobles, devoient un jour étaler dans son sein. Les combats recommencerent. L'un des Consuls, Angelerio de Mari, ou del Mare, voulant s'opposer à ces désordres, fut massacré, ainsi que deux des principaux & des plus vertueux membres du sénat, par une troupe de factieux commandés par Lanfranc de Turri. Cet assassinat envenima encore la situation des affaires & indigna les esprits au point qu'il y eut à craindre un soulevement général. La vigilance & la prudence des Consuls vinrent encore heureusement à bout de dissiper cet orage dès sa naissance, & de rendre le calme à la ville, au moins pour quelque tems. Secondés de tous les bons citoyens, des gens de bien & du peuple, qui leur prêterent main forte dans ce danger, ils attaquerent les factieux, & dissiperent

leur

leur parti par la punition rigoureuse qu'ils firent subir aux auteurs des troubles; rigueur nécessaire, & qui ne tomba cependant que sur une foule sans nom & sans crédit, les chefs ayant eû l'adresse, ainsi que c'est toujours l'ordinaire, de prendre la suite & de se soustraire à la juste vengeance des loix qui ne tombe presque toujours que sur les misérables, sur les vils instrumens de leurs projets. Plusieurs d'entre eux périrent dans les supplices, d'autres furent exilés. Les maisons des chefs furent abattues & rasées, ainsi que les tours qui leur servoient de retranchemens. Heureux si Gènes eût toujours sévi contre les factieux avec la même vigueur!

Punition des factieux.

La même année, croyant apparemment pouvoir profiter impunément des troubles domestiques de Gènes, les Pisans toujours alertes pour lui nuire & avec qui aucun traité n'étoit sûr, maltraiterent les marchands Génois en Sardaigne, & les chasserent de leurs établissemens dans la contrée de Cagliari, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils possédoient. Les Génois irrités de cette nouvelle infraction des Pisans, & voulant en tirer une vengeance prompte & signalée, sans traîner la guerre en longueur comme la derniere, envoyerent une armée de terre considérable pour ravager le territoire de Pise, en même tems qu'ils mirent en mer une flotte formidable pour les accabler de tous côtés & porter la désolation jusques dans leur ville. Par une singularité étonnante, c'étoit ce même factieux qui venoit de tramer des complots contre la tranquillité de Gênes, & d'échapper par sa puissance à la rigueur des loix, rêts, comme on l'a souvent remarqué, qui ne sont propres qu'à retenir les foibles; c'étoit ce même Fulcone Castelli, citoyen aussi utile peut-être à sa patrie pendant la guerre & contre ses ennemis, qu'il lui étoit redoutable pendant la paix par son orgueil & par son ambition, qui avoit le commandement de cette flotte qu'il avoit encore eû le crédit de se faire donner. Il fit beaucoup de mal aux Pisans dans son expédition sur leurs côtes, ainsi qu'en Corse où il prit & rasa le château de Bonifacio qu'ils y avoient bâti. Cette guerre auroit eû les suites les plus funestes pour les Pisans, si parant le coup dont ils étoient menacés, ils n'avoient eû l'adresse de se procurer secrettement, pour s'en servir au besoin, une lettre du Roi Henri, fils de Frédéric, par laquelle il prioit les Génois de se désister, à sa considération, de leurs projets de vengeance contre les Pisans, & promettoit, au nom de ces derniers, qu'ils leur donneroient incessamment satisfaction sur leurs griefs. Appaisés par cette promesse & par considération pour ce Prince, les Génois se retirerent dans leur port, sans pousser plus loin leurs hostilités. Cependant les Pisans prétendirent, ainsi que le rapportent aussi quelques historiens, qu'au lieu de désarmer, les Génois garderent dix galeres avec lesquelles ils ravagerent les côtes de Sardaigne, & firent l'expédition contre Bonifacio, depuis la réception de la lettre d'Henri; ce qui fit long-tems obstacle au renouvellement de la paix.

Infraction des Pisans à la paix.

Vengeance que les Génois en tirent.

Elle fut pourtant renouvellée l'année suivante par les soins & l'entremise du Pape Clément III, qui se montra d'autant plus empressé à accomoder les nouveaux différends des deux peuples, qu'il désiroit ardemment qu'ils prissent part à la nouvelle Croisade entreprise par plusieurs Princes Chrétiens pour la délivrance de la Terre sainte. Grégoire VIII, son prédécesseur, s'étoit rendu lui-même à Pise l'année d'auparavant pour solliciter les Pisans à prendre la

1188.

Renouvellement de la paix avec les Pisans.

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an* 1190.

croix; & il étoit dans l'intention de continuer sa route jusqu'à Gênes pour le même objet, lorsque la mort le surprit à Pise. Poursuivant avec la même ardeur l'ouvrage que Grégoire avoit ébauché, son successeur avoit pris cette Croisade fort à cœur, & faisoit presser vivement les deux Républiques d'y entrer. Le Cardinal Pierre, son légat à Gênes, vint à bout d'assoupir les dissentions domestiques qui y régnoient, & de terminer les différends qui divisoient Lanfranco de Turri & les autres chefs de faction. Cette année fut surtout comptée à Gênes entre les années malheureuses, à cause de la mort du bon Archevêque Hugues qui y finit ses jours dans un âge avancé, regretté de tous les bons citoyens. Loin d'attiser le feu des discordes civiles & de chercher à exciter des troubles pour en profiter, à l'exemple de tant d'autres qui trop souvent perdent de vûe les devoirs de leur caractere sacré, ce vertueux prélat s'efforça toujours de procurer la tranquillité à sa patrie, & d'inspirer l'amour de la paix & de l'ordre à ses enfans. Il sçut allier les devoirs de son état à ceux de citoyen; le plus bel éloge qu'on puisse donner à un Ecclésiastique.

Mort & éloge de l'Archevêque Hugues.

1189. *Troubles domestiques appaisés.*

Bientôt après l'esprit de faction qui n'étoit qu'assoupi, se réveilla à Gênes, & y occasionna de nouveaux troubles. L'inimitié des Volta & des Vento, deux familles des plus distinguées de Gênes, en fut la source, & donna encore à cette infortunée ville le triste spectacle de plusieurs combats sanglans qu'ils se livrerent dans différens endroits de la ville. Ces troubles passagers furent bientôt appaisés par les soins paternels & la vigilance des Consuls. D'autres objets plus intéressans au dehors appellerent ailleurs l'attention des Génois, qui n'étoient malheureux que dans le sein de leur patrie & de la paix, & détournerent les esprits des discordes civiles. Comme on l'a déja vû plus haut, plusieurs Princes brûlant de l'ardeur de reconquérir la Terre sainte, qui en quelque façon abandonnée sans défense depuis les premieres expéditions, (& principalement la ville de Jérusalem prix de tant de sang & de travaux, qui avoit été enlevée aux Chrétiens par le redoutable Saladin) étoit en partie retombée entre les mains des Sarrazins, avoient formé le projet d'une nouvelle Croisade. Cette pieuse manie s'étoit encore renouvellée avec la même force. Philippe Auguste, Roi de France, & le Roi d'Angleterre, Richard surnommé (*) *cœur de lion* à cause de son intrépidité, étoient à la tête de cette expédition. L'Empereur Frédéric Barberousse, qui ne vouloit leur céder ni en zéle, ni en moyens, en avoit aussi entrepris une autre de son côté; c'étoit à qui mieux mieux. Devançant les autres Princes Chrétiens, Frédéric étoit déja passé en Arménie à la tête d'une armée nombreuse, & se préparoit à porter contre les Infidéles, des armes long-tems fatales à l'Italie, & que la politique habile des Papes avoit sçu diriger d'un autre côté, pour se délivrer sans peine & sans danger d'un concurrent aussi dangereux. Suivant la croyance superstitieuse de ces tems d'ignorance & de barbarie, ce Prince s'imaginoit expier, par une si sainte entreprise, toutes les cruautés & les

Les Génois se croisent.

(*) C'étoit alors l'usage de donner de ces sortes de surnoms aux Princes & aux guerriers, comme par exemple, Frédéric avoit celui de *Barberousse*; Guillaume II Roi de Sicile, fut surnommé le bon; un de ses successeurs fut appellé *le mauvais* &c. Cette mode dura fort long-tems, & jusqu'au XVI. Siécle; ces surnoms sont aujourd'hui moins usités.

tâches dont sa vie étoit souillée. (*) La France, l'Angleterre & l'Allemagne s'étoient épuisées de nouveau & comme à l'envi, pour fournir pour cette coûteuse expédition un monde de soldats qui ne devoient plus revenir dans leur patrie, une foule innombrable qui semblable à une inondation, se répandoit sur des champs immenses, & ne laissoit sur son passage que des traces de ses ravages & de la désolation. On eût dit que l'Europe voulût se dépeupler pour aller subjuguer l'Asie.

On a vû la part glorieuse que les Génois prirent à la premiere Croisade; ils voulurent aussi participer à l'honneur de cette seconde expédition. Ils se montrerent jaloux de s'y signaler & de s'y montrer de dignes héritiers de la valeur de leurs ancêtres. Outre le motif de la gloire, motif sans doute toujours bien puissant pour les Génois, & suffisant pour les déterminer, il est aussi à présumer qu'il s'en joignit encore un autre bien légitime, & que les avantages considérables qu'ils avoient retirés de la premiere expédition, leur firent désirer de prendre part à cette seconde Croisade, dans l'espérance d'en rapporter de nouveaux lauriers & de nouveaux fruits.

Dans ce dessein ils envoyerent une députation aux deux Rois, pour leur témoigner l'ardeur qu'ils avoient d'entrer dans une aussi pieuse ligue, & de participer, comme leurs illustres ayeux, à la délivrance des lieux saints. L'arrivée d'Ansaldo Busferi & d'Henri Detelsavi, leurs députés, au lieu de leur destination, fut différée pendant quelque tems par un contre-tems assez singulier. Domicille, épouse d'un certain Marquis d'Ancise, dont il n'est parlé nulle autre part dans cette histoire, les retint à leur passage sur ses terres, & ne voulut les remettre en liberté que moyennant rançon, sans que l'Historien Génois (*a*) qui fait mention de ce fait, nous instruise des raisons sur lesquelles étoient fondées les prétentions de cette Dame, avec qui les Génois n'étoient point en guerre. Irrités de ce procédé contraire au droit des gens, les Génois firent de grands préparatifs, dans l'intention d'en tirer satisfaction & de faire relâcher leurs députés; mais Domicille les prévint, & craignant de s'attirer un ennemi si puissant sur les bras, elle se hâta de rendre la liberté à ces députés sans rançon, & sans attendre qu'elle y fut forcée par les armes de la République. Les députés continuerent tranquillement leur route.

Les Princes croisés reçurent avec plaisir ces nouveaux témoignages du zéle ardent qu'ils connoissoient aux Génois, accepterent leurs offres, & les engagerent à les effectuer au plutôt, en joignant leurs forces à celles qu'ils faisoient passer en Syrie, qui étoit le rendés-vous général des Croisés. Sans perte de tems les Génois équiperent, pour y envoyer, une flotte considérable, qui partit commandée par le Consul Guido Spinola, suivi de plusieurs autres Chefs & Officiers généraux renommés par leur courage & leur expérience, tels que ce même Fulcone Castelli dont il a été tant parlé précédemment, citoyen aussi avide de gloire & de se signaler par ses exploits, qu'ambitieux & jaloux de primer sur ses égaux; Nicolas Embriachi, digne descendant de ce

(*a*) Ub. Foglietta. L. II.

(*) Ce Prince ne fut pas heureux dans son expédition; il trouva la fin de sa sanglante carriere dans le fleuve Salef où il se noya en voulant se baigner l'an 1190. Juste expiation de tous les maux qu'il avoit faits à l'Italie & à la terre!

SECT. I. *Histoire de Gênes depuis son origine jusqu'à l'an 1190.*

fameux guerrier qui avoit tant contribué à la prise de Jérusalem & aux succès de la premiere expédition, Simon Auria ou Doria (*), Baudouin Guercio, & autres.

Les troupes Génoises étant débarquées en Syrie, allerent joindre l'armée des Croisés, qui étoit occupée à faire le siége de Ptolémaïde, nommée depuis Acon, ou St. Jean d'Acre. Cette ville se rendit bientôt aux Croisés, & si l'on en croit le témoignage de l'Ecrivain Génois déja cité (*a*), historien assez impartial & digne de foi, les Génois contribuerent beaucoup à la prise de cette place, par les machines de guerre qu'ils avoient apportées avec eux de Gênes où elles avoient été fabriquées. On a vû la même chose au siége de Jérusalem & de plusieurs autres places lors de la premiere Croisade; & il est constant, dans l'histoire, que les Génois passoient alors pour avoir la plus grande intelligence dans la méchanique, & qu'ils excelloient dans la science & la fabrique des machines, ainsi que dans la construction des vaisseaux.

1190. En allant à la Terre sainte, les principaux Chefs de cette Croisade, les Rois de France & d'Angleterre, passerent par Gênes, où après avoir encore animé par leur présence & par leurs discours le zéle & le courage de leurs confédérés, ils s'embarquerent sur leur flotte & firent voile pour la Syrie. Philippe séjourna vingt-cinq jours à Gênes; mais Richard ne s'y arrêta qu'une journée, tant étoit grand son empressement d'aller cueillir de nouveaux lauriers, dont il se promettoit une abondante moisson à la Terre sainte.

Cette année fut sur-tout remarquable pour Gênes par le grand changement qui se fit dans le gouvernement de cette République, qui passa des Consuls aux Podestats, ainsi qu'on le verra dans la Section suivante.

SECTION II.

Contenant l'Histoire de Gênes *depuis que le gouvernement passa entre les mains des Podestats étrangers & annuels en* 1190, *jusqu'à la révolution opérée par le Peuple en* 1257.

1190. *Le Gouvernement de Gênes change de forme.*

JUsqu'alors Gênes avoit été gouvernée par des Consuls, & pendant plus de trois cens ans que leur administration avoit duré, cette République avoit toujours été heureuse & florissante au dehors; mais depuis long-tems il n'en étoit pas de même au dedans. En proye continuellement aux troubles & aux dissentions, elle voyoit ses maux domestiques s'aggraver de jour en jour. Vainement on tâchoit de remédier sur le champ aux playes de l'Etat, & on venoit à bout de les fermer. Remède trop momentané. On ne faisoit que masquer ses blessures qui n'en demeuroient pas moins profondes, & qui au dedans étoient gangrenées. Il restoit toujours un levain de faction & de dis-

(*a*) Ub. Foglietta.

(*) C'est la premiere fois qu'il est fait mention de ce nom qui devint par la suite si fameux, & qui est immortel dans les Annales de Gênes.

corde entre les citoyens, qui ne tardoit pas à s'aigrir de nouveau & à produire la fermentation la plus dangereuse. On ne pouvoit guérir les maux de l'Etat, qu'en les extirpant jusqu'à la racine. Comme l'orgueil, l'ambition & la jalousie des Nobles, qui, tous avides de dominer, de primer l'un sur l'autre, se disputoient sans cesse les premieres charges, & tâchoient de faire pencher la balance de l'autorité du côté de leur famille, en étoient la principale source, on crut que le meilleur moyen d'y remédier & de sauver l'Etat, miné intérieurement par les discordes civiles & penchant vers sa ruine, étoit d'ôter la principale matiere & l'aliment de toutes leurs querelles & de leur ambition, d'abolir les magistratures qui en étoient l'objet, & d'y en substituer une autre qui ne leur laissât plus aucuns moyens d'usurper l'autorité. C'étoit hazarder beaucoup que de faire dans les circonstances une révolution aussi considérable dans le gouvernement; c'étoit en quelque façon risquer d'achever le renversement de la République en l'ébranlant & en donnant à sa constitution une si rude secousse, en la bouleversant totalement; mais dans les maladies désespérées des corps politiques, ainsi que dans les autres, il faut des remédes hardis & violents, qui réussissent quelquefois. On jugea que pour contenir les Nobles dans la dépendance, les empêcher de s'arroger & de se disputer la primauté, les guérir de l'ambition d'y parvenir, & de la jalousie de la voir entre les mains de leurs rivaux, l'essentiel étoit de conférer toute l'autorité à un Magistrat, étranger, annuel, qui sans famille, sans faction, sans liaison, sans parti dans la République, sans espoir, sans intérêt, & sans moyens de l'opprimer, en butte à la haine & à la jalousie des Nobles à cause de sa place & de son pouvoir, seroit moins redoutable pour sa liberté, qu'un citoyen puissant & ambitieux, & seroit à même par son pouvoir de reprimer les factions & les entreprises des Nobles, & de mettre un frein à leur puissance & à leur ambition. A l'exemple de quantité de Villes d'Italie, qui, s'étant également trouvées mal du gouvernement des Consuls, aussi à cause des dissentions & de l'ambition des nobles toujours les mêmes par-tout, auxquelles cette forme de gouvernement ouvroit la porte, se gouvernoient depuis long-tems par un pareil Magistrat étranger, nommé Préteur ou Podestat (*) chargé de faire exécuter les loix, & proprement l'homme de la République; à l'exemple de plusieurs autres Villes, comme Milan, Bologne, Parme &c. qui venoient, pour la même raison que Gènes, de changer la forme de leur gouvernement pour se donner un Magistrat de cette espéce, on résolut de remplacer les Consuls par un Podestat annuel, & pour écarter sur-tout les nobles de cette place, il fut décidé qu'aucun citoyen ne pourroit jamais la remplir. Ce parti, pris après une mûre délibération, fut la matiere de beaucoup de débats, & ce ne fut qu'après beaucoup de contestations & d'oppositions inutiles de la part des Nobles, qu'il passa à la pluralité des voix. Depuis par un effet de l'inconstance de Gènes, & des troubles civils, toujours renaissans dans son sein, & qui au reste lui étoient communs avec la plûpart des Villes qui se gouvernoient par un Podestat, on la verra changer alternati-

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

On résout de prendre un Podestat étranger.

(*) On trouve encore de ces sortes de Magistrats dans quelques villes d'Italie; mais leur pouvoir y est absolument borné, & ils n'y tiennent guéres la place que de chefs de la Justice Criminelle.

Sect. II. Hiſtoire de Gênes depuis l'an 1190. juſqu'à la révolution de 1257.

vement la forme de ſon gouvernement, revenir ſans ceſſe des Podeſtats à ſes Conſuls, & ſans ceſſe repaſſer des Conſuls aux Podeſtats, juſqu'au tems où également dégoûtée de ces deux magiſtratures, elle les remplacera par une autre tout auſſi peu ſtable, & tout auſſi inſuffiſante pour elle.

Remarques ſur ce changement.

Il eſt bon de remarquer que les Génois perdirent d'un côté ce qu'ils gagnerent de l'autre, au moins pour le moment, en ſe donnant un Podeſtat; car, ſi par-là ils vinrent à bout d'étouffer, pour quelque tems ſeulement, les troubles & les diſſentions que la jalouſie, l'ambition & les brigues des principaux citoyens faiſoient naître, on ne peut s'empêcher d'avouer que cette République ſemble avoir perdu beaucoup de ſon luſtre, de ſon éclat, & même de ſon bonheur, ſous l'adminiſtration de ces Magiſtrats étrangers, & n'avoir pas été auſſi floriſſante ni auſſi redoutable au dehors, que du tems de ſes Conſuls. Ce changement influa de toutes façons ſur le ſort de ſes armes. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; le gouvernement avoit perdu une partie de ſon reſſort. Les Nobles éloignés du gouvernement, ſans eſpoir de parvenir à la principale charge de l'Etat, obligés d'obéir ou au moins de céder à un Magiſtrat étranger, n'avoient plus la même émulation, la même ardeur pour la gloire, & pour le ſervice de la patrie, nom ſtérile pour eux, & qui ſert toujours chez eux de couverture à l'amour propre ou aux projets de l'ambition; ils ne pouvoient plus travailler pour eux-mêmes, ni pour accroître leur puiſſance. Le gouvernement du Podeſtat étoit ſujet à quantité d'inconvéniens; entr'autres, on choiſiſſoit la plûpart du tems un Juriſconſulte étranger, ſouvent ſans expérience, ſans courage, & dépourvû des qualités néceſſaires pour conduire une République auſſi difficile à gouverner que Gênes, & pour tenir tête à des nobles auſſi remuans & auſſi factieux. Ce changement devint même fatal par la ſuite à Gênes, & fut cauſe de quantité de troubles, non moins dangereux que ceux qui avoienr été cauſe de l'érection de cette magiſtrature; les nobles indignés, ne pouvant plus ſouffrir le joug qu'on leur avoit impoſé, firent tous leurs efforts pour le ſecouer, rompirent les foibles digues qui s'oppoſoient à leurs deſſeins, vinrent à bout de ſe délivrer d'un fantôme de Magiſtrat importun, & de s'emparer de nouveau de l'autorité. Enfin le bon effet de ce reméde ne fut que momentané, il perdit ſa force à la longue & en s'uſant, & il eut après les plus terribles ſuites pour la tranquillité de Gênes, puiſqu'il entretint la jalouſie des Nobles, & fournit un prétexte à leurs continuelles diſſentions.

On élit le premier Podeſtat.

On élut donc un Podeſtat pour l'année ſuivante, qui fut Manegoldo Tetocio, citoyen de Breſſe, homme recommandable par ſa grande réputation de ſageſſe & d'équité; réputation qu'il ne démentit point pendant le tems qu'il exerça cette nouvelle magiſtrature dont la durée fut fixée à un an. Au reſte dans le tems même que Gênes étoit gouvernée par un Podeſtat, & ſur-tout dans les commencemens, on n'en élut pas moins toujours des Conſuls; mais le pouvoir de cette charge, qui ne fut plus auſſi ambitionnée qu'auparavant, & à laquelle il ne reſta plus que ſon ancien nom, fut circonſcrit dans les limites les plus étroites. Il fut borné à juger les cauſes civiles, & à décider les différends qui s'élevoient entre les particuliers. On donna auſſi des Conſeillers ou Aſſeſſeurs au Podeſtat, eſpéce de ſurveillans ſans l'avis deſquels il ne pouvoit rien faire; pour conſoler l'ambition des Nobles & endormir leur reſſenti-

ment par des honneurs, ces Aſſeſſeurs étoient le plus ſouvent tirés de leur corps; quelquefois auſſi, comme dans les tems critiques, ce Conſeil étoit tout composé d'étrangers comme le Podeſtat, ſouvent à ſon choix & qu'il amenoit avec lui.

Sect. II. Hiſtoire de Gênes depuis l'an 1190 juſqu'à la révolution de 1257.

On ſent bien que ce grand changement ne fut point également du goût de tous les Nobles, ſur-tout des plus factieux (car il y avoit auſſi parmi eux de bons citoyens) qui ſe voyoient par-là deſtitués de l'eſpérance de s'agrandir, & de s'élever ſur les ruines de l'Etat chancelant. Indignés de voir qu'on vouloit oppoſer une digue à leur ambition, de ſe trouver pour jamais privés des premieres charges, pour jamais éloignés du timon de la République, par l'érection d'une nouvelle magiſtrature, à laquelle il n'étoit permis qu'eux étrangers d'aſpirer, & dont ils ſe trouvoient ſpécialement exclus, ces citoyens ambitieux n'attendoient que le moment où le nouveau Podeſtat fût inſtallé, & que le terme du gouvernement des derniers Conſuls fût expiré, pour faire éclater leur mécontentement, & pour prévenir ce changement funeſte, en excitant de nouveaux troubles dans leſquels ſeuls étoit tout leur eſpoir. Le fougueux Fulcone Caſtelli, ſur-tout, laiſſa éclater ſa fureur contre les Conſuls, & réſolut de s'en venger. Secondé d'une partie des ſiens, il vint à la tête d'une foule de gens armés, les attaquer dans le palais où ils étoient occupés à travailler aux comptes qu'ils devoient rendre, ſuivant l'uſage, avant que de ſortir de charge. Cette troupe furieuſe força ce palais & maſſacra un des Conſuls, Lanfranc Pevere, homme reſpectable par ſes ſervices & par ſes vertus. Cet attentat énorme indigna tellement toute la ville, que, quoique l'année ne fut point expirée, le Podeſtat fut mis ſur le champ en poſſeſſion de ſa charge, pour qu'il pût uſer de ſon pouvoir & ſévir contre les coupables ſuivant toute la rigueur des loix. Après avoir harangué fortement le peuple, le nouveau Magiſtrat commença l'exercice de ſon autorité par un acte de ſévérité néceſſaire, & qui ne put malheureuſement tomber que ſur des maiſons. Il fit raſer le lendemain le ſuperbe palais de Fulcone Caſtelli qui avoit diſparu, & fit informer contre les aſſaſſins du Conſul Pevere, qui ſe déroberent par la fuite aux ſupplices qui leur étoient préparés. La ſévérité du Podeſtat appaiſa ſoudain tous les troubles, & il entra paiſiblement dans le plein exercice de ſa charge.

Trouble excité par les Nobles.

Emeute excitée par Ful. Caſtelli.

Un des Conſuls eſt maſſacré.

Le Podeſtat entre en charge avant le tems fixé.

Il eſt tems de revenir aux affaires du dehors, que le récit de la révolution arrivée dans le gouvernement de Gènes nous a fait perdre long-tems de vûe. Il s'étoit fait dans la ſituation de l'Italie des changemens plus importans & plus dignes d'arrêter nos regards. Le Roi de Sicile, Guillaume II étant mort, & Tancréde, couſin de ce Prince, & fruit d'un mariage ſecret du Duc Roger, lui ayant ſuccédé au thrône de Sicile, tout annonça bientôt une guerre inévitable. Henri VI du nom, comme Roi des Romains, & V, comme Empereur, héritier de l'Empire ainſi que des projets de Frédéric ſon père, qui toujours plein de l'ardeur de mettre le Royaume de Sicile dans ſa maiſon, avoit eû la politique de lui faire épouſer en 1186 la Princeſſe Conſtance fille du dernier Roi (qui ſelon quelques Hiſtoriens étoit Religieuſe-Profeſſe lors de ce mariage, & que le Pape Calixte III avoit relevée de ſes vœux à la priere de l'Empereur & par vengeance de l'élection de Tancréde faite ſans ſon aveu) venoit de recevoir la couronne impériale à Rome. Réclamant les

Avénement d'Henri V. à l'Empire.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

droits de son épouse sur ce Royaume où elle avoit un puissant parti, ce Prince se préparoit à les faire valoir par les armes. Dans cette occasion il s'adressa aux Pisans & aux Génois, les fidéles amis de son pere, & leur demanda le prix de la protection & de la bienveillance que Frédéric leur avoit toujours accordée. Aussi habile que son pere, aussi libéral en promesses, il ne négligea rien pour les engager à lui donner pour la conquête qu'il méditoit, les secours que Frédéric avoit sçu se ménager de longue main pour lui & pour les siens.

1191. Henri demande du secours aux Génois pour son expédition en Sicile.

Henri envoya à cet effet à Gênes deux députés chargés de solliciter l'exécution des engagemens de cette République avec son pere, ainsi que chargés d'amples promesses, surpassant encore toutes celles que son pere avoit faites aux Génois, de pleins pouvoirs pour confirmer & renouveller les anciennes concessions faites à la République, lui en faire de nouvelles, en un mot de tout faire pour déterminer Gênes à faire promptement un armement considérable en sa faveur. Il avoit d'autant plus besoin de son secours, que celui qu'il avoit reçu des Pisans, long-tems bloqué devant Castellamare par Margarit Halmiros, habile Amiral du Roi Tancréde, après avoir eû le bonheur d'échapper à la flotte Sicilienne, avoit été contraint de se retirer & de retourner à Pise sans avoir rien fait pour son service. Gagnés par les promesses d'Henri, les Génois armerent en toute diligence trente-trois galeres pour suppléer à la flotte Pisane. Elles firent voile au mois d'Août suivant pour Castellamare, sous la conduite d'Orlando Carmindino & de Bellobruno Castelli. Il arriva à la flotte Génoise à peu près ce qu'il étoit arrivé à la Pisane; elle ne fut pas plus heureuse dans son expédition. L'Amiral Sicilien lui donna si vivement la chasse, & lui barra tellement tous les passages, que les Génois, d'ailleurs trop inférieurs en force pour oser en venir aux mains avec lui, furent contraints de se retirer dans leur port, sans avoir été cette campagne d'aucune utilité à l'Empereur. Sa maladie à Capoue, qui avoit été si dangereuse que le bruit de sa mort avoit long-tems couru, fut en partie la cause de l'inaction de ses alliés & de son parti. N'étant point découragé par ces mauvais succès, dès qu'il fut rétabli, ce Prince se rendit lui-même à Gênes la même année, pour solliciter cette République en personne, échauffer le zéle des Génois par sa présence & ses promesses libérales, & les déterminer à faire l'année suivante de plus grands efforts. Il réussit sans peine à les y engager, & il fut résolu d'équiper pour son service une flotte considérable.

Gênes arme une flotte pour son service, qui revient sans avoir rien fait.

L'Empereur Henri vient à Gênes.

1192 & suiv. On élit de nouveau des Consuls.

Gênes ne jouit que d'une foible lueur de bonheur, que d'un instant de tranquillité extérieure sous le gouvernement du nouveau Magistrat qu'elle s'étoit choisi dans ce dessein, malheureusement pour elle il fut de trop courte durée. L'année étant expirée, elle retomba bientôt dans son premier état de crise, & les dissentions se renouvellerent avec autant de fureur qu'auparavant. Le crédit de la faction antipatriotique des nobles fit rétablir le gouvernement des Consuls, plus agréable & plus utile à leurs projets & à leur ambition. Ils vouloient entretenir l'anarchie pour dominer. Pour une année de paix, la République eut près de trois ans de troubles & de guerres civiles. La famille des Castelli avoit été abaissée, mais pour une tête coupée à l'hydre toujours renaissante de la discorde, elle en reproduisoit d'abord quantité d'autres. Les haines & les dissentions des Volta & des Corté, deux familles

milles puissantes & soutenues toutes les deux par un parti nombreux, partagerent la ville en deux factions. Pendant près de trois ans qu'elles déchirerent son sein, on n'y vit qu'émeutes, séditions, combats, pillage, carnage, assassinats, incendies, & enfin tout ce qu'une ville prise d'assaut peut étaler d'horreurs, & tous les forfaits que la discorde civile peut enfanter. Dans ces tems malheureux la voix des loix & des gens de bien, trop foible pour être entendue au milieu du trouble, de la confusion, de l'anarchie, inséparables de la guerre civile qui est un tems de règne & de triomphe pour le crime, & parmi les clameurs de l'audace la plus effrénée, étoit réduite au silence, & se contentoit de gémir de tant de forfaits, & du triste sort de leur patrie. L'autorité des Magistrats, en quelque façon précaire, & qu'on n'avoit fait rétablir que par ce qu'ils n'inspiroient aucune crainte, étoit impunément bravée. Ces ombres de Consuls étoient si peu respectés des factieux, que plusieurs de ces magistrats voyant l'impuissance où ils étoient de remédier à tant de maux, avoient abandonné les rênes du gouvernement & comme abdiqué, pour se retirer & vivre chez eux en simples particuliers. L'audace alloit si loin de part & d'autre, que non contens d'en venir ouvertement aux mains, de se livrer bataille dans les rues & les places par-tout où ils se rencontroient, les factieux environnoient leurs maisons de tours, de fossés, de remparts, en faisoient comme autant de forteresses, où ils se retiroient, bravoient les magistrats, leurs concitoyens, leur patrie, en introduisant dans son sein l'image de la guerre & d'une ville assiégée en pleine paix; & où ils s'assiégeoient & se défendoient mutuellement avec des machines de guerre & dans toutes les formes.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Gênes en proye aux dissentions intestines.

La faction des Corté ayant enfin prévalu, vint à bout de faire élire trois Consuls de son parti, qui furent Rubaldo de Corte, Jean Avocato, & Henri Embruno. Cette élection n'auroit infailliblement servi qu'à attiser encore le feu de la guerre civile, si les affaires extérieures, seule ressource qui tiroit Gènes d'embarras dans ses plus grands dangers, n'eussent heureusement mis fin aux troubles cruels qui l'agitoient au dedans.

1194. On élit trois Consuls.

Toujours plein d'ardeur pour la conquête de la Sicile, l'Empereur Henri, quoiqu'absent & alors en Allemagne, faisoit tous les jours de nouveaux progrès dans cette Isle, & y voyoit tous les jours s'accroître son parti, ainsi que l'espérance d'en être bientôt le maître & l'unique possesseur. La mort de l'infortuné & brave Roi Tancréde, qui venoit de succomber au chagrin qu'il avoit ressenti de ses malheurs & sur-tout de la perte du Roi Roger, son fils aîné, jeune Prince de beaucoup d'espérance, augmenta encore l'espoir de Henri. Tancréde ne laissoit pour lui succéder qu'un jeune Prince, Guillaume III, foible enfant sous la tutelle de sa mere, & peu en état de tenir tête à un si puissant compétiteur. Empressé de recueillir les fruits d'une mort si utile à ses projets, Henri se hâta de repasser en Italie avec une armée nombreuse pour achever la conquête de la Sicile. Pour y parvenir il avoit besoin des Génois & de leur marine. Ayant appris à regret leurs dissentions intestines, où il voyoit un obstacle bien plus dangereux encore au bien de ses intérêts, que dans leurs guerres avec les Pisans, il s'empressa, ainsi que son pere l'avoit toujours fait, de les pacifier, & de les faire ressouvenir que c'étoit contre ses ennemis qu'ils devoient tourner leurs armes & leur valeur, c'est-à-di-

L'Empereur appaise les dissentions de Gênes.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

re, suivant lui, que ce n'étoit que pour son service qu'ils devoient se battre & épuiser leurs forces. Les malheurs de Gênes renaissoient toujours dans la paix; il falloit des guerres, de l'occupation extérieure à ces fiers Républicains, pour qu'ils fussent paisibles & bons citoyens, pour que leur patrie fût tranquille, heureuse & florissante. Elle n'avoit alors aucune guerre étrangère à espérer, on peut se servir de ce terme relativement au besoin que Gênes sembloit avoir alors de guerre; ainsi tout bien considéré, quoiqu'elle fût visiblement la dupe des promesses d'Henri, quelqu'infructueuse qu'ait été pour elle l'alliance de ce Prince, on peut dire d'une façon qu'elle lui fut toujours très-utile, en ce qu'elle l'empêcha, tandis qu'elle combattoit & s'épuisoit aveuglement pour le service d'Henri, de se détruire par ses propres mains, & de rester dans un état d'inaction & d'oisiveté, toujours trop redoutable pour elle par le génie turbulent & ambitieux de ses principaux citoyens. Ce fut la seule obligation que Gênes eut à cet Empereur.

Le député de l'Empereur ramène le calme à Gênes, & presse son armement.

Dans ces circonstances arriva à Gênes Marquard, nommé par d'autres Marevalde, Sénéchal de l'Empereur, homme fin & rusé très-propre à la négociation & à remplir les vûes de son maître qui l'envoyoit à Gênes pour deux objets; le premier & le plus pressé, c'étoit pour rétablir la paix & la concorde parmi les citoyens, & l'autre, au fond le véritable but de sa mission, étoit de solliciter & de presser l'armement dont Henri avoit besoin. Cet envoyé fit si bien par ses sages discours & ses exhortations pacifiques, qu'il réussit à persuader les nouveaux Consuls d'abdiquer, de sacrifier leurs dignités au bien & à la tranquillité de leur patrie, & de créer de nouveau un Podestat.

On élit de nouveau un Podestat.

Le choix tomba sur Ubert Olevano de Pavie, homme d'une famille illustre, & aussi recommandable par ses qualités personnelles que par sa naissance, qui entra tout de suite en charge. Il vint à bout en peu de tems par sa sagesse & sa prudence de rétablir le calme dans Gênes, & ôta aux factieux la faculté de se nuire & de s'attaquer, en s'emparant de leurs tours & forteresses, où il mit bonne garnison. Quand l'habile Marquard eût réussi dans le premier objet de sa négociation, il songea à remplir l'autre, proprement le plus essentiel pour l'Empereur, dont il s'acquitta également bien & avec la même dextérité.

L'Empereur vient à Gênes pour la seconde fois.

Non content d'avoir fait solliciter par son envoyé le secours des Génois pour la campagne où il alloit entrer, Henri se transporta encore lui-même à Gênes au commencement de cette année. Il vint encore une fois animer par sa présence & ses belles paroles l'ardeur que les crédules Génois montroient de redoubler d'efforts pour mettre en possession de la Sicile un Prince ingrat qui ne leur en sçauroit aucun gré, dans l'espérance qu'ils retireroient aussi de cette expédition le fruit désiré, promis depuis si long-tems, & acheté par tant de dépenses & de travaux.

Promesses magnifiques qu'il fait aux Génois.

Promesses magnifiques, confirmations de leurs droits, nouveaux privilèges, amples concessions, donations, diplômes avantageux, rien ne coûta à ce Prince artificieux pour amener les Génois au point où il vouloit. Un de leurs historiens (a) rapporte qu'il leur dit : *Si par vous, après Dieu, j'acquiers le Royaume de Sicile, l'honneur sera pour moi, mais le profit pour vous; car je ne dois pas y faire ma résidence avec mes Allemands, mais vous y demeurerez vous & vos descendans, & ce Royaume se-*

(a) Le Continuateur des Annales de Caffaro. Liv. III.

ra plutôt à vous qu'à moi. Quiconque est un peu au fait de l'Histoire de Gênes, & a acquis par la narration historique quelque connoissance du caractère national des Génois de ce tems-là, n'ignore pas qu'ils étoient sur-tout dominés alors par l'ambition & par l'intérêt; leurrés & comme ensorcelés par ces belles promesses, il n'en fallut pas davantage pour les déterminer à tout accorder à l'Empereur, leurs forces, leurs ressources, leur sang, leurs vies, & à s'épuiser pour lui d'hommes & de vaisseaux. Content du succès de sa ruse, Henri passa de Gênes à Pise où il se servit aussi heureusement du même manége pour redoubler le zéle des Pisans, & vint aussi à bout, en leur promettant des monts d'or, d'en obtenir de puissans secours. Les Historiens Génois ne parlent point du nombre de vaisseaux ou de galeres qui composoient la flotte que Gênes équipa pour le service de l'Empereur; ils se contentent seulement de dire qu'elle étoit une des plus formidables que cette République eût encore équipées; qu'elle étoit composée de quantité de toutes sortes de galeres, de navires & de bâtimens de transport, abondamment fournie de vivres, chargée de toutes espéces de provisions, d'armes, d'attirail & de machines de guerre pour les siéges; & enfin qu'elle portoit une infanterie & une cavalerie nombreuses. Etant destinée à agir contre la flotte de Sicile, composée de plus de soixante & dix galeres, l'armement des Génois ne pouvoit de toutes façons qu'être considérable, & guéres inférieur en forces à celui de Sicile. Le commandement de cette flotte fut donné au Podestat. Il laissat Dracone Bambolo pour régent à Gênes pendant son absence, & partit au mois d'Août avec sa flotte qui, ayant été jointe en chemin par douze galeres & plusieurs autres bâtimens des Pisans (*), fit voile vers Gaiète. Cette ville s'étant rendue sans grande résistance à Marquard Sénéchal de l'Empereur, à Guillaume Marquis de Montferrat & au Général de la flotte Génoise; celui-ci y laissa pour recevoir le serment de fidélité de ses habitans, au nom de l'Empereur, Bertram Salimberi l'un de ses Assesseurs, & continua sa route pour Naples. Cette ville, qui étoit déja convenue par les députés qu'elle avoit envoyés à Pise à l'Empereur pour faire sa capitulation avec lui, qu'elle se rendroit d'abord que son armée paroitroit, tint sa promesse & lui prêta serment de fidélité. Les alliés eurent par-tout un égal succès, & soumirent quantité d'autres places moins importantes. Tandis que l'armée de l'Empereur traversoit la Calabre, & passoit le Phare pour se rendre à Messine, les flottes Génoise & Pisane combinées s'y rendirent par mer, & y arriverent le premier de Septembre, ayant été retenues en chemin par les vents contraires; l'Empereur étoit déja maître de cette ville, lorsque les deux flottes y aborderent; retard involontaire qui fut peut-être le prétexte du mécontentement, ou plutôt de l'ingratitude que ce Prince fit éclater depuis contre les deux Républiques qui l'avoient si utilement servi ailleurs.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

Armement considérable qu'ils font pour son service.

Prise de Gaiète.

Prise de Naples.

Prise de Messine.

La dissention se mit bientôt dans l'armée des alliés, & vint s'opposer à leurs progrès rapides; il n'y a pas lieu de s'en étonner, les Génois & les Pisans se

(*) Il faut que les Pisans n'ajoutassent pas autant de foi aux promesses d'Henri que les Génois, & ne jugeassent pas à propos de s'épuiser pour lui comme eux: car ce secours, qu'ils fournirent à ce Prince au commencement de cette importante campagne, ne répond nullement aux forces maritimes & à la puissance que Pise avoit alors. Peut-être lui envoyerent-ils encore après d'autres renforts, ou une flotte plus considérable

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

trouvoient ensemble. C'étoit sans doute une chose bien nouvelle & bien extraordinaire pour ces anciens & implacables ennemis, que de se voir rangés sous les mêmes étendarts, & combattre pour la même cause. Il eût été surprenant que des rivaux si acharnés eussent pû se voir long-tems de si près, sans avoir envie d'en venir aux mains, ou sans que leur inimitié mutuelle se ressentît de l'effet de leur présence. Il fut rapide & leurs vieilles haines se réveillerent bientôt avec fureur. L'Empereur s'étoit trompé dans les projets de sa politique, s'il avoit crû pouvoir réussir à rendre souples & dociles ces lions furieux, à armer ensemble & comme accoupler au même joug, sans inconvénient pour le bien de ses intérêts, deux peuples aussi irréconciliables & aussi peu faits pour être réunis. Les élémens les plus opposés en apparence, tels que l'eau & le feu, n'ont pas plus d'antipathie entre eux. Les mettre ensemble, c'étoit les mettre aux prises. La conformité de haine, d'ambition, de projets, de jalousie, d'intérêts, sentimens héréditaires & comme immortels entre ces deux peuples, & qui les avoient tant de fois armés & mis aux mains dans leur patrie, en Corse, en Sardaigne, au Levant & sur les mers les plus reculées, vint encore les diviser en Sicile. Il y a beaucoup d'apparence que l'intérêt fut le principal motif de leur nouvelle querelle. Les deux Nations étoient commerçantes & âpres au lucre; elles étoient toutes deux alliées de l'Empereur, toutes deux entrées dans cette guerre par les mêmes motifs, leurrées par les mêmes promesses, animées par le même objet, & toutes deux brûlant de s'établir en Sicile à l'exclusion de l'autre. Il n'en fallut pas davantage pour allumer la guerre entr'eux, guerre d'autant plus aisée à allumer & d'autant plus dangereuse, qu'ils étoient tous les jours en face l'un de l'autre, & qu'ils avoient l'occasion de se nuire.

Querelle entre les Génois & les Pisans à Messine.

Le premier jour qu'ils en vinrent aux mains, les Génois eurent du dessous & firent une perte considérable, leurs magasins ayant été mis au pillage par les Pisans. Le lendemain les Génois eurent leur revanche; ceux qui étoient sur la flotte, vengerent l'échec que leurs compatriotes avoient reçu la veille dans la ville. Ils attaquerent les Pisans avec tant de fureur, qu'ils leur prirent treize galeres, & qu'ils firent périr un grand nombre de leurs ennemis dans les eaux. Marquard qui favorisoit secrettement les Pisans, pour faire sa cour à l'Empereur, dont il connoissoit la haine & les mauvaises dispositions pour les Génois, s'entremit d'abord comme médiateur & ami commun, pour accomoder le différend survenu entre les deux peuples. Il y réussit & fit faire serment aux deux partis, qu'ils se rendroient mutuellement ce qu'ils s'étoient pris, en se tenant compte du dommage souffert de part & d'autre, & qu'ils resteroient tranquilles à l'avenir. Les Génois exécuterent de bonne foi les conditions de cet accord; ils restituerent les galeres Pisanes, & leur payerent une somme d'argent considérable en forme de dédommagement pour le pillage de leurs effets. Il n'en fut pas de même des Pisans qui fiers de se sentir secrettement appuyés par Marquard, ne remplirent qu'une partie de leurs engagemens, & se contenterent de rendre les prisonniers qu'ils avoient faits aux Génois. Etant mieux en cour que leurs ennemis, qui, déçus par les promesses de l'Empereur & de Marquard, restoient tranquilles en attendant la satisfaction dont on les leurroit, les Pisans crurent pouvoir se jouer impunément de leur parole & des Génois. Ils ne cesserent de les insulter &

Avantage des Génois sur les Pisans.

Partialité de l'Empereur pour les Pisans.

de les attaquer en plusieurs rencontres; ils leur prirent même un navire richement chargé, revenant de Ceuta. Le Podestat de Gênes fut si sensible à tant d'indignités & d'outrages dont il ne pouvoit obtenir aucune satisfaction de l'Empereur, ainsi qu'à l'injustice avec laquelle ce Prince en agissoit envers les Génois, & à la partialité outrée & décidée qu'il témoignoit pour les Pisans, qu'il en tomba malade & en mourut de chagrin. Il paroît en effet par la conduite singuliére de l'Empereur à l'égard des Génois, qu'il écoutoit plus sa passion, que ses intérêts & la saine politique, ou peut-être qu'il croyoit ne plus avoir besoin d'eux ni de leurs secours. On diroit qu'en les faisant entrer dans son expédition de Sicile, son but eût été, non seulement de les duper par des promesses frivoles, d'épuiser leurs forces par cet armement, & de les affoiblir en les faisant servir d'instrument vil & méprisable à ses projets; mais encore d'accabler de disgraces & d'affronts un peuple qu'il haïssoit, & de faire boire de toutes façons à ses malheureux alliés la coupe de l'amertume & de l'opprobre jusqu'à la lie. Toutefois on ne sçait pas de quoi il faut plus s'étonner, de l'injustice & de l'ingratitude extrême de ce Prince, ou de la patience extraordinaire, & de l'aveuglement presque volontaire des Génois.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Mortifications que les Genois reçoivent de la part de l'Empereur & des Pisans.

Ils ne se rebuterent point de tant d'injustices accumulées; & il y a lieu de croire que leur patience excessive provenoit de ce qu'ils ne vouloient point perdre en un instant par une vivacité trop imprudente les fruits de tant de dépenses & de travaux que cette guerre leur avoit coûtés jusqu'alors, ni renoncer à l'espoir qui les avoit fait entrer dans cette expédition, où ils s'étoient engagés trop avant pour reculer; sur-tout se voyant prêts de toucher au but si désiré, au moment de l'accomplissement des promesses de l'Empereur. Jugeant donc à propos de fermer les yeux & de dissimuler par politique pour le bien de leurs intérêts, ils s'obstinerent à suivre constamment leur entreprise, ou plutôt leur mauvais destin, jusqu'à la fin. Ayant choisi Othone de Caretto pour succéder au Podestat défunt dans le commandement de la flotte, ils continuerent toujours leurs fidéles services à l'Empereur, & se rendirent avec son armée devant Catane, ville qui tenoit pour ce Prince, & étoit alors assiégée par les Sarrazins du parti du jeune Roi de Sicile. Les Génois eurent la plus grande part à la levée du siége de cette place. Ils ne furent pas moins heureux devant Syracuse, dont ils s'emparerent après beaucoup de résistance, & dont ils se mirent en possession avec d'autant plus de plaisir, que cette ville, ainsi qu'on l'a vû précédemment, devoit leur appartenir en vertu de la donation à eux faite par l'Empereur Frédéric, confirmée plusieurs fois par son fils & successeur; & étoit enfin le principal mobile de la part qu'ils avoient prise à l'expédition de Sicile.

Politique des Génois qui dissimulent leur mécontentement.

Levée du siége de Catane.

Ils s'emparerent de Syracuse.

Trouvant dans cette ville un grand nombre de Pisans, ils voulurent profiter de cette occasion de se venger de tous les outrages qu'ils avoient soufferts de ces perfides ennemis, & ils en firent un grand carnage; vengeance atroce de toutes façons, si les Pisans étoient sans défense, & si la fureur des Génois tomba sur d'autres que sur ceux qui avoient les armes à la main! Ils rendirent encore de grands services à Henri au siége de Palerme, la seule place qui restât encore à la Régente de Sicile & au jeune Roi. La prise de cette ville ayant achevé la conquête totale de l'Isle, l'Empereur s'en fit couronner Roi à Palerme la même année. Il se voyoit enfin le maître de la Sicile sui-

Massacre qu'ils font des Pisans à Syracuse.

Prise de Palerme.

Henri y est couronné Roi de Sicile.

Sect. II. Histoire de Gènes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

vant ses desirs, l'expédition étoit finie; il ne lui restoit plus qu'à reconnoître les services de ses alliés, qu'à s'acquitter envers eux, ou tout simplement leur tenir ses promesses. Voyons comme il le fit. Quand ils vinrent lui demander le prix de leurs travaux, le sommer de tenir ces promesses magnifiques & solemnelles qu'il leur avoit tant de fois réitérées, Henri qui ne se piquoit guéres de tenir sa parole (*), ni même de colorer son manque de foi, se mocqua des uns & des autres, & renvoya les Pisans comme les Génois sans vouloir les entendre & avec dérision; & il ne leur accorda pas même un pouce de terre dans son nouveau Royaume de Sicile. Ils furent comme frappés d'un coup de foudre. Les Génois sur-tout, qui avoient fait le plus de dépenses, & qui étoient les plus lésés, murmurerent beaucoup; ne connoissant plus rien, & voyant qu'il étoit tems de ne plus garder aucun ménagement avec Henri, dont ils n'avoient plus rien à attendre, ils se plaignirent hautement & en termes peu mesurés, de l'ingratitude & de l'injustice de ce Prince. Irrité de leurs justes murmures, & ne voulant pas même leur permettre la plainte, Henri leva alors ouvertement le masque; il n'avoit plus besoin d'eux. Non seulement il ne leur tint rien de ce qu'il leur avoit promis, & refusa de leur donner la ville de Syracuse & la vallée de Noto; mais il leur ôta encore tous les droits & priviléges dont ils jouissoient antérieurement en Sicile, en Calabre, dans la Pouille, & les autres Provinces sous les précédens Rois. Il leur défendit même, sous peine de la vie, de s'élire des Consuls ou Magistrats quelconques, pour se gouverner, dans ces Provinces, ainsi qu'ils étoient en possession de le faire depuis long-tems; & joignant les menaces à tant d'outrages & de mauvais traitemens, il finit par leur faire dire, „ que, s'ils le poussoient à bout, s'ils l'offensoient & l'importunoient encore par leurs insolens „ murmures, il détruiroit leur commerce, leur marine, leur République, „ & ne feroit de Gênes qu'un monceau de cendres & de pierres". Telle fut enfin la récompense que cette République retira de tant de dépenses, de peines & de fatigues, qu'elle avoit supportées pour le service de ce Prince déloyal, que quelques Historiens Génois & Siciliens nomment avec assez de raison un second Néron, le Néron Allemand. Tel fut le prix de la crédulité aveugle & intéressée de Gênes. Trop foible pour tirer vengeance de ce manque de foi, & craignant encore de s'attirer à dos un ennemi si cruel & si redoutable, cette République fut forcée de prendre le parti que sa prudence lui dictoit, c'est-à-dire, de gémir dans le silence, & de dévorer secrettement tant d'outrages & tant d'affronts; heureuse, que ce Prince ingrat, dont elle n'a-

Ingratitude d'Henri envers les Genois.

Menaces que Henri fait aux Genois.

(*) Il ne l'avoit pas mieux tenue à l'égard du jeune Roi de Sicile & de la Régente sa mere. Cette Princesse s'étant remise avec son fils entre les mains d'Henri, sur la parole qu'il lui donna d'accorder au jeune Roi la Principauté de Tarente & le Comté de Leccé pour forme de dédommagement, il les fit mettre en prison tous les deux peu de tems après, sous prétexte d'une prétendue conspiration faite par les Siciliens, & força peu après le jeune Guillaume d'entrer dans un couvent, après l'avoir tenu long-tems prisonnier dans une forteresse du Pays des Grisons, où il le fit priver de la vûe selon les uns; & selon les autres, de la faculté d'avoir des héritiers; sans parler de quantité d'horreurs & de cruautés qu'il exerça dans la Sicile, dont il emporta en Allemagne des richesses immenses, ainsi que dans Palerme en particulier, où il pilla le palais, viola la sépulture des Rois, étendit sa rage & sa fureur jusques sur les morts, & fit ôter la couronne au dernier Roi Tancréde & à son fils Roger, après les avoir fait déterrer.

voit pas crû se faire un ennemi implacable en le servant si utilement, la laissât jouir tranquillement de ses possessions & de son repos. Au reste, si c'est une consolation pour les malheureux d'avoir des compagnons de ses disgraces, celles des Génois dûrent être soulagées par la vûe de celles des Pisans, ces avides rivaux de leurs succès, de leurs services, & des grands avantages qu'ils attendoient de l'alliance & de la bienveillance d'Henri, qui ne furent pas mieux traités par ce Prince de mauvaise foi.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

La même année, le Roi de France, Philippe Auguste, qui revenoit de la Terre sainte, ayant besoin de navires pour le transport d'une partie de ses effets & équipages dans ses Etats, s'adressa aux Génois qui lui fournirent trois gros bâtimens de transport, sous la conduite de Ruffino de Volta.

1195. Cinquieme guerre contre les Pisans.

Le Podestat de cette année fut Jacobo Mainerio, Milanois; pendant le tems qu'il fut en charge, la guerre recommença avec les Pisans. N'ayant pas moins lieu de se plaindre de l'Empereur que les Génois, plus politiques & plus souples, ils n'avoient pas fait éclater si haut leur mécontentement, & ils avoient eû l'art de se conserver quelque crédit à la cour d'Henri, déja plus favorablement porté pour eux, ainsi qu'on l'a pû remarquer précédemment. Pour faire encore mieux leur cour à ce Prince, sûrs d'ailleurs de n'être point désapprouvés ni gênés par lui dans leurs projets, ils recommencerent leurs hostilités & leurs insultes contre les Génois, comme s'ils eussent voulu se venger sur eux du tort qu'ils avoient souffert de la part de l'Empereur. Pour faire naître un prétexte de rupture, ils commencerent par faire secrettement rebâtir en Corse, contre la foi des traités, le château de Bonifazio que les Génois y avoient fait raser huit ans auparavant. Les Pisans firent de ce château une retraite de Corsaires de leur nation, qui infestant toute la Méditerranée par leurs courses continuelles, prenoient & pilloient tous les vaisseaux Génois, & causoient le plus grand préjudice au commerce & à la navigation de cette République. Chaque fois que Gênes en faisoit porter des plaintes à Pise, elle recevoit pour réponse, que les Pisans n'avoient aucun pouvoir sur ces Pirates, qui étoient cependant de leurs sujets. Las de ces mauvaises excuses & résolus de mettre fin à tant de pertes, les Génois voulurent tenter encore les voies d'accomodement & de conciliation, & demander aux Pisans une satisfaction formelle à cet égard, avant que d'en venir aux dernieres extrémités contre eux. Ayant engagé à cet effet les magistrats de Pise d'entrer dans une conférence à Lerice, les députés de Gênes leur exposérent tous leurs griefs, le rétablissement du château de Bonifazio, les courses de leurs Corsaires, les dommages qu'en souffroient leurs sujets, demandant la restitution de ce qui leur avoit été enlevé, ou une indemnisation, & une satisfaction proportionnée à tant d'outrages. Gardant toujours le même ton de dissimulation, ton insultant dans la circonstance, les Pisans continuerent à vouloir se disculper, alléguant que leur ville n'avoit point de part à ces hostilités & dommages, & rejetant le tout sur les Corses qui s'étoient établis en Corse, & y avoient relevé le château de Bonifazio sans l'aveu de leur République, qui souffroit autant de leurs brigandages que les Génois; brigandages qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'arrêter ni d'empêcher. Ils ajouterent même, pour mieux couvrir leur jeu, que, si les Génois le vouloient, ils étoient prêts à faire cause commune avec eux, & à joindre leurs forces aux leurs

Courses des Corsaires Pisans.

Conférence inutile à Lerice.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

pour les aider à exterminer ces brigands & à les chasser de leur retraite. Indignés de cette réponse qui paroissoit la suite d'un dessein prémédité de les jouer, & un refus formel de leur donner aucune satisfaction sur leurs griefs, les Génois virent bien que le plus sûr pour eux, pour l'obtenir, étoit de recourir promptement aux armes; & en conséquence ils tournerent toutes leurs pensées du côté de la vengeance. Chaque citoyen en particulier prit tant de part à l'affront que la République recevoit en cette occasion des Pisans qui se jouoient depuis long-tems de ses intentions pacifiques, que, dans l'ardeur du ressentiment dont ils étoient tous animés, trois d'entre eux, des plus puissantes & des plus opulentes familles de Gênes, Henri Carmindino, Inigo Longo, Othone Pulpo, proposerent sur le champ de prendre sur eux la vengeance des injures de l'Etat, & de se charger entierement de cette expédition. La proposition de ces généreux citoyens ayant été acceptée, ils se mirent en mer avec une flotte de quinze à vingt bâtimens de diverse grandeur, équipés à leurs dépens, avec laquelle ils se rendirent en Corse & firent le siége de Bonifazio. Ils se rendirent bientôt maîtres de cette place qu'ils attaquerent par terre & par mer, y firent un grand carnage de leurs ennemis, en chasserent tous les Corsaires, & les anciens habitans, qu'ils remplacerent par une nouvelle Colonie Génoise, & fortifierent de nouveau cette place dont ils assûrerent la possession à la République par une forte garnison. Non contens de ce succès, ils parcoururent toutes les côtes voisines, les nettoyerent des Pirates qui les infestoient, leur reprirent une partie des bâtimens qu'ils avoient enlevés aux Génois, & firent quantité de prises sur les Pisans, parmi lesquelles il se trouva un bâtiment armé en guerre, d'une grandeur extraordinaire & semblable à une forteresse, que les Pisans avoient nommé *le Lion champêtre.* A l'exemple de ces bons citoyens, d'autres non moins ardens & zélés pour la vengeance de leur patrie, & peut-être aussi pour leurs intérêts & dans le dessein de s'enrichir aux dépens des ennemis (*), équiperent quatre galeres, avec lesquelles ils donnerent la chasse aux vaisseaux Pisans, & leur rendirent dommages pour dommages.

Armement fait par plusieurs citoyens Génois.

Siége & prise de Bonifazio: avantages remportés par les Génois.

Toujours faciles à se laisser décevoir par des apparences trompeuses, quand il s'agissoit de leurs intérêts toujours prêts à retomber dans le même piége, les Génois furent encore assez aveugles pour concevoir cette année un reste d'espoir frivole, qu'ils pourroient obtenir quelque satisfaction de l'Empereur Henri sur leurs prétentions & sur ses promesses. Ce fut Henri lui-même, qui, ayant besoin d'eux pour quelques autres entreprises, fit encore briller à leurs yeux, pour de nouveau les leurrer, quelque lueur d'espérance, qu'ils fai-

Tentative inutile des Génois auprès de l'Empereur.

(*) Il faut bien qu'il en fut résulté par la suite un abus, comme c'est assez l'ordinaire dans les choses les plus louables dans leur institution; & que sous prétexte de venger la patrie & de nuire à ses ennemis, quelques Armateurs n'eussent eu en vûe que leur profit en faisant des courses & des pillages; & qu'ayant pris goût à cette espece de petite guerre lucrative, goût dont il est assez difficile de se défaire quand on y est une fois accoûtumé, ils l'eussent continuée même en tems de paix & étendue sur d'autres que sur les Pisans; car quelque tems après la République de Gênes, voulant détruire un bruit injurieux à son honneur, & peut-être calomnieux, défendit à ses sujets, sous des peines très-séveres, d'armer pour leur compte, sous quelque prétexte que ce pût être.

faisirent avec avidité, foible lueur qui fut presque aussitôt éteinte que rallumée. Ne voulant rien négliger, ni laisser échapper un moment favorable, un caprice de justice d'Henri, qu'ils ne retrouveroient peut-être jamais, les Génois dépêcherent en diligence à Pavie où ce Prince étoit alors, une députation composée des principaux de leur ville, à la tête desquels étoient leur Archevêque & leur Podestat. Ces députés ne tarderent pas à s'appercevoir combien ils s'étoient décus. Ayant aisément remarqué que les intentions de l'Empereur n'étoient rien moins que sinceres & favorables pour Gênes, & qu'il ne cherchoit qu'à jouer & leurrer la République, comme il avoit fait auparavant, ils s'en retournerent bientôt chez eux sans avoir rien fait. L'expérience du passé auroit dû rendre les Génois plus sages, leur apprendre à connoître Henri, & leur épargner une démarche inutile. Ils n'en firent plus depuis, & renoncerent à des prétentions qui n'étoient propres qu'à leur procurer beaucoup de chagrins & de désagrémens. Il est à remarquer que Fulcone Castelli, dont il a déja été tant parlé, étoit aussi de cette députation; ce qui montre le pouvoir étonnant que devoit avoir la famille de ce citoyen factieux, qui après avoir commis les plus grands excès, & s'être lui-même banni quelque tems de Gènes, pour se soustraire à la rigueur des loix, avoit eû l'audace d'y revenir, de s'y montrer impunément, & le crédit de se faire nommer un de ses députés auprès de l'Empereur. On le verra encore bientôt reparoître sur la scéne.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

1196.

La guerre continuoit toujours entre les deux peuples avec un mélange alternatif de succès & de désavantages presqu'égal entre eux. Ce n'étoit à la vérité qu'une ombre de guerre, & plutôt une longue suite de brigandages mutuels, qu'une guerre; mais quoique les Génois & les Pisans ne combattissent jamais avec toutes leurs forces, ne se livrassent aucunes grandes batailles ni affaires décisives, ils ne s'affoiblissoient cependant pas moins par les prises continuelles qu'ils se faisoient réciproquement & par tant de petits combats multipliés, plus sanglants & plus coûteux peut-être à la longue que la plus meurtriere bataille rangée. Le Pape Calixte III, fortement occupé, ainsi que tous ses prédecesseurs & tous les Papes en général, du rétablissement des affaires de la Terre sainte, auquel il sçavoit combien ces deux Républiques pouvoient contribuer par leurs forces maritimes, les pressa vivement de se réconcilier pour joindre leurs armes à celles des Croisés qui se préparoient à partir pour une nouvelle expédition. Pour accélérer cette réconciliation si nécessaire à ses pieux desseins, le Pere commun des Chrétiens s'entremit pour médiateur de leurs différends, & leur envoya à cet effet le Cardinal Pandulf, qui tint une conférence à Lerice avec leurs députés respectifs au sujet de la paix. Mais cette conférence fut traînée en longueur & enfin rompue sans avoir abouti à rien, par les intrigues & la mauvaise volonté des Pisans, qui avoient d'autant moins envie de prêter les mains à cette pacification, qu'ils avoient en vûe une tentative sur Bonifazio, à laquelle ils se préparoient sourdement, & dont ils se promettoient le plus heureux succès. Cette tentative qu'ils firent peu de tems après, & réitérerent deux fois inutilement, ne leur réussit point par la vigilance des Génois à voler au secours de cette place. Les Pisans croyant qu'ils étoient endormis dans le sein de la sécurité & par l'espérance d'une prochaine paix, se hâterent de profiter du prétendu assoupissement des Génois,

Le Pape Calixte III s'entremet en vain pour pacifier les deux Républiques.

Conférence inutile à Lerice.

Tentatives inutiles des Piſans ſur Bonifazio.

pour faire débarquer des troupes devant Bonifazio. Mais en même tems la flotte des Génois, qui avoient l'œil ſur toutes les démarches de leurs ennemis, ſe mit en mer commandée par Drudo Marcellini, Milanois, & leur Podeſtat cette année, pour aller au ſecours de cette place. Le bruit de la prochaine arrivée de cette flotte, fit lever aux Piſans le ſiége qu'ils avoient à peine entamé. Ils ſe retirerent en Sardaigne où les Génois les pourſuivirent ſans pouvoir les atteindre, & débarquerent à Cagliari. Le Marquis Guillaume Malaſpina, qui, pour ſe rendre plus puiſſant dans la Judicature de ce nom dont il étoit devenu Juge ou Roi (on ne ſçait trop comment (*), ni comment il étoit venu s'y établir, en ſuppoſant toujours, ce qui eſt un problême hiſtorique, que les Génois en fuſſent les ſouverains ou poſſeſſeurs, ainſi que de celle d'Arboréa en vertu de la déciſion de l'Empereur Frédéric en 1175) avoit abandonné le parti des Génois pour paſſer dans celui de leurs ennemis, tenta vainement de s'oppoſer à leur débarquement. Il y eut entre eux pluſieurs petits combats peu déciſifs, & où les Génois lui tinrent toujours tête vigoureuſement, quoique ce Marquis eût groſſi ſon armée d'un grand nombre de Sardes, de Piſans & de Catalans qu'il avoit engagés à ſon ſervice. Le Podeſtat de ſon côté ayant auſſi reçu un renfort conſidérable de Gênes, engagea enfin une affaire générale avec l'armée du Marquis, ſur laquelle il remporta un avantage des plus ſignalés. Après avoir ravagé la Judicature de ce Marquis (c'eſt-à-dire, la contrée de Cagliari, depuis long-tems appartenante aux Génois eux-mêmes, ce qui préſente une contradiction manifeſte) & fait un butin conſidérable, le Podeſtat retourna en Corſe, renforça la garniſon de Bonifazio, & revint triomphant à Gênes.

Le Juge de Cagliari battu par les Génois.

Ayant appris le départ de la flotte Génoiſe, les Piſans revinrent auſſitôt en forces pour attaquer Bonifazio, & ayant raſſemblés & appellés à leur aide tous les Corſaires de leur nation, ils recommencerent avec eux le ſiége de cette place. Les Génois envoyerent auſſitôt à ſon ſecours, en attendant que la flotte pût mettre à la voile, un vaiſſeau chargé de toutes ſortes de munitions de guerre, commandé par Montario Doria, l'un des aſſeſſeurs du Podeſtat; s'étant trop écarté des côtes de Gênes, ce vaiſſeau tomba entre les mains des Piſans. Peu de tems après la flotte Génoiſe, de dix-ſept galeres, & commandée par Anſaldo Guaraco, auſſi un des aſſeſſeurs du Podeſtat, fit voile pour Bonifazio. L'arrivée de ce ſecours ſi prompt étourdit tellement les Piſans, que levant à la hâte le ſiége commencé, ils abandonnerent tous leurs équipages & leurs machines de guerre déja dreſſées devant cette place, & firent une retraite précipitée en Sardaigne, plus ſemblable encore à une fuite qu'à une retraite. Ils revinrent bientôt avec dix-neuf galeres qu'ils avoient

Seconde levée du Siége de Bonifazio.

(*) Comme la Maiſon des Malaſpina poſſédoit des terres dans la Lombardie, qui relevoient de la République de Gênes, peut-être avoit-elle conſtitué ce ſeigneur, ſon vaſſal, pour Juge ou Gouverneur en ſon nom de la Judicature de Cagliari; mais comme il n'eſt parlé ici de ce Malaſpina que comme d'un Allié & Partiſan des Génois, & non comme d'un Officier ou Gouverneur conſtitué par eux, peut-être encore une fois, comme on l'a déja obſervé plus haut les Génois n'avoient-ils que des établiſſemens ou poſſeſſions dans ces deux contrées, comme auſſi les Piſans dans les deux qui leur avoient été adjugées, & les habitans avoient-ils le droit de ſe gouverner par eux-mêmes & d'élire leurs Juges.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

rassemblées à la hâte, & présenterent le combat aux Génois qui l'accepterent avec empressement. Ils y reçurent cependant un léger échec, & perdirent trois galeres, pendant qu'ils n'en prirent qu'une aux Pisans, commandée par Gerard Visconti. Chacune de ces flottes retourna après tranquillement dans son port. Voilà à quoi se bornerent tous les événemens de cette campagne.

Combat au désavantage des Génois.

1196.

1197.

On donne des assesseurs aux Podestats.

Druto Marcellino, Milanois, Podestat.

On a déja remarqué que Drudo Marcellino, citoyen de Milan, remplissoit cette année à Gênes la place de Podestat. Soit qu'il l'eût demandé lui-même, ou qu'on jugeât plus décent & plus convenable à la dignité de la République de donner au Podestat des Conseillers ou Assesseurs, il fut le premier auquel on en donna; ils étoient au nombre de huit, & tous tirés du corps des principaux citoyens de l'Etat; ce fut aussi probablement en leur faveur & pour flatter leur ambition, que cet usage fut établi. Il fut donné en même tems un décret à ce sujet, portant qu'on en useroit toujours ainsi à l'avenir, ce qui souffrit cependant quelques exceptions par la suite, soit pour le nombre de ces Assesseurs qui varia souvent, soit parce que quelques-uns des Podestats suivans n'en eurent point du tout, par un effet de la politique des Nobles soigneux en différens tems de calmer la jalousie du peuple, sans qu'il soit besoin de remarquer chaque fois ces petites différences. En général tous ces divers changemens capricieux & momentanés qui se firent successivement dans le gouvernement & la magistrature de Gênes, sont trop légers & trop peu importans, pour qu'il soit nécessaire de les rapporter scrupuleusement, & de les placer avec une exactitude rigoureuse dans le tems où ils ont été faits: on se contentera de les indiquer de tems en tems & par occasion. Aucun Etat n'est plus inconstant à cet égard qu'un Etat Républicain; & de toutes les Républiques, aucune n'a poussé plus loin le caprice & le goût du changement, que celle de Gênes.

Ses grandes qualités.

Le Podestat de cette année étoit un homme de tête & de courage, qui montra beaucoup de fermeté & d'intégrité pendant l'exercice de sa charge. On a vû avec quelle vigueur il s'étoit conduit pendant la guerre contre les Pisans. Aussi redoutable aux mauvais citoyens qu'aux ennemis de l'Etat, ennemi déclaré des troubles & du désordre, il déploya sa sévérité contre les factieux, & reprima l'orgueil & l'ambition des Nobles, sans craindre leurs complots, ni les suites de leur mécontentement. Zélé pour la justice & l'observation des loix, il sévit contre les malfaiteurs & les brouillons, appaisa par sa sagesse & les exemples de rigueur qu'il sçut donner à propos, les troubles domestiques & extérieurs, effraya les mutins & contint sur-tout les Nobles dans les bornes du devoir & de la dépendance, sans épargner ou ménager personne, ni être arrêté par aucun respect humain. Quelques-uns d'entre eux avoient, contre les défenses faites par ses prédécesseurs, fortifié leurs maisons de tours élevées, d'où ils pouvoient impunément nuire & insulter à leurs voisins, & où ils pouvoient se retrancher & soutenir un siége, se rendant par là redoutables à leurs ennemis ainsi qu'à tous les citoyens. Le Podestat les força d'abattre le haut de ces especes de forteresses d'où ils sembloient dominer insolemment sur Gênes, & de les réduire toutes à quatre-vingt pieds de hauteur. Sa sévérité & sa fermeté lui attirerent beaucoup de désagrémens de la part des Nobles, dont il ne pouvoit souffrir l'extrême licence; tandis que de leur côté la passion extrême qu'il témoignoit pour l'équité & le maintien

Exemples de sévérité, donnés par le Podestat.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

du bon ordre, le leur rendoit odieux & insupportable. Ils n'avoient plus d'espoir ni de moyens de pouvoir exciter impunément, sous un magistrat si rigide & si intégre, des troubles à leur avantage, ainsi qu'ils avoient fait par le passé.

Emeute excitée par Nicolas Doria.

Lors de l'expédition en Sicile il avoit été défendu à tous les citoyens, d'armer ou d'équiper des bâtimens pour leur compte & pour aller en course. Quantité des principaux d'entre eux avoient contrevenu à cette défense. Voulant donner un exemple, le Podestat fit raser leurs maisons. Celle de Nicolas Doria, alors absent, fut une de celles qui furent enveloppées dans cet arrêt. A son retour, qui ne tarda pas, ce noble, chef d'une famille puissante & considérée, fut si sensible à cet affront, qu'il alla pendant la nuit, à la tête d'une troupe nombreuse des siens, attaquer l'Archevêché dont il se rendit maître. Il passa de-là au palais du Podestat, dont il s'efforça aussi de s'emparer. Marcellino, réveillé au milieu de la nuit par ce tumulte, fut d'abord étonné de cet excès d'audace; mais bientôt après reprenant courage & revenant à son intrépidité naturelle, il appella les citoyens aux armes, & reclama le secours du peuple contre Doria & ses partisans. Le peuple prompt à lui en donner, courut aux armes; & l'affaire menaçoit de devenir des plus sérieuses, si, le premier feu du ressentiment de Doria s'étant éteint à la vûe du danger qui le menaçoit, il ne se fût rendu aux sages conseils de ses parens & de ses amis, & il n'eût consenti à demander pardon au Podestat qui le lui accorda, & sacrifia lui-même son ressentiment à son amour pour la paix & le bien public. Ainsi fut appaisée cette émeute nocturne, & tout rentra bientôt dans la tranquillité.

Le Podestat assiégé dans son palais.

L'émeute est appaisée.

C'étoit un homme tel qu'il en falloit un aux Génois, que ce Podestat. Ils se trouverent si bien de son gouvernement, qu'il fut continué dans sa charge pour l'année prochaine; chose nouvelle jusqu'alors, & dont on verra plusieurs exemples par la suite. Gênes eut rarement depuis des Podestats du mérite de Drudo Marcellino.

Drudo Marcellino est continué pour un an dans la place de Podestat.

1197.

Il ne se montra pas moins terrible aux vassaux rébelles de la République, & moins empressé & habile à réduire ses sujets mutins. Les Marquis & seigneurs de Gavi, dont le pays étoit traversé par la route de terre qui conduisoit à Gênes, route très-fréquentée & très-usitée pour le transport des marchandises, infestoient les chemins par leurs brigandages, faisoient des incursions sur le territoire de la République & faisoient beaucoup de préjudice au commerce de ses sujets. Ayant pris avec lui les milices de la ville, le Podestat alla attaquer ces Marquis dans le château de Tassaroli qui leur servoit de retraite & où ils s'étoient fortifiés. Il les y força, les obligea de l'abandonner & de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé aux Génois. Il fit ensuite raser un fort qui avoit été bâti par ces Marquis & par les habitans de Palodio sur le mont Carrosio.

Il réprime les courses des Marquis de Gavi.

1198.

Gênes en guerre avec ses sujets rebelles, les réduit.

D'autres vassaux ou sujets remuans donnerent encore de l'occupation aux Génois l'année suivante, pendant laquelle ils eurent pour Podestat Alberto Mandelio, Milanois, qui n'eut aucuns assesseurs; variation peu importante en elle-même, & dont nous rendons compte ici pour la derniere fois, afin de donner un échantillon de la forme toujours inconstante & peu stable alors du gouvernement de cette République.

Partie des habitans de la Lunigiane, entr'autres ceux de Vezano, Vernaza & Palodio, s'étant soulevés & donnés aux Pisans sous le prétexte, imaginaire ou fondé, qu'ils étoient trop chargés d'impôts par les Génois, tenterent de s'emparer de Porto-Venere. Ces rébelles furent prévenus par la vigilance des Génois qui vinrent les attaquer avec des forces nombreuses par terre & par mer, les défirent, en tuerent un grand nombre, leur firent quantité de prisonniers, prirent & raserent toutes leurs places fortes, particulierement les châteaux de Palodio & de Tassara, & les obligerent à demander la paix, à se soumettre aux conditions que la République voulut leur imposer, & à lui rembourser tous les fraix de la guerre.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1150 jusqu'à la révolution de 1257.

La République ne fut pas moins heureuse sur mer la même année. Gulielmo Tornello envoyé avec huit galeres pour donner la chasse à un fameux Corsaire Pisan, nommé Ricopero, qui s'étoit rendu la terreur de la Méditerranée par ses brigandages, l'attaqua au dépourvû presque sous le canon de Palerme, & le prit avec toute sa flotte composée de huit galeres; cependant à la priere de la Reine Constance (veuve de l'Empereur Henri V, décédé l'année d'auparavant en Sicile) il rendit la liberté à ce Pirate, & consentit à l'échanger, ainsi que les siens, contre les prisonniers Génois que cette Reine avoit en son pouvoir.

1199. Avantages des Génois sur les Pisans.

Cette année fut également marquée par plusieurs succès que deux flottes Génoises, commandées par Uberto Marocello & Simone Camilla, remporterent en diverses rencontres sur les Pisans, auxquels les Génois firent plusieurs prises. Au reste ces flottes étoient moins destinées à des expéditions militaires, qu'à protéger le commerce; moins envoyées contre les Pisans, que pour donner la chasse à quantité de Corsaires de cette nation & d'autres, & même de Gènes; ainsi qu'on le verra par la suite, qui troubloient la navigation des Génois & infestoient leurs rives par leurs brigandages continuels. Il y avoit déja long-tems que les deux Peuples se reprochoient mutuellement (a) d'exercer le métier honteux de Pirates. Au reste toutes les villes maritimes d'Italie passoient pour y être adonnées alors; non que ce reproche pût tomber sur les Républiques elles-mêmes; on a vû, par l'exemple de Gènes, quelles loix rigoureuses elles faisoient contre cet infâme commerce & combien il étoit sévérement défendu, les particuliers seuls en étoient coupables. On sçait que le défaut de guerre & d'occupation, l'avidité du gain ordinaire à des peuples commerçans, la licence authorisée du pillage en tems de guerre, qui devient aisément une habitude dont on ne sçauroit plus se défaire en tems de paix, portent assez naturellement à la piraterie des marins entreprenans, accoutumés au butin & auxquels leur oisiveté pese. En général de la guerre au brigandage il n'y a qu'un pas; & de la guerre sur mer à la piraterie, il n'y a, pour ainsi dire, que la main. Qu'on ajoute à cela, que les deux peuples, dans leur guerre précédente, qui avoit plus ressemblé à des combats de Corsaires ou d'écumeurs de mer, qu'à une véritable guerre, & qui n'avoit été qu'une alternative continuelle de prises & de réelles pirateries de part & d'autre, sembloient s'être fait une espéce d'habitude de faire des courses sur mer, à laquelle ils ne pouvoient aisément renoncer. Quoique suivant les ap-

(a) Voyez Muratori Ann. d'Ital. T. VIII. p. 124.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

parences, les Génois, en général, méritassent beaucoup moins ce reproche que eurs ennemis, probablement les défenses que les magistrats Génois avoient, ainsi qu'on l'a vû, précédemment faites aux particuliers de faire aucun armement pour leur compte, n'étoient pas sans raison, & avoient sûrement en vûe de reprimer un abus condamnable & trop commun alors.

Les Génois prirent & ruinerent encore cette campagne une forteresse Pisane, située dans les Isles Stœcades, & délivrerent quantité de leurs concitoyens qui y étoient détenus prisonniers. Ils eurent aussi à soutenir la même année, mais avec moins de bonheur & de succès, une guerre de peu d'importance contre ceux de Vintimille, sujets toujours enclins à la révolte. Beltramo Christiano, de Pavie, Podestat de cette année, marcha contre eux avec quelques troupes dans le dessein de les ranger à leur devoir; il y réussit & obligea les rébelles à recourir à un accomodement; mais après avoir tenu inutilement assiégés pendant deux mois par terre & par mer les plus mutins dans leur ville capitale, il fut enfin obligé de lever le siége; disgrace qui fut attribuée à la mauvaise conduite & à la mésintelligence de quelques-uns des chefs de l'armée, dont les divisions sembloient menacer l'État de quelques nouveaux troubles.

Révolte des Vintimillois.

Levée du siége de Vintimille.

1200.

Ils n'éclaterent cependant point encore l'année d'après qui commença le XIII. Siécle, & on y élut tranquillement, ainsi que les années d'auparavant, un Podestat qui fut Orlandino Malapreccio, citoyen de Lucques, lequel étant mort peu de tems après, fut remplacé par Gulielmo Henrico, ci-devant Vice-Podestat.

Prises des Génois sur les Pisans.

Un bâtiment Génois, commandé par Boccanegra, remporta cette année un avantage signalé sur les Pisans, auxquels il prit dans le détroit de Tunis trois navires richement chargés d'armes & de marchandises, qu'il conduisit en triomphe à Gênes avec leur charge.

L'ambition & la puissance des nobles commençoit à fomenter de nouveaux troubles, tout prêts à éclater. Dans ces circonstances, soit que le Sénat craignant toujours le génie dangereux & l'ambition de Fulcone Castelli, jugeât à propos d'éloigner par un emploi honorable ce citoyen factieux & trop redoutable à sa patrie, soit qu'il eût lui-même brigué ce poste, il fut envoyé en députation auprès du Soudan d'Egypte pour traiter de la rançon des Esclaves Génois. Castelli n'eut point le bonheur de réussir dans sa négociation; il revint à Gênes peu de tems après, chargé de magnifiques présens pour la République, mais sans avoir obtenu la liberté des captifs.

Fulcone Castelli député au Soudan d'Egypte.

1201. Nouveaux troubles.

On revient aux Consuls; ils appaisent les troubles.

Les troubles éclaterent enfin au point que l'on fut obligé de changer de nouveau la forme du gouvernement & de rétablir les Consuls; mais les factieux n'obtinrent point de ce changement tous les avantages qu'ils en avoient espérés, & la licence de pouvoir troubler impunément le repos de la ville, sous le gouvernement souvent anarchique des Consuls. Les nouveaux Consuls remplirent dignement l'office de leurs charges, se firent craindre & respecter, & firent tout ce qu'auroit pû faire dans ces circonstances le Podestat le plus ferme & le plus zélé pour le bien public. Ils vinrent bientôt à bout par leur vigilance & leur sévérité, de rétablir la paix & le bon ordre dans la ville, & de contenir les factieux. Leur administration fut heureuse pour Gênes, qui parvint aussi dans le même tems à soumettre entierement ses sujets de

Vintimille. Infractaires au dernier traité, ils s'étoient de nouveau révoltés & faisoient des courses contre les Génois par terre & par mer. La tranquillité intérieure de Gênes permettant aux Consuls de pourvoir à celle du dehors, ils firent marcher une armée nombreuse pour châtier les rébelles Vintimillois. Effrayés à la vûe de l'orage qui les menaçoit, ils vinrent au devant de l'armée Génoise, nuds pieds, & portant des croix dans leurs mains, (*) pour implorer la clémence de la République, & promettre de vivre tranquilles à l'avenir & soumis à sa domination.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Réduction des rebelles de Vintimille.

D'un autre côté Nicolas Doria fut envoyé avec huit galeres pour protéger le commerce & la navigation des Génois sur la Méditerranée, & la nettoyer d'une infinité de pirates qui l'infestoient. Le commerce des sujets de Gênes étoit alors d'une telle importance pour l'Etat, commerçant lui-même, qu'il attiroit toujours sa principale attention, & que le but de toutes ses démarches, alliances & expéditions étoit de l'assûrer, de l'étendre, & de le rendre florissant. Pour faire voir à quel dégré ce commerce étoit alors monté, il ne sera pas inutile de remarquer ici, qu'ils firent cette année un traité à ce sujet avec Léon, Roi d'Arménie, qui leur accorda quantité de droits & de priviléges avantageux, & entr'autres la permission de bâtir une Eglise pour leur nation & de s'établir dans un fauxbourg ou quartier de Tharse & d'autres villes de son Royaume.

Traité avec Léon Roi d'Arménie.

Gênes revint bientôt aux Podestats & choisit pour celui de l'année suivante Giuffredotto Grassello Milanois; elle se trouva si bien de la sagesse de son gouvernement, qu'il fut continué dans cette place pendant trois années consécutives. Toujours occupée de ses projets d'aggrandissement, soigneuse de se délivrer de toutes inquiétudes de la part de voisins toujours remuans, en joignant leur territoire aux siens, la République acheta d'Alberto, Gulielmo & Renato, Marquis & seigneurs de Gavi, avec qui on l'a vû précédemment en guerre, la ville & le château de ce nom. Outre le prix que ces Seigneurs reçurent pour cette cession, elle leur valut encore le droit de Bourgeoisie Génoise; ce que l'historien Foglietta qui rapporte cette circonstance, entend probablement du titre & des prérogatives de Noble Génois, qui, quoique moins recherché & moins difficile alors à obtenir qu'il ne l'est aujourd'hui, paroît cependant plus convenable & plus propre à flatter l'ambition des Marquis de Gavi, que celui de simple bourgeois ou citoyen de Gênes, qui n'avoit point le même relief ni le même faste qu'avoit autrefois le fameux titre de Citoyen Romain. L'acquisition de la forteresse de Gavi fut d'autant plus avantageuse pour la République, que cette place importante située comme à la porte de son territoire & du passage de l'Apennin dont elle étoit la clef, dangereuse entre les mains de voisins mal intentionnés, ou des ennemis de son Etat, en devint entre ses mains une des principales barrieres.

1202.
1203.
1204.

Giuffredotto Milanois, Podestat pendant trois ans.

Gênes fait l'acquisition de la ville & du château de Gavi.

(*) C'étoit alors l'usage de ceux qui vouloient fléchir le courroux du Vainqueur, ou exciter sa compassion, ou qui venoient demander grace & se rendre à discrétion, cet usage a souvent varié. Dans d'autres tems les supplians alloient au devant de l'armée victorieuse ou venoient en son camp, nue tête, la corde au col, les mains liées derriere le dos &c. A quelles humiliantes ressources l'humanité n'est-elle pas obligée d'avoir recours pour toucher la barbarie de ses semblables, sur tout quand ils sont les plus forts?

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Giuffredotto servit utilement la République tant au dedans qu'au dehors, par les soins qu'il se donna pour appaiser les dissentions toujours fréquentes entre les Nobles, les troubles qui en résultoient toujours dans la ville, & pour en prévenir les suites funestes; ainsi que par sa vigilance à étouffer dès leur naissance les dissentions extérieures & les brouilleries qui régnoient parmi les habitans de la campagne & des vallées, ainsi que parmi ceux de la ville. Il sçut aussi donner à propos quelques exemples de sévérité, capables d'intimider les sujets de Gênes & de les contenir dans leur devoir. Passant par Savone à son retour d'Albenga où il avoit terminé quelques différends entre les habitans des environs, un parent d'un habitant de Savone, qu'il avoit fait arrêter & mettre en prison pour dettes, étant venu à la tête d'une troupe de mutins pour forcer la prison, tua un des huissiers ou sergens du Podestat. Irrité de cet attentat dont l'auteur avoit pris la fuite ainsi que ses complices, Giuffredotto fit raser leurs maisons, & condamna la ville de Savone à une amende pour la punir de cet acte de rébellion de ses citoyens.

Vigilance & sévérité du Podestat.

Il sévit de même contre les habitans de Ceriana & de Taggia, qui avoient tué quelques officiers de justice envoyés par lui à Nice, pour procéder contre quelques bannis de Savone, qui exerçoient sur ces côtes le métier de Pirates. La derniere année qu'il fut en charge, il appaisa encore & punit la révolte des habitans des vallées d'Oncille & d'Aroscia, & fit raser deux forts que ces rébelles avoient construits. Mais le plus grand service que ce Podestat rendit à Gênes, fut d'accomoder les cruels différends qui divisoient depuis long-tems les Volta & les Corte, & à leur exemple les Doria & les Porcelli, les Leccavela & les Cassici; querelles, qui étoient déja dégénérées en plusieurs combats sanglans entre ces familles puissantes, entre lesquelles la haine sembloit comme héréditaire & comme enracinée.

Il châtie les sujets rebelles.

Il appaise les différends de quelques familles nobles.

La guerre continuoit toujours avec les Pisans, mais foiblement & sans vigueur de part & d'autre depuis long-tems; la haine s'épuise ou plutôt se lasse à la longue. Ils sembloient oublier qu'ils étoient en guerre, & se reposer entr'eux pendant quelque tems pour s'occuper d'autres objets; & la guerre recommençoit de tems en tems entr'eux & comme par intervalle; c'est-à-dire, des hostilités, des prises, des courses, des pillages réciproques, voilà à quoi se bornoient tous les efforts de leur inimitié, & tous les événemens de cette guerre, plus semblable, comme on l'a déjà remarqué, à un brigandage ouvert & toléré, qu'à une guerre dans les formes entre deux peuples puissans & rivaux; guerre plus honteuse que dangereuse pour les deux Républiques, qui, au lieu de se disputer comme autrefois des conquêtes & des lauriers, sembloient avoir pris à cœur de se nuire dans leurs sujets, de se faire mutuellement du tort dans leur commerce, & de ne faire la guerre qu'aux marchands. Systême malheureux, trop avidement adopté par leurs sujets respectifs, & qui ne pouvoit que leur inspirer le goût & l'esprit de la piraterie, suite trop ordinaire du commerce maritime & si naturel d'ailleurs aux habitans des côtes de la mer, que par une contradiction funeste & trop ordinaire dans les Etats qui n'ont que des principes momentanés & relatifs aux circonstances, le gouvernement sembloit d'un côté tolérer & même approuver tacitement, tandis qu'il proscrivoit de l'autre ce dangereux abus par les plus séveres défenses. Tout ce qui se fit de remarquable cette année du côté des Gé-

Continuation des hostilités entre les Génois & les Pisans.

Génois, fut l'avantage remporté par Ugo Caffaro sur le fameux Corsaire Pisan Ricopero, qu'il combattit galere contre galere, & par la défaite & la mort duquel il délivra ces mers de ce redoutable Pirate qui les infestoit depuis long-tems.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Avantage remporté par les Génois.

Le Pape Innocent III fit quantité de sollicitations inutiles pour engager les deux peuples ennemis à terminer leurs différends, pour joindre leurs forces à celles des Princes Croisés pour une nouvelle expédition à la Terre sainte. Ce bon Pape ne put réussir à remplir ses pieuses intentions. La guerre où les Génois étoient empêtrés avec les Pisans, avec leurs sujets rébelles, leurs affaires domestiques & le soin de leur commerce, qui les occupoit presque exclusivement, les empêcherent de correspondre aux désirs d'Innocent III, & de prendre aucune part à cette nouvelle Croisade. D'ailleurs il est à présumer, qu'ils auroient eû d'autant plus de répugnance à y entrer, qu'elle fut toute par l'événement & par l'adresse des Vénitiens (dont les Génois étoient déja jaloux depuis long-tems) à l'avantage des premiers, qui avoient avancé dans ce dessein une partie des frais de l'entreprise, & fourni tout ce qui étoit nécessaire à l'embarquement & au transport des Croisés, avances qu'ils sçavoient bien que ceux-ci ne pourroient pas leur rembourser. En effet hors d'état de payer aux Vénitiens, ce dont ils étoient convenus avec eux, qui montoit à quatrevingt-cinq mille marcs d'argent, les Princes Croisés s'obligerent à commencer l'expédition par aider les Vénitiens à recouvrer Zara, place qu'ils prétendoient avoir été usurpée sur eux par le Roi d'Hongrie. Au reste comme tous ces événemens n'ont rien de commun avec l'histoire que nous écrivons, que de s'être passés dans le même tems, nous nous contenterons de faire quelques réflexions en passant sur la conduite singuliere les Croisés qui eurent part à cette expédition, & de remarquer qu'ils donnerent le plus grand scandale à toute la Chrétienté & la couvrirent de honte même aux yeux des Infidéles, & que l'issue de cette Croisade ne servit pas peu à décréditer ces sortes d'entreprises. Ces Chrétiens si zélés qui s'étoient rassemblés de plusieurs parties de l'Europe, pour voler à la délivrance de la Terre sainte, qu'ils brûloient d'arracher au joug des Infidéles; commencerent, perdant tout d'un coup de vûe le but d'une si sainte expédition, par tourner leurs premieres armes contre leurs freres, & par s'acquitter de leur dette avec les Vénitiens en servant leur ambition & leurs projets, & les aidant à faire des conquêtes peut-être injustes; ce qui doit donner une singuliere idée de la religion de ces tems superstitieux. Voilà à quoi aboutirent ce grand armement & tous ces préparatifs qui ne furent fatals qu'aux Chrétiens. Mais ce n'étoit pas encore assez; ce n'étoit que le prélude de cette expédition qui finit comme elle avoit commencé. Au lieu d'aller effacer leur erreur & laver la tâche qu'ils avoient faite à leur gloire, dans le sang des Infidéles, voisins dangereux, les Croisés s'amuserent en passant à attaquer les Grecs, à bouleverser leur Empire, à mettre Constantinople au pillage, à détrôner l'Empereur pour en mettre un autre en sa place; & enfin ils terminerent leurs exploits par le sac de la capitale pour la seconde fois, par s'emparer tout-à-fait de cet Empire, & par couronner Empereur d'Orient, un d'entre eux qui fut Baudouin, Comte de Flandre. (*) On ne sera peut-être pas fâché de voir rapproché ici cet évé-

Vains efforts du Pape Innocent III pour pacifier les deux Peuples.

Les Génois refusent d'entrer dans une nouvelle Croisade.

Evénemens de cette Croisade presque toute à l'avantage des Vénitiens.

Prise & pillage de Constantinople.

(*) Est-ce une Croisade, ou plutôt est-ce une guerre, ou un brigandage qu'il faut

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

nement singulier, arrivé cette année, que nous avons crû devoir indiquer & comme toucher en passant, quoique peut-être au fond étranger à notre histoire, pour fixer un moment l'attention du Lecteur, arrêter sa vûe sur cette grande révolution, & jeter quelqu'intérêt sur cette partie de notre narration, dans un tems où faute de faits & d'événemens importans, elle est si stérile & si aride. Nous ne serons cependant que jeter un coup d'œil passager sur cette révolution, trop remarquable pour n'en pas faire au moins quelque mention, & pour qu'on puisse trouver mauvaise ou déplacée l'espéce de sortie que nous faisons à ce sujet sur l'histoire universelle. D'ailleurs cette sortie est en quelque façon nécessaire pour lier les faits, & pour amener celui que nous allons rapporter, qui est une suite de ce grand événement, & une des causes de l'inimitié qui s'éleva depuis entre les Génois & les Vénitiens, & alluma tant de guerres sanglantes entre ces deux peuples.

Prise d'un vaisseau Vénitien chargé de reliques par un Génois.

Nous avons dit que Constantinople fut mise au pillage par les Croisés. Outre la part que les Vénitiens eurent au butin, qui fut la plus considérable, il leur échut encore en partage quantité de reliques, dont ils chargerent un vaisseau qui fit voile d'abord pour Venise. On a déja vû au commencement de cette histoire, lors de la premiere Croisade, que dans ces tems de superstition & de barbarie on étoit aussi avide de reliques, on avoit presque autant de fureur pour cette sorte de marchandise (appellée justement ainsi, puisqu'on en faisoit commerce dans certains endroits) que pour l'or & les pierreries; & par un brigandage de dévotion on tâchoit mutuellement de s'enlever & de dérober ces saintes dépouilles. On voit dans les chroniques de ce tems-là quantité de ces vols pieux, & que souvent une ville, ou un couvent ne se faisoit aucune peine de ravir à un autre les restes précieux du Saint objet de son culte, qu'on enlevoit secrettement du dépôt sacré où ils étoient conservés. Les reliques faisoient alors partie du butin dans le pillage des villes prises d'assaut; (*) & on avoit souvent grand soin de les cacher ou de les enfouir dans la terre, lorsqu'il y avoit du danger. Dans ce tems-là on n'étoit point scrupuleux sur les moyens dont on se servoit pour faire passer ces sain-

nommer cette expédition? Les Croisés, se plaignoient toujours de ce qu'ils avoient à souffrir de la perfidie & de la mauvaise foi des Grecs, dont comme Chrétiens, ils auroient dû attendre du secours pour une si sainte entreprise, & par lesquels au contraire ils furent toujours traversés, conduits dans des déserts impraticables, où ils se trouverent manquant de tout & souvent réduits à périr de faim, & enfin livrés & vendus aux barbares & aux Sarrazins, ennemis beaucoup moins cruels pour eux. Mais en bonne foi y a t-il encore de quoi s'en étonner? L'Empereur Grec & ses sujets n'avoient-ils pas raison de tout craindre de la part des Croisés & de chercher à se défaire d'hôtes aussi dangereux par tout où ils passoient? Quelques Historiens prétendent & assûrent positivement, que cette Croisade, cette expédition à la Terre-sainte, n'avoient été qu'une feinte & qu'un prétexte pour couvrir l'armement des Croisés, dont le véritable but avoit été réellement de s'emparer de l'Empire Grec. Quoiqu'il en soit, les Génois qui avoient été si heureux dans toutes ces sortes d'expéditions précédentes, durent sans doute se repentir beaucoup de n'avoir point pris part à celle-ci, dont tous les Croisés, & spécialement les Vénitiens, retirerent tant de fruit, & où ils auroient certainement trouvé beaucoup d'avantage & de profit.

(*) On sçait que ces reliques étoient ordinairement dans des chasses, la plûpart du tems d'argent ou de vermeil, & garnies de quantité de joyaux & pierres précieuses; ce qui pouvoit fort bien être le principal vehicule de la dévote cupidité des fidéles.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1150 jusqu'à la révolution de 1257.

tes reliques en sa possession; l'essentiel étoit d'en avoir, n'importe par où ni comment on se les approprioit; le motif annoblissoit le moyen; nous allons en donner un exemple. D'après ce que nous avons dit, on ne doit pas du tout le trouver surprenant. Un certain Dondedeo Bo, Génois, qui couroit ces mers avec deux galeres à lui appartenantes, contre la défense expresse de la République, ayant appris la charge précieuse que portoit le vaisseau Vénitien, la convoita, guetta ce vaisseau à son passage, l'attaqua, le prit & l'envoya à Gênes avec sa charge, peut-être pour faire sa cour à la République, obtenir d'elle le pardon de sa contravention à ses défenses, ou même la permission tacite de continuer de croiser sur ces mers avec ses deux galeres. Quoiqu'il en soit, on ne sçauroit s'empêcher de faire quelques réflexions assez naturelles au sujet de ce fait, qui est rapporté naïvement & de la même maniere par tous les historiens contemporains ou voisins du tems où il arriva, & où peut-être on n'y trouvoit rien de si extraordinaire & de si répréhensible. Le procédé de Dondedeo est tout à fait inexcusable; on ne sçauroit trop quel nom lui donner. Quelque noble que fût le zèle qui inspirât ce Génois inconsidéré, quelque pieuse ardeur qu'il eût pour la possession de ces précieuses reliques, il eut tort, suivant nos mœurs & la façon de penser actuelle du tems où nous vivons, de les approprier à sa patrie par un pareil moyen qui sentoit trop le pirate & l'écumeur de mer. Sa patrie n'étoit point en guerre avec les Vénitiens. C'étoit donc une agression formelle, un acte d'hostilité contre les Vénitiens qui n'avoient jamais donné aucune occasion ni raison de rupture aux Génois. Ce citoyen coupable exposoit donc témérairement sa patrie à une guerre certaine avec les Vénitiens, ainsi qu'à l'événement douteux & toujours dangereux de cette guerre. Peut-être Dondedeo fit-il ce mauvais raisonnement: „ Les Vénitiens ont pillé Constantinople & en ont emporté ces reliques; donc elles ne sont pas eux; donc je puis leur enlever sans crime des reliques qu'ils ont enlevées à d'autres & auxquelles ils n'ont pas plus de droit que moi ". Mais ce raisonnement n'auroit pas satisfait les Vénitiens, & il ne résultoit pas de-là que le Génois dût s'en emparer sur eux, & que la République dût les garder comme étant de bonne prise, puisqu'elle n'étoit point en guerre avec les Venitiens. Dondedeo n'avoit-il agi que comme un pirate, en ce cas sa conduite auroit dû être improuvée & désavouée par sa République qui eût offert à celle de Venise la restitution de ce vaisseau & de sa charge, outre une satisfaction proportionnée à l'injure. Mais s'il y a quelque chose encore de plus surprenant que le procédé irrégulier de Dondedeo; c'est la conduite de Gènes, qui, semblant authoriser ouvertement & légitimer le brigandage de son sujet au lieu de le punir, s'en approprie les fruits, refuse absolument de lâcher prise, & d'en donner aucune satisfaction aux Vénitiens par qui elle en est fortement sollicitée, & s'obstine à garder le vaisseau & les reliques comme un bien justement acquis. Dès-lors Dondedeo ne doit plus être regardé que comme un Pirate public & authorisé. Disons-le hardiment & avec l'impartialité qui convient à un historien; il résulte de ce fait qu'il seroit difficile de disculper entierement les Génois d'alors du reproche honteux de piraterie, qu'eux & les Pisans se faisoient réciproquement, & peut-être avec assez de raison tous deux. Ainsi que Gênes devoit naturellement s'y attendre, & s'y étoit peut-être bien

Réflexions sur le procédé irrégulier des Génois avec les Vénitiens.

Gênes refuse de donner aucune satisfaction aux Vénitiens.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

attendu, ayant peut-être agi ainsi à dessein d'irriter & d'agacer ces rivaux fortunés, dont les succès en Orient redoubloient de jour en jour sa jalousie, cette agression manifeste & de propos délibéré, alluma le ressentiment des Vénitiens, dont les effets furent différés pour le moment par les grands projets d'aggrandissement & de conquêtes qui les tenoient alors occupés ailleurs; & ce premier sujet de plainte & d'inimitié, se joignant par la suite à d'autres causes plus importantes, contribua à brouiller les deux peuples, & à allumer entre eux une longue suite de guerres & de haines inextinguibles. Ce ne fut cependant que bien des années après (en 1224) & lorsque ces premieres semences de haine & de ressentiment, long-tems étouffées & assoupies par les soins du Pape régnant & de ses successeurs, se furent fortifiées & accrues réciproquement par d'autres injures, au point qu'elles vinrent enfin à éclater. Nous y viendrons en son lieu.

Premiere source de la haine & de l'animosité des deux peuples.

Les Pisans s'emparent de Syracuse par le moyen de leurs Pirates.

Cependant profitant des troubles de Sicile sous la minorité du jeune Roi Frédéric II (le même qui devint l'ennemi irréconciliable des Génois), fils du défunt Empereur Henri V, les Pisans vinrent à bout de s'emparer de cette même ville de Syracuse, que l'Empereur Frédéric Barberousse & son successeur avoient autrefois si souvent donnée en fief, ou plutôt promise, aux Génois pour prix de leurs services. Mais telle étoit la politique rusée des Pisans, que ne voulant point que leur République parût dans cette usurpation, & que le blâme attaché à tout ce qui s'appelle usurpation, retombât sur elle, ils se servirent pour remplir leurs vûes de ces mêmes Pirates de leur nation, dont il a déja été plusieurs fois parlé; car ils les avoient à leurs gages & à leur commandement; ils pouvoient les mettre en avant & les faire agir pour leurs intérêts, quitte après à les désavouer quand ils vouloient, pendant qu'ils se tenoient comme cachés derriere eux. Ces ministres de leur ambition, secondant parfaitement les projets de ceux qui les employoient, se rendirent maîtres de Syracuse par surprise, & en chasserent non seulement les habitans séculiers, mais encore le Clergé & l'Evêque. Maîtres de cette ville, ces Corsaires Pisans en firent une retraite de pirates, un azile de brigands, d'où ils partoient pour infester toutes les mers voisines, exerçant indifféremment leurs brigandages tant sur les Génois, que sur tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Sensibles à l'usurpation d'une ville qu'ils regardoient toujours comme leur bien & leur conquête en vertu de la donation de Frédéric, les Génois n'étoient point alors en état de s'en venger. Toute leur marine étoit dispersée; ils avoient quantité de vaisseaux en course & répandus dans l'Orient pour leur commerce, qui étoient en même tems équipés en guerre, suivant l'usage de ce tems-là, afin de pouvoir servir à deux mains, si le cas le réquéroit. Las de ne faire si long-tems qu'une guerre de pirates, qui étoit plus du goût de leurs ennemis que du leur, ils résolurent de combattre enfin une fois avec toutes leurs forces. Dans ce dessein ils donnerent le commandement d'un vaisseau chargé de bonnes troupes & de toutes sortes de munitions de guerre à Alemano Costa, capitaine dont ils connoissoient la valeur & l'habileté pour ces expéditions, & lui donnerent en même tems commission de rassembler tout ce qu'il pourroit de leurs bâtimens, avec lesquels il devoit aller délivrer Syracuse. Ce capitaine remplit sa commission avec autant de dextérité, que de bonheur. Après avoir

Expedition des Génois contre les Corsaires de Syracuse.

pris en chemin un vaiſſeau Piſan armé en guerre, qui fit la plus vigoureuſe réſiſtance, il aborda dans l'Iſle de Candie où il trouva une quantité conſidérable de bâtimens Génois de toute eſpéce, qui revenoient de différentes parties de l'Orient où s'étendoit leur commerce, & que le hazard avoit tous raſſemblés à la fois dans ce port. Ces vaiſſeaux ſe voyant en aſſez grand nombre pour compoſer une flotte des plus nombreuſes, s'étoient choiſi quatre commandans-généraux, auxquels ils avoient donné le nom de Conſuls. Dès qu'Alemano leur eût expoſé ſa commiſſion & les ordres qu'il avoit reçus de la République, ils ſe ſoumirent avec joye à ſon commandement, & prirent avec lui la route de Sicile.

Sect. II. Hiſtoire de Gênes depuis l'an 1190 juſqu'à la révolution de 1257.

Alemano ayant renforcé ſa flotte du ſecours d'hommes & de vaiſſeaux que lui amena Henri, ſurnommé le Pêcheur, Comte de Malée (Malte, ſuivant quelques-uns) qui, irrité des brigandages des Corſaires Piſans, avoit fait alliance avec les Génois pour en tirer vengeance de concert, débarqua ſes troupes devant Syracuſe, après avoir encore pris un vaiſſeau Piſan à la vûe de cette ville & ſous les yeux du Comte Reinier, leur allié, qu'ils avoient envoyé au ſecours de leurs Corſaires. Alemano forma d'abord le ſiége de cette ville, dont il ſe rendit maître au bout de ſept jours de tranchée ouverte. Les Génois y firent rentrer tous les habitans que les Corſaires Piſans en avoient chaſſés, qui en furent chaſſés à leur tour, & rétablirent l'Evêque dans ſon ſiége. Cette expédition fit beaucoup d'honneur aux Génois, & à dire vrai, c'eſt la ſeule un peu glorieuſe & réellement militaire, qu'on eût vûe depuis long-tems dans la guerre entre eux & les Piſans. C'étoit la ſeconde fois que les Génois faiſoient la conquête de Syracuſe, & cette ville leur appartenoit doublement & à bien des titres; ſoit cependant qu'ils craigniſſent de ne pas pouvoir en garder long-tems la poſſeſſion; ou ſoit qu'ils vouluſſent récompenſer la valeur du chef qui avoit le plus contribué à la priſe de cette place, qu'ils aimoient mieux voir entre les mains d'un homme de cœur, de leurs amis, & capable de la leur conſerver & de la défendre contre les entrepriſes des Piſans, ils la donnerent en fief à Alemano, avec le titre de Comté. Peut-être auſſi ne ſervoit-il que de prête-nom à leur politique, & vouloient-ils garder cette ville ſous un nom emprunté, pour la reprendre quand ils le jugeroient à propos. Après avoir reparé les fortifications de cette ville & y avoir laiſſé une forte garniſon pour ſeconder le brave Alemano en cas d'attaque, les Génois s'en retournerent triomphans chez eux. Mais la joye de cet heureux ſuccès fut un peu diminuée & interrompue par une furieuſe tempête que leur flotte eſſuya en rentrant dans le port, & où quatre bâtimens chargés de marchandiſes précieuſes périrent avant que d'avoir pû être déchargés. Par une ſuite funeſte du malheur qui va rarement ſans un autre, le feu prit dans le même tems dans la ville, ſans qu'on ſçut comment, & conſuma quantité de maiſons & d'édifices publics.

Priſe de Syracuſe.

Les Génois donnent cette ville en fief à Alemano.

La flotte Genoiſe eſſuye à ſon retour une furieuſe tempete.

Pluſieurs bâtimens périſſent dans le port. Incendie à Gênes.

On a vû combien l'adminiſtration du Podeſtat Giuffredotto avoit été agréable & utile à la République, qui l'avoit continué pour trois ans dans cette place. La fin de l'exercice de ſa charge penſa être funeſte à Gênes, par les troubles qu'elle vit naitre, mais qu'heureuſement elle vit auſſi appaiſer. L'aſſaſſinat du fils de Jean Balbi, citoyen d'une famille illuſtre, tué par accident ou par mépriſe pendant la nuit par les officiers du Podeſtat, ſouleva contre

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

lui la famille du mort, dont plusieurs autres puissantes familles épouserent le ressentiment. Elles prirent les armes & allerent attaquer ce magistrat jusques dans son palais. Hors d'état de résister à tant de forces réunies contre lui, le Podestat, suivant l'usage en pareil cas, appella le peuple à son secours. Déja le peuple accouroit de toutes parts en armes, & tout sembloit annoncer le spectacle affligeant des horreurs de la guerre civile; mais les soins pacifiques & l'entremise de plusieurs bons citoyens & personnes sages, réussirent à appaiser cette dangereuse émeute dès sa naissance, avant que l'incendie fût devenue plus générale & plus difficile à éteindre; le clergé sur-tout contribua beaucoup par ses démarches à engager les mécontens à mettre bas les armes & à se réconcilier avec le Podestat.

Trouble passager à Gênes.

1205.

L'année suivante, par un exemple inoui jusqu'alors, & qui ne fut point suivi depuis, au mépris de la loi expresse & généralement reçue, qui excluoit tous les citoyens & Génois natifs de la place de Podestat, le successeur de Giuffredotto fut ce même Fulcone Castelli dont il a déja étant parlé, & qui étoit destiné à jouer le plus grand rôle dans la République. Consulat, ambassades, commandement des flottes, charges, emplois, dignités, son ambition insatiable dévoroit tout. Il ne lui manquoit plus que de remplir la place de Podestat; il eut le crédit de s'y faire élire & de l'exercer sans opposition. Il y a apparence que ce citoyen s'étoit rendu si redoutable à sa patrie par sa puissance, celle de sa famille, & peut-être aussi par ses services, qu'on crut devoir tolérer en sa faveur cette infraction à la loi, & n'avoir point d'autres moyens pour éviter des troubles & de plus grands malheurs de la part d'une famille factieuse dont on avoit tout à craindre, & pour assûrer le repos public, que d'assouvir l'ambition forcenée qui dévoroit son chef, en lui donnant cette place à laquelle il aspiroit, avec tant d'ardeur, & une autorité qu'il ne pouvoit conserver qu'un an. On lui donna quatre conseillers, ou Assesseurs, tant pour l'aider dans son administration, que pour avoir probablement l'œil sur toutes les démarches d'un homme, dont pendant tout le tems que dura le gouvernement, la République ne fut pas tranquille. Content d'être parvenu à cette dignité suprême à laquelle aucun Génois ne pouvoit parvenir, & de s'être élevé par là au dessus de tous ses concitoyens & égaux, ainsi qu'il le désiroit, Castelli Podestat ne fit cependant rien contre les intérêts & la tranquillité de l'Etat dont la conduite lui étoit confiée; son administration fut paisible & heureuse pour Gênes; & soit que le ressort de son ambition fût usé, ou qu'elle fût éteinte faute d'aliment & de matiere, & qu'il fût rassasié d'honneurs & de dignités, il se comporta toujours depuis en bon citoyen, & il n'excita plus aucuns troubles.

Fulcone Castelli se fait elire Podestat

La République continuoit toujours ses hostilités avec les Pisans; mais avec cette différence, que depuis la prise de Syracuse par les Génois, cette guerre commençant à s'échauffer & à s'annoblir, n'étoit plus comme auparavant un brigandage continuel de part & d'autre, mais qu'elle étoit enfin devenue une véritable guerre, une guerre convenable & légitime, (s'il en est), & digne de deux Républiques puissantes & rivales, qui ne combattoient plus pour de vils intérêts de commerce & pour s'enlever quelques vaisseaux, mais pour la gloire & l'honneur d'étendre leur domination. Syracuse devint le sujet de cette guerre, que les deux peuples n'avoient pas sçu eux-mêmes jus-

Suite de la cinquieme guerre avec les Pisans.

qu'alors; elle n'en avoit guéres eû d'autre que leur haine & leur acharnement réciproque. Les Pisans ne voyoient qu'avec dépit cette ville au pouvoir de leurs ennemis. Voulant à toute force s'en rendre de nouveau les maîtres, & ne faisant plus servir, comme ci-devant, leurs pirates d'instrument à leur ambition & à leurs projets, ils se montrerent à découvert, & s'allierent dans le dessein de recouvrer Syracuse, avec ce même Comte Reinier, dont il a déja été parlé ci-dessus, ainsi qu'avec plusieurs autres seigneurs & villes de la Toscane, également jaloux des succès & de la puissance des Génois. Ceux-ci de leur côté confirmerent leur alliance avec Henri, Comte de Malée ou Malte, qui leur avoit déja rendu d'importans services dans leur expédition contre Syracuse.

Tandis qu'on faisoit des préparatifs de part & d'autre, & que la guerre s'allumoit de plus en plus sur les côtes de Sicile, les deux peuples se poursuivoient & se combattoient de tous côtés, sur toute la Méditerranée, sur tous les rivages & dans tous les ports de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, où ils se rencontroient conduits par leur commerce, & où ils en venoient aux mains avec le même acharnement; de sorte que par-tout où il y avoit des Génois & des Pisans, aucun endroit, aucun rivage n'étoit paisible par eux, & que la guerre s'étendoit, par terre & par mer, entre ces implacables ennemis dans presque toutes les parties du monde connu.

Siége de Syracuse par les Pisans.

Cependant les Pisans avoient prévenu les Génois, & étant arrivés en Sicile avec une flotte de vingt-deux tant galeres que navires, & de quantité de bâtimens de transport, ils avoient mis le siége devant Syracuse. A cette nouvelle les Génois presserent l'armement qu'ils préparoient pour la défense de cette place. Elle étoit vivement pressée, & il étoit fort à craindre que leur secours ne vint trop tard; mais dans ces circonstances la vigilance de leur fidéle allié, le Comte de Malée, pourvut d'abord à la sûreté de Syracuse, prévint, rendit inutile leur armement, les délivra de la crainte où ils étoient, les défit & les vengea des Pisans, avant même que la flotte Génoise eût mis à la voile. Ce Comte avoit l'œil sur toutes les démarches des Pisans: apprenant leur arrivée en Sicile, il se rendit promptement à Messine avec quatre galeres bien armées. Il trouva dans le port de cette ville une grande quantité de navires & de bâtimens marchands Génois, appartenant à des particuliers, équipés en guerre & montés par un équipage nombreux. Il les engagea sans peine à abandonner le soin de leurs affaires particulieres & de leur commerce, pour voler à la défense des intérêts de leur patrie. Il prit avec lui tous ces bâtimens qui formoient une flotte considérable, chercha celle des Pisans, la rencontra & lui présenta le combat qu'ils accepterent. On se battit de part & d'autre avec un égal acharnement qui rendit long-tems la victoire douteuse; elle se décida enfin pour les Génois qui prirent ou détruisirent toute la flotte ennemie, à l'exception de cinq galeres qui portoient les troupes auxiliaires des Lombards & des Toscans leurs alliés. Dans cette conjoncture, le Comte Alemano, qui étoit assiégé dans Syracuse par l'armée de terre des Pisans, crut qu'il devoit profiter du trouble & de la consternation où les jetoit la défaite de leur flotte, pour faire une sortie sur eux. Elle fut faite avec tant de vigueur, que les Pisans battus de tous côtés, prirent la fuite, & laisserent leur camp au pouvoir des assiégés. Ainsi fut levé le siége de

Défaite de la flotte Pisane.

S[illegible] de l[illegible]vée du siége de Syracuse.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Syracuse après avoir duré trois mois & demi. La flotte Génoise, qui étoit en chemin pour aller au secours de cette place, ayant appris sa délivrance, rebroussa chemin & revint dans ses ports. Il ne sera pas inutile de remarquer au sujet de cette flotte, que les villes qui étoient sous la domination de la République, étoient obligées par un traité particulier, à lui fournir chacune leur contingent tant en hommes qu'en galeres; ce dont on trouve un exemple dans cette expédition, où il est parlé de trois galeres armées, fournies par les Villes de Savone, Noli & Vintimille.

Secours donnés par les Génois au Comte de Malée contre les Vénitiens.

Reconnoissans des services que le Comte de Malée leur avoit rendus, les Génois s'engagerent avec plaisir à le seconder dans ses expéditions. Cet homme belliqueux & plus brave que puissant, faisoit alors en même tems la guerre aux Vénitiens & aux Turcs. Les secours des Génois lui furent également utiles contre ces deux formidables ennemis; ce qui envenima encore le ressentiment secret des Vénitiens contre les Génois, & contribua encore, outre la haine & la jalousie croissantes chaque jour entre eux, à jeter de plus profondes racines aux longs différends qui firent par la suite de ces deux peuples des ennemis mortels & long-tems irréconciliables. Ce ne fut cependant qu'en 1210 que les Génois commencerent à servir ouvertement le Comte de Malée en qualité d'Auxiliaires & d'Alliés. Jusques-là ils ne combattirent sous lui que comme stipendiaires, ceux qu'il avoit parmi ses troupes, étoient censés être à son service. C'est ainsi que dans une expédition qu'il fit pour secourir le Comte de Tripoli contre les Turcs, une troupe Génoise, d'élite, qu'il avoit sur sa flotte, lui fut d'une si grande utilité par sa bravoure, ainsi qu'au Comte de Tripoli, que celui-ci pour leur marquer sa reconnoissance & son estime, leur accorda le renouvellement de tous les priviléges & droits honorables dont ses prédécesseurs les avoient autrefois fait jouir à Antioche, à Tripoli, & dans toute la Syrie; priviléges, qu'ils avoient successivement perdus avec le tems.

Contre les Turcs. Avantages que Gênes en retire.

1206. Podestat étranger.

L'ordre violé en faveur de Fulcone Castelli, fut rétabli l'année suivante, où l'on choisit, comme à l'ordinaire un Podestat étranger, qui fut Jean Strusio, Milanois, pendant le gouvernement duquel il ne se passa rien de remarquable. L'année d'après, par une variation assez ordinaire dans le gouvernement de Gênes, toujours inconstant & peu stable (*), il revint aux Consuls, entre les mains desquels il demeura encore pendant les trois années suivantes; sans que les historiens Génois indiquent la raison de ce changement, qui n'en eut probablement pas d'autres que l'ambition factieuse des Nobles, toujours jaloux & ennemis de l'autorité du Podestat, qu'il falloit de tems en tems contenter pour éviter les troubles. Résolus de pousser avec vigueur la guerre contre les Pisans, les Consuls apprenant qu'ils venoient d'aborder en Sardaigne avec une flotte de dix-huit bâtimens, à dessein d'y entreprendre quelque chose, se hâterent d'y envoyer aussi dix-huit galeres commandées par Nicolas Doria. Peu de tems après Fulcone Castelli, l'un des Consuls, fut envoyé pour ren-

1207. On élit des Consuls pour quatre ans.

Armement inutile contre les Pisans.

(*) Au reste on verra toujours la même instabilité dans la forme de ce gouvernement, jusqu'au tems de la fameuse révolution de 1528, où alors elle devint fixe & permanente, & telle qu'elle est demeurée jusqu'à nos jours.

renforcer cette flotte avec quatorze galeres. De leur côté les Pisans en firent construire & équiper un pareil nombre, pour n'être pas inférieurs en forces aux Génois & ne leur céder en rien. On devoit naturellement s'attendre à quelque événement, ou combat décisif entre les deux flottes; mais le renfort des Génois étant demeuré plus long-tems en route, ou n'ayant pas été sitôt équipé que celui des Pisans, Doria, trop foible pour pouvoir hazarder le combat, fut obligé de se retirer, sans attendre l'arrivée de la seconde flotte Pisane, crainte de se trouver au milieu des deux flottes. Pour comble de malheur, il fut accueilli dans sa retraite par une furieuse tempête, par laquelle deux de ses galeres ayant été jetées loin du reste de la flotte, tomberent au milieu du renfort qui venoit aux Pisans.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Pendant les trois années qui suivirent, toujours sous le gouvernement des Consuls, les Génois furent occupés à différentes négociations au dehors. Leurs députés prolongerent la paix pour deux ans avec le Roi de Maroc. D'un autre côté Lanfranco Turca, envoyé auprès de Massèmut, Roi de quelques côtes de l'Afrique, conclut un traité d'amitié avec ce Prince; tandis que Gulielmo Spinola, l'un des Consuls, alla en ambassade auprès du Soudan d'Egypte qui l'avoit demandé pour traiter de la rançon des esclaves Génois. Enfin environ dans le même tems par l'entremise des Abbés du Tillet & de Gorgonne, la République fit (en 1209) une tréve avec les Pisans; les deux peuples remirent la décision de leurs différends au jugement d'arbitres choisis & approuvés de part & d'autre.

1208. 1209. 1210.

Sous les Consuls.

Gênes fait différens traités.

Tréve avec les Pisans.

Tandis que les querelles des Génois avec les Pisans commençoient à s'appaiser, la fortune leur en préparoit d'autres de jour en jour, & travailloit de longue main à leur susciter des ennemis plus redoutables. On a vû les services que le Comte de Malée avoit rendus aux Génois, & ceux qu'il avoit réciproquement tirés de ses fidéles alliés dans plusieurs expéditions. En 1210 il envoya son fils Baudouin à Gênes avec deux galeres, pour demander du secours aux Génois dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Vénitiens, auxquels il avoit enlevé en 1206 l'Isle de Candie. Depuis, trop foible pour résister lui-seul à l'effort de leurs armes, il avoit perdu une partie de cette Isle. Soit reconnoissance pour leur allié, soit que cette reconnoissance ne servît que de prétexte & de manteau à la haine jalouse qui les animoient secrettement contre les Vénitiens, dont les progrès leur donnoient chaque jour plus d'ombrage, les Génois se prêterent avec empressement aux désirs du Comte, & lui fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition. Ces secours furent si puissans, qu'ils aiderent le Comte à remporter en Candie une victoire complette sur les Vénitiens, où Reinier Dandolo, leur général, fut fait prisonnier. Ce général Vénitien étant mort quelque tems après de ses blessures, & son corps ayant été envoyé à Venise, où le Comte de Malée permit qu'il fut accompagné par trois galeres, ces galeres furent prises par Benvenuto, fils d'Alemano Costa, que les Génois avoient fait Comte de Syracuse. On peut s'imaginer de quel œil les Vénitiens regardoient ces especes d'hostilités indirectes, ou même de brigandages, de la part des Génois & de leurs amis. Trois ans après le Comte de Malée vint lui-même à Gênes, solliciter de nouveaux secours contre les Vénitiens. Il fit même tous ses efforts pour engager la République à leur déclarer ouvertement la guerre,

Nouveaux secours que les Génois donnent au Comte de Malée contre les Vénitiens. Seconde source de l'inimi- [illegible] te de ces derniers contre Gênes.

SECT. II. *Histoire de* Gênes *depuis l'an* 1190. *jusqu'à la révolution de* 1257.

leur mettant devant les yeux les avantages considérables qu'ils pouvoient en retirer, dans un tems où l'Empire d'Orient étant démembré de tous côtés, ils devoient songer à s'emparer aussi d'une partie de ses débris, & ne pas souffrir tranquillement qu'ils tombassent tous entre les mains de leurs superbes rivaux qui en faisoient impunément leur proye, & qui devenoient de jour en jour plus puissans & plus ambitieux. Ces motifs séduisants, & propres à éblouir, ni les raisonnemens spécieux dont ils étoient appuyés par le Comte, ne purent faire prendre le change à la politique de Gênes sur ses véritables intérêts. Le dessein de cette République n'étoit pas de s'attirer mal à propos une nouvelle guerre sur les bras contre un ennemi si redoutable, ni d'allumer tout à fait le ressentiment des Vénitiens, déja aigris & assez justement courroucés contre elle, par de nouvelles offenses. Prenant un parti tout contraire, elle jugea plus convenable & plus sage de rejeter les propositions de son allié, & d'envoyer des députés à Venise pour tâcher d'accommoder les différends qui étoient entre le Comte de Malée & les Vénitiens. Ceux-ci, irrités des secours que les Génois avoient prêtés contre eux à leur ennemi qu'ils traitoient de pirate, ainsi que le Comte Alemano & son fils (*), & encore plus de voir que les alliés de leur ennemi eussent le front de vouloir se rendre les médiateurs de la paix entre eux, ne voulurent pas même seulement donner audience aux députés Génois, ni prêter l'oreille à leurs propositions. Piqués au vif de ce procédé outrageant & dédaigneux, les Génois ne balancerent plus à seconder les projets du Comte de Malée, & à lui donner tous les secours qu'il leur demandoit, sans cependant vouloir entreprendre ouvertement la guerre contre les Vénitiens. Ce qui allumoit sur-tout le plus l'indignation des Génois contre eux, c'étoit le traitement cruel & ignominieux qu'ils avoient fait essuyer quelque tems auparavant à Léon Vetrano commandant du premier secours que les Génois avoient envoyé en Candie au Comte de Malée. Le Général des Vénitiens, ce même Reinier Dandolo, dont nous avons rapporté plus haut la défaite & la mort, ayant pris Léon Vetrano avec neuf galeres qu'il commandoit, l'avoit fait pendre dans l'Isle de Corfou, le traitant comme un Corsaire & un écumeur de mer. Tels furent les premiers sujets de mécontentement & d'inimitié que les deux peuples se donnerent réciproquement: tels furent de part & d'autre les fondemens de leur animosité, les premiers développemens de leur haine, & les commencemens de leurs différends. Quoiqu'ils n'en fussent point encore venus à une guerre ouverte, ils ne se ménageoient cependant point dans toutes les occasions où ils se rencontroient; & les Génois sembloient en combattant les Vénitiens, comme alliés & auxiliaires du Comte de Malée, essayer leurs forces & leur bonheur contre eux, &

(*) Il est traité de même dans Muratori, T. VII. p. 124. Mais qui ne faisoit pas dans ce tems-là le métier de pirate? Qui n'étoit pas pirate & Corsaire alors, à commencer par les Croisés eux-mêmes? Ne voyoit-on pas quantité d'Etats ou de Républiques usurper par le droit du plus fort, ce qui a toujours été de même de tout tems, ce qui ne leur appartenoit pas, s'emparer de pays ou d'Isles auxquelles elles n'avoient aucune espéce de droits. Toute la différence qu'il y avoit, c'est que les uns exerçoient la piraterie avec des flottes entieres, & les autres avec quelques vaisseaux; c'est que les uns faisoient des butins immenses, & les autres étoient obligés de se contenter de petits brigandages. C'est proprement ce qu'un Corsaire pris par Alexandre le Grand, répondit à ce vainqueur qui lui reprochoit ses pirateries.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

s'accoûtumer, s'exercer d'avance à combattre quelque jour pour leur propre querelle des ennemis si puissans & si formidables. Cependant les Génois fournirent au Comte une flotte de douze bâtimens de diverse grandeur, pourvûe d'hommes, de chevaux, d'armes, de munitions, de vivres, & enfin de tout ce dont il avoit besoin pour soutenir sa guerre contre les Vénitiens, dont il n'est pourtant plus question dans l'histoire de Gênes, probablement parce que cette République n'y prit plus aucune part.

Paix avec les Pisans; de courte durée.

La paix fut enfin conclue la même année entre les Génois & les Pisans, par l'entremise des deux Abbés & médiateurs ci-dessus nommés, dans une conférence qu'ils tinrent à ce sujet à Lerice avec les députés des deux peuples. Mais ce n'étoit presque pas la peine de faire mention de cette paix qui ne fut pas de longue durée. A peine étoit-elle conclue & signée, que les Pisans qui ne faisoient ordinairement la paix qu'à regret, par force ou par besoin, ou dans le dessein d'amuser & d'endormir les Génois, & de recommencer bientôt les hostilités, s'empresserent de rompre ce nouveau traité. Ils eurent recours pour cet effet au même expédient dont ils étoient accoûtumés à faire usage depuis long-tems, c. a. d. du ministére de ces mêmes pirates de leur nation, qui servoient toujours de prête-noms à leurs infractions. A leur instigation ces Corsaires recommencerent leurs courses sur les Génois & leur prirent quantité de bâtimens.

Hostilités réciproques entre les deux peuples.

Les Génois de leur côté, voulant prendre leur revanche & se procurer d'abord satisfaction eux-mêmes, sans perdre le tems en plaintes inutiles & dont leurs ennemis ne seroient que se jouer, permirent à leurs sujets de courir sur les bâtimens des Pisans. Ceux-ci s'en plaignirent à Gênes; mais alléguant, pour éluder leurs plaintes, la même excuse simulée que les Pisans lui avoient alléguée tant de fois en pareil cas, leur rendant feinte pour feinte, la République se contenta de leur témoigner le véritable déplaisir qu'elle ressentoit de ces hostilités, auxquelles elle n'avoit aucune part, & qu'elle rejeta entierement sur des Corsaires qu'elle ne pouvoit retenir ni réprimer. Battus par leurs propres armes, les Pisans confus ne furent pas longtems la dupe de cette ruse; jetant bientôt bas le masque, ils résolurent de se montrer à découvert, & d'attaquer leurs ennemis ouvertement.

Descente infructueuse des Pisans dans l'Isle de Porto-Venere. Ils y sont battus.

Ils firent une descente avec douze galeres dans l'Isle de Porto-Venere, & y firent de grands ravages; mais les habitans, aidés du secours de ceux de Vernazza, les repousserent vivement & les obligerent à se rembarquer promptement, après avoir perdu beaucoup de monde, tant tués que prisonniers; du nombre de ces derniers fut Tegrino, le général de leur flotte. Gulielmo Scoto, Commandant de Porto-Venere l'échangea contre Lanfranco son frere qui étoit prisonnier des Pisans, pourquoi il fut fortement reprimandé & même puni d'exil par les Consuls, comme ayant disposé à son profit & sans l'aveu de la République d'un prisonnier à elle appartenant. A la premiere nouvelle du débarquement des Pisans, Gênes équipa d'abord, avec l'aide des autres villes maritimes de sa dépendance, une flotte de quarante galeres; mais au milieu de ces préparatifs on apprit presque en même tems la retraite des ennemis.

Trêve de deux ans avec les Pisans.

Les choses n'en seroient pas demeurées-là, si l'Empereur Otton IV, qui avoit besoin des Pisans pour l'expédition qu'il méditoit en Sicile, n'eût interposé son autorité pour faire cesser les hostilités entre les deux peuples. Il les obligea de faire une trêve pour deux ans, & de lui remettre entre les mains,

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

comme ôtages de la fidélité avec laquelle ils obſerveroient cette tréve, les priſonniers qu'ils s'étoient faits mutuellement; ce qu'ils exécuterent; mais ces ôtages n'étant pas gardés avec ſoin, vinrent à bout de s'évader.

Guerre contre les Corſaires Marſeillois.

Gènes ſe voyoit alors à la veille d'avoir trois guerres à ſoutenir à la fois; ſçavoir, contre les Piſans, les Vénitiens & les Marſeillois. Ces derniers n'étoient pas à la vérité bien dangereux pour les Génois, qui en furent bientôt débarraſſés. Les Marſeillois, ainſi que les autres habitans des côtes de la Provence, s'étoient rendus redoutables ſur la Méditerranée par leurs courſes & leurs brigandages. Ils faiſoient particulierement beaucoup de tort au commerce des Génois, auxquels ils avoient enlevé quantité de vaiſſeaux. Les Génois, réſolus de mettre fin à ces brigandages, firent différens armemens contre ces Corſaires, qui leur rendirent pertes pour pertes & leur prirent beaucoup de bâtimens. Enfin l'année ſuivante, ſous le gouvernement du Podeſtat Renato Cotta, Milanois, les armateurs Marſeillois furent ſi maltraités par ceux de Gênes, que les Marſeillois, ſentant qu'ils avoient affaire à trop forte partie, députerent à Gênes dix des principaux citoyens de leur ville, qui demanderent la paix, rejetant les brigandages dont les Génois ſe plaignoient, ſur quelques pirates qui avoient commis ces déſordres ſans la participation & l'aveu de leur ville. La République accorda aux Marſeillois leur demande, & fit un traité de paix avec eux pour vingt & un ans.

1211. On élit un Podeſtat etranger.

Paix avec les Marſeillois.

La même année Gènes eut encore quelques différends avec les Marquis Conrard & Guillaume Malaſpina, au ſujet de la ville de Crovara, que la République avoit achetée de ſon ſeigneur, & ſur laquelle ces Marquis prétendoient avoir des droits. La République envoya quelques troupes contre eux; ainſi que contre Albert, l'un des ci-devant propriétaires du Marquiſat de Gavi, dont on a vû qu'elle avoit fait l'acquiſition. Ce Seigneur, à qui la République avoit laiſſé l'uſufruit de quelques impôts ou droits d'acciſes dans le pays, s'étant révolté contre le Podeſtat, fut vaincu, privé de ſes revenus, & condamné à dix ans de priſon. Les différends de Gênes avec les Malaſpina furent appaiſés l'année d'après, où les Conſuls, de nouveau mis à la tête du gouvernement, firent la paix avec ces Seigneurs qui céderent, moyennant une ſomme d'argent, tous leurs droits ſur la ville de Crovara, qui demeura déſormais tranquillement ſoumiſe à la domination des Génois. Ils l'avoient déja augmentée & étendue l'année d'auparavant par l'acquiſition de la moitié de la ville de Vernazza, & d'une partie de celles d'Ovada, Roſſiglione & autres, qui leur furent données par leurs Seigneurs en reconnoiſſance des ſervices & des bienfaits qu'ils avoient reçus de la République.

Différends de Gênes avec ſes vaſſaux; bientôt appaiſés.

1212. On revient aux Conſuls.

Gênes augmente ſon territoire.

A l'exception de neuf galeres qui furent envoyées pour reprimer les ravages & les courſes, tant par terre que ſur mer, les habitans de (*) Nice, qui, ſéduits & tentés comme tant d'autres par l'occaſion & le voiſinage de la mer, s'adonnoient aux brigandages & à la piraterie, les Génois ne firent cette année aucune expédition remarquable. Tranquilles au dedans & au dehors par

(*) Quoiqu'il y eût encore une autre ville de ce nom, ſoumiſe à la domination de Gênes, & diſtinguée par le ſobriquet de *Nice de la paille*, il y a toute apparence que c'eſt de Nice en Provence, ville autrefois dépendante des Génois, & que les Rois d'Arragon & Comtes de Provence leur avoient enlevée depuis, que l'hiſtoire de Gênes veut ici parler.

la prolongation, pour cinq ans, de leur tréve avec les Pisans occupés alors à servir les projets de l'Empereur Otton en Sicile, tréve qui fut jurée par cinquante des principaux citoyens des deux Républiques, les Génois crurent qu'il étoit de leur intérêt & de leur prudence de faire tout ce qui dépendoit d'eux pour éviter de s'attirer à dos des ennemis aussi puissans que les Vénitiens, avec lesquels leurs querelles s'envenimoient de jour en jour. Voulant couper racine à une guerre qui paroissoit devenir de plus en plus inévitable, la République envoya à Venise Lanfranco Rubeo & Uberto Spinola pour proposer un accomodement. Ces députés vinrent à bout de faire une tréve de trois ans avec les Vénitiens, & de pacifier leurs différends avec le Comte de Malée. Au fond une bonne & solide paix eût été préférable à toutes ces tréves avec les Pisans & les Vénitiens, qui de trop courte durée, ne faisoient comme on le verra que masquer les blessures & envenimer les playes au lieu de les guérir radicalement, en même tems qu'elles dénotoient peut-être trop de foiblesse; mais, outre, comme on l'a souvent vû, que les traités de paix n'étoient guéres sûrs & guéres durables avec les Pisans, c'étoit beaucoup dans la circonstance actuelle où les esprits étoient aussi aigris & aussi irrités de part & d'autre, que d'obtenir une tréve avec les Vénitiens, que de se procurer par-là quelques momens de tranquillité & de relâche, un moyen de respirer, & de se mettre en état, pendant cet intervalle, de se défendre ou de recommencer la guerre.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Tréve avec les Pisans, prolongée pour cinq ans.

Tréve avec les Vénitiens.

Cette année 1212 est remarquable dans les Annales de Gênes, moins encore par la réception magnifique qu'on y fit a Frédéric, Roi de Sicile & fils de feu l'Empereur Henri V, (& qui devint lui-même Empereur dans la suite sous le nom de Frédéric II, & le plus cruel ennemi des Génois) qui vint à Gênes cette année pour engager la République à entrer dans ses projets contre l'Empereur Otton, & fut entretenu & défrayé aux dépens de l'Etat pendant trois mois qu'il séjourna dans cette ville, que par un événement singulier qui peut servir à faire connoître l'esprit & la façon de penser de ce tems-là, & qui mérite de trouver place dans le recueil immense qu'on pourroit faire des folies du genre humain. En attendant, il est trop remarquable pour ne pas trouver place ici. Par une suite de ce même délire qui enfantoit les Croisades, porté à son comble, près de sept mille personnes de tout sexe & de tout âge arriverent cette année à Gênes, sous la conduite d'un enfant Allemand nommé Nicolas, digne chef d'une horde d'insensés, dans le pieux dessein d'en partir pour la terre sainte, par mer & sans vaisseaux, intimement persuadés, probablement par les inspirations du jeune Nicolas, que, le miracle de la mer rouge allant se renouveller pour eux, ils pourroient traverser à pieds secs la Méditerranée & autres mers qui se dessécheroient, ou s'entrouvriroient au moins pour leur faire un passage jusqu'en Syrie. Ils furent long-tems & seroient encore à attendre, très-inutilement comme on peut le croire, que ce nouveau chemin leur fût ouvert. En dépit de leur foi, ou plutôt de leur sotte crédulité, malgré le proverbe qui dit que la foi peut transporter des montagnes, & du plus au moins, il ne s'opéra aucun miracle en leur faveur. En partie désabusés, & en partie contraints par les Génois qui se hâterent de se débarrasser de cette multitude d'hôtes incommodes & capables d'affamer leur ville, moitié de gré, moitié de force, ces Croisés

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

d'une nouvelle espéce s'en retournerent peu de tems après dans leur pays par le même chemin par lequel ils étoient venus. Triste exemple de ce dont la superstition humaine est capable!

1213. 1214. 1215. Sous des Consuls. Gêne fait l'acquisition de Caretto & de Nice. Les Génois bâtissent un fort à Monaco.

Les années suivantes toujours sous le gouvernement des Consuls, les Génois augmenterent encore leur territoire par les acquisitions qu'ils firent de la Seigneurie de Caretto & de la Ville de Nice en Provence qui se donna entiérement à eux pour se soustraire au joug du Roi d'Arragon qui lui étoit devenu insupportable. Cette Ville, ainsi qu'on l'a vû s'étoit déja soumise anciennement à la République, & il faut que le Roi d'Arragon s'en fût emparé depuis. En 1215. Fulcone Castelli fut envoyé avec quelques autres principaux citoyens, pour faire bâtir une citadelle flanquée de quatre tours, à Monaco. D'ailleurs à l'exception de quelques négociations & & traités d'alliance & de commerce, faits dans ces intervalles, de quelques troubles civils & extérieurs presqu'aussitôt appaisés qu'élevés, & de plusieurs arrangemens & reformes que Gênes fit dans ses finances, il ne se présente rien de remarquable que le changement passager qui se fit en 1216 dans le gouvernement. On sçait que jamais République ne fut plus inconstante que celle de Gênes à cet égard. Egalement las & mécontents des Consuls & des Podestats, ne sçachant comment faire pour dérouter l'ambition & la jalousie des principaux citoyens, pour ôter tout aliment à leurs dissentions continuelles, & enfin pour maintenir la tranquillité au dedans & contenter tout le monde, chose assez difficile, les Génois s'aviserent de faire un nouvel essai & de remettre le gouvernement & l'administration de la justice entre les mains de cinq Docteurs ou Jurisconsultes étrangers, dont chacun fut séparément preposé à un quartier de la ville, sans avoir aucune inspection sur la jurisdiction de ses collégues; espéce de gouvernement singulier dont les Génois ne furent probablement pas contens non plus; car il ne subsista qu'une année, & ne fut jamais rétabli depuis. Ils revinrent aux Podestats étrangers & annuels, entre les mains desquels l'administration demeura constamment depuis & sans aucune interruption, jusqu'au grand changement qui se fit en 1257 dans la forme du gouvernement de cette République. Le Podestat de cette année fut Uberto Rocafolio, citoyen de Pavie. Comme les noms de ces magistrats annuels sont assez indifférens à l'histoire de Gênes, on croit pouvoir se dispenser à l'avenir de s'assujettir à les rapporter réguliérement, ainsi que leur patrie, à moins qu'ils n'ayent fait quelque action remarquable, ou qu'ils ne méritent d'être plus particuliérement connus. En général on a vû jusqu'à présent, ce qui continua fut toujours de même dans la suite, que ces Podestats étoient ordinairement tirés de Lucques, Pavie, Plaisance, Milan & autres villes voisines & amies de Gênes, mais sur-tout de Milan, ville puissante alors, & fort considérée, féconde en grands sujets, & en possession de donner des Podestats à presque toutes les villes d'Italie qui se gouvernoient alors par ce magistrat. C'étoit au mérite seul, ou au moins à la réputation, qui tient souvent lieu du mérite, qu'on avoit égard dans le choix des sujets appellés pour gouverner l'État confié à leurs soins, & un État dont ils n'étoient pas citoyens. Le génie turbulent & factieux des Génois ne devoit pas faire briguer beaucoup la place de Podestat de Gênes où elle étoit difficile à exercer, & où elle rendoit infailliblement celui qui en étoit revêtu, l'objet de la haine & de la jalousie des nobles.

1216. Gênes gouvernée par cinq Docteurs étrangers.

1217. On revient aux Podestats.

Pendant ce peu d'années Gênes fut tranquille au dedans & au dehors, & ne fit aucune expédition considérable. Il est vrai que les Pisans, d'intelligence avec les Vénitiens, ceux d'Ancone & d'autres villes d'Italie qui commerçoient à Constantinople, où ils avoient secrettement complotté ensemble contre les Génois, firent des courses sur eux en 1215 & leur prirent quelques bâtimens dans les mers de Sicile. Mais on ne voit pas que les Génois aient fait aucun mouvement pour se venger de ces hostilités. Il y a apparence que le désir sincere qu'ils avoient de rendre la paix dont ils jouissoient au dehors de tous côtés, permanente & durable, pour pouvoir tourner tranquillement toutes leurs pensées & leurs armes du côté de la Terre sainte où ils méditoient alors une nouvelle expédition à la sollicitation du Pape Honorius III, les engagea à dissimuler toutes ces insultes de la part des Pisans, ou à en remettre la vengeance à un autre tems.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

1217.

1217. *Paix avec les Pisans.*

Cette paix si desirée fut enfin conclue cette année avec les Pisans par les soins & l'entremise du Pape qu'on vient de nommer, qui venoit de succéder à Innocent III. mort à Pérouse le 6 de Juillet précédent, dans le tems qu'il étoit en chemin pour venir terminer les différends des Génois & des Pisans, qu'il vouloit réconcilier pour les faire entrer dans la Croisade qu'il avoit projetée. La réconciliation des deux Républiques rivales se faisoit presque toujours par les Papes, & pour le même objet. Honorius acheva l'ouvrage ébauché par son prédecesseur, & vint à bout d'engager les deux peuples à s'en rapporter à sa décision. La paix fut faite entre eux par le ministére d'Hugolin, Cardinal-Evêque d'Ostie (qui fut dans la suite Pape sous le nom de Grégoire IX.) qu'Honorius envoya à Gênes à cet effet. La paix fut jurée solemnellement de part & d'autre par mille citoyens des principaux de chaque Etat, entre les mains de deux députés qu'ils s'envoyerent réciproquement pour recevoir leurs sermens respectifs. Ils envoyerent aussi une députation au Pape pour le remercier du succès de ses soins. Les députés de Gènes furent Fulcone Castelli, & Uberto Spinola, sans contredit les deux principaux citoyens que cette République eût alors, & dont on retrouve toujours les noms à la tête de toutes les négociations & expéditions les plus importantes. Honorius confirma cette paix par une bulle qu'il donna l'année suivante, où il contribua aussi par ses exhortations pacifiques à la tréve qui fut conclue pour dix ans entre les Génois & les Vénitiens, dans un congrès que leurs députés tinrent à Parme pour cet effet.

1218. *Tréve pour dix ans avec les Vénitiens.*

A l'ombre de la paix & de la tranquillité générale dont elle jouissoit alors de tous côtés, la République s'appliqua plus que jamais au soin de faire fleurir & d'augmenter le commerce de ses sujets; toujours attentive à cet égard, elle avoit envoyé en 1216 une députation à Léon Roi d'Arménie, pour renouveller ses traités de commerce & d'alliance avec ce Prince, qui de son côté confirma & augmenta encore tous les droits honorifiques & avantageux dont les Génois jouissoient dans ses Etats. Un de ces droits, étoit de se gouverner par eux-mêmes, suivant leurs loix & par des magistrats de leur nation, droit dont les Génois étoient particulierement jaloux; & ce qu'il y a de singulier, suivant la judicieuse remarque que fait leur historien Foglietta, droit, qu'ils avoient bien soin de se procurer & de conserver dans tous les pays, même les plus reculés, où ils avoient des possessions & des établissemens de com-

Traité de commerce avec Léon Roi d'Arménie.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

merce, tandis que chez eux ils ne pouvoient pas se gouverner eux-mêmes, ils avoient peine à se procurer la tranquillité, ils sembloient en quelque façon vouloir l'acheter aux dépens de leur liberté, en appellant des étrangers qu'ils mettoient à la tête de leur gouvernement; tandis même que par la suite, leur liberté leur étant devenue comme à charge, ces Républicains si fiers se soumirent volontairement à des Princes étrangers & furent, en quelque façon, se mendier des maîtres de cour en cour; conduite étonnante dans une République, & dont la République de Gènes est la seule qui ait jamais donné l'exemple.

Le Juge de Cagliari paye un tribut aux Génois.

Quoique les Judicatures ou contrées de Sardaigne eussent toutes leur Juge, Roi, ou chef indépendant, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut au sujet du Marquis Guillaume Malaspina, Juge de Cagliari, qui fut défait en Sardaigne par les Génois en 1196, il paroît que la République de Gênes avoit toujours conservé la souveraineté d'une partie de cette Isle, partagée entr'elle & les Pisans, & que ces Juges étoient encore alors leurs vassaux ou leurs tributaires, puisqu'on trouve dans les Annales de Gênes, qu'on envoya cette année (1217) un député en Sardaigne pour y recevoir le tribut dû par le Juge de Cagliari, qui le paya sans difficulté. C'est la seconde fois qu'il est fait mention dans cette histoire de l'acquit de ce tribut.

Gênes en guerre avec ses vassaux & ses sujets.

Les années suivantes se passèrent en différentes petites expéditions que les Génois furent obligés de faire pour soumettre plusieurs de leurs vassaux & sujets toujours remuans & qui leur donnoient beaucoup d'occupation, & principalement ceux de Vintimille. Ils vinrent à bout de les réduire avec l'aide qu'ils reçurent des Marquis Malaspina, de Caretto, & autres Seigneurs de leurs vassaux, plus attachés alors à leur parti. Mais ces révoltes n'étoient qu'assoupies pour un moment; le germe subsistoit toujours, & ce feu mal éteint se rallumoit d'abord. Cependant au milieu de l'occupation que ces troubles extérieurs donnerent à la République, elle ne perdit pas de vûe ses intérêts & le soin d'étendre sa domination. Elle fut augmentée par le territoire des Marquis de Vintimille & Malaspina qui se soumirent à elle en 1218 & se reconnurent ses vassaux, tandis que les habitans de la ville de Vintimille n'en persisterent pas moins dans leur révolte contre Gènes, à qui ils ne vouloient absolument pas se soumettre. Ces guerres continuelles avec ses sujets rébelles ne firent pas non plus perdre à Gênes le soin de sa gloire, & le souvenir de ce qu'elle devoit à ses engagemens. Reconnoissante des bons offices que le Pape Honorius lui avoit rendus en la pacifiant avec les Pisans & avec les Vénitiens, elle s'empressa à son tour de flatter la passion dominante de ce Pontife, & de contribuer à faire réussir le projet de Croisade qu'il avoit formé, & qui lui tenoit tant à cœur. Lanfranco Rossi & Gulielmo Embriaco furent députés au delà des monts pour presser le départ des Princes Croisés & rallumer leur ardeur qui paroissoit se refroidir. Peu de tems après les Génois envoyerent en Syrie une flotte considérable, qui fut suivie l'année d'après d'une autre de dix galeres, chargées d'hommes, de munitions & de vivres, qu'ils équiperent pour secourir les Croisés occupés au siége de Damiette. Ils contribuerent beaucoup à la prise de cette ville qui se rendit aux Croisés la même année (en 1219) ce dont le Légat du Pape leur rendit un glorieux témoignage, par la lettre qu'il leur écrivit de la part du Souverain Pon-

Les Génois prennent part à une nouvelle Croisade.

Part qu'ils ont à la prise de Damiette.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Pontife, pour les remercier au nom de tous les Princes Chrétiens des services qu'ils avoient rendus à la Chrétienté dans cette expédition.

1220 & suiv. L'Empereur Frédéric II. le plus mortel ennemi des Génois.

Gênes jouissoit depuis long-tems d'une prospérité assez constante, lorsque la fortune lui suscita un ennemi plus dangereux que tous ceux qu'elle avoit eû à combattre & à redouter jusqu'alors. Ce fut dans la personne de Frédéric, Roi de Sicile, ce même Prince qu'on a vû faire en 1212 un séjour de trois mois à Gênes, & qui avoit eû depuis le crédit & l'adresse de se faire élire Roi des Romains. Devenu Empereur, par la mort d'Otton, il se rendit plus terrible & fit plus de mal aux Génois, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire, par son ambition, ses prétentions, & sur-tout par sa haine irréconciliable pour cette République, que n'avoient jamais fait son grand-pere Frédéric Barberousse, & son pere même (Henri) quoiqu'ennemi décidé des Génois. Mais il faut remonter plus haut. Il est à présumer que le refus qu'ils avoient fait de le seconder contre ses rivaux à l'Empire, & dans le projet qu'il avoit formé d'y parvenir, lorsqu'il n'étoit encore que Roi de Sicile, avoit été l'origine de son ressentiment contre eux, qui fut encore affermi & redoublé par la résistance courageuse qu'ils opposérent toujours à ses prétentions & à ses desseins sur leur liberté, par le refus qu'ils firent de fléchir devant lui, d'entrer dans sa querelle contre les Papes, d'embrasser son parti ainsi que les Pisans, & enfin par les fidéles secours qu'ils fournirent toujours à ses ennemis.

Il mande le Podestat de Gênes.

Ce ressentiment éclata pour la premiere fois en 1220, lorsque ce Prince vint en Italie pour recevoir la couronne Impériale. A son passage pour Rome par la Lombardie, l'impérieux Frédéric exigea que le Podestat de Gênes vint à sa rencontre, comme pour lui rendre hommage au nom de cette République. Ce magistrat fut en effet le joindre en Lombardie avec un cortége considérable de la principale Noblesse de Gênes, & accompagna ce Prince depuis Modéne jusqu'à Castel-San-Piétro. N'en pouvant rien obtenir sur les demandes de la République pour la confirmation de ses droits, priviléges & concessions, le Podestat prit congé de Frédéric, & refusa d'aller plus loin, ainsi qu'il en étoit pressé par ce Prince s'excusant sur ce qu'il ne pouvoit le faire sans un ordre exprès de l'Etat qu'il représentoit, qui n'étoit pas d'ailleurs en usage d'envoyer des députés au couronnement des Empereurs. Ce refus irrita encore plus l'orgueil de Frédéric, qui se promit bien d'abaisser celui des Génois, & qui auroit été bien aise de trainer à sa suite le Podestat & la noblesse de Gênes.

Frédéric ôte Syracuse aux Génois & les dépouille de tous leurs priviléges en Sicile.

Son inimitié contre cette République commença à se manifester ouvertement l'année suivante, où loin de donner aucune satisfaction sur ses demandes aux députés qu'elles lui envoya, il dépouilla encore les Génois de tous les priviléges & droits qu'ils avoient en Sicile, chassa le Comte Alemano Costa leur ami & leur Vassal de la ville de Syracuse qu'ils lui avoient donnée en fief, ou plutôt qu'ils avoient voulu probablement garder & posséder sous son nom. En outre il les priva du palais du grand Amiral Margaritone dont ils étoient en possession à Messine depuis long-tems, de leur jurisdiction dans cette ville, & les obligea de payer à l'avenir tous les droits d'entrée & de sortie de leurs marchandises en Sicile, dont ils avoient été exemts jusqu'alors.

Cependant la guerre continuoit toujours avec vigueur contre les rébelles Vintimillois, qui donnoient aux Génois beaucoup de peine à réduire. Ils n'avoient pû y réussir jusqu'alors, à cause de leurs diverses occupations au

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Suite de la guerre avec les rébelles de Vintimille.

Siége de Vintimille.

Ruse inutile des assiégés; Leur opiniâtreté.

dehors, & spécialement de l'expédition à la Terre-sainte, qui avoient détourné ailleurs la plus grande partie de leurs forces; ce qui faisoit croître encore l'audace des Vintimillois qui profitoient des circonstances pour braver impunément le ressentiment des Génois, & commettre toute sorte d'excès sur leur territoire. Ils n'auroient cependant pas été en état de leur tenir tête si longtems si le Comte de Provence, irrité contre les Génois à cause qu'à la priere de ceux de Nice ils les avoient reçus au nombre de leurs sujets, & voulant profiter de la révolte des Vintimillois pour les soumettre à sa domination, ne leur eût prêté de l'assistance, & ne fût venu lui-même pour les encourager. Abandonnés à eux-mêmes & à leurs propres forces par le départ de ce Prince & de ses troupes, dont les affaires rendoient la présence nécessaire dans ses Etats, ils se virent bientôt assiégés & serrés de près dans leur capitale, qui, comme on l'a vû, servoit de place d'armes aux rébelles. Le Podestat de Gênes, qui étoit cette année (1221) Lotheringo Martinengo, citoyen de Brescia, homme sévere, & violent, commandoit lui-même le siége. Irrité de la longue résistance des Vintimillois & de leurs rébellions continuelles, il leur fit dire, que, s'ils ne se rendoient pas dans huit jours, il feroit arracher les yeux à tous leurs prisonniers. Les Vintimillois intimidés par la menace du Podestat & par la connoissance qu'ils avoient de son caractére dur & inflexible, mais cependant toujours aussi peu résolus à se rendre, eurent recours à l'artifice, armes ordinaires du foible ou du lâche pour parer le danger dont leurs prisonniers étoient menacés. Ils feignirent de vouloir rendre la ville aux Génois, en envoyerent les clefs au Podestat, & lui proposerent d'envoyer du monde pour prendre possession du château; dans le dessein de se jeter sur ceux que le Podestat enverroit, de s'en emparer, & d'empêcher leur ennemi de maltraiter ceux de leurs concitoyens qu'il avoit en son pouvoir, par la crainte qu'ils n'usassent de représailles sur les siens. Leur fourbe ne leur réussit pas suivant leur attente. Ceux que le Podestat envoya le lendemain pour prendre possession du château, ainsi qu'on en étoit convenu, avertis à tems par quelques partisans secrets des Génois du piége qu'on leur tendoit, s'échapperent promptement de la ville où ils ne faisoient que d'entrer. Le Podestat fut si indigné de cette nouvelle perfidie des Vintimillois, que dans la chaleur de son ressentiment, il fit crever les yeux à onze de leurs prisonniers, & fit toutes les dispositions nécessaires pour réduire les assiégeans aux dernieres extrémités. Ils soutinrent cependant ses efforts encore long-tems & avec une opiniâtreté qui a peu d'exemples; ils se virent resserrer de toutes parts, réduits à la plus affreuse famine; ils virent même le Podestat bâtir près du rivage une nouvelle ville qu'il entoura de murs & de tours, & qui leur indiquoit assez clairement l'intention où Gênes étoit de détruire entierement l'ancienne ville, s'ils ne se rendoient pas, sans vouloir entendre parler de se rendre. L'hyver approchant, le Podestat voyant leur obstination, retourna à Gênes avec son armée de terre, après avoir ravagé leur territoire, & leur avoir fait tous les dommages possibles. Il les laissa bloqués & assiégés par mer, ainsi que par la nouvelle ville qu'il avoit construite & fortifiée à leur porte, (*) dans l'espé-

(*) On trouve plusieurs exemples en differens tems de villes ainsi construites à la porte de villes assiégées, soit pour les braver, ou pour servir de camp retranché ou de

rance qu'ils ſeroient enfin obligés de capituler. Mais encouragés & ſecondés par Guillaume, l'un des Marquis de Vintimille, qui violant la foi qu'il avoit donnée aux Génois, paſſa dans le parti des rébelles & fut choiſi par eux pour leur Podeſtat ou Gouverneur: ils ſoutinrent encore long-tems le ſiége avec conſtance & obſtination. Ce ne fut que l'année d'après (1122) que les Génois, vinrent à bout de réduire cette ville rébelle. Cédans enfin au poids de tant de maux & de diſgraces, les Vintimillois envoyerent des députés à Gênes, qui vinrent implorer la clémence de la République plutôt en qualité de ſuppliants que de députés, & offrir de ſe ſoumettre à toutes les conditions qu'on jugeroit à propos de leur impoſer. Voulant eſſayer s'il ne ſeroit pas poſſible de gagner ce peuple remuant & courageux par la clémence, Gênes en uſa bien avec les Vintimillois & ne leur impoſa point des conditions auſſi dures qu'ils devoient les attendre, & que les circonſtances auroient peut-être mis en droit la République de les leur preſcrire. Elle ſe contenta de faire bâtir dans leur ville deux forts qui la dominoient, où elle mit deux-cens hommes de garniſon, & de lui donner un Podeſtat, qui fut Sorleone Pevere, citoyen d'une famille illuſtre de Gênes. La République fit même détruire & raſer à la priere des habitans de Vintimille, la nouvelle ville que le Podeſtat Martinengo avoit fait conſtruire l'année d'auparavant.

Sect. II. Hiſtoire de Gênes depuis l'an 1190 juſqu'à la révolution de 1257

Soumiſſion des Vintimillois.

Le même Martinengo, homme ſage & courageux, mais comme on l'a vû, violent & emporté à l'excès, eut pendant le tems qu'il fut en charge, une vive conteſtation avec l'Archevêque de Gênes, Othon, qui s'étoit oppoſé à l'exécution de quelques-uns de ſes décrets. Comme le Podeſtat étoit un homme ferme, entier, abſolu, & qui ne ſe relâchoit en rien de ſes droits & de ſon autorité, ou de ce qui pouvoit intéreſſer en la moindre choſe l'honneur de ſa place ou de la République qu'il repréſentoit, il avoit vigoureuſement ſévi contre ce Prélat, & l'avoit en quelque façon contraint de ſortir de la ville. Voici quel fut le ſujet de ce conflit de la juriſdiction temporelle avec la ſpirituelle, conflit toujours dangereux, ſouvent funeſte, & le ſeul dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire de Gênes. Voulant punir les habitans de S. Remo, qui n'étoient point comparus devant ſon tribunal où ils avoient été cités pour ſe purger de quelques chefs d'accuſation à leur charge, le Podeſtat avoit envoyé deux de ſes officiers pour les exécuter, confiſquer leurs biens & ravager leurs terres. L'Archhevêque en étant inſtruit, fit faire défenſe aux officiers du Podeſtat de procéder à l'exécution contre les habitans de S. Remo, alléguant, ſoit que le fait fût réel ou ſuppoſé, que cette ville étoit du domaine & de la juriſdiction de ſon Egliſe, à laquelle elle avoit été acquiſe par S. Syrus, & menaçant ces officiers d'excommunication & des autres cenſures & armes Eccléſiaſtiques dont on ſe ſert ordinairement pour défendre le bien de l'Egliſe, s'ils paſſoient outre. Intimidés par cette menace, ſi formidable alors, les officiers du Podeſtat revinrent ſans avoir rien fait, & lui rendirent

Querelle du Podeſtat avec l'Archevêque de Gênes.

quartier d'hyver aux aſſiégeans. Entr'autres, l'Empereur Frédéric en fit conſtruire une, qu'il nomma *Vittoria*, auprès de Parme, lors du ſiége de cette ville levé en 1248; & au fameux ſiége de Calais environ 100 ans après en 1346, on voit que le Roi d'Angleterre Edouard III. fit conſtruire une nouvelle ville en bois, mieux fortifiée que Calais même, & où ſon armée paſſa l'hyver.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

compte de l'obstacle, qu'ils avoient trouvé de la part du Prélat à l'exécution de ses ordres. Martinengo entra dans un tel courroux contre l'Archevêque, qu'il s'empara de son palais, saisit ses biens & son temporel, & défendit que personne lui payât ni tributs, ni revenus. Trop foible pour résister au Podestat, tacitement approuvé par les Génois qui n'étoient pas fâchés qu'un étranger s'opposât fortement aux entreprises ecclesiastiques, sans que leur République fût compromise ou prit rien sur elle dans cette affaire qui dans ce temps-là avoit quelque chose de répugnant & d'odieux, l'Archevêque céda à l'orage, sortit de Gênes, & porta d'abord, comme de raison, ses plaintes à la Cour de Rome pour obtenir satisfaction de cet outrage qui réjaillissoit surtout l'ordre Hiérarchique. Le Pape ayant nommé des Commissaires pour décider cette contestation, ils commencerent pour réparer l'outrage fait à la dignité Archiépiscopale, par ordonner préalablement le rétablissement de l'Archevêque dans son siége, qui se fit sans la moindre difficulté, d'autant mieux que le rigide Martinengo n'étoit plus en charge. Ces Commissaires ramenerent l'Archevêque comme en triomphe à Gênes; contens de ce succès, ils ne jugerent point le fond de l'affaire au sujet de la propriété de S. Remo qu'ils laisserent indécise & dans le même état où elle étoit auparavant. Le successeur de Martinengo rétablit l'Archevêque en la possession de tous ses biens & revenus, qui étoient considérables, vû qu'ils s'étendoient, chose assez particuliere pour un Archevêque, tant sur la terre que sur la mer, où il lui revenoit de certains droits sur les marchandises & vaisseaux qui entroient dans le port, ou qui en sortoient. Au reste, ce qui dut paroître singulier dans ce tems-là, cette contestation, qui auroit pû exciter ailleurs une guerre de religion, n'eut aucunes suites & n'excita aucuns troubles dans Gênes, personne n'ayant embrassé ouvertement le parti de l'Archevêque; & dans une République éclairée & toujours jalouse de soutenir ses droits, on se garda bien de confondre les intérêts du Ciel avec ceux de ses ministres, & de croire la religion intéressée dans une querelle puremens temporelle.

L'archevêque se retire de Gênes, se plaint à Rome, & est rétabli dans son siége.

Troubles domestiques. Les Génois soumettent leurs sujets rebelles.

Nous passerons sous silence quelques autres troubles civils moins importans, excités dans le même tems par les Castelli & les Balbi, & par d'autres familles puissantes, ainsi que quelques soulevemens des habitans de Savone, Vintimille & autres sujets remuans, soulevemens qui reviennent fréquemment dans cette histoire, qui furent promptement appaisés par les soins & la vigilance du Podestat, qui punit les factieux & condamna les villes rébelles à des amendes. Les Génois employerent la paix & la tranquillité dont ils jouirent d'ailleurs pendant quelques années, à étendre leur domination, à augmenter leur territoire par quantité de domaines & de villes ou bourgs des environs, dont ils firent l'acquisition, ou qui se donnerent à eux de leur plein gré. D'un autre côté, non moins occupés des moyens de soutenir & de faire fleurir leur commerce, ils envoyerent plusieurs députations aux Sarrasins & à différens Rois & Princes de l'Afrique, dans les Etats desquels ils avoient ou cherchoient à se faire des établissemens, & avec qui ils conclurent divers traités de paix ou d'alliance.

Gênes fait différens traités d'alliance & de commerce.

Depuis quelque tems, chose assez nouvelle pour les Génois, ils se voyoient tranquilles du côté des Pisans; les deux peuples sembloient s'occuper uniquement de leurs affaires particulieres & de leur commerce, & on n'entendoit

parler d'aucunes hoſtilités entre eux. Mais leur haine ne reſta pas long-tems oiſive; elle s'étoit repoſée & par conſéquent accrue pendant l'intervalle d'environ cinq ans de paix, intervalle étonnant & énorme pour eux. Mal aſſoupie & ſemblable à un feu caché ſous des cendres chaudes, leur animoſité mutuelle pouſſoit de tems en tems des étincelles, & donnoit des marques de vie par-tout où ils ſe rencontroient. Le théâtre de leurs inimitiés étoit plus vaſte que leur Etat. Si elles ne ſe réveillerent point encore en Italie & près du foyer de ce feu inextinguible, elles éclaterent de nouveau en Syrie en l'année 1222, & ſe ſignalerent par de ſanglans effets dans la ville de Ptolémaïde, nommée alors Acre ou Acon, où les deux peuples avoient des établiſſemens conſidérables. On ne dit point quelle fut l'origine ou la ſource de cette nouvelle querelle; à en juger par les précédentes, elle fut fort légere, & fort mince; & comme leur haine mutuelle ne demandoit que l'occaſion de ſe rallumer, un différend frivole, la moindre diſcuſſion d'intérêt ou de commerce, un rien ſuffiſoit pour mettre les armes à la main à des ennemis implacables, des rivaux dès long-tems aigris, auxquels il ne falloit qu'un prétexte pour s'entredétruire. Quoiqu'il en ſoit, ils en vinrent aux mains: les Piſans plus foibles, mirent le feu au quartier des Génois pour faire une diverſion, & ſe ſauverent de la ville, pendant que leurs ennemis étoient occupés à éteindre l'incendie qui conſuma une partie de la ville. Les Génois y perdirent une tour très-haute & très-vaſte, & un chef-d'œuvre d'architecture en ce genre, qui fut la proye des flammes. Peu de tems après les Piſans revinrent en forces, appuyés des ſecours du Roi de Jéruſalem (Jean de Brienne) qui favoriſoit leur nation, & cauſerent beaucoup de dommage à leurs ennemis. Cependant ces troubles s'appaiſerent; des arbitres nommés pour juger le différend des deux peuples, condamnerent les Piſans à réparer le dommage qu'ils avoient fait aux Génois. Ceux-ci voyant que les Piſans, mieux en cour qu'eux, n'en vouloient rien faire, & qu'ils n'en pouvoient obtenir aucune juſtice, en furent ſi indignés qu'il ſe retirerent d'Acre, & tranſporterent leur établiſſement & leur commerce à Beryte, jurant qu'ils ne rentreroient point dans Acre, qu'on ne leur eût donné ſatisfaction de tant d'outrages & d'injuſtices. Cette affaire n'eut cependant point de ſuites pour lors, & ne ralluma point encore la guerre en Italie entre les deux Républiques rivales. Les Génois aimerent mieux diſſimuler pour le moment & garder dans leur cœur le ſouvenir de cette offenſe, pour le joindre à pluſieurs autres, juſqu'à ce que le nuage fut aſſez chargé pour crever. C'eſt un thréſor de colere & de vengeance qu'ils amaſſerent contre leurs ennemis pour un autre tems. On obſervera en paſſant que la même année 1222 fut fatale à Gênes à cauſe du tremblement de terre qui commença à ſe faire ſentir les derniers jours de cette année dans la Ligurie & une partie de l'Italie, recommença pendant près de quinze jours à pluſieurs repriſes, & cauſa particulierement beaucoup de dommages à Gênes; mais nulle autre part autant qu'à Breſcia, qui fut preſque entierement détruite & renverſée de fond en comble.

Sect. II. Hiſtoire de Gênes depuis l'an 1190 juſqu'à la révolution de 1257.

Nouvelles querelles en Syrie avec les Piſans.

Dommages cauſés aux Génois par les Piſans.

Les Génois ſortent d'Acre.

On ſe reſſent à Gênes d'un tremblement de terre.

Tandis que les Génois étoient tranquilles avec les Piſans, ou du moins qu'ils vouloient l'être, & que leur projet ſembloit de jouir encore quelque tems des douceurs de la paix, elles leur furent enviées par quelques-uns de leurs voiſins, en qui leur bonne fortune, conſtante juſqu'alors, leur ſuſcitoit

1222 & ſuiv.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

tous les jours de nouveaux ennemis, dont la jalousie croissoit avec la puissance de Gênes. Voyant ses progrès avec des yeux d'envie & d'indignation; voyant avec terreur que sa domination s'étendoit de plus en plus dans la Lombardie par les accroissemens journaliers qu'y prenoit son territoire, quantité de villes de cette belle contrée, & à dire vrai, les plus foibles, (qui sont toujours les plus jaloux & les plus craintifs, car Milan ne pouvoit être susceptible de cette jalouse crainte) résolurent de se liguer ensemble pour s'opposer à ce torrent qui sembloit les menacer toutes de vouloir successivement les dévorer. Les habitans de la nouvelle ville d'Alexandrie (bâtie soixante-deux ans auparavant pour faire dépit à l'Empereur Frédéric Barberousse, par les villes liguées contre ce Prince, & surnommée par dérision *Alexandrie de la paille*, à cause que dans ses commencemens & dans la précipitation avec laquelle ses habitans avoient construit leurs maisons pour s'y loger, ils ne les avoient couvertes que de paille) comme les plus voisins des Génois & les plus exposés aux dangers dont ils se croyoient menacés par l'ambition de cette redoutable République, furent les premiers à lui déclarer la guerre, prétextant que les villes de Capriata & d'Arcoata, dont Gênes venoit de faire l'acquisition, étoient usurpées sur le domaine de leur ville, auquel elles appartenoient. Les Alexandrins, trop foibles pour soutenir la guerre qu'ils avoient inconsidérément commencée tout seuls contre les Génois, eurent l'adresse d'engager dans leur querelle les villes de Tortone & de Verceil, & bientôt après d'engager dans leur parti celle de Milan qui l'embrassa secrettement, ainsi qu'on le verra dans la suite, quoiqu'elle ne voulut pas se déclarer ouvertement ni agir offensivement contre les Génois. Les Alexandrins eurent l'adresse de lui persuader qu'elle étoit aussi intéressée que leur ville naissante, à s'opposer à l'agrandissement des Génois. Aidés de leurs nouveaux alliés, les Alexandrins entreprirent le siége de Capriata & d'Arcoata, qu'ils furent obligés de lever honteusement. Ils s'en vengerent par des ravages, prirent & brûlerent la ville de Tessarolo. De leur côté les Génois prirent leur revanche sur le territoire des Alexandrins qu'ils dévasterent, & leur prirent & détruisirent aussi plusieurs petites places, entr'autres le château de Montadello. Tels furent les événemens de la premiere campagne, qui ne fut remarquable que par les ravages & dommages que les deux peuples se firent de part & d'autre.

Guerre avec les Alexandrins.

Ravages mutuels.

L'année suivante la guerre recommença avec plus de chaleur. Au moyen de quelques intelligences que les Alexandrins s'étoient ménagées dans Gavi, ils se flattoient de se rendre maîtres aisément de cette place importante. Petro Bono, un des ci-devant seigneurs de Gavi qui avoient vendue cette ville aux Génois, & sur l'amitié & la fidélité duquel ils comptoient tant, qu'ils lui en avoient confié, ou au moins laissé par accord la garde & le gouvernement, étoit convenu de livrer cette place aux troupes de Tortone & d'Alexandrie. Leur attente fut bien trompée; car s'étant présentés pour s'y introduire, soit que les Génois eussent été instruits de la perfidie de Bono, ou que la prévoyance seule les eût engagés à renforcer la garnison de Gavi, elle fit une si bonne garde & une si vigoureuse résistance, que les ennemis furent obligés de se retirer avec perte. Les succès de cette campagne furent toujours variés & toujours aussi peu décisifs. Cependant un échec que les Génois reçurent au retour d'une irruption qu'ils firent sur le territoire de Tortone, en-

Entreprise des Alexandrins sur Gavi, échoue.

Echec reçu par les Génois.

sa tellement l'audace de leurs ennemis, qu'ils ravagerent les environs d'Asti, qui tenoit pour les Génois, battirent les Astigians en plusieurs rencontres & mirent le siége devant leur ville. En même tems cet échec irrita les Génois qui honteux de se voir battus par des ennemis aussi foibles, rassemblerent toutes leurs forces & celles de leurs alliés, & mirent sur pied une armée formidable, dans le dessein de s'en venger, & de porter la désolation sur le territoire de Tortone & d'Alexandrie.

Sect. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

Siége d'Asti.

Outre deux cens hommes de cavalerie (espéce de troupe singuliere & en usage alors, & qu'on nommoit *Cataphractes*, dont les chevaux étoient bardés & revêtus de fer de toute part, & dont les cavaliers conduisoient chacun trois chevaux, & avoient chacun avec eux deux cavaliers pour prendre leur place & leur succéder au combat en cas de besoin) que les Génois avoient pris à leur solde de Thomas Comte de Savoye, les Comtes de Lavagne & de Vintimille, les Marquis de Caretto & autres seigneurs de leurs vassaux, leur amenerent quantité de renforts; enfin Lotheringo Martinengo de Brescia, ci-devant Podestat de Gênes, prenant toujours part au sort & aux succès de cette République quoiqu'il ne fut plus à la tête de son gouvernement, signala dans cette occasion son amour & sa reconnoissance pour elle, & s'empressa de joindre son armée avec cinquante hommes de chevaux cataphractes, levés & entretenus à ses dépens. Le Podestat en charge alors, Brancaleo de Bologne, homme plein de courage & de zèle, se mit à la tête de cette armée, quoique dangereusement malade, & vola au secours des habitans d'Asti auxquels il rendit courage. Il obligea les ennemis à lever le siége de cette ville, & se préparoit à leur rendre cette campagne funeste par les diverses expéditions qu'il avoit projetées, lorsqu'épuisé par les fatigues & les veilles, il succomba à la maladie qui le minoit depuis long-tems & mourut au milieu des progrès & des projets de cette campagne. Sa mort en arrêta quelque tems le cours; elle rendit courage aux alliés. Les Génois se hâterent de donner le commandement de l'armée à un des collégues étrangers du défunt Podestat, qui reprit & poursuivit avec vigueur les opérations commencées par son prédécesseur. L'armée Génoise fit encore de grands ravages sur les terres d'Alexandrie & de Tortone, & prit à cette derniere la ville de Montenaro après dix-sept jours de siége; ce qui découragea les ennemis qui n'étoient plus en état de tenir la campagne, & les obligea de retourner chacun dans leur ville.

Les Génois lévent une armée formidable.

Levée du siége d'Asti.

Sans la diversion funeste qu'opéra cette année la défection d'Albenga & de Savone, les Génois vainqueurs des Alexandrins, auroient poussé plus loin leurs avantages contre les confédérés; mais Gênes fut obligée de s'arrêter en un si beau chemin, & de tourner ses forces contre les habitans de ces deux villes rébelles, qui crurent devoir profiter de l'embarras où la République se trouvoit par une guerre étrangere, ainsi que des circonstances du voisinage de l'Empereur Frédéric (& peut-être à son incitation secrette) & des mauvaises dispositions que ce Prince montroit depuis long-tems aux Génois, pour s'efforcer de secouer un joug qu'ils portoient à regret de tout tems; & après tout enfin, ô étrange aveuglement des hommes! non dans l'espoir d'obtenir la liberté, mais pour s'imposer un autre joug sans doute aussi pesant, ce qui est toujours inévitable. Frédéric avoit convoqué une diéte à Crémone, où il se

1226 & suiv.

Défection de Savone & d'Albenga.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

trouva une affluence considérable de Princes, de Seigneurs, & de députés des villes attachées au parti de l'Empereur. Ce fut-là le moment que les sujets rébelles de Gênes choisirent pour faire présenter leur requête à l'Empereur pas leurs députés qui s'ouvrirent à ce Prince sur leurs demandes, même en présence des députés de la République à la domination de laquelle ils vouloient se soustraire. L'assistance & la protection que leur donna Thomas, Comte de Savoye, les encouragea à prendre cette hardiesse. Ce Prince, que Frédéric avoit fait son Vicaire & son Lieutenant-Général en Italie, & qui étoit fort avant dans sa faveur, n'étant pas fâché de trouver une occasion d'agrandir ses Etats aux dépens du territoire de Gênes, avoit encore confirmé les habitans de ces deux villes dans leur résolution de secouer son joug, & leur avoit promis de les appuyer de tout son crédit auprès de l'Empereur, & en même tems de les défendre par ses armes, s'ils vouloient se donner à lui, du ressentiment de leurs anciens maîtres. Ce fut ce qui détermina Albenga & Savone à envoyer des députés à la diéte de Crémone, pour demander à l'Empereur la permission de cesser de reconnoître les Génois pour leurs souverains, & de se donner à Thomas, Comte de Savoye. Ils s'attendoient bien que l'Empereur ne leur refuseroit pas cette permission qui ne lui coûtoit rien, & qui lui procureroit le plaisir de mortifier les Génois. Les députés des deux villes furent introduits par Othon, Marquis de Caretto, qui quoique vassal & ci-devant allié de Gênes, prenoit secrettement part à leur dessein, n'étant pas fâché de contribuer aussi à abaisser la puissance de cette République. Quelques efforts que les députés de Gênes, qui, comme on l'a dit, étoient présens lors de cette demande, pussent faire pour en faire voir à l'Empereur l'injustice manifeste, & pour le détourner d'y acquiescer, ce Prince, très-indisposé d'ailleurs contre les Génois, qu'il commençoit déja à chagriner en toutes occasions, accorda sans peine à ces deux villes la grace qu'elles demandoient, & leur permit, malgré toutes les protestations des députés de Gênes, de se soumettre ou donner à qui bon leur sembleroit, témoignant cependant qu'il ne vouloit pas se mêler davantage de cette affaire, & qu'il ne leur donneroit aucuns secours. La suite fera voir, que, le projet de ce Prince ambitieux étant de diminuer la trop grande puissance des Génois qu'il haïssoit, il vouloit commencer par soulever contre eux leurs vassaux & leurs sujets, pour leur donner tant d'occupation & d'embarras au dedans, qu'ils ne sussent pas en état de nuire à ses projets au dehors, ou de résister à ses efforts, quand il voudroit les attaquer.

Ces deux villes se donnent à Thomas, Comte de Savoye.

Gênes leur déclare la guerre.

Instruite de la conduite de ces deux villes, la République ne tarda pas à leur en témoigner tout son ressentiment, par les mesures qu'elle prit pour les bloquer & les affamer de toutes parts, & pour interrompre leur commerce maritime, & sur-tout celui du sel, le plus lucratif alors pour ces deux villes. Leurs habitans furent déclarés ennemis de l'Etat, traitres à la patrie, & criminels de lése-majesté, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas; leurs biens furent confisqués, & il fut défendu à tous les sujets de la République d'avoir avec eux ni communication, ni commerce, & ordonné de leur courir sus comme à des rébelles. Embarrassés sur le choix de l'ennemi qu'ils devoient attaquer le premier, ou des Alexandrins, ou de leurs sujets révoltés, les Génois commencerent, par le conseil de leur Podestat, par tourner leurs armes contre les

les derniers, comme étant le plus pressé de pourvoir à la tranquillité & à la sûreté intérieure de l'Etat, avant que de songer à attaquer les ennemis du dehors. Abandonnées du Comte de Savoye, dénuées des puissans secours, qu'il leur avoit promis, les troupes qu'il envoya à leur aide sous le secours de son fils Amédée, ayant été forcées par les Génois de se retirer, presque sans combat, les deux villes rébelles se virent bientôt réduites à se rendre à discrétion, & à implorer la clémence de la République. Albisola, place forte que leurs troupes occupoient, & en qui étoit tout leur espoir, ayant été prise, les habitans de Savone, & après ceux d'Albenga, qui furent successivement obligés de se rendre, vinrent au devant de l'armée Génoise, en portant des croix & implorant à genoux la miséricorde de maîtres irrités & vainqueurs. Donnant un exemple de modération, capable l'un des deux, suivant la disposition des esprits & le caractère de ces habitans que les Génois devoient connoître, ou de lui concilier leur bienveillance à l'avenir, ou bien d'enhardir leur audace à pousser plus loin la révolte une autrefois, la République leur pardonna, sans faire aucune recherche des plus coupables. Gênes se contenta de leur demander des ôtages de leur obéissance & de leur fidélité, & de leur ôter, pour leur punition, les moyens de se révolter à l'avenir, en comblant les fossés, détruisant les portes & les murs de Savone, qui étoit la plus puissante & la plus turbulente de ces deux villes, ainsi qu'un mole que ses habitans avoient commencé, & en faisant construire une citadelle dans l'endroit le plus élevé de cette ville, pour la contenir dans son devoir. Au reste cette derniere précaution ne fut pas inutile, & les révoltes continuelles de Savone & d'Albenga, qu'on verra par la suite, firent voir que la modération avec laquelle les Génois vainqueurs les avoient traitées, n'avoient fait aucune impression sur elles; aigries & ulcérées contre cette République, à qui elles ne pouvoient pardonner, avec quelque raison, d'être leur souveraine, peu découragées par le mauvais succès de cette tentative, elles chercherent toujours constamment depuis l'occasion & les moyens de secouer un joug qui leur étoit insupportable; tant l'amour de la liberté est gravé profondément dans toutes les ames; & tant tout joug quelconque, établi par la force, (en est-il d'autre?) est naturellement odieux. En condamnant les opprimés & les foibles, avec la fortune qui les a condamné, & qui a prononcé contre eux par la voix du succès, on ne peut s'empêcher de les plaindre, & d'applaudir à leurs efforts & à leur courage.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Elles sont obligées de se rendre & de se soumettre.

Gênes fait construire une citadelle à Savone.

Ayant appris la réduction de ces villes, les seigneurs des environs, qui avoient pris part à leur révolte, entr'autres Othon, Marquis de Caretto, qui avoit servi d'introducteur à leurs députés à l'audience de l'Empereur, perdant tout espoir, par leur soumission, de pouvoir se procurer l'indépendance qu'ils désiroient; se hâterent de rentrer dans leur devoir, & d'obtenir le pardon de leur rébellion.

Ses vassaux rebelles se soumettent.

Débarassée de cette guerre domestique, Gênes tourna de nouveau toutes ses pensées & ses forces contre ses ennemis extérieurs; mais l'offre que ceux de Milan leur firent d'être les médiateurs de leurs différends avec leurs voisins, & qu'ils accepterent mit aussi fin à la guerre avec les Alexandrins, au moins pour le moment. Ainsi Gênes se trouva délivrée de l'embarras où elle se voyoit d'avoir deux ennemis à combattre à la fois, & à même de respirer

Milan se rend médiateur entre les Génois & les Alexandrins.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

pendant quelque tems ; mais suivant sa malheureuse alternative ordinaire ce moment de sa tranquillité extérieure, fut celui où les troubles civils recommencerent à renaître dans son sein. Quelques citoyens des plus puissantes familles de la République, avoient fait une cabale ou ligue secrette, pour partager entre eux toutes les charges & les principaux emplois & se prêter mutuellement la main pour qu'ils restassent toujours dans leurs familles, à l'exclusion de toutes les autres. La découverte de ce complot aigrit beaucoup le reste de la noblesse & même le peuple, qui formerent une autre ligue pour opposer à celle de ces citoyens ambitieux. De l'aveu tacite du Podestat, Guilleaume del' Mare fut mis à la tête de cette ligue. Il remplit avec toute l'ardeur & la vigilance possible les desirs de ceux, qui l'avoient mis à leur tête, & se forma bientôt un parti nombreux qui se fortifioit de jour en jour tant au dedans qu'au dehors de la ville, dans la persuasion où l'on étoit de ses bonnes intentions & de son zele pour le bien de l'Etat. Mais bientôt l'ambition naturelle à l'homme, la facilité qu'il avoit eû à se former un parti, celle qu'il trouvoit à le faire servir à ses desseins, & plus que tout cela les pernicieux conseils de sa famille plus ambitieuse encore que lui, tout persuada à Guilleaume del' Mare de profiter de cette circonstance heureuse pour se rendre lui-même maître de la République. L'absence du Podestat que ses affaires avoient appellé à Lucques sa patrie pour quelque tems, laissant le champ libre à l'exécution de son projet, sous ombre de réprimer le pouvoir excessif des principaux nobles, il se servit des forces qu'il avoit en mains pour s'emparer de leurs principaux postes & retranchemens, particulierement des maisons fortifiées (suivant l'usage de ce tems) appartenantes à la famille des Volta; lesquelles étoient justement au milieu de la ville. Alors il leva le masque & ne dissimula plus le but auquel il aspiroit. Le retour du Podestat derangea ses desseins. Le Podestat vit avec chagrin l'abus que del' Mare avoit fait du pouvoir qu'il lui avoit laissé. Mais par son habileté, son adresse à manier les esprits & les conseils des bons citoyens, empressé à prévenir les troubles qui menaçoient l'Etat, il sçut engager del' Mare homme fonciérement sage & ennemi des factions & du desordre à se désister d'une aussi criminelle entreprise, où l'aveugle ambition des siens l'avoit seule porté. Le Podestat eut plus de peine à réduire le peuple & les habitans de la campagne, & à leur faire rendre les postes & portes de la ville dont ils s'étoient emparés.

Troubles civils.

Guilleaume del' Mare veut s'emparer de l'autorité.

Ses troubles sont appaisés.

Les Milanois avoient adjugé la propriété de Capriata aux Génois; mais soit que la validité manifeste des prétentions de Gênes, ou quelque autre raison cachée, portât les Milanois à juger le différend en faveur des Génois, ceux-ci eurent lieu par la suite de se repentir d'avoir choisi des juges si peu dignes de leur confiance, & de reconnoître la partialité manifeste qu'ils avoient pour leurs ennemis. Le Podestat étant allé avec une suite peu nombreuse prendre possession de Capriata au nom de la République, ainsi que pour terminer le reste de ses différends avec les Alexandrins, manqua de tomber dans un piége qu'ils lui avoient tendu. On ignore si c'étoit de concert avec les Milanois, ou que les Alexandrins fussent mécontens de leur décision. Tandis que le Podestat entroit dans Capriata avec les députés de Milan qui s'y conduisoient, les troupes des Alexandrins entrerent d'un autre côté dans la ville, tomberent sur la suite du Podestat, tenterent de l'environner & de

Les Milanois décident en faveur des Génois.

Perfidie des Alexandrins.

le prendre, ce qui leur auroit infailliblement réussi, s'il n'avoit eu le bonheur de s'échapper de leurs mains & de gagner promptement Gavi. Il y fut accompagné de presque tous les habitans de Capriata, qui emporterent avec eux tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Alexandrins trouvant la ville déserte, déchargerent leur rage sur les maisons qu'ils détruisirent de fond en comble. Ils n'épargnerent pas même les Eglises, où leur fureur alla jusqu'à déterrer les morts, pour les pendre aux crénaux des murs. Après quoi ils s'établirent dans la ville, y batirent des cabanes pour s'y loger & la fortifierent. Cette infraction ralluma la fureur des Génois, qui se préparerent à se venger de cette perfidie & à recommencer la guerre avec vigueur. Cependant il ne se passa rien de remarquable de part & d'autre, & la paix se fit peu de tems après (en 1230) entre les deux peuples qui nommerent des commissaires pour juger leurs différends. Par leur décision Capriata demeura encore aux Génois qui en resterent depuis tranquilles possesseurs. Au reste ce fut presque la seule occasion que les Génois eurent à se plaindre des Milanois. Ils trouverent toujours dans la suite dans eux de bons voisins & fideles amis, principalement dans leurs différends avec Frédéric, & dans leurs dangers, où Milan leur fournit souvent des secours. Les Génois étoient en possession alors, ce qu'ils observerent long-tems, de tirer presque tous leurs Podestats de Milan, ce qui marque que la bonne intelligence regnoit toujours entre les deux villes, & le cas distingué que Gênes faisoit des citoyens de Milan. Le refus que cette République fit quelques années après de renoncer au choix qu'elle avoit faite d'un Milanois pour son Podestat, fut même une des raisons qui alluma le plus contre elle le ressentiment du vindicatif Frédéric.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Ils détruisent Capriata

Continuation de la guerre & paix avec les Alexandrins.

Tandis que Gênes augmentoit encore son territoire par l'acquisition de Diano, de Taggia, de Dolcedo, de Portomauricio & de plusieurs autres villes & bourgs qui lui furent cédés par le Marquis d'Oneille, dans le même tems cette République eut le chagrin de se voir enlever pour toujours un beau morceau de son Etat. Le Comte de Provence s'empara de Nice en 1229. Les Génois firent quelques efforts pour se remettre en possession de cette place; mais ils furent inutiles, & elle demeura depuis aux Comtes de Provence (*).

1229. Gênes augmente son territoire & perd Nice.

Il y eut à Gênes l'année d'après une émeute populaire, évenement assez commun dans cette ville & moins remarquable encore en lui-même par un accident assez singulier & assez comique qui en fut le dénouement, que par les suites funestes, que cet évenement eut pour le premier magistrat de cette République, & en même tems que parcequ'il fait voir combien ses habitans étoient portés à la sédition & à se soulever contre l'autorité. On a vû qu'il y avoit déjà long-tems que les ennemis des Génois leur reprochoient qu'ils exerçoient le métier de pirates sur la Méditerranée, & il faut convenir que leurs sujets, principalement les habitans des côtes méritoient assez justement ce reproche, dans ces circonstances Guillaume de Vintimille, Rosso Molinello, Durante & Recupero de Cortovenere, citoyens des premiers de leur

1230. Emeute populaire où le Podestat est tué.

(*) Les Comtes de Provence ne l'ont point conservée non plus : après en avoir joui long-tems, ils ont été obligés de la céder à la maison de Savoye qui en est aujourd'hui en possession.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

ville, s'étoient adonnés à la piraterie; & infestoient toutes les mers des environs par leurs brigandages. Les Génois sensibles aux reproches qu'on leur faisoit, desirant se laver de cette tache, envoyerent contre eux Ansaldo Bufferio avec quelques galeres. Ces corsaires furent pris & conduits à Gênes. Le Podestat voulant donner un exemple de sévérité nécessaire & laver l'honneur des Génois du reproche honteux qu'on leur faisoit, sans égard à la naissance ni à la qualité des coupables les condamna à être pendus. Le peuple est quelquefois aussi injuste & aussi aveugle dans ses affections & dans sa compassion que dans ses fureurs & dans sa haîne. Appuyé de quelques-uns des principaux de Gênes qui s'intéresserent pour ces corsaires, il demanda leur grace au Podestat: celui-ci fut inexorable. Le peuple résolu d'empêcher l'exécution & d'enlever les prisonniers, s'attroupa au lieu du supplice & jeta des pierres sur le Podestat & sur ceux qui menoient les criminels au supplice. Le Podestat qui étoit à cheval & s'empressoit d'appaiser ce tumulte, ne fut point écouté, atteint même d'un coup de pierre, & renversé de son cheval, il se cassa la cuisse en tombant, & on le reporta chez lui mourant. Cet accident fit sur le champ ouvrir les yeux à la multitude qui rougit des excès où elle s'étoit portée pour des brigands qui ne méritoient pas sa faveur; & il vit procéder tranquillement à leur exécution. De quatre qu'ils étoient deux furent d'abord étranglés. Mais Guillaume de Vintimille & Recupero de Portovenere, qui étoient les deux plus qualifiés & ceux peut-être en faveur de qui avoit été fait le soulevement, attachés à la potence, ne purent mourir du moins, on le fit croire au peuple ami du merveilleux qui cria au miracle & demanda qu'on conpât la corde à laquelle étoient suspendus les criminels & qu'on les ramenât en prison, le fait est que probablement quelques amis de ces malfaiteurs avoient gagné l'exécuteur de la justice ou quelques uns des assistans. Quoiqu'il en soit profitant habilement de la crédulité du peuple & de la dévotion qu'il avoit pour les cendres de S. Jean Baptiste, qu'on sait qu'on gardoit & qu'on conserve encore soigneusement à Gênes, ces deux rusés brigands interrogés par quels moyens ils avoient conservé leur vie, répondirent ingenument que c'étoit par la protection de S. Jean Baptiste auquel ils s'étoient fortement recommandés au moment de leur supplice. Cette réponse fut reçue avec transport & sauva la vie aux criminels. Ainsi dans ces tems d'ignorance & de superstition ces heureux brigands échapperent à la potence par ce grossier artifice qui devint même l'origine d'un miracle putatif. On eût crû commettre un crime & manquer de respect envers le Saint protecteur de la ville, que de livrer à la mort des victimes qu'il avoit lui-même sauvées du supplice. On accorda la vie à ces corsaires, & on les exhorta à se montrer reconnoissants de la grace qu'ils avoient reçue de S. Jean Baptiste, en se comportant mieux à l'avenir. Cependant le Podestat mourut peu de temps après des suites de la chûte.

Artifice de deux Corsaires pour éviter la mort.

1231.

Gênes fait différents Traités d'alliance.

Tranquilles d'ailleurs au dedans & au dehors, les Génois étoient toujours occupés des moyens de faire fleurir leur commerce & de s'agrandir dans l'Orient & l'Afrique. Une partie de cette année se passa en différentes négociations avec les princes de ces contrées, avec lesquels ils firent des traités d'alliance & de commerce par leurs envoyés. En vertu d'un de ces traités ils fournirent des secours au Roi de Ceuta, & envoyerent dix galeres contre son ennemi le

Roi de Murcie, contre lequel ils étoient d'autant plus irrités, que leurs marchands avoient été maltraités dans ses états, & que ses sujets leur avoient enlevé quelques bâtimens. Cette expédition fut heureuse pour Gênes, & acquit encore plus de considération à cette République chez les Maures; plusieurs de ces princes barbares rechercherent avec empressement son alliance. Entre autres le Roi de séville fit avec elle un traité de commerce très-honorable & très-avantageux pour elle, & lui envoya des magnifiques présens.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Sécourt le Roi de Ceuta.

La haine de Fréderic pour les Génois se réveilla l'année suivante pendant la diéte qu'il tenoit à Ravenne. Invités par lui de s'y rendre par Députés, ils lui envoyerent une députation composée de huit des principaux de leur ville, a la tête desquels étoit leur Podestat. L'Empereur les reçut assez bien, mais il ne tarda pas à leur faire voir ses véritables sentimens, & à leur chercher querelle, sous prétexte qu'ils avoient choisi un Milanois pour leur Podestat de l'année suivante; choix qui montroit, disoit-il, un dessein formé de leur part de le mécontenter, sachant qu'il ne trouvoit pas bon qu'ils prissent un Podestat parmi ses ennemis, tels qu'étoient les Milanois qui étoient entrés dans la ligue faite contre lui en Lombardie & qu'il avoit même defendu à toutes les villes de prendre leurs Podestats dans celles qui étoient entrées dans cette ligue; les Génois n'ayant pas voulu avoir la lâche condescendance de renoncer à leur choix, ni à la liberté qu'ils avoient de choisir leurs magistrats où bon leur sembloit & même depuis ils choisirent encore plusieurs fois des Milanois pour leurs Podestats, Fréderic entra dans une si furieuse colere contre eux, qu'il fit arrêter les Marchands Génois avec tout leurs biens & marchandises, tant en Sicile que dans le Royaume de Tunis & en Syrie où il avoit alors une flotte & des troupes. Les Génois indignés de ce procédé injuste, furent long-tems indécis & partagés sur ce qu'ils devoient faire; s'il falloit déclarer la guerre à Fréderic & accéder à la ligue des autres villes de Lombardie, ou bien tenter de fléchir le courroux de ce prince par des soumissions. L'affaire étant trop importante pour être décidée sur le champ, on résolut de prévenir les funestes effets du courroux de l'Empereur & de pourvoir à la sureté des biens qu'on avoit en Sicile & ailleurs, de peur qu'un trop long délai n'aggravât encore la triste situation dont la République étoit menacée. On envoya cinq galeres pour protéger le commerce des sujets de la République dans la Sicile & à Tunis, & assurer les biens & marchandises qu'ils y avoient. Ce qui ayant été effectué, ces cinq galeres prirent la route vers la Syrie pour le même effet. On y joignit bientôt après un renfort de quatorze autres batimens armés en guerre pour couvrir la navigation de la Syrie où les Génois avoient leur principal commerce, & être en état de résister aux forces que Fréderic avoit dans cette partie du Monde. Mais ils n'en eurent pas besoin; la flotte génoise arrivant en Syrie, ne trouva aucune occasion de se signaler contre celle de Fréderic, qui venoit d'être presque totalement défaite par les infidèles. Cet événement délivra les Génois de toutes leurs craintes & les rendit maîtres de la mer, tandis qu'il étonna l'orgueil de Fréderic, & qu'il le força de se prêter aux circonstances, & de suspendre son ressentiment, jusqu'à ce qu'il pût trouver l'occasion de se venger. Il demanda qu'on lui envoyât des députés, se fit violence jusqu'à leur faire un bon accueil & accorda à la République la main levée des ordres qu'il avoit

Gênes envoye des Deputés à la Diete de Ravenne.

Fréderic maltraite les Génois.

1232.

Précaution qu'ils prennent pour lui résister en Syrie.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

donnés pour faire arrêter ses sujets & leurs marchandises & faire relâcher ce qui avoit déjà été arrêté. Mais comme on le verra par la suite l'orage n'étoit que differé.

Jugement barbare par le Duel entre deux citoyens Génois.

Cette année fut encore remarquable par un évènement d'une autre nature, & qui tient à la barbarie des mœurs & des coutumes de ces tems là. Suivant les loix des Lombards, loix alors en vigueur dans presque toute l'Europe, le Duel étoit le seul moyen de juger les affaires tant soit peu litigieuses, souvent même dans les cas purement civils. Par une regle atroce de ces loix faites pour des brigands qui ne connoissent point d'autre mérite & d'autre loi que la force du corps & le bonheur des armes, le vaincu étoit condamné ou déclaré coupable & en conséquence puni de mort, quand l'affaire étoit criminelle; & par un indigne abus de tout ce qu'il y a de plus sacré, la superstition de ces tems féroces appelloit cette sorte de décision *le jugement de Dieu.* Ottobono Elias & Jacobo Grillo, deux jeunes gens des principales familles de Gênes, revenant de Chypre sur le même vaisseau, eurent une dispute très-vive. L'un des deux, Elias, disparut, sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. Arrivés à Gênes, les amis du défunt accuserent Grillo de lui avoir ôté la vie & de l'avoir jeté dans la mer pour ensévelir avec lui la connoissance de son crime. L'accusation de ces témoins, sa dispute, son inimitié avec le mort, tout augmentoit les soupçons contre Grillo; mais tout cela n'étoit rien moins que des sûrs indices. L'accusé protestoit toujours de son innocence. Dans cette incertitude ou recourut au moyen ordinaire, ou ordonna le duél. Grillo & les parens du mort prirent chacun un Champion de leur côté: ils se battirent en champ clos en présence des juges; le Champion de Grillo fut vaincu, & le malheureux Grillo eut la tête tranchée. On n'ose décider s'il étoit réellement coupable; mais ou peut dire que ce ne seroit pas le premier innocent qui auroit été la victime de cette coutume barbare. Detournons-en nos yeux pour les porter sur d'autres objets.

Réduction de quelques sujets rebelles.

Gênes fut occupée les deux années suivantes à appaiser les troubles excités dans son territoire par les paysans des Vallées d'Oneille, d'Arocia & de Tura: elle avoit à faire à des sujets toujours remuans, & qui étoient à peine réduits qu'ils recommencoient à se mutiner. Elle envoya des troupes contre eux à la priere des marquis d'Oneille ses vassaux & de l'évêque d'Albenga, contre qui ces habitans s'étoient soulevés. Fiers de quelques avantages qu'ils remporterent en plusieurs rencontres contre les Génois & leurs alliés, ces rebelles commirent quantité d'excès, firent beaucoup de ravages, & ne furent réduits que la seconde, le Podestat ayant été obligé de mener contre eux une armée en regle qui les contraignit enfin de rentrer dans leur devoir.

Les Génois appaisent les troubles de Lucques.

Non contens de rétablir le calme & la tranquillité dans leur territoire, les Génois se montrerent encore jaloux de pacifier les troubles civils qui s'élevoient dans le sein de Lucques, leur ancienne amie & alliée. Jalouse de remplir à son égard le devoir de fidéles alliés ils y envoyerent à cet effet deux de leurs principaux citoyens, chargés de travailler à concilier les Lucquois & à appaiser leurs différends; ce dont ils vinrent heureusement à bout à la satisfaction des deux villes.

1234. L'année 1234. fut plus remarquable, mais non aussi honorable pour les Génois: on peut dire qu'ils y ternirent la gloire dont ils s'étoient couverts

jusqu'alors, principalement dans leurs expéditions à la Terre-Sainte. On les a vûs jusqu'ici ardents ennemis des Infidelles, empressés d'entrer dans toutes les croisades, où ils s'étoient fait un nom immortel par leurs exploits, & dont ils avoient retiré tant d'avantages pour leur commerce. Ce même commerce, cet esprit de Lucre & d'avidité mercantile, toujours poussé trop loin & qui finit par avilir les nations où il regne, sembloit avoir fait dégénerer les Génois de leurs illustres ayeux & leur avoir fermé les yeux sur ce qu'ils se devoient à eux-mêmes & à l'honneur de leur république. Dominés par ce vil intérêt par cette lâche politique commerçante qui ne connoit point d'autre idole que l'or; qui resserre l'ame & la rend incapable des grandes actions, ils donnerent aussi cette année l'exemple funeste & deshonorant pour le nom chrétien, de Chrétiens qui prêtent du secours & des armes aux infidelles pour verser le sang de leurs freres. En vain les historiens s'efforcent de jeter un voile sur leur conduite en cette occasion, & de la pallier & de l'excuser par différens prétextes; il n'est pas moins vrai qu'elle fit une tache considerable à leur gloire. Ils étoient presqu'entiérement en possession du commerce de Ceuta ville comme on l'a vu plus haut considerable & capitale d'un Royaume des Maures, avec qui Gênes avoit un Traité d'alliance. Ces maures furent attaqués par une flotte de croisés, qui vinrent des bords de l'Océan pour faire le Siege de Ceuta, dans le dessein de chasser les Maures de l'Afrique & des Côtes d'Espagne, & d'y planter la foi Chrétienne. Quoique notre but ne soit certainement pas de justifier ici la superstitieuse folie des croisades tant de fois démontrée & rélevée dans cette histoire, on n'aime pas à voir les Génois se liguer avec les Maures contre ces Croisés envoyer une flotte contre eux, & les détruire presqu'entierement. Les historiens de Gênes alleguent que cette République étoit obligée par son Traité de donner du secours aux Maures de ceuta & prétendant que d'ailleurs ces croisés n'étoient qu'un amas de brigands avides, qui, sous prétexte d'apporter la religion chrétienne chez les Infidelles, n'avoient pour but que de s'enrichir de leurs dépouilles, & même de celles des Génois qu'ils avoient pillés & maltraités sur ces mers, de mettre tout au pillage & de les chasser de ces côtes pour s'y établir eux-mêmes. Mais au fond n'en pourroit-on pas dire autant en général de toutes les croisades précédentes, de celles où les Génois avoient pris tant de part? Il n'est pas surprenant que ces croisés connoissant les mauvaises intentions des Génois à leur égard & leurs étroites liaisons avec les maures, ayent commis quelques hostilités contre ceux qu'ils savoient être leurs ennemis. Au reste il n'est pas bien difficile de voir quelle fut la véritable raison qui engagea les Génois à donner du secours aux Maures de Ceuta; ce n'étoit certainement ni amitié, ni zele pour la défense de ces infidéles; mais comme leurs historiens l'avouent même en cherchant à le dissimuler, c'étoit dans la crainte que ces nouveaux venus; que ces croisés ne se rendissent maîtres de Ceuta, ne s'emparassent du commerce & ne fissent tomber celui des Génois. Ainsi encore de nos jours, quand l'intérêt général & la gloire de la chrétienté seroit d'extirper ou au moins d'éloigner les nations barbaresques & les petits refuges des corsaires de l'Afrique qui font tant de tort au commerce, l'intérêt particulier de quelques nations commerçantes, & qui ne connoissent que l'intérêt, s'oppose à cette destruction, & même fournit des armes & des secours aux

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Les Génois secourent les Maures de Ceuta.

Avidité des Génois.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

ennemis commun des puissances de l'Europe. Revenons aux Génois. Outre leur intérêt de s'opposer aux progrés de ces croisés, outre leur alliance avec le Roi de Ceuta, il faut encore observer qu'ils furent puissamment déterminés à voler à son secours par la promesse que ce Roi leur fit de leur accorder des subsides considerables, & de leur tenir compte de tous les fraix qu'ils feroient pour cet armement. Animés par cet espoir ils lui envoyerent en différentes fois soixante quatre galeres & batimens divers. Ce secours fut si efficace que le Roi de Ceuta fut bientôt délivré de la présence de ses nouveaux hôtes. Il ne sera pas inutile de remarquer la récompense que les Génois en retirerent. L'Histoire offre quelquefois des moralités. Les Génois trouverent leur punition dans l'ingratitude du Roi de Ceuta. Ce prince ne fut pas plutôt hors de danger qu'il refusa de tenir les promesses & de rembourser les Génois; & même qu'il s'empara de leurs marchandises, & qu'il les chassa de Ceuta à l'aide des Africains qu'il introduisit dans sa ville. Ainsi ils se virent de toutes façons la dupe de leur avidité incrédule, & pour comble de malheur, personne ne les plaignit, pour s'être ainsi fiés à la parole toujours trompeuse des Maures, & sur-tout pour avoir joint leurs armes à celles des Infidéles contre les Chrétiens.

Avantages des Genois sur les croisés d'Afrique.

Ils sont le dupe de leur avidité & de l'ingratitude des Maures.

Quant à eux irrités de se voir le jouet du Roi de Ceuta, ils se préparerent à tirer vengeance de cet outrage & de ce manque de foi; ils devinrent bientôt les ennemis de leurs alliés, & de ceux dont l'intérêt les avoit rendus les défenseurs. Ils assiegerent Ceuta l'année d'après avec une flotte formidable & firent mine de vouloir sacrifier cette ville à leur ressentiment; mais ils se laisserent cependant appaiser par les conditions honorables & avantageuses qui leur furent offertes par les Maures; satisfaction qu'ils accepterent d'autant plus volontiers, qu'il étoit de leur intérêt de conserver leur établissement à Ceuta, place essentielle pour leur commerce.

Vengeance qu'ils en tirent.

1236. *Troubles civils, soulevement & réduction de quelques Villes.*

Les trois années suivantes ne virent rien de remarquable, à l'exception des nouvelles révoltes de Savone, d'Albenga, de Vintimille & d'autres villes de leur parti, toujours prettes à se soulever contre les Génois, événemens trop ordinaires, & qui reviennent trop souvent dans les premiers temps de l'histoire de cette République, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans le détail de toutes ces petites guerres des Génois contre leurs sujets & vassaux: guerres qui finirent toujours par la reduction de ces villes aussi promptes à se soumettre qu'à se soulever de nouveau.

1238.

Pendant que la République étoit occupée à réduire ces villes rebelles, qui s'étoient soulevées en parti à l'instigation de Fréderic, ce prince qui n'avoit d'autre envie que de chercher querelle aux Génois de toutes façons, envoya à Gênes deux commissaires, chargés de demander de sa part le serment de fidélité, qu'on avoit toujours prété à ses prédécesseurs. Les Génois ne le refuserent pas & d'abord après la prise de Vintimille qu'ils tenoient assiégée, ils envoyerent des Députés pour prêter ce serment à Fréderic. Non content de leur soumission, il leur envoya bientôt après deux autres commissaires, chargés non-seulement de demander le serment de sidélité, mais encore celui de *Seigneurie*; c'est-à-dire, Fréderic voulut que les Génois le reconnussent pour leur seigneur particulier. Cette lettre ayant été lue dans l'assemblée du peuple, son indignation éclata à ce mot de *Seigneurie*. Le Podestat qui étoit

Mi-

Milanois, profita de cette circonstance & de la disposition des esprits pour exagerer & peindre au peuple avec les plus odieuses couleurs, les mauvais traitemens que Fréderic faisoit essuyer aux villes & peuples soumis à sa domination. On refusa absolument de prêter ce serment, & les commissaires furent renvoyés sans réponse.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Il y eut encore en 1238 quelques troubles civils à l'occasion de l'élection du Podestat pour l'année suivante, qui n'avoit pas été unanime, parce que c'étoit encore un Milanois. L'animosité & la jalousie de quelques-uns des principaux nobles aussi donnoient matiere à des nouveaux troubles, que la prudence du Podestat prévint & empêcha de dégénérer en une guerre civile, en bannissant de la ville les Spinola & les Marocelli, principaux auteurs de ces troubles.

Nouvelle treve avec les Vénitiens.

La treve fut renouvellée la même année pour neuf ans entre les Génois & les Vénitiens par l'entremise & les soins du Pape Gregoire IX, toujours animé ainsi que ses prédécesseurs, du désir de former une nouvelle croisade pour chasser les Infidelles de la Terre sainte, & toujours empressé d'appaiser les différends qui pouvoient s'élever entre deux Républiques si propres à contribuer à l'exécution de ses desseins. Non content de reconcilier ces deux peuples pour cet objet, qui l'intéressoit moins encore que le projet qu'il avoit d'abaisser la puissance de Fréderic, & de se faire un appui contre ce dangereux ennemi, ce pape se ligua encore plus étroitement avec les Génois & les Vénitiens, fit secrettement avec Gènes & Venise une ligue défensive contre l'Empereur, & prit ces deux villes sous sa protection ; c'est-à-dire plutôt, qu'en changeant les termes par rafinement d'orgueil, le pontife ambitieux se mit lui-même sous la protection de ces deux Républiques, dont les secours lui étoient si nécessaires, & qu'il ne pouvoit tout au plus servir que par son nom.

1239 & suiv. Nouvelles querelles avec Frédéric.

Le refus que les Génois avoient fait de prêter à l'Empereur Frédéric le serment de Seigneurie qu'il exigeoit d'eux, reveilla sa haine long-tems assoupie & les exposa de nouveau au ressentiment de cet ennemi redoutable. Pour remplir plus aisément le dessein qu'il avoit formé de les affoiblir de toutes parts, il commença par leur susciter de nouvelles affaires dans leur territoire. Ses intrigues, ses promesses, ses libéralités, vinrent facilement à bout de faire soulever des peuples assez portés d'eux-mêmes à la révolte & qui ne demandoient qu'un prétexte pour se mutiner contre les Génois, dont le joug leur étoit de tout tems odieux. D'un autre côté profitant de la disposition des esprits des nobles toujours factieux & jaloux les uns des autres, il sçut se faire des créatures dans Gènes s'y pratiquer des intelligences & rompre les desseins de ses ennemis en jetant adroitement parmi eux des semences de division qui furent depuis la source féconde de tous leurs maux & de toutes leurs guerres civiles. Cependant Frédéric ne réussit pas d'abord dans ses desseins, ainsi qu'il s'en étoit flatté. Les Génois vinrent bientôt à bout de reduire une partie de leurs sujets rebelles, qui abandonnés à leurs propres forces, n'étoient pas en état de leur tenir tête. Ils ne furent pas moins empressés à appaiser dès leur origine les troubles civils qui s'élevoient dans le sein de leur ville. Pour prévenir tous les dangers dont elle pouvoit être ménacée par les factieux, ils nommerent Fulcone Guercio & Roscio Turca citoyens dont le zele & la fidélité étoient connus, pour veiller à la sureté de Gènes ; à cet effet on leur

Il fait soulever les sujets de Gênes.

Frédéric fomente des troubles dans Gênes.

Précautions des Génois [illegible]

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

donna le commandement de la milice de la ville. Ils prirent des précautions contre ceux d'entre les nobles qu'ils jugerent les moins bien intentionnés, ou qui pouvoient faire ombrage à la République, par leur opulence & par leur crédit. Guilielmo Spinola chef d'une famille puissante & factieuse, soupçonné de tramer des complots contre la liberté de l'Etat, fut banni de la ville avec quatre autres nobles des principales familles. Ils furent cependant rappellés peu de temps après à la sollicitation de l'archevêque nouvellement élû, & de deux Légats du Pape qui l'avoient accompagné à Gênes. Enfin le République se voyant ouvertement menacée par Frédéric, qui ne cachoit plus le dessein qu'il avoit formé de sa ruine, crut ne plus devoir garder non plus de mesures avec ce prince, & entra dans la ligue formée contre lui par les villes de Milan & de Plaisance, où elle étoit sollicitée inutilement depuis long-tems d'entrer, ce qu'elle avoit toujours refusé par un reste d'égard pour Fréderic.

Bannissement de quelques Citoyens factieux.

Gênes se ligue avec d'autres villes contre Frédéric.

La guerre continuoit toujours vigoureusement avec les sujets rebelles, tous réduits, à l'exception des Villes de Savone & d'Albenga dont le parti étoit fortifié par les marquis de caretto, de Final & de Lanza qui s'étoient déclarés aussi contre les Génois à l'instigation de l'Empereur. Mais bientôt cette guerre devint plus générale & plus dangereuse pour les Génois. Ils eurent bientôt à combattre l'Empereur, les Pisans & une partie de leurs citoyens qui prirent le parti de Frédéric & se joignirent aux rebelles de Savone, Ville dont ils firent par la suite leur place d'armes. Les intrigues & les liberalités de l'Empereur lui avoient fait quantité de partisans secrets dans Gênes, qui leverent le masque dès qu'ils se sentirent assez forts & assez nombreux pour faire une diversion. Gênes étoit alors divisée en deux partis, l'un tenoit pour la République & la défense de la patrie & de la liberté, & l'autre, sous prétexte de servir l'Empereur, cherchoit à augmenter sa puissance en fomentant de nouveaux troubles dans Gênes & à s'élever sur les ruines de sa patrie. Gênes s'étant déclaré en faveur du pape Grégoire IX. avec qui Fréderic avoit de violentes contestations, la prémiere de ces factions, celle qui étoit attachée aux intérêts de la République, se rangea alors naturellement du parti du Pape, & fut appellée *Rampina*. On donna le nom de *Mascherata* à celle qui tenoit pour l'Empereur. C'étoit la même querelle qui divisoit depuis long-tems le reste de l'Italie sous le nom de Guelfes & de Gibelins. Les Génois adopterent aussi par la suite ces noms de factions, especes de boute-feu, noms funestes sous lesquels une partie de l'Italie déchiroit l'autre avec acharnement. Guillielmo Spinola, ce citoyen factieux & redoutable dont il a été parlé ci dessus, étoit le chef du parti des Mascheratti (qui veut dire masqués) ou des Gibelins à la tête duquel sa famille fut toujours depuis. Ces noms ne furent pas moins funestes dans Gênes où ils servirent long-tems à diviser les citoyens, & furent pendant près de trois cens ans la source de tous les malheurs dont cette ville infortunée fut accablée par l'ambition, la jalousie & les factions des Nobles. Il en fut de même dans toutes les autres villes où ces noms servirent de prétexte aux projets ambitieux des Nobles jusques dans le XVI. siecle. Au reste l'origine de ces noms & de ces factions, qu'on fit revivre alors pour dévaster l'Italie, rémonte bien plus haut. Ils ne signifioient pas la même chose dans les commencemens (*a*). On prétend que les querelles de

1241.

Gênes en guerre avec ses sujets & vassaux rebelles.

Gênes divisé en deux factions.

Naissance des factions Guelfe & Cibeline dans Gênes.

Origine de ces noms de faction.

(*a*) Remoni de St. M. Abr. Chronol. 5e. Vol.

deux illustres maisons d'Allemagne, savoir des Henris de Vuiblingen & des Welfs d'Altorf, ou bien de la maison des Ducs & Empereurs de Suabe; descendans de la maison Gibeline des Empereurs Henris avec la maison d'Este Allemande des Ducs de Saxe & de Baviere, descendans des anciens Welfs donnerent naissance à ces deux factions qui prirent chacune le nom de la maison pour laquelle ils étoient affectionnés. Ces factions passérent en Italie avec les Empereurs, & leurs noms se corrompirent en passant dans la bouche des Italiens & se changerent successivement en ceux de Guelfes & de Gibelins. La haine des deux familles ayant cessé par l'alliance qu'elles firent, & dont nâquit l'Empereur Fréderic Barberousse qui réunit en lui les deux maisons, & l'Italie s'étant partagée en deux factions dont l'une fit une ligue contre l'Empereur, & l'autre suivit son parti, on donna à cette derniere l'ancien nom de Gibelins; & comme les papes eurent quantité de différends avec les Empereurs, on donna aux villes liguées contre eux, qui se rangerent par la suite du parti des papes, celui de Guelfes.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Sixieme guerre avec les Pisans.

Les Génois étant Guelfes & tenant pour le Pape, les Pisans leurs ennemis déclarés n'avoient point de choix; & soit pour le bien de leurs intérêts, soit pour servir leur inclination & satisfaire leur haine contre les Génois, toujours d'accord avec leur politique ils devinrent Gibelins & furent toujours les meilleurs amis & les plus fidelles alliés de Fréderic. Les Génois étoient d'autant plus embarrassés qu'ils avoient affaire à la fois non seulement à l'Empereur & aux Pisans, mais encore à la moitié de leurs concitoyens qui s'étoient rangés du côté de Fréderic; ils étoient obligés de résister à de si puissans ennemis avec la moitié de leurs forces ordinaires: circonstance qui augmente beaucoup la gloire de la vigoureuse & pénible défense qu'ils firent pendant cette guerre.

Le Pape Gregoire IX. s'adresse aux Génois qui épousent ouvertement son parti.

Le Pape Grégoire IX. irrité contre Fréderic, qui de son côté n'avoit aucun ménagement pour lui, résolut de se venger par un coup d'éclat & convoqua un concile à Rome pour y faire déposer son ennemi. Frédéric, qui craignoit un coup aussi terrible qu'il feignoit de braver, avoit eu soin de fermer toutes les avenues de cette ville, & tous les chemins d'Italie, pour qu'aucun prélat étranger ne pût pas venir à Rome. Dans cette extrêmité le Pape s'adressa aux Génois, avec qui l'on a vu qu'il avoit fait déjà un Traité d'alliance secret contre l'Empereur en 1238, ainsi qu'avec les Vénitiens, par lequel traité le Pape avoit pris Venise & Gènes sous sa protection. Son Légat fit consentir sans peine les Génois à se charger de conduire de Nice à Civita-Vecchia les prélats ultramontains qui s'étoient mis en chemin pour le concile, par l'ordre des Rois de France & d'Angleterre que le pape avoit rendus favorables à ses desseins. L'Empereur, qui vouloit absolument empêcher la tenue de ce concile, fit tous ses efforts pour détourner les Génois de remplir la demande du Pape. Prieres, promesses, menaces, rien ne fut épargné, mais le tout en vain: chose inouie même, les ennemis des Génois, s'ingérerent de les guider dans cette affaire, de vouloir leur donner des conseils d'amitié; ils leur envoyerent des députés pour les éloigner d'un dessein si contraire, disoient-ils, à leurs intérêts qu'ils feignoient de prendre sincerement à cœur. Mais tous leurs discours artificieux furent inutiles; les Génois firent sentir qu'ils n'étoient par la dupe de leurs beaux semblants d'amitié, & qu'ils n'at-

Efforts inutiles des Pisans pour les en dissuader.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

tendoient ni amitié, ni services, ni conseils de la part des Pisans. Ils resterent inébranlables dans le dessein de remplir leurs engagemens avec le Pape, & commencerent à les exécuter en envoyant chercher les prélats à Nice par une flotte qui les conduisit heureusement à Gênes.

Fréderic se ligue contre Gênes avec les Pisans.

Fréderic prit alors ses mesures pour s'opposer aux desseins des Génois, & il envoya Entio ou Enzo son fils naturel, qu'il avoit fait Roi de Sardaigne avec plusieurs bâtimens à Pise pour engager les Pisans à équiper une flotte considérable pour son service & pour empêcher le passage des prélats ultramontains. Les Pisans toujours pleins de leur haine contre les Génois, se prêterent avec ardeur à remplir ses vues, & préparerent un armement considérable dans le temps même qu'ils envoyoient des Députés aux Génois pour les engager à changer de dessein, ce qui montre combien leur démarche étoit peu sincére. D'un autre côté, pour faire diversion, l'Empereur fit entrer des troupes par différens endroits dans le territoire de Gênes pour épouvanter cette République. En même temps il se servit des intelligences qu'il avoit dans la ville, pour semer la division parmi les deux factions, & pour ameuter le peuple par des lettres qu'il fit répandre par ceux de son parti, par lesquelles il marquoit „ qu'il aimoit naturellement les Génois, qu'il vouloit le bien de leur République, mais qu'il feroit ressentir tous les effets de son indignation & de sa „ colere à ceux qui s'uniroient contre lui avec ses ennemis". Quelques-unes de ces lettres enfermées dans un pain de cire & adressées à Frederico Grillo & à Joanne Streggia Porco, citoyens des plus puissantes familles & chefs des Partisans impériaux, ayant été interceptées, découvrirent les desseins de Fréderic, & servirent à augmenter l'épouvante & la confusion. Elles semerent la terreur parmi les partisans du Pape, tandis que ceux de l'Empereur, voyant leur trahison découverte, se fortifierent dans leurs maisons, & ne songerent qu'à grossir de plus en plus leur parti, pour se mettre à couvert du châtiment qu'ils craignoient. Les intrigues & les libéralités de Fréderic, & encore plus ses magnifiques promesses, avoient mis dans ses intérêts une partie des principaux citoyens, des Nobles des premieres familles de Gênes, qui le servoient avec ardeur, les uns ouvertement; & les autres, les plus dangereux, étoient des partisans secrets qui tramoient sourdement pour lui & l'avertissoient de tout ce qui se passoit dans Gênes ainsi que dans le conseil de la République. Autrefois Gênes plus heureuse voyoit toujours ses Citoyens oublier leurs querelles & leurs dissentions particulieres dès que l'état étoit en danger & se réunir pour le défendre; mais alors l'amour de la liberté, le zele patriotique étoient éteints dans le cœur de quantité de citoyens, & l'Etat ne voyoit que des traitres dans une partie de ses enfans. Ansaldo del' Mare d'une des plus illustres familles de la République gagné par les promesses de l'Empereur passa secrettement au service de ce Prince qui le nomma Amiral de sa flotte à la place de Nicolas Spinola qui venoit de mourir, & causa par la suite beaucoup de tort & de dommages à sa patrie.

Artifice de Frédéric pour épouvanter les Genois.

Il se fait des partisans dans Gênes.

Dissentions domestiques, troubles, anarchie, dans Gênes.

Les troubles, l'anarchie, l'audace & le mépris des loix alloient croissant de jour en jour. Un Florentin, secret émissaire de l'Empereur, qui répandoit de l'argent dans Gênes pour lui faire des créatures ayant été découvert & arrêté, Rosso de Volta noble Gibelin, l'arracha des mains de la garde qui le conduisoit en prison; & joignant le mépris de l'autorité suprême à cet acte

de violence il refusa de comparoître devant le Podestat par qui il avoit été cité pour rendre raison de sa conduite. Il fut imité dans sa désobéissance par Joanne Streggia Porco & Inigo Grillo, qui témoignerent le même mépris pour la citation du Podestat. Ce Magistrat voyant le danger dont la République étoit menacée, convoqua les citoyens dans l'Eglise de S. Laurent & leur fit un discours véhément sur la nécessité de sévir contre les coupables, & de punir des traîtres qui étoient vendus à l'Empereur. Ce discours fit effet, & le Podestat fut autorisé à déployer son pouvoir & sa sévérité contre eux. Secondé de ses aides fidéles, Fulcone Guercio & Roscio Turca, il marcha à la maison de Joanne Streggia Porco qu'il fit démolir sur le champ. Il traita de même les maisons de tous ceux qui refuserent de comparoître devant lui; entre autres celle de Thomas Spinola qui ayant voulu faire quelque résistance, & s'opposer à l'exécution des ordres du Podestat, reçut une blessure mortelle à la tête. Les maisons appartenantes à la famille des Doria aussi zélés Gibelins (*) auroient été également démolies, s'ils n'avoient appaisé le Podestat par leurs soumissions & leurs promesses de demeurer fidéles à la République. Non content de cet acte de sévérité, le Podestat bannit de la ville Streggia Porco & tous ses adhérens, tous citoyens des principales familles, comme les Avocati, les Volta, les Vento, les Grillo, les Severe &c. qui furent suivis dans leur exil par un grand nombre d'autres citoyens rebelles & factieux qui se bannirent eux-mêmes volontairement, s'attendant bien à recevoir un pareil arrêt. Le Podestat fit raser toutes les maisons que les exilés possédoient, tant dans la ville que dans la campagne, confisqua tous leurs biens & les traita comme criminels de Leze-Majesté.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Le Podestat sévit contre les Nobles.

Bannissement des nobles factieux.

Par-là le parti des Gibelins fut affoibli & contraint de se cacher, au moins pendant quelque tems, & Gènes délivrée de ces pestes funestes à son repos & à sa tranquillité, se vit à même de pourvoir paisiblement à sa sûreté extérieure, & ne songea plus qu'à repousser le danger dont elle étoit ménacée au dehors. Avant toutes choses l'essentiel étoit de faire partir la flotte destinée à porter à Civita-Vecchia les prélats étrangers, trois légats du Pape dont deux Cardinaux, les députés & Ambassadeurs que les Princes ultramontains envoyoient au Concile. Cette flotte qui étoit prette depuis long-tems, & qui n'avoit été retardée que par les troubles civils, partit enfin composée de plus de soixante bâtimens. (D'autres historiens réduisent ce nombre à vingt-sept galeres) sous le commandement de Jacobo Marocello, accompagné par deux ambassadeurs de la République au futur Concile. Il n'en falloit pas moins pour transporter cette foule de Prélats étrangers & de la Lombardie, de députés des Villes, d'Abbés, des Ecclésiastiques, de Monde qui étoit à leur suite, & tout leur bagage, ainsi que les troupes que Gènes leur avoit données pour les escorter & pour les défendre. Frédéric eût d'abord avis du départ de la flotte Génoise. Il donna aussitôt ordre à la sienne composée de vingt-sept galeres de se mettre en chemin pour l'attendre. Les Pisans la joignirent avec 40 galeres. Les Génois l'ayant appris, & voulant qu'au moins

(*) Quoiqu'on donne souvent ces noms aux deux partis ce ne fut cependant qu'en 1248 que les deux partis prirent le nom de Guelfes & de Gibelins. C'est alors que les Spinola & les Doria se mirent ouvertement à la tête du dernier parti.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1100 jusqu'à la révolution de 1257.

leurs ennemis n'eussent pas sur eux l'avantage du nombre, firent encore équiper promptement huit galeres aux depens des huit quartiers de Gênes, qui contribuerent avec empressement à cet armement, & le Général de leur flotte reçut ordre de ne point s'exposer témérairement, de ne point engager le combat, avant qu'il eût reçu ce renfort. Mais le courageux & trop imprudent Marocello ne tint nul compte de cette défense, & quittant la rade de Porto-Venere où il avoit séjourné quelques jours, il se remit en mer avec une flotte si peu leste & si peu propre à combattre, & s'obstina à suivre les côtes de Toscane, malgré les prieres des Légats & des prélats, qui, tremblans à l'aspect du danger dont ils étoient ménacés, firent de vains efforts pour l'engager à fuir le combat & à diriger la route au dessous de la Corse. Il remontra vers les petites Isles qui sont entre le port de Pise & la Corse la flotte ennemie partagée en trois lignes & commandées par Andriolo del' Mare fils de l'Amiral Génois dont il a été parlé plus haut, par Ugolino Buzacarino Général Pisan, & par le fils naturel de l'Empereur, Enzo Roi de Sardaigne, & fit d'abord ses dispositions pour le combat. La flotte ennemie étoit beaucoup plus leste que la sienne, sans empêchement ni bagage & uniquement armée en guerre. Le combat se donna près de la petite isle de la Melora; il ne fut point à l'avantage des Génois, qui furent entiérement défaits malgré tous les efforts de leur valeur, leur flotte fut en partie coulée à fond; & à l'exception de cinq galeres entre autres celle que montoit le commandant de la flotte, qui vinrent à bout de se sauver & furent jetées sur les bords d'une isle voisine; tout ce qui ne fut pas entiérement détruit, tomba au pouvoir des ennemis. Quelques uns des Prélats eurent le malheur de périr dans les eaux pendant le combat, tous les autres furent conduits à l'Empereur suivant l'ordre qu'il en donna à son fils Enzo, qui lui ayant fait demander ce qu'il devoit faire de ses prisonniers, les lui envoya chargés de fers sur la réponse que Frédéric lui fit, dit-on, par ces deux mauvais vers latins, remplis de jeux de mots & pointes insipides & dignes de la barbarie de ces temps là, & de leur auteur qui vouloit encore insulter bassement au malheur de ses ennemis.

Défaite de la flotte Génoise.

Omnes Prælati Papâ mandante vocati,
Et tres Legati veniant huc usque ligati.

Mauvais traitement que Frédéric fait essuyer aux prélats prisonniers.

Frédéric se livrant à son ressentiment & à son humeur cruelle, fit essuyer toutes sortes de mauvais traitemens à ces malheureux prélats. Il les fit jeter dans des cachots affreux, où la plupart périrent de souffrance & de misere. Il n'y eût que les Prélats François auxquels il rendit la liberté assez long-tems après, intimidé par les ménaces du Roi de France qui avoit réclamé ses sujets. Frédéric ne relâcha aussi les deux cardinaux Légats qui se trouvoient au nombre de ses prisonniers que l'année d'après, pour qu'ils pussent entrer au conclave & donner leurs voix à l'élection d'un successeur à Grégoire IX. Ce pape ne survécut pas long-tems à ce triste événement, qui joint à son grand âge, ne contribua pas peu à le mettre au tombeau la même année. Celle d'auparavant ce pape, irrité contre Frédéric dont il bruloit de se venger, qui paroissoit ne faire aucun compte de toutes les excommunications & des foudres spirituels qu'il avoit lancés contre lui, & qui n'avoit été au secours

de la Terre-Sainte que pour le braver, avoit eu recours à un expédient des plus condamnables, donnant le ſpectacle le plus indécent & le plus ſcandaleux à toute l'Egliſe, le Pere des Chrétiens tourna contre un Empereur chrétien, qui ci-devant s'étoit croiſé à ſa ſollicitation contre les Infidéles, des armes uniquement faites pour combattre les infidéles, ſonna en quelque façon le tocſin contre Frédéric, & publia contre lui une Croiſade, ainſi qu'il eût pu faire contre un prince Sarrazin ou Mahométan. On ne ſauroit que blamer le procédé violent de ce pape; mais en même temps on ne peut s'empêcher d'abhorrer la cruauté avec laquelle Frédéric traita tous ceux qui étoient entrés dans cette ridicule croiſade, dont il n'auroit dû que ſe moquer. Les Génois y étoient auſſi entrés. Autant de ces Croiſés qui tomboient entre les mains de Frédéric, il leur faiſoit faire cinq bleſſures ſur la tête, ou même fendre la tête en forme de croix avec cette différence qu'il faiſoit arracher la tonſure aux prêtres avant que de leur faire cette inciſion cruciale: ajoutant avec une ironie barbare, *que puiſqu'ils étoient croiſés contre lui, il étoit juſte qu'ils portaſſent les marques des croiſés.*

Sect. II. Hiſtoire de Gênes depuis l'an 1190 juſqu'à la révolution de 1257.

Le Pape publie une croiſade contre Frédéric.

Cruautés de ce prince.

Cependant la défaite de leur flotte jeta d'abord les Génois dans la conſternation. Frédéric crut devoir en profiter pour les accabler tandis que le Marquis Obert Pelavicino Seigneur Gibelin des plus zelés & Vicaire de l'Empereur dans la Lunigiane entroit ſur leur territoire du côté de Voltagio, & leur prenoit quantité de petites places frontieres, la flotte impériale commandée par l'Amiral Anſaldo del' Mare, ſe montroit à la hauteur de Gênes, à la diſtance de 500 pas de la terre au plus, & paroiſſoit avoir en vue de faire quelque tentative ſur cette ville. Dans le même temps les Exilés du Parti Gibelin, ayant appris le deſaſtre de leur patrie, reprirent courage & vinrent à Savone, dans le deſſein d'unir leurs projets à ceux de cette ville rébelle, & de ſe rapprocher de Gênes pour lui nuire. A l'aſpect de tant de dangers éminens, par un effet ordinaire de cet aſpect ſur les Génois, ils s'animerent de conſtance & ſongerent à faire tête à tant d'ennemis à la fois. Pour cela il falloit rétablir leur marine. Ils y travaillerent jour & nuit; tous les citoyens mirent la main à l'œuvre pour les conſtruire & pour les armer, chacun contribua à la dépenſe & à l'équipement de cette nouvelle flotte qui ſe trouva en peu de temps compoſée de cinquante & une galeres. Ils en attendoient une autre conſidérable qui leur venoit d'Orient, chargée de marchandiſes d'un prix immenſe, & qui portoit quantité de citoyens des premiers de la République. Leur premier ſoin fut de faire partir un bâtiment pour aller à ſa rencontre, l'avertir du revers que leurs armes avoient eſſuyé, & ſur-tout d'éviter la rencontre des ennemis entre les mains deſquels ils craignoient que cette flotte ne tombât. Ils furent bientôt délivrés de cette crainte: les conducteurs de cette flotte tinrent une route ſi ſage & ſi prudente, elle eut tant de bonheur, qu'échappant à la vigilance des Imperiaux & des Piſans qui la guettoient, elle arriva heureuſement au Port de Gênes à la grande ſatisfaction de toute la ville. Quelque temps après la flotte imperiale apparut devant Gênes, mais après avoir demeuré quelques jours à ſa vue, dans l'eſpérance qu'il s'y feroit quelque mouvement en ſa faveur, ou qu'elle ſeroit ſécondée par les intelligences & partiſans qu'elle avoit dans la ville, voyant que ſon attente étoit vaine, la délivra auſſi de la terreur que lui inſpiroit ſa préſence, & ſe mit à croiſer le

Dangers où ſe trouvent les Génois.

Ils équipent une nouvelle flotte.

Flotte imperiale devant Gênes.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

long des côtes de Gênes, où elle fit diverses tentatives qui ne lui réussirent point. Les ennemis furent repoussés par tout avec perte; & principalement à Noli qu'ils attaquerent à l'instigation de ceux de Savone & d'Albenga, qui leur persuaderent qu'ils n'avoient qu'à se présenter devant cette ville pour s'en rendre maîtres. Mais les habitans firent une vigoureuse résistance, brûlerent eux-mêmes leur fauxbourg & les maisons qu'ils avoient dehors la ville, pour pouvoir mieux se défendre, empêcherent les Impériaux de s'emparer de deux galeres Génoises qui étoient dans leur port & enfin les contraignirent de se rembarquer sans avoir pû réussir dans leur dessein. Sitôt que la flotte impériale fut partie de devant Gênes, les Génois mirent sans perte de temps la derniere main à l'œuvre; en moins de vingt quatre heures, travaillant pendant la nuit à la clarté des flambeaux, ils eurent achevé d'équiper leur flotte, composée comme on l'a dit de cinquante & une galeres. Toute la jeunesse Génoise y monta avec empressement, & le lendemain elle partit pour se mettre à la poursuite de celle des ennemis. Ils la joignirent près de Noli, résolus de combattre & de venger l'affront qu'ils avoient reçu dans le dernier combat. Les ennemis ne voulant point en venir aux mains avec elle, couperent promptement leurs cables, la voyant venir de loin, & lui échapperent par la vitesse avec laquelle ils se retirerent. Ils avoient sur elle l'avantage du vent, & pour accélérer encore leur fuite ils déchargerent leurs bâtimens & jeterent une partie & des vivres & du bagage dans la mer. La flotte Génoise revint dans son port sans pouvoir trouver l'occasion avec tant d'ardeur. Peu de temps après elle remit à la voile, sur ce qu'on apprit que les ennemis faisoient de nouvelles tentatives sur la côté de Savone; mais ne se croyant pas même surs dans le port de cette ville ils prirent le large d'abord qu'ils apperçurent la flotte Génois & éviterent encore une fois le combat, par leur prompte retraite. Pendant ce temps, les refugiés à Savone & les impériaux ayant appris le départ de la flotte de Gênes, s'imaginerent pouvoir profiter de son absence pour s'emparer de cette ville qu'ils croyoient sans défenseurs. Dans ce dessein ils se rendirent sans bruit la nuit d'après au port où ils arriverent avant le jour; mais ceux qui étoient restés dans la ville prirent promptement les armes pour les repousser, coururent au port & vinrent à bout de contraindre les ennemis de s'enfuir & de regagner le port de Savone.

Descente & tentative inutile des Impériaux sur Noli.

Départ de la flotte Génoise.

La flotte impériale évite le combat.

Tentative inutile.

D'un autre côté les Génois pour résister à tant d'ennemis demanderent du secours aux Plaisantins & aux Milanois, les seuls alliés qu'ils eussent dans leur parti tandis que la plûpart des villes & Seigneurs tant de la Lombardie que de la Toscane, avoient embrassé contre elle celui de Frédéric. Ce prince demeuroit toujours ferme & inébranlable dans le dessein de les opprimer tout à-fait. Voyant qu'il ne pouvoit avoir aucun avantage sur mer sur eux il recommanda à son Amiral de rester toujours sur leurs Côtes prêt à entreprendre quelque coup de main avec sa flotte, si l'occasion s'en présentoit; de tenir toujours la mer sans en venir à aucun combat, sachant que par ce moyen il tiendroit toujours les Génois en haleine, il les obligeroit d'avoir toujours sur pied une flotte considérable & ruineuse, & en même temps il feroit le plus grand tort à leur commerce en tirant ainsi la guerre en longueur. Espérant de faire des progrès plus rapides par terre, Frédéric fit entrer à la fois deux corps de troupes sur le territoire de Gênes, les unes renforcées par celles des

Gênes demande du secours à ses alliés.

Politique de Frédéric.

des villes d'Alexandrie, Tortone, Pavie, Novare, Verceil, Acqui & autres villes voisines, jalouses ou ennemies de cette République, & par celles du Marquis de Montferrat & d'autres seigneurs qu'il avoit sçu attirer dans son parti, s'avancerent par la Lombardie jusqu'à Ovada, Marin d'Ebolo qui les commandoit accompagné de tous les exilés & Gibelins Génois, ne se promettoit pas moins que de prendre la ville de Voltri, pénétrer de là jusques dans la vallée de Polcevera & venir enfin mettre le siege devant Gènes. Les autres sous la conduite du marquis obert Pelavicino, & fortifiées du secours des peuples de la Lunigiane, de différentes contrées de la Toscane & des Marquis Malaspina, traverserent la Lunigiane, & pénétrerent, jusqu'à Vernazza dans le même dessein. Voulant seconder l'attaque des premiers & la prise de Voltri, l'amiral de l'Empereur s'avança aussi de ce côté avec sa flotte & jeta l'ancre près de cette ville: sans être effrayés de se voir attaquer à la fois de tous les côtés; les Génois envoyerent quelque cavalerie contre Pelavicino, qui retarda la marche de ses troupes & le fit même reculer en arriere, & marcherent avec la milice étrangere & avec toutes leurs forces sous la conduite de leur Podestat, contre l'armée de Marin d'Ebolo, qu'ils rencontrerent & attaquerent d'abord près d'Ovada. Les Impériaux ayant été défaits firent leur retraite sans bruit pendant la nuit, & sortirent du territoire de Gênes. Le Podestat victorieux voulut profiter de ses avantages & marcha aussi-tôt contre l'armée de Pelavicino; mais sa marche ne fut pas longue; Pelavicino ayant appris la défaite des troupes de son collegue, ne jugea pas à propos d'attendre les Génois, abandonna Vernazza & retourna dans la Toscane. L'échec reçu à Ovada obligea aussi la flotte impériale de se retirer & de remettre à la voile, après avoir tenté inutilement une descente à Arenzano, où les ennemis furent repoussés avec perte. Par là les Génois virent leur territoire heureusement délivré de ces deux corps de troupes. Ces heureux succès encouragerent les Génois & leur inspirerent le dessein de tourner leurs armes contre Savone. Ils firent plusieurs tentatives inutiles contre cette ville, si redoutable pour eux depuis qu'elle étoit devenue le réfuge & comme la place d'armes de tous les bannis & de tous ceux de la faction des Mascheratti ou Gibelins.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Irruptions diverses sur le territoire de Gênes.

Défaite des Impériaux.

Deux d'entre eux Sarleone Pevere & Inigo de Volta avoient été envoyés en qualité de Députés de cette faction auprès de l'Empereur, alors occupé au siége de Faenza, pour lui demander du secours & lui exposer les tristes extrémités où leur parti étoit reduit. L'Empereur les renvoya avec beaucoup de promesses & d'assurances qu'il ne tarderoit pas à les secourir avec des forces de mer considérables. Ce secours se borna peu de temps après à une nouvelle irruption que Marin d'Ebolo fit par son ordre & à l'instigation des Exilés & de ceux de Savone, sur le territoire de Gênes. Il revint avec des Troupes plus nombreuses que la premiere fois, & après un siége long & assez infructueux il s'empara par la trahison de quelques-uns de ses habitans, du château de Cigno près Noli, secondé par le marquis Jacobo de Caretto & ceux de Final qui défirent un secours envoyé par les Génois dont le commandant fut fait prisonnier. Cet échec n'eut aucunes suites funestes pour eux par la vigilance avec laquelle ils pourvûrent à la défense de Noli, place qu'ils craignoient

Exilés Gibelins envoyent des députés à l'Empereur.

Nouvelle irruption & tentative inutile des Impériaux.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

1242.

de voir attaquer par le Général impérial; mais ils furent tranquillisés de ce côté par sa rétraite qui arriva peu de tems après.

Le Podestat de l'année suivante homme sévère & courageux crut que pour couper court à tous les maux dont la République étoit menacée, il falloit les extirper dès leur racine, & traiter sans ménagement les mauvais citoyens & les membres gangrenés de l'état. Il étoit principalement irrité de la conduite de Guillielmo Spinola, regardé comme le chef de la faction antipatriotique des Mascheratti, ou Gibelins, homme dangereux & puissant qui faisoit des courses continuelles sur le territoire de Gênes dont ses terres étoient voisines, & qui venoit d'envoyer tout récemment son fils vers l'Empereur pour l'animer encore contre les Génois. S'étant mis en marche à la tête de plusieurs détachemens de troupes, sans faire part à personne de son dessein de peur qu'il ne transpirât, le Podestat fondit tout d'un coup sur les terres de Spinola, les ravagea, lui prit plusieurs villes & se retira après y avoir laissé une forte garnison. Spinola se retira à Bucela, où il fut joint par une foule de bannis & de bandits de toute espece, avec lesquels il fit des ravages considérables dans la vallée de la Scrivia. Les habitans désolés ayant imploré le secours du Podestat, il marcha de ce côté à la tête des troupes de l'État, força Guillielmo de chercher ailleurs un azile avec les siens, prit & détruisit le château de Bucela & de retour à Gênes fit également raser toutes les maisons que Spinola y avoit, ainsi que celles de Sarleone Pevere, le même qui avoit été député vers l'Empereur par les exilés. Ces actes de sévérité & le discours plein d'éloquence & de vigueur que le Podestat adressa aux Génois au retour de son expédition pour les exhorter à unir leurs efforts contre les factieux, & pour la défense de leur patrie ménacée de tous côtés, à l'exemple de leurs glorieux ancêtres, lui concilierent l'amour & la confiance des Génois qui animés par ses vives exhortations, redoublerent d'ardeur & de courage & se mirent à travailler promptement à l'équipement d'une nouvelle flotte.

Il sévit contre les nobles du parti de l'Empereur.

Il redouble le courage des Génois.

C'est trop long-tems s'appesantir sur des détails aussi peu intéressans, que ceux de quelques irruptions sur son territoire & des vains efforts des factieux & des exilés & rébelles de Savone. Gènes étoit à la veille d'un bien plus grand danger. On y avoit été informé qu'une flotte impériale de plus de Soixante galeres toujours commandée par le même Amiral Ansaldo del' Mare, étoit abordée à Pise au mois de Juillet; & que les Pisans voulant seconder les efforts de l'Empereur, avoient équipé de leur côté une flotte de cinquante deux bâtimens de différente grandeur, qui devoit mettre à la voile incessamment sous la conduite de Buzacarino avec celle de l'Empereur. Cette nouvelle fit redoubler l'ardeur & hâter les préparatifs des Génois, qui vinrent à bout en peu de temps d'augmenter encore leur flotte de quarante galeres. Mais ce n'étoit pas assez pour faire face aux flottes combinées de l'Empereur & de Pise. En cette extrêmité, jugeant que les Vénitiens étoient généreux, en vertu de l'alliance que le défunt pape leur avoit fait conclurre ensemble, les Génois ne balancerent pas à recourir à eux, à leur demander du secours contre leurs puissans ennemis, l'attente des Génois ne fut point trompée & malgré la jalousie qui avoit toujours divisé les deux peuples, les Vénitiens leur envoyerent une flotte de soixante galeres sous la conduite d'André Tiepolo. Mais le fruit que les Génois en retirerent fut l'occasion de reconnoître dans

Gênes équipe une nouvelle flotte.

Gênes demande du secours aux Vénitiens, & l'obtient

cette circonstance la bonne volonté des Vénitiens à leur égard. Car ayant appris lorsqu'elle étoit en route pour joindre la flotte Génoise la nouvelle de l'avantage que cette flotte avoit remporté sur celle des ennemis au moyen de quoi les Génois n'avoient plus besoin de son secours, la Vénitienne n'alla pas plus loin que Dyrachium. Quoiqu'il ne soit pas fait mention de ce fait dans les Annales de Gènes il est rapporté par plusieurs historiens de cette République, ainsi que par ceux de Vénise. Au reste il y a apparence que ce fut à la considération du pape dont ils tenoient le parti ainsi que les Génois, ou par politique pour ne pas laisser écraser les Génois, que les Vénitiens leur envoyerent ce secours.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Cependant les Génois ayant lancé à l'eau les bâtimens nouvellement construits se trouverent avoir une flotte de quatre vingt dix neuf tant galeres que galeasses & bâtimens de transport. Elle fut montée par tout ce que l'Etat de Gênes avoit de combattans, & abondamment pourvue de provisions, d'armes & de machines de guerre. Le Podestat qui la commandoit, rassembla avant de partir tous les citoyens devant l'Eglise de St. Laurent, fit déployer à leurs yeux le gonfalon de St. George, protecteur de la République, & leur tint un discours véhément, pathétique & relatif aux circonstances. Il enflamma tous les assistans de l'ardeur de vaincre; après cela cette flotte se mit en mer. Mais tous ces grands préparatifs n'aboutirent à rien; quelque manœuvre que le Podestat pût faire dans le dessein d'attaquer les ennemis & de les engager au combat, ils l'éviterent toujours & ne tinrent pas la mer contre les Génois; ainsi cette flotte équipée avec des fraix immenses, ne servit qu'a protéger les côtes de Gênes, & qu'à mettre cette ville à l'abri des insultes de ses ennemis. Secondées par l'irruption que le Marquis Obert Pelavicino fit avec ses troupes de terre, les deux flottes ennemies firent quelques tentatives inutiles sur Porto-venere & sur Levanto & furent par-tout repoussées. La résistance de ces villes donna le temps au Podestat de voler à leur secours avec sa flotte; mais apprenant qu'elle avoit déja passé Sestri, les ennemis effrayés se rembarquerent à la hâte abandonnant leurs échelles & une partie de leurs machines de guerre. Le Podestat se mit à leur poursuite, mais il ne put jamais les atteindre; leurs bâtimens plus légers & mieux lestés que les siens, gagnerent promptement le port de Pise. Les Génois ne prirent dans cette occasion que une galere Pisane. C'est à quoi se bornerent tous les exploits de leur flotte pendant cette campagne, ainsi qu'à quelques dévastations sur les côtes d'Albenga & d'autres villes rébelles & à la prise de quelques bâtimens chargés de sel & autres, qui donna plusieurs fois inutilement la chasse à celle de l'Empereur, toujours soigneuse d'éluder sa poursuite, de tromper la vigilance des Génois par de faux avis ou par de fausses marches, & de se retirer tantôt dans le port de Savone ou de Pise, & tantôt sur les côtes de Corse, de Sicile ou de Provence. Il paroit que l'Amiral de l'Empereur se conformoit en cela aux intentions de son maître, & que c'étoit un plan suivi & soutenu pour tenir toujours les Génois en allarme & pour tirer la guerre en longueur, & peut-être de ruiner en même temps & Génois & Pisans, ennemis & alliés, pour avoir après plus de facilité à subjuger ces deux puissances dont la puissance maritime lui faisoit ombrage. Cependant la retraite précipitée que firent leurs ennemis à l'approche de leur flotte en plusieurs rencontres, en abandonnant souvent &

Ils rentrent dans leur port sans avoir rien fait.

Nouvelles irruptions infructueuses des Impériaux.

Politique de l'Amiral Imperial.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

& machines & bagage, montre que la politique n'avoit pas toujours part à leur fuite, & qu'ils craignoient auſſi d'en venir aux mains avec les Génois dont ils connoiſſoient la valeur. A peine ceux-ci étoient-ils rentrés dans leur port, qu'ils étoient obligés d'en reſſortir & de remettre à la voile pour aller chercher leurs ennemis, & ſouvent déçus par des faux avis. Les plus grands échecs que les deux flottes reçurent pendant cette campagne, où elles ne vinrent jamais aux mains, furent de la part des tempêtes & des ouragans qui firent périr ou échouer pluſieurs bâtimens des uns & des autres. Nous paſſerons ſous ſilence toutes ces diverſes ſorties & courſes, la plupart du temps infructueuſes, pour paſſer à d'autres objets plus intéreſſans.

Entrepriſe des Génois ſur Savone.

Les Génois avoient déja fait pluſieurs tentatives pour s'emparer de Savone; mais les ſoins & la vigilance de l'Amiral Anſaldo qui rôdoit continuellement ſur ces côtes avec ſa flotte pour pourvoir à la conſervation de cette place ſi eſſentielle au parti de l'Empereur ſon maître, avoient fait échouer juſqu'alors toutes les entrepriſes du Podeſtat. Il fut enfin réſolu de faire les plus grands efforts pour s'emparer de cette ville rébelle, en quelque façon la ſource de tant de maux & le cœur de la guerre, ville ſituée preſqu'à la porte de Gênes & dont le voiſinage étoit ſi funeſte & ſi dangereux pour elle, parce qu'elle fourniſſoit continuellement un azile à tous les bannis, mécontens & factieux qui s'y refugierent, ainſi que les moyens d'entreprendre quelque choſe contre la Sureté de la République. Elle ne lui étoit pas moins funeſte à cauſe que ſon port ſervoit continuellement de retraite & de refuge à la flotte impériale qui en ſortoit pour infeſter ſans ceſſe la navigation des Génois, les inquiéter, les reſſerrer juſques dans leur port, & les tenir comme aſſiégés dans leur ville. Pour cela les Génois crurent devoir faire entrer dans leurs projets les Marquis de Montferrat, de Caretto & autres ſeigneurs de la Lombardie, qui changeant avec les circonſtances ne ſe firent aucun ſcrupule d'abandonner le parti de l'Empereur qu'ils voyoient affoibli en quantité d'endroits de l'Italie, & incapable de ſubjuguer & d'accabler les Génois, ainſi qu'ils l'avoient penſé en ſe joignant à ce parti, dans l'eſpérance de s'élever ſur les débris de cette République. Ils reconnurent que leurs vrais intérêts étoient de ſe tenir étroitement liés avec elle & de fortifier la ligue faite en faveur du pape par les Génois, les Milanois, les Plaiſantins & autres peuples de l'Italie. Ils ſe rendirent à Gênes au commencement de l'année ſuivante pour conclurre une alliance avec la République. Cependant ils ne furent point fidéles à leurs nouveaux engagemens, & ils rentrerent l'année ſuivante dans le parti de l'Empereur.

1243.

Comptant ſur le ſecours de leurs nouveaux alliés & animés par leurs promeſſes & leurs incitations les Génois ſe déterminerent à entreprendre le ſiége de Savone. Ils le commencerent avec leurs propres forces, auxquelles ils ſe virent bientôt réduits, leur attente ayant été trompée du côté de leurs alliés, qui, à l'exception des Plaiſantins & du marquis Manfrede de Caretto, ne leur envoyerent aucun ſecours: encore celui qu'ils reçurent des derniers, ſe trouva-t-il des plus modiques. Cependant les Génois mettant toute leur eſpérance dans leur courage n'en pourſuivirent pas moins avec ardeur le ſiege de Savone qu'ils preſſerent vivement. Ils réduiſirent cette ville rébelle à de ſi grandes extrêmités, que ſe trouvant à la fois preſſée par les ennemis & par la

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

disette de vivres, n'osant plus faire aucune sortie, à la veille d'éprouver la plus affreuse famine, elle envoya de tous côtés reclamer le secours tant de l'Amiral Ansaldo & des Pisans que du Roi Enzo, & de l'Empereur lui-même qui étoit alors à Pise. Moins touché de l'état où les rébelles étoient réduits que craignant de perdre une place si utile à ses intérêts, ce prince se hâta de leur envoyer de si puissans secours par terre & par mer, qu'à l'approche de la flotte combinée des Pisans & de l'Empereur, ainsi que de l'armée de terre conduite par le Roi Enzo pour délivrer Savone, le Podestat fut obligé de lever le siége, après avoir encore tenté inutilement un dernier effort pour s'en emparer & lui avoir donné un assaut général. Quelque prudente que fut sa conduite en pareilles circonstances elle excita cependant beaucoup de murmures à Gênes, où le peuple toujours porté à se soulever & fort mécontent de la levée du siége de Savone, l'attribuoit à la lâcheté & à la trahison des Nobles contre lesquels il s'emporta beaucoup ; disant qu'étant bien aises, ce qui pouvoit avoir quelque fondement, de ne pas voir finir la guerre & les troubles civils, ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour empêcher & retarder la prise & la punition d'une ville rébelle qu'ils soutenoient secrettement & où la plûpart avoient leurs parens & leurs amis réfugiés. Cependant la sagesse du Podestat vint à bout d'appaiser ces troubles dès leur naissance: il justifia amplement sa conduite & celle de son armée, & fit sentir aux mécontens par de bonnes raisons combien la levée de ce siege avoit été de toutes façons nécessaire & forcée.

Extrémités où les habitans se trouvent réduits.

Troubles civils appaisés par le Podestat.

Gènes se trouva peu de temps après exposée au plus grand danger par le peu de prévoyance de ce Podestat qui ne fut pas heureux dans son administration, quoiqu'il ne manquât ni de Zèle ni de courage. Gènes n'échappa à ce péril que par son bonheur; Elle ne dut son salut qu'à la présence d'esprit & au courage intrépide avec lequel ce magistrat sçut réparer sa faute. Ayant long-tems cherché inutilement la flotte des Pisans qui, par bravade, avoient dit hautement qu'ils viendroient défier les Génois jusques dans leur port, il rentra avec sa flotte & croyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre de la part des ennemis, le temps de la vendange approchant, il fit desarmer la flotte & renvoya les troupes chez elles. Il ne tarda pas à se repentir de cette précipitation inconsidérée. Quelques jours après la flotte ennemie, composée de cent trente cinq bâtimens, parut à la vue du port de Gènes, vers lequel elle s'avançoit à toutes voiles, ayant le vent en poupe. Toute la ville étoit dans la consternation. Le Podestat seul auteur de ce danger ne perdit pas la tête; il sortit promptement du port avec six galeres, déployant l'étendard de St. George, comme s'il venoit offrir le combat aux ennemis & fit enfin une si bonne contenance que la flotte ennemie qui n'étoit pas instruite du desarmement de celle de Gènes croyant qu'elle alloit suivre ces galeres, se retira promptement & rentra dans ses ports. Ainsi l'heureuse hardiesse du Podestat sauva Gènes.

Danger où Gènes se trouve exposée par la faute du Podestat.

Il repare sa faute & délivre Gènes par son courage.

Céleste IV. qui avoit succedé au pape Grégoire n'avoit pas siegé long-tems sur le trône pontifical. La mort avoit enlevé au bout de dix huit jours ce pape, dont l'humeur moins violente que celle de son prédecesseur promettoit la paix à l'Eglise. Enfin après avoir été vacant pendant vingt-un mois, par une suite des cabales & des dissentions des cardinaux, qui scandalisoient &

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

faisoient murmurer depuis long-tems toute la Chrétienté, le siége fut rempli cette année. Sinibale de Fiesque Cardinal de Saint Laurent in Lucina fut élû d'un concert unanime par tous les cardinaux assemblés à Agnanie, & prit le nom d'Innocent IV. Au milieu des malheurs qui les accabloient, cet évenement occasionna la plus grande joye aux Génois, redoubla encore leur zele & leur attachement pour le parti qu'ils avoient embrassé, & les décida à devenir les Guelfes les plus déterminés, en même temps qu'il mit à Gênes les Fiesques à la tête du parti Guelfe, dont ils furent toujours les chefs depuis, tant par considération pour le S. Siege & pour leur parent qui avoit été pape, que pour travailler pour leurs intérêts & à augmenter leur puissance ainsi que faisoient les chefs du parti Gibelin. Le nouveau Pape étoit leur concitoyen, de l'illustre famille des Fiesques & des Comtes de Lavagne. N'étant encore que Cardinal, il avoit été fort avant dans l'amitié & dans la bienveillance de Frédéric. On dit que ce prince répondit à quelques-uns de ses courtisans qui le félicitoient sur l'exaltation d'un pape de ses amis, *que celui qui étoit son ami n'étant que Cardinal, deviendroit son ennemi maintenant qu'il étoit pape*. L'événement confirma la prédiction de Frédéric qui montra dans cette occasion la grande connoissance qu'il avoit du Cœur humain. Il n'est que trop vrai qu'on change de sentiment ainsi que d'Etat; & qu'on adopte toujours les sentimens & l'esprit de sa place; & sur-tout d'une place aussi propre à éblouir celui qui en est revêtu. Le nouveau pape devint l'ennemi irréconciliable de Frédéric; ennemi même plus funeste & plus dangereux pour lui par les coups qu'il lui porta dans la suite, que ne l'avoit été Grégoire IX.

Le Cardinal de Fiesque devient Pape sous le nom d'Innocent IV.

Caractére de ce Pape.

Moins violent, moins emporté; mais plus mesuré, plus intrignant, plus fertile en ressources dans sa haine & dans sa vengeance que ce pape; aussi fier & aussi orgueilleux, aussi affecté de l'indépendance & des droits de son titre, Innocent IV. s'obstina à suivre son plan, à soutenir toutes ses prétentions & adopta entiérement le systême despotique de ses prédécesseurs.

1244.

Ne pouvant plus se maintenir à Rome où le parti de l'Empereur étoit plus fort que le sien, & où il avoit tout à craindre des artifices & des menées secrettes de Frédéric, qui, après l'avoir joué & amusé quelque temps par l'espérance d'une pacification prochaine ne cherchoit que l'occasion de faire éclater son ressentiment contre lui, ce pape forma le dessein de quitter l'Italie & de passer en France, où étant en liberté il put assembler un concile pour la déposition de l'Empereur. Mais comme ce prince faisoit veiller sur toutes ses démarches & fermer avec soin tous les passages & chemins par terre pour qu'il ne pût échapper, dans l'extrémité où il étoit reduit, Innocent n'ayant plus d'espérance & de confiance que dans ses compatriotes, qui seuls étoient en état de lui rendre ce service par leur marine il eut recours à eux & les fit presser par un frere mineur qu'il envoya secrettement à Obizzon de Fiesque son frere & au Podestat, de venir le délivrer des mains de son redoutable ennemi. Les Génois charmés de pouvoir témoigner leur zele & leur affection à un Pape leur compatriote, & en même temps d'avoir une occasion de mortifier Frédéric promirent avec compressement au pape qu'ils iroient le délivrer & le conduiroient en France sans aucun danger. Ce dessein fut conduit avec beaucoup de mystere. Une flotte de 22. galeres conduite par le Podestat sur laquelle étoient les neveux du pape, sortit du port sous prétexte de les conduire

Innocent a recours aux Génois pour se sauver de l'Italie.

Les Génois délivrent le Pape.

en Provence, en prit quelque temps la route, rabattit tout à coup vers la Corse & fit promptement voile vers Civita Vecchia. L'avis de son arrivée étant venu à Sietri où le pape s'étoit retiré pour chercher un azile contre les embûches de Frédéric, n'étant point en sûreté dans Rome ni hors de Rome, il en partit secrettement pendant la nuit avec six cardinaux, arriva à Civita-Vecchia, s'y embarqua sans bruit & ayant le vent favorable arriva en peu de temps à Porto-Venere où il se reposa quelques jours des fatigues de la mer, sans que Frédéric eut le moindre soupçon de son évasion. Quelques historiens rapportent qu'avant de s'embarquer le Pape & les six cardinaux qui l'accompagnoient, quitterent leurs habits d'Ecclesiastiques & en prirent d'autres avec des armes pour être mieux déguisés en cas d'accident ou de mauvaise rencontre.

Il arrive à Gênes.

Enfin Innocent arriva heureusement & sans aucun danger à Gênes au mois de Juillet, suivant la parole que les Génois lui en avoient donnée, où il fut reçu comme en triomphe avec tous les honneurs possibles & la plus grande magnificence, au milieu des acclamations du peuple & de tous ses concitoyens. L'Empereur étoit alors à Pise & fut fort étonné d'apprendre l'évasion du Pape, il lui envoya inutilement le comte de Toulouse pour l'engager à demeurer en Italie; mais le pape qui avoit été tant de fois la dupe de ses promesses, ravi d'être échappé de ses mains, demeura inébranlable dans le dessein de se retirer en France, où la piété du Roi Louis IX. (surnommé depuis le Saint) lui promettoit un sûr asile. Il y sejourna pendant quelque temps se trouvant incommodé de la mer, ce qui l'engagea après à continuer sa route par terre, quelque chose que les Génois pussent faire pour tâcher de l'en dissuader. Ayant été joint à Gênes par plusieurs autres cardinaux & Prélats qui vinrent grossir son Cortege, ne se croyant pas en sureté dans sa patrie, à cause de la puissance & des intrigues de la faction impériale des Mascheratti, il s'empressa de se remettre en route pour la Provence, & fut escorté & accompagné jusques sur les frontieres par le Podestat, une partie de la Noblesse & un nombreux détachement de troupes, & après par celles des Marquis de Caretto & de Montferrat. Arrivé sur les terres de France où ce pape commença enfin à respirer, délivré de toute crainte & de tout danger, il se rendit tout de suite à Lyon; tranquille contre toutes les menées & les ménaces de Frédéric (*) par la bonne volonté & les assurances de secours que lui témoigna le pieux Roi Louis IX, il y tint l'année suivante ce concile médité depuis si long-tems par lui ainsi que par son prédecesseur Grégoire, & si fameux par l'arrêt d'excommunication & sur-tout de déposition qu'il y fulmina contre l'Empereur Frédéric; coup moins funeste en effet qu'il n'avoit paru dans le lointain avant que d'être frappé à ce prince, qui n'en continua pas moins à jouir tranquillement de l'Empire en bravant les foudres impuissantes de son ennemi. Il est vrai qu'à l'instigation du pape les Electeurs profiterent en Al-

Il part pour Lyon.

(*) Quelques historiens rapportent que ce prince amusa quelque temps le pape, & l'engagea à différer la tenue du concile dont il n'ignoroit pas l'objet, sous prétexte de vouloir lui donner satisfaction sur ses griefs, ou de se rendre lui-même au concile: mais au fond pour avoir le temps de rassembler une armée nombreuse, d'entrer dans la Bourgogne, de faire trembler le pape, & de rompre le concile projeté.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

lemagne de la liberté qu'il leur avoit accordée de procèder à l'élection d'un autre Roi des Romains, le trône ayant été déclaré vacant, ce qu'ils firent deux ans après en la personne de Henry, Landgrave de Thuringe; mais ce compétiteur fit peu d'ombrage à Frédéric ainsi que celui qui fut élu après, Guillaume Comte de Hollande, le premier ayant été défait par Conrard fils de Frédéric, lequel ayant été élû Roi des Romains & de Germanie long-tems auparavant succèda depuis à son pere par la mort de Guillaume qui fut assassiné. Il ne faut pas oublier de dire qu'Innocent IV. adoptant entiérement toutes les vûes de son prédecesseur Grégoire IX. & aussi acharné contre Frédéric que lui, avoit renouvellé contre ce prince l'indécente croisade publiée par Grégoire, & avoit accordé les mêmes indulgences plénieres & immunités spirituelles à ceux qui prendroient la croix contre ce prince, que si c'eut été contre les Turcs ou les Infidelles.

1245. Quoique Frédéric affectât de plaisanter hautement sur l'inimitié d'Innocent & sur les armes frivoles que ce Pape employoit pour l'accabler, ce prince naturellement violent & emporté n'en étoit cependant pas moins irrité de l'éclat que ce pape avoit fait contre lui dans toute la Chrétienté, ainsi que de l'assistance qu'il avoit reçue des Génois pour passer en France. Il auroit bien voulu leur en témoigner son ressentiment, mais dans le même temps il étoit empêché ailleurs & il avoit assez de peine à soutenir les efforts de la plûpart des villes de Lombardie liguées contre lui. En attendant il signala sa vengeance & sa fureur par faire chasser tous les Guelfes partisans du pape, ainsi que ses parens & alliés de toutes les villes qui tenoient pour lui, & où son parti étoit le plus fort, telles que Parme, Modene, Reggio, Florence &c. Il vint ravager après le territoire de Plaisance avec une armée formidable & s'y arrêta plus d'un mois à le dévaster, sans pouvoir faire changer de parti aux Plaisantins, Guelfes déterminés. Faisant mine de vouloir se rendre en personne au concile de Lyon (on prétend même que peu de temps après il poussa sa route jusqu'à Turin) il passa par Crémone, Pavie, Alexandrie, Tortonne, toutes villes qui lui apporterent leurs clefs en tremblant. Les Génois effrayés du voisinage de leur implacable ennemi, firent redoubler les garnisons de Palodi, d'Otagio & de leurs autres places frontieres, ne sachant où se porteroit l'effort du ressentiment de ce prince & quel étoit son dessein. Enfin ce fut contre les Milanois qu'il se décida de marcher. Il entra au mois d'Octobre avec son armée sur le territoire de Milan, résolu de réduire ou d'exterminer cette ville puissante qui étoit à la tête de la ligue de la Lombardie. Mais il ne fut pas plus heureux de ce côté, & il fut obligé de se retirer sans pouvoir aller plus loin que le Ticinello que la vigoureuse résistance des troupes Milanoises ne lui permit pas de passer, Les Génois avoient envoyé à leurs alliés un secours de cinq cens albaletriers, qui furent mis à la tête de l'armée, sur le préjugé qu'on avoit en faveur de la valeur Génoise. Faute de moyens & d'occasion de pouvoir déployer son ressentiment sur cette République, Frédéric s'en dédommagea en attendant sur ceux de ses sujets qui eurent le malheur de tomber entre ses mains dans un combat où les Milanois eurent tout l'avantage, & où Enzo son fils fut fait prisonnier par eux, quoique délivré d'abord après. Il les fit mutiler de la façon la plus barbare: chacun d'eux eut la main droite coupée & l'œil crevé; cruautés qui redouble-

rent

rent encore la juste haine dont une partie de l'Italie étoit animée contre lui. La République fournit depuis à la subsistance de ces malheureuses victimes de la barbarie de Frédéric & leur accorda des pensions sur le trésor public. Malgré la guerre où elle étoit embarrassée avec Frédéric, la République jalouse de contribuer à la gloire d'une nouvelle expédition dans la Terre-sainte, gloire funeste & insensée dont on étoit alors malheureusement épris & qui tournoit souvent la tête à de bons princes, nés pour faire le bonheur de leurs sujets, la République dis-je, ne pût se refuser à la demande que lui fit alors le Roi de France (S. Louis) engagé dans une semblable expédition, & lui fournit une flotte de seize galeres, dont le Roi nomma lui-même les Généraux sur la renommée de leur courage & de leur expérience maritime.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Cruautés de Frédéric.

Gênes fournit des secours au St. Roi Louis IX pour une expédition à la Terre-Sainte.

La fin de cette année moins malheureuse que les précédentes & où les Génois terminerent la campagne avec avantage, par la prise qu'ils firent au port de Drepano de cinq galeres Pisanes, ainsi que d'un navire richement chargé en marchandises qu'ils conduisirent à Gênes, fût remarquable par une affreuse tempête qui s'éleva pendant la nuit & causa beaucoup de dommages dans le port de cette ville. Quantité de vaisseaux furent brisés, ou au moins très-maltraités; & même le mole fut rompu. Les Génois travaillerent avec la plus grande diligence & dans le plus grand secret à la refection de leurs vaisseaux craignant que le bruit de cet accident ne vint aux oreilles de leurs ennemis & qu'ils n'en profitassent pour les attaquer; c'est pourquoi il fut défendu à qui que ce soit de sortir de la ville & du territoire de Gênes, pendant tout le temps qu'on travailla à réparer le dommage souffert. Cet ouvrage fut achevé au commencement de l'année suivante. Quoi qu'on ne soit pas attaché à observer & rapporter scrupuleusement tous les petits changemens arrivés en différens temps dans le gouvernement de cette République, on en remarquera cependant un en passant qui fut fait sous le Podestat de cette année, qui fut Alberto Mandello Milanois. Il fut résolu qu'à l'avenir les Podestats ne pourroient plus amener avec eux, comme ils faisoient auparavant des Jurisconsultes étrangers pour leur servir d'assesseurs ou de conseillers; mais que ces juris consultes seroient uniquement choisis parmi les citoyens, c'est-à-dire parmi les Nobles.

Tempête extraordinaire.

1246.

Changement peu considérable dans le Gouvernement.

Le parti de l'Empereur tombant de jour en jour en Italie où il recevoit quantité d'échecs, plusieurs seigneurs de la Lombardie, entre autres les Marquis Malaspina, profiterent de la circonstance pour accéder à la ligue de la Lombardie, & recouvrer leurs terres dans la Lunigiane. A cette occasion quantité de villes & places ci devant révoltées contre les Génois, se voyant destituées de l'espoir de soutien qu'elles s'étoient promis, s'empresserent de se remettre sous la domination de Gênes, trop heureuses que la République voulût bien les recevoir en grace & leur pardonner leur rébellion. Il n'y eut que Savone & Albenga qui persisterent dans leur revolte, à quoi elles étoient incitées par les exilés Génois de la faction Gibeline qui s'y étoient refugiés, ainsi que par les autres partisans de l'Empereur & émissaires qu'il avoit dans ces villes pour y entretenir & y allumer de plus en plus le feu de la dissention & de la guerre civile entre elles & les Génois; ce qui formoit une diversion utile aux projets de ce prince, qui vouloit affoiblir de tous côtés les Genois, afin de pouvoir les accabler après plus à son aise. Mais la fortune trompa ses

1247.

Plusieurs villes rebelles se soumettent aux Genois.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

espérances de tous les côtés & Andriolo del' Mare Amiral de sa flotte emploi où il avoit succedé à son pere Ansaldo se présenta tout d'un coup & à deux différentes reprises, devant le port de Gênes avec vingt galeres, dressa ses machines contre cette ville & commença à y lancer des pierres & des dards. Mais ayant été secrettement averti par ceux du parti de l'Empereur, qu'on préparoit contre lui une flotte considérable qui se disposoit à sortir, il prit le parti de s'éloigner & de gagner la pleine mer, feignant de vouloir prendre la route de Sardaigne mais se tournant tout d'un coup vers Savone il se retira dans son port. Il y fut assiégé & resserré pendant quelques jours par la flotte Génoise composée de vingt-cinq galeres, qui obstinée à donner la chasse à une galere qu'Andriolo avoit envoyée à Pise pour donner avis de l'état où il se trouvoit, la força d'échouer sur le rivage de Varagine & prit tout l'équipage. Andriolo profita de cette circonstance pour se tirer promptement de ce mauvais pas avec sa flotte, & fit voile vers la Sicile. Tout le fruit qu'il retira de cette expédition fut la prise de quelques navires Génois qu'il prit en route. De leur côté ceux-ci se bornerent à quelques ravages sur les territoires de Savone & à quelques courses sur les Pisans.

Flotte imperiale se présente devant Gênes, se retire peu de temps après.

1248. Frédéric ne fut pas plus heureux l'année suivante, ayant appris que les Génois travailloient à force à l'équipement de la flotte destinée pour le service du Roi de France, craignant que fortifiée par l'assistance & l'alliance de ce prince, ils ne fussent en état de résister à ses efforts, & même d'entreprendre quelque chose à leur passage, sur la Sicile dont toutes les places étoient alors sans défense, il résolut d'empêcher absolument cet armement & de rassembler toutes ses forces pour donner aux Génois assez d'occupation chez eux pour les distraire de l'expédition qu'ils méditoient. A cet effet il fit venir de Sicile une flotte de vingt cinq galeres qui entra dans le port de Savone pour attendre le moment d'agir contre les Génois. D'une autre part les Pisans, Obert Pellavicino, Général des Gibelins, à la tête de ceux de la Lunigiane & de Garfagnani, le Marquis de Caretto, entrerent sur le territoire de Gênes par plusieurs côtés. A la vue de ce nouvel orage prêt à fondre sur elle, cette République fit toutes ses dispositions nécessaires pour se bien défendre, & obtint du secours des Plaisantins. Mais l'échec mémorable que reçut Fréderic devant Parme qu'il tenoit assiégé, événement qui rend cette année 1248 très remarquable, les délivra bientôt de ce danger & de tout sujet de crainte de la part de ce prince, dont les affaires ne purent jamais se relever depuis cet échec.

Nouvelles hostilités des Impérieux.

Frédéric défait devant Parme.

La défaite de l'Empereur releva entierement le courage & les espérances du parti Guelfe. Cet événement fut en partie très-utile aux Génois qui se virent par la entierement délivrés de tous les dangers dont leur république étoit menacée par la haine & les projets de ce prince. Son parti alla toujours par la suite en déclinant en Italie & ne fit plus que de vains efforts pour se rétablir après un coup si rude. Les premiers fruits de la défaite de Frédéric furent pour les Génois la paix & la tranquillité. Les projets de ce prince étant probablement tombés avec ses espérances par l'impuissance où il se trouva de leur nuire, il les laissa tranquilles depuis. En tout ce prince, dont l'orgueil avoit été sans doute comme brisé par tant d'échecs & d'affronts qu'il reçut dans les dernieres années de sa vie ne joua pas un grand role jusqu'à sa mort, arri-

vée quelque temps après en (1249) mort qui fit tomber son parti & délivra enfin entierement les Génois d'un ennemi si implacable & si dangereux. Ils porterent jusqu'à l'excès la joye qu'ils en ressentirent & commencerent à ressentir les suites heureuses de cet événement par la grande révolution qu'il opéra dans leurs affaires. La premiere fut la prompte soumission des villes rebelles de Savone & d'Albenga, qui ayant perdu toute espérance de secours & d'appui tant du côté de l'Empereur que de ses alliés & même des bannis de Gênes, qui avoient abandonné leur parti, jugerent avec raison n'avoir rien de mieux à faire pour se soustraire à la juste vengeance des Génois, que de rentrer sous leur domination. La joye que la reduction de ces villes causa aux Génois, fut encore augmentée par la reconciliation qui se fit entre les deux partis, par les exhortations du Pape Innocent & le rappel des exilés qui revinrent enfin dans leur patrie & furent remis en possession de tous leurs biens. Ainsi Gênes après avoir été déchirée par les factions & les guerres intestines pendant plus de dix ans, après avoir été ménacée des plus grands périls par la haine de Frédéric, avoir resisté aux forces de ce prince réunies à celles des Pisans & de plusieurs autres peuples de ses alliés tant de la Lombardie que de la Toscane, après avoir eu à combattre les trahisons & les artifices de ses propres citoyens conjurés contre elle & s'être couverte de gloire par la courageuse résistance contre tant de puissans ennemis, ligués avec l'Empereur pour sa ruine, commença à respirer, goûta les fruits & les douceurs de la paix, & rédevint aussi puissante & aussi florissante par son commerce qu'auparavant.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

1249. La mort de Frédéric délivre les Génois de leurs craintes.

Soumission de Savone & d'Albenga.

Paix entre les deux factions. Les Exilés reviennent dans leur Patrie.

Libres des soins qui les avoient jusqu'alors agités, ils s'occuperent uniquement de l'équipement de leur flotte pour l'Egypte, où ils transporterent le Roi de France suivant leur engagement. Ils l'en ramenerent aussi la même année (1249) lorsque le revers de ce prince & les suites malheureuses de son expédition le contraignirent à s'en retourner dans son Royaume.

La flotte Génoise porte le Roi de France en Egypte.

D'ailleurs à l'exception d'un traité d'amitié & d'alliance que les Génois conclurrent la même année avec le Roi de Castille, du renouvellement de la Tréve pour dix ans avec le Vénitiens en 1251. & de la réception magnifique les Génois firent la même année au pape Innocent IV. lorsqu'il repassa par leur ville à son retour en Italie où il revint comme en triomphe, & fier de la défaite de l'Empereur & de son parti; & enfin de la mort de ce pape qui termina sa vie à Naples au grand regret de ses concitoyens & de toute la faction Guelfe, en 1254 il ne se passa rien remarquable pour les Génois pendant les sept années qui suivirent.

1251. Gênes fait divers Traités.

Le Pape Innocent IV. repasse par Gênes & meurt.

Quoiqu'ils fussent en paix presque de tous côtés, ils n'avoient cependant pas encore accordé leurs différends avec les Pisans. Il ne leur restoit plus d'ennemis que ces voisins toujours acharnés contre eux, & à dire vrai, ces ennemis n'étoient pas bien redoutables, pour ceux qui avoient resisté si longtems avec leurs propres forces contre tant d'ennemis à la fois: cependant tout faisoit désirer la paix aux Génois fatigués par une si longue guerre. De leur côté les Pisans non moins épuisés par la guerre qu'ils avoient eu à soutenir tant contre Gênes pour le service de l'Empereur que contre les Florentins qui les avoient battus & défaits en plusieurs rencontres, n'étoient guere en état de rien entreprendre, & ne désiroient pas moins que les Génois, de se reposer enfin après tant de travaux, & de faire une bonne & solide paix. Dans

1254. 1255. Continuation de la guerre avec les Pisans.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

ce dessein les deux peuples s'étoient également empressés de remettre dès l'année précédente la décision de leurs différends entre les mains des Florentins, qui s'étoient entremis pour les accommoder. Après avoir entendus leurs députés les arbitres prononcerent en faveur des Génois & leur adjugerent la possession de Lerice & de Trebiano, places qui faisoient la matiere de leurs différends avec les Pisans, Peu contens de la décision des Florentins qu'ils accusoient d'être partiale, les Pisans firent grand bruit & résolurent de recommencer la guerre plutôt que de consentir à ceder aux Génois des places si fort à leur convenance. Ils y étoient encore sourdement incités par les intrigues de Mainfroi, fils naturel de Frédéric, qui s'étoit fait reconnoître roi par une partie de la sicile. Ce Prince ne cessoit de les animer contre les Florentins dans l'esperance qu'il leur donnoit d'allier ses forces aux leurs & de leur envoyer de puissans secours d'abord qu'ils auroient pris les armes.

Les Génois se liguent avec les Lucquois & Florentins contre les Pisans.

Les Génois se hâterent d'envoyer des Députés à Florence pour soulever les Florentins contre les Pisans, & les engager à se réunir avec eux pour tirer vengeance du peu de compte que les Pisans faisoient de leur décision, après les avoir recherché & reconnu volontairement pour arbitres & médiateurs d'une paix qu'ils avoient comme mendiée ; injure, disoient-ils qui retomboit encore plus sur les Florentins que sur les Génois. Il n'en falloit pas tant pour irriter contre les Pisans les esprits des Florentins déja assez échauffés & portés contre eux. Il en fut de même des Lucquois, auxquels les Génois avoient aussi envoyé des députés pour les informer de la nouvelle infraction des Pisans; ils n'eurent pas de peine à entrer dans la ligue qui leur fut proposée contre eux. Les Pisans en ayant été informés, voulurent prévenir les suites funestes de l'alliance de ces trois villes, & se haterent d'entrer à main armée sur le territoire des Lucquois & de le dévaster. Cette nouvelle guerre ne fut pas heureuse pour les Pisans. Dès la premiere campagne tandis que les Florentins secondés des Lucquois les défaisoient en bataille rangée près du fleuve Serchio, où partie des troupes pisanes furent précipitées & noyées, les Génois vinrent mettre le siege devant Lerice avec une flotte de quatre vingt galeres & se rendirent bientôt maîtres de cette place importante & fameuse à cause de son excellent port. Ce fut en 1256 que les Génois la conquirent sur les Pisans.

Défaite des Pisans, Prise de Lerice.

Nouvelles querelles en Sardaigne.

A ces nouvelles semences d'inimitié & de ressentiment qui jeterent de profondes racines entre les deux peuples se joignirent encore leurs anciens sujets de querelles qui se réveillerent cette année en Sardaigne où les Pisans ne furent pas plus heureux & vinrent encore attiser le feu de leurs différends. Le Marquis ou juge de Cagliari, Jaloux de la puissance excessive du juge d'Arborea, qui cherchoit à dominer en Sardaigne avec l'aide des Pisans ses alliés, chercha à se fortifier de l'alliance des Génois & leur donna le château de Castro, situé sur les frontieres de sa judicature. Deux galeres génoises étant venues pour en prendre possession, furent obligées d'en venir aux mains avec huit galeres Pisanes qu'elles prirent & conduisirent à Gènes après un sanglant combat. Peu de temps après les Génois voulant braver les Pisans jusques dans leur port y envoyerent une flotte de vingt quatre galeres qui y entra sans resistance, y prit plusieurs navires & bâtimens marchands, & continua tranquillement sa route pour la Sardaigne. Les choses y avoient bien changé de

face depuis le départ des Génois. Le Juge ou Marquis de Cagliari, leur allié, avoit été assassiné. Sa mort n'apporta aucun changement dans les affaires. Son successeur, qui étoit un de ses parens, confirma l'alliance qu'il avoit faite avec les Génois, & se rendit même à Gênes pour la renouveller; y étant tombé malade peu de tems après, il mourut après avoir institué par son testament la République de Gênes son héritiere. On ignore si, en vertu de ce testament, elle réussit à se mettre en possession de la Judicature de Cagliari.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1100 jusqu'à la révolution de 1257.

Avantages des Genois sur les Pisans.

1255 & suiv.

Digression sur la Sardaigne.

On ne sçait trop comment concilier ce que les Historiens Génois rapportent à ce sujet, avec ce qu'on sçait, & qu'on voit dans l'histoire s'être passé antécédemment relativement à la Sardaigne. On se permettra ici une petite digression, nécessaire pour éclaircir le fait de la possession de cette Isle, que nous avons déja montrée précédemment être une espéce de problême historique. En effet il y a fort long-tems, à l'époque où nous en sommes, qu'on n'entendoit plus parler de la Sardaigne dans l'histoire de Gênes, ni de Pise. Il résultoit de ce long silence, & sur-tout de ce qu'on ne trouvoit plus aucune mention des querelles des deux peuples au sujet de cette Isle, qu'effectivement ils n'y avoient plus aucune possession, encore moins de souveraineté, & qu'il n'y étoit plus même question de leurs prétentions respectives. Il est vrai que cette Isle, ci-devant la pomme de discorde entre les deux Républiques, leur avoit appartenu autrefois en commun pendant quelque tems, tant par droit de conquête de leur part & de cession de celle du S. Siége, en admettant ses droits respectés par les deux peuples qui ne se regardoient humblement que comme ses feudataires, que par la décision de l'Empereur Frédéric I, qui, comme seul & véritable Seigneur Suzerain de la Sardaigne, leur en avoit accordé la souveraineté en commun; mais il n'est pas moins vrai aussi, que depuis, soit que les Sardes se fussent remis d'eux-mêmes en liberté, soit que leurs Juges ou Rois se fussent rendus souverains & independans, chacun dans leur contrée, soit enfin par quelqu'autre événement, tels que ceux qu'on va rapporter plus bas, les deux peuples avoient insensiblement perdu leurs possessions dans cette Isle; c'est-à-dire, la possession des deux contrées dont elles s'étoient emparées, & qui leur avoient été adjugées par la décision de l'Empereur. Cela est d'autant plus probable qu'on a vû précédemment un Marquis Guillaume Malaspina, de l'illustre famille des Marquis d'Este, Juge ou Roi de Cagliari (contrée antérieurement soumise aux Génois), ennemi des Génois & allié des Pisans, & maître d'une partie de la Sardaigne. Depuis les Papes, qui se prétendoient toujours uniques & véritables souverains de cette Isle en vertu de la prétendue donation de Charlemagne, avoient aussi réussi, on ne sçait comment, à faire reconnoître leur souveraineté par la majeure partie de cette Isle. On trouve que dans l'année 1237, par des négociations, ou plutôt par des intrigues, dont on ne trouve pas le détail dans l'histoire, qui rapporte seulement le fait principal, un Légat du Pape (Grégoire IX) vint à bout de faire prêter serment d'obéissance & de fidélité au S. Siége, comme au légitime souverain de l'Isle, par les Juges ou Rois des trois contrées de Gallara, de Torri & d'Arboréa, c. a. d. des trois quarts de l'Isle, divisée alors en quatre contrées ou Judicatures; & cela sans qu'il soit dit que, ni les Pisans, ni les Génois, prétendus possesseurs &

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.*

ſouverains de la Sardaigne, fiſſent aucune reclamation ni aucuns mouvemens pour s'oppoſer à l'uſurpation du S. Siége, dont ils avoient bien autrefois reconnu la ſuzeraineté, mais non la ſouveraineté particuliere, & dont d'ailleurs le prétendu droit de ſuzeraineté étoit tombé à l'égard des deux peuples, dès qu'ils avoient reconnu celle de l'Empereur Frédéric I, duquel ils avoient reçu l'inveſtiture de la Sardaigne à titre de feudataires. Il eſt ſurprenant que cette uſurpation de Grégoire n'ait pas troublé la bonne intelligence qui régnoit alors entre lui & les Génois qui ſe déclaroient en ſa faveur & pour le S. Siége contre Frédéric II; & cela montre aſſez clairement que les Génois n'avoient alors aucunes poſſeſſions en Sardaigne; car la quatrieme contrée ou Judicature, indépendante du Pape, celle de Cagliari, étoit ſoumiſe aux Marquis Malaſpina. Quand même on ſuppoſeroit qu'agiſſant de concert avec Grégoire, pour mortifier Frédéric, qui ſormoit alors des prétentions ſur la Sardaigne, les Génois ſe fuſſent entendu avec le Pape & euſſent ſouffert que ſon légat reçût le ſerment des trois-quarts de l'Iſle ſans préjudice de leurs droits & de leur ſouveraineté; d'où vient que les Piſans, alors alliés & amis de Frédéric, gardoient le ſilence, ainſi que les Génois, ſur l'uſurpation de la cour de Rome? eſt-il à préſumer qu'ils étoient auſſi de l'intelligence & qu'ils agiſſoient de concert avec le Pape & les Génois pour ſe conſerver la poſſeſſion de la Sardaigne? Leur ſilence n'indique-t-il pas clairement qu'ils n'avoient pas plus de part pour lors à la poſſeſſion de cette Iſle, que les Génois? Il y a plus: venons maintenant à des poſſeſſions plus réelles & plus conſtatées; car il paroit que la démarche du Légat eut peu de ſuites, & que les trois contrées cideſſus nommées, ne reconnurent pas long-tems la domination du S. Siége, auquel elles avoient prêté ſerment. L'année d'après, en 1238, l'Empereur Frédéric II. tant pour mortifier à ſon tour le Pape, que pour établir ſon fils naturel, Enzio, qu'il chériſſoit tendrement, & recouvrer en même tems la Sardaigne, qu'il prétendoit, avec aſſez de raiſon, être un ancien fief de l'Empire, fit épouſer à Enzio Adélaſie, ou Adélaïde, héritiere des deux Judicatures de Torri & de Gallara. Ayant mis une fois le pied dans l'Iſle à l'aide de ce mariage, Enzio ſe rendit peu à peu maître de toute la Sardaigne, dont ſon pere le créa & couronna Roi, nom qu'il conſerva toujours depuis, même dans ſa captivité juſqu'à ſa mort. Frédéric unit depuis ce Royaume à l'Empire comme un ancien domaine, malgré toutes les oppoſitions & réclamations de la cour de Rome; & ce qui eſt remarquable ſans aucune oppoſition ni proteſtation de la part des Piſans, alliés de l'Empereur, qu'il avoit intérêt de ménager, & qu'il n'auroit pas voulu mortifier en leur ôtant, leurs poſſeſſions en Sardaigne, en ſuppoſant qu'ils en euſſent pour lors; ni de la part des Génois, qui étoient alors en guerre avec ce Prince, & qui n'auroient pas manqué de ſe récrier contre cette uſurpation de Frédéric, ou plutôt de s'oppoſer de tout leur pouvoir à l'établiſſement du Roi Enzio dans l'Iſle, s'ils avoient conſervé d'autres droits à ſa ſouveraineté, que la conceſſion que Frédéric I leur en avoit fait, comme Seigneur Suzerain de la Sardaigne. Il réſulte de tous ces faits, que ce Prince avoit bien octroyé aux deux peuples la ſouveraineté particuliere de cette Iſle, mais qu'il ne leur en avoit pas garanti la poſſeſſion; qu'ils y avoient pourtant eû en différens tems des poſſeſſions qu'ils avoient ſucceſſivement perdues & recouvrées; qu'ils n'avoient jamais poſſédé

l'Isle en entier, au moins dans les derniers tems; qu'ils s'étoient contentés d'en rendre tributaires ou vassales chacun deux contrées qui avoient peu à peu secoué leur joug pour se soumettre à une autte domination; & enfin que depuis que, tant les Marquis Malaspina, que le Légat du Pape & après le Roi Enzio s'étoient successivement rendus maîtres des différentes contrées de cette Isle, les Génois ni les Pisans n'y avoient plus aucunes possessions ni souveraineté, & n'y avoient plus que des établissemens de commerce. Voilà cependant tout à coup qu'on voit reparoître sur la scéne l'ancienne dispute des deux peuples au sujet de la Sardaigne. Mais quelle sorte de souveraineté les Génois pouvoient-ils donc avoir conservée jusqu'alors dans cette Isle? Quel sujet de dispute pouvoit-il y avoir à cet égard entre eux & les Pisans qui n'y étoient pas plus les maîtres qu'eux, hors leur jalousie réciproque, & des intérêts de commerce, relatifs à leurs établissemens, & seuls capables de les y désunir. Il faudroit que la mort de Frédéric II & la défaite de son fils Enzio, pris par les Bolonois qui le garderent en prison toute sa vie, eussent apporté un grand changement aux affaires de la Sardaigne. Il est même sans doute à présumer que, la captivité du Roi Enzio, qui ne laissa ni successeur, ni héritiers, ayant délivré l'Isle de sa domination, & les deux peuples d'un compétiteur aussi redoutable, trouvant le champ libre, ils firent de nouveau valoir leurs prétentions, & vinrent de nouveau à bout, soit par leurs intrigues, leurs alliances où leurs armes, d'accrocher quelques parties de l'Isle, dans la possession desquelles ils se maintinrent pendant quelque tems; c'est-à-dire, autant de tems que l'Isle, ayant recouvré sa liberté par la prison de son Roi, revint & se maintint en possession de se gouverner par elle-même & d'élire ses Juges ou Marquis, qui ne paroissent jamais avoir été depuis que les alliés ou amis des Pisans & des Génois; dans ce dernier cas quelle sorte d'autorité ou de souveraineté ces deux Peuples pouvoient-ils avoir alors en Sardaigne? Ils n'y pouvoient guéres venir que comme alliés, auxiliaires, ou négocians. Le fait est que peu de tems après les Papes vinrent à bout de faire revivre & prévaloir leurs prétentions, telles quelles, sur cette Isle; & qu'ils la céderent aux Rois d'Arragon qui en furent long-tems possesseurs & souverains, jusqu'à ce qu'elle passa successivement sous la domination des Rois d'Espagne, d'où elle est enfin venue sous celle de la Maison de Savoye qui la posséde aujourd'hui avec titre de Royaume; titre ancien, comme on le voit, & qu'elle a souvent eû autrefois.

Sect. II. Histoire de Gênes depuis l'an 1190 jusqu'à la révolution de 1257.

Avant que de passer au changement considérable qui se fit l'année suivante dans le gouvernement de Gênes, il ne sera pas inutile de jeter ici un coup d'œil sur un événement particulier & isolé, qui troubla quelque tems sa tranquillité intérieure, & qui est assez remarquable pour mériter de faire la clôture de cette Section. On sçait combien la puissance Hiérarchique est toujours prette à empiéter sur celle des Princes & des Magistrats, & combien le choc de ces deux puissances antithétiques peut occasionner de troubles & de dissentions dans un Etat. Les Génois l'éprouverent à la fin de cette année. L'odieux tribunal des Inquisiteurs de foi, monument funeste de ces Siécles d'ignorance & de superstition, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, quoiqu'avec bien moins de pouvoir, étoit déja établi dans une partie de l'Italie. Il paroît, par l'exemple de Gênes, qu'il étoit déja en vigueur en plusieurs villes

1256. Troubles à Gênes causés par l'Inquisiteur.

SECT. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190. jusqu'à la révolution de 1257.*

d'Italie, & en possession d'y donner des arrêts. Les Dominicains avoient seuls, comme de raison, le beau droit de présider à ce sanglant tribunal, la honte de l'humanité, & qui étoit en quelque façon leur patrimoine, puisqu'ils en étoient les inventeurs & fondateurs. Celui qui remplissoit cette fonction à Gênes, le P. Anselme, pensa causer de grands troubles dans cette ville par ses prétentions, sa hauteur & son opiniâtreté à soutenir les droits & prérogatives de sa place; mais ces troubles furent moindres que ce zélé Inquisiteur ne l'auroit sans doute bien voulu, ayant été bientôt appaisés dès leur origine, par la sagesse & la vigilance des Génois. Cet Inquisiteur avoit porté quelques loix contre les Hérétiques, que le Podestat refusa d'enrégistrer, prétendant que c'étoit des innovations dangereuses, contraires aux loix & au bien de la République. Ce refus sensé du Podestat alluma la fureur du fougueux Dominicain, qui, se servant pour se venger des armes ordinaires, & souvent dangereuses alors, dans les mains de ses semblables, excommunia le Podestat, & mit même encore toute la ville en interdit. Il se flattoit d'assouvir la vengeance de sa dignité blessée en mettant tout en combustion & en allumant une incendie considérable. En effet tout sembla le présager d'abord. On appella au Pape de part & d'autre avec grand bruit, & cette affaire auroit pû avoir d'autres suites, si le Pape ne se fût hâté de lever l'interdit jeté sur Gênes; à condition cependant, que les décrets de l'Inquisiteur seroient enrégistrés & auroient force de loi; condition que la prudence de la République de Génes aima mieux accepter, quelqu'injurieuse & quelqu'humiliante qu'elle fût pour elle, que de causer de plus grands malheurs par une obstination inutile. On s'étonnera d'autant plus de ce jugement du Pape, qui aimoit mieux donner un démenti à une République puissante & illustre, qu'à un simple Religieux, qu'on a vû de quelle utilité les Génois avoient été précédemment au parti des Papes, qu'ils avoient toujours embrassé & soutenu jusqu'alors avec ardeur; mais telle étoit la politique inflexible du S. Siége: ni amis, ni alliés, ni défenseurs, les Papes ne connoissoient plus rien, dès qu'il s'agissoit de la moindre lésion aux droits de leur infaillibilité ou souveraineté spirituelle, qui ne s'étendoit malheureusement que trop & trop souvent sur la temporelle. Cet événement prouve que, dans ce tems-là, comme dans bien d'autres, quelques services qu'ils lui eussent rendus, les séculiers obtenoient rarement raison de la Cour de Rome, juge partiale dans sa propre cause à qui ils avoient grand tort d'en appeller puisqu'ils étoient toujours condamnés, & toujours portée à prononcer en faveur de ses ministres & agens, soit qu'ils eussent droit ou non. Les choses ont bien changé depuis, relativement au pouvoir du redoutable tribunal de l'Inquisition; nous n'observerons ce changement que relativement à Gênes. On y a bien rogné les ongles à l'Inquisiteur de la foi; cette place n'y est presque plus aujourd'hui qu'un nom, un fantôme sans pouvoir, *magni nominis umbra*; il a deux Sénateurs pour assesseurs ou surveillans à son tribunal, à l'insçû & sans l'avis desquels il ne sçauroit rien faire.

1257. *Changement dans la gouvernement de la République.*

Cette année vit éclore des troubles bien plus dangereux, qui opérerent dans le gouvernement de la République le changement total & rapide que nous allons rapporter dans la section suivante, où l'on verra de quelle façon les Capitaines du peuple furent substitués aux Podestats étrangers. La haine ja-

jalouse du peuple fut la cause de cette révolution. Ce fut le premier coup d'éclat de cette haine invétérée & meurie long-tems dans le silence, qui s'étoit manifestée ouvertement pour la premiere fois à l'occasion de la levée du siége de Savone, & comme le signal de toutes les révolutions & de toutes les dissentions cruelles que cette haine devoit un jour causer dans l'Etat. Elle se développa entierement cette année. Las de s'en tenir à de vains murmures & à des plaintes peu écoutées, le peuple résolut d'en venir aux effets & de se délivrer de l'espéce d'oppression où le tenoient les nobles; il voulut créer à son tour une magistrature à sa guise & pour lui seul, dont les nobles vinrent cependant bientôt à bout de s'emparer exclusivement, ainsi qu'ils avoient fait précédemment des autres charges & dignités de la République, & que font ordinairement les nobles dans toutes les Aristocraties. En voulant les humilier & détruire leur puissance, trop excessive à ses yeux, tous les efforts du peuple ne servirent encore qu'à affermir leur autorité, & qu'à leur faciliter les moyens de parvenir au faîte où leur ambition ne se seroit jamais flattée de monter, sans les gradins & espéces d'échelons que leur procura ce renversement du gouvernement de l'Etat, sur lequel ils s'éleverent. Eux seuls gagnerent à ce changement: ils ne pouvoient parvenir à la place de Podestats, & ils en obtinrent une équivalente, & même plus haute en puissance & d'une plus longue durée; ils sçurent à la longue subordonner entierement à cette nouvelle magistrature, ces Podestats étrangers dont le gouvernement leur étoit si insupportable, & enfin abolir cette place entierement & sans retour. Les Nobles régnerent toujours, & plus pleinement, sous un autre nom. Ainsi sur un théâtre les mêmes Acteurs reparoissent toujours sur la scéne, changeant de noms & de qualités suivant les divers sujets; tantôt Rois, Empereurs, ou Ducs, & tantôt Consuls, Satrapes ou Mandarins; & au fond toujours les mêmes.

Sect. II. *Histoire de Gênes depuis l'an 1190. jusqu'à la révolution de 1257.*

SECTION III.

Depuis la révolution opérée en 1257, *jusqu'à l'érection du Dogat en* 1339.

DAns tous les Etats Républicains les Nobles ont bientôt l'adresse, ou le crédit, de s'emparer du gouvernement & de le rendre à la longue purement Aristocratique. Le peuple ne tarde pas à sortir de l'espéce de sommeil ou de distraction où il est plongé & retenu par sa situation & sa vie journaliere, à ouvrir les yeux, à s'appercevoir avec indignation, à murmurer du joug qu'on veut graduellement lui imposer; son premier réveil est un réveil de fureur; il veut retenir sa part de l'autorité, ou plutôt sa liberté qui lui échappe, il veut secouer ses fers & reprendre le dessus; il fait d'abord de vigoureux efforts, il éclate, il renverse tout, il donne les plus violentes secousses à l'Etat pour qui cette situation est un moment de convulsion & de crise, dont les suites sont encore incertaines, & dépendant du succès; mais

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

bientôt l'impétueuse ardeur du peuple se refroidit: vainqueur par sa force & sa volonté ferme, dès qu'il ose & qu'il veut, il se fatigue, se rebute de tant d'efforts, de la tension continuelle de corps & d'esprit qu'exige le soin de veiller sans cesse pour s'opposer aux complots & aux ruses de la tyrannie, pour résister aux attentats & aux entreprises de l'ambition sur sa liberté, tension plus pénible pour lui à cause de sa durée, que l'oppression même qu'il déteste, s'ennuye de lutter contre la servitude, s'accoûtume peu à peu à ce joug qui l'avoit d'abord si révolté, & retombe nonchalamment, se rendort enfin dans ses fers dont il aggrave encore le poids par ses efforts infructueux. Ils recommencent souvent, & toujours aussi inutilement. C'est de ces chocs & combats multipliés entre les oppresseurs & les opprimés, de ces luttes & assauts continuels entre ceux qui s'obstinent à vouloir s'emparer de la domination, & ceux qui ne cherchent qu'à conserver & à défendre leur liberté contre les atteintes des premiers, que naissent nécessairement tous les malheurs & troubles intestins dont les Etats Républicains sont affligés, jusqu'à ce que l'aristocratie ait enfin pris entiérement le dessus; c'est delà que provient ordinairement leur affoiblissement ou leur ruïne, sur-tout quand le choc des deux ordres de l'Etat est violent & continu, sans que l'un des deux vienne à bout de prendre l'ascendant, par l'état d'inertie & de langueur où la constitution d'une République est réduite par ces rudes secousses, & la facilité que ces divisions domestiques fournissent à l'ambition des Princes pour l'asservir & la subjuguer. C'est aussi ce qui arriva insensiblement à Gênes.

Le Peuple se soulève.

Indigné de ce que la noblesse s'étoit emparée de toute l'autorité, & de toutes les charges après celle de Podestat, gouvernoit même la plupart du tems sous le nom de ce magistrat étranger, & cabaloit sans cesse entre elle pour dominer & se rendre maîtresse du gouvernement, las de s'en voir exclus, de se voir en quelque façon l'esclave du pouvoir absolu des nobles, le jouet de leur orgueil, la victime de leurs factions & dissentions, & le vil instrument de leurs projets, de leur ambition & de leur gloire, le Peuple se souleva cette année, prit les armes, & témoigna que sa volonté étoit qu'on abrogeât l'ancien gouvernement pour en créer un nouveau à sa fantaisie. Quand le peuple commande, il veut qu'on lui obéisse & il est dangereux de l'irriter; les nobles, épouvantés par ce soulèvement général, ne l'ignoroient pas, & étoient fort embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre pour l'appaiser, ce qu'ils auroient bien voulu faire sans préjudice de leurs droits & de leur puissance. Comme ils étoient occupés à en chercher les moyens, au milieu de ce tumulte qui alloit toujours croissant, la vûe du Podestat qui venoit de sortir de charge & qui étoit sur son départ, accrut la fureur du Peuple. Ce Magistrat étoit haï à cause de sa grande réputation d'avarice; il fut insulté, & poursuivi à coups de pierres par la multitude qui demandoit hautement sa mort, qu'il auroit infailliblement reçue de cette troupe mutinée, s'il ne se fût promptement soustrait à sa fureur en se réfugiant dans le palais du Podestat qui devoit lui succéder.

Comme ce n'étoit point à une multitude tumultueuse, aveugle & facile à réprimer ou à punir, qu'ils avoient affaire, mais à un peuple entier, obstiné dans sa résolution, éclairé sur ses droits, résolu à les soutenir par les armes, & qui commandoit d'un ton si absolu, les nobles résolurent, avec bien de la

peine, de céder à ses desirs. Fier de les avoir contraints de plier, le peuple déclara bientôt qu'il vouloit avoir un Capitaine, tiré de son corps, & sur-tout qu'il prétendoit seul au droit de l'élire. Il fallut encore que les nobles se décidassent à en passer par-là. Aussitôt le peuple se jeta en foule dans l'Eglise de S. Syrus, choisit d'une commune voix Guillaume Boccanegra, citoyen d'une famille populaire, pour son capitaine & son gouverneur, le prit, le revêtit de quelques marques fantastiques de sa nouvelle dignité, l'assit sur une espéce de trône ou siége élevé, au milieu des plus bruyantes acclamations & des plus vifs transports de joye, & enfin lui jura obéissance & fidélité.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Le Peuple élit Guillaume Boccanegra pour son capitaine.

Le lendemain le Peuple voulant confirmer solemnellement & dans les formes, ce qu'il avoit fait tumultueusement la veille, & mettre un sceau authentique à la nouvelle forme de gouvernement qu'il venoit d'établir, se rassembla dans la Cathédrale, & obligea le Podestat étranger qui avoit été nommé pour cette année, à faire serment entre les mains de son nouveau Capitaine, & à jurer qu'il n'obéiroit qu'à ses ordres. Le Peuple choisit ensuite trente-deux Anciens, tirés de son corps, à raison de quatre pour chaque quartier de la ville, divisée alors en huit, pour former le conseil du Capitaine. Comme tout n'avoit pû être réglé & arrangé convenablement dans la premiere chaleur d'une révolution, faite par une multitude furieuse, sans chefs, & incapable de former aucun projet raisonnable, peu à peu ce nouveau gouvernement prit, au moyen de quantité de modifications, une forme plus légale & plus authentique; il s'affermit & s'améliora par de nouveaux arrangemens & réglemens, qui y mirent la derniere main & remédierent à ce qu'il y avoit eû de défectueux dans les premiers. Quelques jours après les Anciens du Peuple réglerent, de concert avec le conseil des Nobles ou Sénat, que la durée de la charge de Capitaine du Peuple seroit limitée à dix ans. On lui assigna mille livres de revenu annuel pour son entretien. On lui accorda en outre un Juge, deux secretaires ou greffiers, douze officiers privés (sergens ou huissiers) & une garde de cinquante hommes. D'ailleurs cette grande révolution se fit sans la moindre effusion de sang, sans le moindre trouble; tout se passa dans le meilleur ordre, & bientôt tout fut calme & tranquille, comme si de rien n'avoit été. Etrange exemple de modération donné par une populace furieuse, aveugle, effrénée & cependant toujours maîtresse d'elle-même au milieu de ses plus brillans succès, sans se laisser égarer par son ressentiment, ni abuser insolemment de sa prospérité, tandis que d'ordinaire dans les grandes révolutions qui se font dans les Etats, par les Grands ou par les Nobles, le sang ruisselle & il y a toujours des proscriptions! Le peuple n'a point l'espoir de pouvoir dominer; il veut seul le bien public; celui de Gènes se trouve oppressé, il se souleve, il s'arme contre l'oppression; il obtient ce qu'il désire, il met les armes bas, & il est tranquille.

Nouveaux arrangemens relatifs à ce changement.

Ainsi les Podestats étrangers se virent subordonnés aux Capitaines du Peuple, & leur pouvoir fut en quelque façon écrasé & anéanti par celui de ces magistrats populaires, qui ne le furent pas long-tems. Cependant cette nouvelle forme de gouvernement, qui fut la troisiéme que l'inconstance de Gènes adoptât, depuis que cette ville se fût érigée en République, ne fut point d'abord si solidement affermie, que, quelques années après le parti des No-

1257 & suiv.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

bles reprenant le dessus, on ne revint aux Podestats étrangers, qui furent de nouveau pendant quelques années à la tête de l'administration. Ils redevinrent après subordonnés encore une fois aux Capitaines du Peuple, mais à des Capitaines tirés du corps de la noblesse, qui conserverent les Podestats par politique, les firent souvent rétablir & rappeller, pour mieux leurrer le peuple, & ne leur laisserent plus qu'un vain titre & des honneurs frivoles, au point que plusieurs de ces Podestats, dégoûtés de n'être que pour la représentation, ainsi qu'une idole sans crédit & sans pouvoir, prirent le parti d'abdiquer une dignité aussi futile que subalterne, aimant mieux se retirer pour vivre en simples particuliers dans leur patrie, que de servir à Gênes d'ombres & de prête-noms aux Capitaines du peuple. Enfin après bien des variations & des vicissitudes, dont on se contentera d'indiquer les plus remarquables dans le cours de cette histoire, ce ne fut guéres que vers la fin de ce XIII. Siécle, que le gouvernement des Podestats, ou Préteurs étrangers & annuels, fut totalement aboli à Gênes, après y avoir duré pendant l'espace d'environ cent-cinquante ans, pendant les quatre-vingt derniers desquels cette magistrature fut souvent interrompue & rétablie, & presque toujours subalterne & subordonnée aux Capitaines ou Gouverneurs.

Gênes se divise en deux nouvelles factions; celle des Nobles, & celle des Populaires.

Ce fut le premier avantage que le parti des Populaires remportât contre celui des nobles; encore tourna-t-il bientôt contre le peuple qui parut avoir fourni lui-même des armes contre lui & des moyens pour l'asservir, à l'ambition des Nobles, par l'adresse avec laquelle ils sçurent s'emparer par la suite de la nouvelle charge ou magistrature, que le peuple avoit créée en sa faveur. Quelque nom qu'on donnât aux principales charges de l'Etat, à celles qui étoient dépositaires du souverain pouvoir, les nobles trouverent toujours le secret de s'en emparer & de se les approprier exclusivement par leurs intrigues. Le peuple, leurré par la différence des noms, croyoit avoir beaucoup fait que d'avoir changé la forme du gouvernement, tandis qu'il ne changeoit point de maîtres. La haine & la jalousie des Populaires, l'orgueil & l'ambition des Nobles vinrent encore partager Gènes en deux factions différentes, comme s'il n'avoit pas déja été assez des cruelles factions & dissentions des Guelfes & des Gibelins pour déchirer le sein de cette malheureuse République. Moins terribles dans leurs effets momentanées, moins fécondes en grands mouvemens, en guerres sanglantes & ruineuses que ces deux factions, celles des Nobles & des Populaires furent peut-être plus funestes encore à la République, parce qu'elles furent plus durables, plus obstinées, plus tenaces, & laisserent des playes plus profondes & plus envenimées. Dans la suite même ces quatre factions se confondirent en deux seules, ou plutôt la politique & le prétexte de l'amour du bien public servant à couvrir les projets intéressés de l'ambition des uns & des autres, les Guelfes adopterent le parti des Nobles, ou les Nobles devinrent Guelfes, & se parerent du plus grand zéle pour le maintien des loix de la République, & de l'ancienne constitution de son gouvernement; tandis que d'un autre côté les Gibelins, affectant de plaindre le peuple gémissant sous la tyrannie du parti des Nobles, & feignant de vouloir le délivrer de cette insupportable oppression, embrasserent le parti des Populaires, au moyen de quoi les Populaires devinrent Gibelins. Mais en fortifiant habilement leur parti par cet artifice, & en rendant leurs adver-

Les Guelfes & les Gibelins se mettent à la tête des deux factions.

faires odieux, au fond ces derniers n'étoient pas mieux intentionnés que ceux de la faction opposée; leur but étoit d'accabler à la fois les Guelfes, les Magistrats, & le peuple en l'amadouant & le faisant servir d'instrument à leurs projets de l'opprimer; & quand ils pouvoient s'emparer de l'autorité & des rênes du gouvernement, ils n'étoient ni moins despotiques, ni moins insolens que leurs adversaires. Avant que d'en venir au récit de leurs intrigues & menées réciproques, voyons comment le Peuple sçut user de la puissance momentanée, quoiqu'alors dans toute la force de sa nouveauté, qu'il venoit d'acquérir en bouleversant totalement la constitution de la République.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Flotte envoyée en Sardaigne contre les Pisans.

Encore dans la premiere yvresse que devoit naturellement lui causer son triomphe, loin d'en mésuser, ou plutôt d'user de ses droits, content d'avoir montré ce qu'il pouvoit faire, d'avoir fait ce qu'il avoit voulu, & sur-tout d'avoir abaissé les Nobles, le Peuple donna un exemple de modération, bien rare & bien étonnant dans la multitude, & qui ne fut jamais suivi par le parti de ses adversaires. La guerre continuoit toujours contre les Pisans. On avoit équipé une flotte de seize galeres, destinée à être envoyée contre eux. Il s'agissoit d'en nommer les Généraux. Au lieu de les choisir parmi les Conseillers de son Capitaine, ou de les tirer de son corps, ainsi qu'il l'auroit pû faire aisément dans cette premiere chaleur d'une révolution encore toute récente, où tout est permis, le Peuple, que ce choix regardoit seul, nomma pour commander cette flotte deux sujets tirés du corps de la Noblesse. Cette flotte donna inutilement la chasse à quelques galeres Pisanes, qui, étant trop inférieures en nombre pour en venir à un combat, se réfugierent sur les côtes de Sardaigne. Peu de tems après une autre flotte Génoise, envoyée dans cette Isle, pour y reprendre le Château de Castro dont le Juge d'Arboréa s'étoit rendu maître par famine, prit en chemin un navire Pisan qui portoit une somme d'argent considérable. Les Génois débarquerent dans l'Isle, & s'introduisirent dans le fort de Ste. Julie, place voisine du château de Castro; mais s'étant apperçus que quelques habitans de cette place avoient des intelligences avec les Pisans auxquels ils vouloient la remettre, ils se saisirent des auteurs du complot & les firent brûler à petit feu; ce qui supposeroit que ces habitans étoient leurs sujets; quoique, quand cela eût été, les Génois n'en fussent pas plus excusables de punir leurs sujets coupables d'une façon si barbare. D'ailleurs voilà à quoi se borna cette expédition en Sardaigne, dont il n'est plus fait mention après dans l'histoire de Gênes. Nous laisserons de côté tous les petits événemens de cette guerre avec les Pisans pour passer à d'autres objets plus intéressans. Si le peuple avoit montré de la modération dans l'exercice du pouvoir illimité qu'il venoit de se procurer, il n'en étoit pas de même de celui qu'il avoit élu pour son Capitaine. Boccanegra, aussi fier que tous les parvenus, ébloui par le pouvoir que lui donnoit sa nouvelle dignité, ne tarda pas à vouloir en abuser. Son orgueil & son insolence, qui alloient tous les jours croissant, indisposoient de plus en plus contre lui les nobles, irrités de se voir soumis à un si indigne joug. Ils firent plusieurs efforts pour le secouer, & conjurerent plusieurs fois pour renverser cette idole méprisable élevée par le peuple. La découverte de cette conjuration, la punition de plusieurs des coupables, la grace accordée aux autres & la soumission qu'ils furent forcés de faire au Capitaine du peuple, servirent encore à rele-

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

ver l'éclat de son triomphe & à augmenter sa puissance & son insupportable orgueil. Il crut pouvoir tout oser, & fouler hardiment & les nobles & le peuple sous ses pieds. Dans ce dessein il se fit augmenter les sommes qu'on lui avoit données pour son entretien & transporta sa demeure dans un palais superbe, qu'il fit magnifiquement meubler aux dépens de la République. Une telle conduite ouvrit les yeux. Son arrogance portée à son comble engagea de nouveaux les nobles à se liguer contre lui & avec plus de succès qu'auparavant. Trop foible pour lutter contre tant d'ennemis irrités contre lui, voyant son parti tombé par la mort de son frere qui fut tué en combattant pour sa querelle, Boccanegra prit le parti le plus prudent, qui fut d'abdiquer sa charge en 1262 dans la sixieme année de son exercice, & de se retirer avec sa famille dans la maison de Pierre Doria, l'un de ses amis, où il trouva un asyle assuré. L'abdication du Capitaine du peuple, & les soins de l'Archevêque vinrent à bout d'appaiser tous les troubles, de concilier les esprits & de rétablir le calme dans la ville au moins pour le moment. Tout fut rétabli sur le même pied qu'auparavant, & le Podestat étranger fut remis à la tête de l'administration, ce qui dura jusqu'à la premiere révolution qu'enfanta l'inconstance ordinaire du peuple & l'ambition remuante des nobles.

Boccanegra est forcé d'abdiquer.

Le Podestat est remis à la tête du gouvernement.

1258.

Deuxieme guerre contre les Vénitiens.

Cependant en dépit de toutes les précautions que les Génois & les Vénitiens prenoient réciproquement de renouveller les treves avant même qu'elles fussent expirées, dans cet intervalle la guerre s'étoit rallumée entre les deux peuples. Cette nouvelle guerre dont les Génois furent en quelque façon les promoteurs, fut moins funeste encore pour eux par les pertes qu'ils y essuyerent que par ses longues suites, & la quantité d'autres guerres qu'elle entraîna après elle. Mais il faut remonter jusqu'à l'origine de cette guerre dont le sujet fut aussi mince & aussi léger qu'elle se fit par la suite avec acharnement de part & d'autre. Par la même raison que de grands effets sont souvent operés par des petites causes, il arrive souvent aussi que des querelles de peu d'importance entre des particuliers obscurs, entre les derniers des hommes allument de grandes guerres entre des Etats puissans & causent des embrasemens généraux; sur-tout quand ces querelles méprisables dans leur source sont épousées avec passion & acharnement par les Etats respectifs; & quand d'ailleurs il y a entre deux peuples rivaux des semences de haines nationales, de jalousie, d'intérêt & de ressentiment long-tems retenu, qui ne demandent que l'occasion de se développer, & d'opérer un incendie. C'est ce qui arriva entre les Génois & les Vénitiens. Les deux peuples faisoient un grand commerce dans la Syrie, où la jalousie seule, naturelle à l'esprit de commerce & la concurrence d'établissemens & de négoce suffisoient pour les empêcher de se voir de bon œil, les deux peuples étoient également établis dans la ville d'Acre, autrefois Ptolemaïs, divisée pour lors en trois entre les Génois, les Vénitiens & les habitans de la ville. Chacun y avoit son quartier séparé, ses magasins, sa jurisdiction, son magistrat. En 1258, la seconde année du Capitanat de Boccanegra, il s'éleva une querelle dans cette ville entre deux hommes de la lie du peuple des deux nations, querelle, qui, comme il est assez ordinaire entre ces sortes de gens dégénéra bientôt en voies de fait. Le Vénitien plus robuste eut l'avantage sur le Génois, qui fut très-maltraité & se refugia tout sanglant dont son quartier. Il n'en fallut pas da-

Origine de cette guerre.

vantage pour animer la fureur des Génois, peuple naturellement vif & emporté qui prenant cet accident pour un affront fait à leur nation vinrent en foule & à main armée se jeter dans le quartier des Vénitiens où, dans la chaleur d'un premier ressentiment, ils commirent de grand excès & firent beaucoup de dommages. Revenus à eux-mêmes, ils sentirent le tort de leur vivacité, voulurent vainement offrir satisfaction aux Vénitiens, & reparer le dommage qu'ils leur avoient causé. Les Vénitiens ne voulurent point recevoir leurs excuses, & ne songerent qu'au moyen de se venger de cette insulte.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Pour surcroit de malheur, ce qui servit encore à attiser le feu de la querelle, à la rendre plus nationale, plus implacable, & plus difficile à assoupir, le hasard voulut que dans le même tems un Capitaine Génois ignorant ce qui se passoit aborda au port d'Acre, amenant avec lui un navire Vénitien qu'il disoit avoir acheté d'un Corsaire. L'essentiel seroit de savoir si cette prise avoit été réellement achetée d'un Corsaire ou faite par le Capitaine Génois. Dans ces circonstances, les esprits étant échauffés par tout ce qui avoit précédé, les Vénitiens ne balancerent pas à adopter cette derniere idée. Pleins de cette persuasion, prenant à plus forte raison cette prise d'un de leurs bâtimens pour un outrage réellement national, pour une hostilité, une infraction à la paix, ils s'emparerent de ce bâtiment comme à eux appartenant. Supérieurs en forces les Génois reprirent non seulement le navire en question, mais même se rendirent encore maîtres de tous les bâtimens Vénitiens qui étoient dans le port & mirent leurs effets au pillage. Les Vénitiens en porterent plainte à Gènes, & demanderent une satisfaction proportionnée à l'outrage. Les Génois résolus de la leur donner convinrent d'envoyer des députés à Bologne pour conférer avec ceux des Vénitiens & terminer leurs différends. Il fut convenu dans ce congrés que les Génois payeroient le dommage souffert par les Vénitiens, suivant l'estimation qui en seroit faite. Cet accommodement n'aboutit à rien & n'empêcha pas les hostilités; on ignore quelle en fut la véritable cause. Soit qu'il y eut de la mauvaise foi, ou au moins de la mauvaise volonté de part & d'autre; soit que les Génois doublement causes de la guerre, tardassent trop à exécuter les conditions de leur accord, ou que les Vénitiens déja piqués & irrités par tout ce qui s'étoit passé, se croyant le jouet des Génois, résolurent enfin de se procurer satisfaction eux-mêmes de tant d'outrages, ces derniers firent secrettement accompagner une flotte marchande qu'ils envoyoient en Syrie par treize autres bâtimens armés en guerre. Arrivée au port d'Acre, la flotte Vénitienne tomba à l'improviste sur tous les navires Génois qui étoient dans le port, les prit & les reduisit en cendres. Ayant ensuite mis pied à terre, les Vénitiens porterent la flamme dans le quartier des Génois & brulerent le couvent de l'Eglise de S. Saba qu'ils habitoient. Ceux-ci coururent aux armes. Il y eut plusieurs combats sanglants entre eux où les Vénitiens secondés des Pisans éternels ennemis des Génois eurent souvent l'avantage. Les deux peuples se brûlerent mutuellement leurs maisons, leurs magasins; ils se retrancherent, ils s'assiégerent dans leur quartier dans toutes les regles & avec des machines de guerre. La querelle des deux peuples mit toute la ville en combustion.

Les Génois s'emparent de plusieurs bâtimens Vénitiens.

Les Vénitiens brulent les vaisseaux des Génois.

Ayant appris le départ de la flotte Vénitienne, les Génois se hâterent de joindre aussi à une flotte marchande qu'ils envoyoient en Syrie, dix à douze

Avantages remportés par les Vénitiens.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

galeres & autres bâtimens armés en guerre pour résister aux efforts des Vénitiens, mais cette flotte fut battue par une tempête qui l'empêcha de parvenir à sa destination, quatre galeres furent rejetées sur les côtes de Gênes, & obligées de rentrer dans le port. Le reste battu & fatigué par la tempête aborda enfin en assez mauvais état au port de Tyr où peu de tems après les Vénitiens vinrent les bloquer avec une flotte considérable. Les Génois en vinrent inconsidérément au combat, quoique de beaucoup inférieurs en force; aussi ils furent battus & perdirent trois galeres. Voulant reparer cet échec, ils revinrent bientôt en Syrie avec une flotte de trente trois galeres & de plusieurs galeasses; mais une partie de cette flotte étoit sans équipage, parce qu'ils s'étoient imaginés pouvoir trouver aisément de quoi les monter sur les côtes de Syrie, & que les bâtimens y étoient plus rares que les hommes ce qui les trompa. De leur côté les Vénitiens firent un armement encore plus considérable, les deux flottes en vinrent aux mains à la vue du port d'Acre. Celle des Vénitiens, composée de plus de quatre-vingt bâtimens, & bien supérieure en forces & en monde aux Génois tant parce que partie des bâtimens de ces derniers étoient comme on vient de le dire sans défenseurs, que parce que l'autre étoit renforcée par les Pisans, les Marseillois & quantité d'autres peuples que les Vénitiens avoient pris à leur solde, remporta une victoire complette. Les Génois perdirent vingt-cinq galeres dans cette occasion. Le reste de leur flotte se Sauva avec bien de la peine dans le port de Tyr. Ce fut le jour de S. Jean Protecteur des Génois, que se donna cette bataille si funeste pour eux. Ils furent si consternés de leur défaite qu'ils se retirerent d'Acre à la hâte, abandonnant leurs maisons & leurs effets. Fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter & qui augmenta encore leur acharnement & leur fureur les vainqueurs la déchargerent sur le quartier de leurs ennemis où ils ne laisserent pas pierres sur pierres. Dans l'un des combats précédens les Génois avoient détruit à Acre une tour des Pisans. Les Vénitiens leur rendirent le change dans cette occasion; ils détruisirent de fond en comble une tour bâtie par les Génois & d'une merveilleuse construction, par une petitesse vaine & inséparable de l'esprit humain qui ne connoit point de bornes ni de mesures dans ses heureux succès, on dit que les Vénitiens envoyerent les portes & quelques pierres de cette tour à Venise comme un monument de leur victoire. Deplus l'eau ayant rempli les fondemens de cette tour qui étoient très-profonds, ils y firent transporter des barques, pour avoir le plaisir de dire en se moquant de leurs ennemis, par une pointe aussi basse qu'indigne d'eux, *qu'ils avoient rendu la tour des Vénitiens navigable* (a). Les Génois vengerent bien leur défaite par la suite.

Flotte Génoise battue par les Vénitiens.

Les Génois abandonnent Acre, où les Vénitiens détruisent leur quartier.

Paix avec Venise.

Cependant le Pape Alexandre IV. qui comme la plupart de ses prédécesseurs avoit formé le projet d'une expédition en Syrie qu'il avoit fort à cœur, & où il sentoit combien les forces des deux puissances maritimes les plus considérables qu'il y eut alors sur la Méditerranée pouvoient être utiles, voyant à regret que les deux Républiques rivales tournoient contre elles-mêmes des armes qu'il auroit bien voulu employer à la délivrance de la Terre-sainte s'empressa d'appaiser leurs différends & leur offrit sa médiation. Elle fut acceptée par

(a) En 1264 & 1298 sur-tout en 1379.

par les deux peuples, qui se hâterent de lui envoyer des députés ainsi qu'il l'avoit demandé. Ce pere commun des Chrétiens les ayant admis à son audience, leur tint un discours si pathétique & si persuasif, qu'ils lui témoignerent sur le champ de part & d'autre le sincere desir qu'ils avoient de faire la paix, & qu'ils vouloient s'en rapporter aveuglément à sa décision, ce dont ils passerent un compromis. Le Pape leur eût bientôt fait conclurre la paix qu'il ratifia solemnellement & appuya du Seau de son autorité, sous peine même d'excommunication & des autres foudres de l'Eglise contre celui qui enfreindroit le premier ce traité. Ce qu'il y a de remarquable par la singularité du fait, c'est que cette paix fut conclue le même jour que les Vénitiens remporterent la victoire sur les Génois en Syrie. Au reste cette paix qui fut uniquement l'ouvrage de la vénération & de la déference des deux partis pour le Souverain pontife, fut plutôt une treve qu'une paix. Elle ne servit qu'à assouvir les haines mutuelles des deux peuples, qui se reveillerent plus fort que jamais environ trois ans après, en 1262. Cette haine ne prit même que plus d'aliment pendant cet intervalle du côté des Génois, qui piqués jusqu'au vif des pertes considérables qu'ils avoient souffertes & de la honte dont ils avoient été couverts par leur défaite, n'étoient occupés que du desir d'en tirer une vengeance éclatante.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

C'est dans l'adversité qu'on connoit ses amis. Si Gênes avoit des ennemis bien dangereux & bien acharnés dans les Vénitiens & les Pisans, elle eut la consolation de trouver des amis & des alliés bien attachés dans les Lucquois qui lui donnerent une preuve sensible de leur amitié & de la part qu'ils prenoient aux disgraces que cette République venoit d'essuyer dans sa guerre avec Venise; ou plutôt les deux peuples étoient unis & liés par des services réciproques & attachés l'un à l'autre par des liens bien rares, & bien respectables entre deux états voisins. Dans tous les tems ils sembloient s'être disputé le plaisir de se donner des preuves de leur mutuel attachement. Précédemment les Génois & les Lucquois s'étoient mutuellement secourus contre les Pisans. Les Génois avoient autrefois préservé Lucques d'une destruction totale par leurs ennemis communs. En dernier lieu les Lucquois s'étoient empressés d'entrer dans la ligue de Gênes contre les Pisans. On a vu que quelques années auparavant les Génois s'étoient empressés d'envoyer des députés pour calmer les troubles civils qui s'étoient élevés chez leurs bons & fidéles alliés les Lucquois. Reconnoissans de ce service encore récens dans leur mémoire, les Lucquois envoyerent à leurs alliés un présent de deux mille marcs d'argent, pour leur aider à diminuer les charges publiques, & à supporter les dépenses & pertes considérables qu'ils avoient faites. Les Génois accepterent ce don avec une reconnoissance; mais peu de tems après ils engagerent leurs alliés à le reprendre, en les priant de leur reserver cette marque de leur amitié pour une autre occasion plus importante, si jamais ils avoient le malheur d'en avoir besoin. Bel exemple pour nos jours, où à peine voit-on dans un seul pays, dans une même province, deux petites villes qui ne se détestent cordialement & ne se voyent mutuellement avec des yeux de haine & de jalousie.

Témoignage d'amitié que les Lucquois donnent aux Génois.

1260.

Cette année n'est pas bien intéressante dans les Annales de Gènes, à moins que l'on ne veuille la regarder comme telle rélativement à l'établissement de

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

la confrerie des Disciplinans ou Flagellans pieuse manie qui se répandit alors dans toute l'Italie & s'introduisit bientôt à Gênes où l'on ne vouloit le céder à aucune ville en accès & en fureur de dévotion; ce monument d'un siécle d'ignorance & de superstition subsiste encore aujourd'hui à Gênes, ainsi qu'en plusieurs autres endroits.

1261. Gênes fait un Traité avec Michel Paléologue.

Cession qu'il fait aux Génois.

Cependant les Génois toujours pleins de leurs projets de vengeance contre les Vénitiens ne demandoient que l'occasion de recommencer la guerre. Le hasard leur fournit cette occasion si désirée. L'Empereur Michel Paléologue qui cherchoit des alliés contre les Vénitiens ses plus dangereux ennemis, qui étoient encore maîtres & possesseurs d'une partie de l'Empire Grec qu'il venoit de recouvrer sur les Latins, ne pouvoit s'adresser aux Génois dans une circonstance plus heureuse ni trouver des alliés plus chauds & plus portés à épouser ses intérêts. Ils s'empresserent d'entrer dans l'alliance de ce Prince, auquel ils envoyerent tout de suite des députés pour conclurre le traité, & en même tems une flotte de seize tant galeres que bâtimens de transport, commandée par le frere du Capitaine Boccanegra. La Cession de la ville de Smyrne & selon quelques-uns de l'Isle de Chio fut le prix de l'alliance que les Génois firent avec l'Empereur Paléologue. Cette alliance étant venue aux oreilles du Pape Urbain IV. Successeur d'Alexandre, il jeta l'interdit sur les Génois comme infracteurs de la paix que son prédécesseur leur avoit fait faire avec les Vénitiens.

1261.

Vengeance que les Génois tirent des Vénitiens.

L'année d'après remarquable & joyeuse en particulier pour les Nobles par la retraite du Capitaine Boccanegra qui fut forcé d'abdiquer, fut en général satisfaisante pour toute la nation par l'agréable nouvelle que les Génois reçurent par un de leurs vaisseaux venant de Constantinople, que l'Empereur avoit donné à leurs concitoyens établis en cette ville, tous les bâtimens & édifices magnifiques appartenans aux Vénitiens. Voulant se venger d'une puérilité par une autre & rendre bravade pour bravade au lieu de profiter de ces maisons, les Génois les traiterent de même que les Vénitiens avoient traité leur fameuse tour à Acre, les détruisirent de fond en comble, & en envoyerent quelques pierres à Gênes; foible monument de vengeance & de fureur qui ne fait honneur à aucun des deux peuples.

Expédition malheureuse pour Gênes.

Trop sensée pour se contenter de cette vengeance, puérile ou trop ulcerée contre les Vénitiens, la République ne borna pas là ses hostilités. Elle envoya encore l'année suivante une flotte de vingt-cinq galeres & autres bâtimens au secours de l'Empereur Grec, dont le commandement fut donné à deux citoyens distingués, qui avoient fait présent à la République d'une grande somme d'argent pour contribuer aux fraix de cette expédition. Elle ne fut pas heureuse pour les Génois. Leur flotte s'étant encore renforcée de quelques galeres qui la joignirent en route, attaqua celle des Vénitiens non loin d'Epidaure dans le Pélopponese, aujourd'hui Malvasia, & fut battue par la faute même des Génois, qui auroient eu indubitablement l'avantage sur les Vénitiens auxquels ils étoient supérieurs en nombre s'ils eussent combattu avec toutes leurs forces. Mais la division & la discorde, cette peste civile le plus dangereux fléau des Etats se mit dans la flotte Génoise; les haines particulieres furent plus fortes que l'intérêt public, & l'emporterent sur la haine qu'ils devoient à leurs ennemis comm[illegible] sur leur [illegible] contre les Vénitiens.

Au milieu du combat, quatorze galeres abandonnées par le reste de la flotte, soutinrent seules avec courage les efforts des ennemis; mais trop foibles pour faire résistance après avoir soutenu un long combat & avoir perdu un des chefs de la flotte, quatre d'entre elles furent prises par les Vénitiens le reste prit la fuite, & se retira dans le port d'Epidaure la flotte Génoise s'étant ralliée, continua sa route pour Constantinople, prit en chemin quatre galéasses Vénitienes chargées d'armes & de munitions, & arriva enfin à Constantinople forte de soixante galeres s'étant fait joindre en route par tous les navires Génois qui navigeoient sur ces mers. Les Génois furent mal reçus par l'Empereur Paléologue, qui voyant qu'ils ne pouvoient s'accorder ensemble sur les conditions du traité d'alliance, ébauché avec lui, renvoya honteusement leur flotte avec beaucoup de marques de mécontentement & de mépris. On ne fit pas un meilleur accueil à Gênes à ceux qui avoient été de cette expédition: ils lurent dans tous les yeux leur honte & l'indignation qu'on ressentoit de leur mauvaise conduite. Tous ceux qui avoient eu quelque commandement sur la flotte, furent obligés de rendre compte de leurs actions; ceux qui n'avoient pas voulu combattre & avoient été cause par leur lacheté de l'échec arrivé à la flotte furent condamnés à de fortes amendes; chacun suivant son rang.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

La flotte Génoise est honteusement renvoyée par Michel.

Punitions des chefs & des officiers de cette flotte.

Le jugement de cette affaire fit beaucoup de bruit à Gênes & l'occupa long-tems. Elle ne fut décidée que sous le Podestat de l'année suivante. Son prédécesseur même, ainsi que plusieurs de ses collégues & officiers ayant été convaincu de plusieurs malversations & transgressions contre les loix de l'état pendant le tems de son administration, ne fut pas épargné, & fut aussi condamné à payer une amende ainsi que les autres.

1264. Le Podestat condamné à l'amende.

Simon Grillo vengea bien cette année la honte des armes Génoises, & répara les affaires de cette République absolument délabrées en Syrie. Tout le monde jetoit les yeux sur lui, comme sur le citoyen qui étoit le plus propre à servir sa patrie dans cette conjoncture critique. On lui donna le commandement d'une flotte considérable, malgré tous les efforts que firent pour l'empêcher le parti des Nobles & sur-tout les Fiesques & les Grimaldi qui s'étoient mis à la tête de la faction Guelfe. Quoique noble lui-même & d'une famille des plus distingués de la République Grillo eut beaucoup à souffrir de l'envie & de la jalousie des Nobles qui le haïssoient à cause de son mérite, de ses grandes qualités, de sa popularité & sur-tout de son amour desintéressé pour sa patrie. Il vint enfin à bout de triompher de tous ces obstacles, & parut avec sa flotte. Le sort de Gênes parut changer, dès qu'il fut remis entre les mains de ce digne citoyen. Il rencontra la flotte Vénitienne, qui escortoit un convoi considérable de navires marchands, l'attaqua & la vainquit près de Dyrrachium. Avant le combat les Vénitiens lâcherent des poules dans la mer, pour insulter à leurs ennemis & leur reprocher leur lâcheté. Encore plus enflammés à cet aspect; les Génois fondirent impétueusement sur eux, & vengerent dans cette occasion tant d'injures & de défaites accumulées. La flotte Vénitienne fut presque entiérement détruite, il n'en échappa que quelques débris, le reste tomba au pouvoir des Génois qui s'emparerent aussi des vaisseaux marchands que cette flotte escortoit, & firent un butin immense, qui, partagé entre eux enrichit chaque soldat & repara aussi toutes les brêches faites au trésor public par les pertes & dépenses précédentes. Simon Grillo

Les Génois équipent une nouvelle flotte.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

apprenant que les Vénitiens le cherchoient avec une flotte bien supérieure à la sienne, ne voulut pas s'exposer témérairement aux revers de la fortune & à perdre dans une défaite la gloire qu'il avoit acquise par sa victoire, croyant avoir assez fait pour la gloire de sa patrie & la sienne, il prit le parti le plus prudent & tourna vers Gênes ses poupes victorieuses.

1265. Dissentions causées par les Guelfes & les Gibelins.

Gênes victorieuse au dehors étoit bien malheureuse au dedans, & voyoit ses enfans s'empresser de déchirer son sein par leurs dissentions. Les fameuses factions des Guelfes & des Gibelins long-tems retenues & assoupies, commençoient à se reveiller avec plus de force que jamais, & à préparer les tristes spectacles qu'elles devoient donner par la suite. Les Fiesques & les Grimaldi étoient à la tête des Guelfes; les Spinola & les Doria s'étoient déclarés chefs des Gibelins. La politique avoit eu d'abord part à ces factions; les Spinola s'étoient rangés du parti de l'Empereur; les Fiesques avoient naturellement pris le parti du Pape leur oncle, parti qui étoit dévenu le leur; mais depuis chacun ne travailloit plus que pour lui-même, la politique ne servoit plus que de voile à l'ambition; & sous des noms factices, sous des prétextes vains, c'étoit à qui s'empareroit des rênes de la République. Il s'étoit encore, comme on l'a vu, formé deux autres partis dans l'Etat, celui des nobles & celui des populaires, qui augmentoient encore le trouble & la confusion, causée par tant de factions qui se croisoient & se détruisoient mutuellement. Et pour comble de malheur, comme si ce n'eût pas été assez pour désoler cette République si malheureuse par le Génie remuant & ambitieux de ses citoyens, du sein du parti des populaires il s'étoit encore élevé quatre familles nouvelles, les Adornes, les Frégose, les Montalte, & les Guercio qui non moins remplis d'ambition & de prétentions que les nobles déjà nommés, sembloient de nouveaux adversaires que le parti du peuple opposoit à celui de la noblesse, & qui sous prétexte de se délivrer de son oppression & de sa tyrannie sçurent par la suite lui imposer eux-mêmes tour à tour un joug encore plus pesant & plus insupportable toutes les fois qu'ils en trouverent l'occasion; ennemis ou amis agissant l'un contre l'autre ou de concert, suivant que l'exigeoient les circonstances & leurs intérêts. Gènes n'eut pas encore été si à plaindre, si un de ces partis avoit pû acquerir assez d'ascendant, & de supériorité pour dominer sur l'autre, le forcer à demeurer tranquille & l'assoupir à jamais; mais ce qui fit son malheur, c'est que les deux partis étoient tour à tour dominans & proscrits, vainqueurs & vaincus; à peine l'un venoit de remporter l'avantage & d'obliger l'autre à quitter la ville, qu'il revenoit en forces obliger les vainqueurs à lui céder & à fuir à leur tour; ce qui donnoit matiere à une suite de ravage & de désastres continuels, dont abondent malheureusement toujours les guerres civiles, les plus funestes de toutes. Gènes augmentoit de tems en tems son domaine, étendoit les bornes de son territoire par des acquisitions; mais elle ne sembloit acquerir que pour augmenter le lot de quiconque auroit le bonheur de devenir son maître; elle ne croissoit en puissance que pour aiguiser encore l'ambition des factieux par l'aspect de la proye qu'ils s'empressoient tous de dévorer. L'ambition des Gibelins d'autant plus échaussés que leur parti avoit eu long-tems le dessous éclatta la premiere. Ubert Spinola leur chef, eût l'adresse de persuader à son parti que le seul moyen de pouvoir résister aux Guelfes, dont la puissance & le nom-

bre augmentoient chaque jour, étoit de faire tomber par son crédit toute l'autorité entre les mains d'une personne du parti Gibelin, & d'abattre la puissance des Guelfes en abolissant le gouvernement actuel où ils dominoient. C'étoit leur dire assez qu'il étoit cette personne qu'ils devoient mettre à la tête du gouvernement. Ils seconderent ses desseins & grossirent leur nombre d'une foule de clients, la plupart gens sans aveu, hommes perdus de dettes & de crimes, vagabonds & malfaiteurs, ramassée tant dans la ville, parmi la plus vile populace, qu'au dehors parmi les habitans de la campagne.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

Spinola se croyant assez fort à l'aide de cette multitude, pour remplir ses projets, leva enfin le masque la nuit du 2. Octobre 1265. Etant sorti de sa maison accompagné de son frere, d'une partie de ses partisans, & d'une foule de ces ames vénales qu'il avoit attirées dans son parti, il marcha à leur tête droit au palais du Podestat dont il s'empara sans beaucoup de résistance, vû qu'on ne s'attendoit à rien moins qu'à voir éclore une pareille entreprise. S'étant saisi de la personne du Podestat, il le prit avec toute sa famille & le fit conduire dans sa maison où il le fit garder à vûe. Pendant ce tems-là ses partisans parcouroient toute la ville faisant retentir par tout le nom d'*Ubert Spinola Seigneur & Capitaine de Gênes.* Ces cris, ces clameurs tumultueuses, dont l'obscurité de la nuit augmentoit encore l'horreur, jetant le trouble & la consternation dans la ville encore peu faite à de pareilles émeutes, personne ne sortit de sa maison. Dès que le jour parut Spinola fit convoquer le peuple dans la place qui est devant l'Eglise de S. Laurent & s'y rendit malgré la vaine résistance qu'il éprouva à son passage par différentes places où la famille des Guercio avoit ses maisons dont il s'empara ainsi que des tours qui les fortifioient. Parvenu au lieu où le peuple étoit assemblé, & où s'étoient aussi rendus les premiers de la ville, il essaya inutilement de justifier sa demarche & ses intentions dans un long & artificieux discours qu'il avoit préparé. Trouvant de la part des bons citoyens plus de résistance & plus d'opposition à l'exécution de ses projets qu'il n'en avoit attendu, il crut que le plus prudent pour lui étoit de feindre d'y renoncer volontairement affectant une fausse retenue & un zele pour le bien public qui n'étoit point en lui, il se désista de prétendre à la nouvelle dignité dont ses partisans vouloient le revêtir, disant qu'il n'avoit rien entrepris que pour assurer la tranquillité publique, & qu'il aimoit mieux abjurer ses projets que de troubler en rien cette tranquillité. On fut, ou on feignit d'être la dupe de sa prétendue modération & on lui pardonna en faveur de son zele & de sa prompte soumission, ainsi qu'à ses consorts. Ainsi Ubert Spinola vit ses espérances trompées & fut forcé à regret de renoncer à son entreprise; au reste quoique cette premiere tentative ne lui eût pas réussi, il se promit bien d'en faire une autre à l'avenir à quoi l'impunité qu'on lui accorda, l'encouragea encore, ainsi qu'à oser davantage une autrefois. Cependant comme après l'esclandre qui étoit arrivé, il n'étoit plus possible de laisser subsister les choses sur le même pied où elles étoient auparavant, & comme on vouloit d'ailleurs donner quelque satisfaction au parti des Gibelins qui commençoit à prévaloir on congedia le Podestat après lui avoir payé les honoraires ordinaires, & il fut décidé que Guy Spinola & Nicolas Doria, (sans faire aucune mention d'Ubert Spinola qui ne retira pour lors aucuns fruits de sa demarche) seroient à la tête du

Trouble excité par Ubert Spinola chef des Gibelins.

Il est forcé de renoncer à ses projets.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Doget en 1339.

gouvernement pendant les quatre mois qui restoient encore jusqu'à l'élection d'un nouveau Podestat qui se faisoit ordinairement le 2 de Février. Gênes fut tranquille pendant ce tems; ses deux administrateurs se démirent à l'expiration du terme de leur charge sans difficulté; l'élection du Podestat se fit à l'ordinaire sans aucunes contestations, & tout rentra dans l'ordre. On donna même au nouveau Podestat huit adjoints ou assesseurs tirés du corps de la Noblesse, sans que le peuple en murmurât, quoique la noblesse eut cessé pendant quelque tems d'user de cette prérogative, pour causer moins d'ombrage à la jalousie du peuple.

Guy Spinola & Nicolas Doria Gouverneurs de Gênes pour quatre mois.

1266.

On élit de nouveau un Podestat étranger.

Les Génois sont défaits par les Vénitiens par la faute de leurs Généraux.

La guerre continuoit toujours sur mer avec les Vénitiens, mais avec peu de chaleur. Ses succès ne furent pas heureux pour les Génois pendant le cours de cette année. Sans parler de plusieurs dommages qu'ils y reçurent des Vénitiens & des prises que ceux-ci leur firent en diverses rencontres. La flotte Génoise composée de vingt-sept galeres & autres bâtimens en étant venue aux mains avec celle des Vénitiens sur les côtes de la Sicile, fut défaite & tomba entiérement au pouvoir des ennemis par la faute des Généraux. Ils avoient voulu combattre trop près de la terre, malgré l'avis de ceux qui avoient plus d'expérience; d'ailleurs ils avoient fait attacher toutes les galeres ensemble par une chaine, ce qui empêcha qu'elles ne pussent manœuvrer pendant le combat: & qu'il n'en put échapper aucune après leur défaite. Le Général & les principaux Officiers se sauverent à terre avec la plus grande partie de l'Equipage; mais de retour à Gênes ils ne purent éviter la juste punition que méritoit leur lâchete & leur mauvaise conduite. On a vû souvent des Républiques sévir injustement contre des Généraux qui n'étoient que malheureux. Gênes moins barbare dans ses maximes crut cependant devoir donner un exemple de sévérité nécessaire pour punir au moins d'une façon infamante une lâcheté inconnue dans les premiers tems de cette République, & qui ne devenoit que trop commune dans ces derniers. Le Général de la flotte fut condamné à dix mille livres d'amende, ainsi qu'au bannissement; ses biens furent confisqués, ses maisons abattues & rasées; on en usa de même à l'égard des autres Officiers & Commandans Généraux & particuliers, qui furent punis chacun à raison de leur opulence & de leur rang.

Le Général & les Officiers de la flotte sont punis.

Dans l'Eté de la même année, Ubert Doria, qui donnoit dès lors des espérances de devenir un grand homme de mer, fut nommé pour commander une autre flotte de vingt-cinq galeres, & chargé d'effacer la honte de la derniere défaite. Il chercha long-tems la flotte ennemie, & ne la trouvant point, ne voulant point que cette expédition fut tout à fait inutile & infructueuse, il déchargea son ressentiment sur plusieurs vaisseaux de transport Vénitiens, dont il s'empara dans sa course. Delà il fit voile vers l'île de Candie, résolu de se signaler par quelque coup d'éclat. Il emporta d'assaut la canée, mit cette place au pillage, & se rembarqua après avoir mis le feu au château. A son retour il rencontra la flotte des Vénitiens; mais comme elle étoit très-supérieure en forces à la sienne, il jugea plus prudent de ne pas s'exposer à un combat dont l'événement étoit plus que douteux; il sçut en effet l'éviter par son adresse & ramena heureusement sa flotte à Gênes sans aucun échec avec beaucoup de butin & 350 prisonniers qu'il remit aux Questeurs. Dans le même tems Peschetto Malloné Commandant de deux galeres de Gênes &

Ravages des Génois en Candie & prises que les Génois font sur les Vénitiens.

d'une de Porto-Venere, prit auſſi ſur les côtes de Syrie un gros navire Vénitien, ſur lequel il fit un butin conſidérable & 131 priſonniers qu'il envoya à Gênes.

Tentatives inutiles du Pape Urbain pour pacifier les Génois & les Vénitiens.

1267.

On a vû que cette République avoit été miſe en interdit par le Pape Urbain IV. pour avoir recommencé la guerre avec les Vénitiens; elle ſe donna beaucoup de mouvemens en 1267. pour faire lever cet interdit & ſe reconcilier avec l'Egliſe. Elle y réuſſit ſans peine. Le Pape qui avoit toujours en vue une nouvelle expédition à la Terre-ſainte, & qui ne cherchoit qu'à pacifier les Génois & les Vénitiens plus capables qu'aucun autre peuple de ſeconder ſes projets auxquels leur diviſion étoit un obſtacle s'empreſſa de recevoir ſes enfans dans le giron de l'Egliſe où ils vouloient rentrer, leur faiſant valoir cette reconciliation comme un bienſait & comme une marque de ſa bonté paternelle, il voulut profiter de cette occaſion pour eſſayer d'engager les Génois à la paix, & en même tems à entrer dans la nouvelle croiſade. Dans ce deſſein le légat qu'il envoya à Gênes pour lever l'excommunication & l'interdit fulminés contre cette République, y fut accompagné par des Envoyés des Rois de France & de Sicile auxquels cette croiſade tenoit auſſi fort à cœur. Cette tentative fut ſans ſuccès à l'égard de la paix avec les Vénitiens. Les Génois, dont le cœur irrité & ulceré par toutes les pertes qu'ils avoient faites, n'aſpiroit qu'à la vengeance, furent ſourds aux exhortations du Légat & des autres envoyés, qui les preſſoient de terminer leurs différends avec les Vénitiens, ſi préjudiciables au bien de la Chrétienté, ils ſçurent cependant colorer leurs refus de quantité de proteſtations de leur zele ardent & empreſſé à entrer dans une ſi ſainte expédition, à l'exemple de leurs glorieux ancêtres. Telle fut la réponſe qu'ils firent à ces envoyés qui fut confirmée peu de tems après à leurs cours reſpectives par ceux de la République, & en effet les Génois tinrent parole par la ſuite ainſi qu'on le verra bientôt, ils fournirent des ſecours conſidérables au Roi Louis IX. pour ſa malheureuſe expédition. Quant au Légat du Pape il s'en retourna auſſi chargé de grandes proteſtations de reſpect & de déférence de la part des Génois pour les Chefs de l'Egliſe, & de deſir de ſe ſacrifier eux & tout ce qu'ils avoient pour ſon ſervice. Voilà à quoi aboutit cette négociation qui ne fut point renouée depuis. C'eſt ainſi que les Génois en payant le Pape de belles paroles, ſçurent éluder un accommodement avec les Vénitiens avec qui ils ne cherchoient qu'à continuer la guerre dans l'eſpérance que la fortune inconſtante des armes leur fourniroit l'occaſion de ſe venger. Les pertes qu'ils firent la même année en Syrie, attiſérent encore le feu de leur reſſentiment. Cette campagne aſſez heureuſement commencée, finit mal pour eux. Leur flotte compoſée de vingt-cinq galeres, fit quelques priſes aux Vénitiens, s'empara du port d'Acre & y détruiſit une tour que leurs ennemis y avoient fait conſtruire pour en défendre l'entrée; mais tandis qu'une partie de cette flotte avoit fait voile vers Tyr pour une autre expédition, le reſte fut attaqué par vingt galeres Vénitiennes qui fort ſupérieures en nombre aux Génoiſes en prirent cinq & forcerent les autres à prendre la fuite. C'eſt ainſi que les deux peuples, pareillement acharnés, s'entredétruiſoient & s'affoibliſſoient mutuellement, dans quantité de petits combats toujours ſignalés par des priſes ou des dommages & qu'il ſeroit trop long & trop fatiguant de rapporter.

Avantages remportés par les Vénitiens.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Cette guerre continua encore ainsi entre eux pendant plusieurs années, d'ailleurs aussi peu fécondes en événemens remarquables.

1270. Paix avec les Vénitiens.

Ce ne fut qu'en 1270 qu'ils consentirent enfin à faire la paix avec les Vénitiens, qui fut conclue entre eux pour cinq ans par l'entremise du Pape & du Roi de France Philippe III, qui revenoit alors de l'Afrique après la malheureuse expédition de son pere Louis IX. qui étoit mort de la peste devant Tunis qu'il assiégeoit. Cette expédition ne fut pas moins funeste aux Génois, qui avoient fourni de grands secours d'armes & de vaisseaux à ce Prince, dont ils perdirent la majeure partie. On prétend que plus de dix mille Génois prirent les armes pour cette expédition. Par une suite du malheur qui y sembloit attaché, la flotte du Roi de France, presque toute composée de navires Génois, essuya une furieuse tempête à la rade de Trépani où elle fut presque entierement détruite. Ce qui fut sur-tout le plus sensible aux Génois dans cette malheureuse circonstance, c'est que le Roi de Sicile Charles d'Anjou, frere du défunt Roi de France eut la cruauté de leur enlever tout ce que l'on put retirer du nauffrage de leurs vaisseaux, prétendant que cela lui appartenoit, ayant été repêché dans les mers de sa dépendance, & par le droit barbare qui donne la dépouille des malheureux qui ont fait nauffrage, au souverain du port ou du Rivage où leurs débris sont poussés par les flots. Il ne revint à Gênes que les tristes débris d'un armement si considérable & si brillant à son départ. Il y a apparence que tant de malheurs & de mauvais succès contribuerent beaucoup à porter les esprits des Génois à la paix. Paix que le Pape & les Princes croisés s'empresserent d'autant plus de conclurre, que sans être abattus par tous les revers qu'ils venoient d'essuyer, ils ne respiroient que vengeance & que fureur d'entreprendre une nouvelle croisade; ils avoient résolu de tenter les derniers efforts pour reparer la honte du nom chrétien & de tant de défaites, & pour arracher l'Afrique & la Syrie des mains des Infidéles.

Pertes souffertes par les Génois au retour de la seconde croisade de Louis IX.

Gênes reçoit des Députations de plusieurs Princes.

Dans tout cet intervalle, Gênes malheureuse au dehors, avoit joui au dedans de la paix & de la tranquillité. La dignité de cette République avoit même reçu plus de Lustre par la quantité d'ambassades & de députations brillantes & solemnelles qu'elle avoit reçues dans l'année 1269. L'Empereur Grec, le Soudan d'Egypte, plusieurs Princes des Tartares s'étoient empressés à la fois de rechercher son alliance & de rendre en quelque façon hommage à sa puissance maritime. D'un autre côté la République avoit envoyé plusieurs députations au Pape, aux Rois de France & de Sicile & accommodé quelques différends qu'elle avoit eûs avec ce dernier. Gênes venoit de faire la paix avec les Pisans; point de guerre, de danger ni de sujet de crainte au dehors. Suivant sa destinée ordinaire, & irrévocable les troubles civils recommencerent alors au dedans & revinrent la déchirer plus cruellement que jamais.

Troubles civils renaissent dans Gênes.

Le Chef des Gibelins, Ubert Spinola, ce même citoyen factieux, dont l'ambition avoit tenté sans succès, quelque tems auparavant de s'emparer du gouvernement & de l'autorité ayant mieux réfléchi son plan, mieux étudié ses projets, vint enfin à bout de les mettre à exécution. Au milieu des divisions funestes où Gênes étoit plongée par les factions des Guelfes & des Gibelins, ainsi que de l'espece d'anarchie où la République se trouvoit réduite

par

par le mépris que le crime, l'audace & l'inimitié des deux partis faisoient ouvertement des loix & de l'autorité des magistrats, tant dans Gènes que dans quelques places soumises à sa domination où ces deux cruelles factions s'étoient aussi glissées. L'ambitieux Spinola jugea qu'il étoit sur de parvenir à son but, si plus prudent que la premiere fois, au lieu de prendre tout sur lui, il avoit l'art d'associer à ses desseins un homme capable de les appuyer & de les seconder. Jetant les yeux sur tous ceux qui composoient son parti, il ne trouva point tant dans Gènes que dans quelques places soumises à sa domination où ces deux cruelles factions s'étoient aussi glissées, de Gibelin plus propre à remplir ses vues, plus digne d'entrer de moitié dans son entreprise qu'Ubert Doria citoyen aussi ambitieux que lui & plus considéré, qui s'étoit déjà attiré l'estime de ses concitoyens par ses talens militaires, par ses services & par la défaite des Vénitiens, & qui d'ailleurs pouvoit lui être de la plus grande utilité par sa famille aussi puissante que nombreuse. Il le mit dans ses projets & l'engagea sans peine à travailler de concert avec lui. Le désir de défendre la liberté sert ordinairement de prétexte à ceux qui travaillent pour l'opprimer c'est ce qui arrivoit à Gênes où on anéantissoit la liberté en feignant de combattre pour elle; ou plutôt il n'y avoit plus de liberté la licence avoit pris sa place. Ces deux chefs des Gibelins agirent suivant ce plan adopté & soutenu depuis long-tems par leur parti. Les troubles excités à Vintimille par les Gibelins de cette ville contre leur Podestat, dont ils prétendoient l'élection fautive & illégitime leur fournirent bientôt l'occasion d'éclater. Les Gibelins de Gènes, ayant à leur tête quelques citoyens des premieres familles marcherent au secours de ceux de Vintimille; ils furent défaits & mis en fuite par le Podestat, qui fit prisonniers les principaux d'entre eux, qu'il s'obstina à ne pas vouloir remettre en liberté, malgré les sollicitations pressantes de leurs familles fort irritées de leur détention. Les Spinola & les Doria profiterent de cette circonstance & de la fermentation des Esprits, pour renverser encore une fois la forme du gouvernement sous prétexte de vouloir délivrer le peuple de la tyrannie insupportable des Nobles & rétablir le gouvernement populaire. A cet effet, ayant rassemblé tous leurs amis & leurs partisans, tant de la noblesse que du peuple, qu'ils instruisirent de leurs desseins & engagerent sans peine à les y seconder, ils s'emparerent à mains armées la nuit suivante du palais du Podestat. Cédant à leur furie, ce Magistrat se réfugia dans la maison des Fiesques, où il fut suivi par une multitude considérable de citoyens de tout état du parti des Guelfes, qui se montroit décidée à soutenir la liberté, les magistrats & l'ancien Gouvernement, contre les Spinola, les Doria & leurs adhérens, qui couvrant aussi impunément leurs projets du nom le plus cher & le plus sacré à tous les hommes, protestoient aussi qu'ils n'avoient d'autre but que d'assurer la liberté, & de combattre pour la justice. Ils eurent bientôt l'appui du peuple, qui séduit par ces belles apparences se rangea du côté de ses prétendus défenseurs; & enfin après beaucoup de querelles, de contestations & même de combats sanglans où les Gibelins demeurerent toujours vainqueurs, Spinola & Doria réussirent à se faire créer, ainsi qu'ils l'avoient projeté *Capitaines de la liberté Génoise* avec un pouvoir absolu & sans bornes. Ils furent aussitôt universellement reconnus & salués dans cette nouvelle dignité, par les vaincus & par les vainqueurs,

Ubert Spinola forme le projet de s'emparer de l'autorité.

Soulevement des Gibelins à Vintimille.

Les Gibelins de Gênes se soulevent contre le Podestat.

Ubert Spinola & Ubert Doria se font élire Capitaines de la liberté Genoise.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

qui furent également obligés de leur venir jurer obéissance. Après un triomphe si signalé, non contens d'avoir attiré le peuple dans leur parti & de passer pour ses défenseurs, ils voulurent encore lui jeter de la poudre aux yeux & le convaincre réellement qu'ils n'avoient rien entrepris que pour lui rendre sa liberté & rétablir le gouvernement populaire. A cet effet ils firent élire un homme du peuple, un fantôme de magistrat auquel ils donnerent le nom d'*Abbé* ou *Recteur* du peuple; ils lui prodiguerent les distinctions & les honneurs; ils lui assignerent une somme considérable sur le trésor public pour son entretien; ils lui accorderent un palais, des officiers, des gardes, les honneurs du pas & de la préséance, enfin toutes les marques extérieures du souverain pouvoir, toutes les apparences capables de leurrer & de charmer le peuple enchanté de se voir gouverné par un maître tiré de son corps, qui au fond n'étoit qu'une idole sans crédit & sans pouvoir, tandis qu'ils garderent pour eux l'essentiel, qu'ils retinrent toute l'autorité & que rien ne se faisoit que par leurs ordres. Suivant toujours le même plan, voulant en imposer aux deux partis à la noblesse ainsi qu'au peuple, par une apparence de modération extraordinaire, ils rétablirent l'année suivante (1271) la charge de Podestat étranger, qui participa sous eux au gouvernement; quoique uniquement en qualité de subalterne & absolument subordonné à leur autorité. Ils ne lui laisserent que de vains honneurs, de frivoles prérogatives & une pompe extérieure, ainsi qu'ils faisoient à l'Abbé du peuple. Ils empêcherent cependant qu'on élût un Podestat les trois années suivantes, rétablirent cette charge celle d'après & l'abolirent encore dans la suite, changeant ainsi à leur guise suivant leurs caprices ou le bien de leurs affaires, pendant le tems que dura leur autorité. Soigneux de l'affermir, ils commencerent par éloigner de Gênes, par exiler sous différens prétextes les chefs de la faction des Guelfes ainsi que tous ceux d'entre les citoyens dont ils redoutoient le plus le mérite ou la vertu, tous ceux qui détestoient leur tyrannie & qu'ils jugeoient ne pouvoir jamais soumettre à leur nouveau joug. D'un autre côté ils songerent à s'attacher par des alliances les familles les plus puissantes & les plus en état de les soutenir. Cependant leur gouvernement ne fut point onéreux à la République: il lui fut même de toutes façons utile & glorieux ainsi qu'on le verra par la suite, tant au dedans qu'au dehors de l'Etat, par la vigueur & le courage avec lequel ils le défendirent toujours contre les efforts de ses ennemis. Le premier service que les Capitaines rendirent à Gênes fut de rétablir le bon ordre & la tranquillité, en remettant les loix en vigueur, en sévissant contre les malfaiteurs & les coupables & en punissant sévérement des forfaits & des troubles qu'ils avoient peut-être tolérés eux-mêmes autrefois, & qui avoient servi à cimenter leur autorité. Ils appaiserent les troubles de Vintimille & firent détruire un bourg situé près de Gênes, qui servoit de retraite & de réfuge à une multitude de scélérats & de bandits de toute espece. Enfin il faut avouer qu'ils firent beaucoup de bien à Gênes pendant leur administration, tant à l'instigation de l'Archevêque, que par politique dans le dessein de faire chérir & respecter leur pouvoir par les citoyens, de se les concilier & de désarmer de toutes façons l'envie & la jalousie qu'excitoit le souverain pouvoir dont ils étoient revêtus. Les hommes sont faits de telle maniere, qu'on est trop heureux qu'ils fassent le bien, dans telles vues que ce

Ils érigent un nouveau magistrat populaire sous le nom d'Abbé ou Recteur du peuple.

1271. *Ils rétablissent le Podestat étranger.*

Politique des Capitaines.

soit. Qu'importe pourvu que le bien soit fait? D'ailleurs une faction dominante parvenue au but qu'elle désiroit, en possession de l'autorité, cesse de faire tout le mal qu'elle avoit fait pour y parvenir. Quand l'ambition est assouvie, celui qui est le maître rétablit volontiers le bon ordre & s'empresse d'appaiser des troubles inutiles & qui pourroient même occasionner sa chûte. Mais encore une fois ce qui est funeste à toutes les Républiques, ce qui a fait sur-tout le malheur de Gènes, c'est, ainsi qu'on l'a dit plus haut, quand une faction vaincue & bannie de l'Etat, y rentre par les armes ou par la paix, y excite de nouveaux troubles, devient à son tour victorieuse & maîtresse de cet Etat, toujours déchiré par cet alternatif de victoires & de défaites, ces combats de factions acharnées qui se disputent & s'arrachent tour à tour le gouvernement, ce flux & reflux du souverain pouvoir qui passe de mains en mains, sans qu'aucune puisse le retenir dans les siennes, ni le souffrir dans d'autres, & sans que cet Etat sache jamais à quel vainqueur ou maître il doit appartenir. C'est pourquoi il seroit en quelque façon beaucoup plus heureux pour lui qu'il fut soumis pour toujours à la domination stable & permanente d'une seule faction, & que l'autre fut entiérement écrasée & anéantie. C'est aussi ce qui obligea tant de fois Gènes à se donner par la suite un maître étranger, à s'imposer elle-même un joug & à renoncer à sa liberté mal dirigée, source de tous les maux, pour ne pas périr entiérement par les fureurs & les dissentions de ses citoyens; sort ordinaire tôt ou tard de toutes les Républiques.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

1273. *Mouvemens que font les Guelfes pour rentrer dans Gènes.*

Les exilés de Gènes, ceux de la faction des Guelfes que le pouvoir des Capitaines du peuple en avoit bannis ou que la douleur de voir triompher les Gibelins avoit portés à se bannir eux-mêmes volontairement, ne cherchoient que les moyens de se venger, dussent-ils plonger leur patrie dans de plus grands malheurs, & de la délivrer de ce qu'ils appelloient la tyrannie des Gibelins & qu'ils regardoient comme le plus grand des malheurs & pour eux & pour elle. Les Fiesques & les Grimaldi étoient à leur tête. Le Cardinal Ottobon de Fiesque neveu du Pape Innocent IV. homme puissant & aussi célebre par sa naissance, son opulence, & son crédit que par la haine ardente qui l'animoit contre les Gibelins, appella auprès de lui, rassembla les bannis, échauffa leur courage, anima leur audace, & enflamma encore la haine & le ressentiment dont ils étoient dévorés. Par un conseil indigne de son caractere & d'un citoyen, il leur insinua qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour eux pour reprendre le dessus, renverser totalement la puissance & les projets de leurs superbes adversaires, & rentrer triomphans dans Gènes, que de s'entendre avec Charles d'Anjou, Roi de Sicile, ennemi secret des Génois, de le rendre maître de Gènes & de lui livrer la République. On est bientôt mauvais citoyen quand on est exilé & malheureux. Aveuglés par la haine & le désespoir, ainsi que par le sentiment douloureux de leur impuissance, tous mauvais conseillers, les Guelfes n'eurent pas de peine à adopter un conseil si pernicieux, & résolurent de donner des fers à Gènes, de la soumettre pour se venger au joug d'un souverain, aimant mieux voir leur patrie esclave & soumise à un roi que de la voir dominée par leurs concitoyens & par leurs rivaux. Triste effet de l'ambition & de l'esprit des factions! Ainsi ce furent des Génois qui formerent les premiers le dessein de forger des fers

Le Cardinal de Fiesque les appelle auprès de lui.

Sect. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

à leur patrie; & s'ils ne réussirent pas dans ce coupable projet, au moins ils y firent tous leurs efforts & donnerent les premiers l'exemple d'introduire dans l'Etat un Prince étranger; exemple qui fut tant de fois imité depuis & qui eut des suites si funestes pour Gênes.

Par son conseil les Guelfes proposent au Roi Charles d'Anjou de le rendre souverain de Gênes.

Les Guelfes eurent bientôt fait entrer le Roi de Sicile dans leurs projets; leur traité avec ce Prince pour l'asservissement de leur patrie fut bientôt conclu, & ce Prince ambitieux ne tarda pas à agir en conséquence & à se déclarer par des hostilités. Cette nouvelle diversion déconcerta beaucoup les Génois qui ne s'étoient point attendus à avoir sur les bras un si puissant ennemi, & qui se voyoient ménacés d'une guerre périlleuse & difficile à soutenir. Le Roi de Sicile commença par faire arrêter tous les Négocians Génois, leurs marchandises & effets dans son Royaume, nonobstant les plaintes de la République, qui, craignant encore d'irriter ce dangereux ennemi, n'osa pas user de représailles avec ses sujets commerçans dans ses Etats, & se contenta de leur ordonner d'en sortir avec tous leurs effets au bout d'un certain terme. Le Roi de Sicile fit encore arrêter par surprise & garder prisonniers à Malte plusieurs chefs de la faction des Gibelins & des principaux nobles que la République envoyoit en Syrie. Quand elle voulut se plaindre de toutes ces hostilités, elle eut encore le chagrin d'entendre le Roi de Sicile répondre, que tout ce qu'il en faisoit n'étoit point pour nuire à la République, mais au contraire pour lui rendre service, & pour la délivrer du joug sous lequel quelques citoyens ambitieux la tenoient opprimée.

Le Roi Charles déclare la guerre à la République.

Hostilités commises par ce Prince.

Les Guelfes font diverses irruptions sur le territoire de Gênes, & sont repoussés.

D'un autre côté les Fiesques & les Grimaldi ayant partagés leurs forces & reparti entre eux l'attaque, entrerent par différens côtés sur le territoire de Gênes à la tête de ceux de leur parti, les uns sur la rive du Ponant, les autres sur celle du Levant, à dessein d'y exciter des mouvemens & de s'emparer des principales places le long des côtes. Ils eurent en effet quelques avantages & succès passagers; mais ils furent repoussés & vaincus de tous les côtés & la tranquillité fut rétablie sur ces rives malgré tous leurs efforts & ceux du Marquis de Bosso leur allié, qui fut défait par Conrardo Spinola, fils du Capitaine de ce nom.

Le Roi Charles y fait aussi entrer des troupes.

Cependant le danger de Gênes alloit croissant de jour en jour & la guerre qui menaçoit de pénétrer jusques dans son sein de plus en plus à l'entour d'elle. L'embrasement devenoit plus général. Le Roi de Sicile, pressé par les violentes sollicitations des Guelfes, se détermina à faire de plus grands efforts pour s'assurer la possession d'un état puissant qui venoit comme au devant de ses fers & que le hasard ou sa bonne fortune vouloit soumettre à sa domination. Il fit entrer dans sa ligue les Marquis de Saluces & de Caretto, les Alexandrins & quelques autres peuples de la Lombardie voisins & anciens ennemis des Génois, qu'il n'eut pas de peine à engager à faire une irruption sur leur territoire & à le dévaster. Dans le même tems un de ses Lieutenans dans la Lombardie, favorisé dans sa marche par Nicolas de Fiesque qui ouvrit le passage à ses troupes, s'avança par les places de sa dépendance sur la côte du Levant où il fit quelques progrès & beaucoup de ravages; mais ce lieutenant fut repoussé au delà de la Spezza par quelques troupes que les Génois envoyerent contre lui pour l'arrêter, tandis qu'ils équipoient une flotte de 14 galeres pour l'opposer sur mer aux efforts de leurs ennemis. Les Génois fu-

rent vainqueurs de tous côtés, Squarciafico, commandant de leur flotte, s'empara du chateau de Manarola. Le Capitaine Ubert Doria se rendit maître de la Spezza où il mit le feu & de presque toutes les places qui appartenoient aux Fiesques, qu'il soumit à la République. Ces autres Généraux Génois eurent le même succès sur la côté du Ponant; ils chasserent les troupes siciliennes de toutes les places qu'elles occupoient, défirent le Marquis de Bosco, & soumirent les habitans de plusieurs places à la domination de la République.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

La guerre paroissant devenir de jour en jour plus sérieuse par l'acharnement que le Roi de Sicile montroit pour la nouvelle conquête dont on l'avoit entêté & dont on ne vouloit plus se désister, les Génois pressés par terre & par mer par les armes de ce prince qui s'apprêtoit à les attaquer avec toutes ses forces, se fortifierent de l'alliance de ceux d'Asti & de Pavie, & des Marquis de Montferrat qui avoient intérêt de s'opposer à ce qu'un Prince aussi ambitieux que Charles mit le pied en Lombardie. Ayant armé à la hâte une flotte de vingt deux galeres, ils l'envoyerent à la poursuite de celle du Roi de Sicile qui avoit fait un débarquement en Corse & s'y étoit emparé d'une forteresse, ne l'ayant pû joindre, la flotte Génoise croisa long-tems sur les côtes de Sicile, où elle imprima tant de terreur qu'aucun batiment Sicilien n'osoit se mettre en mer. Non contens, d'avoir pris quantité de vaisseaux à leurs ennemis dans les ports de Drepano & de Messine les Génois pousserent leur course jusqu'à Naples où le Roi se trouvoit alors; & là même à sa vue voulant le braver, ils planterent le pavillon Génois sur le rivage & en arracherent celui du Roi, aux armes de France, qu'ils déchirerent & jeterent dans la mer. Après cette expédition la flotte retourna à Gènes avec quantité de butin & de prisonniers.

Les Génois repoussent leurs ennemis de tous côtés.

1274.

Expédition des Génois sur les côtes de Sicile.

Repoussés du côté de la Provence, appartenant au Roi de Sicile, où ils avoient voulu faire une diversion, les Génois y envoyerent de nouvelles troupes commandées par Nicolas Doria, frere du Capitaine. Celui ci se mit luimême en mer avec la flotte; mais il revint bientôt au secours de Gênes, ayant appris que cette ville étoit comme bloquée du côté de la mer par une flotte Sicilienne de quarante Galeres qui se tenoient à quelque distance de l'ouverture du port. Il vint à bout d'y entrer avec sa flotte sans être apperçu des ennemis que ce secours inattendu obligea de renoncer à l'entreprise qu'ils avoient projetée sur Gènes. Ils leverent l'ancre sans bruit pendant la nuit & firent voile le long de la côte du Levant, où ils déchargerent leur chagrin d'avoir manqué leur coup sur Gênes, sur l'isle de Porto-venere qu'ils prirent & ravagerent en s'en retournant. Comme si ce n'eut point été assez d'attaquer les Génois de tous côtés avec les armes temporelles, les Guelfes eurent encore recours aux Spirituelles qu'ils avoient comme à leur commandement, par le moyen du Cardinal de Fiesque tout puissant à la cour de Rome.

Ce Guelfe zélé, qui n'avoit pas moins d'acharnement contre sa patrie que le Roi de Sicile, & qui ne pouvoit sur-tout digérer la puissance des Gibelins, l'abbattement des Guelfes, & l'exil de sa famille, non content d'avoir attiré des armes étrangeres & d'avoir plongé sa patrie dans une guerre onéreuse & difficile, signala encore son ressentiment & son crédit en faisant jeter l'interdit sur Gènes par le Pape Grégoire X, sous prétexte que les Génois s'étoient emparés de quelques terres de son domaine Ecclésiastique.

Gênes mise en interdit par le crédit des Guelfes.

Sect. III. Histoire de Gènes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Rebuté de tout ce mauvais succés & fâché de s'être laissé entraîner si légerement dans cette entreprise par les sollicitations des Guelfes & décevoir par les fausses lueurs d'espérance de succès qu'ils lui avoient fait entrevoir, le Roi Charles commençoit à se dégoûter des vains efforts qu'il faisoit pour soumettre à sa domination des Républicains courageux qui ne vouloient point de maître & qu'on s'étoit fait fort de lui soumettre sans leur consentement. Depuis la guerre ne continua plus avec la même chaleur qu'auparavant & la campagne de cette année fut tout à fait stérile en évenemens. Les choses changerent bientôt de face. Le Pape Grégoire X mourut. Son successeur Innocent V, Bourguignon de naissance, & qui étoit porté d'affection pour les Génois, s'empressa de leur procurer la paix, qui par son entremise fut conclue la même année avec le Roi de Sicile, qui ne demandoit peut-être pas mieux de son côté, mais qui ne vouloit pas avoir la honte de faire les avances. Moyennant cette paix les exilés revinrent dans leur patrie & furent rétablis dans leurs biens. Les Fiesques, les Grimaldi & autres chefs de la faction des Guelfes rentrerent dans Gènes. Le Pape ne survêcut pas long-tems à cette pacification, il mourut dans le sixieme mois de son pontificat. Le Cardinal de Fiesque ayant été élu pour lui succeder sous le nom d'Adrien V, Les Génois eurent lieu de craindre que celui qui s'étoit montré & avoit cherché à leur faire tant de mal, n'étant encore que Cardinal, devenu Pape, ne signalât son ressentiment contre sa patrie d'une façon plus éclatante; mais ils se tromperent. Les passions & les sentimens des hommes changent souvent avec leurs places, & avec les circonstances; envisageant les choses sous un autre aspect ils les voyent quelquefois d'un œil tout différent qu'ils les voyoient autrefois dans le lointain & dans d'autres. D'intime ami de l'Empereur Fréderic II. Innocent IV. étoit devenu en montant sur le trône papal son plus implacable ennemi: de même Ottobon de Fiesque devenu pape parut abjurer entierement sa haine & oublier sa famille & ses interêts particuliers, pour en embrasser des plus grands & de dignes de la place où il étoit monté. Son premier soin fut de lever l'interdit qu'il avoit fait jeter sur ses concitoyens. Tout sembloit leur annoncer qu'il leur seroit aussi favorable que son oncle (Innocent IV) le leur avoit été, quand il mourut au bout de trente cinq jours de pontificat. Il ne fut pas même sacré.

1275.

1276.

Il fait la paix avec les Genois.

Le Pape Innocent V. pacifie les Gibelins & les Guelfes; ces derniers rentrent dans Gènes

Le Cardinal de Fiesque devient Pape sous le nom d'Adrien V.

Au milieu des troubles & des guerres qui l'avoient occupée pendant les années précedentes, Gènes avoit augmenté son territoire par l'acquisition de plusieurs places à sa convenance; acquisitions au reste trop peu importantes, pour qu'il ait été besoin d'en faire mention dans leur tems ainsi que du nom de ces places. La République fit encore cette année l'acquisition de treize différentes places qu'elle acheta de Nicolas de Fiesque, l'un des comtes de Lavagne, & de la moitié des villes d'Ovada & Varagio, qui lui fut cédée l'année suivante par leurs seigneurs.

Gènes augmente son territoire par plusieurs acquisitions.

1277.

La paix ne fut pas de longue durée entre les Guelfes & les Gibelins; il étoit difficile qu'ils vêcussent long-tems en bonne intelligence, & que les premiers pussent se résoudre à voir ainsi de près leurs adversaires tranquilles possesseurs des premieres charges du Gouvernement. A peine rentrés dans Gènes, dès l'année d'après les Guelfes voulurent remuer, mais trop foibles pour resister au parti des Capitaines, dont l'autorité étoit affermie par une durée de

plusieurs années, plusieurs nobles de la famille des Fiesques & des Grimaldi furent de nouveau obligés de sortir de la ville & envoyés en exil avec une partie de leurs adhérens. A l'instigation d'Albert de Fiesque leur chef & frere du défunt Pape Adrien, ils se liguerent l'année suivante avec les Marquis de Malaspina, Vassaux de la République, entrerent sur son territoire avec douze cens hommes d'infanterie & trois cens chevaux, & y firent de grands ravages. Ubert Doria l'un des capitaines, marcha contre eux, les força d'abandonner Chiavari, place qu'ils avoient prise & mise au pillage huit jours auparavant, & de sortir des terres de la République. Poussant plus loin avec ses troupes victorieuses; il alla mettre le siége devant Arcole, place appartenante au Marquis Emanuel Malaspina; mais comme la place étoit forte, craignant que ce siege ne l'arrêtât trop long-tems, & que les affaires ne souffrissent à Gênes de son absence, il se hâta d'y retourner, laissant le commandement du siége à Emanuel Negro qui se rendit bientôt maître de cette place. Peu de tems après les freres d'Emanuel Malaspina étant venus à Gênes, vendirent leurs droits sur Arcole à la République, qui fit encore quelques autres acquisitions en 1278 & les années suivantes, acquisitions qui sans être considérables ne laissoient pas que de lui être utiles, & de couper court à quantité de troubles & de querelles presque inévitables avec les seigneurs voisins, en arrondissant d'ailleurs son territoire. La reconciliation entre le Roi de Sicile Charles d'Anjou, & les Génois avoit été sincere. Cette même année 1278 fut remarquable par l'arrivée de Charles Prince de Tarente, fils du Roi de Sicile, qui allant en Provence avec six galeres aborda en passant à Gênes. On lui fit une reception des plus magnifiques, & il partit comblé des plus riches présens.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Ils sont obligés de sortir de Gênes.

Ils font des ravages sur son territoire.

1278.

Il y avoit déja quelque tems que la tréve faite en 1270 pour cinq ans entre les Vénitiens & les Génois étoit expirée, sans qu'il parut que les deux peuples fussent intentionnés de recommencer la guerre. Tout sembla cependant menacer les Génois d'une rupture avec leurs ennemis, qui recommencerent cette année les hostilités; la guerre auroit été inévitable entre eux, si les Génois n'eussent sçu la détourner par l'insigne modération & la sagesse avec laquelle ils userent de leurs avantages sur les Vénitiens. Trois de leurs galeres attaquerent près de Céphalonie trois galeres Génoises richement chargées; mais l'évenement du combat trompa leurs espérances. La victoire se déclara pour les Génois qui leur prirent deux galeres, & eurent la générosité de les laisser aller avec tout leur équipage, après avoir reproché aux Vénitiens de les avoir ainsi attaqués sans raison & en pleine paix. Les Génois en userent encore de même avec eux dans une autre rencontre où ils étoient demeurés vainqueurs sur les côtes de Sicile après avoir combattu comme à leur corps défendant; voulant témoigner aux Vénitiens le désir sincere qu'ils avoient de maintenir la paix avec eux, ils rendirent la liberté à tout l'équipage, & se contenterent de retenir les chefs qu'ils remirent au Consul de Vénise qui residoit à Messine, l'exhortant à les faire reprimander & punir par sa République, de troubler ainsi par leurs hostilités la paix & la bonne intelligence qui regnoient entre les deux Etats. Il y apparence que cet acte de modération des Génois fit impression sur leurs ennemis, & les fit rougir de leurs mauvais procédés

1280.

SECT. III. *Histoire de Gènes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

avec eux; car les hostilités cesserent pour lors; & ce ne fut que douze ans après que la guerre recommança entre les deux peuples.

Gènes mise en interdit. 1281.

Depuis quelque tems Gènes étoit fort sujette à se voir mise en interdit, malgré l'attachement qu'elle avoit toujours témoigné pour le St. Siege. L'interdit fut encore jeté sur cette République en 1281 par le Légat du Pape, irrité de ce que les Génois avoient refusé de comparoitre devant lui par Députés & de se rendre à sa citation pour répondre aux chefs d'accusation & de plaintes intentés contre eux devant lui par les exilés de la faction des Guelfes; Gènes étoit peu sensible à tous ces interdits: cette République voyoit d'un œil assez tranquille ces foudres Spirituels, long-tems redoutables pour elle, auxquels elle commençoit à s'accoutumer, & qui lui faisoient d'autant moins d'effroi, qu'elle voyoit qu'ils étoient lancés par le ressentiment & la passion humaine, qui les faisoient servir à leur vengeance & à leurs desseins. Elle fut d'autant moins affectée de ce dernier interdit, qu'elle avoit par devers elle une bulle du Pape Innocent IV. qui défendoit aux Légats d'excommunier la République sans la permission ou l'ordre exprès du Pape. Elle fit donner communication de cette Bulle au Légat & demeura tranquille.

Nouvelle guerre avec les Pisans.

Si les Génois étoient venus à bout par leur sagesse d'éviter la guerre avec les Vénitiens, il n'avoit pas été en leur pouvoir d'en faire de même avec les Pisans; & en effet il eût été impossible à toute la prudence humaine d'éviter la guerre avec ces anciens & implacables ennemis de leur République, guerre que le plus leger prétexte suffisoit toujours pour rallumer & qui n'avoit foncierement point d'autre prétexte que la haine & la jalousie mutuelles & enracinées des deux peuples. Il sembloit que cette haine ne devoit finir que par la défaite totale de l'un ou de l'autre, & que l'une des deux Républiques dût écraser sa rivale; ce qui arriva. Comme dans presque toutes les guerres précédentes qui s'étoient toujours allumées dans le lointain, une legere querelle qui s'étoit élevée en 1277. à Constantinople entre les négocians des deux nations, fut la cause de cette guerre, qui fut la plus considérable, la plus sanglante & la plus féconde en grands évenemens & en batailles décisives, qu'il y eut jamais eû entre les deux peuples; & enfin si funeste aux Pisans par l'ascendant que les Génois, dont la fortune l'emporta, y prirent pour jamais sur eux. Les Pisans toujours portés aux extrêmes, armerent une galere avec laquelle ils firent des courses sur la mer noire & apporterent beaucoup d'incommodités au commerce de leurs ennemis; mais cette galere pisane fut prise par une autre que les Génois établis à Pera avoient équipée pour lui donner la Chasse. Tels furent les foibles commencemens de cette guerre qui de là passa en Italie, & en se rapprochant des deux Républiques & comme du foyer de leur haine, devint bientôt plus violente & prit des accroissemens rapides. Elle embrassa à la fois leur continent, la méditerranée, la Corse & la Sardaigne, théatres continuels de leurs hostilités & l'éternel objet des dissentions & de la rivalité des deux peuples. Jusqu'alors les Pisans n'avoient formé aucune entreprise considérable sur la Corse. Ils tenterent de s'en emparer dans cette guerre & la firent révolter en leur faveur, au moyen des intelligences qu'ils avoient avec le juge de Ginerca, le Seigneur le plus puissant de cette isle qu'ils avoient attiré secrettement dans leurs intérêts par des magnifiques

Les Pisans font soulever la Corse.

ques promesses (*a*). Ce juge s'étant fait un parti considérable & ayant fait prendre les armes à tout son monde, leva l'étendart de la révolte & commença par faire des incursions sur les terres des habitans qui étoient demeurés fidéles aux Génois principalement de ceux de Bonifacio. Une forteresse qu'il avoit fait construire, lui servoit de retraite ainsi qu'à ses partisans & leur fournissoit les moyens de dévaster tous les environs & de commettre impunément toutes sortes de brigandages. A cette nouvelle les Génois se hâterent d'envoyer des troupes en Corse, qui défirent le juge de Ginerea, s'emparerent de sa forteresse & le forcerent de chercher son salut dans la fuite. En un mois de tems ces troupes réduisirent les Corses rebelles & reprirent toutes les places soumises à la domination du juge de Ginerea. Celui-ci s'étant réfugié à Pise, se mit lui & toutes ses terres sous la domination des Pisans, & leur prêta serment de fidélité & d'obéissance, comme à ses souverains. Les Génois qui ignoroient toujours la part secrette que les Pisans avoient au soulevement de la Corse & leurs projets sur cette isle, eurent beau se recrier & faire des protestations par leurs députés à Pise contre le procedé illégitime des Pisans qui vouloient usurper sur eux une isle que Gènes avoit conquise par ses armes, & dont elle étoit en possession depuis un tems immémorial. Les refus que firent les Pisans de prêter l'oreille à toutes ces reclamations, dont ils se moquerent, & enfin la levée de troupes, l'armement qu'ils firent pour se mettre en possession d'une isle qu'ils regardoient dejà comme leur conquête ouvrirent les yeux aux Génois & leur firent voir que c'étoit un dessein formel & prémédité depuis long-tems de la part des Pisans de se rendre maîtres de la Corse qu'ils avoient fait soulever dans cette vue par leurs intrigues. Ce nouvel outrage redoubla encore la haine héréditaire & invétérée dont les Génois avoient toujours été animés contre eux.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Le juge de Ginerea y fait des ravages.

Préparatifs que font les Pisans pour se mettre en possession de la Corse.

Dans la résolution où ils étoient d'en tirer une vengeance signalée, ils leur déclarerent la guerre par terre & par mer & en firent faire la proclamation à son de trompe tant en Corse qu'en Sardaigne & dans toutes les terres de leur dépendance. Voulant soutenir cette guerre avec vigueur, la République fit équiper une flotte de vingt-trois galeres & huit autres bâtimens à 150 rames, dont le commandement fut donné à Nicolas Spinola. Les deux Capitaines étant animés d'un zéle égal pour la défense de la République & pour le soutien de son honneur intéressé dans cette querelle, pourvurent à tout au dedans & au dehors; ils se partagerent tous les emplois & le fardeau de la guerre. Ubert Spinola, plus capable du gouvernement civil, par sa prudence & sa politique demeura dans la ville pour veiller à sa tranquillité & à sa sureté intérieure, ainsi qu'au maintien de leur autorité tandis que son collegue Ubert Doria, renommé par sa valeur & par son expérience dans la guerre, monta sur la flotte, non pour la commander, mais pour aider de ses conseils en cas de nécessité & pouvoir transiger au nom de la République & conclurre la paix sur le champ avec les ennemis, si l'occasion s'en présentoit. La rencontre de la flotte Pisane de beaucoup supérieure à celle des Génois, joint à l'approche des vendanges & à la nécessité où ils furent de licentier les volontaires qui

1282. Les Génois déclarent la guerre aux Pisans.

Equipement d'une flotte.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. L. V. p. 381 & 382 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 90 & suiv.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

La flotte Génoise est obligée de rentrer.

Les Pisans font une descente & des ravages à Porto-Vénére.

Une partie de leur flotte périt par une tempête.

Le Juge de Ginerea revient en Corse & recommence ses ravages.

Création d'un conseil de guerre & de marine.

Mesures prises par le Conseil pour continuer vigoureusement la guerre.

montoient leur flotte, l'obligea à rentrer dans le port peu de tems après qu'elle se fut mise en mer, après s'être contentée d'observer quelque tems celle des ennemis. La flotte Pisane profita de la retraite des Génois, pour se hâter de tomber sur Porto-Vénére, où elle fit une descente & commit les plus grands excès. Tout, sans excepter même les Eglises fut mis au pillage par les Pisans. Ils se rembarquerent promptement à la nouvelle qu'ils eurent que les Génois avoient de nouveau remonté leur flotte pour venir les attaquer; mais ils n'en furent pas plus heureux pour être échappés à ce danger; ils essuyerent dans leur retraite une furieuse tempête qui fit échouer & briser contre le rivage dix sept galeres de trente dont leur flotte étoit composée, & où il périt une partie de l'équipage; malheur qu'on ne manqua pas d'attribuer alors au pillage Sacrilege qu'ils avoient fait des églises.

Les Volontaires Génois qui étoient en Corse avoient enfin demandé & obtenu leur congé, le juge de Ginerea profita de cette circonstance pour rentrer dans l'Isle & dans les places de sa dépendance, avec l'aide des troupes qui lui furent fournies par les Pisans. Il recommença ses ravages comme auparavant. Les Génois trop occupés des grand préparatifs qu'ils faisoient de toutes parts pour faire attention à ce qui se passoit ailleurs, lui laisserent quelque tems le champ libre. Ils étoient déterminés à pousser la guerre avec vigueur; leur ressentiment n'aspiroit à rien moins qu'à la finir dans la ruine de Pise; ils étoient resolus de couper court à tant de guerres sans cesse renaissantes entre eux & ces ennemis acharnés de leur République par quelque coup d'éclat qui les mit pour jamais hors d'état de les inquiéter.

Pleins de ce grand objet, ils créerent un conseil de guerre & de marine composé de quinze personnes chargées spécialement de pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire pour continuer la guerre avec chaleur & auxquelles fut donné à ce sujet par les Capitaines un pouvoir sans bornes & indéterminé (*a*). Le premier soin de cette nouvelle chambre fut de songer à équiper une flotte considérable: dans ce dessein elle fit défense à quelque bâtiment que ce fut de sortir des ports de l'Etat avant la fin du mois d'Août, afin de pouvoir les employer pour le service & pour la défense de la République, si l'occasion le requeroit. Elle donna en même tems les ordres nécessaires pour faire couper dans les forêts voisines des bois de construction pour la flotte. Les particuliers avoient un grand nombre de bâtimens tant en mer que sur le Chantier; la République n'en avoit point. Pour y remédier cette chambre ordonna qu'on construisit cent vingt carênes ou carcasses de bâtiment, dont cinquante sur le rivage de Gênes, & le reste dans différens autres endroits de la Ligurie. Elle fit encore plusieurs autres sages réglemens dont l'un portoit qu'à l'avenir il faudroit commander au moins dix galeres pour pouvoir prendre le titre d'Amiral & arborer le pavillon de St. George.

Les Pisans allarmés de ces grands préparatifs qu'ils apprirent par les espions qu'ils entretenoient ouvertement dans Gênes du consentement des Génois (*b*) qui suivant leurs historiens avoient aussi leurs émissaires publics dans Pise, ne

(*a*) Hist. de Gênes par le Chevalier de Mailly Tom. I. L. III. p. 215 & suiv.

(*b*) Anecdotes Gén. & Corf. p. 72. An. 1282. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 91. Ub. Foglietta Gén. Hist. L. V. p. 384.

travailloient pas avec moins d'ardeur à mettre leur marine ſur un pied auſſi reſpectable. Si l'on en doit croire ce qu'on rapporte de l'uſage inoui & bizarre établi dans cette guerre du conſentement réciproque des deux peuples, qui étoit d'entretenir mutuellement des eſpions l'un chez l'autre pour voir ce qui s'y paſſoit, il faut que ces deux peuples vouluſſent affecter réciproquement de ſe braver, de ſe montrer par cette eſpéce de confiance ſinguliere en leurs propres forces, qu'ils ne ſe craignoient point ni l'un ni l'autre & qu'ils vouloient ſe faire la guerre à force ouverte, généreuſement & ſans aucunes embûches. Quoiqu'il en ſoit on dit que les Piſans ſe degoûterent les premiers de cet uſage ridicule. Ils renvoyerent les eſpions Génois chez eux ſans leur faire aucun mal; les Génois en firent de même. Grande leçon de générosité donnée par deux petits Etats aux grandes puiſſances qui ne ſont aucune difficulté de faire mourir les eſpions ſous prétexte que c'eſt un des droits de la guerre.

Sect. III. Hiſtoire de Gênes depuis la révolution de 1257. juſqu'à l'érection du Dogat en 1239.

Nous paſſerons ſous ſilence quantité de petits événemens arrivés pendant le cours de cette guerre, comme les combats particuliers & continuels ſur mer entre les vaiſſeaux des deux peuples, les priſes & les dommages qu'ils ſe firent mutuellement dans toutes les rencontres où ils purent ſe témoigner leur haine & leur acharnement. Ces détails ſont peu intéreſſans & deviendroient faſtidieux par leur uniformité rebutante pour tout lecteur qui n'eſt ni Génois ni Piſan. Nous nous hatons de paſſer à des faits plus importans & plus déciſifs.

1282.

Expéditions diverſes des Génois en Sardaigne & des Piſans en Corſe.

Pendant que les Piſans ſecouroient les Corſes rebelles, les Génois réſolurent de faire auſſi de leur côté une diverſion en Sardaigne où il paroit que leurs ennemis avoient alors plus d'établiſſemens & de poſſeſſions qu'eux. Ils exciterent un ſoulevement dans cette Iſle parmi les habitans ſoumis à la domination des Piſans, attirerent les plus puiſſans de ces inſulaires dans leur parti, & envoyerent pour les ſoutenir dans leur révolte, une flotte de vingt une galeres, qui débarqua dans l'Iſle, dévaſta les poſſeſſions des Piſans, & cauſa les plus grands dommages par terre & par mer à leurs partiſans & alliés. Les Piſans s'en vengerent en Corſe où ils renvoyerent un nouveau renfort de Seize galeres, joignirent leurs troupes à celles du juge de Ginerea, & lui aiderent à rendre aux Génois ravages pour ravages, & pertes pour pertes. Ceux-ci firent partir ſur le champ neuf galeres tant pour ſecourir la Corſe, que pour empêcher un pareil nombre de galeres Piſanes qui portoient de nouvelles troupes dans cette Iſle, d'y aborder; mais les commandans de cette eſcadre ſuivirent mal les ordres qu'on leur avoit donnés & furent forcés de revenir honteuſement à Gênes ſans avoir rempli le but de cette expédition (*a*). Ils furent reçus avec l'indignation & le mépris que méritoit leur mauvaiſe manœuvre; & pour reparer l'ignominie dont ils avoient couvert la République, ainſi que le dommage qui en étoit réſulté, le conſeil de guerre mit auſſi-tôt en mer une flotte de trente quatre galeres dont ſix ſeulement portoient des troupes ſtipendiaires; toutes les autres étoient montées par des Volontaires, tant l'acharnement étoit grand contre les Piſans, & tant cette guerre étoit plutôt une affaire d'honneur & de jalouſie, que d'intérêt entre les deux peuples! Cette flotte

(*a*) Ub. Foglietta Gén. Hiſt. L. V. p. 384 & ſuiv. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. I. p. 217 & ſuiv.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

commandée par Thomas Spinola fit une descente dans l'Isle de Pianosa, en prit les Fauxbourgs, le fort & y fit cent cinquante prisonniers qui furent envoyés à Gênes avec les blessés. Pendant que la flotte des Pisans, composée de cinquante quatre galeres, dirigeoit sa route vers la Sardaigne, croyant y trouver celle des Génois & s'amusoit au siége d'un chateau appartenant à quelques particuliers Génois, Thomas Spinola maître de la mer donnoit la chasse aux navires Pisans, prénoit tous ceux qui lui tomboient entre les mains, faisoit impunément des descentes, des irruptions, des ravages sur les côtes du territoire de Pise. Un Convoi considérable de navires marchands tomba entre ses mains après un sanglant combat, où les galeres qui les escortoient, furent mises en fuite. Content de ces avantages, Thomas Spinola apprenant que les ennemis avoient en mer une flotte nombreuse ne voulant point exposer la sienne fort inférieure en forces, & d'ailleurs fort affoiblie par l'escadre qu'il avoit envoyée à Gênes pour escorter les prisonniers, il reprit le chemin du port après avoir laissé en arriére Guillelmo Ficomaturo un de ses Lieutenans, avec quatre galeres armées en course pour continuer les ravages & excursions sur les côtes Pisanes. Ficomaturo ne cessa de les désoler & entra même dans le port de Pise (situé à deux ou trois lieues de cette ville avec ses galeres, leur ayant fait arborer le pavillon Pisan; à l'aide de ce stratagême il s'y empara d'un bâtiment où il fit quelques prisonniers de marque, parmi lesquels se trouverent deux Sénateurs de Pise, qu'il conduisit à Gênes avec sa proie. Spinola y aborda aussi bientôt après avec sa flotte victorieuse, prit près de mille prisonniers, un butin immense, & en particulier vingt huit mille marcs d'argent, ce qui fait plus d'un million & demi de notre monnoie. Une partie de cette somme fut destinée à l'édification de l'intérieur du port déjà commencée, ainsi que de ce fameux mole, bâti sur des masses énormes de rochers & défendu de tous côtés par un roc inébranlable contre lequel la mer vient briser ses vagues impétueuses. On dit que l'architecte qui conduisit cet ouvrage hardi, se nommoit Marino Boccanegra (*a*); nom connu à Gênes depuis la révolution faite en 1257 par le peuple qui se choisit un Capitaine de ce nom; il est encore fameux dans l'histoire de Gênes par d'autres révolutions auxquelles on le verra présider dans la suite de cette histoire (*b*). Au reste les Génois ne crurent pas pouvoir faire un meilleur usage d'un argent pris sur leurs plus mortels ennemis, que de l'employer à des travaux utiles à l'établissement & à la défense de leur ville, à l'avantage de leur commerce & de le faire servir en quelque façon à cimenter leur puissance & leur souveraineté sur cette partie de la Méditerranée où domine leur port, & où leur ville semble s'élever en Reine.

Dommages causés aux Pisans par la flotte Génoise.

Prises faites par les Génois.

Nouvelle flotte equipee par les Génois.

Ne voulant point paroître inférieurs en forces aux Pisans, les Génois reparurent bientôt en mer avec une nouvelle flotte, égale au moins à celle de leurs ennemis, montée par la plus florissante jeunesse de tous les ordres de l'Etat. Ces volontaires étoient tous richement habillés de Vêtemens de plusieurs couleurs en or & en soie, ce qui formoit un spectacle aussi brillant que magnifique & capable de donner la plus grande idée de l'extrême opulence des Génois. Conrard Doria, fils du Capitaine de ce nom commandoit cette flotte.

(*a*) Anecdotes Gén. & Corf. p. 71 & suiv. An. 1283. Ub. Foglietta L. V. p. 387.

(*b*) Voyez Sections II & IV.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257 jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

A son approche celle des Pisans se retira dans le Port de Fallessia, où elle se retrancha, en ayant fermé l'entrée avec de gros quartiers de rochers. Pendant que Doria l'y tenoit assiégée, quinze galeres Pisanes, de celles qui étoient échappées à Thomas Spinola dans le dernier combat, ignorant ce qui se passoit & faisant voile pour Piombino manquerent de tomber au milieu de la flotte Génoise. Doria les ayant apperçues, laissa vingt deux galeres pour garder l'entrée du port, & se mit à leur poursuite avec le reste de la flotte; mais ayant reconnu leur erreur & le danger où elles se trouvoient, ces galeres prirent promptement la fuite à force de rames & de voiles, & ayant le vent sur les Génoises, elles se sauverent à la reserve de quatre qui tomberent en leur pouvoir; les autres allerent échouer dans les terres & perdirent beaucoup de monde. Les Génoises souffrirent beaucoup du défaut d'eau & furent poussées par les vents contraires au port de Luni, où elles furent retenues pendant quatre jours. La flotte Pisane ayant profité de cet heureux contretems pour sortir sans bruit du port de Falessia & se jeter dans celui de Pise, dont elle ferma l'entrée avec une grosse chaîne de fer, la flotte de Gènes rentra dans son port, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'engager les ennemis à en venir à un combat.

Les deux flottes rentrent dans leurs ports sans avoir rien fait.

C'etoit à qui équiperoit les flóttes les plus considérables, à qui feroit le plus de parade de son opulence & de ses forces. L'Eté de la même année, sans être abattus par toutes les pertes qu'ils avoient faites, les Pisans se mirent en mer avec soixante quatre galeres sous les ordres de Roscio Buzacarino leur Amiral. Ils ne se promettoient pas moins que de mettre toutes les côtes de Gênes à contribution, de resserrer les Génois dans leur port, & de jeter pour les braver, des globes ou boules couvertes d'étoffe couleur de pourpre jusques dans le milieu de leur ville. Ils tenterent en effet une descente à Porto-Vénére mais ils furent repoussés vigoureusement par les habitans de cette Isle, & contraints de se rembarquer promptement avec perte d'environ trois cens hommes. Aussi acharnés que les Pisans & aussi fertiles en ressources les Génois travaillerent jour & nuit à un nouvel armement; & en trois jours de tems le Capitaine Ubert Doria parut à la tète d'une flotte de soixante & dix voiles bien resolu d'obliger les Pisans à en venir à une affaire décisive. On s'attendoit à voir éclore quelques grands évenemens de la rencontre de deux flottes aussi formidables; mais il ne se passa rien de remarquable, par les soins que les Pisans eurent d'éviter les Génois & de se retirer dans leur port. Contens d'avoir éloigné leurs ennemis les Génois en firent autant, la saison ne permettant pas de tenir plus long-tems la mer, parce que la flotte étoit montée en plus grande partie par des Volontaires qui avoient besoin de retourner chez eux pour les vendanges qui approchoient. C'est à quoi se bornerent toutes les expéditions de cette année, pendant laquelle il sortit plus de deux cens galeres hors du port de Gênes.

Tentative inutile des Pisans sur Porto-Vénére.

Les Génois font un nouvel armement.

Les Pisans évitent le combat & les Genois desarment.

L'année suivante plus féconde en grands événemens qu'aucune autre & à jamais mémorable dans les fastes de Gênes, commença heureusement pour cette République par la défaite d'une flotte Pisane de vingt-quatre galeres, qui fut battue sur les côtes de Sardaigne par vingt-deux galeres de Gênes, commandées par Henri Delmare (a). Le combat fut vif & long, mais enfin les

1284. Victoire des Genois sur les Pisans.

(a) Ub. Foglietta Gén. Hist. L. V. p. M. Tom. I. L. III. p. 221 & suiv. 387 & suiv. Hist. de Gênes par le Ch. de

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.*

Pisans furent mis en déroute vers le soir & la victoire demeura aux Génois qui prirent neuf galeres à leurs ennemis. Nous omettrons quantité d'actions peu intéressantes qui se passerent entre les deux peuples dans le cours de cette campagne, une descente inutile des Pisans en Corse ainsi que quelques prises réciproques, & les fréquentes sorties & rentrées des deux flottes souvent sans fruit & sans effet, pour nous hâter de passer à la conclusion de cette guerre & à l'événement le plus décisif & le plus remarquable qui soit jamais arrivé jusqu'ici dans toutes les guerres des Génois avec les Pisans.

Grands préparatifs des Pisans; ils donnent le commandement de leur flotte au Général Morosini Vénitien.

Ces derniers las d'être tant de fois vaincus ou repoussés par leurs ennemis, quoique leurs forces maritimes ne fussent guere inférieures à celles de Gênes, résolurent de faire un dernier effort pour venger leurs pertes & leurs défaites. S'imaginant que leur malheur venoit du défaut de bons Généraux, ils appellerent à leur secours Alberto Morosini, Vénitien, grand homme de mer & d'une expérience consommée & lui offrirent le commandement de leur flotte (*a*). D'autres rapportent même qu'ils le firent leur Podestat, (*b*) si tant est que les Pisans se gouvernassent alors par un Podestat étranger. Comme Morosini avoit beaucoup de crédit & d'autorité à Venise, qu'il étoit même parent du Doge de cette République, lequel avoit alors beaucoup plus de pouvoir qu'aujourd'hui & spécialement celui de faire la guerre & la paix, il y a apparence que la Politique des Pisans avoit encore d'autres vues, en confiant leurs intérêts à un Vénitien de cette considération. Ils se flattoient peut-être qu'ils pourroient, par le moyen de Morosini engager les Vénitiens rivaux & ennemis irréconciliables des Génois comme eux à entrer dans cette guerre & à opérer une diversion en leur faveur; qu'alors Gênes incapable de résister à de si grandes forces réunies, ne manqueroit pas d'en être écrasée. L'événement ne répondit point à leur attente: Morosini accepta l'honneur qu'ils lui faisoient, fut reçu à Pise au milieu des acclamations du peuple, qui le regardoit comme son vengeur; & mérita la confiance des Pisans par les mesures qu'il prit pour mettre leur marine sur un pied respectable, & les préparatifs qu'il leur fit faire pour tourner l'avantage de cette campagne de leur côté; mais il ne leur procura point l'alliance des Vénitiens.

La flotte Génoise étoit occupée à faire le Siége de Sassari Ville de Sardaigne. Les Pisans crurent Gênes sans défenseurs, & voulurent finir la guerre par un coup d'éclat; ils rassemblerent toutes leurs forces, & vinrent à bout d'équiper une flotte de soixante & douze galeres, abondamment pourvue d'armes, de munitions & de machines de guerre, & de tout ce qui étoit nécessaire pour entreprendre un siége. Elle étoit montée par l'Amiral Morosini, Lotto Girardesco fils du Comte Ugolini, le Comte Anselmo, la plus grande partie du Sénat & de la noblesse de Pise, la plus brillante jeunesse de cette ville & de tout son territoire, comme si toute leur République eût voulu s'y embarquer pour frapper un coup décisif. Nous avons déjà remarqué que les deux peuples cherchoient sur-tout à se braver mutuellement, à se piquer par l'étalage de leurs forces & de leur opulence, & qu'ils ne disputoient pas moins d'orgueil & d'ostentation que de haine & de jalousie & d'acharnement.

(*a*) Idem ibidem. Histoir. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. I. p. 92, 93. & suiv.

(*b*) Hist. de Gênes par le Ch. de M. Tom. I. L. III. p. 221 & suiv.

Sect. III: Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Toute cette jeunesse Pisane étoit magnifiquement vêtue; leurs habits, leurs armes étoient tous resplendissans d'or & d'argent; cette pompe avoit plutôt l'air d'un triomphe que d'une expédition militaire. Les Pisans avoient aussi une ample provision de flèches argentées & de globes couverts d'étoffe de pourpre dont nous avons parlé.

Tentative inutile des Pisans sur Gênes; défi qu'ils font aux Génois.

A cette nouvelle les Génois donnerent ordre à leur flotte de revenir promptement de Sardaigne. Dans cet intervalle les Pisans mirent en mer & s'avancerent jusqu'à l'entrée du port de Gênes sans aucun empêchement. Ils tinrent la ville assiégée de ce côté, y lancerent à l'aide de leurs machines, les flèches & globes qu'ils avoient apportés, joignant les outrages aux hostilités, insultant les Génois de toutes les façons, „ & leur reprochant leur lâcheté de „ se tenir ainsi enfermés & tremblans dans leurs murs, ainsi que de vils trou- „ peaux sans oser se mettre en mer & en venir aux mains avec eux". Les Génois se contenterent de répondre à tant d'injures, „ que la lâcheté étoit „ plutôt du côté de ceux qui venoient les assiéger dans leur ville & leur in- „ terdire de sortir de leur port; profitant pour cela du tems où ils étoient sans „ défense & où leurs forces maritimes étoient éloignées, qu'au reste si les „ Pisans avoient du cœur & de l'honneur, ils n'avoient qu'à se retirer dans „ leur port, & leur donner le tems d'équiper une flotte; qu'ils leurs don- „ noient leur parole qu'ils ne tarderoient pas à leur aller présenter le com- „ bat, peut-être plutôt qu'ils ne voudroient & à les faire repentir de leur „ arrogance, ainsi que de l'empressement qu'ils montroient pour le combat: „ qu'on verroit alors lequel des deux peuples avoit le plus de courage & de „ bravoure". Soit que les Pisans acceptassent cette espece de défi ou qu'ils fussent las de perdre ainsi leur tems inutilement devant le port de Gênes, leur flotte se remit en mer & fit voile pour Varragine (*a*).

Les Génois font un armement considérable.

Cependant les Génois jaloux de tenir leur parole aux Pisans, s'y préparoient sans relâche & avec une activité incroyable. Leur flotte revint heureusement de Sardaigne à Gênes, ayant eu un vent favorable & le bonheur d'éviter celle des Pisans; il fut défendu à tous ceux qui la montoient de quitter leur bord, pour mettre plus de célérité dans l'embarquement & le départ. Chose presque incroyable & qui montre l'ardeur que les Génois avoient de combattre les Pisans, comme s'ils eussent eu quelque pressentiment de la victoire qu'ils devoient remporter sur eux, au rapport des historiens Génois en moins d'un jour de tems ils eurent équipé cinquante huit nouveaux bâtimens qui joints aux trente qui étoient revenus de Sardaigne formerent une flotte de quatre vingt-huit galeres. Le commandement en fut donné au Capitaine Ubert Doria; son fils, ceux de son collégue, presque toute la maison des Doria & des Spinola, la principale noblesse de la République, tous ceux qui étoient en état de porter les armes, voulurent partager la gloire de cette expédition. La flotte partit au milieu des acclamations & des vœux des citoyens de tout sexe & de tout âge. Après avoir long-tems cherché inutilement celle des Pisans, elle relâcha à l'Isle de Meloria, située à trois milles du

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. L. V. pag. 389 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tome I. L. I. p. 93 & suiv. Hist. de Gênes par le Ch. de Mailly Tom. I. L. III. p. 222 & suiv.

Sect. III. Histoire de Genes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

port de Pise, sur la nouvelle que les Pisans étoient rentrés dans leur port. Doria y anima encore le courage de ses soldats par un discours véhément & rélatif aux circonstances, auquel toute la flotte répondit avec de grands cris, qu'elle étoit prette à combattre & à mourir pour la défense de la patrie.

Les Pisans se mettent en mer.

Aussitôt que les Pisans sçurent les Génois si voisins d'eux ils se hâterent de remonter sur leur flotte & témoignerent la même ardeur d'en venir aux mains avec leurs ennemis. Au moment de l'embarquement l'Archevêque accompagné de son clergé se trouva sur le pont de l'Arno pour les voir passer & les exhorter à faire leur devoir en braves gens. Comme il leur donnoit sa bénédiction avec une croix d'argent qu'il avoit à la main, il arriva un événement, que les plus superstitieux d'entre les Pisans ne manquerent pas de prendre pour un présage sinistre (*a*). La croix lui échappa des mains & tomba dans le fleuve. Ce fait qui se trouve dans plusieurs historiens étrangers aussi bien que dans ceux de Gênes, est rapporté différemment par d'autres: ils disent que ce fut la croix qui surmontoit l'étendard des Pisans qui tomba dans l'eau; ce qui est indifférent, & revient à peu près au même (*b*). Quoiqu'il en soit, il faut que dans ce tems de superstition il y eut déja des esprits forts ou des incrédules qui fissent profession d'une certaine façon de penser assez libre: car l'on rapporte que plusieurs jeunes gens de Pise s'écrierent tout haut à cette occasion; pour se moquer de ceux d'entre eux qui paroissoient affectés de ce prétendu présage: *à la bonne heure que le Christ soit favorable aux Génois, pourvu que le vent soit pour nous.*

Combat naval entre les Génois & les Pisans, près l'Isle de Meloria.

Les Pisans étant sortis de l'Arno & ayant joint les galeres qui étoient dans leur port, rangerent leur flotte en ordre de bataille, Doria rangea la sienne sur deux lignes, l'une de cinquante huit galeres qu'il mit en face de l'ennemi. Il se mit au centre: Conrard Spinola occupoit la droite du vaisseau Amiral & la galere dite de St. Matthieu qui portoit les enfans & la famille de Doria fut mise à la gauche; il fit cacher l'autre ligne derriere l'Isle de Meloria pour lui servir comme de corps de reserve & tendre en même tems un piege aux Pisans qu'il craignoit d'effrayer & de faire renoncer au combat, s'ils eussent connu la supériorité de sa flotte. Les deux flottes étant en présence, on se disposa de part & d'autre au combat avec la derniere ardeur. Les Historiens ne sont point d'accord sur le nombre des galeres qui composoient les deux flottes: quoique selon quelques-uns, que nous avons suivis, la Génoise fut de quatre-vingt huit galeres & la Pisane de soixante & douze (*c*), il y en a d'autres qui portent la premiere jusqu'à cent trente (*d*) & celle des Pisans jusqu'à cent. Ce nombre peut paroître exagéré: cependant il est assez vraisemblable, parcequ'ils entrent dans le détail du nombre des galeres fournies par chaque ville de l'Etat de Gênes pour son contingent, lequel nombre monte à cinquante huit, qui avec les trente de la flotte revenue de Sardaigne, & quarante équipées par la seule ville de Gênes, forment à peu près le nombre ci-dessus mentionné. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Génois étoient supé-

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. L. V. p. 392. Hist. des Rév. de Gênes, Tome I. Liv. I. p. 94.

(*b*) Anecd. Gén. & Cors. p. 72. An. 1284.

(*c*) 60 Hist. Milanois.

(*d*) Jean Villani Hist. de Florence. Historien presque contemporain.

supérieurs de près d'un tiers aux Pisans & qu'ils remporterent sur eux une victoire des plus complettes, dans cette bataille une des plus mémorables qui se fut donnée jusqu'alors sur mer depuis la fameuse bataille d'Actium, & où ces deux Républiques rivales & aussi ennemies acharnées que Rome & Carthage, combattirent pour la premiere fois avec toutes leurs forces & comme s'il se fût agi de leur destinée.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Quand Doria vit les Pisans trop avancés pour pouvoir reculer, il fit paroître sa seconde ligne. L'aspect imprévû de cette nouvelle flotte déconcerta les Pisans, mais comme il n'étoit plus possible d'éviter le combat, ils se ranimerent & commencerent l'attaque en tombant avec impétuosité sur la flotte Génoise qui les reçut avec la même furie. Les deux peuples combattirent longtems avec tout l'acharnement qu'on pouvoit attendre de ces ennemis & rivaux irréconciliables; leur haine invétérée se montra avec une fureur brutale dans cette fameuse journée, & s'assouvit mutuellement de leur sang. Ils en vinrent presqu'aussitôt à l'abordage & bientôt la mer fut teinte de sang & couverte de flèches, d'armes, de morts, de mourants & de débris de galeres. C'étoit sur-tout à la Capitane ou vaisseau Amiral, que se dirigeoient mutuellement tous leurs efforts; c'est-là que fut le fort du combat. Les deux Capitanes s'attacherent l'une à l'autre, & enfin la Génoise s'étant emparée de la Pisane ainsi que de l'étendard de Pise que portoit un bâtiment, malgré la vigoureuse & opiniâtre résistance des Pisans qui firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour les Génois, & les galeres ennemies forcées de céder à l'ascendant de leur mauvaise fortune, ainsi qu'à la supériorité du nombre, prirent la fuite de toutes parts. Quelques-unes furent coulées à fond; les Génois en prirent vingt-huit; le reste échappa à cette destruction totale, & se refugia dans le port de Pise dans le plus triste état & la plupart dépourvues de combattans. Les Historiens tant Génois qu'étrangers (*a*) s'accordent à dire que la perte des Pisans fut au moins de seize mille hommes, tant tués dans le combat que pris par les Génois. Quelques-uns font monter le nombre des prisonniers à onze mille parmi lesquels se trouva la plus grande partie de la Noblesse Pisane, ainsi que l'Amiral de leur flotte Morosini que les Génois rendirent depuis sans aucune rançon aux Vénitiens qui le réclamerent. Cette défaite donna occasion à ce proverbe usité long-tems dans cette partie de l'Italie, savoir que, *qui vouloit voir Pise, n'avoit qu'à aller à Gênes.*

Défaite mémorable de la flotte Pisane.

Butin que font les Génois dans cette occasion.

D'ailleurs les Génois ne retirerent guere pour le moment d'autre avantage de cette victoire que celui d'avoir humilié l'orgueil de leurs ennemis & détruit leurs forces maritimes. Doria se contenta de brûler quelques machines de bois que les Pisans avoient construites pour la défense de leur port; il remit à une autre expédition la prise de ce port qu'il croyoit inutile & d'une trop longue durée. Empressé aussi de venir étaler ses trophées dans sa patrie, & jouir des honneurs qui l'y attendoient, il en reprit la route avec sa flotte victorieuse, & rentra dans le port au milieu des acclamations de ses concitoyens. Il fut reçu avec les transports les plus expressifs d'une vive allegresse; une foule nombreuse l'appelloit le libérateur & le vengeur de la patrie, le restaurateur de sa gloire. Les captifs Pisans & sur-tout leur Amiral Mo-

Le Capitaine Doria est reçu à Gênes en triomphe.

(*a*) Ub. Foglietta, Jean Villani & autres.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

rosini ne servirent pas peu d'ornement à son triomphe, spectacle dont les Génois ne pouvoient trop rassassier leurs avides regards. On fit des réjouissances publiques, & il fut ordonné qu'à pareil jour, le 6. d'Août on rendroit tous les ans de solemnelles actions de graces au ciel au sujet de cette grande victoire (*a*).

Consternation des Pisans.

Tandis que les Génois nageoient dans la joie, la consternation, la désolation regnoient dans Pise: Les Pisans sembloient avoir été frappés de la foudre; la douleur, le deuil, l'effroi, le désespoir se reproduisoient sous différentes formes dans toutes les places; les vieillards, les femmes, les enfans couroient tremblants çà & là. On eut dit que cette grande & malheureuse ville touchoit à sa derniere heure, & sans doute que si les Génois eussent voulu pousser leurs avantages & profiter de ce premier moment de la consternation de leurs ennemis pour mettre le siége devant Pise, ils s'en seroient rendus maîtres sans peine; mais ils étoient aussi transportés hors d'eux-mêmes par leur triomphe, que les Pisans par leur défaite: ils étoient trop enivrés de leur victoire pour songer à en recueillir les fruits. Au reste cette défaite n'en fut pas moins funeste aux Pisans; ce fut le coup fatal pour cette République qui ne put jamais bien se relever depuis. Il est vrai qu'elle continua encore pendant quelque tems à soutenir la guerre contre les Génois, mais ce ne fut plus que foiblement, en allant toujours en décadence, toujours répoussés ou vaincus, toujours obligés de demander la paix en suppliants, ou d'éviter soigneusement la guerre par des soumissions & enfin entiérement privés de leur port six ans après.

Pise va toujours depuis en décadence.

1288. Paix conclue entre les Génois & les Pisans.

La paix fut conclue entre les Génois & les Pisans le 15 Avril 1288, à des conditions fort onéreuses pour ceux-ci. Ils s'obligeoient à payer neuf mille livres d'argent pesant de dédommagement aux Génois pour les ravages qu'ils avoient fait en Corse, de vuider cette Isle, de rendre les places occupées par le juge de Ginerca, de restituer la ville de Cagliari en Sardaigne, & de plus de payer à différens termes la somme de cinquante mille livres d'argent pesant pour les fraix de la guerre. Mais soit que les Pisans se répentissent d'avoir accepté ces conditions, soit qu'elles fussent réellement au dessus de leurs forces, ils les remplirent si mal, que les Génois saisirent cette occasion d'achever de les écraser. On créa à Gènes un nouveau Conseil de guerre nommé la *Credenza*, composé de quatorse magistrats, auxquels on donna le soin de pousser la guerre contre les Pisans. Ils commencerent par taxer toutes les villes & tous les ports à contribuer à l'équipement d'une flotte de cent vingt galeres & à fournir leur contingent en hommes. Le Conseil de guerre fit ensuite une ligue contre les Pisans avec les Lucquois, les anciens alliés de Gènes qui vinrent assiéger le port de Pise par terre, tandis que les Génois l'attaquerent par mer avec une flotte de quarante galeres, commandée par Conrard Doria qui étoit devenu Capitaine par l'abdication de son pere Ubert en 1286. Les Génois vinrent à bout de s'emparer du port Pisan par leurs ouvrages extérieurs & par leurs machines, sans avoir presque répandu de sang

Renouvellement de la guerre. Destruction du port de Pise en 1290.

(*a*) Ub. Foglietta L. V. p. 392 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. pag. 95 & 96. Hist. de Gênes par le Ch. de M. Tome I. L. III. Anecd. Gén. & Corf. p. 73. An. 1284.

ni donné aucun assaut. Par le moyen du feu ils renverserent une tour d'une hauteur extraordinaire qui lui servoit de défense qui écrasa en tombant presque tous ceux qui la défendoient. Craignant d'éprouver un pareil sort, le reste de la garnison se rendit & livra les autres tours; les Génois les détruisirent toutes, briserent une chaîne de fer énorme dont les Pisans se servoient pour fermer l'entrée de leur port, assouvirent leur haine sur ce port qu'ils détruisirent en partie, & retournerent triomphans à Gênes, emportant avec eux les morceaux de cette chaîne pour servir de monument éternel de leur victoire & de la défaite des Pisans. On voit encore à Gênes quelques morceaux de cette fameuse chaîne suspendus en différens endroits de la ville (*a*). Dans la même expédition les Génois s'étoient emparés de Livourne petite ville alors appartenante aux Pisans, qu'ils détruisirent & ruinerent de fond en comble, à l'exception de l'église. Par la suite des tems cette ville s'est bien rélevée de ses cendres & a donné naissance à une seconde Livourne si fameuse aujourd'hui par son port & par son commerce, qu'elle a pris, pour le commerce, la place de Pise jadis sa Souveraine.

Sect III. *Histoire de* Gênes *depuis la révolution de* 1257, *jusqu'à l'érection du Dogat en* 1339.

Les Génois détruisent Livourne.

Ce dernier exploit des Génois fut proprement le dernier coup que leur haine & leur vengeance porterent à leurs anciens & mortels ennemis. La destruction du port de Pise entraîna celle de la marine, de la navigation & du commerce de cette République. C'est à cette époque que commença réellement sa décadence, ébauchée par la victoire mémorable remportée par les Génois six ans auparavant; c'est à cette époque que doit se rapporter l'origine de la ruine de la puissance maritime des Pisans écrasés par cette derniere défaite, qui mit fin pour jamais à toutes leurs prétentions de jalousie ou de rivalité & de concurrence à l'Empire de la mer avec les Génois, & délivra ces derniers de toutes les inquiétudes que leur avoient données pendant si long-tems ces ennemis dangereux & remuans, ces superbes rivaux. La haine réciproque des deux peuples étoit telle qu'il ne falloit pas moins que la ruine de l'un des deux pour l'éteindre.

Il est tems de revenir à l'histoire particuliere & intérieure de Gênes, & de reprendre le fil des événemens que nous avons interrompu pour suivre jusqu'au bout la guerre avec les Pisans.

Les Capitaines avoient toujours gouverné jusqu'alors avec douceur & avec sagesse l'Etat qu'ils avoient défendu avec gloire & avec courage. A moins que d'être Guelfe, aveuglé par la haine comme ces ennemis irréconciliables qui abhorroient jusqu'à leurs vertus, tout le monde n'avoit que lieu d'être satisfait de l'administration des Capitaines. L'un d'eux, Ubert Doria, rassassié d'honneurs & de gloire, croyant avoir assez fait pour sa patrie & pour sa réputation avoit abdiqué volontairement en 1286 & son fils Conrard Doria ainsi qu'on l'a déjà dit plus haut lui avoit succédé dans cette dignité. (*b*) Depuis quelques années on n'avoit point cessé de continuer l'élection d'un Podestat étranger, qui quoiqu'il fût subordonné aux Capitaines n'en étoit pas moins

(*a*) Anecd. Gén. & Corf. p. 75. sous l'an 1290. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 97. Hist. de Gênes par le Ch. de M. Tom. I. L. III. p. 234. Voyage d'un François en Italie Tom. VIII. Descr. de Gênes. p. 462.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Histor. L. V. p. 395. Anecd. Gén. & Corf. p. 74. an. 1289. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. I. p. 98.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

agréable aux Génois, parce que cette élection leur laiſſoit un ombre de liberté & quelque reſte de l'ancien gouvernement. Le terme de la durée de l'adminiſtration des Capitaines étant expiré en 1288, le peuple ſatisfait d'eux en prolongea encore la durée pour cinq ans; mais ſoit politique & diſſimulation ſoit eſprit de modération, les Capitaines s'obſtinerent à ne vouloir accepter cette prolongation que pour trois ans. Cette modération réelle ou affectée de leur part, ne deſarma pourtant point la haine ni l'envie des Guelfes, qui, comme tous les factieux & mauvais citoyens, peu ſoucieux du bien de l'Etat, heureux ſous l'adminiſtration de leurs adverſaires, n'avoient en vue que leurs intérêts & vouloient s'emparer du gouvernement. Les Fieſques & les Grimaldi, leurs chefs, s'unirent avec quantité d'autres familles puiſſantes, & prirent enfin les armes quand ils ſe crurent aſſez forts pour opérer une révolution & renverſer la puiſſance des Capitaines. Cette nouvelle tentative réuſſit mal. Preſſés de toutes parts & défaits, ils furent obligés de chercher un azyle dans la cathédrale où ils auroient été bientôt forcés, un peuple furieux qui ſans reſpect pour la Majeſté du lieu, mit le feu aux portes de l'Egliſe à deſſein d'en faire ſortir ces factieux ou de les y conſumer, ſi l'entremiſe des gens de bien, des citoyens ſenſés, qui interpoſerent leurs bons offices pour appaiſer ce différend, & la bonté même des Capitaines ne les euſſent tirés de ce danger & n'euſſent appaiſé la multitude. Les Capitaines uſerent modérément de ce nouvel avantage, & ſe contenterent de punir le lendemain par l'exil quatre des plus factieux.

Les Capitaines ſont prolongés dans leurs places pour trois ans.

Troubles excités par les Guelfes, dont les Chefs ſont punis d'exil.

Cependant l'année d'après voyant par tous les efforts & les complots qui ſe faiſoient de tems en tems contre eux, qu'il étoit impoſſible d'accoutumer à un joug permanent & durable les Génois dont le caractere remuant, inconſtant & volage commençoit à ſe laſſer de leur autorité; ils réſolurent de s'en déſaire volontairement & avant que d'y être contraints. Ils y furent ſur-tout déterminés par les prieres & les conſeils de leurs parens qui les engagerent à déſarmer l'envie, à prévenir des troubles funeſtes pour la République par leur retraite. „ Abdiquez, leur diſoit-on, abdiquez des places qui vous ren-„ dent malgré vos ſervices l'objet de la jalouſie & de la haine de leurs con-„ citoyens; les Génois ne veulent point de maîtres; en chériſſant vos talens „ & vos vertus ils abhorrent votre pouvoir". Ayant formé ce généreux deſſein ils le firent connoître & déclarerent publiquement qu'ils ſe démettroient de leurs charges le jour de Saint Simon & de Saint Jude de l'année ſuivante (*a*).

1291. Les Capitaines abdiquent volontairement.

Ils tinrent parole & abdiquerent en effet au jour marqué au milieu des applaudiſſemens & des acclamations de leurs concitoyens. Il avoit été décidé auparavant par Simon Spinola & Ubert Doria, pere du Capitaine, citoyens connus par leur ſageſſe & par leur expérience auxquels on avoit donné pouvoir de changer & régler la forme du gouvernement de l'Etat, qu'on éliroit dorénavant chaque année un Capitaine étranger qui jouiroit de la même autorité dont avoient joui les Capitaines & que tous les emplois & honneurs, toutes les places & dignités de la République ſeroient également partagés entre les nobles & les plébéiens. Il fut en outre reglé qu'on continueroit comme

On élit un Capitaine étranger.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hiſtor. L. V. p. 398 & ſeq.

ci-devant à élire un Podestat étranger qui seroit subordonné au Capitaine. Le premier Capitaine étranger fut Lanfranco Suardo citoyen de Bergame, ainsi que ceux qui lui succéderent les trois années suivantes (*a*). Cependant cet usage fut souvent interrompu & repris: les Capitaines étrangers ne furent pas long-tems à la tête du gouvernement; les chefs des Gibelins eurent encore l'adresse de s'en emparer plusieurs fois. Ainsi la forme du gouvernement varia par une suite de l'inconstance ordinaire aux Génois & de l'ambition des deux partis, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Sect. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

Je remarquerai ici en passant que la douceur & l'équité de l'administration des Capitaines, & la générosité de leur abdication effacerent presque la tache de leur usurpation. Ils quitterent & renoncerent généreusement à un pouvoir usurpé, après l'avoir sagement & heureusement exercé pendant plus de vingt années, toujours pour le bien & la gloire de leur patrie; bel exemple donné à des Princes légitimes par des citoyens usurpateurs. Les Guelfes même étoient obligés de convenir qu'on n'avoit jamais eu à se plaindre de leur gouvernement, qu'il avoit été de toutes façons une époque glorieuse pour les Génois & qui dut leur être d'autant plus précieuse que ce fut pendant ce tems qu'arriva la défaite totale de leurs plus irréconciliables ennemis, défaite si mémorable dans leurs fastes & qui fut due en partie aux sages mesures de la vigilance, au zele & au courage des Capitaines. Après avoir asservi leur patrie par leur ambition & par leurs intrigues, l'avoir assujettie au dedans ils sçurent la défendre au dehors contre tous les ennemis, la préserver du joug du Roi de Sicile, la faire triompher des Pisans, & la couvrir de gloire & d'honneur. Les hommes turbulens, les citoyens factieux, ceux qui sont dangereux pour la liberté de leur patrie, qui ont le moins de qualités civiles possédent ordinairement les vertus militaires dans le plus haut degré. Utiles à l'Etat pendant la guerre, ils y déploient, ils y font briller leurs talens; ils tournent contre les ennemis de l'Etat ces talens trop rédoutables en tems de paix, & dont ils ne se servent qu'à exciter des factions & des troubles, à nouer des intrigues, à machiner des complots. Pour de pareils hommes la guerre est une distraction utile & nécessaire. C'est ce dont toutes les Républiques font l'expérience: c'est ce que Gênes éprouva dans ses Capitaines, ainsi que dans presque tous ceux de ses citoyens qui, soit antérieurement, soit par la suite, s'efforcerent de l'assujettir.

Il paroît que dès ce tems là on avoit déjà quelques idées d'un nouveau monde & que l'on cherchoit à le découvrir. Il n'est pas surprenant que les Génois, peuple entreprenant, bon marin, à la fois guerrier & négociant, aussi amoureux de la gloire que de l'intérêt, animé de l'esprit de lucre qui est fils de celui du commerce, aient fait quelques tentatives dès le XIII. Siécle pour découvrir un pays qu'ils s'imaginoient sans le connoître si riche & si avantageux pour leur négoce, d'autant que le mauvais état des affaires des chrétiens en Syrie ayant porté un funeste coup à leur commerce, ils étoient obligés de se tourner d'un autre côté & de chercher de nouveaux débouchés (*b*).

(*a*) Anecd. Gén. & Cors. p. 75. an. 1291 Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 100 & suiv.

(*b*) Ub. Foglietta L. V. p. 399. Anecd. Gén. & Cors. p. 76. ann. 1291. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. III. p. 236.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

Deux Génois entreprennent sans succès de decouvrir le nouveau monde.

Deux Génois d'un nom distingué Tedisio Doria & Ugolini Vivaldi s'embarquerent cette année sur deux galeres & partirent de Gênes malgré tous les efforts que firent pour les en détourner leurs parens & leurs amis qui n'espe-roient plus de les revoir, dans le dessein de s'ouvrir une nouvelle route vers les Indes occidentales, entreprise qui étoit regardée alors comme insensée & périlleuse suivant les lumieres bornées des hommes qui jugent impossible ce dont ils ne comprennent pas la possibilité, ou nient l'existence de ce qu'ils ne connoissent pas. Le tems à pourtant demontré la possibilité de cette découverte dont la gloire étoit destinée à un Génois (*). Mais les tems n'en étoient pas encore arrivés: cette tentative, la premiere peut-être qu'on eût faite jusqu'alors, fut sans succès & l'on n'eut jamais aucune nouvelle depuis de ces deux avanturiers téméraires & malheureux. Cette découverte glorieuse, je n'ose dire utile à cause des maux immenses qu'elle a causés aux deux mondes, aux vaincus comme aux conquérans, sembloit reservée à ce siécle fameux par la renaissance des Arts & des Lettres en Europe. Ce ne fut que dans le siécle d'après, que Christophe Colomb fit la découverte de cette partie du monde, & un Florentin lui donna son nom; exemple éclatant de l'injustice & de l'inconséquence humaine!

Prise d'Acre. Pertes des Génois.

Les affaires des Chrétiens alloient tous les jours en déclinant en Syrie: ils en furent totalement chassés cette année, malheur qu'ils se devoient imputer à eux-mêmes, & dont leur mésintelligence, leur jalousie, leurs haines mutuelles, leurs dissentions intéressées furent les principales causes. Cet événement fut d'autant plus affligeant & plus malheureux pour les Génois en particulier, qu'ils avoient des établissemens considérables dans cette contrée, qui leur avoient couté beaucoup de dépenses, de fatigues, de sang & de travaux. La prise d'Acre leur en enleva à la fois tous les fruits. Cette ville fut prise d'assaut cette année par le Soudan de Memphis, qui y massacra ou mit en partie dans les fers plus de trente mille Chrétiens qui s'y trouverent en état de porter les armes. Dans ce désastre deux galeres Génoises sauverent par leur diligence le Roi de Chypre & de Jérusalem, une partie des Seigneurs de sa cour & quantité de Chrétiens qu'elles embarquerent, & auxquels elles fournirent le moyen d'échapper à la destruction générale. La prise d'Acre jeta tant de consternation & de terreur parmi les Chrétiens qu'ils abandonnerent Tyr & les autres villes qu'ils possédoient en Syrie pour se retirer dans l'Isle de Chypre (†).

(*) Cela est d'autant moins surprenant que les Génois, les Vénitiens & les Florentins (qui avoient pris la place des Pisans) étoient presqu'alors les seules nations commerçantes par mer, les seules qui entreprissent de longs voyages, & les seules à qui une longue expérience & leurs connoissances maritimes pussent donner l'envie de faire de pareilles découvertes. Il falloit enfin que cela leur réussit: mais auparavant combien de tentatives infructueuses, qu'on ignore, & aussi malheureuses que celle que nous rapportons!

(†) Cet événement fut sur-tout très-préjudiciable aux Génois, outre le commerce considérable qu'ils faisoient alors en Syrie & qu'ils perdirent, ils se virent encore privés d'un grand objet de profit pour eux. Comme ils étoient presque les seuls alors, ainsi que les Vénitiens & les Pisans, qui au moyen de leurs marines considérables fussent en état d'entreprendre de longs voyages par mer, ils étoient en possession, ainsi que les deux peuples ci-dessus nommés, de passer dans leurs navires tant les Croisés que les

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Guerre avec les Catalans.

La fortune suscita cette année une nouvelle guerre aux Génois: ce fut avec les Catalans, ennemis peu redoutables pour les vainqueurs des Pisans, mais cependant plus funestes pour eux peut-être, que des ennemis plus puissants, par le tort considérable qu'ils faisoient à leur commerce & à leur navigation par leurs courses & leurs pirateries, genre de guerre où les Catalans étoient alors fort exercés. Ils commencerent les hostilités cette année par la prise d'un navire Génois qui leur fut bientôt repris. Mais les sources de cette guerre ainsi que du juste ressentiment des Génois contre eux, étoient beaucoup plus anciennes. Dans la guerre précédente avec les Pisans, les Catalans leur avoient donné différens secours contre les Génois, & les avoient secondés dans plusieurs expéditions en Corse & en Sardaigne (*a*). A peu près dans le même tems (en 1282) Pierre III. Roi d'Arragon étant venu à bout de chasser entiérement les François de la Sicile après le fameux massacre qui s'en fit à Messine, connu sous le nom des Vêpres Siciliennes, les Catalans profiterent de cette occasion pour tomber sur les Génois qui comme on sait y avoient beaucoup d'établissemens, & leur causer beaucoup de dommages. Nous remarquerons ici que les Génois qui pardonnoient rarement les offenses qu'ils avoient reçues, trouverent dans cette circonstance une occasion de

(a) Ub. Foglietta Gen. Histor. L. V. I. L. I. p. 101. Hist. de Gênes à l'en-
p. 400. Hist. des Révol. de Génes Tom. droit cité.

Pelerins ou Voyageurs qui s'embarquoient pour la terre sainte, ou qui en revenoient en Europe. Comme le passage étoit continuel dans ce tems, où ces sortes de voyages étoient une espece de fureur épidémique, il devint sur-tout une des sources de la richesse de ces trois nations commerçantes, qui faisoient payer ce passage assez cher & qui en retiroient un profit immense. Pour donner une idée de la façon de penser & des mœurs de ce tems-là ainsi qu'il est du devoir d'un historien, qui ne doit pas se borner uniquement à raconter des révolutions, des prises, des saccages de villes, des batailles gagnées ou perdues & toujours sanglantes pour les deux partis, triste & funeste emploi! mais qui doit aussi écrire l'histoire de l'esprit humain & des différentes formes & combinaisons sous lesquelles il se montre & se reproduit en différens pays, nous rapporterons l'Anecdote suivante propre à faire connoître le génie de ces trois nations. Quelques historiens la mettent sur le compte des Genois; d'autres ne nomment pas celui de ces trois peuples auquel le fait arriva. Nous observerons la même retenue & nous nous garderons bien d'attribuer témérairement ce trait à l'un des trois, avec d'autant plus de raison qu'il n'est pas honorable. On rapporte que vers la fin du XIII. Siécle lorsque les Chrétiens furent chassés de la Syrie & obligés de l'abandonner, quantité de bâtimens vinrent pour embarquer cette multitude que les Sarrazins leur remirent. Ces barbares virent avec surprise que cette flotte se préparoit à mettre à la voile tandis qu'il restoit encore à terre une foule considérables de femmes, d'enfans & de vieillards qui versoient des torrents de larmes & jetoient les hauts cris, suppliant à Génoux les conducteurs de ces batimens de permettre qu'ils y montassent. Les Sarrazins s'informerent de la raison pour laquelle on ne les embarquoit pas; ayant appris que c'étoit parce qu'ils n'avoient pas de quoi payer leur passage, & que l'avarice de leurs freres & de leurs concitoyens les condamnoit à mourir dans une terre étrangere & à rester dans les fers de leurs ennemis, ils furent si indignés de la barbarie & de l'inhumanité avec laquelle les Chrétiens en usoient avec leurs pauvres freres qu'ils aimoient mieux abandonner à la merci de ceux qu'ils traitoient de Barbares, que de les repasser gratis dans leur patrie, qu'ils obligerent ces conducteurs avides d'embarquer dans leurs vaisseaux toute cette multitude de malheureux, & de les passer sans aucune rétribution; menaçant, s'ils le refusoient, de mettre le feu à leurs bâtimens, & de les faire tous esclaves. Belle leçon d'humanité donnée à des Chrétiens par des infidéles!

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

fe venger de Charles d'Anjou qui étant Roi de Sicile avoit voulu, de concert avec les Guelfes, fe rendre Souverain de leur République. Par une fuite de la révolution arrivée en Sicile ce Prince ayant été forcé de renoncer à ce Royaume, & de fe retirer à Naples, dont il étoit également Roi, Charles II. fon fils s'étant adreffé aux Génois en 1292 pour qu'ils l'aidaffent à rentrer en poffeffion de la Sicile après la mort de Pierre d'Arragon, foit politique, foit vengeance, les Génois refuferent à ce Prince le fecours qu'il leur demandoit, quoique le Roi de France Philippe fon parent s'entremît auffi pour appuyer fa demande & eût envoyé à Gênes un député pour cet effet (*a*).

1292. *Les Génois refufent des fecours à Charles II. Roi de Naples.*

Continuation de la guerre avec les Pifans & avec les Catalans.

Pour en revenir à la guerre avec les Catalans, qui mérite plutôt le nom d'un brigandage ouvert, que celui d'une guerre, elle dura plufieurs années & fut trop ftérile en événemens remarquables, pour que nous entrions ici dans aucun détail à ce fujet. Une matiere plus intéreffante va s'offrir à notre attention & ouvrir une plus vafte carriere à la vertu belliqueufe des Génois. D'autres ennemis plus propres à l'exercer & bien plus redoutables, d'anciens ennemis, des rivaux puiffants & acharnés avec qui ils s'étoient déjà mefurés plufieurs fois, prirent la place des Pifans, trop foibles déformais pour attirer fur eux les armes & l'attention des Génois, & les Catalans trop peu dignes de les occuper long-tems.

1293. *Quatrieme guerre avec les Vénitiens.*

A peine les Génois étoient-ils en repos de ce côté, qu'ils fe virent obligés d'en venir aux mains avec les Vénitiens. Ces derniers furent les aggreffeurs & commencerent les hoftilités par la prife de quelques galeres Génoifes qu'ils refuferent de rendre; prétexte qu'ils étoient bien aifes d'avoir & de donner aux Génois pour recommencer la guerre. Outre leur vieille haine, leur jaloufie, leur rivalité d'intérêts, de commerce & de puiffance maritime contre les Génois, les feuls qui leur difputaffent alors, par leurs flottes nombreufes, l'Empire de la mer, il y a apparence que les avantages confidérables que les Génois venoient de remporter fur les Pifans, les fruits qu'ils retiroient déjà & qu'ils devoient retirer encore par la fuite de cette victoire, le dégré de puiffance & de grandeur où Gênes étoit alors montée, les progrès de fon commerce, fes forces maritimes, fes flottes formidables (*) redoubloient encore la jaloufie des Vénitiens, leur donnoient encore plus d'ombrage & d'inquiétude que jamais, & leur faifoient craindre qu'après la ruine de Pife, Gênes victorieufe ne portât plus loin fes projets & fon ambition. Ils n'avoient point redouté Gênes & Pife rivales l'une de l'autre, combattant entre elles à forces égales & occupées à s'affoiblir, à fe détruire mutuellement; on a vu ci-

(*a*) Idem ibid.

(*) Gênes étoit alors parvenue au plus haut dégré de puiffance & de forces où elle foit jamais montée, au moins du côté de fa marine, car il y a eu des tems où elle a été plus riche en établiffemens & en poffeffions, où fon territoire a été plus vafte & plus étendu. Si l'on en croit les hiftoriens, pendant les fept ans qu'avoit duré fa derniere guerre contre les Pifans cette République avoit mis en mer fix cens vingt-fept bâtimens de différens noms & de différentes formes. Sa population non moins confidérable alors, lui fourniffoit fuffifamment de quoi armer & monter fes flottes nombreufes, dont quelques-unes devoient porter au moins 40000 hommes. Ub. Foglietta Lib. VI. pag. 401 & alibi.

ci-devant la politique des Vénitiens soigneuse de tenir la balance égale entre les deux peuples, aller jusqu'à fournir du secours aux Génois qu'ils haïssoient, contre les Pisans qui, plus heureux alors, sembloient prêts à accabler Gênes. Les choses avoient bien changé de face & la politique des Vénitiens changea avec les circonstances. Ils ne balancerent pas à tourner leurs armes contre les Vainqueurs de Pise. Si Vénise ne les avoit pas craint auparavant, elle commença alors à les craindre réellement, à les regarder aussi de son côté comme des rivaux formidables, & à songer sérieusement à s'opposer à leurs progrès. Les Génois n'étoient pas moins animés contre les Vénitiens. Il y avoit long-tems que ces derniers, sans égard pour la treve tant de fois inutilement renouvellée avec eux, (& qui n'étoit même pas encore expirée lorsque la guerre se ralluma) troubloient la navigation des Génois par leurs hostilités, faisoient des insultes à leur pavillon & pilloient même quelquefois leurs bâtimens. On en a donné précedemment plusieurs exemples, ainsi que de la modération politique avec laquelle les Génois eurent la prudence d'en agir à cet égard dans plusieurs rencontres où ils eurent l'avantage. Trop occupés alors par leur guerre avec les Pisans pour pouvoir tirer vengeance de toutes ces injures, les Génois furent forcés de les dissimuler, ou au moins d'attendre l'occasion de se venger. Pise une fois vaincue, les Vénitiens ne tarderent pas à la leur donner & les Génois à la saisir & à tourner toutes leurs pensées contre eux.

SECT. III. *Histoire de* Gênes *depuis la révolution de* 1257, *jusqu'à l'érection du Dogat en* 1339.

Les Vénitiens rompent la treve.

Quelqu'irrités cependant que les Génois fussent contre les Vénitiens, quelque disposés qu'ils fussent à recommencer la guerre, soit politique, soit attention à mettre la raison & le droit de leur côté, ils ne voulurent point s'écarter du plan qu'ils s'étoient tracé précédemment, & voulurent attendre pour se venger que la treve avec les Vénitiens fut expirée: elle devoit encore durer deux ans. Résolus de ne donner à leurs ennemis aucun sujet de plainte ou de reproche, ils s'abstinrent avec tout le soin possible d'en venir aux mains avec eux, & ne combattirent même souvent que malgré eux & qu'autant qu'ils y furent contraints pour leur propre défense. C'est d'après ce plan que sept galeres marchandes de Gènes ayant été attaquées par quatre galéasses Vénitiennes armées en guerre firent tout ce qu'elles purent pour éviter le combat & ne s'y déterminerent enfin qu'étant forcées d'en venir aux dernieres extrêmités & qu'après avoir inutilement réclamé la treve & la foi publique. Les Génois furent vainqueurs & prirent les galéasses Vénitiennes; mais tout l'usage qu'ils firent de leur victoire fut de les laisser aller avec tous leurs effets & équipage en leur reprochant de les attaquer ainsi contre la foi des traités & de rompre la treve qui subsistoit encore entre eux. Les Génois en avoient déjà usé ainsi précédemment. Les Vénitiens ne furent point sensibles à cette nouvelle marque de modération de leur part; loin de l'apprécier comme ils devoient, la conduite des Génois augmenta encore leur orgueil & leur arrogance, l'attribuant à leur lâcheté, ou à leur foiblesse. Ils s'en crurent redoutés, ils les mépriserent & voulurent les braver. Les Génois se plaignirent; on envoya de part & d'autre quatre Députés à Crémone pour y tenir un congrés. Il n'y fut rien décidé, parceque les Vénitiens se jouoient des Génois & les amusoient en feignant de désirer la continuation de la paix avec autant de bonne foi qu'eux. Non contens de cela, les Génois envoyerent encore des Députés à Vénise pour faire connoître au Doge la droiture de

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

leurs intentions, & que si on rompoit la treve, il n'y avoit aucune faute de leur part, ayant fait tout ce qui dépendoit d'eux pour éviter la guerre (*a*). Toutes les mesures de leur prudence furent inutiles, & ils furent obligés de prévenir l'expiration de la treve. Les Vénitiens vouloient la guerre, & peu de tems après de nouvelles hostilités de leur part, de nouvelles prises qu'ils firent aux Génois & qu'ils refuserent de leur rendre, accompagnant leur refus de bravades & de menaces outrageantes, allumerent tout-à-fait le ressentiment des Génois qui ne gardant plus de mesures, ne pensant plus à la treve, songerent tout de bon à repousser la force par la force, & à se venger de tant d'outrages accumulés, les deux peuples prirent les armes avec une égale fureur & firent de part & d'autre les plus grands préparatifs. Voilà quelle fut l'origine de cette guerre si longue à cause de ses suites, si onereuse & si funeste pour les deux Républiques, pour les vainqueurs comme pour les vaincus. Les commencemens en furent heureux pour les Génois, présage favorable pour la suite. Ils débuterent par un avantage considérable que leur flotte commandée par Nicolas Spinola, leur Envoyé à la cour de Constantinople remporta dans le Levant sur celle des Vénitiens, de beaucoup supérieure à la sienne, & qui l'obligea en quelque façon d'en venir aux mains, l'ayant poursuivi à outrance & serré de si près qu'il n'y avoit plus d'autre moyen d'échapper à ce mauvais pas, que d'accepter le combat. La victoire fut des plus complettes pour les Génois, qui, n'ayant que vingt galeres, en prirent vingt cinq à leurs ennemis & mirent le reste en fuite (*b*).

1294. *Victoire remportée par les Génois.*

En abattant l'orgueil des Vénitiens cette défaite irrita encore leur ressentiment, auquel se joignit un nouvel intérêt, l'ardeur de la vengeance. Les Génois sachant bien que leur victoire ne feroit qu'augmenter l'acharnement des Vénitiens, s'attendoient à voir fondre bientôt sur eux toutes leurs forces. Ils firent les dispositions nécessaires pour leur faire tête. L'aspect du danger dont la République étoit menacée, fit son effet ordinaire sur ses citoyens, & les engagea à travailler de concert à sa défense. Les Guelfes même & les Gibelins gagnés par les prieres & les exhortations de Jaques de Varragine, archevêque de Gênes (*c*), oublierent pour quelque tems leurs vieilles querelles & consentirent enfin en 1295 à mettre une fin momentanée aux dissentions cruelles qui les partageoient depuis plus de cinquante ans, pour unir leurs efforts à ceux de leurs concitoyens, afin de repousser l'ennemi commun. Quelle est la force victorieuse de l'amour de la patrie dans une République! Il triompha cette fois de la haine mutuelle & de l'ambition de deux partis les plus acharnés & les plus obstinés dont il soit parlé dans l'histoire d'Italie (*d*).

1295. *Les Génois & les Vénitiens se défient mutuellement.*

Attribuant l'échec qu'ils avoient reçu à la lâcheté du commandant de leur flotte, les Vénitiens jurerent hautement de s'en venger & se vanterent qu'ils entreroient au premier jour avec une flotte considérable jusques dans la mer de

(*a*) Ub. Foglietta Gen Histor. Lib. VI. p. 402 & seqq. Hist. des Révol de Gênes. Tom. I L. I. p. 104 & suiv.

(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. III. p. 238 & suiv.

(*c*) Le même qui a continué les Annales de Caffaro.

(*d*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 403. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv III. p. 239 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. I. p. 105 & suiv.

Gênes & qu'ils viendroient assiéger & resserrer leurs vainqueurs dans leur port. Rendant bravade pour bravade les Génois firent remercier les Vénitiens de ce qu'ils leur vouloient fournir une occasion de signaler leur bravoure & leur firent savoir, „ qu'ils se trouveroient dans tel tems (qu'ils leur indiquoient) „ avec leur flotte dans la mer qui baigne les côtes de la Sicile qu'ils avoient „ choisie à cause qu'elle étoit également distante & à la portée de l'un & l'au- „ tre peuple, pour le champ de bataille où devoit se vuider leur querelle, „ & qu'ainsi si les Vénitiens avoient du cœur, ils n'eussent qu'à s'y rendre „ aussi avec leur flotte au tems marqué ; qu'ils y mesureroient leurs forces, „ & qu'on verroit lequel des deux avoit le plus de courage & de droit à l'em- „ pire de la mer". Non moins braves que les Génois les Vénitiens accepterent cette espece de cartel ou de défi (*). Tandis que les deux peuples se bravoient mutuellement & étoient occupés à faire les plus grands préparatifs, le Pape Boniface VIII. s'empressa de prévenir les suites d'une guerre qui menaçoit de devenir de plus en plus sanglante & terrible ; mais ses efforts & ses exhortations paternelles furent inutiles, tant étoit grand l'acharnement des deux peuples.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Les Génois font un armement considerable.

Les Génois avoient équipé en un mois de tems deux cens galeres; mais soit faute d'avoir assez de monde pour les monter, soit qu'ils jugeassent ce nombre trop considérable, ils le réduisirent à cent soixante. Cette flotte étoit commandée par Ubert Doria, ce même citoyen fameux par ses exploits sur mer & par la défaite des Pisans, & ci-devant Capitaine avec Ubert Spinola. Jaques de Varragine archevêque de Gênes & témoin occulaire rapporte dans sa continuation des Annales de Gênes par Caffaro, que sans compter la chiourme, chaque galere portoit deux cens vingt combattans, ce qui forme le nombre de trente cinq mille deux cens hommes, dont huit mille étoient habillés avec une magnificence extraordinaire, & tous brillans d'or & de pourpre; (*a*) ce qui montre ainsi qu'on l'a vû aussi dans la guerre avec les Pisans, le grand soin que ces deux nations rivales qui vouloient se braver, avoient de faire étalage de leurs richesses & de leur opulence en toute occasion. Si au nombre des combattans, on joint celui des rameurs, qui ne pouvoit guere être moindre, on trouvera que la flotte Génoise portoit plus de soixante mille hommes, & on aura lieu de s'étonner en voyant ce qu'étoient alors les forces militaires de cette République & combien elles sont aujourd'hui déchues & réduites à peu de chose.

Les Génois attendent inutilement les Vénitiens avec leur flotte.

Fidéles à leur parole, les Génois se trouverent sur les Côtes de Sicile avec leur flotte au tems marqué; elle y resta dix-huit jours à l'ancre, attendant celle des Vénitiens; mais au bout de ce tems, voyant que leur flotte ne paroissoit point & que l'hiver approchoit, fatigués d'attendre, les Génois s'en retour-

(*a*) Ub. Foglietta Gén. Hist. L. VI. p. 404. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tome I. L. III. p. 239.

(*) Ces Républiques étoient alors dans l'usage de se donner de pareils défis, puissantes sur la mer, elles la choisissoient toujours pour le Théâtre de leurs guerres. Les Génois avoient donné à peu près un pareil défi aux Pisans en 1284. Les deux peuples s'étoient aussi bravés & défiés réciproquement en se permettant mutuellement d'entretenir des espions & émissaires publics l'un chez l'autre.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

nerent dans leur port, croyant avoir assez fait pour leur gloire & avoir rempli leurs engagemens. Piqués cependant de voir que les Vénitiens s'étoient moqués d'eux, & les avoient entraînés inutilement dans la dépense d'un armement si considérable, ils attribuerent leur manque de parole à la crainte & crurent à leur tour qu'ils avoient inspiré la terreur à leurs redoutables ennemis, qui n'avoient osé se mesurer avec eux.

1296.

Nouveaux troubles domestiques.

Cette confiance rétablit la sécurité dans Gênes, mais en même tems elle y réveilla les troubles & les dissentions intestines (*a*). Le danger commun les avoit suspendues un moment & avoit engagé les Guelfes & les Gibelins à faire violence à leur haine mutuelle, à se réunir pour la défense de leur patrie; le danger ayant cessé, ainsi que la crainte qu'inspiroit un ennemi étranger, ils tournerent de nouveau leurs armes contre eux-mêmes; les anciennes querelles de ces deux factions irréconciliables furent bientôt rallumées. Elles éclaterent de nouveau au commencement de cette année avec d'autant plus de force qu'elles avoient été quelque tems comprimées. Les Guelfes attaquerent les Gibelins. Il se donna entre eux au milieu de Gênes un sanglant combat où beaucoup de Citoyens distingués périrent & où les Gibelins demeurerent vainqueurs. Les Chefs de la faction Vaincue furent contraints de sortir de la Ville. L'ambition une fois assouvie & satisfaite, s'éteint quand elle ne rencontre plus d'obstacles, ou ne trouve plus de matiere; mais bientôt elle renaît comme de ses cendres & ne sauroit demeurer paisible, ni s'accoutumer à l'égalité. Par un effet ordinaire de l'inconstance des hommes qui désirent, dédaignent ce qu'ils ont désiré avec ardeur, & recherchent avec empressement ce qu'ils ont rejeté, les Spinola & les Doria s'empresserent de profiter de la circonstance de l'avantage de leur parti, pour faire remettre leurs familles en possession des charges que leurs chefs avoient paru abdiquer volontairement quatre ans auparavant. Le prétexte dont ils se servirent pour les reprendre fut que le desir de procurer la tranquillité publique avoit été le but de leur démission, mais que s'étant trompés & voyant que, loin d'avoir rempli ce but, leur démission n'avoit que contribué à fomenter de nouveaux troubles, ils jugeoient que le meilleur moyen de maintenir cette tranquillité si précieuse étoit de les rétablir dans leurs charges; c'est-à-dire de leur donner toute l'autorité & d'ôter toute égalité entre eux & leurs adversaires. Il est vrai que les chefs de ces deux puissantes familles se contenterent de les remettre en possession de ces charges & d'y faire rétablir leurs enfans (*b*). On suivit ce conseil intéressé & on créa Capitaines du peuple ou de Gênes Conrard Doria & Conrard Spinola fils des Capitaines précédens, & dont le premier même l'avoit déjà été. Il ne fut plus question du Capitaine ni du Podestat étrangers, toute l'autorité fut remise entre les mains de nouveaux Capitaines qui par là se trouverent seuls chefs de l'Etat.

Les Guelfes sont vaincus & obligés de sortir de la ville.

Conrard Doria & Conrard Spinola sont créés Capitaines.

Les troubles civils sont appaisés par ces changemens.

Cette révolution utile dans la conjoncture, ramena la tranquillité dans Gênes. On ne s'occupa plus qu'à continuer la guerre avec vigueur contre les Vénitiens. Ils venoient de mettre en mer une flotte formidable avec laquelle ils se disposoient à venir dévaster les côtes de l'Etat de Gênes. A cette nouvelle

(*a*) Anecd. Gén. & Corf. p. 76. Ann. 1296.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 404 & 405. Anecd. Gén. & Corf. p. 77. ann. 1299.

les Génois équiperent promptement une flotte de soixante cinq galeres, qui sortit du port, commandée par Gando del Mare, pour chercher celle des Vénitiens, mais inutilement, vû qu'elle s'étoit retirée dans ses ports, ce qui obligea la flotte Génoise de rentrer aussi dans le sien. C'est ce qu'attendoient les Vénitiens. Ils remirent tout aussitôt à la voile, & firent plusieurs descentes en différens endroits de l'Etat de Gênes qu'ils ravagerent. Les Annales de Vénise font encore mention de quelques avantages remportés cette année & la suivante par les Vénitiens, dont on ne trouve aucune trace dans les Annales de Gènes, soit par un oubli purement accidentel & involontaire de la part de ses historiens, ainsi qu'on va le voir plus bas; ou que ces avantages ne fussent pas tout à fait constans. Quoiqu'il en soit les Vénitiens rapportent que leur flotte commandée par Roger Morosini prit & brûla Pera Faubourg de Constantinople, alors environné de murailles & appartenant aux Génois; & qu'une ville de la Phocide, occupée par ces derniers subit aussi le même sort. Les mêmes Annales ajoutent encore que l'année suivante une autre flotte de vingt cinq galeres sous le commandement de Jean Superantio, s'empara aussi de la ville de Théodosie, aujourd'hui Caffa, ville de la Chersonèse-Taurique & occupée par les Génois qui en furent chassés.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Les Génois équipent une nouvelle flotte contre les Vénitiens.

Avantages remportés par les Vénitiens.

Que ces faits soient douteux ou constans, ce qu'il y a de certain, c'est que les Génois se vengerent bien de tous les ravages & de toutes les pertes que les Vénitiens leur avoient fait souffrir par la victoire signalée & incontestable qu'ils remporterent cette année sur la flotte de Vénise forte de près de cent galeres. Celle des Génois égale en nombre à celle de leurs ennemis, selon les uns; & seulement composée de soixante & dix galeres selon d'autres, ce qui augmenteroit encore la gloire de cette victoire, si le fait est vrai, étoit commandée par Lamba Doria qui venoit de succeder à Conrard Doria dans la charge de Capitaine. Le combat se donna dans la mer Adriatique. Les deux flottes combattirent long-tems avec un pareil acharnement & une égale résistance; mais enfin la fortune se décida pour les Génois, par la précaution qu'ils avoient prise de joindre la ruse au courage. Quinze galeres qui s'étoient éloignées en mer pour se cacher à la vue des ennemis se rapprocherent tout à coup à la faveur du vent & tomberent au milieu du combat sur celles des Vénitiens, qu'elles prirent en flanc. Ce nouveau renfort rendit bientôt le combat inégal & les Génois victorieux (a). Presque toute la flotte Vénitienne fut détruite: soixante six galeres furent brulées par les Génois & à la réserve de douze au plus qui échapperent par leur fuite à ce désastre, le reste tomba entre les mains des Vainqueurs. L'incendie des galeres Vénitiennes se communiqua à Corcyre, ville de leur domination, aujourd'hui Corzola, que les Génois prirent après la bataille & reduisirent en cendres. Lamba Doria retourna à Gènes avec sa flotte victorieuse; il rentra triomphant dans le port conduisant les dix-huit galeres qu'il avoit prises aux Vénitiens & sept mille prisonniers: ses concitoyens vinrent en foule au devant de lui à sa descente, & lui rendirent tous les honneurs qu'on rend aux triomphateurs. L'Amiral Vénitien, aussi malheureux que brave, André Dandolo, qui avoit été du nombre des prisonniers, auroit encore plus illustré ce triomphe, & lui auroit servi

1298.

Victoire mémorable remportée par les Génois sur les Vénitiens près de Corzola.

Lamba Doria Général de la flotte Génoise rentre triomphant dans Gênes.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. III. p. 242 & suiv.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

d'ornement si dans le desespoir où le jeta sa défaite, il n'eût prévenu sa honte en se cassant la tête contre les bords de sa galere (*a*). Il fut ordonné qu'on célébreroit à l'avenir l'anniversaire de cette victoire signalée, remportée le 8 Septembre de cette année; ainsi que les Génois étoient d'usage pour tous les avantages qu'ils remportoient sur leurs ennemis, dont ils consacroient la mémoire par des fêtes.

Négligence & impartialité des Annales de Gênes.

Ce qui doit concilier une entiere croyance aux Annales de Gênes, & faire voir que quand elles laissent les avantages des ennemis de cette République, c'est moins par mauvaise foi & par une réticence politique, que par négligence & un oubli involontaire, c'est qu'elles montrent souvent la même négligence à rapporter ou à circonstancier les avantages remportés par les Génois eux-mêmes, qu'elles passent également sous silence. Ce n'est en effet que dans les Annales de Vénise qu'on trouve le recit de plusieurs avantages remportés par les Génois dans cette guerre & qu'on apprend quantité de circonstances de leurs victoires, détails glorieux pour les Génois, qui ne se trouvent pourtant point dans leurs Annales. Cette exactitude scrupuleuse de celles de Vénise à rapporter ses défaites comme ses avantages, est aussi un sûr garant de la bonne foi avec laquelle elles sont écrites, tant dans les faits qui sont favorables à cette République, que dans ceux qui sont à son desavantage. Et à l'égard des premiers, le silence des Annales Génoises démontrées quelquefois sujettes à la négligence & à l'oubli, même dans les choses les plus à l'avantage de Gênes, ne sauroit en faire revoquer en doute l'authenticité. On va donner un exemple de ce silence des Historiens Génois. C'est par ceux de Vénise, par l'aveu même des ennemis de Gênes, qu'on apprend que la même année les Vénitiens ayant rassemblé les dèbris de leur flotte envoyerent vingt-cinq galeres pour couvrir & proteger les Isles qu'ils possédoient dans l'Archipel; & que cette flotte eut un violent combat à soutenir contre celle des Génois qui la défit entiérement (*b*). Défaite plus sensible encore pour les Vénitiens que la précédente, quoique moins considérable. Les mêmes Annales ajoutent que les Génois vainqueurs firent une descente dans l'Isle de Candia, où ils s'emparerent de la ville de Cydon; & qu'il se donna encore dans cette guerre plusieurs autres combats sur mer entre les deux peuples, où ils eurent alternativement l'avantage; combats au reste, dont on ne trouve aucuns détails, & qu'ainsi nous passerons sous silence.

Troisième victoire des Génois.

1299. Paix avec Vénise.

De toutes façons il est constant que cette guerre ne fut point avantageuse aux Vénitiens. Faute de pouvoir la continuer, épuisés par tant de pertes, ils furent plutôt forcés de recourir à la paix, qu'ils ne la demanderent bien sincérement & de leur plein gré. Quoique vainqueurs dans presque toutes les occasions, les Génois qui n'étoient pas moins fatigués d'avoir à soutenir une guerre aussi onereuse contre un ennemi aussi puissant, & qui craignoient peut-être l'inconstance ordinaire de la fortune si la guerre duroit plus longtems, ne montrerent pas moins de dispositions pour la paix. Elle fut conclue cette année entre les deux peuples. Les conditions furent qu'on se rendroit les prisonniers de part & d'autre (*c*).

(*a*) Annales Vénitiennes p. 54 où ce fait mis par erreur sous l'année 1290, doit être rapporte à l'an 1298.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 108.

(*c*) Le même.

Cette paix effraya les Pisans; n'ayant pas encore rempli entiérement les conditions du dernier traité qu'ils avoient conclu avec les Génois, ils craignirent que ces trop redoutables voisins, libres du côté des Vénitiens, ne tournassent contre eux leurs armes victorieuses & n'achevassent la ruine de Pise. Trop foibles pour pouvoir désormais tenir tête aux Génois, ils n'étoient plus en état d'avoir des démêlés ni de rivalité avec eux, se hâterent de prévenir l'orage dont ils étoient ménacés & de désarmer la vengeance de Gênes en lui donnant une entiere satisfaction. Ils lui cederent la Ville de Torri en Sardaigne, promirent d'évacuer entiérement la Corse, lui payerent cent trente cinq mille livres pour les fraix de la précédente guerre, & firent une treve de vingt sept ans avec cette République (*a*). La foiblesse & l'impuissance où les Pisans étoient reduits, furent pour elle une caution suffisante de la fidelité avec laquelle ils tiendroient leurs engagemens. En effet les Pisans n'eurent plus rien à démêler depuis avec les Génois & abandonnerent bientôt toutes leurs prétentions sur la Sardaigne comme sur la Corse.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Treve avec les Pisans.

Les Chefs des Gibelins donnerent encore cette année une nouvelle marque de leur modération. Satisfaits d'avoir exilés les chefs de la faction des Guelfes & d'avoir affermi la supériorité de leur faction & celle de leurs familles, les Capitaines se démirent volontairement de leurs charges. Au moyen de cette abdication, le Gouvernement de la République revint au Capitaine & au Podestat étrangers, entre les mains desquels il resta pendant les six années qui suivirent, pendant lesquelles il ne se passa rien de remarquable (*b*). Elles furent assez paisibles, si l'on en excepte la premiere où les Guelfes firent une nouvelle tentative pour rentrer dans Gênes & y exciter une révolution. Dans ce dessein les Grimaldi y introduisirent furtivement pendant la nuit cinq galeles chargées de gens de leur parti. Ils se répandirent aussitôt dans la ville & y semerent l'allarme. Toute la ville fut bientôt sous les armes & les Grimaldi furent contraints de se retirer avec perte. Tel fut le succès de cette entreprise nocturne qui couta la vie à Lanfranco Spinola que son malheur offrit aux coups de ses ennemis. D'ailleurs ce tumulte n'eut aucunes suites & la retraite des Guelfes rétablit d'abord la tranquillité dans la ville.

Les Capitaines abdiquent.

1300.

1305.

Tentative inutile des Guelfes pour rentrer dans Gênes.

Toujours d'un avis opposé à celui des Gibelins, les Guelfes tenoient pour Charles d'Anjou II. Roi de Naples qui disputoit la couronne à Frédéric frere de Jacques, Roi d'Arragon avec d'autant plus de raison que comme Guelfes ils devoient toujours épouser le parti du Pape, & que le Pape Boniface VIII. (qui en sa qualité de Pape étoit comme le Chef du parti des Guelfes, parti formé en faveur de ses prédécesseurs, quoiqu'il y eut déjà long-tems que la raison n'existoit plus, tandis que les noms seuls subsistoient encore pour le malheur de l'Italie, & servoient de prétexte à la haine & à l'ambition des uns & des autres) favorisoit aussi le parti de Charles. Les Guelfes de Gênes avoient fait tous leurs efforts en 1292. pour appuyer la demande de ce Prince & engager la République à lui donner du secours; le parti des Gibelins qui dominoit alors, s'y étoit fortement opposé. Bien loin même de secourir Charles, c'étoit assez que les Guelfes fussent pour lui, pour que les Gibelins se déclarassent pour les Arragonois. Aussi depuis ce tems les Spinola & les

(*a*) Idem ibid. (*b*) Anecd. Gén. & Corf. p. 77. ann. 1299.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257. jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

Doria avoient-ils fourni de continuels secours d'argent & de vaisseaux au Roi d'Arragon; & même en 1299 Conrard Spinola, après avoir abdiqué sa charge de Capitaine, étoit parti pour aller prendre le commandement de la flotte du Roi d'Arragon en Sicile. Piqué de la partialité que les Gibelins témoignoient pour les Arragonois, malgré les défenses qu'il leur avoit faites de donner aucuns secours aux ennemis du Roi Charles, Boniface eut recours aux armes spirituelles & mit en 1300 la ville de Gènes en interdit mais ce ne fut pas pour long-tems: la paix ayant été faite entre le Roi Charles & les Arragonois, cet interdit fut levé l'année suivante (*a*).

Les Gibelins embrassent le parti des Arragonois en Sicile.

Cela est cause que le Pape met Gênes en interdit.

Jusqu'alors le parti des Gibelins avoit dominé tranquillement dans Gênes; il y avoit même acquis tant de supériorité qu'il n'avoit rien à craindre de celui des Guelfes, depuis long-tems réduit au silence & à l'impuissance, & qui se voyoit écraser d'abord qu'il vouloir soulever sa tête & donner quelques marques de son existence. Tranquilles du côté de leurs adversaires, comme leur ambition & leur génie turbulent & factieux ne leur permettoient pas de demeurer paisibles, les chefs des Gibelins tournerent leurs armes contre eux-mêmes. La mésintelligence la méfiance la jalousie s'étoient mises entre eux. Les Doria ne pouvoient souffrir la grande puissance des Spinola; fiers de leur pouvoir les Spinola ne souffroient qu'à regret des égaux. Les Chefs des Guelfes s'apperçurent de ces dispositions réciproques, si utiles à leurs projets qu'ils voyoient bien ne pouvoir jamais faire réussir par la force: ils eurent recours à la ruse & à l'artifice. Leur politique habile sçut recueillir ces semences de haine & de jalousie, semer la division parmi leurs ennemis, & affoiblir leur parti, en mettant les chefs aux mains les uns contre les autres (*b*). Ils n'eurent pas de peine à aigrir & gagner des esprits déjà fort indisposés; ils parvinrent par leurs intrigues & leurs insinuations à détacher les Doria des Spinola, à envenimer leur ressentiment & leur envie, à leur faire tellement ombrage de leur excessive puissance, que les Doria oubliant les intérêts de leur haine & de leur parti, se liguerent secrettement avec les Guelfes mêmes, pour renverser cette puissance insupportable à leurs yeux. Un seul de cette famille Barnabé Doria, demeura fidéle au parti des Spinola, & se lia encore plus étroitement avec Obizzo Spinola, qui étoit devenu le chef de cette maison par la mort de Conrard. Après la famille des Spinola, celle des Doria étoit alors la plus puissante de Gênes. Elle en entraîna facilement quantité d'autres dans son ressentiment & dans ses projets. Se croyant assez forts pour éclater, les conjurés prirent les armes le jour de l'Epiphanie & exciterent une émeute (*c*). Ayant le peuple pour eux, les Spinola résisterent vigoureusement à leurs efforts. Le combat fut sanglant & opiniâtre, & dura jusqu'au soir; mais enfin la victoire demeura à Obizzo Spinola & aux siens. Elle ne fit qu'accroître encore leur puissance. Les fruits qu'ils en retirerent fut l'exil de leurs ennemis, qui furent forcés de sortir hors de la ville, & l'élection que le peuple fit le lendemain d'Obizzo Spinola pour Capitaine & Gouverneur de Gênes

1306. Nouveaux troubles civils.

La mésintelligence se met entre les chefs des Gibelins.

Les Guelfes detachent les Doria du parti des Spinola.

Ils conspirent ensemble contre les Spinola.

Combat où les Spinola sont vainqueurs.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VI. p. 407. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I, Liv. I. p 110.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 111 & suiv. Anecd. Gén. & Cors. p. 77. an. 1310

(*c*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 408 & seq.

nes avec un pouvoir illimité, Barnabé Doria retira aussi les fruits de son attachement fidéle aux Spinola; on le donna pour collégue à Spinola. Voulant se conserver la faveur du peuple & l'éblouir par une apparence de liberté, les Capitaines laisserent toujours subsister la charge d'Abbé ou Recteur du peuple, place uniquement honorifique, tandis qu'ils étoient seuls revêtus du souverain pouvoir (*a*). On continua aussi d'élire un Podestat étranger: comme on l'a vu depuis long-tems, ce magistrat étoit subordonné aux Capitaines. Son emploi se bornoit alors à l'administration de la justice & au jugement des affaires civiles.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Les Guelfes & les Doria chassés de la ville, ne perdirent pas pour cela courage, ni l'envie d'exciter de nouveaux troubles. Ne pouvant le faire dans Gênes, où leurs ennemis triomphoient, ils s'en dédommagerent au dehors où ayant rassemblé des troupes ils s'emparerent de Taggia & d'Oneille (*b*). Barnabé Doria, Renaud Spinola & le Podestat furent envoyés contre eux. Mais étant arrivé à Port-Morice, au lieu de les combattre, ils essayerent la voie de la douceur pour appaiser les mécontens, & les engagerent à entrer avec eux en conférence. La paix en fut le résultat; tout fut oublié de part & d'autre, au moins pour le moment; les mécontens rentrerent dans Gênes à la fin de la même année, & se soumirent à l'autorité des Capitaines & de l'Abbé du Peuple.

Les Guelfes sont exilés. Obizzo Spinola & Barnabé Doria sont élus Capitaines.

1307.

Paix avec les Guelfes qui rentrent dans Gênes.

Cette paix plâtrée qui ne faisoit qu'assoupir des haines d'autant plus irréconciliables, que l'ambition & la jalousie en étoient le mobile, ne pouvoit pas durer long-tems. Le pouvoir d'Obizzo Spinola étoit trop grand, il avoit porté sa famille à un trop haut dégré de splendeur, pour ne pas offenser les regards des envieux. Soigneux d'affermir son autorité & de se faire de puissans amis, il avoit reçu & défrayé chez lui, deux ans auparavant, de la façon la plus splendide & la plus magnifique, le Duc de Calabre, fils de Charles d'Anjou II. Roi de Naples, (dont la maison des Spinola avoit précédemment soutenu si fortement les intérêts) lors du passage de ce jeune Prince par Gênes (*c*). Il venoit de rehausser encore le lustre dont il couvroit sa famille par la nouvelle alliance qu'il avoit contractée en mariant sa fille Argentine avec Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat & fils de l'Empereur Grec Andronic; alliance que Théodore avoit lui-même recherchée, dans l'espérance qu'il pourroit par le crédit de son beau pere recouvrer partie du Domaine de son Etat qui lui avoit été successivement enlevé. Tant de gloire, de puissance & d'honneurs avoit réveillé la jalousie des chefs de la faction contraire, & des Doria les anciens amis des Spinola: cette jalousie s'étoit même insinuée jusques parmi les proches de Spinola, qui ne voyoient qu'avec des yeux d'envie & d'indignation l'élévation de leur chef. Plusieurs d'entre eux murmuroient de voir qu'il les négligeoit, pour en traiter d'autres avec plus de considération & leur donner plus de part à son pouvoir. Du nombre de ces mécontens étoient les Spinola, distingués par le surnom de St. Luc, parce qu'ils habitoient ce quartier (*d*).

Puissance d'Obizzo Spinola & de sa famille.

Il marie sa fille au fils de l'Empereur Grec Andronic.

(*a*) Idem ibid.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 112 & suiv.

(*c*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. III. p. 244 & suiv.

(*d*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. VI. p. 409.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

Ainsi l'ambition & la jalousie des nobles Génois, de ceux qui aspiroient à gouverner la République, se reproduisoient sous toutes sortes de formes, s'offroient sans cesse à elles-mêmes de nouvelles matieres & se créoient toujours de nouveaux ennemis: elles avoient d'abord divisé la noblesse en deux factions, subdivisées encore ensuite en d'autres factions par les dissentions des familles & des chefs du même parti, qui ne pouvoient s'accorder entre eux; & enfin la contagion s'étoit glissée jusques dans la famille dominante, en rendoit les chefs odieux à une partie de ses membres, & armoit les parens les uns contre les autres.

La désunion se met entre les deux Capitaines.

Cette jalousie universelle, que la puissance des Spinola inspiroit, s'étoit aussi communiquée à son collégue. Ce même Barnabé Doria, qui étoit demeuré en dernier lieu fidélement attaché à ses intérêts, commençoit à regarder son extrême puissance avec des yeux d'envie & de mécontentement. Les Doria, les ennemis de Spinola, ceux qu'il avoit dans sa propre famille, ne négligerent rien pour mettre la désunion entre les deux collégues. Voulant détacher Doria de Spinola & mettre en tête à ce dernier un rival qui lui fut égal en puissance, en crédit & en alliance, ils engagerent le premier à rehausser aussi l'éclat de sa maison par l'union de sa fille avec le Marquis de Saluces, qui avoit quelques différends avec le Marquis de Montferrat, & qui ne fut pas fâché de trouver aussi un appui dans Gênes (*a*).

Barnabé Doria marie sa fille au Marquis de Saluces.

Les Guelfes sont de nouveau chassés de la ville.

L'honneur de cette alliance & l'ambition éblouirent Doria qui oublia ce qu'il devoit à Spinola, & fit ce mariage sans même le lui communiquer. Piqué de la conduite de son collégue, Spinola dissimula son mécontentement jusqu'à ce qu'il trouva l'occasion de le faire éclater. Avant que de se défaire de Doria, il commença l'année suivante par chasser ses ennemis de la ville avec le secours du peuple auquel il fit prendre les armes, sous prétexte qu'il s'étoit apperçu que les Doria & les Guelfes tramoient une conspiration contre l'Etat. Tranquille de ce côté, il ne tarda pas à se débarrasser quelque tems après (en 1309) d'un concurrent importun & odieux; mais voulant éviter l'éclat & le danger d'une révolution, il eut recours à la ruse. Ce dessein fut conduit avec beaucoup d'adresse. Pendant qu'ils étoient ensemble au conseil occupés des affaires publiques, l'oncle de Spinola prit les armes, entra tout-à-coup dans la sale du conseil, & se saisit de Doria qu'il constitua prisonnier dans le palais de l'Abbé du peuple. Spinola feignit d'être courroucé de ce procédé & de désavouer son oncle; mais il n'en retira pas moins le fruit que son ambition s'en étoit promis. Le peuple fut assemblé le lendemain, Doria déposé; & ainsi Spinola se vit au gré de ses désirs seul à la tête du gouvernement, & cela sans combat, sans qu'il y eût eu la moindre émeute ni effusion de sang. Cette grande révolution fut l'ouvrage d'un moment; mais elle étoit trop avantageuse pour Spinola pour être durable (*b*).

Obizzo Spinola seul Capitaine par la déposition de Doria.

Les Guelfes s'emparent de quelques places.

La vengeance des bannis ne leur permettoit pas de laisser jouir long-tems Spinola de son triomphe & de la nouvelle dignité dont le peuple l'avoit revêtu à vie. Ils s'emparerent des villes d'Andora, Port-Morice & Albenga. Spi-

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 409. Hist. des Révol. de Gênes Tome I. Liv. I. pag. 113. Histoire de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. III. pag. 247.

(*b*) Ibidem.

nola fit marcher contre eux des troupes nombreuses, qui ne purent venir à bout de les chasser de ces postes. Pendant ce tems-là Barnabé Doria avoit eu l'adresse de s'échapper de sa prison, & de sortir de la ville avec l'aide de quelques parens de Spinola, secrettement liés avec les Guelfes, & qui l'avoient tenu caché chez eux pendant trois jours. Il se retira à Sassello & y fut joint par une foule de ses partisans & de Guelfes. Il ne respiroit que haine & que vengeance contre son perfide collégue. Il unit son ressentiment à celui des Fiesques, des Grimaldi, de ses parens & forma avec eux le projet de renverser la puissance insupportable de Spinola, qu'ils appelloient le tyran de leur patrie; quoique au fond il n'y en eut pas un d'eux peut-être qui n'eut désiré d'être à sa place (*a*).

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Barnabé Doria s'échappe de prison & se joint aux Guelfes.

Ayant rassemblé des forces considérables ils marcherent droit à Gênes. Ne voulant point leur donner le loisir de s'avancer davantage, Spinola sortit de la ville, & vint au devant d'eux avec une armée nombreuse, que commandoit avec lui le Podestat. Les deux armées se rencontrerent à quatre milles de la ville & en vinrent aux mains avec un égal acharnement, & tel qu'on pouvoit attendre d'ennemis aussi obstinés dans leur vieille haine. Les Guelfes furent vainqueurs; l'armée de Spinola fut taillée en pieces, le Podestat resta sur le champ de bataille, Spinola s'enfuit du côté de Gavi. Un seul jour lui enleva le fruit de tous les travaux de son ambition & renversa cette puissance qu'il avoit si long-tems cimentée & étayée par la force & par l'artifice (*b*).

1310.

Obizzo Spinola défait par les Guelfes.

Les vainqueurs entrerent dans Gênes & signalerent leur ressentiment & leur haine sur les maisons de Spinola, & de ceux de ses parens attachés à son parti, qu'ils réduisirent en cendres; leurs biens furent confisqués & le Capitaine ainsi que les Spinola ses adhérens furent condamnés à un exil perpétuel. Après avoir satisfait leur vengeance, les Guelfes renverserent de fond en comble l'ancien Gouvernement de la République & lui donnerent une nouvelle forme à leur gré & sans convoquer le peuple. Ils constituerent provisoirement seize personnes en qualité de Régens ou Gouverneurs de la République jusqu'à la fin de Juin suivant, & créerent un nouvel abbé du peuple (*c*). Ce terme étant arrivé, voulant se concilier les esprits par une modération affectée & par leur desintéressement ils ne prirent aucune part au gouvernement; mais ils le remirent entre les mains d'un conseil de douze personnes, composé de six membres tirés du corps de la noblesse & de six de celui du peuple: arrangement qui fut très agréable à l'un & l'autre parti, & promettoit de rendre à Gênes sa premiere tranquillité, s'il n'eut pas existé encore des Gibelins & des Spinola pour la troubler (*d*).

Les Guelfes vainqueurs rentrent dans Gênes & en chassent les Gibelins.

Gouvernement des seize.

Gouvernement des douze.

Elle fut en effet bientôt troublée par les efforts que fit pour rentrer dans Gênes Obizzo Spinola qui avoit trop d'ambition pour s'accoutumer à vivre sans puissance & sans autorité. Toujours animé de l'ardeur & de l'espoir de se voir encore une fois le maître de Gênes, secondé par ceux de son parti dont il avoit recueilli les débris, & par le Marquis de Montferrat son gendre, qui lui donna des puissans secours, il s'avança jusqu'aux portes de la ville à la tête

Effets d'Obizzo Spinola pour rentrer dans Gênes.

(*a*) Ibidem.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VI. p. 409. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 115. Anecd. Gén. & Cors. p. 77. Ann. 1310.

(*c*) Ub. Foglietta ibidem.

(*d*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. III. p. 249.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

de huit mille hommes d'Infanterie & de six cens chevaux. Il vint camper à St. Pierre d'Arena (aujourd'hui un Fauxbourg de Gênes) dans l'espérance qu'en le voyant si proche le peuple ou ceux de son parti feroient quelque mouvement en sa faveur, ou qu'il attireroit ses ennemis à un combat, plus heureux pour lui que le précédent. Mais après y avoir demeuré quatre jours inutilement dans cette espérance, la disette de Vivres & les pluyes continuelles qui faisoient beaucoup souffrir ses troupes, l'obligerent de se retirer dans ses terres. A peine s'étoit-il éloigné que les Guelfes euvoyerent François de Fiesque avec quatre cens chevaux pour attaquer Buzala, place appartenante aux Spinola qu'ils reduisirent en cendres. Spinola s'en vengea de son côté par d'autres ravages & détruisit de fond en comble Mont-alto & Voltagio. Ses freres s'emparerent aussi de Monaco & armerent une galere avec laquelle ils infesterent toute la côte de Gênes, & prirent beaucoup de bâtimens & de marchandises. Les deux partis se traitoient avec une égale fureur & la guerre civile devenoit de jour en jour plus cruelle & plus barbare entre eux. Trente-deux prisonniers qui avoient été faits sur la galere de Spinola, prise après un sanglant combat, périrent par la corde & furent traités comme des Corsaires (*a*).

Ravages & dommages mutuels que se font les Guelfes & les Gibelins.

Au moment où la querelle s'animoit le plus de part & d'autre, la paix se fit entre les deux partis, plutôt las de la guerre & forcés de faire une paix simulée, que disposés à se reconcilier sincérement. Ces paix fréquentes n'étoient que des momens de répit pour leur animosité mutuelle qui prenant de nouvelles forces dans ces courts intervalles se rallumoit après avec plus de fureur. Les conditions de l'accommodement furent que les adhérens & amis de Spinola rentreroient dans leur patrie & dans leurs biens & que l'état leur payeroit une somme d'argent considérable pour les dédommager de l'incendie de leurs maisons: Quant à Obizzo Spinola, étant regardé avec raison comme l'auteur de tant de troubles & de dissentions, il fut la victime de cet accommodement, & puni de son ambition par deux ans d'exil (*b*). Cette paix rétablit, au moins en apparence, le calme dans Gênes, & mit cette République à même de pouvoir envoyer à la sollicitation du Pape Clément V, dix galeres au secours des Chevaliers de St. Jean de Jérusalem qui, tant par ce secours qu'avec vingt-cinq galeres que leur fournit le Pape, vinrent à bout cette année de prendre plusieurs Isles aux Turcs, & de s'emparer entre autres de l'Isle de Rhodes, où ils mirent depuis le siege de leur ordre (*c*).

Paix entre les deux partis.

Les Gibelins rentrent dans Gênes à l'exception d'Obizzo Spinola.

Gênes fournit des secours aux Chevaliers de St. Jean.

L'année suivante fut sur-tout remarquable par le changement considérable & aussi rapide que peu durable qui se fit dans le gouvernement de Gênes. Cette République eût un maître, & par son choix elle s'imposa volontairement elle-même un joug que ses pareilles craignent plus que leur destruction totale, qu'elles font les efforts les plus obstinés & les plus courageux pour rejeter, & qu'elles n'acceptent que quand elles sont enfin réduites aux dernieres extrêmités. Par un systême assez singulier, une espèce de délire produit par les circonstances malheureuses, le peuple le plus amoureux, le plus jaloux de sa

1311. Gênes se soumet à l'Empereur Henri VI.

(*a*) Anecd. Gén. & Cors. p. 77. Ann. 1310.
(*b*) Ibidem.

(*c*) Ub. Foglietta, Gén. Hist. Lib. VI. p. 410. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. III. p. 251.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

liberté, le plus fait pour être libre, détestant cette liberté ou pour mieux dire cette licence effrênée, source de tous les maux, & voulant se procurer la tranquillité plus précieuse encore qu'une liberté si funeste, les Génois se donnerent un maître. Le hasard fut l'Auteur de cette étonnante révolution. L'Empereur Henri VI. allant à Rome pour recevoir la couronne impériale en qualité de Roi de Romains, passa par Gênes & y fut reçu avec tous les honneurs & la magnificence possibles. Il y ramena avec lui Obizzo Spinola, qui comme Chef des Gibelins se trouvoit dans le plus haut degré de faveur auprès de lui. L'Empereur touché des dissentions cruelles où Gênes étoit en proye, fit tous ses efforts pour reconcilier les deux partis. La présence de ce Prince, sa bonté, ses vertus, les circonstances & plus que tout cela l'enthousiasme ordinaire au peuple qui s'empara de tous les citoyens, & leur persuada que ce Prince étoit comme descendu du ciel pour finir leurs malheurs, leur inspirerent le dessein de s'accorder pour le reconnoître pour souverain de Gênes; s'imaginant que c'étoit le moyen d'éteindre pour jamais leurs factions & leurs haines, que l'autorité de ce Prince empêcheroit de se réveiller. Henri accepta leurs offres & la souveraineté pour vingt-ans, il reçut en cette qualité les sermens & l'hommage du peuple assemblé pour cet effet dans la place de Sarrane (*a*). Ce fut la premiere fois que la politique des Génois crut devoir les soumettre à un maître étranger & puissant pour appaiser les factions intérieures & mettre un frein à l'ambition de ses concitoyens; heureusement elle fit un bon choix dans la personne de ce Prince qui étoit capable de la rendre heureuse sous sa domination, de la protéger au dedans & au dehors & d'y faire renaître la tranquillité & le calme si nécessaires à son commerce. Cet exemple pernicieux fut suivi quantité de fois par la suite, & plongea Gênes dans une infinité de malheurs. Par une suite de l'inconstance de ses citoyens, à peine s'étoient-ils soumis à un maître qu'il devenoit leur plus grand ennemi, qu'ils se repentoient de s'être donnés à lui, & qu'ils faisoient tous les efforts possibles pour s'affranchir de son autorité. Telle étoit la force de l'amour de la liberté gravé dans le cœur de ce peuple généreux, qu'encore novice à souffrir le joug, quoique soumis depuis près de deux cens ans, il regardoit le moindre acte d'autorité dans ceux qu'il avoit mis à sa tête comme un attentat énorme à ses droits & à la dignité de la patrie, & que dans toutes les occasions il s'empressoit toujours de reprendre cette liberté si chere & si funeste. On ne sauroit s'empêcher de faire encore une réflexion sur le singulier caractére d'inconséquence des Génois, qui, après avoir fait tant de bruit, ou au moins s'être attiré la guerre par un refus formel en 1231 lorsque Frédéric II. avoit exigé d'eux qu'ils le reconnussent pour leur maître & seigneur particulier, se donnent aujourd'hui à un maître qui ne demandoit point à l'être. Ils vouloient que la perte de leur liberté fut un acte de cette même liberté. Ils vouloient bien s'imposer un joug; mais ils ne vouloient pas qu'on les forçât de l'accepter.

L'Empereur Henri VI Souverain de Gênes pour vingt-ans.

L'Empereur perdit son épouse à Gênes pendant le séjour qu'il y fit (*b*).

(*a*) Ub Foglietta Gén Hist. Lib VI. p. 410 & 411. Hist. des Révol de Gênes Tom I L. I. p. 117 & suiv. Anecd. Gén. & Cors. p. 78. ann. 1311.

(*b*) Cette Impératrice nommée Marguerite, fut inhumée à Gênes dans l'Eglise des Cordeliers, Hist. de Gênes Tom. I. L. III. p. 252.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Il en partit après les funerailles de l'Impératrice & y laissa Ugnecione Faggiola pour commander en son absence en qualité de Vice Roi. A son retour de Rome, Henri repassa par Pise, & commanda aux Génois ainsi qu'aux Pisans, d'équiper autant de galeres qu'ils pourroient, pour le servir dans la guerre qu'il méditoit contre Robert Roi de Naples & les vassaux rebelles de l'Empire en Italie. Obéissant à ses ordres, les Génois firent tous les préparatifs nécessaires pour équiper une flotte considérable, dont le commandement fut destiné à Lamba Doria, fameux par la Victoire remportée contre les Vénitiens en 1298. La mort précipitée de l'Empereur qui arriva la même année à son passage par Benevent, où il mourut, dit-on, empoisonné par un moine dans une hostie (*a*), fit évanouir tous ses projets & interrompit les grands préparatifs des Génois pour son service.

Mort de l'Empereur Henri.

1312.

Le malheur des Génois voulut qu'ils ne conservassent pas long-tems le souverain qu'ils s'étoient donné, & dont leur enthousiasme leur avoit peut-être trop exageré les vertus, mais qui au moins promettoit de les rendre heureux sous son regne. Sa mort les délivra du joug qu'ils s'étoient imposé légérement, & leur rendit cette liberté qu'ils craignoient plus que l'esclavage. Avec elle revinrent les troubles & les dissentions, suites funestes du gouvernement républicain; mais qui aux yeux d'un vrai citoyen ne sont peut-être pas encore aussi à craindre que le danger d'un joug tyrannique.

Ayant appris la mort de son maître qui mettoit fin à son pouvoir & à sa vice royauté, Ugguccione partit de Gênes & laissa le champ libre aux querelles & aux fureurs des deux partis, qui, n'ayant plus alors aucun frein, recommencerent comme auparavant à troubler le repos de leur patrie par leur ambition, à vouloir réciproquement y dominer, s'emparer du gouvernement & s'élever sur les débris sanglans de leurs adversaires.

1313.

Les Gibelins se rendent de nouveau maîtres de Gênes.

Les Gibelins, la plus ambitieuse & la plus tyrannique des deux factions, & presque toujours les auteurs des troubles donnerent encore une fois le Signal de la guerre civile. Plus forts que les Guelfes, ils les obligerent de sortir de la ville, & s'emparerent encore une fois du gouvernement. On a déjà vû fréquemment que le parti vainqueur en changeoit la forme à son gré: depuis long-tems elle n'étoit plus stable, & varioit suivant les circonstances & le caprice des uns & des autres: au reste toutes ces variations & mutations fréquentes sont trop peu considérables & leur période avoit trop peu de durée pour qu'on doive les regarder comme un changement réel dans la forme du gouvernement de Gênes. Quoique sous des noms différens, cette République étoit toujours censée être gouvernée par des Capitaines, on plutôt par la faction dominante: C'étoit une Véritable Anarchie. Les Gibelins mirent le gouvernement entre les mains de vingt-quatre personnes de leur faction, dont douze tirées du corps des nobles & les autres douze de celui du peuple (*b*). C'étoit à peu près la forme de gouvernement qui avoit été établie en 1291. lors de l'abdication des Capitaines. Les Chefs de cette faction s'étoient réconciliés ensemble par les soins du Podestat étranger; mais cette réconciliation ne

Conseil des vingt-quatre.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. III. p. 253 & suiv. p. 411 & seqq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 118 & suiv.

(*b*) Ub. Foglietta Gén. Histor. Lib. VI.

fut pas de longue durée entre des rivaux qui se haïssoient. Les Spinola & les Doria ne s'étoient de nouveau réunis que pour se rendre maîtres de l'autorité: d'abord qu'ils en furent en possession, ils redevinrent jaloux les uns des autres; & leur jalousie rompit bientôt cette union politique. Mutuellement aidés des secours considérables qu'ils reçurent des deux plus puissantes maisons de Rapallo, dont l'une tenoit pour les Doria & l'autre pour les Spinola, ces deux familles rivales en vinrent aux mains dans Gènes l'année suivante & se combattirent avec fureur pendant l'espace de vingt quatre jours. Quantité de citoyens de marque des deux factions périrent dans ces différens combats, entre autres Catanée Doria, qui commandoit les troupes auxiliaires de son parti & qui périt par accident de la propre main des siens le premier jour de cette guerre civile, dont il avoit été l'auteur. Elle fut enfin terminée par les soins de quelques bons citoyens, qui s'entremirent pour accommoder les deux partis; mais ce ne fut qu'un instant de repos; les hostilités recommencerent bientôt après avec plus de rage qu'auparavant. Les Spinola qui cette seconde fois avoient été les aggresseurs, firent long-tems une vigoureuse résistance avec l'aide des Fiesques qui s'étoient rangés de leur côté; mais ceux-ci les ayant abandonnés pour passer du côté des Doria, secondés des Grimaldi & des plus puissantes familles tant des Guelfes que des Gibelins, les Spinola furent contraints de ceder le champ de bataille à leurs ennemis & de sortir de la Ville. Ainsi depuis lors les seuls Spinola firent une troisieme faction séparée & se virent réduits à faire tête avec leurs propres forces aux deux partis, également ligués contre eux, & auxquels ils s'étoient également rendus redoutables par leur ambition & leur esprit despotique.

Sect. III. Histoire de Gènes depuis la révolution de 1257 jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Dissentions, combats sanglans entre les Doria & les Spinola.

Les Spinola sont forcés de sortir de Gènes.

Ce succès encouragea les Doria, qui envoyerent des troupes commandées par Dominique Doria, pour poursuivre les Spinola; elles remporterent quelques avantages sur eux; mais la fortune changea de face, & elles furent taillées en pieces par les Spinola entre Serravalle & Arquata: leur Chef périt dans le combat. Irrités de cette défaite, les Doria & les Grimaldi, qui faisoient alors cause commune, tour à tour amis ou ennemis, suivant les circonstances & le bien de leurs intérêts, résolurent de s'en venger. Ayant rassemblé toutes leurs forces & celles de leurs alliés, & pris des troupes à leur solde, ils marcherent contre les Spinola avec une armée de quinze mille hommes d'Infanterie & quinze cens chevaux, dit Cataphractes, comme on l'a pu voir précédemment; c'étoit une espece de Cavalerie usitée dans ce tems-là, dont chaque Cavalier conduisoit trois chevaux bardés & montés chacun par leur homme (*a*). Ainsi ce corps de troupes étoit de quatre mille cinq cens chevaux & Cavaliers, commandés par le Marquis de Caretto. Les Spinola avoient aussi ramassé des troupes auxiliaires & stipendiaires mais en bien moindre nombre que celles des Guelfes, avec lesquelles ils s'étoient emparés des montagnes & en défendoient le passage à leurs ennemis; l'Armée des Guelfes voulut les forcer & fut repoussée jusqu'à trois fois avec un grand carnage: elle revint encore une fois à la charge; & enfin les Spinola forcés de ceder à la supériorité du nombre, prirent la fuite après avoir perdu beaucoup de mon-

1315.

Troupes des Doria battues par les Spinola.

(*a*) Ub. Foglietta Gén. Histor. Lib VI. p. 412. Il explique ce que c'est que ce Corps de Troupes en plusieurs endroits entre autres L. III. p. 311.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

Ravages des deux partis : soulevement de leurs troupes.

de, entr'autres sept de leur famille qui resterent sur le champ de bataille. Le pillage & l'incendie de Buzala furent le fruit de cette victoire des Guelfes. Spinola s'en vengea par les ravages qu'il fit l'année suivante jusques dans la vallée de Polcevera, ainsi que par la ruine de Ponte-Decimo, place appartenante à la République. Cependant la joie que les Génois ressentoient de leur victoire, ne fut pas de longue durée; elle fut troublée par le soulevement de leurs troupes stipendiaires, soulevement qui leur fut presqu'aussi fatal que la perte d'une bataille & leur couta autant de monde (*a*). Ces troupes mercenaires étoient particuliérement composées d'Allemands, la plus part gens sans aveu & féroces qui vendoient comme ils font encore aujourd'hui leur sang & leur vie au plus offrant & dernier enchérisseur, toujours prets à tourner leurs armes contre ceux qui achetoient leurs services quand ils étoient mal payés. Ce fut en effet le prétexte du soulevement de ces troupes; se plaignant que les Guelfes leur retenoient depuis long-tems une partie de leur Solde, elles prirent les armes, tuerent environ mille hommes aux Guelfes, & se saisirent de Mainfroi leur Chef, ainsi que de Lamba Doria & de ses deux fils qu'elles garderent prisonniers, jusqu'à ce que leur solde leur eût été entiérement payée. Il en arriva autant aux Spinola; les Stipendiaires Allemands qu'ils avoient à leur service se souleverent aussi pour un autre prétexte & massacrerent plusieurs de leurs Chefs & de leurs gens: juste punition que subissoient les deux partis, tant de ce qu'ils prennoient pour opprimer leur patrie & leurs adversaires, plus de troupes à leur solde qu'ils n'en pouvoient payer, que de ce que non contens de répandre le sang de leurs concitoyens, & de les armer les uns contre les autres, ils appelloient encore des troupes étrangeres pour augmenter les playes de leur patrie & la déchirer avec plus de cruauté.

1317.

Union des Guelfes & des Gibelins contre les Spinola.

Depuis que les Spinola avoient été chassés de la Ville, la bonne intelligence avoit regné entre les Guelfes & les Gibelins qui s'étoient entendus & réunis pour combattre un ennemi aussi redoutable. Les deux factions ne sembloient plus en former qu'une. Cette bonne intelligence les porta à se partager entre eux le Gouvernement & les charges. Au moyen de cet arrangement les choses étoient assez tranquilles, lorsque les Spinola fatigués de tant de défaites & ennuyés de leur exil, demanderent à rentrer dans la Ville, promettant de vivre tranquilles & soumis au gouvernement actuel & en bons citoyens. Les Doria qui étoient devenus leurs ennemis mortels, & qui sentoient bien que leur retour dans la Ville leur ôteroit la puissance qu'ils s'étoient acquise par leur bannissement, s'opposerent fortement à ce qu'on acquiesçât à leur demande. Conrard Doria, le Chef de cette famille fit tous ses efforts pour empêcher ce retour. Dans d'autres vues, les Chefs des Guelfes qui étoient bien aises d'entretenir la division entre les Chefs des Gibelins & qui satisfaits d'avoir assez abatu l'orgueil des Spinola vouloient contrebalancer le crédit de leurs rivaux & les opposer de nouveau aux Doria devenus trop puissans par l'abaissement des premiers, y donnerent leur consentement qui fut suivi de celui du plus grand nombre des citoyens. Après avoir détaché les Doria des Spinola, operé par leurs intrignes secrettes la division de ces deux familles, & les avoir mises aux mains ensemble, la politique des Guelfes les engagea à se

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 413.

se tourner du côté des plus foibles & à faciliter leur retour. Voyant que les Doria s'opiniâtroient toujours à y mettre obstacle, les Guelfes introduisirent secrettement les Spinola dans la ville à leur insçu. Leur retour inattendu effraya les Doria, qui, voyant bien qu'ils devoient se défier à la fois & des Guelfes qui après être parvenus à les brouiller par leurs intrigues avec leurs anciens amis, sembloient pencher pour ceux qu'ils avoient rendu leurs ennemis, & des Spinola qu'ils avoient offensés & trahis, s'imaginant bien que cette réunion cachoit quelque complot secret contre eux. Trop foibles pour leur résister, ils aimerent mieux les prévenir & laisser le champ libre à leurs ennemis pour le moment, en se retirant de la ville avec une suite nombreuse de leurs partisans (*a*). La retraite des Doria enfla le courage & l'ambition des Guelfes; ils prirent les armes, s'emparerent du gouvernement & firent élire leurs chefs, Charles de Fiesque & Gaspard Grimaldi, Capitaines & Recteurs du peuple avec une autorité absolue; toutefois en conservant pour l'administration de la justice civile, le Podestat étranger, auquel même, pour affecter plus de modération, ils donnerent la place la plus honorable dans les conseils & les assemblées publiques. Cet événement déconcerta tellement les Spinola qu'ils sortirent aussi le même jour de la ville avec leurs partisans (*b*). Ainsi par la retraite des Gibelins, qu'ils avoient eu l'adresse d'expulser les uns après les autres, mais aussi qu'ils réunissoient nécessairement en les obligeant de faire cause commune pour se venger d'eux, les Guelfes se virent seuls maîtres & possesseurs du Gouvernement. Ils employerent la ruse, plutôt que la force, pour conserver l'ascendant que leur faction avoit pris. Savone & Albenga, deux villes alors puissantes & capables de donner du poids au parti pour lequel elles se décideroient, tant par leurs forces, que par leur proximité de Gênes & de la mer, sembloient être en suspens sur le choix qu'elles feroient. Les Guelfes se hâterent d'y envoyer Rebella Grimaldi, pour les engager à se décider en faveur du parti dominant, & à reconnoître l'autorité des Capitaines du peuple. Grimaldi avoit ordre de faire sortir les Gibelins de ces deux villes & pour les reconnoître de prétexter de faire le dénombrement des habitans. Il commença par Albenga : en ayant dressé le rôle il reconnut qu'il y avoit beaucoup plus de Gibelins que de Guelfes. N'ayant pu les réduire par la douceur il obligea les premiers de sortir de la ville; mais ce furent autant d'ennemis déclarés qui allerent fortifier le parti des Doria & des Spinola. Ceux-ci également joués par les Guelfes & la dupe de leurs menées reconnurent quoi qu'un peu tard, le tord qu'ils avoient eu de se désunir pour faire plaisir à leurs ennemis & cimenter leur puissance, leur intérêt commun les réconcilia. Animés du même esprit de vengeance ils assiégerent Grimaldi dans Albenga & le forcerent d'en sortir après huit jours de défense. Savone se déclara également pour les Gibelins; les Doria & les Spinola y envoyerent deux d'entre eux pour y commander. Cette place que son voisinage rendoit très-propre pour nuire à Gênes & faire des incursions sur son territoire, devint leur principale place d'armes. Dans le même tems ne négligeant rien pour se venger, ils fortifierent leur parti par quantité d'alliances

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Les Guelfes font rentrer secrettement les Spinola dans la ville.

Les Doria sortent de la ville avec leurs partisans.

Charles de Fiesque & Gaspard Grimaldi élus Capitaines & Recteurs du peuple.

Les Gibelins sont chassés d'Albenga.

Les Spinola & les Doria se réconcilient & réunissent leurs efforts contre les Guelfes: ils les chassent d'Albenga à leur tour.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. VI. Tom. I. Liv. I. p. 120. 121 & suiv. pag. 418 & seq. Hist. des Révol. de Gênes (*b*) Ibidem.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

& y firent entrer plusieurs puissans amis. Non seulement les Marquis de Ceva & de Caretto, & les Comtes de Vintimille & de Linguiglia se joignirent à eux; (*a*) mais ils reçurent encore différens secours de Matthieu Visconti qui s'étoit rendu maître de Milan & de plusieurs autres places considérables, où il dominoit alors sous le nom de Vicaire ou Lieutenant de l'Empereur, ainsi que de Came Scaliger ou de la Scala Seigneur de Vérone, qui tenoit pour les Gibelins ainsi que Visconti, dont les descendans parvinrent depuis à la souveraineté de Gênes (*b*).

Les Gibelins s'emparent de Savone & font plusieurs alliances.

1318. Siége de Gênes par les Gibelins.

Tel étoit l'orage qui se préparoit à fondre sur les Guelfes. Aidés de si puissans secours leurs ennemis avoient mis sur pied une armée considérable commandée par le fils de Matthieu Visconti, avec laquelle ils vinrent mettre le siége devant Gênes au mois de Mars suivant: ayant partagé leur armée en deux camps placés l'un dans la Vallée de Polcevera, & l'autre dans celle de Bisaguo, pour assiéger la ville de deux côtés à la fois, ils commencerent par attaquer la tour du Phare, dont ils s'emparerent malgré la résistance vigoureuse des assiégés. S'étant approché des murs par ce moyen, les Gibelins en vinrent aux mains avec les Guelfes qui avoient fait une sortie, les battirent & les contraignirent de se retirer dans la ville avec perte. Gagnant toujours plus de terrain, ils s'emparerent des fauxbourgs de Ste. Anne & de St. Jean & s'y logerent. Effrayés de ce succès, les Guelfes craignant de se voir bientôt réduits aux dernieres extrémités, envoyerent demander du secours en Italie à tout ce qui portoit le nom de Guelfes. Quoique ces noms de Guelfes ou de Gibelins n'eussent déjà plus la même force, ou au moins la même signification qu'autrefois, & ne fussent plus que de vains sobriquets qu'adoptoient alors dans toute l'Italie des factions ennemies, & comme le cri de guerre de leur haine & le signal de l'animosité qui divisoient les nobles de chaque ville, ils étoient encore utiles à ceux qui les portoient & s'en servoient pour couvrir leurs projets; & quand l'un des deux partis avoit du dessous, il trouvoit un prompt secours dans tout ce qui portoit le même nom, souvent malgré la différence des intérêts. Ces deux noms funestes étoient comme les deux bras de la furie des guerres civiles, qui s'étendoient sur toute l'Italie pour la déchirer, ou les deux flambeaux dont la discorde secouoit sur elle les noires étincelles pour y répandre l'embrasement. Les Guelfes de Gênes eurent le bonheur d'intéresser dans leur querelle Robert Roi de Naples qui étoit alors le chef des Guelfes. (*c*) Ce Prince charmé de fomenter les troubles de Gênes & peut-être songeant à en profiter pour y établir sa souveraineté par le moyen des Guelfes qu'il savoit assez portés à vendre la liberté de leur patrie, ainsi qu'ils avoient déjà fait au Roi Charles d'Anjou s'empressa de leur envoyer un secours de douze cens chevaux (*Cataphractes*). Ce secours ranima leur courage, arrêta les progrès des assiégeans & les obligea de rassembler en un corps toutes leurs troupes éparses, pour ne diriger leur attaque que d'un seul côté. Les assiégés firent plusieurs sorties où ils furent toujours repoussés; mais enfin le renfort considérable que leur amena peu de tems après le Roi

Les Guelfes envoyent demander du secours de tous les côtés.

Robert Roi de Naples leur en fournit.

(*a*) Anecd. Gén. & Corf. p. 80. ann. 1318.

(*b*) Voyez Section IV. de cette Histoire.

(*c*) Ub. Foglietta Gen. Histor. L. VI. p. 415 & seq. Anecd. Gén. & Corf. pag. 80. ann. 1318.

Robert qui vint en personne à Gênes avec sa femme & son fils & une flotte de vingt-cinq galeres, joint au secours que les Guelfes reçurent encore à la considération du Roi Robert, de Sienne, de Florence & de Bologne, villes du parti Guelfe (*a*), qui leur envoyerent douze cens hommes d'armes, changea la face des affaires & fortifia tellement le parti des Guelfes que les Gibelins furent enfin obligés de lever le siége le 4 Février de l'année suivante après avoir été forcés de tous côtés dans une sortie que les assiégés & le Roi Robert firent sur eux avec dix-huit à vingt mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ce siége duroit déjà depuis plus de dix mois, & auroit duré encore bien davantage si le Roi Robert ennuyé de sa longueur n'eût prit le parti d'y mettre fin en donnant une attaque générale aux assiégeans avec toutes ses forces. Ils se retirerent à Gavi.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

1319. Levée du siége.

La levée du siége & la retraite des ennemis firent enfin respirer les Guelfes, qui se livrerent à tous les excès d'une joie immodérée, effet du passage rapide de la consternation à une allegresse extrême & telle que la fureur des partis peut l'inspirer à celui qui demeure vainqueur. Dans les emportemens de leur joyeuse fureur, ils signalerent leur ressentiment sur les palais & maisons magnifiques de leurs ennemis, qu'ils réduisirent en cendres ou renverserent de fond en comble avec toutes leurs dépendances, tant dans la ville qu'à la campagne; & firent des réjouissances & des fêtes, comme s'ils eussent triomphé des plus redoutables ennemis de leur République, des Pisans ou des Vénitiens & cependant c'étoient leurs citoyens.

Joie immodérée des Guelfes.

Cependant les Guelfes n'avoient pas attendu la levée du siége pour témoigner au Roi Robert combien ils étoient réconnoissans du secours qu'il leur avoit amené. Ils avoient engagé le peuple à donner à ce Prince la souveraineté de Gènes pour dix ans, ainsi qu'au Pape Jean XXII. La politique seule fit donner une part de la souveraineté à ce dernier, souveraineté qui au fond n'étoit qu'un fantôme; mais les Guelfes vouloient ménager & se réconcilier celui dont le nom de Pape servoit de manteau & de prétexte à leur faction (*b*). Ce n'étoit pas la premiere fois comme on l'a vû, que les Guelfes mauvais citoyens comme tous les factieux, avoient formé le dessein de donner des fers à leur patrie, & préféré de la voir soumise à un maître, à un joug étranger, que dominée par les Gibelins. Leur haine avoit déjà vendu quoique sans succès, la liberté de Gênes à l'ambition de Charles d'Anjou Roi de Sicile, qui avoit fait de vains efforts pour l'asservir. Les Guelfes furent plus heureux cette fois dans leurs projets, & la souveraineté du Roi Robert fut réelle & généralement reconnue. Ayant assemblé le peuple, les Capitaines se démirent solemnellement de leurs charges & on prêta serment d'obéissance & de fidélité au nouveau Souverain pour dix ans, ainsi qu'au Pape. Les Génois avoient fait le premier pas vers la servitude en se donnant volontairement à l'Empereur Henri VI, (*c*) c'est ordinairement ce premier pas qui coute le plus. Après avoir fait un premier outrage à leur liberté, ils s'accoutumerent peu à peu à lui en faire d'autres. Ils n'eurent aucune peine ni répugnance à se don-

Robert Roi de Naples Souverain de Gênes pour dix ans.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 124 & suiv.

(*b*) Ub. Foglietta ibid. Anecd. Gén. & Corf. p. 80. ann. 1318. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 124. Hist. de Gênes par le Ch. de M. Tom. I. L. III. p. 261.

(*c*) Voyez plus haut ann. 1311.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

ner au Roi Robert; ils se firent au joug, tellement qu'après, pendant une suite de plus de deux cens ans, ils ne firent presque plus que courir de maîtres en maîtres.

Content du succès de ses soins, le Roi de Naples voyant que Gênes étoit tranquille par la retraite des Gibelins & que sa présence n'étoit plus nécessaire dans sa nouvelle souveraineté, se rembarqua avec une partie de ses troupes & partit pour Avignon où il alloit voir son collégue à la souveraineté de Gênes le Pape Jean XXII. Il laissa dans cette ville une forte garnison & Richard de Gambasia pour y commander à sa place en qualité de son Vicaire.

Départ du Roi Robert, qui laisse un Vicaire à Gênes.

Les Gibelins moins abatus qu'irrités par leurs mauvais succès, n'avoient pas envie de donner à leurs ennemis le loisir de jouir long-tems de leur triomphe. Résolus de faire les derniers efforts pour s'emparer de Gênes, leurs chefs s'étoient reconciliés sincerement & n'omettoient rien pour grossir & pour fortifier leur parti. Ils occupoient toutes les villes au delà des monts & avoient mis dans leur parti presque toute la côte occidentale & une partie de l'orientale. A peine le Roi Robert s'étoit-il éloigné que les Gibelins ayant rassemblé de nouvelles forces plus considérables que les premieres, vinrent remettre le siége devant Gênes, qu'ils attaquerent à la fois par mer & par terre, pendant que ceux d'au delà des monts descendoient dans la Valée de Polcevera avec douze cens chevaux, six galeres parties de la côte occidentale entrerent tout à coup dans le port de Gênes où elles prirent un bâtiment considérable & richement chargé; peu de tems après Conrard Doria partit de Savone & parut devant Gênes avec une flotte de vingt-huit galeres.

Nouveau siége de Gênes.

Ce nouveau siége beaucoup plus long & beaucoup plus meurtrier que le premier, fut plus semblable à un blocus qu'à un siége, & dura près de quatre ans, pendant lesquels il se donna quantité de combats & d'assauts tant par terre que par mer, où les deux partis eurent alternativement l'avantage, combats qu'il seroit trop long de détailler ici; on se contentera de rapporter ce qui se passa de plus remarquable de part & d'autre, sans s'astreindre à suivre les dates. Les Gibelins n'omettoient rien pour se rendre maîtres de la ville, & y donnoient quantité d'assauts réiterés, sans être rebutés par les mauvais succès qu'avoient leurs attaques; de leur côté les Guelfes ne négligeoient rien pour faire la plus vigoureuse résistance & faisoient de fréquentes sorties; les uns & les autres se battoient comme des lions & avec un égal acharnement. Pour donner un échantillon de l'animosité & de la fureur que respiroient les combattans, ainsi qu'il n'est que trop ordinaire dans toutes les guerres civiles, les plus funestes de toutes, les assiégés ayant découvert qu'un citoyen faisoit passer des avis secrets aux Gibelins, & les avoit instruit que la ville étoit sur le point de manquer de vivres, le firent mettre tout vivant dans une machine de guerre, d'où il fut lancé dans la mer. (*a*) Les Guelfes avoient de nouveau fortifié la tour du Phare, & y avoient mis, ainsi que dans les postes voisins, une nombreuse garnison. Ils avoient aussi relevé & réparé les anciennes fortifications, y avoient ajouté de nouveaux forts placés sur les montagnes qui dominoient la ville & avoient fermé l'entrée du port avec tren-

Acharnement & animosité des deux partis.

(*a*) Ub. Foglietta L. VI. p. 417. Anecd. Gén. & Corf. p. 80. ann. 1319. Hist. de Gênes par le Chev. de Mailly Tom. I. Liv. III. p. 265.

te deux galeres qu'ils avoient attachées & affermies ensemble au moyen de poutres & de chaînes de fer. Ils vouloient attaquer les Gibelins, qui les prévinrent & leur prirent trois galeres séparées du reste de la flotte, qui ne put les défendre, étant attachée ainsi qu'on vient de le dire. Les assiégeans s'emparerent bientôt après de la tour du Phare & des postes voisins, ainsi que des hauteurs, & vinrent donner un assaut violent à la ville par mer; mais ils furent repoussés ainsi que dans une autre attaque où ils perdirent beaucoup de monde. Au commencement de l'année suivante les Guelfes ayant voulu attaquer les assiégeans à leur tour & les chasser de leurs postes, furent aussi repoussés avec une perte beaucoup plus considérable que celle qu'ils avoient causée à leurs ennemis dans les attaques précédentes. Profitant de la défaite des assiégés obligés de se retirer dans la ville, les assiégeans entrerent dans le port, y prirent quelques bâtimens & mirent le feu à d'autres. Ces mauvais succès & les avantages des Gibelins irriterent tellement le peuple de la faction des Guelfes, qu'il s'assembla tumultueusement sur la place des Spinola, mit le feu à la maison de Galeotto Spinola, ainsi qu'à plusieurs maisons des Doria; & il étoit fort à craindre que cet incendie ne se communiquât à toute la ville, cette populace furieuse ayant déjà réduit en cendres plusieurs édifices & la flamme gagnant déjà le toit de plusieurs maisons appartenantes aux nobles du parti des Guelfes, si à la priere de ceux-ci l'Abbé du peuple ne se fut empressé de réprimer ces forcenés, qui auroient embrasé toute la ville pour satisfaire leur vengeance particuliére.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Différens avantages des uns & des autres.

Le peuple de la faction Guelfe met le feu aux maisons des chefs des Gibelins.

Les Gibelins occupoient presque toutes les places voisines de Gênes & voyoient leur armée grossir des secours qu'ils recevoient continuellement de leurs amis de Lombardie. Les Guelfes ayant aussi reçu un secours considérable du Roi Robert, résolurent de faire de nouveaux efforts pour faire lever un siége si long & si onereux. Ayant formé une flotte de soixante galeres, tant de celles que Robert leur avoit envoyées, que de ce qu'ils avoient équipé eux-mêmes, & commandée par Constant Vicaire du Roi, ils attaquerent les Gibelins par terre & par mer avec un égal succès dans Sesto où ils s'étoient retranché avec le fort de leur armée, & les obligerent de se réfugier à Savone. Le reste de l'armée des assiégeans postés sur les hauteurs, voulut profiter de cette sortie pour donner un assaut à la ville, vers laquelle ils s'avancerent fort près après avoir mis le feu au fauxbourg de St. Etienne, mais la résistance des Guelfes rendit cette nouvelle tentative inutile. Cependant les troupes victorieuses avoient poursuivi les Gibelins jusqu'à Savone, dont elles n'oserent pourtant pas former le siége: elles s'en dédommagerent par le pillage d'Albenga que les Gibelins avoient abandonné, & où les troupes Calabroises & Provençales envoyées au secours des Guelfes par le Roi Robert, commirent quantité d'excès & de désordres, le Vicaire du Roi ne pouvant les contenir, ni réprimer leur avidité pour le butin (a).

Les assiégeans sont repoussés jusqu'à Savone.

Assaut inutile qu'ils donnent à la ville.

Pillage d'Albenga par les Guelfes.

Les vaincus eurent aussi l'adresse de se servir de ce nom heureux de Gibelins, si utile à leur vengeance, pour intéresser dans leur querelle Frédéric Roi de Sicile, Chef des Gibelins en Italie moins empressé encore à les secourir à cause de ce nom que par son inimitié & sa jalousie contre le Roi Robert, dont

Frédéric Roi de Sicile secourt les Gibelins.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tome I. L. III. p. 251.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

il voyoit avec des yeux d'envie & d'indignation la nouvelle souveraineté sur Gênes. Son rival ne le voyoit pas avec moins d'indignation, tranquille possesseur d'un Royaume dont les ancêtres avoient été dépossédés par les siens. Frédéric commença par interdire tout commerce & tout accès en Sicile aux Génois de la faction des Guelfes; mais s'étant apperçu du tort que cette défense faisoit au commerce de ses sujets & à ses revenus, il la leva quelques années après, cependant il envoya quarante galeres aux Gibelins, que ceux-ci joignirent avec vingt autres qu'ils avoient dans le port de Savone, se disposant à revenir en forces sur Gênes. Les Guelfes leur opposerent bientôt un pareil nombre de galeres: mais on n'en vint pas aux mains au grand étonnement de tout le monde, qui s'attendoit à quelque affaire décisive & sanglante entre deux flottes égales en forces, & animées d'un pareil acharnement. Après s'être contentées de s'observer mutuellement & de rester quelque tems en présence l'une de l'autre, elles firent route chacune de leur côté, celle des Gibelins se mit à courir les mers voisines & alla faire le siége du château que les Guelfes avoient à Voltri; celle des Guelfes fit voile vers Naples. Elle s'y vit bientôt diminuée & réduite à ses propres forces, par le refus que firent les matelots Napolitains de se rembarquer, parce qu'ils n'étoient pas exactement payés, quelques démarches que le Duc de Calabre fils de Robert fit pour les y déterminer. Ce contre-tems inattendu obligea la flotte des Guelfes à s'en revenir en tirant toujours vers les côtes, pour ne pas tomber au milieu de celle des ennemis, & de se retirer dans le port de Luni, n'étant plus en état de tenir la mer *(a)*.

Les deux flottes s'observent sans en venir à un combat.

Celle des Guelfes est abandonnée par les Napolitains.

Ces heureux succès enflerent le courage des Gibelins, dont le parti se vit encore fortifié par l'arrivée de Castruccio-Castracani, grand défenseur des Gibelins, qui venoit de défaire le parti Guelfe dans la Toscane & qui profitant de l'occasion & des conjonctures heureuses où il se trouvoit, pour poursuivre sa victoire & achever d'écraser entiérement ce parti, s'avança sur les terres de Gênes avec son armée & s'empara de plusieurs places occupées par les Guelfes sur la côte orientale *(b)*. Autant que ce secours inespéré ranima l'audace des Gibelins, autant l'arrivée d'un ennemi si puissant & si dangereux jeta d'effroi & de consternation parmi les Guelfes, qui ne doutant point que ce Général ne vint pour les accabler & les resserrer dans leur ville, ne se sentant pas assez forts pour résister à cet ennemi inattendu que leur avoit suscité leur mauvaise fortune, se hâterent d'augmenter encore les fortifications de la ville, foible défense où ils ne mettoient pas même leur espoir. Ils furent bientôt délivrés de leur crainte par la prompte retraite de Castruccio, que les nouveaux mouvemens des Guelfes de Toscane y rappellerent avec son armée.

Castruccio-Castracani Chef des Gibelins en Toscane s'avance sur les terres de Gênes avec son armée & se retire bientôt après.

Les Gibelins n'en continuerent pas moins à poursuivre l'exécution de leurs projets & à redoubler d'efforts pour se rendre maîtres de la ville: ils lui donnerent encore plusieurs assauts, mais aussi infructueux que les premiers. Dans un assaut général qu'ils livrerent à leurs ennemis, & où ils ne purent venir à bout de s'emparer des nouveaux retranchemens que les Guelfes n'avoient pas encore eu le tems d'achever, les assiégeans croyant mieux réussir par un autre

Différens combats & assauts infructueux livrés par les Gibelins.

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VI. p. 418 & 419.

(b) Idem. p. 419.

moyen, prirent le parti de miner la muraille; la mine fut bientôt éventée & contreminée par les assiégés; les mineurs des deux partis se rencontrerent & se livrerent un sanglant combat sous terre. Enfin la mine fit son effet, mais les assiégeans n'en retirerent pas tout l'avantage qu'ils en avoient attendu. Au lieu de se briser en morceaux & de former une brèche capable de leur donner passage, la muraille se renversa en une seule piece, dans la longueur de quarante coudées, & opposa le même obstacle au passage des assiégeans. A couvert derriere ce mur d'une nouvelle espece tandis que les Gibelins s'efforçoient de le briser, les assiégés éleverent une nouvelle muraille (*a*).

Sect. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

Ainsi les deux partis combattoient presque avec un égal succès, sans que ni les uns ni les autres se rebutassent de tant d'assauts & d'efforts réiterés, ni de tant de résistance & de tentatives inutiles.

Le desordre regne dans Gênes.

Cependant la longueur du siége avoit des suites funestes pour Gênes. Uniquement occupés de la défense de la place, & de résister aux efforts des ennemis, les Guelfes étoient hors d'état de pouvoir veiller au maintien du bon ordre & de la tranquillité publique (*b*). Encouragée par une impunité malheureuse la licence devenoit de jour en jour plus effrénée & bravoit l'autorité des magistrats; obligés dans ces tems de trouble & de confusion à fermer l'œil sur bien des désordres qu'ils n'osoient punir. Les maux d'une place assiégée & qui est sans chefs, sur-tout dans une guerre civile, sont souvent plus grands au dedans qu'au dehors; les plus dangereux ennemis sont alors dans son sein. Ce tems de péril & de consternation est le regne de l'Anarchie & du crime; c'est alors que triomphent l'audace & la scélératesse, qui profitent du danger de l'Etat pour insulter aux miseres publiques, les aggraver & planer insolemment sur le renversement des loix. Ce désordre fut porté à Gênes à un tel point dès la seconde année de ce siége (en 1321) que les bons citoyens furent obligés de former entre eux une espece de ligue & d'association, pour s'opposer aux efforts d'un tas de malfaiteurs, qui s'étoient rendus si redoutables, qu'on fut obligé de prendre des mesures extraordinaires pour les réprimer (*c*). On créa des Décemvirs, tirés tant du corps du peuple, que de la noblesse, pour sévir contre les coupables, de concert avec le Gouverneur ou Podestat, auquel ils devoient le déférer. Les citoyens associés pour le maintien du bon ordre, prêtoient main forte aux magistrats en cas de besoin, & quand cela n'étoit point encore suffisant pour s'assûrer des coupables, on sonnoit le tocsin pour assembler le peuple. Ces sages mesures vinrent à bout d'arrêter les progrès de la licence & d'intimider les criminels.

Troubles interieurs à Gênes, produits par la licence effrenée.

Mesures qu'on prend pour la réprimer.

Plus tranquille au dedans, Gênes n'en étoit cependant pas moins resserrée & toujours en allarme du côté des Gibelins. Il est vrai que leur acharnement lui donna quelques momens de relâche & de repos; ils mirent quelqu'intervalle à leurs fureurs. Las de voir ce siége se prolonger sans aucun progrès ces derniers résolurent de porter leurs efforts d'un autre côté. Ils détacherent une partie de leurs troupes de terre & dix-huit galeres pour faire le siége de Noli. Les Guelfes en envoyerent quinze au secours de cette place, chose

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. I. p. 130.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 420 & seq.

(*c*) Anecd. Gén. & Cors. p. 81. ann. 1321.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

assez remarquable & qui montre la politique des Guelfes cette flotte étoit commandée par Pierre Guano, citoyen de l'ordre du peuple. Les Guelfes voulurent profiter de l'affoiblissement des assiégeans dont la plus grande partie des troupes étoit occupée au siége de Noli, pour les chasser de leurs postes; mais cette sortie ne leur réussit point. Ils ne furent pas plus heureux en secourant Noli, qui étant réduite aux dernieres extrémités, se rendit peu de tems après, ainsi que le château, au Marquis de Caretto, Général de l'armée des Gibelins (*a*). Maîtres de Noli, ils échouerent devant Andora, dont ils crurent pouvoir s'emparer avec la même facilité. Cette place fut secourue à tems par les Guelfes qui y envoyerent trente galeres tant du Roi Robert, que de Gênes. Les troupes qu'elles portoient ayant débarqué, furent attaquées par les Gibelins; ceux-ci avoient rassemblé le plus de monde qu'ils purent pour s'opposer à leur descente, ou au moins les empêcher de se jeter dans Andora; mais leurs efforts furent inutiles & ils furent eux-mêmes repoussés avec perte. L'Evêque d'Albenga, qui étoit un Spinola, & un des plus fougueux Gibelins qu'il y eut étoit à leur tête. Tandis que ce prélat emporté par son esprit de parti & son acharnement, sans respect pour le caractere dont il étoit revêtu, & qui lui défendoit de tremper ses mains dans le sang de ses semblables, combattoit avec tout l'acharnement & toute la furie du Soldat le plus intrépide, il fut tué dans le combat, ayant été renversé de cheval.

Sortie infructueuse des assiégés. Prise de Noli par les Gibelins.

Les Gibelins échouent devant Andora.

Sans être découragés par cet échec les Gibelins s'obstinerent toujours dans leur projet de se rendre maîtres de Gênes & recommencerent à presser cette ville aussi vivement qu'auparavant, par terre & par mer. On a donné plus haut un échantillon de l'esprit d'acharnement & de fureur dont les Gueifes étoient animés. Les Gibelins en donnerent un pareil dans l'année 1322. exemple très-frappant eu égard au tems où les choses se passoient, quoique cependant moins funeste à l'humanité & exempt du reproche de barbarie que méritoit l'action des Guelfes rapportée plus haut. Le Pape Jean XXII. avoit excommunié & déclaré ennemis de l'Eglise les Visconti de Milan & tous leurs adhérens, par lesquels on entendoit assez visiblement les Gibelins. Abusant des armes spirituelles, par une vengeance qui commençoit à devenir assez commune en ce tems-là & à laquelle les Papes recouroient dans toutes leurs querelles, même pour leurs biens temporels, & à l'égard des Princes & des Rois leurs ennemis, Jean XXII. avoit publié une croisade contre les Visconti, à laquelle il avoit attaché les mêmes indulgences & les mêmes graces que pour ceux qui entroient dans une croisade contre les Turcs ou les Sarrasins. Cette bulle d'excommunication fut lue solemnellement à Gênes dans la cathédrale. Les Guelfes la reçurent avec respect, & comme il convenoit au nom qu'ils portoient. Il n'en fut pas de même des Gibelins, qui méprisant également le Pontife, & comme Pape, & comme leur Souverain, déchirerent sa bulle en pieces & la foulerent aux pieds. Les Guelfes ne manquerent pas d'en envoyer les morceaux au Saint Pere & de bien relever l'irréverence sacrilége des Gibelins, pour les rendre encore plus odieux au Souverain-Pontife, & l'animer d'avantage contre eux (*b*).

Mépris des Gibelins pour le Pape Jean XXII.

Traitement injurieux qu'ils font à une bulle de ce Pape.

Pen-

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 420 & seq. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 271.

(*b*) Ub Foglietta Lib. VI. p. 421. Anecd. Gén. & Cors. p. 81. an. 1322.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Pendant que les Gibelins bravoient leurs ennemis, les Guelfes recevoient du secours du Roi Robert qui leur envoya son frere avec seize galeres, & faisoient de fréquentes sorties où les assiégeans avoient presque toujours le désavantage. C'est ainsi que se passa toute l'année 1322. Enfin les Guelfes résolus de faire les derniers efforts pour faire lever le siége & se débarrasser de leurs ennemis, firent une nouvelle sortie avec toutes leurs forces le 17 Février de l'année suivante, debusquerent les assiégeans de leurs postes & forcerent leurs retranchemens sur les hauteurs, malgré la résistance vigoureuse des Gibelins qui les répousserent jusqu'à deux fois.

Secours que les Guelfes reçoivent du Roi Robert. 1323. Les Gibelins sont obligés de lever encore une fois le siege. Les Guelfes les poursuivent & font un butin considérable. Modération des Guelfes.

Obligés de céder à la supériorité d'un nombre toujours croissant par de nouveaux renforts de la ville, les Gibelins prirent la fuite & se retirerent à Voltri, abandonnant tout leur bagage leurs tentes & leurs familles au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci les poursuivirent jusqu'à Sesto, & leur firent grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva beaucoup de noblesse. Les Guelfes userent de leur victoire avec plus de modération qu'ils n'avoient fait par le passé, & que peut-être leurs ennemis n'en attendoient d'eux. Ils traiterent les femmes des vaincus avec beaucoup d'égards & renvoyerent une partie des prisonniers sans rançon & se contenterent d'une rançon modique pour les autres. Il sembloit que leur haine fut satisfaite & assouvie par tant de succès. La haine est un sentiment qui s'épuise & s'affoiblit comme tous les autres: la fureur des deux partis paroissoit alors commencer à se lasser. Quoique toujours obstinés à se faire la guerre, ils la faisoient avec moins d'acharnement, en gens d'honneur, en ennemis généreux. Ils répandoient moins de sang, ils commettoient moins de forfaits inutiles & de sang froid, ils se contentoient de piller réciproquement leurs vaisseaux & ils respectoient les jours des vaincus, de ceux que le sort des armes faisoit tomber entre leurs mains: souvent même ils leur rendoient la liberté sans exiger aucune rançon. Heureux quand les hommes font toujours, non le bien, c'est trop leur demander, mais le moins de mal possible! c'est presque toujours dans ce dernier cas qu'on peut les appeller vertueux. Cependant les Guelfes, malgré toute leur modération, oubliant que ceux dont ils triomphoient étoient leurs concitoyens, triomphe dont ils auroient dû plutôt gémir que s'applaudir, eurent encore l'indecence, comme ils avoient fait ci-devant, de rendre à l'Etre suprême de solemnelles actions de graces pour la victoire qu'ils croyoient avoir remportée sur leurs freres & concitoyens par sa faveur, comme si Dieu favorisoit le crime & le carnage.

Quoique le Pape eût été grièvement outragé par les Gibelins & d'une façon bien sensible pour un Souverain Pontife, dont le caractere est si universellement respecté, soit qu'il fut réellement touché des maux où l'infortunée République de Gênes étoit plongée depuis long-tems, ou que peut-être il fut bien aise d'y voir revenir la paix pour être à même d'y faire valoir la part de souveraineté, que les Guelfes lui avoient déférée de compagnie avec le Roi Robert, le chef de l'Eglise s'entremit en pere commun, pour réconcilier les deux partis, & finir une guerre civile aussi opiniâtre & aussi sanglante. Il fit venir devant lui leurs députés & leur tint un discours aussi sensé que pathétique; mais toute son éloquence fut vaine & il ne put réussir à les accommoder. Les uns étoient enflés de leurs avantages; les autres étoient irrités de leurs

Vains efforts du Pape pour accommoder les deux partis.

Sect. III Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

défaites. Les premiers se reposoient sur les faveurs de la fortune, les autres comptoient sur son inconstance, & se flattoient que le sort des armes tourneroit en leur faveur. Loin que les bons offices de ce Pontife pussent parvenir à appaiser leurs différends, la discussion de leurs querelles & de leurs griefs alluma encore plus leur ressentiment, & leurs députés en vinrent presqu'aux mains à la cour & sous les yeux même du Pape (*a*). La guerre continua encore parmi eux pendant plus de sept ans, avec différens succès, mais en perdant de plus en plus de sa vivacité; leurs exploits mutuels se bornerent à la prise de quelques châteaux, ou au pillage de quelques bâtimens: détail où il seroit aussi long qu'ennuyeux d'entrer. C'est le même motif, ce sont toujours les mêmes effets; on ne doit rapporter les crimes des guerres civiles, que quand ils sont remarquables & qu'ils font époque, ou qu'ils peuvent servir de leçons.

La haine qui les animoit sembloit cependant prêter des ailes à cette guerre, qui s'étendit cette année jusques dans l'Orient & dans les différens endroits où les Génois avoient des établissemens; les noms funestes de Guelfes & de Gibelins y voloient pour les y troubler & les armer les uns contre les autres. Non contens de poursuivre & de défaire leurs ennemis par terre & par mer dans leur patrie, les Guelfes envoyerent dix galeres pour écraser leur parti & leur commerce tant dans le Levant qu'en Afrique & dans les endroits les plus lointains, où l'un & l'autre parti avoient des établissemens & des possessions; en un mot pour leur susciter de nouveaux ennemis jusqu'aux extrémités du monde connu. Ayant passé le Bosphore, cette flotte fit beaucoup de dommages aux Gibelins ainsi qu'aux Grecs qui tenoient leur parti, & aborda à Sinope où les Guelfes furent bien reçus par Tarabi qui en étoit Seigneur. Il leur fit beaucoup d'amitiés & consentit à entrer avec eux dans une alliance contre les Gibelins & leurs adhérens. Les Guelfes payerent bien cher l'alliance de ce Seigneur & la démarche que leur faisoit faire leur haine pour les Gibelins. Leur nouvel allié invita les Chefs & les Officiers de leur flotte à un festin où il les fit tous inhumainement massacrer; perfidie atroce qu'il commit dans l'espérance de faire sa cour à l'Empereur Grec qui favorisoit les Gibelins. Le traître Tarabi fondit après sur les galeres Génoises & en prit six sans résistance; le reste de la flotte qui étoit plus loin à l'ancre chercha son salut dans la fuite (*b*). Les Gibelins de Constantinople ayant appris sa catastrophe arrivée à leurs ennemis, armerent promptement seize galeres avec l'aide de l'Empereur, & se mirent à attendre les Guelfes à l'entrée du détroit du Bosphore dans le dessein de s'emparer de leurs bâtimens; mais les Guelfes eurent le bonheur de leur échapper à la faveur des ténébres & arriverent heureusement à Gènes avec les débris de leur flotte, au milieu des cris de douleur & de consternation que poussa le peuple en apprenant la nouvelle d'un si funeste accident (*c*).

Les Guelfes envoyent une flotte dans le Levant contre les Gibelins.

Perfidie du Seigneur de Sinope envers les Guelfes.

Les circonstances où se trouvoient les Génois, les forcerent de dévorer cet outrage & les empêcherent de tirer vengeance d'une si noire perfidie; triste

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VI. p. 421 & 422.

(*b*) Anecd. Gén. & Cors. p. 82. ann. 1323. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. III. p. 273 & suiv.

(*c*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 422 & 423.

effet des guerres civiles, qui, en n'occupant un Etat qu'à la ruine de ses citoyens, accordent à ses véritables ennemis la liberté de le braver impunément! Il est même alors en butte aux outrages des Barbares.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

1324.

La guerre continuoit toujours quoiqu'assez foiblement de part & d'autre. Les Gibelins fatigués de tant de pertes, ne faisoient presque plus d'efforts. Les Guelfes étoient si tranquilles à cause de l'abattement de leurs ennemis, qu'ils avoient éloigné une partie de leurs forces. Quantité de leurs galeres s'étoient jointes à la flotte du Roi Robert qui étoit alors en Provence, & l'accompagnerent jusqu'à Naples. A son retour de Provence, ce Prince vint cette année à Gênes avec la Reine, son fils le Duc de Calabre & son épouse. Son arrivée pensa y exciter de nouveaux troubles entre le peuple & les nobles. On avoit donné la souveraineté de Gênes au Roi Robert pour dix ans, & ce terme étoit prêt d'expirer. Il s'agissoit de le prolonger & les deux partis ne pouvoient s'accorder. Le peuple qui haïssoit les Nobles, las de gémir sous leur oppression & d'être le jouet & l'éternelle victime de leurs factions, auroit préféré un maître & un souverain légitime & permanent à une liberté factice dont il ne jouissoit point, & qui n'étoit pour lui qu'une source de malheurs, & à quantité de petits tyrans pour la querelle desquels il étoit obligé de verser tous les jours son sang le peuple vouloit se soumettre tout-à-fait au Roi Robert & à ses descendans à perpétuité. Ses véritables intérêts sembloient lui en faire une loi & l'on ne sauroit en faire un reproche à ce péuple si brave & pourtant si malheureux & si à plaindre, ainsi qu'il l'est ordinairement dans toutes les Aristocraties. Mais ce n'étoit pas l'intérêt ni l'intention des Guelfes & des Nobles; le peuple avoit ses vues: ils avoient aussi les leurs. Moins occupés du vain bonheur d'une populace ignoble & méprisable suivant eux, que de leurs grands projets auxquels ils la croyoient trop heureuse de servir & d'être sacrifiée, ils s'opposerent de toutes leurs forces à un dessein contraire à leur ambition, au salut de la République. D'autres vouloient qu'on reconnut le Roi Robert pour Souverain jusqu'à sa mort; d'autres enfin que l'on fixât la durée de son autorité & qu'on lui prescrivit un terme limité. Ce dernier parti qui étoit celui des nobles l'emporta, & la souveraineté de Robert fut prolongée pour six ans (*a*). Ce Prince après avoir fait à Genes quelques réformes & réglemens tendans à affermir son autorité & à maintenir le bon ordre, remonta sur sa flotte pour retourner à Naples. L'année suivante les Guelfes fournirent un secours de vingt galeres au Duc de Calabre pour l'aider à faire une invasion dans la Sicile, dont Robert vouloit s'emparer; mais cette expédition fut sans succès. Ils fournirent encore à ce Prince en 1328, un secours de quarante galeres, dans la guerre qu'il avoit au sujet de la République avec Frédéric Roi de cette Isle, & qui en étoit en possession. Fidéles à leurs alliés, les Gibelins envoyerent de leur côté à Frédéric une flotte de trente-deux galeres qu'ils avoient équipée à Savone. Cela fait voir que les deux partis n'étoient plus que foiblement occupés de leur guerre, & ne combattoient plus que comme seconds & troupes auxiliaires de deux Princes dont ils servoient les projets. Cependant les Guelfes s'étoient

La guerre ne se fait plus que foiblement entre les deux partis.

Le Roi Robert vient à Gênes, troubles à son sujet.

Le peuple veut se soumettre pour toujours à Robert & à ses descendans. Les Nobles refusent d'y consentir.

La souveraineté de Robert est prolongée pour six ans.

Secours que les Guelfes lui fournissent pour les expeditions en Sicile.

Les Gibelins fournissent des secours à Frederic Roi de Sicile.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. VI. L. I. p. 132. p. 424. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257. jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

emparés de Voltri; les Gibelins chasserent leurs ennemis de Monaco, de St. Remo & d'autres places (*a*).

Dissentions ecclésiastiques auxquelles les deux partis prennent part Troubles civils dans Gênes.

La Religion vint encore se mêler à leurs différends & y mettre son seau redoutable pour les envenimer. La haine des deux partis n'étoit pas même d'accord pour reconnoître le même chef de l'Eglise; les Guelfes tenoient pour le Pape Jean XXII. Les Gibelins reconnoissoient Nicolas V. que l'Empereur de Baviere avoit fait élire; les deux Papes se traitoient mutuellement d'Antipapes & d'intrus; autant en faisoient leurs partisans; Nicolas V. avoit élevé Berenger Mario, citoyen de Gènes au siége archiépiscopal de cette ville. Les Guelfes s'obstinoient à ne vouloir point le reconnoitre pour leur Archevêque, parcequ'ils ne reconnoissoient pas le Pape lui-même qui l'avoit nommé; (*b*) la confusion étoit extrême & générale. Elle n'étoit pas moindre dans Gênes, où la discorde se mit entre les chefs des Guelfes, entre les Guelfes & la noblesse & enfin entre la noblesse & le peuple, qui ne pouvoit en souffrir le joug & murmuroit sans cesse contre son oppression. Ces mécontens sembloient fomenter & faire germer tacitement la révolution mémorable qui devoit éclore quelques années après.

D'ailleurs à l'exception de quelques nouvelles allarmes que le voisinage & les approches de Castruccio-Castracani Vicaire de l'Empereur & Chef des Gibelins en Italie, ainsi que l'arrivée de l'Empereur Louis de Baviere qui alloit se faire couronner à Rome causerent aux Guelfes, allarmes qui les obligerent à réparer & augmenter de tous côtés les fortifications de Gènes & qui cesserent par le départ de ce Prince & de Castracani, il ne se passa rien de remarquable dans l'intervalle qui suivit jusqu'à l'année où la paix se fit enfin entre les deux factions ennemies en 1331.

1331. Paix entre les Guelfes & les Gibelins.

Gênes auroit eu lieu de se féliciter de voir terminer une guerre civile si longue & si meurtriere, si la réconciliation des deux partis eût été sincere; mais malheureusement elle n'étoit que forcée & l'ouvrage de la politique: leur haine vivoit toujours dans leurs cœurs & ne faisoit que céder aux circonstances qui demandoient qu'elle s'assoupit (*c*). Ces ennemis mortels & acharnés ne se seroient pas empressés d'appaiser si promptement leurs querelles, si la crainte d'un ennemi commun, d'un ennemi formidable dont leur pays étoit ménacé; (crainte salutaire qui faisoit toujours le bonheur de Gênes, & qui étoit le gage de son salut dans ses plus grands dangers,) n'eût rapproché ses enfans divisés & ne les eût engagés à se réunir pour sa défense. Tel étoit depuis long-tems le sort de cette République, que les guerres civiles & les étrangeres se remplaçoient & se succédoient alternativement; les dernieres étoient comme le remède des autres. On n'oseroit décider si les deux factions dominantes aimoient leur patrie; mais au moins elles croyoient leur gloire intéressée à soutenir la sienne & à la défendre. Elles vouloient mutuellement y dominer; elles étoient capables dans leur vengeance de la soumettre à un joug étranger; mais leur orgueil & leur courage ne pouvoient consentir qu'elle fut assujettie par la force, ni vaincue par ses ennemis; elles la vou-

(*a*) Hist. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 425. p. 275

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VI.

(*c*) Idem pag. 427.

loient libre & victorieuse au dehors pour l'opprimer plus à leur aise au dedans; elles vouloient seules avoir le droit de l'affliger & de déchirer son sein.

Sect. III. Histoire de Gènes depuis la révolution de 1257 jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Guerre avec les Catalans.

Les Catalans peuple dont la puissance maritime s'accroissoit de jour en jour, & à qui il falloit ainsi qu'à toutes les puissances maritimes des guerres & des combats, c'est-à-dire des captures & des pillages pour favoriser cet accroissement & celui de leur opulence, étoient l'ennemi dont les Génois étoient menacés & qui engagea les deux factions ennemies qui divisoient cette République, à une reconciliation apparente & momentanée, pour tourner les armes contre lui. Il y avoit déjà long-tems que Gènes avoit à se plaindre des Catalans & il a été parlé plus haut de leurs brigandages & de leurs pirateries. Les Génois qui en souffroient beaucoup, avoient eu quelques petites guerres avec eux; mais les circonstances où ils se trouvoient, & des occupations plus importantes les avoient empêchés de poursuivre cette guerre avec vigueur; & les treves ou traités de paix qu'ils avoient faits avec les Catalans, avoient toujours été rompus & violés par les nouvelles aggressions de ce peuple remuant. Voyant les dissentions & les guerres civiles de Gènes, il prit de nouveau les armes, croyant pouvoir profiter de cette occasion pour vaincre aisément les Génois. Ce n'étoit pas un ennemi bien rédoutable pour ces derniers & l'inimitié des Catalans ne leur auroit pas donné beaucoup de terreur, s'ils n'avoient eû l'adresse de faire entrer dans leur querelle & dans leur ligue un ennemi bien plus dangereux pour cette République, savoir les Vénitiens, qui avoient encore sur le cœur leurs récentes défaites, & qui ne cherchoient que l'occasion de s'en venger (*a*).

Ligue des Catalans & des Vénitiens contre les Génois.

La nouvelle de cette ligue contre Gênes, ainsi que celle des préparatifs que les deux peuples ligués faisoient pour venir fondre sur le territoire de la République tant par terre que par mer, ayant ouvert les yeux aux Génois & leur ayant fait voir qu'il étoit tems de songer à prendre les précautions nécessaires pour faire tête à l'orage prêt à fondre sur eux, détermina les deux factions à cesser toutes hostilités entre elles & à faire une treve d'un an. Huit Commissaires furent nommés de part & d'autre pour accorder leurs différends; mais n'en pouvant venir à bout à cause de leurs contestations continuelles & de leur opiniâtreté reciproque, les deux partis résolurent de s'en rapporter au jugement du Roi Robert, auquel ils envoyerent chacun douze Députés. Ils convinrent de faire la paix aux conditions que ce Prince leur préscriroit. Après bien des débats & des empêchemens cette paix si désirée & toujours si peu sincere de part & d'autre fut enfin conclue la même année par l'entremise de Robert aux conditions suivantes (*b*). „ 1. qu'on oublieroit réciproquement le passé, 2. que les exilés rentreroient dans Gènes, 3. que la République seroit gouvernée par un vicaire du Roi Robert, 4. & enfin que les dignités & les charges publiques seroient également reparties entre les Guelses & les Gibelins". Pendant qu'on négocioit la paix, la flotte catalane, forte de quarante quatre galeres & trente autres bâtimens de diverse forme & grandeur parut sur les côtés de Gènes, qu'elle pilla & saccagea à loisir. Elle s'approcha jusqu'à l'entrée du port, & bravant impunément les Génois, les défia au combat, sachant bien qu'ils étoient hors d'état de l'accepter;

Conditions de la paix conclue par le Roi Robert entre les deux partis.

(*a*) Idem ibidem. (*b*) Idem p. 428.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

mais, comme on l'a déjà remarqué plus haut, le fort d'un état déchiré par les guerres civiles, est d'être bravé impunément par ses ennemis au dehors tandis que la discorde l'affoiblit au dedans. Les Génois répondirent à ce défi comme ils avoient fait autrefois en pareille occasion aux Pisans & aux Vénitiens, disant: „ qu'il n'y avoit point de bravoure à venir attaquer & défier „ au combat un ennemi qui n'y étoit pas préparé & qui n'étoit pas sur ses „ gardes; mais que les Catalans pouvoient être persuadés, que dans peu la „ flotte Génoise iroit les chercher jusques sur les côtes de Catalogne & leur „ offrir le combat, s'ils avoient encore le courage de l'accepter". Voyant qu'ils ne pouvoient attirer les Génois au combat, les Catalans s'éloignerent du port & continuerent leurs ravages & leurs descentes sur les côtes de Gênes.

Ravages faits par les Catalans leur flotte vient défier les Génois: Réponse de ces derniers.

Pour donner une idée de la superstition de ces tems-là, où l'on allioit sans scrupule la religion, ou pour mieux dire le fanatisme le plus outré au brigandage le plus décidé, on citera un trait des Catalans dans cette expédition. (*a*). Ils avoient fait une descente à Chiavari, sur la côte occidentale de Gênes, où ils avoient commis les plus grands désordres: entre autres ils y avoient pillé un couvent fort riche. S'étant rembarqués & ayant essuyé une furieuse tempête, ils s'imaginerent que c'étoit le ciel qui les punissoit & les poursuivoit jusques sur la mer à cause du pillage sacrilege qu'ils avoient fait du couvent de Chiavari: dans cette persuasion ces dévots brigands y retournerent & restituerent au couvent tout ce qu'ils lui avoient enlevé. Il faut que le pouvoir de la superstition soit bien fort pour obliger des brigands à lâcher ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur proye & leur butin. Les Guelfes & les Gibelins n'étoient pas si consciencieux ni si portés à la restitution.

Pouvoir de la Superstition des Catalans.

La publication de la paix entre les Guelfes & les Gibelins avoit causé la plus vive sensation à Gênes. Le peuple qui ne voit jamais rien que par l'écorce & se montre toujours extrême dans toutes ses passions, s'y étoit livré aux plus vifs transports de joye & d'allegresse. Actions de graces solemnelles, fêtes, réjouissances, rien n'avoit été oublié, & on peut dire que toutes ces choses étoient bien mieux à leur place alors, que lorsqu'elles servoient à célébrer le triomphe de l'un des deux partis sur leurs concitoyens. Cependant cette paix ne contenta pas également tout le monde. Il y eut sur-tout à Savone, des Gibelins qui firent tous leurs efforts pour faire rompre le traité & crierent tout haut que leur parti y étoit sacrifié, & qu'on devoit y faire comprendre Frédéric Roi de Sicile, leur allié & l'ennemi de Robert. Mais les cris factieux de ces mécontens furent étouffés dans le mélange confus des cris joyeux de ceux qui bénissoient d'une voix commune le retour de la paix. Le peuple les força de se taire & tout fut enfin pacifié & calmé malgré les murmures de ces mauvais citoyens, semblables aux flots de la mer encore grondant sourdement, quand l'orage est appaisé. Les Gibelins de savone firent aussi leux paix l'année suivante & vinrent prêter serment d'obeissance & de fidélité au nouveau gouvernement, entre les mains du Vicaire ou Lieutenant du Roi Robert, en présence de l'Abbé du peuple & des Magistrats. Ils étoient alors au nombre de douze, & composés suivant les conventions d'un égal nombre de Guelfes & de Gibelins.

Soulevement des Gibelins de Savone au sujet de la paix; il est appaisé. Ils font leur paix l'année suivante.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 427. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. I. p. 135.

Les Génois songerent alors à se venger des insultes & des ravages des Catalans & à prendre leur revanche sur leurs côtes. Antoine Grimaldi fut envoyé avec une flotte de quarante cinq galeres, pour dévaster les bords de la Catalogne. Après les avoir rangés & pillés, y avoir fait des descentes en différens endroits, avoir pris & brûlé quantité de bâtimens Catalans, en un mot leur avoir fait tout le dommage possible, sans que leur flotte ci-devant si téméraire, parut en mer & fit mine d'en vouloir venir à un combat, l'Amiral Génois revint à Gênes avec sa flotte, en ayant détaché quinze galeres pour aller inquiéter & troubler la navigation des Catalans dans les mers de Sicile. Les Génois équiperent encore différentes flottes & causerent encore quantité de dommages aux Catalans pendant le cours de cette guerre, qui, comme toutes les précédentes avec les Catalans fut plutôt un brigandage ouvert qu'une guerre dans les regles (*a*). Ils avoient cru pouvoir profiter des troubles sanglans des Génois occupés à s'entredétruire; mais ils ne s'étoient pas attendus à la prompte reconciliation des deux factions; leurs espérances avoient encore été trompées du côté des Vénitiens, dont la tranquille neutralité délivra les Génois des allarmes que leur ligue réelle ou prétendue avec les Catalans leur avoit données (*b*). Destitués du puissant appui dont ils s'étoient flattés & abandonnés à leurs propres forces, les Catalans ne se crurent point en état de tenir la campagne contre les Génois, ni d'en venir aux prises avec eux; ils en éviterent soigneusement toutes les occasions & se tinrent toujours cachés dans leurs ports, d'où ils ne sortoient que de tems en tems, pendant l'absence ou l'éloignement des flottes Génoises, & comme de timides oiseaux de proie, pour prendre & piller leurs bâtimens, troubler leur commerce & commettre des brigandages, lorsqu'ils le pouvoient sans danger. Voilà à quoi tous leurs exploits se bornerent pendant cette guerre; & quant aux Génois tous leurs grands armemens & préparatifs ne servirent qu'à faire quantité de descentes & de ravages inutiles sur les côtes de leurs ennemis, n'ayant jamais pu les attirer au combat. Aussi pendant près de quatre ans que cette espéce de guerre continua encore entre les deux peuples, mais de plus en plus foiblement, il ne se donna jamais aucune action générale ou décisive & il ne se passa rien de remarquable. On en exceptera cependant les traits suivans qui méritent d'être rapportés & peuvent servir à caractériser l'esprit & les mœurs des deux peuples, au moins tels qu'ils étoient alors. On sait que cela n'est pas moins du ressort de l'histoire qui ne doit pas s'occuper uniquement des faits stériles & presque toujours monotones; mais dont le devoir est de chercher aussi dans l'occasion à peindre les hommes à l'homme & à les représenter sous leurs différens traits. Les Anecdotes particulieres sont sur-tout propres à remplir cet objet en donnant des lumieres certaines sur le génie & le caractére des nations. Faute de grands événemens généraux, nous sommes obligés de nous jeter sur les événemens particuliers qui rempliront le vuide de cette partie de l'histoire de Gênes.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257 jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

1332.

Expédition contre les Catalans.

Neutralité des Vénitiens.

(*c*) Salagro Negro envoyé en 1334 avec dix galeres contre les Catalans, ren-

(*a*) Hist. de Gênes Tom. I. L. III. pag. 282.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes. Tom. I. p. 430.

Liv. I p. 135.

(*c*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VI.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

contra près de l'Isle de Majorque quatre gros bâtimens Catalans chargés d'armes & de munitions de guerre de toute espece, qui revenoient d'une expédition & avoient à bord plus de deux mille combattans, parmi lesquels étoient quantité des principaux de leur nation avec leurs bagages & leurs familles. Salagro leur donna opiniâtrément la chasse pendant dix jours & aucun jour ne se passa sans qu'il en vint aux prises avec eux. Pour rendre ses galeres plus légeres & pouvoir plus facilement poursuivre l'ennemi qui avoit sur lui l'avantage du vent, Salagro fit jeter une partie de ses vivres & provisions à la mer. Enfin au bout de dix jours il prit un des navires Catalans; mais l'équipage s'étoit sauvé, hommes & provisions tout avoit été transporté sur les trois autres bâtimens. Les troupes Génoises étoient excédées de fatigue, elles manquoient de provisions, elles étoient presque mourantes de faim, elles demanderent à leur Chef des vivres à grands cris; „ je les ai tous fait jeter à la „ mer, mes enfans, leur répondit le brave Salagro, pour poursuivre l'ennemi plus lestement; mais il est un moyen aisé de réparer cette perte; les trois „ vaisseaux ennemis qui nous sont échappés, sont chargés de provisions; attaquons les & je ne doute point qu'avec vôtre courage nous ne nous en rendions maîtres". C'étoit la premiere fois qu'on proposoit de combattre à des troupes épuisées de fatigue & mourantes de faim. Le discours de Salagro fit effet sur les siennes & ranima leur audace & leurs forces, les matelots & les rameurs redoublerent leurs manœuvres pour atteindre l'ennemi; ils l'atteignirent enfin & combattirent comme des lions affamés qui tombent sur leur proie. Les Catalans firent de leur côté la résistance la plus courageuse; jamais combat ne fut plus intéressé ni plus vif: les uns combattoient pour la défense de leurs biens & de leurs familles; les autres pour le soutien de leur vie & avoir des alimens, qui dépendoient seulement de leur victoire. Ces derniers eurent enfin l'avantage, tant la faim & le desespoir leur prêterent de courage! ils s'emparerent des vaisseaux Catalans & firent un butin considérable. Salagro recommanda sur-tout à ses soldats qu'on respectât le sexe & qu'on mit les femmes en lieu de sûreté. Voyant que la victoire paroissoit se décider pour les Génois; un Catalan qui avoit une très-belle femme, qu'il adoroit & dont il étoit jaloux, & jaloux jusqu'à la fureur, comptant peu sur la retenue du vainqueur, & craignant tout pour l'objet de sa jalousie, forma le dessein terrible de sauver son honneur aux dépens de sa vie & aima mieux poignarder lui-même ce qu'il aimoit, que de le voir passer dans les bras d'un vainqueur effréné. Il la regarde en pleurant: sa beauté allume encore plus sa jalousie & sa fureur; il l'embrasse pour la derniere fois & tirant son épée „ pardonne, „ lui dit-il, cher & funeste objet de ma tendresse: mais je dois sauver ton „ honneur & le mien". A ces mots détournant la tête il lui enfonce son épée dans le sein: crime qui n'est point sans exemple, & qu'on pourroit peut-être pardonner, dans de pareilles circonstances, à l'amour jaloux & réduit au desespoir! Salagro ne pensa point de même. Il apprit avec colére & avec indignation l'action cruelle de ce Catalan, & la regardant comme un outrage qu'il avoit fait à sa vertu, il fit venir devant lui ce malheureux époux, lui fit des reproches amers de ce qu'il avoit si mal auguré des sentimens & de la retenue

Traits généreux de Salagro.

Il s'empare de plusieurs navires Catalans.

Tendresse jalouse & cruelle d'un Catalan.

Salagro le punit.

tenue de son vainqueur, & lui fit sur le champ trancher la tête en sa présence. Salagro n'avoit point aimé (*a*).

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

Trop févere peut-être en cette occasion, le même Salagro donna quelque tems après un exemple de modération & de justice, bien plus marqué. Ayant appris que les Catalans avoient fait pendre une partie de l'équipage de quelques galeres qu'ils avoient prises aux Génois, furieux, il sortit aussitôt du port avec sa flotte, donna la chasse aux Catalans, leur prit & brûla dans son ressentiment quantité de vaisseaux, & n'eut point de repos qu'il n'eut mis dans ses fers une partie de ceux qui avoient traité si indignement ses concitoyens. Il leur prit quatre galeres sur les côtes de Sardaigne après un sanglant combat, où il leur tua cinq cens hommes & leur fit cent quarante prisonniers. Il les fit conduire au pied des mêmes potences qu'ils avoient dressées pour les Génois qui y étoient encore suspendus. Ces malheureux chargés de fers, tremblans, s'attendoient à subir le même sort; mais après leur avoir reproché leur barbarie, dans les termes les plus forts, & leur avoir fait sentir que, suivant le cruel droit de la guerre & de sa victoire il pouvoit user sur eux de répréfailles, Salagro leur pardonna, leur fit grace de la vie, & se contenta de faire attacher à la potence en leur présence leur commandant, disant que, „ comme c'étoit ordinairement les Chefs qui ordonnoient de pareilles „ barbaries, c'étoit eux qu'il falloit punir (*b*)". Voilà tout ce qui se passa de plus remarquable dans cette guerre; mais en vengeant sa patrie & les droits des Gens, Salagro faisoit tout pour sa gloire, & presque rien pour Gênes sur qui l'honneur de ses exploits particuliers ne rejaillissoit point. Cette guerre se faisoit toujours avec beaucoup de ralentissement. Il est vrai cependant que dans la même année (1334) sept galeres Génoises envoyées dans le Levant, où les Catalans avoient aussi des établissemens pour leur commerce, ne leur firent pas moins de dommages, & leur prirent plusieurs bâtimens dans les mers d'Egypte (*c*). L'année d'après les Capitaines du peuple envoyerent encore contre eux une flotte de vingt-huit galeres commandée par Odoardo Doria; qui leur brula près de la ville de Palerme deux navires aux yeux mêmes des Catalans qui étoient à terre & qui ne firent aucun mouvement pour s'y opposer. La guerre continua encore avec assez peu de vivacité pendant près d'un an, & enfin l'année 1336, las des pertes qu'ils avoient souffertes, les Catalans demanderent une treve; elle leur fut accordée: la même année la paix se fit entre les deux peuples, & le Roi d'Arragon & celui de Majorque qui protégeoit les Catalans, sujets du premier.

Générosité de Salagro envers les Catalans.

1434.

Nouvelles expéditions contre les Catalans.

1636.

Treve & paix avec les Catalans & autres.

Mais il faut que nous revenions un peu sur nos pas, pour rapporter des évenemens antérieurs. La raison pour laquelle la guerre se fit si foiblement de la part des Génois dans ces dernieres années, c'est que les troubles civils avoient commencé à renaitre dans Gênes en 1334 & ils n'avoient recommencé que parce que les Génois étoient tranquilles à l'égard des Catalans qu'ils ne redoutoient point, & plus en sûreté encore de la part des Vénitiens, qui, comme on l'a vû, ne prenoient aucune part à cette guerre. Peut-être la

(*a*) Ub. Foglietta ibidem p. 430 Anecd. Gén. & Corses p. 84. Ann. 1331. Hist. de Gênes, ibid. p. 253 & suiv.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Ub. Foglietta ibidem.

Sect III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

ligue des Catalans & des Vénitiens n'avoit-elle été qu'un bruit faux, qu'une invention politique & salutaire à quelque bon citoyen, pour rétablir le calme dans sa patrie, & reconcilier les deux factions ennemies. Quoiqu'il en soit les Catalans étant en partie défaits & hors d'état de nuire aux Génois, les Vénitiens ne faisant aucun mouvement, la securité étoit revenue dans Gènes, & elle y avoit ramené les dissentions, réveillé les haines assoupies; avec la crainte du danger extérieur s'éclipserent de nouveau la paix & la tranquillité intérieure. Libres de toute crainte pour le salut de la République, les deux partis recommencerent à la troubler & à tourner leurs armes contre eux-mêmes. Les deux factions n'avoient cédé qu'aux circonstances: leur ambition & leur jalousie ne pouvoient souffrir le partage des charges & des dignités non plus que l'égalité; chacune vouloit dominer, tout avoir, ou tout renverser.

Nouveaux troubles civils.

Jalousie des deux factions & politique du Roi Robert.

Les Gibelins ne pouvoient supporter la domination du Roi Robert à laquelle ils ne s'étoient soumis que par nécessité, & en qui ils voyoient avec indignation un appui sûr & redoutable pour les Guelfes. De son côté le Roi Robert n'étoit pas mieux intentionné pour les Gibelins qu'il n'esperoit pas de pouvoir jamais soumettre, dans cette idée il ne négligeoit rien pour entretenir sourdement la division entre eux, division de laquelle il savoit bien que dépendoit le maintien de son autorité dans Gênes. On prétend qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour détourner les Guelfes d'entrer dans un accommodement avec leurs ennemis, & pour rompre les négociations au sujet de la paix (a). Remplissant les vûes de son maître, le nouveau Lieutenant que Robert avoit envoyé à Gênes, homme rusé, propre à semer & à entretenir la discorde, animoit sans cesse les Guelses contre leurs ennemis. La dureté, la sévérité qu'il déployoit, la partialité qu'il affectoit ouvertement pour les Guelses, augmentoient tous les jours les ombrages des Gibelins, qui voyoient avec indignation & effroi, que le Roi Robert ne cherchoit qu'à se rendre de plus en plus despotique & qu'à les écraser. La conduite de son Lieutenant indisposa même contre lui plusieurs des Guelses, entre autres les Salvaghi, qui se liguerent secrettement avec les Gibelins. Dans cette persuasion ceux-ci jugerent à propos de prendre des mesures pour s'opposer aux desseins de Robert & leverent sourdement des troupes. Chacune des deux factions tâchoit de mettre le peuple dans son parti, & employoit les intrigues & les cabales, pour l'animer contre ses adversaires & lui faire sentir tout ce qu'il en avoit à craindre. Instruits des démarches des Gibelins, les Guelfes prirent les armes au commencement de cette année, de concert avec le Lieutenant du Roi de Naples, & commencerent par attaquer les Imperiali famille du parti Gibelin. L'émeute devint bientôt générale & toute la ville fut en armes. Les Gibelins qui ne s'étoient pas attendus à se voir attaquer, trop foibles pour résister, se retirerent dans leurs maisons & dans différens postes de la ville, où ils se fortifierent & se barricaderent, en fermant toutes les avenues avec des chaînes & avec des poutres jusqu'à ce qu'ils eussent reçu les secours qu'ils attendoient de leurs amis & alliés, qu'ils presserent de toutes parts. Pendant ce tems-là les Guelses s'emparerent de toute la ville; mais leur joie fut courte. Les Gibelins reçurent les secours qu'ils attendoient, qui débarquerent enfin malgré

Conduite de son Vicaire à Gênes.

1533.

Guerre civile intérieure.

(a) Jean Villani Hist. de Florence.

l'oppoſition des Guelfes. Plus foibles à leur tour, ſur-tout par le refus que les Salvaghi nouveaux alliés des Gibelins firent de ſe joindre à eux, les Guelfes furent obligés de ſortir de la ville ; Jean de Fieſque qui étoit alors le Chef de ſa famille & de la faction Guelfe, ſe retira à Torriglia place appartenante à ſa maiſon (*a*).

Sect. III. Hiſtoire de Gênes depuis la révolution de 1257, juſqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Maîtres enfin de Gênes au gré de leurs déſirs & poſſeſſeurs de l'autorité, après en avoir été ſi long-tems privés, les Chefs des Gibelins ne ſe ſignalerent par aucune violence ni aucuns excès. Plus modérés que les Guelfes, ils ſe contenterent de réformer le gouvernement qu'ils remirent ſur l'ancien pied. Après la retraite du Vicaire du Roi Robert, qu'ils laiſſèrent tranquillement ſortir de la ville avec tout ſon monde, ils tinrent une aſſemblée générale du peuple & de la nobleſſe, & firent élire deux d'entre eux, Raphaël Doria & Galeotto Spinola, pour Capitaines & Gouverneurs de la ville pour deux ans. Ils leur donnerent pour collegues ou plutôt pour Lieutenans un Podeſtat étranger, un Abbé du peuple & des anciens, ainſi qu'il étoit d'uſage précédemment (*b*). Par là la puiſſance des Gibelins ſe vit montée de nouveau au plus haut comble, & auſſi affermie qu'auparavant. Quantité de familles quitterent le parti des Guelfes pour entrer dans le leur. L'exemple de Gènes fut ſuivi par toutes les villes de ſa domination, qui à l'exception de Monaco, la ſeule place qui reſtât aux Guelfes, ſe ſoumirent toutes avec empreſſement au gouvernement des Capitaines. La rapidité de cette révolution n'eſt pas ſurprenante ; on haïſſoit les Guelfes qui vendoient quand ils pouvoient la liberté de Gênes à l'étranger ; & les Gibelins en établiſſant leur pouvoir dans leur patrie, avoient encore l'avantage & l'honneur d'être chéris & regardés comme les reſtaurateurs de cette liberté, idole ſi chere à tous les hommes & ſur-tout aux Républicains, qui ſe contentent ſouvent du nom ou de l'ombre. Monaco place très-forte tant par ſa ſituation que par les nouveaux ouvrages que les Guelfes y avoient faits, devint le lieu de leur retraite, leur place d'armes & leur port, ainſi que Savone l'avoit ci-devant été pour les Gibelins. Les Guelfes y raſſemblerent toutes leurs forces maritimes (*c*).

Les Guelfes ſont obligés de ſortir de Gênes.

Raphaël Doria & Galeotto Spinola Capitaines pour deux ans.

Monaco devient la place d'armes des Guelfes.

1336.

Paix avec les Catalans.

Au moyen de la paix que les Capitaines firent au commencement de cette année avec les Catalans & les Rois leurs alliés après la petite expédition dont nous avons parlé plus haut, (*d*) les Gibelins ſe virent à même de tourner toutes leurs forces, non contre les ennemis de l'état, il n'en avoit plus ; mais contre leurs ennemis d'adoption, ceux qu'une haine égale, un pareil acharnement armoient contre eux. La guerre recommença entre eux avec la même fureur qu'auparavant ; mais moins féconde en événemens, en grands efforts, elle fut plus abondante en rapines, en captures, en brigandages, en maſſacres de part & d'autre. De petites pertes continuelles & ſouvent répétées affligent plus un Etat à la longue, & lui font une plus profonde bleſſure qu'une défaite ou une bataille une fois perdue. Le port de Monaco ſitué avantageuſement à cet égard, ſervoit ſur-tout beaucoup aux Guelfes à incom-

La guerre recommence entre les Guelfes & les Gibelins.

(*a*) Ub. Foglietta Gén. Hiſt. Lib. VI. p. 431 & 432. Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. I. p. 137 & ſuiv. Hiſt. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 285 & 286.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Ibidem.

(*d*) Voyez ci-devant en 1334.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

moder leurs ennemis. Ils en fortoient continuellement avec plus ou moins de galeres, pour faire des courses sur toute la mer de Gènes, dévaster les bords de son territoire & souvent venir insulter & assiéger les Gibelins jusques dans le port, ainsi qu'ils firent pendant plusieurs jours en 1337 avec vingt deux galeres. Exposées à toutes les calamités d'une guerre civile, les places voisines souvent prises & reprises, changeoient continuellement de maîtres & de déprédateurs (*a*).

Ravages & pillages faits par les deux partis.

1337.

Les Capitaines se font prolonger pour trois ans dans leur charge.

Tranquilles du côté des Guelfes qui étoient trop foibles pour renverser leur nouvelle puissance, les Gibelins ne songerent qu'à l'affermir. Dans ce dessein les Capitaines se firent prolonger pour trois ans dans l'exercice de leurs charges; ils trouverent même le moyen de faire augmenter encore leur autorité, de se faire décerner la puissance suprême, le droit d'agir & d'ordonner sans l'avis de leurs assesseurs, de donner un Abbé au peuple à leur choix, & de nommer celui qu'ils voudroient pour être leur Vicaire au Lieutenant, & administrer la justice à la place du Podestat étranger dont ils abolirent totalement la charge (*b*). La même année les Guelfes prirent deux navires Vénitiens qui revenoient de Flandres richement chargés. La rapacité ou peut-être cette vengeance manqua d'entraîner leur patrie dans une nouvelle guerre onéreuse pour elle & qu'elle avoit autant intérêt que dessein d'éviter. On pourroit croire que les Guelfes en se rendant agresseurs des Vénitiens avoient cherché à attirer à leur patrie, un ennemi puissant & rédoutable. Si tel fut leur but, ils réussirent parfaitement (*c*). Sensibles à cette infraction de la part des Génois, les Vénitiens voulurent prendre leur revanche dans l'Archipel, ou dix de leurs galeres en attaquerent dix Génoises, qu'elles forcerent malgré leur résistance & leur refus, d'en venir à un combat que les Génois désirant de maintenir la paix avec Venise, voulurent vainement éviter. L'avantage demeura du côté des Génois, ils prirent une partie de la flotte Vénitienne & mirent le reste en fuite. Voilà quelle fut pour lors l'issue de cette nouvelle querelle, qui n'eût pas de suites & fut probablement appaisée dès son origine; on ne trouve pas que les deux peuples en soient venus à d'autres hostilités; & ce ne fut qu'environ treize ans après que la guerre se ralluma entre eux & pour un autre sujet ainsi qu'on le verra par la suite (*d*).

Les Guelfes prennent deux navires Vénitiens.

Avantages remportés par les Génois sur les Vénitiens dans l'Archipel.

Il y apparence que la guerre ne se faisoit plus avec la même vigueur entre les Gibelins & les Guelfes; & que ces derniers désespérant de pouvoir reprendre le dessus sur leurs ennemis, renoncerent à leurs projets de vengeance, les remettant à une occasion plus favorable; car ils se défirent de la plus grande partie de leurs forces maritimes, & armerent à Monaco en 1338 vingt galeres pour le service du Roi de France (*e*) dans la guerre qu'il avoit avec le Roi d'Angleterre (*f*). Tranquillisés par cette démarche des Guelfes qui se mettoient par là hors d'état de leur nuire par mer, les Gibelins fournirent aussi en Roi de France la même année un pareil nombre de galeres qu'ils

1338.

Les deux partis fournissent des secours à Philippe IV. Roi de France.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 432. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. I. p. 138. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv III. p. 287.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Ibid.

(*d*) Voyez ci-après Ann. 1350 & suiv.

(*e*) Philippe de Valois.

(*f*) Edouard. III.

avoient équipées pour son service. Cette flotte étoit commandée par Antoine Doria (a).

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

1339.

L'éloignement des forces maritimes des deux factions & l'état d'abattement total où les Guelfes se voyoient reduits sembloient promettre à Gênes, qu'elle alloit enfin goûter un peu plus de tranquillité que par le passé. De leur côté les Gibelins triomphans se flattoient qu'ils alloient desormais jouir sans inquiétudes & sans ombrage de la nouvelle puissance qu'ils s'étoient acquise dans Gênes par leur supériorité & l'affoiblissement de leurs ennemis. Ils se trompoient les uns & les autres, & Gênes étoit à la veille d'une nouvelle révolution qui devoit également y détruire leur puissance & leur autorité, & celle de leurs adversaires, les accabler les uns & les autres par un revers inattendu & obliger les deux factions à sortir de Gênes. Quoique l'ouvrage du hazard & du caprice, au moins quant à la façon dont cette révolution s'opera & à l'événement qui en fut la cause, il y avoit déjà long-tems qu'elle étoit sourdement préparée & digérée par la disposition & fermentation intérieure des esprits, qui ne demandoit qu'à éclater. La politique ni la prudence humaine n'y eurent point de part & n'auroient pu la prévenir ; les circonstances seules la développerent tout à coup & un accident très-léger & très-futil en lui-même la fit éclore en un moment. On voit tous les jours qu'une petite cause produit de grands événemens; & si on remontoit à la source de toutes ces entreprises ou expéditions fameuses dont le succès a tant enorgueilli l'esprit humain, quel sujet d'humiliation pour lui, & que de bassesses ou petitesses sont la base de ses triomphes! Que le hasard fait souvent bien plus que la prudence dans tous ces grands événemens, dont il s'attribue ordinairement tout l'honneur! Il y avoit déjà long-tems que les semences de haine & de jalousie avoient été jetées entre le peuple & la noblesse. Celle-ci depuis que Gênes étoit érigée en République, s'étoit toujours arrogé le souverain pouvoir, toujours attribué les honneurs, les dignités, les charges, les premiers places du gouvernement tant au dedans qu'au dehors. Le peuple avoit long-tems dévoré son mécontentement & son indignation de l'espéce d'esclavage & d'avilissement où il étoit tenu par des maitres altiers & insolens qu'il avoit lui-même élevé sur sa tête. Las enfin de se voir tout-à-fait exclus du gouvernement & sans aucune part à l'administration d'un Etat dont il étoit membre & dont il faisoit la force & de ne travailler que pour cimenter la puissance d'une impérieuse noblesse, il avoit éclaté une fois en 1257. & montré ce dont il étoit capable, en changeant la forme du gouvernement à sa fantaisie, en élisant un citoyen de son corps, Bocanegra, pour son Capitaine. Cet heureux essai avoit ouvert les yeux au peuple sur sa force qu'il ignoroit, lui avoit montré qu'il n'avoit qu'à tenter pour réussir, qu'il pouvoit tout s'il vouloit, qu'il n'avoit qu'à ordonner & parler en maitre, pour voir tous ces nobles si fiers, ces Chefs ambitieux tomber à ses pieds & attendre de sa faveur leurs honneurs & leurs dignités. Il est vrai que les nobles avoient eu l'adresse de s'emparer de nouveau du pouvoir sous cette nouvelle forme de Gouvernemement, & de leurrer le peuple en ne laissant à ses Magistrats qu'un vain titre, de frivoles distinctions.

Une petite cause produit à Gênes une grande révolution.

Mecontentement du peuple, sa jalousie contre les nobles.

(a) Ub. Foglietta Lib. VI. p. 134. Hist. Liv. IV. p. 293 & suiv. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

& l'extérieur de la puissance, & au peuple qu'une ombre de liberté; à la fin même les Capitaines ne se gênant plus avoient ôté au peuple le droit d'élire son Abbé pour se l'arroger à eux seuls. Le peuple, quelqu'aveugle & stupide qu'il soit ordinairement, n'avoit pas tardé à s'en appercevoir. Indigné de se voir le jouet de l'ambition & de l'orgueil des nobles, il ne supportoit ce nouveau joug qu'avec murmure, courroux & le désir de le secouer d'abord qu'il en pourroit trouver l'occasion. Il avoit saisi avec empressement toutes celles qui s'étoient présentées de se soumettre à un Prince étranger, tant à l'Empereur Henri VI. qu'en dernier lieu au Roi Robert; préferant maître pour maître, un seul Souverain à cent petits tyrans & persuadé que c'étoit le seul moyen d'abattre la puissance insupportable de la noblesse, & de recouvrer réellement sa liberté dont il n'avoit plus que le titre & les inconvéniens. Les obstacles que les Nobles avoient eu soin de mettre à l'exécution des projets du peuple, si contraires à leurs intérêts, avoient fait échouer en partie ses espérances, & lui avoient laissés des malheurs plus réels que son indépendance. Il n'en étoit que plus irrité. En outre il étoit fatigué de se voir la victime des continuelles dissentions des nobles, & des guerres civiles de deux factions ambitieuses & tyranniques, qui se disputoient, aux dépens de son sang, le droit exclusif de l'opprimer. Il méditoit depuis long-tems le projet de se délivrer de leur tyrannie & de mettre fin à une puissance excessive, l'unique cause de tous ses malheurs, & de tant de dissentions toujours renaissantes. Sa haine & sa jalousie contre la noblesse étoient parvenues à leur comble, & sa vengeance à sa maturité. Dans de pareilles dispositions il ne lui falloit plus qu'un prétexte pour éclater. Le hasard le lui offrit au moment où il l'attendoit le moins, & il l'embrassa avec avidité (*a*).

Le ressentiment du peuple vient enfin à éclater. Prétexte, occasion de cette révolution

Emeute en Flandres parmi les matelots Genois.

Le Roi de France prononce en faveur des Chefs & fait mettre en prison les plus séditieux.

Ce fut en Flandres, où comme on l'a vû, les deux factions avoient envoyé une flotte de quarante galeres au service du Roi de France, en guerre avec celui d'Angleterre, que se forma l'orage; peu considérable dans son origine, il se grossit en se rapprochant de Gênes où il devoit crever. Les matelots de la flotte Gibeline se révolterent contre Antoine Doria leur chef & les autres commandans & officiers de la flotte, se plaignant qu'on leur retenoit leur solde, ils en vinrent même aux mains avec eux, & cette multitude victorieuse l'emporta sur ses chefs & s'empara de la flotte. Cette émeute vint aux oreilles du Roi qui prit connoissance de l'affaire & jugea en faveur des chefs, & pour en imposer à ces séditieux & les punir, il fit arrêter & mettre en prison les plus coupables, ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte au nombre de quinze, & entr'autres leur chef un certain Pierre Capurro natif de Voltri, qui avoit servi d'Orateur & d'Avocat à ses camarades. Un tel jugement alluma la fureur de cette multitude effrénée de ces matelots, l'espece d'hommes la plus féroce & la plus destituée de raison. Plusieurs abandonnerent le service de la flotte, & se retirerent dans leur patrie. Ils y exagererent suivant la coutume, la façon outrageante & tyrannique dont leurs compatriotes étoient traités en France, disant que Capurro & ses camarades avoient été pendus par ordre du Roi pour lui avoir demandé justice contre les

(*a*) Anecd. Gén. & Corf. p 86. ann. p. 433 & seq. 1339. Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII.

nobles qui leur retenoient leur paie. Ce bruit se répandit bientôt dans tout l'état de Gènes, principalement à Voltri, patrie de Capurro, à Bisagno, & dans la Vallée de Polcevera, où allant toujours croissant, en passant de bouches en bouches, il excitoit la fureur d'un peuple crédule, facile à émouvoir, & naturellement indisposé contre les Nobles. La révolte des matelots Génois étoit semblable à une longue chaine qui commençoit en Flandre & aboutissoit au territoire de Gènes, où comme un miroir ardent qui réfléchit la flamme & la renvoye en un clin d'œil dans l'endroit opposé à son foyer. L'embrasement fut rapide & général. C'est à Savone qu'il commença à se manifester. Quelques-uns de ces matelots y ayant fait entendre leurs plaintes, le peuple s'y souleva, s'assembla dans l'Eglise de St. Dominique, & y ayant formé le dessein de s'affranchir du joug de la noblesse, aidé des artisans & des ouvriers, il chassa les Magistrats & le Gouverneur & s'empara de la ville, ayant eu soin auparavant de se rendre maitre de la tour du gouvernement, & de s'assurer de la personne d'Odoardo Doria, qui avoit été envoyé de Gènes pour calmer le tumulte ainsi que de quelques autres personnes de marque qu'il avoit enfermés dans la citadelle. L'incendie gagna bientôt la capitale, où il fit encore plus de ravages (a). C'étoit l'occasion qu'on y attendoit depuis si long-tems avec tant d'impatience. Le peuple de Gènes non moins porté à un soulevement que celui de Savone, & plus dangereux dans ses fureurs & son mécontentement, s'emporta hautement contre les Capitaines, sous prétexte qu'ils s'étoient emparés de toute l'autorité, qu'ils avoient tiré tout à eux, & spécialement le droit d'élire l'Abbé du peuple, droit qui originairement n'avoit appartenu & ne devoit appartenir qu'au peuple.

Sect. III. Histoire de Gènes depuis la révolution de 1257 jusqu'à l'erection du Dogat en 1339.

Suites de cette affaire.

La contagion gagne Gènes.

Craignant les suites de cette émeute qui sembloit ménacer leur autorité d'un entier renversement, les Capitaines prirent le parti pour adoucir & contenter cette populace mutinée, de céder aux circonstances, & de consentir qu'elle élùt l'Abbé du peuple, ainsi qu'il étoit d'usage autrefois; mais au lieu d'élire un Abbé, profitant de la circonstance, le peuple élut un magistrat d'une toute autre sorte, ainsi qu'on va le voir. Le peuple choisit vingt personnes de son corps qu'il chargea de cette élection. Ces vingt électeurs s'assemblerent dans une salle du palais de l'Abbé. Comme ils ne pouvoient s'accorder ensemble, tandis que le peuple & presque tout Gènes assemblé sur la place voisine, les pressoit tumultuairement & à grands cris de déclarer le nom de celui qu'ils avoient élû, le caprice du sort décida tout à coup de cette élection, & servit le peuple bien au delà de son attente & de celle de la noblesse & des Capitaines. On commençoit à s'ennuyer & à murmurer de la lenteur des électeurs, lorsqu'un homme de rien, un pauvre artisan, dont l'histoire n'a pas même conservé le nom, monta sur une borne ou un lieu élevé d'où il pouvoit être facilement vû & entendu de toute cette multitude, & eût la hardiesse de demander au peuple la permission de parler: chacun tourna les yeux vers lui étonné de sa témérité: les uns le regardant avec mépris, vouloient qu'on lui imposât silence & qu'on le jetât embas de l'endroit où il étoit; d'autres pour se moquer de lui ou par curiosité, étoient d'avis qu'on l'entendit. Profitant de cette suspension des esprits, lui sans se déconcerter des risées &

Les Capitaines permettent au peuple d'élire un Abbe ou Recteur.

Indécision des Electeurs; hardiesse d'un artisan qui propose Simon Boccanegra pour Abbé du peuple.

(a) Ibidem.

Sect. III. Histoire de Génes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

des huées des assistans, prit hardiment la parole & leur dit: „ Citoyens, „ qu'est-il besoin de tant de longueurs & de difficultés? Que n'élisez-vous „ pour votre Abbé, Simon Boccanegra que vous voyez ici présent?" (*a*) Et en même tems il leur montroit avec la main Boccanegra, qui par hazard étoit à côté de lui. On connoit l'esprit du peuple; autant il est porté à tourner une chose en ridicule; aussi promptement son inconstance la lui fait adopter avec fureur le moment d'après: autant la multitude est facile à recevoir toutes sortes d'impressions & à se laisser conduire par le premier venu qui s'empare de son esprit. Ce discours concis & peu éloquent prononcé sans emphase & d'un ton de voix fort & assuré par un homme de cette sorte, fit impression sur le peuple; il fut reçu avec transport & applaudi. Jamais consentement ne fut si prompt & si unanime. D'ailleurs le nom de Boccanegra étoit cher au peuple: il lui rappelloit la révolution de 1257 à laquelle ce nom avoit eu tant de part. On ne sait si cet artisan avoit parlé de son chef, ou avoit été sourdement inspiré; mais au fond il y avoit beaucoup d'adresse & d'artifice à proposer un homme dont le nom étoit si précieux & si agréable au peuple, & à le faire ressouvenir d'une révolution où il avoit eû tout l'avantage. Le peuple répeta ce nom avec transport & avec mille joyeuses exclamations; tous s'écrioient d'une commune voix: *que Simon Boccanegra soit notre Abbé.* Voyant les heureuses dispositions du peuple pour lui, & jugeant jusqu'à quel point il pouvoit profiter de ce premier moment de faveur pour le mener plus loin, Boccanegra homme aussi rusé qu'ambitieux, feignit de refuser d'accepter la charge dont on vouloit le revêtir & de résister aux désirs du peuple, pour augmenter encore l'ardeur qu'il témoignoit. En effet il fut pris & mis de force au milieu des Capitaines & on lui mit malgré lui à la main un glaive nud, qui étoit la marque de sa nouvelle dignité; mais sans se désister de son plan, Boccanegra rendit l'épée qu'on lui avoit mise à la main, & ayant fait comprendre par signes à cette multitude tumultueuse qu'il vouloit parler, il lui adressa ces paroles: „ Citoyens, je suis, on ne sauroit plus re- „ connoissant de l'honneur que vous voulez me faire; mais dispensez moi de „ l'accepter. Personne de ma famille n'a été encore Abbé du peuple, & je „ ne veux pas être le premier qui y fasse entrer ce titre; ainsi daignez en „ revêtir un autre, à qui il convienne mieux qu'à moi". C'étoit dire assez intelligiblement, qu'étant de la famille de ce même Boccanegra, que le peuple avoit élû pour Capitaine, il regardoit la place d'Abbé du peuple comme au dessous de lui & prétendoit à quelque chose de plus. Chacun le comprit: les Capitaines en furent consternés: le peuple se trouva fort embarassé sur ce qu'il devoit faire & quel titre il devoit donner à Boccanegra; car il étoit absolument décidé à l'élire, sous quelque titre que ce fut. Dans cette incertitude générale une voix perça la foule & s'écria, *que Boccanegra soit donc fait Seigneur de Gênes*: ce cri, dont on ignoroit l'auteur, fixa l'indécision de la mul-

Manége adroit de Simon Boccanegra.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 435 & seq. Anecd. Gén. & Corf p. 88 ann. 1339. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 144 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 294 & suiv.

multitude & devint bientôt le cri général du peuple, qui adopta ce conseil avec encore plus de transport que le premier *(a)*.

Sect. III. Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.

Epouvantés du succès de la hardiesse de Boccanegra, & de l'affection extraordinaire que le peuple lui témoignoit, les Capitaines, qui craignoient tout pour eux, si les choses alloient plus loin, se hâterent de lui conseiller de se rendre promptement aux désirs du peuple & de ses concitoyens, de peur que par une trop longue résistance, il n'excitât quelque soulevement. Mais ce n'étoit pas ainsi que l'attendoit l'artificieux Boccanegra; il se voyoit en trop beau chemin pour s'arrêter, & il voulut user de ses avantages & de la faveur du peuple. Croyant avoir affecté assez de modération, assez enflammé l'ardeur du peuple qu'il craignoit de rébuter tout à fait par de trop longs refus, il lui dit qu'il étoit enfin déterminé à accepter la dignité dont on vouloit l'honorer soit d'*Abbé* ou de *Seigneur*, ainsi qu'on le trouveroit bon. Toutes les voix s'éleverent à l'instant pour lui repliquer, *Seigneur*, *Seigneur*, & non pas *Abbé*. Non content de cela, voulant porter le dernier coup à l'autorité des Capitaines & continuer de manier toujours l'esprit du peuple avec la même adresse, & de l'amener insensiblement à ses vûes, l'habile Boccanegra reprit encore, „ Je vois que votre intention est que j'aie le titre de Seigneur; citoyens vous entendez sans doute, pour partager l'autorité avec les Capitaines qui sont ici présens?" *non*, *non*, lui cria tout ce peuple d'une commune voix, *gouvernez tout seul & soyez notre Doge (b)*. C'étoit ce que Boccanegra désiroit & il avoit sans doute gagné quelques personnes de la multitude auxquelles il avoit donné des instructions. Simon Boccanegra fut donc le premier Doge de Gênes, élû & proclamé au milieu des applaudissemens du peuple qui faisoit retentir toute la ville de ces cris joyeux: *Vive le Doge, vive le peuple*; sans que ni les Capitaines, ni les Nobles, troublés & déconcertés par cette étonnante révolution, à laquelle ils s'étoient si peu attendus, osassent y mettre obstacle. Ils se hâterent de se retirer dans leurs maisons pour se mettre à couvert de la fureur du peuple, qui dans les premiers transports, dans l'ivresse de sa joie impétueuse, ne connoissant aucunes mesures, & peut-être étant bien aise de profiter de l'occasion pour assouvir sa haine & son ressentiment contre les nobles, insulta quelques-uns d'entre eux & se mit à piller leurs maisons. Le nouveau Doge, aussi politique qu'artificieux, n'étoit pas fâché d'intimider & de se concilier en même tems la noblesse, en faisant parade à ses yeux de son nouveau pouvoir; il se hâta d'arrêter le désordre & le pillage. Il fut porté & conduit en triomphe par le peuple à l'église de St. Syrus, de là chez lui & au Palais qui devoit être dorénavant sa demeure. Partout on n'entendoit retentir que le nom de Doge & de Boccanegra. Ces cris, ces acclamations, ces transports d'allegresse, cette révolution inattendue, furent un coup de foudre pour les Capitaines, qui comme atterrés par ces revers, cédant à leur étonnement & à leur effroi, prirent le parti le même jour de sortir de la ville où ils ne se croyoient pas en sûreté. *(c)* Le lendemain le peuple s'étant assemblé dans la place qui est vis-à-vis de la cathédrale confir-

Simon Boccanegra est élu Doge par le peuple.

Le peuple pille les maisons des Nobles; le nouveau Doge arrête le pillage.

Les Capitaines & les chefs des Gibelins sortent de la ville ainsi que ceux des Guelfes.

(a) Ibidem.

(b) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII. pag. 436. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 148, 149 & suiv.

(c) Ibidem.

SECT. III. *Histoire de Gênes depuis la révolution de 1257, jusqu'à l'érection du Dogat en 1339.*

ma solemnellement l'élection de Boccanegra qui fut créé Doge perpétuel. On lui donna un conseil de citoyens tous tirés du corps du peuple. Les Guelfes furent exclus du gouvernement, & les chefs & nobles de cette faction obligés de sortir de la ville & de se retirer à la campagne. Il en fut de même des chefs des Gibelins, & des plus factieux d'entre eux qui furent aussi relegués hors de la ville. Il fut permis aux autres d'y rester. Par là Boccanegra se vit heureusement délivré de ses ennemis les plus redoutables, & vit son autorité entiérement affermie en un seul jour. Un seul instant opéra ce changement d'autant plus étonnant & plus heureux, qu'il se fit sans aucun mouvement violent, sans aucune effusion de sang. Gênes fit voir dans cette occasion, que le peuple est le maître quand il veut l'être & quand il a du courage. Par cette révolution, d'ailleurs toute à l'avantage du parti Gibelin, c'est-à-dire de la multitude de cette faction, des Gibelins citoyens, & jaloux de leur liberté qui abhorroient eux-mêmes l'ambition & la puissance de leurs chefs, & qui furent choisis pour former le conseil du Doge, & remplir toutes les charges & magistratures de la République (*a*), le gouvernement passa pour la seconde fois des mains des nobles entre celles du peuple, mais ce peuple ne fut pas le garder long-tems comme on le verra dans la Section suivante & trouva dans son propre corps des ennemis & des maîtres aussi dangereux que ces nobles qu'il avoit eu en vue d'abaisser.

Boccanegra est solemnellement reconnu pour le premier Doge de Gênes.

Le gouvernement passe pour la seconde fois entre les mains du peuple.

SECTION IV.

Depuis l'érection du Dogat en 1339, *jusqu'à ce que Gênes se soumit à la Domination de Charles VI. Roi de France en* 1397.

ON a vû jusqu'ici Gênes successivement gouvernée par des consuls, des Podestats étrangers & des Capitaines du peuple ou de la liberté, tant étrangers que nationaux par la révolution arrivée en 1339, le gouvernement passa pour la seconde fois entre les mains du peuple qui établit la forme d'administration aujourd'hui subsistante à quelques changemens près amenés par le tems & par les circonstances. A l'exemple de Venise dont Gênes étoit alors la digne rivale, on va voir maintenant cette République gouvernée par un Doge. Cette nouvelle dignité qui ne fut proprement qu'un instant entre les mains du peuple, devint bientôt l'objet de l'ambition & des intrigues de ses Chefs & la proie de quatre familles populaires, qui éclipserent & remplacerent les quatre grandes familles nobles, furent aussi funestes à la République par leurs dissentions cruelles, & s'emparerent exclusivement pendant près d'un siecle & demi de cette puissante dignité. Le peuple & les nobles vinrent à bout de la leur arracher à plusieurs reprises, mais pour la reperdre bientôt après, c'étoit le moindre inconvénient nécessairement attaché à une place unique dépositaire de toute l'autorité, que de tenter l'orgueil & l'ambition des

Etablissement du Dogat à Gênes.

(a) Ub. Foglietta. Gen. Hist. Lib. VII. p. 436.

Chefs de faction & d'exciter leur jalousie; inconvenient assez bien paré par le gouvernement des consuls multipliés, le plus sage peut-être de tous ceux qu'ait adoptés cette République, si l'on en excepte celui où le Doge n'est plus qu'une idole sans pouvoir. On verra que c'est le gouvernement auquel les Génois se sont le plus constamment tenus. A l'exception de quelques interruptions, que le Dogat à soufferts pendant que Gênes a été soumise à des Princes étrangers, elle y est toujours revenue depuis & ce gouvernement s'y est soutenu jusqu'à nos jours, toutefois avec cette différence que cette charge qui donnoit autrefois la puissance suprême à celui qui en étoit revêtu, n'est plus aujourd'hui, comme à Venise, que Gênes s'emble s'être proposée en cela pour modéle, qu'un vain titre, un honneur frivole, souvent refusé & souvent à charge à ceux qui en sont décorés. En recouvrant sa liberté, (a) en rétablissant cette charge Gênes profita du moment & des circonstances pour ôter pour jamais à ses Doges cette autorité excessive qui lui avoit été si long-tems fatale; & les nobles profiterent de cette révolution pour s'emparer à leur tour du Dogat. Mais ce n'étoit plus la même charge & les tems étoient bien changés. Il semble que le pouvoir du Chef de Gènes soit dégénéré & tombé avec celui de cette fiere République. Les dissentions des Nobles & des Populaires ont été visiblement la cause de sa décadence, en affoiblissant Gènes au dédans & au dehors, en faisant en partie tomber insensiblement son opulence & son commerce, si florissant autrefois, en lui ôtant toutes les principales ressources; ces dissentions continuelles pendant l'espace de près de quatre siécles, ont enfin porté le plus funeste coup à la puissance de cette République, & ne lui ont laissé que sa liberté, une puissance précaire & l'ombre d'un grand nom. Son bonheur seul & les circonstances particulieres des affaires de l'Europe ont empêché Gênes d'être asservie par quelque grande puissance, comme elle avoit mérité de l'être en s'imposant tant de fois elle-même le joug d'un maître étranger. Tel est presque toujours le principal sujet de la décadence & souvent de la chûte totale des Républiques, qui dégénerent ordinairement tôt ou tard en Aristocraties & quelquefois en Monarchies. Les nobles & les citoyens puissans ne travaillent sans cesse que pour eux-mêmes, que pour servir leur ambition & leurs projets, que pour leur grandeur ou leur gloire & pour opprimer le peuple; le peuple seul lutte & combat réellement pour le bien de la société, pour sa conservation & pour sa liberté, que, dans presque tous les gouvernemens il a bien de la peine à défendre contre les surprises ou les attaques des hommes puissants & ambitieux.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

1339.

Le peuple Génois venoit de sentir sa force & de remporter un grand avantage, en se remettant pour la seconde fois en possession de l'autorité usurpée sur lui; autorité qui doit naturellement, au moins dans une République appartenir au plus grand nombre & à la totalité des citoyens. Mais le courage du peuple n'est que momentané. Nous l'avons vu dans la précédente révolution. Portant tout à l'extrême, inconstant à l'excès, parcequ'il est peuple, il passe en peu du tems du feu le plus ardent à la plus froide glace; sa premiere chaleur s'éteint, il se refroidit, il se lasse bientôt de sa résistance, ses efforts l'énervent; comme il n'a point d'ambition il ne sait point user de ses

(a) En 1338.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

avantages, ni les garder long-tems; les foibles resforts de son ame sont d'abord relâchés, & il retombe bientôt dans un état d'inertie & d'engourdissement stupide, dans son espéce de néant & revient insensiblement à l'esclavage. Deux fois le peuple Génois avoit repris l'autorité des mains des nobles; mais il n'eut jamais que les prémices de ces révolutions. Il sembloit qu'il ne fit que changer de fers & de maîtres & qu'il ne travaillât que pour ses Chefs, dont l'ambition & les factions succéderent à celles des nobles & firent également le malheur de Gênes. Habiles à accoûtumer le peuple au frein, ils sçurent bientôt tourner ses armes contre lui-même; voyons auparavant comment le premier Doge de Gênes se comporta dans la place à laquelle il avoit eû l'adresse de s'élever.

Caractère du Doge Boccanegra.

On a vu comment il y étoit parvenu; par la ruse & par la politique; il s'y maintint de même. C'étoit un homme ambitieux, artificieux, impérieux, dur, hautain & jaloux de son autorité, qu'il étaya par la souplesse, & qu'il exerça avec arrogance & sévérité. Aussi crut-on dans le tems que tout ce qui s'étoit passé lors de son élection, étoit l'unique ouvrage de ses intrigues secrettes, & non du hazard; opinion qui a été adoptée par quelques historiens & qui est assez probable, quoique cependant depourvûe de preuves certaines (*a*). Le premier soin de Boccanegra dès qu'il fut élû, fut de se concilier l'estime & la bienveillance des Nobles, qu'il sentoit aussi nécessaire à l'affermissement de sa nouvelle dignité, que l'appui du peuple dont il étoit sûr quoiqu'il y comptât peu, connoissant son inconstance. Parvenus au comble de leurs desirs & au faite de la puissance, les nobles étoient obligés de flatter le peuple & d'affecter d'être populaires, pour le gagner; plus puissants à leur tour, les populaires se virent forcés d'user des mêmes ménagemens politiques à l'égard de la noblesse & de tâcher de moderer l'envie des Nobles, en montrant pour eux une certaine considération & inclination particuliere. C'est d'après ce Systême soutenu de balance politique entre le peuple & la noblesse, auxquels Boccanegra chercha à se rendre tout à la fois agréable, qu'il commença sur le champ l'exercice de son autorité, par procéder rigoureusement contre ceux qui commettoient des desordres & mettoient les maisons des nobles au pillage. Cette partie la plus vile du peuple, la populace effrénée, fiere d'avoir un Chef tiré de son Corps, croyoit pouvoir se livrer impunément à toutes sortes d'excès, à l'ombre des premiers transports de sa joie immodérée; mais le nouveau Doge fit voir, l'instant même d'après son élection qu'il vouloit user du pouvoir dont on l'avoit revêtu, & qu'il n'étoit pas d'humeur à tolérer les excès ni le désordre de la part même de ceux qui l'avoient élû (*b*). Il se transporta en divers endroits où se commettoient les désordres, fit arrêter les plus coupables & leur fit trancher la tête en sa présence. Cet acte de sévérité & de rigueur nécessaire, imprima la terreur parmi le petit peuple & fit plaisir aux honnêtes gens & sur-tout aux nobles; mais en donnant à ceux-ci cette foible satisfaction qui n'étoit après tout qu'un acte de justice, on sent qu'il indisposa le peuple. Ce n'étoit pas son but. L'habile Boccanegra, voulant

Sa politique envers les Nobles & envers le peuple.

(*a*) Ub. Foglietta Gén. Hist. Lib VII. p. 436 & 437. Anecd. Gén & Corses p. 87, 89. Ann. 1339. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 147 & suiv.

(*b*) Ibidem.

tempérer sa rigueur & le regagner tout d'un coup par quelque chose qui lui fut agréable, c'est-à-dire lui permettre le ravage & le pillage, souffrit que le peuple exerçât sa rage sur les livres & les papiers du trésor public & de la chambre des comptes qui furent réduits en cendres par une multitude furieuse; excès que le Doge sembla tolerer & approuver tacitement en ne l'empêchant point, s'il ne le permit & ne l'ordonna pas ouvertement (a). Ce qui prouve que c'étoit un plan suivi de la part de Boccanegra, de ménager & se concilier alternativement les deux ordres de la République, c'est le soin qu'il prenoit, d'abord qu'il avoit indisposé l'un des deux partis, de lui donner quelque légere satisfaction aux dépens de l'autre, pour que la balance de ses affections ne parût pancher d'aucun côté. Il en donna bientôt après une nouvelle preuve à l'égard des nobles. Il arracha Rebella Grimaldi des mains d'une populace furieuse qui l'avoit entouré & vouloit le déchirer, dans le premier accès de son zéle & de son amour pour le Doge, dont l'ayeul Lanfranc, frére de Guillaume Boccanegra, le premier Capitaine du peuple, avoit été tué par un des ancêtres de Grimaldi, lors de la révolution qui avoit obligé Guillaume d'abdiquer sa charge; affectant d'oublier ses injures personnelles & de faire à l'Etat qui l'avoit choisi pour Chef, le sacrifice de sa vengeance & de son ressentiment particulier, Boccanegra sauva la vie à Grimaldi & chercha à se faire un garant de sa sureté, si jamais il voyoit (b) par quelque révolution possible, sa vie au pouvoir des nobles. Il leur donna encore d'autres preuves de sa modération. Il ne put cependant venir à bout de leur en imposer, & de fléchir leur haine; ils l'avoient pénétré, ils connoissoient son caractére intriguant & artificieux, d'ailleurs ils ne pouvoient lui pardonner d'avoir usurpé sur eux par ses intrigues l'autorité & de s'être mis à la tête du gouvernement par la faveur du peuple. Ils conspirerent plusieurs fois contre lui, & chercherent à s'en défaire par toutes sortes de moyens même les plus lâches & les plus condamnables; mais toutes leurs entreprises ne tournerent qu'à leur honte, leurs conspirations furent découvertes & les assassins qu'ils envoyerent pour ôter la vie à Boccanegra, furent punis comme ils le méritoient, sans que ces mauvais succès rebutassent les nobles de la fureur d'entreprendre sur les jours du Doge (c).

Sect. III. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Modération apparente de Boccanegra.

Les dangers de son Magistrat, redoublerent encore la tendresse & l'espèce de zéle frénétique du peuple pour lui, Boccanegra étoit son ouvrage, son idole: le peuple étoit encore dans la premiere ivresse que lui inspiroit une révolution toute récente opérée à son avantage. Il étoit enchanté de se voir gouverné par un citoyen de son corps, qui n'abusoit point de son pouvoir & sous les loix duquel il vivoit tranquille & fortuné. Il se trouvoit encore plus heureux, quand il venoit à comparer la domination présente à ces tems malheureux, où les nobles & particuliérement quatre puissantes familles, dont il regardoit tous les membres comme autant de tyrans & d'ennemis de son bonheur & de sa liberté, partageoient la République en deux factions, se disputoient à qui réussiroit le mieux à l'opprimer, & le forçoient de répandre chaque jour son sang pour leurs querelles & pour le choix d'un maître. Le peu-

Amour du peuple pour Boccanegra.

(a) Ub. Foglietta Ibidem. p. 297 & suiv.

(b) Ub. Foglietta Ibidem. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. IV.

(c) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. p. 150 & 151.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

ple étoit si affecté de ce changement & du plaisir qu'il ressentoit de l'abaissement total de la noblesse, qu'il fut ordonné que pour célébrer à l'avenir d'une façon solemnelle l'anniversaire de cette grande révolution qui étoit arrivée le jour de Ste. Thecle, on porteroit processionellement l'étendard de la République du palais du gouvernement à l'Eglise de cette Sainte, & que cette procession seroit suivie des Chefs & maîtres de tous les corps de métiers, portant chacun le drapeau de leur corps (*a*).

Boccanegra se voyant affermi dans sa place songea à affermir son autorité au dehors; & en même tems à rendre à la République tout son ancien lustre, & toute la considération qu'elle avoit perdue pendant le cours de tant de guerres civiles. Elle n'étoit plus respectée par ses voisins, qui croyant pouvoir profiter de ses troubles intérieurs & de ses révolutions continuelles pour l'insulter impunément, s'étoient depuis quelque tems accoutumés à faire des ravages & des incursions sur son territoire, desordres que les Capitaines & les Nobles des factions dominantes, uniquement jaloux d'affermir leur autorité dans la ville s'étoient mis peu en peine de réprimer. Voulant y remedier, le Doge commença par s'emparer de presque toutes les places fortes du territoire de Gênes, soit par adresse ou en les rachetant, ainsi qu'il fit du chateau de Lerice: il ne conserva de ces forteresses que celles qui pouvoient servir à la défense de la République, il fit démolir & raser les autres; toutes celles qui ne pouvoient que lui faire ombrage & servir de retraite aux factieux & aux mal-intentionnés (*b*).

Le Doge s'empare de toutes les places usurpées sur la République.

Alors Boccanegra résolut de tourner toutes les forces de la République contre ceux de ses voisins, ou vassaux, qui ravageoient son territoire. Le premier qu'il attaqua, & dont il résolut de faire un exemple éclatant & capable d'effrayer tous ces petits Tyrans, fut Georges de Caretto, Marquis de Final des ravages duquel la République avoit le plus à se plaindre. En dernier lieu encore, méprisant le nouveau gouvernement de Gènes & son Doge populaire il venoit d'entrer à main armée sur les confins d'Albenga, de les dévaster & il tenoit même cette ville assiegée par ses troupes. Le Doge se hâta d'envoyer au secours d'Albenga une armée de terre, & une flotte commandée par Jean del Mare, citoyen noble; au reste presque tous ceux qui furent chargés de quelques commandement ou emploi, tant sur terre que sur mer, pendant le gouvernement du Doge furent toujours des Nobles, par un effet de la modération du peuple, ou de la politique habile de son chef. Cette flotte étoit en partie composée de neuf galeres qui venoient d'arriver fort à propos d'Espagne, où elles avoient été envoyées pour une expédition, & dont l'équipage consentit à ne point débarquer & à marcher tout de suite à l'ennemi, sans même se reposer de ses fatigues: ce qui montre quel étoit quelquefois le zéle pour le bien public, & en même tems l'obéissance & la subordination chez les Génois. La nouvelle de l'approche du secours formidable qui venoit à Albenga effraya le Marquis de Final, qui trop inférieur en forces pour l'attendre & risquer d'en venir aux mains avec les Génois, leva le siége, se retira avec précipitation & envoya faire des excuses & des soumissions au Doge.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. p. 150 & 151.

(*b*) Ub. Foglietta ibidem. Hist. des Révol. Tom. I. Liv. II. p. 151.

Celui-ci prenant un visage fier & sévere, ne voulut point les recevoir, & dit aux Députés du Marquis, qu'il entendoit que leur maître vint lui-même faire ses excuses en personne & donner satisfaction à la République & à son Chef; que c'étoit ce que demandoit la dignité de Gênes tant de fois outragée. Le Marquis, craignant le ressentiment des Génois, fut obligé d'en passer par cette dure loi; s'étant pourvû d'un Sauf-conduit il vint à Gênes. Il fut conduit jusqu'au palais du Doge au milieu des huées & des acclamations d'une multitude furieuse, qui l'accabloit d'injures & demandoit sa mort à grands cris. Le Doge ne le reçut guere mieux, & sans vouloir l'entendre, il le fit arrêter & jeter dans un cachot obscur. Il n'en sortit qu'en cédant au Doge & à la République, Final, Varigotti, Cervo, en un mot toutes les places qu'il possédoit & qui furent remises sur le champ au Doge qui en fit démolir quelques-unes. Non content de cette punition l'implacable Boccanegra le fit mettre dans une cage de bois qu'il avoit fait faire exprès, & où cet infortuné Marquis demeura quelque tems enfermé, & expia ses ravages & ses déprédations (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Le Marquis de Final est obligé de venir à Gênes, où le Doge le fait mettre dans une cage de bois.

Par ce moyen Boccanegra réprima les incursions des Seigneurs voisins de Gênes & remit presque toute la Ligurie sous sa domination, à l'exception de Vintimille dont plusieurs des exilés des quatre familles factieuses s'étoient emparés; & de Monaco qui étoit entre les mains de Grimaldi & servoit à plusieurs d'entre eux de port & de retraite pour les courses qu'ils faisoient dans la Méditerranée. Ils infestoient les côtes de Gênes avec une Galere, pillant également amis & ennemis, & prenant les bâtimens de la faction des Nobles, comme ceux des populaires. Las de tant de brigandages, le Doge fit armer plusieurs galeres qui donnerent la chasse à celle de Grimaldi, la prirent après un long combat & la conduisirent à Gênes (*b*). Egalement malheureuses, chassées de la Ville & exclues du gouvernement, également irritées contre le Doge, les quatre puissantes familles, qui étoient ci-devant à la tête des deux cruelles factions des Guelses & des Gibelins, n'ayant plus rien à se disputer ni à s'envier, sembloient avoir oublié leurs anciennes haines & avoir fait cause commune; chose qui n'étoit pas arrivée jusqu'alors & qui ne dura pas longtems, le malheur les rendit amies, ou plutôt elles feignirent de le devenir pour se réunir, & pour travailler de concert à renverser l'insupportable puissance de Boccanegra; au risque de recommencer ensuite la guerre entre elles; & de se disputer l'autorité comme auparavant les armes à la main. L'essentiel étoit de détruire le pouvoir du peuple qui étoit un monstre à leurs yeux. Il n'est rien qu'ils n'essayassent pour se délivrer de cet ennemi commun, de cet obstacle aux projets de leur ambition. Après avoir tenté plusieurs fois inutilement de se défaire de la personne du Doge, elles eurent recours à d'autres menées secrettes. Elles ne leur reussirent pas mieux d'abord. Les Doria exciterent des soulevemens en 1342 dans la vallée d'Oneille, mais la vigilance du Doge vint à bout de les appaiser; & Doria fut puni d'exil, déclaré ennemi de la patrie & ses biens confisqués (*c*). L'année d'après le Doge dé-

Le Doge réprime les brigandages de Grimaldi.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII. p. 437 & 438 Ared Gén. & Corses p. 89. ann. 1341. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. I. Liv. II. p. 151 & suiv. Hist. de Gênes Tom. I L. IV. p. 301.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Ibidem.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

couvrit & étouffa aussi heureusement un complot qui avoit été formé tant dans le sein de Gênes qu'au dehors à Noli, Cervo & Tassara pour livrer la ville & la République aux Princes de Milan; les auteurs de ce complot furent punis du supplice des traîtres à la patrie; c'est-à-dire attachés à la queue d'un cheval & traînés ainsi par toute la ville jusqu'à ce qu'ils fussent déchirés par lambeaux, supplice affreux & peut-être trop rigoureux, si l'on songe, chose singuliere, que quelque tems après les Génois se soumirent eux-mêmes volontairement à la domination des Seigneurs de Milan (*a*).

Siége de Gênes par les mécontens.

1344.

Toutes les tentatives des mécontens avoient été vaines jusqu'alors; il sembloit que la fortune veillât pour Boccanegra & fit éventer les conspirations qu'on tramoit contre lui; mais bientôt signalant son inconstance ordinaire, elle l'abandonna pour se tourner du côté de ses ennemis. Las de recourir tant de fois inutilement aux complots & aux intrigues pour renverser la nouvelle idole du peuple, les mécontens des quatre familles exilées, résolurent de venir l'attaquer ouvertement. Dans ce dessein ayant rassemblé toutes leurs forces, ils vinrent mettre le siege devant Gênes. Le Doge qui ne s'étoit pas attendu à une tentative si brusque en fut déconcerté. Il convoqua à la hâte les Chefs de quartier, qu'on appelloit *connétables*, & délibera avec eux sur ce qu'il y avoit à faire en un si grand danger. On jugea que le parti le plus sûr étoit de chercher à composer avec les nobles & de les gagner en leur offrant de leur faire partager les honneurs & les emplois avec le peuple (*b*). Boccanegra embrassa ce conseil avec avidité; ayant assemblé les nobles, il leur tint un discours adroit & artificieux pour les exhorter à oublier leurs différends & leur haine, pour le bien de la République, & à ne pas servir les projets de la vengeance & de l'ambition de quatre familles ambitieuses & remuantes qui avoient plongé leur patrie dans tant de guerres civiles & de malheurs, & du joug desquelles le peuple avoit eu particuliérement en vue de se délivrer lors de la derniere révolution; il finit par leur dire de nommer quatre d'entre eux pour conférer & traiter avec lui des conditions de leur accommodement. Les Nobles ne furent pas la dupe de la prétendue modération du Doge, qu'ils attribuerent à la crainte & aux circonstances critiques où il se trouvoit. Ils nommerent quatre d'entre eux pour faire un arrangement avec Boccanegra & transiger tant en leur nom qu'en celui des assiégeans. Le résultat de cette conférence, qui fut courte vû que le tems pressoit, fut, „ que les exilés rentreroient dans Gênes & seroient remis en possession de leurs biens, que „ tous les emplois, les honneurs & les dignités de la République, seroient „ également repartis entre la noblesse & le peuple "; au moyen de quoi on forma tout de suite un conseil au Doge, composé de douze membres, dont six nobles & six du corps du peuple. Boccanegra ratifia avec précipitation cet arrangement, quelque peu favorable qu'il fût pour lui; il sentoit bien que l'admission des nobles dans son conseil étoit un coup fatal à son autorité; mais dans l'extrèmité où il se trouvoit, il aimoit mieux sacrifier une partie que le tout (*c*). Pendant ce tems là les mécontens s'étoient approchés de la ville, &

Boccanegra traite avec les Nobles.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 438. Voyez la préf. Section ann. 1353.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. II. p. 153 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 303.

& emparés des postes extérieurs; ils s'étoient même déja logés dans les fauxbourgs; plusieurs puissantes familles avoient fait prendre les armes à une partie de la côte Orientale; les mécontens avoient quantité d'intelligences dans la ville; leur parti se fortifioit de plus en plus; le trouble alloit toujours croissant, l'effroi & l'agitation étoient extrêmes dans Gênes. Dans ces circonstances, les nobles mécontens refuserent d'accepter les conditions de l'arrangement fait avec Boccanegra, & d'entrer dans la ville à moins que le Doge ne congédiât la garde de sept cens hommes qu'il s'étoit fait donner. Boccanegra comprit bien ce qu'on vouloit de lui; voyant qu'il ne pouvoit pas conserver la place plus long-tems, & ne voulant point qu'il fût dit qu'il en eût été dépossédé par ses ennemis, il aima mieux la quitter de bonne grace, & avoir l'honneur de paroître abdiquer volontairement. Ayant rassemblé le peuple il lui fit un long discours pour l'assûrer, „ qu'il n'avoit point ambitionné la dignité dont il l'avoit revêtu; qu'il n'avoit point recherche sa faveur, qu'il „ n'étoit monté dans le rang où ses concitoyens l'avoient élevé que comme „ malgré lui, que pour les rendre heureux; qu'il aimoit mieux se retirer & „ s'expatrier que d'être un obstacle à leur félicité & à leur tranquillité, l'unique objet de ses desirs, ainsi qu'à la reconciliation du peuple & de la noblesse, & qu'il souhaitoit fort que ses ennemis pussent se disculper aussi aisément que lui du reproche de tyrannie & d'ambition qu'ils lui faisoient" (a). Après cela il renvoya ses gardes, il se démit solemnellement de sa charge & de son pouvoir, se retira en simple particulier dans la maison des Squarciafici, & partit quelques jours après dans le dessein d'aller finir ses jours à Pise; c'est-à-dire de céder pour le moment à l'orage, & peut-être d'attendre dans un port assûré des tems plus heureux pour reprendre les rênes du gouvernement. La suite fera voir que c'étoit son dessein, ou au moins qu'il ne tarda pas à se repentir de son abdication précipitée. Telle fut la fin de l'administration de Simon Boccanegra, après avoir duré cinq-ans & quelques mois. On peut dire que cet homme dissimulé poussa l'artifice jusqu'à la fin, qu'il descendit de sa place comme il y étoit monté, & qu'il sçut jusqu'au bout rendre le peuple la dupe de sa fausse modération & de son désintéressement affecté. Il reparoîtra encore sur la scéne & on verra qu'il se paroit des vertus qu'il n'avoit pas, & qu'il étoit intérieurement dévoré par l'ambition & l'orgueil, tandis qu'au dehors il s'efforçoit de paroître tranquille & indifférent pour les dignités. On ne peut cependant lui refuser quelques vertus, beaucoup de courage & de fermeté, quoiqu'il parut en manquer à l'aspect du danger au moment où il en auroit eu le plus besoin; on ne sauroit disconvenir que son gouvernement n'eût été sage, & de toutes façons utile, fortuné & glorieux pour la République. Quoiqu'assez en peine pour réprimer les complots & les soulevemens excités par les nobles, il ne négligea pas pour cela de soutenir l'honneur de la République au dehors; par ses soins les armes Génoises furent victorieuses de toutes parts, & remporterent de grands avantages sur les Turcs, sur les Maures d'Espagne, & sur les Tartares. Les premiers infestoient la navigation de Gênes par leurs courses; les autres causoient par leurs excursions & leurs brigandages sur terre, beaucoup de dommage au négoce, tant des Génois, que

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Boccanegra abdique & se retire à Pise.

Expéditions & differens exploits des Génois.

(a) Anecd. Gén. & Corses p. 90. ann. 1344.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

des autres nations chrétiennes (*a*). Nous nous contenterons de rapporter en raccourci & pour en donner seulement une idée, parcequ'elles ne tiennent pas directement à l'histoire particuliere de Gènes. Simon del' Quarto populaire & commandant d'une flotte Génoise dans le Levant, remporta près de Caffa, ville habitée par une Colonie Génoise, une victoire signalée sur les Turcs, où il leur prit dix galeres & tout le butin qu'ils avoient fait sur quantité de navires marchands tant Génois que d'autres nations, auxquelles tous leurs effets furent fidélement rendus par les vainqueurs. Peu de tems après les Génois établis à caffa (autrefois Théodosie) remporterent une victoire encore plus mémorable sur les Tartares qui habitoient les pays voisins du Tanaïs (*b*) & qui ayant chassé les Génois & les Vénitiens de ces pays, après leur avoir pris tout ce qu'ils possédoient, étoient revenus bloquer Caffa avec leur armée. Le gouverneur de Caffa étoit alors le brave Gottofredo Zoaglio, qui vainquit les Tartares ou Russes dans plusieurs combats (*c*). Pour mettre cette place souvent attaquée par les Barbares, aux excursions desquels elle servoit de digue, en état de résister à leurs continuels efforts, ce gouverneur augmenta ses fortifications en 1357, & fit revêtir ses murs de briques & de pierres mastiquées avec du ciment. Quelque tems après Volodomer Empereur des Tartares ou des Russes, ayant assiegé cette ville avec une armée nombreuse, fut obligé de lever honteusement le siege, après avoir perdu beaucoup de monde.

Nous ajoûterons à ce sujet, pour donner une preuve de la considération dont les Génois jouissoient alors chez les barbares, ce que l'on trouve dans l'histoire générale d'Antoine de Herrera Liv. XVI. Chap. 8. I Partie, à l'article de la Russie, savoir, que lorsqu'on faisoit la cérémonie du Sacre de l'Empereur de Russie, c'étoit alors l'usage que ce Prince reçut des mains de deux archevêques une espèce de mitre, ou bonnet garni de quantité de perles & de pierres précieuses, qui avoit servi autrefois à l'Empereur Volodomer, ainsi qu'un bâton d'argent & un collier d'or que Volodomer avoit pris dans un des combats dont nous venons de parler au gouverneur Génois de Théodosie ou Caffa. Les Génois fondirent sur cette horde de barbares & leur tuerent plus de cinq mille hommes; défaite qui obligea les Tartares à envoyer des Députés à Gênes au Doge Boccanegra pour demander la paix qui fut conclue avec eux & qu'ils observerent mal. Enfin Ægidius Boccanegra, frere du Doge, envoyé avec vingt galeres au secours d'Alfonse XI. Roi de Castille, contre les Maures d'Espagne qui lui donnoient beaucoup d'occupation & de peines à réduire, rendit à ce Prince de si grands services, qu'il l'éleva à la dignité d'Amiral de toutes ses forces de mer, & lui donna en fief la ville de Palma (*) avec titre de Comté, pour lui & ses descendans qui l'ont possédée pendant

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 441 & seq. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 299, 300, 302. Hist. des Révol. de Gênes ibid. p. 155.

(*b*) Ce sont en partie les Russes d'aujourd'hui.

(*c*) Ub. Foglietta ibid. & p. 455.

(*) Ville située entre Cordoue & Seville; les descendans d'Ægidius Boccanegra possédoient encore ce Comté en 152?, tems où Hubert Foglietta qui rapporte ce fait, écrivit son Histoire; ils en sont peut-être encore en possession aujourd'hui, ou au moins titulaires.

bien long-tems. Passant sous silence plusieurs autres faits moins remarquables, nous observerons qu'environ le même tems une flotte combinée de quinze galeres dont six Vénitiennes, cinq Génoises & quatre fournies par le Pape, vint à bout d'arracher la Ville de Smyrne des mains des Infidéles (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339. jusqu'en 1397.

Il est tems de revenir aux affaires intérieures de Gênes, que nous avons laissé dans la plus triste situation. La confusion étoit dans la ville; une nombreuse armée étoit à ses portes. L'abdication de Boccanegra ne produisit point le bon effet qu'on devoit naturellement en espérer. Le seul obstacle à la tranquillité publique, au moins suivant le discours des nobles, étant ôté, on avoit lieu de croire que la paix alloit suivre & que tout seroit bientôt terminé à la satisfaction des deux partis, qui au fond n'en étoient qu'un; cependant les prétentions ambitieuses des assiégeans firent naître un nouvel incident auquel ou ne s'étoit point attendu, & qui renversa toutes les espérances qu'on avoit conçues d'un prochain accommodement. Fiers de se voir les plus forts, & d'avoir obligé le Doge à se démettre & à se retirer, profitant de l'occasion & des armes qu'ils avoient entre les mains, les mécontens vouloient dominer, & rentrer dans la ville, non à la faveur d'un arrangement, en exilés qui reviennent dans leur patrie, & en citoyens paisibles, mais en vainqueurs & en maîtres. Les Nobles qui étoient dans Gênes, leur ayant député deux d'entre eux pour les inviter à entrer dans la ville qui étoit prête à les recevoir avec plaisir dans son sein, & à accommoder leurs différends, Galeotto Spinola, qui étoit Capitaine lors de la derniere révolution, répondit fierement qu'il n'étoit pas question de cela maintenant, & qu'il ne rentreroit dans la ville avec les siens que les armes à la main. C'étoit assez en dire; cette réponse accablante ouvrit les yeux aux nobles & au peuple & leur firent connoître à qui ils avoient à faire, & qu'il n'y avoit plus aucune espérance de pouvoir faire un arrangement à l'amiable. On se repentit, mais trop tard d'avoir consenti à l'abdication de Boccanegra qui devenoit inutile; les nobles mêmes, devenus favorables à cet homme, dont malgré ses défauts, l'autorité leur paroissoit moins insupportable que celle de quatre familles ambitieuses & tyranniques, qui, encore campées aux portes de Gênes, vouloient déjà lui faire la loi & les traiter en vaincus, se reprocherent d'avoir mal connu leurs adversaires & de n'avoir pas retenu & soutenu Boccanegra (*b*). Le peuple, sur-tout, regrettoit beaucoup son Doge, l'objet de sa faveur, de son idolatrie, l'ouvrage de son choix, & dans l'emportement de sa douleur il murmuroit hautement contre les nobles qu'il appelloit traitres à la patrie, les accusant de vouloir vendre la République aux mécontens, qui étoient leurs amis, leurs parens & alliés & s'entendre avec eux pour l'opprimer; il imputoit tous ses malheurs & l'embarras où il se trouvoit à la malice de la noblesse, qui, disoit-on, par ses intrigues, ses ménées secrettes, son ambition & les chagrins qu'elle avoit donnés à Boccanegra, avoit forcé ce citoyen Vertueux & désintéressé, ce défenseur zélé du peuple & de la liberté, à abdiquer. Cependant le mal étoit fait; il s'agissoit d'y remedier, & dans cette circonstance critique le remede le plus prompt étoit le meilleur. On ferma les portes: on résolut de se défendre vi-

Prétentions ambitieuses des mécontens.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 442.

(*b*) Ub. Foglietta ibidem. Hist des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 156.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

goureusement. Le peuple forma le dessein d'élire un autre Doge, homme de tête & de courage, pour le substituer à la place de celui qu'il avoit perdu. Voyant cette résolution du peuple, les nobles s'empresserent d'y prêter les mains & en même tems d'aller au devant de ses desirs en faisant ensorte que le choix tombât sur quelque citoyen dévoué à leur parti, ou au moins qui ne pût lui nuire ou lui faire ombrage. Prétendant que la Convention que Boccanegra avoit faite en dernier lieu avec eux au sujet de la répartition égale des honneurs & des dignités entre la noblesse & le peuple, devoit aussi s'entendre à l'égard de l'élection du Doge, ils proposerent quatre sujets au peuple, afin qu'il en choisit un pour son Doge, savoir deux citoyens du Corps du peuple, Georges Ricci & Jean de Valenti, (qui fut Doge depuis) & deux nobles, Giannone Gentili & Moruelio del' Mare. Mais le peuple s'obstinant à vouloir être uniquement le maître de cette élection, rejeta également tous les sujets que la Noblesse lui présenta, populaires & nobles, & résolut de se choisir lui-même un Doge. Après bien des débats & des contestations, tous ses suffrages se réunirent en faveur de Jean de Myrto ou Morta, populaire, qui fut élu le jour de Noël; c'étoit un citoyen recommandable pour sa sagesse, sa modération, son amour pour sa patrie, & son éloignement pour tout ce qui portoit le moindre caractére d'ambition & de faction. Il falloit que ses rares qualités fussent bien universellement reconnues & respectées, hommage unanime que tous les hommes sont forcés de rendre à la vertu & au mérite; car les nobles eux-mêmes parurent contens de ce choix, ou au moins ils ne s'y opposerent pas (*a*).

Jean de Morta II. Doge; il est élû par le peuple. Son eloge.

Le nouveau Doge ne démentit point les espérances qu'on avoit conçues de lui & de son caractere pacifique & bien différent de celui de son prédécesseur. Elu pour gouverner dans les tems les plus orageux il se comporta toujours sagement & sans partialité, il n'attisa point le feu de la discorde, & il ne prit aucune part aux intrigues des nobles, aux mouvemens du peuple ni à ses procédés violens contre les premiers. A peine fut-il élu que peu affecté de la nouvelle dignité dont il venoit d'être revêtu, peu ébloui de son éclat, ne changeant rien dans sa maniere de vivre ni de parler, il fit sincerement tous ses efforts pour réconcilier les deux ordres de l'état, & rétablir le calme & la paix dans Gênes. D'ailleurs il refusa toutes les pensions, émolumens, distinctions & prérogatives attachées à sa dignité, & il protesta qu'il seroit, pendant tout le tems qu'on le laisseroit en charge, entiérement soumis aux loix & constitutions de la République; en un mot il demeura toujours le même qu'il étoit auparavant, le seul changement qui se fit en lui, c'est que de simple particulier, il devint le chef & le pere de l'État, au bien duquel il donna tous ses soins. Cependant les efforts & le zéle de ce Magistrat vertueux ne purent fléchir l'orgueil de la Noblesse, & l'engager à se désister de ses prétentions pour se réconcilier avec le peuple. Cette obstination & cette résistance outrée aux sages conseils & aux exhortations du Doge, de la vertu duquel on avoit tout espéré, excita l'indignation & la colere du peuple, qui croyoit les nobles de la ville d'intelligence avec ceux de dehors, & qui prêt à éclater à tous les mo-

(*a*) Ub. Foglietta ibidem. Anecd. Gén. Tom. I. Liv. IV. p. 305. Hist. des Révol. & Corf. p. 91. ann. 1344. Hist. de Gênes de Gênes. Ibid.

mens, n'étoit retenu qu'avec bien de la peine par son chef. La nouvelle qu'on reçut alors du soulevement du peuple de Savone, qui venoit d'en chasser la noblesse, vint allumer encore la fureur de celui de Gênes, & il ne fut plus possible au Doge de les retenir. Voulant suivre l'exemple de ceux de Savone, le peuple prit les armes & se répandit dans les rues, faisant retentir les cris de *vive le peuple & vive le Doge!* Quelques familles nobles entre-autres les squarciafici, voulurent s'opposer à cette premiere fureur d'une populace aveugle dans son emportement; mais elles furent renversées & accablées par ce torrent impétueux qu'elles avoient eu la témérité de vouloir arrêter dans sa course; leurs maisons furent pillées & incendiées. Les choses en étoient venues à une sédition ouverte, & la prudence & la sagesse ne pouvoient plus être d'aucun usage ni d'aucun poids; ceux qui formoient le conseil du Doge, tant les populaires que les nobles, (suivant la convention faite avec Boccanegra) se démirent de leurs places & se retirerent dans leurs maisons. Aussitôt le peuple nomma quinze personnes tirées uniquement de son corps, pour former un autre conseil au Doge. Les Magistrats du conseil de Guerre eurent ordre de faire des visites chez les nobles & de leur enlever toutes leurs armes (*a*). Libre de toute crainte au dedans, le peuple fondit avec impétuosité sur les mécontens qui tenoient la ville bloquée avec leurs troupes, & qui ne s'attendoient pas à une révolution si désespérée de sa part; il les chassa des fauxbourgs, leur livra plusieurs sanglans combats qui durerent jusqu'au soir, & où il périt beaucoup de monde de part & d'autre. Tant de courage & d'acharnement effraya tellement les mécontens, que voyant qu'il avoient affaire à une multitude furieuse & enragée avec laquelle il n'y avoit rien à gagner, ils prirent le parti de se retirer dès la nuit même. Ainsi Gênes eut la gloire de se délivrer elle-même par sa valeur, de réduire ses ennemis à l'impuissance de lui nuire, & de chasser loin de ses murs ceux qui forgeoient au dehors des fers pour sa liberté. Ainsi l'ambition & l'orgueil d'un seul noble (Galeotto Spiñola) retomba sur tous les nobles qui furent victimes de ses projets sans en avoir été les complices; & fournit l'occasion au peuple du signaler sa haine & son ressentiment contre la Noblesse en général & de se remettre en possession du Gouvernement. Non contens de délivrer Gènes, le peuple envoya quelques jours après un secours considérable aux habitans d'Albenga & d'autres villes, qu'Antoine Doria Général des troupes des mécontens tenoit bloquées & resserrées. On les força par-tout de se retirer. Toutes les villes & places fortes de la côte occidentale ou du Ponant, dont ils s'étoient emparés ou qu'ils avoient fait soulever, rentrerent sous la Domination de la République. Il y eut encore quelques soulevemens sur cette même côte mais ils furent bientôt appaisés par la diligence avec laquelle on y envoya des secours (*b*). Deux différens corps particuliers de citoyens de la ville qui avoient fait une espece d'association entre eux, les uns sous le nom de *Nobles de la porte neuve* ou du *nouveau Portique*, & les autres de *populaires du château ou châtel*, également zélés pour le bien public, se hâterent d'y marcher, sous les ordres

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Le peuple se souleve & fait lever le siége aux mécontens.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. IV. p. 306 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. I. Liv. II. p. 157 & 158.

(*b*) Ibidem.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

de Guiscard Lanci de Bergame, Podestat ou Prêteur de la ville (*). Ils furent par tout victorieux & ne revinrent à Gènes qu'après avoir repris Oneille, Port-Maurice, Cervo & toutes les autres places, dont les Doria s'étoient emparés sur cette côte (*a*).

Les Génois prennent Luchino Visconti pour l'arbitre de leurs differends.

Les divisions & les guerres civiles continuelles des Génois étoient à charge aux Princes d'Italie & sur-tout à leurs voisins. Luchino Visconti, Seigneur de Milan, l'un des plus proches de ces voisins, & l'un des plus intéressés à voir la fin de ces cruels différends, s'entremit comme ami commun & allié, pour les terminer. Les Génois le prirent avec joie pour médiateur & promirent de part & d'autre de s'en rapporter à sa décision. En outre le Pape Bénoit XII, qui n'avoit pas cette réconciliation moins à cœur parce que comme tous ses prédécesseurs, il étoit entêté du projet d'une nouvelle croisade, au succès de laquelle il savoit combien les Génois pouvoient contribuer par leurs services & leur marine, & qui par conséquent étoit très-chagrin de les voir ainsi user leurs forces contre eux-mêmes à défaut d'ennemis extérieurs, s'entremit aussi pour rétablir le calme dans leur ville (*b*). Le Cardinal Evêque de Padoue, Légat du Pape fit pendant un mois entier qu'il demeura à Gênes tout ce qui lui fut humainement possible, il mit tout en usage, exhortations, prieres, conseils, reproches, avertissemens salutaires, menaces paternelles pour déterminer les deux ordres de citoyens à se réconcilier & à vivre désormais en freres, sans cependant pouvoir achever l'ouvrage de cette réconciliation si désirée. Il l'avança cependant beaucoup par ses soins & il parvint insensiblement à jeter dans les esprits des dispositions plus pacifiques. Le Légat passa de Gènes à Milan pour s'aboucher avec Visconti & conférer avec lui au sujet des affaires de Gênes, & des moyens de lui rendre la paix; après quoi, croyant avoir rempli l'objet de sa Légation, il retourna à Rome, emportant avec lui le doux espoir que cette pacification n'étoit pas fort éloignée. En attendant Visconti ordonna une treve entre les deux partis (*c*). Enfin au mois de Juillet suivant il rendit son jugement, attendu depuis longtems avec tant d'impatience. Il portoit en somme, „ que la paix seroit faite entre le Doge & le conseil d'une part, & les exilés de l'autre & qu'elle „ seroit observée religieusement; qu'on oublieroit mutuellement tout le passé, „ & que les exilés seroient rendus à leurs foyers & remis en possession de „ leurs biens, à l'exception de Galeotto, de Girard Spinola & leurs neveux, „ de Frédéric, Charles & Antoine Grimaldi & leurs neveux, & de Nicolas „ & Raphael de Fiesque, comme seuls auteurs & instigateurs des derniers „ troubles, & perturbateurs du repos public auxquels il étoit défendu d'ap- „ procher de Gênes plus près que de dix milles".

Le Pape Bénoit XII. envoyé un Legat à Gènes pour exhorter les Génois à la paix.

Decision de Visconti: paix entre les deux partis. Les exilés rentrent dans Gênes à l'exception des auteurs des troubles.

Cette décision ramena le calme & la tranquillité dans Gènes & satisfit tout le monde à l'exception de ceux qui étoient exclus de cette espece d'amnistie

(*a*) Idem ibidem. p. 444.
(*b*) Ub. Foglietta ibidem. Hist. de Gênes Tom. I. L. IV. pag. 308.
(*c*) Ibidem.

(*) Quoiqu'il n'en soit pas fait particuliérement mention dans les Historiens de Gênes, il paroit par ce passage & par plusieurs autres semblables, qu'il y avoit encore alors un Podestat étranger à Gênes, cependant toujours subordonné au Doge & uniquement chargé du jugement des affaires civiles.

générale, & qui continuerent à machiner de nouveau contre le repos de leur patrie. Ils ne possédoient plus que deux places, Roccabruna & Monaco, où ils se retirerent avec leurs adhérens. Ces deux places étoient au pouvoir des Grimaldi depuis plus de quinze ans, qu'ils les avoient usurpées sur la République. Dans le dessein où ils étoient de se venger d'une paix si offensante pour eux, & de nuire à leurs concitoyens, ils choisirent Monaco la plus commode de ces villes à cause de son port, pour en faire leur place d'armes; leur forteresse & un asyle où ils pussent impunément se réfugier après avoir commis leurs brigandages. Ils en firent encore le receptacle d'une foule de brigands, de bandits, de gens sans aveu & de scélérats de toute espece; & delà ils se remirent à infester les côtes de Gènes, à y faire des descentes & des ravages, à troubler la navigation par leurs courses, à attaquer, piller, bruler tous les navires Génois qui tomboient entre leurs mains, en un mot à faire le métier de pirates ainsi qu'on a cru qu'ils avoient déjà fait auparavant (*a*). Non contens de ces médiocres efforts d'une vengeance vulgaire, ils résolurent de mettre sur pied des forces considérables, avec lesquelles ils pussent entreprendre quelque coup d'éclat & faire repentir leurs compatriotes de l'injure qu'ils prétendoient avoir reçue d'eux. En effet au commencement de cette année ils vinrent à bout d'armer trente galeres, & de mettre en campagne dix mille hommes d'infanterie, qu'ils avoient rassemblés de tous côtés, tant pris à leur solde qu'engagés sur l'espoir du pillage, dont ils flattoient leurs avides désirs. Leur vengeance ne se promettoit pas moins que de renverser Gènes de fond en comble, & de dominer sur les débris fumans de leur patrie.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Ravages faits par les Exilés.

1346.

Les exilés levent une armée considérable.

La nouvelle de cet armement formidable jeta la consternation dans Gênes. Dans ce danger pressant on résolut de faire tous les préparatifs nécessaires autant que le tems le permettoit, d'armer une flotte capable de faire une vigoureuse défense à celle des factieux. Comme le peuple se méfioit toujours des nobles qui étoient parens ou alliés des exilés, on chargea quatre citoyens du corps du peuple de prendre les mesures convenables pour la défense de la ville, de lever des troupes & d'équiper la flotte projettée. Comme les fonds manquoient dans le trésor public, ces quatre nouveaux magistrats convoquerent un conseil extraordinaire, où les plus riches d'entre les populaires furent appellés, & où il fut résolu de leur consentement, qu'on armeroit vingt-cinq galeres & plus si le cas le requeroit pour le service de la République, aux dépens des particuliers qui s'engageroient volontairement à faire les avances nécessaires pour l'équipement de cette flotte, avances que la République recevroit d'eux à titre d'emprunt; & qu'en conséquence elle leur engageroit pour caution & hypothéque de leurs avances & leur assigneroit pour remboursement d'icelles, ses revenus & droits de douane qui seroient repartis entre ceux qui auroient contribué à cet armement, chacun à raison de leur quote part & jusqu'à concurrence de leurs déboursés, arrangement qui fut vu & accepté avec plaisir par les populaires, & qui au moyen de quelques augmentations & améliorations qu'il reçut depuis, fut à ce qu'on prétend l'origine, ou au moins donna l'idée par la suite de l'institution de la fameuse maison de St. Georges ou banque de Gênes, dont il sera parlé plus amplement en son lieu. La nou-

Origine de la Maison de St. Georges.

(*a*) Ibidem.

Sect. IV. Histoire de Génes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

velle de cette résolution s'étant répandue dans la ville, dans l'accès de la premiere ferveur que cette nouveauté inspira à tous les citoyens; quarante quatre d'entre eux, dont sept de la noblesse, & le reste du corps du peuple, s'empresserent de faire inscrire leurs noms & de s'offrir pour armer chacun une galere à leurs fraix & dépens; mais le zéle impétueux des citoyens s'étant tout à coup modéré, ce nombre se trouva bientôt réduit à vingt & neuf galeres, quatre des nobles & quinze des populaires ayant retiré leur parole, sans que les historiens Génois rapportent aucune raison d'un changement si subit & si honteux pour ses auteurs. En moins d'un mois cette flotte fut entiérement équipée & prête à mettre à la voile. Le commandement en fut donné à Simon Vignoso, connu par son expérience & son habileté sur mer, que le Doge installa dans la dignité d'Amiral & de Général de cette flotte en lui remettant le Gonsalon ou étendard de la République dans la place qui étoit devant la cathédrale, (*a*) ainsi qu'on a vu ci-devant qu'il étoit d'usage dans les tems de danger, ou lorsqu'on méditoit quelque grande expédition.

Les Génois font un grand armement.

Ces préparatifs considérables intimiderent à leur tour les exilés & les déterminerent à changer de dessein. Comme ils ne pouvoient rester tranquilles & oisifs & qu'il leur falloit absolument la guerre, ils se déciderent sur le champ à tourner leurs pas & leurs armes du côté de la France, où ils allerent offrir leurs services à Philippe IV de Valois, dans la guerre qu'il avoit à soutenir contenir contre Edouard Roi d'Angleterre. Philippe les reçut fort bien & accepta ce secours inespéré avec d'autant plus de plaisir, que les exilés Génois lui avoient amené près de douze mille arbalêtriers, espece de troupes dont le Roi de France faisoit le plus grand cas; d'ailleurs les arbalêtriers Génois étoient alors généralement estimés. Ils ne remplirent cependant point son attente, & ne purent lui être d'aucune utilité à la fameuse bataille de Crecy si funeste pour la France, où ils se trouverent & où ils furent en partie cause innocente de la perte de cette bataille. La confiance que Philippe avoit dans ces troupes Génoises, l'avoit porté à les mettre sur la premiere ligne de son armée. Les cordes des arbaletes des Génois ayant été mouillées par la pluie qui étoit tombée la veille en abondance, ils ne purent rendre aucun service ainsi qu'ils en avoient assez prévenu le Roi & ses Généraux. Ils marchoient lentement au combat, tristes & comme découragés par cet accident. Charles Comte d'Alençon qui commandoit la cavalerie les pressoit d'avancer & de donner, accusant leur lenteur, & les chargeant d'imprécations & d'injures. Ils voulurent vainement se servir de leurs arbaletes; ils n'en purent tirer aucun parti; de sorte qu'ils nuisirent au combat plutôt qu'ils n'y furent utiles. Ils sembloient n'être venus-là que pour se faire massacrer sans défense sur le champ de bataille. Voyant qu'ils empêchoient le reste de l'armée d'avancer, le Comte d'Alençon poussa tout en fureur son cheval au milieu d'eux, leur passa sur le ventre avec toute sa cavalerie, en fit un grand carnage & en foula quantité aux pieds de ses chevaux, les traitant de coüards & de lâches. Indignes d'un si barbare traitement, les Génois aimerent mieux se laisser égorger que de combattre; & au rapport de l'historien Paul Emile, quantité d'entre eux couperent

Les exilés Génois se retirerent en France.

Ils périssent presque tous à la bataille de Crecy.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 445. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. IV. p. 310 & suiv.

perent les cordes de leurs arbaletes de rage & de dépit. Il n'en échappa qu'un petit nombre: tous les chefs des exilés périrent dans cette malheureuse & sanglante bataille (*a*). Il y a apparence qu'ils avoient formé le projet désespéré de soumettre leur patrie à la domination du Roi de France, ou ils s'étoient peut-être flattés que, pour prix des secours qu'ils lui avoient amenés, Philippe, ayant terminé la guerre avec l'Angleterre, serviroit leur vengeance, & les aideroit de toutes ses forces, leur fourniroit les moyens de rentrer dans Gênes, & peut-être de l'asservir: quoiqu'il en soit, l'événement trompa cruellement leurs espérances frivoles, & leur mort mit fin à tous les projets de leur ambition, & de leur animosité contre leur patrie. Ainsi la guerre, ce fléau, l'ose-t-on dire, quelquefois utile & qui purge souvent la terre, rendit un service essentiel à Gênes en la délivrant heureusement & sans combat du sujet continuel de ses craintes, d'ennemis aussi redoutables & si acharnés, de citoyens si turbulens & si dangereux pour son repos & sa liberté.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Expédition des Genois contre l'Isle de Chio.

Au moyen de cette délivrance inespérée, la flotte qu'on venoit d'équiper contre les mécontens devenant inutile, on résolut de l'employer pour une expédition plus avantageuse & plus agréable pour Gênes. (*b*) Il y avoit déja long-tems que cette République aspiroit à se rendre maîtresse de l'Isle de Chio, Isle fort à sa bienséance & non moins à celle des Vénitiens, qui en devoroient aussi la conquête dans l'ame. Les Génois prétendoient qu'elle leur appartenoit légitimement, leur ayant été donnée ou plutôt promise, par plusieurs Empereurs Grecs & entre autres par Michel Paléologue. De leur côté les Vénitiens disoient y avoir aussi des droits non moins légitimes. Au fond les droits des deux peuples n'étoient pas bien clairs; & ils n'en avoient guéres d'autres à la possession de cette Isle que ceux de la force & des armes, leur ambition, leur avidité mutuelle, & sur-tout la foiblesse & la lâcheté des Empereurs Grecs. L'Empire d'Orient alloit depuis long-tems en décadence; il se voyoit démembrer de tous côtés par les Turcs & les Barbares qui profitoient de l'espece d'état d'assoupissement & de léthargie continuelle de ses maîtres. A l'exemple des Barbares, quelques grands de la cour de Constantinople avoient eu l'audace & le bonheur de s'emparer impunément de diverses Isles ou contrées, dont ils s'étoient formés des souverainetés particulieres. Les Vénitiens & les Génois, les deux plus puissantes & plus ambitieuses nations qui fussent alors sur la méditerranée, toutes deux avides de gloire, de conquêtes, de possessions & d'établissemens de commerce, bruloient aussi de profiter du renversement de l'Empire Grec, & d'avoir leur part de ses débris. Gênes voyoit déja avec des yeux d'envie l'Isle de Candie soumise à la domination de sa fiere rivale; mais non contente de son partage, Vénise dont l'ambition & les désirs croissoient de jour en jour avec sa puissance & son bonheur, avoit formé le projet d'étendre aussi sa souveraineté sur l'Isle de Chio, dont la situation avantageuse & favorable à tous égards pour leur commerce, leur faisoit désirer la possession. Les Génois qui avoient les mêmes vues & les mêmes projets sur cette Isle, résolurent de prévenir les Vénitiens. Simon Vignoso, Général de leur flotte, y fit une descente malgré la vigoureuse résistance des habitans, qui

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII. L. II. p. 160. p. 445. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. (*b*) Ibidem.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397

Les Génois s'emparent de l'Isle de Chio.

ne vouloient point des Génois pour leurs maîtres & leur tuerent beaucoup de monde. Vignoſo réduiſit cependant en quatre jours de tems toute l'Iſle en ſa poſſeſſion, à l'exception de la capitale dont il forma le ſiége & par terre & par mer, & qu'il reſſerra de façon que Calo-Jean Kubos (d'où eſt provenue l'illuſtre famille Génoiſe des Cybo) (*a*) Gouverneur ou Seigneur de l'Iſle & de la Ville, ſous la domination ou protection de l'Empereur Grec, ayant inutilement attendu du ſecours de Conſtantinople, fut obligé de rendre la ville aux Génois au bout de quelques jours à des conditions très-avantageuſes pour les habitans, qui obtinrent le droit de cité Génoiſe & conſerverent tous leurs priviléges, auxquels les Génois en ajouterent encore de conſidérables, pour ſe gagner la bienveillance & l'affection de leurs nouveaux ſujets. (*b*) Ainſi cet Iſle paſſa ſous la domination de la République de Gênes; elle n'en conſerva que la ſouveraineté avec le droit de haute juſtice, ayant abandonné la poſſeſſion de l'Iſle & des revenus aux différentes familles Génoiſes qui avoient fait les frais de cette expédition; par la ſuite des tems la propriété de cette Iſle paſſa entiérement à la famille des Juſtiniani, qui acquit & réunit en elle ſeule les parts & droits de toutes les autres, ainſi qu'on aura occaſion de le rapporter par la ſuite (*c*). On peut dire que le droit de conquête fut réellement le meilleur droit des Génois à la ſouveraineté de cette Iſle qui reſta aux Juſtiniani, juſqu'à ce qu'ils en furent dépoſſédés par Soliman, qui s'en empara en 1566.

Conquêtes & acquiſitions faites par les Génois.

En faiſant voile pour Chio, le bonheur de Vignoſo avoit voulu qu'il fit une autre acquiſition à la République. Ayant trouvé en paſſant Terracine aſſiégée & étroitement reſſerrée par le Comte de Fondi, les habitans réduits aux dernieres extrêmités, implorerent le ſecours de l'Amiral Génois; celui-ci attaqua le Comte de Fondi, le mit en fuite, & délivra la ville de Terracine, qui par reconnoiſſance de ce ſervice, ſe ſoumit à la domination des Génois. Après ſon expédition de Chio, Vignoſo fit encore quelques autres conquêtes, ſavoir celles des deux villes de la Phocée, ſituées ſur le rivage du Continent de l'Aſie, preſqu'en face de l'Iſle de Chio dont elles dépendoient. Ce général auroit encore porté ailleurs ſes armes victorieuſes, & ſe diſpoſoit à ſe rendre auſſi maître de l'Iſle de Mitylène ou Mételin, Iſle opulente & voiſine, ſi le ſoulevement des matelots de ſa flotte, qui refuſerent d'aller plus loin, ne l'eût obligé de renoncer à ſes projets de conquête, & de reprendre la route de Gênes, où, pouſſé par un vent favorable, il arriva en peu de tems (*d*).

Déſintéreſſement de Vignoſo, Général Génois.

Non ſeulement ce Général ſe fit beaucoup d'honneur par ſes conquêtes, & mérita la réputation d'un vaillant Capitaine & d'un habile marin, mais il s'acquit auſſi & ſe conſerva toujours celle d'un citoyen zelé pour ſa patrie, juſte, intégre, déſintereſſé & rigide obſervateur de la juſtice & de la diſcipline militaire; il en donna quantité de preuves authentiques. Etant abordé à l'Iſle d'Eubée ou Negrepont, après ſon expédition de Terracine, il y rencontra une

(*a*) Theſaurus Antiq. Ital. Tom. I. P. I. Continuat. Gén. Hiſt. Ub. Foglietta Lib. XII. p. 74[illegible].

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hiſt. Lib. VII. p. 446 & ſeq. Aneed Gén. & Corſ. p. 91. ann 1346. Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 161.

(*c*) Voyez Section V. de cette Hiſtoire ann 1435

(*d*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 416. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. IV. p. 311 & ſuiv.

flotte de vingt-six galeres, la plupart Vénitiennes & le reste appartenant à l'ordre de St. Jean de Jérusalem & commandée par Inghibert Dauphin du Viennois & Commandeur de l'ordre. A la sollicitation des Vénitiens, qui, par politique ou par considération pour l'Empereur Grec avec qui ils étoient alors alliés, n'osoient l'entreprendre ouvertement, le Dauphin servant de prête-nom à leur ambition se destinoit avec sa flotte à faire la conquête de l'Isle de Chio, qu'il étoit convenu avec eux de leur céder; ses projets furent déconcertés par l'arrivée imprévue de la flotte Génoise, supérieure à la sienne, & dont le Général ne put lui dissimuler que la République avoit le même dessein. Inghibert mit inutilement tout en œuvre, prieres, promesses, offres magnifiques pour séduire ce Génois vertueux & incorruptible, & le détourner de cette expédition; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'inébranlable Vignoso, obstiné à poursuivre sa route & à remplir le glorieux emploi dont la République l'avoit honoré, le Dauphin du Viennois, n'étant pas en état de s'opposer aux projets des Génois, leur laissa le champ libre & abandonna les siens, ou plutôt ceux des Vénitiens, & fit voile d'un autre côté (*a*). Vignoso signala pendant qu'il fut dans l'Isle de Chio, sa sévérité & son zele pour le maintien de la subordination militaire par le châtiment public & peut-être trop rigoureux (*) qu'il fit subir à son propre fils, qui se croyant en cette qualité exempt de la loi commune, avoit contrevenu à ses ordonnances, & aux défenses qu'il avoit faites à qui que ce fût de s'écarter du camp pour piller les terres des habitans. Enfin cet homme juste, intimément convaincu que quelques fussent les intentions d'un Général, il étoit impossible qu'il ne commît du mal & ne fît bien des malheureux & des injustices sans le savoir & sans le vouloir, par une suite cruelle des horreurs de la guerre le plus affreux de tous les fléaux, & pensant que dans sa place on étoit coupable & comptable aussi bien de tout le mal qu'on avoit involontairement causé ou toléré, que de celui qu'on avoit réellement fait, laissa en mourant par son testament cinq cents écus d'or pour doter de pauvres filles de l'Isle de Chio (*b*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Eloge & Caractere de Vignoso.

1347—1350.

Gênes jouissoit d'une parfaite tranquillité extérieure & intérieure sous le gouvernement du vertueux Jean de Morta; elle eut le bonheur de le conserver pendant plusieurs années. Dans ces momens fortunés, elle avoit un avantage bien rare, celui de voir deux citoyens vertueux, l'un tenir les rênes du gouvernement, l'autre commander ses flottes. Cependant, comme il n'est point de bien sans mêlange de mal Gênes se ressentit ainsi que tout le reste de l'Italie, de la cruelle peste, dont il est parlé dans les ouvrages de Boccace, auteur contemporain, & qui remplit toutes les villes de funérailles; on prétend que ce fléau terrible moissonna près de neuf dixiemes de leurs habitans (*c*).

(*a*) Les précédens. Ibidem. ann. 1346.
(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII. pag. 447. Anecd. Gén. & Cors. p. 92 & 93.
(*c*) Ibidem.

(*) Il lui fit pendre au col des raisins qu'il avoit cueillis dans une vigne, & le fit promener en cet état & fouetter par toute la ville. Suivant nos mœurs & le tems où nous sommes, cette vertu paroîtra un peu féroce; mais ce n'est pas à nous d'en juger; il n'appartient qu'à des Républicains & des hommes libres, d'apprécier cette action, & de décider jusqu'à quel point on peut porter la vertu; qu'on songe à Brutus.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.*

Mort du Doge Jean de Morta.

A cette calamité générale se joignit encore une calamité particuliere, une perte bien plus sensible pour Gênes & pour tous les gens de bien, s'il est vrai comme le dit un auteur, *que la mort d'un homme vertueux est un deuil, une perte pour l'univers*; les Génois perdirent en 1350 leur pere, le sage Jean de Morta, qui mourut pauvre & généralement regretté de tous ses concitoyens, tant des Nobles que des populaires, après avoir gouverné l'état paisiblement pendant l'espace d'environ six ans. *(a)* Quoique hors la conquête de Chio il ne se soit rien passé de bien remarquable pendant le tems de son Dogat, qui vit rétablir la paix & la concorde dans Gênes par ses vertus, au moins pour un court espace d'années, nous en avons écrit l'histoire avec plaisir, de même que nous nous sommes arrêtés avec une satisfaction réelle aux détails rélatifs à l'expédition de Simon Vignoso. Il est si rare qu'un citoyen puissant, soit modéré, vertueux, désintéressé & patriote, & si rare de trouver, en parcourant les champs arides & souvent épineux de l'histoire, quelque chose à louer, si rare de rencontrer des Vignoso & des Morta! Il est si consolant de n'avoir pas toujours à consacrer de sanglantes révolutions, ou les efforts de l'audace, de l'ambition & du despotisme des hommes, de n'avoir pas toujours de grands crimes à immortaliser tâche révoltante & pénible! il est si doux de louer la vertu! Elle seule reçoit des hommages purs & respectables, tandis que ceux qu'on rend à la grandeur, sont toujours intéressés ou suspects d'intérêt.

Il y eût de grandes contestations à Gênes au sujet de l'élection d'un successeur au Doge chéri. Il y avoit beaucoup de prétendans à cette place; mais peu, ou point du tout qui fussent du gout du peuple. C'est qu'il étoit malaisé de trouver un homme semblable à Jean de Morta & digne de lui succéder. Où trouver un citoyen qui réunit tant de rares & de grandes qualités? C'étoit ce qui embarrassoit le peuple, d'autant plus irrésolu & d'autant plus difficile sur ce choix, que la mémoire de son dernier chef & l'image de ses vertus étoient encore fraîches dans son cœur. Pour donner un échantillon de la façon dont plusieurs de ces candidats briguerent les suffrages de leurs concitoyens, on se contentera d'observer qu'un d'entre eux, Lucas Faccio se présenta sur la place, accompagné de deux mille hommes armés. Il ne vint cependant point à bout d'intimider le peuple par cet appareil, & de le décider en sa faveur. Il ne fut point élû. Le choix tomba sur Jean de Valenti, populaire, qui avoit déjà été sur les rangs en 1345 *(b)*.

Troisieme guerre avec Venise.

La tranquillité continua toujours à se maintenir au dedans de Gênes, mais il n'en fut pas de même au dehors. Depuis long-tems les Génois étoient accoutumés à ce passage rapide de la guerre civile à une guerre étrangere, soit avec les Pisans, soit avec les Vénitiens. Ils n'avoient plus rien à démêler depuis long-tems avec les premiers, hors d'état de toute façon d'être leurs rivaux. Les Vénitiens avoient pris leur place, & leur avoient comme succédé dans leur haine jalouse & héréditaire contre les Génois. La guerre se ralluma cette année pour la troisieme fois entre les deux peuples. Il est difficile de démêler, dans les récits souvent trop patriotiques de leurs historiens, quel fut le prétexte ou le sujet de cette nouvelle rupture; mais il est aisé d'en trou-

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 161 & suiv.

(b) Ub. Foglietta Lib VII p. 447. Hist. de Gênes Tom. I. L. IV. p. 314 & suiv.

ver le véritable motif. La jalousie & la haine mutuelle des deux Républiques, le ressentiment que les Vénitiens gardoient toujours de leur mémorable défaite (*a*) & enfin en dernier lieu le dépit qu'ils venoient de ressentir de la conquête de Chio, qu'ils regardoient comme une usurpation sur leurs droits sur cette Isle, dont ils avoient déja fait leur proie en idée, telle fut la véritable furie ou discorde, qui secoua de nouveau les noires étincelles de son flambeau sur les deux peuples, & leur mit les armes à la main. Leurs paix, leurs treves continuelles & souvent renouvellées, les leur avoient fait mettre bas, & avoient fait cesser les hostilités, mais sans éteindre une haine mutuelle, enracinée dans leurs cœurs où elle avoit son éternel foyer. D'après de pareilles dispositions, il n'est pas surprenant que de petites brouilleries ou jalousies de commerce, de frivoles disputes d'intérêts rallumassent ces semences de feu prêtes à s'enflammer, & à opérer tout d'un coup un grand embrasement (*b*).

Sect IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Quant au prétexte de cette guerre, les historiens de Venise prétendent que les Génois en furent les promoteurs, quelques-uns de leurs bâtimens ayant pris plusieurs navires Vénitiens à Protospere, ville alors appartenante aux Génois & ayant conduit leur capture à Caffa. Les historiens Génois nient ou passent ce fait sous silence (*c*). Qu'il fut vrai ou non, ce fut sur ce fondement que Venise déclara la guerre aux Génois. Au reste elle n'avoit pas besoin de ce prétexte; l'avantage qu'on a vu que quelques galeres Génoises des Guelfes avoient remporté sur les siennes dans l'Archipel en 1338, lui fournissoit un motif assez légitime & en effet il y a lieu de s'étonner que cette affaire n'ait point eu de suites dans le tems, & que la haine envenimée des Vénitiens n'ait pas saisi une si belle occasion pour recommencer la guerre avec les Génois; on ignore comment cette nouvelle querelle avoit été tout d'un coup appaisée & assoupie, probablement par l'adresse habile des derniers, que les guerres civiles qui les occupoient alors portoient à éloigner un ennemi si puissant. Les Historiens Génois rapportent que des altercations d'intérêt, & de jalousie de commerce furent la seule cause de cette guerre. Les deux peuples avoient au Pont-Euxin des établissemens considérables, (sur-tout les Génois qui possédoient Caffa & quantité d'autres villes); ils y faisoient tous les deux un grand commerce; sans cesse divisés par l'avidité du gain, inséparable du commerce, leurs marchands avoient des querelles continuelles; ils en venoient souvent à de grosses paroles, & des injures aux voyes de fait; les Génois, supérieurs en nombre à leurs ennemis étoient presque toujours les plus forts. (*d*) Enfin ces viles querelles de particuliers à particuliers, méprisables dans leur principe, & qu'ailleurs on auroit peut-être dédaignées & laissé tomber, en vinrent à un tel point que la haine des deux Républiques s'empressa bientôt de les épouser, & qu'ils crurent qu'il étoit de leur honneur d'en faire une guerre générale, Venise commença les hostilités. Elle arma à la hâte trente-cinq galeres qui furent envoyées contre les Génois sous la conduite de Nicolas Pisani, fameux Amiral Vénitien, dont il sera parlé fréquemment

(*a*) Celle de 1298.
(*b*) Ibidem.
(*c*) A l'exception du véridique Historien Génois Ub. Foglietta Lib. VII. p. 448; qui rapporte le fait comme un bruit incertain.
(*d*) Ub. Foglietta Ibid p. 447. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. p. 162.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Victoire des Vénitiens sur les Génois.

dans cette guerre & dans les suivantes. Battue par une tempête qui l'obligea de relâcher au port de Caristo, port de l'Isle de Negrepont, le bonheur de la flotte Vénitienne voulut qu'elle y rencontra quatorse galeres Génoises dont, grace à la supériorité du nombre, elle s'empara aisément malgré la résistance vigoureuse de celles-ci. (*a*) Les Historiens de Venise relevent beaucoup cette victoire, dont ceux de Gênes ne font pas même mention, soit partialité, soit oubli (*b*). Cependant si l'on considere la grande inégalité du nombre, que peut avoir de si glorieux la défaite de ces quatorse galeres qui furent toutes prises ou détruites à la réserve de quatre qui échapperent par la fuite? Les Annales de Venise rapportent que les Vénitiens firent dans cette affaire soixante & dix prisonniers de marque & des premieres familles de Gênes, outre quatre mille soldats (d'autres restreignent ce nombre à quatre cents ce qui est plus vraisemblable) & qu'il fut ordonné à Venise qu'on célébreroit à l'avenir l'anniversaire de cette victoire remportée le jour de la décollation de St. Jean Baptiste, qui étoit, comme on le sait, le patron de Gênes, & dont l'on remarquera en passant que le jour titulaire n'étoit pas un jour heureux pour les Génois, ayant déja été battus à pareil jour en Syrie par les Vénitiens environ un siécle auparavant (*c*). Les mêmes Annales ajoutent, que fiers de cette victoire, les Vénitiens voulurent pousser leurs avantages contre les Génois & se présenterent tout à coup devant Pera, autrement nommé Galata, sauxbourg de Constantinople, entouré de murs alors, & proprement une ville avec un port appartenante aux Génois, qui la garderent jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs environ cent ans après (*d*), dans l'espérance de trouver cette place sans défense & de s'en emparer; mais que la prévoyance des Génois qui avoient eu vent de leur dessein ayant promptement pourvû à sa défense & augmenté ses fortifications, les Vénitiens furent forcés de se retirer sans oser rien entreprendre.

Les Génois prennent leur revanche.

Quelques jours après les Génois se vengerent de cette défaite. Les quatre galeres qui avoient échappé à leurs ennemis se retirerent au port de Chio, où elles porterent la nouvelle du désastre arrivé à la flotte Génoise. Aussi-tôt Simon Vignoso, le même qui avoit fait la conquête de cette Isle & qui en étoit alors gouverneur, joignit cinq galeres à ces quatre, & les envoya sous la conduite de Philippe Doria, pour faire des courses sur les Vénitiens, & pour ravager leurs possessions. Cette petite flotte leur fit beaucoup de dommages & attaqua à l'improviste Negrepont, dont le gouverneur, n'étant pas en état de se défendre, fut obligé de se sauver à la hâte; il fut lui-même témoin de loin de la prise & du pillage de cette ville, où les Génois firent un butin considérable & prirent vingt-trois personnes de familles patriciennes, outre une multitude considérable de Vénitiens qu'ils conduisirent triomphant à Chio. La même année trois galeres Génoises s'emparerent de Cia, Ville appartenante aux Vénitiens (*e*).

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 418. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 312 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 162.

(*b*) Voyez ci-dessus Section III. Ann. 1296 & 1297.

(*c*) En 1258. Voyez Section III.

(*d*) En 1457.

(*e*) Ub. Foglietta Lib. VII. p 418 & 419. Hist de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 313 & 314.

Tels furent les commencemens de cette guerre, entreprise avec une ardeur qui parut d'abord vouloir s'éteindre ou se refroidir, n'y ayant eu aucunes hostilités de part & d'autre pendant une année entiere; mais ce n'étoit qu'un moment de relâche pour leur fureur, & il parut que ce court intervalle fut employé par les deux peuples à faire mutuellement les plus grands préparatifs pour recommencer la guerre avec plus de chaleur & d'acharnement ainsi qu'il arriva en effet l'année d'après. Pendant cet intervalle Gênes continua à jouir de la plus grande tranquillité intérieure sous le gouvernement doux & pacifique de son Doge, Jean de Valenti, homme aussi simple dans ses manieres, & aussi peu ambitieux & ami des factions & des troubles, que son prédécesseur Jean de Morta. Dans le dessein de maintenir la tranquillité & de contenter tout le monde, Valenti rétablit de lui-même & de son propre gré la répartition égale des charges & des emplois entre les nobles & les populaires, qui avoit été l'ouvrage de la frayeur du Doge Boccanegra.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

1351.

1352.

Cependant la guerre au dehors devint plus générale & plus sérieuse. Les Vénitiens cherchant par-tout des ennemis aux Génois, n'eurent pas de peine à intéresser dans leur querelle les Catalans, ainsi qu'Alfonse Roi d'Arragon & Souverain de la Catalogne. Ils réussirent aussi à faire entrer dans leur ligue contre les Génois, l'Empereur Grec Jean Cantacuzene, qui les voyoit de mauvais œil. Fortifiés par ces alliances, les Vénitiens se flatterent de pouvoir aisément accabler leurs ennemis & résolurent de pousser la guerre avec la derniere vigueur. Pour ne point perdre de tems, pendant qu'ils faisoient de leur côté les plus grands efforts pour seconder ceux de leurs alliés, ils envoyerent d'abord dans le Levant Nicolas Pisani avec une flotte de douze galeres, qui fut bientôt suivie d'une autre de trente. Cette formidable flotte ayant été jointe en Sicile par trente galeres Catalanes, ainsi que les alliés en étoient convenus, fit voile vers la Gréce & aborda au port de Methone.

Sans être effrayés par le nombre de leurs ennemis, les Génois redoublerent suivant leur coutume de courage & d'ardeur, & équiperent en peu de tems soixante galeres montées par la fleur de la jeunesse Ligurienne & commandées par Pagano Doria, Général expérimenté & en qui ses compatriotes avoient encore plus de confiance, que dans leur flotte & dans les braves Guerriers qui la montoient. Quoique de beaucoup inférieur en forces aux alliés, l'Amiral Génois ouvrit la campagne par le siége de Negrepont, ville capitale de l'Isle de ce nom, que le Général Vénitien avoit approvisionnée & munie en partant de tout ce qu'il falloit pour soutenir un siége. Pagano fut obligé de le lever sur la nouvelle qu'il reçut que la flotte combinée des Alliés s'approchoit pour le combattre. Ne pouvant ni ne voulant refuser le combat, Pagano en homme habile se retira dans le Bosphore, ou détroit de Constantinople, champ de bataille qu'il jugea le plus propre & le plus convenable pour lui, sachant bien que dans un espace aussi resserré les ennemis ne pourroient faire agir toutes leurs forces, ni ranger leurs galeres sur une ligne, & qu'ainsi il combattroit à armes égales, sans recevoir aucun désavantage de l'inégalité du nombre. Son plan lui réussit à souhait, ayant outre l'avantage du nombre, encore celui du vent, sur les Génois, la flotte Vénitienne fondit sur eux avec impétuosité. Les Génois la reçurent de même & bientôt il s'engagea une des plus sanglantes batailles qu'il se fût donnée depuis long-tems sur ces mers. On

Siége & levée du siége de Negrepont par les Génois.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.*

avoit peut-être vû auparavant aux prises deux flottes plus considérables, mais jamais on n'avoit vû d'ennemis combattre avec plus d'animosité & de furie; ce n'étoient point des ennemis, mais des rivaux acharnés, mais des lions déchaînés qui combattoient. Cette obstination mutuelle à se détruire, étoit telle que ni la nuit qui survint pendant le combat, ni un orage affreux qui fondit sur les combattans, ni enfin une tempête qui s'éleva & dispersa quelque tems leurs galeres, ne purent mettre fin à ce combat terrible; il falloit que l'un des deux peuples fût entiérement vaincu; l'autre ne croyoit pas trop acheter sa défaite par les pertes qui rendent la plus belle victoire si fatale. Le combat fut quelque tems au désavantage des Génois. Ils perdirent treize galeres dès le commencement de la bataille; mais s'étant armés de courage, s'étant roidis contre tant de désavantages, ils reprirent enfin le dessus; inégalité de nombre, vent, orage, tempête, ténébres, Vénitiens, ils vainquirent tout, ils triompherent de tous les obstacles & remporterent une victoire des plus complettes & des plus signalées. Le jour vint l'éclairer, le combat ayant duré une partie de la journée de devant & toute la nuit jusqu'au lendemain matin. Il s'y fit des prodiges de valeur de part & d'autre. Les Grecs n'y reçurent aucun dommage, & n'y furent d'aucun secours aux Vénitiens, ayant pris lâchement la fuite dès le commencement de l'attaque pour gagner Constantinople. Le Général Génois s'approcha à quelque distance de cette ville après sa victoire & intimida tellement l'Empereur Cantacuzene qu'il s'empressa d'abandonner le parti des Vénitiens pour faire la paix avec les Génois. Ceux-ci reprirent les galeres qu'ils avoient perdues, & en prirent trente aux Vénitiens & dix-huit aux Catalans, sans parler de celles qui périrent dans le combat; ils tuerent plus de quatre mille hommes aux alliés, parmi lesquels se trouverent le Général des Catalans & quantité de nobles Vénitiens; le nombre des prisonniers fut à proportion. La perte des Génois fut aussi très-considérable; & cette victoire leur coûta si cher, arrosée du sang de leurs plus braves & de leurs plus illustres citoyens, qu'elle ne fit aucune sensation à Gênes, & que l'on n'y fit point les réjouissances publiques usitées en pareil cas, les vainqueurs ayant leurs pertes à pleurer aussi bien que les vaincus (*).

Victoire des Génois sur les Vénitiens.

1353. *Les Génois sont battus à leur tour.*

La témérité d'Antoine Grimaldi, envoyé cette année par les Génois avec une nouvelle flotte de soixante galeres pour faire tête aux confédérés fournit à ces derniers une belle occasion de venger leur honte & leur défaite. Il voulut attaquer leur flotte composée de quatre-vingt galeres, dont quarante cinq Vénitiennes & trente cinq Catalanes & commandées par Nicolas Pisani; l'exemple du brave Pagano Doria le séduisit, il ne réfléchit pas que les tems & les lieux n'étoient pas les mêmes, & que sa flotte si inférieure en forces n'étoit pas aussi avantageusement postée que celle de Pagano; le valeureux mais trop présomptueux Grimaldi eut le chagrin de la voir entiérement défaite & détruite par sa faute. Les Génois perdirent dans ce combat quarante, & suivant d'autres cinquante & une galeres, tant détruites & coulées à fond que prises par

(*) Cette victoire est rapportée à l'année 1454 dans les Anecdotes Vénitiennes. C'est une erreur de deux ans; elle doit être sous l'an 1452. Ce n'est pas la seule faute de ce genre qu'on remarque dans ces Anecdotes.

par leurs ennemis. D'ailleurs les historiens ne rapportent point le détail de la perte des Génois dans cette occasion, perte qui ne fut probablement pas moindre que ne l'avoit été celle des Vénitiens dans la précédente bataille (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Cette défaite augmenta encore le déuil qui couvroit déja la face de Gênes & répandit la consternation dans cette ville, ainsi que dans tout le territoire de cette République. Cependant qui l'eût cru? pour achever de la désoler les troubles domestiques & les dissentions se rallumerent dans son sein avec plus de fureur que jamais. Autrefois à l'approche du danger, toutes les factions ennemies s'empressoient de se réconcilier & de se réunir pour voler à la défense de leur commune patrie. Cet amour patriotique sembla s'affoiblir ou peut-être s'éteindre; Gênes eut la douleur inouie de voir ses enfans mettre le comble aux malheurs publics, les aggraver encore en se les reprochant mutuellement & en voulant les faire servir de prétexte à leur vengeance & à leur ressentiment. Pour prévenir les maux dont elle étoit de nouveau ménacée, elle eut recours au reméde déja trop employé dès-lors, & depuis si souvent réitéré par elle en pareil cas; remède triste & fatal, & pire peut-être que tous les maux qu'elle pouvoit craindre. Gênes sacrifia sa liberté; elle fit comme un homme qui abattroit un édifice superbe, de crainte qu'il ne tombât quelque jour en ruines. La République se soumit à la domination de Jean Visconti, Archevêque & Seigneur de Milan. (*b*) C'étoit le troisieme maître qu'elle se donnoit volontairement. Il est vrai qu'elle le prit originairement moins pour son maître & son Souverain, que pour être son protecteur, l'arbitre & le juge des différends de ses concitoyens, ainsi que son prédécesseur Luchino Visconti l'avoit été, pour lui procurer la tranquillité intérieure, pour en imposer par son autorité & sa puissance aux projets & aux factions des nobles ambitieux, mais il est rare que celui auquel on se soumet à de pareilles conditions, se conforme long-tems aux intentions de ceux qui se sont donnés à lui de leur plein gré. Ennuyé de n'avoir qu'un pouvoir précaire & conditionnel, il oublie bientôt un accord frivole & de toute nullité entre la force & la foiblesse, & il fait tous ses efforts pour pouvoir opprimer à son aise un jour ceux dont il n'étoit d'abord que le protecteur, & pour changer à la longue une soumission originairement spontanée, en un joug véritable & des plus pesants. Le pouvoir suprême ne sait point garder de mesures, & n'aime point à être restreint par des bornes étroites. C'est ce que Gênes éprouva à son grand dommage par la suite tant de la part des successeurs de Visconti, que de celle des autres Princes qu'elle se choisit elle-même pour maîtres.

Gênes se soumet à Jean Visconti, Archevêque & Seigneur de Milan.

Cette révolution n'apporta aucun changement considérable dans l'intérieur de Gênes & se fit presque sans trouble (*c*). Le Doge Valenti, se prêtant aux désirs de ses concitoyens, & jaloux d'affermir leur bonheur & leur tranquillité par le sacrifice de sa dignité, s'empressa d'abdiquer; au moyen de quoi la domination du Seigneur de Milan fut unanimément & solemnellement reconnue à Gênes. Visconti y envoya le Marquis Guillaume Palavicini pour y

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 451.

(*b*) Ub. Foglietta ibidem. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 165. Anecd. Gén. & Corses p. 93. Ann. 1353.

(*c*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 319 & suiv.

Sect. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

gouverner en son nom. L'effet de ce changement fut prompt & rapide; il rétablit d'abord la tranquillité dans la ville, au moins pour un tems; car on verra par la suite que cette guérison ne fut que momentanée, le corps de l'Etat n'en demeurant pas moins intérieurement malade & gangrené. On s'accoûtuma peu-à-peu aux remédes, qui de leur côté perdent à la longue de leur force; & dans les maladies des corps politiques, comme dans celles du corps humain, les rechûtes sont toujours ce qu'il y a le plus à craindre.

Tranquilles au dedans, à un prix bien cher, aux dépens de leur liberté, délivrés de ce fardeau qui leur sembloit si pesant & si funeste, les Génois tournerent toutes leurs pensées du côté de la guerre contre les Vénitiens, & se livrerent tous entiers aux projets de leur haine & de leur vengeance. Etrange imagination des hommes qu'il faille chercher à venger le sang en perdant d'autre sang, & une perte par d'autres pertes souvent plus grandes.

1354. *Avantages remportés par les Génois.*

Voulant reparer les leurs à ce prix ou plutôt effacer la honte dont leurs armes avoient été couvertes par leur défaite, les Génois se hâterent d'équiper une flotte de trente cinq galeres, dont ils donnerent le commandement à ce même Pagano Doria, qui avoit vaincu les Vénitiens dans le détroit de Constantinople deux ans auparavant. Sous ce brave Général les Génois combattirent avec succès; Pagano étant entré dans le Golfe avec sa flotte, parvint jusqu'à l'Istrie, où il prit & brûla la ville de Parenzo, d'où les Génois enleverent & transporterent réligieusement à Gênes les corps des deux SS. Martyrs Martin & Eleuthere, butin dont ils se chargerent avec joie. La nouvelle des progrès & de l'approche de Pagano causa tant de terreur & de consternation à Venise, que les Vénitiens, aussi effrayés que s'il eût été déja à leurs portes, se hâterent de fortifier tous les postes des environs, d'en redoubler les garnisons, & de fermer l'entrée de leur port avec des vaisseaux attachés ensemble & formant comme une grande chaîne. (*a*) Pagano demeura quelque tems dans le Golfe, prit quantité de bâtimens aux Vénitiens, attendit long-tems la flotte des Confédérés sur les côtes de Venise & de Catalogne qu'il ravagea, puis il fit voile pour le Levant, où il causa encore beaucoup de dommages aux ennemis, tandis que quatre galeres Génoises pillerent & brûlerent la ville de Phare & la capitale de Corfou Isle de la Dalmatie.

Mais tous ces avantages ne sont rien au prix de la victoire-mémorable que Pagano remporta la même année sur les Vénitiens près de Sapienza, Isle voisine de la Morée. Pisani commandoit leur flotte, forte de trente six galeres & de vingt-deux petits bâtimens de différente espece. Pagano ayant attaqué cette flotte à l'improviste, la prit presque toute entiere après un court combat. Cinq mille cinq cents prisonniers, parmi lesquels se trouva une grande partie de la noblesse Vénitienne, ne servirent pas peu d'ornement à cette victoire; mais ce qui en releva plus l'éclat, fut la prise du Général Vénitien, Pisani réputé un des plus habiles Capitaines de son tems, aussi brave que malheureux, successivement vainqueur & vaincu, quoique plus souvent vaincu au moins dans cette guerre, & enfin livré par la fortune entre les mains de ses ennemis (*b*).

Victoire remportée par les Génoi. sur les Vénitiens.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 451 & seq. Hist. de Gênes, ibid p. 320 & 321.

(*b*) Ibidem.

C'eſt avec cette alternative continuelle de ſuccès & de revers éclatans, que les deux peuples ſe faiſoient la guerre avec un égal acharnement & ſe préparoient à la faire durer long-tems, & à continuer de s'affoiblir & de s'épuiſer ainſi mutuellement, ſi les nouveaux Souverains de Gênes, les Viſconti qui avoient déja leurs vues, & dont l'intérêt étoit de s'y oppoſer, ne s'étoient empreſſés d'interpoſer leurs bons offices & leur médiation pour terminer une guerre ſi funeſte, qui duroit déja depuis cinq ans. Ils y réuſſirent, la paix fut conclue en 1354 par leurs ſoins entre les Génois & les Vénitiens, qui étoient également las de la guerre. Les conditions furent qu'ils ſe rendroient leurs priſonniers de part & d'autre. (*a*) Voilà donc tout le fruit d'une guerre ſi opiniâtre & ſi ſanglante, des pertes & puis la paix; chacun revint au point où il en étoit auparavant; cependant il y aura toujours des guerres tant qu'il y aura des hommes.

Sect. IV. Hiſtoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, juſqu'en 1397.

Paix avec Veniſe.

C'eſt ici le lieu de placer pluſieurs expéditions particulieres & honorables pour les Génois, qui furent faites par eux dans le même tems, & qui n'ayant aucun rapport ni liaiſon avec les faits que nous écrivons, ne ſauroient trouver place ailleurs. En 1355, Philippe Doria envoyé avec quinze galeres pour donner la chaſſe aux Corſaires d'Afrique, & nettoyer les mers de ces brigands qui les infeſtoient continuellement, remporta de grands avantages ſur eux, leur prit & mit au pillage Tripoli d'Afrique qui leur ſervoit d'azile & de receptacle, & revint à Gênes chargé de leurs dépouilles & d'un butin conſidérable. (*b*) Nous croyons ne pas devoir non plus paſſer ſous ſilence les glorieux exploits que fit la même année un noble Génois, François Cataluſio, pour faire voir à quel degré de puiſſance & d'honneur de ſimples particuliers Génois ſe ſont élevés par leur valeur & par leurs armes, quoique même ils aient par de pareils exploits plus travaillé pour eux & pour leur gloire perſonnelle que pour l'avantage de leur patrie; elle y participe cependant toujours en quelque choſe par l'honneur qui réjaillit ſur elle d'avoir produit & formé dans ſon ſein des citoyens auſſi illuſtres & auſſi généreux. Cataluſio, étant Général des flottes Greques, rendit les plus grands ſervices à l'Empereur Calo-Jean, qui avoit été dépoſſédé par Cantacuzene, & contribua beaucoup à faire remonter ce Prince ſur ſon trône. Calo-Jean, reconnoiſſant de ſes ſervices, lui donna ſa ſœur en mariage ainſi que la ſouveraineté de l'Iſle de Lesbos pour lui & pour ſes ſucceſſeurs (*c*). Nous rapporterons encore le trait ſuivant ſingulier & remarquable par la fermeté & par le courage d'un autre Génois, qui vint à bout de ſe venger d'un Souverain puiſſant. Quoique ce fait ſoit poſtérieur de quinze ans à ceux qu'on vient de lire ne s'étant paſſé qu'en 1380, nous croyons pouvoir les joindre aux précédens, d'autant que c'eſt un de ces faits iſolés & indifférents qu'on peut déplacer & mettre où l'on veut ſans conſéquence, & ſans craindre que cet Anachoriſme puiſſe occaſionner aucune confuſion ou dérangement dans l'ordre de la narration hiſtorique.

1355. Differentes expéditions & exploits glorieux des Génois.

Megolo Lercario, Jeune Génois, vivoit à la cour de l'Empereur de Tré-

(*a*) Ibidem.
(*b*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 453. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. IV. p. 324.
(*c*) Ibidem.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.*

Vengeance que Megolo Lercario tire de l'Empereur de Trébizonde.

bizonde, à laquelle il étoit très-bien venu à cause de sa politesse & des agrémens de son esprit. Un jour qu'il jouoit aux échecs avec le favori ou mignon de cet Empereur, il prit querelle avec lui. La dispute devenant de plus en plus vive, ils passerent des paroles aux injures, & dans sa vivacité le jeune favori de l'Empereur donna un soufflet à Megolo; celui-ci voulut sur le champ en tirer vengeance; mais les assistans s'étant jetés au devant de lui, l'en empêcherent & séparerent ces deux jeunes gens. Megolo en porta ses plaintes à l'Empereur qui refusa de lui donner aucune satisfaction de l'injure qu'il avoit reçue. Megolo irrité partit d'abord pour Gènes dans le dessein de se venger de l'insolence du Favori & de l'injustice du Prince. Arrivé dans sa patrie, il s'y présenta sous l'extérieur le plus lugubre, & ayant laissé croître sa barbe & ses cheveux en signe de grand deuil (comme on prétend que font encore en Corse les insulaires, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur vengeance dans le sang de leur ennemi). Il apprit à ses parens & amis l'outrage qu'il avoit reçu, & sçut si bien les persuader par ses discours qu'ils entrerent dans son ressentiment, & qu'ils lui équiperent deux galeres pour se procurer la vengeance qu'il désiroit. Aussitôt Megolo part pour le Levant, arrive sur les côtes de l'Empire de Trébizonde, & y fait quantité de dommages & de dévastations. Autant de prisonniers qu'il faisoit, le vindicatif Megolo leur faisoit couper les oreilles & le nez & les renvoyoit ainsi mutilés. Voulant mettre fin à ses ravages, l'Empereur envoya quatre galeres pour donner la chasse à Megolo; celui-ci, ayant fait semblant de fuir & les ayant attirées à sa poursuite, les combattit séparément par cet artifice & les vainquit chacune l'une après l'autre. Il fit mutiler, comme on l'a vu ci-dessus, tous ceux qui lui tomberent entre les mains dans ce combat. Un vieillard qui se trouvoit du nombre des prisonniers avec ses deux fils, jeunes gens dans la fleur de leur âge & de la plus jolie figure, se jeta aux pieds de Megolo, & tenta de le fléchir, le priant de ne point mutiler ses deux fils & de se venger en lui ôtant la vie. Touché de compassion Megolo lui fit grace ainsi qu'à ses enfans, & lui ordonna d'aller trouver l'Empereur avec un baril plein de nez & d'oreilles salées de ses sujets qu'il lui donna pour lui remettre, & le chargea de lui dire qu'il ne cesseroit de les traiter de même jusqu'à ce que l'Empereur lui remit son favori entre les mains. Le vieillard s'acquitta fidélement de sa commission. L'Empereur voyant qu'il avoit à faire à un enragé qui lui tiendroit parole & désoleroit ainsi ses Etats, se vit à regret contraint de lui donner la satisfaction qu'il demandoit, & de lui envoyer son favori. Lorsqu'il fut en présence de Megolo, ce jeune homme tomba à ses pieds les arrosant de ses larmes & lui demanda pardon de l'avoir si griévement offensé, le conjurant de se venger aux dépens de sa vie, mais du moins de ne pas le faire languir dans les tortures. Megolo le releva avec mépris & lui dit: *ne sais-tu pas que les gens de courage n'exercent jamais leur vengeance contre les femmes?* faisant allusion par cette réponse à double sens, à l'emploi que son ennemi tenoit auprès du Prince. Non content d'avoir vengé son injure particuliere, ce généreux Génois exigea que l'Empereur reparât celle que toute la République avoit reçue en la personne d'un de ses citoyens, en faisant bâtir un magasin, accordant un établissement & des priviléges considérables dans sa capitale à la nation Génoise, & voulut qu'il fut fait mention de cette aventure dans la charte de ces priviléges qu'il

demanda; ce que l'Empereur exécuta fidélement. Ainsi un simple particulier Génois, sans être appuyé, sans autre secours que sa valeur & deux galeres, vint à bout de braver un puissant Empereur & de se faire rendre justice d'un outrage qu'il avoit reçu à sa cour (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Revenons maintenant à Gênes. Cette République termina glorieusement la guerre avec les Vénitiens en remportant le dernier avantage. Pagano Doria fut reçu dans sa patrie comme en triomphe. On institua des fêtes solemnelles & anniversaires pour perpétuer la mémoire de cette grande victoire. On fit bâtir au défenseur de la patrie, qui n'avoit point eû jusqu'alors d'habitation à lui dans Gênes, un palais aux dépens du public, sur la place qui portoit le nom des Doria. Ce digne citoyen, aussi recommandable par ses vertus civiles que par sa valeur & par ses qualités guerrieres, étant mort quelque tems après sans laisser de quoi faire les fraix de sa sépulture, fut enterré aux dépens de la République qui lui fit ériger un mausolée magnifique dans l'Eglise des Jacobins (*b*). Les Républiques seules peuvent se vanter d'avoir de si généreux citoyens; la famille des Doria en a fourni beaucoup de pareils.

Honneurs qu'on rend à Pagano Doria; sa mort.

Chargée de gloire au dehors Gênes n'étoit pas à beaucoup près si heureuse au dedans. On y étoit déja las & mécontent du nouveau gouvernement. La République ne s'étoit soumise à Jean Visconti que pour sa vie, mais il avoit trouvé le moyen, quoi qu'avec beaucoup de peines & de difficultés, d'engager les Génois après sa mort à reconnoître la souveraineté de ses successeurs qui étoient ses neveux, Matthieu, Barnabé & Galeas Visconti (*c*). Gênes s'étoit bien trouvée du gouvernement de Jean Visconti, Prince trop pacifique, ou dont la domination n'étoit pas encore assez affermie, pour qu'il osât ou pût entreprendre sur sa liberté. Il n'en fut pas de même de ses neveux. Ce qu'un premier Prince n'oseroit tenter, est ordinairement l'ouvrage de ses successeurs. Gênes avoit bien cherché à remédier à l'ambition des Nobles, mais elle n'avoit pas pensé à celle des Souverains plus dangereuse & plus difficile à réprimer. Plus ambitieux ou plus entreprennans que leur oncle mort en 1354, les Visconti se virent à peine maîtres de Gênes, que, pour prix de lui avoir procuré la paix avec Venise, ils voulurent attenter sur les droits & priviléges qu'elle s'étoit réservés par sa capitulation avec leur prédécesseur, & former quantité de prétentions qui ne tendoient à rien moins qu'à la réduire en servitude. Ces attentats sur leur liberté, dont ils étoient toujours jaloux, quoi qu'ils la prostituassent souvent volontairement, effrayent les Génois. Ils ouvrirent les yeux sur le danger auquel ils étoient exposés. Les Sénateurs & les Nobles défendirent les droits de la République avec vigueur; & s'opposérent fortement aux entreprises & aux innovations des Visconti & de leur Gouverneur. Cette résistance irrita ceux-ci qui manderent à Milan deux des principaux membres du Sénat pour rendre raison de leur conduite, ce qui ne manqua pas d'exciter encore davantage contre eux l'indignation des Génois déja

Mécontentement des Génois contre les Visconti.

1356.

(*a*) Thesaur. Antiq. Ital. Tom. I. P. I. pag. 452. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. IV. Hieronymus de Marinis, de Genuens. Dignit. Cap. IV. Sectio III. p. 1436. p. 323. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. II. p. 166 & 167.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII. (*c*) Ibidem.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

aigris par les prétentions outrées de leurs nouveaux maîtres qui visoient trop ouvertement au Despotisme (*a*).

Simon Boccanegra revient à Gênes & conspire contre le gouvernement.

Ses artifices & sa politique.

Dans cette fermentation des esprits le rusé & ambitieux Boccanegra, qui se trouvoit alors à Gênes, & qui ennuyé de son exil & de la vie privée & obscure qu'il menoit, n'étoit probablement pas revenu de Pise sans raison, sçut user habilement de la circonstance pour reprendre son premier ascendant sur l'esprit du peuple. Ses émissaires secrets répandus parmi le peuple pour le tâter & sonder adroitement ses dispositions tâcherent de reveiller insensiblement sa faveur pour Boccanegra, sans cependant lui faire part de son dessein, & se contentant de rallumer sourdement sa haine contre les Nobles. Ayant heureusement conduit sa ruse jusqu'à la fin, & le complot jusqu'à sa maturité, l'intriguant Boccanegra eut l'adresse de faire prendre les armes au peuple pour servir ses desseins, en lui faisant accroire que c'étoit pour soutenir la souveraineté des Ducs de Milan contre la noblesse, qui ne vouloit secouer leur joug, que pour pouvoir après l'opprimer elle-même à son aise; & qu'il étoit beaucoup plus avantageux pour lui d'être soumis aux Ducs de Milan, qu'aux Nobles. Dans cette persuasion les Nobles & une partie des populaires qui combattoient réellement dans cette occasion pour la liberté de Gênes, ayant pris les armes à la fin de Décembre, dans le dessein de chasser le Gouverneur des Visconti de la ville, le peuple prit aussi les armes à l'instigation de Boccanegra, qui voyoit grace à son adresse les Nobles & le peuple, concourir également sans le savoir & par des routes différentes, à l'exécution de ses grands projets. Il se donna un long & sanglant combat entre ces ennemis acharnés, où les nobles obligés de résister à la fois aux troupes du Gouverneur, & au peuple, dont ils défendoient la liberté, & qui auroit dû naturellement réunir ses armes aux leurs pour combattre pour une si digne cause, eurent beaucoup de désavantage & perdirent beaucoup de monde. Pendant ce tems-là, profitant du désordre & du tumulte, Boccanegra voyant qu'il étoit tems d'éclater & de montrer à découvert le ressort caché qui faisoit mouvoir cette grande machine, rassembla deux-cens citoyens armés dans l'Eglise de St. Syrus, qui étoit voisine de sa maison; & avec son éloquence naturelle il leur rappella en peu de mots „ tout ce qu'il avoit fait précédemment pour la liberté du peu-„ ple, les attentats des nobles contre son gouvernement & sa vie, & enfin „ son abdication forcée qui avoit été le fruit de leur haine & de leurs menées „ secrettes; il les exhorta à rendre de nouveau à Gênes sa liberté & à le re-„ mettre dans la place qu'on avoit usurpée sur lui, pour qu'il pût s'opposer „ comme il avoit fait auparavant aux projets & à l'ambition de la noblesse, „ les assûrant qu'il étoit toujours le même & toujours prêt à sacrifier avec joie „ sa fortune & sa vie pour le bonheur, la tranquillité & la défense de la li-„ berté de ses concitoyens". Animés par ce discours, les assistans lui témoignent qu'ils sont prêts à voler où il jugera à propos de les guider. Profitant de l'ardeur qu'il a sçu leur inspirer, il marche aussitôt à la tête de cette troupe intrépide droit au palais du Gouverneur, & ordonne avec menaces qu'on lui en ouvre sur le champ les portes. Trop foible pour lui résister, le

Boccanegra fait prendre les armes au peuple.

Combat entre les Nobles, les Milanois & le peuple.

(*a*) Ibidem.

Gouverneur se retire du palais; dès que les nobles savent que Boccanegra en étoit maître, ils mettent bas les armes & se retirent tranquillement dans leurs maisons (*a*).

Le lendemain Boccanegra fut élû solemnellement Doge pour la seconde fois & sans aucune opposition de la part des nobles, qui n'oserent remuer. Ainsi par ses intrigues, cet homme ambitieux & remuant qui ne pouvoit s'accoutumer à vivre privé du pouvoir suprême dont il avoit goûté une fois les douceurs, sçut remonter au rang qu'il n'avoit abandonné que par une dissimulation politique, & devint Doge, la seconde fois comme la premiere, uniquement par ses artifices. Il faut dire en même tems, qu'il eut aussi la gloire d'être pour la seconde fois le libérateur de Gênes; & en cette occasion il mérita ce beau titre encore plus justement qu'auparavant, puisqu'il délivra sa patrie d'un joug étranger qu'elle s'étoit imposé trop légérement, & qu'elle ne portoit plus qu'à regret. Peut-être Boccanegra aspiroit-il aussi à cette gloire: peut-être ne travailla-t-il que pour lui & il est bien difficile de pouvoir lire dans le cœur d'un ambitieux. Dès qu'il fut remonté dans sa place, il tint une conduite toute différente de celle qu'il avoit tenue autrefois avec les nobles. On a vû qu'il avoit toujours cherché à les ménager; mais l'expérience lui avoit appris que c'étoit une politique inutile, qu'ils étoient des ennemis irréconciliables, qu'on ne pouvoit gagner, ni fléchir, ni espérer de rendre tranquilles & soumis au gouvernement du peuple, qu'il falloit ou craindre, ou opprimer. Loin donc de les ménager, il leur déclara toujours depuis ouvertement la guerre. Dans un discours qu'il tint sur le champ au peuple pour le remercier de son affection, il excita de plus en plus son animosité contre les Nobles, & demanda expressément leur bannissement. Le peuple lui accorda le pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos à cet égard pour la tranquillité de Gênes. En conséquence Boccanegra signala son ressentiment contre les Nobles, à qui il ne pouvoit pardonner de l'avoir forcé d'abdiquer onze ans auparavant, en bannissant de la ville les principaux d'entre eux, & tous ceux qui lui étoient suspects ou qu'il haïssoit; & principalement les quatre familles factieuses qui avoient été ci-devant à la tête des Guelfes & des Gibelins. Il fit faire une perquisition générale chez tous ceux qui restoient dans la ville & leur fit enlever toutes leurs armes. Il ne leur laissa absolument aucune part au gouvernement, & les exclut de tous les emplois, charges & dignités de la République; les déclarant incapables de les remplir, & leur ôtant jusqu'à la faculté de pouvoir commander, armer des vaisseaux en guerre, & même pour leur commerce (*b*).

Simon Boccanegra élû Doge pour la seconde fois.

Effets de son ressentiment contre les Nobles.

Il les fait exclure de toutes les charges.

Au moyen des précautions qu'il prit pour abaisser totalement la puissance de la noblesse, & pour affermir son autorité, Boccanegra gouverna paisiblement la République pendant plusieurs années consécutives. Dans cet intervalle il ne se passa rien de remarquable Gênes étant en paix au dedans & au dehors, si ce n'est avec les Ducs de Milan, qui firent la premiere de ces années quelques foibles & vains efforts pour recouvrer la souveraineté de Gênes, ou du

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 453 & 454. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 167—170. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. IV. p. 325 & suiv.

(*b*) Ibidem, & Anecd. Gén. & Corses p. 94. Ann. 1356.

moins pour molester leurs anciens sujets, en faisant des ravages sur leurs terres. Mais le Doge sçut bientôt y mettre ordre ayant fait alliance avec le Marquis de Montferrat, ennemi naturel des Ducs de Milan dont il avoit tout sujet de craindre le dangereux voisinage & la puissance, il joignit des troupes à celles de ce Seigneur, qui formerent ensemble une armée capable de faire tête aux Milanois. Le commandement en fut donné à Bartolomeo Boccanegra, frere du Doge. Ce Général repoussa les incursions des Milanois, les vengea par d'autres incursions & ravages sur leur territoire & porta souvent la terreur & la désolation jusqu'aux portes de Milan, ce qui détermina les Visconti à mettre fin à leurs hostilités contre les Génois, qu'ils laissèrent tranquilles pendant tout le tems du gouvernement de Boccanegra; en se plaignant avec quelque raison de leur inconstance, mais en même tems ne pouvant s'empêcher, au moins intérieurement d'estimer leur courage & leur amour pour la liberté, & de s'en prendre à eux mêmes & à leur ambition inconsidérée, s'ils avoient si promptement perdu une si belle souveraineté.

Expéditions contre les Milanois.

Conspiration sans effet contre le Doge. 1362.

Il se trama quelques conspirations contre le Doge, que sa bonne fortune ordinaire lui fit toujours éventer. (*a*) La derniere année de son Dogat qui fut aussi la derniere de sa vie, fut sur-tout remarquable par une puissante conjuration formée contre lui, tant par les nobles que par plusieurs des populaires, animés par l'ambition & le désir de s'élever en sa place; il eut encore le bonheur de découvrir ce complot par les soins & le zele des amis & créatures qu'il avoit parmi les principaux des populaires; entr'autres de Leonard Montalto dont il sera parlé dans la suite. (*b*) Il sévit rigoureusement contre les auteurs & les complices de cette conspiration, qui étoient en fort grand nombre, & dont les uns furent punis de mort, & les moins coupables bannis de la ville à perpétuité (*c*).

1363.

Jusqu'alors Boccanegra avoit joui d'une prospérité constante; mais il succomba enfin aux efforts de la haine de ses ennemis. Ce que les embuches secrettes, la force ouverte & le fer des assassins n'avoient pû opérer jusqu'alors, le poison en vint à bout cette année, la septieme de son second Dogat, & délivra enfin les nobles d'un ennemi si dangereux & si irréconciliable; ressource lâche, perfide & malheureusement trop souvent employée & presque toujours avec trop de succès. Pierre de Lusignan Roi de Chypre, qui avoit entrepris un voyage pour engager les Princes d'Occident à former une nouvelle ligue ou croisade contre les ennemis du nom Chrétien, s'arrêta quelque tems en passant à Gênes avec son fils. Il y fut reçu & traité par Boccanegra avec toutes les marques de distinction & toute la magnificence possible; le Doge l'accompagnoit par tout par honneur. Un jour Pierre Merocello qui avoit connu ce Prince en Chypre voulut le traiter dans sa maison de campagne à quelque distance de la ville; le Doge fut du festin, & y but la mort dans une coupe empoisonnée. Il ne tarda pas à ressentir l'effet de ce poison violent & il

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 455. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 170.

(*b*) Il fut élû Doge en 1383. Voyez plus bas dans cette Section.

(*c*) Ub. Foglietta ibidem.

Il expira quelques heures après (*a*). Telle fut la triste fin de ce citoyen digne d'un meilleur sort, & qui, avec beaucoup d'ambition fit, il faut l'avouer, beaucoup de bien à sa patrie; elle avoit joui sous son gouvernement d'une tranquillité intérieure qu'elle ne gouta pas souvent depuis.

Sect. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

Sitôt que le Doge eut fermé les yeux, les troubles recommencerent; les nobles qui avoient conspiré contre les jours de Boccanegra, eurent soin de faire arrêter & étroitement resserrer ses trois freres, craignant toujours l'ascendant puissant du nom qu'ils portoient, nom si funeste pour eux, & toujours si cher au peuple.

Maniere dont on procede à l'élection d'un nouveau Doge.

On s'assembla pour élire un nouveau Doge. Il est à propos de rapporter ici la façon dont se fit cette élection, parce que c'est la premiere fois qu'on lui donna une forme authentique & légale, qui fut long-tems suivie depuis; c'est-à-dire, quand l'élection se fit tranquillement & dans les regles; au moins c'est la premiere fois qu'il en est fait mention dans l'histoire de Gènes (*b*). Jusqu'alors ces assemblées avoient presque toujours été tumultueuses, & le choix du Doge avoit été plutôt l'ouvrage du caprice ou de la faveur du peuple, que d'une nomination réguliere & par voie du suffrage. On sera peut-être curieux de comparer cette ancienne formalité de l'élection du Doge, avec celle qui est usitée aujourd'hui à Gènes, à qui elle semble avoir servi de modele; cette comparaison peut faire voir comment tous les établissemens se perfectionnent à la longue dans un gouvernement. Tout le peuple assemblé nomma vingt Electeurs qui en élurent soixante autres: ces soixante en élurent de nouveau vingt & un, qui en élurent dix, lesquels derniers dix Electeurs élurent enfin pour Doge Gabriel Adorne, populaire & Gibelin. C'étoit un homme recommandable par sa sagesse & par sa probité. Ainsi la fortune, qui éleve & abaisse quand il lui plait, élevoit les populaires, tandis qu'elle abaissoit les Nobles & tira de la foule obscure, ou elle avoit été confondue jusqu'alors une nouvelle famille qui fournit depuis quantité de Doges à la République, & se distingua dans la suite par les troubles qu'elle excita dans Gènes & enfin dans qui la faction des Populaires trouva à opposer ainsi que dans les Montalto, les Fregose & les Guarco, de redoutables adversaires à la faction des Nobles. Ces derniers ne gagnerent rien à s'être délivrés de Boccanegra: (*c*) les exilés ne furent point rappellés & les choses resterent toujours sur le même pied où il les avoit mises. La noblesse n'eut aucune part au gouvernement ni aux charges, & les populaires resterent en possession de toutes les magistratures. Cet état d'abaissement de la noblesse frappa si vivement plusieurs familles nobles, que, renonçant à un titre frivole & qu'elles ne regardoient plus que comme un obstacle aux projets de leur ambition, s'il étoit flatteur pour leur vanité, elles passerent dans le corps des populaires, s'y firent agréger & en prirent le nom; on comprend bien qu'elles ne prétendirent point déroger par-là en aucune façon à leur noblesse, à laquelle elles ne pouvoient moralement renoncer; ce n'étoit qu'une vaine cérémonie, un jeu

Gabriel Adorne est élu Doge.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VII. p. 155 & 156. Hist. de Gênes Tom. I. L. IV. p. 327. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 170 & suiv. Anecd. Gén. & Corses p. 94. ann. 1363.

(*b*) Ub. Foglietta ibidem.

(*c*) Ibid. Anecd. Gén. & Corf. p. 95. ann. 1363.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

politique pour leurrer le peuple & pouvoir parvenir aux charges & aux dignités dont l'accès étoit interdit aux nobles. Le lendemain de l'élection du nouveau Doge, ou lui donna un conseil composé de six magistrats populaires, sans parler de deux Lieutenans ou Vicaires du Doge, appellés les Duumvirs, espece de Tribuns du peuple, préposés à chacun des quartiers de la ville (alors divisée en deux parties principales) & chargés de veiller à la défense de la liberté & des intérêts du peuple; ils étoient alors à la nomination du Doge.

On donne un conseil au Doge de six Magistrats.

Les Nobles & les mécontens conspirent avec les Visconti contre le repos de Gênes.

1364.

Cependant les Nobles exilés, tant ceux des quatre principales familles, dont il a été tant de fois parlé dans cette histoire, que ceux qui voyant qu'ils étoient à Gênes sans rang, sans pouvoir, & sans considération, s'étoient volontairement bannis de leur patrie, unirent leur ressentiment & leurs armes avec celles des Visconti, & résolurent d'employer la force pour se remettre en possession du rang & des dignités dont on les avoit exclus. Le Marquis de Final entra aussi dans leur ligue, & tenta d'opérer une diversion en leur faveur. Tandis qu'ils rassembloient des forces considérables à Sassatello, ville appartenante aux Doria, & qu'ils se préparoient à entrer sur le territoire de Gênes, le Marquis de Final fit une irruption d'un autre côté avec ses troupes. Les Confédérés ne furent heureux nulle part, les différens corps de troupes que le Doge envoya contre eux, chasserent les Nobles de Sassatello, repousserent le Marquis de Final & le forcerent de se soumettre aux conditions que le Doge voulut lui imposer. On fit ensuite bâtir une citadelle, appellée Castel-Franco, sur les confins de son territoire pour le tenir en respect & mettre un frein aux fréquentes incursions de ce Vassal de Gênes (*a*).

Succès des armes du Doge contre le Marquis de Final & les mécontens.

Ne pouvant réussir par la force, les exilés eurent recours à la ruse & tenterent de semer la division parmi les principales familles des populaires, ce qui n'étoit pas difficile, ces familles ayant déja autant d'arrogance & d'ambition que les Nobles qu'elles avoient chassés. Dans ce dessein les exilés jeterent les yeux sur Leonard Montalto, citoyen factieux, courageux & entreprenant, qui, quoique créature du précédent Doge Boccanegra & de moitié avec lui dans tout ce qu'il avoit fait contre eux, leur parut le sujet le plus propre pour les seconder, & pour fomenter les dissentions & la discorde entre ceux de son corps. Pendant qu'Ambroise, fils de Barnabé Visconti, s'avançoit sur le territoire de Gênes à la tête de cinq mille hommes, & s'emparoit de la Spezza, Montalto excitoit un soulevement dans Gênes en faveur des Visconti, à la tête de ses partisans, & tentoit de s'emparer les armes à la main du palais de la Seigneurie; dont il blessa même le Gouverneur ou Commandant; mais ses efforts furent vains, & trop foibles pour résister à la supériorité du nombre des amis & adhérens du Doge, qui accoururent pour défendre le palais; Montalto fut repoussé, & obligé de sortir précipitamment de Gênes avec une partie de son monde (*b*). Apprenant ce mauvais succès qui renversoit toutes les espérances, l'armée des Visconti déja parvenue jusqu'à Chiavari, n'alla pas plus loin & se retira.

Armement des Visconti contre Gênes sans succès.

Montalto essaye vainement d'exciter un soulevement.

Le Doge fit punir de mort deux des complices de Montalto, les seuls qui

(*a*) Ub. Foglietta ibidem.

(*b*) Ub. Foglietta ibid. p. 457. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. IV. pag. 330.

n'eussent pu prendre la fuite, & songea à prendre les précautions nécessaires pour éviter à l'avenir de pareils soulevemens. Il arma de tous côtés & redoubla la garde de Gênes; il envoya aussi des troupes pour s'opposer aux progrès de celles des Visconti, qui étoient de nouveau entrées sur les terres de la République. Le Doge ne fut pas toujours aussi heureux. En 1366 ses troupes furent battues & presqu'entiérement détruites ou faites prisonnieres; l'armée victorieuse s'avança sans obstacle sur la côte orientale; ce qui jeta tellement la terreur parmi les habitans qu'ils vinrent en foule se réfugier dans Gênes. Les vainqueurs s'apprêterent à marcher directement vers cette ville, après avoir laissé mille hommes de garnison à la Spezza, croyant que rien ne s'opposeroit à leur passage. Mais le Doge n'avoit point été abattu par ce revers, & n'avoit rien négligé de tout ce qui étoit nécessaire pour la défense de Gênes & pour arrêter les ennemis dans leur marche. Il avoit mis des garnisons dans toutes les places, du monde dans tous les passages, & postes importans, & avoit fait rassembler & mettre sous les armes près de Rapallo tous les habitans des villes qui étoient entre Chiavari & Gênes. Ces sages dispositions arrêterent les troupes des Visconti & les obligerent de faire un grand détour, & de se frayer un autre chemin par les terres dépendantes de la maison des Fiesques. Montalto, qui s'étoit empressé de venir joindre les Fiesques, d'abord qu'il avoit eu avis de l'avantage remporté par ceux de son parti, entra avec Nicolas de Fiesque, à la tête d'un corps nombreux de troupes, dans la Vallée de Bisagno, tandis qu'Aaron Spinola descendit dans celle de Polcevera avec de nouvelles forces qu'il avoit reçues des Visconti. Prêt à être accablé de toutes parts, le Doge se vit contraint de capituler & de traiter avec les Visconti & leurs adhérens. (*a*) Après bien des contestations la paix fut conclue avec eux sous les conditions suivantes, savoir „ que le Doge seroit conservé & maintenu dans sa place; qu'il payeroit aux Visconti „ un tribut annuel de quatre mille florins d'or & qu'il seroit tenu de leur fournir & d'entretenir à ses fraix pour leur service quatre cens arbalêtriers; & „ qu'enfin il seroit libre aux exilés de rentrer dans Gênes, à l'exception de „ Montalto, qui en étoit banni pour deux ans". (*b*) Ayant appris ce traité où il étoit lui seul sacrifié, Montalto se retira à Asti avec ses amis particuliers, pour y attendre le moment & l'occasion de rentrer dans sa patrie avec honneur. C'étoit un citoyen d'un mérite distingué, homme vertueux à son ambition près, le défaut des grandes ames. Il fut jugé digne du Dogat, quelques années après.

Au moyen de la paix que Gabriel Adorne avoit faite avec les Visconti, il devoit s'attendre à dominer paisiblement dans Gênes; tout y rentra en effet dans l'ordre & la tranquillité qui s'y maintint pendant les trois années suivantes, où, (à l'exception de l'arrivée d'Urbain V. qui séjourna six jours à Gênes la premiere de ces années avec toute sa cour, dans son voyage d'Avignon à Rome par mer) il ne se passa rien de considérable. Les troubles recommencerent en 1370. Le peuple étoit mécontent de la Domination du Doge.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

1366. *Les troupes du Doge sont défaites.*

Précautions & mesures qu'il prend pour arrêter ses ennemis.

Le Doge est contraint de traiter avec les Visconti.

Conditions de cette paix.

1367. 1370.

Mécontentement des Genois contre Adorne.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 457 & seq. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. IV p. 331, 332. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 173.

(*b*) Anecd. Gén. & Corf. p. 95. ann. 1366.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

Emeute excitée par les Duumvirs.

Son avarice & les nouveaux impôts dont il surchargeoit l'Etat, furent le prétexte de ce mécontentement. On murmuroit hautement; on refusoit de payer les impositions. Guillaume Ermirio & Dominique Fregose, Duumvirs, ou Lieutenans du Doge, profiterent de cette conjoncture pour travailler à leur élévation particuliere, qui étoit chez les populaires, comme elle l'avoit été ci-devant chez les Nobles, & comme elle l'est chez la plûpart des hommes, l'unique mobile de toutes leurs actions. Ils assemblerent le peuple dans l'Eglise de Ste. Marie des Vignes, sous prétexte de remplir quelque fonction de leurs charges. (*a*) Là s'emparant à leur aise de l'esprit du peuple, ils l'animerent encore davantage contre le Doge, & l'exhorterent à les seconder dans le dessein où ils étoient de remplir dignement l'emploi qu'il leur avoit confié, qui étoit de défendre ses droits & sa liberté contre toutes les innovations. Enflammée par ces discours artificieux la multitude, d'ailleurs fort irritée contre le Doge, & qui quand elle est une fois gagnée se laisse mener plus loin qu'elle ne le veut ou ne le pense elle-même, s'empressa de marcher sur les pas de ses nouveaux chefs, presque sans savoir ce qu'ils alloient faire & où ils vouloient la mener. Sachant combien il étoit important pour eux de ne pas laisser refroidir son ardeur, les Duumvirs conduisirent tout de suite le peuple au palais du Doge & en trouvant les portes fermées, ils y firent mettre le feu avec des flambeaux. Effrayé par ce soulevement inattendu, le Doge hors d'état de faire aucune résistance, appella vainement le peuple à son secours au son de la cloche qui servoit à donner l'alarme en pareil cas; se voyant abandonné de tout le monde, il prit le parti de se retirer secrettement du Palais, & Dominique Fregose Gibelin fut élu Doge sur le champ au milieu des acclamations tumultueuses du peuple (*b*). Telle fut l'époque de l'élévation de la famille des Fregoses, qui ne devint pas moins puissante, & ne fut pas moins remuante ni moins ambitieuse que celle des Adornes.

Le Doge Adorne est obligé de se sauver. Dominique Fregose est élu Doge.

Le lendemain l'élection de Fregose fut confirmée d'une façon authentique & solemnelle, & on la fit de nouveau suivant les formes usitées. Fregose parvenu au rang où il avoit aspiré, donna tous ses soins à s'y affermir & à éviter un sort pareil à celui de son prédécesseur, en évitant ses fautes & en tâchant particuliérement de se conserver la bienveillance du peuple qui l'avoit fait ce qu'il étoit. Cependant il ne put la conserver & il la perdit de même qu'il l'avoit acquise, sans avoir mérité sa faveur ou sa disgrace. Il se comporta toujours avec sagesse & modération; & on ne put absolument rien lui reprocher pendant qu'il fut en charge, à la reserve de son injustice politique envers son prédécesseur Gabriel Adorne (*c*), que le désir d'affermir sa puissance & en même tems de maintenir la tranquillité dans Gênes en se délivrant du sujet de ses craints, le détermina à releguer à Voltagio l'année d'après. Il fut à son tour la victime de l'inconstance ordinaire de la fortune ou plutôt du peuple Génois. Il fut dépossédé au bout de huit ans par Antoine Adorne & Nicolas Guarco, qui souleverent le peuple contre lui sous différens prétextes faux & imaginaires, & il fut jeté dans un cachot avec son frere Pierre Fregose sans

1371.

1378. *Fregose est depossédé & mis en prison.*

(*a*) Ub. Foglietta ibidem. p. 458.

(*b*) Ibidem. Anecd. Gén. & Corf. p. 95. ann. 1370.

(*c*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. p. 174.

qu'ils eussent en aucune façon mérité un pareil sort ; au contraire son frere avoit rendu les plus grands services à la République dans son expédition contre l'Isle de Chypre, ainsi qu'on le verra ci-après (*a*). Triste exemple pour ceux qui veulent s'élever au rang suprême & commander aux hommes ; les vertus n'exemptent d'aucun revers ; que dis-je ? les malheurs les plus déplorables sont souvent l'apanage des plus héroïques vertus.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

On peut observer ici au sujet de Dominique Fregose & généralement de quantité d'autres citoyens fameux comme lui, par le rôle qu'ils ont joué dans cette République que presque tous les Capitaines, Gouverneurs ou Doges de Gênes, sçurent se conduire avec modération & sagesse dans le rang où ils s'étoient élevés par leur ambition & par leurs intrigues. De citoyens turbulens & factieux ils devenoient de bons magistrats ; l'ambition qui défigure ou obscurcit toutes les vertus, les laissoit reparoître chez eux dans tout l'éclat quand elle étoit une fois satisfaite.

Cependant le Dogat de Dominique Fregose fut de toutes façons remarquable pour Gênes, & est une époque intéressante dans son histoire. Nous ne parlerons point du danger où il se vit exposé la seconde année de son gouvernement, de la part des Guelfes qui excités par les mécontens conspirerent contre le Doge sous prétexte qu'il étoit Gibelin. Fregose vint à bout de s'emparer du château de Roccatagliata, appartenant aux Fiesques qui en faisoient l'asyle de tous les mécontens & s'en servoient pour infester continuellement tous les environs de Gênes par leurs dévastations ; ayant découvert la conspiration tramée contre lui par les Guelfes, le Doge fit punir de mort les deux principaux chefs du complot, dont l'un étoit un noble & l'autre un plébeïn ; ce qui derangea tellement les projets des mécontens, que Jean de Fiesque Evêque de Verceil qui s'étoit approché pour les soutenir jusqu'à Bargali à la tête de huit cens chevaux, fut obligé de rebrousser chemin & de sortir de dessus le territoire de la République (*b*). Nous passerons aussi sous silence l'expédition de Thomas Murchio qui fut envoyé la même année (1371) avec dix galeres pour purger l'Isle de Malte & Mazarie port de Sicile, d'une foule de Pirates qui en avoient fait leurs retraites & qui infestoient ces mers & troubloient la navigation & le commerce par leurs brigandages ; expédition, où Marchio prit & pilla ces retraites de Corsaires & revint à Gênes avec un butin considérable (*c*). C'est de l'expédition des Génois contre l'Isle de Chypre & de leur quatrieme guerre avec les Vénitiens, qui eurent à peu près lieu dans le même tems que nous voulons parler. Voici quelle fut l'origine de ces deux guerres, qui n'eurent presque qu'une seule & même cause, savoir la haine & la jalousie inséparable, sentimens violens qui les accompagnoient par tout où leur rivalité d'intérêts & de commerce les faisoit se rencontrer.

1371. *Conspiration des Fiesques & des Guelfes contre Fregose découverte.*

Expédition contre les Pirates de Malte.

Pierre I. de Lusignan, Roi de Chypre, qui s'étoit trouvé à Gênes lors de l'empoisonnement du Doge Boccanegra (*d*), ayant été tué à Nicosie, sa capitale, par ses propres freres, Pierre II. son fils lui succeda. Lors de la cérémonie du couronnement de ce Prince, il y eut une contestation au sujet de

1372. *Massacre général des Génois en Chypre.*

(*a*) Voyez plus bas la même Section sous l'année 1378.
(*b*) Ub. Fogietta loco citato.
(*c*) Ibidem.
(*d*) En 1363. Voyez plus haut dans cette Section.

la préſéance entre les Génois & les Vénitiens, conteſtation que le jeune Roi décida en faveur des derniers à l'inſtigation de ſes deux oncles, Régens du Royaume pendant ſa minorité, qui avoient tout pouvoir, & favoriſoient ouvertement les Vénitiens. Les Génois ne purent diſſimuler leur reſſentiment & s'emporterent pendant le repas en violentes invectives contre les Vénitiens. Réſolus de ne pas borner les effets de leur colere à des paroles, & de ſe procurer une ſatisfaction éclatante de l'injure qu'ils prétendoient avoir reçue, ils formerent le complot de cacher des armes ſous leurs habits quand ils iroient le lendemain à la cour & de s'emparer par force de la préſéance qu'ils croyoient leur être due & avoir été injuſtement adjugée à leurs ennemis. Ils ſe mirent à même d'exécuter ce complot. Les Vénitiens en ayant été prévenus en inſtruiſirent le Roi & ſes oncles & accuſerent les Génois auprès d'eux d'avoir caché des armes ſous leurs habits dans le deſſein parricide d'attenter ſur les jours ou ſur la perſonne du Roi. Ce Prince dans un âge tendre & crédule & ſes oncles déja naturellement indiſpoſés contre les Génois, ajouterent aiſément foi à cette accuſation. Ainſi les Génois s'étant préſentés à la cour, le Roi les fit arrêter & viſiter, & comme on leur trouva en effet des armes cachées ſous leurs habits, ainſi que les Vénitiens l'avoient dénoncé, ſans en examiner le motif il crut qu'ils étoient ſuffiſamment atteints & convaincus du deſſein criminel qu'on leur imputoit, & ordonna ſans autre forme de procès qu'on jetât tous les Génois qui étoient préſens par les fenêtres; arrêt qui fut exécuté avec empreſſement par les courtiſans & gardes toujours avides de ſatisfaire aux ordres d'un Monarque, juſtes ou non. Non content de cette vengeance, le Roi, par le conſeil de ſes oncles ou de ſes courtiſans (car il étoit encore trop jeune pour être ſi cruel) prononça une ſentence de proſcription générale contre toute la nation Génoiſe, & enveloppa dans la punition, tant les innocens que les coupables en ſuppoſant que les premiers le fuſſent. Un Prince n'eſt jamais ſi exactement obéi que quand il ordonne des cruautés & des barbaries; les ordres du Roi de Chypre furent d'autant plus ponctuellement ſuivis à l'égard du maſſacre des Génois, qu'ils n'étoient pas aimés en Chypre; tous ceux qui ſe trouverent dans l'Iſle, furent impitoyablement égorgés. Il n'en échappa qu'un ſeul au carnage, qui en alla porter la nouvelle à Gênes (*a*).

Vengeance que les Génois tirent de cette perfidie.

On y apprit avec effroi & indignation cette terrible nouvelle; & quand on fut revenu de la premiere conſternation où elle jeta tous les eſprits, il fut réſolu unanimement de tirer la vengeance la plus prompte & la plus ſignalée d'un ſi ſanglant outrage. Toute autre affaire fut négligée ou remiſe; on ſe mit avec la plus grande ardeur à équiper un armement conſidérable, dont le commandement fut deſtiné à Pierre Fregoſe frere du Doge. On leva dans Gênes & dans toutes les terres de ſa dépendance une ſomme extraordinaire de quatre cens mille livres de Gênes, ou florins d'or, pour ſubvenir aux fraix de l'équipement de cette flotte. En attendant qu'elle fut prête on envoya au commencement de l'année ſuivante Damien Cattaneo Juriſconſulte (*) avec

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hiſt. Lib. VIII. 95, 96. ann. 1372. Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 75 & ſuiv. p. 459 & ſeq Anecd. Gén. & Corſes p.

(*) C'eſt un titre probablement honoraire que les Hiſtoriens Génois donnent preſque à tous ceux d'entre les populaires, qui étoient chargés alors de quelque emploi ou expédition.

sept galeres, comme l'avant coureur de la vengeance de la République; il préluda par quantité de ravages & de descentes qu'il fit sur les côtes de l'Isle. Voulant jeter la division & la mésintelligence parmi les grands de la cour, le Commandant Génois eut la politique de ménager d'une façon remarquable les terres & les possessions de plusieurs de ces grands, tandis qu'il pilloit & devastoit impitoyablement celles de quelques autres, pour rendre les premiers suspects de s'entendre secrettement avec les Génois. Cattaneo tint ainsi les ennemis continuellement en échec & en alarmes, sans en venir à une guerre ouverte. Il se borna à des ravages & à la prise & au pillage des fauxbourgs de Paphos & de Nicosie, jusqu'à l'arrivée de la grande flotte Génoise de trente six galeres & de quantité d'autres bâtimens de transport; ayant eu les vents contraires, elle n'aborda en Chypre qu'après cinquante jours de navigation. Cette flotte étoit approvisionnée de toutes sortes d'armes, de munitions & de machines de guerre, & portoit quatorze mille combattans sans compter la chiourme & les matelots destinés au service de la flotte. Pierre Fregose qui la commandoit, ayant abordé à Famagouste, commença par y brûler quatre galeasses & un bâtiment de transport qui se trouverent dans le port. Ayant fait sa descente avec beaucoup de résistance de la part des Insulaires, le Général Génois forma d'abord le blocus de cette place. La Reine Douairiere Veuve du défunt Roi, qui se trouvoit pour lors à Famagouste & qui intérieurement n'étoit pas fâchée de voir que les Génois fussent comme envoyés par le ciel pour venger la mort de son mari, punir les forfaits de ses beaux-freres, & délivrer le Royaume de leur domination, ne se trouvant pas en état & n'ayant probablement pas envie de faire résistance aux Génois, leur remit la ville à des conditions favorables du consentement des habitans qui craignoient le pillage (*a*). Pierre Fregose entra dans Famagouste le septieme jour de son arrivée devant cette ville, & suivant les remarques des Historiens de Gênes, précisément le même jour qu'on avoit fait le massacre des Génois un an auparavant. Ayant mis l'Isle à feu & à sang, Fregose l'eut bientôt totalement réduite en sa puissance. Il obligea le Roi à prendre la fuite, fit prisonniers ses deux oncles, Jaques de Lusignan, le Prince d'Antioche avec ses deux fils & plus de soixante des premiers de la cour & des principaux de l'Isle. Les droits de la guerre & de la victoire permettoient aux Génois de se venger du massacre de leurs concitoyens & d'user de représailles sur leurs prisonniers; mais satisfaits d'avoir fait voir leur puissance & de s'être emparés de l'Isle ils ne voulurent point user de ces droits affreux. Ils se contenterent du supplice de trois des principaux Seigneurs qui avoient été les auteurs & les instigateurs de la cruauté que le Roi avoit exercée contre les Génois. Ciulf, Henri de Gibel & Jean de Graville furent décapités & payerent par leur sang celui de tant d'infortunées & innocentes victimes dont leurs barbares conseils avoient occasionné le carnage (*b*). D'ailleurs les Génois se conduisirent en Chypre avec beaucoup plus de modération qu'on ne devoit naturellement en attendre de la part de vainqueurs justement irrités. Damien Cattaneo, dont il a été

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Ils arment une flotte considérable.

Ils prennent Famagouste.

Les Génois s'emparent de toute l'Isle.

(*a*) Ibidem. Tom. I. Liv. V. p. 339, 342. Anecd. Gén. & Corses p. 97. ann. 1373.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 461 & seq. Hist. de Gênes par le Chev. de M.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.*

parlé ci-dessus, arracha des mains du soldat effréné & défendit contre leurs violences une foule de femmes & de jeunes filles qui se trouverent parmi les prisonniers qu'il fit dans ses descentes, & qu'il renvoya pures & intactes au grand mécontentement de ses soldats, qui murmuroient hautement qu'on leur ravit le prix de leur victoire. Un autre Commandant Génois, Thomas Guano renvoya sain & sauf un soldat Génois qu'il avoit fait prisonnier, & que tout le monde exhortoit à faire périr, l'accusant d'avoir assassiné lors du massacre des Génois un citoyen de la famille de Marocelli; Guano le laissa aller, en disant *qu'un homme à la solde d'un Roi, ne devoit point être puni pour avoir exécuté les ordres de son maître.*

Actes de générosité & de modération des Génois.

Ils rendent le Roi de Chypre leur tributaire.

Les Génois ne perdirent cependant pas leurs intérêts de vue; ayant forcé le Roi d'en passer par tout ce qu'ils voulurent ils l'obligerent de leur laisser Famagouste dont ils resterent en possession pendant cent ans, & de payer à la République pendant un certain nombre d'années un tribut annuel de quarante mille écus d'or pour dédommagement des fraix de cette expédition. Ils se firent donner pour ôtage Jacques de Lusignan, le Prince d'Antioche & ses fils, & quelques-uns des principaux Seigneurs de la cour du Roi de Chypre qui furent envoyés à Gènes avec seize galeres au commencement de l'année suivante (*). Jacques de Lusignan qui s'étoit toujours montré un des ennemis les plus acharnés des Génois fut enfermé à Gènes dans la tour du Phare, sous prétexte qu'il refusoit de se rendre dans l'endroit qui lui avoit été assigné pour son exil. Telle fut la satisfaction éclatante que les Génois tirerent de l'injure qu'ils avoient reçue, & qui par l'événement tourna entiérement à leur gloire (*a*).

Pierre Fregose demeura encore plus d'un an dans l'Isle de Chypre pour y affermir les choses & pourvoir à la sureté de Famagouste où il laissa une bonne garnison. Il y laissa encore cinq galeres pour pourvoir à sa défense, & revint à Gènes avec le reste de sa flotte au mois de Mai 1375. Il y fut reçu comme en triomphe & au milieu des acclamations du peuple & de tous les ordres de l'Etat qui l'appelloient le vengeur de la patrie & de l'honneur du nom Génois. On lui accorda ainsi qu'à son fils Orlando une exemption à vie de tous les impôts, & de plus une récompense de dix mille florins d'or. On institua aussi des fêtes solemnelles & anniversaires pour perpétuer la mémoire d'une expédition si glorieuse pour la République. (*b*) Quelle est l'inconstance & l'ingratitude des hommes, non du peuple Génois seulement, mais en Général de tous les peuples! Bientôt ce même peuple passa à de tous autres sentimens à l'égard de Pierre Fregose, & oubliant ses importans services, fit essuyer le traitement le plus rude & le plus injuste, à celui à qui nagueres il donnoit les noms les plus honorables.

1376. *Quatrieme guerre avec Venise.*

Gènes ne tarda pas à entrer en guerre avec les Vénitiens; les Génois étoient déja fort indisposés contre eux à cause de ce qui s'étoit passé en Chypre; les Vé-

(*a*) Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 176. (*b*) Ub. Foglietta ibidem. p. 462.

(*) Cette année est remarquable par la disette de froment qu'on éprouva dans presque toute l'Europe & dont on se ressentit aussi beaucoup à Gênes, où le boisseau de bled se vendit jusqu'à seize florins d'or.

Vénitiens les voyoient d'un œil jaloux & d'envie possesseurs de Famagouste & ne songeoient qu'avec dépit que le traitement ignominieux qu'ils avoient attiré aux Génois par leur calomnie, n'avoit tourné qu'à leur gloire & à leur avantage, & servi qu'à cimenter & établir leur puissance en Chypre. L'Isle de Tenedos fut le sujet ou le prétexte de cette nouvelle guerre nommée la guerre de Chioggia par les Historiens des deux peuples à cause de la prise & de la destruction mémorable de cette place. Cette guerre fut la plus importante qu'il y eut eû jusqu'alors, & même qu'il y ait eû depuis entre Gênes & Venise, tant par l'ardeur & l'acharnement des deux peuples & par l'alternative continuelle de leurs succès & de leurs défaites que relativement aux puissants alliés que chacun des deux sçut intéresser dans sa querelle.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Ils avoient l'un & l'autre des prétentions à la petite Isle de Tenedos, trop peu considérable dans le fond pour être le sujet d'une si violente guerre, mais également à leur convenance & également convoitée par l'un & par l'autre, à cause de sa situation favorable pour leur commerce. Les Génois prétendoient qu'Andronic qui, s'étant révolté contre l'Empereur Calo-Jean son pere, étoit monté sur le trône avec leur secours & leur avoit donné cette Isle pour récompense de leurs services. Les Vénitiens avoient plus que des prétentions, ils avoient trouvé pendant cet intervalle le moyen de s'en emparer. Ils tenoient le parti de l'Empereur détrôné, qu'ils disoient leur avoir fait don de l'Isle. Une flotte Vénitienne qui aborda à Tenedos, commandée par Marc Justiniani, pour y attendre & protéger le retour des bâtimens Vénitiens qui venoient de naviger & commercer dans le Bosphore se rendit maîtresse de l'Isle & y mit une forte garnison. Les Vénitiens alleguoient pour prétexte qu'ils vouloient la défendre contre l'invasion que les Génois méditoient & en conserver la possession à l'Empereur Calo-Jean; ce qu'ils vinrent aisément à bout de persuader au gouverneur qui étoit fidélement attaché au parti de cet Empereur (*a*).

Sujet de cette guerre.

Les Vénitiens s'emparent de Tenedos.

La conduite des Vénitiens excita le ressentiment des Génois, qui formerent le dessein d'armer contre eux & de se venger de l'usurpation que leurs ennemis avoient faite d'une Isle qu'ils prétendoient leur appartenir. Ils sçurent attirer dans leur parti Louis Roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquilée & François Carrare, Seigneur de Padoue avec lesquels ils formerent une ligue contre les Vénitiens leurs communs ennemis. De leur côté ceux-ci vinrent facilement à bout de mettre dans leurs intérêts Barnabé Visconti & Pierre Roi de Chypre qui n'étoient pas mieux intentionnés pour les Génois, que les alliés des Génois ne l'étoient pour les Vénitiens. Ainsi un petit objet de jalousie alluma en peu de tems un incendie considérable (*b*).

1377. Les Genois arment & se liguent contre les Vénitiens avec différens Princes.

Tandis que les Vénitiens de concert avec le Roi de Chypre, assiégeoient les Génois dans Famagouste, Gênes ne voulant point laisser ses possessions dans le Levant à découvert ni à la merci de ses ennemis, se hâta d'y envoyer dix galeres commandées par Aaron Stroppa. Les Annales de Gênes ne disent point quel fut le résultat de cette expédition. Ce n'est que par les historiens de Venise qu'on sçait que cette flotte Génoise s'empara au nom d'An-

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. V. p. 447—450.

(*b*) Anecd. Vénitiennes p. 81. ann. 1376.

Sect. IV Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

dronic, allié de Gênes, de l'Isle de Lemnos (*a*) dont elle fit la conquête sur les Vénitiens qui l'avoient enlevée à l'Empire Grec ; & que fiers de ce succès, les Génois s'étant rendus à Pera, & y ayant rassemblé une flotte de vingt quatre bâtimens, sur laquelle s'embarqua aussi Andronic qui voulut être de cette expédition, ils allerent mettre le siége devant la citadelle de Tenedos, qu'ils furent obligés de lever après plusieurs tentatives infructueuses (*b*).

Les Génois sont obligés de lever le siége de Tenedos.

Défaite d'une flotte Génoise.

De toutes façons la guerre ne commença pas avantageusement pour les Génois; peu heureux dans le Levant, ils n'eurent pas plus de bonheur sur mer. Louis de Fiesque Commandant d'une flotte de dix galeres, s'étant exposé témérairement au combat contre celle de Venise, supérieure en nombre & commandée par le fameux Pisani, sur qui de tous les Amiraux Génois les seuls Doria sembloient avoir quelqu'ascendant, fut vaincu & tomba lui-même au pouvoir des Vénitiens avec six galeres (*c*). Des quatre échappées à cette défaite, les Génois s'empresserent d'en envoyer trois dans le Golfe Adriatique, sous la conduite de Pierre Piccone, marin brave & expérimenté pour faire des ravages & des descentes sur les côtes de l'Etat de Venise; la quatrieme fut envoyée pour porter des secours & des rafraîchissemens à Famagouste qui étoit alors pressée vivement par les assiégeans. La vigoureuse résistance des Génois les obligea d'en lever le siége peu de tems après (*d*).

Levée du siege de Famagouste.

Tout le fort de la guerre tomba sur le continent des deux Républiques & sur ces mers où elles vouloient dominer, où elles étaloient si souvent leur puissance & leurs forces, & qui avoient été tant de fois le théâtre de leurs guerres, de leurs exploits, & de leurs défaites. Tandis qu'elles faisoient de grands préparatifs dans la vue de pousser vigoureusement la guerre sur mer, leurs alliés respectifs entrerent sur leur territoire pour les ravager & opérer la diversion qu'elles avoient réciproquement attendue de leur secours. François Carrare s'étant avancé d'un côté sur les terres de Venise avec son armée & celle du Roi de Hongrie & le Patriarche d'Aquilée y ayant pénétré d'un autre côté à la tête de ses troupes, ils les dévasterent & y mirent tout à feu & à sang. Carrare vint à bout de s'emparer dès la premiere campagne, de Trévise & de Mestre, deux places qu'il prit après un siége long & obstiné. Dans le même tems les trois galeres Génoises dont nous avons parlé plus haut, commandées par Pierre Piccone ne faisoient pas moins de dommage aux Vénitiens par leurs courses & leurs dévastations continuelles sur leurs côtes.

1378. *Hostilités commises par Barnabé Visconti.*

Les Vénitiens ou du moins leurs alliés rendoient bien le change aux Génois. Barnabé Visconti fit une irruption sur leur territoire & plusieurs tentatives sur différentes places dont il s'empara. Barnabé sçut encore susciter d'autres ennemis aux Génois. A son instigation & à celle des Vénitiens, les Marquis de Caretto, Vassaux de Gênes, se déclarerent contre cette République & s'emparerent de Castel-Franco, de Noli & d'Albenga; celle-ci fut prise par la trahison de celui qui en étoit Gouverneur.

1378.

Cependant le Doge Nicolas Guarco qui fut élu en 1378, à la place de Dominique Fregose, vint à bout de ménager la réconciliation des Marquis de

(*a*) Aujourd'hui Stalimene.

(*b*) Ub. Foglietta Ibid p. 463. Anecd. Vénitiennes p. 82. ann. 1378.

(*c*) Ibidem.

(*d*) Ibidem.

Caretto avec la République, & de les engager à lui restituer les places dont ils s'étoient emparés. Il y avoit alors en Italie une bande ou plutôt un corps nombreux, composé d'avanturiers, de bannis & de malfaiteurs de toute espece, connu sous le nom de l'*Etoile*, qui s'étoient réunis pour piller & voler impunément, & qui vendoient leur sang & leurs services au plus offrant, semblables à ces assassins jurés qu'on prétend que des grands ont encore à leur service dans quelques endroits de l'Italie. Barnabé Visconti les engagea aussi à se jeter sur le territoire de Gênes, à quoi l'appas du pillage les détermina aisément. Ces bandits fondirent dans la Vallée de Polcevera où ils commirent quantité de brigandages & firent un butin considérable. Le Doge, qui vouloit mettre fin à leurs pillages, mais qui auroit cru devoir rougir de tourner les armes de la République contre des ennemis aussi vils, ou plutôt qui craignoit de mettre les armes à la main au peuple, ayant appris par sa propre expérience, lors de la derniere révolution qui l'avoit élevé dans sa place, combien il étoit disposé à en abuser, aima mieux recourir à un autre expédient plus du goût de ses adversaires. Au lieu de les combattre le Doge suivit l'exemple de plusieurs autres villes, & leur fit offrir de l'argent. Gagnée par la promesse d'une somme de dix mille écus d'or qui lui fut fort exactement payée, cette troupe de bandits consentit à s'éloigner du territoire de Gènes. Ces hôtes incommodes se retirerent & allerent rançonner de la même maniere d'autres villes qui s'estimerent heureuses de pouvoir se racheter du pillage à prix d'argent (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Irruptions diverses sur le territoire de Gênes.

L'acharnement des deux Républiques étoit égal; toutes deux cherchoient à se faire tout le mal possible, & mettoient tout en usage pour y réussir, assez peu indifférentes d'ailleurs sur le choix des moyens que leur haine mutuelle leur suggéroit. C'étoit sur-tout dans le Golfe Adriatique que la guerre se disposoit à devenir plus sanglante & plus terrible. Toutes les forces des deux peuples s'y rassembloient, pour préluder les Génois résolus de venger la honte de leur défaite dans le dernier combat, équiperent d'abord une flotte de vingt-deux galeres sous le commandement de Lucian Doria, Général aussi estimé pour sa capacité & son expérience que par sa grande réputation de bravoure & de sagesse. Dans la grande opinion qu'on avoit de son mérite, opinion qu'il avoit souvent justifiée, on donna à cet Amiral le commandement général de toutes les forces navales de la République. Au milieu de leurs préparatifs les Génois rappellerent tous les exilés & les mécontens dans la ville, pour éviter que la guerre civile & des troubles intérieurs, ainsi qu'il n'étoit que trop souvent arrivé précédemment & qu'il arriva encore en effet, ne vinssent faire une diversion des plus nuisibles pour la République, & déranger le cours de ses opérations militaires. Dès que la flotte fut équipée, l'Amiral Génois mit à la voile & chercha celle des ennemis; mais il ne se passa rien de considérable entre elles, les deux flottes s'étant contentées de s'observer, de se braver & de se pourchasser mutuellement pendant toute cette campagne, sans en venir à aucun combat. Les Vénitiens prétendent que les Génois l'éviterent toujours soigneusement, & qu'ils se retirerent même dans

Armement des Génois commandé par Lucian Doria.

(*a*) Anecd. Gén. & Corses p. 98 & suiv. M. Tom. I. Liv. V. p. 358. ann. 1378. Hist de Gènes par le Chev. de

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Degat en 1339 jusqu'en 1397.

le port de Pola, où ils se tinrent long-tems renfermés, & où ils furent assiégés inutilement à deux différentes reprises par l'Amiral Vénitien avant la bataille dont nous allons parler & dont les Annales de Venise ne contestent point l'avantage aux Génois; voici comme les historiens de ces derniers rapportent cette action (*a*).

1379.

L'hiver approchant, Lucian Doria se retira dans le port de Jadra, où il hiverna avec sa flotte. Au printems suivant l'Amiral Génois s'étant remis en mer, rencontra près de Pola la flotte des Vénitiens, de vingt & une galeres commandée par Pisani. On combattit de part & d'autre avec le même courage ou plutôt le même acharnement; mais la victoire demeura aux Génois qui tuerent beaucoup de monde aux Vénitiens, leur firent deux mille sept cens prisonniers, & leur prirent quinze galeres. Mais cette victoire couta bien cher aux Génois & la perte qu'ils y firent, leur fut plus sensible que la joie qu'ils ressentoient de leur triomphe. Leur brave Amiral ayant levé la visiere de son casque pendant le combat fut percé d'outre en outre dans la bouche d'un coup de lance qui le renversa mort, comme il étoit adoré des soldats qui, pour sa bienfaisance & son humanité, l'appelloient leur pere & leur ami, cette mort auroit pu faire changer le sort du combat, sans l'adresse avec laquelle les chefs prirent soin de la cacher. Ceux qui entouroient l'Amiral empêcherent qu'on ne vit sa chûte & firent prendre tout de suite ses armes à un soldat, de façon que ni les Génois, ni les ennemis n'apprirent la mort de Doria qu'après le combat. Il fut généralement regretté & pleuré de toute sa flotte, le plus bel éloge pour un Général & la plus belle mort pour un citoyen, il mourut en combattant pour sa patrie, vainqueur & enseveli au sein de son triomphe (*b*). Quant aux Vénitiens ils furent si sensibles à leur défaite, qu'ils se vengerent sur leur Amiral de l'inconstance de la fortune. Le généreux Pisani avoit pris toutes les précautions possibles soit avant, soit pendant le combat pous s'assurer la victoire, & avoit fait tout ce qui dépendoit de lui, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général aussi expérimenté. Ses services ni ses exploits ne purent fléchir le ressentiment des Vénitiens qui le punirent de ses mauvais succès: traitement injuste & barbare dont les Carthaginois avoient donné l'exemple aux Vénitiens, exemple qui a été suivi de nos jours par une nation qui se pique de grandeur d'ame & de générosité. A son retour à Venise, Pisani fut jeté dans un cachot ainsi que tous ceux qui avoient échappé à la défaite de la flotte, pour s'être exposé témérairement au combat; mais au vrai son ingrate patrie le punissoit de ce qu'il n'étoit pas vainqueur, preuve honteuse de la petitesse humaine! (*c*).

Victoire des Génois sur les Vénitiens.

L'Amiral Génois y est tué.

Injustice des Vénitiens à l'égard de leur Général.

Ne voulant point laisser long-tems la flotte sans chefs, on nomma sur le champ à Gênes, pour succéder à Lucian dans le commandement de la flotte, Pierre Doria, Général aussi brave qu'habile, & qui auroit été bien plus utile à sa patrie si à la science de vaincre, il avoit sçu joindre celle de recueillir les fruits de sa victoire, & d'user de sa prospérité avec modération. Cepen-

Pierre Doria succede à Lucian dans le commandement de la flotte Génoise.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. VIII. p. 466—469 Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. p 179. Annales Vénitiennes p. 84. ann. 1379. Annal. Gén. & Corses p. 99. ann. 1379.

(*b*) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. I. L. V. p. 351—359—360.

(*c*) Anecd. Vénitiennes p. 85. ann. 1379.

dant la flotte Génoise revint au port de Jadra, après avoir brûlé en chemin le vieux Chioggia, & deux autres villes appartenantes aux Vénitiens, après leur avoir pris plusieurs bâtimens, & avoir fait quantité de dégats & de ravages sur les côtes de leur territoire. C'est dans ce port que Pierre Doria vint joindre cette flotte, dont on venoit de lui donner le commandement, avec quinze autres galeres qu'il avoit amenées avec lui de Gênes. Sa flotte fut encore fortifiée par neuf galeres; celles-ci après avoir donné la chasse à autant de Vénitiennes qui avoient fait quantité de ravages sur les côtes de Gênes se rendirent dans le même port. Jadra appartenoit au Roi de Hongrie, allié des Génois & à cause de sa situation favorable pour inquiéter les Vénitiens & tomber sur leurs côtes, il étoit dans cette guerre le rendés-vous des forces navales de Gênes *(a)*.

Il prend plusieurs places aux Vénitiens.

Fier de se voir au moyen de tous ces renforts à la tête de quarante sept voiles, d'autres disent de soixante, Pierre Doria se mit en devoir de soutenir par quelque action éclatante l'honneur acquis par ceux de sa maison *(b)* par tant de victoires qu'ils avoient remportées sur les Vénitiens. Il dirigea directement sa route vers Venise. Il s'empara en chemin de plusieurs villes & places fortes de l'Istrie, Rubino, Gradi, Caorle, Palestine & autres qui ne l'arrêterent guere malgré leur résistance. La diligence avec laquelle les Génois s'approchoient de leur capitale ne permettant pas aux Vénitiens de songer à équiper une nouvelle flotte pour la leur opposer, ils ne s'occuperent qu'à fortifier leur ville, ainsi que tous les postes circonvoisins. Pierre s'approchant toujours davantage de Venise, tenta de se frayer un passage par une des six embouchures ou entrées du port. A cet effet ayant mis à terre son monde dans l'endroit appellé *les deux châteaux*, secondé par mille hommes d'infanterie que lui avoit envoyés le Seigneur de Padoue, il s'empara du couvent de St. Nicolas, dont il chassa les Vénitiens & tenta, mais inutilement, de s'emparer des deux châteaux qui défendoient ce passage. Voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & que ce côté étoit trop fortifié & trop bien défendu pour pouvoir être forcé, Pierre Doria tourna son attaque d'un autre côté, & alla mettre le siége avec sa flotte devant Chioggia, ville située sur la pointe du rivage opposé à environ vingt-cinq milles de Venise, & entrecoupée, ainsi que Venise, de canaux & de quantité d'issues secrettes & cachées qui conduisent à la mer: & dont les assiégés se servirent utilement pour recevoir & envoyer continuellement des avis à Venise, sans que les Génois qui étoient maîtres du port pussent s'en appercevoir. Quoique cette place fut très-forte, pourvûe, outre la nombreuse Jeunesse qui avoit pris les armes, d'une garnison de trois mille hommes & défendue par un château très-fortifié, situé entre la ville & le port, après plusieurs attaques infructueuses, Pierre Doria vint à bout de l'emporter d'assaut, avec l'aide des troupes qu'il avoit reçues du Seigneur de Padoue & du Patriarche d'Aquilée, qui avec les siennes faisoient près de vingt mille hommes. La résistance courageuse & opiniâtre des Vénitiens rendit cette attaque des plus sanglantes & des plus terribles *(c)*. Ils

Pierre Doria fait le blocus de Venise.

Il prend Chioggia d'assaut.

(a) Ub. Foglietta Lib. VII. p. 464 & seq.

(b) Entr'autres Lamba Doria en 1296. Paganino Doria en 1352. & Lucian Doria en 1379.

(c) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 470--471. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 180, 181. Anecd. Gén. & Cors. p. 100. ann. 1380.

Sect IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

furent enfin forcés & perdirent plus de six mille hommes sans parler des prisonniers faits par les Génois, dont le nombre alloit à plus de neuf cens. La perte des assiégeans & de leurs alliés fut aussi très-considérable, & la prise de Chioggia leur couta beaucoup de sang. Les vainqueurs s'en dédommagerent par le pillage de cette ville, suivant l'usage en pareil cas, usage autorisé par les loix sanguinaires de ce fléau terrible dont on a fait un art. Toutefois il faut dire à l'avantage des Génois, qu'ils usoient toujours des droits de la victoire avec beaucoup de modération & de décence: ils en donnerent encore un exemple dans le Sac de Chioggia, leur Général ayant ordonné qu'on respectât les femmes qui furent par son ordre soustraites à la rage & à la violence de ces hommes effrénés qu'on nomme soldats, & qui ressemblent plutôt à des Tigres qu'à des hommes.

Consternation des Vénitiens; ils demandent la paix aux Genois.

La nouvelle de la prise inattendue de Chioggia répandit la consternation dans Venise, dont le salut dépendoit en partie de la conservation de cette importante place (*a*). Les Vénitiens se voyoient sans flotte, sans troupes de terre, sans espoir de secours, sans moyen d'en recevoir, sur le point d'être forcés jusques dans leur capitale, leur dernier retranchement, par leurs ennemis victorieux; danger qui étoit encore le moindre pour eux & dont leur valeur leur promettoit bien de les garantir; mais ils avoient une perspective plus affreuse encore, ils se voyoient à la veille de manquer de vivres, & de tomber dans la disette la plus affreuse, la flotte Génoise leur coupant toutes les avenues & empêchant qu'aucun secours de vivres ou d'hommes ne pût passer jusqu'à Venise. Dans cette extrémité ils prirent la plus sage résolution de demander la paix aux Génois. Ils envoyerent des députés à leur Général pour la leur demander à quelques conditions que ce fût, promettant d'y souscrire. Voilà peut-être l'époque militaire la plus glorieuse dans les Annales de cette République. Gênes forçoit Venise à lui demander humblement la paix, & pouvant s'applaudir d'avoir réduit l'orgueil de sa fiere rivale à plier, à fléchir devant elle, il ne dépendoit que des Génois d'imposer des conditions onéreuses à leurs ennemis, & avantageuses pour eux, & de faire une paix honorable & utile; mais ils ne le firent point par la faute de leur Général. C'étoit un homme dur, hautain, altier, fier de ses avantages, & insolent dans la

Hauteur de l'Amiral Génois. Dures conditions qu'il veut imposer aux Vénitiens.

prospérité. Il voulut imposer des conditions trop dures & trop injustes aux Vénitiens; & pour vouloir trop gagner il perdit tout. Quand les Vénitiens avoient consenti, pour avoir la paix, de souscrire à telles conditions qu'il plairoit aux Génois de leur imposer, ils n'avoient entendu se soumettre qu'à des conditions honnêtes & équitables. Il faut qu'elles fussent bien injustes, & de toutes façons aussi déshonorantes pour les vainqueurs mêmes qu'humiliantes pour les Vénitiens; car il n'en est fait aucune mention dans les Annales de Venise, ni dans celles de Gênes. On rapporte seulement que ces conditions ou ces loix imposées par le vainqueur, étoient si insolentes, si inhumaines, si atroces & si insultantes pour les Vénitiens, & en même tems si exorbitantes & si extravagantes, que quand même Venise auroit été prise d'assaut, quand toute cette République auroit été au pouvoir des Génois, quand tous les Vénitiens auroient été dans leurs fers, Pierre Doria n'auroit pu humainement ni

(*a*) Anecd. Vénitiennes p. 85. ann. 1379.

du leur en imposer de pareilles. Les députés de Venise se retirerent avec indignation & on croit bien qu'ils n'apporterent aucune réponse.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

On sait combien il est dangereux de jeter dans le désespoir des ennemis braves & généreux, & combien ce désespoir est capable de redoubler leurs forces, de ranimer leur courage & enfin de faire tourner entiérement le sort des combats, sort déja assez variable & assez inconstant par lui-même. C'est ce qui arriva ici à l'égard de Venise. Les prétentions inouies du Général Génois y inspirerent tant d'horreur & y échaufferent tellement les esprits, que les Vénitiens, ouvrant les yeux sur l'orgueil tyrannique des Génois qui leur envioient presque jusqu'à l'air qu'ils respiroient, & la vie dont ils les laissoient jouir, résolurent de reprendre les armes, de combattre & de se défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Ils se souvinrent alors du brave & malheureux Pisani, qu'ils avoient indignement jeté & laissé languir jusqu'alors dans un cachot obscur, où il ignoroit l'oppression & le danger de son ingrate patrie; tous les yeux se fixerent sur lui, comme sur la derniere ressource de l'Etat, & comme sur l'homme le plus propre à reparer les affaires de la République & à être opposé aux Génois dans ce péril extrême. Il fut tiré de prison par le Doge & exhorté à oublier le traitement qu'il avoit reçu; il n'étoit pas besoin de l'en presser (*a*). Ce généreux citoyen ne fut pas plutôt libre, qu'il reprit avec joie les armes pour le service & pour la défense de sa patrie que tout honnête homme doit aimer malgré ses torts & son ingratitude. Les Vénitiens connoissoient assez la façon de penser magnanime de leur digne concitoyen, pour ne pas craindre de lui confier de nouveau leurs forces navales. Les Vénitiens envoyerent aussi demander du secours à Barnabé Visconti qui se hâta de faire une diversion en leur faveur, en faisant entrer d'abord sur le territoire de Gênes le corps de troupes d'avanturiers & de bandits, dits de l'*Etoile*, dont nous avons parlé plus haut, qui étoit alors composé de quatre mille hommes, commandé par Astorre Manfredo, Seigneur de Fadenza. Ils recommencerent leurs ravages dans la Ligurie, mais les Génois délivrerent pour jamais l'Italie de ces brigands mercénaires qui infestoient & pilloient depuis si long-tems leur territoire de quantité de villes. Isuard Guarco frere du Doge fit une sortie à la tête de la jeunesse de Gênes, fondit sur cette troupe d'avanturiers, les défit entiérement. La plus grande partie fut tuée ou prise & le reste prit la fuite; Manfredo leur chef se sauva déguisé en paysan (*b*).

Désespoir des Vénitiens qui reprennent les armes.

Pisani est tiré hors de prison par les Vénitiens & remis à la tête de leurs forces.

Victoire remportée par les Génois.

Cependant les Génois maîtres du Golfe Adriatique, persisterent toujours dans le dessein de se rendre maîtres de Venise & d'en fermer toutes les avenues. Ils s'approcherent encore d'avantage de cette ville & s'avancerent jusqu'à distance de trois milles, par la prise de plusieurs forts & châteaux. S'ils avoient voulu avoir patience la faim & la disette les en auroient rendus maîtres beaucoup plus sûrement que leurs armes. Fiers de leurs succès, les Génois au moyen de ces attaques négligerent de garder soigneusement tous les postes; les Vénitiens reçurent des vivres; ils armerent plusieurs flottes & quantité de petits bâtimens dont ils se servoient pour harceler leurs ennemis & leur faire

Suites du blocus de Venise par les Génois.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VIII. pag. 473. ann. 1380. Anecd Vénitiennes p. 85. ann. 1379. pr. erreur. Anecd. Gén. & Corses pag. 100.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 475. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. V. p. 363.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.*

quantité de prises. Il se donna quantité de combats sanglants entre les deux partis, combats multipliés & qu'il seroit trop long de rapporter ici. Quelques-uns de ces combats durerent plusieurs jours entiers; l'avantage demeura presque toujours aux Vénitiens, qui avoient pour eux une artillerie nombreuse, chose alors nouvelle en Italie où ils l'introduisirent, dit-on, les premiers (*a*); suite de l'invention de la poudre, invention détestable, l'ouvrage d'un siécle encore à moitié barbare, & d'un moine Allemand nommé Schvartz qui, dans sa solitude & son oisiveté trouva ce moyen funeste pour opérer plus promptement la destruction du genre humain. Cette arme d'invention nouvelle intimida beaucoup les Génois, tout valeureux qu'ils étoient, car la valeur ne pouvoit rien contre elle; elle leur enleva beaucoup de monde. Ni les secours, ni les conseils de François Carrare, fidéle allié des Génois, qui les assista de tout son pouvoir pendant le cours de cette guerre, ni les diversions qu'il fit en leur faveur ne purent détourner les malheurs dont la fin de cette guerre, si avantageuse d'abord pour Gênes, ne fut presque plus qu'une suite continuelle pour elle, ni engager Pierre Doria à agir suivant un autre plan, à continuer le blocus de Venise dans les regles, ou bien à presser vivement cette ville en lui coupant tous les vivres, & en laissant Chioggia entre les mains de ses alliés. (*b*) Le superbe Pierre fut lui-même la victime de son obstination & de sa conduite imprudente; comme il combattoit vaillamment & plutôt en soldat qu'en Général, dans un assaut que les Vénitiens lui avoient livré, il fut emporté d'un coup de canon. Les Génois se hâterent d'envoyer Charles Spinola pour commander leurs troupes à sa place; il partit d'abord de Gênes avec un corps de troupes fraîches & se rendit à Chioggia par terre, craignant quelque retardement sur la mer dont les Génois n'étoient plus les maîtres. Le mois suivant Matthieu Marasso ayant été envoyé avec une nouvelle flotte de vingt-deux galeres, prit quantité de bâtimens chargés de grains & de vivres & causa beaucoup de dommages aux Vénitiens. Il se présenta même devant la porte de St. Nicolas dans l'espérance de les attirer au combat, mais les Vénitiens voulant conserver leurs forces pour une occasion plus utile, se contenterent d'augmenter encore les fortifications de ce port, ainsi que les garnisons des principaux postes voisins.

Pierre Doria est emporté d'un coup de canon. Charles Spinola lui succede.

Néanmoins animés par leurs succès, commandés par Pisani & ensuite par Contareno leur Doge, auquel Pisani ne refusa point de céder le commandement & de servir de Lieutenant, les Vénitiens reprirent entiérement courage & redoublerent d'efforts pour se délivrer du voisinage des Génois & pour les chasser de Chioggia. Bientôt les choses changerent de face; tant par l'inconstance de la fortune que par leurs propres fautes, ou plutôt celle de leur Général à qui son arrogance ne permettoit point de suivre de sages conseils, les Génois furent obligés de se retirer & de se renfermer dans Chioggia (*c*). Ils se virent eux-mêmes resserrés & assiégés à leur tour dans cette même place, d'où ils croyoient auparavant pouvoir s'élancer en vainqueurs sur Venise & porter

Les Génois sont assiégés dans Chioggia.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 183. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 366.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 478.

(*c*) Anecd. Vénitiennes p. 86. ann. 1381. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. pag. 184.

porter des fers à leurs ennemis, ils s'y virent en proye à la plus affreuse disette. Enfin après plusieurs combats sanglans où ils furent toujours vaincus par la superiorité du nombre & par le grand avantage que l'artillerie & le secours des fauconneaux & autres pieces de canon donnoient sur eux aux Vénitiens; après avoir fait bien des tentatives inutiles pour sortir de Chioggia, las & épuisés de fatigues, de faim & de misère se soutenant à peine, les Génois furent obligés de se rendre à discretion à leurs ennemis en 1380, après avoir gardé Chioggia environ un an. Les Vénitiens y firent quatre mille prisonniers, tant Génois qu'autres, qu'on rapporte qu'ils distinguerent des Génois par le mot Italien *Cavra* chèvre, que les Génois dans leur Dialecte particulier prononcent *Crava* (*a*), ce qui a assez l'air d'une fable. Ils trouverent aussi dans le port de Chioggia dix neuf galeres & quantité d'autres moindres bâtimens.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

1380.

Ils sont obligés de se rendre & d'abandonner Chioggia.

Les Génois ne se laisserent point accabler par tant de pertes & de revers; au contraire ils s'armerent de courage pour lutter de nouveau contre la fortune. Ils équiperent une nouvelle flotte de trente huit galeres dont ils donnerent le commandement à Gaspar Spinola; & au milieu de leurs malheurs ils eurent la consolation de remporter plusieurs avantages contre leurs ennemis, ainsi qu'ils avoient toujours fait pendant que leurs troupes étoient bloquées & resserrées dans Chioggia. Leur flotte s'empara de Fergeste, place dont ils remirent le Patriarche d'Aquilée en possession; ils prirent aussi Justinopolis, qu'ils mirent au pillage, & qu'ils incendierent ensuite. La flotte Génoise fut encore augmentée par un renfort de quinze galeres envoyées sans Général, chaque Capitaine de galere devant les commander toutes à son tour jusqu'à la jonction avec la grande flotte (*b*). Elle se présenta alors de nouveau devant Venise, dans le dessein de faire quelque tentative sur cette place; mais elle trouva toutes les avenues du port & les côtes si bien fortifiées & garnies de défenseurs qu'elle fut obligée de renoncer à cette entreprise. Les Génois s'en dédommagerent par la prise & le pillage de Pola, d'Alba & d'autres places de l'Istrie qu'ils reduisirent en cendres; mais ils échouerent devant Parentio, par la résistance vigoureuse de ses habitans. C'est à quoi se bornerent leurs exploits dans cette expédition, la derniere de cette guerre, cette flotte ayant été rappellée à cause des nouveaux troubles domestiques qui s'éleverent à Gènes & dont il sera parlé plus bas (*c*).

Ils arment une nouvelle flotte & prennent plusieurs places aux Vénitiens.

Différentes tentatives des Génois.

Avantages remportés par eux sur les Vénitiens.

La même année 1380 le brave Général Pisani mourut à Venise, de regret, dit-on, de ce que dix galeres Génoises qu'il poursuivoit, lui étoient comme échappées des mains par la faute de son Lieutenant. Les Visconti essayerent encore de faire une diversion en faveur des Vénitiens, sans être rebutés par toutes les tentatives infructueuses qu'ils avoient faites jusqu'alors. Cette nouvelle irruption ne leur réussit pas mieux, & leurs troupes furent battues par les Génois & obligées de se retirer promptement de leur territoire, sans avoir rien fait. Peu de tems après, au moyen des intelligences qu'ils s'étoient ménagées dans Novi, place appartenante aux Génois, les Visconti s'emparerent de cette ville, qui leur fut livrée par un traître (*d*).

Les Visconti s'emparent de Novi.

(*a*) Barthélemi Fazzio.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 482. & seq.

(*c*) Hist. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 375.

(*d*) Ibidem.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Dans le même tems aussi, Emanuel, que l'Empereur Grec Calo-Jean son pere avoit associé à l'Empire ayant réuni ses forces à celles des Vénitiens ses alliés, vint mettre le siege devant Pera ou Galata. Les habitans se défendirent vigoureusement & envoyerent promptement demander du secours à Gênes, secours, qu'au milieu de la guerre onéreuse qu'ils avoient à soutenir contre les Vénitiens, les Génois ne tarderent pas à envoyer à Pera, sous la conduite de Nicolas Marco, Capitaine brave & expérimenté. Il obligea les assiegeans à lever le siege & remporta plusieurs avantages sur les Grecs, auxquels il causa beaucoup de dommages, & prit plusieurs bâtimens après un long & sanglant combat.

Les Génois font lever le siege de Pera.

Armement des Génois sans fruit.

1381.

Les troubles civils étant appaisés par la défaite des factieux, Isuard Guarco frere du Doge, fut envoyé dans le Golfe Adriatique avec une flotte de treize galeres qui fut encore grossie en chemin par huit autres; au bout de quelques jours il fut obligé de revenir pour protéger les côtes de Gênes, sur la nouvelle qu'il reçut que Carlo-Zeno fameux Amiral Vénitien, les ravageoit avec seize galeres. Se trouvant trop inférieur en nombre pour hasarder le combat les Vénitiens ne jugerent pas à propos d'attendre les Génois, & ne songerent qu'à les éviter, au moyen de quoi chaque flotte retourna dans son port sans avoir rien fait.

Telle fut la derniere expédition de cette guerre qui depuis quelque tems ne faisoit plus que languir de part & d'autre. Les deux peuples étoient las de tant de pertes & de victoires, non moins funestes que des défaites; leur haine reciproque, sinon tout à fait éteinte, au moins usée & fatiguée, commençoit à vouloir s'assoupir. Ils aspiroient tous les deux à la paix avec la même ardeur. L'année d'auparavant le Roi de Hongrie lui-même, quoique allié des Génois & partie intéressée & le Pape comme pere commun des deux Républiques, avoient fait quelques tentatives pour les y engager; ils n'avoient pu y reussir *(a)*; les Génois sur-tout, encore dans l'ivresse de leurs premiers succès, & éblouis par l'espoir orgueilleux qu'ils avoient conçu de devenir les maîtres de Venise & depuis aigris & irrités par leurs revers, s'étoient toujours constamment refusés à toutes les propositions qu'on leur avoit faites à ce sujet; enfin leurs malheurs les avoient détrompés; ils commençoient à sentir à leurs dépens que la paix la moins avantageuse est préférable à la plus belle victoire. Amédée ou Amé VII. Duc de Savoye, qui s'étoit entremis comme ami commun & donné bien des mouvemens pour accommoder leurs différends, les trouva enfin plus disposés à se prêter à ses vûes pacifiques, ils lui envoyerent avec empressement des Députés & consentirent à le prendre pour arbitre, leurs alliés en firent autant à leur exemple. Enfin par ses soins, le Duc de Savoye réussit au mois d'Août à conclurre la paix entre les Vénitiens d'une part; & les Génois, le Roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquilée, & François Carrare de l'autre aux conditions suivantes *(b)*.

Paix avec Venise; Conditions de cette paix.

I. Que le Roi de Hongrie ne donneroit retraite à aucuns Corsaires sur les côtes de la partie de la Dalmatie qu'il possédoit, & qu'il n'y feroit point faire

(a) Ub. Foglietta ibidem. Tom. I. Liv. V. p. 380—381. Anecd.

(b) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 484 & seq. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Vénitiennes p. 90. ann. 1381. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 185.

du sel; au moyen de quoi les Vénitiens lui paieroient tous les dix ans une rétribution de sept mille Ducats.

II. Qu'à l'égard du Patriarche d'Aquilée les choses resteroient sur le même pied où elles étoient avant la guerre.

III. Que les Génois & les Vénitiens garderoient toutes les prises qu'ils s'étoient faites mutuellement pendant la guerre à l'exception des prisonniers qui seroient rendu de bonne foi de part & d'autre.

IV. Que les Vénitiens feroient raser le château de l'Isle de Ténédos, & évacueroient entiérement cette Isle (*) & qu'elle n'appartiendroit à aucune des deux Républiques qui ne pourroit s'en mettre en possession à l'avenir ni y faire bâtir de citadelle; condition de l'exécution de laquelle les Florentins (qui avoient aussi interposé leurs bons offices à la réconciliation des deux Républiques & contribué à la paix) seroient garants, sous peine de deux cens mille florins d'or en cas de non exécution.

V. Qu'à l'avenir les deux peuples ne pourroient commercer au delà du Tanaïs: ce qui avoit été le sujet de quantité de querelles entre eux auxquelles on vouloit ôter tout lieu à l'avenir.

VI. Enfin que François Carrare, seigneur de Padoue, feroit démolir tous les forts qu'il avoit fait construire à l'embouchure des rivieres & marais voisins de Venise, & que les limites des deux Etats seroient reglées par le Duc de Savoye.

Les conditions de cette paix bien différente de celle que les Génois auroient pû obtenir, ou plutôt accorder aux vainqueurs deux ans auparavant, & qui causa pourtant une égale satisfaction aux deux peuples, furent remplies de bonne foi de part & d'autre, ainsi que par les autres parties contractantes, à l'exception de Carrare, qui fit une infraction au Traité peu de tems après: infraction dont il porta la peine, par la perte de ses Etats & de sa liberté. Il est vrai qu'il s'éleva encore quelques nuages de mésintelligence entre les Génois & les Vénitiens. Ce fut au sujet de la démolition du Château de Ténédos, que le Gouverneur Vénitien recula sous différens prétextes; ce qui pensa renverser en un moment l'ouvrage d'une paix si désirée, & faire recommencer la guerre entre les deux peuples. Les Génois croyant qu'ils étoient joués par les Vénitiens; les médiateurs se préparerent l'année suivante (1382) à tirer vengeance de cette infraction au Traité, & commencerent par faire saisir dans leur état quantité d'effets appartenans aux Florentins qui, comme on l'a vû, avoient été garants de l'observation de cet article du Traité (la démolition du château de Ténédos) & firent aussi arrêter tous les marchands Florentins qui y étoient pour leur commerce. Mais tous ces nuages furent bientôt dissipés par les soins que les Vénitiens eurent d'envoyer d'abord des Députés à Gènes pour faire leurs excuses du retardement de la démolition du chateau de Ténédos, dont ils rejetoient toute la faute sur le commandant de cette place, ainsi que pour donner aux Génois des assurances de l'envie qu'ils avoient de rem-

Nouveaux différends d'abord appaisés.

1382.

(*) D'autres historiens rapportent cet article du Traitré différemment & disent que la possession de Ténédos fut positivement adjugée aux Vénitiens; ce qui paroit en effet assez probable, vû qu'il est bien dit après qu'ils firent raser le Château en présence d'un Député Génois, mais non qu'ils évacuerent l'Isle. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. V. p. 381.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

plir avec exactitude toutes les clauses du dernier Traité ; pour les en convaincre, ils engagerent la République de Gênes à envoyer une personne affidée à Ténédos, pour être témoin de la démolition du château, qui fut en effet exécutée de bonne foi en présence de celui que les Génois envoyerent à Ténédos. Au moyen de cela convaincus de la droiture des intentions des Vénitiens ils n'eurent plus contre eux ni sujets de plainte, ni soupçons, la reconciliation des deux Républiques parut sincere, & la bonne intelligence s'étant rétablie solidement entre elles depuis ce moment, elle s'y maintint assez long-tems ; & elles n'eurent depuis de véritable guerre ensemble, qu'environ cinquante ans après, en 1431.

Démolition du Château de Ténédos.

La paix avec Venise rendit Gênes à elle-même, c'est-à-dire aux dissentions, à l'ambition de ses citoyens, & aux guerres civiles, plus funestes encore pour elle que cette guerre étrangere, & qui depuis sa conclusion déchirerent presque sans interruption son sein, pendant l'espace de près de quinze ans consécutifs, jusqu'au moment où cette République se donna à la France. Ce ne furent plus que Doges presqu'aussitôt dépossédés & supplantés, qu'élûs ; triste effet de l'humeur inconstante & volage du peuple Génois, qui par ses caprices, sa légéreté, son ingratitude & son trop de facilité à épouser les projets & l'ambition de ceux qui aspiroient à gouverner, méritoit réellement d'être malheureux & en proie aux troubles. A peine étoit-il gouverné cinq ou six ans par un Doge, souvent sage & moderé, qu'il s'étoit empressé d'élire, que dégoûté de son gouvernement, il n'aspiroit qu'à détruire lui-même son ouvrage, & montroit la même chaleur pour en élever un autre à sa place. Flatté par ses tyrans il les élevoit & les renversoit tour à tour.

Nouveaux Troubles civils à Gênes.

Mais il est à propos de remonter jusqu'à la révolution qui renversa en 1378 (*a*) le Doge Dominique Frégose de sa place. On a vû combien les artifices & les calomnies dont Antoine Adorne & Nicolas Guarco se servirent pour noircir cet homme vertueux dans l'esprit du peuple, firent d'impression sur ce peuple léger & crédule. Les ennemis du Doge ayant disposé tout suivant leurs desirs & préparé les esprits à un soulevement, firent courir le bruit que les Visconti & les Vénitiens, ayant pris Porto-Venere , s'approchoient déjà de Gênes ; bruit qui étoit absolument faux. Le peuple épouvanté prit les armes pour faire tête aux ennemis ; ceux dont il n'étoit que l'aveugle instrument, & qui ne lui avoient donné cette alarme que pour avoir un prétexte de lui faire prendre les armes, sçurent les tourner contre le Doge ; & celui-ci hors d'état de résister à une multitude furieuse & prévenue contre lui par les calomnies atroces de ses ennemis, fut obligé de ceder à leur fureur. Ils n'en vouloient pas seulement à sa place, ils en vouloient aussi à son honneur & à sa liberté : tout leur fut permis (*b*). On a déjà dit quel fut l'indigne traitement que l'ingratitude de ce peuple volage fit subir à ce citoyen infortuné, ainsi qu'à son frere Pierre Frégose, le conquérant de l'Isle de Chypre ; qui peu de tems après eut l'adresse de se sauver de sa prison en y enfermant le géolier à sa place. La faveur du peuple éleva sur le champ Antoine Adorne à la dignité de Doge ; mais non moins politique qu'ambitieux, Adorne s'appercevant que sa personne n'étoit pas aussi agréable aux principaux des populaires, que celle

Révolutions arrivées dans le Gouvernement de Gênes pendant la guerre avec Venise.

Déposition & emprisonnement du Doge Frégose.

Antoine Adorne élû Doge à la place de Frégose.

(*a*) Voyez ci-dessus ann. 1371. (*b*) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 464-465.

de Nicolas Guarco, le compagnon de ses projets, il sacrifia son ambition pour le moment, & abdiqua dès le même jour en sa faveur, au moyen de quoi Guarco fut solemnellement reconnu & élû pour Doge par le conseil général de la ville (*a*). Son premier soin fut cependant d'exiler la famille des Frégoses; injustice peut-être nécessaire & que la prudence, le desir de s'affermir dans sa place & d'assurer la tranquillité intérieure de Gênes, sembloient lui préscrire. D'ailleurs comme ses prédécesseurs qui s'étant tous élevés par des voies iniques & telles que l'ambition peut les suggérer, avoient gouverné sagement & avec modération, Guarco se comporta toujours de façon à n'offenser personne & s'appliqua même soigneusement à appaiser tous les troubles dans Gênes, & à y entretenir la bonne intelligence entre les deux factions. Dans ce dessein & voulant en même tems se concilier la bienveillance des Nobles il répartit également les dignités & les emplois entre eux & les populaires, entre les Guelfes & les Gibelins. Actif & vigilant pour les affaires du dehors, il vint à bout d'appaiser le soulevement des Marquis de Caretto, & de les engager à rendre à la République les places qu'ils lui avoient enlevées; il s'appliqua toujours de même à réprimer les efforts des ennemis de Gênes, entre autres des visconti dont les troupes furent toujours repoussées ou battues par son frere Isuard Guarco. A la tête du Gouvernement dans les tems les plus critiques & les plus difficiles, pendant une guerre onéreuse pour la République contre ses plus rédoutables ennemis, Guarco soutint toujours dignement le fardeau de cette guerre, la poussa toujours vigoureusement, & fut continuellement occupé à équiper des flottes, à lever des troupes, à presser & envoyer de nouveaux renforts contre les Vénitiens. Ne voulant donner aucun ombrage par sa conduite, ni paroître attirer à lui toute l'autorité, il ne faisoit rien sans l'avoir mis auparavant en déliberation dans le conseil. C'est ainsi qu'en 1380 étant question de faire un nouvel armement contre les Vénitiens, il assembla pour délibérer à ce sujet le conseil de la ville ou des Notables composé de 310 personnes, ainsi que du Magistrat; assemblée dans laquelle il fut résolu qu'on feroit un nouvel armement de quinze galeres (*b*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Il abdique le même jour en faveur de Nicolas Guarco.

Politique du Doge Guarco.

Vigilance & sagesse de Guarco.

Cependant la même année, vers la fin de cette guerre malheureuse dont les commencemens avoient été si brillans & si avantageux pour Gênes, au milieu des revers qui accabloient cette République, le Doge eut le chagrin de voir ses projets dérangés par les nouveaux troubles qui s'éléverent dans Gênes. Autrefois les factions les plus acharnées entre elles se reconcilioient pour combattre l'ennemi commun. Cet enthousiasme patriotique commençoit à s'user; l'ambition, passion cruelle, qui étouffe toutes les vertus morales & les sacrifie toutes à son idole, avoit pris le dessus & donnoit seule des conseils; les mécontens, les factieux choisissoient le moment où Gênes étoit embarassée au dehors, pour lui donner de nouveaux surcroits d'embarras, & troubler sa tranquillité au dedans. Ils ne savoient plus, comme auparavant, se prêter aux circonstances & sacrifier quand il le falloit leur ressentiment à leur patrie; au contraire ils profitoient des circonstances pour chercher à l'opprimer & à aggraver son triste état. Les vertus du Doge règnant ne pouvoient parvenir

Nouveaux troubles dans Gênes.

(*a*) Ibidem. Tom. I. Liv. V. p. 357. & suiv.
(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.*

à faire taire l'envie; ou plutôt sa place seule étoit l'objet éternel de cette envie cruelle, aux coups de laquelle celui qui l'occupoit se trouvoit toujours en butte. Guarco avoit supplanté son prédécesseur; il avoit naturellement sujet de craindre qu'on ne le supplantât à son tour par les mêmes voies. La conduite d'Antoine Adorne qui l'avoit aidé à devenir Doge, lui inspira de justes soupçons; il s'apperçut qu'il machinoit secrettement pour s'élever sur ses debris. Guarco avoit eu assez occasion de connoître l'esprit artificieux d'Adorne élevé malgré lui-même par ses intrigues & par sa politique, il craignoit & redoutoit le même sort que Frégose. Il se hâta donc de se délivrer d'un rival aussi rédoutable; il obligea Adorne à sortir de Gênes. Dans le même tems Pierre Frégose, Spinetta Spinola & autres mécontens exciterent un soulevement sur la côte du Levant. Louis Guarco, frere du Doge fut envoyé contre eux, mais sans succès, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour leur tenir tête. Comme le parti des mécontens se grossissoit tous les jours avec leurs forces, le Doge voyant le danger éminent dont Gênes étoit menacée, fut obligé (chose affreuse & inouie jusqu'alors pour Gênes, dont les troubles domestiques n'avoient point encore opéré une diversion favorable pour ses ennemis!) d'interrompre les opérations de cette campagne, & de rappeller la flotte destinée contre les Vénitiens, pour l'opposer aux mécontens, & appaiser le soulevement de la côte du Levant. Gaspar Spinola, Général de la flotte, ayant débarqué son monde à Chiavari, attaqua & força les mécontens malgré leur résistance, dans un bourg voisin où ils s'étoient retirés, en fit un grand carnage & mit le reste en fuite; tous ceux des habitans de cette côte, qui avoient eu part au soulevement, & qui furent pris les armes à la main, furent punis sévérement comme rebelles, les uns de mort & les autres par la prison. Au moyen de cette défaite & de cette punition exemplaire, les efforts des mécontens furent rendus inutiles, tout rentra dans l'ordre; & la guerre recommença avec vigueur comme auparavant (*a*).

Soulevement excité contre le Doge.

Les mécontens sont battus & dissipés.

Soulevement à Gênes contre le Doge Guarco.

A peine cet orage passager étoit-il dissipé, qu'il s'en éleva un autre d'autant plus dangereux pour le Doge que ce fut dans le sein de Gênes même. Non moins funeste peut-être à cette République que la guerre, la paix avec Venise laissoit, comme on vient de le dire, le champ libre aux troubles & aux dissentions domestiques; les factieux se donnerent de nouveau carriere. Le gouvernement pacifique de Guarco n'étoit pas de leur goût; ses grandes qualités, ses services ceux de ses freres, qui avoient utilement combattu pour la défense de la République, tant sur terre que sur mer, excitoient plutôt l'envie qu'ils ne parloient en sa faveur. En lui conciliant l'amitié & la reconnoissance d'une partie de ses concitoyens, il méritoit la jalousie des autres (*b*). Cependant son unique étude étoit d'entretenir la concorde entre les citoyens & de contenter tout le monde. Il avoit les plus grands égards pour la Noblesse, qu'il avoit admis au partage des charges & des emplois civils & militaires, ainsi qu'aux Gouvernemens des places & châteaux appartenans à la République. Mais en flattant les Nobles, en se conciliant leur bienveillance par quelque motif que ce pût être, en voulant tenir la balance égale entre eux & le peu-

(*a*) Ub. Foglietta ibid. p. 434. Hist. de Gênes p. 380.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 435 & seq.

ple, Guarco ne pouvoit manquer d'indiſpoſer ce dernier & de lui devenir ſuſpect. Ses ennemis ou plutôt ceux de ſon autorité, les envieux de ſon rang, tous populaires, interprétoient malignement ſa conduite pour augmenter les ſoupçons du peuple, exageroient & tâchoient enfin ainſi de le rendre de plus en plus odieux en peignant toutes ſes actions des plus noires couleurs (a). Antoine Adorne ci-devant le compagnon de ſes projets, & alors en exil où il avoit été envoyé par le Doge même ſur quelques ſoupçons trois ans auparavant, étoit, quoiqu'abſent, à la tête de ceux qui ne ceſſoient de décrier la conduite de Guarco, & qui aſpiroient à ſa place. L'ambitieux Adorne chef d'une famille puiſſante, ne cachoit point ſes vues ambitieuſes; ennemi déclaré de Guarco, il cabaloit ouvertement contre lui même de ſon exil, & employoit toutes ſortes de moyens, pour le ſupplanter. Le concurrent le plus redoutable du Doge après Adorne, étoit Léonard Montalto, jurisconſulte qu'on a vû ci-devant exilé de ſa patrie pour être entré dans un complot avec les Nobles. A de grandes qualités & à beaucoup de mérite, Montalto joignoit beaucoup d'ambition; Rival peut-être encore plus dangereux qu'Adorne avec tout ſon crédit, parce qu'il étoit caché & qu'il ſe ſervoit de voies détournées pour arriver à ſon but; Montalto s'inſinuoit peu-à-peu dans les eſprits par ſa politique adroite & ruſée, ſe concilioit l'eſtime & la faveur des gens de bien, & avançoit adroitement ſes affaires en tâchant de ſe rendre néceſſaire par tout, en feignant de ne reſpirer que l'amour de l'ordre & de la tranquillité, de ſervir de médiateur entre ſes rivaux & de porter les eſprits à la paix. C'eſt ainſi qu'il ſçut ſe frayer un chemin au rang où il vouloit monter, ainſi qu'on le verra ci-après. Suivons-le pas à pas dans les detours & replis tortueux de ſon ambition (b).

Sect. IV. Hiſtoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339, juſqu'en 1397.

Artifices des ennemis du Doge.

Politique adroite de Leonard Montalto.

Le prétexte dont les chefs des Plébéiens ſe ſervirent pour aigrir les eſprits & exciter hautement les murmures contre le Doge, fut l'établiſſement d'un nouveau Magiſtrat de juſtice ou juge criminel, qui avoit ſeul le pouvoir de connoître de tous les délits & de condamner les malfaiteurs ſans appel, même à la mort, ce que les ennemis de Guarco prétendoient être une atteinte manifeſte aux loix de la République & à la liberté des citoyens. En outre ils ſe plaignoient de ce que le Doge s'étoit donné une garde étrangere, „ ce „ qui étoit plus convenable, diſoient-ils, à un Prince ou à un Roi, qu'au „ premier Magiſtrat d'un Etat libre, qui avoit été élû par ſes égaux, & qui „ devoit plutôt être gardé par ſon innocence & chercher ſa ſûreté dans la „ bienveillance de ſes concitoyens (c)". Ils demandoient donc que ſa garde fut congediée & que le nouveau tribunal qu'il avoit établi, fut aboli. A ces ſujets de plaintes ſe joignoit encore le mécontentement du peuple occaſionné par les nouveaux impôts que Guarco avoit mis & qu'il étoit en effet obligé de mettre à cauſe des circonſtances de la guerre avec les Vénitiens: ce que ſes ennemis ſe gardoient bien de faire obſerver, ne relevaut que ce qui pouvoit paroître ſuſpect dans la conduite de Guarco & prenant toujours le côté le plus déſavorable.

Plaintes & murmures du peuple contre le Doge.

(a) Ibidem.

(b) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 486 & ſeq. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 282—288.

(c) Anecd. Gén. & Corſes p. 103. ann. 1383.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

Une de ces nouvelles impositions qui faisoient murmurer le peuple, étoit un droit d'entrée sur tous les bestiaux destinés à être exposés en vente. Une partie du petit peuple s'assembla tumultueusement, & demanda à grands cris la revocation de cet impôt. (*a*) Le Doge l'ayant refusée, cette populace furieuse, se croyant trop foible pour exciter un soulevement, sortit en foule de la ville pour se joindre avec les gens de la campagne & les habitans des vallées, que cet impôt mécontentoit également. Ceux qui resterent dans la ville, s'étant saisis des cloches des Eglises & des couvens appellerent ceux de la campagne à leurs secours. Fidéles à ce signal, ceux du dehors se précipiterent en foule dans la ville les armes à la main; & dans les premiers mouvemens de la fureur de cette multitude forcenée, terrible quand elle est une fois déchaînée, ils massacrerent un Officier de la garde du Doge & le juge criminel qui se trouverent malheureusement sous leurs mains. La populace de la ville prit les armes & se joignit à ces séditieux, criant par tout *vive le peuple & point d'impôts*, au moyen de quoi la ville fut en peu de tems en combustion (*b*).

Soulevement contre le Doge Guarco.

Assemblée des Populaires.

Ceux qui étoient affectionnés au Doge ou au bien public, & qui désiroient la tranquillité, se rassemblerent dans l'Eglise de St. Dominique au nombre d'environ deux mille; (*c*) Montalto s'y trouva avec quelques autres chefs des Plébéiens & suivant son plan se servit de toute son éloquence pour porter l'assemblée à des voies de conciliation. Après bien des contestations sur les demandes qu'il falloit faire au Doge, on convint unanimément de demander la suppression des impôts, l'abrogation des loix & magistratures de nouvelle institution, l'éloignement des Nobles, des charges & des dignités & que tous les magistrats & conseillers fussent tirés du corps du peuple. Quatre des principaux citoyens, à la tête desquels étoit Montalto, furent chargés d'aller porter ces demandes au Doge. Le peuple suivit bientôt ses députés, & s'élança en foule dans la cour du palais du Doge, pour appuyer ses demandes. Effrayé par ses cris tumultueux, le Doge fut obligé de céder à la nécessité, & lui accorda tout ce qu'il demandoit. En conséquence les tablettes où étoient inscrites les nouvelles loix, furent jetées par la fenêtre, & abandonnées à la fureur du peuple qui les mit aussi-tôt en pieces. La même nuit le Doge de l'avis d'un conseil de cent des premiers de la ville qu'il avoit assemblés chez lui, abrogea solemnellement toutes les nouvelles loix, supprima les impôts, ôta aux Nobles les emplois, dignités & gouvernemens dont ils étoient revêtus; enfin voulant flatter cette populace par sa modération il rappella les Fregoses & tous les exilés (*d*).

Le Doge accorde au peuple ses demandes.

Le Doge crut avoir par là appaisé le peuple; mais il ne le connoissoit pas; plus on lui donne & plus il veut avoir; quand le peuple a une fois pris les armes, il a de la peine à les mettre bas, & il est aussi aisé de soulever ces flots orageux, qu'il est difficile de les calmer. Pour y parvenir le conseil créa huit magistrats, tous populaires, sous le nom de *Provéditeurs*, quatre du corps

On crée huit Provéditeurs.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. L. V. p. 382 & suiv.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 487.

(*c*) Idem ibidem. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 186.

(*d*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 487. Hist. des Révol de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 187 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 384 & suiv.

corps des marchands, & quatre de celui des artisans. Corps qui commençoient déja à former dans la faction du peuple autant de factions différentes & particulieres. Montalto quoique du corps des notaires, ou jurisconsultes, trouva le secret de se faire passer pour artisan & de se faire mettre du nombre des quatre magistrats de ce dernier corps. Ils eurent tout pouvoir de faire cesser les troubles & rentrer toutes choses dans l'ordre. Mais ils eurent beau ordonner que chacun eût à mettre bas les armes & se retirer dans sa maison, & que les gens de la campagne sortissent de la ville; leurs ordres ne furent point écoutés, & ne servirent encore qu'à augmenter le tumulte. Les rues étoient pleines de gens armés, le peuple couroit çà & là confusément & sans savoir lui même ce qu'il vouloit; le désordre augmentoit de plus en plus, toute la ville étoit en alarme. Au milieu des cris réiterés de *vive le peuple*, on distinguoit aussi quantité de voix tumultueuses qui demandoient avec menaces Antoine Adorne pour Doge, ce qui déceloit assez manifestement quel étoit le ressort caché qui faisoit mouvoir cette machine dérangée. Le tumulte alloit toujours croissant, & seroit dégénéré en massacre, si les soins empressés de quelques bons citoyens n'étoient parvenus à calmer un peu la fureur du peuple.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Montalto se fait mettre du nombre.

Ces Magistrats ne peuvent appaiser le soulevement.

Le Doge, qui avoit été jusqu'alors tranquille spectateur de ce soulevement, voyant les esprits un peu appaisés, reprit courage, assembla le peuple dans la cour du Palais & voulut essayer, s'il ne viendroit pas à bout de le calmer entierement en lui parlant lui-même, & de reprendre auprès de lui son ancien crédit. Ce moyen lui réussit: il tint au peuple un discours si flatteur & si modéré, où il lui fit entendre qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit voulu, & qu'il étoit prêt à descendre de sa place si c'étoit son bon plaisir, que le peuple, caméleon toujours changeant s'appaisa tout à coup prit des sentimens favorables au Doge, & lui témoigna avec de grandes acclamations, qu'il ne vouloit point son abdication; qu'il étoit content puisque les impôts étoient & demeuroient supprimés, & les Nobles exclus du gouvernement & des charges (*a*).

Le Doge vint à bout de calmer le peuple.

Cependant Antoine Adorne, ayant appris le soulevement arrivé à Gênes & ce qui s'étoit fait en sa faveur, se hâta de quitter le lieu de son exil, & de revenir à Gênes par mer, se flattant que sa présence acheveroit l'ouvrage commencé, & porteroit le dernier coup à Guarco. Mais craignant que cette funeste présence ne reveillât les troubles, les Provéditeurs lui ordonnerent de se retirer sur le champ de la ville ce qu'il exécuta sans délais (*b*). Son absence précipitée produisit le même effet qu'on avoit craint de sa présence, & occasionna de nouvelles rumeurs. Comme il avoit une puissante faction & beaucoup de crédit, ses partisans le voyant soudain disparoître, firent courir le bruit, les uns qu'on l'avoit jeté dans la mer, d'autres que ses ennemis l'avoient fait assassiner; quelques-uns enfin qu'il étoit emprisonné; bruits méchans que la populace adoptoit avidement. Ses murmures dégénérerent bientôt en une sédition ouverte; les Partisans d'Adorne, au nombre de plus de mille, prirent les armes, protestant qu'ils ne les mettroient point bas qu'ils ne fussent instruits de son sort. Montalto qui commençoit à se rendre de plus en plus nécessaire & à jouer un grand rôle, s'empressa d'appaiser ce tumulte,

Adorne vient à Gênes & est obligé de se retirer.

Le peuple se souleve de nouveau en sa faveur.

(*a*) Ibidem. (*b*) Ibidem.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

assurant les séditieux qu'Adorne étoit sain & sauf à Savone, & qu'il seroit bientôt rendu à Gênes & à leurs désirs, à quoi il leur promit qu'il alloit travailler de toutes ses forces.

Adorne est rappellé à Gênes.

Adorne ayant été en effet rappellé par un décret plusieurs jours après, son retour fut fatal à Guarco, qui avoit eu le bonheur de se tirer avec adresse d'un premier mauvais pas, mais qui sentit avec douleur qu'il ne pourroit résister à l'orage qui s'élevoit contre lui. Il voulut prendre des précautions pour le détourner. Dans cette vue il fit entrer dans la ville quantité d'habitans de la campagne & des vallées, qui étoient dévoués à son parti, outre quatre cens hommes de milice étrangere; ces précautions hâterent sa perte. L'introduction de tant de gens armés dans la ville offensa la multitude qui, regardant ces précautions comme un effet de la méfiance du Doge à son égard, se souleva presque unanimement contre lui, & prit les armes à l'arrivée d'Adorne. Accompagné de Montalto & de Pierre Frégose, qui étoit revenu depuis peu de tems de son exil, Adorne se rendit dans l'Eglise de St. Syrus, où il délibéra ses partisans. Delà il marcha droit au palais du Doge suivi de trois mille hommes armés qui faisoient retentir l'air de cris, *vive le peuple! vive Antoine Adorne!* Le palais fut assiégé & fit quelque tems résistance, le Doge l'ayant muni & fortifié autant que le peu de tems qu'il avoit eû, le lui avoit permis. Le nombre des assiégeans grossissant de moment en moment, Guarco trop foible pour résister à tant d'ennemis, prit le parti de se refugier sans être apperçu dans la cathédrale, d'où il sortit incognito pour s'embarquer sur un petit bâtiment, abandonnant sa place, le gouvernement, son ingrate patrie & ses remuans concitoyens à qui vouloit leur commander (*a*). En plaignant le sort de Guarco, en rendant justice à ses vertus, & à ses grandes qualités, ainsi qu'à celle de la plupart de ses prédécesseurs, qui avoient été dépossédés comme lui, on ne peut s'empêcher de remarquer, que, comme ils avoient ordinairement déplacé leurs prédécesseurs par leur ambition & par leurs intrigues, ils méritoient d'être supplantés à leur tour, & ils devoient même naturellement s'y attendre.

Précautions inutiles que prend le Doge.

Le Doge Guarco est obligé de se retirer.

La retraite de Guarco laissa le champ libre à l'ambition de ses rivaux. Ils furent bientôt divisés par leurs intérêts & leurs projets particuliers. Montalto assembla les principaux des Plébéiens dans la salle d'élection qui étoit au premier étage du palais, & servoit ordinairement de demeure à l'Abbé du peuple pour y proceder à l'élection d'un Doge. Pendant ce tems-là Adorne s'étoit emparé avec ses partisans du haut du Palais, où il avoit été nommé Doge par leur cris tumultueux. Il s'étoit même déja installé sur le trône ou siége Ducal & avoit pris les ornemens ou attributs de cette dignité de l'aveu de Frégose avec les applaudissemens du peuple, au son de toutes les cloches de la ville. Montalto & son parti mépriserent toutes ces clameurs, & firent avertir plusieurs fois Adorne de venir dans la salle de l'élection, pour y proceder avec les autres d'une façon authentique & réguliere. Voyant qu'il ne tenoit aucun compte de leurs invitations, ils passerent outre & élurent pour Doge Frédéric Pagana. Au bruit de cette élection, Adorne, qui n'avoit pas cru qu'on

Dissentions des Chefs des factions & prétendans au Dogat.

Antoine Adorne élû Doge par ses partisans.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 489. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 191.

oseroit jeter les yeux sur un autre que lui, descendit furieux avec ses partisans, menaçant de tuer celui qui avoit l'audace d'être son competiteur (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Pagana étoit un homme doux & paisible; renonçant sur le champ à une dignité si dangereuse pour lui il se retira dans sa maison pour se soustraire à la fureur d'Adorne & de son parti. Autant en firent Montalto & ceux qui étoient assemblés avec lui, dont la retraite laissa Adorne entiérement maitre du palais. Cependant Montalto, qui étoit un homme de tête, ne perdit pas courage. Il se rendit le lendemain accompagné d'une troupe choisie de soixante hommes armés, tous citoyens braves & déterminés dans l'Eglise de St. Syrus, où il convoqua le conseil des principaux des populaires. Ils s'y rendirent en foule animés contre Adorne qui vouloit s'emparer du Dogat de sa propre autorité, & sans l'aveu du conseil. Désirant lui opposer un homme capable de lui tenir tète, ils élûrent Montalto lui-même, qui ne refusa point cette dignité; mais qui protesta qu'il ne l'acceptoit que pour appaiser les troubles de Gènes; & qu'il ne vouloit la garder que six mois. On fit part de cette élection à Adorne & il fut exhorté à céder de bon gré la place à un Doge élû légitimement & dans les regles. Par le conseil de ses amis, Adorne se désista sur le champ de ses prétentions avec une facilité qui étonna tous ceux qui connoissoient le génie ardent & intraitable de ce citoyen ambitieux: il se refusa même à la faveur de la multitude, qui tâcha vainement par ses cris de le retenir & de l'engager à se maintenir en possession de cette place. Adorne envoya tous les ornemens de la dignité de Doge à Montalto, qui par la retraite paisible de son redoutable compétiteur entra paisiblement en possession de sa dignité & fut reconnu solemnellement (*b*). Ainsi Adorne fut élû Doge pour la deuxieme fois, & pour la deuxieme fois il fut obligé de se démettre sur le champ de cette dignité, ce qui ne faisoit qu'irriter encore les désirs & l'ambition insatiable de ce Plébéien turbulent, qui, s'il céda cette fois avec tant de facilité, ne le fit point par amour du bien public & de la tranquillité; mais, ainsi qu'on le verra dans la suite, seulement dans le dessein d'attendre une occasion plus favorable, pour s'élever du contentement unanime de ses citoyens, au rang qui faisoit l'objet de tous ses désirs. Il le laissa encore échapper cette fois lui-même de ses mains par son trop de précipitation; mais son élévation ne fut reculée que pour un moment. Montalto donc fut élû, en dépit d'Adorne, de ses partisans & malgré le peuple lui-même; & ce qui est le plus glorieux pour Montalto, ses vertus & ses services, ses soins pour la tranquillité publique lui frayerent uniquement le chemin à la dignité de Doge. Son élection fut unanimément applaudie par toute la ville, & elle causa beaucoup de joie & de satisfaction aux gens de bien qui auguroient favorablement du gouvernement d'un tel Doge. Ses rares qualités mieux connues firent espérer que la tranquillité intérieure alloit être parfaitement rétablie. L'attente générale ne fut pas deçue. Bien différent de ses prédécesseurs, dont la modération avoit toujours été entremêlée de vengeance politique, Montalto commença son administration par rappeller Nicolas Guarco son prédécesseur &

Pagana élu Doge, abdique sur le champ.

Demarche courageuse de Montalto.

Léonard Montalto est élû Doge.

Adorne renonce à ses prétentions.

Modération & sagesse de Montalto.

(*a*) Ibidem.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 489—490. Anecd. Gén. & Corses p. 103. ann. 1383. Hist. de Gênes Tom. I. L. V. p. 389 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 191 & suiv.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

toute sa famille, & les autres exilés, dont même quelques-uns l'avoient particulierement offensé, il les reçut avec distinction & affabilité, & les traita toujours honorablement (*a*), conduite qui lui étoit un sûr garant qu'ils n'entreprendroient jamais rien contre son gouvernement.

Montalto ne tint point parole & ne se démit point de sa dignité au bout des six mois; mais l'amour & la confiance de Gênes pour lui, justifierent sa conduite; Gênes étoit heureuse sous un tel chef; sa retraite eut trop affligé ses concitoyens. Il fit quantité de sages réglemens pour la réformation des abus qui s'étoient introduits dans l'Etat, & pour l'amélioration du Gouvernement. Une mort prématurée vint interrompre le cours de ses desseins pour le bonheur de sa patrie. Il gouverna toujours avec sagesse, douceur & modération; un pareil gouvernement ne sauroit trop durer: que n'est-il éternel pour le bonheur des hommes? Malheureusement celui de Montalto dura trop peu & la mort vint trop tôt y mettre fin, ainsi qu'à la félicité passagere dont les Génois jouirent sous ses sages Loix (*b*). Il mourut au mois de Juin de l'année suivante; le troisieme jour d'une fiévre pestilentielle qui causoit alors beaucoup de ravages à Gênes; mais il eut au moins la consolation que peu de Doges avoient eûe, & que peu de ses successeurs eurent après lui, de mourir dans sa place. Tous les citoyens le pleurerent comme leur pere, & l'Etat lui fit faire des obséques magnifiques, où cent Jurisconsultes tinrent le premier rang comme les anciens confreres du défunt (*c*). Jamais Gênes n'avoit joui d'une tranquillité si parfaite que sous le gouvernement de Montalto, & jamais elle ne s'étoit trouvée si heureuse si l'on en excepte une espece de maladie ou fiévre contagieuse qui la désoloit alors, qui emportoit plus de neuf cens personnes toutes les semaines; & qui emporta enfin le Doge lui-même pour le malheur de Gênes.

1384. Mort du Doge Montalto; regrets des Génois.

La mort de Montalto ne causa aucuns troubles; Antoine Adorne n'ayant plus de concurrent monta sans difficulté au rang qui étoit depuis si long-tems l'objet de ses vœux: élévation bien plus flatteuse pour un bon citoyen, quand son élection est unanime, paisible, agréable à sa patrie, & que l'ambition est d'accord avec la probité, l'honneur le plus severe & le bien public. Le caractere d'Adorne ne promettoit pas un gouvernement fort tranquille aux Génois. Il étoit actif, courageux, hardi, entreprenant, capable des plus grandes choses & avide de gloire, qualités qu'il ternissoit par une ambition démésurée, beaucoup d'orgueil, de sévérité, de passion pour le despotisme, & une certaine dureté de caractere qui lui persuadoit que tout devoit fléchir devant lui. Aussi dur pour lui-même que pour les autres, il ménoit une vie sobre & austere, travailloit sans cesse, & étoit infatigable pour les affaires. Malgré tout cela Adorne ne put faire oublier Montalto; il n'avoit pas sa sagesse, sa modération, son affabilité, sa politique habile; il avoit des vues plus vastes, plus élevées pour la gloire de Gênes, mais peut-être moins rélatives à son bonheur & au bien public, dont l'ambitieux Adorne étoit moins occupé. Il sçut bien s'attirer la considération, mériter la confiance & l'estime, tant de

Caractere du Doge Adorne.

(*a*) Anecd. Gén. & Corse p. 103. ann. 1383.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Ub. Foglietta Ibid. p. 490. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 184. Anecd. Gén. & Corses p. 104. ann. 1384.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

plusieurs Princes & Etats voisins qui le choisirent souvent pour l'arbitre de leurs différends, que de ses propres concitoyens qui rendoient justice à ses grandes qualités, plus brillantes qu'aimables & utiles; mais jamais il ne put réussir à gagner l'amitié des Génois; c'est un talent particulier, donné à peu d'hommes, qui n'appartient qu'à la vertu simple, modeste & désintéressée & que possédoit souverainement le prédécesseur d'Adorne, il fut toujours regretté. Un témoignage non équivoque des sentimens que Montalto avoit inspirés, c'est qu'aussitôt qu'Adorne eut pris sa place, Guarco qui avoit été Doge avant Montalto, & qui en avoit été si honorablement traité, n'ayant pas les mêmes motifs de confiance dans la générosité & la façon de penser de son successeur, se hâta de sortir de Gênes pour chercher un azile ailleurs, & se mettre à l'abri des funestes effets de son inimitié. Guarco ne put cependant éviter de tomber dans les mains de ce dangereux ennemi, & il en reçut le traitement qu'il avoit attendu de lui. Ayant été arrêté en chemin dans les états du Marquis de Final, celui-ci pour gagner les bonnes graces du nouveau Doge, lui livra au commencement de l'année suivante (1385) son infortuné rival que le vindicatif Adorne fit enfermer dans le château de Lerice, & jeter dans un cachot affreux (*a*).

Le Doge fait enfermer Guarco dans le château de Lerice.

On aura remarqué avec surprise que depuis long-tems les nobles ne paroissoient plus guere sur la scene des révolutions de Gênes. C'est que le gouvernement & la dignité de Doge étoient comme en proie à l'ambition exclusive de quatre puissantes familles populaires, les Fregoses, les Adornes, les Montalto & les Guarco. Elevées sur les ruines de la noblesse & des factions des Guelfes & des Gibelins, elles étoient devenues aussi fatales au repos de la République & aussi dangereuses pour la liberté du peuple, par leurs dissentions, que l'avoient été les intrigues des nobles dont le peuple avoit eu en vue d'abaisser l'orgueil & la puissance, en les excluant totalement du gouvernement. Par la suite des tems, ces quatre familles plébéiennes s'étant illustrées par leurs emplois & par leur puissance, dédaignerent ce même corps du peuple dont elles étoient sorties & qui les avoit élevées & se haterent de se faire agréger au Corps des nobles (*b*) parmi lesquels elles tinrent depuis un des premiers rangs, & parmi lesquels on doit par conséquent les compter dès le moment qu'elles vinrent à bout de s'emparer des renes du gouvernement. Le peuple étoit donc opprimé par le peuple, & le peuple oppresseur parvenoit au rang de la noblesse pour recompense de son injuste domination.

Nous avons omis un événement arrivé au commencement du Dogat de Montalto qui n'ayant aucun rapport direct à l'histoire de Gênes peut également trouver place ici. Jacques de Lusignan, Sénéchal de Chypre qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut (*c*). Avoit été emmené à Gênes comme ôtage par les Génois, & enfermé dans la tour du Phare, où il avoit été détenu prisonnier jusqu'alors, étant venu à hériter du Royaume de Chypre par la mort de Pierre II. son neveu fut remis en liberté & complimenté par le Doge suivi des

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 401. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 194.

(*b*) En 1528.

(*c*) En 1375.

Sect IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Magiſtrats & du Sénat (*a*). Ce Prince fut traité magnifiquement pendant pluſieurs jours qui ne furent que feſtins, fêtes & rejouiſſances en ſon honneur. La République le renvoya dans ſes états avec toutes les marques de diſtinction poſſibles, & le fit reconduire à Nicoſie avec une eſcorte de dix galeres, qui furent équipées exprès, & dont le commandement fut donné à Nicolas Maruffo.

Les Génois reconduiſent Jacques de Luſignan dans ſes Etats.

Le Roi de Chypre cede Famagouſte.

On obſervera à la même occaſion que quelque tems auparavant le Doge Guarco avoit conclu un Traité avec le Roi Pierre II. par lequel ce Prince étoit convenu d'abandonner entiérement la poſſeſſion & ſouveraineté de Famagouſte aux Génois, & en outre de leur payer une penſion ou une eſpèce de tribut annuel (*b*).

1385.

Adorne délivre le Pape Urbain VI. aſſiegé dans Nocera.

Ce Pape vient à Gênes.

La premiere expédition, où le nouveau Doge Antoine Adorne, jaloux d'acquerir de la gloire, eut occaſion de ſe ſignaler, fut celle qu'il entreprit pour la délivrance du Pape Urbain VI. que Charles III (de Duras) Roi de Naples, tenoit aſſiegé dans Nozera. Dans l'embarras où le ſouverain Pontife ſe trouvoit, il s'adreſſa au Doge qui fut flatté de l'honneur d'arracher le Chef des Chrétiens des mains du Roi de Naples & charmé de trouver moyen d'employer au dehors les armes de Gênes. En conſéquence Adorne ſe hâta d'envoyer tout de ſuite dix galeres au ſecours du Pape ſous la conduite de Clément Fazzio. Par les ſoins & la vigilance de ce Général, ſecondé par les bons offices de la famille des Urſins il délivra le Pape & le tira des mains des aſſiegeans avec la plus grande partie de ſa Cour & des Cardinaux. Urbain arriva triomphant a Gênes, où de ſix cardinaux, complices du complot tramé contre ſa ſainteté & qu'il avoit emmenés avec lui pour les punir à ſon aiſe, il en fit jeter cinq tous vivans dans la mer couſus dans des ſacs & fit grace au ſixieme qui étoit Anglois, à la priére de quelques ſeigneurs Anglois qui ſe trouvoient alors à Gênes (*c*).

Adorne ſe brouille avec le Pape.

Adorne ſe brouilla bientôt avec le Pape qu'il avoit ſi eſſentiellement obligé, & auquel il reprocha vivement ſon ingratitude. L'ambition d'Adorne embraſſoit tout; il aſpiroit à tout ce qui pouvoit donner du relief & de la conſidération. Il commençoit alors à s'élever de nouveaux ſchiſmes dans l'Egliſe; le Pape, voulant les étouffer dès leur naiſſance, avoit nommé pluſieurs commiſſaires ou arbitres chargés de décider ces querelles de religion. Ce même Adorne qui gouvernoit Gênes en maître & aſpiroit à ſe faire un nom illuſtre par ſes expéditions militaires, envioit encore l'honneur d'être un des membres de ce college de Pacificateurs, où d'arbitres des querelles de Religion. Il en fit pluſieurs fois la demande au Pape & alla même juſqu'aux plus inſtantes priéres pour obtenir ce vain titre, capable de flatter ſon ambition. Cette faveur légere ne coutoit rien au Pape; Urbain ne voulut cependant pas l'accorder à ſon libérateur. Adorne choqué de ſes refus, lui témoigna aſſez ouvertement ſon mécontentement. Le Pape s'apperçut de la froideur du Doge & conce-

(*a*) Anecd. Gén. & Corſes p. 104. ann. 1384. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 391 & ſuiv.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. IX.

(*c*) Ub. Foglietta Gen. Hiſt. Lib. IX. p. 491. Hiſt. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 195. Anecd. Gen. & Corſis p. 104. ann. 1385. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 393 & ſuiv.

vant que ſa préſence commençoit à lui être à charge; il jugea qu'il étoit tems de l'en délivrer & de ſe retirer. Il partit enfin de Gênes à la fin de l'année 1386, après y avoir demeuré plus d'un an, & il s'embarqua pour Lucques. Avant que de partir, le Pape rembourſa aux Génois les fraix de l'expédition qu'ils avoient entrepriſe pour ſa délivrance; c'eſt-à-dire en vertu du ſuprême pouvoir qu'il avoit comme Chef de l'Egliſe, il diſpoſa libéralement en faveur de la République, de pluſieurs places du Domaine temporel des Evêchés, d'Albenga, de Noli & de Savone, qu'il démembra à cet effet, & qu'il abandonna en toute proprieté & ſouveraineté aux Génois pour leur tenir lieu d'argent: façon aſſez commode de payer ſes dettes. Dans le même tems la République augmenta encore ſon Domaine par l'acquiſition qu'elle fit du chateau de Lerma, qui lui fut vendu par les Doria. Le Doge, non moins ſoigneux d'étendre le territoire de la République que d'entreprendre des expéditions capables de lui faire honneur, fit encore en différens tems pluſieurs autres acquiſitions avantageuſes pour Gênes; il acheta en 1388. pluſieurs places, tant des Marquis de Caretto, de Saluces & de Claveſſane, que des Fieſques, des Grimaldi & d'autres nobles Génois; quelques-unes de ces places étoient ſituées dans la vallée d'Arocia, où Gênes en avoit déja pluſieurs autres de ſa dépendance. Il ſçut auſſi engager le Duc de Milan Jean Galeas, dont il étoit l'ami particulier, à rendre à la République la ville de Novi dont ſes prédéceſſeurs s'étoient emparés par ſurpriſe quelques années auparavant pendant le Dogat de Guarco & la derniere guerre avec les Vénitiens (a).

Sect. IV. Hiſtoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 juſqu'en 1397.

1386. Urbain part de Gênes.

Gênes fait différentes acquiſitions.

Après l'expédition faite en faveur du Pape Urbain, le Doge qui ne pouvoit demeurer oiſif en entreprit une autre en 1388 contre le Roi de Tunis, qui infeſtoit par les brigandages de ſes ſujets la navigation de la Méditerranée, & que l'on diſoit même avoir équipé une flotte pour ravager les côtes de Gênes. Adorne réſolut de prévenir ce Prince Africain, & de porter ſur ſes propres bords la déſolution & les ravages qu'il ſe propoſoit de répandre ſur ceux de la Ligurie. Dans ce deſſein Adorne réunit ſes forces avec celles de Mainfroi, comte de Clermont & Amiral de Sicile, & fit partir douze galeres, ſous le cammandement de Raphaël Adorne ſon frere, qui furent jointes ſur les côtes de Sicile par le Comte de Clermont avec huit galeres, dont trois armées à ſes dépens, & cinq Piſanes qu'il avoit priſes à ſa ſolde. Cette flotte fit voile vers l'Afrique & aborda à l'Iſle de Gerbe dont elle fit la conquête, après quelque réſiſtance de la part des habitans. Comme cette Iſle étoit plus à la convenance du comte à cauſe de ſa proximité de la Sicile, Adorne la lui céda en toute proprieté, moyennant une ſomme de trente ſix mille florins d'or que le Comte paya aux Génois, pour qu'ils ſe déſiſtaſſent de leur part de cette conquête. La flotte Génoiſe revint dans ſon port chargée d'or, & du butin immenſe qu'elle avoit fait dans le pillage de l'Iſle, but de preſque toutes les conquêtes.

Expédition des Génois contre le Roi de Tunis.

Le ſuccès & le profit de cette expédition donnerent l'envie aux Génois d'en tenter une ſeconde. Leur Doge toujours occupé de grandes choſes pour la gloire de Gênes & pour la ſienne, & qui connoiſſant le génie inconſtant, remuant & inquiet de ſes concitoyens, cherchoit ſans ceſſe à leur donner de l'occupation au dehors, pour qu'ils le laiſſaſſent dominer tranquillement dans

(a) Ub. Foglietta ibidem. 491 & ſeq. p. 494.

SECT. IV. *Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.*

Adorne entreprend une croisade contre les mores d'Afrique.

1389.

Il engage le Roi de France à y entrer.

Gènes, forma l'année suivante un projet bien plus considérable. Il entreprit une espèce de croisade contre les Maures d'Afrique, & résolut d'aller mettre le siege directement devant Tunis. Mais, comme il ne vouloit pas employer où risquer toutes les forces de la République dans cette expédition il chercha à s'assurer de puissans secours. Pour cet effet il envoya une députation à Charles VI. Roi de France pour engager ce Monarque à seconder ses grandes vues contre les ennemis du nom chrétien & à entrer dans cette sainte entreprise à l'exemple de ses glorieux Ancêtres; beaux prétextes ordinaires en pareil cas. Le Roi de France se laissa autant déterminer à y entrer par les louanges flatteuses d'Adorne, que par le motif même de la chose. En conséquence ce Prince fit faire quantité de préparatifs pour cette expédition. Le Duc de Bourbon, l'un des oncles du Roi, en fut nommé le Chef. Quantité de Seigneurs François s'empresserent de se ranger sous ses drapeaux. A leur exemple les Anglois animés dès lors par cette émulation & cette rivalité de gloire qui ont tant distingué & si souvent divisé depuis ces deux braves nations, & qui sont enfin dégénérées en une espèce d'Antipathie, de jalousie décidée & de haine invincible, s'empresserent aussi de prendre les armes pour un motif qui paroissoit alors si légitime & si glorieux. Cette émulation fut telle, que quoique les deux peuples fussent alors en guerre, les Anglois demanderent une tréve, qui leur fut accordée, afin de pouvoir prendre parti comme volontaires dans l'Armée Françoise (*a*). Ce n'étoit pas assez pour Adorne d'avoir l'honneur d'être l'instigateur & le principal mobile de cette grande entreprise, dont la gloire en cas de succès, devoit toute rejaillir sur lui; le Doge voulut encore partager celle de la réussite, & que les Génois eussent l'avantage d'y contribuer, & de soutenir dans cette occasion l'honneur que leurs armes s'étoient acquis tant de fois dans de pareilles expéditions. Il fit équiper quarante galeres & vingt bâtimens de transport, munis & pourvus abondamment de tout ce qui étoit nécessaire pour former un siege, & remplir ses grands desseins & ceux de ses alliés. Il en donna le commandement à Jean Centurione, surnommé Ultramarino soit à cause de ses exploits d'outremer, soit probablement parceque la politique & l'ambition de la famille noble des Centurione l'avoit engagée ou à se mettre au rang des populaires, ou à s'allier avec une famille populaire, pour pouvoir parvenir aux charges & aux emplois dont le peuple avoit totalement exclus les nobles.

Le Doge fait armement considérable.

D'ailleurs Centurione étoit allié aux Adornes. Mais il faut bien que le Doge eut dans cette occasion plus d'égards au bien public & à la capacité du sujet qu'il choisit pour commander la flotte qu'à tout autre motif particulier; Car ce fut le seul noble qu'il employât pendant tout le tems de son administration, observant scrupuleusement, autant par politique & pour plaire au peuple, que pour son propre intérêt, les loix & les ordonnances portées pour l'exclusion des Nobles de toutes les charges & dignités de la République; il fut si exact à ne leur donner aucun emploi civil ou militaire, qu'il ne nomma jamais que des populaires pour être du conseil de quinze assesseurs qui lui avoit été donné, ainsi qu'à ses prédécesseurs.

Politique d'Adorne envers les nobles & les peuple.

Pour

(*a*) Ub. Foglietta ibid. p. 492. Hist. de Gênes Tom. I. Liv. V. p. 395 & suiv.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Pour en revenir à la seconde expédition des Génois contre les Maures, son succès ne fut pas aussi heureux que celui de la premiere, ni aussi brillant que les confédérés s'en étoient flattés; mais ce ne fut point la faute d'Adorne, qui eut toujours l'honneur, indépendant du succès, d'avoir formé & conçu une grande entreprise, & d'en avoir été le principal moteur. Cependant elle ne laissa pas que d'être utile aux Chrétiens; ils en recueillirent quelques fruits, au moins momentanés; ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, dans le premier instant de la terreur que de semblables entreprises inspirent aux puissances Barbaresques, terreur qui se dissipe à mesure que les flottes chrétiennes s'éloignent de leurs côtes. Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qui se fit dans cette expédition. Les Confédérés las d'une guerre longue & onéreuse, sur un pays ingrat, montagneux & où les habitans du pays avoient tout l'avantage sur eux, tournerent toutes leurs forces contre la ville de Tunis, dont ils formerent le siege. Il fut très difficile & traîna long-tems en longueur, parceque le Roi de Tunis avoit partagé ses forces, dont la moitié étoit employée à défendre la ville & faisoit de fréquentes sorties tandis que l'autre tenoit encore la campagne & harceloit continuellement les assiegeans, au moyen de quoi ceux-ci furent aussi obligés de faire deux divisions de leurs troupes, pour pouvoir en même tems poursuivre le siege, tenir en respect les troupes du dehors, & n'être pas attaqués à la fois dans leurs retranchemens par devant & par derriere. Cependant, le Gouverneur de la ville, craignant l'événement du siege, demanda une conférence que le Duc de Bourbon Général de l'Armée Chrétienne lui accorda. Le Maure tenta vainement de séparer les intérêts de la France & de l'Angleterre, de ceux des Génois, de semer la Zizanie parmi les confédérés, & de détacher les deux premieres puissances de l'alliance de Gênes, prétendant qu'elles n'avoient aucun sujet particulier de se plaindre des Maures qui ne les avoient point offensées & n'avoient causé aucun dommage à leurs sujets. Le Duc de Bourbon sentit tout l'artifice de ses discours auxquels il repliqua avec chaleur. Toujours fidéle aux alliés de la France, il persista à demander pour eux une satisfaction convenable aux dommages qu'ils avoient reçus. Le Gouverneur voyant que toutes ses ruses étoient inutiles, se contenta de demander un accommodement. L'armée chrétienne fatiguée d'un si long siege n'espéroit guere de se voir sitôt maitresse de la ville; elle étoit d'ailleurs presqu'à la veille de manquer de vivres, & n'aspiroit pas moins que les Maures à la conclusion de la guerre. Dans cette conjoncture il n'eût pas été prudent de les pousser au desespoir en leur tenant rigueur; le Duc de Bourbon jugea qu'il devoit profiter de leurs dispositions favorables pour sauver l'honneur des confédérés, & faire un arrangement avantageux pour eux. C'est pourquoi il s'empressa d'accorder la paix aux sarrasins, aux conditions suivantes, qu'ils accepterent (*a*); „ sçavoir que „ les Sarrasins sujets du Roi de Tunis s'abstiendroient à l'avenir de faire aucunes courses ni aucuns ravages sur les mers & côtes de la Provence, de l'état de Gênes, & généralement de l'Italie, ainsi que de toutes les Isles de la „ Méditerranée, & qu'ils ne passeroient pas les bornes de l'Afrique; qu'ils

Seconde expédition, contre le Roi de Tunis.

Siege de Tunis par les Confederés.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. IX. p. 492-494. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 395-400.

„ rendroient & mettroient en liberté tous les prisonniers & esclaves chrétiens „ qu'ils avoient en leur pouvoir; qu'ils payeroient sur le champ dix mille „ écus d'or pour les fraix de la guerre & pour dédommagement des courses „ & des prises faites sur les Chrétiens"; conditions assez favorables pour eux, eu égard aux circonstances où ils étoient réduits; & que les Sarrasins remplirent avec exactitude, au moins tant que l'Armée Chrétienne fut sur les côtes de l'Afrique.

Conspirations diverses contre le Doge Antoine Adorne.

Quoiqu'Adorne se donnât beaucoup de mouvemens & de soins pour illustrer sa patrie, & pour faire respecter ses armes au dehors, quoiqu'il jouit lui-même de la plus grande réputation chez l'étranger, sa personne & son gouvernement n'étoient pas aimés dans Gênes. Dans l'intervalle de toutes ces expéditions ses ennemis firent plusieurs efforts pour le renverser de sa place. Ses services, & ses talens ne furent pas plus heureux que ceux de la plus part de ses prédécesseurs; ses grandes qualités, ses vertus militaires & politiques n'eurent pas l'avantage de desarmer l'envie, de le mettre à l'abri de ses coups & de fixer l'inconstance des turbulens Génois. Dès l'année 1387 il s'étoit formé contre lui une conjuration, à la tête de laquelle étoient trois nobles de la maison Justiniani. Cette conspiration ayant été découverte, les chefs prirent la suite & abandonnerent leurs complices au ressentiment du Doge, parmi lesquels il y avoit des nobles, des populaires & des citoyens obscurs Vulgaire ignoble, vil instrument & toujours la Dupe des projets des grands.

On a vu qu'Adorne aimoit sur-tout à se venger, & à affermir son autorité par des coups de Despotisme. Il fit arrêter & mettre à la torture quelques-uns de ceux qui furent soupçonnés, pour leurs arracher l'aveu de leurs complots & de leurs complices. La forte complexion des coupables (qui rend souvent inutile à l'égard des criminels, ou pour mieux dire des accusés, l'usage abusif de la question, & ne fait succomber que les foibles & timides), les sauva de la mort inévitable que leur préparoit le courroux d'Adorne, au cas qu'ils eussent avoué le crime dont il les soupçonnoit; ils en furent quittes pour le bannissement & pour une amende considérable (*a*). Ce mauvais succès ne déconcerta ni ne rebuta pas les mécontens. Pendant que le Doge, l'objet de leur haine & de leurs complots, étoit occupé de son expédition contre les Maures, ses ennemis prirent ce tems pour digerer & tramer sourdement contre lui une autre conspiration, qui n'éclata qu'en 1390. lorsqu'elle fut parvenue à sa maturité. Pierre Frégose étoit à la tête de cette nouvelle entreprise contre Adorne, plus dangereuse, mieux tissue & mieux conduite que la premiere, & qui quoique éventée & déconcertée par la vigilance d'Adorne remplit pourtant indirectement son but. Car elle détermina le Doge à prendre le parti singulier de se retirer secrettement de Gênes & d'abandonner sa place & son pouvoir à l'ambition du premier occupant; parti que le dégoût soudain qu'il conçut pour une place, si pénible, si onéreuse, si enviée, si remplie d'écueils & peut-être un éclair de philosophie ou de raison, un moment de caprice lui inspirerent, dans le tems même que, triomphant par la découverte de cette conjuration, & par la prise des principaux des conju-

Nouvelle conjuration contre Adorne.

Adorne prend le parti de se retirer.

(*a*) Ub. Foglietta, ibid. p. 491-495. Hist. des Révol. de Gênes; Tom. I. Liv. II. p. 196 & suiv. Anecd. Gén. & Corses p. 105 ann. 1390.

rés dont il étoit en son pouvoir de se défaire, tout sembloit devoir affermir plus que jamais son autorité. Adorne n'avoit plus rien à redouter. Il tenoit entre ses mains Pierre Frégose, le chef de la conjuration; il étoit délivré des plus dangereux de ses complices; la plupart des principaux de la ville s'étoient dérobés par la suite à son ressentiment. Adorne maître des jours de son ennemi, auroit pû suivant la politique barbare de ses pareils & de sa place, suivant même les droits cruels du souverain pouvoir en telles circonstances, tremper impunément ses mains dans le sang de Frégose, en faire un exemple éclatant & assurer sa puissance aux dépens de la vie d'un concurrent redoutable. Adorne ne put se resoudre à prendre ce parti; ou ne sauroit donner trop d'éloges à sa modération, sincere ou affectée, mais toujours bien rare assurément dans celui qui peut tout faire impunément. Il ne vit dans Frégose qu'un citoyen ambitieux comme lui, & son égal qui vouloit s'élever à sa place, comme il avoit fait autrefois lui-même pour supplanter d'autres Doges; & par un sage retour sur lui-même, son ambition lui fit voir avec des yeux d'indulgence & même excuser intérieurement celle de son rival. Pour ne point se compromettre il prit un milieu bien inattendu & bien extraordinaire de sa part. Il feignit de vouloir prendre l'air dans ses jardins situés hors de la ville, sortit par la porte de St. Thomas & s'embarqua secrettement sur une galere que son ami Conrard Doria lui avoit fait équiper (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Retraite secrette & précipitée du Doge Adorne.

Tandis que le Doge laissoit en partant la vie, la liberté & même sa dignité, s'il pouvoit s'en emparer, à son plus grand ennemi Pierre Frégose, il eut soin d'emmener avec lui Antoine Justiniani, surnommé Luago, de peur que ce citoyen qui lui faisoit ombrage par sa faveur, son opulence & son credit, ne fut nommé pour le remplacer. Comme les Justiniani avoient ci devant conspiré contre lui, Adorne vouloit empêcher le chef de cette famille de parvenir au Dogat. Il étoit moins jaloux de Frégose que de Justiniani; il redoutoit peu le premier connoissant les dispositions des Génois, il ne craignoit pas qu'ils le choisissent pour Doge; dès qu'il y en eut un d'élu, il se hâta de relâcher Justiniani & de le renvoyer à Gênes.

Sa politique jalouse.

On pourroit donc croire & la suite le confirme qu'Adorne, n'abandonnant sa place que pour un tems, pour ceder aux circonstances & à l'envie & avec l'espoir d'y remonter, craignit de trouver dans Justiniani un concurrent dangereux, qu'il lui seroit difficile d'obliger à lui rendre le Dogat. Si tel étoit son dessein, c'étoit prendre ses précautions de loin; c'est peut-être aussi, de notre part, vouloir, à l'exemple de Tacite, pénétrer avec trop de rafinement dans le replis de l'esprit humain, & supposer mal à propos bien de la politique où il n'y en a pas. Disons quelque chose de moins recherché & de plus vraisemblable sur la conduite d'Adorne. L'envie seule, cette passion basse qui tache & insecte souvent les plus grandes qualités & les plus belles actions fut sans doute le motif de la précaution singuliere d'Adorne à l'égard de Justiniani. Quant à la retraite & à l'abdication volontaire & momentanée du Doge, voici ce qu'on en peut raisonnablement présumer. Tous les momens qu'Antoine Adorne, homme infatigable au travail pouvoit dérober aux soins de sa place & aux affaires de l'état & du gouvernement de la République, il les donnoit à

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 401.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

l'étude des Belles-Lettres (*a*). Il se peut bien que cette étude, une certaine façon de penser Philosophique qu'elle inspire à la longue & beaucoup de réflexions faites, dans ces momens critiques où l'homme est comme accablé du poids de sa propre existence & de tout ce qui l'entoure sur les inconvéniens de la grandeur, les abus de la vanité, l'instabilité des choses humaines, & enfin sur l'inconstance d'un peuple toujours remuant, dont il avoit été jadis l'Idole & dont il pouvoit devenir la victime, suggererent à Antoine Adorne la résolution inattendue qu'il prit & qu'il exécuta. Au reste on ne s'est étendu si long-tems ici à son sujet que parceque cet homme fameux, l'un des plus illustres Génois de son siecle, dont le Génie ardent, ambitieux, élevé & turbulent bouleversa plusieurs fois le gouvernement de sa patrie & qui a joué jusqu'ici, & jouera encore par la suite le plus grand rôle dans son histoire, mérite bien d'être particuliérement connu: ce fut lui ainsi qu'on le verra ci-après qui soumit (*b*) pour la premiere fois Gênes à la domination de la France; époque mémorable dans l'histoire de cette République & source funeste pour elle d'une infinité de maux.

Troubles & étonnement à Gênes au sujet de l'évasion d'Adorne.

L'évasion secrette d'Adorne, sa retraite précipitée, la conduite extraordinaire de cet homme, connu pour si audacieux & si ferme, firent plus contre lui que les complots de ses ennemis. Gênes n'étoit point accoutumée à voir un Doge renoncer si facilement & sans combats à un rang qui avoit été de tout tems l'objet de son ambition & où il étoit plus que jamais le maître de faire la loi à ses rivaux. Cette énigme inexplicable jeta toute la ville dans le plus grand étonnement tout le monde prit les armes; les citoyens couroient çà & là égarés & sans savoir eux-mêmes ce qu'ils vouloient ou ce qu'ils devoient faire (*c*). Il n'y eut cependant aucun tumulte. Quand on fut revenu de cette premiere surprise on songea à donner un successeur à Adorne. Pierre Frégose, celui qui avoit fait la conquête de l'Isle de Chypre, qui avoit été à la tête de la derniere conspiration contre Adorne, & par conséquent comme le moteur de sa retraite étoit regardé comme le seul prétendant au Dogat & celui qui devoit réunir toutes les voix en sa faveur sans même avoir de concurrens; cependant il ne retira aucuns fruits de l'abdication de son ennemi & n'eut aucune part à une élection, où il avoit sans doute beaucoup de droits par son mérite, ses talens militaires & ses services. On faisoit beaucoup de cas de sa personne & de ses vertus guerrieres; mais ce n'étoit pas assez au gré des Génois; Frégose n'avoit aucune des vertus civiles, si nécessaires pour concilier les esprits des citoyens & pour remplir la place du Chef de la République, sur-tout dans des tems aussi difficiles. On rédoutoit son caractére inquiet, remuant, dur, hautain; on craignoit qu'il n'achevât d'aigrir les esprits & qu'il n'excitât de nouveaux troubles en s'attirant d'abord à dos un monde d'ennemis & de mécontens, ainsi qu'Adorne on l'estimoit plus qu'on ne l'aimoit. Par un effet de la justice du peuple dans cette occasion, sa faveur, sa reconnoissance, son estime pour Pierre Frégose, tous ces droits réjaillirent sur une personne de sa famille & se réunirent en faveur de son

(*a*) Ub. Foglietta, ibid. p. 494 & seq.
(*b*) En 1396.
(*c*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 401 & suiv.

neveu, du fils de son vertueux frere, Dominique Frégose, dont le nom étoit toujours cher aux Génois. Ce nom fit tout pour Jacques Frégose qui fut élû Doge d'un consentement unanime (*a*) chose assez rare alors à Gènes, cette élection se fit sans aucuns troubles, tout se passa dans l'ordre, tout fut aussi tranquille qu'auparavant, & le nouveau Doge entra paisiblement en possession de sa dignité, qu'il exerçât de façon à promettre à Gènes un gouvernement assez heureux; moins à la vérité par ses grandes qualités, que par son caractére doux & pacifique. Jacques Frégose étoit un honnête homme, un citoyen sans ambition, ennemi des dissentions; mais un peu foible & timide & plutôt exempt de vices que doué de vertus.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Jacques Frégose élu Doge.

1391.

Adorne se répent d'avoir abdiqué.

La tranquillité de Gênes & du nouveau Doge fut bientôt troublée par Antoine Adorne, qui s'étoit promis de ne pas laisser jouir paisiblement son successeur d'une dignité qu'il avoit lui-même volontairement abandonnée. Cet homme, réellement extraordinaire en tout, toujours inconstant, inconséquent, inégal, jusques dans ses vertus & dans ses vices; tantôt modéré, clément, humain, & tantôt hautain, cruel & vindicatif; tantôt las & rassassié & tantôt avide, alteré de grandeurs, mais toujours ambitieux à l'excès, soit de gloire ou d'honneurs en y montant comme en y renonçant, n'eût pas plutôt quitté Gênes qu'il se repentit d'une démarche aussi légere & aussi précipitée. L'ambition étoit plus forte chez lui que la philosophie; celle-ci l'avoit emporté un instant sur l'autre. La passion plus naturelle dans le cœur d'Adorne, reprit bientôt ses droits sur lui pour y renaître avec plus de force que jamais. Peut-être Adorne avoit-il envisagé un instant la gloire qu'il y a à se vaincre soi-même, & à renoncer volontairement au souverain pouvoir, c'est-à-dire à ce qui est le plus capable de flatter l'orgueil des hommes & d'exciter leurs desirs; mais si ce noble prestige cet aspect si attrayant pour un cœur magnanime, avoit pû faire illusion un moment à l'ambitieux Adorne, il revint bientôt à lui-même & à son caractére; la gloire philosophique lui sembla trop vaine, trop frivole, trop peu propre à flatter un cœur comme le sien. Sa retraite & son abdication volontaire n'avoient été que l'ouvrage de sa précipitation, d'un instant de caprice, de mauvaise humeur, & de ces dégoûts passagers que la possession de la puissance suprême donnent souvent à ceux qui en sont revêtus. Adorne n'avoit pas réfléchi mûrement sur ce qu'il faisoit; il ne se connoissoit pas lui-même ni ses propres forces; il n'étoit pas entiérement détrompé du faux éclat des grandeurs, qu'il ne quittoit que pour les regretter & y aspirer de nouveau avec la plus vive ardeur. Peu de gens sont capables d'un véritable mépris du rang suprême; cette vertu que les ambitieux traitent de romanesque, demande une résolution ferme & permanente, une volonté pleine & déterminée & un renoncement parfait. En vain quelques souverains l'ont affectée. Ç'à presque toujours été de mauvaise grace & non sans repentir. Adorne avoit réellement plus fait qu'il ne pouvoit faire. Il avoit un successeur. Sa vue exalta ses regrets, son ambition, sa jalousie, sa haine même: car il ne pouvoit que haïr celui qu'il voyoit à sa place.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 495. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 402.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

De Savone où il s'étoit retiré, il revint à Seſto, ſur la même galere ſur laquelle il en étoit parti, Adorne fit demander la permiſſion de rentrer dans Gênes, promettant d'y vivre comme les autres, en citoyen paiſible & ſoumis au gouvernement. C'étoit beaucoup plus promettre qu'il ne pouvoit & ne vouloit tenir; mais Adorne comptoit ſur-tout ſur un refus, & étoit bien aiſe de ſe ménager un prétexte pour pouvoir prendre les armes contre le Doge, & entrer dans Gênes les armes à la main. Il ne ſe trompa point dans ſon attente. Le retour d'un citoyen ſi puiſſant & ſi dangereux effraya le Doge, homme naturellement ombrageux parce qu'il étoit timide; & de l'avis de ſon conſeil & de ſes amis parmi leſquels il y eut des grands débats à ce ſujet, Frégoſe ne crut pas de la ſaine politique & de la prudence d'accorder à Adorne la permiſſion qu'il demandoit; il n'eut pas même l'attention d'adoucir ce refus. Adorne, violent emporté, & entreprenant comme il étoit, reſſentit vivement cet outrage auquel il s'étoit attendu. Il avoit d'autant plus de raiſon en apparence d'être irrité contre Frégoſe, qu'au fond il n'avoit rien fait par où il mérita d'être banni de Gênes. Il retourna promptement ſur ſes pas, raſſembla dans les environs une troupe de huit cens hommes armés, à la tête deſquels il marcha droit à Gênes, & vint camper ſur le rivage de St. Pierre d'Arena. Il y demeura tranquillement pendant quelques jours, tant pour braver le Doge, que pour voir quel parti il prendroit, & ſi ſa préſence n'exciteroit point dans Gênes quelque révolution en ſa faveur. Frégoſe ſoit nonchalance ou puſillanimité, ſoit peut-être indifférence, ne fit aucuns mouvemens pour éloigner de la ville un concurrent auſſi dangereux. Il reſta auſſi tranquille & auſſi inactif que ſon ennemi l'étoit dans ſon poſte. Le Doge n'étoit pas un homme bien redoutable pour Adorne, & avec qui il fallût prendre beaucoup de meſures. Lorſqu'il vit que perſonne ne remuoit dans Gênes, Adorne crut devoir profiter de la terreur qu'il avoit inſpirée, de la foibleſſe que Frégoſe témoignoit & de l'état d'engourdiſſement & d'inertie ſtupide, où il paroiſſoit plongé, pour cet effet s'étant abouché avec ſes amis & les ayant prévenus de ſon deſſein prit le parti d'entrer hardiment dans Gênes à la tête de ſon monde, ſans qu'il trouvât la moindre réſiſtance & qu'il ſe préſentât perſonne pour le repouſſer ou pour lui défendre l'entrée de la ville.

Le Doge lui refuſe la permiſſion de rentrer dans Gênes.

Adorne raſſemble des troupes & entre dans Gênes ſans réſiſtance.

Le Doge aſſez vertueux pour un ſimple particulier étoit un foible magiſtrat, plus fait pour la retraite & pour l'étude que pour la dignité dont il étoit revêtu; c'étoit un homme ami de la paix & de ſa propre tranquillité qu'il préféroit à tout, même à ſa place & à ſa grandeur; haïſſant par principes & par caractere les querelles & les combats, il aimoit & cultivoit avec ſuccès les belles lettres, qui lui inſpiroient probablement cette indolence extrême, cette indifférence totale pour la grandeur & ce peu de ſoins & de peines qu'il prenoit pour ſa conſervation; en même tems que par un effet aſſez ordinaire des lettres ſur les nourriſſons des muſes, elles ne lui donnoient pas des ſentimens fort guerriers. Non-ſeulement Frégoſe ne daigna faire aucun pas pour défendre ſa place & faire tête à ſon rival; mais même il remercia & congédia un ſecours que les Marquis de Caretto lui avoient envoyé & qui étoit déja arrivé à St. Pierre d'Arena. Peut-être ne doit-on conſidérer Jacques Frégoſe que comme un Philoſophe, un vrai ſage, un bon citoyen, qui ne voulut pas être cauſe d'une guerre civile & que ſes citoyens répandiſſent leur ſang pour

Caractere du Doge Jacques Frégoſe.

lui. Quoiqu'il en ſoit de ſes motifs, les hiſtoriens toujours plus portés, comme le vulgaire à rendre hommage aux crimes heureux, aux actions frappantes & brillantes, à l'extérieur ou aux exploits ſanglants, qu'aux vertus modeſtes, timides & ſans éclat; à ſe ranger du côté de ceux que la fortune favoriſe & à ternir la gloire de ceux qu'elle abandonne ou trahit, n'ont pas manqué de jeter beaucoup d'opprobre & de ridicule ſur la conduite de Jacques Frégoſe, & de le taxer ouvertement de lâcheté & de ſtupidité.

Sect. IV. Hiſtoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 juſqu'en 1397.

Adorne s'empare du Palais et Chaſſe le Doge.

Le lendemain de l'entrée d'Adorne dans Gênes, il marcha droit au palais, ſuivi d'un cortége nombreux; il avoit eu ſoin de faire dire auparavant au Doge qu'il eût à le remettre en ſa poſſeſſion. Adorne y étant entré s'empara du ſceptre & du trône Ducal & fut reconnu & ſalué Doge par ceux qui l'accompagnoient (*). On prétend qu'Adorne pouſſa la politeſſe, ou plutôt l'outrage & le mépris, juſqu'à retenir à diner celui qu'il chaſſoit, en aſſaiſonnant ſa politeſſe outrageante pour Frégoſe de ces paroles ironiques: *Vous avez fait préparer ce diner pour vous; il eſt juſte que vous en preniez votre part: vous dinerez avec moi, & ce ſoir vous vous en retournerez chez vous de bonne heure pour avoir le tems d'y donner vos ordres* (a). Quelqu'humiliant que fut le rôle que Jacques Frégoſe jouoit dans cette occaſion, il eut le courage de le ſoutenir juſqu'au bout; & il but en quelque façon le calice de l'amertume & de l'opprobre juſqu'à la lie; il ne lui échappa ni plainte ni murmure; il ſe ſoumit à tout ce que ſon ſort avoit d'accablant; & rien ne put l'obliger à ſe départir un ſeul inſtant de ſon eſpece d'inſenſibilité Stoïque. Après le diner Adorne le fit reconduire & accompagner civilement juſques chez lui. Il ſe remit ainſi lui-même en poſſeſſion par ſa hardieſſe & par la foibleſſe de ſon rival de la dignité qu'il avoit ſi légérement quittée; c'eſt ce qui peut faire préſumer qu'il n'avoit pas emmené avec lui Juſtiniani ſans deſſein. Il eſt à croire qu'il ne l'auroit pas dépoſſédé auſſi aiſément qu'il déplaça Frégoſe.

Adorne Doge pour la quatrieme fois.

1391. Murmures des Genois contre Adorne.

Cette nouvelle élection d'Adorne, reſſembloit à une uſurpation; auſſi ne fut-elle pas unanimément reconnue; elle fit bien des mécontens & elle donna matiere à des nouveaux troubles. Adorne n'étoit plus bien dans l'eſprit du peuple; ſes ennemis faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour noircir ſes actions, & l'accuſoient de prétendre ouvertement au deſpotiſme, & de vouloir gouverner Gènes en Tyran plutôt que comme le premier magiſtrat d'un peuple libre. Malheureuſement on n'étoit que trop diſpoſé à croire ces propos, inſinuations malignes: ſa conduite impérieuſe & hautaine, ne donnoit que trop de priſe aux reproches & aux imputations les plus graves. Ils l'accuſoient hautement d'être la cauſe de la défection de Savone ayant de ſa propre autorité & ſans conſulter ſon conſeil ni le Sénat, accordé du ſecours à ceux de Seguo contre ceux de Savone avec qui ils étoient en guerre; ce qui avoit porté ces der-

Révolte de Savone.

(a) Ub. Foglietta Lib. IX. pag. 496. p 199. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Anecd. Gén. & Corſes p. 106. ann. 1391. Tom. I. L. V. p. 403—404. Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II.

(*) C'eſt bien là réellement le cas du compliment, que quelques voyageurs ont rapporté, quoique ſans fondement, que l'on eſt aujourd'hui dans l'uſage à Gênes de faire au Doge lorſqu'il ſort de charge; *Votre Serenité à fait ſon tems; que votre Seigneurie s'en retourne dans ſa maiſon.*

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

niers à la révolte, les murmures augmentoient de jour en jour, ainsi que le mécontentement du peuple. Ses plaintes vinrent aux oreilles du Doge qui voulant y mettre fin, & imposer silence à ses ennemis par un coup d'autorité frappant, fit arrêter & punir de mort deux citoyens du corps des Populaires, qui avoient parlé trop librement contre son gouvernement; en même tems il fit enfermer dans le Château de Novi, Pierre Frégose dont il craignoit les complots & l'inimitié. Adorne, aigri par les murmures & la haine de ses concitoyens, devint ombrageux, vindicatif & cruel. Depuis son rétablissement il parut se gouverner par des maximes absolument tyranniques. Ne pouvant réussir à se faire aimer des Génois, il voulut s'en faire craindre & il s'en fit détester. Il résolut de ne plus garder aucuns ménagemens avec ses ennemis avec ceux même qui lui étoient suspects & signala encore son ressentiment par le supplice d'un noble qu'il fit mourir pour avoir tramé quelques complots contre lui. Ces actes de sévérité & de despotisme effrayent souvent les séditieux; mais souvent aussi ils indignent & ils révoltent sur-tout lorsqu'ils frappent trop souvent les yeux d'un peuple libre & qui n'y est pas accoutumé. Adorne crut affermir son autorité en prodiguant ces exemples de vengeance, & il ne fit qu'irriter d'avantage ses concitoyens contre lui, & que hâter le moment de sa chûte. L'emprisonnement de Bénoit de Viale (*a*) citoyen suspect au Doge qui le fit enfermer dans le château de Lerice & jeter dans un cachot où il mourut de chagrin peu de jours après, contribua sur-tout le plus à soulever les Génois contre lui. Cet emprisonnement fut suivi de celui de Jacques Frégose, son prédécesseur, qui devenu aussi suspect au Doge, malgré son caractere de foiblesse & d'indolence, fut enfermé par son ordre dans le même château. Tant de coups d'autorité, tant de supplices, tant de spectacles cruels, qu'Adorne semblable à un Tyran inquiet & soupçonneux, paroissoit étaler à dessein d'intimider les Génois & de les rendre plus souples au joug de son autorité, opérerent bientôt une fermentation générale parmi les esprits, & exciterent un soulevement considérable. Antoine de Viale Evêque de Savone & frere du mort, & qui en cette qualité étoit des plus justement irrités contre le Doge, & des plus animés à la vengeance, se retira aussitôt sur les terres de la maison de Fiesque, pour y chercher de l'aide; & les moyens de renverser la puissance de l'ennemi de sa famille.

1392.

Soulevement contre Adorne.

Il y avoit déja long-tems que les Fiesques & les Spinola, ainsi que quantité d'autres nobles, voyant qu'ils n'avoient plus aucune autorité dans Gènes, ni aucun espoir de parvenir aux charges & aux dignités, étoient sortis d'une ville, où ils n'étoient plus rien, & vivoient à la campagne sur leurs terres & dans leurs châteaux. Ils n'avoient négligé jusqu'alors aucune occasion de cabaler de loin & de semer par leurs intrigues & leurs intelligences secrettes dans Gênes le trouble & la discorde parmi les chefs des populaires; ils fomentoient leurs divisions dans l'espoir d'en profiter. Ils regarderent cette nouvelle rencontre & les offres que leur fit Antoine de Viale, comme un moyen favorable que leur bonne fortune leur envoyoit, pour rentrer dans la ville, & se remettre

(*a*) Ub. Foglietta, Ibid. p. 496 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 199—200.

mettre en possession des charges, de leur ancienne autorité, & du gouvernement. Ils reçurent l'Evêque de Savone à bras ouverts, aigrirent encore son ressentiment, & lui promirent de l'appuyer de toutes leurs forces. En effet ils lui fournirent six cens hommes, à la tête desquels l'Evêque entra dans la ville, plein du désir de venger la mort de son frere. Aussitôt Baptiste Boccanegra, fils du premier Doge de Gènes (Simon Boccanegra) & non moins ambitieux & intriguant que lui, & Louis Guarco leverent le masque, prirent les armes & se joignirent avec leurs partisans à l'Evêque de Savone. Ils s'entendoient également avec les nobles & avoient aussi sujet d'être mécontens du gouvernement d'Adorne, qui, jaloux de tous les chefs des populaires, ne les traitoit pas mieux que les nobles. Tous les mécontens se rassemblerent & se rangerent en ordre de bataille dans la place de St. François; mais ils furent battus & repoussés, après un long & sanglant combat, par les troupes que le Doge envoya contre eux, le fougueux Adorne, fier de sa victoire, signala son ressentiment contre les chefs des mécontens, qui tomberent tous en son pouvoir à la reserve de Louis Guarco qui, ayant été blessé dans le combat, eut le bonheur d'échapper par sa fuite au courroux de son ennemi & se retira à Rhodes. L'Evêque de Savone fut renfermé à Noli dans une étroite prison, où son vainqueur lui fit essuyer toutes sortes de mauvais traitemens; le Doge se contenta d'exiler Boccanegra & Guarco absent (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Les mécontens prennent les armes & entrent dans la ville.

Ils sont battus par les troupes du Doge.

Adorne voulut poursuivre ses avantages & terrasser tous ses ennemis à la fois. Dans cette vue il se hâta d'envoyer ses troupes victorieuses contre les nobles qui étoient les moteurs ou fauteurs de tous ces complots. Raphaël Adorne, son frere fut envoyé contre les Spinola & les Fiesques avec deux mille hommes de pied & sept cens chevaux: Raphaël joignant la ruse à la force, sçut gagner à prix d'argent quelques-uns des Spinola, qui abandonnerent le parti de leur famille, & lui livrerent plusieurs places fortes sans faire aucune résistance. Par leur trahison le frere du Doge s'empara, au nom de la République de Bužala, ainsi que de plusieurs autres forteresses appartenantes aux Spinola & aux Fiesques; mais il échoua devant Torrigliani, ville & château appartenant aux derniers, dont il fut obligé d'abandonner le siége.

Les troupes du Doge prennent plusieurs places aux Nobles.

Les Nobles ne furent pas déconcertés par la mauvaise réussite de leur premiere tentative; ils formerent le projet d'en faire une nouvelle, & jeterent pour cet effet les yeux sur la famille des Montalte & spécialement sur Antoine Montalte fils du Doge Leonard, jeune homme digne de son pere & du nom qu'il portoit, & qui dans un âge encore peu avancé, donnoit déja les plus grandes espérances. Tandis qu'il étoit allé à Torrigliani avec ses oncles, pour se mettre à la tête des secours que les nobles lui avoient promis, Martin Montalte Jurisconsulte, neveu d'Adorne par sa mere, & Clément Promontorio, citoyen distingué par son opulence & par son crédit, rassemblerent pendant la nuit dans l'Eglise de St. Syrus quantité de populaires de la faction Guelfe (à la tête de laquelle on sait que les Fiesques étoient précédemment, lors qu'elle étoit dans sa plus grande vigueur, & dont les foibles restes subsistoient encore au milieu des nouvelles factions des principales familles popu-

Nouvelle conjuration des Nobles contre Adorne.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 497. Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. I. L. V. p. 404 & suiv.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

laires) pour délibérer ensemble des moyens de déposséder Adorne. On résolut dans cette assemblée nocturne de prendre quelques mesures pour diminuer & restreindre à l'avenir la puissance des Doges & principalement celle d'Adorne, ou plutôt pour la renverser absolument. Ces deux chefs des mécontens s'emparerent le lendemain de la porte St. André & firent publier à son de trompe par toute la ville par des crieurs publics qui les précédoient, les nouveaux arrangemens & les changemens qu'ils prétendoient faire dans le gouvernement. Néanmoins, après avoir fait cette demarche hardie & sonné en quelque façon le Tocsin de la révolte contre le Doge, lorsqu'ils virent que les secours que Montalte devoit amener ne paroissoient point, & que la plupart de leurs adhérens les abandonnoient ils craignirent d'être écrasés par les troupes nombreuses qu'Adorne avoit à sa disposition & prirent le parti de capituler avec le Doge qui, charmé d'en être quitte à si bon marché, leur accorda avec plaisir une amnistie générale. Les choses étoient dans cet état, & Adorne étoit occupé à faire expédier l'acte de pardon aux conjurés, lorsque Antoine Montalte entra tout à coup dans la ville à la tête des troupes qu'il avoit reçues des Fiesques; elles furent aussitôt jointes & grossies par les ennemis d'Adorne, qui reçurent Montalte avec les plus joyeuses acclamations, faisant retentir par tout les cris de *Vive Montalte*. L'arrivée de Montalte rompit tout accommodement. Ce revers subit, inattendu, ce retour, ces cris frapperent Adorne comme d'un coup de foudre, & déconcerterent tellement cet homme si fier & si audacieux, que n'étant plus le même, étonné, tremblant, il prit le parti de céder à l'orage conjuré contre lui & il abandonna l'acte qu'on dressoit pour prendre précipitamment la fuite & chercher un azile dans le couvent des Dominicains. La nuit suivante il sortit de Gênes accompagné d'une suite nombreuse de ses partisans & de ses amis.

Antoine Montalte entre dans Gênes avec des troupes.

Rétraite du Doge Adorne.

Le Lendemain le jeune Antoine Montalte, que le souvenir précieux des vertus de son pere & les grandes qualités naissantes qu'on voyoit déja briller en lui rendoient cher au peuple, fut élû Doge d'un consentement unanime (a) malgré son extrême jeunesse: il n'avoit pas vingt-trois ans; ainsi autrefois à Rome le fameux Pompée parvint au consulat quoiqu'il n'eut pas l'âge prescrit par les loix; ses services & son mérite lui obtinrent une dispense d'âge. Le jour suivant l'élection du nouveau Doge, qui avoit été en quelque façon l'ouvrage des acclamations tumultueuses d'un peuple mutiné, fut solemnellement confirmée & ratifiée dans une assemblée de soixante des principaux citoyens du corps des populaires. Montalte commença son administration par signaler sa reconnoissance envers les nobles, aux secours & à l'appui desquels il étoit en partie redevable de son élevation. Du consentement & de l'avis de son conseil, il rendit aux Spinola & aux Fiesques les châteaux & places fortes que son prédécesseur leur avoit enlevés. Ce que le nouveau Doge fit par un principe de reconnoissance, & l'on peut dire même d'équité, fut diversement interprété & presque généralement d'une façon défavorable au Doge, les hommes jugeant de tous suivant la passion qui les anime. Les ennemis du

Antoine Montalte élû Doge.

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 497—498. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. 406 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 200—204. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 458.

Doge (tout homme en place en a, dès qu'il y monte & les gens vertueux plus encore que les autres) lui firent un crime de cette restitution volontaire & l'accuserent de trahir les intérêts de la République & du peuple, pour servir ceux de la Noblesse auxquels il étoit lâchement vendu; d'autres lui reprocherent de vouloir se concilier l'affection & la faveur des nobles par ses bienfaits gratuits & aux dépens du Domaine de la République. Au fond cependant Montalte n'avoit rendu aux nobles que ce qui leur appartenoit légitimement, & l'héritage de leurs ancêtres; mais les ennemis du Doge & ceux qui se laissoient prévenir contre lui & empoisonner par leurs discours artificieux, ne faisoient point ces considérations. On sait que l'abaissement de la noblesse étoit le projet continuel du peuple; ainsi de pareils discours & les apparences ne pouvoient que l'indisposer contre son Doge, & laisser dans son esprit des impressions à son desavantage. Les plus modérés accusoient Montalte de manquer de politique & de prudence en remettant aux nobles des places, fortes, dangereuses entre leurs mains, dont ils se servoient pour inquiéter & troubler continuellement la République, favoriser les entreprises des mécontens & des factieux; & enfin dont ils pouvoient faire usage un jour pour opprimer Gênes. Montalte méprisa toutes ces imputations & laissa à sa conduite à justifier la droiture de ses intentions. Il n'avoit point d'ennemis véritables ou personnels, & il ne méritoit point d'en avoir; il n'avoit que ceux de sa place, des envieux & des rivaux. Sa conduite sage & modérée, la douceur de son gouvernement ne pouvoient que lui attirer l'amour de ces concitoyens; & il auroit été universellement chéri & adoré, s'il n'y avoit point d'ambitieux sur la terre. Les premiers concurrens du Doge furent dans sa propre famille. Un de ses parens conspira contre lui; Montalte fut instruit de ses complots, & se vit obligé, pour le prévenir, de prendre à regret le parti de le faire enfermer. La douceur & la clémence formoient le caractére de Montalte: on en verra plusieurs exemples dans la suite de cette Histoire. Jamais il ne put se resoudre à se revêtir, pour ainsi dire, des maximes du rang suprême, à suivre les conseils d'une politique cruelle & l'exemple de la plupart de ses prédécesseurs, en immolant tout à sa sûreté, en proscrivant ou bannissant tous ceux qui aspiroient à sa dignité, ou qui pouvoient lui donner de l'ombrage; jamais il ne voulut sévir contre ses concurrens, contre les factieux, encore moins contre les ennemis qui pourtant ne l'auroient sûrement pas épargné, s'ils avoient été à sa place. Comme il étoit sans reproche, il étoit aussi sans méfiance. Bien différent d'Antoine Adorne, Montalte auroit crû devoir rougir, s'il avoit pris aucunes précautions contre ses concitoyens; il vouloit en être plutôt aimé que craint; mais il ne considéroit pas à qui il avoit affaire, & les tems où il étoit, tems malheureux, tems de discorde où ses vertus & sa modération n'étoient pas de saison. C'est ainsi qu'un honnête-homme, un homme droit & généreux est la dupe des autres qu'il juge semblables à lui-même & qui abusent de sa sécurité & de la bonté de son cœur pour lui nuire. C'est ce qui perdit Montalte: son caractére de générosité & de franchise, sa trop grande bonté encouragerent les mécontens & les séditieux en leur promettant l'impunité ou le succès. Aucun Dogat ne devoit être plus tranquille; & aucun ne fut plus agité & plus fertile en révolutions. Il dura peu, & il fut plutôt employé à appaiser des conspirations & des troubles & à résister aux

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Murmures des ennemis de Montalte.

1393.

Conduite sage & modérée de Montalte.

Caractére du Doge Antoine Montalte.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

complots des factieux, qu'à faire le bonheur de Gênes & à y rappeller le calme, la tranquillité & le bon ordre ainsi que Montalte l'auroit pû faire par ses vertus & ses grandes qualités civiles, sans les empêchemens & les obstacles qu'il éprouva de la part de ses remuants concitoyens. La maladie du gouvernement de cette République étoit tellement invéterée & ses citoyens étoient si corrompus, qu'il n'étoit plus possible à un homme vertueux de remedier à tant de maux; il ne pouvoit que les aigrir. En pareil cas un homme de bien n'est plus qu'un être isolé, à charge aux méchans qu'il choque par sa vertu, comme il souffre lui même de leurs vices.

Conspiration d'un parent du Doge contre lui.

Les premiers, comme on vient de le dire, qui troublerent le gouvernement paisible du Doge, furent ses propres parens. L'ambition ne connoit ni parens, ni amis; ce poison cruel détruit tous les liens de la société, & infecte toutes les vertus dans celui qui en est dévoré; ce n'est pas pour les respecter dans les autres. Les Montaltes pardonnoient moins à un jeune homme de leur famille qu'à tout autre, cette élévation rapide & sur-tout ce mérite qui les offusquoit. Martin Montalte, qui avoit été un des chefs de la conspiration contre Adorne, & n'avoit pas eu dessein de renverser ce Doge pour élever son jeune parent, s'indigna qu'un enfant lui fut préféré, & s'unit contre lui avec ce même Antoine Adorne, contre lequel il avoit ci-devant conspiré; (*a*) tant l'ambition est incompréhensible & imperscrutable dans ses voïes, & tant elle est propre à confondre les intérêts & à réunir les ennemis les plus irréconciliables. La conjuration étoit prête à éclater; le nombre des conjurés étoit considérable; c'est ce qui la fit éventer. Le Doge instruit du complot tramé contre lui, se vit forcé à regret de faire violence à son caractére pour pourvoir à sa sûreté, & d'user de rigueur envers son séditieux parent, en le faisant mettre en prison. Les amis & les partisans du prisonnier, qui n'attendoient hors de la ville que le moment de seconder ses projets, ayant appris sa détention, prirent les armes au nombre de près de deux cens hommes, & s'avancerent jusqu'au Cap du Phare, résolus d'entrer dans Gênes, de briser les fers de Martin & d'exciter un soulevement. Raphaël Montalte, frere du Doge, marcha avec des troupes contre ces séditieux, les battit & dissipa ainsi cette conjuration.

Elle est découverte & dissipée.

Défaite d'une partie des Mécontens.

A peine un complot étoit-il découvert & confondu, qu'on en voyoit éclore un autre, & qu'il se présentoit d'autres mutins à contenir & à reprimer. Les Gibelins animés par Edouard de la Torre qui nouvellement revenu de l'exil où il avoit langui fort long-tems, s'étoit mis à leur tête pour ranimer ce parti prèsqu'éteint, exciterent un soulevement à Rapallo, prirent les armes contre les Guelfes, les chasserent de la ville & mirent leurs maisons & leurs biens au pillage. C'étoit aux Guelfes que Montalte étoit redevable de son élévation : ainsi c'étoit à lui qu'on en vouloit indirectement. Mais il fut bientôt délivré de ses inquiétudes à cet égard. Les Guelfes secondés des troupes de Nicolas de Fiesque, prirent leur revanche sur les Gibelins de Repalio, rentrerent triomphans dans la ville & rendirent à leurs ennemis dommages pour dommages. C'est tout ce que l'on trouve depuis long-tems dans l'histoire de Gênes, des inimitiés des hostilités publiques de ces deux cruelles fac-

Soulevement des Gibelins à Rapallo; ils sont battus par les Guelfes.

(*a*) Ub. Foglietta ibidem. p. 499. Hist. des Révol. de Gênes; Tom. I. Liv. II. p. 204.

tions, autrefois si puissantes & si funestes pour Gènes, & alors languissantes, & comme écrasées dans la foule des différententes factions aux quelles cette malheureuse Ville étoit en proie; elles se réveilleront pourtant encore dans la suite avec autant de fureur que jamais.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339. jusqu'en 1397.

L'ennemi le plus dangereux pour le Doge (il n'est pas nécessaire de le dire) étoit le fougueux Adorne, qui ne pouvoit lui pardonner de l'avoir supplanté & contraint de prendre la fuite. Il s'étoit retiré à Venise. Néanmoins toujours agissant & présent en quelque façon dans Gènes par ses intrigues & par celles de ses créatures, il avoit vû avec plaisir les dissentions domestiques des Montalte, & n'avoit rien oublié pour les nourrir dans l'espérance d'en profiter. Il s'étoit même secrettement ligué avec Martin Montalte ainsi qu'on vient de le voir; mais l'emprisonnement de Martin & la défaite de ses amis avoient renversé tous ses projets, & l'espoir qu'il avoit conçu de ce côté pour son rétablissement. Trop obstiné, trop audacieux pour perdre courage & se rebuter quand il s'agissoit de contenter la soif insatiable qu'il avoit de l'autorité suprême, dont il avoit dejà goûté plusieurs fois les douceurs, il prêta l'oreille aux incitations continuelles de Jean Galeas Visconti, Duc de Milan, son ancien ami qui ne cessoit de l'exhorter à se remettre en possession du gouvernement de sa patrie & de la place qu'il avoit perdue, lui promettant de le seconder & de l'aider de toutes ses forces à y remonter; soit que ce fût réellement un effet de l'amitié de ce Prince pour Adorne ou peut-être dans des vues politiques, dans l'espérance de profiter lui-même des dissentions intestines de Gènes, de faire servir Adorne d'instrument à ses projets & d'amener insensiblement les Génois par des voies obliques & détournées à se soumettre à lui, & à le reconnoître pour leur souverain, ainsi qu'ils avoient fait autrefois de son oncle l'archevéque de Milan. Quoi qu'il en soit, les offres flatteuses du Duc attiserent encore les desirs d'Adorne; il résolut de profiter de la bonne volonté que Galéas lui témoignoit. Il partit de Venise, & s'avança jusqu'à Voltri où il rassembla des troupes, & fut joint par une foule considérable de ses partisans. Se croyant assez fort à leur tête pour pouvoir faire une entreprise sur Gènes, il marcha droit vers cette ville; le voisinage d'un homme aussi dangereux qu'Adorne avoit d'abord effrayé le Doge, qui reprit bientôt courage leva des troupes & les envoya contre son ennemi. Adorne étoit dejà aux portes de Gènes avec son monde; il crut pouvoir y entrer aussi facilement qu'il avoit fait quelque tems auparavant sous le Doge Jacques Frégose; mais il avoit à faire à un rival d'une autre trempe. Son espoir fut trompé, les tems & les hommes étoient bien changés. Adorne fut vigoureusément attaqué, repoussé, défait & enfin contraint de se retirer sur les terres du Marquis de Caretto, laissant son fils Christophe Adorne au pouvoir du Vainqueur; la magnanimité & la générosité du Doge furent pour Adorne un entier garant de sa sûreté.

Nouveaux projets d'Antoine Adorne.

Offres que lui fait le Duc de Milan.

Adorne s'approche de Gênes avec des troupes.

Il est repoussé par les troupes du Doge.

Le sage Montalte, délivré de ses craintes pour lui & pour Gênes par la défaite d'un concurrent aussi rédoutable qu'Adorne, se flattoit de pouvoir desformais, grace à sa modération & à ses vertus, gouverner Gènes plus tranquillement & travailler en paix & plus efficacement au bonheur de ses concitoyens l'unique but de tous ses desirs, mais ses factieux ennemis ne lui en donnerent pas le tems ni le loisir. Il eut encore d'autres rivaux à combattre hors

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

de Gênes & il en trouva encore dans son sein. On eût dit que les dangers & les précipices renaissoient & se multiplioient sans cesse sous ses pas, & que ses ennemis se reproduisoient en divers lieux & sous différentes formes pour le tourmenter. Pour une tête abattue à l'hydre féconde des séditions & des complots, il en renaissoit mille. C'est dans l'infortune & dans les revers que l'homme sage & vertueux déploye sa fermeté & sur-tout sa patience. Montalte eut toujours la plus belle matiere pour exercer la sienne & pour montrer son ame courageuse & intrépide dans tout son jour. Conspirations, factions, troubles extérieurs & intérieurs, sembloient se réunir pour l'accabler & faire du gouvernement d'un homme de bien une des plus tristes époques de l'histoire de Gênes. Les habitans des vallées, qui avoient pris les armes pour ou contre Adorne, ne les avoient point quittées après sa défaite. On sait qu'il est d'une dangereuse conséquence de mettre les armes à la main au peuple & aux gens de la campagne, qui souvent plus formidables à leur patrie, que les étrangers & ses ennemis même, de paisibles laboureurs qu'ils étoient deviennent des soldats, des brigands forcenés, prennent goût aux ravages ainsi qu'à la licence des armes, & ne peuvent être desarmés que par la force. Ces paysans des environs de Gênes, qui vendoient toujours cher leurs services & leurs bras aux chefs de faction, profiterent de la circonstance pour dévaster les dehors de la ville, mettre les maisons de campagne au pillage; & commettre une infinité d'excès & de désordres. Les troupes reglées que le Doge envoya contre eux furent repoussées & fort maltraitées en quelques rencontres. Cependant elles vinrent à bout de les dissiper & de les mettre en fuite; mais à peine étoient elles rentrées dans la ville que ces brigands affamés de butin, recommençoient leurs pillages & leurs dévastations. Dans un des combats qu'ils livrerent aux troupes du Doge, & où celles-ci n'eurent pas l'avantage, Raphaël Adorne, frere du Doge, qui les commandoit fut blessé, & obligé de rentrer dans la ville, sans avoir rempli l'objet de cette nouvelle sortie, de sorte que le Doge ne put jamais réussir à reprimer totalement les désordres & le soulevement de ces paysans & à rétablir la tranquillité & la sûreté publique au dehors. Ce n'étoit rien encore: pour comble d'infortune pour aggraver les douleurs & la désolation de cet homme vertueux & infortuné, toujours plus sensible aux maux & à l'état déplorable où il voyoit sa patrie, qu'à ses propres malheurs, & qui ne pouvoit jouir un seul instant de la paix qu'il auroit voulu procurer à ses concitoyens, les troubles intérieurs se joignirent aux soulevemens extérieurs. On vit tout à coup éclater plusieurs factions à la fois. Les séditieux avoient tramé dans l'ombre leurs noirs complots (*a*). Le 13 de Juillet ils prirent tous les armes, comme s'ils s'étoient entendus pour accabler Montalte qui n'avoit guere que son courage & celui de ses freres à opposer à tant d'ennemis réunis contre lui. Pierre Frégose & Nicolas Zoaglio homme puissant & qui avoit quantité de créatures firent prendre les armes à leurs partisans, & les rassemblerent dans l'Eglise de St. Syrus. Pendant ce tems-là Louis Guarco qui étoit apparenté à la famille du Doge, & l'évêque de Savone, Antoine de Viale qui devoit probablement son élargissement à Montal-

Dégâts commis par les Gens de la Campagne.

Le Doge envoie des troupes contre eux sans succès.

Nouveaux troubles civils dans Gênes.

(*a*) Hist. des Révol. du Gênes; Tom I. le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 409. Liv. II. p. 205 & suiv. Hist. de Gênes par

tê, marcherent à la tête de leur parti droit au palais ducal qu'ils attaquerent. Le Doge ſecondé d'un petit nombre de partiſans, tous gens d'élite ainſi que de ſes vaillans freres, fit la plus vigoureuſe réſiſtance, s'expoſa intrépidement à tous les dangers, & ſoutint courageuſement tous les efforts des aſſaillans. Au milieu du combat, P. Frégoſe vint ſe ranger avec ſon monde du côté du Doge; moins dans le deſſein de le défendre & de le ſoutenir contre Guarco, que pour ſe défaire plus aiſément d'un concurrent dangereux, & dans l'eſpérance de pouvoir après tourner ſes armes victorieuſes contre le parti du Doge & l'écraſer ſans peine. Ce parti, fortifié & encouragé par le ſecours ineſpéré qu'il reçut de Frégoſe, remporta enfin un avantage complet ſur les partiſans de Guarco, les défit totalement & les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage qui auroit été bien plus conſidérable encore, ſi le vertueux Doge écoutant toujours les ſentimens de douceur & d'humanité qui formoient ſon caractére, n'eut fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme tel que lui, pour arrêter l'effuſion du ſang de ſes ennemis, & dans leſquels il reconnoiſſoit toujours ſes concitoyens, & pour dérober les vaincus à la fureur des vainqueurs.

Les Chefs de faction prennent les armes contre le Doge.

Le parti de Guarco eſt vaincu.

Moderation & Clemence de Montalte.

La magnanimité de Montalte ne produiſit aucun effet ſur des gens obſtinés dans leur haine & dans leurs projets d'éloigner de leurs yeux le ſeul homme vertueux qui pût les faire rougir. Sa bonté ne put parvenir à déſarmer l'envie & à adoucir la rage de ſes rivaux; ils avoient juré de ne point le laiſſer d'avantage en poſſeſſion de ſa dignité; à peine lui laiſſerent-ils le tems de reſpirer. Montalte ne ſortoit pas plutôt vainqueur d'un combat, qu'il lui falloit ſoutenir un autre. Le ſoir du même jour il ſe trouva dans un autre danger encore plus inattendu que celui qu'il venoit de courir. Clément Promontario, le même dont il a été parlé plus haut & qui avoit conſpiré contre A. Adorne, citoyen puiſſant & ambitieux, vint attaquer le Doge & Frégoſe dans le palais à la tête de mille hommes, & fit pleuvoir ſur eux une grêle de traits. Montalte & Frégoſe ſe défendirent pendant quelque tems avec beaucoup de courage; mais enfin, comme leurs gens étoient déja épuiſés de fatigue & haraſſés par le rude combat qu'ils avoient ſoutenu le matin, ils furent obligés de céder. Dans cette extrêmité Montalte prit le parti le plus ſage qui étoit d'abandonner à eux-mêmes les Génois indignes d'un chef tel que lui, ainſi qu'une dignité ſi enviée & ſi fatale pour ſon repos. Il vient un tems où un homme de courage ayant aſſez fait pour les ſiens & pour ſoi-même, peut ſe retirer ſans honte. C'eſt ce que fit le vertueux Montalte. Il ſe retira chez lui avec ſes freres; en paſſant par les maiſons de ceux des Doria (*) qui lui étoient affectionnés, & qui s'empreſſerent de faciliter ſa retraite & de lui ouvrir un chemin ſûr juſques dans ſa maiſon (*a*).

Montalte eſt attaqué le même jour par Clément Promontorio.

Montalte ſe retire chez lui.

(*d*) Introd. à l'Hiſt. Univ. Tom. II. Liv. II Chap. VI.

(*) Chaque famille noble, conſidérable, comme celles des Spinola, des Doria, des Fieſques &c. occupoit alors un quartier entier, qui prenoit ſon nom; c'eſt ainſi qu'on appelloit à Gênes les Spinola de St. Luc, ceux qui habitoient tout un quartier ſéparé & proche de la tour de St. Luc; ainſi des autres.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Depuis ce moment tout fut en combuſtion dans Gênes; le déſordre & l'anarchie y regnerent. Jamais l'ambition de ſes citoyens & la fureur des factions ne lui donnerent un ſpectacle plus douloureux. Chaque chef des factieux, n'ayant plus dans Montalte l'obſtacle qu'il haïſſoit, tenta de s'emparer de la place que leurs complots l'avoient enfin forcé d'abandonner à qui voudroit s'en ſaiſir. Ils ſe jeterent deſſus comme ſur une proie; ils s'en emparerent & ſe l'arracherent, ils y monterent & s'en renverſérent tour à tour. Jamais on ne vit en ſi peu de tems tant d'élections multipliées & annullées, tant de Doges près qu'auſſitôt ſupplantés qu'élûs; il eſt vrai que toutes ces élections irrégulieres étoient l'ouvrage de la force & de l'uſurpation. Pierre Frégoſe fut le premier qui tenta de ſuccéder à Montalte. On a vu plus haut qu'il ne l'avoit ſecouru contre Guarco que pour le détruire plus aiſément enſuite, auſſi ſe hâta-t-il de recueillir les fruits de ſa retraite, & d'en profiter pour ſe faire élire Doge par ſon parti. Il ſe mit en poſſeſſion du Sceptre & du trône ducal. Ce ne fut que pour un inſtant; Promontorio continuoit d'aſſiéger vivement le palais, ſans être arrêté ni effrayé par la vaine proclamation de Frégoſe. Il le força & vint s'aſſeoir à la place de ſon rival obligé de ſe retirer. Promontorio fut proclamé Doge par les ſiens mais ne pût ſe maintenir dans une place ſi gliſſante. Son élection ne fut point confirmée. Il étoit ſuſpect au peuple à cauſe de ſes liaiſons avec Antoine Adorne. On s'aſſembla dans l'Egliſe de notre Dame des Vignes pour caſſer cette élection illégitime, & pour rétablir l'ordre & le calme dans la ville. On nomma à cet effet douze des principaux citoyens auxquels on donna tout pouvoir de ſtatuer & d'arrêter ce qu'ils jugeroient néceſſaire pour le rétabliſſement de la tranquillité publique, & de pourvoir au gouvernement de Gênes & à l'élection d'un Doge. Les douze commiſſaires commencerent par faire ordonner à Promontorio de renoncer ſur le champ à ſon élection irréguliere; mais comme ce citoyen ambitieux & rébelle ne faiſoit aucun cas de leurs ordres, & vouloit ſe maintenir en poſſeſſion du Dogat malgré eux & malgré la majeure partie de ſes concitoyens, les commiſſaires firent prendre les armes au peuple. Ce Doge intrus fut chaſſé du palais & le ſiege ducal fut de nouveau déclaré vacant. Mais il falloit élire un chef, & les Génois retomberent dans leur criſe ordinaire & dans l'indéciſion. La ville ſe trouva partagée en quantité d'avis différents ſans qu'il fut poſſible de concilier tant de ſentimens dictés par des intérêts oppoſés ni de ſavoir quel étoit le plus utile dans la ſituation préſente. Les uns opinoient pour le rétabliſſement du Doge Antoine Montalte; d'autres étoient d'avis qu'on en élût un autre, trouvant le premier parti trop funeſte au repos de Gênes à cauſe de la quantité de concurrens & d'ennemis qui s'étoient déclarés contre Montalte. Quelques-uns enfin (on ſent aſſez quel étoit le motif qui les faiſoit parler) conſeilloient de ſoumettre Gênes de nouveau à la domination d'un Prince étranger, comme par exemple, du Duc de Milan, diſant hautement que c'étoit le meilleur & le plus ſûr moyen pour rétablir la tranquillité dans Gênes, réfréner l'ambition des chefs & étouffer toutes les factions & diſſentions inteſtines. Enfin après bien des conteſtations, les douze commiſſaires aſſemblés dans le palais pour l'élection d'un Doge, élûrent à la pluralité des ſuffrages François Juſtiniani, mais par proviſion & pour un an ſeulement; afin que dans cet intervalle on eut le tems de pourvoir plus à loiſir au rétabliſſement de la paix intérieure.

Leurs élections ſont déclarées nulles; on nomme douze commiſſaires.

Indéciſion des Génois pour l'élection d'un Doge.

François Juſtiniani élû Doge pour un an.

rieure. D'ailleurs un plus long retard de cette élection eût pu donner lieu à de nouveaux troubles, & à de nouveaux complots de la part des factieux. Le nouveau Doge, citoyen d'un naturel doux & paisible & qui n'avoit point ambitionné la dignité dont on le revêtit, dignité fort onereuse dans les circonstances, fût reconnu & installé solemnellement. Il ne fut cependant gueres plus long-tems que les autres en possession du Dogat. Il s'en dégoûta & s'en démit volontairement lui-même, sans vouloir attendre que son année fut finie, voyant que les dissentions intestines continuoient toujours sans qu'il pût se flatter, avec la meilleure volonté du monde, de pouvoir y mettre fin & remédier aux maux de sa patrie, que les factions armoient au dedans & au dehors; & qu'enfin tout sembloit menacer Gênes d'une guerre civile.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Justiniani abdique peu de tems après.

L'abdication inattendue de Justiniani replongea Gênes dans de nouvelles allarmes; l'ambition & les projets d'Adorne les augmenterent. Cet homme audacieux & entreprenant, qui ne se laissoit rebuter par aucun mauvais succès, entra de nouveau sur le territoire de la République à la tête des troupes que le Duc de Milan son ami, lui avoit données pour le seconder: il s'avança jusqu'à Voltri. La nouvelle de son approche jeta la consternation & le trouble dans la ville. En ce danger pressant, les ennemis d'Adorne, à la tête desquels étoient toujours Baptiste Boccanegra & l'Evêque de Savone, au lieu de songer à réunir tous leurs efforts & leurs armes contre lui pour l'empêcher d'entrer dans la ville, jugerent plus à propos d'en venir aux mains avec ses partisans & avec ceux des Montaltes. Ils soupçonnoient ces derniers de favoriser secrettement les desseins d'Adorne. Pour prévenir leur réunion, les deux chefs de la faction ennemie d'Adorne, n'étant accompagnés d'abord que de trente de leurs partisans, attaquerent à l'improviste, sur la place du marché, ceux d'Adorne & des Montaltes. Le nombre des combattans s'étant successivement accru beaucoup de part & d'autre par leurs adhérens & amis qui venoient continuellement se joindre à eux, il se livra entre les deux partis un combat des plus sanglants, dont tout l'avantage demeura finalement à celui des Montaltes; leurs ennemis furent battus & contraints de prendre la fuite.

Antoine Adorne entre sur les terres de Gênes avec les troupes du Duc de Milan.

Les ennemis d'Adorne sont vaincus par les partisans & ceux des Montaltes.

Pendant qu'on combattoit dans Gênes, Adorne s'avançoit toujours vers la ville avec ses troupes. Dans cette extrêmité les Nobles des quatre puissantes familles, qui avoient si long-tems dominé & troublé Gênes à la tête des deux cruelles factions dont il a été tant parlé dans le cours de cette histoire, & qui avoient été forcées de s'exiler volontairement de Gênes, où elles n'avoient plus ni autorité ni crédit, & de se retirer sur leurs terres & dans leurs Châteaux, situés presqu'à la porte de Gênes, crurent avoir trouvé l'occasion qu'ils cherchoient depuis si longtems d'y rentrer, & de s'y remettre en possession du gouvernement. Depuis long-tems elles avoient l'œil sur-tout ce qui se passoit dans l'espoir de pouvoir profiter des troubles & des dissentions des chefs des Populaires, qu'elles avoient soin de fomenter & d'entretenir par leurs intrigues cachées. Ces nobles se flatterent que le moment si desiré par eux, étoit enfin arrivé, pour peu qu'ils sçussent user de leur bonne fortune. Dans cette idée ils résolurent de prendre les armes en faveur des Magistrats & du peuple, & d'unir leurs forces à celles des populaires ennemis d'Adorne pour l'éloigner de Gênes & délivrer leur patrie du danger qui la menaçoit, espérant par là se rendre nécessaires & agréables à leurs concitoyens, & mériter de leur

Politique des Nobles de Gênes.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Ils prennent les armes contre Adorne.

Leurs motifs intéressés.

reconnoissance, par un service aussi essentiel, leur rappel dans Gênes. Peut-être aussi craignoient-ils qu'Adorne, ami particulier du Duc de Milan & secondé par ses troupes n'eut formé le projet de soumettre sa patrie à sa domination, plus redoutable pour eux que celle des populaires qui ne pouvoit être que passagere & momentanée; au lieu que la souveraineté solide & permanente d'un Prince étranger, puissant & trop voisin de Gênes, ne laissoit plus à leur ambition aucun espoir d'une révolution favorable pour eux, qu'ils devoient attendre tôt ou tard de l'inconstance du peuple, des événemens, ou de leurs intrigues. Les nobles Génois changerent bien de systême depuis; ils sentirent qu'il étoit au contraire de leur intérêt que Gênes fût sujete d'un Prince étranger, d'un monarque sous lequel les nobles sont tout, tandis qu'ils ne sont rien dans un état démocratique; & ils furent toujours par la suite les plus fermes soutiens de la domination étrangere. Il se peut que la crainte qu'ils avoient alors du Duc de Milan, fut réellement le motif de leur ligue contre Adorne, ou même que sous ce prétexte, & sous celui de prendre les armes pour seconder le peuple & les Magistrats contre lui, ils eussent dessein de faire une tentative sur Gênes, d'y rentrer par force, & de s'en emparer à la faveur des troubles & de la confusion qui y regnoient (*a*). Peut-être aussi, ce qui est pourtant assez difficile à supposer dans des nobles maltraités par leur patrie & leurs concitoyens, & naturellement irrités de tant d'outrages, ne prirent-ils les armes contre l'ennemi commun, que parcequ'ils étoient las & indignés de la longue oisiveté où ils étoient rétenus, & dans le noble desir de signaler leur valeur & leur zéle pur & désintéressé pour la défense de Gênes. Quel que fut le motif qui les guidoit, l'évenement ne répondit point à leurs espérances. Les Spinola marcherent vers Gênes à la tête de quinze cens hommes, & s'avancerent jusqu'au mont dit *Peralto*, où ils se posterent & firent halte, pour y attendre les Fiesques, qui devoient les y venir joindre avec un corps de troupes considérables. Les Partisans d'Adorne, animés par la haine qu'ils respiroient contre les nobles, crurent devoir prévenir cette jonction si funeste à leurs intérêts. Ils rassemblerent promptement toutes leurs forces, sortirent de Gênes, & tomberent tout à coup sur les troupes des Spinola qu'ils n'eurent pas de peine à défaire & à mettre en suite, ayant sur elles l'avantage de la supériorité du nombre. Les Fiesques étoient déja en marche avec leur monde pour joindre les Spinola; apprenant la défaite de ceux-ci ils rébrousserent chemin & s'en retournerent chez eux. Le mauvais succès de cette entreprise découragea totalement les nobles & les obligea de renoncer à leurs projets, & de demeurer tranquilles dans leurs terres, en attendant une occasion plus favorable pour tenter de rentrer dans Gênes (*b*).

Défaite des troupes des Spinola par les partisans d'Adorne.

C'est dans ce tems-là que le Doge Justiniani, chagrin & fatigué de tant de troubles, causés par l'esprit factieux & ambitieux de ses concitoyens prit le parti le plus sage en pareil cas pour un homme de bien, sensiblement touché des maux de sa patrie auxquels il a la douleur de sentir qu'il ne peut apporter de remede; il abdique une dignité onereuse pour lui-même, & absolument

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 501 & seq. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. p. 412, 413 & suiv.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Chap. VI. p. 458.

inutile au bien de ses concitoyens le seul but que doit avoir celui qui accepte un emploi public, & qui doit y renoncer quand il ne peut remplir ce respectable but. Ainsi pensoit Justiniani. Quoique ce citoyen vertueux & d'ailleurs peut-être trop foible & trop timide pour gouverner Gènes dans ces tems orageux, semblable au pilote troublé qui, sans espoir & sans ressource dans son art, hors d'état de résister aux vents & aux flots conjurés contre lui abandonne le gouvernail de son navire battu de toutes parts de la tempête, & demeure paisible au milieu des vagues émues, s'attendant avec une espece de résignation & d'indifférence forcée à voir échouer ou briser son vaisseau & à périr; quoique, dis-je, Justiniani fût resté tranquille & inactif au milieu des troubles cruels qui désoloient le sein de Gènes à ses yeux, sans y prendre presque aucune part, & sans chercher à y mettre ordre, il étoit toujours censé être à la tête du gouvernement, il étoit toujours le chef de la République, si l'on veut un fantôme de Doge, mais enfin toujours un obstacle aux projets des mécontens, un frein capable de les retenir; au lieu que quand ils en furent délivrés par sa retraite, ils se crurent tout permis, rien ne put les arrêter, & Gênes tomba encore de mal en pis. D'ailleurs tel est l'effet de la confiance qu'on a dans un homme vertueux, crû seul capable de lutter contre la fortune contraire & son siécle corrompu, & de rétablir l'ordre & la justice, que comme on avoit attendu tout du Doge & de sa vertu pour la restauration de la tranquillité publique, dès qu'on sçut qu'il avoit abdiqué, & que l'Etat étoit sans chef, dans un tems où il étoit si nécessaire, tout le monde se crut perdu, le désespoir, le trouble & la consternation se répandirent dans la ville, Gènes ressembloit alors à une ville prise d'assaut, ou qui livrée sans défense à la fureur de ses ennemis, touche au moment de sa ruine *(a)*. Tous les citoyens couroient çà & là dans les rues & sur les places publiques: ils s'empressoient de porter leurs effets les plus précieux dans les couvens & dans les Eglises, pour les mettre en sûreté dans ces aziles sacrés contre la cupidité des hommes, comme si Gênes avoit été à la veille d'un pillage. A peine sorti d'une situation critique par l'élection de Justiniani, on retomboit par son abdication dans une crise encore plus violente. La place de Doge restée en proie à l'ambition des chefs de partis, on s'attendoit bien qu'elle alloit se réveiller avec fureur, & on envisageoit avec crainte toutes les nouvelles horreurs qu'elle alloit enfanter. Au milieu de la consternation générale le brave Antoine Montalte, qui s'étoit tenu tranquille depuis sa retraite, crut devoir se montrer, ranimer le courage de ses concitoyens, s'armer lui-même d'audace & d'intrépidité pour faire tête à l'orage, & voler au secours de sa patrie dans ce pressant danger. Les ennemis d'Adorne voyoient dans lui un adversaire trop dangereux & trop fort pour chacun d'eux en particulier; ils résolurent de se réunir tous contre lui avec Montalte pour être en état de lui résister. Montalte se mit avec d'autant plus de plaisir à la tête de cette ligue qu'il étoit jaloux de démentir & de détruire les bruits faux & injurieux à sa gloire, que ses envieux, maintenant ligués avec lui & toujours ses rivaux, avoient répandus & semés dans Gênes de sa secrette intelligence avec Adorne. Tous les efforts des chefs réunis contre ce dernier ne purent empêcher qu'il fit en-

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

Consternation que l'abdication de Justiniani répand dans Gênes.

Antoine Montalte prend les armes contre Adorne.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 413 & suiv.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

trer dans la ville trois cens hommes qui lui en ouvrirent bientôt les portes. Il entra dans Gênes à la tête de plus de cinq mille hommes, tant de troupes Milanoises que d'autres à sa solde, outre plus de deux mille de ses partisans qui l'accompagnoient. Cette vue glaça tous les ennemis d'Adorne, & leur ôta toute leur résolution. Le seul Montalte toujours ferme dans ses projets pour la délivrance de Gênes, ne perdit pas courage & ne s'abandonna pas lui-même dans le danger dont elle étoit ménacée. L'imprudence & l'inaction d'Adorne, qui demeura tranquille avec ses troupes rangées en bataille sur la place de St. Agnès, au lieu de profiter de la consternation générale, pour s'emparer du palais, du gouvernement & se faire élire Doge, sans laisser le tems à ses ennemis de revenir à eux, de sortir de leur premier effroi, & de rassembler leurs forces pour lui résister, ne contribuerent pas peu à servir les généreux desseins de Montalte, & lui inspirerent la résolution désespérée qu'il prit & qu'il exécuta sur le champ avec le plus grand succès. Ce jeune homme intrépide, persuadé que dans un aussi pressant péril il ne falloit prendre conseil que de son courage, sans réfléchir & sans compter le nombre de ses ennemis; que le parti le plus prompt & le plus hazardeux étoit le meilleur, & qu'il falloit tout risquer, vaincre ou périr; rassembla de concert avec ses freres tout ce qu'il put de braves gens, de citoyens déterminés & tomba tout à coup sur les troupes d'Adorne, toujours rangées en bataille sur la même place. Tant d'audace & de résolution étonna tellement Adorne qui ne s'attendoit pas à cette attaque imprévue, que croyant le nombre de ses ennemis plus considérable, & ne se jugeant pas en sûreté dans Gênes, il se hâta d'en sortir après avoir perdu une partie de son monde, qui fut tuée ou prise (*a*). Ainsi Montalte eut seul la gloire de délivrer Gênes: telle fut la vengeance que ce généreux citoyen tira de l'ingratitude de ses concitoyens à son égard: il les punit en les sauvant.

Adorne entre dans Gênes avec ses troupes & ses partisans.

Montalte chasse Adorne de Gênes.

Un succès si prodigieux & si inespéré étonna Montalte lui-même & son parti, ainsi que tous les Génois, qui eurent peine à comprendre comment il étoit possible qu'une aussi petite poignée de monde que celle qu'il avoit, (il n'avoit pas plus de cinq cens hommes) eût pû mettre en fuite cette multitude de combattans qu'Adorne avoit à ses ordres. Dans des tems plus superstitieux, chez les Romains ou les Grecs, on n'eut pas manqué de s'imaginer bonnement que le Génie ou la Divinité tutelaire de la nation avoit combattu pour son salut & sa liberté; mais l'amour de cette liberté & de la patrie, plus puissant que tous les Dieux de la fable, qui animoit Montalte & ses freres, & leur inspira cette généreuse résolution, fut le génie bienfaisant qui sauva Gênes cette fois. La République leur témoigna sa reconnoissance d'un si grand service, en leur accordant pour récompense quantité de priviléges glorieux, d'immunités, une exemption de tous impôts & en leur assignant des pensions sur son trésor. En outre on fit à Gênes pour ce sujet les mêmes réjouissances qu'on avoit usage de faire pour une victoire mémorable remportée sur les ennemis de la République, & l'on consacra par une fête anniversaire solemnelle le souvenir de cette heureuse délivrance (*b*). Quant à Montalte ce service es-

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 209 & suiv. Hist. de Gênes Tom. I L. V. p. 414—415.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VII. pag. 458.

ſentiel lui mérita une ſeconde fois la dignité de Doge, qu'il ne rechercha point. Ce digne citoyen ne voulut point ſe faire un droit envers ſes compatriotes de leur délivrance, ni abuſer de ſa victoire & de ſon bonheur, comme eût fait ſans doute Adorne en ſa place, pour impoſer ſur le champ à Gênes pour prix de ſes bienfaits un joug peſant & odieux; il aima mieux laiſſer à ſes concitoyens l'entier uſage de leur liberté & de leurs droits qu'il venoit de maintenir, & ne faire parler pour lui que ſes ſervices & ſon mérite. Le ſoir du même jour qu'il remporta cet avantage mémorable, joignant la modération & la modeſtie à la bravoure, il ſe retira tranquillement chez lui comme un ſimple particulier. Le lendemain il ſe rendit au palais ſans ſuite & avec tout l'extérieur d'un citoyen, d'un homme privé, pour aſſiſter à l'élection qui devoit ſe faire d'un Doge. Il y fut reçu au milieu des acclamations joyeuſes d'une foule de citoyens, qui l'appelloient hautement le défenſeur & le libérateur de la patrie. Il ſavoit qu'on vouloit l'élire, il n'entra point dans l'aſſemblée par un principe de délicateſſe; pour ne point gêner les ſuffrages, ou paroître les mendier en ſa faveur par ſa préſence. Il n'en fut pas moins élû Doge perpétuel du conſentement le plus unanime de tous les ordres de l'Etat, ou de leurs repréſentans. Il fut introduit dans l'aſſemblée après ſon élection, & il y jura de ſe conformer aux loix & aux uſages établis ou obſervés par ſes prédéceſſeurs; formule aſſez inutile à l'égard d'un homme tel que Montalte.

Sect. IV. Hiſtoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, juſqu'en 1397.

Montalte eſt élû Doge pour la ſeconde fois.

Il eſt créé Doge perpétuel.

Vainement on le nommoit Doge perpétuel; ſes ennemis étoient déterminés à faire tous leurs efforts pour lui enlever cette dignité. Ils rendoient juſtice à ſes vertus; mais il occupoit une place qu'ils envioient. Le ſecond Dogat de Montalte ne fut ni plus paiſible, ni même de ſi longue durée que le premier. Il fut toujours en butte à la fureur des factions; heureux, ſi auſſi prudent & auſſi ſage que juſte & courageux cet honnête patriote ſuffiſamment éclairé par la premiere expérience qu'il avoit faite de l'humeur inconſtante & remuante de ſes concitoyens, il ſe fût contenté d'être leur libérateur & eût refuſé l'honneur dangereux de les gouverner une ſeconde fois!

Ses ennemis lui ſuſcitent de nouveaux Chagrins.

A peine étoit-il ſur le trône Ducal que ſes anciens adverſaires, ceux qui venoient de ſe liguer avec lui contre Adorne eurent recours à l'artifice pour le dépoſſéder, ſachant bien qu'ils n'en viendroient pas à bout par la force. A leur inſtigation un homme du peuple nommé Nicolas Rege, excita une émeute dans la ville & fit prendre les armes à quelques factieux, à la tête deſquels Baptiſte Boccanegra fils remuant d'un pere plus turbulent encore (*a*) s'empreſſa de venir ſe mettre; mais cette émeute n'eut aucunes ſuites, ayant été appaiſée ſur le champ par la vigilance & le courage du Doge qui battit Boccanegra & ſes adhérens & les obligea de ſortir de la ville.

Emeute appaiſée par Montalte qui chaſſe Boccanegra.

Pendant que le Doge appaiſoit un ſoulevement dans Gênes, il s'en élevoit un autre plus conſidérable & plus dangereux à Quinto, place maritime peu éloignée, où ceux de la faction d'Adorne qui s'y étoient retirés & s'étoient emparés du château, furent forcés & paſſés tous au fil de l'épée par les partiſans des Fieſques. Cet événement eut des ſuites: les habitans des vallées voiſines ſecrettement ameutés par Adorne, dont ils favoriſoient le parti, pri-

1394. Troubles excités par les partiſans d'Adorne à Quinto, appaiſés par le Doge.

(*a*) Simon Boccanegra I. Doge de Gênes.

Sect IV. Histoire de Gènes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

rent les armes & accoururent en foule à Quinto, où ils furent joints par une grande quantité de créatures & d'amis du même factieux. Ils se rassemblerent tumultueusement dans un couvent, demandant à grands cris & avec menaces qu'on leur donnât Adorne pour Doge. Montalte voulant dissiper cet orage dès sa naissance, se hâta d'envoyer des troupes à Quinto sous la conduite de Paul Montalte, son frere & d'Antoine Guarco son parent. Ils s'y rendirent, l'un par terre & l'autre par mer, avec leurs troupes, & fondirent impétueusement sur cette multitude effrénée, & plus faite aux soulevemens qu'aux combats, qu'ils défirent & mirent en suite sans beaucoup de résistance. Cependant le frere du Doge fut dangereusement blessé dans cette attaque. Ce soulevement étoit à peine appaisé & les mutins dissipés, qu'une nouvelle révolte des habitans des Vallées, toujours animés & armés par les ennemis du Doge, l'obligea d'envoyer contre eux de nouvelles troupes, qui les battirent encore une fois, & les chasserent dès le premier choc du mont dit St. Bernard, où ils s'étoient postés.

Soulevement excité par Boccanegra dans la Vallée de Bisagno.

Dans cet intervalle Baptiste Boccanegra, cet héritier d'un nom puissant & dangereux réussit en effet à faire révolter une partie des habitans de la Vallée de Bisagno. Mais le Doge prévint d'abord les effets des mauvaises dispositions de Boccanegra; ce citoyen factieux fut attaqué, défait & fait prisonnier, avant qu'il eût eû le tems de se former un parti plus considérable. Boccanegra s'étoit tant de fois soulevé contre l'autorité suprême, & rendu si rédoutable au gouvernement & à tous les Doges que pour assurer la tranquillité de Gènes, le Podestat étranger ou Juge criminel alors en place, homme sévere & rigoureux résolut d'en faire un exemple capable d'intimider les séditieux. En conséquence Boccanegra fut condamné à perdre la tête. Il fallut en quelque sorte faire violence à l'humeur douce & humaine du Doge, pour lui faire signer l'arrêt & le faire consentir à l'exécution de son ennemi. Montalte naturellement Clément, & même trop bon, ainsi qu'on a déja eu occasion de le remarquer, ne pouvoit se résoudre à verser le sang de ses adversaires, quand ils n'étoient plus à craindre. Montalte n'étoit rédoutable aux factieux & aux mauvais citoyens que les armes à la main. On vint cependant à bout de lui faire entendre raison au sujet de Boccanegra, & de lui faire sentir que sa bonté étoit hors de saison; qu'il pouvoit quant à lui pardonner à son ennemi ses injures particulieres, mais non celles de la République, qui demandoient une punition éclatante; & que l'honneur, la sureté de Gènes, la sienne propre, la saine politique, les circonstances tout exigeoit le supplice d'un coupable qui avoit tant de fois résidivé, & auquel il étoit d'une conséquence dangereuse d'accorder l'impunité. Le Doge parut se rendre à ces raisons d'Etat & céder à regret à cette nécessité cruelle; & cependant, quand ce vint au moment de l'exécution de la fatale sentence, son cœur ne put se démentir, sa bonté trahit les intérêts de sa vengeance & de sa place; & quelque chose qu'il put avoir à craindre d'un homme tel que Boccanegra, sur lequel il étoit presque moralement sûr que sa clémence ne feroit aucun effet, Montalte aima mieux en courir les risques & accorder la vie à son ennemi, que de sceller son pouvoir du sang d'un de ses concitoyens. L'échafaud étoit dressé vis-à-vis le palais & suivant l'usage, le Doge étoit à une fenêtre avec les principaux magistrats, pour être spectateurs de l'exécution. Par un effet de la ré-

Il est pris & condamné à mort.

Trait de clémence & d'humanité du Doge Montalte.

volution assez ordinaire dans le cœur humain en pareil cas, Boccanegra, cet homme auparavant si audacieux & si intrépide, avoit perdu son courage & toute sa fierté à la vue de la mort honteuse qui l'attendoit sur l'échafaud; mort bien différente de celle que l'amour de la gloire ou plutôt l'intérêt, l'orgueil humain fait braver dans les combats. Il étoit devenu foible & tremblant comme une femme; il fondoit en larmes & il demandoit lâchement la vie avec les plus humbles prieres; tant il est vrai que l'amour de cette vie malheureuse est gravé si profondement dans le cœur de tous les êtres, qu'il l'emporte jusques sur l'amour propre, cette seconde ame de l'existence humaine! Ce spectacle fendit le cœur du trop sensible Montalte il ne put le soutenir; il ne put se résoudre à laisser achever ce sacrifice cruel d'un malheureux, d'un homme comme lui, qu'il regardoit moins en ce moment comme un criminel, que comme la victime de son autorité & de la politique. Antoine Guarco, parent du Doge, & allié des Boccanegra, qui étoit près de Montalte, & s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, saisit ce moment favorable pour lui demander la grace du coupable. Le Doge charmé qu'on lui aidât à cacher sa foiblesse & qu'on lui sauvât le reproche de soutenir mal l'honneur de son rang & les intérêts de Gênes, s'empressa d'accorder une grace, qu'il alloit peut-être offrir lui-même un instant plus tard (a). Voulant faire grace entiere à Boccanegra, il ordonna qu'on le mit en liberté. Un incident assez singulier pour être rapporté, pensa rendre la Clémence du Doge inutile. Le juge criminel, homme, comme on l'a dit, dur & inflexible, peu content du jugement subit du Doge & trouvant qu'il étoit trop indulgent, accourut promptement dans le dessein de n'en pas moins faire procéder à l'exécution & ordonna à l'exécuteur de faire son office; ce qu'il eut fait réellement, si le Doge qui s'apperçut de ce qui se passoit, ne se fut hâté d'envoyer un de ses freres pour empêcher qu'on ne passât outre & pour arracher la victime des mains de cet homme obstiné à ne pas lâcher sa proie. Au reste s'il faut croire à une espèce de destinée fatale, quoi qu'au fond il soit plus vrai de dire que notre destinée est dans nos mains & dépend de nos actions mêmes, on verra que Boccanegra ne put éviter la sienne qui étoit de périr par la main d'un bourreau (*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Il fait grace à Boccanegra.

Ainsi Montalte eut la gloire de sauver la vie à un de ses plus mortels ennemis. Bel exemple de Clémence & de modération pour ceux qui tiennent dans leurs mains les jours de leurs semblables; ils ne peuvent que les leur ôter, droit qui leur est commun avec le premier brigand ou meurtrier; mais qu'il est consolant, qu'il est doux pour eux, qu'il est beau pour celui qui peut tout, de faire du bien aux autres, de se vaincre & de pardonner, de donner en quelque façon la vie en ce moment critique à un malheureux tremblant sous le couteau, & prêt à la perdre par leurs ordres! Que ce plaisir

(a) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 502, 503. I. L. V. p. 417 & suiv. Hist. des Révol. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 211.

(*) En 1401 le Maréchal de Boucicaut, Gouverneur de Gênes pour le Roi de France, Charles VI. fit décapiter Boccanegra, pour avoir eu part à un soulevement du peuple contre le Gouvernement. Voyez Section V. ann. 401.

SECT. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

sublime est bien au dessus de celui de la vengeance, & de l'exercice d'un droit barbare & le plus souvent fondé uniquement sur la force & sur une justice de convention! Qu'alors le souverain pouvoir est bien respectable!

La Clémence du Doge lui fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de ses concitoyens, & lui mérita l'estime & l'affection des bons & même jusqu'aux éloges de ses ennemis, ou plutôt de ses envieux & de ses rivaux: car pouvoit-il avoir des ennemis personnels après une telle action? Elle ne vint cependant point à bout de désarmer leur envie, & d'adoucir en sa faveur l'esprit des factions. Au contraire, par une suite funeste d'une vertu, dont les méchans qui abusent de tout, rendent quelquefois l'exercice dangereux, l'excessive Clémence de Montalte enhardit l'audace des séditieux. Le Doge s'en apperçut avec le plus sensible chagrin; & sentant qu'il ne pouvoit se flatter de jouir jamais tranquillement de sa dignité, de gagner l'affection des Génois par ses bienfaits, il abdiqua une seconde fois une dignité qui faisoit les tourmens de sa vie & le malheur de Gênes. Il monta secrettement sur une galere à la fin du mois de Mai, & fit voile vers Monaco, se flattant d'y trouver un azile assûré, & de pouvoir se rendre maître de cette place forte avec d'autant plus de raison qu'il en avoit donné le commandement à Thomas Montalte, l'un de ses oncles. Mais il étoit destiné à éprouver de toutes façons l'injustice de la fortune & des hommes qui changent avec elle. Son parent ayant appris son abdication volontaire, & ne voyant plus en luì son neveu, son bienfaiteur ni le Doge; mais seulement un fugitif, refusa de luì remettre la place. Montalte trompé dans ses espérances de ce côté, se vit forcé de porter ailleurs ses pas & ses vues; il se rendit à Savone & de là à Gavi. Il trouva le commandant de cette forteresse plus reconnoissant; cet ami lui resta fidelle & lui remit ce fort, dans la possession duquel Montalte sçut se maintenir long-tems, malgré tous les efforts que le Doge, son successeur fit pour le luì enlever.

Montalto abdique.

Montalte se retire à Gavi dont il s'empare.

Dès que la retraite de Montalte fut sçue à Gênes, on résolut de procéder à l'élection d'un autre Doge. Mais, pour couper court aux dissentions & aux querelles sanglantes que les quatre puissantes factions des Adornes, des Guarco, des Montaltes & des Frégoses avoient toujours entre elles à l'occasion du Dogat, qu'elles s'envioient & s'arrachoient mutuellement, les armes à la main, on prit le parti de choisir un Doge dans une autre famille, & parmi les citoyens d'un ordre regardé alors comme tiers, ou mitoyen entre les nobles & les principales familles populaires; (*a*) remede qui fut souvent employé par la suite, & qui ne servoit ordinairement qu'à aigrir les maux de Gènes & qu'à attiser le feu des guerres civiles. Le choix tomba sur Nicolas Zoaglio, citoyen renommé pour sa sagesse & son intégrité. On se flatta qu'il viendroit à bout de rétablir la concorde & la tranquillité dans Gênes, & que les quatre familles populaires, n'ayant aucun sujet d'envie ni de jalousie l'une contre l'autre, puis qu'aucune d'elles n'étoit en possession du Dogat, se tiendroient tranquilles & n'exciteroient point de troubles. Espoir vain & frivole! Le retour inattendu d'Antoine Adorne le détruisit bientôt & dérangea tous les projets du Doge & des citoyens zéles pour la paix.

Nicolas Zoaglio élu Doge.

Ador-

(a) Ub. Foglietta, Gen. Hist. Lib. IX. p. 503 & seq.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Antoine Adorne revient à Gênes.

Adorne rentra dans Gênes, non par la force, & les armes à la main; mais uniquement par ses artifices, & sous les plus beaux semblans. Il demanda la paix, une amnistie pour le passé, & la permission de revenir dans la ville feignant d'y vouloir vivre en citoyen paisible & soumis au gouvernement. Le Doge se trouva fort embarrassé: il étoit également dangereux de refuser & d'accorder la demande d'un homme tel qu'Adorne. Zoaglio à peine affermi dans sa place, avoit devant les yeux les exemples de ses prédécesseurs, leur repentir & la conduite toujours factieuse d'Adorne dans la ville & hors de la ville. Il craignit d'irriter par un refus cet esprit altier, dont l'ardeur redoubloit par les obstacles. Il crut devoir feindre d'être persuadé de la sincérité de ses promesses & de ses intentions, s'imaginant peut-être gagner ce cœur audacieux par cette marque de confiance & de sécurité, & l'engager par là à y répondre en tenant exactement parole. Peut-être aussi le Doge le craignoit-il moins de près que de loin, & se flattoit-il de pouvoir mieux éclairer ses demarches & prévenir tous ses complots. Adorne étoit depuis long-tems comme le boute-feu de sa patrie. Les tristes effets de son retour dans Gênes furent sensibles & rapides; non qu'il cherchât tout de suite à troubler ouvertement par lui-même & par ses ménées, sa tranquillité passagere; mais la grace qu'on venoit de lui accorder mécontenta beaucoup les autres chefs de factions & fut en quelque façon la cause des nouveaux troubles que les mécontens exciterent pour supplanter Zoaglio. Ainsi Adorne ne fut d'abord qu'indirectement coupable, mais c'étoit trop peu pour lui. Antoine Guarco fut le premier qui trama contre le gouvernement; la vigilance du Doge éventa & dissipa ses complots, avant même qu'ils fussent parvenus à leur maturité. Zoaglio fit ce que la prudence lui prescrivoit en pareil cas: Guarco & trente de ses adhérens furent enfermés par ses ordres, pour être mis hors d'état de lui nuire. Les murmures que cette détention occasionna, obligerent bientôt le Doge qui craignoit de déplaire au peuple & de causer une émeute, à éloigner Adorne, comme l'auteur indirect de ces troubles, & à remettre en dépit de toute sa prudence, Guarco en liberté, quoiqu'il sçut bien que c'étoit comme donner un chef aux mutins, & qu'il ne tarderoit point à se repentir de l'avoir élargi, son attente ne fut point trompée (*a*). Les Guarco prirent les armes, sous prétexte de vouloir venger l'outrage qu'un de leurs parens avoit reçu, se réunirent avec les Frégoses & vinrent ensemble attaquer le Doge dans le Palais. Il y auroit eu encore bien du sang répandu dans cette occasion, si heureusement pour Gênes, Zoaglio qui abhorroit les dissentions & les guerres civiles n'eût pris le parti de céder à la force. Il ne voulut pas combattre pour la conservation d'une dignité si dangereuse, ni gouverner plus long-tems les Génois malgré eux. Fuyant une mer féconde en naufrages, il abdiqua volontairement après avoir occupé le siege ducal pendant deux mois seulement (*b*). Les Genois avoient tout attendu de l'élection de Zoaglio sa condition & ses qualités autorisoient leur attente. Mais dès que ce bon citoyen, homme droit, integre & bien intentionné pour la patrie fut élevé à la

Son retour y excite de nouveaux troubles.

Soulevement excité par les Guarco.

Le Doge Zoaglio abdique.

(*a*) Antoine Guarco fut son successeur voyez ci-après.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 458. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 420 & suiv.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

la dignité de Doge, les quatre familles populaires dominantes, faisant tréve à leurs inimitiés particulieres, se liguerent contre lui le regardant comme un obstacle à leurs projets & à leur élévation & n'eurent point de repos que par leurs intrigues secrettes & leurs complots artificieux par les désagrémens & les déboires qu'elles lui donnerent, elles ne l'eussent contraint à descendre d'un rang qu'elles croyoient fait uniquement pour elles.

L'abdication de Zoaglio replongea Gènes dans le même Abyme où elle étoit auparavant & le gouvernement de la République se trouva encore une fois livré à l'ambition des chefs factieux des populaires, sans que personne ôsat leur résister. L'absence d'Antoine Adorne & de Montalte laissoit le champ libre aux factions de Pierre Frégose & d'Antoine Guarco. Ces deux rivaux ne voulurent point se disputer cette dignité les armes à la main. Ils convinrent de s'en rapporter au sort, qui décideroit lequel des deux seroit Doge. Etrange condition de Gènes, tellement avilie & dégradée par l'état d'anarchie où elle se trouvoit, que la principale dignité de l'état, après avoir été tant de fois usurpée à force ouverte par ses factieux enfans, vint jusqu'à être tirée au sort, comme si pour se jouer de leur patrie, de ses loix & de sa constitution, ils eussent voulu tirer au dé à qui auroit le droit de gouverner la République. Antoine Guarco fut le plus heureux à ce jeu. Ce conspirateur, que Zoaglio avoit eû raison de craindre & de faire enfermer, fut élû par le sort pour lui succéder *(a)*.

Pierre Frégose & Antoine Guarco tirent au sort pour le Dogat.

Comme ses partisans ne pouvoient se dissimuler que cette élection de nouvelle mode n'étoit pas des plus régulieres, ils eurent soin de la faire confirmer & ratifier le lendemain par un conseil de soixante des principaux de la ville, composé moitié de Guelfes, & moitié de Gibelins. Cette égalité de voix des deux partis, observée lors de cette élection, prouve que ces deux anciennes factions assoupies pendant long-tems, commençoient à renaître, à se jalouser l'une l'autre, à prétendre à un partage égal en tout; on les verra reparoître sur la scene pour y enfanter de nouvelles horreurs. Si à ces deux factions générales, à celles qui divisoient le peuple & la noblesse, on ajoûte les quatre factions particulieres des quatre familles populaires dominantes, celles des quatre puissantes familles nobles qui se remirent à la tête des Guelfes & des Gibelins, on trouvera que Gènes étoit alors en proie à douze factions principales, sans compter les différentes communautés & les corps de métiers qui formoient souvent autant de partis contraires. Que pouvoit au milieu de ces divisions intestines le petit nombre de citoyens réellement zélés pour la patrie? Guarco ne pouvoit pas se flatter de conserver long-tems une dignité qu'il tenoit du caprice du sort. Quantité de citoyens indignés d'une élection aussi illégitime & aussi contraire à l'honneur de Gènes refuserent de la reconnoître. Zoaglio, son prédecesseur, étoit un des chefs de cette entreprise. Les mécontens se rassemblerent sur une hauteur devant le château ou fort, dit *Castelletto*, & y furent joints par près de deux mille habitans de la campagne. Ce renfort anima tellement leur courage, que se trouvant en état d'attaquer le Doge, ils descendirent dans la plaine, & tenterent de se jeter dans la ville. Ils en furent empêchés par les troupes que Guarco envoya contre eux, qui

Antoine Guarco est élu.

Les factions des Guelfes & des Gibelins se reveillent à Gènes.

Quantité de factions qui divisent Gènes.

(a) Ub. Foglietta loco citato.

les attaquerent vigoureusement, les mirent en fuite & les obligerent de regagner promptement la hauteur. Guarco n'en fut pas plus heureux pour être sorti de ce premier embarras; bientôt plusieurs autres factions se déclarerent contre lui dans la ville, & la remplirent de gens armés. Luc de Fiesques y entra avec six cens hommes, dans l'espérance de recueillir quelques fruits de ces nouveaux troubles, & d'augmenter sa faveur & son crédit en se joignant au plus fort parti. Dans le même tems Antoine Montalte arriva de Gavi qu'il tenoit toujours en sa puissance, & entra aussi dans Gènes avec quatre cens hommes. Il ne cacha point que son dessein étoit de se remettre en possession du Dogat. Montalte, il faut l'avouer, avec toutes les vertus que nous avons eû occasion de remarquer souvent en lui, avoit beaucoup d'ambition: C'étoit son foible, ou plutôt le seul défaut qu'on pût lui reprocher; il faut bien que les hommes même les plus parfaits (qui sont ceux qui ont le moins de vices) paient par quelque côté le tribut à l'humanité. D'ailleurs on a pû remarquer dans le cours de cette histoire, que l'ambition réputée une vertu, ou plutôt le défaut des grandes ames, faisoit le caractére dominant de presque tout ce que Gènes a eu jusqu'ici de citoyens illustres, vertueux même & réellement gens de bien.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Les mécontens sont battus & repoussés par les troupes du Doge.

Luc de Fiesque & Montalte entrent dans la ville avec des troupes.

Dans l'extrémité où Guarco se trouvoit réduit, Pierre Frégose, ci-devant son compétiteur au Dogat qu'il avoit tiré au sort avec lui, ne s'empressa pas beaucoup de le secourir suivant qu'ils s'y étoient réciproquement engagés. Jaloux de la preférence que la fortune aveugle avoit donnée à Guarco, il ne fut pas fâché de le voir accabler. Il l'abandonna presque & hâta même l'instant de sa chûte en ne combattant que foiblement pour sa défense, l'exposant ainsi à la merci de ses ennemis par une feinte résistance. Il eut mieux valu pour le Doge que Frégose n'eut pas pris les armes en sa faveur ou même qu'il se fut déclaré ouvertement contre lui, un faux ami étant plus dangereux qu'un ennemi déclaré.

Enfin au milieu de la confusion & du desordre qui regnoient dans Gênes, comme si tant de factions armées & prêtes à inonder son sein de sang, n'eussent pas suffi pour lui donner les plus vives allarmes, on vit entrer soudain dans le port une galere qui, au grand effroi de tout le monde, portoit Antoine Adorne. Il ne manquoit plus que lui pour aggraver encore l'état déplorable de la patrie. L'arrivée inattendue de ce citoyen ambitieux acheva de jetter la désolation dans la ville, de troubler le Doge, & de déranger les projets de ses concurrens. Cependant une tempête empêcha la galere d'Adorne de pouvoir aborder; contre-tems qui fournit à ses rivaux les moyens de s'opposer à son débarquement. Montalte connu par sa valeur téméraire & propre pour les coups de main, se montra des plus ardens & des plus empressés à repousser ce nouveau concurrent, le plus dangereux de tous pour lui. Il négligea tout le reste pour voler vers le port à la tête de son monde: il fond sur la galere d'Adorne, où tout avoit été mis en desordre & sans dessus dessous par les violentes secousses qu'elle avoit reçues de la tempête. Celui-ci n'a pas même le tems de se mettre en défense. Il est si violemment assailli qu'il se voit contraint de céder à la force & de se rendre prisonnier. Montalte le conduit à la porte del Campo, où il le fait enfermer sous bonne garde dans une tour. Peu de tems après il lui rend la liberté à condition qu'il s'e-

Antoine Adorne arrive à Gênes.

Adorne est fait prisonnier par Montalte.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

loignera de Gênes, & le fait escorter jusqu'à Voltri. La conduite de Montalte déplut beaucoup plus au Doge, qui trouva mauvais la détention d'Adorne, ordonnée sans son aveu, & encore plus son élargissement subit: croyant avec assez de fondement que ces deux rivaux implacables s'étoient raccommodés à ses dépens pour sa ruine. Cependant trop occupé alors pour songer à se venger, il dissimula son mécontentement & se mit en devoir de faire tête à tant d'ennemis conjurés contre lui.

Montalte l'élargit.

Dans cette vue Guarco ayant rassemblé de nouvelles troupes, marcha lui-même avec trois mille hommes contre ceux qui avoient donné le signal du soulevement; les mécontens étoient toujours campés sur la hauteur près du fort dont on a parlé. C'étoient les premiers ennemis de Guarco; C'est pour quoi il crut aussi devoir les attaquer & les réduire les premiers, se flattant qu'il viendroit ensuite plus aisément à bout des autres. Ces mécontens fortifiés par les secours qu'ils reçurent secrettement de Montalte, se défendirent si vigoureusement; qu'ils taillerent les troupes du Doge en pieces: il n'en échappa qu'un très-petit nombre. Le Doge pensa tomber lui-même au pouvoir des vainqueurs & fut fort heureux de pouvoir prendre la fuite & regagner son palais avec une poignée de monde. Cette défaite lui ôta tout espoir de se maintenir davantage dans sa place & redoubla l'audace de ses ennemis. Le lendemain Adorne rentra dans Gênes à la priere de ses amis & de ses partisans; Guarco ne se sentant pas en état de résister plus long-tems s'embarqua sur une galere & fit voile vers savone (*a*). C'étoit depuis long-tems la maniere assez ordinaire dont presque tous les Doges quittoient une place qui étoit pourtant l'objet de l'ambition & des vœux insensés de tant de factieux. L'orgueil humain ambitionne tout jusqu'à une brillante chûte.

Les troupes du Doge sont battues.

Le Doge Guarco se retire secrettement.

Ceux qui étoient dans le fort, tous Gibelins & du parti d'Adorne, se hâterent d'en sortir & de descendre dans la ville, d'abord qu'ils eurent appris la retraite du Doge, & de se répandre dans toutes les rues eu criant *Aigle*, *Aigle* (*). Ces cris tumultueux effrayerent les Guelses, & les obligerent de demeurer tranquilles dans leurs maisons. La fureur des Gibelins dans ce premier moment, se dechargea d'abord sur le palais de l'archevêque qui étoit un Fiesque, & par conséquent un des chefs des Guelses, sous prétexte que ce Palais servoit de retraite & de lieu d'assemblée aux principaux de cette faction. Ils y mirent le feu. L'embrasement du Palais archiépiscopal fut le signal de quantité d'autres incendies cruelles, la flamme se communiqua à plusieurs autres édifices. Les Guelses, commandés par Luc de Fiesque, que la crainte des Gibelins avoit obligés de sortir de la ville, & de se retirer dans la vallée de Bisagno, voulurent rendre dommages pour dommages, & vengerent l'incen-

Excès où se livrent les Guelses & les Gibelins.

(*a*) Ub. Foglietta. Gen. Histor. Lib. IX. p. 504 & seq. Introduc. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 458. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 422 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 213 & suiv.

(*) Probablement ce cris des Gibelins de Gênes faisoit allusion à l'aigle que l'on voit dans les armes Impériales, ainsi qu'au parti Gibelin, que l'on fait être celui des Empereurs, & par contre coup à la faction des Adornes, qui étoit à la tête des Gibelins parmi les Populaires.

Sect. IV. Histoire de Génes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

die du palais de l'archevêque, par celle d'un palais magnifique appartenant aux Justiniani & situé dans cette vallée: il fut livré en proie aux flammes. Les Gibelins ne voulant pas demeurer en reste avec leurs ennemis reprirent leur revanche dans la ville & y mirent le feu aux maisons des Fiesques & des autres chefs des Guelfes; & certes si les deux partis avoient voulu continuer long-tems à agir ainsi de concert pour la destruction de Gènes, en brulant respectivement les maisons de ceux du parti contraire, cette malheureuse Ville n'auroit été bientôt plus qu'un monceau de débris & de cendres: Mais heureusement pour elle les soins empressés des gens de bien & des bons citoyens vinrent à bout d'éteindre ce feu dès sa naissance & d'arracher les torches des mains des furieux incendiaires de leur propre patrie. On remarquera ici que les Gibelins toujours plus outrés & plus terribles dans leur vengeance que leurs adversaires, leur donnerent les premiers l'exemple de ces affreux excès, & les porterent encore plus loin qu'eux. A ces horreurs nouvelles, qui offrent à Gènes un tableau aussi effrayant que celui d'une ville prise de force ou d'assaut on s'apperçoit aisément que la rage des deux factions renaît, & qu'elles vont redonner le spectacle affligeant des guerres civiles, & de leurs suites cruelles.

Ruse & intrigues d'Antoine Adorne.

Guarco ne s'étoit point trompé en soupçonnant Montalte d'être d'intelligence avec Adorne; mais c'étoit dans la vue du bien public, & le premier étoit la dupe d'un homme aussi fin & aussi rusé, qu'entreprennant & audacieux: Prothée inexplicable, qui savoit au défaut de la force, mettre l'artifice & les intrigues en usage pour parvenir à ses fins; à qui l'ambition faisoit jouer toutes sortes de rôles; tantôt appellé avec empressement, entrant triomphant dans Gènes, foulant aux pieds ses ennemis, & tantôt honteusement chassé, obligé d'en sortir avec indignité & d'abandonner le Dogat; mais capable de dévorer toutes sortes d'outrages, & de tout faire pour servir & contenter cette passion ardente qui étoit le mobile de toutes ses actions. Il vint enfin à bout d'endormir par ses ruses la prudence de celui qui lui étoit si rédoutable les armes à la main. Pendant le tems qu'il avoit été le prisonnier de Montalte il s'étoit servi de toute son éloquence & de tout l'ascendant qu'un fourbe adroit a sur un esprit crédule, généreux, & qui juge toujours des autres par lui-même, pour se concilier sa bienveillance, surprendre sa bonne foi & l'engager sans qu'il le sçût à devenir le principal instrument de ses desseins. Il feignit donc d'avoir les vues les plus nobles, les plus désintéressées & les plus patriotiques; & lui fit entendre qu'en bons citoyens ils devoient renoncer tous les deux à leurs prétentions au Dogat & se réunir pour y faire nommer un autre sujet afin de rendre ainsi la tranquillité à leur patrie. Montalte fut charmé de trouver dans Adorne des sentimens si rélevés & si épurés qu'il ne lui soupçonnoit pas; & donna aisément dans le piege. Animé d'un zéle enthousiaste pour le bien de Gènes, il applaudit beaucoup aux vues généreuses d'Adorne & s'empressa d'entrer dans un projet aussi conforme à sa façon de penser. Tel avoit été le motif de la réconciliation subite de ces deux rivaux, qui avoit causé tant de surprise à toute la ville, & fait tant de tort à Montalte dans l'esprit de ses concitoyens qui gémissoient de voir cet homme vertueux lié d'intérêt avec Adorne. Il n'ignoroit pas les soupçons auxquels il donnoit lieu; mais tel est le propre d'une bonne conscience que, quoique les appa-

Il trompe Montalte par ses artifices.

Sect. IV. Histoire de Gènes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

rences paruſſent contre lui, tranquille intérieurement, s'en repoſant ſur la droiture de ſes intentions il ſouffrit patiemment une préſomption ſi injurieuſe à ſa gloire, jugeant qu'il falloit laiſſer à l'événement le ſoin de les tirer agréablement d'erreur à ſon égard, & de le juſtifier entiérement dans leur eſprit. Son faux ami avoit bien d'autres intentions, il avançoit inſenſiblement vers le but de ſes déſirs. Mais il jouoit ſi bien ſon perſonnage, ſes ménées étoient ſi couvertes que perſonne ne perçoit ſes vrais deſſeins & que le crédule Montalte ne s'apperçut iamais, pas même au dernier moment qu'il étoit la dupe & le jouet de cet homme conſommé dans l'art de la diſſimulation. Cependant voulant enſin mettre la main à l'exécution de leur louable projet, ils crurent devoir auparavant ſceller leur réconciliation d'une façon authentique & ſolemnelle (*a*). Après s'être embraſſés publiquement & cordialement, au moins de la part du trop généreux Montalte, ils deſcendirent enſemble dans l'Egliſe des Cordeliers, ſituée preſqu'au bas du fort, & ils y convoquerent une aſſemblée des principaux citoyens des deux partis. Guelſes & Gibelins y accoururent en foule pour jouir du ſpectacle nouveau pour eux, de ces tendres effuſions d'amitié entre ces deux hommes ambitieux & connus juſqu'alors pour rivaux irréconciliables. Le diſſimulé Adorne parla le premier avec cette éloquence perſuaſive, ou pour mieux dire avec cet art de ſéduire qui lui étoit ſi naturel. Il témoigna beaucoup de répentir de tous les excès où l'ambition l'avoit entraîné, ainſi que les autres chefs de factions; il demanda preſque pardon à l'aſſemblée les larmes aux yeux de toute ſa conduite paſſée; enſin il ſit part à ſes concitoyens du projet magnanime qu'il avoit formé avec ſon ami Montalte préſent, pour le rétabliſſement de la tranquillité de Gênes: exhortant l'aſſemblée à faire choix d'un ſujet doux, paiſible & capable de rendre ſa patrie heureuſe ſous ſes loix, pour remplir la place de Doge, à laquelle lui & Montalte renonçoient ſolemnellement de tout leur cœur, & à laquelle il étoit eſſentiel pour le repos de Gênes qu'un autre fut élû. Ce diſcours prononcé du ton le plus touchant & le plus pathétique, ſit beaucoup d'impreſſion ſur tous les auditeurs, excepté ſur ceux qui connoiſſant le Génie turbulent & l'ambition inſatiable d'Adorne, ainſi que le cœur humain incapable d'un changement ſi ſubit, ſoupçonnoient cette comédie de quelque artiſice caché, & craignoient plus Adorne répentant, qu'Adorne livré à ſon caractere naturel. Montalte parla après lui: ſon diſcours ſut court, ſimple, ſans ornemens, ſans prétentions, peu recherché & prononcé d'un ton honnête capable de convaincre l'auditoire de la franchiſe & de la bonne ſoi de celui qui parloit, il conſirma en peu de mots tout ce qu'Adorne avoit dit il n'eut pas de peine à perſuader, il diſoit ce qu'il penſoit, on ne ſe mit point en garde contre lui; ſa probité étoit connue: ſa vertu n'étoit pas ſuſpecte. Mais le nouveau langage que tenoit Adorne paroiſſoit ſi extraordinaire dans ſa bouche, & contraſtoit tellement avec ſa conduite paſſée, que cette ſcene étoit une énigme inexplicable pour les ſpectateurs. La ſincerité de Montalte avoit peine à effacer l'impreſſion que les intrigues artiſicieuſes de ſon prétendu ami avoient laiſſée dans tous les eſprits. L'énigme devoit bientôt être expliquée.

Adorne & Montalte ſe réconcilient publiquement & convoquent une aſſemblée générale.

Harangue artiſicieuſe d'Adorne.

Montalte parle après lui & confirme ſes diſcours.

(*a*) Anecd. Gén. & Corſes p. 107—109. ann. 1394.

Cependant l'assemblée ravie de trouver ces deux rivaux dans des sentimens aussi favorables au bien public, & portée à regarder la droiture de l'un comme la caution des vues de l'autre, résolut de profiter de cette heureuse révolution, & choisit sur le champ quatrevingt dix des principaux de ceux qui la composoient, pour proceder à l'élection d'un Doge. A peine étoient-ils dans la chambre d'élection, que leurs oreilles furent frappées par les cris tumultueux d'une populace nombreuse qui sourdement animée par ceux qu'Adorne avoit eu soin d'aposter à cet effet demandoit hautement Adorne pour Doge. Ces cris furent comme un trait de lumiere pour toute l'assemblée & comme un coup de foudre pour Montalte qui, furieux, indigné, s'apperçut trop tard qu'il avoit été le jouet du plus artificieux de tous les hommes; & en quelque façon l'instrument caché de son élévation. Il n'y a personne d'aussi crédule & d'aussi aisé à tromper qu'un homme droit, sincere & magnanime; mais aussi il n'y a personne qui s'irrite davantage & avec raison, & qui pardonne moins facilement, quand il découvre qu'on a abusé de sa bonne foi & de sa générosité pour le tromper indignement. Montalte sortit de l'assemblée tout déconcerté, bouillant de colere & partit aussi-tôt pour Gavi, qui étoit toujours en son pouvoir, protestant hautement qu'il tireroit une vengeance signalée de cette perfidie (*a*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Montalte se retire à Gavi.

Pour Adorne joyeux & triomphant du succès de sa ruse, il accepta sans balancer la dignité de Doge; mais pourtant soutenant son personnage & sa dissimulation jusqu'au bout, comme s'il eut voulu braver encore visiblement Montalte & tous ceux qui étoient la dupe de ses artifices, il feignit de n'accepter le Dogat que pour se rendre aux désirs & aux vœux unanimes d'un peuple qui l'aimoit & vouloit par force l'avoir pour Doge: d'un peuple tumultueux, auquel, disoit-il, il étoit trop dangereux de vouloir resister; déclarant au reste, que d'abord que la paix & l'ordre seroient rétablis dans Gênes, il s'empresseroit de se démettre d'une place qu'il n'acceptoit que par contrainte, pour éviter de nouveaux troubles, & encore une fois uniquement pour faire plaisir à ses concitoyens. Cette fausse générosité n'en imposa à personne. Le voile étoit levé; quelque soin qu'Adorne prit de se cacher sous ce masque de quelques couleurs que son art s'efforçât de farder le nouveau changement qui se faisoit en lui & ce consentement subit & si surprenant après tout ce qu'il avoit dit & tout ce qui s'étoit passé, on lut aisément la joie qui brilloit malgré lui dans ses yeux; on feignit de le croire parce qu'on le craignoit.

Antoine Adorne se fait élire Doge par ses artifices.

Par là Adorne se trouva bientôt exempté de la nécessité de dissimuler longtems; délivré d'un rôle si embarrassant & de toutes ses inquiétudes momentanées par la facilité qu'il trouva dans ses concitoyens à condescendre à ses vues ambitieuses & par la retraite de Montalte, Adorne devenu Doge ne prit plus la peine de dissimuler, il revint à lui-même, à son caractere & se livra sans contrainte à ses véritables sentimens; à l'ivresse qu'il éprouvoit de se voir de nouveau possesseur d'une place qui flattoit tant son ambition, se joignoit la crainte de la perdre. Il savoit qu'il n'étoit pas aimé des Génois; & que d'ail-

Adorne Doge pour la quatrième fois.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 506 & seq. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 456—459.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

leurs la façon dont il venoit de se faire élire, n'étoit guére propre à lui concilier leur bienveillance & leur estime. En outre Adorne devoit naturellement s'attendre aux complots des Guelfes & sur-tout aux effets du ressentiment de Montalte & des autres qu'il avoit trompés par ses artifices. Il s'efforça vainement de regagner la confiance & l'affection des populaires par des marques apparentes de modération, il ne put réussir à leur en imposer davantage ; une fois prévenus contre lui, ils voyoient de la dissimulation dans toutes ses démarches & dans toutes ses actions. Une homme faux ne trompe qu'une fois. Adorne sans espoir du côté de ceux de sa faction se tourna alors du côté de celle des Nobles dans la vue de se les attacher, de fléchir leur haine & leur jalousie, & d'affermir son autorité par leur secours. Pour parvenir à s'en faire un appui, le Doge les fit participer au gouvernement & aux emplois, & en fit entrer plusieurs dans son conseil. Mais tous ses efforts furent inutiles pour les gagner ; ils étoient trop irrités & trop ulcerés contre lui ; en les approchant de sa personne, en partageant avec eux son autorité, il ne fit que donner à des ennemis acharnés les moyens de lui nuire, & qu'indisposer encore davantage les populaires contre lui. Les Nobles profiterent des circonstances, & des facilités qu'il leur donnoit, pour se liguer & tramer sa perte avec les principaux des populaires, & les citoyens du tiers Etat.

Artifices inutiles d'Adorne.

Haine générale des Genois pour Adorne.

1395.

Les Guelfes & les Gibelins n'étoient pas plus contens les uns que les autres du gouvernement d'Adorne ; les premiers étoient déterminés à tout faire & à tout entreprendre pour secouer un joug qui leur paroissoit insupportable. Dans cette fermentation générale des esprits, les dissentions continuelles des Génois, ayant éteint ou refroidi en quelque façon l'amour de la patrie dans le cœur de la plupart de ses enfans, & leur ayant fait oublier ou perdre de vûe les précieux avantages de la liberté, quantité de Nobles formoient déja secrettement le projet de démembrer le domaine de la République, de l'aliener en tout ou en partie & même de soumettre totalement Gênes à la domination de quelque puissance étrangere, aimant mieux comme tous les mauvais citoyens & les ambitieux voir leur patrie esclave, que dominée par les populaires ; ou peut-être ne regardoient-ils plus comme leur patrie, & comme digne de la liberté, un Etat où ils n'avoient plus aucune autorité, aucune part au gouvernement ni aux charges, en un mot où ils n'étoient plus absolument les maitres ; & où les plus vils des Etres à leurs yeux, des hommes nouveaux, des Plébéiens étoient seuls en possession de commander. Dès la fin de l'année précédente à l'instigation secrette des Doria, la France avoit envoyé quelques troupes pour tâcher de s'emparer de la côte occidentale de Gênes. Ces troupes étant entrées sur son territoire, s'avancerent sans trouver aucun obstacle jusqu'à Diana, dont elles s'emparerent au premier abord ; cependant l'officier qui les commandoit, se dégoûta bientôt de cette conquête, voyant qu'elle n'étoit pas aussi facile, que ceux qui en avoient suggeré l'idée à la cour de France, le lui avoient fait entendre ; joint à ce qu'il n'avoit pas assez de monde pour une pareille entreprise ; il évacua Diana peu de tems après & se réplia sur les terres de France avec son monde. Dans le même tems la ville de Savone qui portoit toujours à regret les fers des Génois, qu'elle avoit déja tenté plusieurs fois de secouer, charmée de trouver dans le voisinage des François, une occasion de se révolter, de narguer ses anciens maitres, de se soustrai-

Les Nobles forment le projet de soumettre Gênes à une domination étrangere.

Tentatives de la France sur la côte occidentale de Gênes.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

fouftraire à leur domination, s'empreffa de fe foumettre à celle du Duc d'Orléans, qui céda depuis tous fes droits au Roi Charles VI lorfque quelques années après Gênes l'eut pris & reconnu pour fon Souverain (*a*).

D'autres d'entre les Nobles ne vendoient pas leur patrie à l'ambition des Princes étrangers; mais ce qui revient à peu près au même, ils s'emparoient de fes meilleures places, dont ils fe faifoient comme autant de places d'armes & de réceptacles de brigands, d'où ils avoient la commodité de pouvoir tomber fur les environs, les ravager impunément, commettre toutes fortes de défordres, opprimer & allarmer continuellement leurs malheureux compatriotes. C'eft ce que firent cette année les deux freres Jean & Louis Grimaldi, deux chefs des Guelfes, qui fe rendirent maîtres par furprife de l'importante ville de Monaco qu'ils garderent toujours depuis (*) au grand détriment de Gênes. Les Grimaldi s'emparerent également de Porto-fino & de Porto-venere qui devinrent alors les principales places des Guelfes, & l'azile de tous les ennemis d'Adorne. Mais ils ne purent fe maintenir dans leur poffeffion & ils furent obligés de les évacuer peu de tems après. Ces deux chefs Guelfes flattés par le fuccès qu'avoient eû jufqu'alors leurs invafions crurent pouvoir profiter de l'embarras où fe trouvoit le Doge, occupé alors à tenir tête à Montalte & à Guarco, & firent encore la même année une tentative fur Vintimille. Elle ne leur réuffit pas fi bien que les autres. Le Commandant de cette place fit une fi vigoureufe défenfe, qu'ils furent obligés de fe retirer avec perte. Pour furcroit d'infortune, un pont fur lequel ils pafferent dans leur retraite, s'étant écroulé fous eux une partie de leurs gens furent noyés, d'autres bleffés ou eftropiés; & le refte, parmi lefquels fe trouverent les deux chefs de l'entreprife, n'ayant plus le moyen de paffer, tomba entre les mains des troupes d'Adorne; il fit enfermer les deux freres Grimaldi dans le château de Petra, ville dont il étoit en poffeffion (*b*).

Ufurpations des Nobles fur le domaine de Gênes.

Les Grimaldi s'emparent de Monaco & d'autres places.

L'Anarchie devenoit générale dans la République, de jour en jour les vertus civiles s'éteignoient dans Gênes & faifoient place à l'ambition & à la licence effrénée. La corruption gagnoit même infenfiblement les gens de bien, qui commençoient à devenir infenfibles aux maux de leur patrie, & fe montroient foit indifférence foit défefpoir ou impuiffance peu empreffés à y apporter reméde. Cette indifférence coupable, la dépravation des citoyens, l'oubli le mépris des loix qui n'étoient plus que des freins trop foibles pour les retenir; la fureur des factions, l'extinction du patriotifme, l'affoupiffement total des fentimens d'honneur & de vertu qui font le foutien des Républiques, triftes avant-coureurs de la chûte ou de la décadence des Etats; tout fembloit menacer Gênes de quelque grande cataftrophe, du renverfement de la forme de fon gouvernement, de fon affujettiffement à une domination étrangere; mal-

Trifte état où Gênes étoit réduite.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hift. Lib. IX. p. 511.

(*b*) Hift. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. V. p. 428.

(*) Par la fuite leurs defcendans s'en formerent une fouveraineté particuliere, d'où la famille des Princes de Monaco, encore exiftente aujourd'hui tire fon nom: elle eft toujours en poffeffion de cette petite principauté. Suivant un traité particulier fait par le Prince regnant avec la France cette couronne eft en poffeffion des fortifications de la capitale & y entretient une garnifon Françoife.

heur qui devenoit presqu'inévitable dans la situation présente & peut-être nécessaire pour corriger ses remuants citoyens & leur apprendre à faire un meilleur usage de leur liberté. Pour aggraver encore cette condition déplorable, il y eut la même année une disette considérable dans tout l'Etat de Gênes, qui y causa une famine affreuse. Cependant au milieu de tant de crimes publics, on voit briller une étincelle de vertu particuliere, foible lueur qu'il faut saisir avec avidité. Le trait suivant de générosité d'un citoyen Génois pendant cette disette mérite d'être consigné dans les fastes de l'histoire, où les actions vertueuses y sont malheureusement si rares. Les âmes sensibles & généreuses en seront flattées & auront le plaisir de répandre les délicieuses larmes du sentiment; l'œil fatigué par le tableau continuel de tant de désordres & de guerres intestines, s'arrêtera avec plaisir sur un trait de vertu isolé qui sera ici pour lui ce qu'est la lumiere qui brille tout à coup dans la nuit obscure aux yeux d'un voyageur égaré dans un bois épais.

Famine considérable à Gênes.

Trait généreux d'un noble Génois pendant cette disette.

Luchino Vivaldo, d'une des plus distinguées & des plus opulentes familles de Gènes, étoit éperdument amoureux depuis long-tems d'une jeune Dame aussi vertueuse que belle, qui avoit toujours refusé constamment de répondre à sa passion criminelle. Elle étoit mariée ainsi que Vivaldo. Les historiens Génois qui rapportent ce fait ne nous ont point transmis le nom de cette sage beauté. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est que son mari n'étoit pas à son aise, & ne vivoit que d'un petit emploi qu'il avoit, & qui étoit à peine suffisant pour l'entretien de sa famille. Cependant promesses, offres magnifiques, larmes, prieres, présens, en un mot tous les moyens de séduction que Vivaldo pût employer, & qu'employe ordinairement un amour violent pour séduire une femme vertueuse, tout fut inutile, tout fut rebuté; lassé de cette opiniâtre resistance & de tant de vertus qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer intérieurement, même en la maudissant & la tournant sans doute en ridicule, Vivaldo se détermina enfin à la laisser tranquille. Quelque tems après le mari de cette Dame fut mis en prison & la laissa sans ressource avec deux petits enfans. C'étoit dans le tems de cette cruelle disette dont nous venons de parler. Cette malheureuse mere ne tarda pas à ressentir la plus affreuse indigence & à se voir absolument hors d'état de donner du pain à deux pauvres petits innocens dont la misere la touchoit encore plus que la sienne propre. Réduite à mourir de faim avec eux, quel parti prendre en cette terrible extrémité? Enfin elle se souvint de Vivaldo, & voyant dans son amour pour elle la derniere ressource pour sa malheureuse famille, elle prit en frémissant le cruel parti d'aller se jeter à ses pieds, réclamer pour ses pauvres enfans les secours de celui même dont elle avoit si souvent refusé les offres avec tant de hauteur; en un mot quelle situation! de se livrer à la discrétion, s'il étoit assez inhumain pour abuser de son état & du besoin qu'elle avoit de sa pitié. Que l'amour maternel est puissant! la voix de la nature l'emporta dans son cœur sur celle de l'honneur, qu'elle étouffa en gémissant. Cette tendre mere, victime de son amour pour ses enfans, se rend en tremblant chez Vivaldo le trouble dans les yeux, & le désespoir dans l'ame. Le tems, la raison, & sur-tout le défaut d'espoir qui fait mourir l'amour, avoient probablement guéri Vivaldo d'une passion aussi criminelle qu'inutile & funeste à son repos. La vue d'un objet si cher ralluma plus fortement que jamais ces feux mal éteints. Vi-

valdo, ne sachant à quoi attribuer cette visite inattendue, fut si troublé de voir chez lui l'objet de son amour, qu'il ne songea pas même à lui demander ce qui pouvoit lui procurer un bonheur si inespéré. Il ne revint de son étonnement que lorsqu'il vit tomber à ses pieds, cette même beauté si fiere & si farouche qui avoit rebuté si dédaigneusement ses soins. Mais quelle fut encore plus sa surprise, quand elle eut ouvert la bouche & lui eut appris d'une voix entrecoupée de sanglots, l'extrême misere où elle étoit réduite, & ce qu'elle attendoit de son amour ou de sa compassion. Vivaldo tout hors de lui-même, fut long-tems comme immobile & stupéfait sans pouvoir répondre, partagé entre la joie & la surprise, l'amour & le respect, l'admiration la douleur. Que d'hommes en sa place moins délicats que lui, ne se seroient fait aucun scrupule d'abuser indignement de l'état de cette déplorable femme! Que l'on voit tous les jours de ces hommes faussement généreux se prévaloir de l'infortune de la vertu, pour la séduire, prévenir même ses besoins, & lui prodiguer de cruels bienfaits, pour se faire le droit affreux de la deshonorer! Qu'il y a de ces vils bienfaiteurs qui profitent de ces occasions funestes qu'ils font souvent naître eux-mêmes, pour abuser de l'innocence malheureuse! Vivaldo pensoit plus généreusement revenant bientôt à lui-même, il fut touché jusqu'aux larmes de l'affliction & de l'état où il voyoit cette belle Dame, ainsi que de la cruelle démarche où l'amour de ses enfans & l'extrême nécessité l'avoient forcée. Il la releva d'un air respectueux, la rassura sur ses craintes & sur sa façon de penser, & la conduisit chez son épouse, qui ne fut pas moins surprise & moins touchée que lui en apprenant tout ce qui s'étoit passé. Vivaldo la chargea du soin de pourvoir elle-même libéralement à la subsistance de cette famille infortunée; dans la crainte que des secours venant de sa main ne fissent quelque tort à la réputation de cette vertueuse Dame; que sa conduite ne fut mal interprétée, ou soupçonnée de vues coupables & intéressées; & enfin de peur qu'un public malin n'attribuât à un reste d'amour ce qui n'étoit que l'effet de la bienfaisance & de la générosité (a). Quelle noblesse & qu'elle délicatesse dans ce procedé! Puisse ce trait magnanime fixer un moment avec plaisir les régards de nos lecteurs, & leur inspirer le désir de faire des actions honnêtes, & de suivre en pareils cas, trop communs de nos jours, un si digne exemple!

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Après avoir pris haleine un moment en rapportant un acte de vertu, reprenons maintenant nôtre tâche chagrinante; revenons au spectacle funeste des discordes & des dissentions intérieures & extérieures de Gênes. Montalte & Guarco, tous les deux également animés contre Adorne; l'un parce qu'il l'avoit joué indignement, & l'autre parce qu'il l'avoit dépossédé, firent cause commune dans leur commun malheur, & unirent leur ressentiment & leurs forces contre leur redoutable adversaire. Ces deux chefs de faction étoient puissamment aidés par les secours considérables d'hommes, d'argent, que leur fournissoit Jean Galeas Duc de Milan, qui d'ami & de protecteur zélé d'Adorne malheureux & proscrit, étoit devenu son plus implacable ennemi, depuis qu'il s'étoit remis en possession du Dogat; soit que ce dangereux voisin

Tentatives inutiles de Montalte & de Guarco contre Adorne.

(a) Ub. Foglietta. Claror. Lig. Elog. p. 112. an. 1395. Hist. des Révol. de Gênes 850 & seq. Anecd. Gén. & Corses p. 109— Tom. I. Liv. II. p. 216—218.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

les Génois n'en voulut qu'au Doge régnant, & ne cherchât qu'à fomenter les troubles de Gènes, dans l'espoir d'en profiter pour s'en rendre le souverain; ou qu'Adorne ayant trahi cet espoir, & les promesses qu'il avoit fait au Duc de le rendre maître de Gènes s'il pouvoit y rentrer par son moyen, ce Prince voulut s'en venger en armant & soutenant contre lui ses deux plus dangereux concurrens. Montalte & Guarco trouvant dans ce Prince le même appui & les mêmes secours qu'Adorne y avoit trouvés précédemment, firent différentes irruptions & invasions sur les terres de Gènes; mais toujours sans succès. Le Doge rendit leurs tentatives inutiles par le soin qu'il eut de pourvoir à la sûreté de toutes les places frontieres qu'il garnit de troupes, ainsi qu'à celle de Gènes & à la sienne propre, ayant toujours sur pied, près de sa personne, ou distribués autour du palais trois mille fantassins & mille chevaux qu'il avoit pris à sa solde, & qui étoient prêts à marcher au premier commandement.

Précautions que prend le Doge pour sa sûreté.

A tant de précautions le Doge joignit encore un moyen violent mais capable de déconcerter les desseins de ses ennemis & des mal intentionnés contre son gouvernement, ce fut de faire sortir de Gènes tous ceux qui lui étoient suspects, au nombre de plus de huit cens personnes.

1396.

Cependant on conspiroit toujours ardemment pour sa ruine, Montalte, peu rebuté par les mauvais succès qu'il avoit eus jusqu'alors, étoit à la tête de ces complots, ainsi que de tous les ennemis d'Adorne. Le Duc de Milan ne cessoit de l'exciter contre lui. Ce Prince, autrefois ami du Doge ne pouvoit lui pardonner son manque de foi & son ingratitude & étoit d'autant plus irrité, qu'Adorne travailloit alors assez publiquement à donner un autre maître à Gènes, & ne se cachoit point du desir qu'il avoit de lui imposer le joug de la France. Galeas outre le desir de satisfaire sa vengeance trouvoit dans Montalte, citoyen illustre consideré dans Gènes, & un homme capable de tenir tout ce que l'autre lui avoit promis, ou au moins de servir ses projets sans le savoir, & un moyen d'entretenir la désunion & la guerre civile dans Gènes, dont il esperoit de profiter tôt ou tard pour s'en rendre le souverain. Telles étoient ses vues.

Politique de Jean Galéas.

En conséquence Montalte fut appellé & reçu à sa cour avec toutes les marques de distinction & de prévenance les plus flatteuses. Ils conférerent ensemble sur les moyens de renverser la puissance d'Adorne. Le Duc n'eut pas de peine à attiser la haine jalouse de Montalte, ainsi que le feu de l'ambition qui le dévoroit, en lui mettant devant les yeux le prix qui devoit couronner ses efforts. Ce Prince l'engagea à les continuer, en lui promettant des secours encore plus considérables que ceux qu'il lui avoit fournis jusqu'alors.

Il appelle Montalte à sa Cour.

Montalte animé par ces promesses, revint à Gavi pour y faire des levées & pour y attendre des nouveaux renforts que le Duc faisoit préparer. Pendant ce tems là Antoine Guarco levoit des troupes de son côté dans les terres de la dépendance des Spinola (*a*).

Montalte & Guarco font des Levées.

A la vue de l'orage qui se formoit sur la tête du Doge inconstant, facile à se décourager, plus hardi pour entreprendre que fort pour résister, plus capable de s'emparer du Dogat que de s'y maintenir, résolut de renverser d'un seul coup tous les projets de ses adversaires, de se délivrer de toutes ses crain-

(*a*) Ub. Foglietta, Lib. IX. p. 506, 507. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 450. Hist. des Révol. de Gènes. Tom. I. Liv. II. p. 213 & suiv.

tes, & de se venger d'eux, ainsi que des Génois qui ne le vouloient pas pour Doge, en leur donnant un maître plus puissant que lui & plus formidable pour leur liberté. Il aimoit mieux etre esclave avec ses rivaux que de les voir à sa place. Il vouloit sur-tout empêcher le Duc de Milan, devenu son plus mortel ennemi, de profiter de sa ruine pour donner des loix à Gênes. Dans son désespoir il forma le projet de soumettre sa patrie au joug de la France, projet qui pour le malheur de cette République fut presqu'aussitôt exécuté que conçu, adopté avidement & sans réflexion par des plébéïens inconsidérés qui crurent y voir la fin de leurs divisions intestines ; mais sur-tout applaudi & secondé avec empressement par les Nobles, qui étoient las de voir l'autorité entre les mains des Populaires; projet enfin qui plongea Gènes dans un abîme de desastres & de malheurs. Adorne appella donc les François dans cette partie de l'Italie jusqu'alors à l'abri de leur ambition ; il leur donna des droits & des prétentions à la souveraineté de sa patrie, des vues sur les Etats voisins & des facilités pour les soumettre à sa domination ; ce qui fut cause que, dès que les François eurent une fois mis le pied dans ce coin de l'Italie, & senti le prix de la souveraineté de Gènes, & l'utilité qu'ils pouvoient en tirer pour l'exécution de leurs grands projets de conquète, ils commencerent toujours par attaquer son territoire qui devint dès lors naturellement le Théatre de toutes ces guerres (*).

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

Le Doge Adorne forme le projet de donner Gênes à la France.

Adorne se flattoit encore en donnant Gènes à la France que cette puissance reconnoissante d'un si beau don, se contenteroit d'ètre souveraine de Gènes de nom, & lui en laisseroit le gouvernement, de façon qu'il y auroit toute l'autorité & y tiendroit toujours le premier rang : pourvu qu'il dominât, il lui importoit peu que ce fut comme Doge ou comme gouverneur au nom du Roi. Ainsi son ambition n'y perdoit rien, & il se trouvoit dédommagé dans son esprit, du sacrifice qu'il faisoit du Dogat, par l'espoir de remplir, en dépit de tous ses ennemis au nom de la France le principal poste de la République. La France étoit éloignée, & c'étoit toujours ètre le maitre de Gènes de fait, quoique sous un autre titre. Il commença par pressentir la façon de penser de ses concitoyens, voulant savoir avant que de s'expliquer tout à fait avec eux s'il pouvoit se flatter de les trouver disposés à entrer dans ses vues c'est-à-dire dans celles qu'il jugeroit à propos de leur découvrir. Pour cet effet il conféra avec ses partisans & ses créatures, se contentant dans les premieres entrevues de leur dire des choses générales dans la crainte de se compromettre. Puis il leur parla un peu plus clairement. Il entretint aussi les Gibelins & les Guelfes, & enfin les principaux des populaires. Après avoir taté & sondé adroitement le terrein, consulté & interrogé toutes ces factions l'une apres l'autre, pénétré leurs sentimens & leurs intérèts particuliers, & vû avec plaisir par l'examen & la confrontation qu'il en fit, qu'elles étoient assez d'accord ensemble, & assez inclinées à embrasser le parti qu'il vouloit leur proposer, trouvant que tout sembloit concourir à l'exécution de ses desseins, il se déter-

Politique d'Adorne.

(*) Comme par exemple celle que René d'Anjou, & son fils le Duc de Calabre soutinrent contre le Roi de Naples & d'Arragon : guerre qui attira sur Gènes les forces de ce dernier; & nommément les guerres que les Rois de France, Charles VIII. Louis XII, François I. firent en Italie au sujet du Milanés Voyez Sect. V, VI. VII.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'érection du Dogat en 1339, jusqu'en 1397.

mina enfin à lever le masque, à parler sans énigme. Il convoqua une assemblée des principaux de la ville tant de la noblesse que du peuple (*a*). Là dans une harangue étudiée & méditée de longue main, où il étala son éloquence seduisante, il débuta par faire à ses concitoyens un tableau horrible de tous les inconvéniens qui resulteroient pour Gènes d'être soumise à la Domination du Duc de Milan, Prince trop voisin de Gênes, trop foible, trop ambitieux & trop despotique, pour pouvoir la rendre heureuse: après cela il leur exagera, il leur fit sentir habilement les avantages que Gênes retireroit pour sa tranquillité & son repos, tant au dedans qu'au dehors de la domination douce & paisible de la France, dont elle n'avoit rien à redouter pour sa liberté ; leur représentant que cette puissance assez forte par elle-même, possédant déjà de Vastes Etats, & peu jalouse d'en asservir d'autres étoit seule capable de faire le bonheur de Gênes, dont elle n'accepteroit la souveraineté que pour la protéger & la défendre contre ses ennemis. Adorne n'eut pas de peine à persuader: ses discours flattoient trop les désirs de l'assemblée. Les Nobles, surtout ceux de la faction Guelfe, qui étoient déjà assez naturellement portés pour la domination étrangere, (*) s'empressèrent d'accéder à un projet si fort de leur goût. Ils ne voyoient ni patrie, ni liberté dans une République gouvernée par des Plébéïens; & ils se faisoient une perspective gracieuse de voir Gênes soumise à un maître sous le nom duquel ils se flattoient de dominer, ou au moins de participer à l'autorité par sa faveur; au lieu qu'ils détestoient les caprices d'une multitude insolente, tumultueuse, ingrate & de ses chefs ambitieux qui haïssoient la noblesse, qui l'écrasoient pour s'élever sur ses débris, & sous le gouvernement desquels elle n'avoit rien à attendre que son avilissement ou sa ruine. Tel étoit le vice radical du gouvernement de Gênes aux yeux des Nobles; tel étoit le poison destructeur du patriotisme dans leurs cœurs, telle étoit la jalousie que leur inspiroit l'excessive puissance des populaires. Le Cardinal de Fiesque Archevêque de Gênes, qui avoit beaucoup d'autorité & de crédit parmi les Guelfes, contribua beaucoup à les engager à entrer dans les dispositions du Doge. Quant aux autres citoyens, à ceux qui étoient neutres dans toutes ces querelles domestiques fatigués & excédés de se voir depuis long-tems le jouet & la victime des projets & des dissentions des grands, ils n'eurent pas de peine à se déterminer à embrasser un parti qu'ils regardoient comme un remede violent & cruel à la vérité, mais nécessaire pour rendre à Gênes sa tranquillité intérieure, appaiser les troubles & les factions & ôter tout aliment à l'ambition funeste de leurs chefs & des principaux citoyens.

Adorne offre la souveraineté de Gênes à la France, qui l'accepte.

Adorne ayant ainsi recueilli les voix envoya deux députés au Roi de France Charles VI. pour lui offrir la souveraineté de Gênes, & savoir ses intentions à cet égard. L'arrivée & les propositions de ces députés occasionnerent beaucoup de contestations à la cour & dans le conseil du Roi. Les avis furent fort partagés à ce sujet. Quelques uns de ses ministres & de ses courtisans fondés sur l'humeur inconstante & remuante des Génois, conseilloient au Roi de

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 219 & suiv.

(*) Les Guelfes avoient voulu soumettre successivement leur patrie à Charles d'Anjou, I. du nom, Roi de Naples, au Roi Robert, &c. Voyez Sect. III.

refuser leurs offres; d'autres pensoient qu'il devoit les accepter sans difficulté après bien des débats, le dernier avis l'emporta : c'étoit celui du monarque, qui pensoit trop magnanimement pour refuser une nouvelle souveraineté qu'on lui offroit, sans autre condition que consentement. Il fut donc décidé que le Roi l'accepteroit, qu'il recevroit les Génois au nombre de ses sujets, & qu'il enverroit des commissaires à Gênes pour prendre possession de cet Etat, recevoir le serment d'obéissance & de fidélité des Génois, & pour dresser avec leur Doge & eux les articles de la capitulation par laquelle ils se donnoient à la France & reconnoissoient le Roi pour leur souverain (*a*).

Le Roi envoye des Commissaires à Gênes.

Ces commissaires, les Sires de Sassenage & de Vignacourt, Chevaliers, & Arnoud Boucher Thrésorier des Guerres, se rendirent à Gênes peu de tems après & en accepterent la souveraineté au nom du Roi leur maitre, aux conditions suivantes (*b*).

Conditions auxquelles Gênes se donne à la France.

I. Que les Génois reconnoîtroient le Roi de France pour leur légitime souverain, sauf les droits de l'Empire, s'il y en avoit, & lui seroient obéissans, fidéles & loyaux sujets, que les bannieres de France, de l'Empire & de Gênes seroient conjointement dressées & arborées dans le palais du gouvernement.

II. Que le Roi enverroit un de ses officiers à Gênes pour y gouverner en son nom & place; lequel y gouverneroit de concert & conjointement avec le conseil qui lui seroit donné par la ville, suivant les loix établies à Gênes, dont il ne pourroit jamais s'écarter; qu'il auroit, ainsi que l'avoient eu précédemment les Doges, deux voix dans le conseil, qui ne feroient jamais que deux suffrages, & n'auroient pas plus de poids que les autres, qui seroient comptés.

III. Que le conseil du Gouverneur seroit composé par égale moitié, de Guelfes & de Gibelins, de Nobles & de Populaires; mais que le chef de ce conseil seroit Gibelin & qu'en l'absence du Gouverneur il tiendroit sa place, auroit le même pouvoir que lui, & décideroit ainsi que lui toutes les affaires les plus importantes.

IV. Que le Roi ne mettroit aucunes nouvelles impositions & ne toucheroit point aux anciennes qui appartiendroient toujours à la ville.

V. Que le Roi & les Génois auroient respectivement les mêmes amis & ennemis; cependant, qu'en cas de schisme le Roi ne pourroit contraindre ses nouveaux sujets à se déclarer ni à prendre les armes pour un pape, ou aspirant à la papauté plutôt que pour un autre.

VI. Que l'Etat de Gênes seroit uniquement gouverné par le conseil : & que le Roi ne pourroit mettre de gouverneur, ni de commandant dans aucune autre place que Gênes.

VII. Cependant que les Génois remettroient dix forteresses (Spécifiées dans le Traité) entre les mains du Roi qui les auroit en sa garde & y mettroit garnison.

(*a*) Ub. Folietta Lib. IX. p. 509 & seq. Introd. à l'Histoire Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 459. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. [illegible].

(*b*) Anecd. Gén. & Corses p. 112. ann. 1396.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis l'erection du Dogat en 1339 jusqu'en 1397.

VIII. Que dans quatre mois le Roi s'engageoit à recouvrer & à réunir au domaine de l'Etat de Gènes toutes les places qui en avoient été distraites & aliénées, & à faire tout son possible pour les remettre sous sa dépendance; & qu'il seroit tenu de les défendre, ainsi que toutes les autres places appartenantes aux Génois, contre quiconque viendroit les attaquer.

IX. Enfin que le Roi ne pourroit disposer de la souveraineté de Gênes, comme d'un propre, ni la céder ou transmettre à qui que ce fût & de quelque façon que ce pût-être, sans le consentement des Génois.

Le Roi de France prend possession de Gênes par ses ministres.

Ces conditions ayant été acceptées & ratifiées mutuellement, les ministres plénipotentiaires du Roi reçurent le serment de fidélité des Génois, ainsi que les chefs de la ville, le sceptre & les autres marques de la dignité Ducale, qu'Adorne remit entre leurs mains, après s'être démis solemnellement du Dogat. Pour prix de cette Démission, & de l'aquisition que la France faisoit par son moyen, il fut nommé sur le champ Gouverneur de Gènes au nom du Roi jusqu'à l'arrivée du Gouverneur François que ce Prince devoit y envoyer; (a) & il reprit en cette qualité des mains des commissaires les mêmes ornemens & attributs dont il venoit de se dépouiller. Ainsi les vœux d'Adorne se trouverent exaucés pour le moment & de Doge qu'il étoit dans sa patrie, il en devint gouverneur au nom d'une puissance étrangere; mais il fut le premier puni de cette trahison & son ambition fut bien cruellement trompée, car il ne fut pas long-tems en possession de sa nouvelle dignité, ainsi qu'on va le voir dans la section suivante.

Joie excessive du peuple de Gênes à cette occasion.

La souveraineté du Roi de France fut solemnellement & unanimement reconnue & le peuple toujours aveugle, toujours ami de la nouveauté, se livra en cette occasion aux plus vifs transports de joie & d'allegresse, comme si ce jour eût été le plus beau & le plus heureux jour pour Gênes. Nous verrons combien ces fêtes & ces réjouissances durerent, & combien de tems les Génois persévérerent dans ces sentimens: comment ils se comporterent sous la domination de la France, qu'ils avoient recherchée avec tant d'ardeur, à laquelle ils se soumirent avec tant de démonstrations excessives de satisfaction; & si ce changement de gouvernement opéra le bon effet qu'ils s'en étoient promis pour leur patrie, s'il réussit à lui procurer la paix & la tranquillité intérieure, à y rétablir l'ordre & à mettre fin à toutes les dissentions intestines; ce qui étoit le motif, ou du moins le prétexte spécieux & plausible dont Adorne connoissant plus foncièrement le génie & l'humeur de ses concitoyens, qu'il ne feignoit de le faire, s'étoit servi pour les déterminer à se donner à la France. Mais s'il est vrai qu'ordinairement le succès répond aux intentions & la réussite aux précautions prises par la prudence & la sagesse, comme les intentions d'Adorne, en conseillant ce changement, ne furent ni droites ni pures, ni dirigées par l'amour du bien de sa patrie, & que cette sage politique qui a pour but le bonheur des hommes, n'eut aucune part à une résolution si bizarre & si précipitée; & qu'elle fut au contraire l'ouvrage de l'intéret, de l'ambition & de la vengeance, motifs trop vils & trop peu sensés pour pouvoir produire rien de bon & de solide, il ne faudra pas s'étonner si un remede

(a) Les précédens Ibidem. Ub Foglietta Lib. IX. p. 510. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 437.

remede aussi violent que le sacrifice de la liberté de Gênes étant mal administré ne fut point efficace pour guérir ses maux; si le gouvernement de la France, pour lequel les Génois n'étoient pas faits, ne réussit point à les rendre heureux & tranquilles, doux & pacifiques, patiens à souffrir le joug & souples à l'autorité; & enfin si les Génois toujours constans dans leur humeur volage & turbulente, ne tarderent pas à se répentir de s'être soumis aussi légérement à une puissance étrangere, capable de les asservir & de les opprimer.

SECTION V.

Depuis que Gênes se fut soumise au Roi de France, Charles VI. en 1396 jusqu'en 1421. où cette République passa sous la domination du Duc de Milan Philippe-Marie Visconti.

1396.

ON vient de voir un grand exemple de ce que peuvent souvent les passions violentes, le ressentiment & l'audace d'un seul homme, & surtout l'ambition unie au desespoir. Un seul citoyen Génois changea le sort de sa patrie, lui donna des fers & bouleversa entiérement sa constitution. La crainte qu'Adorne avoit de succomber sous les efforts de la haine de ses rivaux, son inimitié pour le Duc de Milan, & la soif qu'il avoit de se venger de lui & de tous ses ennemis, en détruisant leurs espérances & leurs projets, & en les rendant sujets, ainsi que lui-même, d'une autre nation, firent ce que les revers, la force des armes, & les vicissitudes du sort auroient eû tout au plus le pouvoir de faire. Adorne étoit satisfait, sa vengeance étoit assouvie, sa patrie étoit sujette, & il recueilloit le fruit de ses travaux. Il dominoit encore dans Gênes & sous un titre inférieur à celui de Doge, il y jouissoit de cette autorité suprême dont il étoit toujours si amoureux, quoi qu'au fond précaire & momentanée puisqu'il n'en devoit être en possession que jusqu'à l'arrivée d'un gouverneur François. Quoiqu'il en soit, Adorne contemploit avec plaisir son ouvrage & son dernier coup d'autorité, ainsi que la consternation & l'abattement de ses ennemis; tout lui succedoit au gré de ses désirs: il triomphoit, il regnoit; mais Gênes n'étoit plus libre, & peut-être se répentoit-elle déja de s'être donné un maître, & de s'être imposé un joug, puisqu'ensin le plus brillant n'est jamais qu'un pompeux esclavage, d'autant plus onéreux que celui qui impose ce joug, est plus puissant. Peut-être la réflexion, toujours tardive & qui ne sert qu'à nous éclairer sur la profondeur de l'abyme où nous sommes tombés, faisant tourner aux Génois leurs regards en arriere & sur leur état passé, leur faisoit-elle déja envisager avec horreur la demarche qu'ils venoient de faire, & entrevoir en frémissant le plus cruel avenir. Leurs yeux furent bientôt dessillés & ils gémirent.

Nouvelle tentative infructueuse de Montalte & de Guarco.

Ces regrets étoient d'autant plus naturels & d'autant plus pardonnables en eux que cette grande révolution ne produisit pas l'effet prompt & rapide qu'on leur en avoit fait espérer pour les y déterminer, & qu'ils s'en étoient promis eux-mêmes pour le rétablissement de leur tranquillité intérieure, & pour le bien

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

de leur patrie. Les maux domestiques de Gènes ne prirent point encore fin, ni même d'allégement; ils ne paroissoient pas même prêts à être sitôt terminés. Montalte, Guarco, & sur-tout le Duc de Milan, leur protecteur & leur allié, apprirent avec autant d'étonnement que de douleur, que, par les intrigues d'Adorne Gènes s'étoit soumise à la France; événement qui renversoit toutes les espérances de Galéas & le remplit de fureur (a). Il sçut embraser des mêmes ardeurs de vengeance, des mêmes feux qui le dévoroient, les deux chefs de faction qui servoient depuis long-tems sa haine & la leur contre Adorne. Lorsqu'ils furent revenus de la surprise où cette révolution inattendue les jeta loin qu'elle leur fit perdre courage, & qu'elle les fit renoncer à leurs projets, elle les anima encore à faire un dernier effort contre leur ennemi commun, & pour empêcher une révolution aussi fatale, s'il en étoit encore tems. Montalte sur-tout, qui, plus éclairé & meilleur citoyen qu'Adorne, se flattoit que peut-être sa présence feroit changer de résolution aux Génois & préviendroit un coup si funeste pour la liberté de Gênes, tandis que les choses n'étoient pas encore bien avancées, que le Roi n'avoit point envoyé de troupes ni de Gouverneur à Gênes, & que les Génois pouvoient facilement se désister de l'exécution de leur traité avec la France, se détermina à marcher vers Gènes sans perte de tems. Il rassembla un corps de troupes considérable, se mit à leur tête avec Guarco, entra sur les terres de la République & s'avança jusques dans la vallée de Polcevera. Ces deux implacables ennemis d'Adorne comptoient que leur parti seroit bientôt grossi & fortifié par les habitans de la Campagne; & pour les y attirer, pour les engager à se soulever, ils avoient grand soin de faire marcher par tout devant eux le bruit, toujours bien venu auprès du peuple, qu'ils ne s'étoient armés & ne venoient que pour délivrer Gênes du joug insupportable d'Adorne, qui vouloit vendre sa liberté à la France & qui sous le titre de gouverneur dominoit toujours aussi despotiquement qu'autrefois sous le nom de Doge. Malheureusement les apparences n'étoient pas en faveur de ses rivaux: Ces prétextes usés d'amour de la Patrie & de la liberté, leurs discours captieux, leur zéle trop suspect dans les circonstances, ne firent aucune impression sur l'esprit des gens de la campagne & ne produisirent pas l'effet que Montalte & Guarco en avoient attendu. Cette nouvelle tentative fut même de toutes façons malheureuse pour eux; & la destinée de Gènes (si l'on peut s'exprimer ainsi figurativement, puisqu'au fond la destinée des états ne dépend réellement que de la vertu & de la prudence de leurs citoyens & de ceux qui les gouvernent) qui sembloit conspirer de toutes façons avec les projets d'Adorne pour rendre Gènes sujette, voulut que les deux hommes qui étoient seuls capables alors, qui avoient seul le courage, la volonté & les moyens de s'opposer à l'asservissement de leur patrie, dessein généreux en lui-même quelque motif qui pût l'inspirer, fussent vaincus & accablés par celui qui les rendoit esclaves. Les Spinola & les Fiesques qui jusqu'alors avoient si puissamment favorisé & secondé le parti de Montalte & de Guarco contre Adorne, voyant qu'il étoit de leur intérêt particulier (toujours si fort sur les hommes) que le gouvernement des

Les Spinola & les Fiesques prennent les armes contre eux.

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 510 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. II. p. 222.

Populaires fût détruit & que Gênes fut soumise à une domination étrangere, & sur-tout monarchique, réunirent leurs forces à celles d'Adorne, pour combattre ceux qui étoient les seuls obstacles à une révolution si favorable eu général pour la Noblesse. Montalte & Guarco, trop foibles pour résister à tant de puissans ennemis réunis contre eux, & sur-tout à la volonté de leurs concitoyens qui ne vouloient absolument pas être libres, furent battus, leurs troupes dissipées & mises en fuite, & pour comble d'infortune, ils tomberent eux-mêmes au pouvoir des vainqueurs *(a)*. Les Commissaires françois, secrettement animés par Adorne, réclamerent les deux illustres prisonniers dans la vue d'en faire un exemple capable d'intimider les nouveaux sujets de la France. Mais les nobles qui ne pouvoient s'empêcher d'estimer intérieurement Montalte & Guarco ne voulurent pas commettre une si grande lâcheté que de servir la vengeance d'Adorne en livrant entre les mains de leurs ennemis & des bourreaux des hommes si généreux & si distingués par le rang qu'ils avoient tenu dans Gênes (ils avoient été Doges tous les deux); ni qu'on pût leur reprocher un jour d'avoir voulu sceller & affermir de leur sang la nouvelle domination, loin de livrer au supplice deux de leurs concitoyens qui, suivant les apparences, n'avoient aucun autre but en prenant les armes que de délivrer leur patrie d'un joug étranger, ils leur rendirent la liberté & leur procurerent une entiere sûreté pour leur retraite. Peut-être craignirent-ils encore un soulevement de la part du peuple, qui n'auroit sûrement pas vû d'un œil froid & insensible conduire à l'échafaud deux des premiers citoyens de Gênes, ses chefs & les défenseurs de sa liberté. Ces deux infortunés se retirerent à Gavi qui étoit toujours au pouvoir de Montalte; rebutés par tant de mauvais succès & de revers, ils se déciderent enfin à rester tranquilles dans leur azile. L'arrivée du Gouverneur François à Gênes, peu de tems après, les fortifia encore dans cette résolution. Ils crurent devoir ceder aux circonstances & à la force, renoncer tout de bon à leurs projets, & songer à faire leur paix avec le gouvernement, dans la crainte de passer finalement pour rébelles & perturbateurs du repos public, en s'obstinant plus long-tems dans leur défection; d'autant plus, que la retraite d'Adorne leur ennemi personnel, & la soumission générale & unanime de leurs concitoyens à la domination Françoise, ne leur laissoient plus aucune excuse ni aucun prétexte pour tenir tête au gouvernement, ni pour rester armés. Désirant faire leur accommodement, ils remirent la forteresse & la ville de Gavi à la République, obtinrent une amnistie générale & la permission de revenir à Gênes, où ils vécurent pendant quelque tems en citoyens paisibles. Eux seuls étoient en état de donner des inquiétudes au gouvernement. On fut charmé de les voir soumis; & pour prix de leur soumission & de la restitution de l'importante forteresse de Gavi, on leur assigna une pension considérable sur le trésor public, sous condition expresse qu'au moindre mouvement qu'ils feroient, cette pension seroit supprimée *(b)*. Telle fut la fin de ces troubles auxquels après un moment de tranquillité intérieure, on en verra bientôt succeder d'autres plus dangereux.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Les Nobles leur rendent la liberté.

Montalte & Guarco se retirent à Gavi.

(a) Histoire de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 437—438.

(b) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 511.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1395 jusqu'en 1421.*

Adorne planoit ſeul ſur les ruines de la liberté & du gouvernement de ſa patrie, au milieu du deuil & de la conſternation que le joug porté par Gênes joug toujours léger dans les commencemens, mais qui pouvoit s'appeſantir, cauſoit à tous les bons citoyens, à tous ceux qui aimoient encore ſincérement leur patrie & la liberté. La nouvelle autorité du Vice-Gouverneur ne ſut pas d'auſſi longue durée, qu'il l'avoit peut-être eſpéré. Peu de jours après la défaite des mécontens, Valeran de Luxembourg, comte de Ligny & de St. Pol, nommé Gouverneur de Gênes par le Roi, y arriva accompagné de Pierre Farnel, évêque de Meaux, Miniſtre Plénipotentiaire du Roi à la cour de Milan & qui avoit été donné au Gouverneur pour l'aſſiſter de ſes conſeils & commander dans Gènes en ſon abſence. Adorne leur céda ſur le champ le palais de la ſeigneurie, & ſe démit, ſans aucune difficulté de ſon autorité entre les mains de Valéran de Luxembourg, pour ſe retirer dans ſa maiſon (*a*). Adorne garda ſeulement en ſa poſſeſſion, *ad interim*, le fort ou château de Gênes, pour gage des ſommes qui lui étoient dûes par la République ; leſquelles lui ayant rembourſées ſix jours après, il le fit évacuer par ſes gens qu'il congédia, comme il n'avoit point été fait mention de la garde du château dans la capitulation de Gênes avec la France il y eut quelques conteſtations à ce ſujet pour ſavoir à qui cette garde devoit appartenir de droit ; ſi elle devoit être confiée aux troupes Génoiſes ou à celles de la France. Mais cette difficulté fut bientôt levée par la déciſion du collége des Juriſcauſultes, qui prononça en faveur des François ; ainſi ils en furent mis auſſi-tôt en poſſeſſion par les troupes d'Adorne. Celui-ci vécut depuis toujours tranquille & comme un ſimple particulier ; il ne fit plus parler de lui, & mourut l'année ſuivante (1398) à Caſtel-Franco où il s'étoit rétiré, & où il fut emporté par la peſte qui ravageoit alors l'état de Gènes (*b*). Telle fut la fin de ce citoyen fameux né avec les plus grandes qualités, qu'il n'employa jamais que pour le malheur de ſa patrie. Qu'il ſoit content, ſon nom vivra dans les faſtes de Gênes, mais flétri d'une tâche immortelle. Adorne emporta en mourant le reproche odieux, & peut-être le remords cruel d'avoir donné des fers à Gènes, & d'ètre l'auteur de tous les maux & de toutes les ſuites funeſtes que cette révolution entraîna depuis après elle. Il eut été à ſouhaiter pour ſa patrie que la peſte lui eût enlevé ce citoyen ambitieux trois ans auparavant !

Valeran de Luxembourg eſt nommé Gouverneur de Gênes : il y arrive.

Rétraite & mort d'Adorne.

Meſures priſes par le Gouverneur pour retablir la tranquillité au dedans & au dehors.

Tout étant calme & paiſible dans la ville, le gouverneur voulut commencer à remplir les engagemens que ſon maître avoit pris avec les Génois, en travaillant efficacement à rétablir l'ordre au dehors, à récupérer les places dont les factieux s'étoient emparés. Pour parvenir à ces fins, Valeran crut avant que d'en venir aux voies de fait devoir recourir aux moyens doux & pacifiques que lui dictoit ſa ſageſſe & la bonne politique. Connoiſſant le caractére des Génois & l'amour qu'ils conſervoient toujours pour leur liberté, le Gouverneur ſentit que l'eſſentiel étoit de ne point effaroucher dans les commencemens des eſprits naturellement ombrageux & faciles à s'alarmer, mais au con-

(*a*) Introd. à l'Hiſt. Univerſ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 459. Anecd. Gén. & Corſes ann. 1398. p. 113.

(*b*) Ub. Foglietta Ibid. p. 512. Hiſt. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 222 & ſuiv.

traire de les rassûrer & de les ramener par la douceur, en leur ôtant les préjugés desavantageux qu'ils s'étoient formés sur le Gouvernement François, & de calmer les craintes qu'ils avoient de sa rigueur; craintes peut-être fondées sur leur propre conduite, & le reproche tacite de leur conscience, qui leur faisoit appréhender d'être punis & traités comme des rébelles. Dans cette intention Valéran fit publier une amnistie générale pour tous ceux qui voudroient en profiter, se rendre à Gênes & venir vivre en sujets obéissans, en citoyens paisibles. On créa quatre magistrats qui furent chargés de recevoir le serment d'obéissance & de fidélité de tous ceux qui voudroient se soumettre & demander à rentrer en grace. C'étoit à ces magistrats choisis parmi les principaux d'entre leurs concitoyens, pour leur donner encore plus de confiance que les mécontens devoient s'adresser pour obtenir leur pardon. Déjà Montalte, Guarco & leurs adhérens, rassûrés par cette démarche du gouvernement, s'étoient empressés de se soumettre & de profiter du moyen de reconciliation qu'on leur offroit. Tous ne furent pas si crédules, ni si faciles à persuader; ceux qui avoient commis trop d'excès pour pouvoir se flatter d'obtenir leur grace, ne jugerent pas à propos de se fier aux promesses du gouverneur, dont ils croyoient la sincérité douteuse. Leur méfiance & des soupçons aussi outrageans pour lui allumerent son ressentiment contre ces rebelles obstinés; voyant que la clémence étoit inutile à leur égard, & qu'il ne pouvoit se flatter de les gagner par la douceur, résolut de déployer son autorité & de sévir contre eux. D'ailleurs il s'apperçut aussi que trop de bonté pouvoit nuire à la Domination naissante de son maître, & qu'il étoit nécessaire d'intimider les Génois, & de les accoutumer insensiblement par la terreur au joug auquel ils étoient encore inhabiles à se plier. Pour cet effet, indépendamment du Podestat, ou juge criminel étranger, qui étoit déjà à Gênes le Gouverneur en établit encore un autre sous le nom de Capitaine de justice, qu'il rendit indépendant des loix, & revêtit d'un pouvoir absolu & sans bornes, pour punir arbitrairement les coupables & les perturbateurs du répos public; tribunal effrayant, nouveau pour Gênes, qui sentoit déja la domination étrangere & le despotisme naissant. Les murmures que cette innovation occasionna parmi les Génois, devenant de plus en plus forts, & menaçant de dégénérer en une sédition ouverte, le Vice-Gouverneur se vit obligé l'année suivante de supprimer la charge de Capitaine de justice, (*a*) qui pendant le court tems qu'il fut en exercice, frappa plusieurs coups d'autorité éclatans, coups assez fréquemment employés dans les monarchies, où l'on est fait à ces ressorts du despotisme, mais bien révoltans pour un peuple aussi amoureux & aussi jaloux que l'étoit le Génois de ses droits & de sa liberté, qu'il idolatroit encore même en les sacrifiant.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Le Gouverneur etablit un Capitaine de justice.

Le gouverneur, non content d'effrayer les rébelles par ce tribunal de sang, espece d'inquisition politique, & résolu de proceder vigoureusement au dedans & au dehors pour écraser l'hydre toujours renaissante des séditions, prit les armes & marcha avec des troupes contre ceux qui refusoient de se soumettre à son autorité, & qui étoient encore en possession de quelques places de la République. Montalte & Guarco soumis laissoient encore à combattre & à

Le Gouverneur arme contre les Rebelles.

(*a*) Ub. Foglietta Ibidem. Hist. de Gênes Ibidem p. 440.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

réduire après eux des chefs factieux qui avoient fait soulever une partie des côtes orientale & occidentale de Gênes. Savone, qui avoit secoué quelques années auparavant le joug de Gênes pour se donner au Duc d'Orléans, persistoit toujours dans sa rebellion & dans son refus de se soumettre, quoiqu'elle n'eût plus aucun prétexte pour se dispenser de le faire, vû que le Duc d'Orléans avoit cédé tous les droits de souveraineté que cette ville lui avoit donné sur elle, au Roi de France son frere. Ainsi Charles étoit à double titre légitime souverain de Savone. Cependant cette ville toujours rebelle obstinée, ayant été sommée plusieurs fois par le Gouverneur de rentrer dans l'obéissance, avoit toujours méprisé ses avertissemens & ses ménaces. Il s'y étoit même transporté en personne sans avoir pû rien gagner sur l'esprit de ses habitans. Mais pourtant lorsqu'ils se virent sérieusement pressés au nom du Roi, & menacés d'un siege par les grands préparatifs que le Gouverneur faisoit faire pour réduire leur ville par la force, les habitans prirent enfin le parti le plus sage, qui fut de se soumettre avant qu'ils y fussent contraints.

Réduction de Savone.

Expédition du Gouverneur contre les Rebelles de la côté du Ponant.

Savone soumise, le Gouverneur tourna ses armes contre les rebelles des deux côtes. Ceva Doria fut envoyé avec des troupes nombreuses contre ceux de la côte du Levant, tandis que le Gouverneur marcha lui-même contre ceux de l'occidentale. Ces deux chefs eurent par-tout un égal succès; particuliérement le Gouverneur, qui remit l'état de Gênes en possession de deux places que les Adornes avoient usurpées sur son Domaine, ainsi que de Port-Maurice dont quelques mécontens de la famille des Doria s'étoient emparés. La peste l'obligea de s'en éloigner. Elle y avoit été apportée par des vaisseaux venant du Levant; & où elle faisoit les plus affreux ravages. Cette peste homicide moissonnoit tous les jours un grand nombre de citoyens, les premiers & les plus puissans d'entre eux comme les plus ignobles, les bons comme les mauvais; elle emporta successivement l'année suivante Adorne, Montalte & quantité d'autres illustres Génois.

La peste l'oblige à retourner en France.

1398.

Le Comte de St. Paul avoit laissé en partant pour son Lieutenant dans la ville Barlée de Luxembourg, son parent, & l'évêque de Meaux, qui comme Vice-Gouverneur de l'état de Gênes, y fut le dépositaire de l'autorité en l'absence de Valezan. La présence & les soins de ce sage Gouverneur commençoient à rétablir la tranquillité intérieure & extérieure & à retenir les mutins par la crainte. A peine fut-il parti que les troubles & les révoltes recommencerent. Les Bertolotti, famille puissante de la côte du Levant, où elle faisoit sa residence, la firent de nouveau soulever. Il y avoit déja long-tems qu'ils y commettoient quantité de désordres, & qu'ils la désoloient par leurs ravages, & leurs déprédations. Elles avoient commencé avant que Gênes se fut soumise à la France & elles continuerent encore après avec d'autant plus d'animosité, que cette puissante famille n'avoit pû réussir à se faire comprendre dans l'amnistie générale que le Gouverneur avoit accordée aux factieux. Ceva Doria étoit bien venu à bout de reprimer ses brigandages l'année d'auparavant; mais ils récommencerent plus fort que jamais aussitôt après son départ. Les Bertolotti s'emparerent d'une forteresse nommée Corniglia, où ils se retrancherent; & ayant reçu des secours d'un des Marquis Malaspina, leurs voisins, ils se remirent à piller, dévaster, incendier les environs de la ville de Levanto, où ils demeuroient précédemment. Le Capitaine de justice fut en-

Nouveaux troubles sur la côté du Levant.

Ravages des Bertolotti sur cette côte.

voyé contre eux avec six cens hommes; mais il fut défait & resta lui-même sur le champ de bataille. Fiers de cet avantage, ils s'avancerent avec leurs troupes jusqu'à Levanto, & mirent le feu à toutes les maisons de campagne qui étoient autour de cette ville, après les avoir mises au pillage (*a*).

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Tandis que ceci se passoit sur la côte du Levant, le nouveau Gouvernement donnoit à Gênes une scene bien triste & bien affligeante pour les Génois. Antoine Cucurno Gibelin citoyen noble & fort accrédité, qui avoit été arrêté en chemin par le Capitaine de justice, lorsqu'il marchoit à l'expédition dans laquelle il fut tué; ce Capitaine l'avoit envoyé à Gênes pour y être interrogé sur le projet d'une conspiration qu'on lui imputoit; il y fut appliqué à la question, & mourut dans les tortures sans rien avouer. Ce qu'il y eut de plus révoltant & de plus odieux encore dans cette affaire, c'est que Montalte & Guarco, qui étoient toujours chéris & considerés du peuple & respectables d'ailleurs par la dignité de Doge dont ils avoient été revêtus, furent aussi arrêtés & emprisonnés sur le simple soupçon d'avoir trempé dans ce prétendu complot. Leur innocence fut reconnue; le vice Gouverneur les fit relâcher, sans cependant obtenir aucune satisfaction pour un traitement aussi ignominieux. C'est peu après ces coups violens de despotisme que les murmures des Génois obligerent le vice Gouverneur (l'Evêque de Meaux) à supprimer la charge de Capitaine de justice, qui ne fut remplie qu'une seule fois, & devint presqu'aussitôt vacante par la défaite & la mort de celui qui l'occupoit (*b*). D'une façon cette suppression fut très-nuisible à la tranquillité de Gênes; car quand les factieux ne furent plus retenus par ce frein, leurs complots recommencerent, & l'on cessa de craindre & de respecter l'autorité.

La Charge de Capitaine de justice est supprimée.

Les Gibelins toujours plus remuans, plus audacieux, leverent les premiers l'étendart de la révolte leurs partisans du dehors firent soulever les habitans des deux vallées voisines de Gênes (Bisagno & Polcevera) qui ayant pris les armes mirent Antoine Rege & Raphaël Carpanetto à leur tête, & commirent les plus grands excès contre les Guelfes; pillant & brûlant leurs biens & leurs maisons de Campagne, mettant à feu & à sang les bourgs & villages où ils faisoient leur demeure, & les forçant, par-tout où ils en rencontroient, de se racheter à prix d'argent comme des ennemis publics & des prisonniers de guerre. Le pretexte de toutes ces hostilités fut, que le Vice-Gouverneur sembloit pencher avec partialité du côté des Guelfes; qui les favorisoit aux dépens des Gibelins, & qu'il ne cherchoit qu'à écraser ces derniers, tandis qu'il donnoit aux Guelfes le Gouvernement de toutes les places des environs de Gênes (*c*). L'évêque de Meaux voulant faire cesser les plaintes & les désordres des Gibelins, crut pouvoir y parvenir en ôtant, de l'avis de son conseil, plusieurs gouvernemens aux Guelfes pour les donner aux premiers. Mais ce tempérament ne contenta ni l'un ni l'autre parti, qui auroit voulu primer & tout posséder exclusivement. Sa conduite mécontenta beaucoup les Guelfes, en même tems que sa trop grande facilité & son empressement à complaire aux Gibelins, que ceux-ci prirent pour foiblesse & timidité, redoublerent leur audace & leur inspirerent le dessein d'ôter davantage, & de se

Hostilités faites par les Gibelins contre les Guelfes.

(*a*) Hist. de Gênes par le Cheval. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 439 & suiv.

(*b*) Ibidem.

(*c*) Hist. des Révol. de Gênes. Tom I. Liv. II. p. 223. Anecd. Gén. & Cortes p. 113. ann. 1398.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

ſervir de la poſſeſſion des places qui leur furent confiées, pour appuyer leurs orgueilleuſes prétentions. Ainſi la rivalité de ces deux factions jalouſes ramena bientôt dans Gênes la diſcorde & les diſſentions qui venoient à peine d'en être bannies. Les choſes retomberent bientôt dans un état pire qu'auparavant, parceque la foibleſſe & l'exceſſive indulgence du Vice-Gouverneur laiſſerent trop accroître le mal qu'il auroit dû prévenir ou arrêter dans ſon principe, lui donnerent le tems de gagner & d'infecter ſucceſſivement toutes les parties de l'état. Il falloit des actes de vigueur & de ſévérité pour épouvanter les Génois, & les contenir dans l'obéiſſance, & l'Evêque de Meaux n'avoit ni la force ni le talent d'adminiſtrer ces remedes néceſſaires.

Nouveaux troubles civils à Gênes.

Soulevemens divers ſur les côtes de Gênes.

Tout étoit en feu ſur les côtes du Levant & du ponant. Au milieu de tant de troubles extérieurs & de la nouvelle tempête qui ſe formoit dans le ſein de Gênes & qui étoit prête à éclater, les Génois vouloient donner quelques ſoins à leur commerce de l'Orient; il fut réſolu d'y envoyer quatre galeres pour le protéger, ainſi que les poſſeſſions & les établiſſemens que la République avoit dans cette partie du monde. Mais cette expédition n'eût pas lieu pour lors, les guerres inteſtines qui ſurvinrent l'ayant fait perdre de vue, pendant quelque tems. Au reſte on ne doit pas être ſurpris que nous nous ſervions toujours, ainſi que font tous les Hiſtoriens Génois, du terme de République à l'égard de Gênes, quoique ſoumiſe alors à la France. Gênes en ſe ſoumettant volontairement à des Princes étrangers, ſe conſervoit toujours le titre de République, & étoit plutôt cenſée ſe mettre ſous leur protection, que devenir réellement leur ſujette. D'ailleurs cette domination n'étant que paſſagere ne pouvoit lui faire perdre le nom de République, qui ſemble convenir mieux que tout autre pour diſtinguer & caractériſer l'état de Gênes.

Troubles excités par les Gibelins.

Le Vice-Gouverneur envoye Montalte & Guarco pour les appaiſer.

L'étendard de la guerre civile ayant été levé par les Gibelins, le Vice-Gouverneur qui craignoit les ſuites de ces actes d'hoſtilités, jugea à propos de leur députer Montalte & Guarco, s'imaginant que l'autorité & le crédit de ces deux perſonnages également chéris & conſidérés du parti Gibelin dont ils étoient, viendroient à bout d'appaiſer ces nouveaux troubles dès leur naiſſance. Mais c'eſt en quoi la prudence du Vice-Gouverneur étoit bien en défaut: car il donnoit lui-même ſans le ſavoir des forces & des chefs au parti des mécontens: il ne pouvoit pas plus mal s'adreſſer. Outre l'ambition dont la voix chatouilleuſe & puiſſante ſollicitoit toujours intérieurement ces deux hommes trop épris de l'autorité ſuprême dont ils avoient déja goûté les douceurs, pour pouvoir s'accoutumer à s'en paſſer, ils étoient encore animés par un reſſentiment perſonnel contre le gouvernement; ils avoient toujours ſur le cœur l'outrage qui leur avoit été fait par le Capitaine de juſtice. D'ailleurs ils étoient mécontens de voir que le Vice-Gouverneur, cherchant en tout à écraſer la faction des Populaires, & à favoriſer celle de la Nobleſſe, les ravalloit ſans ceſſe & les mettoit dans un rang fort au deſſous de celui qu'ils auroient dû tenir, relativement à la dignité de Doge dont ils avoient été revêtus, & de voir la partialité que le Gouvernement témoignoit aſſez ouvertement pour la faction des Guelfes & pour les Nobles. Ces deux chefs des populaires, penſant bien différemment que les Nobles, qui aimoient mieux que leur patrie fut ſous le joug de la France, que dominée par des Plébéiens, croyoient au contraire que puiſqu'il falloit que Gênes eût un maître, il valoit mieux pour elle qu'elle reçût

reçût des loix de ses citoyens que des Etrangers; & que quant à eux ils n'avoient point à se reprocher de manquer à leur patrie & à ce qu'ils lui devoient, en cherchant à la délivrer d'une domination étrangere pour la soumettre à leur autorité particuliere (*a*). En outre, voyant bien que leur abaissement total, ainsi que celui des Populaires, étoit un projet formé entre les nobles & le Gouvernement, projet à l'exécution duquel ils travailloient de concert, ils résolurent de les prévenir & de tâcher de renverser un Gouvernement dont ils n'avoient rien de bon à attendre.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Au lieu donc de remplir l'objet de leur mission, Montalte & Guarco, sous prétexte de vouloir défendre leur patrie opprimée & secouer le joug, (beaux noms, prétextes sacrés & souvent bien funestes au genre humain) échaufferent de nouveau le ressentiment & l'ardeur de ceux dont le Vice-Gouverneur les envoyoit appaiser l'animosité. Ils leurs firent prendre les armes & marcherent à leur tête vers la ville en faisant retentir par tout sur leur passage les noms *d'Aigle* & de *Gibelin*. Ils s'avancerent jusqu'à Gênes, & tenterent d'escalader ses murs, mais ils furent repoussés & obligés de se retirer avec perte, bien résolus cependant de revenir à la charge & de faire une nouvelle tentative.

Montalte & Guarco se mettent à la tête des Gibelins.

Ils sont repoussés.

Le Vice-Gouverneur & son conseil, effrayés par ce soulevement inattendu, firent prendre les armes à tout ce qui se trouva de bons citoyens & de gens de bonne Volonté, à tous ceux qu'ils crurent zélés pour le maintien de la paix & de la tranquillité publique. Guelfes & Gibelins, Nobles & populaires, tous s'armerent indistinctement pour la défense de Gênes, & partagerent entre eux la Garde des principaux postes. Cependant leur vigilance ne put empêcher que les mécontens n'entrassent la nuit suivante dans la ville par une fausse porte qui se trouva mal gardée. On entendit bientôt le bruit des armes retentir dans toutes les rues; le tumulte devint général les ténébres de la nuit augmentoient encore la confusion, & redoubloient l'horreur répandue dans son sein. Aux cris de *vivent les Gibelins* d'autres répondoient par ceux de *vivent les Guelfes*. Les Spinola & les Doria se retranchoient dans les places voisines de leurs maisons, & en fermoient toutes les avenues. Ceux du parti Gibelin se rendoient en foule auprès d'eux. Autant en faisoient de leur côté les Fiesques qui étoient joints par les Guelses. Le plus petit nombre courut se ranger auprès du Palais pour défendre le Vice-Gouverneur. Enfin une troupe de Brigands profitoient de la confusion générale pour piller les maisons & faire du butin. C'étoit peut-être les moins dangereux pour Gênes, & les plus aisés à réprimer.

Ils entrent dans la Ville pendant la nuit.

Troubles & confusion dans Gênes.

Le jour parut & vint éclairer cette scene affreuse de désordres. Chaque faction se mit avec ardeur à fermer & barricader avec des poutres & des chaînes les passages & avenues qui conduisoient aux places où elle s'étoit retranchée. Les travailleurs des partis opposés se rencontroient souvent dans des rues étroites dont ils bouchoient l'issue & en venoient aux mains avec un pareil acharnement. Bientôt Gênes fut divisée comme en deux villes différentes & habitées exclusivement par chacune des deux factions, qui laisserent entre elles comme pour servir de barriere à leur inimitié, un grand espace vuide & in-

(*a*) Ub. Foglietta, Gen. Hist. Lib. IX. p. 512—513.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

habité, occupé par les maisons qu'elles déserterent réciproquement (*a*). Cet espace vuide devint leur champ de bataille & le théatre de leurs fureurs. Tous les jours c'étoit de nouvelles attaques & de nouveaux combats, & de côte & d'autre il y avoit beaucoup de sang repandu. La rage de l'esprit de faction sembloit avoir saisi tous les Génois. L'affreuse jalousie, venant encore envenimer leurs fureurs & leurs haines, se glissa parmi les chefs des Gibelins, & divisa Montalte & Guarco. Celui-ci passa du côté des Guelfes, tandis que son rival resta avec Ceva Doria à la tête des Gibelins.

Combats sanglants entre les deux partis.

Guarco quitte le parti de Montalte.

La peste continue toujours ses ravages à Gênes.

Chose étonnante & qui marque bien de quoi le Génie de la guerre civile est capable; tandis que les deux partis s'entredétruisoient ainsi mutuellement, on observera que la peste continuoit toujours à faire des ravages dans Gênes. Ils avoient à la fois l'un & l'autre à combattre leurs ennemis & ce fleau terrible, sans que le danger qu'ils couroient, le progrès de la contagion que des hommes coupables pouvoient naturellement regarder comme une espece de punition céleste, ni enfin la mort funeste de leurs concitoyens que la maladie emportoit tous les jours à leurs yeux, pussent effrayer ces cœurs d'acier, ni les engager à faire tréve à leurs fureurs homicides. Etrange aveuglement des hommes, qui s'empressent de joindre encore eux-mêmes des maux cruels à ceux dont la nature les accable, comme si les portes de la mort n'étoient pas assez multipliées & comme si les moyens naturels, les élémens, les révolutions du globe, les maladies & tant de fléaux divers auxquels ils sont exposés, ne suffisoient pas pour détruire & extirper les malheureux habitans de la terre! ces deux factions armées pour la ruine de Gênes n'aspiroient qu'à exterminer par le fer tous ceux qui échappoient à la peste, & concouroient avec elle de tout leur pouvoir pour la Dépopulation de leur patrie.

Les Gibelins sont vainqueurs.

Enfin les Gibelins prirent le dessus. Montalte & Doria Vainqueurs s'avancerent jusqu'au Palais du gouvernement, qu'ils attaquerent & presserent vivement. Déja ils s'étoient emparés de la place située devant ce palais; déja le Vice-Gouverneur ne se défendoit plus qu'avec peine contre tant d'ennemis victorieux; tout sembloit promettre à ceux-ci qu'ils alloient bientôt se voir en possession du Palais, lorsque la jalousie vint encore diviser les deux chefs des Gibelins, arrêta leurs progrès & fit changer de face aux affaires en renversant tous les projets & l'espoir de Montalte. Il vouloit se faire élire Doge; Ceva Doria qui avoit d'autres intérêts ne jugea pas à propos de servir les vues de son collegue, & de pousser plus loin ses avantages, & de chasser le Vice-Gouverneur du Palais, ainsi qu'il en seroit facilement venu à bout, s'il avoit été secondé. Mais Doria craignant le crédit de Montalte, craignant sur-tout qu'il ne profitât de la circonstance pour secouer tout à fait le joug de la France, le gouvernement populaire & s'emparer encore une fois du Dogat, ce qui n'étoit pas l'intérêt des nobles, lui fit entendre que c'étoit assez d'avoir abaissé les Guelfes, & de leur avoir ôté les moyens de profiter de la faveur du Vice-Gouverneur pour opprimer les Gibelins; que ceux-ci n'en désiroient pas d'avantage & n'avoient pas dessein de renverser le nouveau gouvernement. Quoique Montalte ne goutât pas ces raisons il fut obligé de s'y rendre

Ceva Doria empêche Montalte de profiter de ses avantages.

(*a*) Introd. à l'Histoire Univ. Tom II. Liv. II. Chap. VI. p. 459.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

malgré lui. Frémiſſant de colere & de dépit de ſe voir arracher la victoire des mains, il ſe retira auſſitôt avec ſes partiſans dans l'Egliſe des Jacobins. Sa rétraite affoiblit beaucoup le parti Gibelin; les Guelſes profiterent de cet incident pour attaquer leurs ennemis, reprirent à leur tour le deſſus, les repouſſerent, les pourſuivirent & en firent un grand carnage (*a*).

Les Gibelins ſont défaits à leur tour.

Cependant l'évêque de Meaux, homme naturellement plus propre à gouverner des eccléſiaſtiques, qu'à conduire un peuple auſſi remuant & auſſi factieux que celui de Gênes, employa les conſeils, les prieres, les avertiſſemens, les menaces, pour engager les Génois à mettre bas les armes & à rentrer dans leur devoir: voyant qu'il n'obtenoit rien de ces eſprits indociles & obſtinés, qu'il ne pouvoit ſe flatter ni de leur réſiſter long-tems ni de les gagner, qu'il n'y avoit que du riſque pour ſa perſonne parmi des factieux aveuglés par leur acharnement, il ne voulut pas compromettre d'avantage l'autorité royale dont il étoit revêtu. En vain Ceva Doria, les Nobles & les partiſans zélés de la France, ou ceux qui craignoient ſon reſſentiment voulurent le retenir à Gênes, ce Prélat abandonna les Génois à eux-mêmes, à leurs guerres civiles & à leur mauvais ſort, ſortit de leur ville & s'embarqua ſecrettement ſur une galere qui le conduiſit à Savone d'où il prit la route de la France. La retraite du Vice-Gouverneur, qui fut ſuivie peu de tems après de celle de Barlée de Luxembourg, Lieutenant de Valeran, accrut encore la confuſion dans Gênes. Les deux factions ennemies n'étant plus retenues par aucun frein ſe livrerent ſans crainte & ſans pudeur à leur fureur mutuelle & en vinrent pluſieurs fois aux mains avec plus d'acharnement que jamais. Non contentes de déchirer elles-mêmes le ſein de leur patrie, & de l'inonder du ſang de leurs concitoyens, elles firent venir & introduiſirent toutes les deux des troupes étrangeres dans la ville pour leur aider à la déſoler. Les Guelſes prirent à leur ſolde trois mille fantaſſins, & les Gibelins huit mille, qu'ils firent entrer dans la ville. Les derniers ſupérieurs en nombre à leurs ennemis, les bloquerent par terre & par mer dans le quartier où ils ſe tenoient renſermés, leur couperent les vivres & toutes communications & les reduiſirent bientôt aux dernieres extrêmités. De l'humeur dont paroiſſoient les deux partis également obſtinés à ſe détruire, quoiqu'à dire le vrai ils ne ſçuſſent guere eux-mêmes pourquoi ils combattoient, & ne puſſent à l'exception de leur vieille haine & du nom qu'ils portoient, rendre aucune raiſon plauſible de leurs nouvelles querelles, les choſes n'en ſeroient pas demeurées là, & auroient probablement abouti à quelque affaire ſanglante, ou peut-être même à la défaite totale de l'une des deux factions, ſi la mort d'Antoine Montalte qui fut emporté par la peſte n'eut rallenti le feu de la guerre civile, & délivré Gênes d'un citoyen autrefois juſtement chéri & eſtimé d'elle pour ſes vertus mais dont malheureuſement l'ambition & les circonſtances avoient fait un chef de faction & un homme funeſte à la tranquillité de ſa patrie (*b*). Il faut le dire à regret au ſujet d'un homme du mérite de Montalte; mais enfin, puiſqu'il vaut beaucoup mieux qu'une tête périſſe que tout un peuple; la peſte qui de concert avec la guerre civile ne ceſſoit de ravager cette ville infortunée, ren-

Retraite du Vice-Gouverneur.

Mort d'Antoine Montalte.

(*a*) Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 442—444.

(*b*) Hiſt. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 226 & ſuiv.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

dit ſervice à Gênes dans la conjoncture, en lui enlevant Montalte; quoique ce ſoit à regret que cette réflexion tombe ſur un citoyen illuſtre & doué d'ailleurs des plus grandes qualités. Mais il vaut mieux qu'une tête périſſe que tout un peuple. Sa mort arrivée à propos, mit fin à l'acharnement, ou pour mieux dire, au délire des deux partis, dont les chefs qui étoient alors des nobles (les Doria & les Fieſques) ſentirent qu'ils ſe faiſoient inutilement la guerre. Leur intérêt commun demandoit que la domination actuelle ſubſiſtât, & qu'ils s'entendiſſent enſemble réuniſſant tous leurs efforts pour empêcher les populaires de s'emparer de nouveau du Gouvernement. L'arrivée de Gaſpard Coſſa, Napolitain, homme fort eſtimé & conſideré pour ſa ſageſſe, qui accompagnoit le Légat du Pape en France, & vint à Gênes dans ces triſtes circonſtances contribua auſſi beaucoup à y rétablir la tranquillité mais une tranquillité momentanée; ce ne fut proprement qu'une eſpece de treve fort courte que les deux partis firent à leurs ſanglantes querelles & ils ſemblerent avoir repris haleine, pour recommencer peu après à s'entredéchirer avec plus de furie qu'auparavant. Vainement Caſſa étoit venu à bout, en interpoſant ſa médiation & l'autorité du Légat, d'engager ces ennemis implacables à ſe reconcilier & à faire la paix entre eux. Les conditions de cet accommodement avoient été, „ que les Gibelins auroient deux voix de plus que les Guelfes dans le „ conſeil & pour l'élection des magiſtrats; que de dix-huit conſeillers il y en „ auroit toujours dix Gibelins; & en outre que les fortifications qui avoient „ été ajoutées quatre ans auparavant au château ſeroient raſées.

Paix de Courte durée entre les deux partis.

Cette derniere clauſe n'étoit pas du goût des Guelſes qui ne s'y ſoumirent qu'à regret auſſi à peine le médiateur fut il éloigné de Gênes que les feux mal éteints de la guerre s'y rallumerent d'abord & l'état de cette malheureuſe ville devint plus déplorable que jamais. Les Guelfes furent les aggreſſeurs & trouverent leurs ennemis non moins diſpoſés à reprendre les armes. Les excès & les crimes publics que commirent les deux partis, devinrent encore plus atroces & les combats plus fréquens & plus ſanglans entre eux: il ſembloit qu'ils vouluſſent ſe dédommager du court intervalle où leur haine avoit été oiſive. Ils en vinrent plus de ſix fois aux mains en moins de quinze jours. Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes ces horreurs. Pourquoi conſacrer en quelque façon les crimes des hommes à l'immortalité? contens de les indiquer & de les rapporter en général, pour ne pas nous écarter de la fidélité qui eſt le premier devoir d'un hiſtorien, que ne pouvons-nous d'ailleurs jeter un voile épais ſur ces forfaits honteux pour l'humanité, & en effacer juſqu'à la mémoire? Ce n'étoit pas aſſez que les deux factions ſe baignaſſent mutuellement dans le ſang de leurs concitoyens, la rage de ces ennemis cruels & féroces s'étendoit juſques ſur les choſes inanimées. Les marbres & les pierres n'étoient pas à l'abri de leurs fureurs; quantité de maiſons, d'édifices publics & particuliers, ornemens de Gênes, entr'autres l'Egliſe de St. Pierre furent ſaccagés, réduits en cendres ou renverſés de fond en comble. La perte & le dommage que ces furieux citoyens ſe cauſerent réciproquement pendant un court eſpace de tems, furent eſtimés à plus de deux cens mille florins d'or (*a*). On ne ſentit bien toutes ces pertes & la profondeur de ces

La guerre civile recommence.

Excès & fureur de ces deux partis.

(*a*) Hiſtoire de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 449—450.

plaies que lorſque leur premiere fureur étant paſſée & leur animoſité un peu aſſouvie par tant de meurtres & d'incendies, les deux factions également laſſes de combats & d'atrocités ouvrirent les yeux en rougiſſant ſur leurs excès, ſur les déſaſtres de leur patrie, & contemplerent avec effroi leur propre ouvrage, ſemblables à ces malheureux qui gémiſſent ſur les ruines & les débris fumans de leurs maiſons, qu'ils ont eux-mêmes embraſées dans les noirs accès de leur rage aveugle. Il ſe fit enfin un nouvel accommodement, conclu par les ſoins infatigables d'Antoine Juſtiniani, & de Guilleaume Centurione Ultramarino citoyens zélés pour la paix & le rétabliſſement de la tranquillité publique, qui eurent bien de la peine à y réuſſir & à engager leurs concitoyens à mettre les armes bas. C'eſt alors que le délire & l'aveuglement firent place à la douleur & à la conſternation chez les Génois, & qu'ils commencerent trop tard à ouvrir les yeux pour détéſter leurs fureurs & pour pleurer les malheurs de leur patrie: remords helas! trop paſſagers. On les verra bientôt ſe replonger dans le même abyme de maux & de crimes, dont ils étoient à peine ſorti; cependant par une ſuite de l'inconſtance ordinaire de ce peuple remuant outré dans toutes ſes paſſions toujours porté à paſſer rapidement d'un extrême à l'autre, dans le moment que la paix fut conclue entre les deux partis, elle cauſa la plus vive ſenſation dans Gênes, & le peuple s'y livra aux plus fougueux tranſports de la joie & de l'allegreſſe. Cette paix ſi déſirée lui fut annoncée par le ſon de la grande cloche qui étoit dans la tour du palais, cloche fatale qui, preſqu'auſſi inconſtante que ceux qui la faiſoient mouvoir à leur gré, ſervoit auſſi pour un uſage bien différent, quand l'envie leur en prenoit, à appeller les citoyens aux armes, & à donner le ſignal des horreurs & des guerres civiles.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

Ils font la paix.

Joie que cette paix repand dans Gênes.

Quoique très-mécontente des Génois & avec aſſez de raiſon, la France étoit trop charmée du nouveau fleuron qu'elle venoit d'ajouter à ſa couronne, pour ſe laiſſer tout d'un coup dégoûter par un ſujet de mécontentement paſſager, d'une ſouveraineté que Gènes lui avoit déférée volontairement. Cette puiſſance étoit trop habile en politique, pour ne pas ſentir qu'elle devoit diſſimuler dans les commencemens, & fermer les yeux ſur les premiers ſoulevemens de ſes nouveaux ſujets, qui n'étoient pas encore accoûtumés à ſa domination. Au lieu d'attribuer ces ſoulevemens au caractére incorrigible des Génois, & à leur eſprit indomptable, ainſi que la connoiſſance de leur humeur auroit dû le faire préſumer & faire déſeſpérer de pouvoir jamais aſſujettir au joug un peuple ſi inhabile à le porter, la cour de France crut devoir leur pardonner ces premiers mouvemens à un reſte d'amour pour la liberté, dans l'eſpoir de les réduire inſenſiblement. Elle ſe trompoit étrangement, & ce n'étoit pas là le ſeul déboire & le ſeul affront qu'elle étoit deſtinée à recevoir de la part de ces turbulens Républicains, qui ſemblerent ne lui avoir offert la ſouveraineté de leur état, que pour inſulter & braver ſa puiſſance. Peut-être auſſi croyoit-elle ſon honneur intéreſſé à ſoutenir ſes premieres démarches, & à ne point ſe départir de ſa nouvelle ſouveraineté avec autant de légereté que Gènes renonçoit au ſouverain qu'elle s'étoit donné avec tant d'empreſſement. Le Roi ſe hâta d'envoyer aux Génois un nouveau Gouverneur, ſe flattant qu'il leur ſeroit plus agréable que ſon prédéceſſeur, qu'il réuſſiroit mieux à les réduire, à ſe concilier les eſprits, & enfin à appaiſer les nouveaux troubles, & à réta-

Politique de la cour de France à l'égard de Gênes.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

bir la ſubordination. Le choix de la cour tomba ſur Nicolas de Calleville, (ſelon d'autres Calvi) conſeiller d'Etat (*a*), homme ſage & aviſé, mais manquant de fermeté, ainſi qu'on aura occaſion de la voir dans la ſuite.

Il y envoye un autre Gouverneur.

Son arrivée rétablit le calme dans Gênes.

Son arrivée rétablit en effet le calme dans Gênes, au moins pour quelque tems. Le nouveau Gouverneur y entra accompagné des principaux citoyens qui avoient été au devant de lui pour le recevoir & il y fut reçu au milieu des acclamations d'un peuple nombreux & toujours porté à la joye en pareilles rencontres. Tout ſembloit auſſi tranquille dans la ville que s'il n'y eût jamais eu de troubles. Les chaines & les barricades furent ôtées, les boutiques rouvertes, les communications & paſſages rétablis, & chacun retourna comme auparavant à ſon travail ou à ſon commerce. Le ſeul Conrard Doria voulant entretenir & fomenter les troubles, partit ſecrettement ſur une galere, pour Varagine, dont il s'empara avec le ſecours des Guelſes. La vigilance du nouveau Gouverneur ne leur laiſſa pas le tems de s'y établir. Il fit voile auſſi-tôt vers la même place avec neuf cens hommes, & la reprit d'abord ſur Doria & ſes partiſans, auxquels, pour donner aux Génois une preuve de modération, qui leur plût beaucoup, il accorda une entiere impunité, & la liberté de ſe retirer, ſans rançon, avec tous leurs effets où bon leur ſembleroit; ce qui eſt peut-être le meilleur & le plus ſûr moyen de gagner des Rebelles, c'eſt-à-dire des hommes jaloux de leurs droits & de leur liberté, qui refuſent de ſe laiſſer aſſervir.

Le Gouverneur reprend Varagine ſur Conrard Doria; ſa modération.

Le rétabliſſement de la tranquillité intérieure dans Gênes permit à ſes citoyens de chercher des combats moins illégitimes & moins criminels (car il n'en eſt pas de licites entre les hommes) & de tourner ailleurs des armes qu'ils n'employoient depuis long-tems que contre eux-mêmes & pour la ruine de leur patrie; ce fut contre les maures d'Afrique, les véritables & les plus anciens ennemis des Génois. Cette année (1398) ſi funeſte de toutes façons pour Gênes par la peſte qui la déſola, & par les guerres civiles qui l'épuiſerent d'habitans, ne fut point tout-à-fait ſans gloire pour cette République, quoique ſujette, & ſes citoyens effacerent en partie par leurs exploits ſur les Maures la honte dont ils s'étoient couverts en trempant ſi long-tems leurs mains dans leur propre ſang. Leurs diſſentions avoient empêché l'armement projeté quelque tems auparavant, de quatre galeres deſtinées à faire voile pour le Levant afin d'y protéger les établiſſemens de la République. La paix dont on jouiſſoit alors fit reprendre ce projet; mais au lieu de quatre galeres, on n'en put équiper que trois, à cauſe du mauvais état des Finances. Elles mirent en mer dès l'automne de la même année; mais les circonſtances en changerent la deſtination ou plutôt le hazard en ordonna autrement. Elles rencontrerent dans la mer de Sicile quatre galeres de Tunis, qui les attaquerent & les obligerent d'en venir aux mains. Le combat fut des plus ſanglans & des plus terribles, & il tournoit au déſavantage des Génois, qui inférieurs en nombre à leurs ennemis, les voyoient déja preſque maîtres d'une de leurs ga-

Combat naval des Génois contre les Maures, à l'avantage des premiers.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 515 & ſeq. Anecd. Gen. & Corſes ann. 1398. Introd. à l'Hiſt. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 459. Hiſt. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 226—227 Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 451 & ſuiv.

leres, lorſque Paul Montalte (fils du Doge Léonard Montalte & frere du ſecond Doge de ce nom) qui la commandoit, & étoit alors retenu dans ſon lit par une groſſe ſiévre, ſe leva comme en ſurſaut au bruit que faiſoient les combattans, prit ſon épée & tomba avec furie ſur les ennemis qui étoient ſur ſon bord. Sa préſence & ſon exemple, tant celui des chefs eſt puiſſant, rendirent le courage à ſes gens; ils chaſſerent les Maures de la galere, & en firent un grand carnage. Entr'autres actions de valeur qui ſe firent de leur part dans cette rencontre, un ſoldat Génois de la vallée de Biſagna, tomba ſur un Maure d'une taille giganteſque & d'une force de corps extraordinaire, qui faiſoit trembler les Génois & ſoutenoit lui ſeul tous leurs efforts; le Génois renouvellant ces exploits fabuleux qu'on trouve ſi ſouvent répétés dans les anciens Romans & livres de Chevalerie, pourfendit d'un coup de ſabre le Maure juſqu'à la ceinture, & le partagea en deux, de ſorte que la tête & un bras tomberent d'un côté (*a*). L'intrépidité de Montalte fit changer totalement la face du combat & la victoire demeura aux Génois. Ils prirent trois galeres aux Maures & délivrerent dans cette occaſion une grande quantité d'eſclaves Chrétiens, preſque tous Siciliens, qu'ils y trouverent enchainés à la rame. Cette affaire penſa brouiller la République de Gènes avec le Roi de Tunis. Les Génois eurent beau alléguer pour leur juſtification, que les Maures avoient été les aggreſſeurs & les avoient contraints d'en venir aux mains malgré eux. Le Prince Africain prétendant que cet acte d'hoſtilité étoit une infraction maniſeſte au dernier traité, fit dans ſon reſſentiment arrêter & empriſonner tous les négocians Génois qui ſe trouverent dans ſes Etats. Cependant Gênes qui craignoit de s'attirer ſur les bras une guerre onéreuſe, ne prit point ſait & cauſe pour ſes ſujets priſonniers; ils ſurent obligés de ſe racheter, & les choſes ne furent pas pouſſées plus loin de part & d'autre, & n'eurent aucunes ſuites; moins par un effet de la modération ou de l'eſprit pacifique des deux peuples, que par une politique prudente. Les Maures ne vouloient rien avoir à démêler avec Gênes, dont ils redoutoient & avoient tant de fois éprouvé les forces; & Gênes auſſi affoiblie que peut l'être un Etat depuis long-tems en proye aux guerres civiles, n'étoit pas en état de ſe venger des Maures.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

Suites de cette affaire.

La tranquillité intérieure étoit à peine rétablie dans Gênes par les ſoins du nouveau Gouverneur, que la derniere année de ce ſiécle ramena des troubles d'une autre eſpece & non moins dangereux que les précédens. Triſte deſtin de Gênes, qui portoit dans ſon ſein comme un vice deſtructeur de ſon état. La jalouſie des populaires contre les Nobles, dont la puiſſance, ainſi qu'il eſt aſſez naturel, commençoit à ſe relever ſous un gouvernement Monarchique, fut la ſource & le mobile de ces nouvelles diſſentions. La faction populaire ſe plaignoit, „ que la tranquillité dont Gênes jouiſſoit, n'étoit favorable qu'aux „ Nobles, & que l'Etat du peuple étoit pire encore depuis le rétabliſſement „ de la paix & au ſein de cette paix, qu'au milieu même des troubles & des „ horreurs de la guerre civile; que les nobles ſeuls retiroient tous les fruits „ de la derniere pacification; qu'ils s'étoient de nouveau emparés de toutes „ les charges & des principaux emplois de la République & abuſoient impu-

1399. Murmurés du peuple contre les Maures.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. pag. 516. Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. Anecd. Gén. & Corſes ann. 1393. Hiſt. de VI. p. 452.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

„ nément de leur autorité ſous prétexte de faire & de chercher le bien public, „ qui au fond n'étoit jamais que leur bien particulier, pour écraſer le peu- „ ple, le ſurcharger d'impôts & enfin pour le tenir dans une oppreſſion, où „ ils n'auroient ſûrement pû le tenir les armes à la main, parce qu'alors le „ peuple étoit en état d'oppoſer la force à la force & de défendre ſes droits „ & ſes intérêts, au lieu que maintenant ils étoient ſacrifiés, n'y ayant per- „ ſonne dans le conſeil qui les prit en main & qui réclamât en ſa faveur". Tels étoient les griefs & les ſujets de plainte des populaires, tant Guelſes que Gibelins, contre les Nobles. Ces murmures dégénérerent peu à peu en une ſédition ouverte ; cependant elle n'éclata pas tout d'un coup. Il y eut auparavant pluſieurs aſſemblées & conférences ſecrettes entre les principaux des populaires, où ils prirent la réſolution de renverſer la puiſſance renaiſſante des nobles & de les exclure encore une fois du gouvernement & des charges. Pour mieux cacher leurs deſſeins, ils formerent entre eux une eſpece d'aſſociation ou de confrerie ſous le nom de *la croſſe*. Ils ſe raſſemblerent pluſieurs fois dans l'Egliſe des Auguſtins, ſous prétexte de conférer ſur leur nouvelle aſſociation, mais au fond pour délibérer ſur les moyens d'exécuter leur entrepriſe. Gênes étoit encore tranquille ; mais tout la menaçoit d'un ſoulevement, & on y étoit ſans le ſavoir à la veille de quelque grande révolution. Il étoit impoſſible que le complot des populaires ne tranſpirât ; le Gouverneur avoit été juſqu'alors dans une profonde ſécurité ; il ſortit de ſon ſommeil léthargique, voulut s'éclaircir d'un bruit qui s'accréditoit & prendre des meſures pour étouffer les complots des mécontens dès leur naiſſance. Il fit ordonner au chef de l'aſſociation, ou plutôt de la conſpiration, de venir le trouver ſur le champ au palais. Au lieu de s'y rendre, celui-ci voyant que la mèche étoit découverte & qu'il étoit tems d'éclater, répandit l'alarme parmi le peuple & excita un ſoulevement général. En un inſtant toute la ville fut en armes. Le peuple s'empara de la Tour & de la porte St. Thomas & ſe mit à courir par toute la ville en criant *Vive le Roi*, *vive le peuple*. Ceux d'entre les chefs des populaires qui n'avoient point de part à cette émeute, s'efforcerent vainement de calmer cette multitude furieuſe, qui ne tire point l'épée du fourreau pour l'y remettre ſi promptement, en lui promettant ſatisfaction ſur ſes griefs & une amniſtie générale au nom du Gouverneur. Le peuple armé ne voulut plus rien écouter. Le lendemain ſon audace s'accrut avec ſa fureur réfléchie. Le Gouverneur fut attaqué dans le palais par mille de ces factieux, & obligé d'en ſortir précipitamment. Mais il y fut preſqu'auſſitôt ramené comme en triomphe, par quinze cens des plus notables citoyens, tant des populaires que de la Nobleſſe. Ils exhorterent le Gouverneur à ne point s'étonner de ce ſoulevement, ſi ordinaire au peuple de Gênes, & à céder pour un moment à l'orage, en faiſant la volonté de cette populace mutinée, qu'il étoit dangereux d'irriter par trop de réſiſtance, mais dont la premiere chaleur s'évanouiſſoit bientôt. Calleville, homme foible & timide, à peine raſſuré, par les diſcours de ces bons citoyens, s'empreſſa de ſuivre leur conſeil & d'accorder aux déſirs du peuple l'abaiſſement momentané de la puiſſance des Nobles & leur excluſion de toutes les charges & dignités de la République. Pour contenter la multitude, on créa un conſeil ſupérieur de quinze magiſtrats, tous populaires, deſtinés à gouverner conjointement avec le Gouverneur François,

Les Chefs des Populaires conſpirent contre les Nobles.

Soulevement du peuple.

On crée des Magiſtrats populaires.

çois. (*a*) Le peuple ne fut point encore satisfait de cet établissement, & les troubles furent sur le point de recommencer. Il crioit hautement „ que ses „ intérêts étoient sacrifiés, vu que cette nouvelle institution n'étoit favorable „ qu'aux principaux de son corps qui, n'ayant rien de commun avec lui que „ le nom de populaires, avoient trahi son parti pour se ranger, ainsi que les „ Nobles, du côté du Gouverneur, ou étoient demeurés tranquilles spectateurs „ des efforts qu'il avoit fait pour défendre ses droits & sa liberté, dont „ ainsi il n'étoit pas juste qu'ils recueillissent tous les fruits; qu'il ne vouloit „ point pour Magistrats des citoyens timides ou perfides, qui avoient d'autres „ intérêts que les siens; qu'il prétendoit & vouloit absolument qu'on lui élût „ d'autres chefs, tirés uniquement de son corps, c'est-à-dire, des corps d'ar- „ tisans & de métiers, qui fussent spécialement chargés de défendre ses inté- „ rêts, de le protéger contre les tentatives & les usurpations des nobles, & „ de proposer au Gouverneur tout ce qu'ils jugeroient utile & convena- „ ble pour le bien du peuple & de Gênes". Le Gouverneur se vit encore obligé d'en passer par là pour le bien de la paix, & de prêter les mains à tout ce que le peuple voulut. On conserva le conseil & les prérogatives des anciens du peuple, & on créa quatre nouveaux Magistrats populaires, espece de Tribuns, appellés Prieurs, auxquels on donna un conseil de douze autres citoyens populaires. Tous les différens corps de métier s'empresserent de prêter serment à ces nouveaux Magistrats, choisis parmi eux, & institués pour les protéger.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Création de nouveaux Magistrats populaires.

Leur autorité augmentant chaque jour devint bientôt très-considérable & si elle eut été aussi durable que rapide elle se seroit élevée au suprême degré. Mais la jalousie des Nobles & la politique du gouvernement sçurent bien mettre ordre à ses progrès. Cependant avant que les choses en vinssent jusques là & que ces nouvelles charges fussent montées au dernier période de leur puissance où elles trouverent leur anéantissement, elles passèrent successivement dans les mains de citoyens ambitieux & accrédités qui sçurent augmenter leurs droits & leurs prérogatives, & leur faire acquérir une force & une valeur bien supérieures à celles qu'elles avoient eues dans le principe de leur institution. Au reste le peuple fit bien voir quatre semaines après, qu'il avoit eû encore moins en vue en se soulevant, d'exclure les Nobles des charges & des emplois, que de se donner de nouveaux Magistrats à sa guise; car ce même peuple, un moment auparavant si animé contre les Nobles, souffrit qu'on rétablit les choses sur le même pied où elles étoient auparavant; c'est-à-dire que les Nobles eussent de nouveau part aux dignités & au gouvernement, & que les places du conseil des anciens fussent également reparties entre les Nobles & les populaires. Preuve singuliere de la modération ou plutôt de l'inconséquence & de l'inconstance du peuple qui rejete avec légéreté ce qu'il a désiré avec le plus d'ardeur!

Au moyen de ces nouveaux arrangemens tout fut assez paisible dans l'enceinte de la ville il n'en étoit pas de même au dehors; les deux factions ennemies se poursuivoient encore impitoyablement. Les hostilités y continuoient

Troubles & désordres extérieurs.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 517 & seq. Introduct. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 460. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 228.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

toujours entre les Guelfes & les Gibelins; ils se pilloient mutuellement, & se faisoient ouvertement la guerre tant par terre que par mer. Ces désordres, & les brigandages des habitans de la campagne, qui en sont les suites ordinaires, obligerent quantité de citoyens d'abandonner le sejour des bourgs, des villes ouvertes & sans défense, & de déserter les campagnes, pour se retirer & chercher leur sûreté dans la capitale. Dans le même tems plusieurs chefs des Guelfes armerent deux galeres de moyenne grandeur, avec lesquelles ils se mirent à faire des courses & à ravager les côtes commettant toutes sortes d'excès contre les Gibelins & faisant sur eux beaucoup de butin, & de prisonniers, dont ils exigeoient une grosse rançon. Le gouvernement résolu de réprimer une telle audace envoya plusieurs galeres de la ville pour donner la chasse à celle des Guelfes; on en prit une; & pour faire un exemple malheureusement trop nécessaire dans ces tems d'Anarchie, on fit pendre le Commandant de cette galere & vingt complices de ses pirateries. On mit enfin à exécution le projet déja formé & repris deux fois inutilement l'année d'auparavant, de l'équipement de quatre galeres destinées à protéger les établissemens de la République, & le commerce contre les Corsaires de Barbarie. On en donna le commandement à Frédéric Promontorio. Le Roi de France voulant pour mieux se concilier l'affection de ses nouveaux sujets paroître jaloux de contribuer au succès de cette expédition, que les Historiens nous ont laissé ignorer, fit équiper à ses dépens deux autres galeres qu'il joignit à cet armement: elles étoient commandées par Jean le Maingre de Boucicant, Maréchal de France, Seigneur d'une grande réputation qui fut depuis Gouverneur de Gênes, (*a*) & que nous aurons bientôt occasion de connoître plus particuliérement.

Armement des Génois pour protéger leur commerce du Levant.

1400.

Nouveau souleve-ment.

Cependant le génie toujours inquiet des Génois, génie ennemi de leur bonheur, & toujours révolté contre le gouvernement quel qu'il fût, renversa tout à coup les espérances flatteuses que cette République avoit à peine conçues de la solidité de la paix intérieure dont elle commençoit à jouir. C'est dans l'atmosphere épais des passions du peuple que se forma ce nouvel orage. Deux citoyens obscurs furent les instigateurs de ces nouveaux troubles. Soit qu'ils agissent de leur propre chef, ou plutôt que suivant toute apparence ils fussent secrettement excités par quelques citoyens puissans, à l'ambition desquels ils servoient d'instrumens, ces deux hommes téméraires, nommés Cosme Castiglioni & Raphaël Carpenetto, presque sans parti & sans crédit, formerent le projet de secouer ce qu'ils appelloient un insupportable joug étranger, & d'obliger le Gouverneur François à se retirer. Calleville en ayant été averti, fit arrêter & mettre en prison le premier de ces factieux. Carpenetto échappa au même sort par la fuite. Il se sauva dans la vallée de Polcevera, d'où il étoit originaire & où il avoit beaucoup d'intelligences secrettes. Résolu ensuite de délivrer son complice qui étoit dans les fers & ménacé du dernier supplice, & voyant d'ailleurs que leurs complots étoient découverts & qu'il falloit tout risquer, il jugea que le plus sûr étoit de recourir aux moyens les plus violens, en un mot de déployer ouvertement l'étendard de la révolte. Ses discours séditieux réussirent à faire prendre les armes à une troupe consi-

(*a*) Ub. Foglietta Ibid. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 456.

dérable d'habitans de cette vallée avec lesquels il s'avança de nuit jusqu'aux portes de Gênes. Trouvant celle de St. Thomas mal gardée; il y mit le feu & il se jeta dans la ville, où il se répandit bientôt dans toutes les rues avec sa troupe, faisant retentir par tout les cris de *vive le peuple*. Le peuple fut fidéle à ce signal & répondit à cette invitation en prenant aussitôt les armes. Le Gouverneur, fut d'autant plus effrayé par ce soulevement aussi subit qu'inattendu, qu'il se trouvoit sans troupes & sans défense, & hors d'etat de résister à une populace mutinée, dont il avoit déja éprouvé une fois la furie. Il attendit quelque tems inutilement, que les bons citoyens, ou au moins les Nobles, les partisans de la France, vinssent lui apporter du secours; mais voyant que personne ne s'empressoit de venir se ranger auprès de lui pour le défendre & lui prêter main-forte, & que même les Magistrats populaires n'osoient s'opposer aux entreprises du peuple, ni mettre ordre à ce tumulte, l'infortuné Calleville se croyant abandonné de tout le monde, & ne sachant où donner de la tête en cette extrêmité, prit le parti de se réfugier dans la tour de St. André (*a*) où il demeura quatre jours entiers, pendant lesquels Gènes fut comme un vaisseau sans pilote livré à la merci des vents & des flots. Carpenetto profita de la retraite du Gouverneur pour délivrer son camarade, ce qui avoit été le principal but de l'émeute qu'il avoit excitée; après quoi il se retira paisiblement de la ville; la fureur du peuple se calma, il mit bas les armes, & tout rentra d'abord dans l'ordre au grand étonnement de tout le monde qui s'étoit attendu à voir éclore quelque révolution plus considérable. Le Gouverneur ne se montra que lorsque tout fut calme & tranquille; mais ce ne fut pas pour long-tems, & il ne sortit guére de sa retraite que pour quitter tout-à-fait Gênes, ainsi qu'il y fut obligé bientòt après.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Le Gouverneur est contraint de se retirer.

Comme la sédition est un feu plus difficile à éteindre qu'à allumer, & dont il est même dangereux de remuer les cendres toujours brûlantes, l'esprit contagieux de révolte gagna les chefs des factions populaires, qui avoient ci-devant désolé Gênes. Leurs prétentions se réveillerent ainsi que leur ambition & leurs haines mutuelles, & ils s'armerent de nouveau les uns contre les autres. Le parti des Montaltes; s'étant trouvé sans chef par la mort d'Antoine, se réunit à celui des Guarco, & trouva de redoutables adversaires dans les Adornes & leur faction. Ils en vinrent aux mains, & il y eut encore beaucoup de sang répandu dans cette occasion: les Génois étoient toujours prodigues de celui de leurs concitoyens. Toute la ville étoit dans la confusion & partagée en quantité de partis & de sentimens différens, qu'il étoit impossible de concilier. Personne ne vouloit s'entendre, on ne savoit ce qu'on vouloit ni ce qu'on devoit faire; les uns étoient d'avis qu'on maintint le gouvernement François, d'autres qu'on secouât leur domination; & d'autres enfin qu'on rétablit le gouvernement populaire & le Dogat, sans que peut-être personne eût sincerement en vûe le bien de la République. Enfin après beaucoup de contestations & de débats, d'assemblées & de conférences particulieres & générales à ce sujet, & toutes également infructueuses, plusieurs bons citoyens voulant mettre fin à ces irrésolutions continuelles & statuer quelque chose sur

Differentes factions en viennent aux mains.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 518 & seq. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. II. p. 228 & suiv.

le gouvernement, s'assemblerent dans le Palais. Là, faute de pouvoir prendre le plus sage parti, ils prirent le plus convenable & le plus plausible rélativement aux circonstances, & en même tems le plus propre pour appaiser promptement tous les troubles, & pour contenter le peuple. Comme l'on vit qu'il étoit absolument indisposé contre le Gouverneur François, & qu'il ne vouloit pas même entendre prononcer le nom de Gouverneur, on jugea à propos d'abroger cette dignité, & de lui en substituer une autre sous le titre de Capitaine de la garde du Roi, & d'en revêtir un citoyen Génois. Baptiste Boccanegra, si connu pour son ambition & son esprit factieux, fut élu unanimement pour remplir cette nouvelle dignité. (*a*) On verra bientôt qu'il paya cher cet honneur dangereux & passager, ainsi que sa complaisance intéressée pour le peuple. On envoya aussitôt des députés en France pour instruire le Roi du parti qu'on avoit été nécessité de prendre, & pour prier ce Prince de vouloir bien l'excuser & l'approuver en confirmant l'élection de Boccanegra.

Baptiste Boccanegra est élû Capitaine de la garde du Roi.

Le Roi commençoit à connoître l'humeur remuante & indomptable de ses nouveaux sujets & peut-être à se répentir d'avoir accepté si légérement la souveraineté qu'ils lui avoient offerte; il sentoit qu'elle étoit pour lui une source de dégoûts & de désagrément, & que pourtant son honneur ne lui permettoit pas de s'en départir. Irrité de la conduite des Génois, il reçut fort mal leurs excuses & voulut encore moins confirmer une élection qu'il traita de rébellion manifeste & d'attentat formel à son autorité. Il ordonna au contraire aux Génois, avec les plus fortes ménaces, de rentrer dans leur devoir, & de se soumettre au Gouverneur qu'il leur avoit envoyé, s'ils ne vouloient pas encourir son indignation & son ressentiment. En même tems il commanda au trop timide Calleville, qui pour se soustraire aux dangers où il se voyoit exposé au milieu d'une populace séditieuse, s'étoit retiré à Savone où il attendoit les ordres de sa cour, de demander main-forte au Duc de Milan & aux Marquis de Caretto, pour l'aider à réduire les Génois, tandis que le Roi de son côté feroit les plus grands préparatifs pour punir ces sujets rebelles, & venger tant d'outrages faits à sa Majesté.

Mécontentement du Roi.

Les Génois s'étoient bien attendus au refus & au courroux du Roi; ils n'en furent ni étonnés ni intimidés. Trop aveuglés & trop entêtés pour vouloir reculer après avoir fait le premier pas vers la révolte, ils persisterent toujours dans le dessein de soutenir leur ouvrage, & le nouveau gouverneur qu'ils s'étoient donné de leur chef, sous le nom de Capitaine de la garde du Roi comme pour insulter & braver encore leur souverain, qui ne vouloit point reconnoître un intrus qu'ils avoient installé malgré lui dans la place de son représentant. Antoine Guarco sur-tout favorisoit beaucoup Boccanegra, qu'il trouvoit propre à seconder ses vues ambitieuses; aussi ces deux hommes d'humeur à peu près semblable, furent bientôt liés par l'intérêt, le plus sacré des liens parmi les hommes, & formerent le projet de réunir leurs forces contre leurs communs ennemis. Ils crurent devoir commencer par s'emparer du fort ou château, où il y avoit encore garnison Françoise; ils releverent les fortifica-

Les Génois persistent dans leur révolte.

(*a*) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 460. Ub. Foglietta Lib. IX. p. 519.

tions de quelques tours & postes importans, voisins de ce fort, dans l'intention de l'assiéger, ou au moins de le bloquer. Ces préparatifs effrayerent la faction des Adornes, éternels ennemis & rivaux de Boccanegra & de Guarco elle s'unit avec celle des Montaltes, qui peu de tems auparavant avoient quitté le parti des Guarco & de concert avec elle tenta aussi de s'emparer de différens postes.

Troubles civils.

Toutes ces dispositions de part & d'autre sembloient annoncer à Gênes le retour de la guerre civile, & montrent assez combien l'anarchie y regnoit: Boccanegra, se sentant trop foible pour résister aux Adornes & aux Montaltes, dont le parti se fortifioit de jour en jour, convoqua le conseil des principaux d'entre le peuple & demanda qu'on créât huit nouveaux magistrats, pour l'aider à remplir les fonctions de sa charge, & spécialement à prévenir ou appaiser les troubles qui pourroient s'élever, & en même tems qu'on lui donnat une garde de mille hommes pour soutenir sa dignité & l'autorité royale dont il se disoit toujours le dépositaire. Il obtint tout ce qu'il voulut; mais ses précautions devinrent inutiles; car les Adornes s'étant emparés de toutes les plaines & hauteurs voisines du fort, Boccanegra se vit également abandonné par le peuple, qu'il appella inutilement à son secours au son de la grosse cloche du palais, suivant l'usage ordinaire en pareil cas, par les Prieurs des artisans & même encore par les mille hommes de troupes qu'il avoit obtenus pour sa garde & pour sa défense.

Retraite & démission de Boccanegra.

Cet abandon général fit perdre courage à Boccanegra; il quitta sur le champ le palais & sa place, & se retira dans sa maison, quelque chose que son ami Guarco pût faire pour le retenir. Semblable en cela à cet Antoine Adorne dont il a été tant parlé précédemment, & peut-être plus encore au fameux Doge Simon Boccanegra son pere, il n'avoit pas à beaucoup près autant de courage & de résolution pour se maintenir dans sa place, qu'il avoit montré d'ambition & d'audace pour s'y élever. Sa retraite volontaire augmenta la confusion dans Gênes qui se trouva sans chef, & laissa le champ libre aux fureurs des deux partis.

Les factieux en viennent plusieurs fois aux mains.

Les Montaltes excités par les Adornes, en vinrent plusieurs fois aux mains avec les Guarco; il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre en différens combats. Comme l'intérêt étoit le seul lien de ces chefs de factions (peut-il y en avoir d'autres entre des ambitieux) leurs liaisons n'étoient gueres solides ni durables. Tour-à-tour amis ou ennemis, suivant que les circonstances & leurs intérêts varioient, ils changeoient continuellement de parti & de drapeaux, se recherchoient, s'abandonnoient, se combattoient & se reconcilioient de nouveau suivant qu'ils le jugeoient convenable au bien de leurs affaires & à leurs projets.

Manege & politique des Adornes.

La politique habile des Adornes avoit réussi à détacher les Montaltes du parti des Guarco, & les avoit adroitement mis aux mains ensemble, afin d'affoiblir & d'écraser insensiblement, l'une par l'autre, deux factions qu'ils craignoient & haïssoient également. Les Adornes s'étant considérablement fortifiés & élevés sur leur ruine, leverent enfin le masque, & se joignirent ouvertement avec les Fregoses, dont la faction étoit depuis long-tems comme assoupie. Ayant réuni leurs forces, ils marcherent ensemble droit au palais dont ils s'emparerent sans résistance, & se répandirent dans toutes les rues en faisant retentir les noms de *Fregose* & d'*Adorne*. Au bruit de cette réunion imprévue, les Montaltes indignés, la regardant comme une trahison abandonnerent le parti des Adornes pour se remettre avec les Guarco, leurs anciens amis; & la ja-

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

lousie, l'esprit de faction & d'intérêt, se glissant jusques parmi les chefs d'une même faction & d'une même famille, pour les désunir, les fils de Jacques Frégose leur oncle, se rangerent aussi du côté des Guarco, par ressentiment de ce que les Adornes avoient recherché les freres d'Orlando Frégose, leur oncle par préference à eux. Il est impossible de voir sans pitié & en même tems sans indignation tous ces petits intérêts particuliers & destructifs de l'intérêt & du bien général, par lesquels Gênes se voyoit alors divisée & desolée. Cependant les combats recommencerent, & le sang coula de nouveau sans qu'aucun des deux partis démeurât vainqueur, & que cette alternative continuelle de défaites & d'avantages, cette opiniatrêté de la fortune des armes à ne vouloir se décider ni pour les uns ni pour les autres, pussent lasser ou rébuter leur constante fureur.

Combats sanglants entre les deux principales factions dominantes.

Ceux qui ne prenoient aucune part à l'acharnement des deux factions dominantes se contentoient de gémir sur les desastres de leur patrie, qu'ils ne pouvoient empêcher; les bons citoyens les plus sages d'entre les Génois se trouvoient dans un bien cruel embarras. D'un côté ils voyoient avec le plus vif chagrin la déplorable situation où Gênes étoit réduite, ils présageoient en frémissant tous les maux dont elle étoit de plus en plus ménacée par l'ambition de tant de chefs de factions divisées, & de l'autre ils ne pouvoient se dissimuler tout ce que Gênes avoit à rédouter du juste courroux du Roi de France; Ils n'envisageoient qu'en tremblant les suites funestes d'une rébellion, prête à attirer sur leur patrie toutes les forces du Roi, & à faire retomber sa vengeance sur les innocens comme sur les coupables. Dans cette triste conjoncture la plus saine partie des Génois, ne sachant quel parti prendre, crut devoir s'en remettre à la bonne fortune de Gênes, & à ce hazard aveugle, qui confondant toutes les idées de la prudence humaine, décide souvent du destin des états, & les releve quelquefois lorsqu'ils touchent presqu'au moment de leur ruine.

Création d'un conseil de douze Magistrats populaires.

Les huit magistrats que Boccanegra avoit fait élire peu de tems avant sa retraite, convoquerent une assemblée des principaux citoyens neutres, & firent créer un conseil de douze Magistrats populaires, moitié Guelfes & moitié Gibelins, qui furent revêtus de l'autorité suprême & spécialement chargés, de concert avec les commandans des trois vallées, de gouverner la République jusqu'à l'arrivée du nouveau Gouverneur que le Roi enverroit *(a)*. Cet arrangement ne fut point du goût de la faction des Frégoses, qui l'empêcherent d'avoir lieu & s'opposerent à ce que ces Magistrats de nouvelle création prissent possession de leurs charges. Le lendemain de leur élection Orlando Frégose, chef de cette faction se présenta à la tête de deux cens hommes armés, & voulut être nommé Gouverneur de la ville. Il trouva plus d'obstacles à ses projets qu'il n'en avoit attendu. Les Guarco & les Montaltes s'y opposerent vigoureusement les armes à la main. Il se donna encore dans cette occasion un très-sanglant combat entre les deux partis. Celui des Frégoses, & des Adornes leurs alliés, fut vaincu & forcé d'abandonner le palais à leurs ennemis; ils prirent même plusieurs des chefs; mais la négligence avec laquelle

La faction des Frégoses s'y oppose.

Les Frégoses sont vaincus.

(a) Ub. Foglietta: ibid. p. 520. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II, pag. 229 & suiv.

les vainqueurs firent garder le palais, fournit quelques jours après à leurs prisonniers l'occasion de se sauver.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Tandis que les Génois s'entredétruisoient ainsi eux-mêmes; ils n'ignoroient pas les préparatifs que le Roi faisoit contre eux. Ce Prince les menaçoit hautement de tous les effets de son ressentiment, s'ils persistoient plus longtems dans leur révolte; & par leur obstination ils sembloient braver l'indignation de ce monarque, au lieu de songer à l'appaiser par une prompte soumission, ou par d'humbles supplications. Ce n'étoit pas là le caractére des Génois. Ce Prince avoit d'autant plus lieu de se plaindre d'eux & de leur inconstance, qu'il n'avoit point recherché la souveraineté de leur ville, cependant ils rejeterent tous les moyens de reconciliation que sa clémence politique leur offroit, ils continuerent à chasser & traiter indignement tous les gouverneurs & ministres de paix qu'il leur envoya, ils accumulerent outrages sur outrages & furent ainsi finalement cause eux-mêmes, ainsi qu'on va le voir bientôt de l'appesantissement d'un joug étranger qui devint beaucoup plus lourd & plus insupportable qu'il n'auroit naturellement dû l'être en s'en tenant de part & d'autre aux conventions primitives. Mais il arriva alors tout le contraire de ce qui arrive ordinairement dans presque tous les états, où le Monarque oubliant toujours le premier ses engagemens avec la nation qu'il gouverne, & voulant outrepasser les bornes prêscrites à son pouvoir, abuser ou mesuser de son autorité, met en quelque façon son peuple par là dans le cas de se soulever contre lui; au lieu qu'à Gênes les sujets se souleverent avant que le souverain les opprimât & leur donnât aucun sujet de mécontentement & ils lui donnerent l'exemple de violer le pacte. Les Génois ayant oublié les premiers leurs engagemens, le monarque méconnut à son tour jusqu'où s'étendoient les droits de sa souveraineté sur eux & chercha à les accabler sous le poids d'une domination dure pour les punir de leur désobéissance & de leur revolte. Leur sort devint déplorable, mais ils le méritoient à bien des égards. Ils portoient la juste peine de leurs soulevemens continuels, de tant d'outrages qu'ils avoient faits à l'autorité de celui qu'ils avoient demandé & choisi pour leur maître, & sur-tout de cette légéreté inconcevable qui leur faisoit rechercher un souverain étranger pour refuser ensuite de lui obéir.

Obstination des Génois dans leur revolte.

Tandis que la plus saine partie de la nation prenoit toutes les mesures possibles pour desarmer la juste colere du Roi de France, & imploroit auprès de ce monarque l'intercession & les bons offices du Duc de Milan, les chefs des factions & presque tout un peuple mutiné s'obstinoient de plus en plus dans leur endurcissement & dans leur rébellion, & faisoient de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux pour rendre vaines les bonnes intentions des bons amis de la patrie & faire échouer les moyens que ceux-ci employoient pour empêcher la République de retomber dans un Océan de maux & de calamités. On attendoit avec autant d'inquiétude que d'impatience, le succès de la médiation du Duc de Milan auprès du Roi; cependant la ville étoit sans chef & sans Magistrat; la faction d'Orlando Frégose avoit mis obstacle à la création d'un nouveau conseil. On voulut donner un successeur à Boccanegra. Sa place fut conferée à Baptiste François Luzardo, qui fut nommé Gouverneur de Gênes *ad interim*, sous le nom de *Capitaine de la garde du Roi*, jusqu'à l'arri-

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

vée d'un Gouverneur François (*a*). C'étoit le second Capitaine qu'on faisoit à Gênes en dépit de ce monarque. Pendant ce tems-là même les bons offices & l'intercession du Duc de Milan, qui comme le plus proche voisin de Gênes, étoit intéressé à éloigner les armes Françoises de ses frontieres, étoient parvenus à mitiger le ressentiment du Roi & à lui inspirer des sentimens plus favorables pour les Génois. Ce Prince encore plus rempli de compassion pour leurs malheurs, & leur humeur remuante & volage qui en étoit l'unique source, qu'irrité de leur rebellion, voulut bien leur envoyer, à la considération du Duc de Milan un Ministre plénipotentiaire, François de Montéclair, chargé de ses ordres, & de rétablir le calme & la subordination dans Gênes. Ce Ministre s'y étant transporté après s'être abouché auparavant avec le Duc de Milan, & avoir conferé avec lui sur les moyens de remplir l'objet de sa commission, voulut se rendre au palais pour y communiquer au conseil les ordres dont il étoit porteur; mais il en fut empêché par une multitude de factieux, qui, sans respect pour le caractére dont il étoit revêtu, ni pour celui qui l'envoyoit, l'attaquerent à main armée, & le forcerent de rebrousser chemin & de se réfugier, pour se soustraire à leur furie, dans la maison qui lui avoit été assignée pour son logement. Luzardo lui-même, effrayé de cet attentat, dont il prévit d'abord les suites, eut beau vouloir s'opposer à la fureur aveugle du peuple, & crier que c'étoit un crime de Léze-Majesté & une violation affreuse du droit des gens, protestant hautement qu'il n'y avoit aucune part. Ses cris & ses protestations furent inutiles: il ne put obtenir qu'on entendit de vive voix ou par écrit les ordres dont l'envoyé du Roi étoit chargé; ce qui affligea tellement Luzardo, que craignant pour lui-même & desesperant de pouvoir conduire cette multitude effrénée sur laquelle la raison ni l'équité n'avoit aucun pouvoir, il se démit sur le champ de sa charge. Dans la conjoncture ce parti étoit le plus prudent & le plus sage, & Luzardo auroit pû parvenir à se disculper envers le Roi par cette précaution, s'il eut persisté dans les mêmes sentimens. A la fin on donna pourtant audience à Montéclair qui fut entendu, mais tumultuairement, sur l'objet de sa commission. Après l'avoir exposé aux Génois, ainsi que tout ce qu'ils devoient aux instances & à l'intercession auprès du Roi, du Duc de Milan leur bon voisin & allié, Montéclair se hâta de repartir pour aller rendre compte à son maître du peu de succès de sa négociation, de la reception qu'on lui avoit faite à Gênes & de la façon dont les Génois étoient disposés à profiter de la clémence du Roi.

Baptiste François Luzardo est nommé Capitaine de la Garde du Roi.

Le Roi envoye François de Montéclair à Gênes: reception qu'on lui fait.

Montéclair est attaqué par les séditieux.

Luzardo se démet de sa charge.

Montéclair repart de Gênes sans avoir rien fait.

Renaud Olivier lui succéde.

Renaud Olivier succeda à Montéclair (*b*) & arriva à Gênes peu de tems après son départ, pour y commander jusqu'à l'arrivée du Gouverneur que la cour devoit incessamment y envoyer avec une escorte capable de le faire bien recevoir & respecter. Tel étoit le sort de tous les Gouverneurs ou Ministres que cette cour y envoyoit, qu'ils sembloient n'y venir que pour y recevoir au nom de leur maître de nouveaux outrages & pour s'en voir honteusement chasser

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II p. 233 & suiv. II. Chap. VI. p. 460 Ub. Foglietta Lib. IX p. 520 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 234 & suiv.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv.

ser. Olivier ne fut pas plus heureux ni mieux traité que ses prédécesseurs. Il trouva en arrivant à Gênes que le conseil des anciens avoit été remis en possession du gouvernement depuis la démission volontaire de Luzardo. On ne voulut point reconnoitre le nouveau Gouverneur, ni se soumettre à son autorité. A peine étoit-il entré dans Gênes, que les habitans des trois vallées prirent les armes contre lui à l'instigation des chefs de factions; ils entrerent en furieux dans la ville & fortifiés par le secours du peuple qui se joignit à eux, ils briserent les prisons, délivrerent les prisonniers, commirent quantité d'excès & de désordres, & coururent par toutes les rues, semant par tout l'alarme & le feu de la Révolte, & criant *vive le peuple*. Olivier voyant que personne ne s'armoit pour sa défense, fut obligé de chercher un azyle contre la fureur de cette populace forcenée, dans le fort, château délabré & en mauvais état, où il se trouva à peine en sureté. Ceux qui étoient le plus zélés pour la paix & le maintien de l'ordre, ne trouverent point d'autre moyen pour appaiser ce soulevement, que de proposer de donner Luzardo pour collegue à Olivier. Mais ce tempérammment ne contenta point les factieux, qui voulurent absolument qu'on donnât l'exclusion au Gouverneur François, ainsi qu'à Gabriel Recanello, qu'on vouloit lui donner pour adjoint ou collégue, & que Luzardo fut donc de nouveau installé dans la place de Gouverneur pour le Roi, malgré le Roi lui-même & celui qu'il avoit envoyé à Gênes pour y commander en son nom.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

Il est obligé de sortir de Gênes.

Luzardo est rétabli dans sa place.

1401.

Luzardo ayant profité de la faveur du peuple pour remonter dans sa place, voulut se servir du crédit & de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de cette multitude volage, pour se venger de ses ennemis, tandis qu'il étoit en passe de le faire, & pour s'assûrer de ceux qui lui étoient suspects. En conséquence il fit arrêter Recanello, ci-devant son compétiteur & les deux chefs des factions des Frégoses & des Adornes, qui avoient réclamé hautement contre son administration. Ce coup d'autorité de la part de celui qui disoit vouloir détruire la tyrannie, tandis qu'il prétendoit ôter à ses concitoyens, à des hommes libres, jusqu'à la faculté de parler & de dire ce qu'ils pensoient, ne fut pas vû de bon œil par les Génois, & les indisposa beaucoup contre lui. Les murmures de ses ennemis & les conseils de ses créatures l'obligerent bientôt à relâcher ses prisonniers sans leur faire aucun mal.

Cette modération forcée de sa part qui étoit en lui l'effet de la crainte, diminua beaucoup son autorité & la considération dont il jouissoit parmi le peuple, en même tems qu'elle accrut le nombre & l'audace des mécontens & des factieux, qui se crurent desormais sûrs de l'impunité & en droit de tout tenter sous un homme tel que Luzardo, Celui-ci, assez en peine pour leur résister, ainsi qu'aux ennemis qu'il avoit dans Gênes & entiérement occupé des moyens d'y affermir & maintenir sa nouvelle puissance, ne s'embarrassoit pas beaucoup du dehors, & n'avoit ni le tems, ni l'envie ni les moyens de songer à rétablir la tranquillité extérieure. Aussi tout étoit en confusion; la licence régnoit autant au dehors que dans l'enceinte de la ville. Que pouvoit-on attendre autre chose de ces tems malheureux où le peuple ne connoissoit plus le frein des loix & n'avoit rien à craindre d'une autorité qu'il donnoit & ôtoit au gré de ses caprices? On n'entendoit parler que de meurtres, de pillages & de massacres, personne n'étoit en sureté. Les Magistrats étoient exposés comme les

Troubles & confusion au dedans & au dehors de Gênes.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 ju'qu'en 1421.

autres aux plus cruels outrages. L'Esprit de révolte & de brigandage étoit devenu si général, que les crimes publics étoient, non plus l'ouvrage de quelques scélérats obscurs déterminés mais celui des communautés entiéres, complices de ces forfaits (*a*). On n'en rapportera qu'un seul trait, qui poura faire juger des autres. André Zoaglio, Capitaine de justice ayant voulu ôter les armes aux habitans du bourg de Fontanelle, appartenant à la maison de Fiesque, y fut assailli par ces séditieux, accablé par le nombre & inhumainement massacré. Lors de l'irruption des gens de la Campagne dans la ville, quelques paysans de la vallée de Bisagno s'étoient emparés des tours de plusieurs Eglises, tant au dedans qu'au dehors de Gênes, où ils s'étoient retranchés & fortifiés, & qu'ils garderent long-tems impunément en leur possession; ce fut avec beaucoup de peines, à force de sollicitations & même de prieres qu'on vint enfin à bout de persuader à ces paysans d'évacuer ces postes & de se retirer chez eux, les Magistrats n'osant pas se servir de leur autorité pour le leur commander, & n'étant pas en état de les y contraindre par la force. Tous abusoient du triste état où la patrie étoit réduite, pour se livrer aux plus affreux excès. Enfin il étoit tems de toutes façons que le Roi de France visitât les Génois dans sa colere, pour leur propre bien-même; il étoit tems qu'il leur envoyât un homme de tête, un homme dur, severe, & capable d'opérer par la crainte ce que tout autre moyen plus doux n'auroit pu produire en un mot un homme tel que le Maréchal de Boucicaut.

Les Génois sont mécontens de Luzardo.

Tant de désordres que Luzardo étoit obligé de dissimuler, ou même de pardonner ou de tolerer, firent tomber de plus en plus son gouvernement dans la décri, & inspirerent autant d'aversion & de mépris pour sa personne, même à ses plus zélés partisans, qu'ils lui avoient témoigné auparavant d'affection & d'attachement. Telle est toujours la faveur du peuple; il l'accorde ou l'ôte sans trop savoir pourquoi, & sans que celui qui la gagne ou la perd, mérite ou démérite de lui, & fasse rien qui puisse déterminer raisonnablement ce peuple capricieux & volage dans l'un ou l'autre cas. Le mécontentement des Génois alla si loin à l'égard de Luzardo, ils étoient si las de son administration, que huit nouveaux Magistrats populaires, qu'on venoit de créer & de munir d'une autorité sans bornes, à l'effet de réformer le Gouvernement, & de faire tout ce qu'ils jugeroient le plus convenable au bien de Gênes dans la circonstance critique où elle se trouvoit, commencerent l'exercice de leur charge par déposséder Luzardo de la sienne, pour nommer en sa place Antoine Justiniani, dit le Long & Géorges Adorne, deux citoyens généralement estimés & considérés, qui furent chargés par eux de gouverner la ville sous le nom de *Prieurs*, toujours sous la même clause *ad interim* & jusqu'à l'arrivée du Gouverneur qu'on attendoit. Les deux prieurs s'appliquerent d'abord à réformer les abus & à réprimer les désordres; ils y réussirent en partie par leur vigilance & leur sévérité; mais la perfection de ce grand ouvrage, qu'ils ne firent qu'ébaucher, étoit reservée au nouveau dépositaire de l'autorité du Roi qui devoit venir la déployer sur les Génois.

Luzardo est obligé de se demettre une seconde fois

Justiniani & Adorne sont nommés Prieurs.

La Cour de France, voyant que les Génois étoient incorrigibles, & qu'il

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 521. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 236.

n'y avoit aucun espoir de pouvoir jamais les reduire par la douceur, songea à prendre d'autres mesures plus conformes au caractére du peuple qu'elle avoit à régir. On sentit quel Gouverneur il falloit aux Génois, & qu'au lieu de sujets doux, foibles & timides, tels que presque tous ceux qu'on leur avoit donnés jusqu'alors pour leur commander, & dont ils s'étoient successivement moqués, il falloit leur envoyer un homme sévere, inflexible, capable de réprimer leur audace, & tirer une juste punition de leurs attentats multipliés. On jeta les yeux sur Jean le Maingre, Seigneur de Boucicaut, Maréchal de France, l'un des plus fameux Capitaines François de son siecle & des plus généralement estimés, moins encore pour sa bravoure, son intrépidité & ses talens militaires, que pour sa probité reconnue & l'intégrité de ses mœurs; c'étoit l'homme de la cour le plus propre à remplir les vues de son maître sur les Génois (a). A l'extérieur le plus capable d'en imposer, & même le plus farouche, tant du côté de la taille, des yeux, du front & des autres traits du visage, que de la démarche, de l'air & du maintien; en un mot à une phisionomie terrible dont tout l'ensemble respiroit quelque chose de féroce, le Maréchal joignoit intérieurement au plus haut degré toutes les qualités affichées sur son visage que son caractére & son esprit ne démentoient point. Il étoit dûr, severe à l'excès, vif, bouillant, impétueux dans sa colere, ardent dans toutes ses passions, dans ses vertus comme dans ses vices, brave jusqu'à la témérité, hautain, inflexible, inexorable pour les méchans & les mutins, que son aspect & son regard seul faisoit trembler, & même un peu cruel envers ses ennemis, ou plutôt ceux du Roi son maître, article sur lequel Boucicaut étoit intraitable. Toutes ces qualités, la plupart semblables à des défauts, lui étoient naturelles, & avoient encore été fortifiées en lui par l'éducation & l'esprit militaires; mais il les tempéroit par sa façon de penser noble & généreuse, il les balancoit par ses vertus civiles & morales, son mépris extrême pour les richesses & pour tous les moyens d'en acquerir, son désintéressement, son amour, son zéle pur pour le service & la gloire de son maître & de sa patrie, sa droiture, son intégrité, sa frugalité, sa tempérance (qualité surtout bien essentielle en Italie, bien rare dans un François, & bien propre à rendre Boucicaut agréable aux Génois) par sa sagesse & sa continence avec les femmes. D'ailleurs libéral, magnifique, généreux à l'excès, il joignoit à toutes ces vertus une belle ame, un amour extrême pour la justice, une probité réellement gauloise & digne d'un vrai Chevalier François, une fidélité à l'épreuve pour ses amis, une politesse extrême & beaucoup de sincérité, de franchise, d'affabilité & de douceur dans le commerce de la vie privée, en sorte que l'on n'y reconnoissoit plus en lui le même homme, & que ce Boucicaut qui paroissoit si terrible au premier abord, étoit de tous les mortels le plus simple, le plus uni & le plus aisé à vivre avec tout le monde, le plus propre à se faire désirer par tous ceux qui avoient l'avantage de le connoître & de le fréquenter particulierement, tandis qu'il étoit redouté & abhorré du vul-

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Le Maréchal de Boucicaut est nommé Gouverneur de Gênes.

Portrait & caractére du Maréchal.

(a) Ub. Foglietta, Gen. Hist. Lib. IX. p. 522 & seq. Introd. sur l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 460. Anecd. Gén. & Corses ann. 1401. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 464 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 232—237 246 & suiv.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

gaire qui ne juge que sur les apparences. C'est ainsi que tous les historiens même les Génois, quelque raison qu'ils puissent avoir d'ailleurs de se plaindre au nom de leur patrie, du Maréchal de Boucicaut, s'accordent pour le dépeindre. Tel étoit l'homme que le Roi envoya aux Génois pour Gouverneur. On sent qu'il avoit tout ce qu'il falloit pour remplir ce poste à la satisfaction de son maître: c'étoit l'homme qu'il falloit aux Génois, & le plus propre pour me servir de cette expression, à les moriginer, ou plutôt à travailler efficacement à leur amendement, & à la guérison des maux auxquels leur patrie étoit depuis si long-tems en proie. Boucicaut sçut, en se conduisant toujours de la façon la plus ferme, en alliant à propos des qualités aussi opposées que celles qu'il possedoit, en les tempérant habilement l'une par l'autre, sa sévérité par sa justice & sa probité, donner la plus grande idée de lui aux Génois pendant tout le tems de son administration, & s'en faire généralement craindre & estimer, lors même que son gouvernement trop despotique à leurs yeux, le rendit l'objet de leur aversion.

Effets de l'arrivée de Boucicaut à Gênes.

Le bruit seul de sa prochaine arrivée & sur-tout la renommée de son extrême sévérité qui le devança, opérerent d'abord le plus grand bien dans Gênes, & firent rentrer tout le monde dans l'obéissance & le devoir; en sorte que quand il arriva, il trouva l'ouvrage de sa pacification plus d'à moitié fait; usant comme un Chirurgien habile, d'une rigueur nécessaire, il n'eut plus qu'à faire l'amputation des membres gangrénés de l'état, pour rendre la vie aux autres. Sa présence ne démentit point l'idée qu'on s'étoit formée de lui & acheva heureusement ce que la terreur de son nom avoit commencé. Cette présence formidable pour les mutins & les factieux qu'elle intimida & contint, ne fit point de peur aux gens de bien, aux bons citoyens. Au contraire ils furent d'abord charmés de savoir dans le nouveau Gouverneur tant de rigueur & de fermeté, esperant qu'il viendroit à bout par là de rétablir enfin le calme dans leur patrie & de guérir ses plaies profondes en administrant à propos des moyens violens & tels que les circonstances les demandoient. Il est vrai que ces mêmes Républicains, zélés & bons patriotes, gémirent bientôt après quand le maréchal poussa suivant eux, cette même rigueur au plus grand excès; les esprits révoltés y virent de la tyrannie.

Entrée du Maréchal dans Gênes.

Il n'étoit pas encore regardé de cet œil par les Génois quand il entra dans Gênes, où il étoit attendu & désiré depuis long-tems par tous les gens de bien comme un Dieu sauveur. Tous les principaux de la ville s'empresserent d'aller au devant de lui. Le peuple toujours épris de la nouveauté lui prodigua tous les honneurs possibles (*a*). Boucicaut ne parut faire aucune attention à toutes ces démonstrations frivoles. Il marchoit d'un air sombre & terrible, sans presque daigner dire un mot aux Génois qui l'environnoient. Il étoit environné de mille fantassins & d'autant de Cavaliers; sa suite gardoit le même silence farouche & ne jetoit que des regards d'indignation & de colere sur la foule, que ce spectacle remplissoit de terreur. Cette entrée avoit plutôt l'air de celle d'un vainqueur irrité qui traversoit une ville conquise par ses armes, que

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 522. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 237 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. pag. 455 & suiv. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 460.

de l'envoyé d'un Roi qui venoit prendre paisiblement possession de son Gouvernement. Les Génois ne sachant eux-mêmes ce qu'ils devoient augurer de ce prélude, le regardoient d'un air interdit. La consternation régnoit sur-tous les visages. C'étoit comme le prologue de la scene tragique qui alloit se passer à leurs yeux. Deux jours après son arrivée, l'implacable Ministre des vengeances du Roi commença à déployer son autorité d'une façon bien terrible pour des Républicains, qui n'étoient pas encore faits à ces coups de vigueur. La premiere chose que fit Boucicaut, après avoir reçu leurs sermens, fut de leur ôter toutes leurs armes & d'achever de les intimider par un exemple nécessaire pour contenir les mutins dans le devoir. Suivant les maximes sanglantes de la politique des monarchies, la justice du Roi & sa dignité outragée demandoient des victimes & un châtiment exemplaire. Le Maréchal fit arrêter & condamner sur le champ à mort, sans autre forme de procès, Luzardo & Boccanegra, comme chefs des rébelles & criminels de Leze-Majesté, pour avoir attenté à l'autorité du Roi, & avoir accepté sans son aveu, la place de Capitaine, qui leur avoit été déférée par des mutins. Ces deux remuants citoyens eurent beau alleguer, pour leur justification, qu'ils y avoient été forcés par une populace soulevée & incapable d'écouter la raison, & qu'ils n'avoient accepté cette place qu'au nom du Roi leur souverain, que sous son bon plaisir, ou au moins sauf l'obéissance qui lui étoit due, & toujours avec la restriction *ad interim* & en attendant l'arrivée du Gouverneur François. C'est ce qu'alléguerent aussi inutilement pour leur justification leurs amis, leurs créatures & la plus grande partie des citoyens qui déclamerent d'abord assez hautement contre cette condamnation, qu'ils traitoient d'injustice criante. Boucicaut fit peu d'état de toutes ces vaines clameurs auxquelles il imposa silence. Il ne donna aux condamnés qu'un instant pour se préparer à la mort, & les fit conduire tout de suite sur l'échafaud. Il l'avoit fait environner d'une bonne garde, avoit distribué des troupes dans tous les postes voisins & pris les plus sages mesures pour prévenir un soulevement. On murmura beaucoup, mais ce fut tout ce qu'osa faire ce peuple peu de tems auparavant si audacieux, rendu maintenant comme immobile par la présence de Boucicaut. Chacun craignant pour soi le sort des condamnés ne fit que plaindre en secret ces infortunées victimes d'état, que la faveur inconstante de la multitude, & il faut dire aussi, leur ambition effrénée, alloient conduire à une si triste fin; d'ailleurs tout demeura paisible, & personne n'osa faire le moindre mouvement en leur faveur. On les emmena liés & garottés. Ils firent beaucoup de difficultés de subir leur arrêt, & de présenter la tête. Tandis que les gardes & les valets de l'exécuteur se mettoient en devoir d'y contraindre Boccanegra qui luttoit courageusement contre ses bourreaux, Luzardo voyant qu'on ne faisoit pas beaucoup d'attention à lui prit son tems & s'élança de dessus l'échafaud dans la place, où il tomba au milieu d'une foule de spectateurs, qui s'empresserent de favoriser son évasion. Cependant l'infortuné Boccanegra fut exécuté, tant il est vrai que le supplice n'est fait que pour les malheureux! L'évasion de Luzardo fit entrer Boucicaut en fureur; il auroit cru trahir les intérêts & la vengeance de son maître si elle n'eût pas été complette, il lui manquoit une victime, & il la trouva d'abord dans l'Officier Génois qui commandoit la garde; sous prétexte que par sa négligence ou peut-être par conniven-

Boucicaut condamne Luzardo & Boccanegra à mort.

Vains murmures des Génois.

Luzardo s'échappe, Boccanegra est executé.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

ce, il avoit donné le tems à Luzardo de s'échapper, Boucicaut le fit saisir & exécuter sur le champ à sa place (a). Exemple révoltant & terrible de ce que peuvent oser la passion & le despotisme, quand ils ont la force en main, & quand ils peuvent se jouer de la vie des hommes! Cette exécution inouïe fit peut-être encore plus d'impression sur l'esprit du peuple Génois que n'en auroit fait celle de Luzardo. On se permettra quelques réflexions sur ce double événement. Un innocent qui ne croyoit être venu là que pour être simple spectateur de cette scene sanglante, qui touchoit peut-être beaucoup sa sensibilité, en devient tout à coup un des principaux acteurs & porte la peine d'une négligence assez pardonnable, si Boucicaut avoit pû pardonner. Etrange effet des caprices & des jeux du sort, de deux coupables, l'un est puni l'autre échappe, & un innocent périt pour le dernier, pour celui pour qui cet appareil de sang avoit été dressé! D'un autre côté, quoique peut-être un peu moins coupable dans cette occasion que Luzardo, Boccanegra étoit aussi un citoyen des plus factieux, qui en quantité d'autres rencontres avoit troublé le repos de sa patrie par ses complots. On se souviendra qu'il avoit même déja échappé au supplice quelques années auparavant par la Clémence du Doge Antoine Montalte, le plus doux de tous les hommes. Boccanegra avoit déja été sous le glaive & n'avoit pas profité de la grande leçon qu'il avoit reçue pour lors, & qui auroit dû, présente à son esprit tout le reste des jours de sa vie, l'empêcher de tremper dans aucuns complots ni soulevemens. Cependant il se rembarqua inconsidérément sur les flots orageux de la révolte; ainsi, en quelque façon, sa punition fut juste & méritée; & par un espece de jugement secret & particulier de cette providence où si l'on veut de ce hazard qui gouverne tout dans le monde, Boccanegra citoyen ambitieux, né d'une famille ambitieuse & toujours fatale au repos de Gênes, porta lui seul en cette occasion la peine de ses fautes & de celles de ses prédécesseurs, qui lui avoient transmis avec leur sang, leur audace, leur génie intriguant & factieux & par conséquent le germe de tous ses malheurs & d'une fin aussi funeste.

Luzardo se sauve de Gênes.

Revenons maintenant à Luzardo. Comme l'on s'intéresse assez volontiers au sort des coupables, sur-tout lorsqu'ils ont joué un grand rôle, & que la singularité se mêle de leur destinée, double titre qu'ils ont à notre attention, on sera peut-être curieux de savoir ce qu'il devint après s'être soustrait du supplice, & s'il eut le bonheur d'échapper aux recherches & à la vengeance du Gouverneur. A l'aide du peuple Luzardo vint à bout de se réfugier dans un couvent, où l'on coupa ses liens & où on lui fournit les moyens de sortir de Gènes pendant la nuit sous un déguisement qu'on lui procura. Il eut la témérité de se retirer dans une maison de plaisance qu'il avoit dans un fauxbourg de la ville, où il se tint caché pendant neuf jours. Au bout de ce tems là ne se croyant pas en sûreté, il en sortit furtivement, ainsi que du territoire de Gênes, & se retira chez les Marquis de Varchi qui lui donnerent

(a) Anecd. Gén. & Corses. Ann. 1401. Ub. Foglietta Lib. IX. p. 522 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 240—243. Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 455 & suiv. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 460.

Sect. V. Hiſtoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.

un aſyle (*a*). C'eſt là qu'il forma & digéra à loiſir le deſſein de ſe venger de Boucicaut, dont il devint, comme on peut le croire, l'ennemi mortel, en ſoulevant tellement ſes patriotes contre la domination de la France, qu'elle fut forcée de renoncer à la ſouveraineté de Gênes. Cependant Boucicaut mit à prix la tête de ce fugitif & fit raſer ſa maiſon.

1402.

Meſures que prend Boucicaut pour contenir les Génois.

Non content d'avoir intimidé les Génois par ces coups d'autorité, le Maréchal étoit trop habile politique pour les laiſſer revenir de la conſternation où il les avoit jetés & pour ne pas prendre tout d'un coup toutes les meſures capables de les tenir en reſpect, & d'affermir la puiſſance du Roi ſon maître de la façon la plus ſolide. Il avoit commencé par deſarmer le peuple & les habitans de la campagne auxquels il n'avoit laiſſé que leurs épées & leurs arbalètes (*). Il obligea les Génois de porter toutes leurs autres armes au palais du Gouvernement ſous prétexte d'ôter aux malfaiteurs & aux mutins le moyen de commettre des déſordres. Il fit réparer & augmenter encore les fortifications du chateau & il l'entoura d'un bon mur & d'un foſſé profond, en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour en faire une bonne citadelle capable de ſoutenir un ſiége, & en même tems de commander la ville; ce qui étoit le double objet du Maréchal. En outre il ôta aux différentes communautés du peuple leurs Conneſtables ou Capitaines de quartier, Gonfaloniers, Sindics, ou Officiers quelconques; & il défendit ſous des peines rigoureuſes toutes conférences ou aſſemblées publiques ou particulieres entre les citoyens. Il priva auſſi les corps de métiers de leurs conſuls, & du droit d'en élire d'autres, & comme ils avoient paſſé outre malgré ſes défenſes expreſſes & procédé à l'élection de ces Officiers pour l'année ſuivante, il fit mettre en priſon les nouveaux élus, & les condamna à une forte amende. Il en nomma quatre autres de ſa propre autorité. De plus il fit abattre & raſer toutes les tours & forteresſes, dont les particuliers ſe ſervoient pour ſe retrancher dans leurs maiſons. Enfin ſachant combien les noms funeſtes de Guelſes & de Gibelins, plus fatals à l'Italie que les cruels fleaux, avoient particuliérement cauſé de maux & de troubles dans Gênes. Voulant les enſevelir dans un éternel oubli, il défendit ſous les peines les plus rigoureuſes, même corporelles, que perſonne oſât jamais prendre ou réclamer ces noms de factions. Les ordonnances de Boucicaut étoient ſi ſéveres & il étoit ſi redouté, que les membres de la confrérie des Flagellans, (confrerie fameuſe par ſon ridicule & dont il ſubſiſte encore aujourd'hui quelques veſtiges en Italie) quoique autoriſée en apparence par la religion, ou plutôt par un uſage immémorial de dévotion ſuperſtitieuſe en dépit de la ſaine raiſon, n'oſerent s'aſſembler pour vaquer à leurs exercices de piété, comme ils faiſoient auparavant, craignant que le Gouverneur, quoique lui-même très-pieux & très-devot, (car quelques hiſtoriens diſent qu'il enten-

Boucicaut défend les aſſemblées & Confréries.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 524 & ſeq. Hiſtoire des Révol. de Gênes; Tom. I. Liv. II. p. 244, 250, 260, 265. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 466.

(*) L'auteur de l'Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 239. dit plus, il rapporte en propres termes, que le Maréchal *ne permit aux Génois de garder chacun que le ſeul couteau dont-ils ſe ſervoient à la table.* Le fait peut être vrai; mais l'on a ſuivi ici l'Hiſtorien Génois Uberto Foglietta Lib. IX. pag. 522.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

doit tous les jours plutôt deux messes qu'une & qu'il ne manquoit pas un sermon (*a*)) ne mit leurs assemblées au rang de celles qu'il avoit si rigoureusement défendues (*b*). On sait que la politique est toujours plus forte dans un homme de cour, & dans un militaire que la dévotion. Boucicaut qui connoissoit le génie des Italiens & soupçonnoit les conspirations jusques dans ces pratiques de dévotion, les interdit aussi expressément que les autres.

Quoique toutes ces précautions injurieuses pour les Génois, & tendantes à appesantir peu à peu le joug que la France vouloit leur imposer, ne fussent pas agréables à la multitude qui en murmuroit secrettement, ni aux citoyens éclairés, qui voyoient à regret le but caché de toutes ces mesures; comme en apparence elles étoient à l'avantage du bien public, que le Maréchal sembloit plus aimer que les Génois, ils n'avoient encore aucun sujet légitime de se plaindre de lui. Au contraire même les principaux d'entre eux, & sur-tout les nobles, charmés de voir régir avec une verge de fer ce peuple si remuant & si indocile, en sçurent d'abord beaucoup de gré à Boucicaut. Il n'en étoit pas de même de la populace. Bien loin d'être contente de sa conduite & de ses procédés violens qui tomboient tous sur elle, elle frémissoit de voir qu'on lui ôtât ses Magistrats, tous ceux qui étoient capables de lui donner des conseils, de la conduire & de la défendre de l'oppression; mais dans le mécontentement sensible que lui causoient toutes ces atteintes à ses droits & privileges, elle se plaignoit encore plus des Nobles que du Gouverneur lui-même. Elle disoit & croyoit fermement, qu'il n'agissoit que par leurs conseils & à leur instigation; & que la noblesse se servoit d'un gouvernement étranger, comme d'un instrument pour se venger du peuple, pour l'écraser, le façonner peu-à-peu à la servitude, où elle avoit peut-être dessein de le reduire elle-même un jour, en le tâtant auparavant, aux perils de la France, & peut-être en voulant lui rendre sa domination odieuse, pour lui donner des raisons de chercher à s'y soustraire. Cependant on n'entendoit plus parler d'aucuns troubles, d'aucuns ravages ni soulevemens au dehors; il régnoit dans Gènes le meilleur ordre, la plus parfaite discipline & la plus profonde tranquillité; & cette heureuse réforme étoit l'effet de la présence, des soins de Boucicaut, & sur-tout de la crainte que cet homme redoutable inspiroit aux mécontens & aux factieux. Quel spectacle agréable pour les Génois, quand à l'état de contrainte près où ils étoient retenus, à l'impuissance près où ils se trouvoient de remuer, ils comparoient ces heureux tems ces jours paisibles dont ils jouissoient aux jours orageux & marqués par le sang & les guerres civiles, qui les avoient précédés! Si les Génois avoient été de bonne foi, s'ils n'avoient pas toujours été intérieurement épris pour cette idole si chere & souvent si dangereuse, qu'on appelle liberté, ne devoient-ils pas convenir qu'ils étoient réellement heureux? cette paix; ce bonheur étoient l'ouvrage de Boucicaut, les Génois ne pouvoient se le dissimuler, & ils lui pardonnoient presqu'en faveur de tant de bienfaits la dureté de son Gouvernement, & l'espece d'esclavage où il déte-

Mécontentemens du peuple de Génes à l'égard de Boucicaut.

Boucicaut retablit la paix & l'ordre au dedans & au dehors de Génes.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 247. Anecd. Gén. & Corses ann. 1402.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 522-523.

détenoit la nation. On remarquera que les Génois toujours portés à l'extrême, toujours épris des nouveautés avoient été au commencement si contens de Boucicaut qu'ils avoient envoyé une députation au Roi, pour le conjurer de vouloir bien le leur laisser pour Gouverneur à vie, comme un homme essentiellement nécessaire pour leur bonheur (*a*). Etrange effet de l'aveuglement & de l'inconstance de l'esprit humain! bientôt le tems viendra où les Génois maudiront le jour où ce Maréchal entra dans Gènes, & formeront les vœux les plus ardens pour le bonheur de s'en voir délivrés! De son côté le Roi étoit trop content de l'administration de Boucicaut, ainsi que du grand & prompt changement qu'il avoit opéré dans Gènes, pour ne pas accorder sans peine à ses citoyens la grace qu'ils lui demandoient; elle étoit trop conforme à ses intérêts. Cette nouvelle causa la plus vive sensation de joie à Gènes, tant étoit grand encore l'enthousiasme des Génois pour leur Gouverneur, alors l'objet de leur terreur & de leur amour, affections presque incompatibles, si le Maréchal n'avoit sçu les concilier par ses grandes qualités. Libéral, magnanime, désintéressé, magnifique, intrépide, équitable, vigilant, infatigable, prudent, affable envers tout le monde, joignant une piété sincere aux mœurs les plus pures, capables des plus grandes choses, plein de vertu, de droiture, de probité, de célérité dans les affaires, de sagesse pour entreprendre & pour concerter, de bravoure de promptitude pour exécuter; enfin guerrier sans la plupart des vices de son état, dévot sans les foiblesses presque inséparables de la dévotion, François sans chercher à débaucher le sexe, tel étoit le beau côté de Boucicaut, & tel il parut d'abord aux yeux éblouis des Génois qui le regarderent comme un homme extraordinaire comme une espece de Génie tutelaire, que la bonne fortune de Gènes lui avoit envoyé pour la gouverner, & pour relever sa grandeur passée; enfin comme un héros d'autant plus digne de ce nom à leurs yeux, qu'ils lui trouvoient quelque chose de cette dureté surnaturelle & presque tendante à la cruauté, qui ne messied pas aux héros, ou au moins qui est assez ordinairement compagne de ce que les hommes sont convenus d'appeller *héroïsme* d'après les fausses idées qu'ils se forment des choses. Ce prestige, car c'en fut un à leur égard, fut bientôt détruit, ainsi qu'on le verra par la suite. Boucicaut perdit à être examiné de près; ses défauts, inséparables de l'humanité, se montrerent à leur tour dans tout leur jour; & toutes ses grandes qualités disparurent aux yeux des Génois, trop long-tems fascinés, qui ne virent plus dans lui, dès qu'il voulut les opprimer, qu'un tyran odieux & cruel, & que le ministre rigoureux des vengeances & des volontés d'un maitre despotique. Dès lors l'objet de leur admiration & de leur amour devint celui de leur haine & de leur aversion. Le passage d'un enthousiasme si décidé à une façon de penser si opposée, à l'égard de leur Gouverneur, fut rapide chez les Génois: il ne faut point s'en étonner: on en trouve la raison, tant dans l'inconstance ordinaire au peuple, & dans un amour inquiet & jaloux de la liberté, que dans la propre conduite de Boucicaut qui par trop de zéle pour la gloire de son maitre & par sa sévérité excessive gâta ses af-

SECT. V. *Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

Les Génois sont d'abord contens de son Gouvernement.

Sentimens des Génois à l'égard de leur Gouverneur.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 523 & seq.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

faires à Gênes, & rendit la domination Françoise si odieuse à la République qu'elle ne chercha plus qu'à secouer cet insupportable joug. Avant que d'en venir à cette révolution, voyons les services réels que le Maréchal lui rendit pendant le tems de son administration.

Sévérité excessive de Boucicaut.

Services qu'il rend aux Génois en plusieurs occasions.

On a vû que sa présence seule avoit appaisé tous les troubles, étouffé toutes les dissentions domestiques, & réussi à contenir les séditieux & les mutins, tant au dedans qu'au dehors. Ce fut la premiere obligation que la République lui eut. Boucicaut empressé de recouvrer les places qui avoient été usurpées sur le domaine de Gênes reprit Monaco, place importante & dont les Grimaldi étoient depuis long-tems en possession. Il les obligea de l'évacuer, leur permettant d'en sortir librement avec tous leurs effets. Il remit aussi la vallée d'Arocia sous la domination de la République, après en avoir repris la citadelle les armes à la main. Rien n'échappoit à la vigilance de cet homme infatigable; également soigneux de faire respecter au loin les armes & la puissance de Gênes, de pourvoir à la défense de ses possessions & à la sureté de son commerce; & de venger ses affronts, il fit faire avec célérité divers armemens nécessaires pour les expéditions que Gênes se vit obligée d'entreprendre sous son gouvernement; il soutint avec vigueur & fermeté les guerres qu'elle eut à soutenir, & paya même souvent de sa personne avec la plus grande intrépidité, principalement lors du second siege de Famagouste par le Roi de Chypre, ainsi que dans les nouveaux démêlés que Gênes eut quelque tems après avec les Vénitiens.

1402. Entreprise du Roi de Chypre sur Famagouste.

Janus de Lusignan, Roi de Chypre qui étoit né & avoit été élevé à Gênes pendant que Jacques son pere y étoit retenu en ôtage, & qui avoit été comblé de marques d'amitié & d'honneurs par les Génois, forma en 1402. le dessein de se rendre maître de Famagouste, place maritime de son royaume, que ses prédécesseurs avoient été obligés de ceder à la République de Gênes en 1374 (*a*). Le Roi de Chypre se menagea une intelligence secrette avec dix habitans de cette ville gens sans nom & de la lie du peuple, qui complotterent avec ce Prince & convinrent de lui livrer la place moyennant une forte recompense qu'il leur promit pour les engager à cette trahison. Le hazard servit les Génois & fit éventer ce complot. L'un des complices effrayé d'un grand bruit qu'il entendit dans un corps de garde où plusieurs soldats ivres se disputoient, crut que ses camarades avoient avancé, sans lui en faire part, l'heure de l'exécution de leur projet, & courut revéler tout au Gouverneur Génois, qui prit aussitôt toutes les mesures convenables pour éviter une surprise. Il fit sur le champ arrêter & mourir les traîtres ainsi que leur accusateur; avec d'autant plus de raison que la dénonciation qu'il avoit faite, étoit moins l'effet d'aucun remords d'avoir trempé dans ce complot, que surprise & regret d'avoir été prévenu par ses complices. Antoine Guarco, ce citoyen fameux par le rôle qu'il avoit joué avec Montalte & d'autres pendant les derniers guerres civiles de Gênes, par le rang qu'il avoit tenu dans sa patrie & par les troubles que son esprit factieux y avoit excités, étoit alors Gouverneur de Famagouste;

Le hazard la fait échouer.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. VIII. p. 461. Lib. IX. p. 524 & seq. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 457—460.

& il y a apparence qu'en lui accordant ce poſte capable de contenter ſon ambition, on avoit eu en vue d'éloigner un citoyen dangereux & fatal au repos de Gênes: le gouvernement de Famagouſte étoit comme une eſpece d'exil honorable pour un homme accoutumé à primer & cabaler dans Gênes.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

Le Roi de Chypre voyant que ſon entrepriſe avoit échoué, & qu'il ne pouvoit ſe rendre maître de la place par ſurpriſe, n'y renonça pourtant pas, elle étoit d'une trop grande importance, pour qu'il pût ſe réſoudre à la laiſſer entre les mains des Génois. Famagouſte étoit la principale forteresse & comme la clef de ſon royaume du côté de la mer aux bords de laquelle elle étoit ſituée. Ce Prince réſolut de recourir à la force ouverte pour s'en emparer, ou plutôt pour la recouvrer. Secondé par les Catalans ſes alliés qui lui envoyerent une flotte conſidérable, il forma le ſiege de cette ville, jurant qu'il ne le leveroit point qu'il ne l'eût priſe, ou qu'il ne lui fut venu des cheveux blancs; il avoit alors à peine vingt & un ans. La ſuite fit voir que ce Prince téméraire avoit fait un ſerment vain & frivole. Quoiqu'il tint la place extrêmement ſerrée, & qu'il la réduiſit aux plus grandes extrémités, la vigoureuſe réſiſtance du Gouverneur & des aſſiégés l'empêcha de s'en rendre maître. En outre auſſitôt que Boucicaut fut informé du péril que Famagouſte couroit, il ſe hâta d'envoyer à ſon ſecours trois galeres chargées d'armes & de ſoldats, ſous le commandement d'Antoine Grimaldi, chevalier de St. Jean de Jéruſalem. Ce renfort que les aſſiégés reçurent fort à propos, empêcha la reddition de Famagouſte, & obligea le Roi de Chypre à en lever le ſiege en dépit de ſes ſermens. Les Catalans craignant que treize bâtimens qu'ils avoient dans le port, ne tombaſſent au pouvoir des Génois ſe hâterent de les faire couler à fond (*a*).

Siege de Famagouſte par le Roi de Chypre.

Il eſt contraint de le lever.

Le Roi de Chypre s'étoit montré trop entêté du projet de la conquête de Famagouſte, pour que les Génois puſſent ſe flatter qu'il y renonçât ſi promptement, & cette place fut long-tems à l'abri de ſes nouvelles inſultes. Ce Prince s'en étoit lui-même trop ouvertement expliqué à ce ſujet, lors du premier ſiege, en effet le Gouverneur lui ayant demandé une conférence, ce Prince la lui accorda, & pour lui donner la plus grande marque de confiance, il ſe rendit ſeul à cheval juſques ſous les murs de la ville, où Guarco parut bientôt après. Il réprocha au Roi, en termes très-vifs ſon ingratitude & ſon injuſtice envers la République, dans le ſein de laquelle il avoit pris naisſance, & qui l'avoit toujours traité comme un de ſes enfans & comblé de tant de bienfaits & de marques d'amitié. „ Il eſt vrai, répondit le jeune Prince, que j'ai fort à me louer de ſes bons traitemens; je ne nierai point que „ je n'aie beaucoup d'obligations aux Génois; auſſi n'en perdrai-je jamais le „ précieux ſouvenir, & me ferai-je toujours une gloire d'être né & d'avoir „ été élevé à Gênes. Mais je ſerois bien indigne de ſon eſtime, & de l'éducation que j'ai reçu dans ſon ſein ſi je ne cherchois pas à ſuivre les grands „ exemples de vertu & de courage qu'on m'y a donnés & ſi je n'y avois pas „ ſucé avec le lait la valeur & les nobles inclinations des Génois. Comme

Opiniâtreté du Roi de Chypre dans ſes deſſeins ſur Famagouſte.

(*a*) Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 460 & ſuiv. Hiſt. des Révol. des Gênes Tom. I. Liv. II. p. 247—248.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

„ ils cherchent à étendre leur domination & à porter la gloire de leurs armes „ jusques dans les contrées les plus éloignées, de même je croirois dégéné- „ rer de ces illustres maitres, & des nobles sentimens qu'ils m'ont inspirés; „ je croirois manquer à ce que je me dois à moi-même, si je laissois entre „ leurs mains une place maritime de l'importance de Famagouste, située „ presqu'au milieu de mes états, & qui a été bâtie par mes ancêtres; je ferai „ donc tous mes efforts pour la remettre sous les loix de son légitime maître. „ Mon dessein n'a rien que de juste & de louable. Au lieu de vous plaindre „ de ma conduite & de m'accuser injustement d'ingratitude envers Gênes, „ songez à devenir plus indulgent envers les autres; apprenez à excuser „ les fautes que l'ambition fait commettre, vous Guarco, qui me parlez „ & voulez ici me condamner, songez à tous les sujets de plaintes que „ vous avez donnés à vos concitoyens, & aux troubles funestes que vous „ avez excités dans votre patrie, dans le tems que vous cherchiez à vous em- „ parer du Gouvernement; songez vous-même à reparer tant de griefs & de „ torts, & souhaitez que Gènes les oublie". A ces mots, qui laissèrent Guarco tout stupéfait d'une réponse si fiere, le Roi de Chypre donna de l'éperon à son cheval & s'éloigna aussi vite qu'un éclair des murs de Famagouste.

Ce Prince ne dementit point ses discours; ne se laissant point rebuter par le mauvais succés d'une premiere tentative, il vint remettre l'année d'après le siege devant cette place avec plus de forces qu'auparavant. Dès que Boucicaut en eût reçû la nouvelle il fit aussitôt équiper neuf galeres, deux galéasses & sept gros bâtimens de transport. Il monta lui-même sur cette flotte avec l'élite des troupes de Gènes, pour aller châtier le Roi de Chypre & lui ôter l'envie d'être si entreprenant à l'avenir. Au bruit de cet armement, ce Prince dont les forces n'étoient pas égales au courage, ou peut-être dont le courage ne répondoit pas aux rodomontades, se hâta de lever une seconde fois le siege & d'envoyer des Ambassadeurs à Gênes, pour fléchir le ressentiment de la République & lui demander la paix. On lui fit réponse qu'on ne traiteroit avec lui qu'en Chypre. En effet, comme on ne se fioit plus à ses promesses frivoles, Boucicaut fit voile vers l'Isle de Chypre avec sa flotte & serra le Roi de si près qu'il l'obligea d'en passer par toutes les conditions qu'il voulut lui prescrire au nom des Génois & entre autres articles de leur rembourcer tous les fraix de la guerre & de cette expédition.

1403.

Nouveau siege de Famagouste levé d'abord après.

Expédition en Chypre: paix avec le Roi.

Avant que de partir de Gênes, Boucicaut y avoit laissé Pierre de la Vieuville pour commander en son absence. Le Maréchal n'ayant plus rien à faire en Chypre après la conclusion de la paix, ne voulut point que cette expédition fut absolument infructueuse pour Gênes. Résolu de se signaler par quelqu'autre exploit, il fit voile vers la Syrie & s'empara de Béryte, qu'il mit au pillage pour venger les Génois des dommages continuels que leurs marchands recevoient des habitans de cette place, qui faisoient le métier de Corsaires & beaucoup de courses & de brigandages sur ces mers. Il vouloit traiter de même Alexandrie; mais les vents contraires l'empêcherent de pousser jusques-là. Après cette expédition il fit offrir la paix au Soudan d'Egypte qui la refusa. Ce refus joint au mauvais état de la flotte Génoise, fort affoiblie par la perte d'une partie de son équipage, & par la maladie qui s'y étoit glissée, obligea Boucicaut à reprendre le chemin de Gênes. Le pillage

Pillage de Béryte par les Génois.

de Béryte lui attira une querelle inattendue avec les Vénitiens. Prétendant que les effets des marchands de leur nation n'avoient point été respectés lors du sac de cette ville, ils résolurent de tirer vengeance de cet outrage, & d'attaquer la flotte Génoise à son retour. En conséquence, comme Boucicaut côtoyoit l'Isle d'Eubée onze galeres Vénitiennes & deux galeasses, commandées par Carlo-Zeno, Amiral renommé pour sa valeur intrépide, son expérience, & par ses exploits contre les Génois & les Turcs, sortirent d'un port voisin, où elles étoient comme en embuscade, & fondirent à l'improviste sur celles de Gênes. Boucicaut fit la plus vigoureuse défense qu'il put, eû égard au mauvais état où se trouvoit sa flotte, peu propre à soutenir un combat aussi rude. Mais il avoit affaire à trop forte partie, & à un Général trop habile; malgré sa résistance opiniâtre le maréchal fut obligé de céder à la supériorité du nombre, & de quitter le combat après avoir perdu trois galeres. Il s'en dédommagea cependant par la prise d'une galéasse ennemie, fit une retraite honorable, & revint heureusement à Gênes avec les débris de sa flotte, consistant en neuf galeres échappées aux vents, aux tempêtes & aux Vénitiens (*a*).

Combat naval où Boucicaut est vaincu par les Vénitiens.

Le Maréchal étoit un homme violent, vindicatif & très-sensible sur le point d'honneur, il conserva le désir de prendre bientôt sa revanche sur les Vénitiens, & il fit tout ce qu'il put pour allumer la guerre entre eux & les Génois & sur-tout pour exciter le ressentiment de sa cour contre la République de Venise. Mais il avoit été prévenu par les artifices de ses ennemis, qui avoient eu soin de faire un rapport de cette affaire, tout différent de celui de Boucicaut, & de la maniere dont elle s'étoit passée; au moyen de quoi le Gouverneur de Gênes reçut des ordres exprès de s'en tenir-là. Quant aux Génois, peu empressés d'épouser la querelle de Boucicaut, ils n'avoient guere envie de rentrer en guerre avec des ennemis aussi redoutables, sur-tout tandis qu'ils étoient soumis aux loix d'un maître, condition qui suivant la remarque judicieuse du plus fameux poëte de l'antiquité, (Homere) ôte toujours aux hommes plus de la moitié de leur courage & de leur magnanimité ordinaire. Ils furent charmés de la paix qui fut renouvellée l'année d'après entre les deux Républiques au grand déplaisir de Boucicaut par la négociation d'un ministre plénipotentiaire qu'il fut obligé d'envoyer à Venise pour cet effet, par l'ordre du Roi son maître. Ainsi cette paix ôta au maréchal l'espérance & les moyens de se venger d'une façon éclatante c'est-à-dire d'armer deux peuples l'un contre l'autre, de mettre des milliers d'hommes aux prises & de faire couler des flots de sang. Cependant le fier Boucicaut résolut de satisfaire lui seul son ressentiment, sans le secours ni des peuples ni des Rois; pour cet effet il eut recours à une de ces démarches si usitées alors parmi les braves Chevaliers François, qui pour peu qu'ils se crussent offensés ou lésés en leur personne ou en leur honneur, appelloient d'abord leur ennemi en Champ clos; usage honorable suivant les préjugés de ces tems de barbarie & qu'on regarderoit peut-être aujourd'hui comme une bravade Romanesque & comme une petite vengeance indigne d'un homme tel que lui, du Gouverneur d'une

1404.

Renouvellement de la paix entre les Génois & les Vénitiens.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 525. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 460 & suiv.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

Ressentiment de Boucicaut contre les Vénitiens.

Il leur écrit une lettre très-forte & leur envoye un défi.

nation & du Ministre d'un grand Roi (*). Cette démarche est cependant excusable dans Boucicaut, en ce qu'il paroit qu'il avoit réellement raison & en ce qu'il étoit naturellement dans son caractére & dans sa façon de penser fiere & hautaine, d'être fort piqué, tant d'avoir été attaqué à l'improviste & défait par les Vénitiens, que de se voir ensuite accusé par eux auprès du Roi d'avoir été l'aggresseur & l'infracteur de la paix, accusation qui tendoit à le faire passer pour un esprit brouillon & dangereux & à le mettre mal dans l'esprit de son maître, c'est-à-dire à lui porter le coup le plus terrible pour un courtisan, toujours jaloux de se conserver l'estime & la bienveillance de Monarque ou Despote. Dans la premiere chaleur de son emportement, le Maréchal écrivit aux Vénitiens une lettre pleine de fiel & de hauteur, remplie de menaces & de reproches, dans laquelle il les traitoit sans aucun ménagement, & il leur donnoit un démenti formel sur ce qu'ils avoit avancé à sa charge à la cour de France; il finissoit en leur envoyant une espece de cartel, offrant de soutenir ce qu'il disoit les armes à la main & de se battre en champ clos contre tout venant. Comme cette lettre contient toutes les particularités de la querelle de Boucicaut avec les Vénitiens, & peut en même tems servir à éclaircir cette affaire & à déterminer le jugement qu'on en doit porter; & comme d'ailleurs elle dépeint parfaitement bien les mœurs & l'esprit de ce tems là, & particuliérement le génie de celui qui l'a écrite, tableau toujours digne du pinceau de l'historien & de l'attention des lecteurs, nous la rapporterons ici en entier pour leur satisfaction (†). Quoique très-hautaine & di-

(*) Sans parler du fameux cartel envoyé à l'empereur Charles V. par le brave & malheureux François I. ainsi que de quantité d'autres moins remarquables, on trouve cependant encore l'exemple d'un pareil défi ou cartel, dans l'histoire de ces derniers tems. En effet on rapporte que lors de la dévastation du Palatinat, mis à feu & à sang par le Vicomte de Turenne homme de bien mais sujet, & comme tel, ministre rigoureux des vengeances d'un maître impitoyable dans ses prospérités, l'Electeur palatin, voyant du Château d'Heydelberg, ou plutôt d'une des hautes montagnes qui environnent cette ville, plus de cinquante tant villes que Bourgs & villages, fumans ou en proie aux flammes, fut si indigné, si affligé de la désolation de son pays qu'il ne pouvoit défendre & de la barbarie qu'on exerçoit impunément envers ses pauvres sujets, innocens de ses torts envers la France, en supposant qu'il en eût, que dans le serrement de cœur dont il fut saisi à cet affreux spectacle, dans un désespoir bien pardonnable à un souverain foible & malheureux, il envoya un cartel au Général François, lui proposant d'en venir avec lui à un combat singulier, & de remettre la décision de ses différends avec la France à l'évenement de ce duel, étant plus juste qu'il périt lui-même que tant d'infortunés qui n'étoient aucunement intéressés dans la querelle.

(†) Elle se trouve ainsi toute entiere dans l'Historien Génois Ubert Foglietta Liv. IX. pag. 526 & suiv.

Jean le Maingre, dit Boucicaut, Maréchal de France &c. à Michel Steno, Doge de Venise, & à Carlo Zeno, Amiral de sa flotte. Salut.

J'aurois répondu plutôt aux lettres pleines d'impudence, & de faussetés que vous avez écrites il y a quelque tems au Roi mon maître, & par lesquelles vous n'avez pas eu honte de rejeter sur moi le réproche de la violation de la paix qui n'est absolument dû qu'à vous qui en êtes les véritables infracteurs, si je n'eusse été retenu par la considération des prisonniers François & Génois, qui étoient détenus pour lors dans vos fers. Maintenant qu'ils sont en liberté & que je n'ai plus aucun ménagement à garder avec vous, je croirois manquer à ce que je me dois à moi-même si je differois plus long-tems

gne en tout du caractére ardent & impétueux de Boucicaut, elle eſt écrite d'un ton de franchiſe militaire & d'un air de vérité qui prévient d'abord en

à confondre votre impoſture & vos audacieuſes calomnies, & à relever toutes les fauſſetés que vous avez avancées contre moi. Vous avez bien eû le front de m'accuſer dans vos lettres, d'avoir pillé les marchandiſes de vos marchands lors du ſac de Béryte; ce qui eſt abſolument faux; mais cependant quand je l'aurois fait je ne vous aurois traité que comme vous le méritiez, & j'aurois eu toutes les raiſons du monde d'en agir ainſi; quand ce n'eût été que par forme de repréſailles de vos mauvais procedés à mon égard & pour me venger de l'injure atroce que j'avois déjà reçue de vous antérieurement. En effet votre conſul à Nicoſie n'a pas rougi d'envoyer ſecrettement un bâtiment en Syrie pour donner avis aux ennemis du nom chrétien, que j'avois quelques deſſeins contre eux & qu'ils euſſent à ſe tenir ſur leurs gardes & à ſe mettre en état de défenſe, vû que je ne tarderois pas à paroître ſur leurs côtes avec ma flotte. Quant au pillage de Béryte, le butin que les Génois y ont fait a été ſi peu de choſe qu'il n'eſt guere vraiſemblable qu'il s'y ſoit trouvé des effets appartenans à vos marchands; ce qui eſt aſſez juſtifié, tant par la conduite des Vénitiens même qui ſont établis à Béryte, que par celle que j'y ai tenue, ainſi qu'en d'autres endroits. Car quoique le nombre de ceux de votre nation qui commercent ſur ces côtes, ſoit très-conſidérable, perſonne ne s'eſt préſenté pour réclamer aucun des prétendus effets pris ſur vos marchands dans le pillage de Béryte; & quant à moi que vous avez l'effronterie d'accuſer d'avoir pillé leurs effets lors du ſaccage de cette ville ſi le fait eſt ainſi, pourquoi n'ai-je donc pas touché à vos vaiſſeaux & marchandiſes, qui ſe trouvoient tant dans le port de Famagouſte que dans celui de Rhodes, quoiqu'ils fuſſent pour ainſi dire, ſous ma main, ſans aucune défenſe, & que rien ne m'eût été plus facile que de m'en emparer, ſi j'en avois eu la volonté ou ſeulement la moindre penſée.

Vous avez imprudemment menti, vous, Carlo Zéno, en écrivant que vôtre premier deſſein avoit été de venir me trouver amicalement ſur mon bord à mon paſſage devant Methone, pour vous aboucher avec moi, & me demander la reſtitution des effets enlevés aux Vénitiens dans le pillage de Béryte; mais que vous étant apperçu que je m'avançois vers vous de l'air d'un ennemi qui veut livrer le combat, vous aviez été forcé d'en venir aux mains avec moi pour votre propre défenſe; vous avez ſur-tout menti en vous vantant de m'avoir vaincu dans ce combat, de m'avoir pris trois galeres, & obligé de prendre honteuſement la fuite avec le reſte de ma flotte. Ainſi vous joignez le menſonge à la perfidie & l'audace la plus effrontée à la violation des traités de paix & du droit des gens. Mais je vous demande, moi, comment il ſeroit poſſible qu'il me fut venu dans l'eſprit de vouloir vous attaquer avec une flotte délabrée, chargée de malades, & preſque entiérement déſarmée, telle qu'étoit la mienne? Si j'avois eu desſein d'en venir aux mains avec vous, ou ſi j'avois ſeulement penſé que je puſſe être dans ce cas-là, j'aurois eu ſoin de garnir ma flotte de combattans; & rien ne m'eut été plus facile, vû que j'avois laiſſé la plus grande partie de mon monde dans mes bâtimens de tranſport qui étoient demeurés en arriere Mais bien loin de là comme j'étois moi-même dans les ſentimens les plus pacifiques, dans la plus profonde ſécurité à votre égard, & dans la plus intime perſuaſion que je n'avois rien à craindre de la part des Vénitiens, & que je pouvois naviguer tranquillement ſur les côtes d'un peuple ami, & avec qui les Génois étoient en paix, je n'ai pris aucunes précautions & j'aurois même crû vous offenſer en en prenant contre vous, d'autant mieux que je ne vous avois donné dans toute cette expédition, aucun ſujet de plainte, ni d'en venir contre moi à des hoſtilités. Ainſi n'ayant aucune raiſon de m'attendre à quelque choſe de ſemblable de votre part, j'ai jugé fort peu néceſſaire de charger d'une foule de monde ſuperflue, ma flotte déja fatiguée & fort délabrée. Mais tous ces diſcours ſont inutiles; comme entre gens de courage, c'eſt par les armes & non par les paroles, que les querelles & les affaires contentieuſes doivent ſe vuider, vuidons la nôtre les armes à la main, & que le fer décide lequel de nous a raiſon & dit la vérité. Je vous défie donc tous les deux, & vous appelle chacun en particulier, en combat ſingulier; ou, ſi vous aimez mieux prendre des ſeconds, dans la pleine confiance où je ſuis en la juſtice de ma cauſe, &

ſa faveur, en éclairciſſant ce fait hiſtorique, cette lettre eſt une eſpece d'apologie complette de la conduite de Boucicaut dans cette occaſion & en même tems c'eſt un monument remarquable de la bravoure & de la fierté généreuſe de l'ancienne chevalerie Françoiſe. Le Maréchal l'envoya à Veniſe par un homme de confiance, qu'il chargea de la remettre au Doge en mains propres. Mais ſoit que les Vénitiens, croyant avoir réellement tort, n'oſaſſent répliquer; ſoit que plus modérés ou peut-être plus fiers encore que le Maréchal & dédaignant de ſe juſtifier de ce qu'il leur imputoit, ils regardaſſent cette eſpece de rodomontade de ſa part comme au deſſous d'eux & vouluſſent affecter de joindre encore le mépris à l'outrage, pour mieux humilier un homme tel que Boucicaut, ſa lettre & ſon défi reſterent ſans réponſe; les choſes en demeurerent là, & il fut obligé de dévorer ſon reſſentiment (*a*). D'autres objets plus importans lui firent enfin perdre cette querelle de vue.

L'Empereur Manuel Paléologue vient à Gênes.

Revenons ſur nos pas. En 1403 l'Empereur Grec Manuel Paléologue qui voyageoit depuis un an de cour en cour pour ſolliciter le ſecours des Princes chrétiens d'occident contre Bajazet Empereur des Turcs qui avoit envahi la plus grande partie de ſon empire, paſſa par Gênes en s'en retournant à Conſtantinople. Le Gouverneur lui fit une réception magnifique, le combla de préſens & d'honneurs au nom de la République de Gênes & lui donna trois galeres pour l'accompagner & lui ſervir d'eſcorte contre les Turcs; ces galeres étoient en même tems deſtinées à protéger & défendre les poſſeſſions que la République avoit dans le Levant. L'infortuné Manuel trouva un bien plus puiſſant ſecours dans la diverſion que le ſort fit en ſa faveur, en occupant & détournant ailleurs le redoutable Empereur des Turcs, auquel il ſuſcita dans le

(*a*) Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 465. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 248—249.

en la bonté divine qui ſoutient & favoriſe toujours le bon droit, (1) je m'offre de combattre toujours contre vous en moindre nombre; c'eſt-à-dire, que ſi l'un de vous deux veut prendre ſix hommes avec lui, moi, je n'en prendrai que cinq; ſi, doublant le nombre vous en prennez douze, je me contenterai d'en prendre dix; ſi vous en prennez vingt-quatre, je n'en prendrai que vingt: & ainſi toujours en augmentant toutefois avec cette reſtriction que vous ne prendrez avec vous que des Vénitiens natifs. Car c'eſt aux Vénitiens ſeuls que j'ai affaire, & c'eſt eux ſeuls qui m'ont offenſé, de mon côté je ne prendrai auſſi avec moi que des François ou des Génois, comme étant les ſeuls intéreſſés dans cette querelle & les ſeuls offenſés. Aimez vous mieux que nous en venions aux mains ſur mer, où vous êtes plus accoutumés à combattre & à manœuvrer, j'y conſens: combattons chacun avec deux galeres qui, pour les raiſons ſuſdites, ne ſoient montées de part & d'autre que par des combattans tirés des nations ci-deſſus nommées.

(1) Cette croyance, légitime & ſage dans ſon principe, mais ſuperſtitieuſe dans ſon application, eſt l'origine de l'établiſſement des duels judiciaires, reſte de l'ancien uſage barbare qui a regné ſi long-tems en Europe; où il a été introduit par les loix des Lombards & qui eſt bien digne d'eux, d'un peuple de conquérans & de brigands, mots Synonimes. Toutes les affaires obſcures ou litigieuſes, même d'intérêt, ſe décidoient par les armes, ſur-tout entre Gentilhommes, & l'évenement du combat prononçoit entre les parties, & jugeoit qui avoit tort ou raiſon; & comme ſuivant la plaiſante façon d'argumenter de ce tems-là & ſuivant l'idée mal digérée qu'on ſe formoit en général d'un Dieu puniſſeur, on étoit moralement convaincu que la providence divine qu'on offenſoit doublement, en la tentant par cette profanation ſacrilege, ne manquoit pas de faire pencher l'avantage du côté où étoit le bon droit & la juſtice. On appelloit cette ſorte de déciſion par le fer; toujours plus favorable au plus fort, au plus adroit, ou au plus heureux, *le jugement* ou *la voix de Dieu*. Belle préſomption!

le même tems un ennemi bien formidable dans la personne du fameux Tamerlan qui de chef de brigands étoit devenu Empereur des Tartares. Ces deux Princes combattirent avec toutes les forces du Levant qu'ils trainoient à leur suite. Leur choc fut terrible, l'Orient trembla, pour ainsi dire, sous leurs pas, & fut comme ébranlé par les violentes secousses qu'ils donnerent aux plus grands empires. Des armemens si formidables, ces nuées de combattans qui couvroient toutes les campagnes, comme inondées par un débordement, effrayerent particuliérement les Vénitiens & les Genois qui, trop voisins du champ de bataille par leurs possessions dans ces contrées, furent en partie spectateurs tremblans des efforts terribles, de la haine & de l'ambition de ces deux puissans rivaux qui se disputoient l'Empire d'une partie du monde. L'avantage demeura au fier Tamerlan. Comme Bajazet leur avoit inspiré la plus grande terreur par son orgueil, sa cruauté & sa manie insupportable de dominer, & de fouler tous les mortels aux pieds, ces deux peuples marchands ne furent point fâchés de voir rabattre sa fierté par un ennemi tel que Tamerlan qui au fond ne valoit guere mieux que lui, & étoit de ces monstres (qu'on peut justement dire nés pour le malheur des hommes) cependant ni les Génois, ni les Vénitiens, n'oserent se déclarer ouvertement contre Bajazet avant sa défaite, à cause des établissemens qu'ils avoient dans le Levant. Au fond tous leurs vœux & leurs inclinations penchoient pour Tamerlan; & soit crainte du courroux de ce conquerant, soit désir de lui complaire & de flatter ce lion rugissant par une marque de soumission peu couteuse pour eux, les Génois établis à Pera s'empresserent à la premiere demande, ou plutôt à la premiere sommation que leur en fit le vainqueur Tartare, d'ôter de leurs murailles l'étendart Turc que Bajazet les avoit contraint d'y mettre; trop heureux encore d'en être quittes à ce prix, & que le sort de la guerre tournât les armes & les projets de Tamerlan d'un autre côté.

Gênes fait différens traités d'alliance.

La même année (1403) Genes fit un traité d'alliance avec Philippe Marie Visconti & avec le fameux Facino Cane scaliger ou della scala (*) Seigneur de Vérone qui s'étoit rendu redoutable à tous les Princes & états voisins par ses exploits & son esprit de conquête & de brigandage. L'alliance de ce dernier ne fut pas inutile aux Genois comme on le verra dans la suite.

(*) C'est de cette illustre famille de Cane ou Mastino scaliger, destituée par la suite de la souveraineté de Vérone, & obligée de se réfugier en pays étranger, que descendoient les deux fameux Scaliger, pere & fils, qui s'étant établis dans le pays d'Agen, fleurissoient dans le seizieme siecle, & se sont rendus aussi illustres dans la République des lettres par leurs savans ouvrages, qu'ils se sont couverts en même tems de ridicule par leur affectation à vouloir toujours faire parade en toutes occasions de leur naissance, & parler de leurs prétentions à la souveraineté de Vérone, en qualité de descendans légitimes des Princes de cette maison: pour quoi leurs ennemis & detracteurs, leur donnerent souvent pour se moquer d'eux & de leur prétendue souveraineté, dont il ne leur restoit plus que l'orgueil & un vain souvenir, le titre d'*Altesses de Vérone*; on les nommoit aussi par une allusion assez fine à leur ancien nom de famille, ainsi qu'à leur humeur caustique, à leur plume critique & mordante, *Canes*, *chiens*, *Mâtins*. Quoique l'espece de despotisme réel qu'ils voulurent s'arroger & exercer sur tous les gens de lettres & les savans de leur tems, fût un peu mieux fondé & moins imaginaire que leurs prétentions à la principauté de Vérone, au fond les unes n'étoient pas plus raisonnables ni plus supportables que les autres.

SECT V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

Dans le même tems, le schisme & l'anarchie regnoient dans l'Eglise & offroient le spectacle le plus désolant aux honnêtes gens, le siége étoit alors occupé, ou pour mieux dire disputé par deux papes, tous deux soutenus par un puissant parti, & qui se traitant tous les deux d'antipapes & d'intrus, s'anathématisoient mutuellement, ainsi que leurs crédules partisans. L'un de ces deux ambitieux rivaux, nommé Innocent VI. occupoit le siege de Rome, & l'autre Pierre de Lune, catalan de nation, inthrônisé & exalté par ses créatures sous le nom de Benoit XIII, faisoit sa résidence à Avignon. Il falloit que les Génois se déclarassent, & reconnussent l'un de ces deux Papes pour le véritable chef de l'Eglise, le légitime pasteur; ce qu'il n'étoit guere possible de faire sans regarder canoniquement l'autre comme un usurpateur & un loup ravissant. Quoique la politique & le desir de flatter un maître qu'on craint & auquel on veut plaire, décident assez ordinairement les sujets en pareilles rencontres & leur montrent le parti qu'ils doivent embrasser, les Génois se déciderent en faveur de Pierre de Lune & le reconnurent pour le légitime possesseur de la chaire de St. Pierre qu'il ne possédoit pourtant pas; moins pour faire leur cour à la France qui favorisoit ouvertement le même Pape, moins par crainte de Boucicaut qui, de concert avec le Cardinal Louis de Fiesque faisoit tous ses efforts pour fortifier ce parti, que par condescendance & par vénération pour le sentiment & l'autorité de leur archevêque, Piles Marini, prélat respectable, généralement consideré à cause de sa pieté sincere & de sa vertu solide, lequel, après quantité de consultations crut reconnoître l'élection de Pierre de Lune comme la plus canonique.

Les Génois se déclarent pour Bénoit XIII.

1404.

Comme les partisans des deux papes ne pouvoient s'accorder & comme aucun des deux ne vouloit céder la place à l'autre, ils convinrent aussi peu sincérement l'un que l'autre d'avoir une conférence ensemble dans un endroit neutre, où ils délibereroient sur les moyens de rendre promptement la paix à l'Eglise. Benoît partit d'Avignon pour s'y rendre avec une nombreuse suite, un équipage de Prince, & une escorte de six galeres. Il débarque à Gênes, où, sa présence acheva de lui concilier tous les esprits: la pompe qui l'accompagnoit ne servit pas peu à lui attirer la vénération & la confiance de la multitude, à la confirmer dans l'opinion qu'il étoit le seul chef légitime de l'Eglise. Il fut reçu dans Gènes au milieu des acclamations des citoyens & avec les plus affectueux témoignages de joie & de respect. Le Gouverneur, parriculiérement, lui fit la reception la plus magnifique & la plus distinguée. Pour lui faire même plus d'honneur, on logea Bénoît dans le nouveau fort ou château, qu'on lui remit & qui lui resta entre les mains pendant le tems de son séjour à Gênes (*a*).

Benoit vient à Gênes.

Nous ne nous arrêterons pas ici à refuter ce qu'un Historien François (*b*) rapporte des projets ambitieux de ce pontife qui, pendant qu'il n'étoit pas même unanimement reconnu pour Pape, vouloit, selon lui, s'emparer de la souveraineté de Gênes, ainsi que de la ruse dont le Maréchal se servit pour renverser ses desseins & faire sortir ses troupes de la Ville; vû que tout cela a trop visiblement l'air d'un conte invraisemblable à tous égards, & que d'ailleurs

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX p. 528. Tom. I. Liv. VI. p. 467—470.
(*b*) Histoire de Gênes du Chev. de M.

les meilleurs Hiſtoriens Génois n'en font aucune mention. Mais il eſt vrai de dire que la conduite de ce Pape détruiſit bientôt les impreſſions favorables que ſa préſence avoit fait d'abord ſur les Génois. Ce ne fut pourtant pas encore pendant le premier ſéjour qu'il fit parmi eux, qu'il perdit totalement leur eſtime; mais ce fut à ſon ſecond voyage en 1408. L'année d'après ſon arrivée à Gènes (1405) la peſte qui recommença à s'y déclarer avec plus de fureur qu'auparavant, l'obligea d'en ſortir, ainſi que le Gouverneur & les principaux citoyens. Benoît ſe fixa quelque tems à Savone, d'où il prit ſa route par terre, par Final, Monaco, Nice & Marſeille pour s'en retourner à Avignon. La mort d'Innocent qui arriva l'année ſuivante, le délivra d'un competiteur dangereux & releva ſes eſpérances; mais il n'en fut pas plus heureux & ne devint pas pour cela unique & tranquille poſſeſſeur du ſiege diſputé. Il ne fit que changer de rival; (a) & ſon attente fut bientôt fruſtrée par l'élection que les cardinaux, aſſemblés à Rome, firent d'Angelo Carrario, Vénitien, pour ſuccéder à Innocent. Le nouveau Pape honoré & reconnu pour tel à Rome, à Veniſe, en Allemagne &c; & maudit, anathématiſé à Avignon, en France, à Gènes & ailleurs, prit le nom de Grégoire XIII. Ainſi la paix, dont l'Egliſe s'étoit flattée & qu'elle avoit attendue de la mort de l'un des deux concurrens, ſe trouva encore plus éloignée; ou plutôt les choſes demeurerent au même état & le ſchisme continua toujours au grand ſcandale de la Chrétienté.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

La peſte l'oblige de ſortir de Gênes.

Mort d'Innocent; exaltation de Gregoire XIII.

Cependant le Pape d'Avignon dont le but étoit d'amuſer & de jouer également les deux partis, celui de ſon adverſaire & celui qui le ſoutenoit lui-même; propoſoit ſans ceſſe des conférences qui n'avoient pas lieu par un autre effet de ſes intrigues, & ne cherchoit qu'à traîner la choſe en longueur, pour pouvoir demeurer en attendant en poſſeſſion de la dignité Pontificale. Il ſentoit à regret qu'il ſeroit tôt ou tard forcé de s'en demettre; & comme il avoit pris trop de goût à ſes douceurs pour pouvoir aiſément s'en paſſer il n'omettoit aucuns des expédiens que pouvoit aviſer ſa politique fine & ruſée, pour reculer l'inſtant fatal où il prévoyoit devoir être obligé de dépoſer la triple thiare, de renoncer à ce titre flatteur de chef de l'Egliſe, & ſur-tout aux honneurs & aux émolumens qui y ſont attachés. Dans ce deſſein, ſuivant toujours ſon même plan, il propoſa de nouveau au ſucceſſeur d'Innocent, une conférence à ſavone où feignant de vouloir ſe rendre, il revint à Gènes pour la ſeconde fois en 1408, accompagné de Onze cardinaux qui joignirent leurs prieres aux preſſantes ſollicitations que Boucicaut lui fit, au nom de la France, de finir enfin le ſchiſme & de rendre la paix à l'Egliſe. Bénoit s'ennuyant d'être tant preſſé, & ne ſe croyant pas en ſûreté à Gènes, ſe retira à Porto-Venere où il demeura cinq mois entiers qui furent employés en allées & venues, en pourparlers inutiles, expéditions continuelles de courriers & négociations qui finalement n'aboutirent à rien. Bénoît étoit parfaitement bien ſecondé

Intrigues de Benoit.

1408. Benoit revient à Gênes.

(a) ——— *Uno avulſo, non deficit alter*
Ferreus ———
Virgil. Æneid. Lib. VII.

Ub. Foglietta Lib. IX. p. 529. Anecd. Vénitiennes ann. 1406.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

dans ses vûes, par son compétiteur Grégoire qui, en affectant le même zéle pour la paix de la Chrétienté, le plus grand désintéressement & sur-tout les mœurs les plus austeres, agissoit cependant d'après le même plan que lui. Il sembloit que les deux rivaux s'entendissent admirablement ensemble pour reculer la décision de leur différend, pour entretenir le schisme & pour amuser leurs partisans; à quoi ils avoient manifestement un égal intérêt. En effet aucun des deux ne vouloit céder la place à l'autre; & ils sentoient bien qu'en s'obstinant chacun de leur côté à ne rien faire, les choses resteroient toujours dans cet état, & que par conséquent ils demeureroient toujours provisoirement en possession de la Papauté. Ils n'ignoroient pas qu'il falloit absolument qu'un d'eux y renonçât, n'étant pas possible de rendre autrement la paix à l'Eglise; mais ils n'avoient pas envie de la lui rendre à ce prix. Les Génois furent des premiers à s'appercevoir du manege des deux Anti-Papes; ils reconnurent surtout qu'ils étoient pleinement la dupe de Bénoît, qui se jouoit également de ses adversaires & de ceux qui le favorisoient. Cette découverte irrita tellement les Génois, que les principaux de la ville s'étant assemblés, en présence du Gouverneur, prirent à la pluralité de voix, la résolution de ne plus reconnoître ni Pierre de Lune ni son compétiteur pour Pape, de regarder le siege de Rome comme vacant & d'attendre que l'on donnât un chef légitime à l'Eglise (*a*). La conduite de Bénoît fit, en particulier, tant de peine au sage archevêque de Gênes qui avoit engagé ses concitoyens à se soumettre à lui, ayant auguré tout autrement de son caractére & de sa façon de penser, que pénétré de douleur & de chagrin d'avoir lui-même induit ses compatriotes en erreur à son égard, & de voir que l'ambition effrénée des deux compétiteurs se jouoit ainsi indécemment de l'Eglise & de la confiance des fidéles, il remit le soin de l'administration de son archevêché entre les mains d'un sage ecclésiastique, & se retira en Toscane dans une solitude, pour y attendre la fin des troubles & du schisme. Rare exemple de vertu & de sensibilité en pareil cas.

Intrigues des deux Antipapes Grégoire & Benoît.

Les Génois ne veulent plus reconnoître ni l'un ni l'autre.

Indignation de la France contre l'Anti Pape Bénoît.

La France qui avoit soutenu jusqu'alors l'Anti-Pape Bénoît ennuyée de ses lenteurs dont elle découvrit bientôt le mystere & indignée des intrigues & des maneges de cet homme qui n'avoit que de l'ambition sans mérite, résolut de concert avec les autres puissances, celles même du parti contraire, qui n'étoient pas moins lasses & fatiguées de leur Pape de mettre fin à cette pieuse comédie, ainsi qu'au prétendu Pontificat de Pierre de Lune & d'Angelo Carrario, qui jouoient depuis long-tems un si beau rôle aux dépens de leurs crédules partisans. Pour couper court & en venir tout de suite au dénouement qu'on ne sera pas fâché de voir, nous nous contenterons de dire ici en peu de mots, que Boucicaut eut ordre de trainer, de gré ou de force, Benoit au concile tenu exprès à Pise pour le jugement définitif de cette affaire (*b*). Les deux Anti-Papes y furent également déposés comme usurpateurs & intrus, & déclarés en outre hérétiques & ennemis de l'Eglise, sur le refus qu'ils firent de se soumettre à la sentence du concile. Ils furent obligés de céder la place au Cardinal de Milan, cordelier, qui fut unanimement élû & reconnu sous le

Concile de Pise, où les deux Anti-Papes sont déposés.

(*a*) Ub. Foglietta ibid. p. 530. Tom. I. Liv. VI. p. 474 & suiv.
(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

nom d'Alexandre V. Bénoit & Grégoire désespérés de cette avanture, eurent beau fulminer & anathématiser leurs ennemis & se traiter mutuellement eux-mêmes de schismatiques; leurs foudres avoient perdu toute leur force. Ils se virent en peu de tems abandonnés de tout le monde, même par ceux de leur nation, les Catalans & les Vénitiens qui, d'abord jaloux de donner un chef à Rome & au monde Chrétien étoient également irrités d'avoir été si long-tems amusés par les fourberies de leurs compatriotes, & par toutes leurs belles démonstrations d'amour pour la paix, & la discipline Ecclésiastique dont ils étoient foncièrement les plus dangereux ennemis (a). Telle fut la fin de cette querelle scandaleuse; ainsi la paix fut rendue à l'Église, c'est-à-dire jusqu'à nouvel ordre.

Election d'Alexandre V.

La même année que Pierre de Lune vint à Gênes pour la premiere fois & que la peste visita encore cette malheureuse ville, le Maréchal de Boucicaut fit, par l'ordre de sa cour, une expédition contre les Pisans, en faveur de Gabriel Marie Visconti, qu'il fit décapiter trois ans après. Les Pisans s'étoient soulevés contre Gabriel alors leur souverain puisque Pise faisoit partie de l'appanage que son pere lui avoit laissé. Le Gouverneur de Gênes se mit lui même à la tête des troupes qu'il fit marcher contre les Pisans, dans le dessein de reduire ce peuple infortuné, ci-devant libre, depuis opprimé & maintenant traité de rebelle parcequ'il ne vouloit pas souffrir le joug. Comme Boucicaut étoit presque toujours aussi malheureux que brave & intrépide dans la plupart de ses expéditions militaires, il ne réussit point suivant son attente, il éprouva combien l'amour de la liberté redouble les forces & le courage d'une nation généreuse, & il reçut un échec assez considérable de la part des Pisans qui lui prirent une galere, & lui firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouverent plusieurs Officiers Génois & François, & entr'autres son neveu. Le Maréchal n'étoit pas homme à se rebuter facilement; au contraire même les obstacles & les dangers ne faisoient encore qu'enflammer son audace; mais dans cette occasion, voyant à quels hommes il avoit affaire, hommes bien dangereux pour les troupes mercenaires d'un Prince ou d'un Roi il fut tellement rebuté par cette tentative infructueuse, qu'il engagea Gabriel à vendre la souveraineté de cette ville aux Florentins, (b) pour une somme considérable pour partie de laquelle Boucicaut se rendit caution des Florentins. Les Historiens ne disent pas si les Florentins ou leur caution furent exacts à payer la somme convenue. Ce qu'il y a de certain, c'est que quoique Visconti eut mis les Florentins en possession de la Citadelle de Pise, suivant son traité avec eux, ils en furent chassés peu de jours après par les Pisans, & se virent obligés d'en faire la conquête à la pointe de l'Épée, (circonstance qui feroit croire qu'ils refusérent de payer à Visconti l'argent de cette vente) par l'obstination de leurs nouveaux sujets à ne vouloir pas reconnoitre la prétendue souveraineté des Florentins achetée par eux sans leur aveu, certainement bien nécessaire pour ratifier un pareil marché. On jugera par ce trait rapporté en

Mauvais succès de Boucicaut contre les Pisans.

Boucicaut engage Visconti à vendre Pise aux Florentins.

(a) Ub. Foglietta, Lib. IX. p. 531. Anecd. Vénit. ann. 1406.

(b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 470—472. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 255 & suiv. Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. IX. p. 528. & seq.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Etat déplorable où Pise est réduite.

passant à l'égard des Pisans, combien l'état de ces anciens rivaux & ennemis, autrefois si redoutables de Gênes, étoit alors triste & déplorable; & combien cette infortunée ville étoit déchue de sa puissance & de sa splendeur. Elle n'avoit plus l'avantage de se gouverner par ses propres loix, plus l'ombre de sa liberté, pas même le droit de choisir ses tyrans; & ses voisins se disputoient celui de lui donner des fers, & de la vendre au plus offrant & dernier enchérisseur.

Le Maréchal eut soin de mettre dans le marché de la Vente de Pise aux Florentins par Gabriel Visconti, que celui-ci lui céderoit la ville de Livourne en son propre & privé nom; mais il ne la garda pas long-tems en son pouvoir, par l'événement cette donation tourna toute à l'avantage des Génois.

Boucicaut se fait donner Livourne par Gabriel Visconti.

Ç'avoit été aussi l'intention de Boucicaut en s'assurant de Livourne. Avec quelque dureté qu'il les gouvernât on ne sauroit dissimuler qu'il ne cherchât en tout le bien & l'avantage réel de leur République, & qu'il ne se montrât même jaloux d'augmenter sa puissance & d'étendre les bornes de son territoire, c'est ce dont il donna une preuve dans cette occasion. Il étoit trop désintéressé pour se faire donner cette place pour lui-même, & trop habile politique, en cas qu'il en eût convoité la possession, pour se flatter de pouvoir la conserver long-tems. En acquérant Livourne son but avoit été réellement de céder cette ville aux Génois. Il la leur céda en effet peu de tems après, moyennant pourtant le remboursement des dépenses & avances qu'il avoit faites pour réparer & augmenter les fortifications de cette place & la mettre en état de défense. C'est encore une des obligations que Gênes eut au Maréchal de Boucicaut.

Il donne cette place aux Génois.

Ils font aussi l'acquisition de Sarzane & d'autres places.

Elle joignit avec plaisir Livourne à son domaine ainsi que Sarzane & quantité de petites places & de forts voisins dont les habitans se soumirent volontairement à sa domination, avec le consentement de Gabriel Marie Visconti leur souverain, pour se faire un appui contre les Florentins qui les harceloient sans cesse & contre les entreprises desquels ils sentoient bien que Gabriel n'étoit pas en état de les défendre. Au reste on sait que les Génois ne demeurerent pas longtems en possession de Livourne: les Florentins sentoient trop l'importance de cette place, si avantageusement située pour le commerce sur la Méditerranée, pour la leur laisser entre les mains. Ce ne fut que dans celles des derniers, & même long-tems après sous la domination des grands Ducs de Toscane que cette même ville, après avoir été toujours peu de chose sous les Pisans, ses fondateurs & premiers maîtres, ainsi que sous les Génois, devint un port de mer considérable, & une fameuse place marchande, telle qu'elle est encore aujourd'hui.

Remarque sur Livourne.

1407.

Etablissement de la Maison de St. Georges.

C'est à l'année 1407, qui mérite pour cela seul d'être à jamais mémorable dans les Annales de Gênes, que l'on place l'établissement de la fameuse maison ou banque de St. Georges, époque trop remarquable dans cette histoire, pour ne pas lui donner place ici, & pour ne pas entrer dans quelque détail à ce sujet (*a*). Quoique quelques Historiens fassent remonter cet institut utile beaucoup plus haut (jusqu'au tems de la conquête de l'Isle de Chio par les Génois), c'est au moins cette année qu'il prit une forme plus stable & plus

(*a*) Anec. Gén. & Corses ann. 1407. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 472 & suiv.

solide & à peu près la même que l'on y retrouve & admire encore aujourd'hui. Malgré la grande quantité d'années révolues depuis son institution, & malgré les changemens & les altérations indispensables que le laps du tems apporte dans les plus sages établissemens des hommes, celui-ci a été comme vainqueur des âges & de leurs vicissitudes, se conservant invariablement dans sa premiere forme & pureté, demeurant inaltérable & intact au milieu de la corruption des tems, tranquille & stable au milieu des plus grandes révolutions, & parmi les troubles cruels qui désolerent toujours depuis cette malheureuse République pendant l'espace de près d'un siecle & demi. On ne sauroit mieux la comparer qu'à ces fleuves dont les Poëtes ont feint que les eaux ne perdoient rien de leur douceur en se mêlant aux flots de la mer, au travers desquels elles couloient sans en contracter la salure ni l'amertume. Où peut-on trouver la raison de la solidité & de la permanence de cet établissement, si ce n'est dans les sages loix, dans les arrangemens admirables qui servent de base à sa constitution; il est vrai de dire qu'il trouva encore, ainsi qu'on le verra tout à l'heure un bien plus sûr garant de sa durée dans l'utilité essentielle dont il fut toujours aux Génois dans les besoins urgens de leur état. Pour faire entendre cela, il est nécessaire de dire ici un mot de l'origine de cette maison. Nous nous contenterons d'emprunter presque mot pour mot ce qu'en rapporte le judicieux Historien Génois Uberto Foglietta, (a) comme ce que l'on peut dire de plus instructif & de plus pertinent à cet égard. Les dépenses continuelles que la République étoit obligée de faire pour l'équipement & l'entretien de ses flottes ainsi que pour le soutien de ses guerres, ayant épuisé le thrésor public, elle se trouva dans le cas de manquer de fonds dans plusieurs circonstances importantes, & souvent obligée de recourir à des particuliers, dont elle emprunta des sommes considérables, ou qui se chargerent des avances nécessaires pour ses expéditions, & quelquefois même de l'entier armement de ses flottes; ainsi qu'on en a vû un exemple remarquable dans le siecle d'auparavant lors de l'entreprise sur l'Isle de Chio. La République engageoit partie de ses revenus à ces prêteurs pour leur servir de sureté ou d'hypotheque; le produit desquels revenus servoit à payer aux créanciers de l'état les intérêts des sommes par eux prêtées. La somme totale on le capital de l'emprunt étoit divisée en actions ou dividendes, chacune de cent livres; de façon que celui qui avoit prêté mille livres, avoit dix intérêts ou actions sur ces revenus, pour chacune desquelles il recevoit annuellement l'intérêt convenu avec la République. Certain nombre de citoyens étoient préposés publiquement & à titre d'office à la perception des revenus engagés, sur le produit desquels ils payoient annuellement aux créanciers l'intérêt de leurs capitaux à raison du produit de ces revenus. Mais comme par la suite des tems, les circonstances malheureuses où la République se trouva, l'obligerent fréquemment de recourir à ces sortes de moyens onéreux bientôt tous ses revenus se trouverent successivement engagés & le nombre de ceux qui étoient commis à la perception de tant de branches de revenus, se trouva si prodigieusement accrû & multiplié, qu'il étoit à craindre qu'il n'en résultât une confusion presque inévitable. Pour prévenir cet inconvenient, on prit le parti de

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Origine & description de cette maison.

(a) Gen. Hist. Lib. IX. p. 529—530 & Lib. X. p. 603.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis* 1396 *jusqu'en* 1421.

former de tous ces receveurs un corps séparé, à la tête duquel on mit huit administrateurs sous le nom de Magistrats de la maison de St. Georges. On ôta aux différentes sortes ou branches des revenus de l'état, les noms qui servoient auparavant à les distinguer sous leurs receveurs particuliers, & on réunit tous ces membres séparés en un corps, auquel on donna en général le nom de Maison ou Banque de St. Georges. On lui assigna un Hôtel particulier pour la demeure de ses Magistrats & pour la tenue de leurs assemblées. On donna à cette maison quantité de droits & de priviléges ; entre autres celui d'être absolument indépendante des Magistrats & Officiers de la République, & d'être gouvernée par ses huit Magistrats ou Administrateurs particuliers, de concert avec les Actionnaires ou Intéressés. C'est à eux seuls que fut totalement réservé le droit d'élire les premiers. Les créanciers de la République, ceux qui avoient intérêt dans le produit des revenus à eux hypothéqués, formoient seuls le conseil de cet établissement & avoient seuls le droit de délibérer & statuer sur toutes ses affaires, sans que le conseil de la République ni aucun de ses Magistrats pût s'immiscer en aucune façon dans la connoissance d'icelles. Ces délibérations se faisoient à la pluralité des suffrages des dits intéressés. On peut remarquer ici en passant que cet établissement utile semble avoir servi, au moins en partie, de modele à toutes les maisons de Banque publique, Rentes sur l'Hôtel de ville & Associations de commerce, qui ont été instituées depuis en différens pays de l'Europe, sous le nom de Compagnies des Indes Orientales, Occidentales & autres, quoique cependant leur institut soit beaucoup moins parfait & moins épuré à tous égards, que celui de la fameuse maison dont nous parlons. Elle formoit une espece de République particuliere au milieu même de Gênes, ayant ses Magistrats, ses Officiers, son Palais d'assemblée, son Conseil, ses loix & ses statuts à part. Les Régens de la République étoient obligés de faire serment, quand ils entroient en charge, qu'ils ne toucheroient rien aux biens de la maison de St. Georges, ni à ses statuts & privileges; & chose assez surprenante, au milieu de tant d'excès & de désordres, dont les guerres civiles sont toujours le regne, ces sermens furent toujours fidélement observés, & cette maison fut toujours respectée, toujours regardée comme un azile sacré & inviolable pour la fureur des partis. Elle demeura toujours stable & invariable dans son gouvernement, parmi toutes les révolutions qui bouleverserent souvent celui de Gênes. On croyoit voir deux Républiques dans son sein ; mais bien différentes; car tandis que l'une étoit sans cesse agitée, sans cesse en proie aux troubles & aux dissentions ainsi qu'aux vices & à la corruption qui sont les suites funestes du renversement de l'ordre légal l'autre fleurissoit paisiblement, tout étoit tranquille dans son intérieur, tout y respiroit l'amour de l'ordre, les mœurs les plus pures la sécurité & la paix: elle ressembloit à une digue, ou mieux encore, à un rocher toujours ferme & inébranlable au milieu des flots irrités qui l'environnent & le battent sans cesse de toutes parts, & contre lequel la fureur impuissante des vagues vient se briser. Le besoin que la République avoit de la maison de St. Georges & les ressources qu'elle étoit toujours assurée de trouver chez elle dans les tems les plus critiques, furent comme on peut le croire, la cause & le motif politique de l'espece de respect que les Génois, même dans les plus violens accès de leurs fureurs intestines,

teſtines, parurent toujours avoir pour cette maiſon. Tel ſut indépendamment des ſages fondemens ſur leſquels elle étoit ſolidement établie, le véritable & le plus infaillible garant de ſa durée & de ſa conſervation. Les malheurs des tems accrurent tellement les beſoins & les dettes de la République & en même tems l'opulence & la puiſſance de la Banque de St. Georges, que par la ſuite cette derniere en vint juſqu'à poſſéder en propre pluſieurs parties conſidérables du Domaine de Gènes, que les circonſtances où elle ſe trouva l'obligerent ſucceſſivement de lui engager ou abandonner, (*) entre autres l'Ile de Corſe, (en 1453) quand la République ne ſe crut pas auſſi en état de la défendre, contre les invaſions des Arragonnois, des Catalans & autres, que la maiſon de St. Georges, avec les vaiſſeaux & les troupes qu'elle étoit à même d'armer & d'entretenir (*a*).

Sect. V. Hiſtoire de Gènes depuis 1396 juſqu'en 1421.

Boucicaut continuoit toujours de ſe faire craindre & de retenir les Génois dans l'obéiſſance par la terreur & par les exemples de ſévérité qu'il y prodiguoit. En 1402, les habitans des trois vallées, Biſagno, Polcevera & Arocia ayant voulu ſe ſoulever & ayant pris les armes à cet effet contre les Officiers du Gouverneur, il s'étoit hâté de faire marcher des troupes contre eux, pour les diſſiper & pour appaiſer ces troubles. Les Auteurs de ce ſoulevement avoient été punis de mort, ainſi que tous ceux qui furent pris les armes à la main. L'année ſuivante, ſur le ſoupçon qu'il ſe tramoit quelques nouveaux complots dans Gènes contre le Gouvernement, Boucicaut avoit envoyé trente citoyens en exil.

Exemples de ſévérité donnés par Boucicaut.

C'eſt ainſi qu'en déployant une rigueur utile & néceſſaire le Maréchal avoit l'art de maintenir la tranquillité dans Gènes & d'affermir peu-à-peu la domination de la France; heureux, ſi pour l'affermiſſement de cette domination, il n'eût pas pouſſé les choſes à l'excès & jugé à propos de prodiguer ces coups de vigueur & d'autorité, qui à la fin revoltent plus qu'ils n'intimident des hommes naturellement amoureux de la liberté. Boucicaut trouva cependant un Génois qui óſa lui tenir tête, & un ennemi bien plus redoutable qu'il ne l'auroit crû, dans ce même Lazardo qui avoit échappé au ſupplice qu'il lui avoit deſtiné & qui devint par la ſuite un des principaux mobiles & inſtrumens de la ruine de ſon pouvoir, & de celle de la domination Françoiſe dans Gènes. Cet homme audacieux, vindicatif, obſtiné dans ſa haine implacable & plus dangereux par ſon acharnement que par ſes forces, ſon credit & les moyens qu'il avoit de nuire, ne ſe rebuta point de quantité de tentatives infructueuſes qu'il fit pour troubler la paix dont Gènes jouiſſoit ſous le gouvernement de Boucicaut, & ne ſe donna point de repos, que, trompant la vigilance & toutes les ſages précautions de ce Gouverneur, il n'eût renverſé ſon ouvrage, & n'eût à ſon tour banni ſon ennemi de ce même état, où il croyoit avoir ſi bien affermi ſon autorité & la puiſſance de ſon maître. Mais il faut reprendre les choſes de plus haut, avant que d'en venir à cette grande révo-

Il affermit la tranquillité dans Gènes.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 623. Hiſt. p. 551. Hiſt. de Gènes par le Chev. de M. des Révol. de Gènes, Tom. I. Liv. III. Tom. I. Liv. VIII. pag. 19.

(*) La République lui abandonna la plûpart des établiſſemens & poſſeſſions qu'elle avoit dans le Levant & dans le Pont-Euxin.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

lution. D'abord Luzardo ne pouvant se venger autrement, eut recours aux armes ordinaires des foibles. Retiré chez les Marquis de Varchi où l'on a vû qu'il avoit trouvé un azile, il ne cessoit de vomir des injures & des imprécations contre le Gouverneur François, dont il disoit mille horreurs & qu'il dépeignoit sous les traits les plus noirs & les plus odieux. Boucicaut, homme naturellement trop emporté & trop colere pour pouvoir se mettre au dessus de la calomnie fut tellement irrité des propos injurieux de Luzardo qu'il auroit dû mépriser & regarder comme une petite vengeance pardonnable à un malheureux proscrit & expatrié, qu'il fit raser sa maison de campagne située dans un fauxbourg de Gênes.

Troubles excités par Luzardo.

Quoique Luzardo comprit qu'il lui étoit important d'indisposer les Génois contre leur Gouverneur, & de jeter d'avance dans les esprits les semences de mécontentement & de rebellion, qu'il se proposoit de fomenter pour l'exécution de son entreprise contre Boucicaut, sentant néanmoins que ces moyens indirects ne suffisoient pas il résolut de se montrer enfin lui-même à la tête d'un soulevement, & de lever ouvertement dans l'état de Gênes l'étendard de la révolte, se flattant que son exemple entraineroit la plus grande partie de ses concitoyens, & allumeroit peut-être un incendie général. Comme c'étoit un homme entreprenant, déterminé & qui d'ailleurs n'avoit pas grand' chose à risquer en mettant tout en combustion dans sa patrie, il hazarda tout à coup une démarche aussi téméraire qu'insensée. Secondé de Casan Doria autre citoyen factieux qu'il trouva le moyen d'associer à ses projets, & qui le reçut dans Sassello, place forte à lui appartenante. De là il osa par une hardiesse inouie, déclarer la guerre dans toutes les formes à la République de Gênes, sa patrie, en son propre & privé nom, ainsi qu'en celui de Doria, son compagnon d'armes, sous prétexte qu'elle gémissoit sous le joug de l'étranger, dont ils vouloient, disoient-ils, la délivrer. Ils s'avancerent ensemble jusqu'à Arenzano, mais leurs forces ne leur permirent pas de soutenir long-tems le rôle qu'ils vouloient jouer; & leur conduite ni leur courage ne répondirent pas à une démarche aussi hardie. Six mille hommes de milice de Gênes envoyée contre eux par Boucicaut sous la conduite de Barthelemi Grimaldi, les repousserent presque sans combat & les obligerent de chercher leur salut dans la fuite (*a*). Les troupes de Gênes ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ne voulurent pas être sorties infructueusement, & se dédommagerent de l'inutilité de cette expédition par le ravage qu'elles firent, en revenant à Gênes, sur les terres du Marquis de Varchi, pour le punir de la retraite qu'il donnoit à Luzardo. Celui-ci eut le malheur d'être arrêté & fait prisonnier dans sa retraite, & tout le monde le crut perdu; mais comme toutes ses disgraces étoient accompagnées d'une espece de bonheur, sa bonne fortune le tira encore une fois des mains de Boucicaut, & il vint à bout de se sauver & de se retirer auprès du Marquis de Montferrat pour susciter encore de nouvelles affaires au Maréchal: ses partisans & ses amis effrayés par sa déroute, s'empresserent de l'abandonner, & de rentrer en grace avec le Gouverneur. Casan Doria &

Luzardo est battu & pris, il trouve le moyen de se sauver.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 525. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 250—251. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 466 & suiv. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 461.

son frere firent leur accommodement particulier avec lui quelques jours après. Le prix de cette reconciliation fut la cession de Sassello qu'ils remirent volontairement à la République. Boucicaut en fit raser le château, pour ôter cette retraite & tout moyen de remuer aux mutins & aux factieux. La même année les Génois firent la paix avec Gerard d'Appiano, Seigneur de Piombino, auquel ils faisoient la guerre depuis quelques années, pour se venger de quantité d'incommodités & de dommages que ce voisin trop remuant leur causoit; guerre au reste dont on n'a fait aucune mention à cause de son peu d'importance. Le Seigneur de Piombino demanda la paix qui lui fut accordée moyennant dix-mille écus d'or, qu'il fut obligé de payer aux Génois par forme dédommagement.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Boucicaut fait raser le fort de Sassello.

Le Gouvernement de Boucicaut leur devenoit de plus en plus insupportable. Le peuple étoit courroucé contre lui, de ce qu'il lui avoit ôté les chefs & les consuls. Toute la nation rougissoit enfin de l'espece d'avilissement & de servitude où elle étoit reduite. Les inconstans Génois, qui peu de tems auparavant ne juroient que par Boucicaut regretterent leur liberté, toute funeste qu'elle leur avoit été précédemment. A force de se faire craindre & obéir, le Maréchal étoit parvenu à se faire haïr & détester; la domination françoise n'étoit plus regardée que comme un joug accablant, dont on désiroit aussi ardemment de se voir délivrer qu'on avoit montré d'empressement à se l'imposer: Boucicaut, qui croyoit connoitre & connoissoit mal le peuple auquel il avoit affaire, produisit à la fin un effet contraire à ses intentions, par l'abus qu'il fit de la rigueur & de la sévérité, qui lui étoient si naturelles; il révolta les Génois, les poussa à bout & leur inspira enfin le désir de recouvrer leur liberté, il les accabloit d'impôts & de taxes nouvelles; il punissoit rigoureusement & même souvent du dernier supplice, jusqu'aux moindres murmures, aux moindres paroles échappées contre son gouvernement, les traitant de rebellion & de crime de Léze-Majesté; noms jusqu'alors inconnus aux nouveaux sujets de la France, & en vertu desquels leur Gouverneur les faisoit impitoyablement traîner sur l'échaffaud. Ces coups d'autorité, ces moyens violens trop fréquemment employés, ces exemples effrayans qu'il offroit continuellement à leurs yeux étoient regardés par eux comme autant d'actes manifestes de tyrannie, comme autant d'attentats contre leurs droits. Leurs plaintes n'étoient pas sans fondement: Boucicaut prononçoit arbitrairement & sans égard pour les loix de Gênes, ni pour les privileges des citoyens; il ne connoissoit plus rien, dès qu'il s'agissoit de l'autorité du Roi son maître ou dès que sa dignité étoit tant soit peu lésée. Les moindres soupçons étoient punis comme des crimes avérés. L'exil & la mort sembloient être les seuls soutiens de son gouvernement. C'est ainsi que les mêmes historiens Génois, d'accord dans les éloges dont ils comblent Boucicaut à tous autres égards, s'accordent aussi à dépeindre la conduite cruelle & tyrannique de cet homme qui après avoir été l'amour & les délices de la nation en devint le fléau & l'horreur; mais il se pourroit bien que les Génois fussent extrêmes dans leurs jugemens, comme dans leurs affections. L'homme n'est lui-même qu'un mélange bisarre de contrariétés & d'inconséquences, est-il surprenant que des qualités opposées fassent naître des sentimens contradictoires? Au reste voici

Les Génois indisposés contre Boucicaut.

Sévérité excessive de Boucicaut.

Sa cruauté le fait haïr des Génois.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

deux faits à la charge de Boucicaut qui font un préjugé violent contre lui, & peuvent servir à justifier l'inconstance des Génois & leur passage rapide de l'amour le plus excessif à la haine la plus outrée.

Antoine Guarco ce citoyen puissant & factieux, qui avoit joué un si grand rôle dans les troubles de Gènes, rempli la place de Doge, & en dernier lieu défendu si vigoureusement Famagouste où la politique du Maréchal qui vouloit éloigner de Gènes un homme dont il craignoit le crédit & l'ambition l'avoit envoyé en qualité de Gouverneur, étant revenu dans sa patrie, lorsque le tems de son Gouvernement fut écoulé devint suspect en 1404. & il fut exilé. Peu de tems après sous prétexte que Guarco tramoit à Pavie où il s'étoit retiré, quelques complots contre le Gouvernement, Boucicaut mit sa tête à prix & promit une somme d'argent considérable à quiconque le livreroit mort ou vif entre ses mains; moyen de vengeance toujours infaillible, mais de toutes façons lâche, infame & barbare, qu'on doit plutôt regarder comme un guet à pens, un assassinat dans les formes, un meurtre politique que comme un chatiment juridique & légal, & qui n'est propre qu'à nourrir & à encourager les assassins & les meurtriers; ainsi qu'ils fourmillent en effet dans tous les endroits où est établi ce détestable usage. Ce moyen sûr ne trahit point l'attente de Boucicaut; & le prix du sang de l'infortuné Guarco tenta six scélérats qui l'assassinerent à Pavie quelques mois après. Ils n'en retirerent pourtant pas le salaire dont leur cupidité cette soif dévorante qu'ils avoient d'un vil métal, la source de la plupart des crimes des hommes, avoit flatté leur audace: innocens aux yeux de Boucicaut, dont la vengeance les avoit armés & encouragés par l'espoir du salaire, ils ne parurent pas tels aux yeux des Magistrats de Pavie, qui, plus équitables les firent arrêter (*a*) & vengerent le droit des gens & l'humanité outragés, mais malheureusement par d'autres meurtres; les hommes ne connoissoient point d'autres moyens.

Boucicaut fait assassiner Antoine Guarco.

1408.

Quelques années après Boucicaut donna encore un autre exemple de cruauté aux Génois qui excita l'indignation publique contre lui avec d'autant plus de raison, que celui qui fut l'objet de ce nouvel assassinat politique ou crime d'état (car comment le nommer autrement? n'étoit point né sujet de la République de Gènes, ni du Roi de France: C'étoit un Prince étranger d'une maison souveraine & allié de cette puissance; fort au dessus de Boucicaut par sa naissance, son rang, son nom & quantité d'autres considérations semblables auroient dû le mettre au dessus de ses loix cruelles. C'étoit Gabriel-Marie Visconti fils légitimé du Duc de Milan Jean Galeas qui ayant vendu la plus grande partie de l'appanage que son pere lui avoit donné s'étoit fixé à Gènes depuis quelque tems, & y vivoit en simple particulier. Quoiqu'en outre il fut le bienfaiteur de Boucicaut, auquel il avoit donné la ville de Livourne en propre, rien ne put le soustraire aux jugemens rigoureux de cet homme inflexible. Sous prétexte que Visconti tramoit une conspiration contre le Gouvernement François, le Maréchal lui fit faire son procès, & lui fit trancher la tète à Gènes. Comme le malheureux Visconti, ci-devant possesseur de Pise qui faisoit partie de son appanage, en avoit vendu la souveraineté aux Florentins,

Il fait mourir Gabriel Marie Visconti.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 528. Hist. des Révol. de Gênes; Tom. I. Liv. II. p. 252.

à l'instigation de Boucicaut qui avoit négocié cette vente ; & s'étoit même rendu caution d'une somme considérable pour les acheteurs, la cruelle exécution de Visconti qui suivit quelque tems après, jeta la plus grande tache sur la gloire du Maréchal ; & ses ennemis ne manquerent pas de publier que, ne sachant comment s'acquitter de cette dette importune, Boucicaut n'avoit pas trouvé de meilleur moyen pour la payer sans débourser, que de se défaire de son créancier en le faisant mourir juridiquement sur un échafaud (a). La chose racontée de cette façon seroit encore plus atroce. Elle est possible, elle est même vraisemblable aux yeux de la malignité humaine qui cherche toujours de l'aliment ; mais heureusement elle n'est point vraie, pour l'honneur de Boucicaut, déja assez souillé par le supplice de Visconti, sans qu'on y joigne encore l'horreur d'avoir été guidé par un si infame motif. L'homme généralement parlant, est assez méchant sans qu'on lui suppose des crimes qu'il n'a point fait, & sur-tout des crimes qui ne sont point dans son caractére, tel que celui qu'on impute ici à Boucicaut. On peut & on doit dire hardiment pour sa justification, que s'il montra jamais de l'horreur pour quelque forfait ce fut sur-tout pour celui dont on a voulu aussi injustement le charger, & que jamais crime ne fut plus éloigné de sa façon de penser naturellement noble & généreuse. Boucicaut, tel est le témoignage que lui rendent tous les Historiens Génois & autres, qui se piquent d'impartialité & de véracité, étoit l'homme du monde le plus rempli de probité & de désintéressement, & le plus incapable d'une action si noire. Il avoit ses défauts sans doute, puisqu'il étoit homme ; mais il est certain que la bassesse & la cupidité n'étoient pas les siens. On peut assurer avec quelque certitude, d'après la connoissance du caractére de Boucicaut, l'examen le plus scrupuleux de sa conduite passée, & sur-tout de celle qu'il tint [illegible] à Gênes, où il ne chercha jamais à s'enrichir pendant le tems de son administration, que s'il traita si cruellement l'infortuné Gabriel Visconti ce fut moins à l'avarice, à son intérêt personnel qu'il l'immola, qu'aux intérêts, au maintien de l'autorité du Roi son maître : tel est l'autel où son zéle outré & inconsidéré sacrifia cette malheureuse victime. Ce zéle seul étoit capable de porter le Maréchal aux plus grands excès & fut toujours le véritable motif de sa conduite despotique envers les Génois.

Né & élevé dans une Monarchie, & malheureusement trop imbu des maximes du despotisme & du Gouvernement militaire, qu'il avoit comme sucée avec le lait, Boucicaut, emporté par cet amour pour la personne de son maître par cette ardeur pour sa gloire & l'augmentation de sa puissance, qui caractérisent encore aujourd'hui la nation Françoise, & sur-tout la noblesse, crut que tout étoit fait pour lui céder, pour tomber à ses pieds, qu'il avoit affaire à ses compatriotes, sujets soumis & paisibles, & dès long-tems accoutumés au joug, & qu'il pouvoit impunément tout faire & tout tenter, sans crainte de lasser leur patience timide : ou plutôt il s'imagina qu'il falloit traiter les Génois en esclaves révoltés, les écraser sous le poids de leurs fers & les retenir dans le devoir & l'obéissance par la terreur des exemples les plus effrayans & par l'appareil des supplices, des haches, des potences & des échafauds. Il

SECT. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Apologie du Maréchal de Boucicaut.

Conduite imprudente de Boucicaut.

(a) Ub. Folietta Lib. IX p. 530 & seq. [illegible] p. 256—257. Hist. de Gênes par le [illegible] Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. [illegible] de M. Tom. I. Liv. VI. p. 473.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

se trompoit. C'étoit encore plus au dehors de la ville & dans la campagne, que dans Gênes même, que les sentimens de haine & d'animosité qu'il inspiroit, se developpoient sans contrainte. Chaque jour amenoit de nouveaux soulevemens. Les habitans de la campagne & des vallées, surchargés d'impositions nouvelles que Boucicaut avoit mises sur eux (peut-être suivant cette autre maxime humaine du despotisme mise en pratique dans tant d'états; qu'il est essentiel que les sujets soient pauvres, grévés & accablés d'impôts, vû que plus ils sont malheureux & traités durement, plus ils sont souples & obéissans; plus ils sont obligés de travailler pour subvenir au payement de ces impôts, & moins par conséquent ils ont le tems de songer à se révolter) & que les Officiers aussi durs que leur maître percevoient avec une sévérité & une hauteur insupportables; étoient réduits au desespoir par l'impuissance où ils se trouvoient souvent de payer, ainsi que par la terreur que les exécutions frequentes qu'ils avoient devant les yeux jetoient dans tous les esprits. Ils s'attroupoient, infestoient les chemins & commettoient toutes sortes de vols & de brigandages & même quantité de meurtres, tant pour se venger de Boucicaut que pour conserver leur déplorable vie. Les Officiers & receveurs tant François que Génois commis à la perception des impots, étoient, sur-tout les victimes de la fureur de ces désesperés; & ils en égorgeoient autant qu'il leur en tomboit entre les mains. Il est vrai que Boucicaut n'épargna rien pour réprimer tous ces désordres en multipliant les exécutions & les potences dans tout l'Etat de Gênes. Mais les supplices à force d'être trop souvent répétés & prodigués ne faisoient plus tant d'impression; les yeux s'y accoutumoient. Les malfaiteurs & les séditieux sembloient renaître de la cendre de ceux qui tomboient sous le fer des Bourreaux. Boucicaut devenu lui-même en quelque façon, l'auteur de tous ces désordres; il ne faisoit qu'attiser le feu de la révolte par son extrême sévérité & aigrir le mal au lieu de le guérir.

Soulevemens fréquens des gens de la Campagne.

1409. Soulevemens dans l'Isle de Chio.

Le feu de la sédition s'étendit en 1409 jusques dans l'Isle de Chio, où les principaux Nobles Génois, qui y demeuroient, profiterent de la haine que le peuple témoignoit pour le Gouvernement François, pour y exciter un soulevement. A la vérité il fut bientôt appaisé par la vigilance de Boucicaut, qui à la premiere nouvelle qu'il en eut se hâta d'y envoyer Conrard Doria avec trois galeres. La sagesse de ce commandant parvint d'abord à y accommoder les choses; au lieu de prendre la voye des armes contre des citoyens, il vint à bout de pacifier tout par celle de la négociation, l'exil des principaux auteurs des troubles acheva de rétablir entiérement le calme dans l'isle (a).

Tant de soulévemens quoique passagers & bientôt appaisés, dénotoient assez visiblement quelles étoient ces dispositions de la nation génoise en Général, à l'égard du Gouverneur, & avec quelle ardeur elle profiteroit du premier moment favorable qu'elle trouveroit pour secouer le joug. Cependant tout étoit encore assez tranquille dans Gênes, au moins en apparence. On y détestoit Boucicaut, mais on le craignoit. On gémissoit, on murmuroit, mais sourdement, & l'on se contentoit de faire des vœux secrets pour le rétablissement de la liberté, & d'aspirer après une occasion de pouvoir agir pour la recouvrer. La présence de Boucicaut, & la terreur qu'elle inspiroit, étoit le

(a) Ub. Foglietta ibid. p. 531.

Sect. V. [illegible]

ſeul lien qui retint encore les Génois; mais la crainte eſt un reſſort qui l'uſe à la longue, & une chaîne que les hommes briſent volontiers dès qu'ils peuvent le faire impunément. Tout ſembloit annoncer qu'au premier inſtant que Boucicaut s'éloigneroit de Gènes on en profiteroit pour l'empêcher d'y rentrer. Le Maréchal ne pouvoit lui-même ignorer les diſpoſition où les Génois étoient à ſon égard; tout devoit lui dire qu'il y avoit dans les eſprits une fermentation ſecrette qui ne tarderoit pas à éclater. Il n'étoit pas prudent à lui de s'abſenter dans de pareilles circonſtances. Mais il s'en repoſa trop ſur la crainte exceſſive qu'il avoit ſçu inſpirer aux Génois, & peut-être ſon orgueil ne lui permit-il pas même de penſer un moment, qu'ils puſſent avoir l'audace de ſe ſoulever contre lui. Il fut emporté & entraîné hors de Gènes par ſon zéle ardent pour la gloire & pour les intérêts de ſon maître. Il crut pouvoir être plus utile ailleurs. Il lui ſembloit qu'il menoit une vie oiſive entre les murs de la capitale.

[illegible] Gênes.

Il conclut le projet de ſoumettre le Milanés à la France. Plein de cette conquête la conjoncture lui paroiſſoit de plus favorable pour l'exécution & peut-être même lui en avoit-elle ſuggeré l'idée. Les guerres civiles des Princes & des ſujets de Milan où les cruelles factions des Guelfes & des Gibelins s'étoient auſſi rallumées pour accroître les troubles qui y régnoient; les diſſentions domeſtiques des enfans du feu Duc Jean Galeas-Viſconti (mort en 1402) dont l'un Jean-Marie, (qui devint Duc peu de tems après) étoit comte de Pavie, Verceil, Alexandrie & autres lieux, avoient preſqu'entiérement anéanti la puiſſance de cette maiſon, ci-devant maitreſſe paiſible de l'un des plus beaux & des plus floriſſans états de l'Italie. Le Duc Jean Marie, trop foible pour reſiſter aux Gibelins ſes ennemis, prit le parti, par le conſeil de ſes amis & créatures, de s'adreſſer à Boucicaut & d'appeller à ſon ſecours cet homme dont la valeur & l'habileté reconnues dans la guerre, pouvoient lui être de la plus grande utilité pour reduire les mécontens ſans compter celle qu'il devoit retirer des troupes de France & de Gènes que le Gouverneur avoit en ſa diſpoſition. Le Duc ſe rendit aux avis de ſes conſeillers & lui fit faire des propoſitions. Pour le déterminer à les accepter & à épouſer ſes intérêts il lui offrit le gouvernement de Milan. Cette offre flattoit trop l'ambition & les deſirs de Boucicaut & étoit trop propre à ſeconder la réuſſite du projet qu'il méditoit pour qu'il balançât un inſtant à l'accepter & à ſe mettre en marche pour prendre poſſeſſion de ſon nouveau gouvernement. Il avoit bien d'autres vûes que celles que le crédule Duc de Milan lui ſuppoſoit; il crut que le moment étoit venu de profiter des troubles du Milanès, au moyen que le Duc lui ſuggeroit lui-même, de la facilité qu'il lui donnoit de s'y introduire, pour ſoumettre cette belle province aux loix de la France; & malheureuſement pour lui & pour elle, (*) en voulant trop embraſſer, il perdit

Troubles [illegible]

(*) On pourroit dire avec plus de raiſon heureuſement pour elle: en effet l'acquiſition du Milanés, province éloignée en de là des Alpes, & difficile à défendre & à garder ne pouvoit que la plonger dans quantité de guerres onereuſes, ainſi qu'une experience funeſte le lui demontra amplement par la ſuite, lorſque ſes Rois formerent des pretentions ſur ce Duché. C'eſt ce que le Maréchal de Boucicaut auroit mieux enviſagé, s'il n'avoit été meilleur guerrier & courtiſan que Citoyen: s'il n'avoit plus aimé

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

tout; la France n'eût point le Milanès & Gênes lui échappa: belle leçon pour les ambitieux!

Boucicaut leve une armée & marche vers Milan.

Le Maréchal se hâta de faire les préparatifs nécessaires pour faire des Levées dans l'état de Gênes, laissant Hugues d'Auvergne (d'autres disent (a) le chevalier de Chasseron (b) ou le Sire de Choleton) pour commander dans cette ville en son absence (c). En peu de tems il rassembla entre Novi & Gavi une armée de six mille Fantassins & de cinq mille chevaux à la tête de laquelle il marcha enfin vers Milan. Il avoit si fort à cœur le succès de cette expédition, & il comptoit si fermement sur la soumission & la tranquillité des Génois pendant son absence, qu'il emmena avec lui non seulement la majeure partie des troupes Françoises qui étoient dans Gênes, mais même encore tous ceux des Génois qui lui étoient le plus affectionnés.

Il ne fut pas plutôt parti que tout se disposa à un soulevement, le feu prend moins promptement à la poudre ou à la paille légere que l'esprit des Génois se tourna à la révolte. Luzardo l'ennemi juré de Boucicaut, qui ne dormoit point, & étoit toujours aux aguèts pour embrasser avidement toutes les occasions de lui nuire, ayant appris ces mouvemens & les dispositions de ses concitoyens, jugea qu'il falloit profiter de leur premiere chaleur, ainsi que de l'absence de ce Gouverneur si redouté, pour opérer la révolution préparée & desirée depuis si long-tems. Mais trop foible pour rien entreprendre par lui-même, il ne voulut plus s'exposer aux dangers qu'il avoit courus par son imprudence & sa témérité; il résolut de concerter mieux ses mesures, & de se procurer un puissant appui. Les Princes voisins, dont quelques-uns même avoient lieu d'être mécontens des manieres fieres & hautaines de Boucicaut, ne voyoient qu'avec des yeux d'indignation mélée de crainte & de jalousie les projets de cet homme ambitieux & la souveraineté de la France sur Gênes.

Politique & terreur des Princes voisins de Gênes.

Ces Princes allarmés par les nouvelles démarches de son Gouverneur, & sachant bien qu'un grand Empire est ordinairement la ruine de tous les petits états qui l'entourent, & comme l'Océan où sont absorbées & englouties toutes les principautés voisines, craignoient avec assez de raison, que cette formidable puissance étrangere, non contente de donner des loix à Gênes, n'eut encore dessein d'envahir le Milanés, & de s'en servir comme de marchepied pour s'établir en Italie, s'y fonder un vaste empire, & lui imposer un joug redoutable, cimenté par les Génois & les Milanois. Ceux sur-tout d'entre ces Princes qui étoient les plus voisins de ces deux peuples, & avoient le plus sujet de redouter les ravages de ce torrent impétueux prêt à se déborder sur eux, sentoient bien qu'il étoit de leur intérêt commun de s'entendre & de se réunir pour s'opposer de tous leurs efforts aux progrés de l'élevation

(a) Ub. Foglietta Lib. IX. p 531 & Cap. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 461.
(b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 475.
(c) Hist des Révol. de Gênes: Tom. I. p. 256—260.

son maître que sa patrie, il auroit senti qu'il ne pouvoit lui arriver de plus grand malheur que la conquête du Milanés, & que plus le Prince acquiert de nouveaux domaines plus ses sujets sont foulés & à plaindre.

levation de ce colosse impérieux qui se dressoit insensiblement sur leurs têtes, & sembloit déja les menacer de les écraser. Dans de pareilles dispositions de leur part, il ne fut pas difficile à Luzardo de les faire entrer dans ses vues. En trouvant le secret d'intéresser à propos leur politique, leur jalousie, & leur ambition, il vint à bout de les armer en faveur de Gènes. Le Marquis de Montferrat auprès duquel il étoit en exil & ce même Facino Cane, Seigneur de Vérone, dont il a été parlé plus haut, les deux plus puissans alors & les plus audacieux d'entre ces Princes, tous deux ennemis de la France, de Boucicaut & du Duc de Milan, contre lequel même ils étoient en guerre, furent ceux qui entreprirent à l'instigation de Luzardo, d'opérer cette importante diversion, & de délivrer Genes de la Domination Françoise. Outre leur inclination particuliere, & la haine jalouse qui les animoit contre la France & contre le Maréchal ainsi que le desir de leur nuire & de les mortifier en leur enlevant la souveraineté de Gènes, ces deux Seigneurs y étoient encore poussés par leur intérêt personnel, qui n'entre pas pour peu dans toutes les actions des hommes. Ils se portoient encore d'autant plus volontiers à cette démarche, qu'ils y envisageoient leur propre avantage, & qu'ils repaissoient leur ambition de l'espoir de soumettre eux-mêmes les Génois à leur domination; le moindre prix qu'ils attendissent de la reconnoissance de cette République, quand par leurs soins elle se verroit delivrée du joug des François. Libérateurs dangereux, ils vouloient lui en imposer un autre.

Le Marquis de Montferrat & le Seigneur de Verone s'approchent de Gènes avec leurs troupes.

Dans cette esperance ils volerent à son secours, ou pour mieux dire à sa conquête, en l'absence de Boucicaut, ne croyant pas pouvoir jamais trouver un instant qui leur fut plus favorable; ils se trouverent presque aux portes de Gênes, avant que le Gouverneur pût avoir le moindre avis de leur marche, & lorsqu'on ne s'attendoit à rien moins dans la ville qu'à ce secours qu'on n'avoit pas même pensé à reclamer. Les Genois s'en feroient peut-être bien passés. Le Marquis de Montferrat avoit avec lui huit cens chevaux & dix huit cens hommes d'Infanterie; le seigneur de Vérone étoit à la tète de dix-huit cens gendarmes & de deux mille fantassins. Ils se partagerent entre eux l'attaque de Gènes de cette façon. Le premier devoit l'investir du côté du Levant & l'autre la bloquer avec son monde du côté du couchant. La nouvelle de leurs approches, jointe à la disposition intérieure des Génois, qui n'attendoient que le moment de se soulever, eût bientôt mis toute la ville en combustion. Hugues d'Auvergne Lieutenant du Gouverneur, ne se sentant pas en état de faire tête à l'orage, prit le parti de se retirer dans la forteresse accompagné de plusieurs des principaux de la ville; comme il étoit en chemin pour s'y rendre, il fut assommé par un habitant de la vallée de Polceverra, dont Boucicaut avoit fait pendre le frere. Le meurtre de Hugues fut comme le signal du Carnage & du massacre des François. La populace est toujours courageuse & cruelle quand elle est la plus nombreuse & la plus forte. Celle de Gènes semblable à des coursiers furieux qui ne connoissent plus ni le mords ni le frein, déchargea sa haine & sa rage sur tous ceux de cette Nation (Françoise) qui tomberent entre ses mains: ils furent tous égorgés ou assommés impitoyablement, (a) & leurs maisons furent mises au pillage.

Soulevement Général dans Gênes.

Meurtre d'Hugues d'Auvergne & des François.

(a) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 532. Hist. des Revol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 269 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 175—177.

SECT. V. Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.

La ville se trouvant sans chef, les désordres & les excès sans nombre, auxquels le petit peuple se livroit, sous prétexte de s'enrichir des dépouilles de ses oppresseurs & de venger sa liberté, beau nom qui sert souvent de manteau à tant de crimes, alloient toujours en augmentant. Le lendemain on résolut d'y mettre fin; l'on créa, à cet effet, un conseil de douze Magistrats, moitié nobles & moitié Populaires, & en même tems moitié Guelfes & moitié Gibelins, qui furent chargés du Gouvernement de la ville *ad interim*.

On créé un Conseil de douze Magistrats.

Cependant les confédérés s'avançoient toujours à grands pas vers Gênes, où la révolution étoit déja arrivée quand ils parurent avec leurs troupes devant ses murs. Comme on n'avoit plus moralement besoin d'eux, & qu'on ignoroit le dessein qui les amenoit, s'ils venoient comme amis ou ennemis, leur apparition dans la conjoncture, ne laissa pas que de jeter beaucoup d'allarmes dans cette grande ville. On n'étoit pas en état de leur résister, de faire une défense. On craignoit sur-tout les soldats de Cane, accoutumés au brigandage & au désordre. L'effroi & la consternation avoient pris la place de cette audace qui venoit de présider au soulevement général de ses citoyens. Epouvantés, tremblans, ils se hâtoient de sortir en foule de la ville, & d'emporter avec eux tous ce qu'ils avoient de plus précieux. Dans cette désolation universelle, la prévoyance paternelle des Magistrats jugea à propos de pourvoir à la sûreté de l'honneur du sexe, & de l'innocence, en ordonnant aux femmes, aux filles & aux enfans de se retirer dans les navires & bâtimens qui étoient dans le port. Tant de précautions & de craintes n'étoient guere ni flatteuses ni honorables pour ceux qui aspiroient à l'avantage d'être les libérateurs, ou pour mieux dire de devenir les maitres de Gènes, elles montroient la mauvaise opinion que leurs futurs sujets avoient de leur façon de penser, & de leurs intentions à leur égard. Enfin ces deux armées rédoutables étant arrivées presqu'en même tems, & ayant assis leur camp, Facino Cane dans la vallée de Bisagno, presque sous les murs de la ville; & le Marquis à un peu plus de distance de Gènes, sur le rivage de St. Pierre d'Arene, on prit dans ce pressant danger le parti le plus prudent qui fut, en cédant à la force, de s'adresser à celui de ces deux chefs qu'on craignoit le moins, de le flatter & de le gagner en le choisissant pour maître à l'exclusion de son rival; & enfin de se faire habilement un mérite auprès de lui d'une démarche dictée par la nécessité. On députa un Magistrat à chacun d'eux; mais le but de cette double députation étoit bien différent. C'étoit pour engager le Marquis à entrer dans la ville, & d'un autre côté pour prier honnêtement le Seigneur de Vérone de vouloir bien se retirer avec son monde du territoire de Gênes, vû que tout y étoit tranquille par le renversement de la domination Françoise, & qu'on n'avoit plus besoin d'aucun secours, dont on lui avoit cependant toute la reconnoissance possible. Quoique ce compliment des moins obscurs, & des plus piquans en lui-même, fût conçû dans les termes les plus civils & les plus mésurés, Cane fut très-mortifié de voir que les Génois donnoient ouvertement la préférence à son allié sur lui, & qu'il retiroit seul les fruits d'une entreprise faite à fraix communs, & dont le bénéfice auroit dû être égal entre les associés. Cependant, comme on ne sauroit commander à un peuple libre, malgré lui-même, Facino Cane n'ayant rien à répliquer à la harangue du député des Génois qui étoit claire & témoignoit assez ouvertement qu'on ne

Terreur des Genois à l'approche de l'armée des Confederés.

Ils leur envoyent des Députés.

vouloit point de lui pour maître, ne jugea pas à propos de leur en témoigner son mécontentement, ni de disputer au Marquis la souveraineté qu'on lui vouloit déférer. Forcé de dévorer cet affront & de renoncer à regret à l'ambitieux espoir dont il s'étoit flatté, le Seigneur de Vérone, leva sur le champ son camp, & délivra heureusement les Génois de leurs craintes par sa prompte retraite. Il faut dire pourtant, qu'en exauçant leur priere, il ne voulut pas être venu si loin inutilement ni les en tenir quittes pour rien, il leur fit acheter son départ au prix d'une somme de trente mille Genouines, qu'il exigea d'eux pour les fraix de son expédition, & qu'ils lui payerent avec grand plaisir pour éloigner promptement de leur ville un homme aussi rédoutable.

Retraite de Facino Cane.

Aussitôt que le Marquis fut délivré de ce dangereus compétiteur, il entra dans Gênes où il fut reçu au milieu des acclamations de la joie la plus sincere & avec toutes sortes de distinctions & d'honneurs de la part des volages Génois. Ce seroit mal les connoître que de croire qu'ils persévererent longtems dans les mêmes sentimens à son égard, & qu'ils furent long-tems fideles à ce nouveau maître, que la crainte les forçoit de recevoir & qu'ils s'empresserent de reconnoître avec transport & d'un concert presque unanime: beaux commencemens qui préságeoient toujours une triste fin. Ils annullerent & abrogerent tout ce qui avoit été fait avec la France & lui ôterent la souveraineté de leur état, pour la transférer à Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat qui fut élû & reconnu solemnellement Gouverneur & Capitaine Général de la République pour un an, avec le même pouvoir & les mêmes prérogatives qu'avoient ci-devant les Doges; on accorda au Marquis les mêmes honoraires (a). Au reste, quoique plusieurs Historiens Génois semblent vouloir faire entendre par les termes dont ils se servent à l'égard de ce Prince, qu'il ne fut nommé que comme Régent, & premier Magistrat de la République, il n'y a cependant pas à s'y méprendre, & il est très-clair dans l'Histoire de Gènes ainsi que par tout ce qui a précédé, que les Génois le prirent réellement pour leur souverain, ou au moins pour Protecteur; & l'on sent qu'un pareil protecteur devint bientôt un oppresseur dangereux (*), Gènes ne faisoit donc que changer de maitre: mais elle gagnoit du moins au fond cet avantage de pouvoir se soulever plus aisément contre le Marquis de Montferrat, que contre une puissance telle que la France. C'étoit toujours un pas qu'elle faisoit vers sa liberté.

Le Marquis de Montferrat entre dans Gênes.

Les Génois secouent le joug de la France.

Le Marquis de Montferrat est élu Capitaine Général de la République.

Ainsi se passa cette grande révolution, qui fit perdre à la France presque en un moment sans combat sans la moindre effusion de sang (à l'exception du massacre antérieur des François) la souveraineté de cet état qui lui coutoit tant de peines à conserver depuis plusieurs années; souveraineté de toutes façons pénible & onereuse & à laquelle elle auroit du renoncer pour jamais. La sé-

(a) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 461. Ub. Foglietta Lib. IX. p. 533. Anecd. Gen. & Corses. ann. 1409 Histoire de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 478. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 262.

(*) Témoin Cromwel en Angleterre; témoin le Marquis de Montferrat lui-même, s'il eût été plus puissant & si les Genois lui eussent laissé le tems de les opprimer.

curité imprudente de Boucicaut, son éloignement dans un tems où il n'auroit pas dû s'absenter de Gênes, furent la véritable cause de ce soulévement; quoique l'on puisse dire pour sa justification, que son Gouvernement commençoit à devenir si insupportable aux Génois, qu'ils auroient toujours secoué leurs fers tôt ou tard, & que de toutes façons il lui eût été très-difficile de les y retenir, quand bien même il eut été appuyé d'une partie des forces de son maître, parce qu'il est moralement impossible de donner des loix à un peuple malgré lui, sur-tout quand il a du courage, qu'il connoit ses droits & qu'il aime sa liberté (*).

Au reste quoique Luzardo n'eut pas la principale part à cette révolution, on peut dire toujours qu'il eut l'honneur de contribuer à la délivrance de Gênes en portant le Marquis de Montferrat à l'entreprendre. Il y a beaucoup d'apparence que Luzardo n'en retira aucuns autres fruits que la double satisfaction de se venger de son ennemi & de la France en servant sa patrie; à moins qu'on ne regarde comme une récompense l'honneur, bien semblable à un exil, qu'il eut d'être envoyé peu de tems après pour commander à Caffa, conjointement avec Paul Lercario; en se rendant au lieu de sa destination, il s'arrêta quelque tems à Chio, où il eut l'occasion de déployer sa valeur contre les Catalans qui firent une entreprise sur cette Isle en 1411. D'ailleurs il n'est plus parlé de lui dans l'histoire de Gênes.

Nouvelles dissentions domestiques entre les Guelfes & les Gibelins.

Chose assez singuliere qui fait honneur au Gouvernement de Boucicaut, & qui montre bien le caractére des Génois, également inhabiles à souffrir long-tems un joug quelconque & à conserver tranquillement leur liberté, le moment où la domination de la France sur eux prit fin, fut, pour ainsi dire celui où les dissentions domestiques recommencerent, où les deux anciennes & cruelles factions des Guelfes & des Gibelins se réveillerent. Long-tems réduites à l'impuissance de se nuire réciproquement, & presque anéanties par la crainte qu'avoit inspirée la sévérité du Gouverneur, par les sages mesures qu'il avoit prises pour les étouffer & pour abolir ces noms funestes, le signal des guerres civiles, à peine ne fut-il plus à même de faire trembler les turbulens Génois, que ces feux mal éteints se rallumerent. On verra tout-à l'heure l'incendie qu'ils produisirent.

Boucicaut est furieux en apprenant, la défection des Génois.

Revenons au Maréchal de Boucicaut qui ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé à Gênes, & étoit même bien éloigné de s'en douter. Pendant cet intervalle il avoit réussi au gré de ses désirs, il avoit soumis & pacifié tout le Milanés, au nom du Duc, & il étoit entré triomphant dans la capitale. C'est au milieu de ses succès qu'il apprit avec autant de surprise que de colere, la défection des Génois. Comme il n'y étoit point préparé, ce fut une espece de coup de foudre pour lui, d'autant plus qu'il prévoyoit tous les reproches, malheureusement trop bien fondés, qu'il alloit essuyer de la part de sa cour à

(*) Les Génois en ont fait l'expérience à leur tour à l'égard des Corses, & les Anglois avec les habitans de leurs colonies qu'ils vexoient & accabloient d'impôts, dans le tems même qu'ils sembloient plaindre avec trop de complaisance le triste sort de la Corse asservie par la France; mais telle est en tout l'inconséquence des hommes, qu'ils blâment dans les autres ce qu'ils font eux-mêmes, qu'ils veulent être libres chez eux & oppresseurs [illegible] les autres. C'est proprement l'Histoire des Romains. Des Républicains devroient-ils être des tyrans?

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

ce sujet; Transporté de fureur, & croyant son honneur intéressé à soutenir son ouvrage, il se mit aussitôt en marche avec toutes ses forces, dans le dessein d'aller chatier exemplairement & faire rentrer dans le devoir les Rebelles Génois. Mais ayant appris en chemin qu'il étoit trop tard pour mettre obstacle à cette révolution & que Gènes s'étoit déja donné un autre souverain, déconcerté par cette triste nouvelle, il vit en frémissant que les choses étoient trop avancées & qu'il avoit affaire à trop forte partie pour pouvoir se flatter de remettre cette République sous les loix de la France; Il se vit à regret forcé d'abandonner tous ses grands projets, tant de vengeance sur Gènes que de conquête sur le Milanés, de rebrousser chemin & de se retirer dans le Piémont (a). D'autres Historiens rapportent que Boucicaut rencontra près de Novi l'Armée de Facine Cane, son ennemi capital qui lui livra bataille, le défit & affoiblit tellement son Armée qu'il le mit hors d'état de rien entreprendre sur Gênes ce qui l'obligea de sortir de son territoire.

Tentatives inutiles qu'il fait pour rentrer dans Gênes.

Le Maréchal fit encore plusieurs autres tentatives, aussi infructueuses, pour surprendre cette ville & pour y rentrer. Quelque tems après il en fit une sur Savone dont il tenta vainement de s'emparer au moyen des intelligences qu'il y avoit. Il essaya aussi vainement l'année suivante (1410) de pénétrer jusqu'à Gènes par la Piéve à la tète de quatre mille hommes. Le mauvais succés de toutes ces entreprises le rebuta au point, que desesperant de pouvoir renverser une domination aussi bien affermie que celle de Marquis de Montserrat; se voyant d'ailleurs sans aucun espoir de secours de la part du Duc de Milan trop foible pour le soutenir, ni du côté de la France alors en proye aux plus cruels troubles, il prit enfin le parti de céder à la fortune & de remettre sa vengeance à des tems plus heureux, & de retourner en France, où on lui fit une des plus froides receptions. On lui attribuoit absolument la perte de l'état de Gènes. Quoiqu'il eut en effet beaucoup de part à cet événement, il y avoit pourtant beaucoup d'injustice à en rejeter absolument toute la faute sur un aussi grand homme de guerre, doué des plus rares qualités, & digne d'estime à tant d'égards; ses vues seules pour l'intérêt de la France, ou plutôt de son Roi suffisoient pour le justifier. Mais tel est le sort de ceux qui dépendent; ils sont responsables de tout; les fautes ne sont qu'à eux, & les succés qu'à leurs maitres, qui s'en arrogent toute la gloire. D'ailleurs il faut dire que la nonchalance forcée de la Cour de France qui, distraite par quantité d'autres affaires plus pressantes ne put soutenir le Maréchal, ni lui envoyer aucun secours, que l'espece d'indifférence qu'elle fut obligée de témoigner pour ses nouveaux états d'Italie & pour les conquêtes projettées par Boucicaut, contribuerent aussi à la perte de Gênes. Et depuis les divisions intestines qui continuerent à agiter de plus en plus cette cour, les guerres civiles les malheurs qui s'ensuivirent lui firent perdre absolument de vue tout autre objet; les Génois furent abandonnés à eux-même & délivrés, au moins pour le moment, de toutes les craintes qu'ils avoient du ressentiment de cette couronne.

Boucicaut retourne en France.

La France est obligée de renoncer à la souveraineté de Gênes.

Il est vrai que leur joye n'étoit pas encore bien pure, les François étoient

(a) Hist. des Révol. des Gênes Tom. I. Liv. II. p. [illegible] & suiv. Ub. Foglieta Vi. p. 4[illegible]1. l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. Lib. IX. p. 55[illegible], 5[illegible], 5[illegible]. Instor [illegible]

SECT. V. *Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

demeurés en possession de quantité de places fortes de leur état, entre autres de Porto-Venere & de plus vigoureuse défense. Mais à la fin successivement bloqués & resserrés dans ces forteresses, sans aucune espérance de secours d'hommes ni de vivres, ils les évacuerent toutes l'une après l'autre ; en 1411 ils n'en avoient plus aucune *(a)*. Il en fut de même des forts que Boucicaut avoit fait ajouter au Chateau de Gènes, & où le peu de troupes qu'il avoit laissées dans cette ville lors de son départ pour le Milanés, s'étoient rétirées lors du soulévement Général des Génois. Ceux-ci, contens de les y tenir renformés & comme prisonniers, les avoient laissés quelque tems tranquilles. Mais aussitôt que tout fut paisible au dedans & au dehors, & qu'ils se virent délivrés de leurs inquiétudes du côté de Boucicaut, ils crurent avec raison, qu'il étoit contre l'honneur de leur République, de laisser une forteresse aussi importante entre les mains de soldats mercénaires, qui n'avoient plus rien à faire dans Gênes, puisque leur maître n'y commandoit plus. En conséquence les Génois sécondés des troupes du Marquis de Montferrat, formerent le siege de ces forts, qu'ils presserent très vivement. Le manque de vivres, la foiblesse de la garnison leur rendirent bientôt la capitulation nécessaire. Ils convinrent de rendre les forts aux Génois s'ils n'étoient pas secourus dans huit jours. Ils étoient comme oubliés. Contens d'avoir ménagé l'honneur de la France & d'avoir tenu jusqu'à la derniere extrêmité, ils se rendirent au jour marqué, & se retirerent avec armes & bagage. La capitulation fut obsérvée de part & d'autre.

Les François sont obligés d'évacuer les forts de l'état de Gênes.

Siege & prise du chateau de Gènes sur eux.

Inconstance singuliere des Génois.

Ainsi Gènes se vit entiérement délivrée du joug que la France lui avoit imposé à sa priere. Il fut ordonné qu'on fêteroit & célébreroit à l'avenir le jour anniversaire de cette heureuse délivrance, jour que les Génois regarderent comme aussi fortuné que leur avoit semblé celui où ils étoient entré sous la domination Françoise. Qui croiroit qu'avec de tels sentimens, qu'après avoir fait tant d'outrages à la France ces mêmes Génois ou trop imprudens ou trop inconstans seroient encore les premiers à rechercher avec empressément cette même domination à laquelle ils se félicitoient tant alors de s'être soustraits; & qu'ils feroient la folie de se replonger eux-mêmes de gaieté de cœur dans les mêmes périls dont ils étoient échappés avec tant de peine? De quoi doit-on le plus s'étonner? De l'inconséquence de la témérité des Génois d'offrir encore une fois la souveraineté de leur ville, aux François ou de la complaisance de ceux-ci de l'accepter, après l'expérience respective que les deux peuples avoient faite qu'ils n'étoient pas faits l'un pour l'autre? Mais c'est porter trop loin nos regards dans l'avenir nous ne devons nous occuper ici que de la révolution récente. Les Génois étoient encore dans l'ivresse où elle les plongeoit. Au comble de leurs vœux ils devoient être heureux, si leurs desirs n'étoient pas trompeurs & illusoires. Mais il suffit de connoître un peu l'humeur des citoyens de Gènes pour être intimement convaincu qu'ils n'étoient pas déja à se repentir de leur derniere démarche. Leur patrie n'avoit fait que changer de joug; si celui qu'elle venoit de s'imposer, étoit moins pesant à la vérité que le précédent; c'étoit toujours un joug, & comme tel,

Ils se repentent de s'être donnés au Marquis de Montferrat.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 477 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 263.

toujours odieux pour elle; d'ailleurs elle étoit retombée dans son ancien état, je veux dire des dissentions domestiques. Le gouvernement François les avoit assoupies pour quelques momens; elles se reveillerent aussitôt qu'il eut pris fin d'autant mieux que le nouveau maitre de Gènes n'étoit pas en état d'en arrêter le cours & d'en imposer aux factieux. La guerre civile recommença entre les Guelfes & les Gibelins. Le Marquis de Montferrat étoit de cette derniere faction, qui avoit le plus contribué à ce qui avoit été fait en sa faveur, qui par conséquent avoit pris totalement l'ascendant, & s'étoit emparé de toute l'autorité sous le gouvernement d'un Prince Gibelin déterminé. Ses partisans se sentant appuyés ne parurent pas même se soucier de garder aucun ménagement avec leurs adversaires; ils se mirent en possession des principales charges & magistratures. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour allumer la jalousie des Guelfes, qui passèrent bientôt de la haine qu'ils portoient aux Gibelins, aux mêmes sentimens pour leur nouveau maitre & au repentir de s'être donnés à lui. Ce qui les irritoit le plus, ce qui leur faisoit voir avec dépit le dessein marqué de leurs ennemis, de les braver & de les écraser, c'est que ceux-ci non contens de faire élire uniquement de leur corps quatre magistrats de création nouvelle (deux Nobles & deux Populaires) pour commander les troupes de la République & pour recouvrer les places occupées par les François, eurent encore le crédit d'obtenir que le conseil de douze magistrats, dont l'on a vu plus haut l'établissement, seroit exclusivement composé de Gibelins, & que toutes les charges & dignités de l'Etat seroient remplies par eux (a). En outre ils firent ôter toutes les armes aux Guelfes, & en firent releguer quantité au delà de Savone. Cette partialité décidée du Marquis indigna les Guelfes contre lui. Quelques-uns d'entre eux formerent le complot de remettre la ville sous l'obéissance de la France; mais la trame en fut découverte & les Gibelins firent trancher la tête à l'auteur de cette conspiration. Depuis ce moment les chefs & les principaux des Guelfes se sentant trop foibles pour tenir tête dans Gènes à leurs ennemis prirent le parti d'en sortir & de se joindre aux exilés, se flattant d'être mieux à même au debors de nuire aux projets du Marquis & de ses créatures. En effet Luc de Fiesque & le Cardinal Louis son frere, chefs de cette puissante maison & de la faction Guelfe persuaderent à leurs partisans de s'emparer de Porto Fino, où ils se retrancherent dans le château, dont ils augmenterent considérablement les fortifications, les Gibelins se hâterent d'envoyer des troupes pour les en chasser: elles emporterent cette forteresse d'assaut, & y prirent quatre-vingt trois hommes qui furent mis dans les prisons de Gènes. Cet évenement abattit beaucoup le courage des Guelfes, qui abandonnerent précipitamment la ville de Recco, où l'espece de citadelle qui servoit de demeure à Luc de Fiesque fut rasée par l'ordre des Magistrats de Gènes; ce succès enfla l'orgueil des Gibelins. Croyant pouvoir dominer impunément dans Gènes au moyen de la défaite & de la consternation de leurs ennemis, ils firent assembler un conseil de trois cens des principaux de leur faction, qui prorogea le gouvernement du Marquis de Montferrat. (b) Il n'avoit été nommé Capitaine Général de Gènes que pour

Troubles civils dans Gênes.

Le Marquis soutient les Gibelins, qui s'emparent de toutes les charges.

Les principaux des Guelfes sortent de Gênes.

Les Guelfes s'emparent de Porto Fino & en sont chassés.

Succès des Gibelins contre eux.

(a) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. II. p. 265. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 278 & suiv.

(b) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 5[illegible]. Hist. des Révol. de Gènes Tom. I. Liv. II. p. 265.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

un an; quoique les historiens Génois ne s'expliquent pas clairement au sujet de la prolongation de son pouvoir, il y a apparence que cette charge lui fut donnée à vie. Il n'en jouit pas si long-tems. On augmenta aussi dans cette occasion ses honoraires de quinze mille livres (de Gênes). Il en eut toute l'obligation à ses bons amis, les Gibelins, auxquels son administration étoit trop favorable pour qu'ils ne cherchassent pas à l'affermir solidement; avec d'autant plus de raison qu'ils gouvernoient eux-mêmes sous le nom de ce Prince qui, content dans les commencemens, du titre qu'il portoit, se dépouilloit de presque toute son autorité en leur faveur.

1410. Prorogation du Gouvernement au Marquis de Montferrat.

Leurs ennemis continuerent toujours malgré leurs mauvais succès de leur faire la guerre: ce qui obligea les Gibelins de lever & d'envoyer des troupes contre eux. Elles entreprirent le siége de Savigione, place extrêmement forte, où ils s'étoient renfermés & qu'elles furent obligées de lever. Le Marquis y vint en personne & ne fut pas plus heureux. Ses partisans irrités de la vigoureuse défense des Guelfes, & de leur obstination à ne vouloir pas reconnoître sa domination les déclarerent ouvertement rebelles & traitres à la patrie. Se croyant tout permis contre eux à ce titre, ils firent par vengeance une chose sans exemple jusqu'alors & qui ne fut point imitée depuis. Contre les statuts exprès de la maison de St. Georges, qui défendoient qu'on touchât aux actions ou intérêts que les particuliers avoient dans cette banque, chose sacrée pour lors à Gênes, ils mirent en vente ceux que les Fiesques y avoient, & forcerent d'autres citoyens de la faction Guelfe de les acheter. L'espece de tyrannie avec laquelle les Gibelins qui pouvoient & osoient tout, traitoient leurs adversaires; le puissant ascendant qu'ils prenoient de jour en jour furent cause que plusieurs des Guelfes, tant des Nobles que des Populaires, prirent le parti d'abandonner cette faction si déchue & si opprimée pour passer dans celle des Gibelins; parmi les Nobles, on vit un Centurione & un Lomellini au nombre de ces transfuges.

Mauvais traitemens que les Gibelins font essuier aux Guelfes.

Jusques-là tant de revers, arrivés aux Guelfes n'avoient point étonné la constance de Luc de Fiesque, leur chef. Le Marquis étoit parti de Gênes pour aller faire les nôces de son fils dans ses Etats; Luc forma le projet de surprendre Gênes en son absence; tentative qui lui réussit mal. Car s'étant avancé avec soixante chevaux jusqu'à une portée de fusil des murs de la ville dans l'espérance de pouvoir s'y introduire avec sa petite troupe & y exciter une révolution, il fut repoussé par Conrard de Caretto, que le Marquis y avoit laissé pour son Lieutenant, & il fut contraint de se retirer sans pouvoir rien entreprendre. Cet échec dégoûta les Fiesques, qui s'ennuyant d'ailleurs de leur exil, & voyant qu'ils ne gagnoient rien à leur entêtement, se déterminerent enfin à mettre bas les armes, à faire leur accommodement avec les Gibelins & leurs soumissions au Marquis. Au moyen de cet arrangement ils rentrerent dans la ville, & furent remis en possession de leurs portions ou actions sur la banque. Les Fiesques étoient les chefs de leur parti: leur accommodement pacifia tous les troubles civils. Gênes fut tranquille à cet égard pendant le reste de l'année & le commencement de l'autre (a).

Entreprise inutile de Luc de Fiesque sur Gênes.

Les Fiesques font leur accommodement avec le Marquis.

Cette

(a) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 533. 535.

Cette République eut vers le même tems différentes petites guerres tant contre les François qui occupoient encore plusieurs places importantes de son Etat & contre les habitans de Vintimille qui s'étoient révoltés & déclarés pour eux, que contre les Florentins & les Siennois qui étoient en guerre avec Ladislas Roi de Naples & d'Hongrie, allié des Gibelins & du Marquis de Montferrat & enfin contre les Catalans ses éternels ennemis, qui par leurs brigandages avoient troublé son commerce & sa navigation. Mais ces événemens peu importans ne nous arrêteront pas. Elle fit encore différens armemens; ses forces maritimes combinées le plus souvent avec celles du Roi d'Hongrie remporterent des avantages sur Louis d'Anjou; compétiteur de ce Prince au Royaume de Naples. Elle reprit Vintimille & quelques autres places; elle fit des tentatives inutiles sur Porto-Venere, toujours occupée par les François (a). Ceux-ci enfin ne voyant plus aucune apparence de pouvoir faire rentrer Gênes sous leurs loix, & désirant de se retirer entierement de son Etat, prirent le parti d'évacuer & de vendre cette année à différens Etats voisins les principales places qui leur avoient été remises entre les mains lors de la capitulation de cette République en 1396, telles que Gavi, Pallodio, Montalto, Porto-Venere, Sarzane, Lerice & autres. Ils se porterent d'autant plus volontiers à la cession de ces forteresses qu'ils désespéroient de les garder plus long-tems & de se venger autrement des Génois, qu'en remettant ces places frontieres entre les mains de leurs ennemis, & en les obligeant d'en faire le retrait à la pointe de l'Epée. Les acquereurs furent Facino Cane, Seigneur de Vérone, & les Florentins qui cherchoient alors à étendre leur territoire de tous côtés aux dépens de leurs voisins & spécialement des Génois qui commençoient à trouver en eux d'aussi dangereux rivaux que l'avoient été autrefois les Pisans, alors sujets de Florence. Au reste les François en vendant injustement ces places comme leur bien, ne se mirent pas beaucoup en peine d'en assurer la possession aux acheteurs, ainsi qu'on le verra ci-après à l'égard de Sarzane.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

1411.

Guerres étrangeres que les Génois ont à soutenir.

Les François vendent plusieurs places de l'Etat de Gênes à ses ennemis.

Nous nous hâtons de passer aux affaires domestiques de Gênes, où les troubles recommencerent en 1411. Les Frégoses en furent les moteurs. Orlando, Chef de cette ambitieuse famille étoit revenu depuis peu de Rome. Mécontent ainsi que ses freres du Gouvernement du Marquis de Montferrat, il feignit de reprendre le chemin de Rome, & n'alla pas plus loin que Chiavari, où il rassembla secrettement environ quatre cens hommes. Il se mit à leur tête marcha sans bruit vers Gênes, & vint à bout de s'y introduire furtivement pendant la nuit. Il s'empara d'abord du couvent de St. Michel où il se retrancha avec son monde, attendant pour agir que le jour fut venu. Le lendemain matin, l'alarme s'étant répandue dans la ville, tous les citoyens furent sous les armes. Les Frégoses voulurent se rendre maitres du palais; mais leur dessein rencontra d'autant plus d'obstacles, que leurs concitoyens n'ayant pas encore unanimement envie de changer de gouvernement, accoururent en foule pour défendre le palais & le Lieutenant du Capitaine Général. Il fit à leur tête une vigoureuse sortie sur les troupes des Frégoses qui furent repoussées jusques vers le couvent où leur chef s'étoit retranché. La prudence des

Troubles excités à Gênes par les Frégoses.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 479. 484. 486.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

bons citoyens s'empreſſa d'appaiſer ce ſoulevement qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes. On mit bas les armes de part & d'autre; il fut décidé que les Frégoſes s'en remettroient ſur leurs griefs au jugement du Marquis, dont ils attendroient l'arrivée; & qu'Orlando ſortiroit ſur le champ de la ville, à laquelle ſon départ rendit le calme. Il monta auſſitôt ſur une galere qui malheureuſement pour lui, fut jetée par les vents contraires dans le port de Savone, où la populace furieuſe, & toujours dangereuſe, toujours portée aux extrêmes, dans ſon amour comme dans ſa haine, tomba ſur lui & le maſſacra par un zèle phrénétique pour les intérêts du nouveau Souverain de Gênes auquel elle portoit une ſinguliere affection, peut-être ſans trop ſavoir pourquoi.

Ils ſont repouſſés & tout s'appaiſe

Maſſacre d'Orlando Frégoſe à Savone.

Ce ſentiment n'étant pas Général chez les Génois, de plus en plus mécontens de leur gouvernement, il s'éleva l'année ſuivante des troubles plus difficiles à appaiſer & qui entraînerent enfin un nouveau changement. Avant que de l'expoſer il eſt néceſſaire de jeter encore un inſtant nos regards ſur les affaires extérieures de Gênes, en commençant d'abord par faire une légere mention de la guerre que cette République continuoit toujours avec autant de vigueur que de ſuccès, contre les Catalans. Comme ces derniers ſuivant leur coutume ordinaire alors faiſoient toujours la guerre plutôt en Corſaires, qu'en ennemis généreux (s'il peut y avoir de la généroſité dans la guerre & ſi toute guerre en général n'eſt pas un brigandage plus ou moins décidé) il ne faut pas s'étonner ſi les Génois les combattirent avec les mêmes armes; ou ſi uſant du droit cruel de repréſailles, permiſes par le Code humain de cette guerre dont on a fait un ſi bel art, ils les traiterent avec la derniere rigueur dans pluſieurs rencontres. Entr'autres pour ſe venger des atrocités que ces Pirates commettoient, ils firent pendre aux mâts de leurs navires tous les priſonniers Catalans qu'ils avoient. Cette guerre étoit des plus cruelles; & l'on trouve que dans une autre expédition qu'un Capitaine Génois fit quelque tems auparavant contre un fameux brigand, nommé Baraſia, il fit ſubir le même traitement à trente ſix compagnons de ſes pirateries, malgré la précaution qu'ils avoient eue, ſe voyant ſur le point d'être pris, de jeter leur chef dans la mer, pour n'être pas reconnus pour ce qu'ils étoient.

Guerre avec les Catalans; de quelle nature.

Avantages des Génois ſur les Catalans dans le Levant.

Les Catalans tenterent vainement de faire une deſcente dans l'Iſle de Chio, & dans les autres poſſeſſions Génoiſes dans le Levant, ils furent repouſſés partout. Après pluſieurs ſanglants combats qui ſe livrerent dans cette partie du monde entre les deux peuples, les Génois y donnerent tellement la chaſſe à leurs ennemis qu'ils n'oſerent plus ſe préſenter en mer devant eux; ils ſe bornerent à faire des ravages ſur les côtes. Antoine Doria envoyé avec ſept gros bâtimens & quinze cens hommes d'équipage, pour mettre ordre à leurs brigandages, cherche inutilement leur flotte qui ſe tint comme cachée dans ſes ports; au moyen de quoi il fut obligé de ſe borner à bruler quelques bâtimens de leur nation qui tomberent entre ſes mains. Ce Général ne voulant point que cette expédition fut entiérement infructueuſe pour ſa patrie, tomba à ſon retour ſur les habitans de Carpi, ville appartenante aux Génois, qui cruellement diviſée alors par les factions Guelfe & Gibeline, s'étoit révoltée contre eux & penchoit beaucoup à ſe donner aux Florentins. Doria livra à ces habitans rebelles un combat des plus ſanglans où plus de cinq cens hommes des

1412. Expédition d'Antoine Doria contre les Catalans & les habitans de Carpi.

leurs resterent sur le champ de bataille. Il leur fit en outre quantité de prisonniers, dont vingt furent attachés au gibet par ses ordres, pour inspirer la terreur & servir d'exemple à leurs compatriotes, que la crainte fit en effet rentrer d'abord dans la dépendance de Gènes. Cette République réussit par la même voye à réduire ou contenir dans l'obéissance plusieurs villes de moindre conséquence, telles que Capriata & autres, que ses dangereux voisins, les Florentins, s'efforçoient de faire soulever par leurs intrigues, dans le dessein d'accroître leur territoire aux dépens du sien qu'ils cherchoient à démembrer de tous côtés. Ils s'attacherent long-tems opiniâtrement à la conquête de Sarzane, place que les François leur avoient vendue en partant, mais où les Génois avoient eu l'adresse de prévenir leurs ennemis en y introduisant des troupes, pendant qu'ils étoient en chemin pour en venir prendre possession. Ce contre-tems obligea les Florentins de former le siége de cette place; la valeureuse résistance du Gouverneur Génois Casan Spinola, les força bientôt de le lever. Ils ne furent pas plus heureux devant Livourne, dont ils tenterent inutilement de s'emparer par surprise au moyen des intelligences qu'ils avoient dans la ville (a). La trahison fut découverte & punie.

Sect. V. Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Les Génois réduisent leurs sujets rebelles.

Entreprises inutiles des Florentins.

Les exemples de sévérité que les Génois donnerent à leurs sujets dans plusieurs occasions de cette nature pour les intimider par le supplice de tous ceux qui étoient convaincus d'avoir trempé dans quelques complots avec les Florentins, parvinrent à étouffer toutes les semences de révolte, & à établir le calme & la subordination dans toutes les places de leur dépendance. La même année ils firent une tréve d'un an avec Louis d'Anjou.

Tréve d'un an avec Louis d'Anjou.

Il y avoit déja près de trois ans qu'ils obéissoient assez paisiblement aux loix du Marquis de Montferrat; & certes c'étoit beaucoup pour eux & il y avoit lieu de s'étonner de la constance de ce peuple; ou plutôt il se montroit depuis quelque tems si las, si excédé de ce gouvernement, qu'il étoit aisé d'en présager le changement prochain. D'ailleurs on doit d'autant moins condamner la conduite des Génois à l'égard du Marquis, qu'ils ne l'avoient en quelque façon accepté pour maître que par contrainte & par politique. Ils avoient cédé aux circonstances & à la force; de trois Princes qui vouloient leur donner des fers (le Roi de France, le Seigneur de Vérone, & le Marquis de Montferrat) ils avoient choisi le moins dangereux & le plus foible, ne cherchant qu'un prétexte de secouer le joug de la France. Leurs vues étoient remplies; ils n'avoient plus rien à redouter du ressentiment de cette puissance qui sembloit les avoir oubliés. Dans de telles conjonctures, la domination du Marquis leur étant inutile devoit leur devenir odieuse. Ils s'en étoient servis comme d'un degré pour parvenir au recouvrement de leur ancienne liberté. La conduite despotique de ce Prince qui trop foible pour jouer le rôle de Tyran, commençoit à vouloir les opprimer, augmenta encore leurs mécontentemens, & hâta cette révolution après laquelle ils soupiroient depuis longtems. Savone en fournit l'occasion si désirée. Cette même ville qu'on a vu plus haut si affectionnée à son nouveau Souverain, que ses habitans lui avoient immolé Orlando Frégose, donna l'exemple du soulevement. Excités secret-

Dispositions des Génois à l'égard du Marquis de Montferrat.

Soulevement à Savone.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 482—486. Ub. Foglietta Lib. IX. p. 535. 537.

Sect. V. Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.

tement par les intrigues des Spinola & des Doria, les Savonois se diviserent en deux partis ou factions en faveur de ces deux puissantes maisons. Ils en vinrent aux mains: il y eut de part & d'autre un grand carnage. Georges Adorne fut envoyé à Savone avec deux cens hommes pour appaiser ces troubles. Le Marquis s'y étant aussi rendu dans la même vue, gâta absolument ses affaires en faisant arrêter ce même Adorne, sur le simple soupçon qu'il avoit conçu qu'il trempoit secrettement dans les complots tramés contre son gouvernement. Tout lui étoit suspect en lui jusqu'au nom qu'il portoit; il craignoit le génie factieux des Adornes, l'ascendant de cette famille sur l'esprit du peuple. Dans le même tems qu'il s'aliénoit les cœurs des Génois par ce coup d'autorité, Caretto son Lieutenant à Gènes, travaillant efficacement à le seconder, tenta, probablement par ses ordres, de s'assurer de la personne de Thomas Frégose, frere d'Orlando, qui ne lui faisoit pas moins d'ombrage qu'Adorne. Il l'envoya chercher par un détachement de cent hommes, avec ordre de le conduire au palais. Frégose refusa d'obéir & résolut de se venger de cet outrage. Aussitôt que la nuit eût commencé à couvrir Gènes de ses ombres, il se mit à courir les rues à la tête de ses partisans en faisant retentir la ville des cris de *vive le peuple*, *vive la liberté*. Le peuple fut fidéle à cette invitation; en un instant toute la ville fut en armes. Le lendemain dès que le jour parut, l'on s'assembla: Frégose & ses freres se rendirent au conseil général des citoyens, suivis d'une foule nombreuse de leurs partisans. Là ils se donnerent tant de mouvemens, ils dépeignirent la conduite du Marquis de Montferrat sous de si noires couleurs, qu'il fut soudain résolu unanimement d'abroger son gouvernement & de lui ôter la souveraineté de Gènes. (a) C'est ainsi que ce Seigneur la perdit en un moment, pour avoir voulu trop empiéter sur les droits & la liberté civile de ses sujets; les Princes ne comprendront-ils jamais que l'abus qu'ils font de leur pouvoir, est destructif de ce même pouvoir, qui tombe de lui-même aussitôt qu'il passe les bornes prescrites par le Traité respectif des deux parties contractantes. Les sujets cherchent leur avantage & leur sûreté, dès qu'ils ne les trouvent plus, ils ne reconnoissent plus une autorité qui n'est pas propre à remplir leur but, c'est-à-dire à les rendre heureux.

Le Marquis fait arrêter Georges Adorne à Savone.

Soulevement général excité à Gènes par Thomas Frégose. Abrogation du Gouvernement du Marquis de Montferrat.

Cette nouvelle révolution de Gènes s'opéra très-tranquillement; quand le motif qui dirige un peuple est sacré, il est rare qu'il se livre à ces honteux excès, qu'on voit si fréquemment dans les guerres civiles & les conspirations. On créa un conseil de huit Magistrats, tous tirés du corps des populaires & des Gibelins, pour gouverner la ville en attendant d'autres arrangemens ultérieurs. Quatre autres Magistrats du nombre desquels fut Thomas Frégose auteur de la révolution, furent chargés de la conduite de la guerre, qu'on voyoit comme infaillible avec le Marquis de Montferrat, on nomma aussi un Capitaine de la milice & de la garnison de la ville. Tous ces arrangemens se firent sans aucuns troubles; on n'eût point dit en voyant Gènes si paisible, qu'il venoit d'y arriver un si grand changement dans le Gouvernement. Les nouveaux Magistrats débuterent par donner une nouvelle preuve de leur mo-

On crée de nouveaux Magistrats.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. I. Liv. II. p. 266—267. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 461.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

dération, digne effet sans doute de l'enthousiasme généreux qui s'emparoit de tous les cœurs dans le premier moment de la renaissance de la liberté, que les Génois recouvroient avec transport après l'avoir perdue volontairement depuis près de dix sept ans. Ces nouveaux Magistrats, quoique tous de la faction populaire, ce qui est d'autant plus admirable & n'auroit sûrement pas été imité en pareil cas par les Nobles, convoquerent une assemblée extraordinaire de trois cens des principaux citoyens, où ils proposerent eux-mèmes & de leur propre mouvement que toutes les charges & dignités de la République à l'exception du Dogat, fussent également reparties entre les Populaires & les Nobles, comme étant au fond membres & citoyens d'une même République: ce qui fut accepté d'un consentement unanime & avec tous les applaudissemens que méritoit une proposition aussi desintéressée. Il y a lieu de s'étonner qu'on ne fit pas ou au moins qu'on ne proposât pas en même tems un arrangement aussi équitable en faveur des Guelfes, vû que quand on veut être juste il n'en coûte gueres plus de l'être tout à fait; mais il ne fut pas même fait mention d'eux, tant est grande sur les hommes la force des préjugés & de l'esprit de parti. Bien loin de songer à mettre quelque égalité entre les Guelfes & eux, à leur donner quelque part au gouvernement, il paroit que les Gibelins qui avoient toujours l'autorité en main craignant l'ambition de leurs ennemis, indomptable comme la leur, s'occuperent sans cesse des moyens d'abaisser leur puissance & de les exclure totalement des charges, comme on aura bientôt l'occasion de le voir.

Les charges sont reparties entre les Nobles & les Populaires du parti Gibelin.

On résolut aussi dans la même assemblée de faire raser les forts que Boucicaut avoit fait construire & ajouter au chateau; ce qui fut exécuté. Au reste on remarquera qu'il entroit beaucoup de sage politique dans la conduite que les nouveaux Magistrats populaires tinrent à l'égard des nobles en les admettant au partage égal des emplois & des dignités avec le peuple, ils avoient envie de les rendre meilleurs citoyens, de les attacher d'avantage à une patrie où ils trouvoient de la considération & du crédit, & sur-tout de leur inspirer du dégoût pour la domination étrangere, qu'ils recherchoient ordinairement avec ardeur parcequ'ils la croyoient plus favorable à leur élévation, parcequ'ils occupoient alors auprès du Souverain le rang qu'ils prétendoient dû exclusivement à leur naissance. C'est ce qui les portoit souvent à trahir leur patrie, à vendre sa liberté à des Princes, aimant mieux encore la voir esclave que dominée quoique sagement par les Populaires. C'est ce qui fait aussi que presque par tout les Nobles, toujours soutenus par un Monarque dont ils sont réciproquement les soutiens, attachés inviolablement à la personne du despote, dont ils tiennent & attendent tout, leur fortune, leur puissance, leur bonheur, leur existence, sont comme les plus sûrs garants de la conservation de la Monarchie & de la servitude du peuple, & les éternels ennemis de tout état Démocratique où ils croient n'être rien parcequ'ils n'y sont pas les maitres absolus.

La conduite modérée des Magistrats populaires fut généralement louée & applaudie; mais, malheureusement pour Gènes elle avoit des citoyens remuants qui n'étoient pas disposés à l'imiter, ni à laisser long-tems subsister la paix & le bonheur dont leur patrie sembloit jouir sous ce nouveau gouvernement. Ceux qui vouloient dominer ou tout renverser, s'ennuyoient d'une

Sect. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

égalité si odieuse à leurs yeux, d'un état si exempt de troubles, & si réellement digne d'une République. Il ne fut pas de longue durée. Aussitôt que Gênes eut recouvré sa liberté, elle vit renaître avec cette liberté si chere & si funeste dans ses abus, les dissentions, les factions & sur-tout les prétentions orgueilleuses des quatre puissantes familles populaires, qui recommencerent leurs ménées & leurs intrigues, aussitôt que le champ fut ouvert à leurs projets ambitieux. La maison des Adornes fut la premiere à se signaler. Dès que le Marquis de Montferrat eût appris la défection des Génois, jugeant qu'il lui étoit inutile de retenir plus long-tems Georges Adorne prisonnier, puisque ce qu'il avoit craint étoit arrivé, il le relâcha, dans le dessein de l'opposer aux Frégoses, qu'il craignoit encore plus. De retour à Gênes Adorne y fut reçu avec les plus vifs transports de joie. Ses grandes qualités soutenues par un grain d'ambition que quelques-uns nommeront peut-être courage & magnanimité, le rendoient extrêmement cher au peuple. On vit bientôt combien il étoit avant dans sa faveur, par les témoignages extraordinaires d'affection que la multitude lui prodigua. Quand il se rendit au Palais pour saluer les Régens de la Ville, il traînoit à sa suite plus de quatorze cens hommes armés, qui l'accompagnerent par tout pour lui faire honneur. Tout lui annonçoit que la faveur du peuple alloit l'élever au Dogat on ne se trompoit point; peu de tems après il fut unanimement élû (*a*); événement qui trompa bien l'attente du Marquis de Montferrat.

Georges Adorne est élû Doge.

Cependant, loin qu'il songeât encore à renoncer à la souveraineté de Gênes il avoit entrepris le siege de Savone, qu'il pressoit très-vivement. Ne pouvant s'en rendre maître par la force, il tenta inutilement de corrompre la fidélité de Jacques Passano, Commandant de la Citadelle. Cet homme généreux fut inébranlable & refusa toutes les offres que le Marquis lui fit pour l'engager à lui remettre la place. Il continua de la défendre vigoureusement. Sa fidélité fut recompensée par l'exemption d'impôts & de taille personnelle qui lui fut accordée avec une pension sur le trésor public. Tant de résistance inattendue rebuta le Marquis, qui tourna ses armes d'un autre côté. Il fut plus heureux devant le fort St. Georges, qu'il obligea de Capituler. Aussitôt qu'on en reçut la nouvelle à Gênes, Jacques Adorne, fils du Doge fut envoyé avec des troupes pour reprendre ce poste important. Dans ces circonstances on entama un accommodement. Le Marquis dégoûté de la guerre & sentant qu'il ne pourroit jamais parvenir à retenir les Génois dans ses chaînes malgré eux y prêta volontiers les mains, ne demandant pas mieux que de se défaire d'une souveraineté si onereuse pour lui. Après plusieurs conférences, la paix fut conclue entre les Génois & lui aux conditions suivantes: „ qu'il „ se désisteroit de tous ses droits sur l'état de Gênes, qu'il évacueroit toutes „ les places qu'il occupoit, & que la République lui paieroit vingt-quatre „ mille écus d'or par forme d'indemnisation pour ce désistement" (*b*). Cet arrangement fit beaucoup de plaisir aux Génois, qui par là se virent maîtres d'eux-mêmes: prérogative funeste pour quiconque ne sait pas se gouverner

Le Marquis est obligé de lever le siege de Savone.

Accommodement entre les Génois & le Marquis de Montferrat.

(*a*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II Chap. VI. p. 461. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 491 & suiv.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 206—208.

suivant des principes fixes conformes à sa constitution. Suivant la louable coutume de cette République de consacrer le souvenir de tous les évenemens heureux pour elle, il fut ordonné qu'on célébreroit à l'avenir l'anniversaire solemnel de cette joyeuse révolution. Cette Cérémonie consistoit à faire présent d'un dais ou ciel doré à une Eglise de Gênes où les Magistrats & les principaux citoyens se rendoient processionellement tous les ans à pareil jour.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Paix avec les Florentins.

La paix fut aussi conclue la même année entre les Génois & les Florentins. Elle fut le fruit des conférences tenues à Lucques par les Députés des deux peuples, & de la médiation des Lucquois, leurs amis communs, qui avoient offert leur ville pour cette négociation. Par ce traité les Florentins convinrent de rendre à la République Porto-Venere, Lerice, & les autres places de sa dépendance sur la Côté du Levant, que les François leur avoient vendues en quittant l'état de Gênes. Dans le même tems elle racheta aussi pour dix mille écus d'or, la ville & le château de Gavi, du successeur de Facino Cane, Seigneur de Vérone, qui les avoit aussi acquis des François lors de la même époque. Ainsi Gênes recouvra heureusement toutes ses places, en partie par la force & en partie par accommodement & par argent; fort heureuse de s'être tirée ainsi de ce mauvais pas, & plus sage si elle n'y fut pas bientôt retombée.

Gênes recouvre ses places.

1413.

En 1413 les Génois craignant apparemment que la France ne pût tôt ou tard faire revivre & valoir, les armes à la main, des droits auxquels elle n'avoit pas formellement renoncé, & les traiter en sujets rebelles, ils s'aviserent d'un expédient assez singulier pour se rassurer contre cette crainte & se débarasser d'un reste importun de scrupules à l'égard de leur conduite avec la France. Désirant légitimer leur nouvelle indépendance dans laquelle ils ne se sentoient pas probablement bien fondés, ils envoyerent à l'Empereur Sigismond une députation composée de quatre des principaux citoyens de leur ville (a). Comme elle avoit été autrefois vassale & sujette de l'Empire Romain (d'Allemagne) dont elle étoit toujours censée rélever comme feudataire, malgré tous les changemens arrivés depuis lors, elle fut bien aise de faire valoir, dans la conjoncture, ce prétendu vasselage, dont elle n'auroit sûrement pas voulu convenir elle-même dans tout autre cas. Elle s'en servit dans celui-ci comme d'un prétexte plausible pour réclamer la protection d'un seigneur Suzerain, qu'elle ne reconnoissoit plus depuis long-tems; ne faisant pas réflexion que c'étoit en quelque façon lui rendre hommage par cette démarche trop imprudente, & lui donner acte de sa souveraineté sur Gênes. Quoiqu'il en soit ses députés furent chargés de demander à l'Empereur sa protection contre la France & la confirmation de tous les anciens droits & priviléges que ses prédécesseurs lui avoient accordés. Ce Prince charmé de voir les Génois recourir à son autorité, leur accorda non seulement ce qu'ils demandoient, mais encore ce qu'ils désiroient *in petto* & ce qu'ils n'avoient osé ouvertement demander. Par la plénitude de son pouvoir impérial ils les délivra de l'obligation de remplir les engagemens qu'ils avoient contractés avec le Roi de France en 1396; comme si l'Empereur d'Allemagne avoit eu réellement le pouvoir, ou le droit

Elle envoye une députation à l'Empereur Sigismond.

(a) Ub. Foglietta Lib. IX. p. 538. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. pag. 493.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1441.

singulier, que les Papes se sont si long-tems arrogé, de relever les sujets de leurs sermens d'obéissance & de fidélité envers leurs souverains ; droit que l'accord unanime d'une nation entiere, que la raison & le droit naturel peuvent seuls donner & réclamer; mais qu'auroient dit les Empereurs, & les Papes eux-mêmes si les Rois de France s'étoient ingérés de rendre ainsi la liberté morale à leurs sujets, en les libérant de tous liens primitifs, ou supposés? Pour en revenir aux Génois, Sigismond annulla tous leurs traités respectifs avec la France au préjudice de leur liberté, mit au néant les droits & prétentions que cette puissance pouvoit avoir & réclamer un jour sur la souveraineté de Gênes & les déclara totalement libres & indépendans. Cette déclaration singuliere & attentatoire à l'autorité de la France & que les Génois regarderent dans le tems comme un acte authentique en leur faveur, n'auroit certainement pas arrêté ou déconcerté un seul instant les projets de cette couronne, si elle avoit eu la moindre idée, ou pour parler plus vrai, si elle avoit été en état de faire valoir ses droits sur Gênes & de la forcer à remplir son traité avec elle; c'est ce qui fit la sûreté de cette République. La conduite hautaine & irréguliere de l'Empereur qui paroissoit vouloir se rendre juge, sans vocation entre les Génois & elle, n'en dut sans doute pas moins déplaire souverainement à la cour de France; mais les troubles dont elle étoit alors agitée, l'empêcherent probablement d'y faire attention, & de songer à en témoigner son ressentiment à Sigismond, ainsi qu'aux Génois, que les circonstances l'obligerent d'abandonner toujours à eux-mêmes, ainsi qu'elle avoit fait jusqu'alors.

Projet de réformation.

Cette espece d'oubli ou d'indifférence profonde de sa part les rassûra; c'est ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux dans un tems où ils avoient le plus grand besoin de repos au dehors pour achever l'ouvrage du rétablissement de leur liberté, pourvoir à leur tranquillité intérieure, & travailler à la réforme des abus du gouvernement de leur République, en le remettant sur l'ancien pied. Pour y parvenir il falloit tarir la source des dissentions, jalousies & autres pestes publiques, qui étoient les causes les plus ordinaires des Révolutions funestes à cette même liberté. L'état étoit sans cesse travaillé d'une maladie à laquelle il étoit essentiel de remédier en l'attaquant dans son principe. Ce grand vice étoit l'ambition des citoyens; les charges & les dignités en étoient l'éternel aliment. On résolut donc de régler par des loix certaines & invariables, tout ce qui étoit rélatif à l'élection des sujets, de façon qu'il n'y eût plus à l'avenir matiere à aucunes contestations entre les candidats. Projet sage, mais d'une difficile exécution: en effet peut-on prescrire des regles & des bornes à l'ambition? Veut elle en connoître & en est-il qu'elle ne sache éluder ou franchir? On créa à cet effet d'un concert unanime un conseil de douze Magistrats, nommés anciens tirés également du corps de la Noblesse & de celui des populaires, mais tous Gibelins; ils reçurent pouvoir de tous les citoyens assemblés sur la place de St. Laurent, de rédiger les nouvelles loix, relatives à la réformation des abus qui s'étoient glissés, dans les élections, & de faire dans la forme du Gouvernement les changemens & améliorations qu'ils jugeroient convenables. Ils furent en même tems chargés du soin de faire des réglemens pour remédier à la dépravation des mœurs, & remettre en vigueur l'ancienne discipline trop long-tems négligée.

On crée un Conseil de douze Magistrats, ou Anciens.

Tel

Tel fut le but des assemblées & conférences fréquentes que tinrent ces réformateurs de la législation; quantité d'instituts, d'ordonnances sages & utiles en furent le résultat. Elles furent inscrites & gravées sur les tables publiques. Nous nous contenterons de rapporter ici le premier & principal réglement, celui qui concernoit la premiere Magistrature de l'état, le Dogat, l'objet de tant de Jalousie & de tant de brigue (a). Pour donner une forme solide, autentique & légale à l'élection des Doges, si souvent tumultueuse, irrégulière par les intrigues des prétendans & des caprices du peuple, il fut statué, „ que pour être électif, il falloit être premierement Gibelin: ensuite citoyen „ Génois, de la faction populaire, du corps des marchands & âgé au moins „ de cinquante ans". Voilà quant à la personne du Doge. Pour la maniere de proceder à son élection, le Réglement portoit, „ que le trône étant „ vacant, le conseil supérieur des douze Magistrats, appellés anciens, de„ voit choisir, à la pluralité de suffrages quarante citoyens du corps des po„ pulaires, moitié de celui des marchands & de celui des artisans, à raison „ de quatre, tirés des principaux de chaque tribu; que ces quarante électeurs „ en devoient élire vingt & un autres, pris dans les deux corps susdits: les„ quels vingt & un en devoient nommer dix autres des mêmes corps & que „ finalement ces dix derniers devoient élire le Doge à la pluralité des voix de „ sept contre trois, pouvant le choisir parmi eux-mêmes ou parmi le reste „ des Citoyens". Il fut statué par le même réglement, qu'il y auroit toujours dans le conseil des douze anciens un des Gouverneurs des trois-vallées.

Sect. V. Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Il fait divers réglemens.

Réglement pour l'élection du Doge.

Ces sages arrangemens devoient, suivant toute apparence assûrer pour toujours d'une façon solide la tranquillité intérieure de Gênes; mais chose étrange! à peine venoit on de les prendre qu'ils parurent donner lieu à de nouvelles dissentions en envenimant encore la jalousie des citoyens, en attisant le feu de l'ambition des chefs de faction. Ces réglemens pris & acceptés du consentement le plus unanime de tous les citoyens, ne pouvoient pourtant pas contenter tout le monde. Il n'en faut pas etre surpris. Un Adorne étoit Doge; & les citoyens des trois autres puissantes familles populaires, rivales & ennemies implacables de la sienne, dont on retrouve les noms funestes à la tête des troubles & des révolutions, ne voyoient son élevation qu'avec les yeux de l'envie. On sentoit, on reconnoissoit la nécessité d'avoir un Doge, mais chacun vouloit l'être, ou tout boulverser; & celui qui l'étoit devenoit comme nécessairement l'ennemi de ses compétiteurs, & l'objet de leur haine. Les plus sages loix pouvoient-elles tenir contre le caractére de ce peuple? Sage par principes, & remuant par goût & par humeur, il étoit capable de faire les établissemens les plus judicieux, mais trop inconstant pour respecter son ouvrage, & trop jaloux de sa liberté & de leurs droits, pour pouvoir se soumettre à la moindre espece de gêne. La liberté indépendante des loix, est licence aux yeux de tout être qui raisonne, & le frein salutaire des loix étoit un joug odieux à ceux des Génois. Tout ne prouve que trop, depuis le commencement de leur histoire jusqu'à ce moment, qu'il leur falloit de deux choses l'une, ou des guerres au dehors ou une domination étrangere, ou des chaî-

Nouveaux troubles dans Gènes.

(a) Anecd. Gen. & Corses ann. 1413. p. 120 & suiv. Ub. Foglietta Lib. X. p. 559 & seq.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

nes pesantes, ou un ennemi formidable, pour les rendre, de gré ou de force, tranquilles & heureux.

1414. Isnard Guarco entre dans Gênes & est repoussé.

Isnard Guarco trouvant qu'à son gré Adorne demeuroit trop long-tems en possession du Dogat, resolut de le supplanter. Il s'avança tout à coup vers Gênes au mois de Juin, à la tête d'un corps de troupes assez nombreuses, avec lequel il trouva le moyen d'entrer dans la ville par surprise. Cependant, comme le Doge y étant aimé & considéré, y avoit un puissant parti, Guarco trouva plus d'obstacles à ses projets qu'il n'auroit crû; ses troupes furent contraintes d'évacuer la ville, & sa tentative fut inutile. Cette affaire s'accommoda bientôt par l'entremise de quelques bons citoyens, & l'on se contenta de punir du bannissement l'auteur de cette entreprise: il fut exilé en Toscane.

Soulevement excité par Baptiste Montalte.

Le Doge fut à peine défait de cet ennemi, qu'il en trouva bientôt un autre plus redoutable dans Baptiste Montalte qui avoit autant d'ambition & plus de crédit que Guarco, celui-ci aidé d'un puissant parti & secondé par Brasco Franchi, citoyen dont la famille commençoit à jouer un rôle assez important, vint à bout d'exciter un soulevement pendant la nuit; chose fort facile alors dans Gênes. Aux cris tumultueux de *vivent le peuple & Montalte*, que ses partisans faisoient retentir dans l'horreur d'une nuit obscure & tranquille, le Doge & ses amis se levent précipitamment prennent les armes & se préparent à faire la plus vigoureuse défense. Adorne appelle le peuple aux armes & à son secours, par le son de cette fatale cloche de St. Syrus, également destinée, comme on l'a vû tant de fois à annoncer la paix & à donner l'alarme; à donner le signal des réjouissances publiques, ou celui du carnage. En un moment toute la ville fut sous les armes & presqu'entiérement divisée en deux partis. D'un côté une foule de citoyens s'empressa de voler à la défense du Doge. Son parti, déja très-nombreux par lui-même, celui des Adornes étant depuis long-tems un des plus puissants dans Gênes, fut encore fortifié par celui de Thomas Frégose & de ses freres, qui lui amenerent une nouvelle multitude de combattans. En outre presque toute la famille des Justiniani, des Soprani, de Clément Promontorio, citoyen très-accrédité; une grande partie des principaux Gibelins de la faction populaire, & presque tous les Guelfes des deux factions se rangerent aussi du côté du Doge. D'autre part, outre un nombre considérable d'adhérens, Montalte avoit pris pour lui les Spinola qui après avoir favorisé secrettement ses desseins épouserent bientôt sa querelle ouvertement. Les partisans d'Adorne livrerent aux Montaltes un sanglant combat, où malgré l'acharnement mutuel des deux partis aucun n'eût l'avantage (*a*). La nuit les ayant séparés chacun se retira dans son quartier, tout parut calmé. Mais le lendemain matin les troubles qu'on croyoit appaisés recommencerent avec d'autant plus de force, que le parti de Montalte s'accrut de plus en plus, étant grossi par les Del' Mari, les Vivaldi, les Negroni, les Grilli, les Imperiali, les Boccanegra, quelques-uns des Justiniani, des Franchi, quantité des principaux Gibelins & quelques Guelfes de la faction populaire qui se joignirent à lui. Isnard Guarco lui-même, qu'on a vû tenter quelque tems auparavant d'exciter un soulevement à son avantage, prit aussi les

Combat sanglant dans Gênes.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 540—541. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. pag. 268 & suiv.

armes en faveur de Montalte avec toutes ſes créatures. La ville ſembloit partagée en deux grandes factions; & les quatre familles populaires qui la déchiroient toujours par leurs diſſentions, ſembloient avoir perdu de vûe leurs intérêts particuliers, pour ſe ranger deux contre deux. Les Adornes & les Frégoſes combattoient contre les Montaltes ſoutenus par les Guarco. Au milieu de la confuſion générale occaſionnée par cette guerre civile, les puiſſantes maiſons des Fieſques & des Doria qui ſeules auroient été capables de faire pencher la balance du côté qu'elles auroient voulu favoriſer, ſembloient ſe piquer d'obſerver conſtamment la plus exacte neutralité; & ſoit ſageſſe ou politique, ſoit modération étonnante & bien rare de la part de ces deux familles ambitieuſes, elles ſe contenterent d'être paiſibles ſpectatrices de ces nouveaux troubles, attendant peut-être l'événement du combat pour ſe décider en faveur des vainqueurs ou des vaincus, ou peut-être encore pour les vaincre après à ſon aiſe & les dominer tous les deux ſans peine, l'exemple des Doria & des Fieſques étoit ſuivi par quelques autres familles nobles, mais de moindre poids & influence dans les affaires publiques. Cependant la guerre civile étoit dans le ſein de Gênes, & y étaloit tous les jours de nouveaux forfaits. Chaque jour les fureurs des deux factions dominantes lui donnoient le ſpectacle horrible de leurs combats multipliés. Ces ennemis implacables en venoient aux mains partout où ils ſe rencontroient: dans les rues ſur les places toutes jonchées de morts & de cadavres; par-tout le ſang ruiſſeloit. Non ſeulement les deux partis ſe maſſacroient, ſe pourſuivoient impitoyablement le fer à la main; mais encore ils ſe bombardoient & s'attaquoient mutuellement dans leurs maiſons, & les lieux où ils s'étoient retranchés. On n'étalera point ici le tableau effrayant des incendies, des ravages des crimes publics & particuliers, & enfin de toutes les atrocités en leſquelles abondent les guerres civiles les plus barbares de toutes; on peut d'un coup d'œil enviſager, en frémiſſant tous les deſaſtres qui ſont la ſuite néceſſaire d'un déſordre auſſi univerſel. Et certes, ſi au milieu des malheurs dont ils étoient accablés les Génois daignoient ſe ſouvenir encore de Boucicaut, ſonger un inſtant à ce Gouverneur, ſi déteſté par eux, dont l'utile ſévérité étoit ſi bien parvenue à réprimer leurs diſſentions, n'étoient-ils pas forcés de convenir eux-mêmes de bonne foi qu'il valoit encore mieux pour eux être ſoumis à une domination étrangere, ſouffrir quelques abus, voir les droits des citoyens momentanément léſés en la perſonne d'un ou deux factieux, trainés deſpotiquement au ſupplice, immolés juridiquement ſur l'échafaud pour l'exemple des autres, pour le maintien du bon ordre & le ſalut de tout un peuple, que d'être libres & d'abuſer de leur liberté, d'en faire l'inſtrument de leur ruine; de voir Gênes miſe en combuſtion par les complots de quelques hommes ambitieux, que d'être tous complices ou miniſtres de leurs fureurs, de s'égorger mutuellement pour leurs intérêts, pour ſavoir qui d'eux auroit le droit de les opprimer. En effet c'eſt uniquement pour cela que Gênes étoit en armes & nageoit dans le ſang. Le feu de la guerre civile allant toujours croiſſant, & les combats journaliers paroiſſant dégénérer en un maſſacre général, quand on eut bien verſé du ſang, on fit tréve à ſes fureurs & on ſongea à parler d'accommodement. Le Corps des artiſans s'aſſembla avec le conſentement du Doge, & en choiſit dix d'en-

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

Neutralité des Fieſques & des Doria.

Suites de la guerre civile.

Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

tre eux qui furent chargés de négocier une pacification entre les deux partis. Après bien des pour-parlers & des débats, il fut convenu qu'Adorne ſe démettroit de ſa place pour l'amour du bien public, & qu'en attendant un arrangement ultérieur le gouvernement de la République ſeroit proviſionellement entre les mains de Baptiſte Montalte & de Thomas Frégoſe (a).

Accommodement entre les deux partis.

Quoique cet arrangement dût coûter à Georges Adorne ſa dignité, comme c'étoit un homme d'un caractére naturellement doux, humain & ſonciérement un bon citoyen, à l'ambition près héréditaire dans ſa maiſon, il conſentit ſans peine au ſacrifice que les circonſtances demandoient de lui, ne voulant pas être un obſtacle à la tranquillité de ſa patrie & à la ſatisfaction de ſes concitoyens. Il n'en fut pas de même des fils du Doge. L'orgueil de ces jeunes ambitieux vit à regret le déſintéreſſement généreux de leur pere qui les privoit du rang qu'ils occupoient ſous lui. Ne voyant rien de plus funeſte pour eux que l'arrangement projeté, ils s'empreſſérent de faire tous leurs efforts pour le rompre. A cet effet ils reprirent les armes; au moyen de quoi les choſes revinrent bientôt dans le même état qu'auparavant. Dans cette fatale conjonćture l'arrivée de trois cens hommes de troupes auxiliaires, qui vinrent au Doge du Milanés, & d'un autre côté les ſecours conſidérables que ſes ennemis reçurent du Marquis de Montferrat, vinrent encore affermir les eſprits dans ces diſpoſitions cruelles, & rallumer le feu de la guerre civile, en procurant aux deux partis le moyen de ſe faire plus de mal. Ainſi le Doge ſe vit de nouveau replongé dans cet abyme, comme malgré lui, par l'ambition & l'opiniatreté de ſes enfans. Tous les projets de conciliation furent oubliés & rompus & l'on ne ſongea plus de part & d'autre qu'à ſoutenir ſes prétentions avec vigueur. On avoit fait une tréve de quelques jours ſeulement, plutôt pour ſe mettre réciproquement en état de continuer la guerre, que dans l'intention de négocier la paix. Dès qu'elle fut expirée, le Doge ayant deſſein de prévenir ſes ennemis en les attaquant eut la précaution de faire publier auparavant, que tous ceux qui ne portoient point les armes, qui ne prenoient aucune part à ces ſanglantes querelles, euſſent à ſe retirer dans leurs maiſons. C'étoit comme pour leur dire de laiſſer le champ libre aux fureurs de leurs concitoyens. Le ſignal du combat ayant été donné par le ſon des cloches de toutes les tours qui étoient à ſa diſpoſition, le Doge fondit avec impétuoſité ſur ſes adverſaires. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que le choc fut des plus terribles & des plus ſanglants. On ſe battit long-tems de part & d'autre avec une intrépidité digne d'une meilleure cauſe. Les Génois étoient naturellement braves & c'étoit alors, en tems de guerre civile, qu'ils ſembloient ſur-tout ſe ſurpaſſer; jamais ils n'avoient affaire à des plus dangereux ennemis qu'à eux-mêmes; quel honteux courage! Tous ces prodiges de valeur étoient autant de crimes entre citoyens, & l'on ne verſoit pas une goutte de ſang qui ne fut une perte pour la patrie, qui ne dût lui couter des larmes, ſi après tout des citoyens factieux en méritent. La nuit ſeule eût le pouvoir de ſéparer des combattans ſi acharnés à ſe détruire; ils ſe retirerent enfin, ſans qu'aucun des deux partis pût ſe flatter d'avoir écraſé l'autre: ce qui

1415.

Il est rompu & on reprend les armes.

Nouveaux Combats.

(a) Anecd. Gén. & Corſes ann. 1415. p. 121. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 495—497.

redoubloit encore leur animosité & le malheur de Gênes, parce qu'ainsi la querelle n'étant jamais décidée par le sort des armes, aucune des deux factions n'étoit réduite à demander la paix; cette funeste guerre étoit de plus en plus prolongée & c'étoit toujours à recommencer. Ces sortes de crises violentes étoient ordinairement suivies d'un moment de calme: il sembloit que les fureurs des deux partis, se reposassent pour reprendre haleine.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Les Fiesques s'efforcent vainement d'accomoder les deux partis.

Les Fiesques qui jusqu'alors avoient été dans toute cette guerre exacts observateurs de la neutralité, qu'on a vû plus haut qu'eux & les Doria avoient embrassée, ne voulurent pas demeurer plus long-tems dans une indolence oisive & coupable à la vûe des maux qui désoloient leur patrie. Ils formerent le généreux projet d'en arrêter le cours & de jouer le glorieux rôle de pacificateurs, le seul digne d'eux dans cette querelle. Profitant du court intervalle que le refroidissement momentané des fureurs de leurs concitoyens leur laissoit pour agir & travailler à leur rendre la paix, les Fiesques leur offrirent sincérement leur médiation & tenterent de remettre sur le tapis l'accommodement qui avoit été ébauché auparavant. Les bons citoyens s'empresserent de seconder les vûes des Fiesques. De concert avec les ecclésiastiques qui n'aspiroient pas moins qu'eux à la paix, ces citoyens zélés jugerent à propos de faire des processions solemnelles & des prieres publiques pour implorer le secours de celui qui tient dans ses mains les cœurs des hommes, pour le conjurer de seconder leurs bonnes intentions, pour invoquer la miséricorde de l'être suprême pour cette malheureuse ville punie peut-être par les propres mains de ses habitans pour leurs iniquités; pour le supplier enfin de daigner ouvrir les yeux à leurs infortunés concitoyens, & de leur inspirer des sentimens pacifiques. Si l'on considére, l'égarement des hommes, qui demandent souvent la paix au ciel, tandis qu'elle est en leur pouvoir, on s'étonnera sans doute de la démarche des bons Génois & du singulier remede auquel ils avoient recours contre des maux qui étoient leur ouvrage; mais il faut se transporter un moment en esprit, aux tems & aux lieux, & rien ne surprendra plus dans l'histoire. Cette foible ressource ne fut alors d'aucune utilité. Les efforts réitérés, les conseils, les représentations des Fiesques secondés des Doria & de tous les bons citoyens; les avertissemens, les prieres du clergé ainsi que toutes les cérémonies de la Religion, ces armes pieuses auxquelles récourut la dévotion des foibles, ou de ceux qui ne sachant plus quel parti prendre, voyant toutes les ressources de la prudence humaine en défaut, n'espéroient plus que dans le ciel, d'où la paix ne pouvoit plus descendre sur Gênes que par une espece de miracle inattendu, tout fut également vain: rien ne put fléchir les cœurs obstinés de ces implacables ennemis. Tant il est vrai que les haines entre citoyens sont les plus enracinées & les plus terribles de toutes! Il sembloit qu'un esprit de délire & de rage se fut emparé de plus des deux tiers des Génois, & les animât mutuellement à leur ruine. Leur obstination étoit si inconcevable, si extraordinaire relativement à la superstition comme inhérente au climat de l'Italie & si puissante dans ces tems-là: les choses étoient portées de leur part à un tel degré d'endurcissement, que ces mêmes Génois, naturellement très-dévots & pleins de respects pour la Religion, n'en connoissoient plus la voix, n'étoient aucunement touchés par l'appareil de tout ce que cette Religion avoit de plus respectable à leurs yeux, &

On fait inutilement des prieres & des processions.

Obstination des deux partis.

troubloient même encore par toutes sortes d'insultes & de violences les processions & autres actes de piété que faisoient les prêtres & les dévots pour fléchir le courroux du ciel, & pour obtenir de lui cette pacification si désirée & qu'on n'osoit plus espérer.

Les désastres continuoient toujours dans Gênes ainsi que les combats; les meurtres, les embrasemens alloient toujours en augmentant; une partie de la ville étoit déja consumée. Lorsque tout sembloit désespéré, & qu'on s'y attendoit le moins, par un événement presque miraculeux, par un visible effet de cette providence suprême qui veilloit sur le destin de Gênes & qui peut manier & tourner les esprits comme elle veut, & peut-être plus encore par un effet de l'ennemi qu'une aussi funeste guerre commençoit à causer à ses remuants citoyens par un résultat de l'inconstance ordinaire du peuple de ce monstre qu'on ne sauroit définir, volage, inconséquent & qui change tout à coup du blanc au noir, à la voix de trois hommes sensés tout changea de face: Barnabé Guano, Jacques Justiniani & Antoine Doria qui étoient restés neutres pendant tout le cours de cette coupable guerre, (*a*) vinrent enfin à bout d'ouvrir les yeux à leurs concitoyens, de leur faire sentir l'aveuglement déplorable où ils étoient plongés, lequel ne pouvoit être qu'un juste effet des jugemens de Dieu sur eux, & de la vengeance céleste qui, pour les punir, endurcissoit leurs cœurs, vû qu'au fond ils ne savoient pas réellement eux-mêmes pourquoi ils combattoient & s'entredétruisoient avec tant d'acharnement.

Les troubles s'appaisent.

Les exhortations paternelles de ces graves personnages, recommandables par leur naissance, leur rang & plus encore par leurs vertus, toujours intérieurement estimées, quoique méconnues ou maltraitées par le vulgaire, & sur-tout le discours pathétique & véhément que Barbabé Guano l'un d'entre eux, tint au peuple qui accourut en foule pour l'entendre dans l'Eglise des Dominicains, firent tant d'impression sur l'esprit des Génois, que rentrant sur le champ en eux-mêmes, ils rougirent des excès auxquels ils s'étoient portés, & mirent d'abord bas les armes (*b*). On vit dans cette occasion ce que peut quelquefois sur des ames communes la force tonnante de la raison & de la vérité, soutenues de l'éloquence dans la bouche d'un homme vertueux. Le calme fut rétabli en un instant dans cette grande ville; & l'on n'eût pas dit en la voyant alors, que peu de tems auparavant elle étoit le théatre de la guerre civile la plus affreuse. On commença d'abord par prendre de sages mesures pour y rétablir solidement la tranquillité & pour mettre fin à toutes les dissentions qui l'avoient troublée jusqu'alors. Neuf des principaux citoyens furent chargés de négocier un traité d'accommodement entre les deux partis: ils choisirent, pour juger leurs différends quatre arbitres qui n'étoient suspects à aucune des deux factions. Elles convinrent de s'en rapporter à leur décision; & enfin ces arbitres réussirent, après bien des contestations, à leur faire la paix entre elles. En conséquence de cet accommodement, elles remirent les tours & forts dont elles étoient respectivement en possession, entre les mains de citoyens neutres à qui la garde en fut confiée; entre autres le

Barnabé Guano porte les Génois à la paix.

Accommodement entre les deux partis.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. II. p. 270. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 461.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 542. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 499—501.

château de Gênes fut remis à Frédéric Promontorio & à Jérôme Juſtiniani. Les barricades & rétranchemens qui avoient été faits dans les iſſues des places & au coin des rues, furent ôtés: les paſſages & la communication entiérement rétablis dans la ville. Au bout d'un certain tems qui avoit été convenu & arrêté entre les deux partis, pour ſauver l'honneur du Dogat & d'Adorne, & ôter tout l'air de contrainte à ſon abdication, il ſe démit de ſa dignité; ſacrifice dont il fut dédommagé par quantité d'immunités & de prérogatives honorables qui le conſolerent dans ſa retraite forcée; il eût été heureux pour Gênes, & plus glorieux pour lui qu'il s'y fût déterminé plutôt & n'eût pas été la cauſe, même innocente, de tant de ſang répandu pour le ſoutenir dans ſa place. Jacques Juſtiniani & Thomas Frégoſe furent mis à la tête du gouvernement, juſqu'à ce qu'on eût élû un autre Doge. On convint encore de lever deux cens hommes de troupes étrangeres pour la garde de la ville, ce qui fut exécuté. Auguſtin Soprano, citoyen également agréable aux deux partis, fut nommé pour les commander. Au moyen de ces arrangemens tout rentra dans l'ordre, & le calme fut parfaitement rendu à la ville. Telle fut la fin de ces troubles ſi funeſtes pour elle, moins encore par leur durée, que par leurs cruels effets. Sans parler de la foule obſcure & ſans nom qui y périt en combattant pour ſervir les projets de quelques particuliers ambitieux on rapporte que plus de cent vingt citoyens de marque & des premieres familles de Gênes y perdirent la vie. Cent quarante ſix maiſons particulieres furent entiérement ruinées ou brûlées, ſans compter celles qui ſe reſſentirent de ces deſaſtres & les édifices publics qui ſubirent le même ſort. Le tableau de cette guerre civile eſt affreux, & cependant elle n'eſt pas une des plus cruelles qui ayent déſolé la République de Gênes; on y en a déja vû régner de plus horribles, quand les querelles des Guelſes & des Gibelins étoient dans leur plus grande force; & ce n'eſt rien encore en comparaiſon de ce qu'on verra dans la ſuite de cette hiſtoire, quand la haine mettra aux mains la moitié de Gênes avec l'autre, & les populaires avec les Nobles.

Sect. V. Hiſtoire de Gênes depuis 1396 juſqu'en 1421.

Le Doge Georges Adorne abdique: on nomme Regens.

Environ un mois après cette pacification, d'abord que le Doge en eût rempli une des principales clauſes en abdiquant, les deux Régens de la République convoquerent une aſſemblée de huit cens des principaux citoyens, tant des factions des Nobles & des Populaires que de celles des Guelſes & des Gibelins ſans diſtinction, pour procéder à l'élection d'un nouveau Doge ſuivant le Réglement rapporté plus haut. Le choix tomba, d'un conſentement unanime, ſur Barnabé Guano, Juriſconſulte, ce même citoyen zélé, à l'éloquence duquel on étoit redevable du recouvrement de la tranquillité publique. Cette élection qui paroiſſoit la juſte récompenſe de l'important ſervice rendu par Guano, & montroit que la vertu étoit quelquefois récompenſée dans Gênes, choſe bien auſſi rare dans une République que dans les Monarchies, cauſa la joie la plus vive à tous les bons citoyens. La ſageſſe & la probité reconnues du nouveau Doge firent concevoir à tout le monde les plus flatteuſes eſpérances que la conduite de Guano ne démentit point. Il remplit parfaitement l'attente de ſes concitoyens en alliant à propos la douceur & la modération à la juſtice la plus exacte, & à la ſévérité la plus vigoureuſe quand elle étoit néceſſaire. Elle ne tomba cependant que ſur un aventurier, Savoyard de naiſſance qui faiſant de fréquens voyages à Gênes depuis quelques années

Barnabé Guano eſt élu Doge.

Sage conduite de ce Doge.

avoit formé le complot, lors des derniers troubles, d'en profiter pour livrer la ville à l'Empereur dans l'espérance d'en obtenir le gouvernement pour recompense de cette trahison. Elle fut avérée, & le coupable fut puni. Peut-être le Doge crut-il devoir sacrifier cet étranger, en victime, à la tranquillité de l'état, & en faire un exemple nécessaire alors pour intimider les factieux: C'est le seul qu'il donna pendant le tems qu'il fut en charge.

On sait que la vertu semblable à la clarté pure de l'astre resplendissant du jour, ne brille jamais mieux que dans le sein des ténébres & des sombres nuages qui l'environnent, & que c'est dans les tems difficiles & malheureux qu'on a l'occasion de la reconnoître dans tout son éclat, de même il faut dire ici à l'avantage des Génois que c'étoit toujours après des tems orageux où l'honneur de leur République avoit été couvert de nuages, qu'on voyoit éclore chez eux les plus grandes vertus, & paroitre des hommes capables d'effacer la honte de leur patrie, de remédier à tous les abus & desordres antérieurs, & de travailler efficacement au bonheur de leurs concitoyens. Tel étoit Guano. Par malheur son gouvernement & généralement celui de tous les bons citoyens qui furent avant & après lui à la tête des affaires de cette République, ne fut pas de longue durée. Il est rare que la plus sage administration plaise à tout le monde: elle ne peut plaire qu'aux gens de bien, & ce nombre étant malheureusement fort petit il est impossible qu'elle jouisse d'une approbation universelle. Un pareil gouvernement déplait sur-tout souverainement à ceux dont les projets ambitieux se trouvent frustrés par l'élection d'un autre & déconcertés par ses vertus: ils ne lui pardonnent pas de leur avoir été préférés, ni même d'être plus vertueux qu'eux, & de mériter l'amour & l'estime de ses concitoyens en les rendant heureux. Les quatre familles populaires, déja si souvent mentionnées, étoient spécialement dans ce cas. Elles qui avoient presque toujours été jusqu'alors alternativement en possession du Dogat, elles qui comptoient seules y avoir des droits, frémissoient d'indignation & de courroux, en voyant entre les mains d'un autre une dignité qu'elles régardoient comme à elles exclusivement appartenante, & ne pouvoient s'accoutumer à ce qui leur sembloit une espece d'usurpation manifeste sur leur patrimoine. Elles ne pouvoient se pardonner à l'une d'entre elles de s'en emparer au détriment des autres: elles devenoient d'abord ennemies de celle qui parvenoit à asseoir un de ses membres sur le thrône Dogal; c'est nommément ce qui avoit été la cause de la derniere guerre civile excitée par elles contre le Doge Georges Adorne. Ainsi ce n'étoit pas pour en élever un autre à cette place, l'objet de leur jalousie & de leurs combats, qu'elles avoient pris les armes pour forcer Adorne d'en descendre, qu'elles avoient eu l'adresse de diviser Gênes en deux factions, & de faire tant verser de sang pour leur querelle. Il est vrai que le but de leurs concitoyens, en élisant Guano, avoit été d'ôter toute matiere à leur ambition & tout prétexte à leurs dissentions, en ne faisant tomber leur choix sur aucune d'elles, mais sur une famille neutre; le remede fut pire que le mal pour éviter d'armer trois familles contre une, on les avoit armées toutes les quatre contre celui qu'on avoit choisi pour Doge. Si ces factieuses familles s'étoient rendues par force aux desirs de leurs compatriotes, ennuyés de s'égorger inutilement pour leurs intérêts particuliers, en feignant de consentir à terminer une guerre dont ils étoient las, & que la

Son élection déplait aux quatre familles populaires: leurs intrigues.

paix fut faite à leurs dépens, au moyen de l'élection d'un citoyen neutre dans leurs querelles, ce n'avoit été que pour un moment & elles s'étoient bien proposées de ne pas laisser long-tems ce citoyen tranquille possesseur du Dogat. Les Frégoses & les Adornes, les plus ambitieuses de ces quatre maisons, n'attendoient qu'une occasion de se soulever contre lui, & de se remettre en possession de ce qu'ils régardoient comme leur bien. Une émeute excitée dans un bourg voisin de Gênes, événement de peu de conséquence en lui-même, fournit à ces hommes remuants l'occasion qu'ils désiroient. Le Doge se hâta d'y envoyer Georges Guano, son parent & commandant de la garde de la ville, pour appaiser ce soulevement; & malheureusement celui-ci attisa plutôt le feu de la révolte par son excessive sévérite, qu'il ne parvint à l'éteindre. Les mutins firent résistance, tuerent trois hommes de sa suite, & le firent lui-même prisonnier. L'audace de ces habitans irrita extrêmement le Doge qui envoya aussitôt quelques troupes pour les reduire, sous les ordres de Thomas Frégose, homme de beaucoup de considération & de crédit, & en qui le Doge avoit la plus grande confiance, le croyant sincérement attaché à ses intérêts. Il ne pouvoit la placer plus mal. A peine Thomas fut-il parti que, soit de concert avec lui ou de leur propre mouvement, les chefs des factions des Frégoses & des Adornes furent ensemble trouver le Doge & lui firent entendre ouvertement qu'on n'étoit point d'humeur à le voir plus long-tems en possession de sa dignité, & que le plus sûr parti pour lui étoit de s'en démettre volontairement, promptemens & sans contestation, n'étant pas en état de lutter lui seul contre tant de forces réunies contre lui. Au lieu d'être intimidé par cette insolente bravade, Guano crut devoir prendre toutes les précautions possibles pour s'affermir dans sa place, & pour prévenir les complots des mal intentionnés contre son gouvernement. Il fit redoubler la garde par tout & fortifier les postes les plus importans, ceux dont il jugeoit que ses ennemis ne manqueroient pas de vouloir s'assûrer. Ces mesures aussi legitimes que judicieuses après les avertissemens, mélés de ménaces, que le Doge avoit reçus, avancerent sa ruine: elles déplurent aux Frégoses & aux Adornes & leur fournirent le prétexte qu'ils cherchoient pour se soulever contre lui. Thomas Frégose revint aussitôt sur ses pas; & sans daigner seulement aller rendre compte au Doge de l'exécution de ses ordres, il joignit tout de suite Georges Adorne, avec lequel il forma le complot de déposséder Guano. Cela ne leur étoit pas bien difficile, vû la puissance de leurs nombreuses factions réunies. Le 29 Juin 1415, jour fixé pour l'exécution de leur entreprise, leurs partisans répandirent l'alarme dans la ville & firent prendre les armes à tous les citoyens. Les factieux s'emparerent de quelques postes, & deux jours après ils allerent en force attaquer le palais dont ils se rendirent maîtres sans peine. Le Doge, trop foible pour pouvoir leur résister fut contraint de se soustraire au danger par sa retraite. Elle laissa le champ libre à l'ambition de Thomas Frégose, qui fut élû d'une commune voix pas ses partisans & par ceux de Georges Adorne, qui lui avoit promis leurs suffrages pour le faire élire (a). Thomas, comme la plupart de ses semblables qui, pour mieux cacher leur jeu, feignent souvent de vouloir rejeter ce qu'ils dési-

Emeute au dehors de Gênes : ses suites funestes pour le Doge.

Soulevement excité par les Frégoses & les Adornes.

1415.

Le Doge Barnabé Guano est contraint d'abdiquer.

Election de Thomas Fregose.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 270—271 & suiv.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

rent intérieurement avec la plus vive ardeur, affecta d'abord une fausse modestie, & voulut s'excuser d'accepter le rang qu'on lui offroit. Un ambitieux est fourbe, faux-sage, faux-généreux, & joue toutes sortes de rôles au besoin: Frégose joua si bien le sien, que ses partisans même en furent la dupe; que plus il refusoit plus on le pressoit, & qu'on fut même obligé de lui faire violence, mais une douce violence pour le porter à ce qu'on exigeoit de lui: c'étoit ce qu'il demandoit. Au comble de ses vœux, il parut faire effort sur lui-même pour surmonter sa feinte répugnance & se rendre enfin aux désirs unanimes de ses concitoyens, que sa résistance enflammoit encore d'avantage. Il consentit à prendre possession d'une place qu'il convoitoit depuis long-tems. L'élévation de Frégose, & la bonne intelligence de sa faction avec celle des Adornes, causerent tant d'effroi aux deux autres factions populaires, que leurs chefs, Isnard Guarco & Baptiste Montalte, jugerent à propos de sortir promptement de Gênes. Le dernier se refugia à Vernazza; & peu de jours après voyant le gouvernement de Frégose affermi, il lui remit la ville de Porto-Venere qui avoit été jusqu'alors en son pouvoir & se retira à Pise.

Artificieuse modestie de Frégose.

Retraite de Guarco & de Montalte.

Amour du peuple pour Thomas Frégose.

Jamais Doge ne fut élû & installé avec tant de faste & de témoignages d'allégresse que Thomas Frégose (*a*). L'amour du peuple alloit presque pour lui jusqu'à l'idolatrie & à la fureur & pourtant ce qui est inconcevable & qui dépeint bien le peuple, Frégose n'avoit encore rien fait pour mériter tant d'amour. Comme son élection avoit été des plus irrégulieres & des moins conformes au dernier réglement, il fallut pour plaire au peuple, rompre les barrieres des loix, & qu'un conseil extraordinaire de trois cens citoyens déclarât Frégose exempt à cause de ses mérites, d'être assujetti au Réglement touchant l'élection des Doges. Ce fut une espece de triomphe pour sa maison.

Portrait du Doge Thomas Frégose.

Quoique le peuple soit presque toujours injuste ou aveugle dans ses affections, & choisisse ses maîtres au hazard, ce hazard fait qu'il est quelquefois heureux dans son choix. Thomas Frégose justifia & mérita par sa conduite l'affection singuliere que ses concitoyens lui témoignoient. Meilleur citoyen lui-même depuis son élévation qu'auparavant, il fit oublier par l'usage qu'il fit toujours de son autorité, les voyes par lesquelles il s'en étoit emparé. Il ne s'en servit que pour faire le bonheur des Génois, qui parut toujours l'occuper uniquement. Libéral, courageux, vigilant, infatigable, attentif à tout, ne négligeant aucune partie du gouvernement, jaloux de se faire aimer & de desarmer l'envie, il ne parut avoir en tout pour but que la gloire & l'avantage de sa patrie. Il rétablit la tranquillité au dedans: il appaisa tous les troubles extérieurs, il augmenta son territoire: il soumit les Corses qui s'étoient soulevés: il diminua les impôts dont le peuple étoit surchargé; & enfin il fit une tréve de dix ans avec la France, qui presque entiérement occupée alors par les Anglois, n'étoit pas en état de songer davantage à punir les Génois. Bien au contraire, elle se trouvoit avoir besoin d'eux, & à sa réquisition le Doge lui fournit seize bâtimens tout équipés, & six cens arbaletriers dans la guerre que cette couronne avoit à soutenir contre ses fiers oppresseurs (*b*). Après avoir fait l'éloge de Frégose, on se contentera de citer ici deux traits capables

1416. Il fournit des secours à la France & fait une tréve de dix ans avec elle.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 541. Tom. I. Liv. VII. p. 505.
(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M.

de le justifier en faisant connoître son caractére. Il fit reparer à ses dépens la partie intérieure du port de Gènes, qui ayant été négligée pendant long-tems étoit presque absolument ruinée & engloutie par les eaux; au moyen de quoi elle n'étoit plus d'aucune utilité. Après quantité de travaux qu'exigea cette entreprise immense, il parvint, au moyen des machines énormes qui servirent à pomper & jeter les eaux dehors, à faire dessécher entiérement cette partie du port, & le fit entourer de deux murs construits de grandes pierres de taille, l'un de cent quatre-vingt-dix, & l'autre de soixante toises de long. En outre, non content d'avoir soulagé le peuple d'une partie des impôts qui l'accabloient, il racheta de ses propres deniers, pour la somme de soixante mille écus d'or, (somme énorme pour lors & qui montra en même tems l'opulence étonnante & le désintéressement de Frégose,) le revenu du sel, qui étoit engagé aux créanciers de la République. Enfin il ne manqua au Gouvernement de ce Magistrat estimable, pour être parfait en tous points que d'être toujours heureux; ce qui est refusé aux choses humaines.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Désintéressement de Frégose.

Avec de si grandes qualités Frégose ne devoit pas se flatter de pouvoir échapper aux traits de la jalousie & de la malignité de ses semblables; au contraire même c'étoit une raison de plus d'y être exposé. Parceque son administration étoit sage, il n'en résultoit pas qu'elle ne dût lui faire ni ennemis ni mécontens, si cela eût été, il auroit joui lui seul d'un privilége, d'un prérogatif dont aucun des grands hommes de Gênes, & même de tous pays n'avoient joui avant lui. L'on sait que c'est toujours le partage des grands talens ou de grandes vertus, d'exciter & d'attirer sur eux toutes les fureurs de l'envie, qui ne s'attaquent pas d'ordinaire aux hommes médiocres & qui redoublent même à mesure que ceux qui en sont l'objet, ont plus de mérite. C'est ce qu'éprouva, Thomas Frégose. La seconde année de son gouvernement, les exilés de Gènes, entr'autres les Guarco & les Montaltes, conjurerent contre lui avec les Adornes. Ces derniers jaloux de sa grande puissance, se repentirent d'avoir contribué à son élevation & se liguerent avec ses ennemis dans le dessein de renverser leur ouvrage trop foibles quoique réunis pour pouvoir lutter contre le Doge, soutenu par un parti considérable, & encore plus par l'amour & l'estime méritées de ses concitoyens, ces trois factions rivales formerent le projet de lui susciter au dehors un ennemi plus redoutable, & de recourir à l'assistance de quelque Prince étranger qui pût & voulût les appuyer. Elles n'en trouverent pas de plus propre à épouser leurs vûes que Philippe Marie Visconti, Duc de Milan, voisin dangereux pour Gènes, & qui comme tous ses prédécesseurs & ses pareils ne cherchoit que l'occasion d'y exciter des troubles civils, dans l'espérance d'en profiter pour soumettre encore une fois cette République à sa domination. Les mécontens s'adresserent à ce Prince & vinrent facilement à bout de le mettre dans leurs intérêts, favorables aux siens propres. Ils n'avoient pas besoin d'employer beaucoup de raisonnemens pour l'y déterminer. Cependant de quoi la calomnie ou la basse jalousie n'est-elle point capable? Il falloit un prétexte aux ennemis de Frégose pour agir & pour armer le Duc de Milan contre lui. Ils lui dépeignirent la conduite du Doge avec des couleurs noires: ils prêterent des motifs odieux à ses actions les plus innocentes: en un mot ils ne lui demanderent du secours contre lui, que comme contre un tyran cruel & féroce qui faisoit gemir sa patrie sous le joug le

Son Gouvernement lui fait des ennemis.

1417.

Les mécontens suscitent le Duc de Milan contre lui.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

plus onéreux. Le Duc de Milan, déja intérieurement convaincu par la voix de son ambition & de son intérêt, qui lui parloit encore plus haut que les plaintes des ennemis de Frégose, n'eût pas de peine à les croire, & ne vit dans cette démarche de leur part que l'occasion qu'il desiroit depuis long-tems: il l'embrassa avidement (*a*). Il fit la plus flatteuse réception à Raphaël Montalte, que les mécontens lui avoient député pour lui faire des propositions: il le chargea de les assûrer qu'il les seconderoit de toutes ses forces, qu'il ne tarderoit pas à leur fournir tous les moyens de rentrer dans Gènes, & à leur donner des preuves de sa bienveillance & de son affection.

Ligue formée par le Duc de Milan contre Frégose.

En effet il commença à leur tenir parole en formant une ligue considérable en apparence contre le Doge, mais au fond contre la République elle même: ligue où il fit entrer les Marquis de Montferrat & de Final, Charles l'un des Marquis de Caretto, & plusieurs autres seigneurs, voisins de Gènes & ennemis déclarés de Frégose: ils s'engagerent tous avec joie à seconder le Duc contre leur ennemi commun (*b*). Frégose homme vigilant & qui avoit l'œil à tout, eût bientôt appris ce qui se tramoit contre lui, ou plutôt contre le repos & la liberté de Gènes. Bien loin d'être effrayé à la vue de l'orage qui s'élevoit sur sa tête, quoi qu'il prévit bien qu'il auroit beaucoup de peine à résister à tant d'ennemis conjurés contre lui, se reposant sur son courage, sur celui de ses freres, ainsi que sur la bonne volonté de ses concitoyens à son égard, résolut de faire la plus vigoureuse résistance. En conséquence il fit des levées considérables & prit toutes les mesures nécessaires pour soutenir le poids d'une guerre que tout annonçoit devoir être terrible. Il n'attendit pas même qu'on l'attaquât, & crut devoir prévenir ses ennemis. Deux de ses freres furent envoyés à la tête de quatre mille hommes pour faire une irruption sur les terres de Thomas Malaspina, seigneur de Cremorino, qui étoit entré secrettement dans la ligue formée par le Duc de Milan. Malaspina étoit alors justement à Gènes, où il s'étoit rendu pour conférer sourdement avec les amis & partisans des mécontens & pour conspirer en faveur de Visconti. Le Doge le fit arrêter & mettre sous bonne garde. Pendant ce tems là les troupes Génoises s'emparerent des deux principales places du Domaine de ce seigneur; après quoi elles revinrent à Gènes. C'est à quoi se bornerent tous les exploits de cette premiere campagne. Les exilés & leurs alliés furent encore plus oisifs de leur côté & ne jugerent pas à propos de rien entreprendre.

Mesures que Frégose prend pour lui résister.

Commencement de la guerre avec Philippe-Marie Visconti Duc de Milan.

1418.

Tentative infructueuse des mécontens sur Gênes.

Mais dès le commencement de l'année suivante (1418) ils firent une tentative sur Gènes. Ils en avoient déja pris le chemin vers la fin de la précédente année & s'étoient présentés devant elle le jour de Noël avec quinze cens chevaux & deux mille hommes d'infanterie. Ils camperent à St. Pierre d'Arena, & demeurerent deux jours dans ce poste pour observer la contenance des Génois & voir s'il ne se feroit pas quelque mouvement dans la ville en leur faveur, ou s'ils ne pourroient point en entreprendre le siége. Leurs projets ayant été rendus inutiles par la vigilance du Doge, qui avoit eu soin de pourvoir à tout, ils prirent le meilleur parti pour eux, qui fut de décam-

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 546 & seq. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 272.

(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 507.

per & de repasser les monts. Tout le fruit qu'ils retirerent de cette expédition, fut la prise de la ville de Gavi, dont ils s'emparerent en s'en retournant; peu de tems après le château passa aussi au pouvoir du Duc de Milan, par la trahison de celui qui y commandoit, qui le livra à ce Prince pour huit mille écus d'or. Les confédérés tournerent après toutes leurs forces du côté de Capriata, dont ils formerent le siege. Baptiste Frégose frere du Doge & commandant de la garde de Gènes, fut envoyé promptement au secours de cette place avec quinze cens hommes; mais il ne put venir assez à tems pour en faire lever le siege: elle étoit déja prise quand il arriva, & il reçut même plusieurs échecs de la part des ennemis qui le chargerent en queue. Dans le même tems le bruit se répandit à Gènes que quelques-uns des Spinola, (connus sous le titre distinctif de Spinola de St. Luc, parce qu'ils formoient une branche particuliere de cette maison & demeuroient tous dans le quartier de la place St. Luc) faisoient des levées de troupes, & tramoient quelques complots contre le Doge au delà des monts. Ce bruit n'étoit pas à négliger: le Doge fit arrêter & emprisonner tous les Spinola de cette famille, qui se trouverent alors à Gènes. Il procéda juridiquement contre ceux qui étoient absens: leurs biens & terres furent confisqués au profit de la République & l'on envoya des troupes pour en prendre possession. Les hostilités & incommodités que Baptiste Frégose eut à souffrir des habitans de Campo, place & domaine appartenants à ces Spinola, lors de sa marche en revenant de Capriata & les obstacles qu'ils mirent à sa retraite, irriterent tellement le Doge qu'il fit faire les perquisitions les plus rigoureuses de plusieurs autres citoyens de cette puissante maison & fit pareillement mettre en prison tous ceux qu'il put découvrir.

Le Duc de Milan s'empare de la ville & du Château de Gavi.

Prise de Capriata sur les confédérés.

Emprisonnement des Spinola dits de St. Luc.

Les mécontens & les confédérés firent encore plusieurs autres tentatives sur Gènes qui ne furent pas plus heureuses que la premiere, quant à leur objet principal. D'ailleurs ils vinrent à bout de s'emparer d'une partie du territoire de la République, qu'ils se partagerent entre eux, & ils pousserent quelquefois leurs courses jusqu'aux portes de la capitale. Elle en fut toujours quitte pour l'effroi par la bonne contenance que tint le Doge, & par les sages précautions qu'il prit pour sa défense, de concert avec ses valeureux freres. Les mécontens croyant lui porter le coup le plus funeste & donner beaucoup de relief à leur parti, s'aviserent d'un expédient auquel on n'avoit point encore pensé. Ce fut d'élire entre eux Therame Adorne pour Doge; chose inouie jusqu'alors, puisqu'il y en avoit un autre en place, & que d'ailleurs cette élection se faisoit hors de Gènes. Cet expédient ne leur réussit point autant qu'ils s'en étoient flattés. Le prétendu Doge s'avança vers la ville avec Isnard Guarco, & ils camperent à environ trois mille pas de ses portes. Le sixieme jour ils s'emparerent par trahison de la tour du cap du Phare, & attaquerent le fort dit Castellacio, bâti sur le sommet d'une montagne qui dominoit la ville, croyant pouvoir s'en rendre maitres avec la même facilité. Ils trouverent plus de résistance qu'ils n'en avoient attendu & furent repoussés avec perte par Jean Baptiste Frégose; ce qui les détermina à renoncer à leur entreprise. Deux citoyens, l'un noble & l'autre plébéien qui avoient été pris les armes à la main dans ce combat par les troupes du Doge, furent punis de mort comme rebelles & traitres à la patrie : Frégose jugea cet exemple de sévérité nécessaire

Nouvelles tentatives inutiles des Confédérés.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

pour effrayer leurs complices. Le Duc de Milan tira peu de tems aprèsune cruelle vengeance de leur mort & fit décapiter, suivant le droit barbare des représailles deux des principaux Officiers Génois faits prisonniers au siege de Serravalle. D'un autre côté Baptiste Frégose poursuivant toujours avec ardeur ses exploits contre les Spinola, leur prit & brûla Buzala, place de leur domaine. Dans le même tems Jean Frégose, autre frere du Doge envoyé avec quelques galeres contre Jacques Adorne qui infestoit les côtes de Gênes, lui prit trois bâtimens sur les côtes de Provence. Ces avantages furent un peu contrebalancés, & la joie qu'on en ressentit à Gènes fut fort diminuée par la prise de Furnari & d'Ovada que les troupes Milanaises emporterent d'assaut (*a*).

Avantages alternatifs des Génois & du Duc de Milan.

Ces succès inspirerent au Duc le désir de repousser la guerre avec plus de vigueur & de tourner ses forces contre Gênes, se flattant que cette entreprise seroit plus heureuse que les précédentes. Dans cette confiance il fit marcher vers cette ville une armée de huit mille hommes d'Infanterie & de trois mille chevaux, dans laquelle se trouvoient tous les mécontens. Cette armée entra par la vallée de Polcevera dans celle de Bisagno, & vint presque jusqu'aux portes de Gènes après avoir forcé deux retranchemens que le Doge avoit fait construire dans le dessein de l'arrêter. Cependant à quelques dévastations près que cette armée fit dans les environs, à la reserve de quelques escarmouches qu'il y eut entre elle & les troupes Génoises, les confédérés n'entreprirent rien de considérable. La vigilance infatigable, les prudentes mesures du Doge & de ses freres, rompirent encore une fois tous les desseins du Duc, & rendirent cette nouvelle expédition vaine & inutile. L'armée des confédérés demeura long-tems en présence de Gènes, sans oser en former le siege & prit enfin le parti de se retirer. Elle se dédommagea de ce mauvais succés sur les places de la République, situées au delà des monts, dont elle s'empara sans beaucoup de peine. Elles furent partagées entre Thérame Adorne, Doge des mécontens, les Marquis de Montferrat & de Final & le Duc de Milan qui, comme le plus fort en retint pour lui la meilleure part (*b*). C'est justement la fable du Lion, de la genisse & de la brebis, associés au butin.

Courage & sagesse de Thomas Fregose.

La vigoureuse résistance de Thomas Frégose, qui avec les seules forces de Gênes, soutenoit depuis si long-tems la guerre contre tant d'ennemis ligués contre cette République; & qui par sa sagesse, son courage & sa constance étoit venu à bout de renverser si souvent les projets du Duc & de ses alliés, de faire tête à tant de dangers & de repousser loin de Gènes l'orage dont elle étoit ménacée, lui firent le plus grand honneur dans toute l'Italie, où il n'étoit question que de sa sagesse & de sa bravoure. Dans le même tems il réussit aussi à appaiser dès leur naissance plusieurs troubles qui s'éleverent dans l'Isle de Corse & sur la côte orientale. Frégose étoit infatigable: il se couvroit de gloire, il faisoit tous ses efforts pour la défense de sa patrie, mais la situation de Gènes n'en étoit pas plus heureuse. Une si longue guerre à soutenir, si onereuse l'incommodoit beaucoup tant par les dépenses énormes qu'elle lui occasionnoit, que par le tort qu'elle faisoit à son commerce, une des principales branches de son opulence & de ses ressources.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. pag. 509—511.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 548.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Son danger croiſſoit en même tems que ſes forces s'affoibliſſoient, que ſes moyens s'épuiſoient chaque jour. Le Duc ne l'ignoroit pas : auſſi ſans être rebuté par tous les mauvais ſuccès qu'il avoit eſſuyés juſqu'alors, plus il en eſſuyoit plus il s'opiniâtroit dans ſon deſſein, perſuadé que Gênes bientôt réduite aux abois, ne pouvoit tenir long-tems. Il étoit réſolu de ne point mettre les armes bas qu'il ne s'en fût rendu maître de gré ou de force. Dans cette circonſtance critique les Génois s'adreſſèrent aux Florentins leurs voiſins & Républicains comme eux, auxquels ils tâcherent de faire entendre par toutes les raiſons que leur politique habile put leur ſuggérer, qu'il étoit de leur intérêt particulier, que mettant bas toutes leurs anciennes querelles & inimitiés, ils ſe liguaſſent avec eux contre le Duc de Milan leur ennemi commun, & qu'ils ne ſouffriſſent pas que ce Prince ambitieux s'aggrandit en Ligurie, d'où il ne lui ſeroit pas difficile après de mettre le pied en Toſcane & de traiter Florence comme il vouloit traiter Gênes; qu'ainſi la cauſe des deux Républiques étoit pareille. Ces raiſons plauſibles ne purent émouvoir les Florentins qui de longue main rivaux & ennemis implacables des Génois, ne furent ſans doute pas fâchés de les voir accabler par le Duc de Milan & ne voulurent abſolument point entendre parler d'entrer dans aucune ligue avec eux contre ce Prince. La mauvaiſe volonté des Florentins, les ſeuls dont ils euſſent attendu quelque ſecours dans la conjoncture, affligea beaucoup les Génois. Pour comble d'infortune & de mortification, ſe voyant ſans eſpoir de ce côté, ſans reſſources d'ailleurs & ſe trouvant hors d'état de continuer la guerre faute d'argent, ils furent encore obligés de s'adreſſer, pour en avoir, à ces mêmes Florentins, & de leur propoſer de leur vendre Livourne. Leurs voiſins prêterent mieux l'oreille à cette propoſition : ils ne demandoient pas mieux. Ils convoitoient depuis long-tems la poſſeſſion de cette place, ſi favorable à cauſe de ſon port & de ſa ſituation, dont ils connoiſſoient l'importance & l'utilité pour le commerce, & dont ils ſçurent tirer par la ſuite un parti ſi avantageux. Le marché fut bientôt conclu : Les Génois leur vendirent Livourne pour cent vingt mille écus d'or : marché de toutes façons préjudiciable pour la République (*a*). Les Florentins ne s'en montrerent pas plus diſpoſés pour cela à entrer dans ſon alliance, & lui payerent avec plaiſir une ſomme qu'elle alloit dépenſer en peu de tems en pure perte, & qui ne devoit tout au plus que reculer l'inſtant de ſon aſſerviſſement.

Opiniâtreté du Duc de Milan.

Les Génois recherchent vainement le ſecours des Florentins.

Ils vendent Livourne aux Florentins.

Cette guerre avec le Duc de Milan parut ſe rallentir pendant quelque tems & ne fournit aucun événement remarquable dans le cours des années 1419 & 1420. vers la fin de celle-ci Alphonſe V. Roi d'Arragon donna aux Génois les plus vives allarmes au ſujet de la Corſe qu'il fut ſur le point de leur enlever, comme on le verra dans l'Hiſtoire de Corſe qui ſuit immédiatement celle de Gênes.

1419.

1420.

En 1421. Viſconti s'obſtinant toujours dans ſon projet de ſe rendre ſouverain de Gênes malgré elle, lui déclara la guerre par terre & par mer. Il fut plus heureux ſur ce dernier élément, qu'il ne l'avoit été ſur l'autre dans les précédentes campagnes, & qu'il ne le fut auſſi dans celle-ci. La mer, preſque auſſi inconſtante que Gênes, la trahit dans cette occaſion après avoir

1421. Continuation de la guerre avec le Duc de Milan.

(*a*) Hiſt. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 512.

SECT. V. *Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.*

été tant de fois le Théâtre de ses triomphes elle fut celui de sa défaite. La flotte Génoise commandée par Baptiste Frégose, fut battue par la Milanoise, composée des galeres de France que le Duc avoit prises à son service. Le combat fut des plus sanglans, & tourna entiérement au désavantage des Génois qui y perdirent cinq galeres de huit dont leur armement étoit composé : (*a*) car ce n'étoit plus le tems où Gênes mettoit en mer jusqu'à cent voiles; les choses avoient bien changé de face. C'est aussi pourquoi cette perte, quoique peu considérable en elle-même & très-aisée à reparer dans d'autres tems, fut très sensible aux Génois dans la triste circonstance où ils étoient alors, & les découragea absolument. Leurs finances étoient épuisées, leur marine détruite; ils manquoient d'argent & de soldats, ils étoient obérés de dettes. Une armée Milanoise s'avançoit vers Gênes. Le Doge voyant l'abattement général de ses concitoyens, qui fatigués d'une guerre aussi onereuse, n'étoient plus ni en état ni dans la volonté de la continuer & de seconder ses efforts pour la conservation de leur liberté, perdit aussi l'espoir & le courage. Il sentit bien qu'il ne pouvoit resister aux forces de l'oppresseur de sa patrie, qu'il falloit enfin subir le sort du plus fort & prendre des loix de la nécessité; que sa valeur ne feroit tout au plus que reculer de quelques instans l'asservissement de Gênes & qu'il seroit tôt ou tard obligé de se démettre de sa place. Il voulut en descendre comme il y étoit monté, c'est-à-dire en soutenant toujours habilement le rôle de modération & de désintéressement. Il aima mieux que, tandis qu'il en étoit encore tems, cette démission parut volontaire de sa part & un sacrifice qu'il faisoit de sa dignité au repos de ses concitoyens. Il chercha à s'en faire un mérite auprès d'eux, & à mettre le comble aux services qu'il avoit rendus à sa patrie en hâtant la perte de sa liberté, puisque les circonstances l'obligeoient à cette perte, la lui faisoient désirer & rendoient même tout délai dangereux pour elle. L'instant fatal étoit venu, & il valoit mieux que Gênes se soumit volontairement à Visconti, que d'y être forcée par un vainqueur irrité & triomphant au milieu de ses ruines. Ce n'étoit qu'un moment de crise, une servitude momentanée; & en cédant pour un instant à l'orage, cette République avoit toujours l'espoir de pouvoir secouer dans des tems plus heureux le joug qu'elle alloit elle-même s'imposer. Tout consideré, de l'avis de ses proches, de ses amis & des principaux de la ville, Thomas Frégose abdiqua solemnellement sa dignité, & remit la souveraineté de Gênes au Duc de Milan Philippe-Marie Visconti, aux mêmes conditions que le Doge Antoine Adorne l'avoit donnée au Roi de France Charles VI. vingt-cinq ans auparavant (*b*).

Défaite de la flotte Genoise.

Abdication du Doge Thomas Fregose.

Gênes se soumet au Duc de Milan Philippe Marie Visconti.

Quoique malheureux, les Génois n'en rendirent pas moins justice aux grandes qualités de leur Doge, honteux de l'abandonner & de le forcer à abdiquer, ils voulurent au moins récompenser dignement ses services, dont sa retraite leur parut le plus essentiel dans la conjoncture & lui donner des témoignages authentiques de leur estime & de leur reconnoissance. On lui

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 520—521. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 462.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 554. Introd.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

lui rembourſa trente mille écus d'or qui lui étoient dûs, & quinze mille à ſon frere Spinetta Frégoſe; & on lui donna en propre la ville de Sarzane avec ſon territoire; ce qui étoit d'autant plus juſte que le Doge s'étoit preſque entiérement ruiné pour le ſervice de l'Etat. Quand il s'embarqua pour Sarzane, il fut accompagné juſqu'à la mer par une foule de ſes concitoyens, qui s'empreſſerent de lui donner cette derniere preuve de leur affection. Gui-Torello, commandant dans Gênes pour le Duc, voulut auſſi être du cortége pour faire plus d'honneur à Frégoſe. Quel triomphe pour l'humanité, de voir l'Envoyé, le Miniſtre d'un Prince rendre un hommage public à un Républicain vertueux!

Les Génois donnent Sarzane à Thomas Frégoſe: ſon départ pour Sarzane.

Au moyen de la retraite du Doge, le Duc de Milan ſe vit paiſible poſſeſſeur de cette ſouveraineté qu'il ambitionnoit depuis ſi long-tems. Son premier ſoin fut d'envoyer à Gênes, à la place de Torello qui n'en étoit commandant qu'*ad interim*, un Gouverneur capable de tenir en reſpect ſes nouveaux ſujets. Son choix tomba ſur François Buſſo, dit Carmagnole, Général renommé par ſes talens & ſon expérience dans la guerre, qu'il avoit fait comte de Caſtel-Nuovo. C'étoit un homme de fortune né à Carmagnole en Piedmont, dont il avoit pris le nom, qui de payſan devenu ſoldat & ſucceſſivement Général & favori du Duc de Milan, s'étoit élevé par ſa bravoure & ſa capacité aux premiers grades militaires; & que l'inconſtante fortune ne ſembla avoir porté ſi haut que pour rendre dans la faite ſa chute plus affreuſe (*).

François Carmagnole eſt fait Gouverneur de Gênes par le Duc.

Il vint peu de tems après prendre poſſeſſion de Gênes au nom de ſon maître, & recevoir le ferment de fidélité de ſes habitans. Il entra dans la ville à la tête d'un corps de troupes nombreuſes, reçut les chefs, s'empara des principaux poſtes & mit garniſon dans le château, ainſi que dans toutes les autres forteresſes de l'état de Gênes. Pour ne point effaroucher les Genois dans ces commencemens, il avoit ordre du Duc de ne rien changer dans le gouvernement civil, de n'exiger que les mêmes honoraires qu'on payoit annuellement au Doge & qui ne conſiſtoient qu'en huit mille Génouines. En outre Viſconti en politique habile qui vouloit s'attirer l'affection de ſes nouveaux ſujets, fit préſent de quinze mille écus d'or à la République, pour lui aider à réparer les breches que la guerre avoit faites à ſon épargne. Il s'attacha auſſi à gagner les principaux de la nation par des préſens, des libéralités, & le peuple en le déchargeant d'une partie des impôts ordinaires. C'eſt ainſi que ce Prince ſût augmenter peu-à-peu ſa puiſſance dans Gênes, & ſe préparer les moyens d'appeſantir ſon joug. Carmagnole ayant tout reglé dans cette ville pour le ſervice de ſon maître, y laiſſa Urbain de S. Eloi pour y commander en ſon abſence en qualité de ſon Lieutenant & retourna à Milan pour rendre compte au Duc de la façon dont il avoit rempli ſes ordres.

Il vint à Gênes.

(*) Carmagnole ayant encouru la diſgrace du Duc & ayant paſſé au ſervice des Vénitiens qui étoient alors en guerre avec ſon ancien maître, fut cependant ſoupçonné de ſervir encore ſecrétement ſes intérêts au détriment de ceux de la République de Véniſe, qui lui avoit donné le commandement de ſes troupes. A l'iſſue d'une campagne où elle avoit eſſuyé beaucoup d'échecs par ſa faute, ou par ſa connivence avec le Duc, les Vénitiens l'attirerent à Veniſe par ruſe, lui tirerent, dit-on, l'aveu de ſa perfidie & lui firent trancher la tête ſur la petite place St. Marc, ce qui arriva en 1432. *Anecd. Vénit. ann.* 1432. *p.* 103—105.

SECT. V. *Histoire de* Gênes *depuis* 1396 *jusqu'en* 1421.

Telle fut pour Gênes la malheureuse conclusion de la guerre avec le Duc de Milan; elle lui ravit sa liberté, & lui donna un maître qu'elle n'avoit guere sujet de chérir ni d'estimer, relativement aux moyens dont il s'étoit servi de concert avec ses sujets rebelles pour troubler sa tranquillité & pour la forcer à se donner à lui. Les Génois avoient eu trop d'occasions de connoitre ce Prince pendant le cours de cette longue guerre, pour être dans le cas de s'applaudir beaucoup de lui obéir, & de se promettre un sort fortuné sous ses loix. Le maître & les sujets se connoissoient, se craignoient & se haïssoient mutuellement d'avance. Ces derniers pouvoient-ils être heureux sous sa domination? mais aussi ne savoient-ils pas que le terme de la durée du bonheur des sujets est naturellement celui de leur servitude?

SECTION VI.

Depuis l'année 1421 *où Gênes se soumit à la domination de Philippe-Marie Visconti jusqu'en* 1479 *où elle secoua le joug des Ducs de Milan, de la famille des Sforces.*

Lorsque Gênes, ayant secoué le joug de la France & du Marquis de Montferrat, avoit recouvré son ancienne liberté, cette République s'étoit bien promis de la mieux conserver à l'avenir & de ne plus s'exposer aux mêmes périls dont elle venoit de se tirer avec bien de la peine. Cependant au bout de sept ans elle retomba dans une servitude beaucoup plus onereuse que toutes celles auxquelles elle s'étoit si heureusement soustraite. Cette nouvelle sujettion n'étoit pas de son choix. Tous ses efforts n'avoient pu l'en garantir. L'ascendant de sa destinée l'entraina encore une fois sous les loix des Visconti,

1421. 1422. Le Duc de Milan, le maître de Gênes, n'étoit point sans peines & sans inquiétudes au milieu de sa joye. Ce n'étoit point assez que d'avoir asservi ce peuple remuant & si jaloux de sa liberté: il falloit encore le retenir dans ses fers, & certes ce n'étoit pas une petite affaire. Philippe, éclairé par l'expérience que ses ancêtres, & en dernier lieu la France avoient de l'inconstance des Génois, connoissoit trop bien ses nouveaux sujets pour se flatter de pouvoir compter sur leur constante obéissance; pour ne pas être persuadé que, las bientôt de recevoir des loix de lui, ils feroient tous leurs efforts pour s'y soustraire; pour ne pas craindre même qu'ils ne fussent déja à se repentir de s'être donnés à lui; enfin pour ignorer qu'il étoit expédient de prendre quantité de mesures pour les tenir malgré eux dans la dépendance. Il songea à leur ôter l'envie & les moyens de se soulever contre lui; il eut même voulu les empêcher de jeter leurs regards en arriere sur le passé; & de le comparer avec leur état présent: comparaison toujours dangereuse pour leur maître. L'essentiel eût été de chercher à les rendre heureux, à leur faire aimer son gouvernement: c'eut été le meilleur moyen de les empêcher de songer à se révolter; mais ce fut un moyen que le Duc (ainsi que tous les Princes en Gé-

néral) ne se soucia pas beaucoup & n'étoit d'ailleurs gueres en état de mettre en usage. Peu soigneux de mériter leur amour, d'affermir sa puissance par ses bienfaits & par leur reconnoissance, il ne s'appliqua qu'à appesantir leurs chaînes, qu'à les gouverner avec une verge de fer. Il crut ne pouvoir jamais mieux parvenir à les tenir dans une dépendance réelle, qu'en leur donnant continuellement de l'occupation au dehors, qu'en leur suscitant des guerres étrangeres, enfin qu'en les mettant aux prises avec leurs voisins & ses ennemis particuliers; tels que le Roi d'Arragon, les Vénitiens & les Florentins (*a*). C'est une politique à laquelle quantité de Princes ont eu recours en pareil cas, & dont on dit que se servent encore aujourd'hui les souverains d'une certaine Isle de l'Europe, pour contenir dans le devoir des sujets remuants & trop difficiles à gouverner sans ce singulier moyen; comme si ces Princes avoient à faire à des dogues dangereux à leurs maîtres, qui ne pouvant les mettre à l'attache, sont obligés de les lâcher contre les passans & les étrangers; c'est ainsi que les maîtres des hommes se jouent de l'humanité: voilà ce qu'on appelle politique, habileté, prudence, science du gouvernement!

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Politique du Duc à l'égard des Génois.

Ce ne fut pas le seul reméde odieux auquel le Duc eut recours pour contenir ses nouveaux sujets. Il chercha encore à les affoiblir intrinséquement, à énerver peu à peu leur Etat, afin que non seulement ils ne pussent lui nuire, mais encore qu'il pût les fouler à son aise, & les réduire dans la plus triste servitude. Aussi crut-il n'avoir rien fait en les engageant à entrer pour son service ou pour celui de ses amis, dans toutes sortes de guerres étrangeres à leur République; à rechercher l'inimitié, ou à traverser les projets de plusieurs Princes, sous le prétexte apparent que c'étoit autant d'occasions de signaler leur bravoure & d'acquérir de la gloire; idole dont il savoit qu'ils étoient autant amoureux que de leur liberté. Il tourna encore leurs armes contre eux-mêmes, ils les divisa: il voulut qu'ils s'entredétruisissent pour cimenter sa puissance de leur sang. Il s'occupa donc du soin de susciter, de fomenter des troubles & des dissentions domestiques, d'allumer des guerres civiles qui pussent amener cette République au point où il la vouloit pour l'exécution de ses ambitieux projets. Pour en venir mieux à bout, il commença par affecter de favoriser avec une partialité marquée plusieurs des principaux citoyens au préjudice des autres: il démembra l'Etat de Gênes en faveur de quelques-uns d'entre eux, & il leur fit don, pour les plus minces raisons, & plutôt suivant son caprice qu'à titre de récompense, des principales places & forteresses de cet Etat. Suivant le plan soutenu, qu'il s'étoit tracé; il ne poursuivit jamais que foiblement les exilés & les mécontens qui troubloient la tranquillité de leur patrie, & qui se soulevoient contre son propre gouvernement. Regardant même ces rebelles, auxquels l'on a vû qu'il devoit en partie la souveraineté de Gênes, comme des instrumens propres à servir ses vûes, sans le savoir, il eut toujours le plus grand soin de les ménager; il se garda bien de les poursuivre rigoureusement, de chercher à les écraser entiérement, ce qui n'auroit dépendu que de lui, s'il l'avoit sérieusement voulu; il n'envoya jamais à ses Généraux ou Gouverneurs dans Gênes que de foibles secours de troupes contre ces mutins, qu'il n'avoit ni intérêt, ni envie d'extirper entiérement. En effet ils

Moyens dont il se sert pour les affoiblir.

Il ménage les mécontens & les rebelles.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 555 & seq. Anecd. Gén. & Corses ann. 1421. p. 125.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 14.9.

lui servoient à tenir toujours les Génois en alarmes, à leur donner continuellement de l'occupation au dedans de leur État, à nourrir les haines & querelles particulieres: enfin ils étoient toujours la cause prochaine d'une guerre civile; il n'avoit qu'à leur lâcher la bride & tout l'État de Gènes étoit en feu. Sur quoi l'on ne peut s'empêcher de déplorer ici l'aveuglement d'un souverain qui, pour augmenter une puissance précaire & momentanée, se donne tant de peine & de mouvement pour se faire haïr de ses sujets, tandis qu'il lui est si aisé de s'en faire aimer.

Changement fréquent de Gouverneurs Milanois.

Il entroit sans doute aussi dans le plan politique du Duc pour l'affoiblissement total de Gènes, d'épuiser ses finances par toutes sortes de voyes. C'est probablement ce qui le porta à envoyer à Gènes en moins d'une année, qui fut la seconde de sa domination, quatre Gouverneurs différens qui se succéderent rapidement & furent rappellés de même. Il fallut cependant que les Génois leur payassent les honoraires ou émolumens attachés à leur place, qui étoient, comme on l'a vû, de huit mille génouines par an; car le premier soin de ces Gouverneurs étoit de se faire payer en prenant possession. Au moyen de quoi ce changement continuel de Gouverneur coûta à cette République trente-deux mille livres monnoye de Gènes en moins d'un an. Il est aussi possible que ces Officiers ayent été changés & rappellés si souvent à la réquisition des Génois, qui toujours ennemis d'un joug quelconque, & trop inconstans ou trop difficiles pour s'accommoder du Gouvernement Milanois, redemanderent peut-être eux mêmes à leur Souverain leur premier Gouverneur, Carmagnole qui revint en effet à Gènes pour y commander, & fut le cinquieme de cette année (1422). Il ne manqua pas aussi de se faire payer ses honoraires annuels de huit mille livres, outre une autre pension de vingt-deux mille livres, qu'il prétendit comme ayant été payée au Maréchal de Boucicaut, & que les Génois furent aussi obligés de lui payer. Ils eurent beau alléguer que ç'avoit été un pur don gratuit de leur part, & une récompense des services de ce Gouverneur François; mais que lui Carmagnole, n'en ayant rendu aucuns à la République, n'étoit pas dans le cas de rien exiger d'elle. Il prit leur argent & se moqua de leurs raisons. C'est ainsi que le Duc de Milan trouvoit le moyen de récompenser & d'enrichir ses Officiers aux dépens des Génois.

Carmagnole est de nouveau nommé au Gouvernement de Gênes.

Expédition des Genois contre les Catalans.

Si l'on veut chercher dans les faits historiques une preuve tant de la conduite conséquente de ce Prince à leur égard que de l'influence de cette même conduite sur la situation déplorable où ils étoient alors, il sera aisé de la trouver dans une expédition qu'ils firent la même année contre les Catalans, sujets d'Alphonse Roi d'Arragon, qui avoient recommencé, ou plutôt qui continuoient toujours leurs courses & leurs hostilités contre eux. On équipa contre les Catalans une flotte de sept bâtimens, commandée par François Spinola; armement qui, au rapport des Historiens Génois (a), ne coûta pas beaucoup, vû que tous ceux qui s'engagerent pour servir sur la flotte en qualité de Rameurs, ne demanderent aucune solde, se contentant d'avoir la nourriture. Il faut que ces malheureux fussent réduits par les circonstances à une bien grande misere, & à des terribles extrêmités, puisqu'ils s'offroient pour un si rude

(a) Ub. Foglietta Lib. X. p. 555.

service, uniquement pour satisfaire aux besoins physiques de la vie animale, & sustenter cette misérable vie, dont un Tyran ne leur laissoit plus que l'usufruit & le fardeau. Une expédition entreprise sous des pareils auspices, ne pouvoit guere jouir d'un brillant succès; elle n'aboutit, pour les Génois, qu'à la prise de Longosardo en Sardaigne.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Leur Souverain les engagea en 1423. dans une guerre bien plus onéreuse, pour soutenir Jeanne II. Reine de Naples, dont il favorisoit le parti, contre le Roi d'Arragon devenu l'ennemi irréconciliable de Gènes depuis son entreprise sur la Corse, & contre les Catalans ses sujets, & les éternels ennemis de cette République, ce qui fut le prétexte spécieux dont Visconti se servit pour déterminer ses citoyens à entrer dans une guerre qui au fond ne les regardoit nullement, & à faire de puissans armemens en faveur de la Reine Jeanne. Alphonse venoit de lui enlever sa capitale. Les plus sensés d'entre les Génois ne voyoient pas trop ce qu'ils avoient à démêler avec ce Prince, & à propos de quoi ils devoient s'immiscer dans cette querelle: ils pensoient que Gènes devoit s'estimer trop heureuse d'être délivrée d'un ennemi aussi redoutable, rebuté par le mauvais succès de son expédition sur la Corse, pour chercher de gaieté de cœur à se l'attirer de nouveau sur les bras. Il y eut beaucoup de contestations à ce sujet dans le conseil des citoyens; mais, quelque chose que les plus courageux & les plus zélés pour les intérêts de leur patrie pussent alléguer pour faire sentir que le bien général demandoit absolument qu'elle demeurât neutre, eû égard au mauvais état où se trouvoient ses finances & sa marine, & à l'impuissance totale où elle étoit de faire aucun armement, Carmagnole vint à bout d'imposer silence aux plus sages, de détruire toutes les irrésolutions des autres, & de les engager à entrer dans cette guerre, moins par la force de ses raisons, que par son autorité & par la crainte qu'on avoit déja du ressentiment du Duc de Milan. Il vouloit ouvertement la perte de Gènes; & il fallut qu'elle y consentit, qu'elle se prêta de bonne grace aux vues iniques de son maitre. En conséquence les Génois furent obligés d'équiper une flotte de vingt-six tant galeres qu'autres bâtimens de différente grandeur, pour l'armement de laquelle il fut décrété de lever une somme de deux cens mille livres. Louis d'Anjou joignit cinq galeres à cette flotte qui, au moyen de cette augmentation se trouva forte de plus de trente bâtimens. Le commandement en fut partagé, mais non également entre les Nobles & les Populaires, & quelques citoyens de plusieurs villes maritimes de l'Etat de Gènes. Outre la Chiourme, quelques uns de ces bâtimens portoient chacun cinq cens hommes d'équipage, & les autres chacun deux cens.

1423. Le Duc engage les Génois dans une guerre contre Alphonse Roi d'Arragon.

Les Génois equipent une flotte.

Le Duc donna un grand sujet de mécontentement aux Génois en disposant malgré eux du commandement de leur flotte, en faveur de Gui-Torello, tandis qu'ils demandoient qu'il fût donné à Carmagnole. Ils n'avoient aucune confiance dans le premier qu'ils croyoient sans capacité & sans expérience sur mer; ce qui fut cause qu'une partie de ceux qui devoient monter sur la flotte, refusa d'abord de s'embarquer. Ces obstacles ayant été d'abord levés, elle mit à la voile à la fin de Décembre & prit la route de Gaëtte, dans le dessein d'en faire le siège. Il n'en fut pas besoin: les Génois s'emparerent sans résistance de cette ville, ainsi que de toutes les autres places maritimes du Royau-

Le Duc en donne le commandement à Gui-Torello.

SECT. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

me de Naples. (*a*) Ils prirent auſſitôt le chemin de la capitale dont ils formerent le ſiége par mer, tandis que François Sforce, Général des troupes Milanoiſes (ſoldat de fortune, qui par ſa valeur & ſon mérite devint lui-même dans la ſuite Duc de Milan, ainſi que Souverain de Gènes) l'inveſtiſſoit par terre avec ſon armée. Cette ville fut bientôt réduite aux dernieres extrémités. Caldora, qui y commandoit pour le Roi d'Arragon, ſe voyant hors d'état de tenir davantage, & ſans aucun eſpoir de ſecours de la part de ſon maitre, rappellé du côté de l'Eſpagne avec toutes ſes forces par la nouvelle de la triſte ſituation ou Henri ſon frere s'y trouvoit; Caldora ſongea à faire, en l'abſence de ſon maître un arrangement convenable à ſes propres intérêts. Alphonſe qui avoit la plus grande confiance en lui, l'avoit chargé de la défenſe de cette place, ſous les ordres de D. Pedre, le dernier de ſes freres, jeune Prince encore à peine hors de l'enfance, & que le Roi ſon frere avoit laiſſé en partant à Naples, afin que ſa préſence pût lui conſerver l'attachement des Napolitains, & retenir dans ſon parti un peuple pour le moins auſſi inconſtant & auſſi remuant que celui de Gènes. Caldora fit ſes conditions ſecrettes avec Sforce, au nom du Duc de Milan & s'engagea de remettre ou plutôt de livrer la ville aux aſſiégeans. Pour cet effet, feignant que le jeune D. Pedre avoit formé le deſſein de s'aſſurer de ſa perſonne & de le faire empriſonner, il prit ce prétexte pour ſortir de Naples avec ſes troupes, & abandonner le jeune Prince à la merci des aſſiégeans; ſe voyant délaiſſé de tout le monde, il ſe retira promptement dans le château neuf avec une poignée de gens. François Sforce & Gui-Torello, prirent le même jour poſſeſſion de la ville au nom de la Reine Jeanne.

Priſe de Gaëte & de quelques autres places.

Siége & priſe de Naples.

1424. *Altercations entre Gui-Torello & les Généraux Génois.*

Le reſte du Royaume ayant été ſucceſſivement ſoumis à cette Princeſſe, la flotte Génoiſe retourna à Gènes au mois de Mai de l'an 1424 pour s'y refaire des fatigues de cette glorieuſe & trop infructueuſe expédition. Elle ne prit point fin ſans qu'il n'y eût pluſieurs violentes altercations entre le Général Milanois & les Commandans Génois, qui ne pouvoient s'accorder ni ſe ſouffrir. Il y eût, entre autres, une vive querelle entre eux au ſujet d'un léger ſubſide, que la Reine Jeanne avoit accordé aux Génois, à raiſon de cent écus d'or par chaque galere ou navire & que Gui-Torello voulut s'approprier tout entier. Les Génois trouvoient, avec aſſez de raiſon, que cette expédition leur avoit couté trop cher de toute façon, tant en hommes qu'en argent, pour que le Général Milanois dût leur envier ou leur diſputer un auſſi foible dédommagement. La même année le Duc rappella encore Carmagnole de Gènes, pour y envoyer un autre Gouverneur à ſa place, qui fut le Cardinal de Bologne: d'autres diſent le Cardinal Jacques Spinola du titre de St. Euſtache, fait au reſte peu important; ſes honoraires furent fixés à ſeize mille livres.

1425. *Mécontentement des Génois.*

Cependant la Domination de Viſconti commençoit à peſer aux Génois: les principaux de la ville n'avoient pas lieu d'être content de lui; la faction des Guelfes, indignée de voir la partialité déclarée qu'il témoignoit en toutes occaſions en faveur de ſes adverſaires, n'étoit pas mieux diſpoſée à ſon égard. Toutefois on ſe contentoit de murmurer: on n'oſoit encore ſonger abſolument

(*a*) Hiſt. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. II. p. 275.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

à secouer un joug odieux; la mesure n'étoit pas encore remplie. Dans ces circonstances, les Florentins, qui commençoient à voir avec inquiétude les progrès de la puissance de Philippe, qu'ils n'avoient pas voulu arrêter, lorsque les Génois les avoient pressés de se joindre à eux contre ce voisin redoutable, devenu leur maitre, craignirent aussi à leur tour pour leur liberté, & résolurent quoiqu'un peu tard, d'opposer une digue aux projets de l'ambition de ce Prince, qui avoit peut-être débuté par asservir les Génois pour venir après jusqu'à eux. Connoissant les dispositions des Génois pour leur nouveau maitre, & voulant en profiter pour les soulever contre lui, ils jeterent les yeux sur le précédent Doge, comme sur l'homme le plus capable de conduire une pareille entreprise. L'ambition, le courage, la haine, le ressentiment de Thomas Frégose contre le Duc, étoient connus; Philippe lui avoit tout ôté. On savoit les efforts généreux qu'il avoit fait avec ses freres pour défendre Gènes contre les armes de ce Prince, pour l'empêcher de tomber dans ses fers; on savoit qu'il ne pouvoit lui pardonner d'avoir soumis sa patrie à sa domination, & sur-tout de l'avoir forcé lui-même à renoncer à son pouvoir & a son rang, outrage qu'on ne pardonne jamais. Les Florentins firent envisager à cet homme fameux la gloire dont il se couvriroit (sans parler du sensible plaisir de la vengeance) en délivrant sa patrie d'un joug étranger, ainsi qu'en remontant au rang d'où on l'avoit fait descendre & auquel une pareille révolution, opérée par lui même lui frayeroit aisément un nouveau chemin. Frégose ne fut pas difficile à persuader: ses pensées, ses désirs étoient depuis long-tems d'accord avec les instigations des Florentins. Il ne lui avoit manqué que l'occasion & les moyens dès qu'il les eût trouvés, il s'empressa d'agir. Les Florentins lui fournirent une flotte de vingt trois galeres, dont ils équiperent une partie; le Roi d'Arragon ennemi mortel de Philippe arma l'autre. Thomas Frégose monta sur cette flotte avec Nicolas & Jean Louis de Fiesque, que le Duc avoit bannis de Genes, & quantité d'autres exilés ou mécontens, guidés par l'espérance de rentrer dans Gênes & de la soustraire à la domination de leur ennemi. Ils se présenterent devant cette ville, leur patrie, & demeurerent long-tems à l'embouchure du port, pour voir si leur présence, & le nom de Thomas Frégose si cher aux Génois, qu'on entendoit souvent retentir sur leur flotte, ne produiroient aucun mouvement en leur faveur. Leur attente fut vaine: tous les cœurs conspiroient secrettement avec eux; mais leurs concitoyens retenus encore par la crainte que leur inspiroit le Tyran n'oserent seconder leur projet, & se bornerent à faire des vœux stériles pour sa réussite. C'est ce qui détermina les mécontens à se retirer & à faire voile vers la côte du Levant où ils s'emparerent de plusieurs places. Les Florentins y débarquerent leurs troupes près de Sestri, pendant que Thomas Frégose parcourant toute cette côte pour y grossir son parti, sans y faire aucuns ravages, fit soulever en sa faveur une grande partie de ses habitans.

Les Florentins se liguent contre le Duc avec les mécontens Génois.

Thomas Frégose se met à la tête des mécontens. Vaine entreprise qu'ils font sur Gènes.

Ils s'emparent de plusieurs places sur la côte du Levant.

Le Duc en étant instruit donna promptement ordre à Gènes d'équiper une flotte considérable: comme il y alloit beaucoup de son intérêt d'appaiser ces mouvemens dès leur origine, il contribua pour un tiers aux fraix de cet armement. Il fit en même tems marcher cinq mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux sous la conduite de Nicolas Terzo, surnommé le guerrier, fameux Général Milanois qui rencontra & attaqua les Florentins dans la Vallée

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

de Sestri, où ils s'étoient campés. Il se donna entre les deux armées un combat des plus sanglants, sans qu'aucun pût se flatter d'avoir remporté l'avantage sur l'autre. La bataille recommença le lendemain avec la même furie; & dans le fort de la mêlée sur le bruit qui se répandit tout à coup, que Jean-Louis de Fiesque s'avançoit au secours des mécontens à la tête d'une grosse troupe d'élite, la terreur s'empara tellement des soldats du Duc, qu'ils prirent aussitôt la fuite, jetant armes & bagage par les chemins pour être plus agiles; ce qui eut plutôt l'air d'une déroute totale que d'une fuite. Aussi la victoire que les mécontens & leurs alliés remporterent, ne fut point sanglante & ils firent plus de prisonniers qu'ils ne tuerent de monde à leurs ennemis *(a)*.

Défaite des troupes du Duc par les Florentins & les mécontens.

La nouvelle de la défaite de ses troupes irrita beaucoup le Duc, qui prévit alors ce qu'il avoit infailliblement à craindre tôt ou tard de la part de ses indociles sujets. Il envoya aussitôt à Gênes Philippe Obiston Olgiatto pour y prendre le commandement des débris de son armée, qu'il eut soin de renforcer. Peu de tems après ce Prince rusé & habile voyant que les Génois vouloient déja lui échapper, s'avisa d'un expédient bien digne d'un Tyran pour les retenir le plus long-tems qu'il pourroit dans ses chaînes; ce fut de s'assurer de presque tous ceux qu'il soupçonnoit de favoriser secrettement le parti des mécontens; tous ceux qui par leur naissance leur rang ou leur crédit, étoient capables de lui porter quelque ombrage ou de nuire dans Gênes à ses intérêts. Il les attira à Milan sous différens prétextes, ou leur ordonna même de venir à sa cour, pour rendre compte de leur conduite, & pour se purger des soupçons qu'il avoit conçus sur leurs dispositions à son égard. A peine furent-ils arrivés à Milan, au nombre de quatorze citoyens des principales familles de Gênes, des Spinola, des Doria, des Fiesques, des Adornes &c. qu'il les fit tous arrêter & mettre en prison. Il les y retint pendant un an entier, & leur y fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, sous prétexte qu'ils avoient eû part aux entreprises des mécontens contre son gouvernement. Au bout de ce tems, ce ne fut que sur les plaintes réiterées des Génois, qui demandoient avec instance qu'on instruisît leur procès, ou qu'on les élargît s'ils n'étoient pas coupables, que le Duc consentit enfin, malgré lui, à leur rendre la liberté. Il en renvoya quelques-uns à Gênes & exila les autres. Nicolas de Fiesque fut seul retenu en prison.

Précautions que prend le Duc contre les Génois.

On observera ici en passant & à regret que dès cette époque les puissances Chrétiennes étoient déja réduites à la triste & humiliante nécessité de racheter leurs sujets captifs chez les Corsaires de Barbarie, espéce de joug & de tribut honteux qu'ils leurs ont imposés, & qui semble avoir acquis par l'ancienneté le droit de prescription, vû que ces puissances s'y sont comme tacitement soumises. Car l'on trouve dans les Annales de Gênes *(b)* que le Duc envoya cette année (1425) deux de ses Officiers à Tunis, où ils furent accompagnés au nom de la République, par Ambroise Spinola, pour racheter les esclaves Génois & Milanois détenus dans les fers, & qu'ils en ramenerent une quantité considérable. C'étoit autrefois à la pointe de l'épée que les Génois rachetoient leurs citoyens captifs.

La

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. pag. 275—276.

(b) Ub. Foglietta Lib. X. p. 559.

Sect. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

La Victoire des Florentins sur les troupes du Duc n'eut aucunes suites : voyant que le nom & les soins de Thomas Frégose n'avoient pas opéré tout l'effet qu'ils en avoient attendu, & qu'il n'avoit pû parvenir à exciter un soulevement dans Gênes, ils abandonnerent son parti & ses intérêts, pour ne s'occuper que des leurs propres. En conséquence les choses en resterent là. Ils ne songerent qu'à se fortifier dans Portofino, Moneglia, & Sestri, ports de la côté du Levant dont ils s'étoient emparés par provision & en bons voisins, sous prétexte de délivrer les Génois du joug sous lequel ils gémissoient. Non contens d'avoir envahi & démembré leur état, ils profiterent de ce voisinage & de la commodité des ports qu'ils occupoient dans la mer de Gênes, pour y faire des courses sur ses bâtimens, & pour infester toutes ses côtes avec trois galeres qu'ils avoient armées à cet effet. Les Génois eurent bientôt mis ordre à ces brigandages; avec quatre galeres ils donnerent la chasse à celles de Florence, & les prirent toutes les trois près de Portofino où elles vouloient chercher leur azile accoutumé.

1426. *Les Florentins abandonnent le parti des mécontens.*

Quoique Thomas Frégose & ses freres fussent en apparence abandonnés à leurs propres forces par les Florentins, ils ne cesserent pas que de donner continuellement de nouvelles alarmes au Duc & aux Gouverneurs de Gênes & de former encore plusieurs entreprises que nous ne détaillerons pas scrupuleusement, parcequ'elles furent toujours sans succés, n'étant point secondées de la part des foibles habitans de Gênes qui croupissoient encore comme plongés & retenus par la crainte dans le sommeil léthargique de l'esclavage, tandis que quelques citoyens courageux faisoient au dehors de vains efforts pour leur rendre leur liberté. Hélas! ils étoient forcés alors par le despotisme de procéder juridiquement par contumace contre ceux qui avoient les armes à la main pour la délivrance de la patrie; on les nommoit rebelles à Gênes, nom qui leur étoit dû tout au plus à la Cour de Milan.

Tentatives infructueuses des Frégoses & des mécontens.

Le Duc forcé, par politique plutôt que par complaisance, de relâcher les citoyens Génois qu'il retenoit prisonniers depuis un an, de peur d'indisposer & de pousser à bout un peuple toujours dangereux pour ses maîtres en pareil cas, ne fut cependant point effrayé par ses mécontentemens naissants. Il n'en demeura que plus obstiné dans ses premiers projets; il n'en montra que plus d'ardeur à suivre le plan qu'il avoit adopté & soutenu jusqu'alors pour opérer à la fois l'asservissement & l'affoiblissement de cette République. Méprisant les murmures d'une multitude impuissante, comme ceux des principaux citoyens, parcequ'ils trahissoient leur foiblesse en se contentant de murmurer, Visconti ne songea qu'à gagner les chefs de faction, ceux qui étoient en état de faire dégénérer les murmures en un soulevement. Doublement artificieux, il se les attacha par des bienfaits, qui les rendirent odieux & suspects à leurs propres partisans; moyen excellent, pour semer la Zizanie & la discorde entre les citoyens, pour les mettre dans l'impuissance de s'entendre pour lui nuire, ce qui étoit son but perpétuel. C'est pourquoi ce Prince, toujours libéral des places du Domaine de la République, qu'il aliénoit & démembroit au gré de son caprice (a), il permit à François Spinola de s'emparer de la Piéve & de la vallée d'Arocia, sous prétexte qu'il lui étoit dû des som-

Artifices du Duc de Milan.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 530—531.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

mes considérables par la République. Quelque tems après Isnard Guarco s'empara aussi d'Ovada sous le même prétexte & avec le consentement du Duc. Il avoit engagé la ville & le château de Vintimille à Charles Lomellino pour trois mille écus d'or qu'il avoit empruntés de lui; l'année d'après il les lui donna en fief pour dix ans. Au fond l'on sent que Visconti se rendoit en quelque façon justice en disposant en mauvais dépositaire, en étranger, de l'état de Gênes comme d'un bien qui n'étoit pas à lui, & qu'il sentoit bien ne devoir pas long-tems lui appartenir. Cependant tant d'aliénations mécontenterent beaucoup les Génois; mais ils n'oserent s'y opposer, ce qui ne fit que rendre le Duc encore plus entreprenant & plus libéral à leurs dépens. Il ne s'en tint pas là. Comme il craignoit toujours que le Roi d'Arragon, ne fournît aux mécontens, de concert avec les Florentins, (ainsi qu'il étoit déjà arrivé en 1425) des secours capables de lui enlever finalement la souveraineté de Gênes, il abandonna pour le moment le parti de ses alliés & de la maison d'Anjou, pour faire un traité de paix & d'aliance avec ce Prince. Voulant le détacher absolument de celle des Florentins, le mettre tout à fait dans ses intérêts, & en même tems avoir le plaisir d'enlever la Corse aux Génois, qu'il haïssoit pour le moins autant qu'ils le détestoient lui-même, le Duc promit à Alphonse à leur insçu & sans les consulter, de lui remettre les deux importantes places de Calvi & Bonifazio, qui étoient comme les deux clefs de la Corse. Quelqu'envie sincere qu'il témoignât de tenir sa promesse au Roi d'Arragon il ne put la remplir, à cause de la vigoureuse résistance que les Génois timides avec lui sur tous les autres points, mais toujours intraitables sur cet article, opposerent à sa volonté au sujet de la livraison de ces deux forteresses. Ils ne voulurent absolument point y entendre. Il fallut que le Duc en eût le démenti, & qu'il remit en gage à Alphonse Porto-Venere & Lerice, jusqu'à ce qu'il pût déterminer les Génois à dégager sa parole. En attendant le Roi d'Arragon mit Garnison dans Porto-Venere & Lerice, & le Duc s'obligea à la payer.

Il aliéne plusieurs places du Domaine de la République.

Il remet Porto-Venere & Lerice au Roi d'Arragon.

Une conduite si singuliere acheva de lui aliéner entiérement les esprits des Génois: ils recevoient impatiemment ses loix. Cependant telle est la force de l'habitude & de l'esclavage, qui abrutit à la longue les hommes les plus généreux, ils n'avoient pas le courage d'oser secouer ses fers. Les Frégoses vinrent encore une fois, dans des circonstances en apparence si favorables, bloquer Gênes avec toutes leurs troupes réunies; ils tenterent à plusieurs reprises d'y entrer soit de force ou par surprise. Leurs tentatives furent vaines: loin d'être secondés, ils furent toujours vigoureusement repoussés par leurs concitoyens, qui par une inconséquence inconcevable, demeurerent constamment fidéles à un Prince qu'ils haïssoient avec tant de raison & prirent de bonne foi les armes contre eux-mêmes. Il est vrai que le Duc entretenoit toujours dans Gênes une garnison nombreuse, tant pour faire tête aux ennemis du dehors, que pour contenir & intimider des sujets remuants, sur l'affection desquels il n'avoit pas beaucoup sujet de compter. Les mécontens étant encore revenus à la charge à la fin de l'année 1427, firent une nouvelle entreprise sur Gênes aussi infructueuse que les précédentes, & furent repoussés avec grande perte. Les troupes milanoises leur tuerent beaucoup de monde, & leur firent quantité de prisonniers, du nombre desquels furent Thomas Fre-

1427. Tentatives infructueuses sur Gênes.

scobaldi, Commissaire des Florentins, & Barthelemi Cocute de Ferrare alliés des Frégoses (a). Ceux-ci rebutés par tant de mauvais succès, renoncerent enfin à leur entreprise & se retirerent à Sarzane pour y attendre de meilleurs tems.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Les Frégoses n'étoient pas les seuls qui fussent mécontens du gouvernement du Duc, ni les seuls qui prissent les armes pour délivrer leur patrie de son joug. L'année suivante Barnabé Adorne l'un de ceux que ce Prince avoit exilés, leva aussi le masque. Avec l'aide des habitans de la vallée de Polcevera qu'il avoit soulevés, il tenta de s'emparer du fort ou château de Gênes au moyen d'une intelligence qu'il s'y étoit ménagée avec un prêtre, qui lui avoit promis de l'y introduire avec son monde. Le complot ayant été découvert, ceux qu'Adorne envoya pour se glisser dans le fort, furent pris & périrent en partie dans les supplices, comme rebelles. Adorne se retira à Voltri, il essaya encore d'exciter un soulevement l'année d'après & s'empara de plusieurs châteaux forts avec le secours de ces mêmes habitans de la vallée de Polcevera. La nouvelle de l'approche de l'Armée milanoise, commandée par le fameux Général Piccinini, le força de s'arrêter au milieu de ses progrès & de sortir des terres de Gênes.

1428.

Soulevement excité sans succès par Barnabé Adorne.

Dans le même tems le Duc qui, se servant des Génois comme d'instrumens aussi vils à ses yeux qu'utiles à ses desseins, les tournoit comme il vouloit, les faisoit combattre pour ou contre les mêmes puissances suivant sa passion ou ses intérêts, les força, à la réquisition de son nouvel allié le Roi d'Arragon, à conclure avec lui un Traité non seulement de paix mais encore d'alliance. Cette paix ne fut & ne pouvoit guere être bien sincere de part ni d'autre. En effet les deux parties contractantes étoient mutuellement irritées l'une contre l'autre à cause des dommages qu'elles s'étoient reriproquement faits; ni la confiance, ni la bonne foi n'eurent part à ce traité. Il fut d'un côté l'ouvrage de la condescendance, ou plutôt de la soumission aveugle de la basse complaisance des Génois pour leur souverain; & du côté d'Alphonse, ce fut le fruit de sa politique; il ne cherchoit, en traitant avec eux, qu'à les amuser, qu'à les détourner de nuire à ses projets dans un tems où il avoit trop d'occupation ailleurs pour pouvoir leur tenir tête. Il y a plus: ce Prince étant alors en guerre avec les Vénitiens, sentit qu'il avoit besoin des Génois & de leur marine dans cette guerre, & ce fut pour les engager à épouser sa querelle contre ses ennemis qu'il rechercha le premier leur alliance avec empressement. Au fond pour peu que l'on se donne la peine de suivre attentivement le fil de toute cette intrigue si artificieusement ourdie, il est aisé de s'appercevoir que tout cela étoit une suite du plan que le Duc de Milan s'étoit fait de ne jamais laisser les Génois oisifs, de les jetter sans cesse dans de nouvelles guerres étrangeres, pour les occuper & les distraire. Il avoit été charmé de trouver l'occasion de les mettre aux prises avec les Vénitiens, leurs anciens & redoutables ennemis; il en espéroit tout pour l'affermissement de sa domination sur cette République, à laquelle il eût bien voulu ôter jusqu'à ce nom.

Les Génois font la paix avec le Roi d'Arragon.

Traité d'alliance des Génois avec Alphonse contre les Vénitiens.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I Liv. II. p. 276—278. Ub. Foglietta Lib. X. p. 559—560 & seq.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Sécheresse extraordinaire à Gênes.

Cette même année est remarquable dans les Annales de Gênes par la sécheresse extraordinaire qu'on y vit dans cette partie de l'Italie, n'y étant pas tombé une goutte d'eau depuis Juin jusqu'en Décembre. On eût dit que les cieux étoient d'airain. Barthelemi Cavra, Archevêque de Milan remplaça le Cardinal de Bologne dans le Gouvernement de Gênes. C'étoit le neuvieme Gouverneur que Visconti donnoit aux Génois depuis qu'ils l'avoient reconnu pour leur souverain.

Changemens fréquens de Gouverneurs Milanois.

1429.

1430.

En réconciliant les Génois avec le Roi d'Arragon, dont il avoit fait lui-même leur plus mortel ennemi par l'efficacité dont leurs secours avoient été à la Reine Jeanne, le Duc de Milan avoit eû encore un autre but. C'étoit de les brouiller avec les Florentins, les seuls de leurs voisins que ce Prince craignît, & qui pussent les aider à recouvrer leur liberté, au moyen de ce qu'il leur avoit attiré aussi les Vénitiens sur les bras. Le rusé Philippe réussit à merveille tant à engager Gênes dans une guerre onereuse avec Vénise & ses alliés, qu'à aliéner d'elle les Florentins, & à lui en faire des ennemis aussi acharnés & aussi dangereux que les premiers. Les Florentins ne cessoient d'inquiéter Lucques République beaucoup plus ancienne, mais beaucoup plus foible alors que la leur, que ces redoutables voisins s'efforçoient sans cesse d'opprimer & de rendre leur sujette. Tels sont souvent les Républicains: ils aiment à être libres chez eux, & veulent être oppresseurs chez les autres. Les Lucquois réduits aux dernieres extrêmités, s'adresserent à Visconti & aux Génois. Le Duc eut d'autant moins de peine à les déterminer, à donner du secours aux Lucquois, qu'ils y étoient portés par leur propre inclination. On a vu que de tems immémorial il y avoit la plus grande liaison d'amitié & de services mutuels entre Gênes & Lucques. Les Citoyens de la premiere de ces deux Républiques, semblables à ces infortunés qui s'attendrissent plus sur le sort d'autres malheureux que sur leur propre destinée, furent touchés de la triste situation de leurs anciens amis & alliés quoiqu'au fond moins déplorable que la leur; ils voulurent les préserver du malheur qui les menaçoit. Ils commencerent par leur prêter quinze mille écus d'or; somme pour laquelle les Lucquois leur engagerent les forts de Pietra-Santa & Motrone; cet emprunt les soulagea beaucoup dans leurs besoins urgens en les mettant à même de lever des troupes & de pourvoir à leur défense. Les Génois leur envoyerent aussi quelques renforts de troupes en différens tems. En 1430 ils contribuerent beaucoup, avec l'Armée milanoise, commandée par Nicolas Piccinini, dans laquelle ils avoient deux mille arbalêtriers, à faire lever le siege de Lucques aux Florentins, qui tenoient cette ville extrêmement reserrée (*a*). C'étoit la seconde fois qu'ils l'assiégeoient inutilement.

Les Génois secourent les Lucquois contre les Florentins.

On pardonne rarement à ceux qui veulent mettre des bornes à notre ambition; à ceux qui nous empêchent d'écraser le plus foible à notre aise, & de commettre impunément une injustice criante. Jamais les Florentins ne purent pardonner aux Génois de les avoir empêchés d'asservir Lucques. Visconti, joyeux du succès de ses soins, & d'avoir réussi à jeter entre les deux peuples les semences d'une inimitié durable & féconde en guerres, crut devoir donner dans cette occasion une preuve de modération politique, & en même tems

Modération politique du Duc.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 544 & suiv.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

une marque flatteuse & peu couteuse pour lui, de l'affection qu'il feignoit porter aux Génois. Tout dans les Tyrans jusqu'à leurs vertus & leurs bonnes actions, doit être suspect de quelque motif d'intérêt. Le Duc ne vouloit point qu'il fût dit qu'il avoit rendu service à la petite République de Lucques, qu'il l'avoit délivrée des entreprises des Florentins, pour l'opprimer après lui-même & lui imposer un joug encore plus onereux; cela auroit été trop odieux, & ne lui auroit peut-être pas même réussi. Peut-être aussi le pouvoit-il; mais ce Prince retenu plutôt par la honte que par la crainte d'abuser de son pouvoir pour faire une action si lâche, savoit qu'il est des circonstances, où la saine politique ne permet pas d'user tout-à-fait de ses droits, de faire & d'oser tout ce qu'on peut; c'est en quoi la politique est quelquefois une vertu, mais une vertu factice, contrainte & purement accidentelle. D'ailleurs le Duc étoit content: il haïssoit les Florentins, il avoit servi sa haine, plutôt que Lucques, en renversant leurs projets; & après tout la souveraineté de Lucques n'avoit pas un attrait assez puissant pour tenter son ambition; c'est sans doute ce qui fit la sûreté des Lucquois. Quoiqu'il en soit des motifs cachés du Duc, il leur rendit la liberté & la pleine faculté de se gouverner par eux-mêmes, tout ce qu'il exigea d'eux pour reconnoissance du service important qu'il leur avoit rendu de concert avec les Génois, & sur-tout pour flatter l'amour propre des derniers, fut qu'à l'avenir ils prendroient tous les ans un citoyen Génois pour leur Podestat, qui présideroit à leurs conseils, & sans le consentement duquel ils ne pourroient faire ni la guerre ni la paix, envoyer ni recevoir des députations.

La même année les Génois récouvrerent sous la conduite de François Spinola, habile capitaine, dont il a déja été & dont il sera encore fait plusieurs fois mention dans le cours de cette Histoire, les places dont les Florentins & les mécontens s'étoient emparés sur la côté orientale quelques années auparavant. Piccinini Général des troupes Milanoises se rendit aussi maître de plusieurs châteaux & forteresses appartenans aux Fiesques, ainsi que de toutes les possessions que les Marquis Malaspina avoient dans la Lunigiane, pour les punir, ainsi que les Fiesques, d'avoir favorisé les mécontens.

1431. Les Génois entrent en guerre avec les Vénitiens & les Florentins.

Les Vénitiens & les Florentins, leurs alliés également animés contre Visconti, avoient uni leurs forces & lui avoient déclaré la guerre. Ce Prince, qui ne demandoit que cela, eut d'abord recours à sa ressource ordinaire, aux Génois qu'il mettoit toujours en avant, pour parer & recevoir les coups qu'on lui portoit: usant, comme bon lui sembloit de leur argent, de leurs troupes & de leurs flottes. A son instigation, ou plutôt par une déférence aveugle pour ses volontés, ses complaisans sujets déclarerent aussitôt la guerre aux Vénitiens & à leurs alliés. Les Génois en trouverent aussi de leur côté. Par l'entremise de François Spinola, Sienne & Lucques s'empresserent de se liguer avec eux & avec le Duc de Milan contre leurs ambitieux & trop puissans voisins, aux entreprises desquels ces petites Républiques étoient tous les jours en bute (a). Trop voisines de Florence, elles furent charmées de trouver une occasion de se soustraire au joug dont elles se voyoient de jour en jour menacées & regarderent les Génois comme leurs protecteurs & leurs libera-

(a) Hist. des Révol. de Gênes; Tom. I. Liv. II. p. 278—280.

SECT. VI *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1497.*

teurs. Jacques d'Apiano Seigneur de Piombino, qui ne craignoit pas moins le voisinage des Florentins, entra aussi dans cette ligue contre eux. Notre dessein n'est pas de nous enfoncer ici dans le détail des événemens de la guerre que le Duc de Milan fit par terre aux Vénitiens, ni des avantages que son Général Piccinini remporta sur eux; détail étranger à cette Histoire: nous nous bornerons uniquement à rapporter ce qui concerne les Génois, relativement à la part qu'ils prirent à cette guerre, où ils n'avoient d'autre intérêt que leur complaisance désordonnée pour le Duc de Milan. De concert avec lui ils armerent une flotte de vingt-six galeres, dont ce Prince donna le commandement à Jean Grimaldi, Général habile & expérimenté, & en qui ses concitoyens avoient plus de confiance, que dans leur flotte mal équipée & mal approvisionnée de toutes façons, à cause du défaut d'argent où ils se trouvoient, ainsi que leur souverain. C'est ce qui les empêcha d'entrer en campagne les premiers. Leurs ennemis résolus de les prévenir, firent un armement beaucoup plus considérable & monté par la fleur de la jeunesse & de la noblesse Vénitienne, avec lequel ils entrerent dans le Pô. La flotte combinée de Gènes & de Visconti, égale quant au nombre des galeres mais bien inférieure en forces à celle des Vénitiens, partit aussitôt de Pavie pour aller les chercher. Les deux flottes se recontrerent & en vinrent aux mains près de Crémone. Après un combat de quelques heures, la victoire demeura entiérement aux Milanois & aux Génois, qui mirent leurs ennemis en fuite & leur prirent vingt galeres, & huit mille hommes, parmi lesquels se trouverent quantité de Nobles des premieres familles de Venise, ainsi que treize Braves, si renommés pour leur valeur, que leurs compatriotes ne les nommoient avec emphase que les treize *Scipions* (*a*). Dans le même tems Barthélemi Fornari fut envoyé avec sept galeres pour faire des courses & des ravages sur les côtes maritimes du territoire des Florentins, & leur causa les plus grands dommages pendant tout le cours de cet été.

Victoire remportée par la flotte combinée de Gênes & du Duc de Milan sur les Vénitiens.

Les Vénitiens, irrités de leur défaite, tournerent leur ressentiment contre les Génois, sur lesquels seuls tomba tout le poids de la guerre par mer, ainsi que le Duc l'avoit prévu & desiré. Ils resolurent de prendre leur revanche & l'eurent en effet peu de tems après. Vingt-deux galeres & une galéasse de Florence, armées à la hâte, furent envoyées sous les ordres de Pierre Loredano Général fameux par quantité d'exploits, pour réparer l'honneur des armes Vénitiennes. Plusieurs des exilés Génois, entr'autres Jacques Adorne & Antoine de Fiesque s'étoient embarqués sur cette flotte. Elle rencontra celle de Gênes, de vingt-deux bâtimens, à environ vingt mille de cette capitale. Celle-ci n'étoit pas à beaucoup près si bien fournie ni si bien pourvue que l'autre: elle n'étoit pas même entiérement équipée, tant les Génois s'étoient pressés de se mettre en mer. Encore tout fiers de la derniere victoire, à laquelle ils avoient eû la plus grande part; emportés par leur ardeur & par celle de François Spinola, homme brave mais trop présomptueux, qui les commandoit, ils ne s'étoient pas donné le tems de faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un combat. Ils l'oserent risquer pourtant, se croyant encore comme sûrs de vaincre. Leur présomption fut punie. Avec quelque

Les Génois sont vaincus à leur tour.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 562.

valeur & quelqu'acharnement qu'ils combattissent, quoique fort inférieurs en nombre, la prise de leur Capitaine par la galéasse Florentine entraina la perte de la bataille & la défaite de leur Flotte. Huit de leurs galeres tomberent au pouvoir de leurs ennemis; deux furent coulées à fond, le reste échappa au même sort par la fuite. Les Vénitiens leur firent à leur tour, dans ce combat, quantité de prisonniers, du nombre desquels furent le Général & les principaux officiers de leur flotte. Ils furent traités honorablement par Loredano, qui usa de sa victoire avec beaucoup de modération. Il remit aussitôt les matelots en liberté sans rançon. Le Sénat de Venise n'en usa pas aussi bien avec Spinola & les principaux prisonniers qui y furent envoyés: irrité contre toute la nation Génoise de ce qu'elle lui avoit déclaré la guerre sans sujet, il les fit emprisonner. Les vaincus ne perdirent point courage: ils se hâterent de rassembler les débris de leur flotte consistante en douze galeres, avec lesquelles ils couvrirent leurs côtes pendant le reste de cette campagne pour les mettre à l'abri de toute insulte de la part des Vénitiens; au moyen de quoi cette défaite n'eut aucunes suites funestes pour eux. On demeura tranquille de part & d'autre, d'autant que les Vénitiens, peu soucieux de recueillir les fruits de leur victoire parurent ne s'occuper que du radoubement de leurs navires, & de la guérison de leurs blessés qui étoient en grand nombre.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1459.

Les Généraux Génois sont emprisonnés à Venise.

D'un autre côté leur vengeance ne demeura pourtant point dans l'inaction: ils susciterent de nouveaux ennemis au Duc & aux Génois par contre-coup, en tant que ses sujets. A l'instigation des Vénitiens, Jean-Jacques Marquis de Montferrat, toujours animé contre Gènes, à qui il pouvoit d'autant moins pardonner de s'être soustraite à sa domination, qu'elle s'étoit depuis soumise à un autre, fournit de puissans secours à Barnabé Adorne qui avoit trouvé un azile auprès de lui. Ce Prince fut charmé de trouver une occasion de se venger de ses anciens sujets & de pouvoir contribuer à fomenter des troubles dans leur patrie. Il mit Barnabé Adorne à la tête de huit cens fantassins & de trois cens chevaux, avec lesquels il entra sur le territoire de Gènes. Il s'avança jusqu'à Sestro avec sa petite armée, grossie de plus en plus par les partisans & par les habitans des lieux où il passoit, qui venoient en foule se joindre à lui. Le Duc envoya aussitôt Piccinini avec des troupes nombreuses pour le combattre. Ce Général l'attaqua, le battit, dissipa entiérement son armée & le fit lui-même prisonnier avec une partie de son monde. Il en fit mourir un grand nombre dans les supplices. Non content de cette vengeance le Général Milanois eut l'inhumanité de faire égorger une quantité considérable des malheureux habitans de ce quartier de la Ligurie, qui se jettoient vainement à ses pieds pour implorer sa clémence & qui tendoient sans défense leurs cols à leurs bourreaux. Lorsque le cruel Piccinini fut enfin rassasié de sang & de victimes, pour mettre le comble à sa barbarie, il fit vendre publiquement à l'encan, sans égard pour le sexe, ni l'âge ni le rang, tous les infortunés qui avoient échappé à cette boucherie & même jusqu'aux ministres des autels, sans que personne osât s'y opposer, ni prendre en main la cause de l'humanité outragée (a). Au reste on ne voit pas que le Duc ait desapprouvé ou arrêté les cruautés de son Général. En Courtisan habile, Piccinini servoit son mai-

Irruption, défaite & prise de Barnabé Adorne.

Cruautés de Piccinini Général Milanois.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 547—548.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

tre au gré de son humeur sanguinaire & auroit cru se rendre coupable envers lui, que d'être sensible à la pitié. Sans doute qu'il pensa n'en avoir pas encore assez fait pour assouvir le ressentiment de Philippe; car il porta encore ses armes & ses fureurs dans le Montferrat, où il mit tout à feu & à sang.

Cependant les Vénitiens n'étoient pas assoupis dans l'ivresse de leurs succès, ainsi qu'on le jugeoit à Gênes; & tandis que leurs ennemis les croyoient tranquilles & sans dessein contre eux, ils faisoient en silence les préparatifs d'une expédition qui si elle avoit réussi, eût été plus funeste pour les Génois que la perte d'une bataille. C'est sur l'Isle de Chio que les Vénitiens avoient jeté les yeux. Ils avoient oui dire que toutes les places & possessions des Génois dans le Levant étoient sans defense & mal gardées. Ils conçurent là-dessus le dessein & l'espérance de s'emparer de cette Isle, si importante pour le commerce, & dont ils convoitoient depuis si long-tems la possession; conquête qui leur parut d'autant plus aisée dans les circonstances, que leurs ennemis ne pensoient à rien moins qu'à voir cette Isle envahie, & que toutes leurs forces étoient occupées alors en Italie: dans cette flatteuse persuasion les Vénitiens équiperent avec autant de célérité que de mystere, quinze bâtimens bien montés & abondamment pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire pour entreprendre un siege, ils eurent bien soin de cacher la destination de cette flotte qui partit sous les ordres d'André Mocenigo. Quoique la saison, déja fort avancée, (on étoit au milieu de Novembre) ne fut pas favorable pour la navigation, la flotte Vénitienne fit cette longue traversée en très-peu de tems, & aborda dans l'Isle, avant qu'on pût y être prévenu du danger dont elle étoit ménacée, & avant même que les Génois fussent instruits de son départ & encore moins des desseins de leurs ennemis. Leur arrivée à Chio jeta l'alarme & la consternation dans l'Isle, & sur-tout dans la Capitale. On ne s'y attendoit à rien moins qu'à y être attaqué; cette ville qui étoit la principale forteresse de l'Isle étoit très-mal approvisionnée, & peu en état de faire une longue résistance. Les Vénitiens s'en feroient facilement rendus maîtres, si la valeur de ses habitans, & du peu de Génois qui s'y trouvoient n'eût fait des prodiges presqu'incroyables. Ce siége est mémorable par les belles actions qui y furent faites de part & d'autre sur tout par les assiégés, qui combattoient pour leurs foyers & leur liberté; motif sacré qui rend presque toujours victorieux ceux qu'il anime. Après quantité d'efforts & d'assauts réitérés de la part des assiégeans, la resistance vigoureuse & opiniâtre des défenseurs de Chio, & du brave Raphaël Montalte qui les commandoit, découragea enfin les Vénitiens, & les obligea de lever le siege. Le petit secours inespéré que les assiégés reçurent de Pera, autre colonie Génoise, voisine de Constantinople, n'y contribua pas peu. Damien Grillo, qui commandoit ce secours, composé de deux galeres & de soixante & dix hommes d'élite eut le courage de passer au travers de la flotte ennemie, & de se jeter dans la place avec sa petite troupe. Il ne manque à cet exploit que le nom de Sparte ou d'Athénes, & le vernis respectable de l'antiquité, pour exciter l'admiration, & pour être élevé jusqu'aux nues. Combien d'autres faits modernes semblables sont ignorés ou peu exaltés! Que les Génois n'étoient-ils des Grecs ou des Romains? Les Vénitiens furent épouvantés de tant de résolution de la part de leurs ennemis, & forcés de

Entreprise des Vénitiens sur l'Isle de Chio.

Siege de Chio: courageuse résistance des habitans.

Levée du siege de Chio.

de renoncer à leur entreprise, ils ne purent s'empêcher en même tems d'admirer la bravoure & l'intrépidité des défenseurs de Chio. C'est leur plus bel éloge. Dès que l'on sçut à Gênes le danger où cet Isle se trouvoit exposée, on se hâta d'y envoyer cinq bâtimens armés & approvisionnés de tout ce qui étoit nécessaire pour sa défense, & montés par quinze cens hommes de troupes d'élite; mais ce secours fut totalement inutile, & quand il arriva, les Vénitiens étoient déjà partis, & Chio délivrée par la seule valeur de ses habitans (*a*).

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1121 jusqu'en 1479.

1432.

Expédition infructueuse des Genois contre les Vénitiens.

Les Génois n'en furent pas moins animés contre leurs ennemis, & pas moins resolus de se venger des alarmes qu'ils leur avoient données. Pressés d'ailleurs par les continuelles sollicitations du Duc, ils équiperent une nouvelle flotte de vingt-quatre bâtimens. Pierre Spinola, qui la commandoit, entra aussitôt dans la mer Adriatique où il causa beaucoup de dommages aux Vénitiens, leur fit quantité de prises, ravagea leurs côtes, & fit une descente à Corfou dont il tenta vainement de s'emparer. Delà il fit voile pour le Levant, tant pour y couvrir les possessions des Génois, que pour donner la chasse aux bâtimens ennemis dans l'Archipel: Il en prit encore quelques-uns. Voilà quels furent tous les exploits de cette couteuse expédition.

Pareille expédition des Vénitiens & des Florentins.

Pendant que la flotte Génoise parcouroit ainsi sans fruit l'Archipel & les autres mers du Levant, & cherchoit inutilement la flotte des Vénitiens, ceux-ci qui ne s'étoient pas éloignés de leurs côtes, crurent le moment favorable pour agir contre Gênes, dépourvûe de bâtimens & d'une partie de ses défenseurs. En conséquence ils unirent leurs forces avec celles des Florentins & firent directement voile vers Gênes avec trente cinq galeres & Galéasses. Baptiste Frégose les suivoit de près par terre le long des côtes, à la tête d'une troupe nombreuse de ses partisans. Les troupes de terre & la flotte étant arrivées ensemble à Sestri investirent cette petite Isle par terre & par mer. La nouvelle en étant venue à Gênes, on y envoya promptement trois batimens de transport, portant quinze cens hommes sous les ordres de Nicolas Negronï, qui vint à bout de jeter du secours dans l'Isle malgré tous les efforts des confédérés. Forcés de renoncer au siege de Sestri, ils se hâterent de s'éloigner sur un faux avis qu'ils reçurent de l'approche d'un parti considérable de troupes Génoises; mais ils revinrent bientôt avec leur flotte & prirent leur revanche de tous les ravages que les Génois avoient faits sur eux, en dévastant à leur tour toute cette côte, où ils déchargerent leurs fureurs sur-tout ce qui se rencontra sous leurs mains, n'épargnant ni villages, ni maisons de campagne, ni même jusqu'aux vignes & aux arbres fruitiers qu'ils arracherent ou détruisirent par le fer & le feu. Leur flotte entra ensuite dans le Golfe de Rapallo & prit la route de Gênes, où elle entra sans obstacle jusques dans le port, n'y ayant aucun bâtiment pour lui en défendre l'entrée. Les ennemis y resterent pendant deux heures uniquement pour braver les Génois; au bout de ce tems ils se retirerent, n'osant rien entreprendre de plus, & ils reprirent la route de Venise. Ainsi leur expédition ne fut gueres plus brillante, ni plus avantageuse pour eux, que celle des Génois ne l'avoit été (*b*).

(*a*) Anecd. Gén. & Corses ann. 1431. p. 126. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 548—553.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 280.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

1433. Paix entre les Génois & les Vénitiens.

Ils se rendent mutuellement leurs prisonniers.

Ce fut la derniere campagne de cette guerre, dont aucune des deux parties bellégerantes ne retira de fruits. La paix fut conclue l'année suivante entre le Duc de Milan & les Génois d'une part, les Vénitiens & les Florentins de l'autre, par l'entremise de Nicolas Marquis d'Est, & de Louis Marquis de Saluces, choisis par eux pour médiateurs & pour arbitres de leurs différends. Rélativement aux Génois & aux Vénitiens, ce traité portoit que les deux peuples se rendroient réciproquement les prisonniers qu'ils s'étoient faits; au moyen de quoi François Spinola, commandant de la flotte Génoise, lors de sa défaite, revint à Gênes, où il fut reçu avec des grands transports de joie & quantité de marques de distinction, pour le consoler du malheur qui lui étoit arrivé, & qu'on ne lui imputa point. Il y a bien des Républiques où l'on n'en use pas aussi humainement avec les généraux vaincus & malheureux; on observera ici à ce sujet, ce qui paroîtra peut-être un paradoxe, qu'à bien des égards un Général a souvent tout aussi peu de part à la perte qu'au gain d'une bataille, à une défaite qu'à une victoire de ses troupes, qui sont tout ou rien pour lui; mais tels sont les hommes injustes & outrés dans leurs jugemens; ils lui attribuent tout l'honneur ou toute la honte d'une chose, à laquelle il n'a la plupart du tems qu'une trés foible part. Tout dépend des circonstances, d'un certain hazard heureux ou malheureux, & sur-tout de ceux qui exécutent. Au reste Spinola étoit un homme très-estimable & généralement estimé par sa bravoure, sa capacité & ses autres grandes qualités tant militaires, que civiles, ce qui est encore plus: il paroitra encore plusieurs fois avantageusement dans la suite de cette histoire. Il étoit si chéri de ces concitoyens, que deux galéasses Vénitiennes ayant été poussées à terre la même année par les vents contraires sur les côtes de Caffa (colonie Génoise dans le détroit du Bosphore) les habitans de cette ville s'en emparerent, & firent prisonniers tous les Vénitiens qui s'y trouverent, pour les échanger contre François Spinola, dont ils ignoroient encore la délivrance. Cet acte d'hostilité n'altera pourtant point la bonne intelligence entre les deux peuples, par le soin que les Génois eurent de donner d'abord toute la satisfaction possible aux Vénitiens.

Affection des Génois pour François Spinola.

Les Génois rentrent en guerre avec le Roi d'Arragon.

La paix rendoit les Génois à eux-mêmes & le Duc à ses inquietudes. A peine commençoient ils à respirer, que ce Prince qui n'avoit pas envie de les laisser long-tems jouir de ce repos s'empressà de leur susciter de nouvelles occupations au dehors, & de les replonger dans une autre guerre. Toujours remuant, inquiet, ambitieux; changeant continuellement d'alliés ou de parti au gré de son caprice ou de ses intérêts, ses seuls vrais amis, Philippe s'étoit de nouveau brouillé avec le Roi d'Arragon; les Génois obligés de suivre les volontés de leur souverain, & de rompre ou s'allier tour à tour avec la même puissance, ainsi qu'il lui plaisoit redevinrent aussi les ennemis d'Alphonse. Au reste le Duc eut d'autant moins de peine à les porter à rompre avec ce Prince, qu'ils n'eurent pas besoin de faire violence à leur inclination, vu qu'ils le haissoient naturellement.

1434. Soulevement en Corse d'abord appaisé.

Nous ne parlerons point ici d'un nouveau soulevement excité en 1434. en Corse par le même Vincentello d'Istria, soulevement qui fut bientôt appaisé par la défaite, la prise, & le supplice de ce dangereux rebelle. Nous n'entrerons aussi dans aucun détail sur une expédition que les Génois firent la mê-

me année contre les habitans de Cembale, ou Cembalu, (ville & colonie Génoise dans la Chersonnèse Taurique) qui s'étoient révoltés contre eux l'année d'auparavant. Nous nous bornerons simplement à observer ici, que comme la conservation de cette place importoit beaucoup à la République, à cause de sa situation avantageuse pour le commerce de ses sujets, elle fit un armement considérable pour la recouvrer. Il étoit composé de vingt bâtimens divers, portant six mille hommes de débarquement. Charles Lomellini, qui les commandoit, étant arrivé devant Cembalu avec cette flotte, forma le siege de cette ville, l'emporta d'assaut, réduisit ses habitans rebelles & la remit sous la domination de la République (*) (*a*).

Sect. VI. *Histoire de* Gênes *depuis* 1421 *jusqu'en* 1479.

Expédition des Génois dans la Chersonnése Taurique.

Venons a une guerre plus importante, où ses citoyens se trouverent mêlés malgré eux par la politique de leur souverain. La mort précipitée de la Reine Jeanne celle de Louis d'Anjou que cette Princesse avoit adopté & fait venir de France pour lui succeder au Royaume de Naples, & l'éloignement de René d'Anjou, frere de Louis, designé pour son héritier à cette couronne & retenu depuis plus de trois ans dans les fers de Philippe Duc de Bourgogne, reveillerent l'ambition du Roi d'Arragon (c'etoit toujours Alphonse V.) & lui inspirerent le dessein de profiter de la circonstance pour faire une nouvelle tentative sur le royaume, depuis long-tems l'objet de son ardente convoitise. Il fut bientôt en combustion. Il étoit divisé en deux partis, dont le plus fort tenoit pour la maison d'Anjou & ne vouloit point reconnoitre d'autre Roi que René, suivant les dispositions de la feue Reine, & dont l'autre qui haïssoit la domination de cette orgueilleuse maison, se déclara ouvertement pour le Roi d'Arragon. De ce nombre étoient le Duc de Suessa, les Comtes de Fondi & de Lorette, le Prince de Tarente & plusieurs autres des principaux seigneurs Napolitains. Il y avoit bien encore un troisieme parti, mais qui n'étoit soutenu de personne, c'étoit celui du S. Siege, qui se prétendant seigneur suzerain de ce royaume, en vertu de la donnation qu'il en avoit faite à Charles d'Anjou, le reclamoit comme un fief de l'Eglise & vouloit avoir seul le droit d'en disputer & de lui donner un Roi. C'étoit vainement: car on ne faisoit aucune attention aux prétendus droits de la Cour de Rome; & les Napolitains lui déclarerent, avec tout le respect qu'ils lui portoient qu'elle ne devoit en aucune façon s'ingerer dans cette querelle, vû qu'ils n'étoient nullement in-

1435.

Nouvelle entreprise du Roi d'Arragon sur le Royaume de Naples.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 556—558.

(*) Quoique dégradés dans l'ordre moral, privés de toute liberté, affoiblis de toutes façons dans le cœur de leur état, & réduits à la triste condition de sujets; jamais pourtant les Génois, suivant la remarque de leur Historien Ubert. Foglietta ne se virent plus florissans [illegible] qu'à cette époque; jamais ils n'eurent plus de possessions & ne firent un commerce plus considérable dans les contrées les plus reculées. Outre l'Isle de Chio (sans parler de celle de Corse), Famagouste en Chypre, Pera dans le détroit du Bosphore, Amastris dans le Pont, Cembalu Soldaia, Caffa dans la Chersonnése Taurique, & plusieurs autres places qu'ils possédoient alors près du Tanaïs & des Palus-[illegible], ils avoient des établissemens de commerce à Sinope, Trébizonde, Sébaste & [illegible] autres villes & principautés de l'orient où ils avoient des traités d'alliance & de commerce avec leurs Seigneurs & se gouvernoient suivant leurs propres loix, & par leurs Consuls. *Ub. Foglietta: Gen. Hist. Lib. X. p. 567.*

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

tentionnés de recevoir encore une fois un Roi de sa main, mais bien de s'en rapporter uniquement là-dessus au testament & au choix de la feue Reine Jeanne. Telle fut la réponse que le Légat du Pape Eugene IV. reçut des Partisans de la maison d'Anjou; quant à ceux d'Alphonse, ils ne se montrerent pas plus disposés à reconnoître la prétendue Suzeraineté du S. Siege, & la compétance de son tribunal pour la décision de la querelle au sujet de la succession au Royaume de Naples (*a*).

Départ d'Alphonse pour cette expédition.

Dans le tems que les Créatures de René d'Anjou lui envoyoient députés sur députés pour le presser de venir, le plutôt possible, prendre possession d'une couronne qui lui étoit dévolue par droit de succession, le Duc de Suessa s'empara de Capoue au nom du Roi d'Arragon, par le moyen de ses intelligences dans cette ville, & envoya à ce Prince, de concert avec les autres seigneurs de son parti, des nouvelles de ce qui se passoit, pour l'engager à venir promptement se mettre à la tête de ses partisans & soutenir ses prétentions par sa présence & par ses forces. Alphonse étoit alors à Messine en Sicile; il ne fut pas lent à se décider. Pour ne point perdre de tems & répondre à l'ardeur impatiente de ses amis, il se hâta de s'embarquer pour aller les joindre, ne prenant avec lui que sept galeres qu'il avoit toutes équipées dans le port de Messine. Il laissa en partant son frere D. Pedre, en Sicile, pour lui faire passer au plutôt les secours d'hommes & de vivres, & toutes les munitions de guerre dont il avoit besoin pour une si grande expédition. Alphonse débarqua à Sinuesse, où il eut avec les seigneurs de son parti une conférence dont le résultat fut, que le Roi maître déja d'une partie du Royaume, puisqu'il possédoit la principauté de Tarente & la ville de Capoue devoit ouvrir la campagne par le siege de Gaëtte, place importante par sa situation, sa force & sa proximité de la mer.

Les Génois mettent Garnison dans Gaëtte.

Dans tout cela on ne voit encore rien qui pût intéresser les Génois, ou les engager à prendre part dans une querelle, où ils n'avoient absolument rien à faire; il doit paroitre extrêmement singulier qu'ils entrassent dans cette guerre; dont par l'évenement tout le poids tomba sur eux; jusqu'ici leur conduite est une espece d'énigme. Venons maintenant à son explication & voyons par quelle fatalité ou par quelle imprudence de leur part, ils furent forcés d'en venir encore une fois aux mains avec le Roi d'Arragon. Les Gaëtans qui s'étoient bien attendus à être attaqués des premiers, avoient pris d'avance leurs mesures. Désirant demeurer neutres jusqu'à la décision de la querelle entre les deux prétendans à la couronne, ou plutôt voulant conserver la possession de leur ville à la maison d'Anjou, à laquelle ils étoient absolument dévoués, ces habitans s'adresserent aux Génois & au Duc de Milan pour leur proposer de mettre garnison dans leur ville, & de leur envoyer en même tems un bon Officier pour y commander, & pour présider à sa défense en cas de siege. Jamais proposition ne fut plus agréable aux Génois, qui furent charmés de trouver les Gaëtans dans de pareilles intentions. L'espoir de pouvoir nuire au Roi d'Arragon en l'empêchant de se rendre maître d'une forteresse aussi avantageusement située que Gaëtte, qui pouvoit lui donner les plus grandes facilités pour l'entiere conquête du Royaume, fit qu'ils ne balancerent pas à ac-

(*a*) Hist. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 558 & suiv.

cepter les offres des habitans de cette ville. D'ailleurs ils y avoient des magasins & des entrepots considérables de marchandises, à la conservation desquels il leur importoit de pourvoir. Ainsi peut-être que l'esprit d'intérêt si naturel à une nation commerçante, eut plus part que tout autre motif, à la démarche qu'ils firent dans cette occasion. Ils envoyerent aussitôt François Spinola à Gaëtte avec trois cens hommes d'élite, & deux bâtimens armés en guerre pour protéger les côtes de cette ville. Le Duc nomma Otholino Zoppo, l'un de ses conseillers pour accompagner Spinola & pourvoir de concert avec lui à la défense de Gaëtte. Dans le même tems ses habitans reçurent aussi de Naples un secours considérable, qui leur fut envoyé par les partisans de René d'Anjou.

Sect VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479

Alphonse ne tarda pas à former le siege de cette place. Il se rendit d'abord maître de la tour, bâtie sur le sommet d'une montagne, par la trahison de celui qui commandoit dans ce poste. Animé par ce succès, il redoubla d'ardeur & d'efforts devant la ville & la pressa encore plus vivement par terre & par mer. Ce siege fut long & remarquable, tant à cause de la vigoureuse résistance de la Garnison & des Génois, que par l'extrême nécessité où la disette de vivres réduisit les assiégés. En effet le Roi désespérant, après quantité d'assauts aussi souvent réitérés qu'inutiles, de s'emparer de cette ville de force, quoiqu'il reçut tous les jours de nouveaux renforts de troupes, prit le parti de changer le siege en blocus, & de faire fermer si bien tous les passages, qu'il ne put entrer aucuns convois ni secours de vivres dans la place. Les horreurs de la famine commençant à s'y faire sentir, François Spinola fut obligé malgré lui d'en venir à une triste ressource trop ordinaire en pareilles, qui fut d'en faire sortir tous ceux qu'en terme de guerre on appelle *bouches inutiles.* Cette foule d'infortunés, de pauvres gens, de femmes, d'enfans & de vieillards, (car ce n'est que sur la partie la plus foible de l'humanité que tombe ordinairement le poids de tous les fléaux) vint en tremblant & fondant en larmes se jeter dans le camp d'Alphonse, & implorer sa pitié. Entre toutes les vertus qui distinguoient ce Prince & en faisoient un des plus grands Rois de son siecle, on voyoit sur-tout briller sa magnanimité & sa bienfaisance (*). Il avoit le rare talent de se faire aimer & de gagner plus de cœurs par ses manieres nobles, engageantes & généreuses qu'il ne soumettoit des sujets par ses armes; d'ailleurs les hommes sujets à traiter d'héroïques les actions les plus simples & les plus naturelles tiennent volontiers compte com-

Siege de cette ville par le Roi d'Arragon.

Magnanimité d'Alphonse.

(*) Quand il arriva avec sa flotte dans le Royaume de Naples lors de cette seconde expédition, il fit annoncer son arrivée aux seigneurs de son parti, & leur fit dire qu'il les attendoit à Sinuesse pour conferer avec eux, il les reçut le plus gracieusement du monde; & après qu'on eût fait de part & d'autre les complimens usités en pareil cas, entr'autres discours flatteurs qu'il leur tint, il leur dit que, *comme la plupart d'eux n'étoient pas faits à l'air de la mer, il avoit voulu leur éviter les incommodités de la traverse & leur épargner la peine de faire le chemin en venant lui-même les trouver* Ces seigneurs furent si touchés de tant de bonté & de prévenance de la part de ce Prince, qu'ils tomberent à ses genoux, protestant qu'ils sacrifieroient leurs biens & leur vie pour son service. En vérité les Princes sont bien coupables quand ils se font haïr, il leur est si aisé de se faire aimer & d'obtenir à bon marché le titre de Débonnaire, de pere du peuple. *Ubert. Foglietta Lib. X. p. 570.*

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

me d'un bien à ceux qui peuvent tout faire impunément, de tout le mal qu'ils ne font pas. Alphonse reçut humainement ces malheureux habitans, pourvut abondamment à leurs besoins & leur permit de se retirer où ils voudroient.

Extrême disette à Gaëtte.

Sur le bruit de l'extrême disette où Gaëtte se trouvoit réduite, on résolut à Gènes d'y envoyer un secours considérable, & l'on fit de grands préparatifs pour cet effet. Cependant le blocus continuoit toujours, & avec quelque économie que Spinola ménageât le peu de vivres qui lui restoient, la famine augmentoit tous les jours de plus en plus. Bientôt la garnison fut reduite à vivre de chair de cheval, d'herbes, de racines & des plus vils alimens. Les habitans désespérés conjuroient les chefs à mains jointes de céder à la nécessité & de rendre la ville au Roi d'Arragon. Ces chefs se montroient toujours inébranlables dans la ferme résolution de s'enterrer sous les murs de Gaëtte plutôt que de se rendre; sur-tout les Officiers Génois, qui flattoient & encourageoient ces malheureux habitans par l'espoir du secours qu'ils devoient incessamment recevoir de Gènes, où l'on travailloit disoient-ils à force à cet armement. Néanmoins ces habitans, qui croyoient qu'on ne cherchoit qu'à les amuser, prirent à l'insçu de Spinola qui étoit retenu au lit par une blessure le parti de demander au Roi une treve de trente jours, au bout desquels ils promirent de se rendre à lui, s'ils n'étoient pas secourus dans cet intervalle par les Génois ou par le Duc de Milan. Ce fut sur-tout à l'instigation d'Antoine de Palerme, fameux poëte de ce tems-là (*) homme éloquent & habile négociateur, fort estimé d'Alphonse, qui le leur avoit envoyé pour les engager à lui ouvrir leurs portes, qu'ils se porterent à cette démarche très-infructueuse.

Alphonse refuse une Treve à ses habitans.

Car ce Prince qui savoit qu'on armoit en diligence à Gènes, ne voulut absolument point entendre parler d'une convention pareille à celle que les Gaëtans lui proposoient. Il s'obstina à exiger d'eux qu'ils se rendissent sans aucun délai, & pour les y contraindre il résolut de resserrer la ville encore plus étroitement, attendant tout de la disette extrême qui y régnoit & des ménées secrettes d'Antoine de Palerme, ainsi que de la mesintelligence que ses intrigues commençoient à faire naître entre quelques uns des chefs de la garnison. Soit qu'Othelino Zoppo, que le Duc de Milan avoit donné pour adjoint à Spinola, fût jaloux du mérite de son collégue & de la considération que les Gaëtans avoient pour lui, soit qu'il fût secrettement gagné par le Roi d'Arragon, il applaudit au dessein que les Gaëtans avoient formé de se rendre & il se transporta même à l'insçu de son collegue toujours malade de sa blessure, jusqu'au camp d'Alphonse pour traiter avec lui de la capitulation de la place. D'abord que la blessure de Spinola à peine guérie lui permit de sortir, ayant appris ce qui se passoit, il entra en fureur & fit rompre la négociation commencée: la mésintelligence de ces deux chefs ne fit pourtant aucun tort [illegible], parceque les habitans de Gaëtte avoient beaucoup plus d'estime [illegible] déférence pour Spinola que pour Othelino Zoppo. Le premier se servit de son ascendant sur eux pour les détourner de se rendre, & pour ra-

François Spinola ranime le courage des Gaëtans.

(*) On sait qu'Alphonse V. le plus éclairé & plus magnifique Prince de son tems, aimoit beaucoup les savans, les encourageoit, les prévenoit par ses libéralités & en attiroit [illegible] foule considérable à sa cour, qui étoit comme l'asile & le refuge de tout ce qu'il y avoit dans ce siecle d'hommes habiles & érudits dans tous les genres.

nimer leur courage ou pour mieux dire leur patience, dans la vûe du secours considérable qu'on attendoit de Gènes.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Toutefois ce secours n'étoit pas encore prêt d'arriver; l'armement n'étoit seulement pas encore achevé. Quoique Gaëtte fût une place dont la conservation importât beaucoup aux Génois, à cause des magasins considérables & des troupes qu'ils y avoient, on fut cependant long-tems indécis si l'on équiperoit une flotte pour secourir cette ville. Il y eut de grands debats à cette occasion dans le conseil, & les avis y furent très-partagés. On craignoit les dépenses & l'embarras d'une expedition ruineuse pour la République, dans un tems où ses coffres étoient vuides, & ou elle étoit accablée de dettes. En outre la Jeunesse de la ville & de la campagne, découragée par la derniere défaite de la flotte Génoise par les Vénitiens, & rebutée d'ailleurs du service naval, parcequ'elle n'avoit pas encore reçu sa paye pour la derniere campagne, ne vouloit point absolument entendre parler de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Personne ne vouloit s'enrôler. A la fin l'avis des gens courageux l'emporta; leurs discours, leurs prieres, ainsi que les nouvelles que l'on recevoit tous les jours de la triste situation des Gaëtans qui empiroit de plus en plus sur-tout depuis l'arrivée d'une flotte considérable que l'Infant D. Pedre avoit amené au Roi d'Arragon son frere; le zéle & les exhortations véhémentes de Blaise Asseretto, l'un des Secretaires de la République, & en même tems très-grand homme de mer, qui avoit été nommé pour commander le secoours destiné aux Gaëtans; enfin la voix de l'honneur, toujours puissante sur les Génois, qui leur disoit qu'ils s'étoient mis avec confiance eux & leur ville sous la protection de Gènes; toutes ces raisons déciderent ses citoyens à secourir Gaëtte le plus promptement possible. Mais comme avec toute la diligence qu'on pourroit faire, il n'etoit pas possible que le secours fut prêt aussitôt qu'on l'auroit voulu; comme il étoit fort à craindre que, las d'attendre envain ce secours tant promis depuis si long-tems, ses infortunés habitans ne se livrassent au désespoir & n'ouvrissent leurs portes aux Arragonois, on crut devoir les informer de ce qu'on projettoit en leur faveur, pour ranimer leur constance & leur courage. La ville étant bloquée exactement de tous côtés par les troupes & les vaisseaux d'Alphonse, il étoit comme impossible d'y faire entrer aucun avis, & il falloit absolument passer au travers du camp ou de la flotte des assiégeans. C'est le parti que prit Bénoit Pallavicini, citoyen zélé, qui se chargea de cette commission difficile & s'en acquitta à la satisfaction des Génois & des assiégés, par la ruse qu'il employa pour s'introduire dans la ville du consentement même du Roi d'Arragon. Ayant été trouver avec confiance ce Prince sur sa flotte, il eut l'adresse de lui faire accroire qu'il étoit envoyé par sa République pour persuader aux Gaëtans de se rendre à lui & de ne pas exposer leur ville à une ruine certaine. Les Génois passent pour le peuple le plus fin & le plus rusé de l'Italie, c'est ce dont le présent trait peut servir de preuve. Alphonse donna d'abord dans le piége. Ayant appris le sujet de la mission de Pallavicini, il le reçut à bras ouverts, charmé de voir que ses ennemis mêmes lui facilitassent le moyen de s'emparer de Gaëtte sans combat. On croit toujours aveuglément ce qu'on desire. Alphonse s'empressa d'introduire le Genois dans la ville, celui-ci y étant entré sous le prétexte qu'on vient de dire, instruisit la garnison & les habitans du secours qu'on leur préparoit à

On résout à Gènes de secourir Gaëtte.

Ruse de Benoit Pallavicini pour tromper Alphonse & s'introduire dans Gaëte.

à Gênes, & fit tout ce qu'il put pour les engager à s'armer de patience, & à défendre leur ville jusqu'à la derniere extrémité en quoi il réussit pleinement; ses discours produisirent l'effet désiré, & ranimerent absolument le courage & l'espoir des Gaëtans : de retour dans le Camp d'Alphonse Pallavicini voulut soutenir son role jusqu'au bout, & achever de duper ce Prince crédule. Affectant toujours la plus grande sincerité à son égard, il ne manqua pas de l'informer des dispositions, où il avoit, disoit-il, trouvé les obstinés habitans de Gaëtte, & où il se garda bien de dire qu'il les avoit confirmés par ses exhortations & par les nouvelles qu'il leur avoit portées; qu'ils étoient décidés à s'enterrer sous les ruines de la place, & qu'il les abandonnoit malgré lui à leur mauvais sort. Etant ainsi venu à bout de tromper doublement le Roi, tant sur l'objet de sa commission que par son apparente sincérité & par ses fausses confidences il le laissa encore fort content de lui en partant & revint heureusement à Gênes avec un sauf-conduit & une escorte qu'Alphonse crut devoir lui donner pour sa sûreté en reconnoissance des soins & du zéle prétendu de l'officieux Pallavicini (*a*).

Alphonse donne inutilement plusieurs assauts à la Ville.

Ce Prince apprit bientôt qu'on l'avoit joué & qu'on faisoit à Gênes de grands préparatifs contre lui. Comme il ne vouloit pas attendre l'arrivée de la flotte Génoise & que toutes les forces de cette République tombassent sur lui, il résolut de presser la ville encore plus vivement que jamais & de faire un dernier effort pour s'en rendre maître avant l'arrivée du secours qu'on lui préparoit. Dans ce dessein tandis que son frere attaquoit la place du côté de la mer, Alphonse lui donna trois assauts réitérés par terre; toutes tentatives inutiles.

La flotte Génoise se met en mer.

La flotte Génoise composée de quinze bâtimens divers sans compter ceux de transport & portant deux mille cinq cens hommes tant soldats que mariniers, fut enfin équipée à la fin de Juillet 1435. Elle étoit commandée par le brave Blaise Asseretto. Le même jour qu'elle mit à la voile, il s'éleva un orage affreux; la foudre tomba sur le dôme de l'Eglise de St. Ambroise & en détacha un quartier de marbre d'une épaisseur extraordinaire. Les superstitieux ne manquerent pas, suivant leur coutume, d'interpréter de différentes façons cet événement fort naturel & de le regarder comme un présage bon ou mauvais, suivant leurs idées. L'élection d'Asseretto n'avoit pas été unanime. Il n'avoit pas le foible avantage d'être noble; c'en étoit assez pour que quantité de citoyens distingués vissent avec des yeux d'envie & de cette basse jalousie qu'on voit si souvent entre les chefs dans les Monarchies, & quelquefois aussi dans les Républiques, le commandement de la flotte entre les mains d'un Plébéïen qui n'avoit de recommandation pour lui que sa vertu. C'étoit un ancien usage à Gênes, que, quand le Général de la flotte s'embarquoit pour une expédition, les magistrats vinssent en corps, pour lui faire honneur, assister à son embarquement & lui souhaiter un heureux succès dans ses entreprises. Comme on étoit bien aise de donner une petite mortification à Asseretto, les Magistrats, charmés de trouver un prétexte pour se satisfaire & pour faire sentir au Général le profond dédain qu'on avoit pour un homme de sa naissan-

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 574. Anecd. Gén. & Corses ann. 1435. p. 128.

naissance, prirent occasion de l'orage survenu au moment de son embarquement, pour se dispenser de l'honorer de leur présence suivant la coutume. Ils lui firent dire qu'ils le prioient de les excuser, à cause de l'orage, s'ils ne se rendoient pas auprès de lui, ou de remettre son départ à un autre jour. Asseretto s'apperçut bien qu'on vouloit le mortifier; mais en homme sensé il se mit au dessus de ces miseres & voulut faire sentir à son tour à ses envieux combien il méprisoit leur petite malignité: „ Allez, dit ce généreux citoyen à celui „ qu'on lui avoit envoyé, & dites aux Magistrats que je suis monté sur la flot„ te au moment même que la foudre est tombée sur le dôme de l'église de „ St. Ambroise; & que je n'ai jamais été avide de toutes ces distinctions fri„ voles, & de ces honneurs prématurés; qu'on me les réserve seulement „ pour le jour où ma patrie me verra rentrer vainqueur dans ce port". A ces mots il ordonna qu'on levât l'ancre, & il se mit en mer avec sa flotte (*a*).

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Magnanimité de Blaise Asseretto qui la commandoit.

Le Roi d'Arragon ayant appris son départ laissa cinq galéasses devant Gaëtte, & alla à la rencontre des Génois avec le reste de sa flotte, sur laquelle il ne prit avec lui que six mille hommes d'élite, jugeant qu'il ne lui en falloit pas d'avantage pour vaincre ses ennemis qui n'en avoient pas la moitié tant. Il avoit avec lui ses freres, Jean Roi de Navarre, Henri grand maître de l'ordre de Calatrava & l'Infant D. Pedre; en outre le Prince de Tarente, le Duc de Guessa, le Comte de Fondi, & plus de cent tant grands ou Nobles tirés de la premiere classe, que seigneurs des plus distingués du Royaume de Naples. Il attendit les Génois près de l'Isle dite Ponzia a environ mille pas du rivage. Il avoit avec lui quatorze gros navires; le plus considérable de tous, celui qu'il montoit, s'appelloit *[illegible]*; ensuite venoit celui nommé *Vigarena*, monté par le Roi de Navarre; *[illegible]* par le Grand-Maître de Calatrava: *Incantona* par D. Pedre: *[illegible]* par le Lieutenant du Roi; trois autres se nommoient *[illegible]*, *[illegible]*, *[illegible]*; on ignore les noms des autres, & l'on n'a rapporté ici ceux des précédens, que pour faire voir que l'usage de donner des noms aux vaisseaux ou navires; est de haute antiquité & antérieur même de beaucoup au siecle d'Alphonse.

Alphonse va au devant des Genois avec sa flotte.

La flotte Génoise étant arrivée en présence de la sienne, Asseretto voulut tenter la voie de la Négociation, avant que d'en venir aux mains avec ce Prince, il lui envoya donc un héraut d'armes pour lui notifier, qu'il étoit envoyé par sa République pour introduire un secours d'hommes & de vivres dans Gaëtte, ville qu'elle avoit prise sous sa protection, & qu'il étoit de son honneur de ne pas abandonner dans les circonstances critiques où elle se trouvoit, & que par conséquent, si le Roi vouloit lui laisser remplir sans obstacle l'objet de sa mission, il ravitailleroit Gaëtte & s'en retourneroit tranquillement à Gênes sans en venir à aucunes hostilités. Quoiqu'en apparence assez raisonnable, cette proposition étoit au fond assez offensante pour le Roi d'Arragon & sembloit avoir pour but de le braver. Elle occasionna beaucoup de débats dans le conseil de ce Prince, où les avis furent très-partagés sur le parti qu'il convenoit de prendre avec les Génois. Après avoir balancé plus de deux jours sur la réponse qu'il devoit faire à leur Général, Alphonse se décida enfin

Négociations [illegible] devant & d'autre.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 575 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 559—560.

Sect. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

à lui refuser absolument sa demande & lui renvoya son héraut d'armes. Il le fit accompagner par François Pandoni l'un de ses Officiers pour tenter à son tour s'il n'y auroit pas moyen de détourner les Génois de leur entreprise; son envoyé eut ordre sur-tout de tâcher de les épouvanter par les plus fortes menaces, de leur faire sentir tout ce qu'ils avoient à craindre du ressentiment & des armes du Roi son maître, s'ils osoient en venir aux mains avec lui. Tout fut inutile, menaces, exhortations, artifices; le brave Afferetto & les Génois n'étoient pas venus là pour se laisser intimider ou pour reculer; ils persisterent dans leur dessein de sauver Gaëtte à quelque prix que ce fut. Ainsi l'on se prépara de part & d'autre au combat avec la plus grande ardeur. Afferetto, particuliérement, fit de son côté les plus sages dispositions pendant toute la nuit qui le précéda & prit toutes les mesures que sa prudence & son courage pouvoient lui suggérer pour s'assurer de la victoire, si l'on peut s'assurer de quelque chose d'aussi incertain, d'aussi dépendant du hasard & des évenemens. Le jour étant venu, le Roi d'Arragon leva l'ancre & attaqua les Génois. Le détail de ce combat mémorable, qui fut donné le 5. d'Août 1435. se trouve rapporté en entier & jusqu'aux moindres circonstances dans les Historiens Génois & autres contemporains & seroit trop long pour trouver place ici. Nous nous bornerons simplement à en rapporter l'essentiel. L'avantage demeura aux Génois qui remporterent dans cette occasion une victoire des plus complettes & des plus glorieuses de toutes façons, qu'ils eussent remportées jusqu'alors depuis que Gênes étoit République. Ils firent une foule de prisonniers de distinction, du nombre desquels étoient le Roi lui-même & ses deux freres. L'intrépide Alphonse soutint seul long-tems tous les efforts des vainqueurs & recula quelque tems sa défaite par son courage. Après avoir combattu comme un Lion sur son vaisseau, prêt à périr & ménacé à la fois par ses ennemis & par un terrible élément, sans vouloir entendre parler de se rendre, ce Prince céda enfin aux instantes prieres des seigneurs qui l'environnoient & le conjuroient à genoux de se soustraire à un danger aussi pressant. Dans cette extrêmité bien dure pour un homme, que dis-je, pour un Prince brave & orgueilleux, Alphonse s'informa du nom & du rang des Capitaines Génois qui combattoient contre lui; & quoique tout le monde souhaitât que ce Prince fit cet honneur au brave Afferetto son vainqueur, Alphonse conservant la vaine fierté de son rang jusques dans sa défaite ne voulut rendre les armes qu'à Jacques Justiniani, (*a*) dont la famille possédoit la souveraineté de l'Isle de Chio (*).

Combat naval entre les deux flottes.

Défaite & prise du Roi d'Arragon.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. XII. p. 281—284.

(*) Voici de quelle façon lors de la conquête de cette Isle par les Génois en 1346, toutes les familles qui avoient contribué aux fraix de l'expédition, furent mises en possession de l'Isle par la République, à défaut de pouvoir leur rembourser leurs fonds. La République ne se reserva que le droit de Suzeraineté & celui de Haute justice. Les Justiniani ayant peu-à-peu acheté les portions des autres créanciers & réuni tous leurs droits dans leur seule famille, se trouverent par la suite uniques propriétaires & seigneurs de l'Isle, ou la plus grande partie de cette maison, ennuyée des troubles qui désoloient leur patrie, se retira par la suite pour y jouir en paix de leur souveraineté. Elles la conserverent encore long tems après la prise de Constantinople par les

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Pendant ce tems là les Gaëtans instruits de la défaite de la flotte Arragonoise, firent une sortie, tomberent sur le camp qu'ils avoient laissé devant leur ville, le mirent au pillage & en chasserent ses troupes. Le même jour le Général Génois entra vainqueur dans le port de cette ville qu'il venoit de délivrer par sa vaillance. Outre la levée du siége de Gaëtte, les fruits de cette victoire furent pour les Génois, la prise de toute la flotte du Roi d'Arragon, hors un seul vaisseau qui leur échappa par la suite; plus de cinq mille prisonniers, au nombre desquels étoit une quantité considérable des principaux seigneurs Napolitains; un butin immense, parmi lequel se trouvoient le trésor, les joyaux du Roi & des sommes d'argent qui suffirent, dit-on, pour enrichir jusqu'au dernier matelot Génois; & sur-tout la prise du fier Alphonse leur mortel ennemi; prise qui rehaussoit encore plus l'éclat de cette victoire & qui vengeoit pleinement tous les affronts que ce Prince leur avoit faits, & spécialement son entreprise sur la Corse. L'amour propre des vainqueurs étoit singuliérement flatté par l'idée de trainer un Roi vaincu attaché à leur char; chose qu'on n'avoit jamais vue dans Gênes; où l'on comptoit que les prisonniers seroient conduits. Quel plaisir pour des Républicains! Aussi se livroit-on déja dans cette ville à tous les excès de la joye la plus immoderée, & s'y préparoit-on d'avance avec transport à rassasier les regards avides d'un si brillant spectacle, & de la pompe de ce triomphe. L'attente orgueilleuse des Génois fut bien frustrée par le Duc de Milan qui, pour les mortifier, attira à lui tout l'honneur de leur victoire; ce qui dut en effet les chagriner davantage, qu'ils ne la devoient qu'à eux seuls & qu'ils n'avoient réellement combattu que pour la gloire. Ce Prince jaloux de leurs brillans succès, ne voulut pas que ces Républicains altiers eussent la satisfaction de triompher de toutes les têtes couronnées dans la personne d'un Roi leur captif; il leur envia ce superbe plaisir, & il voulut épargner à tous les souverains cette honte qu'il auroit partagée avec eux. Il ordonna qu'on conduisit le Roi d'Arragon & tous les prisonniers de marque directement à Milan. Les Génois furent indignés contre le Duc, quand ils apprirent qu'il vouloit leur ravir le plus bel ornement de leur triomphe. C'étoit le mécontentement le plus formel qu'il leur eut jamais donné; tous leurs autres sujets de plaintes & de murmures se réveillerent alors, & n'étoient cependant rien encore auprès de ce dernier, auxquel ils furent si sensibles, qu'ils résolurent dès ce moment de briser leurs fers. Pour les irriter encore davantage, pour les braver, leur faire sentir ouvertement combien il les méprisoit & qu'il ne les regardoit que comme de vils instrumens utiles à ses desseins, l'inconstant Philippe, non content de rendre la liberté à son prisonnier & d'ordonner à sa consideration, que tous les prisonniers de marque qui avoient été conduits à Gênes, fussent aussitôt relâchés & envoyés à Milan, fit encore un traité d'alliance avec lui contre René d'Anjou son concurrent au Royaume de Naples, & ordonna aux Génois d'équiper incessamment six gros navires

Levee du siege de Gaëtte: bienfait par les Génois.

Mortification que le Duc leur donne.

Le Duc rend la liberte à Alphonse & fait un traité d'alliance avec lui.

Turcs, & sous la protection de ces mêmes Turcs, auxquels les souverains de Chio se virent obligés de payer un tribut annuel. Les Justiniani exercoient dans Chio tous les droits de souveraineté, & ils y faisoient battre monnoie. Soliman leur enleva enfin cette Isle en 1566. *Voyez Ub. Foglietta. Lib. X. p. 281—282. Anecd. Gen. & Corses ann.* 1435. *p.* 127—130.

Sect. V. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

pour reconduire Alphonse dans ses états (a). On ne pouvoit les traiter avec plus d'ignominie, ni renverser tout leur ouvrage avec plus d'affectation. Qui pourroit exprimer la rage qu'ils ressentirent en recevant de pareils ordres? Ils furent désolés, ils se plaignirent amerement, ils murmurerent beaucoup; mais Philippe étoit craint autant qu'il étoit haï, ils obéirent en frémissant de se voir arracher tout le fruit de leurs travaux dans une guerre entreprise par eux pour lui complaire. Que pouvoient-ils faire? Les grands & les Nobles étoient attachés au Duc: ce Prince étoit en possession de presque toutes les places fortes de l'état de Gênes. Il avoit garnison dans Savone, Novi, Gavi, Voltaggio, Fiaccone & dans quantité d'autres forteresses, qu'il avoit fait construire ou réparer. Il étoit le maitre de tous les passages qui pouvoient conduire à la capitale: ses troupes y occupoient le fort ou château de Gênes, regardé alors comme une forteresse des plus importantes. Enfin le Roi d'Arragon son nouvel allié, avoit en son pouvoir Porto-Venere & Lerice, que le Duc lui avoit réunis quelque tems auparavant. On étoit déja plus qu'excédé à Gênes de la Domination de ce Prince, on auroit bien voulu s'y soustraire; mais en ouvrant trop tard les yeux, en gémissant sur la pesanteur d'un joug qu'on s'étoit imposé, on regardoit alors presque comme impossible de le secouer, tant le Duc avoit pris de mesures pour l'appesantir & pour affermir sa puissance sur les Génois, fondée sur leur affoiblissement total, en dépit des Génois eux-mêmes & de leur inconstance.

Mécontentement les Génois contre ce Prince.

Il étoit bien cruel pour eux, après n'être entrés en guerre avec Alphonse qu'à l'instigation de Philippe, de voir que ce Prince s'étoit raccommodé avec son ennemi à leurs dépens; mais ce qui acheva de les irriter tout-à-fait contre leur souverain, ce fut la conduite plus que despotique qu'il tint à leur égard à l'occasion des Gaëtans. Ces habitans, reconnoissans du service important qu'ils leur avoient rendu, ne manquerent pas aussi-tôt qu'ils furent délivrés, d'envoyer aux Génois, leurs bons & fidéles alliés, une députation composée des principaux citoyens de leur ville, pour les remercier & leur déclarer qu'ils vouloient vivre & demeurer sous la protection & sous les loix de leur République, jusqu'à ce que le sort de la guerre eût décidé à qui, des deux prétendans à la couronne de Naples, ce Royaume & leur ville devoient appartenir. Ils prierent en même tems les Génois de leur envoyer en attendant, tous les ans un Gouverneur ou Podestat pour les gouverner. Ceux-ci furent très-flattés d'une pareille proposition; mais n'osant l'accepter ni rien faire sans l'aveu du Duc, ils répondirent qu'ils l'en informeroient auparavant pour savoir ses intentions à cet égard. Dès que Philippe fut instruit de la démarche des Gaëtans, il entra en fureur, la regardant comme un attentat formel à sa souveraineté. Ce Prince, changeant continuellement au gré de son caprice ou suivant les circonstances, & qui dans une autre occasion avoit été le premier à prescrire aux Lucquois de prendre tous les ans un citoyen Génois pour leur Podestat, étoit trop jaloux de ses droits pour souffrir que les Génois fissent le moindre acte d'hommes libres sans sa participation. Il donna aussitôt ordre à Gênes qu'on lui envoyât les députés de Gaëtte liés & garottés. Il se les fit amener

Le Duc maltraite les députés de Gaëtte.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VI. p. 567—570.

devant lui en cet état, & les maltraita beaucoup de paroles, leur reprochant durement leur ingratitude à son égard & de ce qu'ils s'étoient adressés aux Génois, préferant leur domination à celle d'un puissant Prince comme lui, qui pouvoit les protéger & les rendre heureux. Un de ces Députés, eut, quoique enchainé la généreuse hardiesse de répondre à ce Prince: „ qu'ils avoient „ fait l'expérience des deux gouvernemens dans les Commandans que Philip- „ pe & les Génois leur avoient envoyés (voulant parler d'Otholino Zoppo & „ de François Spinola) qu'ils n'avoient vû dans ceux du premier qu'arrogan- „ ce & que cupidité, & dans ceux des Génois que justice & que modération; „ qu'ainsi il n'étoit pas surprenant que, détestant la domination impérieuse „ des premiers, ils donnassent la préférence aux vertus des autres" (a). Philippe, en tyran adroit & politique, en même tems que timide, qui fléchit dès qu'il trouve la moindre résistance, feignit de ne point s'offenser de cette réponse hardie; au contraire il fit ôter les fers aux Députés de Gaëtte & les traita dès ce moment avec plus d'égards. Il les renvoya chez eux bientôt après, non sans avoir fait vainement tout son possible pour les déterminer par quantité de raisons à abandonner à son exemple, le parti de la maison d'Anjou & à se soumettre au Roi d'Arragon, qui seroit infailliblement bientôt reconnu pour leur légitime maître. Il ne réussit pas mieux à persuader les Gaëtans qu'il n'avoit réussi à les intimider par ses mauvais traitemens.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1459.

Reponse courageuse d'un de ces deputés.

Cependant les Génois n'en étoient pas moins aigris de toutes façons contre lui, & Philippe ne pouvoit ignorer qu'ils passoient aisément du mécontentement au soulevement. Pour parer ce coup, il chercha à les endormir de nouveau par des promesses frivoles, tandis qu'il redoubleroit de précautions & de mesures pour les mettre hors d'état de rompre leurs fers. Il savoit que la maniere dont il en avoit agi à l'égard du Roi d'Arragon leur tenoit fort à cœur. Il écrivit à Gênes pour se disculper d'avoir relaché ce Prince sans leur aveu, que son intention étoit de ne traiter du rachat des prisonniers par eux faits dans la derniere bataille, qu'en présence des députés de ceux qui avoient contribué par leur valeur à cette grande victoire; qu'ainsi on n'avoit qu'à lui envoyer une députation des principaux de la ville, qu'il leur donneroit sur sa conduite avec Alphonse, des éclaircissemens dont ils auroient tout lieu d'être contens, ainsi que des preuves convaincantes de l'affection réelle qu'il portoit toujours à ses bons amis & fidéles sujets les Génois. Ils donnerent d'abord dans le panneau & se hâterent de lui envoyer une députation nombreuse suivant ses desirs. Ce Prince fit en effet l'accueil le plus flatteur à leurs envoyés. Il leur dit que l'alliance qu'il avoit contractée avec le Roi d'Arragon, étoit toute à l'avantage de Gênes, vû qu'il avoit amené ce Prince à céder le Royaume de Sardaigne à la République (b).

Nouveaux artifices du Duc pour endormir les Génois.

Ils lui envoyent une députation.

Le piege étoit trop grossier pour que les Génois s'y laissassent prendre, l'artifice fut bientôt éventé. Pour vouloir trop leur en dire, le Duc ne leur prouva rien; au contraire plus il leur témoigna d'affection, plus il fit de caresses à leurs députés, & plus il redoubla leur méfiance envers lui. Ils connoissoient trop bien la façon de penser de leur souverain à leur égard, pour

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. X. p. 587.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 287 & suiv.

Sect. VI Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

croire ses discours, & un changement si grand & si subit, sinceres. L'avantage qu'il faisoit briller à leurs yeux dans le lointain, étoit trop considérable pour être vraisemblable ou réel, & pour qu'ils pussent y ajouter foi. Etoit-il croyable que Philippe fut jaloux d'augmenter le Domaine de leur République, qu'il n'avoit cherché en toutes occasions qu'à aliéner ou démembrer? Ils étoient naturellement défians & soupçonneux & quoiqu'assez avides & faciles à tromper en matiere d'intérêt, trop fins & trop rusés pour être la dupe des beaux semblans d'un Prince qui ne les aimoit pas plus qu'il ne méritoit d'en être aimé. Quand on avoit une fois perdu leur confiance & leur estime, c'étoit sans retour, & Philippe n'avoit jamais possedé ni l'une ni l'autre. Tout leur étoit suspect de sa part, sur-tout ses bontés; puisque Philippe flattoit, ils crurent avec raison que Philippe vouloit tromper; & ils songerent donc à se mettre sur leurs gardes pour parer le coup caché dont ils étoient menacés. Ce qui acheva de redoubler leurs inquiétudes & leurs soupçons, c'est que pendant le tems même que le Duc les amusoit avec de belles paroles, ils voyoient arriver tous les jours à Gènes de nouvelles troupes, qu'il y faisoit successivement passer par pelotons (pour ne point les effrayer) sous prétexte qu'elles étoient, disoit-il, destinées pour la Sardaigne, pour aller prendre possession de ce nouveau Royaume que ses soins avoient acquis à la République; ce qui montroit un dessein manifeste de prendre des mesures & de se fortifier dans Gènes pour l'empêcher de se soulever. Pour mettre le comble à ses mécontentemens, ce fut justement dans ces circonstances, que Philippe, se trahissant lui-même sans y penser, fit essuyer aux députés de Gaëtte l'infâme traitement qu'on a vû plus haut.

Défiances des Génois à l'égard du Duc.

Précautions que le Duc prend contre eux.

Ils forment le projet de se soulever.

La mesure étoit remplie: enfin les yeux des Génois se dessillerent, irrités de se voir de toutes façons joués, trompés & avilis par ce Prince ambitieux ils sortirent d'un long sommeil, ils rougirent d'avoir pu si long-tems souffrir son indigne joug & ils resolurent fermement de recouvrer leur liberté. Ils ne furent point intimidés par la nombreuse garnison que le Duc avoit dans le château, ni par la présence de plus de deux mille hommes de troupes qu'il avoit fait successivement passer dans leur ville, pour prévenir ce que tous les efforts d'un tyran ne sauroient prévenir, qu'un peuple libre brise ses fers. Les chefs des mécontens s'adresserent au plus mortel ennemi du Duc, à Thomas Frégose, qui faisoit toujours sa residence à Sarzane, pour l'engager à seconder leurs desseins pour la délivrance de Gènes. Frégose dont l'ambition ne s'étoit pas éteinte dans la retraite, & toujours empressé à se venger d'un Prince qui l'avoit renversé de sa place, se prêta avec transport aux vûes des conjurés. François Spinola ce brave homme si connu par la belle défense qu'il avoit faite dans Gaëtte se mit à la tête de ces conjurés, ou plutôt de ces citoyens généreux qui conspiroient pour rendre la liberté à leur patrie. Ils choisirent pour le jour de ce digne complot, le 28 Janvier 1436 jour où Erasme Trivulce, nouveau gouverneur que le Duc envoyoit à Gènes, devoit y faire son entrée. Ils se flaterent que la confusion causée par cette cérémonie, & inévitable dans un jour où tout devoit être sur pied, favoriseroit beaucoup l'exécution de leur entreprise. Tout leur réussit en effet comme ils l'avoient projeté. Tandis que les deux Gouverneurs Milanois, le nouveau & l'ancien qui avoit été à la rencontre de son successeur, entroient ensemble dans la ville par la porte

1436. Soulevement des Génois.

de St. Thomas, les conjurés en chasserent la garde & s'en emparerent. François Spinola sortit aussitôt, ainsi qu'ils l'avoient concerté entre eux, à la tête d'une troupe nombreuse de ses partisans & de ses amis, qui firent retentir les rues du cri de *Liberté*. A ce grand nom, toujours si cher à des Républicains qui ont été long-tems privés de cette idole chérie, Gènes ne répondit, pour ainsi dire toute entiere que par un cri de joie: il est incroyable quelle grande révolution il s'y opéra tout à coup. (*a*) En un instant toute la ville fut en armes tous ceux qui étoient en état de porter les armes, s'empresserent de sortir de leurs maisons pour prendre part a cet heureux événement. A ce soulevement inattendu, les deux Gouverneurs ne pouvant sortir de la ville, dont la porte leur étoit fermée, chercherent leur salut dans la fuite, chacun d'un côté opposé. Trivulce eut le bonheur de pouvoir se retirer sain & sauf dans le château, qui étoit tout proche. Il n'en fut pas de même de son infortuné prédécesseur, Opicin Alzato, qui fut massacré par les conjurés en voulant se réfugier dans le palais du Gouvernement. Son cadavre sanglant demeura pendant quelques heures exposé sur la place de St. Syrus aux insultes & aux regards avides de la populace Génoise, qui vint en foule répaître sa vengeance de ce triste spectacle, & s'animer encore par cette vue contre ses Tyrans. On rapporte que ce Gouverneur s'étoit attiré la haine des Génois par sa cruauté, ses hauteurs & son avarice: le peuple punit & se venge un jour. (*b*) La garnison Milanoise se trouvant hors d'état de résister à des citoyens qui, combattant pour ce que les hommes ont de plus cher & de plus sacré, ne pouvoient manquer d'avoir l'avantage sur des soldats mercénaires, prit le sage parti de se rendre prisonniere aux Génois qui, peu soucieux de retenir dans leurs fers, des ennemis aussi peu redoutables pour eux, se hâterent de les renvoyer après leur avoir fait mettre bas les armes. C'est ainsi que Gènes recouvra encore une fois sa liberté, & que se passa cette grande révolution, qui ne coûta la vie qu'à trois personnes en comptant l'ancien Gouverneur (*c*).

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Gênes recouvre sa liberté.

Savone suivit bientôt l'exemple de Gènes, & chassa la garnison Milanoise de ses deux forts, qu'elle rasa après. Quelques autres villes en firent autant; & peu à peu les Génois s'emparerent de tous les forts que le Duc avoit fait construire sur leur territoire. Libres par l'expulsion de la garnison Milanoise, & tranquilles par la retraite du Gouverneur dans le château, où, quoique ce poste important fut toujours occupé par les troupes du Duc, elles s'étoient regardées comme assiégées & comme prisonnieres dans le sein de Gênes, ses citoyens élûrent six des principaux d'entr'eux pour gouverner la ville *ad interim*, sous le nom de *[illegible] de la liberté Génoise*; de ce nombre fut à juste titre le vaillant François Spinola qui avoit tant contribué au recouvrement de cette liberté. Quelques jours apres on donna encore deux Collégues à ces nouveaux Magistrats, dont quatre étoient de l'ordre de la Noblesse & quatre du corps du peuple. Ils furent chargés de pourvoir au Gouvernement & à la défense de la République, & de rétablir l'ordre & la tranquillité dans son in-

Soulevement de Savone & de quelques autres places.

Création de [illegible] Gouverneurs de Gênes ad interim.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. pag. 288—292. Anecd. Gén. & Curieuses ann. 1436. p. 130.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 585—[illegible].

(*c*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 452.

SECT. VI *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1497.*

térieur, toutefois sans déroger aux anciennes loix, ni à l'autorité & aux droits des Anciens du peuple. On va voir que ce Gouvernement momentané devint bientôt insuffisant, & qu'il fallut d'abord en revenir à l'ancienne forme d'administration, c'est-à-dire au Dogat, à cette source des troubles, des dissentions, des guerres civiles qui rendoient la liberté aussi fatale aux Génois que l'esclavage.

Le Duc envoye des troupes contre les Génois.

Le Duc apprit avec autant de surprise que de colere le soulevement des Génois: il étoit bien instruit de leurs dispositions secrettes à son égard, mais il n'avoit pas cru que leur révolte dût être si prompte: il s'étoit imaginé qu'il auroit le tems de la prévenir. Quoiqu'il sentit qu'il seroit difficile de les soumettre de nouveau, de gré ou de force à sa domination, toutefois comme il étoit encore maitre du château, où il avoit une nombreuse garnison, il ne perdit pas absolument tout espoir à cet égard, & il se flatta qu'en envoyant promptement des troupes à Gênes, il seroit encore à même d'appaiser ce soulevement & de réduire ce qu'il appelloit ses sujets rebelles. Il étoit fortement résolu de faire les derniers efforts pour conserver une souveraineté, qu'il ne voyoit qu'à regret lui échapper. Piccinini eut ordre de marcher diligemment vers Gênes avec ses troupes, pour y secourir celles qui y étoient enfermées & investies dans le château, de la conservation duquel ce Prince croyoit que dépendoit pour lui la conservation de cet Etat. Dans cet intervalle les Génois qui avoient les mêmes idées à l'égard de cette forteresse redoutable, bâtie dans le sein de leur ville qu'elle dominoit n'avoient rien eu de plus pressé que d'en former le siége pour s'en rendre maîtres, & de chasser totalement les étrangers de leurs murs. Elle étoit défendue par le nouveau Gouverneur, Erasme Trivulce, qui y étoit enfermé avec plus de deux mille hommes: elle étoit d'ailleurs bien approvisionnée de toutes façons & en état de tenir longtems. Cependant les Génois étoient parvenus, après quantité de combats & d'assauts réitérés, à se rendre maîtres du mur extérieur & à forcer les assiégés à se retirer derriere le second retranchement. La nouvelle que les assiégeans reçurent que Piccinini étoit en marche avec une armée de plus de quinze mille hommes, les engagea à redoubler encore d'efforts & de courage afin de s'emparer du château avant son arrivée, jugeant avec raison que leur sûreté en dépendoit. Ils se préparerent donc à donner un assaut général à cette forteresse; comme c'étoit un combat qui intéressoit toute la ville, tous les citoyens, sans distinction, prirent les armes; & ceux à qui la foiblesse, ou de leur âge, ou de leur sexe ne permit pas de s'armer pour la cause commune, voulurent au moins être spectateurs de l'attaque, pour animer par leur présence & par leurs cris, leurs parens, leurs époux, leurs enfans, leurs freres, à bien faire leur devoir pour le salut de leur chere patrie. Cette foule intrépide de soldats, citoyens, ce concours respectable de spectateurs, les préparatifs de l'assaut, les courageuses dispositions des assiégeans, qui sembloient destinés à prendre le fort ou à périr, tout cela effraya ce vil amas de mercénaires qui y étoient renfermés & qui se voyoient à regret l'instrument & la victime des projets tyranniques de leur maître. La garnison Milanoise, craignant tout d'un peuple irrité qui combattoit pour ses foyers & pour sa liberté, demanda à capituler, malgré tous les efforts que le brave Erasme Trivulce fit pour l'en empêcher. Il fut convenu que les assiégés rendroient le château s'ils n'étoient

Les Génois font le siége au château.

pas

pas secourus dans un tems marqué, au bout duquel ils sortiroient de Gênes avec armes & bagage. Ils livrerent en attendant pour sûreté de cette capitulation une des tours du fort aux assiégeans. Cette capitulation fut assés mal observée de la part des Génois. Ayant appris quelque tems après, que le Duc de Milan avoit fait arrêter & emprisonner tous ceux de leurs concitoyens qui se trouvoient dans ses Etats, ils en furent si irrités que dans le premier feu de leur ressentiment, ils ne voulurent plus observer de traité ni de capitulation avec les troupes d'un Prince qui en agissoit si mal avec eux. Ainsi, sans attendre que le délai accordé à la garnison du château fut expiré, ils l'attaquerent avec fureur, nonobstant toutes les protestations de Trivulce & des autres Commandans Milanois, ils l'obligerent de se rendre prisonnier & firent enfermer étroitement tous ceux qu'ils y trouverent: conduite irréguliere qu'ils colorerent du nom spécieux de représailles. Au fond cependant on pourroit alléguer pour leur justification, qu'on n'est tenu à rien avec les Tyrans, & que tout est légitime envers les ennemis de l'humanité. Les Génois profiterent de cette occasion, ainsi qu'avoient fait les habitans de Savone pour raser cette forteresse redoutable, qui s'élevant insolemment sur leurs têtes, menaçoit toujours leur liberté & étoit comme le gage assûré de la servitude de Gênes, d'abord qu'elle l'avoit mise entre les mains des étrangers (a).

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421, jusqu'en 1479.

Prise du château par les Génois.

Cependant on n'y étoit point sans de vives inquiétudes au sujet des approches de Piccinini qui s'avançoit toujours à grands pas avec son armée, résolu de remettre Gênes sous les loix de son maître à quelque prix que ce fut. Comme c'étoit un destin qu'elle craignoit presqu'autant que sa ruine, cette République envoya des députés de tous côtés pour réclamer le secours des Etats voisins des ennemis de Philippe & pour former une ligue contre lui avec tous ceux dont il n'étoit pas de l'intérêt de laisser opprimer Gênes par ce Prince ambitieux. Ce fut principalement aux Vénitiens & aux Florentins que ces valeureux citoyens s'adresserent. Libres, Républicains comme eux, ces deux peuples qui haissoient également Philippe leur ennemi commun, avoient fait de concert vivement la guerre aux Genois dans le tems qu'étant sous les loix de ce Prince, ils servoient d'instruments à ses projets contre eux; mais lorsqu'ils ne virent plus dans eux les sujets du Duc de Milan, mais des hommes généreux ennemis de l'oppression & prêts à être écrasés par un Tyran puissant, ils plaignirent leur triste sort & s'empresserent de leur envoyer du secours; principalement les Florentins, qui comme plus voisins de Gênes & plus intéressés à éloigner l'orage de leurs frontieres, leur envoyerent d'abord mille fantassins, & quelque cavalerie, quoiqu'il n'y eut encore aucun Traité de conclu entre les deux Etats.

Ils demandent du secours aux Vénitiens & aux Florentins.

Ce secours étoit bien foible pour résister aux forces du Duc: mais les Génois étoient armés de leur courage, de l'amour de la liberté & de leur haine contre ce Prince qu'ils détestoient plus encore qu'ils ne le craignoient. Ils étoient déterminés à tout faire plutôt que de rentrer sous ce joug justement abhorré. Dans cet intervalle Piccinini étoit entré sur leur territoire avec son armée; toujours cruel dans sa façon de faire la guerre, ce Ministre impitoya-

Piccinini s'avance jusqu'à Gênes avec son armée.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 290 & suiv. Ub. Foglietta Lib. X. p. 549.

ble du reſſentiment de ſon maître, s'étoit avancé juſqu'à S. Pierre d'Arena en mettant tout à feu & à ſang, ainſi qu'il avoit fait en 1431 dans la Vallée de Polcevera & dans le Montſerrat. La terreur, la mort & le carnage devançoient ſes pas; l'incendie, les ravages marquoient ſon paſſage. Il campa ſur le rivage de S. Pierre à environ deux mille pas de la ville & déchargea ſa fureur faute de pouvoir faire mieux ſur quelques carcaſſes de vaiſſeaux qu'on y conſtruiſoit & qu'il réduiſit en cendres. Ce fut à peu près tous les exploits auxquels ſe borna ſa vengeance. Ayant appris qu'il étoit venu trop tard pour ſauver le château, & que ſa préſence étoit inutile du côté de Gênes, qu'il lui étoit impoſſible de forcer avec ſes troupes, ſur-tout ayant affaire à des citoyens ſi braves & ſi décidés, il prit le parti de ſe retirer, pour que ſon expédition ne parut pas totalement infructueuſe, il ſe jeta ſur la côte du Ponant & tourna du côté de Voltri avec ſon armée, toujours en ravageant, mais ſans laiſſer, comme en venant, des traces de ſes cruautés ſur ſon paſſage par des incendies & dévaſtations qui ne lui apportoient aucun profit. Il ſe contenta de faire le plus de butin qu'il put en hommes & en beſtiaux qu'il emmenoit indifféremment; on a déja vu plus haut que les hommes & les bêtes étoient à peu près la même choſe, aux yeux de ce barbare Général, & qu'il les faiſoit vendre au marché ſans diſtinction. Secondé par les troupes des Marquis de Final, de Caretto & de Ceva, qui, quoique vaſſaux & alliés des Génois, s'étoient ouvertement ligués contre eux avec le Duc, il entreprit le ſiége d'Albenga. Les habitans avoient reçu de Gênes un puiſſant ſecours d'arbalêtriers: en outre animés par l'exemple & les diſcours courageux de Thomas Doria, leur Commandant, ils ſe préparerent à faire la plus vigoureuſe réſiſtance. Mais nous laiſſerons un moment Piccinini devant cette place, occupé à en faire inutilement le ſiége, pour jeter un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſoit dans Gênes pendant cet intervalle.

Il ſe retire & ravage la côte du Ponant.

Il forme le ſiége d'Albenga.

Délivrés de leurs craintes par la retraite du Général Milanois, ſes citoyens rendus à eux-mêmes, y trouverent bientôt des ennemis plus redoutables pour leur tranquillité que le Duc de Milan & le Roi d'Arragon & que tous les Princes de l'Italie enſemble ligués contre eux pour leur ruine. Gênes étoit libre: on ſe diſputa bientôt à qui auroit le droit excluſif de la gouverner. Les factions, les diſſentions, ces peſtes domeſtiques, les intrigues, les cabales de l'ambition recommencerent auſſitôt à déchirer ſon ſein, & ſemblerent y renaître avec la liberté. Les Adornes & les Frégoſes furent les auteurs de ces nouveaux troubles: en pouvoient-ils avoir d'autres? Ces deux familles étoient alors ſi puiſſantes qu'aucune autre n'oſoit lutter avec elles en crédit & en opulence, (a) & qu'elles avoient une quantité conſidérable de partiſans, non ſeulement dans la capitale, mais encore dans toute la Ligurie où l'Etat de Gênes, qu'elles ſembloient ne partager qu'en deux grandes factions; tandis que celle des Nobles, autrefois ſi fameuſe & ſi redoutable étoit preſque comptée pour rien, & que les plus illuſtres maiſons de la République, oubliant ce qu'elles ſe devoient à elles-mêmes ne rougiſſoient pas d'être comptées au nombre des clientes de ces deux orgueilleuſes familles populaires. Les Montaltes &

Troubles civils dans Gênes.

Puiſſance exceſſive des Adornes & des Frégoſes.

(a) Ub. Foglietta Lib. X. p. 590 & ſuiv. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 2.

les Guarco étoient les seuls qui osassent leur opposer des compétiteurs redoutables au Dogat, moins encore par leur puissance, que par leur ambition, en quoi ils ne cédoient rien aux deux autres maisons; & du choc continuel de ces quatre factions; des inimitiés, des rivalités & des combats de ces quatre impérieuses familles, naissoient tous les maux de Gênes, par elles sans cesse divisée. Elle ne secouoit une domination étrangere que pour rentrer sous celle de l'une de ces quatre Tyrans domestiques, que pour s'épuiser & se déchirer pour servir leur ambition & leurs querelles.

Anarchie & confusion dans Gênes.

Depuis que les Génois avoient recouvré leur liberté, soit qu'ils s'en reposassent trop sur leur bonheur & sur la facilité qu'ils trouvoient toujours à secouer le joug étranger, soit qu'une espece d'indifférence ou d'insensibilité totale pour les maux de leur patrie, auxquels ils étoient depuis long-tems comme accoutumés, se fût emparée de tous les citoyens, la nonchalance, le relâchement, & l'anarchie mere de la licence régnoient absolument dans le sein de leur ville. Personne ne songeoit à y rétablir le bon ordre, à y remettre les loix en vigueur. Ceux-mêmes qui en étoient chargés par état, les huit Magistrats élus à cet effet, étoient comme gagnés par la contagion de l'esprit de tiédeur & de langueur, qui sembloit s'être communiqué à toutes les parties du corps civil de cette République; loin de travailler à remédier aux désordres auxquels elle étoit en proie, ils ne paroissoient entiérement occupés que du soin de jouir tranquillement de l'autorité qui leur avoit été confiée & de la prolonger inutilement le plus long-tems qu'ils pourroient.

Dans cette espece de sommeil & d'engourdissement général où la nation sembloit comme abrutie, l'entreprise de quelques citoyens zélés fut comme le signal du reveil, mais d'un reveil bien funeste pour Genes par les suites déplorables qu'il eût pour sa tranquillité. Dans la même année 1436 les principaux d'entre les populaires étant fatigués de l'état de confusion & de trouble où leur patrie étoit plongée, jugerent à propos de s'assembler dans l'église de S. Syrus, pour élire un Doge: ils en étoient réduits à chercher le sujet non pas le meilleur, mais le moins mauvais dans les circonstances. Ils crurent trouver ce qu'ils désiroient dans Isnard Guarco, qu'ils élurent d'un concert unanime, tant en considération de son mérite personnel, (son ambition & son génie factieux à part: car il avoit joué un grand rôle dans les troubles civils de 1415.) que des vertus de son pere (Antoine Guarco Doge en 1394) dont on se flattoit qu'il suivroit les glorieuses traces. *(a)* Vain espoir! Guarco ne fut pas long-tems en possession de cette dignité. Sept jours après Thomas Frégose, ce citoyen si connu par son rare mérite & par son ambition, qualités presque toujours inséparables dans tous les grands hommes de Gênes, arriva de Sarzane & se rendit droit au palais, accompagné d'une foule nombreuse de ses partisans. Il l'attaqua aussitôt, s'en rendit maitre & y convoqua le conseil général de la ville. Là reprenant le rôle de modération affectée, qu'il avoit si bien soutenu autrefois il réclama, „ moins, disoit-il, pour son inté-
„ rêt & pour son propre honneur que pour celui de sa patrie qui lui étoit plus
„ chere que la vie, la place qu'il n'avoit perdue que parce que Gênes s'étoit

Isnard Guarco est élû Doge.

(a) Anecd. Gén. & Conf. ann. 1436. p. 131. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 292 & suiv.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

„ soumise au Duc de Milan ; soutenant que le Dogat lui appartenoit légitimement, vû qu'il en étoit en possession lors de cette révolution & que son élection avoit été légale & réguliere ; qu'il n'avoit point cessé un seul instant d'être Doge, son abdication étant nulle de toutes façons, comme ayant été contrainte & forcée par les circonstances & par son amour pour le repos de sa patrie ; qu'ainsi il étoit juste puisqu'elle avoit secoué la domination Milanoise, qu'on remit les choses sur le même pied où elles étoient auparavant, & par conséquent qu'on le rétablit dans la place qu'il occupoit alors & qui lui appartenoit toujours de droit puisque ses concitoyens ne la lui avoient point ôtée". Frégose étoit craint autant qu'aimé & estimé, il eût été dangereux de lui résister. On se rendit, ou l'on feignit de se rendre, pour l'amour de la paix, à l'évidence de ses raisons, soutenues par un puissant parti. Il fut donc élu Doge, ou plutôt suivant lui, rétabli & installé de nouveau dans sa dignité, d'un consentement aussi unanime que l'avoit été quelques jours auparavant celle de son foible compétiteur, qui fut déclarée nulle & illégitime par le crédit de Frégose. Guarco fut obligé de lui céder sa place & fut sacrifié à la tranquillité publique. L'élection d'un Doge mit fin au pouvoir des huit Magistrats chargés du gouvernement, *ad interim*, qui n'avoit que trop duré.

Thomas Frégose le supplante & se fait rétablir dans la dignité de Doge.

Frégose s'étant remis en possession du Dogat au gré de ses désirs, ne songea plus qu'à pourvoir aux affaires du dehors, & qu'à se mettre en état de poursuivre vigoureusement la guerre contre le Duc de Milan, ainsi qu'il faisoit avant que Gênes se soumit aux loix de ce Prince. Il donna des ordres pour lever des troupes en Toscane, & il envoya une troupe nombreuse d'arbalêtriers au secours d'Albenga qui étoit toujours vivement pressée par Piccinini. Angelo Deututo qui les commandoit, vint à bout d'introduire ce renfort dans la place assiégée, malgré la vigilance du Général Milanois. Dans le même tems deux autres Officiers Génois y firent entrer un convoi de vivres considérable. Il étoit tems que les assiégés fussent secourus & que la ville fut ravitaillée ; elle étoit presque réduite aux abois par la disette de vivres : Piccinini désespérant alors de pouvoir s'en rendre maître par la famine changea tout à fait le blocus en un siége décidé & se mit à battre la ville de toute son artillerie, faisant un feu continuel : on a eu lieu de remarquer en plusieurs occasions que ce Général Milanois, grand Capitaine d'ailleurs & l'un des plus habiles hommes de son siécle dans l'art de la guerre, la faisoit presque toujours d'une façon barbare, s'il en est de douces & d'humaines ! Il donna un nouveau trait de sa cruauté pendant le siége d'Albenga. Ayant surpris un Génois qui y portoit des avis secrets venant de Gênes, il lui fit lier les jambes au col, le fit mettre dans cet état dans la bouche d'un canon & lancer ainsi dans la ville assiégée en guise de boulet. (*a*) Il est juste d'observer pour l'intelligence des coutumes des nations Européennes, sur quoi ce traitement étoit fondé, non dans le droit naturel, mais dans celui des gens, si connu, si perfectionné & si respecté de nos jours : suivant les loix toujours raisonnables & très-conséquentes de la guerre, il est permis & même ordonné de faire tout le mal possible à ses ennemis, & sur-tout d'en tuer tant qu'on peut ; car c'est là le but

Suite du siége d'Albenga par Piccinini ; les Genois y introduisent du secours.

Nouveau trait de cruauté de Piccinini.

(*a*) Anecd. Gén. & Corses ann. 1436. p. 131. Ub. Foglietta Lib. X. p. 592.

& le chef-d'œuvre de l'art; mais il n'eſt pas licite d'aller voir & de rapporter pour le bien & le ſalut de ſa patrie, ce qui ſe paſſe chez les mêmes ennemis qu'on a le droit & la volonté de tuer; c'eſt un crime odieux & atroce: on appelle ceux qui ſe rendent coupables de cette énormité, des eſpions, des traîtres; & on les pend impitoyablement dans toutes les armées des nations policées; c'eſt l'uſage & la loi, il n'y a rien à dire.

Sect. VI. Hiſtoire de Gênes depuis 1421 juſqu'en 1479.

Quelque tems après, le traité d'alliance propoſé aux Vénitiens & aux Florentins, ayant été conclu avec eux les Génois reçurent quantité de renforts de Toſcane, & ſe virent en état d'envoyer ſix mille arbalêtriers contre Piccinini, pour l'obliger à lever le ſiege d'Albenga. Mais ce ſecours fut inutile: l'on apprit au moment du départ de ces troupes, que le Général Milanois avoit jugé à propos d'abandonner ce ſiege ſans attendre qu'il y fut forcé par les Génois. La République loua beaucoup la fidélité & la réſiſtance courageuſe des habitans de cette place, qu'elle récompenſa par pluſieurs exemptions & priviléges; & dans le même tems pour ſe venger des Marquis de Final, Caretto & autres qui avoient ſecondé les armes milanoiſes contre elle, s'interdit tout commerce & toute communication avec leurs ſujets. Pour comble de bonheur, elle recouvra dans le même tems, ſans combat, les importantes places de Porto-Venere & Lerice, que le Roi d'Arragon fit évacuer par ſes troupes, dont il avoit beſoin ailleurs.

Levée du ſiége d'Albenga.

Les Guerres onéreuſes où le Duc de Milan avoit ſucceſſivement engagé les Génois, celle qu'ils avoient été obligés de ſoutenir contre ce Prince, tant d'expéditions & de dépenſes inutiles avoient épuiſé leurs finances; ils ſe trouvoient abſolument hors d'état de fournir aux dépenſes courantes. Pour ſubvenir à ce manque de fonds, on prit le parti d'accorder la liberté à tous les priſonniers Arragonois, moyennant une médiocre rançon.

Le Duc de Milan étoit bien éloigné de vouloir laiſſer Gênes tranquille. Ne pouvant réuſſir à la ſoumettre par la force il eut recours aux intrigues & à l'artifice, ſes armes les plus ordinaires. Le Doge avoit un frere, Baptiſte Frégoſe, non moins ambitieux que lui: le ſang des Frégoſes bouilloit dans ſes veines & il avoit leur dangereux eſprit. Le Duc qui cherchoit un rival redoutable pour l'oppoſer à Thomas Frégoſe, ſon ennemi mortel, n'en crut point pouvoir trouver de plus propre à ſervir ſes vues que ſon propre frere. Il ſavoit que les inimitiés entre les freres ſont les plus cruelles, vont plus loin que les autres en pareil cas, parcequ'ils rompent plus de freins & s'écartent d'autant plus du centre du devoir & de l'équité naturelle. Armer le frere contre le frere n'étoit qu'un jeu pour Philippe; & allumer le feu de la guerre civile dans Gênes, c'étoit le moindre fruit qu'il ſe promettoit de cette heureuſe diviſion. Il attiſa puiſſamment l'ambition & la jalouſie de Baptiſte, il l'engagea ſous main à exciter un ſoulevement contre le Doge & à le ſupplanter, lui promettant qu'il l'appuyeroit de toutes ſes forces. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le trop remuant Baptiſte à tout entreprendre pour ſe ſatisfaire. Il machina en conſéquence, il ſe fit un parti & prit jour pour faire éclater ſon odieux complot. Il choiſit pour cela le moment où ſon frere étoit à l'Egliſe. Pendant ce tems-là il ſe rendit à la hâte au palais à la tête de ſes adhérens, s'en empara & ſe fit proclamer Doge. Le véritable accourut à ce bruit, obligea les factieux à faire une prompte retraite, & fit priſonnier leur

1437. Intrigues du Duc de Milan.

Il engage Baptiſte Fregoſe à conſpirer contre le Doge ſon frere.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

chef, dans lequel il fut bien surpris & bien affligé de trouver son frere & un frere tendrement chéri, dans lequel il avoit toujours mis toute sa confiance. Le désir de la vengeance est le premier mouvement le plus naturel à l'homme, quand il est offensé ou trahi, sur-tout par ceux qu'il a le plus aimés. La soif de cette vengeance, assez légitime dans la circonstance (contre tout autre qu'un frere;) le premier feu du ressentiment, la voix de l'ambition, de la colere & peut-être de la prudence; l'occasion, la facilité de se satisfaire, les conseils sanguinaires de ceux qui lui étoient attachés; le soin de sa sûreté de la conservation d'une place si chere pour lui, enfin la politique cruelle de son rang, tout sembloit l'autoriser, ou plutôt lui donner une espece de droit de se défaire d'un rival, d'autant plus dangereux qu'il avoit méconnu les liens du sang pour le trahir si indignement. Mais le généreux Frégose pensoit bien autrement. Il ne voulut consulter dans cette occasion que son cœur, l'humanité & cette même voix du sang que son frere avoit étouffée à son égard, ces même devoirs qu'il avoit foulés aux pieds. Maitre absolu de ses jours Frégose refusa absolument de suivre les conseils perfides & barbares, que lui donnoient des prétendus amis, qui n'aimoient pas sa gloire & son repos puisqu'ils lui conseilloient un crime. Il protesta qu'il aimeroit absolument mieux renoncer à sa place dès le moment même, ou s'exposer à périr par les coups de son frere, que de tremper ses mains dans un sang si sacré pour lui. Il fit venir son frere, se contenta de lui faire quelques reproches tendres & modérés, & lui rendit la liberté, en lui disant qu'il ne pouvoit se résoudre à se méfier de lui, ni a prendre aucunes précautions contre lui; qu'il pouvoit faire ce qu'il voudroit à son égard, que sa vie étoit entre ses mains; mais que, quant à lui, il ne pourroit jamais se résoudre à oublier qu'il étoit son frere. Modération d'autant plus admirable, en pareil cas, que celui qui pardonna pouvoit tout & qu'il est bien rare que ceux qui peuvent tout, ne se servent pas de leur pouvoir pour se venger sur-tout quand ils sont sûrs de le pouvoir faire impunément! Au reste cette conduite de Thomas Frégose ne fut l'ouvrage ni de l'artifice, ni de la politique; tout annonça que ses procédés & sa reconciliation étoient sinceres. Loin de témoigner à son frere, ou de garder dans son cœur le moindre ressentiment contre lui de tout ce qui s'étoit passé, il le lui pardonna cordialement, & il l'employa même par la suite dans plusieurs expéditions importantes. De son côté Baptiste Frégose fut si touché des procédés généreux de son frere qu'il se reconcilia sincérement avec lui, & fut toujours soigneux tant qu'il vécut de lui faire oublier sa faute, exaltant dans toutes les occasions le gouvernement, le mérite personnel, d'un frere si respectable & si magnanime (a). Ainsi fut trompée l'attente du Duc de Milan, qui devint encore plus odieux aux Génois, lorsqu'ils découvrirent la part qu'il avoit eue à ce complot.

Il est vaincu & pris par le Doge.

Générosité de Thomas Frégose envers son frere.

Réconciliation sincere des deux freres.

Les Génois envoyent une flotte pour René d'Anjou.

Quelque tems après, vivement sollicités par René d'Anjou ennemi d'Alphonse & son concurrent au Royaume de Naples, de lui accorder du secours, ils équiperent sept galeres pour le service de ce Prince. Le Doge fit donner le commandement de cette flotte à ce même Baptiste Frégose qui venoit de

(a) Anecd. Gén. & Cors. ann. 1437. p. 131—133. Hist. des Révol. de Gênes: Tom. I. Liv. II. p. 292—294.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

conspirer contre lui. L'année d'après, (1438) ce Prince étant parti de Marseille avec cinq galeres, pour se rendre dans son Royaume, où il étoit desiré & appellé à grands cris par son parti, relâcha à Gènes, & y fut reçu avec tous les honneurs possibles. Il profita d'un séjour de quinze jours qu'il y fit, pour engager les Génois à le seconder de toutes leurs forces contre le Roi d'Arragon, à quoi il n'eut pas de peine à parvenir, les Génois y étant déja assez enclins d'eux mêmes, moins encore par zéle & par affection pour René, que par haine contre son adversaire, leur plus mortel ennemi, qui ne pouvoit leur pardonner sa derniere défaite. René prit en partant avec lui le secours qu'ils lui avoient préparé, qui fut encore joint en chemin par deux galeres, que Janus Frégose, autre frere du Doge, avoit armées en Corse pour le service de ce Prince. Ce secours ne put lui être d'aucune utilité; car à peine fut-il arrivé à Naples avec les neuf galeres de Gènes, que le défaut d'argent & l'impuissance où il se trouva de remplir ses engagemens avec la République, l'obligerent de les congédier tout de suite.

1438. Ce Prince relâche à Gènes en allant à Naples. Il congédie ses Galeres.

Les autres secours, plus efficaces que ce Prince reçut des Génois pendant le cours de cette guerre; qui dura encore quatre ans; les heureux succès qu'il eut dans ses commencemens avec l'aide de leurs flottes & les services importans que lui rendit aussi dans cette guerre la haine implacable du Pape Eugene IV. pour Alphonse, n'empêcherent pourtant pas que le Roi René, abandonné par son parti, ne fut enfin forcé de céder à son rédoutable compétiteur le Royaume qu'il lui disputoit depuis si long-tems. René étoit un bon Prince aimant les lettres & les arts, brave, humain, généreux, doué de plusieurs grandes qualités; mais peu propre à la guerre, manquant d'activité, d'expérience, sur-tout de bonheur, & de la plupart des talens militaires, propres pour faire un conquérant. C'est peut-être faire son éloge; il avoit pourtant de l'ambition & son ambition s'immola bien des victimes. Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans le détail de cette guerre, totalement étrangere pour Gènes qui n'y joua que le rôle d'auxiliaire; ni de tous les armemens que cette République fit en faveur de René, de tous les avantages que ses armes remporterent & par mer & par terre contre Alphonse & contre les Catalans ses sujets; & spécialement de la prise du château neuf de Naples par les Génois après un siege long & mémorable, (a) nous renvoyons sur-tous ces faits à l'Histoire particuliere du Royaume de Naples.

Secours que les Génois fournissent au Roi René: leurs exploits dans le Royaume de Naples.

Cependant lors qu'Alphonse n'eut plus d'autres ennemis sur les bras, les Génois se trouverent insensiblement hors d'état de résister à ses forces: ils étoient d'ailleurs fatigués d'une guerre si longue ainsi que d'une inimitié si constante de leur part & dont ils retiroient si peu de fruit. C'est ce qui leur fit prendre le parti deux ans après (en 1444) de demander eux-mêmes la paix au Roi d'Arragon & de la conclurre à des conditions si peu avantageuses qu'honorables pour leur République, parce qu'elle avoit besoin de cette paix & parce qu'elle avoit trop tardé à la faire. Les tems étoient bien changés. Ce Prince étoit irrité contre elle, tant des avantages mémorables qu'elle avoit remportés sur lui, que des secours continuels qu'elle avoit fournis à ses enne-

Ils font la paix avec Alphonse Roi d'Arragon.

(a) Ub. Foglietta Lib. X. p. 593—598. Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 6—9.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

mis: il étoit fier, victorieux & Gênes demandoit la paix. C'étoit à lui à en préscrire les conditions & il en imposa à cette République les plus humiliantes, entr'autres celle-ci: savoir, qu'elle seroit tenue de lui envoyer tous les ans un vase d'or du poids de six marcs, en forme de tribut ou d'hommage. Thomas Frégose n'étoit plus Doge, quand sa patrie conclut cet infamant traité: il avoit été contraint d'abdiquer en 1442. Au reste cette paix, fondée sur la honte de Gênes ne fût pas de longue durée. Ses citoyens étoient déja las de payer un tribut si deshonorant pour eux. Pour comble d'outrage le Roi d'Arragon ennivré de ses succès & voulant mortifier encore d'avantage ceux qui avoient été ses vainqueurs, dont il étoit bien aise d'humilier de toutes façons l'orgueil en leur faisant boire la Coupe de l'ignominie jusqu'à la lie, fit encore en 1446 des prétentions plus insultantes pour eux. Plus l'on accorde aux tyrans & plus ils prétendent. Non content de recevoir le vase d'or qu'ils lui envoyoient tous les ans suivant le dernier traité, Alphonse voulut encore que ce tribut lui fût remis & présenté de la façon la plus solemnelle, en présence de toute sa cour & par une députation expresse, composée des citoyens les plus qualifiés de leur ville. Cette condition parut trop dure aux Génois, ils n'étoient pas accoutumés à digérer tant d'affronts. Révoltés d'une prétention aussi indigne, ils refuserent absolument de se soumettre à ce qu'Alphonse demandoit d'eux; au moyen de quoi ce Prince qui ne cherchoit probablement qu'un prétexte pour recommencer la guerre, prit occasion de leur refus pour les chagriner & les molester en toutes occasions. Il est vrai que la situation les affaires intérieures de Gênes, en proie alors aux troubles & aux guerres civiles ne lui permit pas d'en venir à une rupture ouverte avec le Roi d'Arragon; ce ne fut pas proprement une guerre, mais plutôt une longue suite d'hostilités de la part de ce dernier, qui s'empressa toujours d'appuyer & de favoriser les mécontens & factieux Génois & de fomenter les dissentions domestiques dans le sein de cette République, où tout fut en fermentation pendant ces dernieres années.

Nouvelles brouilleries avec ce Prince.

Nouveaux troubles civils dans Gênes.

Avant que d'en venir à ces nouveaux actes d'hostilité de la part d'Alphonse, reprenons les choses de plus haut, & voyons ce qui se passa à Gênes pendant l'intervalle des diverses expéditions que cette République fit pour le service du Roi René & depuis qu'elle eût conclut la paix avec le Roi d'Arragon. La premiere de ces années (1438) la peste se déclara de nouveau dans Gênes; mais elle prit bientôt fin, & ce ne fut pas le plus grands des fléaux dont elle fut affligée, les soulevemens, les troubles, peste plus incurable & plus tenace, commencerent à y faire de nouveaux ravages. On avoit armé quatre gros batimens pour donner la chasse aux Corsaires Catalans qui commettoient beaucoup de brigandages sur les côtes de Gênes. Cette petite flotte commandée par Pelegro Promontorio, prit la route de Naples, après avoir inutilement cherché ces brigands qui sembloient craindre de se montrer devant elle. A peine étoit-elle arrivée à Naples que tout l'équipage se souleva & refusa de servir, sous prétexte qu'il ne recevoit pas réguliérement sa paye ce qui rompit tous les desseins des chefs, & les obligea de ramener ces bâtimens à Gênes sans avoir pû rien faire. Le Doge irrité de ces contre tems, sévit contre les coupables & fit punir de mort trois principaux auteurs de cette rebellion.

Ce

1441.

Murmures & complots contre Thomas Frégose.

Ce ne furent pas encore là les troubles les plus dangereux & les plus difficiles à appaiser. Le Doge devint l'objet des complots de ses envieux & de ses rivaux. Ils éclaterent en 1441. La longue durée de son Dogat, (durée de près de cinq années, espèce de phénoméne révoltant à Gènes, où l'on voyoit souvent deux ou trois Doges en moins d'un an), sa puissance excessive, celle de sa famille, affermie par cette longue possession, soutenue par ses freres qui le secondoient avec courage dans toutes ses entreprises, faisoient de plus en plus ombrage aux nobles qui lui soupçonnoient un dessein formel d'abaisser leur faction. Ils étoient depuis long-tems révoltés de voir que le Doge affectoit de faire toujours donner le commandement des flottes ou des troupes de terre à ses freres ou à des citoyens de la faction populaire. Ils prirent occasion d'un nouvel armement qui fut fait la même année pour une expédition en faveur de René, dont Jean Frégose le plus jeune des freres du Doge, fut chargé, pour se plaindre hautement que Thomas vouloit attirer toute l'autorité à lui & aux siens. Jean Antoine de Fiesque étoit à la tête des mécontens & des ennemis du Doge. Ce fut lui qui s'offensa le plus du choix de Jean Frégose: il avoit brigué ce commandement pour lui-même, & il fut irrité de l'odieuse préférence que le Doge donnoit à son jeune frere sur lui. Les autres Nobles n'étoient pas moins indignés, mais moins violens que Fiesque, ils prirent le parti par timidité ou pour l'amour de la tranquillité de leur patrie, de dissimuler encore ces outrages & d'attendre quelques circonstances plus heureuses, pour renverser la puissance des Frégoses. Il n'en fut pas de même du fougueux Jean-Antoine de Fiesque; incapable de se posséder, il sortit aussitôt de la ville outré de colere, & résolu de tirer à quelque prix que ce fût, une vengeance signalée de l'affront qu'il avoit reçu (a).

Jean-François de Fiesque se met à la tête des mécontens.

Il est secondé par le Duc de Milan.

Il trouva dans le Duc de Milan tout l'appui qu'il pouvoit désirer, & que tous ceux qui vouloient exciter quelques troubles dans Gènes étoient surs d'y trouver. Ce Prince vindicatif étoit toujours prêt à leur fournir des armes contre leur patrie, & comme aux aguêts pour profiter des dissentions qui s'élevoient ou qu'il faisoit naitre & fomentoit dans son sein par ses intrigues, dans l'espérance de pouvoir encore recouvrer par ce moyen la souveraineté de cette République dont la perte lui tenoit toujours fort au cœur. Fiesque s'étoit retiré à Torrigliani place dépendante du Domaine de sa maison. Il ne resta pas long-tems dans l'oisiveté. A l'instigation du Duc qui lui promit de l'appuyer puissamment, & commença par lui envoyer de l'argent pour le mettre en état d'agir, il fit soulever une partie des habitans des Montagnes & des bords de la mer; les excita à prendre les armes & à faire quantité de ravages & d'incursions sur les terres de Gènes, tandis qu'il infestoit les côtes avec quelques bâtimens qu'il avoit équipés à cet effet. Le Roi d'Arragon lui en fournit encore d'autres, pour le mettre en état de donner des allarmes aux Génois, de les empêcher de songer à faire aucun armement contre lui, & de les obliger a veiller à la défense de leurs côtes. Fiesque trouvoit un azile assûré avec ses vaisseaux dans le port de Final, ville appartenante au Marquis de ce nom, allié du Roi d'Arragon, & ennemi juré de Gènes, dont comme ancien vassal & voisin il redoutoit la puissance; au moyen des ressources que Fiesque

Ravages & incursions faits par Jean Antoine de Fiesque sur les côtes de Gènes.

(a Hist. des Révol. des Gènes Tom. I. Liv. II. p. 294 & suiv.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

trouvoit dans les ennemis de sa patrie, ses forces & ses dévastations augmentoient de jour en jour; il mettoit toutes les côtes de la capitale à contribution, & s'avançoit quelquefois, pour mieux braver le Doge, jusques dans son port qu'il bloquoit & tenoit si étroitement resserré, qu'il n'y pouvoit pas entrer de vivres ni aucunes des denrées ou provisions que les Génois avoient coutume de tirer par la mer. Ils se virent bientôt sur le point d'être en proie à la disette. Les sages précautions du Doge redoublerent. Il n'oublia rien pour mettre Gênes en sûreté contre les entreprises de Fiesque. Il fit faire de nouvelles levées de troupes, fortifier les côtes de l'état; & les principaux postes de la ville & des environs: enfin il arma plusieurs bâtimens pour donner la chasse à ceux de son ennemi. Les dépenses que tous ces soins entraînerent, absorberent absolument les sommes qui avoient été destinées par le traité d'alliance offensive fait entre les Génois & le Pape Eugene IV. à l'équipement d'une flotte contre le Roi d'Arragon; contre-tems qui nuisit beaucoup au bien de la cause commune & qui indisposa fortement le Pape contre ses alliés. Ce Pontife le plus implacable ennemi d'Alphonse, & l'un des plus vindicatifs d'entre tous les mortels, avoit rempli exactement toutes les conditions d'un traité sacré pour lui, puisqu'il étoit dicté par la haine, en envoyant plus de quatre mille chevaux contre Alphonse, pour son contingent; voyant que les Génois ne fournissoient pas le leur, & que tout le poids de la guerre retomboit sur lui, il entra dans une extrême colere contre eux, sans vouloir écouter aucunement les raisons qu'ils alleguoient pour se disculper de n'avoir pas rempli leurs engagemens; il se crut joué & jamais il ne put le leur pardonner (*a*).

Les Génois se brouillent avec le Pape Eugene IV.

La République, hors d'état, à cause de ses troubles civils & de l'épuisement de ses finances, de pouvoir équiper une flotte pour le service de René, fut obligée en 1442. de se borner à faire passer à Naples que le Roi d'Arragon tenoit alors très-étroitement resserrée des secours continuels de provisions & de vivres; service qui n'étoit pas moins essentiel, & qui fut cependant inutile à la ville assiégée. Les Génois la ravitaillerent jusqu'à trois fois; mais à peine y avoient ils introduit un convoi, qu'elle retomboit d'abord dans la plus affreuse disette. Naples affamoit Gênes, & sembloit comme un gouffre qui engloutissoit toutes ses provisions. Ses citoyens en épuisant leur ville, se mettoient pour ainsi dire eux-mêmes en danger d'être réduits à la famine pour subvenir aux besoins des Napolitains. Tous ces secours ne firent que reculer la prise de Naples: Alphonse s'en empara moitié de force & moitié par surprise.

Les Génois introduisent plusieurs fois des vivres dans Naples assiegée par Alphonse.

1442.

En 1442. qui fut la derniere année du Dogat de Frégose, il perdit son frere Baptiste, qui depuis sa conspiration contre lui & le généreux pardon qu'il en avoit reçu, lui avoit toujours été très affectionné & étoit devenu son ami réel. Le Doge le pleura sincérement. Il faisoit une grande perte, sur-tout dans les circonstances critiques ou il se trouvoit. Depuis ce moment il ne fit plus que chanceller dans sa place, & bientôt après il succomba aux efforts de l'envie. Pour consoler la douleur amere qu'il ressentit de cette mort, il fit faire à ce frere chéri des obséques d'une magnificence presque royale. Cette

Artifices & intrigues des ennemis de Thomas Frégose.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 596. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. pag. 8.

pompe réveilla les murmures de ses ennemis. Ils s'en prévalurent pour le rendre odieux, tant aux Nobles, qu'aux chefs des Populaires & même à ses partisans, & pour exciter de nouveaux troubles. Ils lui reprochoient hautement sa hauteur, le faste avec lequel il vivoit, & les airs de souverain qu'il affectoit en toutes occasions avec ses concitoyens. „ Est-ce donc, disoient-ils, pour „ obéir aux loix d'un Plébéien, que Gènes à secoué le joug d'un Prince étran- „ ger? Est-ce pour se donner un maître impérieux dans un Frégose, qu'on „ s'est soustrait à la domination du Duc de Milan?" Ses ennemis, ses envieux, les partisans des Nobles, de Jean-Antoine de Fiesque, faisoient retentir par tout ces plaintes. On s'efforçoit d'indisposer le peuple contre lui, d'envenimer jusqu'à ses moindres paroles; de condamner, de peindre des plus noires couleurs jusqu'à ses actions les plus innocentes ou les plus indifférentes; on relevoit avec soin, on exagéroit encore ses moindres vices, on déguisoit ou on ravaloit prodigieusement ses grandes qualités; tels sont les procédés de la haine & de l'envie: enfin l'on préparoit insensiblement l'inconstance des esprits Génois à une révolution. Il crut en homme fier & généreux devoir mépriser ces discours imposteurs, ces bruits injurieux à son honneur. Il se flattoit d'être encore aimé & puissamment soutenu du peuple en cas de besoin: il demeura tranquille. Cette confiance lui faisoit honneur: elle partoit d'un cœur magnanime & qui n'a rien à se reprocher, mais elle le perdit. Il poussa trop loin cette confiance généreuse & imprudente ou plutôt cette sécurité aveugle, ce défaut de prévoyance. Peut-être étoit-il assoupi dans le sein d'une longue prospérité? Il se contenta de pourvoir en général à la défense de la ville & des principaux postes, ne croyant pas qu'on fut assez hardi pour rien entreprendre contre lui-même. Il fut pourtant informé que Jean-Antoine de Fiesque, son ennemi capital, secondé & excité par le Roi d'Arragon & par le Duc de Milan, avoit formé le complot de concert avec la plupart des principaux de la ville, de s'y introduire avec des troupes & d'y exciter un soulevement. Frégose fut quelque tems sur ses gardes; mais voyant que ces projets n'avoient pas lieu, il crut que ce n'étoit qu'une menace frivole de la part de ses ennemis, & il ne prit aucunes précautions pour prévenir ou traverser leurs desseins & méprisa tous les avis qu'on lui donna, & l'expérience qu'il fit de leur peu de solidité jusqu'alors, le plongea encore plus avant dans son sommeil léthargique. Il étoit tems qu'il en sortit. Un nouvel avis circonstancié, qu'il reçut l'en tira; mais son reveil tardif fut pour ainsi dire l'instant de sa chûte. Il avoit été prévenu que Fiesque devoit tenter dans la nuit du 18 au 19 Décembre une descente avec quelques barques, dans un endroit dégarni de mur, & où les rochers presque à hauteur d'appui, offroient une montée facile. Cet avertissement n'étoit pas à négliger. Le Doge crut faire assez que de porter des troupes dans l'endroit qui étoit ménacé. Malheureusement pour lui, ces troupes voyant que le vent contraire empechoit les barques d'aborder, crurent qu'il étoit inutile de rester dans leur poste & l'abandonnerent pour s'en retourner dans leurs maisons. Dans cet intervalle le vent tourna à l'avantage de Fiesque & le porta à terre avec son monde. Il traverse toute la ville sans aucun obstacle & marche droit au Palais où, pour comble d'imprudence, tout étoit plongé dans le sommeil & la sécurité. Le Doge reveillé en sursaut par le bruit que faisoient les gens de Fiesque, apprend avec effroi leur introduc-

Sect. VI. *Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

Sécurité imprudente du Doge.

Jean-Antoine de Fiesque s'introduit dans la ville & y excite un soulevement.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479

tion dans la ville, assemble à la hâte ses amis non moins épouvantés que lui & leur fait part de cette triste nouvelle, ne sachant quel parti prendre, ni quel conseil suivre, le jour étant venu, quoiqu'on lui annonçât que toute la ville étoit en armes & que le palais étoit investi de toutes parts, il ne voulut point suivre le conseil que quelques-uns de ses partisans lui donnerent de sacrifier sa place à la tranquillité publique; il s'obstina toujours à dire qu'il ne falloit rien précipiter & consentit seulement qu'on nommât à la pluralité des voix, des arbitres pour pacifier les choses. On choisit seize citoyens, presque tous du corps des populaires, qui nommerent sur le champ huit des principaux de la ville, la plupart de la faction des Nobles, pour juger les differends des partis & rétablir la tranquillité dans Gènes. Il étoit trop tard pour faire aucun arrangement ce n'étoit pas de quoi satisfaire Fiesque qui exigeoit absolument pour premiere condition la démission de son ennemi. Voyant qu'il ne vouloit point y donner les mains, il résolut de l'y contraindre; il attaqua le palais, s'en empara & réduisit Frégose à prendre la fuite. Il se réfugia dans la tour du Cadran, où il fut bientôt forcé & contraint de se rendre à Raphaël Adorne. Il fut convenu qu'il se retireroit à Sarzane, ville dont a vû que la République lui avoit fait don en 1421 en récompense de ses services. Il s'y rendit peu de tems après: sa retraite ramena la tranquillité dans Gênes pour quelque tems (*a*).

Le Doge Thomas Fregose est dépossede & se retire à Sarzane.

1443. On élit huit Capitaines de la liberté Génoise; ils sont cassés un mois après.

Frégose étant dépossedé, au grand contentement de ses ennemis & envieux, les anciens du peuple trouverent à propos, pour satisfaire l'ambition de tous les prétendans, de changer la forme du gouvernement & de substituer au Dogat, qui faisoit vingt mécontens pour un heureux, huit magistrats d'institution nouvelle, sous le nom de *Capitaines* de la liberté Génoise, (*b*) du nombre desquels furent Raphaël Adorne, qui avoit pris Frégose & Jean-Antoine de Fiesque, l'auteur de cette révolution. Ce nouveau gouvernement ne subsista pas long-tems: pouvoit-il y en avoir de stable à Gênes? La désunion se mit d'abord parmi les nouveaux Magistrats, par l'esprit brouillon & les prétentions ambitieuses de Fiesque, qui vouloit faire la loi à ses collegues. Les divisions indécentes des Capitaines furent cause que leur pouvoir fut abrogé le 18 Janvier 1443. environ un mois après leur création. L'inconstance des Génois les fit aussitôt revenir au Dogat qu'ils sembloient avoir aboli. Raphaël Adorne, fils & petit-fils de Doge, (il étoit petit-fils de ce fameux Antoine Adorne qui avoit soumis sa patrie à la France en 1396) fut élû à cette dignité, d'un consentement unanime. Cependant comme l'on vouloit éviter que la puissance des Doges ne devint trop considérable à l'avenir & qu'ils n'empiétassent sur la liberté de leurs concitoyens on résolut de leur donner quatre conseillers ou Assesseurs, sous prétexte de les soulager dans les fonctions pénibles du gouvernement, mais au fond pour leur servir comme de surveillants, les empêcher d'abuser de leur autorité, prévenir les troubles que cet abus & la jalousie de leurs rivaux pouvoient faire naitre. Raphaël Adorne fut le premier Doge à qui ces quatre conseillers furent donnés.

Raphaël Adorne est élu Doge: on lui donne quatre conseillers ou assesseurs.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 9—11. Anecd. Gén. & Corses ann. 1442. p. 135.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 295—296.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

1444.

L'élection d'Adorne citoyen dont le nom étoit cher au peuple & doué d'ailleurs de quantité de bonnes qualités, propres à faire le bonheur de Gênes, ne produisit pas d'abord tout l'effet qu'on en avoit attendu pour le rétablissement de sa tranquillité. Le Duc de Milan, le Roi d'Arragon, & les citoyens factieux, dont l'ambition servoit d'instrument à la haine de ces implacables ennemis, mettoient continuellement obstacle au Repos de cette République. C'est ce qui la détermina enfin, après avoir fait vainement quantité d'armemens réitérés pour donner la chasse aux Catalans qui infestoient sans cesse ses côtes par l'ordre d'Alphonse leur souverain à demander la paix à ce Prince en 1444. On a vû à quelles conditions peu honorables pour elle cette paix si nécessaire pour Gênes fut conclue la même année. Délivrée par ce moyen d'un de ses ennemis, au moins pour quelque tems, (car les intentions d'Alphonse n'étoient pas sinceres, & il n'étoit pas mieux disposé pour les Génois qu'auparavant), elle en avoit encore un autre bien redoutable dans le Duc de Milan, avec qui aucun traité n'étoit possible ni sûr, & dans deux citoyens puissants & remuants que ce Prince favorisoit ouvertement.

Incursions & ravages faits par Jean-Antoine de Fiesque & Pierre Frégose.

L'un étoit Jean-Antoine de Fiesque qui, irrité de voir que la Révolution qu'il avoit opérée, n'avoit été utile, ni à la faction des Nobles, toujours aterrée comme auparavant, ni à lui-même, étoit ressorti de la ville d'abord après l'élection du Doge Adorne, dans la ferme intention de recommencer ses ravages & ses hostilités; ce qu'il exécuta en effet, il s'empara même de Recco & de Porto-fino, dont il chassa les troupes de la République. L'autre ennemi domestique, serpent qu'elle avoit nourri & réchauffé dans son sein pour sa ruine, étoit Pierre-Frégose neveu du précédent Doge Thomas. Ce jeune homme, destiné à jouer un jour dans sa patrie le plus grand rôle & en même tems le plus funeste, étoit impétueux, ardent, plein de courage, d'orgueil d'ambition, de talens militaires, de grandes qualités, presque toutes dangereuses, & donnoit les plus flatteuses espérances à sa maison. Digne d'elle & du nom qu'il portoit, animé de l'esprit des Frégoses, il n'avoit vû qu'avec indignation sa famille, nagueres si puissante, absolument déchue de son lustre, dépossédée des charges & du gouvernement. Banni de sa patrie & déclaré rebelle pour avoir conspiré contre le successeur de son oncle, privé de son patrimoine, se trouvant hors d'état de soutenir son rang & la dépense fastueuse qu'il faisoit, il eut recours aux moyens employés par J. A. de Fiesque & se vit réduit à vivre de butin, à faire le métier de Brigand. Le Duc de Milan qui pénétrant d'un coup d'œil l'esprit dangereux de ce jeune homme, crut trouver en lui ce qu'il lui falloit, un homme propre à faire beaucoup de mal aux Génois & à mettre tout en combustion dans sa patrie, flatte ce jeune lion, l'accueillit dans sa disgrace, & aiguisa encore son ressentiment & son ambition. Il lui donna la ville de Novi pour sa demeure, & en même tems pour le mettre à même à cause de la proximité de faire à son aise des irruptions sur le territoire de Gênes, où la ville de Novi, (de tout tems appartenante à cette République, mais dont le Duc s'étoit emparé par surprise environ vingt quatre ans auparavant) étoit enclavée. Pierre Frégose s'y retiroit chargé de butin, & en sortoit fréquemment pour fondre sur les campagnes voisines, qu'il mettoit à contribution, & pour faire impunément des courses attaquant indifféremment tout ce qu'il rencontroit. Un jour il enleva cent

Sect. VI Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

vingt mulets chargés de marchandises & d'effets précieux appartenans au Roi de France; ce qui donna beaucoup de chagrin au Doge, qui fut obligé de faire des excuses à ce sujet à la Cour de France & de rejetter ce vol sur un rébelle & un proscrit. Frégose & Fiesque demeurerent cependant plus tranquilles depuis, & parurent même faire tréve à leurs ravages, le Doge fit une espéce d'accommodement avec eux, au moyen de quoi la paix fut encore rétablie au dehors & au dedans au moins pour un court intervalle.

Etablissement du College de quarante-quatre.

La même année (1444), comme les occupations de la maison de St. Georges augmentoient de jour en jour, & que les huit Magistrats, préposés originairement à son administration, ne suffisoient pas pour régir toutes ses affaires, on jugea à propos de leur donner huit adjoints chargés de percevoir les impôts ou revenus de la République que les receveurs de cette maison n'avoient pas encore perçus jusqu'alors. On donna à ce nouveau Collége ou bureau, le nom de l'année où il fut établi, c'est-à-dire, de *Quarante-quatre* (*a*).

1445. 1446.

Il ne se passa rien de remarquable pendant les deux années qui suivirent la conclusion de la paix avec le Roi d'Arragon, si ce n'est que les prétentions orgueilleuses formées par ce Prince en 1446, donnerent de nouvelles inquiétudes à la République & penserent renouveller ses querelles avec cet implacable ennemi de sa tranquillité. La sagesse des Génois & les troubles qui survinrent l'année d'après, empêcherent que la guerre ne recommençât.

1447. *Complot artificieux des parens du Doge Raphaël Adorne.*

Ils avoient été jusqu'alors tranquilles & heureux sous les sages loix de Raphaël Adorne. Ce bonheur ne fut pas de longue durée. Si les concitoyens du Doge, même ceux des factions opposées & ses rivaux, étoient contens de son gouvernement, il n'en étoit pas de même de son ambitieuse famille dans laquelle il trouva des ennemis inattendus; on n'en a quelquefois pas de plus dangereux que ses proches. Ses vertus pacifiques, ses grandes qualités, estimées & chéries de tout le monde, étoient odieuses à ses parens, parcequ'elles n'étoient pas propres à remplir leurs vûes avides & intéressées, & à élever sa famille aux dépens de la tranquillité de l'Etat. Bien différent de son prédécesseur, Adorne ne travailloit aucunement à l'élevation des siens. Ils en furent indignés & formerent le projet de le supplanter, pour faire un autre Doge de leur famille, plus spirituel suivant eux. Ils jeterent les yeux sur Barnabé Adorne, jeune homme d'une ambition ardente, & en état de tout entreprendre pour satisfaire celle de sa famille. Il s'agissoit de déposséder le Doge; mais comme il étoit très-difficile d'en venir à bout par la force, parce qu'il étoit universellement aimé, ses parens eurent recours à l'artifice, & lui firent entendre adroitement que la tranquillité publique, le repos de Gènes, le sien, exigeoient qu'il se démît de sa place & même que c'étoit le desir général de la nation. Armés d'un pareil motif ils n'eurent pas de peine à persuader le trop crédule Adorne. Ce citoyen zélé, désintéressé & d'autant moins tyrannisé par l'ambition, qu'elle étoit satisfaite & assouvie chez lui par la longue possession d'une dignité souvent incommode, se montra empressé de remplir ce qu'il croyoit le vœu unanime de ses concitoyens, & prêt à tout sacrifier au bien de sa patrie, auquel il ne vouloit point être un obstacle. Il donna d'abord les mains à sa démission, & abdiqua en effet tout à coup au grand regret de tous ses con-

Il abdique à leur persuasion.

(*a*) Hist. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 12.

citoyens qui n'étant pas instruits de l'artificieux moyen dont on s'étoit servi pour le porter à cette étrange résolution, furent aussi chagrins que surpris de le voir prendre ce parti dans un tems où tout étoit enchanté de la sagesse de son gouvernement, & où tout en faisoit désirer la prolongation pour le bonheur de Gènes. Adorne se retira chez lui, en simple particulier au milieu d'un cortege nombreux & des acclamations de citoyens de tout état, qui en regrettant sincérement un pareil Doge, applaudissoient à sa modération, & élevoient sa vertu jusqu'aux cieux (*a*). On nomma aussitôt douze citoyens pour gouverner la République *ad interim*.

Barnabé Adorne est élû Doge.

On fut bientôt au fait de l'énigme. A peine Raphaël eut-il abdiqué, que le même jour ses parens aveuglés par leur ambition effrénée, ne se mettant plus en peine de voiler leurs trames secrettes & de déguiser le motif qui les avoit fait agir, firent si bien, par leurs intrigues & leur crédit, que Barnabé fût élû Doge, ainsi qu'ils l'avoient projeté. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ses artifices; un mois n'étoit pas écoulé qu'il fut renversé à son tour de la place qu'il avoit indignement usurpée sur son vertueux parent. Quoique le Roi d'Arragon, qui haïssoit les Frégoses & favorisoit les Adornes, leurs ennemis jurés, & étoit d'ailleurs bien aise d'entretenir les dissentions civiles des Génois, eût envoyé à Barnabé six cens hommes d'élite pour le soutenir dans sa place, son lâche triomphe n'en fut pas moins de courte durée. Janus Frégose, frere de Thomas, homme intrépide & décidé à tout risquer pour chasser son ennemi, eut la hardiesse d'entrer dans le port à la faveur de la nuit avec une seule galere. Il débarqua sans bruit avec son monde, consistant seulement en quatre-vingt-cinq hommes, gens braves & déterminés à vaincre où à périr pour lui. Frégose marcha à leur tête droit au palais, l'attaqua, s'en rendit maître malgré la résistance vigoureuse des Arragonnois & de la garde du Doge, & après un combat sanglant où tous les gens de Frégose furent blessés, mais où aucun d'eux ne périt. Barnabé Adorne fut obligé de prendre la suite, & de céder la place à son vainqueur qui fut élû Doge le lendemain (*b*). Son premier soin fut de rappeller Pierre Frégose son neveu de son exil: il le fit aussitôt commandant des troupes de la ville, sûre de trouver en lui un rédoutable appui.

Janus Frégose le chasse & se fait élire à sa place.

Hostilités du Marquis de Caretto & de Final.

Il y avoit déja longtems que Galeotto Marquis de Caretto & l'un des seigneurs de Final, voisin toujours incommode aux Génois, s'entendoit, se liguoit avec tous leurs ennemis, & se servoit de l'opportunité de Final (ville avantageusement située au bord de la mer de Gènes, sur la côte du Ponant, & comme au milieu du territoire de cette République, qu'elle coupoit en deux) pour donner un azile assûré dans son port à tous les factieux & mécontens, à tous ceux qui infestoient les côtes de cet état par leurs courses & brigandages, tant par terre que par mer. Il les secondoit lui-même de toutes ses forces, & faisoit de fréquentes irruptions sur les terres de Gènes. L'impunité sembloit l'enhardir de jour en jour à y faire de nouveaux ravages & à molester de toutes façons ses citoyens, qu'il voyoit trop occupés par leurs

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. pag. 287 & suiv. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 462.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 600—601.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

dissentions domestiques, pour qu'ils pussent songer à mettre fin à ses hostilités. Dans cette confiance il venoit encore de s'emparer tout nouvellement de deux bourgs à eux appartenans, ainsi que d'un gros navire Génois, chargé de marchandises d'un prix considérable. Le Doge résolu de réprimer tant de brigandages, fit décider la guerre contre Galeotto. Comme on vouloit le poursuivre vigoureusement, & mettre un frein pour l'avenir aux entreprises de ce voisin remuant & dangereux, on fit les plus grands préparatifs. Une somme d'argent considérable fut destinée pour les fraix de cette guerre, que tout rendoit indispensable & l'on fit faire des levées de troupes dans tout l'état de Gênes. Les Doria, les Spinola & tous les autres Nobles qui possédoient des terres dans son Domaine; toutes les villes maritimes de la côte occidentale, Savone, Albenga, Noli & autres qui, comme voisines de Final & plus exposées que les autres aux ravages du Marquis, étoient aussi plus intéressées à ce qu'on y mît ordre, s'empressérent de fournir leur contingent, & d'unir leurs forces contre l'ennemi commun; de sorte qu'en peu de tems les Génois rassemblerent une armée d'environ huit mille hommes, tant d'Infanterie que de Cavalerie & sur-tout d'arbalétriers: la capitale en fournit quatre cens pour sa part. La haine de ses citoyens étoit telle contre les seigneurs de Final & contre leurs sujets, qu'elle leur fit faire une chose fort injuste en elle-même & inouïe jusqu'alors. Ce fut de faire saisir les revenus que ceux de Final avoient sur la maison de St. Georges, argent qui devoit être sacré, suivant l'institut de cette maison, & d'employer le produit de ces revenus à la guerre qu'on alloit leur faire. Il servit en partie, à l'équipement de deux bâtimens qu'on arma encore pour les attaquer & leur donner la chasse par mer.

Les Génois lui déclarent la guerre.

1448. 1449.

Le Doge eut le commandement de l'armée de terre: on lui donna seulement un conseil de quatre citoyens pour diriger, de concert avec lui, les opérations de cette guerre. Il ouvrit la campagne au commencement de l'année 1448, & débuta par plusieurs avantages qu'il remporta sur les ennemis. Il n'eut pas la satisfaction de voir la fin de cette expédition, étant mort vers la fin de la même année, au grand regret de tous les bons citoyens qui le pleurerent. La République lui donna des preuves de son estime, & de la douleur qu'elle ressentoit de sa perte, en lui rendant tous les honneurs funebres qu'il méritoit, & en lui faisant élever un superbe mausolée de marbre.

Mort du Doge Janus Frégose: Louis Frégose lui succede.

Louis Frégose fut nommé pour lui succéder au commencement de l'année suivante (a). Il étoit absent alors & il dut son élection à la grande considération que ses concitoyens avoient pour feu son frere: il se hâta de venir prendre possession d'une place qu'il devoit plus à sa bonne fortune qu'à son mérite. La mort prématurée de Janus ralentit un peu la vivacité de la guerre contre le Marquis de Final: on la reprit quelque tems après avec vigueur & elle fut bientôt terminée par la prise de sa capitale. L'armée Génoise étoit alors commandée par le fameux Pierre Frégose, frere du Doge, qui avoit beaucoup de talens pour la guerre. Une partie des citoyens étoit d'avis qu'on détruisit de fond en comble cette ville dont le voisinage étoit toujours si funeste pour Gênes & pour son commerce; le sentiment le plus modéré l'em-

Prise de Final: démolition de la Citadelle; fin de cette guerre.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. I. Liv. VII. p. 14—16.

l'emporta & les Génois se contenterent de mettre les fauxbourgs de Final au pillage & d'en démolir la citadelle. Les habitans forcés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. Les Génois se montrerent cependant religieux observateurs de leurs engagemens & de l'équité. Loin de chercher un prétexte pour s'approprier tout le Marquisat de Final à titre de conquête, ils ne confondirent point dans leur ressentiment contre Galeotto, Marc de Caretto, son parent, dont ils n'avoient aucun sujet de se plaindre, qui n'avoit jamais pris aucune part aux hostilités du premier, & qui avoit même au contraire toujours secondé puissamment les armes de la République dans cette guerre. Pour récompenser les services de ce fidelle vassal & allié, elle lui rendit en toute propriété le tiers de la seigneurie de Final suivant la promesse qui lui en avoit été faite.

La guerre qui avoit été pour les Génois une espéce de distraction favorable à Louis Frégose étant finie, il ne demeura pas long-tems en possession du Dogat. Il n'en étoit redevable qu'au nom qu'il portoit, qu'à l'amour des Génois pour ce nom & pour son prédécesseur. Sans vices ni vertus rémarquables, il n'avoit d'ailleurs aucune des qualités nécessaires pour remplir la place qu'il occupoit. Ses concitoyens ne tarderent pas à s'en appercevoir; & honteux du choix qu'ils avoient fait, ils le déposerent. Tel est le moindre inconvénient de la souveraineté héréditaire; les talens & les vertus sont si rares en général parmi les hommes, que c'est précisément parce qu'un homme a de grandes qualités, qu'il est à présumer que son frere ou son fils n'en posséde pas; il ne faut pas aller bien loin pour en trouver des exemples, les histoires en sont pleines; & d'ailleurs l'expérience nous le démontre tous les jours. Les Génois députerent aussitôt à Sarzane vers Thomas Frégose, pour le presser de venir reprendre possession du Dogat pour la troisieme fois; tant étoient grandes la considération & l'estime qu'ils conservoient encore pour cet homme fameux: leur attente fut vaine. Thomas dont l'ambition étoit assouvie par tous les honneurs dont il avoit été revêtu, & ralentie par les glaces de l'âge, ainsi que par toutes les disgraces dont ces mêmes honneurs avoient été une source féconde pour lui, témoigna autant de froideur & d'indifférence pour cette dignité suprême, qu'il avoit autrefois montré d'ardeur pour y parvenir. Il préfera sincérement sa tranquilité, les douceurs de la retraite & de la vie privée, à une place si enviée & si pleine de chagrins amers pour celui qui en étoit possesseur. Il prétexta sa foiblesse & son grand âge pour se disculper de l'accepter, alléguant qu'il n'étoit plus capable d'en soutenir le fardeau, & qu'il vouloit finir ses jours en paix. Ainsi, après avoir suffisamment joui du Dogat au gré de son envie, Thomas Frégose eut encore l'avantage d'etre détrompé sur le néant des grandeurs; la gloire de pouvoir se mettre au-dessus du Dogat; & en même tems la satisfaction de se voir recherché à son tour par ses volages citoyens, & de pouvoir se venger d'eux & de leur ingratitude, en refusant de reprendre, à leur priere, cette même dignité dont ils l'avoient eux-mêmes forcé de se dépouiller neuf ans auparavant (a).

1450.
1451.
Louis Frégose est déposé.

Les Génois offrent le Dogat à Thomas Fregose qui le refuse.

(a) Anecd. Gén. & Corses ann. 1450. p. 135. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 301.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Pierre Frégose est élû Doge.

Pierre Frégose profita du refus de son oncle, & fut élû Doge à la pluralité des suffrages; c'étoit Thomas qui avoit conseillé à ses concitoyens de faire choix de son neveu. Il s'étoit signalé par ses exploits pendant la guerre de Final, & avoit beaucoup contribué à ses heureux succès; pour quoi il étoit fort estimé à Gênes. La République se voyant dans des tems orageux & toujours à la veille de nouveaux troubles & de nouvelles guerres, crut trouver le Doge qu'il lui falloit, dans la conjoncture, pour tenir tête à ses ennemis, contenir les factieux, & en un mot maintenir sa tranquillité au dedans & au dehors. Son attente ne fut point trompée, & elle ne pouvoit mieux choisir. Pierre Frégose étoit un homme d'une valeur intrépide, téméraire, dur, cruel, sévere à l'excès, capable de se faire craindre, & qui sur-tout possédoit toutes les vertus guerrieres dans un degré éminent. Ci-devant rebelle & proscrit, il avoit commencé lui-même ainsi que l'on a vû plus haut (année 1444) par jouer le rôle d'un brigand, d'un citoyen très-dangereux pour sa patrie. Devenu Doge, il sembla avoir changé de caractére; il devint le plus implacable ennemi des mutins & des factieux; vertu uniquement relative à son intérêt personnel. Aussi ne fut-il bon citoyen que tant qu'il fut Doge, parce qu'alors son ambition satisfaite par la possession de cette dignité ne fut plus occupée que des moyens de s'y maintenir, & il combattit accidentellement pour le service de sa patrie, en ne travaillant fonciérement que pour lui-même; ce qui fit disparoître pour un moment ses vices & permit à ses grandes qualités de prendre l'essor, de se développer, & de faire le bien de Gênes par occasion. Devenu la terreur des mauvais citoyens & sentant que la crainte seule pouvoit les retenir dans le devoir, jugea devoir débuter par leur donner, au commencement de son gouvernement, un exemple effrayant, capable d'intimider les mécontens, & ceux qui étoient payés par des puissances étrangeres pour semer les troubles & la division dans l'état. Ce fut sur un Sénateur, sur un Noble, pour rendre l'exemple encore plus frappant, que le Doge fit tomber le poids de sa vengeance politique. Il fit arrêter Galeotto del' Mare, qui lui étoit suspect & déclamoit hautement contre son administration & il le fit pendre sur la place de l'Eglise de St. François revêtu de sa robe & de ses autres attributs de Sénateur, avec cet écriteau placé sous ses pieds: *Cet homme a dit ce qu'il ne devoit pas dire (a).* Trait atroce & qui prouve que le despotisme ose quelques fois exercer son empire dans les Républiques comme dans le sein des monarchies où il a établi son siege.

Il se rend redoutable aux mutins & aux factieux.

Trait de despotisme de Pierre Frégose.

Cet acte de sévérité excessive en imposa aux factieux; mais il indigna les Génois, il révolta toute une ville libre, dont les regards n'étoient pas accoûtumés à ces coups d'autorité violents. On murmura beaucoup contre le Doge: il s'en mit peu en peine. Il vouloit plutôt se faire craindre que se faire aimer. Content d'avoir rempli son but, il ne songea qu'à s'affermir dans sa place & à se rendre de plus en plus terrible aux mécontens. Cependant les commencemens de son Dogat furent assez tranquilles à l'exception de quelques troubles que ses ennemis exciterent au dehors, ou des guerres éloignées, où les Génois se trouverent malgré eux compliqués.

Ils envoyerent la même année (1451) à Rome un députation de quatre

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. X. p. 602.

des principaux de leur République pour complimenter l'Empereur Frédéric IV. qui suivant l'ancien usage encore observé alors par les Empereurs d'Allemagne y étoit venu pour recevoir la couronne impériale des mains du serviteur des serviteurs de Dieu. Tout est altéré, abatardi, corrompu en nos malheureux jours, & l'on n'y voit plus de ces belles cérémonies, si propres à édifier les fidéles; droits Ecclésiastiques, puissances; miracles, exorcismes, sorciers, magie tout a disparu avec la pureté de la foi. Les députés de Gênes assisterent au couronnement de cet Empereur. L'année suivante cette République envoya une autre députation à Rome, pour prêter obéissance au Pape Nicolas V. Cette démarche étoit assez usitée dans ces tems-là, où le schisme étoit fréquent dans l'Eglise, & où deux à trois prétendans voulant s'asseoir à la fois sur la chaire de St. Pierre, il n'étoit pas rare que telle nation en reconnut un pour son Pape & telle autre un autre, sans aucun détriment pour la catholicité. Les Génois, pour leur part, se porterent avec d'autant plus de plaisir à cette démarche respectueuse envers le vicaire de Dieu sur la terre, que celui qui étoit alors en charge, étoit leur compatriote; il étoit de Sarzane, place appartenante alors à leur domaine (*a*). On sent que leur amour propre étoit vivement flatté d'avoir leur compatriote pour Pape. Cependant deux ans auparavant, la République alliant l'obéissance & le respect à la prudence & au soin de la conservation de ses droits; & toujours soigneuse de s'opposer aux entreprises de la puissance Hiérarchique sur la temporelle, avoit porté une loi très-févere contre ceux qui s'appuyoient de l'autorité des rescripts & Bulles particulieres des Papes, pour contrevenir aux droits & immunités de la ville (*b*).

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Différentes députations faites par les Génois.

La guerre avec les Marquis de Caretto & de Final, qui sembloit totalement terminée depuis long-tems, fut sur le point de se rallumer, ces seigneurs ayant imploré la protection & le secours de la France qui fit passer des troupes sur la côte du Ponant, où elles s'emparerent de Final & de Pietra. Leur voisinage inquieta les Génois & les engagea à se mettre sur leurs gardes. Ils firent fortifier tous les postes circonvoisins & mirent par-tout de nombreuses garnisons. Ils avoient d'autant plus raison d'être allarmés qu'ils avoient tout à craindre & spécialement le Doge, du ressentiment des François qui ne paroissoient pas vouloir se rapprocher de Gènes sans dessein. En effet entre les raisons qui pouvoient avoir engagé la Cour de France à envoyer des troupes sur cette côte pour secourir les Marquis de Final, raisons tant de convenance, que d'ambition, de politique & de vengeance; outre les anciens & violens sujets de plaintes que les Génois avoient donnés à cette couronne en (1409), on trouve dans quelques Historiens (dont plusieurs des nôtres ont adopté le recit (*c*)) qu'elle avoit lieu d'être particuliérement très-irritée contre les Frégoses dont elle avoit été le jouet; & il est probable qu'elle vouloit alors tirer satisfaction de cet outrage. Ils rapportent que le feu Doge Janus Frégose & sa famille cherchant les moyens de supplanter leurs rivaux, les Adornes, (*) qui étoient alors en possession du Dogat & tout-puis-

Inquiétudes des Génois au sujet du voisinage des troupes Françoises.

(*a*) Anecd. Italien. ann. 1447. p. 78. Art. Rome.
(*b*) Ub. Foglietta ibid. p. 602.
(*c*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 298—300. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 462.

(*) Pour l'intelligence de ce point de l'Hist. de Gênes, relativement à la rivalité &

Sect. VI. Hiſtoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Reſſentiment de la France contre les Frégoſes.

ſants dans Gênes, s'étoient adreſſés en 1447 au Roi de France, Charles VII. pour obtenir de lui du ſecours pour rentrer dans leur patrie & en chaſſer leurs ennemis, offrant à ce Prince de la remettre ſous ſa domination. En conſéquence l'affaire avoit été, dit-on, concluë ſecrettement entre les Frégoſes & des commiſſaires envoyés pour cet effet à Marſeille par le Roi; les choſes avoient même été pouſſées ſi loin que le Roi ſe préparoit à envoyer des troupes à Gênes pour prendre poſſeſſion de ſa nouvelle ſouveraineté. Mais que faiſoient ordinairement les inconſtans citoyens de cette République? Ils promettoient tout pour parvenir au but de leurs déſirs; & quand ils y étoient parvenus & qu'ils s'étoient de nouveau emparés du gouvernement, ils ſe répentoient des démarches qu'ils avoient faites envers les ennemis de leur patrie & ils ne vouloient plus rien tenir: ils ne penſoient à ſoumettre Gênes aux étrangers, que quand ils n'y étoient pas les maîtres. C'eſt poſitivement ce que l'on impute ici à Janus Frégoſe. Il trouva dans cet intervalle le moyen de s'introduire dans la ville ſans le ſecours des François, (de la façon qu'on a vû plus haut) & de ſe faire élire Doge d'un conſentement unanime. A cette nouvelle les commiſſaires François, qui s'étoient avancés juſqu'à Nice, pour attendre l'effet de la promeſſe des Frégoſes, vinrent ſe préſenter aux portes de Gênes, pour ſommer le Doge de tenir ſes engagemens avec leur maître; à quoi Janus répondit *que Gênes étoit ſa conquête, & qu'il vouloit la garder*; outrage à la vérité bien capable d'allumer le reſſentiment de cette puiſſance. Voilà le fait tel qu'il eſt rapporté par ces Hiſtoriens; mais quoique très-poſſible & vraiſemblable même, il paroit peu conſtant, peu avéré & fait pour être revoqué en doute, d'autant qu'Ubert Foglietta, Hiſtorien Génois très-véridique & très-inſtruit n'en fait aucune mention. Quoiqu'il en ſoit, les alarmes que le voiſinage des François avoit données d'abord aux Génois, ne tarderent pas à être diſſipées par leur retraite; l'affaire de Final n'eut point de ſuites, & la République fut bientôt tranquille de ce côté.

1453. Les Génois perdent Pera.

Grande révolution dans l'Orient Priſe de Conſtantinople par les Turcs; fin de l'empire Grec.

Il n'en fut pas de même à l'égard de ſes poſſeſſions éloignées: Elles ſe reſſentirent beaucoup de la révolution conſidérable que la priſe de Conſtantinople par les Turcs, (en 1453) cauſa dans les affaires des Chrétiens dans le Levant ainſi que dans le monde politique. La ruine de l'Empire d'Orient & la priſe du ſiege de cet empire, donnerent une eſpece de ſecouſſe violente à cette partie du monde, & à tous les petits états voiſins que l'Empire Grec couvroit & protégeoit de ſon ombre; ils tomberent tous avec lui. Cette perte en général ſi déplorable pour la Chrétienté fut accompagnée d'une perte particuliere pour les Génois, & bien ſenſible pour eux. Ce fut celle de Pera ou Galata, l'une de leurs plus importantes & plus opulentes colonies dans le Levant, (qu'ils poſſédoient depuis environ quatre ſiecles) qui fut

aux querelles des Frégoſes & des Adornes vers le milieu du XIII. ſiecle, il faut obſerver que les premiers tenoient ouvertement le parti de la maiſon d'Anjou, & par conſéquent de la France, qui les favoriſoit à ſon tour; & que les Adornes tenoient pour le Roi d'Arragon, qui les appuyoit de toutes ſes forces. Ils amuſoient ce Prince & les Frégoſes flattoient la France de l'eſpoir de donner les loix à Gênes, dont ils promettoient reſpectivement la ſouveraineté à leurs alliés ſans avoir envie de leur tenir parole qu'à la derniere extrémité. Leur foibleſſe & leur reſſentiment s'appuyoient tour à tour du ſecours de ces deux puiſſances.

obligée de subir le sort de Constantinople & le joug de ses vainqueurs: vainement les Génois prévoyant l'orage prêt à fondre sur eux ainsi que sur toute la chrétienté avoient envoyé à Pera, l'année d'auparavant, un secours de neuf cens hommes d'élite, pour en renforcer la garnison. Mais que pouvoient faire ce secours & toutes les forces de Gènes réunies ensemble contre les forces presque invincibles, les troupes innombrables & sur-tout l'ascendant du trop heureux tyran Mahomet II.? Tout ce que les Génois purent faire, ce fut de signaler leur valeur, tant dans la défense de cette place, que dans celle de Constantinople; & de retarder le plus qu'ils purent par leur résistance vigoureuse la prise de Pera. Et certes, au milieu de tant de revers & de pertes ce n'est pas un petit honneur pour Gènes que d'avoir pû arrêter quelque tems avec une poignée de monde les progrès d'un ennemi tel que Mahomet, d'avoir pu retarder un instant ce torrent impétueux dans sa course. Enfin la valeur & le courage sont forcés de céder à la supériorité du nombre qui l'accable & du bonheur qui le subjugue. La vertu combat, mais la fortune triomphe, & presque toujours le crime avec elle. Tel fut le sort des Génois qui durent se consoler, en quelque façon de leurs pertes par la gloire immortelle dont ils se couvrirent pendant le cours de cette malheureuse guerre, & parce qu'un état, bien plus puissant qu'eux, partagea leur disgrace, & tomba avec eux sous les coups de ce même ennemi auquel ils avoient si vaillamment résisté. On ne doit pas taire ici pour l'honneur du nom Génois & de la vérité, que (*) ce fut un de leurs citoyens qui commandoit dans Constantinople pendant ce siege mémorable, qui retarda si long-tems sa prise par des efforts de valeur incroyable (*a*). C'étoit Jean Justiniani que ses exploits avoient fait parvenir à la place de généralissime de l'Empereur Grec. Ce brave Général fit toute la résistance qu'on pouvoit attendre de son courage & de son habileté, mais une blessure considérable qu'il reçut dans une attaque & dont il mourut même ensuite, l'ayant obligé de quitter le combat pour se faire pancer, les Turcs profiterent de la retraite du chef pour redoubler d'efforts. Il donnerent avec toutes leurs forces un assaut général à la place, dont ils se rendirent enfin maîtres, grace à la lâcheté des Grecs & à la supériorité du nombre. Ainsi cette grande ville, d'abord nommée Byrza & Bisance, accrue ensuite considérablement & embellie par Constantin, (faussement surnommé le grand,) qui lui donna son nom & la choisit pour être le nouveau siege de l'Empire Romain, qu'il y transplanta pour sa ruine, tomba après avoir été la capitale & le séjour des Empereurs tant Latins que Grecs pendant l'espace de plus de onze siecles, tomba, dis-je, sous un autre Constantin, au pouvoir des Turcs qui en firent le siege de leur Empire, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui sous le nom de Stamboul. Telle fut la fin de l'Empire Grec ou d'Orient, qui n'étoit plus depuis long-tems qu'un squelette, qu'une bien foible image de l'Empire Romain, de ce puissant corps auquel il avoit succédé & qui, depuis qu'il s'étoit séparé de son berceau, semblable à un grand arbre qui ne touchant plus à la terre où il avoit pris racine, ne fait plus que

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Valeur des Genois: leurs exploits contre les Turcs.

Exploits de Jean Justiniani au siege de Constantinople.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. IX. p. 602.

(*) Voyez Section I. de cette Hist. ann. 1099.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

languir & se dessécher, alla toujours en déclinant & en s'avançant vers sa ruine. On se permettra ces réflexions sur le renversement d'un des plus beaux Empires du monde; événement qui n'est pas tout à fait étranger à l'Histoire que nous écrivons, vû qu'il entraîna la perte de l'opulente colonie Génoise de Pera & de plusieurs autres possessions que cette République avoit dans le Levant, ainsi que la ruine de l'Empire de Trébizonde & de plusieurs autres principautés ou seigneuries particulieres où les Génois avoient quantité d'établissemens avantageux pour leur commerce; & sur-tout parce que ce fut un Génois qui défendit si vaillamment Constantinople. On finira cet article par une réflexion bien simple, la prise de cette capitale par les Turcs vengea bien le sac de Jérusalem par les Chrétiens dans le tems de la premiere croisade & les désastres de ces derniers dans cette occasion, (& particulierement des Génois qui s'étoient si fort signalés par leurs exploits dans ces cruelles guerres de dévotion) les punirent assez justement par représailles, de toutes les injustices, horreurs & atrocités qu'ils avoient commises, de tout le sang qu'ils avoient répandu dans ces malheureuses contrées, le berceau de leur religion. C'est ainsi que les crimes des hommes sont punis par les forfaits & par les fureurs d'autres barbares, leurs semblables. On ne prétend point justifier ici les uns ni les autres: ils sont inexcusables. Mais au fond les Turcs avoient autant de droit de s'emparer de Constantinople & de l'Empire Grec que les Princes Chrétiens d'Occident en avoient eû d'envahir quatre siécles auparavant Solyme, & d'asservir la Palestine & la Syrie qui ne leur avoient jamais appartenu. On sent que c'est le droit de la guerre, de conquête; le droit du fer, du plus fort; droit toujours barbare & abominable.

La République céde la Corse à la maison de Saint Georges.

La même année, si malheureuse pour Gênes, elle prit le parti de transférer la propriété du Royaume de Corse (*a*) ainsi que de la ville de Caffa, (Colonie Génoise dans le Pont-Euxin, dont il a été souvent parlé dans le cours de cette Histoire) à la maison de St. Georges, & de s'en reposer sur elle pour la défense & la conservation de ces établissemens, comme étant beaucoup plus à même d'y pourvoir par ses forces & ressources considérables que l'État lui-même (*) alors fort épuisé. Il est pourtant probable que la République s'en reserva toujours la Seigneurie ou Suzeraineté.

1451.

Vers le même tems les dissentions domestiques se reveillant encore dans le

(*a*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 603. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 18 & suiv.

(*) Outre que cette opulente maison formoit déja, ainsi qu'on l'a remarqué lors de son institution, comme une autre ville, une autre République particuliere dans le sein même de Gênes, ayant ses magistrats, son conseil, ses finances, son Palais ou Hôtel, son quartier &c. se gouvernant par elle-même suivant ses propres loix & statuts; la maison de St. Georges se vit obligée, d'avoir ses vaisseaux, ses troupes, ses Officiers, ses Gouverneurs, ses forteresses &c. pour protéger & défendre ses possessions, à l'instar des compagnies des Indes & autres que nous voyons encore aujourd'hui en Hollande, en Angleterre & en France, lesquelles paroissent assez visiblement calquées sur le modele de la maison de St. Georges; mais quoique peut-être beaucoup plus puissantes & plus opulentes qu'elle, elles n'approchent cependant point de cet utile établissement, quant à la sagesse de ses loix & de son gouvernement; & sur-tout quant à la solidité & à la durée, marque caractéristique de cette même sagesse.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

ſein de Gênes, vinrent troubler ſa tranquillité momentanée, & la précipiterent par degrés dans un nouvel abyme de maux, en la faiſant de nouveau rentrer ſous le joug d'une puiſſance étrangere; ſuite auſſi funeſte qu'ordinaire des guerres civiles des Génois. Le Roi d'Arragon ne les perdit pas de vue, il ne ceſſoit de faire tous ſes efforts pour détruire le bonheur paſſager dont il les voyoit jouir avec dépit ſous les ſages loix de Pierre Frégoſe. Il leur donnoit ſans ceſſe de nouvelles inquiétudes par ſes armemens par ſes dévaſtations & par les courſes de ſes ſujets. Ce Prince fourniſſoit continuellement des ſecours aux mécontens, & ſoutenoit ouvertement les ennemis déclarés du Doge (les Adornes), ſous prétexte de vouloir qu'ils fuſſent reçus dans la ville. Il s'y faiſoit des partiſans ſecrets, il y entretenoit des émiſſaires, pour ſoulever les Eſprits; & il favoriſoit en même tems pluſieurs complots contre ſa perſonne, & pluſieurs entrepriſes ſur Gênes; toutefois ſans aucun ſuccès, par la vigilance infatigable de Frégoſe, qui avoit l'œil à tout, qui paroit tous les coups & rendoit tous les efforts de ſes ennemis inutiles.

Hoſtilités faites par le Roi d'Arragon contre Frégoſe & les Génois.

1455. Alphonſe fait inveſtir Gênes par terre & par mer.

Alphonſe, las de voir tous ſes projets confondus par la prudence de ſon ennemi, réſolut enfin de l'attaquer ouvertement avec de plus grandes forces dans l'eſpérance de l'accabler. Bernard Villamarino Amiral de ſes flottes & l'un des plus habiles hommes de mer de ſon tems, eut ordre de faire voile vers Gênes avec une flotte conſidérable & d'en bloquer exactement le port, tandis que Parlermo Général de ſes troupes de terre, ſe préſenta devant la ville à la tête d'une armée, où étoient Raphaël & Barnabé Adorne, Jean-Antoine de Fieſque & quantité d'autres exilés. Le Doge bloqué & menacé à la fois par terre & par mer, ne perdit pas la tête pour cela, ſon courage redoubla au contraire à la vue du danger, & il s'apprêta à le repouſſer. Il n'avoit pas à beaucoup près autant de forces que de réſolution. Il crut devoir joindre la ruſe au courage pour triompher de ſes ennemis. Il n'ignoroit pas qu'il en avoit beaucoup de ſecrets dans la ville; & que c'étoient les plus dangereux de tous. Voulant les connoitre & s'en défaire avant que de ſonger à combattre ceux du dehors, il eut recours à un ſtratagême fort aviſé, qui lui fournit en même tems le moyen de mettre à l'épreuve les diſpoſitions des Génois à ſon égard, & de voir s'il pouvoit ſe flatter d'être ſecondé de leur part dans la réſiſtance vigoureuſe qu'il ſe propoſoit de faire contre les Arragonnois. Dans ce deſſein après avoir pourvû à la défenſe des principaux poſtes & mis bonne garniſon par tout, le Doge feignit d'en ſortir pour aller reconnoitre les troupes ennemies, & ſe retira dans le château, ſans être apperçu de perſonne, par un chemin ſecret & détourné; ne doutant point qu'auſſitôt que ſes ennemis du dedans le croiroient ſorti de la ville, ils ne levaſſent le maſque, & ne s'efforçaſſent d'y exciter un ſoulevement en ſon abſence, en faveur de ceux du dehors. Tout arriva en effet comme il l'avoit prévu; ſon ſtratagême lui réuſſit parfaitement. A peine la nuit commençoit à répandre ſes ombres, que les ennemis de Frégoſe le croyent réellement abſent, prirent les armes, ſe mirent à courir les rues, à répandre l'alarme dans la ville, & à la faire retentir des cris de *vivent les Adornes & les Arragonnois*. Ils furent bientôt joints par une multitude de ſéditieux, avec leſquels ils allerent attaquer avec furie les principaux poſtes & le palais qui furent vaillamment défendus par ceux à qui le Doge en avoit confié la garde. Il y eut entre eux & ces ſéditieux un combat des plus

Stratagême heureux du Doge Pierre Frégoſe.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

vifs & des plus sanglants. Tandis qu'ils en étoient aux mains, le Doge joyeux du succès de sa ruse & voulant couronner son ouvrage par l'entiere défaite de ses ennemis, sortit de la forteresse avec une partie de la garnison & vint tomber avec impétuosité sur les mutins en faisant retentir le nom de Frégose. Surpris, épouvantés, attaqués par devant & par derriere, ils ne firent pas grande résistance. Le Doge en fit un grand carnage; peu échapperent à sa vengeance par la fuite, & il fit périr dans les supplices, comme rebelles & traîtres à la patrie, tous ceux qui tomberent entre ses mains (*a*).

C'étoit spécialement sur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, qu'étoit fondé l'espoir des assiégeans; c'étoit sur leurs partisans secrets qu'ils comptoient le plus pour s'en emparer. La vigilance & la résolution déterminée de Pierre Frégose leur ayant enlevé cette espérance & toutes ressources de ce côté, & ayant totalement déconcerté leurs projets, comme l'hyver approchoit ils y renoncerent & jugerent à propos de s'en retourner, sans oser rien entreprendre. L'Amiral Arragonnois laissa seulement en partant quelques bâtimens sur cette mer, pour croiser sur les côtes de Gênes, y faire des ravages, & troubler la navigation de ses sujets. Ces bâtimens leur causerent en effet beaucoup de dommages & prirent quantité de navires Génois; ce qui obligea le Doge de faire armer deux gros vaisseaux pour leur donner la chasse. Ses ennemis vinrent aussi à bout d'exciter quelques soulevemens sur la côte occidentale; mais ils furent d'abord appaisés par sa prudence, & par la sagesse de ceux qu'il envoya sur cette côte pour y rétablir le calme.

Départ des Arragonnois: leurs ravages sur les côtes de Gênes.

1456.

Tant de résistance & de courage de la part de Pierre Frégose, alluma encore davantage le ressentiment du Roi d'Arragon, qui jura hautement qu'il ne mettroit point les armes bas, & qu'il ne cesseroit point d'inquiéter les Génois, que son ennemi ne fut dépouillé du Dogat, & que les Adornes & les autres exilés ne fussent rentrés dans leur patrie. Les choses continuerent encore plusieurs années dans cet état, pendant lesquelles Frégose ne cessa de faire pour la défense de Gênes tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme tel que lui, (il combattoit plus pour lui-même que pour elle) & pendant lesquelles le Roi d'Arragon ne cessa en effet, suivant sa promesse, de faire tout le mal possible à cette République & de la tourmenter de tous côtés; jusqu'à ce qu'enfin le Doge, voyant que rien ne pouvoit lasser ni fléchir la haine de cet implacable ennemi; & que n'étant pas en état de résister long-tems à ses attaques continuelles, il seroit tôt ou tard obligé de succomber, prit à regret le parti de céder, avant que d'y être contraint par une honteuse défaite. Mais de quelle façon ce Doge fier & inflexible put-il se résoudre à céder? Dans l'extrêmité où il se trouvoit réduit, ne voulant point que ni Alphonse, ni les Adornes pussent profiter de sa retraite, & triompher de son malheur en s'élevant sur ses débris, ce citoyen altier fit comme avoient fait autrefois Antoine Adorne & tous les ambitieux Génois dans des cas à peu près semblables. Il préféra la servitude de sa patrie à sa propre honte; il aima mieux lui donner des fers, la soumettre au joug de l'étranger, & devenir sujet lui-même de Doge qu'il étoit,

1458. Extrêmité où le Doge se trouve réduit par le Roi d'Arragon.

(*a*) Anecd. Gén. & Corf. ann. 1455. p. 136. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 302 & suiv.

étoit, que de se voir forcé, ainsi que Gènes, de recevoir des loix de ses ennemis. En conséquence il forma le projet de la remettre sous la domination de la France. „ Puisque, s'écrie-t-il, dans le transport de sa cruelle joie, „ je ne puis pas commander dans Gènes, que Gènes soit donc sujette, qu'elle „ obéisse à un Souverain étranger, je ne dominerai pas dans ma patrie, les „ Adornes n'y domineront pas non plus; j'obéirai, mais ils auront aussi un „ maitre, & un Adorne ne sera pas le mien". *(a)* Ainsi raisonnent tous les ambitieux & tous les mauvais citoyens, qui veulent régner, ou tout confondre & tout perdre.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Ce funeste projet, dicté par le premier transport d'une vengeance aveugle & de l'ambition réduite au désespoir, fut presqu'aussitôt exécuté que conçù, le mal se fait bien rapidement, & ne se répare pas de même; & presque toujours le repentir tardif succéde à une démarche précipitée ou peu réfléchie, mais il n'est plus tems. C'est ce dont on verra bientôt la preuve. On peut dire cependant, pour la justification de la conduite de Pierre Frégose, que réduit par les circonstances à choisir un maitre pour sa patrie il préféra avec raison le Roi de France à celui d'Arragon, le plus mortel ennemi de Gènes, auquel il eut été aussi chagrinant que déshonorant pour elle de se soumettre, vû qu'elle auroit paru comme la conquête de ce Prince & contrainte par la force de subir son joug, au lieu qu'en s'imposant celui de la France, elle avoit au moins la foible satisfaction de se donner à elle volontairement & de son plein gré; ce qui flattoit encore l'amour-propre de ses citoyens, & les consoloit, pour ainsi dire, de la perte de leur liberté, par le dernier usage qu'ils en faisoient dans le choix de leurs fers. D'ailleurs ils avoient naturellement un traitement plus doux à attendre de la part d'un Souverain qu'ils se donnoient, que de celle d'un vainqueur irrité qui ne croyant pas être dans le cas de leur avoir aucune obligation, ne les auroit regardés que comme des esclaves attachés à son char.

Pierre Frégose engage les Génois à se donner à la France.

Frégose avoit tant d'ascendant sur l'esprit de ses concitoyens qu'il n'eût pas de peine à leur persuader de servir sa haine & son ressentiment. On envoya aussitôt une députation de quatre des premiers de la ville au Roi de France, Charles VII. pour lui offrir la souveraineté de Gènes aux mêmes conditions que le Roi Charles VI. l'avoit eue soixante deux ans auparavant. Quoique l'expérience que ce dernier Prince avoit faite de l'humeur turbulente de ces Républicains & de leur peu d'aptitude pour le gouvernement Monarchique; & quoique l'affront signalé que le Roi régnant avoit reçu lui-même des Frégoses, qui l'avoient joué en 1447. avec de pareilles offres (si tant est que le fait soit vrai) dussent apprendre à ce Monarque le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les dispositions toujours mobiles des Génois & le détourner de preter l'oreille à leurs propositions, il ne balança guéres à accepter la souveraineté qu'ils lui déféroient volontairement (parce qu'une pareille offre chatouille toujours agreablement l'orgueil d'un Prince qui voit avec plaisir croitre le nombre de ses sujets): se flattant, espoir frivole! de réussir à leur faire aimer son joug, ou au moins à les y tenir, soit de gré ou de force, plus constamment attachés que n'avoit sçu faire le Roi son devancier. Il ne les y retint pourtant pas si long-

Ils envoyent des députés à Charles VII. Roi de France.

Ce Prince accepte la souveraineté de Gènes.

(a) Anecd. Gén. & Cors. ann. 1458. p. 137.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

tems. On peut dire avec raison, que c'étoit plutôt cette souveraineté elle-même, qui étoit une espece d'assujettissement, de fardeau, & réellement un joug très-onéreux pour celui qui l'acceptoit. C'est, dit-on, ce qui porta le successeur de Charles VII. (Louis XI.) à s'en débarasser si promptement en faveur du Duc de Milan en 1463 & à la refuser si nettement depuis avec les expressions énergiques que tout le monde sait, ou au moins qu'on attribue à ce Prince (*a*). Le Roi de France accepta donc les offres des Génois; & croyant rendre sa domination plus respectable à ses nouveaux sujets, en leur donnant, pour leur commander une personne titrée & capable de leur en imposer par sa naissance & par son rang, il envoya aussitôt à Gênes Jean d'Anjou Duc de Calabre & son parent en qualité de Gouverneur, & pour prendre possession de cet Etat en son nom. Quelques Historiens (*b*) rapportent que ce fut à la priere du Duc de Calabre que le Roi lui donna ce Gouvernement; & même que ce fut uniquement pour lui faire plaisir que ce Prince accepta la souveraineté de Gênes, ayant eu beaucoup de peine à s'y résoudre, & à vouloir entrer dans aucune nouvelle négociation avec elle, à cause de l'affront sanglant qu'il avoit reçu de Janus Fregose dix ans auparavant. C'étoit, disent-ils, ce qui paroit assez vraisemblable, pour mettre le Duc à portée de nuire au Roi d'Arragon & de recouvrer le Royaume de Naples que ce Prince avoit conquis sur René d'Anjou son pere. En effet il est probable que le Duc n'avoit eu que ses intérêts en vue en se faisant donner le gouvernement de Gênes; qu'il se flattoit de trouver de grandes ressources dans les forces de cette République, & qu'il avoit dessein de se servir de sa marine & de la proximité où il étoit de Naples, pour tenter de reprendre ce Royaume sur son ennemi. Et certes ce fut un grand malheur pour les Génois, qu'on leur donna Jean d'Anjou pour Gouverneur, vû qu'il avoit des intérêts totalement opposés aux leurs & que son but n'étoit que de les replonger dans une guerre dispendieuse avec le Roi d'Arragon, ce qu'ils avoient justement voulu éviter en se donnant à la France. C'est ce qu'on appelle tomber de Charybde en Sylla. Outre le ressentiment que causa au Roi d'Arragon la préférence qu'ils donnoient à la France sur lui, le choix du Gouverneur, envoyé par elle, fut ce qui irrita encore le plus ce Prince contre les Génois, il crut ce choix fait expressément pour le braver & le mortifier encore d'avantage. De toutes façons il n'étoit pas de la saine politique, ou au moins de l'intérêt de Gênes qu'on lui donna un pareil Gouverneur; c'étoit vouloir manifestement la sacrifier. Mais consulte-t-on jamais un seul instant l'intérêt des peuples? C'est ainsi qu'ils sont toujours immolés aux passions ou aux intérêts de leurs maitres! Gênes se soumet & le premier acte d'autorité de son nouveau Souverain tourne à la perte de cette République.

Il envoye Jean d'Anjou, Duc de Calabre pour Gouverneur à Gênes.

Les Génois se soumettent au Roi de France Charles VII.

Jean d'Anjou arriva à Gênes le 11 Mai 1458. Tout le peuple assemblé dans les jardins des Frégose prêta le serment ordinaire d'obéissance & de fidélité entre les mains de ce Prince (*c*) qui jura de son côté au nom du Roi, de

Ils prêtent serment au Duc de Calabre.

(*a*) Voyez Section IX. de cette Histoire dans la Note.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. L. II. p. 303—304 Liv. III. p. 305 & suiv. Introd. à l'Hist Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 462 & suiv.

(*c*) Ub. Foglietta Lib. X. p. 604 & seq. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 21 & suiv.

maintenir inviolablement les Génois dans tous leurs droits & priviléges (ſerments toujours très-mal obſervés de part & d'autre, parce que l'obſervation reſpective en eſt preſque moralement impoſſible); & particuliérement de ne porter aucune atteinte à ceux de la maiſon de St. Georges; ce que depuis tous les Souverains de Gènes furent obligés de promettre ſolemnellement, les Génois ayant toujours eû le plus grand ſoin de le ſtipuler dans tous leurs Traités pour la ſûreté d'un établiſſement ſi utile, & d'où dépendoit en quelque façon la conſervation de leur République. Le Duc de Calabre fut auſſitôt mis en poſſeſſion de la citadelle, des principaux poſtes de la ville, ainſi que de toutes les fortereſſes de l'Etat de Gènes: ſes citoyens les mettoient légérement entre les mains des étrangers; ils ne les recouvroient pas avec la même facilité.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Chagrin du Roi d'Arragon & des Adornes à cette nouvelle.

La nouvelle de ce qui ſe paſſoit dans la capitale porta d'abord aux Adornes le coup le plus ſenſible & le plus inattendu. Ils s'étoient flattés d'être remis à la tète du gouvernement de leur patrie, ou au moins d'y rentrer malgré Frégoſe, par le ſecours du Roi d'Arragon. Ce coup ne fut pas moins fatal pour ce Prince qui avoit eſperé de devenir maitre de Gènes par le moyen des Adornes & de ſes autres partiſans qui l'avoient ſans doute leurré de ce trop frivole eſpoir. Cet événement renverſoit toutes les eſpérances des uns & des autres. Frégoſe goûta un inſtant le plaiſir flatteur qu'il s'étoit promis, celui de ſe venger de ſes ennemis en trompant les projets de leur ambition: Frégoſe triomphoit, mais il paya & fit payer bien cher à ſa patrie ce plaiſir momentané. Ses ennemis revenus de la douleur que leur cauſa cette ſubite révolution, ne renoncerent point encore à leurs deſſeins contre elle; toujours auſſi empreſſés de lui nuire, ils ne ceſſerent point de troubler ſa tranquillité, de lui donner de nouvelles alarmes. Ainſi fut déçue l'attente de ſes citoyens qui avoient eû deux objets en vue en ſe donnant à la France; l'un, ſans doute de ſe débaraſſer de la domination de leur Doge qui commençoit à peſer à leur inconſtance ordinaire, d'autant qu'il leur attiroit beaucoup d'ennemis ſur les bras; & l'autre, d'éviter de tomber dans les fers du Roi d'Arragon, d'aſſûrer leur repos en ſe donnant un maitre capable de réſiſter aux entrepriſes de ce Prince & de ſe délivrer par là de ſes perſécutions continuelles, des conſtans efforts de ſon inimitié. Ils penſoient qu'Alphonſe n'ayant proprement rien à démêler avec la France, qui n'avoit jamais que très-foiblement ſoutenu la querelle de la maiſon d'Anjou, ne voudroit pas ſe brouiller avec cette puiſſance à cauſe d'eux, & les laiſſeroit enfin tranquilles. Mais ils ſe tromperent étrangement en croyant trouver un port aſſûré pour eux dans le parti que le reſſentiment de leur Doge & leur légéreté leur avoient fait embraſſer ſi aveuglément. Leur ſituation devint encore plus triſte qu'auparavant. Ils ne connoiſſoient pas bien l'ennemi auquel ils avoient affaire. Il étoit encore plus fier, plus ſenſible, qu'ambitieux. Outré de ſe voir bravé & dédaigné, ſa haine en devint plus ardente & plus acharnée à leur nuire; ce Prince qui s'étoit flatté juſqu'alors de les contraindre par toutes ſortes de mauvais traitemens à ſe donner à lui, (étrange moyen dont le Duc Philippe Viſconti s'étoit ſervi le premier en 1421) ne put leur pardonner d'avoir fruſtré ſon attente. Peu retenu par la crainte de la France qui ne leur envoyoit qu'un Gouverneur, chargé d'un grand nom & de beaucoup de prétentions, mais ſans troupes, ſans forces pour les défendre,

Triste situation des Genois.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1427 jusqu'en 1479.

Alphonse redoubla d'efforts pour les soumettre à son Empire malgré eux & malgré leur nouveau Souverain qui l'étoit plus de nom que d'effet.

Manege des Adornes & autres exilés pour animer Alphonse contre leur patrie.

Il étoit encore fortement excité par les instigations continuelles des Adornes & autres exilés Génois, qui étant totalement en faveur auprès de ce Prince, l'eussent naturellement préféré pour maître au Roi de France & à tout autre, vû qu'il y alloit de leurs intérêts & qu'ils auroient vraisemblablement régné sous lui. Ils flattoient sa passion, ils allumoient son ressentiment en lui faisant sentir adroitement tout le regret qu'ils avoient de voir la souveraineté de Gênes lui échapper; que c'étoit son bien, sa conquête qu'on lui enlevoit; & qu'il en auroit déja été possesseur depuis long-tems, si leurs inclinations & leurs vœux avoient été écoutés. Ainsi ces mauvais citoyens, non contens d'avoir réduit leur patrie au désespoir, de l'avoir forcée à se jeter dans les bras d'une puissance étrangere, crime dont ils étoient aussi coupables que Frégose, vouloient se venger de cette démarche, en la mettant aux prises avec son plus mortel ennemi, en l'irritant contre elle, en distilant dans son cœur le fiel qui empoisonnoit le leur. Il n'en falloit pas tant pour attiser encore le feu de la colere & de l'ambition d'Alphonse. Regardant réellement Gênes comme une proye qui lui étoit échappée, & la démarche de ses citoyens envers la France, comme une injure atroce, un dessein marqué de l'outrager, il résolut de faire tous ses efforts pour s'en venger, & crut que la meilleure vengeance qu'il pût en tirer, étoit de les forcer à subir ce même joug qu'ils abhorroient avec tant de raison. Il envisagea en même tems, dans cette entreprise le plaisir de se venger aussi de la France, qu'il croyoit n'avoir envoyé le fils de son ennemi pour gouverner Gênes que dans la vue de le mortifier & de mettre ce jeune Prince à même de lui nuire. Au reste les forces de cette puissance ne faisoient pas peur à l'intrépide Alphonse: il savoit que ses affaires domestiques lui donnoient trop d'occupations, pour qu'elle put se mêler de celles de Gênes & y envoyer des secours; que ces secours ne pouvoient y parvenir promptement & que d'ailleurs en acceptant la souveraineté de cet Etat, elle sembloit ne s'engager à rien avec ses nouveaux sujets, & les abandonner toujours en quelque façon à leurs propres forces; ne paroissant pas vouloir qu'il lui en coutât rien pour se conserver les Génois & pensant peut-être, que s'ils résistoient tout seuls aux efforts de leurs ennemis, elle les verroit avec plaisir sous ses loix; & que s'ils succomboient elle devoit se consoler de leur perte, sans faire aucun mouvement pour les maintenir ou les remettre sous sa domination. D'après ce systême s'il est aussi vrai que vraisemblable, il est clair que Gênes n'avoit pas besoin de la France, & pouvoit bien se passer de se soumettre à cette couronne.

Ressentiment & projets de vengeance de ce Prince.

Second blocus de Gênes par ses troupes.

Pour en revenir aux projets du Roi d'Arragon, de plus en plus pressé & sollicité par les Adornes, par Pierre Spinola, Jean Antoine de Fiesque & les autres ennemis domestiques de cette République, il fit équiper une flotte de trente bâtimens, abondamment pourvus d'armes, de combattans, de munitions, de vivres en un mot de tout ce qui étoit nécessaire pour entreprendre un siége ou une conquête considérable. Cette flotte étoit commandée par le même Amiral Villamarino, chargé, sans succès, d'une pareille expédition trois ans auparavant. Elle jeta l'ancre à l'entrée du port de Gênes, & bloqua exacte-

ment cette ville du côté de la mer. Dans le même tems les troupes d'Alphonse, conduites par les Adornes en formerent le blocus du côté de la terre. Les Génois se voyant retomber dans le même péril, qu'ils avoient voulu inutilement éviter, en se hâtant d'appeller les François dans leur ville, furent bientôt dans les plus cruelles transes. Malgré tout ce qu'ils purent faire pour leur défense, malgré la courageuse résistance du Duc de Calabre & du précédent Doge, Pierre Frégose, que le Gouverneur, connoissant sa valeur & sa capacité dans la guerre, avoit fait son Lieutenant, la ville se vit bientôt réduite aux plus grandes extrémités, & ce qui étoit plus terrible encore sans aucun espoir de secours. Elle auroit été infailliblement obligée de se rendre à discrétion, si la mort du Roi d'Arragon, qui arriva pendant le siege fort heureusement pour elle & le fit aussitôt lever, n'eût mis un terme aux élans ambitieux de ce Prince, & n'eût délivré cette République d'un des plus dangereux ennemis qu'elle eût jamais eû jusqu'alors. Sa mort fut le salut de Gênes & la tira du danger imminent auquel elle étoit exposée, & peut-être d'un abyme de maux *(a)*.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Danger où elle se trouve: mort d'Alphonse, levée du siege.

A peine en étoit-elle sortie, qu'elle devint la victime d'un nouveau fléau. La peste qui visitoit souvent cette malheureuse ville, vint encore la ravager cette année (1458) & força la plus grande partie de ses habitans de l'abandonner pour se retirer à la campagne ou dans leurs maisons des fauxbourgs, & chercher sous un air plus pur & dans la solitude un préservatif contre la contagion. La maladie s'étant dissipée avec les chaleurs de l'été, & les pluies de l'automne ayant purifié l'air, les citoyens revinrent dans cette ville toujours chérie quoique toujours si féconde en troubles & en désastres. Il s'agissoit de remedier à une autre maladie, peut-être non moins dangereuse; c'étoit celle de l'état depuis long-tems affligé par les guerres civiles & étrangeres, par le désordre général qui étoit dans les affaires, le dérangement de ses finances, & l'épuisement du trésor public; suites inévitables de cette contagion politique. Il falloit du tems pour opérer cette guérison. Gênes avoit sur-tout besoin de repos & de tranquillité, tant au dedans qu'au dehors, pour réparer successivement ses pertes; mais le malheur des tems, le génie inquiet & turbulent de ses ambitieux citoyens, & le renouvellement de leurs dissentions domestiques, ne lui donnerent pas le loisir de respirer & de se refaire.

La peste fait des ravages à Gênes.

Alphonse étant mort, elle trouva, qui le croiroit? un ennemi aussi dangereux dans ce même Pierre Frégose qui, tandis qu'il étoit Doge, l'avoit défendue avec tant de chaleur contre les entreprises du Roi d'Arragon. Frégose délivré de ce rédoutable adversaire, ainsi que des deux chefs de la maison d'Adorne (Raphaël & Barnabé) ses plus grands ennemis, morts peu de tems après la levée du siége de Gênes, en partie du chagrin que leurs mauvais succès leur causerent, & par conséquent de tous ceux qui avoient été cause de son abdication forcée & de la démarche désespérée qu'il avoit faite envers la France, ne tarda pas à se repentir d'avoir donné des fers à sa patrie; ou plutôt, car la patrie n'est rien à un ambitieux, d'avoir perdu sa puissance & sa dignité par sa faute, s'accusant lui-même cent fois d'imprudence & de préci-

Nouveaux troubles excités par Pierre Frégose.

(a) Anecd. Gen. & Corses ann. 1458. p. 137. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. III. p. 307.

Sect. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

pitation. Il sentit bien qu'il étoit trop tard pour revenir contre ce qu'il avoit fait; les François étoient déja dans Gênes, & leur domination y étoit trop bien affermie pour qu'il pût détruire son ouvrage. Dans son violent chagrin il se retira à Novi, place qu'il avoit eû soin de retenir, ainsi que Voltagio, pour sûreté tant des sommes qu'il prétendoit lui être dûes par la République, que de celles qui lui avoient été promises par la France pour prix de la souveraineté & des principales places de l'état de Gênes qu'il lui avoit remises. Résolu dès ce moment de lui ôter tout ce qu'il lui avoit donné, il roula longtems dans sa tête féconde en artifices, comment il pourroit entamer l'exécution d'un projet si difficile & trouver un prétexte plausible pour se soulever contre le nouveau gouvernement. Le rusé Frégose crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit dans sa créance à la charge de la République. Il étoit parfaitement à même de savoir que ses finances étoient totalement épuisées, qu'elle étoit dans l'impuissance morale de s'acquitter envers lui. Il prit justement ce moment si favorable à son but, pour faire la démande des sommes considérables qui lui étoient dûes; ce qu'il fit de la façon la plus honnête & la plus modérée. Il s'attendoit bien à un refus, ou au moins qu'on allegueroit les circonstances fâcheuses où l'état se trouvoit, le défaut de fonds; qu'on lui demanderoit du tems. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, & ne pouvoit être autrement. Frégose étoit au comble de ses vœux: il accorda successivement plusieurs délais. On ne le satisfit point, il commença à murmurer, à se plaindre amérement qu'on ne faisoit que l'amuser, que le jouer. Enfin on fut obligé de lui avouer franchement qu'il n'y avoit point d'argent dans les coffres, & qu'ainsi on étoit hors d'état de le satisfaire pour le moment; on le pria d'avoir encore patience. C'est ce que demandoit Frégose; joieux du succès de sa ruse il prit feu, il éclata beaucoup, il menaça ouvertement, criant hautement qu'on l'avoit abusé indignement contre la foi publique; mais que lui & les siens sauroient bien tirer vengeance de cet outrage (*a*). On connoissoit à Gênes le caractére & l'humeur vindicatif de celui qui faisoit ces ménaces, citoyen dangereux & capable de tout. Pour prévenir les suites de ses complots & de ceux de sa famille, qu'on croyoit d'intelligence avec lui, on bannit tous les Frégoses de Gênes; nouvel outrage qui servit encore mieux les desseins de Pierre, en envenimant encore la querelle au gré de ses désirs; en justifiant en apparence son ressentiment & ses projets de vengeance contre sa patrie; enfin en engageant ses parens à y entrer & à le seconder. Il vouloit absolument paroitre avoir raison, être fondé dans ce qu'il alloit entreprendre. Ayant ainsi donné adroitement matiere à de nouveaux troubles & comme posé le fondement du complot qu'il avoit formé pour renverser l'idole élevée par lui-même pour sa ruine, ayant mis les choses sur le pied où il les vouloit pour pouvoir éclater, il se dépouilla du manteau de la dissimulation, dans lequel il s'étoit tenu jusqu'àlors enveloppé. Trop foible pour exécuter lui seul un aussi grand projet, que celui d'ôter la souveraineté de Gênes à la France, il chercha à se faire des alliés capables de l'appuyer. Il s'adressâ d'abord au Duc de Milan (François Sforce) son ancien ami & allié, qu'il tâ-

Ses artifices.

Les Frégoses sont bannis de Gênes.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 605-606 & seq. Anecd. Gén. & Corses ann. 1458. p. 138.

cha d'intéresser dans sa querelle, en le flattant de l'espérance de devenir maître de Gênes par son moyen. Ainsi malgré toute son habileté, l'ambitieux Frégose s'enfonçoit sans cesse lui-même plus avant dans un labyrinthe profond & inexplicable, d'où il ne pouvoit bientôt plus se tirer. Pour empêcher Gênes d'être sujette au Roi d'Arragon, ou d'être au pouvoir des Adornes, sa haine avoit engagé sa patrie à se donner à la France; & maintenant pour ôter à la France la souveraineté de sa patrie, cet intrigant s'efforçoit de gagner le Duc de Milan, en lui promettant de travailler à soumettre Gênes à sa domination. Ainsi lui cherchant continuellement de nouveaux maitres au gré de sa passion ou de ses intérêts & devenant aussi-tôt l'ennemi le plus dangereux de ces mêmes souverains, son ouvrage, qu'il n'avoit pas envie de respecter, Frégose se créoit sans cesse lui-même de nouveaux obstacles, en voulant renverser ceux que son ambition trouvoit dans son chemin, & creusoit peu-à-peu sous ses pas l'effroyable abyme où il tomba enfin lui-même, victime de toutes ses menées artificieuses contre le repos de sa patrie. Au reste le Duc Sforce en devint bien dans la suite le souverain: mais il n'en eut aucune obligation à Frégose.

Pierre Frégose réclame le secours du Duc de Milan.

Ce Prince aimoit Frégose autant qu'il haïssoit la France; & il falloit que sa haine pour cette puissance fût bien forte, puisque le ressentiment qu'il avoit conçu intérieurement de ce que ce Doge l'avoit recherchée par préférence à lui, pour donner des loix à Gênes, balança dans son cœur son amitié pour Frégose, & pensa même la lui ôter sans retour. Cependant les intérêts de sa haine l'emportoient encore sur sa jalousie. Le Duc avoit sujet de tout craindre du voisinage de la France, dont il ne voyoit la domination sur Gênes qu'avec des yeux inquiets; il avoit intérêt de renverser cette nouvelle puissance qui s'élevoit en Italie sur sa frontiere, & de faire tous ses efforts pour en éloigner un voisin si rédoutable. En conséquence il voyoit avec un sensible plaisir les desseins de Frégose, qui secondoient les siens & sa haine, & il auroit bien voulu pouvoir se liguer avec lui contre les François, l'appuyer de toutes ses forces. Mais d'un autre côté il étoit retenu par cette même crainte que le voisinage des François lui inspiroit, & qui n'étoit pas moins forte que sa haine pour eux. D'ailleurs la politique exigeoit que ce Prince qui de simple sujet, soldat & Général des Visconti, étoit parvenu après eux, par sa valeur & par son mérite à la souveraineté de Milan, & n'étoit pas encore bien affermi dans sa nouvelle principauté, se tint soigneusement en paix avec des voisins envieux de sa brillante fortune, & gardât spécialement certains ménagemens avec une puissance comme la France, pour ne pas lui donner un prétexte de porter la guerre par représailles dans ses états. Toutes ces raisons empêcherent Sforce de se déclarer ouvertement contre elle; il prit malgré lui le parti d'abandonner Frégose qu'il aimoit pour observer, au moins en apparence, la plus exacte neutralité avec des voisins qu'il haïssoit (a). Cependant le Duc de Milan, voulant servir utilement son ami, & plus utilement encore que s'il l'avoit secondé, lui procura un plus puissant allié que lui dans Ferdinand, fils naturel d'Alphonse & son successeur aux Royaumes d'Arragon & de Naples. Sforce vint à bout de rendre ce Prince favorable aux desseins

Politique du Duc François Sforce.

Il refuse d'entrer dans les desseins de Frégose, & lui procure l'alliance de Ferdinand, Roi d'Arragon & de Naples.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 307—309.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1497.

de son ami, en lui vantant beaucoup ses grandes qualités, & les services qu'il pourroit tirer d'un homme tel que lui. Ferdinand qui connoissoit Frégose de réputation, & qui non moins acharné que son pere contre Gênes & contre la maison d'Anjou, sentoit bien que Jean d'Anjou n'étoit venu à Gênes que pour être plus à portée de lui disputer la couronne de Naples, & qu'il n'en seroit jamais possesseur tranquille, tant que cette République seroit au pouvoir de la France & de son ennemi, cherchoit par tout un homme qu'il pût lui opposer, capable de servir son ressentiment, & de poursuivre les grands projets de son pere contre les Génois. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les propositions de Frégose fortement appuyées par le Duc de Milan. Le Roi d'Arragon les accepta avec transport, & s'empressa de se liguer contre Gènes avec ce même Frégose qui, étant Doge en avoit été le plus zélé défenseur, & avoit été le plus mortel ennemi de son pere & de sa maison. Tant il est vrai qu'un ambitieux ne connoit réellement ni patrie, ni amis, ni ennemis, que ceux qui servent ou traversent ses projets; qu'il ne tient à aucun parti, qu'il en change sans cesse au gré de ses intérêts & des circonstances; & que l'intérêt unit les plus cruels ennemis! Le Roi d'Arragon envoya aussitôt de l'argent à Frégose pour lever des troupes & lui promit de l'appuyer de toutes ses forces.

Frégose se ligue avec ce Prince.

1459.

Il réunit ses forces à celles des Fiesques.

Frégose se reconcilia avec tous ses anciens ennemis pour nuire à Gênes. Dans ce dessein, empressé d'agir, il se réunit avec Jean-Philippe de Fiesque & ses freres, citoyens non moins ambitieux que lui; & que la conformité d'humeur, de haines & de projets, (quoique leurs intérêts fussent fort différens) engagea à travailler de concert avec lui pour expulser leurs communs ennemis. Ces deux chefs de factieux rassemblerent à la hâte le plus de monde qu'ils purent & vinrent encore camper, avant la fin de l'hyver à environ cinq cens pas de Gênes. A l'exception de quelques escarmouches assez vives, qu'il y eut entre leurs troupes & celles de la ville, il ne se donna point d'affaire considérable entre elles. Le Duc de Calabre ayant pourvû de toutes façons à la sureté intérieure de Gênes, demeura tranquille dans la place, & persista dans le dessein de se tenir uniquement sur la défensive, & de laisser ses ennemis s'épuiser en vains efforts. Ce sage plan que lui dictoit sa foiblesse, lui réussit, Frégose mit vainement toutes sortes de ruses en usage pour l'attirer dehors des murs avec son monde; pour tromper la vigilance des assiégés, leur livrant à la fois divers assauts, tantôt de jour, tantôt de nuit; faisant quantité de fausses attaques, les tenant sans cesse en alarmes & toujours sur pied, pour les rebuter & les faire soulever contre leur Gouverneur. Mais la prudence de celui-ci, la constance des Génois & leurs dispositions favorables pour le Duc de Calabre & pour la France, (sentimens qui étoient ancore chez eux dans toute la force de leur nouveauté) rendirent toutes les tentatives de Frégose inutiles. Son armée fatiquée de tant de résistance, & affoiblie par la retraite des Fiesques & de leurs troupes, (qui fut le fruit de la division qui se mit entre les chefs après la mort de Jean-Philippe de Fiesque, tué d'un coup de coulevrine dans une attaque) se mutina contre lui, & l'obligea de renoncer à son entreprise & de décamper. D'ailleurs les différens secours que le Duc de Calabre reçut d'Asti (place appartenante alors aux François) & de plusieurs autres endroits; & la perte du château de Porto-Fino, de Chiavari, Sestri

Tentative inutile des Mécontens sur Gênes.

Sestri & d'autres places dont les Génois chasserent ses partisans, ôterent à Frégose toute espérance de pouvoir s'emparer de Gènes par surprise. Il congédia ses troupes, se retira à Novi, & remit l'exécution de ses projets à un tems plus heureux (a).

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Au milieu des occupations & des alarmes que ce factieux donnoit à ses concitoyens, ils trouverent le moyen d'armer une flotte de douze bâtimens, qui reprit les places ci-dessus mentionnées sur les mécontens; & ils ne perdirent pas de vue les affaires du dehors. Ils eurent la satisfaction de conclurre une trève de quatre ans avec le Roi d'Angleterre, qui avoit fait arrêter leurs marchands dans ses états, & causé beaucoup de dommages à leur commerce. Dans le même tems il fut résolu à Gènes d'envoyer du secours au Seigneur de l'Isle de Mitylène ou Lesbos, aujourd'hui Mételin, qui étoit vivement pressé par les Turcs; & de procéder rigoureusement contre Georges de Caretto, l'un des Marquis de Final qui ne cessoit de faire des hostilités sur leur territoire, & s'étoit emparé d'une place de la dépendance d'Albenga. Il fut aussi arrêté qu'on châtieroit la témérité d'un certain Paul Deutulo qui, de sa propre autorité & sans commission, s'étoit arrogé le titre de Commandant des forces navales de la République, croisoit en conséquence sur les mers avec plusieurs bâtimens, & faisoit quantité de Captures; abus dangereux qu'on crut devoir réprimer.

Hostilités continuelles des Marquis de Final. Ils s'emparent de Noli.

L'on commença par prendre les armes contre les Marquis de Final qui faisoient des continuelles usurpations sur le domaine de la République, si ce n'étoit l'un, c'étoit l'autre de ces voisins toujours remuants, qui troubloit sa tranquillité. Nous venons de parler de l'invasion faite par Georges de Caretto; Jean autre seigneur de cette famille, avoit profité des troubles civils de Gènes & de l'embarras où elle s'étoit trouvée précédemment, pour s'emparer de Noli, place forte, où il avoit mis une bonne garnison. Aussitôt que les Génois furent délivrés des inquiétudes que l'entreprise de Pierre Frégose leur avoit données, déterminés à recouvrer toutes les places de leur état, ils armerent contre Jean de Caretto pour reprendre Noli. Il étoit fort difficile d'emporter cette ville de force, le siege en eut été très-long & très-dispendieux: On ne voulut point le tenter. Dans cette conjoncture le hasard servit parfaitement les Génois & les remit en possession de Noli au moment & de la façon qu'ils s'y attendoient le moins. Ayant appris que Villamarino, Amiral Arragonois qui infestoit leurs côtes avec douze galeres, avoit relâché au port de cette ville pour y ravitailler sa flotte, ils résolurent d'aller l'y attaquer à l'improviste, & armerent sur le champ dix galeres pour cette expédition. Pour que personne ne pût donner avis aux ennemis de leur dessein, ils prirent la précaution de faire fermer les portes de Gènes, & de placer de distance en distance des corps de garde sur les chemins pour arrêter les passans. On apporta tant de célérité à cet armement qu'il fut prêt le même soir & qu'il mit à la voile au milieu de la nuit suivante. Ayant eu le vent en poupe les galeres Génoises arriverent encore avant le jour en présence des Arragonois. Ils furent épouvantés à cet aspect inattendu; & troublés par la crainte qui [illegible] encore les objets à leurs yeux, croyant la flotte Génoise plus considérable

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 24—26.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479

qu'elle n'étoit ils couperent promptement les cables de leurs ancres & se hâterent de gagner la pleine mer à force de rames & de voiles. La même terreur panique se communiqua à la garnison de Noli, qui ne fit aucun mouvement pour la défense de cette place, & laissa entrer tranquillement les Génois dans son port, au moyen de quoi ils s'emparerent de la ville & de la citadelle sans combat (a).

Les Génois recouvrent la possession de cette place.

Le Duc de Calabre étant tranquille au sujet de Gênes, tourna toutes ses pensées du côté du Royaume de Naples & résolut de mettre à profit le loisir que les ennemis de la République lui laissoient, pour en poursuivre le recouvrement avec l'assistance des nouveaux sujets de la France. Il n'eut pas de peine à les faire entrer dans ses vues: il leur étoit cher, tant par la force de la nouveauté, toujours si puissante sur eux, qu'à cause des soins qu'il s'étoit donnés pour la défense de leur ville contre les mécontens. Ils lui en témoignerent leur reconnoissance en lui fournissant des secours considérables pour son expédition de Naples. Ils lui firent présent de soixante mille florins ou écus d'or, somme très-forte pour lors; sans parler de plusieurs autres sommes que quantité de citoyens opulens s'empresserent d'offrir à ce Prince, soit en présent soit à titre de prêt. En outre on équipa pour son service une flotte de treize bâtimens, de l'entretien de laquelle l'état se chargea pendant trois mois. Elle devoit être jointe par une autre de douze galeres, qu'on disoit que René d'Anjou, pere du Duc faisoit armer pour lui à Marseille. Jean Cossa noble Génois & habile homme de mer, fut nommé pour commander, sous les ordres du Prince, dans cette expédition. Déja le Duc de Calabre étoit sur son départ & déja Louis de la Vallée ou Valier, nommé pour gouverneur, à sa place, étoit arrivé à Gênes, lorsqu'un contre-tems imprévu dérangea le plan du Duc, l'obligea de s'en tenir uniquement à la défensive, & de garantir Gênes du danger dont il menaçoit Naples.

Armement des Génois en faveur de Jean d'Anjou.

Ferdinand, ayant appris les grands préparatifs de son ennemi, résolut de le prévenir, en faisant promptement une diversion capable de renverser ses projets & de donner tant d'occupations aux Génois chez eux, qu'ils ne pussent songer à servir l'ambition de ce Prince. Pour cet effet le Roi d'Arragon fit aussitôt passer des sommes considérables à Pierre Frégose en le pressant d'armer avec toute la diligence possible, de faire tous ses efforts pour s'emparer de Gênes & se remettre promptement en possession du Gouvernement, ne doutant pas que cette révolution ne fit changer totalement de face aux affaires de son ennemi (b). Frégose qui ne demandoit pas mieux que de dominer dans sa patrie & d'y mettre tout en combustion, ne perdit point de tems. Ayant rassemblé un corps de troupes considérable, il descendit dans la vallée de Polcevera & vint camper à quatre milles de Gênes. Le Duc de Calabre prit pour lui résister les mêmes mesures qu'il avoit prises lors de sa précedente attaque; il adopta le même plan de défense, ne doutant point qu'il ne rendît, en le suivant cette seconde tentative aussi inutile que la premiere. Il redoubla la garde des principaux postes & des murs de la ville & pourvut de toutes façons à sa défense sans faire la moindre sortie. Dans cette conjoncture ne pre-

Nouvelle entreprise de Pierre Frégose sur Gênes.

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 629. p. 133 Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II.
(b) Ansel. Gen. & Confes. ann. 1459. Chap. VI. p. 433.

nant conseil que de son audace il crut devoir hasarder un coup de témérité pour se rendre maitre de Gênes à quelque prix que ce fût. Le départ de la flotte Génoise, qui s'étoit mise en mer pour aller chercher celle des Arragonois, & privoit par conséquent la ville d'une partie de ses défenseurs, sembloit favoriser le projet de Frégose. Il choisit pour l'exécuter la nuit du 13 au 14 Septembre. Il prit avec lui les plus déterminés de ses gens, s'approcha sans bruit des murs de la ville, & vint à bout de les escalader par la négligence de ceux qui les gardoient, qu'il trouva presque tous endormis & qu'il égorgea. Maitre d'une porte qu'il brisa, il fit entrer toutes ses troupes dans la ville, & s'y répandit avec elles, faisant retentir à grands cris le nom de *Frégose*. A ce nom funeste, le signal de la guerre civile, l'alarme fut bientôt dans Gênes où tout dormoit dans la plus grande sécurité & sans avoir aucun soupçon du dessein de ce chef des factieux. Il rangea toutes ses troupes en bataille sur la colline dite *Pietra-minuta*. Le Duc de Calabre fut étonné de cette invasion; mais il ne perdit point courage. Il prit aussitôt les armes, rassembla auprès de lui tout ce qu'il put ramasser de troupes & de citoyens déterminés, augmenta encore la garde des principaux postes & marcha à Frégose. Quoique dans la ville, celui-ci n'étoit encore que dans la premiere enceinte des murailles: il en avoit encore une à franchir pour être dans Gênes. C'est ce que le Duc se mit en devoir d'empêcher. Pour cela il se posta avec son monde dans une vaste place dominée & protégée par la citadelle, & située entre la colline où elle étoit bâtie & celle où Frégose s'étoit placé avec ses troupes; pour observer la contenance de son ennemi, & voir quel parti il prendroit. Les deux partis resterent ainsi toute la nuit en présence l'un de l'autre, se contentant de s'observer mutuellement & de se lancer des traits de loin. Frégose se flattoit que ses partisans le voyant si près d'eux, se déclareroient & feroient une diversion en sa faveur. C'est ce que craignoit le Duc de Calabre connoissant l'humeur inconstante des Génois, l'ascendant de Frégose, le pouvoir de ce nom sur le peuple & qu'un moment suffisoit chez lui, pour opérer une révolution générale. Pour prévenir un danger aussi éminent, & pour contrebalancer le crédit du redoutable nom de Frégose, il crut ne pouvoir mieux faire que d'opposer faction à faction & que de mettre en tête à ce rebelle, Paul Adorne, son ennemi personnel & dont on sait que de tout tems la maison étoit rivale & ennemie declarée de la sienne; artifice qui lui réussit. Il envoya aussi-tôt une galere pour prendre & amener Paul Adorne qui n'étoit pas loin de la ville; avec ordre de le presser de se servir de tout l'avantage que son nom pouvoit lui donner sur l'esprit de ses concitoyens, pour empêcher que la faction de son ennemi ne prît le dessus, ne triomphât de Gênes & de lui. Cependant le jour étant venu l'on en vint aux mains, & l'on combattit long-tems avec un égal acharnement, sans que la victoire parût se décider pour l'un des deux partis. Ils étoient également bien postés: les troupes du Duc de Calabre étoient inférieures en nombre à celles de Frégose; mais elles avoient l'avantage de pouvoir se retirer sous le canon de la citadelle, & d'être protégées par le feu du mur intérieur. Frégose espéroit toujours que ses partisans alloient se joindre à lui & faire pancher l'avantage de son côté. Voyant que son attente étoit vaine & qu'il ne se faisoit dans la ville aucun mouvement en sa faveur; troublé d'ailleurs par l'arrivée de Paul Adorne, & par le retentissement de ce nom ennemi qui frap-

Il entre dans la ville.

Le Duc de Calabre marche à sa rencontre.

Combat sanglant entre les deux partis.

SECT. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

poit ses oreilles de tous côtés, il devint furieux, abandonna sur le champ ses gens & le combat, descendit dans la plaine avec une troupe de déterminés comme lui & tenta de s'emparer de la porte St. Thomas, résolu de pénétrer dans la ville, de s'en rendre maître ou de périr. Ce poste étoit défendu par le nouveau Gouverneur, Louis de la Vallée; Frégose se flattoit de pouvoir l'en chasser aisément au moyen de cette attaque imprévue; & après cela tomber sur les troupes du Duc de Calabre avec toutes ses forces & les tailler en piéces. Son espérance fut encore frustrée de ce côté. Il trouva plus de résistance à cette porte qu'il n'y en avoit attendu. D'ailleurs il ne combattoit plus qu'en désespéré, qu'avec un courage ou plutot une espece de rage aveugle; comme un homme qui n'a plus rien à perdre, ou qui veut tout gagner aux dépens d'une vie qu'il méprise. Il fut repoussé & forcé de se retirer. Comme il cotoyoit la muraille qui faisoit la seconde enceinte, le hasard ou plutôt son malheur voulut qu'il trouvât la fausse porte dite *des Vaches*, toute ouverte, sans gardes & comme abandonnée. Cette rencontre qu'il attribua à sa bonne fortune, lui inspira sur le champ la téméraire idée de se jeter dans la ville avec le peu de monde qui l'accompagnoit; idée qu'il adopta sans réflexion, se voyant dans un cas où il devoit tout tenter, & ne pouvoit plus espérer de succès que de son audace. Il voulut voir si en se montrant tout à coup dans Gênes, il ne pourroit pas faire croire à ses habitans épouvantés qu'il étoit vainqueur, rallumer par sa présence le zéle de ses partisans intimidés & exciter un soulevement général en sa faveur. Il laissa deux de ses parens & une partie de ses gens pour garder cette porte, leur enjoignant de ne la quitter qu'à la derniere extrémité, pour lui il se jeta dans la ville en aveugle, en furieux avec une poignée de monde. Ses ordres furent mal suivis: ses gens abandonnerent le poste où il les avoit laissés; ses ennemis s'en emparerent aussitôt: bientôt il se vit lui-même abandonné de tout son monde à la reserve de trois Cavaliers qui lui resterent. Réduit au désespoir, Frégose sentant sa perte prochaine, en devint plus terrible; semblable à un lion rugissant renfermé dans une bergerie, qui rode inutilement de tous côtés pour en sortir, il lançoit de toutes parts ses regards enflammés, pressoit son cheval à toute bride, couroit çà & là dans les rues de Gênes & cherchoit inutilement, d'un œil effaré, une issue ou une porte ouverte, pour échapper à ce danger. Il les trouva toutes fermées, & notamment celle par laquelle il s'étoit introduit dans la ville. Sur ces entrefaites, Jean Cossa son ennemi particulier qui ne le perdoit point de vue depuis long-tems, l'atteignit, & lui déchargea sur la tête deux coups de baton ferré qui l'étourdirent. Dans le même tems il fut renversé de cheval & accablé par une grêle de pierres qu'on lui lançoit & même de gros quartiers de pierres qu'on faisoit rouler sur lui du haut des maisons. On le porta tout sanglant, brisé & mourant au palais, où il expira quelques momens après, à la face de Gênes dont il avoit conspiré la ruine, à la vûe de ses concitoyens & de ses ennemis triomphans (le plus grand supplice pour un orgueilleux & pour un ambitieux); & il finissoit en exhalant son ame atroce, à cette même patrie qu'il avoit si [illegible] outragée, ne laissant après lui qu'un nom infame, qu'une mémoire [illegible], execrable à ses concitoyens, la haine dont ils étoient animés contre lui, étoit si forte, que quelques uns d'entre eux voulant la décharger encore sur le cadavre inanimé

Attaque infructueuse de Pierre Frégose.

Il se jette dans la ville en desespéré.

Sa mort.

du malheureux Frégose le percerent de plus de cent coups de poignard (a). Grande leçon pour les ambitieux, s'ils pouvoient en profiter! Telle fut la fin tragique & méritée de ce citoyen intrépide, factieux, audacieux à l'excès; digne d'éloges à plusieurs égards, aussi brave défenseur que dangereux ennemi de sa patrie, qui auroit toujours été un excellent citoyen, s'il avoit été toujours Doge, toujours maître de Gênes, pour laquelle il combattoit moins que pour lui même. Ainsi l'ambition peut corrompre les plus grandes qualités, en pervertir l'usage & les rendre aussi funestes qu'elles devroient être utiles.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Son portrait.

La mort du chef dissipa aussitôt ses troupes, qui se haterent de prendre la fuite; elles ne purent cependant le faire si promptement, que la plus grande partie d'entre elles ne fut auparavant taillée en piéces, ou faite prisonniere. Toute la cavalerie principalement, tomba au pouvoir des Génois. Masino, frere de Frégose & Orlando de Fiesque furent du nombre des prisonniers, & furent décapités comme traitres, rebelles envers la patrie & criminels de léze-majesté envers le Roi, souverain de Gênes. La mort de Frégose & la défaite de son parti entraînerent la ruine de tous les projets de sa famille & rendirent la tranquillité aux Génois qui ne sçurent pas la conserver long-tems.

Défaite totale de son parti.

Le Duc de Calabre profita de cette heureuse circonstance pour reprendre l'exécution de son entreprise sur le Royaume de Naples, que le danger de Gênes lui avoit fait suspendre malgré lui. Il monta enfin sur sa flotte au mois d'Octobre & fit voile vers ce Royaume. Nous n'entrerons point dans le détail de cette expédition, totalement étrangere à l'histoire que nous écrivons. Nous observerons seulement que le Duc de Calabre quitta Gênes pour ne plus la revoir, cette République ayant secoué le joug de la France, peu de tems après le départ de ce Prince ainsi qu'on va le voir tout à l'heure. Jean d'Anjou eut d'abord les plus grands succès, mais la fin ne répondit point à ces heureux commencemens; battu par tout par son trop puissant ennemi il fut obligé de renoncer entierement à tous ses projets & aux droits de son pere sur le Royaume de Naples, & de retourner en Provence six ans après son arrivée en Italie. Sa retraite laissa Ferdinand paisible possesseur de ce beau Royaume si long-tems & si vainement disputé à la maison d'Arragon par celle d'Anjou (b).

Départ du Duc de Calabre pour la conquête du Royaume de Naples. Ses mauvais succès.

Jean d'Anjou étoit fort aimé à Gênes, & peut-être que s'il y fût demeuré plus long-tems, ses citoyens contens de son gouvernement, n'auroient pas songé sitôt à se soustraire à la domination de la France; mais à peine ce Prince fut-il éloigné d'eux, qu'il s'y éleva de nouveaux troubles domestiques, qui dégoûterent bientôt Charles VII. de cette souveraineté passagere. Cependant le gouvernement prenoit toutes les voyes de sages mesures pour affermir la paix qui commençoit de nouveau à fleurir dans Gênes & à y ramener l'abondance. Louis Frégose repetoit toujours quatre-vingt dix mille livres qui lui étoient dues. Comme on craignoit cette turbulente famille & que l'on savoit par expérience qu'une pareille demande avoit été le prétexte, dont Pierre s'étoit tout

1460.

(a) Annal. Gén. & Corio ann. 1459. (b) Hist. Civ. du Royaume de Naples
p. 19?. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. de Giannone Tom. III. Liv. XXVII.
I. Liv. III. p. 211—215. Ub. Foglietta Chap. I. p. 349.
Liv. XI. p. 609—611.

Sect. VI Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

récemment servi pour prendre les armes, on crut de la prudence d'éviter, de fournir un pareil prétexte à Louis Frégose; c'est pourquoi l'on prit des arrangemens avec lui pour le satisfaire en différens termes. En outre l'on arma quelques galeres pour mettre fin aux brigandages d'un fameux Pirate, qui infestoit les côtes de l'état, & troubloit la navigation de ses citoyens.

Jusques là tout alloit bien. Gènes étoit tranquille mais ses finances étoient dans le plus déplorable état. Le trésor public avoit été épuisé par tant de guerres & de dépenses; l'état étoit accablé de dettes & avoit quantité d'engagemens à remplir. Pour commencer à remédier à ce désordre, en délivrant la République d'une partie de ses charges, les magistrats ordonnerent la démolition de plusieurs forteresses aussi inutiles, que leur entretien étoit couteux; d'ailleurs les Génois pensoient que les forteresses ne sont utiles qu'aux tyrans, & que la valeur des citoyens est la meilleure défense d'un pays. C'étoit un allégement, mais il ne suffisoit pas; il diminuoit les charges; mais il ne remettoit pas les finances en meilleur état, il ne les augmentoit pas, l'essentiel étoit de trouver de l'argent; & en pareil cas, les particuliers étoient obligés à Gènes, de contribuer de leurs biens à réparer les brêches du trésor public. On ne combat jamais avec tant d'ardeur que pour défendre son bien, son or. *Ploratur lacrymis amissa pecunia veris* (a). Dit un Satyrique Latin. Toute la ville étoit en combustion. Les uns étoient d'avis qu'on imposât une taxe proportionnée sur-tous les citoyens sans distinction, & qu'on ôtât même toutes les exemptions & immunités à ceux qui en avoient; les autres, (l'on sent que c'étoient les Nobles & les riches) vouloient qu'on établit de nouvelles impositions au qu'on augmentât les anciennes; charge qui devoit tomber absolument sur le peuple. Déja fort pauvre & fort grevé, ainsi que dans tous les états *bien policés* il s'opposoit de toutes ses forces à cette augmentation d'impots. Bien éloigné d'y consentir, il demandoit au contraire qu'on allégeât le poids de ceux sous lesquels il étoit accablé, il crioit hautement qu'ils ne tomboient jamais que sur les indigens, que les Nobles s'efforçoient toujours d'opprimer; qu'au fond pourtant, puisque le peuple ne participoit point aux honneurs & aux dignités de l'état, dont il étoit à peine regardé comme membre par ses oppresseurs, il n'étoit pas juste que toutes les charges retombassent sur lui; que c'étoit aux grands & aux riches, à ceux qui goûtoient les douceurs du gouvernement à en supporter les fardeaux; raisonnement qui étoit assez pertinent de la part du peuple. Il n'est jamais si dangereux pour ses maîtres, que lorsqu'il sent qu'il a raison. Du génie dont étoient les Génois, génie ardent, impétueux & prompt à s'enflammer, les choses menaçoient de dégénérer bientôt en une sedition ouverte, si l'on ne satisfaisoit pas promptement la multitude.

Nouveaux [illegible] publiques.

Murmures du peuple contre les Nobles & les riches.

Elle réclamoit à grands cris l'assistance du Gouverneur François: elle le conjuroit instamment de la défendre, de la protéger contre la tyrannie & l'avarice insatiable des Nobles; de la mettre à couvert de l'avidité des sangsues de l'état, qui vouloient lui ravir sa substance & sucer jusqu'à son sang. Cependant le tems se passoit en contestations & en délibérations inutiles; l'on n'avançoit rien. Le peuple, irrité de ces lenteurs, ne murmuroit plus: il mé-

Le peuple [illegible]

(a) Juvenal Satyr. XIII.

naçoit déja hautement. Ses chefs s'assemblerent pour consulter avec lui quel parti il falloit prendre pour le bien de ses intérêts. Cette assemblée tumultueuse n'aboutit aussi à rien; l'on n'y prit aucune résolution, & l'on ne s'occupa qu'à déclamer qu'à invectiver contre les Nobles & les riches, qu'à allumer encore plus le ressentiment de la multitude contre eux. Elle alloit se séparer sans rien conclurre, lorsque tout à coup une voix s'élevant du milieu de la foule s'écria: „ à quoi bon tant de paroles & de débats inutiles & au bout „ desquels nous serons toujours la dupe de nos ennemis qui, plus habiles que „ nous dans ce genre d'escrime, sauront toujours nous tromper? N'avons „ nous pas des armes pour nous faire rendre la justice qu'on nous refuse"? (*a*) Ces paroles dessilerent les yeux de la multitude qui attendoit seulement que quelqu'un commençât, & furent comme le signal du soulevement. Celui qui les avoit proférées, jeune homme téméraire & plein de courage, s'élança aussitôt du lieu de l'assemblée, en criant *aux armes*. A sa voix une grande partie de la populace qui ne demandoit pas mieux & trouvoit qu'en effet le plus court & le meilleur étoit de se soulever; fut en armes en un moment & s'empara de plusieurs postes importans.

Soulevement du Peuple.

Cette émeute populaire étonna beaucoup le gouverneur, qui n'étoit pas en état de résister à une multitude forcenée. Cependant comme elle ne cessoit de crier & de protester qu'elle ne prenoit point les armes contre le gouvernement, ni pour se soustraire à l'obéissance due au Roi mais uniquement pour se délivrer de l'oppression des nobles & des exactions des Publicains, La Vallée se flatta que ses discours sages & modérés viendroient à bout d'appaiser le peuple & de le désarmer. En conséquence il parut devant les factieux & essaya la voye de la douceur pour calmer la furie. Cette voye ne lui réussit point: la multitude se voyant flattée, crut qu'on la craignoit, attribua la démarche du gouverneur à sa foiblesse, & redoubla encore d'insolence & de hardiesse. Le nombre des mutins augmentant de plus en plus, & le soulevement devenant général, le Gouverneur se retira dans le château avec son monde. Pendant ce tems-là les principaux de la ville & tout ce qu'il y avoit de bons citoyens, de gens sensés & aimant la paix, tenterent les voies de la conciliation, firent tous leurs efforts pour fléchir & désarmer la populace; la conjurant de ne point replonger la patrie dans un nouvel abyme de malheurs; & lui promettant qu'on arrangeroit tous les diférends à l'amiable, qu'on lui donneroit toutes les satisfactions qu'elle pouvoit desirer. Ces exhortations pacifiques, faites par une partie désintéressée, commençoient à faire impression sur les esprits, à produire un bon effet, à faire tomber les armes des mains des séditieux, elles auroient infailliblement rendu le calme à la ville, sans l'arrivée subite de Paul Frégose, archevêque de Gênes (frere du défunt Doge Pierre, & non moins ambitieux que lui) & de Prosper Adorne chef de cette maison, qui entrerent ensemble dans Gênes. C'étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus facheux dans la circonstance (*b*). Ce contre-tems funeste, le retour imprévu de ces deux citoyens puissans & factieux, qui ne revenoient sûrement point dans la ville pour y contribuer au rétablissement de la paix, renversa toutes les espérances

Le Gouverneur se retire dans le château.

(*a*) Ub. [illegible] Lib. XI. p. 612 & seq. Anecd. Gen. & Confer. [illegible] p. 137.   (*b*) Hist. des Révol. de Gênes: Tom. I. Liv. III p. 315—318.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

des médiateurs, ainsi que l'ouvrage qu'ils avoient si heureusement ébauché, & précipita de nouveau Génes dans un Océan de maux. Ainsi la Clarté du jour s'éclipse à l'approche du sombre nuage qui porte dans ses flancs la ténébreuse nuit, dont bientôt la surface de la terre est couverte. L'effet de la présence fatale de ces deux hommes dangereux fut prompt. Le peuple ne voulut plus quitter les armes & s'applaudit que son bonheur lui envoyât des chefs capables de le seconder. Les Nobles frémirent, connoissant leur génie turbulent & principalement celui de l'archevêque. Ils virent bien qu'il falloit dresser promptement une contre-batterie pour renverser les complots de ce couple audacieux d'autant plus redoutable qu'ils s'étoient réunis pour nuire. Ils haïssoient spécialement le prélat; ils voyoient en lui le digne frere de Pierre Frégose, & quelque chose de pis encore; ils n'ignoroient pas que cet indigne prêtre étoit vindicatif, fourbe, intriguant, cruel, sans foi ni loi, entreprenant, capable de tout oser, de tout fouler aux pieds, sa dignité, respect humain, religion, loix, pudeur &c. sous prétexte de vouloir venger ce frere si cheri, parce qu'il lui étoit si semblable; mais au fond pour assouvir l'ardeur insatiable de dominer, qui le dévoroit aussi. On va le voir jouer bientôt un grand rôle & mériter par-tout le mal qu'il fit à sa patrie, par la honte qu'il fit à l'humanité, tous les noms odieux que l'amour de la vérité nous obligera souvent de lui prodiguer. La calomnie, ni la partialité ne nous prêteront point les noires couleurs dont nous serons forcés de le dépeindre. Ses propres actions déposeront contre lui, & les historiens Génois nous fourniront les piéces justificatives de la sentence de condamnation portée contre lui par la postérité qui frémit de ses crimes. De deux citoyens extrêmement dangereux, les Nobles crurent devoir gagner & mettre dans leurs intérêts celui qu'ils craignoient le moins pour l'opposer à son rédoutable adversaire, exciter sa jalousie contre lui, & mettre ces deux hommes ambitieux aux mains. Ils apprehendoient tout de leur bonne intelligence & par contre ils se flattoient que leur parti, celui d'Adorne qui n'étoit pas moins puissant & moins nombreux, & enfin celui du Gouverneur, réunis tous trois ensemble, parviendroient infailliblement à écraser celui de Frégose. Cet expédient leur réussit en effet.

Entreprises de l'archevêque [illegible] par l'archevêque Paul Frégose & de Prosper Adorne.

L'archevêque Paul Frégose sort de la ville.

L'artificieux prélat ayant appris qu'Adorne s'étoit ligué contre lui avec ses ennemis, crut qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans la ville & se hâta d'en sortir furtivement la nuit suivante. Il se retira sur les hauteurs voisines pour y apprendre le tour que prendroient les affaires & être prêt à rentrer dans Gênes à tout événement.

1461.

Quoique cette ville fut délivrée d'un de ses ennemis par la retraite de son archevêque, & des inquiétudes que sa présence lui donnoit, son génie remuant sembla y être demeuré pour animer ses factieux partisans. Ils agirent fortement pour ses intérêts, & ils parvinrent par leur discours séditieux à donner au peuple tant d'ombrage de la conduite des Nobles & de leurs étroites liaisons avec le Gouverneur François & avec Adorne, que la multitude, toujours crédule, reprit aussitôt les armes avec fureur, & que la révolte devint plus générale & plus dangereuse que jamais. La populace irritée à l'excès contre la Noblesse par les artifices & les intrigues des créatures de Frégose, convoqua aussitôt le conseil Général de la ville. Ce conseil tumultueux, composé en plus grande partie d'artisans & de gens de la lie du peuple, qui y en-

Nouveau soulevement du Peuple.

entrerent pêle-mêle, & l'emporterent à la pluralité des voix, nomma huit artisans pour Capitaines & Gouverneurs de la ville. Il fut aussi résolu dans cette assemblée, de former le siege de la Citadelle, & d'en chasser les François. Le gouvernement des nouveaux élus ne fut pas de longue durée. Frégose, voyant que son parti l'emportoit, & que les choses tournoient à son avantage, revint dans la ville avec Prosper Adorne avec lequel il s'étoit abouché & avoit si bien fait par ses artifices & ses belles promesses qu'il avoit réussi à le détacher du parti des Nobles, lui persuadant qu'il étoit absolument de son intérêt de se liguer avec lui contre eux & contre les François leurs communs ennemis. Ils agirent donc de concert & les premiers fruits de la réconciliation politique de ces deux hommes méchants, furent la démission des nouveaux Capitaines, & l'élévation de Prosper Adorne au Dogat. L'archevêque & lui firent assembler de nouveau le conseil Général de la ville, d'une façon plus réguliere. Le premier, feignant que son ambition étoit satisfaite de la dignité suprême qu'il occupoit, & d'être le premier de Gênes dans l'Eglise, céda toutes ses prétentions à son rival, dans le dessein de le gagner par ce sacrifice, qui avoit peut-être été la clause fondamentale de leur reconciliation & lui donna toutes les voix de ses partisans; d'autres rapportent qu'ils étoient convenus ensemble que le Dogat seroit alternatif dans leurs familles:) (*a*) au moyen de quoi Adorne, soutenu d'ailleurs par un parti nombreux, fut élû avec une universalité de suffrages qu'on n'avoit pas vû depuis long-tems (*b*). Ainsi les Nobles ne réussirent que pour un moment à désunir deux hommes si faits l'un pour l'autre, quoique leurs intérêts fussent si différents, puisqu'ils étoient chacun à la tête d'une faction & que leurs deux maisons étoient depuis long-tems rivales & ennemies acharnées. Cependant la conformité de leurs projets, de leur humeur & de leurs sentimens eût bientôt renoué les fureurs qui devoient les unir pour le malheur de leur patrie. Il est vrai que leur union ne fut pas fort solide: ils furent encore souvent divisés depuis; mais ils se réunirent bientôt après, au moins en apparence, pour le bien de leurs intérêts respectifs, pour servir leur vengeance ou leur haine; & si l'ambition ou la jalousie mirent fréquemment la discorde entre eux, l'on peut dire qu'agissant de concert ou séparément, ou l'un contre l'autre, ils se disputerent toujours constamment de crimes & d'audace; & que même au milieu de leur plus forte mésintelligence & par leurs divisions continues, ils ne s'entendirent toujours que trop bien dans un seul point, c'est-à-dire, pour faire beaucoup de mal à Gênes.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Il nomme huit artisans pour Capitaines de la ville.

Prosper Adorne est élu Doge.

Le premier soin du nouveau Doge fut de mettre à exécution le projet qui avoit été formé précédemment, & qui tenoit tant à cœur aux Génois; le siege de la citadelle, entreprise d'autant plus difficile, que la situation de cette forteresse la rendoit comme imprenable, autrement que par famine, qu'elle étoit abondamment fournie de munitions & de vivres, & défendue par une bonne garnison. D'ailleurs le Doge manquoit d'argent & de troupes. Il commença, pour subvenir aux frais de cette entreprise, par mettre une espece de capitation sur-tous les citoyens, qu'ils payerent avec bien plus de plaisir & moins de

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 320. Hist. de Gênes ibid. p. 36.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 463-464.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Il demande des secours au Duc de Milan, qui lui en fournit.

difficultés qu'ils ne l'auroient fait sous le gouvernement précédent (eû égard à l'emploi généreux auquel ces deniers étoient actuellement destinés); mais avec beaucoup de peine, relativement à la triste situation, où se trouvoient aussi bien réduites les fortunes particulieres, que les finances de l'état. Adorne s'adressa ensuite au Duc de Milan dont il connoissoit la haine pour les François; il fit solliciter ce Prince d'aider les Génois à chasser entiérement leurs ennemis de leur ville. Sforce se rendit sans peine à leurs prieres. Il avoit appris leur soulevement avec un sensible plaisir; cet événement subit avoit réveillé ses anciennes espérances, & pour ainsi dire l'espece de pressentiment qu'il avoit depuis long-tems, que Gènes seroit un jour sa sujette & qui fut en effet vérifié par la suite, ce Prince ayant amené comme pas à pas par l'amour & l'estime, les Génois à se soumettre volontairement à ses sages loix, à voler en quelque façon au devant de son joug, le plus doux des jougs qu'ils aient jamais porté, s'il en est aucun qu'on puisse nommer tel. Il y avoit long-tems comme l'on a déja vu, que le Duc François Sforce auroit bien voulu pouvoir éloigner de ses frontieres des voisins aussi dangereux que les François; & il n'avoit été retenu jusqu'alors que par la crainte & par la politique; mais il commençoit depuis leurs revers en Italie à ne plus tant les redouter. Il étoit enhardi par les disgraces de la France, ainsi que par les troubles domestiques qui agitoient alors la famille Royale à la Cour, toute en combustion. Il étoit même d'ailleurs secrettement excité par le Dauphin (depuis Louis XI.) qui, révolté alors contre le Roi son pere (Charles VII,) & rétiré auprès du Duc de Bourgogne, pressoit fortement sous mains le Duc de Milan de chasser les François de Gènes (*a*). Sforce se décida enfin à suivre ses inclinations & à secourir les Génois; ce qu'il fit avec d'autant plus d'empressement, qu'il crut pouvoir le faire impunément dans les circonstances où la France se trouvoit alors; & qu'il se flattoit en outre qu'il acquéreroit par là des droits infaillibles à la reconnoissance de Gènes, & peut-être encore à quelque chose de plus, en quoi l'habile Sforce ne se trompa point. C'est ainsi qu'il se fraya insensiblement un chemin à cette souveraineté à laquelle il aspiroit: C'étoit en quelque façon son bien qu'il défendit en fournissant des secours à la République. Il lui envoya aussitôt une somme d'argent considérable pour subvenir à ses besoins pressans & mille fantassins. Il recommanda spécialement deux choses à Thomas Raimino qui commandoit ce secours; de ne rien négliger pour prendre le château & sur-tout d'entretenir soigneusement l'intelligence entre les deux chefs, Frégose & Adorne, vu que tout le succès de l'entreprise en dépendoit (*b*).

Siege du Château par les Génois.

Les Génois animés par ce secours, commencerent le siege du Château, qu'ils foudroyerent de plusieurs côtés. Non seulement les assiégés occupoient la citadelle, ou le *Castelletto* proprement dit, mais ils étoient encore maîtres des maisons construites au bas de ce fort, ainsi que du couvent des cordeliers, bâtiment immense & attenant au château, où ils avoient mis trois cens hommes d'élite. Leur résistance obligea bientôt les assiégeans à changer le siege en blocus. Ils laissérent une partie de leurs troupes pour le former, & firent partir

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 614. Tom. II. Liv. VIII. p. 37 & seq.
(*b*) Hist. de Gènes par le Chev. de M.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

le reste pour Savone, pour essayer pendant ce tems-là de se rendre maîtres de cette place par surprise. La vigoureuse résolution que témoignerent les habitans, toujours constamment attachés au parti de la France, & fortifiés encore dans ces sentimens par quantité de nobles qui s'étoient retirés dans leur ville, obligerent les troupes Génoises de s'en retourner sans rien entreprendre.

Entreprise infructueuse des Génois.

Cependant le feu continuel des assiégés incommodoit beaucoup la ville, & y faisoit les plus grands ravages. Pendant que les François, tranquilles à l'abri de la forteresse qui les couvroit, essuyoient sans danger les salves des assiégeans, ils foudroyoient à leur aise la ville du haut de la citadelle qui la dominoit en plein, ils la battoient sans cesse en brêche, ou plutôt en ruine. Aucun coup de canon n'étoit tiré en vain; ce n'étoient que morts, mourants, blessés, maisons en flamme ou démolies. L'image de la désolation étoit dans Gênes. Pour surcroit de malheur, ce que le Duc de Milan avoit prévu & voulu inutilement éviter, ce qui n'arrive que trop souvent entre des rivaux jaloux que l'intérêt seul unit, la discorde commençoit à se mettre entre les deux chefs des deux puissantes maisons qui faisoient alors la loi à Gènes & qui étant en possession des deux principales places, dans l'état & dans l'Eglise étoient à même d'entrainer tout par leur poids & de diviser la ville en deux partis. Cette mésintelligence alloit tous les jours en croissant, & n'étoit pas propre à accélerer les progrés du siege, ni la délivrance de Gênes. D'abord que le Duc en fut averti, il en prévit les tristes suites; & pour les prévenir, il se hâta d'appeller l'archevêque de Milan auprès de lui, sous prétexte de vouloir conférer avec lui sur les affaires de la République. Le Doge soulagé d'un grand poids par le départ du brouillon Prélat, dont les intrigues l'incommodoient beaucoup, reprit plus tranquillement les opérations du siege & le poussa avec plus de vigueur.

Départ de Paul Frégose pour Milan.

Armement de la France contre les Génois.

D'un autre côté, le Roi de France irrité du soulevement des Génois & résolu de les châtier avoit envoyé en Italie un corps de six mille hommes de bonnes troupes. Dans le même tems le Roi René d'Anjou, encore plus furieux de cet événement qui dérangeoit toutes ses vues sur les Génois pour le rétablissement des affaires de sa maison dans le Royaume de Naples, & encore plus intéressé à les reduire, avoit fait équiper dix galeres à Marseille, & s'y étoit embarqué avec mille hommes d'élite, pour seconder cette expédition. L'armée de terre & la flotte de René arriverent presque en même tems à Savone, où les François furent reçus avec les plus vifs transports de joye par les habitans qui, comme on l'a dit plus haut, leur étoient très-affectionnés. Ces troupes s'étant reposées deux jours, se mirent en marche le troisieme & prirent directement la route de Gênes. Elles s'emparerent en Chemin de Varagine, où elles s'arrêterent pendant quelque tems. Le Roi René les suivoit toujours de près, cotoyant le rivage avec sa flotte.

Les troupes françoises arrivent en Italie: allarmes des Génois: le Duc de Milan leur fait passer quelques secours.

Les Génois furent épouvantés à la vue de l'orage prêt à fondre sur eux: cependant ils résolurent de ne pas s'abandonner eux-mêmes, & de se defendre jusqu'à la derniere extrémité; d'autant mieux qu'ils avoient tout à craindre d'un souverain assez justement irrité, & qu'ils n'avoient en cas de défaite, aucun ménagement à attendre de troupes animées par l'espoir du butin & du pillage. Les bonnes dispositions du Duc de Milan à leur egard, ses exhortations, ses promesses contribuerent beaucoup à ranimer le courage des citoyens de Genes.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Quelque tems avant l'arrivée des François en Italie, & sur la nouvelle qu'ils étoient en marche, ce Prince n'avoit rien negligé pour animer ses voisins à se bien défendre, leur donnant sa parole qu'il ne les abandonneroit pas dans le danger. En attendant un secours plus considérable, il leur avoit envoyé de l'argent, & Marc Pie, Seigneur de Carpi avec plusieurs escadrons de Cavalerie. En même tems connoissant le génie guerrier de l'archevêque Frégose, & combien ce citoyen dangereux dans la paix, ainsi que son défunt frere Pierre & presque tous ceux de sa maison, pouvoit servir utilement sa patrie contre ses ennemis, il se hâta de le renvoyer à Gênes, en lui recommandant de vivre en bonne intelligence avec le Doge Prosper; ce que l'artificieux prélat ne manqua pas de lui promettre, & de mal observer. Prosper non moins habile que lui dans l'art de dissimuler, fit bon visage à ce superbe rival qu'il détestoit dans le fond de son cœur, mais qu'il savoit lui être absolument nécessaire dans la circonstance. Aucun d'eux ne fut là dupe des sentimens de son rival; mais sacrifiant pour le moment leur haine ou leurs projets au danger pressant de Gênes, ils résolurent de réunir leurs efforts, de se seconder, de s'entendre mutuellement pour la délivrance de leur commune patrie ou chacun d'eux avoit l'espoir & le désir de régner après. Le soin de sa défense fut partagé entre trois chefs: le Doge, l'archevêque & le Seigneur de Carpi.

Paul Frégose revient à Gênes.

Sa reconciliation politique avec le Doge.

Gênes prête à voir fondre sur elle un ennemi aussi redoutable, avoit surtout besoin d'argent pour subvenir aux dépenses de cette guerre aussi importante que légitime & malheureusement le trésor public manquoit totalement de fonds. Il en falloit cependant: Prosper fertile en expédiens honteux, mit tout en usage pour en trouver. Usant d'une ressource digne du tyran le plus déterminé il fit arrêter & resserrer étroitement trente des plus opulens & des premiers citoyens de Gênes, les ménaçant des plus mauvais traitemens, s'ils ne lui remettoient pas les sommes qu'il exigeoit d'eux. Une conduite aussi tyrannique indisposa beaucoup les Génois contre lui; on prétend que ce qu'il en fit, fut par le conseil du rusé Prélat, qui voulant rendre son adversaire & tous les Adornes odieux à la nation, sans se compromettre lui-même, suggéra à son rival cet expédient détestable, & bien capable en effet de faire abhorrer Prosper. Toutefois, si Frégose eut la satisfaction de voir son attente remplie, aux dépens du Doge, il n'en fut pas de même de celui-ci à qui cette infâme ressource ne réussit pas. Il n'eut que la honte de l'avoir mise en usage sans succès; son avarice fut trompée par la courageuse résolution des généreux citoyens, qu'il voulut vainement intimider par ses ménaces & qui protesterent qu'ils aimeroient mieux périr dans les tortures, que de donner de l'argent par un pareil moyen. Le Doge confondu par leur entrépidité, fut obligé de les relâcher. Il ne se déconcerta pas pour cela, & tourna ses vues d'un autre côté. Peu de tems après il frappa un autre coup de despotisme non moins révoltant. Il s'empara de sa propre autorité de deux bâtimens qui étoient dans le port & qu'il s'appropria pour les besoins & le service de la guerre malgré les plaintes des propriétaires.

Conduite despotique du Doge Prosper Adorne.

Du reste le Doge prit avec Frégose les plus sages mesures pour résister aux efforts des ennemis, dont ils s'attendoient de jour en jour à se voir attaqués. Ces deux principaux chefs se partagerent entre eux cet important ouvrage. Si l'archevêque n'avoit aucune des qualités civiles, aucune des vertus de son état;

digne frere de Pierre Frégose à plusieurs égards, il possédoit, ainsi que lui, l'intrépidité, le courage, l'audace, & toutes les qualités militaires dans un dégré éminent. Meilleur guerrier que bon prélat, & plus propre à conduire des soldats que des prêtres, l'intrépide Frégose qui endossoit plus souvent la cuirasse que la chappe & manioit mieux l'épée que la crosse, fut chargé du commandement des troupes de Gênes, de celles du Duc de Milan, d'une partie du peuple & de la défense extérieure de Gênes *(a)*. Il sortit avec tout son monde & se posta sur la Colline qui s'étend depuis le château jusqu'au promontoire dit de S. Bénigne à cause du couvent qui y est bâti pour y attendre les François & s'opposer à leur descente. Le Doge resta dans la ville avec le reste du peuple pour y prévenir les troubles, & pourvoir à sa défense en cas de besoin.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Mesures que prennent le Doge & l'archevêque pour la défense de Gênes.

Sur ces entrefaites l'on apprit à Gênes que les François s'étoient remis en marche & étoient arrivés à Cornigliano, bourg situé à environ trois mille de Gênes. Aussitôt le Doge, Frégose & le Seigneur de Carpi allerent à leur rencontre avec la cavalerie & une partie de leurs troupes & du peuple. Mais la vue des François sous les armes & qui s'avançoient fiérement sur eux pour les combattre, déconcerta tellement les Génois, qui ne s'attendoient pas à être prévenus par leurs ennemis & qui avoient cru les surprendre qu'ils tournerent aussitôt le dos. Les François les poursuivirent si vivement dans leur retraite, qu'ils les repousserent presque jusques dans la ville & s'emparerent sans combat du couvent de S. Bénigne & de toutes les hauteurs voisines. On tient que, si le Roi René qui avoit jeté l'ancre à St. Pierre d'Arena, avoit mieux opéré & sçu profiter de ce moment pour débarquer ses troupes & marcher vers la ville, ou pour pousser plus loin sa route & entrer dans le port avec sa flotte tandis que l'armée de terre y seroit entrée avec les fuyards, ç'en auroit été fait de Gênes, & les François s'en seroient rendus maîtres sans résistance. Mais l'inactivité & la négligence de ce Prince sauverent les Génois qui se rallierent & reprirent courage. René comme on a eu occasion de le voir n'étoit pas grand guerrier, & avoit en partie perdu le Royaume de Naples par sa foiblesse & son indolence. D'autres Historiens rapportent que ce furent les Génois qui étoient dans l'Armée Françoise, qui ne voulant cependant point la ruine de leur patrie, & craignant le pillage de Gênes par les François, dissuaderent René de débarquer son monde, ainsi qu'il vouloit le faire *(b)*. Quoiqu'il en soit, les François ayant perdu par la faute ou par la crédulité de leur chef cette occasion favorable qu'il falloit saisir & qu'ils ne retrouverent plus depuis, se retirerent dans leur camp & demeurerent tranquilles dans leurs tentes tout le reste du jour. Ils resterent dans la même inaction la nuit suivante, & tout le jour d'après, où il ne se passa rien de remarquable, à l'exception de quelques escarmouches & petits combats entre eux & les Génois, où ceux-ci, présage favorable pour leur patrie, demeurerent toujours victorieux.

Le Doge marche à la rencontre des François avec une partie du peuple.

Il est d'abord repoussé.

Le matin du troisieme jour, René mit ses troupes à terre, rangea toute l'armée en bataille & fit tous les préparatifs nécessaires pour le combat ; il en

Combat entre les Génois & les François.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 40 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 318—319. 322.

(b) Hist. de Gênes : ibidem. p. 41. Ub. Foglietta Lib. XI. p. 617.

Sect. VI. Histoire de Gènes depuis 1421 jusqu'en 1479.

fut le spectateur dans sa galere. Les François descendirent de dessus la hauteur, & attaquerent le poste de l'archevêque, qui les reçut avec intrépidité. Pendant ce tems-là, le Doge de retour dans Gènes avec son monde y prit toutes les précautions possibles pour prévenir tous les événemens, fit ranger des troupes le long de la mer, & se plaça lui-même avec un corps de troupes d'élite, de façon à pouvoir faire passer promptement des secours à l'archevêque. Le Combat fut long & des plus sanglans; il tourna enfin à l'avantage des Génois, par le stratagême que leurs chefs & trois Officiers généraux du Duc de Milan qui survinrent avec quelque peu de troupes pendant le combat, mirent en usage suivant les instructions qu'ils avoient reçues de lui, pour encourager les troupes de Gènes & pour jeter l'épouvante & le découragement parmi leurs ennemis. Ils dirent tout haut & de façon à être entendus dans les retranchemens des François, qu'il alloit incessamment leur arriver un secours considérable que le Duc leur envoyoit. En même tems ils montroient dans le lointain avec la main quelques habitans de la vallée de Polcevera, qu'ils avoient fait armer, à dessein de mieux tromper les Génois & les François, en faisant croire qu'effectivement c'étoit déja les coureurs de l'armée Milanoise qui s'avançoit. Les François épouvantés commencerent à se replier, & à reculer quoiqu'en gardant toujours leurs rangs. Les Génois déçus par le même stratagême imaginé en leur faveur, tomberent bientôt avec tant d'impétuosité sur leurs ennemis, qu'ils les contraignirent de lâcher le pied & de prendre absolument la fuite de toutes parts. Pour comble de malheur pour eux, le Roi René qui voyoit le combat de dessus sa galere & qui auroit pu aisément receuillir les débris de cette armée fit une autre faute, non moins heureuse pour ces derniers. Irrité de voir que les troupes Françoises lachoient pied, dans son indignation il refusa de recevoir dans ses galeres une grande partie des fuyards, qui le prioient à mains jointes de leur donner une retraite. Ce Prince fut inéxorable & fit même éloigner ses galeres du rivage, criant aux fuyards „ que des lâches qui faisoient mal leur devoir & qui fuyoient honteusement devant leurs ennemis, étoient indignes de vivre". Au moyen de quoi ce Prince les abandonnant sans pitié au carnage & à la fureur des Génois, ceux-ci en tuerent plus de deux mille cinq cens, & firent presque tout le reste prisonnier. Quantité de ces malheureux furent noyés dans la mer, où la crainte les avoit fait se jeter dans l'espérance de pouvoir joindre la flotte de René à la nage. Les François firent une perte considérable dans cette bataille, leur armée y ayant été entiérement détruite ou dissipée (*a*). Cette victoire coûta aussi beaucoup de sang aux Génois qui eurent quantité de blessés; mais chose assez extraordinaire ils n'y perdirent que quatre hommes elle causa la joye la plus vive à Gênes, où elle fut célébrée avec tous les transports que l'allegresse peut suggerer.

Défaite des François.

Perte des François & des Génois dans cette bataille.

Nouvelles dissentions entre le Doge & l'archevêque.

On ne peut disconvenir que l'archevêque n'eût la plus grande part à la délivrence de sa patrie; & qu'il n'eût des droits à la reconnoissance du Doge & de ses concitoyens; quoique au fond un citoyen ne fasse que son devoir en servant sa patrie. Cependant Frégose dut être bien étonné du traitement inat-

(*a*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 464. Anecd. Gén. & Corses, ann. 1461. p. 139.

tendu que le Doge lui fit essuyer. Prosper, jaloux des succès de son rival, & craignant qu'il ne s'élevât à sa place par son crédit, considérablement accru par la défaite des François, lui interdit l'entrée de la ville. Frégose autant surpris qu'irrité d'un procedé si extraordinaire, & de la noire ingratitude du Doge qu'il avoit si bien servi, entra dans une fureur en quelque façon légitime; & l'on peut dire que Frégose ne fut jamais si bien fondé dans son ressentiment & dans ses démarches. Résolu de se venger du Doge à quelque prix que ce fût; Frégose voyant que tous les chemins lui étoient fermés par-terre, vint à bout de s'introduire dans la ville du côté de la mer avec une barque de pêcheur sur laquelle il s'étoit embarqué avec son frere Pandolfe. Le Doge leur fit aussitôt ordonner de sortir de Gênes. Ils le refuserent & bientôt secondés de leurs partisans, de Barthelemy Doria & de son monde, ils en vinrent aux mains avec les Adornes, aux yeux des Milanois qui, tranquilles Spectateurs de ce combat, ne pouvoient assez s'étonner que des citoyens armés pour la défense de leur patrie, à peine sortis d'un danger si pressant, s'entre-déchirassent eux-mêmes avec tant de fureur. l'avantage demeura aux Frégoses. Adorne vaincu fut obligé de sortir de la ville avec un petit nombre d'amis & de parens, compagnons de sa disgrace. Aussitôt l'on procéda à l'élection d'un nouveau Doge. La faction des Frégoses toute puissante dans la ville, fit élire Spinetta Frégose, cousin de Paul, de l'aveu de cet artificieux prélat qui ne voulant pas être soupçonné de son vice dominant, l'ambition, céda à son cousin toutes ses prétentions à cette même dignité, qu'il convoitoit au fond du cœur avec tant d'ardeur (a).

Ils en viennent aux mains.

Les Adornes sont vaincus. Prosper sort de Gênes. Spinetta Frégose est élu Doge.

La nuit suivante, le Gouverneur François sortit de la citadelle avec tout son monde, & s'embarqua sur la flotte de René pour se retirer à Savone, place toujours occupée par les François, dont ce Prince lui donna le gouvernement & la garde. Avant que de partir, la Vallée introduisit dans le château Louis Frégose qui s'étoit rendu secrettement de Sarzane à Gênes avec quelques troupes qu'il avoit levées dans la Lunigiane aussitôt qu'il avoit appris les nouveaux troubles domestiques de Gènes. Louis Frégose avoit déja été Doge (en 1449); quoique peu capable de l'être au jugement de ses concitoyens qui l'avoient déposé pour élire Pierre en sa place, Louis Frégose n'en avoit pas moins d'ambition & de prétentions au Dogat. Maitre du château, il parvint bientôt à se faire élire pour la seconde fois; le pacifique Spinetta lui céda la place sans difficulté & sans combat, après avoir été seulement trois jours en charge (b).

Les François évacuent le château de Gênes.

Il se démet: Louis Frégose est élû à sa place, Doge pour la seconde fois.

La République ne voulut pas tarder plus longtems à témoigner sa juste reconnoissance au Duc de Milan, pour les secours efficaces qu'il lui avoit accordés dans son danger; elle envoya à ce Prince une députation de deux principaux d'entre ses citoyens pour lui rendre des actions de graces solemnelles pour les services importans qu'il lui avoit rendus dans cette occasion, & la part considérable qu'il avoit eûe à l'expulsion des François.

Députation des Genois au Duc de Milan.

Dans le même tems Charles VII étant mort, son fils parvint à la couronne sous le nom de Louis XI. Ce Prince si remuant & si dangereux ennemi de

Avenement de Louis XI à la couronne.

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 619. (b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 327.

son pere, tandis qu'il n'étoit encore que Dauphin, puisqu'on a vû qu'il avoit fortement excité sous main le Duc de Milan à chasser les François de Gênes, parla tout autrement d'abord qu'il fut Roi. Il prit une façon de penser toute differente; & en conséquence il reçut très-mal les Ambassadeurs du Duc qui vinrent pour le complimenter de sa part sur son avénement à la couronne. Le Roi leur témoigna beaucoup de mécontentement de ce que leur maître avoit aidé les Génois à se soustraire à la domination de la France. Vainement ces Ambassadeurs répliquerent au Roi, que ç'avoit été à sa propre instigation que Sforce avoit pris ce parti Louis ne voulut point recevoir les excuses disant que d'autres tems exigeoient d'autres soins, & qu'on changeoit de sentiment en changeant de fortune & d'intérêt; il les renvoya même avec beaucoup de menaces de se venger de la conduite de leur maître.

Dissentions domestiques.

Cependant Gênes n'avoit point encore de maître elle étoit tranquille sous les loix paisibles du Doge Louis Frégose homme d'un esprit doux & pacifique, mais foible & peu en état d'occuper le rang qu'il possedoit, ainsi qu'on l'a déja vû plus haut. Plus heureux toutefois que sous un Doge plus remuant & plus capable, les Génois étoient assez contents de son gouvernement lorsque la division se mit dans la faction dominante. Le génie inquiet & turbulent de l'Archevêque qui aspiroit depuis longtems à la place de Doge, quoiqu'il se fût déja efforcé deux fois de cacher son ambition, & d'y faire élire un autre à sa place, s'ennuya de voir le prix de ses travaux entre les mains de ses parens, il se détermina enfin à lever le masque, & à devenir Doge à quelque prix que ce fût. S'étant donc formé un parti considérable à l'insçu de Louis Frégose, il l'attaqua tout à coup le 24 de Mai, le chassa du Palais, & se fit élire à sa place. Cependant il n'en jouit pas long-tems; voyant que son élection n'étoit pas agréable à ses concitoyens & qu'il lui seroit impossible de se maintenir en possession du Dogat, l'artificieux prélat aima mieux s'en démettre volontairement, que d'attendre qu'il fut forcé à le faire. Il ne fut pas un mois en charge. Le peuple fit aussitôt nommer quatre Gouverneurs ou Capitaines de la ville, qui furent tous tirés du corps des artisans; mais leur administration ne fut aussi que momentanée: les nouveaux Gouverneurs furent abrogés vers la fin du mois de Juin & Louis Frégose fut de nouveau élû Doge; c'étoit pour la troisieme fois. Il y a apparence que ce fut par les intrigues des Nobles & des principaux de la ville, qui préferoient son gouvernement doux & modéré à tout autre, & aimoient mieux reconnoître ses loix que celles de quatre artisans dont la domination étoit suivant eux, un opprobre pour Gênes (*a*).

1452. *L'Archevêque dépossede Louis Frégose, & se fait élire Doge. Il se démet & le peuple nomme quatre Gouverneurs de la ville. Louis Frégose élû Doge pour la troisieme fois.*

1463. *Frégose est dépossédé par l'Archevêque qui se fait élire Doge pour la seconde fois.*

L'ambition de l'Archevêque ne laissa pas le Doge long-tems tranquille; Paul Frégose se repentant d'avoir abdiqué avec tant de précipitation, conspira de nouveau contre Louis Frégose, le déposséda, & se fit élire Doge pour la seconde fois. L'audacieux Prélat voulant encore s'appuyer du secours des armes spirituelles, dont au fond il faisoit peu de cas, & se servir de la Religion pour légitimer son élection aux yeux du vulgaire; & pouvoir joindre impunément le titre de Doge au titre sacré dont il étoit déja revêtu, se fit donner une Bulle par le Pape Pie II. qui approuvoit son élection, le relevoit des censures en-

(*a*) Ub. Foglietta ibid. p. 619.

encourues par lui, & l'exemptoit de l'observation des loix ecclésiastiques qui défendoient aux gens d'Eglise de se mêler du gouvernement des affaires temporelles (*a*). L'année d'auparavant, le premier soin du même Pape Pie II. nouvellement élû avoit été de déclarer la guerre aux Turcs, & d'engager toutes les puissances chrétiennes à se liguer contre ces ennemis dangereux qui devenoient de jour en jour plus puissants. Ce Pape envoya aussi à Gênes pour presser ses citoyens d'entrer dans cette sainte ligue; ce qu'ils promirent avec empressement. Ils nommerent aussitôt douze des principaux de la ville qui furent chargés de faire tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition.

Le Roi de France céde ses droits sur Gênes au Duc de Milan.

Sur ces entrefaites Louis XI, Roi de France qui alors avoit si mal reçu les Ambassadeurs du Duc de Milan deux ans auparavant, se raccommoda avec ce Prince de l'amitié duquel il avoit besoin pour servir ses projets; & comme d'ailleurs le reste de souveraineté qu'il avoit sur Gênes dans la possession de la ville de Savone commençoit fort à lui peser, il résolut de ne plus se mêler des affaires des Génois; & pour flatter François Sforce, il lui céda ses prétentions & ses droits à la souveraineté de cette République, & lui remit Savone, à la charge de tenir l'Etat de Gênes comme un fief de la couronne de France (*b*). Le Roi en avertit par lettres tous les Princes d'Italie & fit savoir hautement, qu'il regarderoit comme ses ennemis tous ceux qui donneroient du secours aux Génois contre le Duc. En conséquence les troupes Françoises évacuerent Savone & remirent cette place & les forts en dépendans aux troupes Milanoises, qui en prirent possession. Albenga, Vintimille, Monaco & autres places de la côte du Ponant, suivirent l'exemple de Savone & se soumirent aussi au Duc, à l'instigation de Jean Caretto Marquis de Final & de Lambert Grimaldi éternels ennemis des Génois.

1464.

Savone & autres places se soumettent au Duc.

Tandis qu'on les donnoit ainsi sans leur consentement & même sans les consulter, les Génois malheureux de tous côtés, se voyoient à regret & en rougissant sous le joug odieux de Paul Frégose. Ce fougueux Prélat, croyant n'avoir plus rien à craindre ni à ménager & pouvoir désormais régner sans concurrent, commença enfin à ne se plus gêner, à se montrer entiérement à découvert & à lâcher la bride à toutes ses infâmes passions. Se livrant sans honte aux plus affreux excès, foulant aux pieds les mœurs, les loix divines & humaines & tout ce que les hommes ont de plus sacré, il devint bientôt le tyran de Gênes, & il se rendit odieux à tous ses concitoyens, même à ses partisans & à ses proches. Il se donna pour adjoint Obietto de Fiesque, homme à peu près de son humeur & de son caractere, qu'il prit pour le seconder dans ses atrocités. L'Archevêque-Doge toujours accompagné d'une foule de brigands & de meurtriers, couroit nuit & jour les rues de Gênes, violant, pillant, massacrant, & exerçant impunément ses fureurs & ses vengeances contre ses ennemis, du nombre desquels étoient tous les bons citoyens, tous les gens de bien. Ses Officiers à l'exemple de leur digne maitre, commettoient aussi les plus grands désordres. Gênes étoit en proye à la confusion & à l'anarchie; on ne connoissoit plus de loix; les magistrats n'étoient plus ni craints ni respectés. La scélératesse seule regnoit; tout étoit dans la désola-

Désolation des Génois.

(*a*) Les précédens, ibidem.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 464. Anecd. Gén. & Corses ann. 1463 p. 140.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

tion. Les cris de l'innocence montoient sans cesse au ciel & demandoient envain vengeance. Les Génois gémissans sous l'indigne joug de ce tyran mitré, soupiroient ardemment après leur délivrance. Quantité d'entre eux ne voulant plus être spectateurs de l'état horrible où cette grande ville étoit réduite par les fureurs d'un seul homme; & craignant pour leurs biens, pour leurs personnes & pour leur vie, sous le gouvernement d'un Doge pour qui rien n'étoit saint, ni sacré, prirent le parti d'abandonner Gênes & de se retirer à Savone & ailleurs.

Les Génois implorent l'assistance du Duc de Milan.

Le Duc de Milan fortement sollicité depuis long-tems par les principaux citoyens de la ville qui ne cessoient d'implorer son assistance, de prendre l'Etat de Gênes en compassion, & de la délivrer du joug du cruel tyran qui y dominoit, Sforce se rendit enfin à leurs instantes prieres & se détermina à être leur libérateur. Etant déja maître d'une partie de l'Etat de Gênes, ce soin sembloit le regarder uniquement; & ses citoyens aspiroient ardemment à se voir soumis à la domination de ce Prince vertueux qui n'aspiroit pas moins de son côté à les soumettre pour les rendre heureux & leur faire goûter les doux fruits de son aimable empire. Mais comme Frégose étoit craint & tout-puissant dans Gênes, maître du château & qu'il étoit difficile de l'en chasser par la force, le Duc voulut auparavant essayer la voie de la douceur & de la négociation. Il fit tenter Frégose par l'offre de présens considérables, s'il vouloit consentir à se démettre de bonne grace du gouvernement, & à remettre le château en son pouvoir, l'altier Prélat connoissoit trop bien le prix de la place qu'il occupoit, pour consentir si facilement à y renoncer. Il ferma l'oreille aux propositions du Duc qui se vit forcé de recourir aux armes pour délivrer les Génois de ce cruel tyran domestique. Pour y parvenir Sforce ayant appellé auprès de lui sous différens prétextes les créatures du Doge, & les chefs de faction qui pouvoient prendre sa défense, trouva le moyen de les aliéner de lui, & de les gagner par des présens. De ce nombre furent Obietto de Fiesque, le confident & le complice des forfaits de Frégose & Prosper Adorne; il gagna ce dernier en lui donnant la ville d'Ovada. Dans le même tems plusieurs des principaux de Gênes, irrités contre le Doge, ou gagnés par les libéralités & les promesses de Sforce, se liguerent avec lui contre l'ennemi commun de leur patrie. Jacques de Fiesque qui possédoit le château de Montobio, Paul Doria, Jérôme Spinola & d'autres Nobles prirent aussi les armes contre le Doge & marcherent vers la ville à la tête d'une multitude d'habitans de la campagne qu'ils avoient armés, tandis que l'armée Milanoise commandée par Jacques Vicomercato, descendit dans la Vallée de Polcevera grossie par une foule de mécontens qui vinrent se joindre à elle & s'avança jusqu'à trois milles de Gênes.

Ce Prince prend les armes pour délivrer Gênes.

Armemens divers contre Paul Frégose.

Le Doge n'ignoroit pas qu'il étoit l'objet de l'exécration publique; trahi par son favori, Obietto de Fiesque, qui l'avoit abandonné pour se ranger du côté de ses ennemis, l'Archevêque ne s'attendoit pas à trouver des partisans ni des amis fidéles. Quoiqu'il fût d'ailleurs courageux, téméraire & intrépide à l'excès, comme s'il suffisoit d'être tyran pour devenir timide, Frégose perdit courage à la vue de l'orage qui menacoit sa tête. En proie au trouble, à l'épouvante & peut-être aux remords, s'il est vrai qu'ils puissent entrer dans une ame scélérate, ou au moins craignant la vengeance de ses ennemis & la

Il perd courage & prend la fuite.

Sect. VI. Hiſtoire de Gênes depuis 1421 juſqu'en 1479.

juſte punition de ſes forfaits, il prit le parti de s'y ſouſtraire par une prompte fuite. Mais avant que de fuir il pourvut à la défenſe de la ville, & en chargea quelques-uns de ſes parens & des principaux d'entre ſes partiſans; mais ſentant ſur-tout combien il lui étoit eſſenciel de ſe maintenir en poſſeſſion du château, pour pouvoir redevenir maître de Gênes en cas d'événement favorable à ſes intérêts, il fit entrer cinq cens hommes dans ce fort & en confia la garde à Pandolfe ſon frere & à Bartholomée veuve de ſon autre frere Pierre Frégoſe. Après avoir pris toutes les meſures convenables pour ſe conſerver le château, l'ambitieux prélat, voulant finir ſon adminiſtration par un trait digne de lui, s'empara de force de quatre bâtimens qui étoient dans le port ſans ſe mettre en peine des vaines clameurs de leurs maîtres, s'embarqua promptement & ſe mit en mer. De ces quatre bâtimens, l'un lui paroiſſant trop lourd ou trop chargé pour le ſuivre, & capable de retarder ſa route, il le fit échouer peu de tems après & ſe mit à courir les mers de Gênes avec les trois autres. Réduit à prendre la fuite le fier Frégoſe ne voulut point renoncer au plaiſir de faire encore du mal à ſa patrie & à ſes concitoyens. A cet effet il employa tous le tems qu'il fut éloigné de Gênes par ſes ennemis, à faire des ravages ſur ſes côtes, à attaquer ſes vaiſſeaux, en un mot à infeſter les mers par ſes brigandages il en vouloit ſur-tout aux bâtimens chargés de grains, qu'il guettoit continuellement dans le deſſein de s'en emparer & d'affamer Gênes (*a*). Ses concitoyens furent obligés d'armer pluſieurs fois contre cet ennemi dangereux & il ſe donna ſouvent de ſanglants combats entre les trois corſaires que montoit l'Archevêque Frégoſe & les bâtimens qu'il attaqua & qu'il prit, ou ceux qui furent envoyés pour réprimer ſes brigandages. Comme ils durerent pendant preſque tout le tems que Gênes fut ſous la domination des Sforces, il ſeroit trop long & trop dégoûtant d'entrer dans le détail de tous les efforts de la haine de cet implacable Prélat. Nous nous contenterons ſeulement de rapporter ici ſa défaite par François Spinola, qui fut envoyé contre lui avec quatre vaiſſeaux. L'Archevêque qui tendoit ſans ceſſe des embûches aux navires Génois, en ayant attaqué avec furie quelques-uns richement chargés, & ayant été obligé par leur vigoureuſe réſiſtance, de lâcher priſe, fit voile vers la Sicile pour chercher d'autres ennemis à combattre: Spinola le joignit près des côtes de la Corſe. L'Archevêque n'ayant que trois vaiſſeaux, craignit le combat, & ſe hâta de gagner la terre ſur une barque, par laquelle il ſe ſauva avec une partie de ſon monde. Spinola s'empara ſans peine de ſes vaiſſaux abandonnés & les conduiſit triomphant à Gênes.

Ravages & pirateries de Paul Frégoſe.

Sa défaite par François Spinola.

Les troupes du Duc entrent dans Gênes.

Laiſſons là les fureurs inutiles de Frégoſe, ſemblables au mugiſſement des vagues irritées, dont la fureur vient encore expirer en grondant ſur le rivage, tandis que le calme eſt déja rétabli ſur la pleine mer; de même la tranquillité des Génois, ſous la domination de François Sforce, ne fut troublée que par les brigandages & les hoſtilités continuelles de Frégoſe. Auſſitôt qu'on le ſçut parti de Gênes, Obietto de Fieſque s'y rendit, & y fit entrer Vicomercato avec l'armée Milanoiſe. Les partiſans & parens de Frégoſe ne firent aucune réſiſtance & le Duc devint maître de la ville ſans combat. Il en fut auſſitôt

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 621, 622—624.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

reconnu & proclamé souverain & Vicomercato prit d'abord possession du gouvernement en son nom. Il restoit encore le château à réduire, défendu par une bonne garnison, & encore plus par sa situation. On se prépara à l'assiéger vigoureusement; mais la veuve de Pierre Frégose prévint ce siége & gagnée par une somme de quatorze mille écus d'or, ainsi que par la restitution de Novi, qui lui furent promises par le Duc, elle introduisit les Milanois dans le château à l'insçu de Pandolfe frere de Frégose, quarante jours après le départ du Doge. Au moyen de cela le Duc se vit sans aucune difficulté, maître de tout l'État de Gênes, & reconnu unanimement pour souverain, à la grande satisfaction des Génois, qui désiroient depuis long-tems un pareil Prince (*a*).

Le Duc François Sforce est reconnu souverain de Gênes.

1465. 1466. Députation solemnelle de Génois vers ce Prince.

Ils lui envoyerent aussitôt une députation solemnelle de vingt-quatre des principaux de leur ville, pour lui remettre authentiquement la souveraineté de Gênes, & pour dresser avec lui une capitulation. Le Duc leur fit la réception la plus affable & la plus magnifique: il leur tint les discours les plus gracieux, & les assura qu'il n'acceptoit cette souveraineté que pour les rendre tranquilles & heureux. Ce bon Prince leur tint en effet parole & jamais ils ne furent si heureux ni si tranquilles, au dedans & au dehors, que sous ses loix sages & modérées. Sforce se fit universellement aimer & respecter des Génois. Cela n'est point étonnant: il ne chercha jamais à les opprimer, à augmenter son pouvoir aux dépens de leurs droits ni ses finances en les surchargeant d'impôts, il ne s'appliqua qu'à gagner leur confiance & leur estime, & il y parvint. Il rétablit la paix, la sûreté, le bon ordre dans Gênes; il y remit les loix en vigueur il y réprima la licence & l'anarchie; enfin par ses vertus, par ses bienfaits, & par la douceur de son gouvernement, il sçut fixer l'inconstance si souvent reprochée aux Génois; preuve que c'est presque toujours la faute de ceux qui gouvernent, quand ils ne se font pas aimer de leurs sujets & quand ceux-ci se soulevent contre eux. Les Génois eurent tant de confiance & de déférence pour Sforce, que les Magistrats ou Directeurs de la maison de S. Georges lui céderent de leur propre mouvement, la souveraineté de l'Isle de Corse croyant qu'elle seroit infiniment mieux entre les mains de ce Prince plus en état qu'eux de la défendre contre les insultes & les attaques continuelles des Catalans, des Arragonois & des Napolitains.

Sa modération: sagesse de son Gouvernement.

La maison de S. Georges lui céde la Corse.

Mort & éloge du Duc François Sforce.

Le malheur de Gênes voulut qu'elle ne put conserver long-tems ce bon Souverain, si capable de remettre cette République sur un pied florissant s'il eut vecu d'avantage. La mort leur enleva le 8 de Mars 1466 cet excellent Prince d'autant plus grand, que monté d'une condition abjecte au rang le plus rélevé, il avoit sçû se garder de l'orgueil si ordinaire aux favoris de la fortune, aux parvenus, & se défendre de la corruption de la prospérité; Prince, sur l'éloge duquel on ne sauroit trop s'appesantir vû que ses semblables sont bien rares (*). Il étoit également adoré de ses anciens sujets & des Génois

(*a*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 464. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. III. p. 329—334. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 52—55.

(*) La même plume qui flétrit les tyrans en retraçant l'odieux tableau de leurs crimes, doit, pour le bonheur de l'humanité, célébrer les vertus des bons Princes, les

qui perdoient en lui un pere & qui pleurerent sincérement sa perte (*a*). C'est son plus bel éloge. Son successeur leur rendit cette perte encore plus sensible & plus amere; la comparaison qu'ils furent à même de faire du pere avec le fils, excita encore plus leurs regrets. On remarquera ici à ce sujet, qu'entre la quantité d'inconvéniens essentiellement attachés au gouvernement monarchique & sur-tout monarchique héréditaire, un des principaux, sans contredit, & des plus ordinaires, c'est qu'un bon Prince, un grand Prince, aimant ses sujets & la vertu, rare présent des cieux, laisse presque toujours un successeur qui dégénere, un héritier indigne de lui, foible ou méchant qui détruit son ouvrage & fait maudire à son peuple le même joug qu'il s'étoit imposé lui-même & qu'il avoit adoré. D'ailleurs le fondateur d'un état est ou doit au moins toujours être un Prince doux & modéré; il faut cimenter sa puissance; cela demande des soins, des égards politiques, des vertus nécessaires pour fonder un empire; mais ce n'est plus de même quand il est affermi & transmis par héritage; tout dégénere en abus, le second, le troisieme ou même Prince ne croit plus avoir aucune obligation à ses sujets, ni leur devoir aucuns égards; il les foule sans scrupule aux pieds; il cherche à les opprimer: il devient un tyran. Voilà l'histoire des Sforces & de bien d'autres.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Regrets des Génois.

C'est ce dont les Génois firent la triste expérience: ils avoient été contens & heureux sous les sages loix de François Sforce mais il n'en fut pas de même sous celles de son fils Jean Galéas. Autant le pere étoit doux, humain, modéré, affable, généreux, désintéressé, sans faste, exempt d'orgueil, d'ambition & de tous les vices trop souvent attachés au rang suprême; autant son fils étoit cruel, orgueilleux, impérieux, avare intéressé, quoique libéral aux dépens de ses sujets qu'il accabloit d'impôts pour servir son goût pour le faste & ses plaisirs; de mauvaise foi, débauché, & esclave des plus honteuses passions. Autant le pere se fit aimer & estimer des Génois & des Milanois, autant le fils s'en fit mépriser & abhorrer.

Son fils Jean Galéas lui succede.

Le sombre caractére de ce Prince & ses mauvaises dispositions à l'égard des Génois se développerent d'abord: Gênes put voir du premier coup d'œil ce qu'elle avoit à attendre de son nouveau maître. Aussitôt après la mort de son pere, la République lui envoya quatre députés pour lui faire ses complimens de condoléance sur cette perte, le féliciter sur son avenement & renouveller avec lui la capitulation faite avec le Duc son pere. Soit que les deputés de Gênes insistassent trop sur les regrets que leur causoit la mort de ce bon Prince & que son fils en fut jaloux & piqué; soit que le nouveau Duc comme il est à présumer, eût naturellement de l'aversion pour les Génois, il reçut fort mal

Il reçoit mal les députés de Gênes.

(*a*) Les précédens ibidem. Ub. Foglietta. Lib. XI. p. 622—624.

élever jusqu'aux Cieux, & exciter par là ceux qui viennent après eux, à leur ressembler, à mériter les mêmes louanges & les mêmes regrets de la part des hommes. Il est si doux, si juste de louer la vertu: elle feroit presque souffrir & aimer le rang suprême, quand elle s'y trouve jointe. D'ailleurs les eloges ne sont jamais suspects d'intérêt ou de flatterie de la part de ceux qui s'élevent, qui tonnent avec la même véhémence contre les tyrans, les fléaux de l'humanité, & qui attaquent avec autant de hardiesse les crimes heureux, les monstres couronnés, qu'ils jettent avec plaisir des fleurs sur la tombe des bons Princes, les délices du genre humain.

Sect. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

leurs députés, d'un air froid, dédaigneux, & avec beaucoup de hauteur, tandis qu'il affecta de faire l'accueil le plus gracieux aux Envoyés de Florence; préférence marquée qui fut d'un mauvais présage pour les premiers & les indisposa beaucoup contre leur nouveau souverain. Au reste il est assez facile d'expliquer la conduite singuliere de ce Prince; il cherchoit à flatter les Florentins qu'il craignoit & vouloit ménager ou gagner parce qu'il pouvoit en avoir besoin; mais il crut n'avoir aucun ménagement à garder avec les autres, qui étoient ses sujets & sujets tranquilles & soumis, qu'il s'imagina pouvoir braver & offenser impunément, pour cela même qu'ils avoient chéri & adoré son pere; amour dont il sçut bien se prévaloir & abuser en toutes occasions; mais qu'il ne s'empressa jamais de faire rejaillir sur lui-même. Cependant à l'exception de quelques mécontentemens légers & passagers que ce Prince ne leur donna d'abord que de tems en tems, ils furent encore assez tranquilles durant les cinq premieres années de sa domination, pendant lesquelles il ne se passa rien de remarquable, le Duc Galéas n'osant pas encore laisser éclater ses projets contre la liberté de Gênes. Il vouloit la laisser s'endormir au sein de la paix & de la sécurité & donner le tems à sa puissance de s'affermir assez pour pouvoir écraser ceux qui l'avoient élevée sur leurs têtes.

1466 & suiv.

Comme les armateurs de Barcelone continuoient toujours leurs courses & leurs hostilités sur les côtes de l'état de Gênes, il fut résolu la premiere de ces années, de faire un armement pour réprimer les ravages de ces écumeurs de mer. Huit des principaux citoyens furent spécialement chargés de cette commission. Ils firent équiper six bâtimens, qui se mirent en mer sous les ordres de Lazare Doria pour donner la chasse à ces ennemis héréditaires de la République. Cette expédition se borna à la prise d'un vaisseau Catalan. Au reste, suivant la remarque d'un des plus judicieux historiens de Gênes (*a*); Cette espece de guerre entre elle & les Corsaires Catalans, dura pendant presque tout le cours de ce siecle, & ne fut interrompue que par quelques treves momentanées & toujours mal observées par les derniers. Les deux peuples firent quantité d'armemens l'un contre l'autre & en vinrent aux mains presque tous les ans; mais cette guerre, loin d'offrir aucun évènement remarquable, n'aboutit jamais qu'à quelques courses, ravages & captures, qui furent faits de part & d'autre, & sur-tout de celle des Catalans, plus faits à ce genre de guerre, ce fut plutôt une piraterie ouverte & décidée, un brigandage continuel, qu'une guerre dans les formes; aussi n'en est-il fait aucune mention dans les annales de Gênes, non plus que des différentes expéditions des Génois & de leur succès: il n'y est parlé, comme en passant que de quelques armemens, la plupart inutiles, parce que les flottes de Gênes étoient presque toujours obligées de rentrer dans son port, sans avoir pu combattre ou même rencontrer ses ennemis qui évitoient le combat ou se tenoient cachés pendant qu'elles étoient en mer, & recommençoient leurs courses d'abord qu'elles étoient desarmées. C'est ainsi qu'en 1478 (évènement qu'on rapporte ici, parce que n'étant point important en lui-même, il peut-être déplacé sans conséquence) les Génois voulant mettre fin aux dévastations des Ca-

Armemens divers contre les Catalans.

(*a*) Ubert Foglietta Lib. XI. p. 651. Hist. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 57.

talans ſur la côté du Levant & venger la perte de deux galeres qu'ils leur avoient priſes à Autibes, en envoyerent ſix autres contre eux ſous la conduite de Louis Rivarolo, armement que la retraite momentanée des ennemis rendit inutile ; les galeres Génoiſes furent obligées de ſe borner à protéger les côtes de cet état, & de rentrer dans le port ſans avoir rien fait.

Sect. VI. Hiſtoire de Gênes depuis 1421 juſqu'en 1479.

En 1466 huit des principaux citoyens, & des plus verſés dans la juriſprudence civile, furent chargés de travailler à la réforme des loix municipales, & d'en dreſſer un nouveau code; de ce nombre fut le pere de l'Hiſtorien Ubert Foglietta.

Nouveau Code civil, dreſſé par huit Commiſſaires.

Les mécontemens commençoient à augmenter de jour en jour contre le Duc. On étoit continuellement occupé à Gènes à envoyer députations ſur députations à Milan, pour porter de nouvelles plaintes contre ſes Officiers, & pour réclamer inutilement la foi des Traités faits avec le prédéceſſeur de Galéas & avec lui. Quelques années auparavant ce Prince avoit obligé par quantité de tracaſſeries & de mauvais traitemens, la Ducheſſe Douairiere ſa mere, (Blanche-Marie Viſconti) Princeſſe reſpectable, & avec les vertus de laquelle ſes vices ne pouvoient compâtir ni s'accommoder à quitter la Cour & Milan, pour ſe retirer à Crémone: elle mourut aſſez ſubitement en chemin, non ſans quelque ſoupçon de poiſon; il eſt au moins probable que le chagrin violent, qu'elle reſſentoit de la conduite de ſon fils, contribua beaucoup à cette mort précipitée (a). Quand Galéas fut débaraſſé de cette digne mere, dont la préſence & les ſages exhortations lui peſoient fort, n'étant plus retenu par aucun frein, il ſe livra tout entier à ſes infâmes paſſions & aux plus honteux débordemens. Mauvais fils comment pouvoit-il être bon ſouverain, & le pere de ſes peuples. Il avoit fait un voyage à Florence. A ſon retour il paſſa par Gènes, & y ſéjourna quelques jours. Ce Prince n'y ſembla être venu que pour mortifier ſes habitans. Ils s'empreſſerent & s'épuiſerent vainement de toutes façons pour lui faire la reception la plus magnifique, ainſi qu'à la Ducheſſe ſon épouſe & à toute ſa ſuite. Le Duc reçut tout avec une fierté inſupportable, ne fit aucune attention à tout ce qu'on fit pour lui plaire, & ne daigna pas même jeter les yeux ſur les ſuperbes préſens, conſiſtant en vaſes d'or d'un travail précieux, que la ville lui offrit. Pendant le court ſéjour qu'il fit dans cette capitale, il fit tout ce qu'il put, ainſi que la Ducheſſe pour aliéner totalement de lui les eſprits & les cœurs de ſes ſujets par ſes airs de hauteur & de dédain marqué. A ſon exemple ceux qui compoſoient ſa ſuite, ſes gens toujours ſinges de leurs maîtres & encore plus inſolens qu'eux, témoignerent auſſi le plus profond mépris pour la nation Génoiſe, tant dans leur conduite que par leurs diſcours en public comme en particulier. Le Génois eſt naturellement fier & ſuperbe; on peut juger combien ce peuple généreux, peu accoutumé à voir un maître dans l'enceinte de ſes murs & mettant dans le moment toute ſon ambition à lui complaire, fut ſenſible à tant d'outrages & de dédains de ſa part. Il fut irrité de s'en voir mépriſé, il rougit des ſoins qu'il avoit pris pour lui plaire & lui faire ſa cour; mais ce qui le choqua le plus, ce fut de voir ce Prince naturellement ſplendide, faſtueux & d'ailleurs

Le Duc Jean Galeas vient à Gênes : mépris qu'il témoigne aux Génois.

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 625. Hiſt. de Gênes par le Chevalier de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 57—60.

Sect. VI Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

prodigue outré aux dépens des biens de ses sujets, affecter pendant tout le tems qu'il fut à Gênes, d'aller le plus mesquinement du monde, ainsi que tous ceux qui l'accompagnoient; comme s'il eût par là voulu faire un contraste insultant avec le faste & la pompe que les Génois étaloient à son occasion, & les braver manifestement, leur faire voir le peu de cas qu'il faisoit d'eux & de leur magnificence. Il s'imagina peut-être qu'ils vouloient le braver lui-même par l'étalage de leur opulence, égale à celle des plus grands Rois; & lui faire sentir qu'ils étoient assez riches pour se passer des bienfaits d'un maitre, qu'ils n'attendoient rien de lui, & qu'ils ne s'étoient soumis volontairement à ses loix que pour assurer leur tranquilité intérieure. Quoiqu'il en soit du motif intérieur des Génois, il est certain que Galéas parut avoir un dessein marqué de les indisposer contre lui & il faut avouer qu'il y réussit parfaitement; ne réfléchissant pas assez que des sujets comme ceux-là mécontens de leur maître, étoient bien dangereux, & qu'il n'y avoit pour eux qu'un pas du mécontentement à la révolte. Enfin ce Prince fit tout ce qu'il falloit pour se rendre odieux & méprisable à leurs yeux, & ne leur laissa pas en tout une grande idée de sa personne. Ayant sejourné trois fois vingt-quatre heures dans le Château où il s'étoit obstiné à prendre son logement, sans vouloir accepter celui qu'on lui avoit offert & préparé dans les plus magnifiques palais de la ville, il partit tout d'un coup de Gènes, comme s'il ne s'y fut point cru en sûreté. Il avoit fait prendre secrettement les devants à tout son monde, & il s'éloigna enfin lui-même d'une façon peu décente pour un Prince; & qui tenoit de la singularité, son départ subit de Gênes eut tout l'air d'une retraite précipitée, d'une fuite & d'une espece de déclaration de guerre (*a*).

Ils sont fort mécontens de lui.

Les Génois lui envoyent une députation considérable à sa demande.

Quelques mois après son retour à Milan, Galéas demanda qu'on lui envoyât une députation de seize des principaux de la ville, prétextant qu'il vouloit conférer avec eux sur des affaires de la derniere importance pour Gênes. On s'empressa aussitôt de satisfaire ses désirs. Quand ces députés furent auprès de lui le Duc ne leur parla que de l'envie qu'il avoit que l'on construisit à Gènes un arsenal capable de contenir cinquante galeres. Les Génois ne demandant pas mieux que d'avoir la paix avec Galéas, promirent tout pour complaire à ce Prince fier & capricieux. L'on donna même des ordres pour la construction de cet arsenal; mais la chose en resta-là, & ce dessein n'eut jamais d'exécution. C'étoit une fantaisie de Galéas qui se passa d'elle même, précisément parceque les Génois ne lui opposerent aucune resistance à cet égard. Environ deux ans après (en 1473) le Duc leur ordonna d'équiper vingt galeres pour son service ce qu'ils exécuterent sans délais, au moyen de l'emprunt qu'ils firent de ce Prince d'onze mille écus d'or pour les fraix de cet armement. Ils furent d'ailleurs encore assez tranquilles durant les trois années suivantes, pendant lesquelles ils jugerent à propos de patienter & de passer par dessus tous les sujets de mécontentement légers que leur souverain leur donna.

1471. 1474.

Jusques là ils n'avoient encore vu que les premices des prétentions du Duc qui augmentoient tous les jours; & quoique ses Officiers leur donnassent continuellement de nouvelles raisons de se plaindre, par violation de leurs priviléges & de leur capitulation avec le Duc son pere sans que leurs députations réitérées

(*a*) Ibidem Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 335.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

térées pussent leur obtenir aucune satisfaction de la cour de Milan, les choses étoient encore supportables; & pour l'amour de leur tranquillité les Génois étoient résolus de dissimuler & de supporter les injustices de ce Prince aussi long-tems qu'ils le pourroient. Enfin Galéas leva ouvertement le masque en 1475. Après avoir long-tems tâté leur patience & essayé ce qu'il pouvoit oser, il résolut de porter les derniers coups à leur liberté. Mais auparavant s'appercevant qu'ils étoient très-mécontens de lui, & qu'il leur étoit devenu suspect de toutes façons & d'un autre côté qu'ils en agissoient politiquement avec lui, ce qui lui faisoit craindre quelque dessein secret de leur part; il crut devoir aussi se contraindre & user de dissimulation envers eux pour regagner leur confiance & pouvoir après les opprimer plus à son aise. Pour cet effet il demanda au commencement de la même année qu'on lui envoyât une députation de quatre citoyens; ce qui fut exécuté. Il leur fit la reception la plus gracieuse & la plus distinguée: il les traita avec beaucoup d'affabilité & les renvoya comblés de ses bontés & de ses dons, tant eux que leurs parens & amis. Comme le Duc sembloit se démentir à leur égard dans cette occasion, sa conduite augmenta encore les soupçons des Génois qui étoient bien instruits de ses vrais sentimens.

1475. Entreprises & politique de Galéas.

Pour ne pas interrompre le fil historique, rejetant le surplus dans les Notes, nous nous contenterons de rapporter ici briévement, que, si l'année 1471 avoit été en général très-agréable pour les Génois à cause de l'exaltation du Pape Sixte IV. leur compatriote (*), par-contre l'année 1475 fut bien funeste & bien douloureuse pour cette République, par la perte qu'elle fit sans retour de l'opulente ville de Caffa dans le Pont-Euxin, l'une des plus importantes Colonies Génoises dans le Levant, & dont il a été si fréquemment parlé dans le cours de cette Histoire. Cette place, si avantageuse par sa situation, par son port & par son Commerce, qu'elle étoit regardée alors comme un des principaux marchés de cette partie du monde, leur fut enfin enlevée cette année par les Turcs, entre les mains desquels elle changea bien de face: elle passa depuis aux Tartares, qui la possédent encore aujourd'hui; mais elle a bien déchu de son ancienne Splendeur & n'est plus de toutes façons à beaucoup près, ce qu'elle étoit du tems qu'elle appartenoit aux Génois; la perfidie & l'avarice d'un de leurs Officiers qui y commandoient furent la cause de cette perte déplorable, dont ils se ressentirent long-tems, ou pour mieux dire toujours (a) (†). Elle réveilla encore le souvenir amer de celle qu'ils

Les Génois perdent Caffa dans le Levant; décadence de leur commerce.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 336. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 59.

(*) Ce Pape étoit né à Savone: il étoit de la famille de la Rovere & Cordelier: il succéda à Paul II. Les Génois lui envoyerent la même année une députation solemnelle de huit des principaux de leur ville, pour le féliciter sur son exaltation, & lui prêter obéissance. Sixte reçut très-bien ces députés & leur accorda quantité de priviléges honorifiques & avantageux pour sa patrie.

(†) Caffa autrefois Theodosie, étoit devenue une ville très considérable & très-opulente entre les mains des Génois qui l'avoient enrichie de quantité de beaux édifices publics & particuliers. Un consul, deux assistans, & quatre Magistrats, tous tirés des premieres familles de Gênes, étoient à la tête du gouvernement de cette puissante colonie. Les Génois étoient si considerés dans cette partie du monde, que tous les Prin-

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

avoient faite de Pera & d'autres possessions en 1452. Toutes ces pertes accumulées porterent le coup le plus funeste à leur commerce du Levant, qui tomba en quelque façon depuis cette fatale époque & ne put jamais bien se relever depuis (*). Il est vrai que tous ces désastres furent bien reparés par la découverte que Christophe Colomb, leur immortel citoyen, fit de l'Amérique dix neuf ans après (en 1493); découverte qui fournit de nouvelles branches de commerce bien plus abondantes & plus lucratives; mais ce ne fut pas pour les Génois; le fruit des exploits & des tentatives pénibles de leur illustre compatrïote, dont le malheur des tems & les circonstances les forcerent à rejeter les services & les offres, fut tout pour les Espagnols qui l'employerent. Gênes n'en retira que la gloire d'avoir donné le jour à cet homme fameux, qui fut long-tems traité dans sa patrie d'insensé & de visionaire. Au reste on ne regarde & ne prise ici que la grandeur de son entreprise, considerée en elle même; car il reste encore à décider, si en ouvrant une nouvelle

ces voisins s'en remettoient au jugement de leurs magistrats pour la décision de leurs contestations, & de celles de leurs sujets. L'Empereur de Tartarie étoit le plus puissant de ces voisins & allié des Génois. Le Gouverneur de la province frontiere de Caffa n'étoit nommé que par eux, ou au moins qu'avec leur consentement & qu'à leur recommandation. Il y en avoit un alors en charge. L'ambition d'un Seigneur Tartare, nommé Seitacès, fils du précedent gouverneur, qui prétendoit à cette place, l'engagea à chercher de l'appui dans quelques-uns des magistrats Génois. Ubert Squarciafico, qui avoit été consul & étoit pour lors assesseur, & Torriglia, l'un des quatre magistrats, gagné par l'argent & les promesses de Seitacès, corrompirent aussi leurs collégues & le consul lui-même. Tous de concert, résolus de seconder les vues ambitieuses de Seitacès à quelque prix que ce fut firent si bien qu'ils le mirent en effet en possession de la place qu'il convoitoit malgré l'Empereur Tartare qui vint exprès lui-même à Caffa pour s'y opposer & qu'ils forcerent de consentir à l'election de Seitacès. Cet Empereur dont la condescendance étoit extrême pour les Gênois, y prêta les mains à regret, en leur faisant sentir tout ce qu'ils avoient à craindre des suites d'une pareille entreprise. Ses sages remontrances furent inutiles, & les magistrats Génois voulurent bien courir les risques de tout ce qu'il en pouvoit arriver. Cependant ce que l'Empereur avoit prévu, ne fut que trop bien vérifié par l'événement. Les ennemis de Seitacès & sur-tout celui qu'il avoit dépossedé, irrités contre lui, reclamerent les secours des Turcs & attirerent toutes leurs forces sur Caffa. Les Turcs vinrent mettre le siege devant cette place avec une flotte énorme, destinée pour une expédition contre l'Isle de Candie. Caffa hors d'état de tenir long-tems contre un ennemi aussi formidable, fut bientôt prise, pillée, détruite, saccagée & en partie privée de ses habitans. Les vainqueurs y commirent des atrocités incroyables, suivant leur coûtume alors; ils y firent un butin immense & un nombre considérable de prisonniers, entre-autres quinze cens jeunes Génois destinés pour le serail du grand Seigneur. Tous les Latins furent transportés à Constantinople & servirent à peupler un quartier entier de cette grande ville qui étoit demeuré désert depuis sa prise par les Turcs (en 1452). Ces conquérans ne laisserent à Caffa que les Naturels du Pays qui furent forcés de reconnoître leur domination & de se soumettre à payer un tribut annuel. Tel fut le triste sort de cette florissante colonie, occupée par les Génois pendant près de quatre siecles. L'avarice de Squarciafico qui avoit fait fondre cet orage sur Caffa, & causé la perte de cette place ne demeura pas impunie; car les Turcs le firent pendre. D'autres rapportent qu'il fut enfermé avec ses collégues dans une tour de Constantinople, où on les laissa périr de faim & de misere. Voyez Ub. Foglietta Lib. XI p. 626—627.

(*) Les Génois vinrent à bout en 1666. après quantité de peines & de Négociations de conclurre un Traité de Commerce avec la Porte: mais ils y renoncerent bientôt eux-mêmes, après avoir fait des dépenses énormes, dont ils ne retirerent aucun fruit. *Voyez Section XI.* Ils furent obligés depuis de se borner à la Banque & au commerce des Soyeries. Celui de Levant passa presque entiérement aux François & aux Anglois.

carriere au commerce de l'Europe, elle n'a point été plutôt funeste par ses suites qu'utile aux deux mondes.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Revenons au Duc de Milan. Croyant en avoir suffisamment imposé aux Génois par quelques démonstrations extérieures, dont ils ne furent pas la dupe, ce Prince reprit avec eux son style ordinaire, & commença à les traiter avec une hauteur révoltante, à mépriser leurs murmures à fermer l'oreille à leurs plaintes; enfin à leur témoigner visiblement que son intention étoit de ne leur donner aucune satisfaction. Ses Officiers, instruits des moyens de faire leur cour à leur maître, seconderent parfaitement ses vues & se remirent aussi à vexer les Génois plus fort que jamais, à leur faire essuyer toutes sortes de mortifications, & de mauvais traitemens, surs de n'être point desapprouvés par Galéas. Les Génois poussés à bout, aigris de plus en plus par tant d'injustices & de lésions, ainsi que par la façon dure & hautaine dont le Duc répondoit à leurs plaintes réitérées, & voyant que c'étoit un dessein formel de sa part de les opprimer & de leur opposer un joug plus pesant & plus insupportable que tous ceux qu'ils avoient portés & secoués jusqu'alors, perdirent à la fin patience, résolurent d'éclater à leur tour, & de prévenir la servitude dont ils étoient menacés. Mais d'un autre côté ils étoient encore retenus par la crainte que leur inspiroit la puissance de Galéas, puissance trop redoutable & trop bien affermie par eux-mêmes pour qu'ils pussent aisément la détruire. Ils étoient d'autant plus foibles contre ce Prince, que, pour comble de malheur, la division s'étoit mise parmi eux & que Gênes étoit partagée en deux différens avis sur la conduite qu'on devoit tenir à son égard. Les uns, le peuple, vouloient qu'on éclatât & qu'on fit tous les efforts possibles, pour secouer le joug du Duc de Milan. L'autre parti composé des nobles qui tenoient pour le Duc & redoutoient moins l'esclavage de Gènes que la puissance & le gouvernement du peuple, & appuyé d'ailleurs par les citoyens sensés qui craignoient le retour d'une liberté toujours funeste & la source des guerres civiles étoit d'avis qu'on patientât encore, & qu'on ne fit aucun mouvement contre Galéas.

Conduite hautaine du Duc & de ses Officiers envers les Génois.

Mécontentement des Génois contre le Duc, leurs divisions à son égard.

1476.

Ce Prince qui n'ignoroit rien de ce qui se passoit, instruit que les dissentions seules des Génois les empêchoient de se soulever contre lui, songea à fomenter des divisions si utiles à ses projets pour appesantir le joug qu'il vouloit leur imposer. Dans ce dessein, il ordonna à Jean Scipion Palavicini, Gouverneur de Gênes en son nom, de ne rien négliger pour attiser le feu de la dissention entre le peuple & la noblesse, semer de plus en plus la zizanie entre eux & enfin les mettre aux mains s'il pouvoit. Palavicini remplit parfaitement ses instructions. S'étant apperçu du mécontentement général des Génois contre le Duc il conçut qu'il n'y avoit gueres que la crainte qui les retint: il en avoit averti son maître, & lui avoit conseillé, pour mettre un frein aux Génois capable de les retenir quand ils voudroient se remuer, de faire continuer les ouvrages depuis le château tout au travers de la ville, jusqu'au rivage de la mer, afin de pouvoir y faire entrer des secours & des vivres par ce côté. Le Duc adopta avec empressement cet avis & ordonna au Gouverneur de faire travailler sans perte de tems à cette nouvelle fortification. Cette entreprise pensa révolter les Génois, & fut un coup de lumiere pour eux. Ils s'apperçurent clairement & à n'en pouvoir douter, que le Duc vouloit abso-

Nouvelle entreprise du Duc. Les Genois en sont indignés.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

lument les réduire en servitude. Leur indignation qui avoit peine à se contenir, auroit eu des suites funestes, sans le soin que Palavicini prit aussitôt de les prévenir, en brouillant plus que jamais les Nobles avec les Populaires. Pour cela il eut recours à un artifice capable de mettre bientôt toute la ville en combustion. Pour construire l'ouvrage projeté il falloit des fonds & pour s'en procurer, il falloit établir une nouvelle taxe sur les Génois, pour qu'ils cimentassent eux-mêmes l'instrument de leur servitude. Palavicini, connoissant la jalousie du peuple, & ses différends éternels avec la Noblesse au sujet de la répartition des impots, affecta de vouloir plaindre le premier, trop grévé selon lui, par les charges de l'état qu'il supportoit toutes. Il dit hautement qu'il falloit que chacun sans en excepter les Nobles, fût taxé à proportion de ses facultés, que le peuple n'avoit qu'à s'adresser à lui, & qu'il lui rendroit bonne justice. Cet artifice lui réussit; la multitude toujours jalouse de défendre ses droits & de mortifier la Noblesse, donna avec avidité dans le piége, quoique l'objet dont il s'agissoit, fût de peu de conséquence & s'empressa de recourir à la protection que le Gouverneur lui offroit. Les esprits étant ainsi désunis, tout sembloit menacer Gènes d'une guerre civile, & offrir au Duc les moyens & l'occasion de l'asservir.

Artifices du Gouverneur Milanois Palavicini.

Le Duc fait des levées.

Dans cet intervalle ce Prince apprenant l'heureux fruit des soins de Palavicini, fit faire sans perte de tems des levées de tous côtés. D'un autre côté Palavicini faisoit commencer l'ouvrage projeté. Déja l'on avoit tendu le funeste cordeau qui traversoit toute la ville & servoit à tracer l'alignement de cet ouvrage, destiné à opérer l'opprobre & l'esclavage de Gênes. Quantité de maisons & d'édifices considérables étoient condamnés à être abattus & démolis; toute la ville alloit être défigurée: elle étoit dans la désolation. Les femmes, les enfans, les vieillards gémissoient & poussoient les hauts cris; les citoyens courageux, ceux qui aimoient leur patrie disoient hautement qu'il n'étoit pas tems de verser des pleurs, mais qu'il falloit recourir aux armes & venger la liberté. Personne n'osoit donner le signal, ni s'opposer à l'entreprise du Gouverneur. Dans cette espece d'abattement Général, Lazare Doria, citoyen courageux & déterminé, eut la généreuse hardiesse de couper la corde qui traversoit la ville, aux yeux même des Officiers & Ingénieurs de Galéas. Cette action fut vûe par les Génois spectateurs avec les plus grands applaudissemens (a). En un moment la nouvelle s'en répandit par la ville, & excita par-tout les plus vifs transports de joye. Palavicini intimidé, craignant un soulevement n'osa ni paroître ni donner des ordres pour poursuivre l'ouvrage entrepris: il fut dès lors comme abandonné, le Gouverneur se tint renfermé chez lui. Et certes, si les Génois avoient sçu profiter de ce premier moment de terreur qu'ils avoient inspirée à leurs ennemis, & d'enthousiasme que leur inspiroit à eux-mêmes l'amour de la liberté, ils eussent peut-être secoué sans peine le joug de Galéas; mais malheureusement pour eux il étoient encore glacés, abattus par la crainte & trop accablés sous le poids de leurs fers, pour oser prendre sur le champ une résolution aussi généreuse; & puis suivant la remarque judicieuse d'un Ancien, la servitude ôte aux hommes valeureux la

Palavicini veut augmenter les fortifications de la Citadelle.

Lazare Doria coupe le Cordeau qui traçoit l'alignement.

Le Gouverneur abandonne l'ouvrage projeté.

(a) Anecd. Gén. & Corses ann. 1476. p. 140. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 337.

moitié de leur courage & de leur prudence. D'ailleurs les citoyens de Gènes n'étoient ni secondés, ni même encouragés par leurs chefs & par les Nobles, la plupart vendus à la cour de Milan.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479

Les Nobles & les Populaires se réunissent contre le Duc.

Cependant le danger dont leur patrie étoit visiblement ménacée, fit ouvrir les yeux à tous les citoyens, aux Nobles comme aux Chefs des Populaires: ils sentirent qu'ils devoient oublier leurs anciennes querelles pour se réunir contre l'ennemi commun, contre le tyran de Gènes. Les Nobles long-tems abusés par les marques apparentes de faveur & de bienveillance du Duc, renoncerent à des avantages aussi frivoles. L'artifice que le Gouverneur avoit mis en usage pour les mettre aux prises avec le peuple, leur avoit ouvert les yeux & inspiré beaucoup de méfiance contre leur maitre & contre ses ministres. Ils s'apperçurent clairement qu'on avoit voulu animer la multitude contre eux & desunir entiérement les deux ordres de l'Etat, les armer l'un contre l'autre: ils sentirent qu'il étoit au contraire de leur intérêt, dans la circonstance, de se joindre aux Populaires & de demeurer fermement unis avec eux pour défendre Gènes de la servitude, vû que son salut dépendoit absolument de cette union. Sur ces entrefaites, le Duc ayant appris ce qui s'étoit passé, entra fort en colere, & ordonna qu'on lui envoyât aussitôt une députation de huit des plus distingués d'entre les citoyens. Quoique les Génois, connoissant l'humeur cruelle de ce Prince, eussent tout lieu d'appréhender que son dessein ne fut de faire mourir ces députés pour se venger de l'outrage qui lui avoit été fait, ou dumoins de les retenir en prison à Milan, comme ôtages de la fidélité de Gènes, (ainsi qu'avoit fait en 1426. le Duc Philippe-Marie Visconti), on se détermina pourtant à les lui envoyer. Ils parlerent à ce Prince avec tant de fermeté & de résolution, pour la défense de leurs droits & contre l'injustice de ses nouvelles prétentions, que ce Prince naturellement timide, inconstant, léger, & lâche comme tous les tyrans, quand ils trouvent de la résistance à leurs volontés, eut peur, traita favorablement ces députés (*) & leur permit de décider eux-mêmes le différend entre lui & ses sujets; en un mot, de faire interrompre, s'ils le jugeoient à propos l'ouvrage qu'il avoit ordonné (a). On peut s'imaginer avec quel empressement les députés de Gènes se hâterent de porter cette agréable nouvelle à leurs concitoyens; & avec

Galéas reçoit bien les députés de Gênes, & renonce à ses prétentions.

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 629 —631.

(*) François Marchese, Jurisconsulte, homme éloquent, & chef de cette députation, tint au Duc un discours des plus véhémens & des plus hardis, qui fit rentrer ce Prince en lui-même. On rapporte, que dans une autre occasion où il étoit encore député auprès de ce Prince pour lui faire des plaintes violentes de la part de ses concitoyens, le même Marchese, ne pouvant obtenir audience du Duc s'avisa d'un expédient assez singulier pour s'attirer son attention & lui faire entendre en peu de mots tout ce qu'il vouloit lui dire. Il envoya à Galéas un petit panier rempli d'une plante qu'on nomme *basilic*. Le Duc l'ayant aussitôt fait venir pour lui demander ce que signifioit ce présent allégorique. „Prince lui dit Marchese, sachez que les esprits des Génois sont semblables à cette plante, qui, touchée legerement, répand une odeur agréable; mais qui „pressée & foulée produit des Scorpions. On dit que Galéas fut frappé de cette ré„ponse & traita depuis les Génois avec plus de douceur". Anecd. Ital. Milan. an. 1473. p. 426. & suiv.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

quelle ardeur ceux-ci userent, ou pour mieux dire, abuserent amplement, de la permission de Galéas.

Galéas fait faire secretement des levées.

A peine ces députés étoient ils partis pour s'acquitter d'une si joyeuse commission, que, soit que Galéas n'eût eû réellement en vue que de les amuser par de belles paroles, pour avoir le tems de porter le dernier coup à la liberté de Gènes; soit que guidé par de mauvais conseils, il rougit ou se répentit de sa trop grande foiblesse, il crût qu'il étoit de son honneur d'achever son ouvrage, & de réussir dans ce qu'il avoit entrepris; persistant toujours dans son premier dessein, il donna secrettement des ordres pour faire marcher trente mille hommes contre Gènes, dans l'espérance de pouvoir profiter de l'espece de sécurité où son retour apparent de bonté devoit avoir plongé ses citoyens, pour les accabler dans le moment où ils s'y attendroient le moins. Cependant la nouvelle du plein pouvoir qu'il avoit accordé à leurs députés, ou plutôt de la révocation entiere de son ordre pour la construction de l'ouvrage projeté causa au peuple de Gênes les plus vifs transports d'allégresse. La multitude est naturellement insolente dans la prospérité & quand on fléchit à son égard. Celle de Gênes qui ne le cédoit à aucune autre sur ce point, arracha comme en triomphe les fondemens de l'ouvrage commencé; & comme dans l'ivresse de sa joie immoderée ou plutôt de sa fureur aveugle, elle n'est jamais maîtresse d'elle-même & ne connoit point de bornes, elle alla jusqu'à proférer des paroles insultantes, des injures contre la personne de Galéas, à traiter ouvertement ce Prince avec le dernier mépris, & même jusqu'à se moquer de la facilité avec laquelle il avoit consenti à la révocation de ses ordres. Galéas étoit fier, sensible à l'outrage, jaloux d'être respecté jusques ses foiblesses: il n'est point surprenant qu'il fut irrité à l'extrême de la conduite indécente du peuple Génois. Plus indisposé que jamais, il s'affermit dans le dessein de se venger de ces rebelles. Les Génois ne tarderent pas à être informés des grands préparatifs qu'il faisoit. L'intérêt commun réunit tous les ordres de l'Etat; & l'approche du danger rendit leur réconciliation sincere, au moins en apparence. Ils résolurent de rallier toutes leurs forces contre l'oppresseur de leur commune patrie, de prendre de concert des mesures pour la garantir du péril dont elle étoit ménacée. Dès que la bonne intelligence regnoit parmi eux, les Génois étoient invincibles & redoutables pour leurs tyrans.

Mépris du peuple de Gênes pour Galeas.

Entreprise infructueuse de Jérôme Gentile.

Dans ces circonstances qui sembloient favorables pour exciter un soulevement, un jeune Noble, Jérôme Gentile, n'écoutant que son zéle & son courage, entreprit avec un petit nombre d'amis, de rendre la liberté à sa patrie; mais n'étant point secondé, se voyant abandonné de tout le monde, tant étoit grande la crainte que Galéas inspiroit encore aux Génois, il fut forcé en gémissant de renoncer à son généreux dessein & de sortir de la ville pour mettre sa personne en sûreté. Quoiqu'un soulevement fut le vœu commun de toute la ville, la politique timide des principaux citoyens, qui ne vouloient point se compromettre encore, ne jugea pas à propos d'avouer ni de favoriser l'entreprise de Gentile, peut-être parce qu'elle fut sans succès, & par ce qu'ils auroient bien voulu participer à ses fruits, sans prendre part aux risques ou sans se déclarer. Peut-être aussi jugeoient-ils que le moment d'exciter une révolution n'étoit pas encore venu; peut-être vouloient-ils attendre auparavant

que de se soulever, que Galéas leur en fournit l'occasion & le prétexte, en les attaquant le premier. Ce qui donne lieu de présumer qu'ils vouloient encore temporiser & qu'ils regardoient plutôt cette entreprise comme prématurée & imprudente qu'ils ne la condamnoient, c'est le soin qu'ils eurent de soustraire son auteur au ressentiment du Duc & de ses Officiers. Ne trouvant pas juste que celui qu'ils avoient délaissé par politique & qui avoit tout risqué pour eux, fût la victime de son zele téméraire & de son amour pour sa patrie, loin d'abandonner Gentile à la vengeance du Gouverneur, ils firent si bien qu'ils lui obtinrent des lettres de grace, & en outre ils y firent stipuler qu'on lui rembourseroit sept cens écus pour les fraix de son entreprise. Cette derniere clause étoit hardie & sembloit mise à dessein de braver ouvertement le Duc. Il en fut très-piqué & trouva très-extraordinaire que lui seul fut puni dans cette affaire, puisqu'on l'obligeoit de dédommager de son argent, de récompenser un sujet rebelle qui avoit conspiré contre-lui, parcequ'il n'avoit pas réussi selon ses vœux; mais comme Galéas croyoit toucher au moment de se venger pleinement de tant d'outrages, il jugea devoir dissimuler encore celui-ci. D'un autre côté, les Magistrats & les principaux de la ville, poussant la dissimulation aussi loin que lui, & voulant toujours sauver les apparences jusqu'au dernier moment, lui envoyerent une députation pour lui faire des excuses de ce qui s'étoit passé; pour l'assûrer que ce n'étoit qu'une fougue, une saillie d'un jeune homme téméraire, que ses concitoyens n'avoient garde d'avouer & pour le prier de vouloir bien croire que les Magistrats & le corps de l'état n'avoient aucunement trempé dans ce complot. Quoique le Duc sçut bien au fond à quoi s'en tenir, & qu'il sentît bien que les principaux de Gènes ne tenoient ce langage que par ce que l'entreprise de Gentile n'avoit pas réussi, & que dans le cas contraire ils n'auroient pas manqué de se déclarer pour lui; il feignit d'être la dupe de leur manége politique, de recevoir leurs excuses & de les croire sinceres; leur rendant artifice pour artifice, il témoigna aux députés de Gênes qu'il étoit content du zele de leurs Magistrats & les chargea d'exhorter ceux-ci à maintenir l'obéissance & la tranquillité dans la ville (*a*). C'est ainsi que le Duc & ses sujets, ayant chacun leurs vues secrettes, cherchoient mutuellement à s'amuser, & croyoient s'en imposer de part & d'autre par de belles apparences, quoique foncierement ils fussent dans une méfiance respective. Cependant tout se préparoit à Gênes pour un soulevement, & dans le même tems Galéas toujours plein de ses projets croyoit être à la veille de les réduire en servitude, pressoit toujours avec ardeur le départ de ses troupes & faisoit secrettement préparer à la hâte tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise qu'il méditoit sur Gênes.

Les Génois lui en font faire des excuses. Politique du Duc & des Génois.

Les choses étoient dans cet état violent de crise, & Gênes touchoit sans doute au moment de voir sa liberté exposée au plus grand danger, ou au moins d'entrer dans une guerre terrible avec Galéas, lorsque la mort de ce Prince la délivra de toutes ses craintes & de l'embarras pénible de dissimuler plus long-tems avec l'objet de sa haine. Au reste d'autres affirment que le Duc, selon son caractére foible & inconstant, ayant été effrayé à la vûe de la résolution

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes. Tom. I. Liv. III. p. 237—341. Hist. de Gênes par le Chev. de Bl. Tom. II. Liv. VIII. pag. 65—71.

Sect. VI. Histoire de Genes depuis 1421 jusqu'en 1479.

que les Génois témoignoient, avoit rénoncé totalement à ses desseins sur eux & sur leur liberté. Quoiqu'il en soit, car sa mort précipitée laisse au moins la chose douteuse, le fer des assassins délivra Milan & Genes d'un tyran. Trois jeunes fanatiques (André Lampugnano, Charles Visconti & Jerôme Olgiato Milanois dont on rapporte ici les noms, pour ne pas au-moins les frustrer de leur récompense chimerique, l'immortalité (dont l'espoir frivole fut le motif de leur entreprise) trop imbus de la funeste maxime du Régicide, *qu'il est permis de tuer les tyrans*, (maxime d'autant plus fausse que dans le fait il n'est permis de tuer personne qu'à son corps défendant) la mirent en pratique envers Galéas, que malheureusement toutes ses actions justifioient assez être dans la classe de ceux que proscrit la voix des Docteurs du Régicide. Leurs trois coupables éleves exécuterent avec zele cette cruelle sentence contre le malheureux Duc, qu'ils assassinerent à Milan dans l'Eglise de St. Etienne, le jour même de la fête de ce Saint (*a*). De ces trois assassins l'un fut tué sur le champ dans l'Eglise; les deux autres périrent dans les tourmens les plus affreux, avec une constance digne d'une meilleure cause & qui prouve combien le fanatisme est puissant sur les esprits, puisque les hommes détrompés sur-tout voyent les choses telles qu'elles sont réellement, & dépouillées de toutes les fausses couleurs que leur prêtent l'orgueil, l'ignorance, l'intérêt & les passions humaines (*). Les deux assassins de Galéas moururent héroïquement, & en se croyant toujours de bonne foi des héros, des martyrs, des vengeurs de l'humanité, que ce Prince avoit si souvent outragée: Cependant on ne rapporte pas qu'ils eussent jamais eù sujet de se plaindre de lui personnellement; qui les chargeoit de la cause du genre humain? à quel titre, de quel droit s'ingeroient ils eux-mêmes de leur propre autorité, de venger ses injures sans son aveu & sans commission? Pourquoi se sacrifier inutilement pour des ingrats qui, loin de leur savoir aucun gré d'un pareil service, chargeoient encore leurs prétendus libérateurs des noms les plus odieux. Ne méritoient-ils pas

Le Duc Galéas est assassiné.

Portrait de ce Prince.

(*a*) Anecd. Gén. & Corses ann. 1476. p. 142 & suiv. Introd. à l'Hist. Universelle Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 508 & suiv.

(*) Le fanatisme, l'erreur, l'orgueil, & généralement toute opinion quelconque & quelqu'absurde qu'elle puisse être, ont leurs martyrs, ainsi que la vérité. Dès qu'un homme est fortement imbu d'une opinion, ou pénetré d'un objet, il est capable de tout faire & de tout souffrir pour soutenir son opinion ou pour suivre son objet, il est animé du même enthousiasme que produit & qu'inspire la vérité. C'est de cet enthousiasme surnaturel qui éleve l'homme au dessus de l'homme en absorbant toutes ses sensations, que nait cette ferme résolution qu'on peut appeller intrépidité de sang froid. Jérôme Olgiato l'un des assassins de Galéas en donna sur-tout une preuve bien remarquable: l'on rapporte que quand le bourreau lui ouvrit la poitrine pour lui arracher le cœur. Il jeta d'abord un cris de douleur, mais que bientôt rappellant tout son courage, il dit d'un air serein, en s'adressant la parole à lui-même: „ Allons, Olgiato, rappelle ta constance; souviens toi de ton action héroïque: cette mort est cruelle il est vrai, mais „ ton nom est immortel; la mémoire de ta belle action ne périra jamais". *Mors acerba vita perpetua: stabit vetus memoria facti.* Est-il possible que les hommes poussent la démence au point de chercher une mort certaire & cruelle pour se procurer une immortalité chimérique, de sacrifier leur vie présente, pour vivre dans l'avenir. Quelle inconséquence absurde!

pas bien leur déplorable destinée? On ne peut cependant s'empêcher de la plaindre, ainsi que leur aveuglement & d'admirer leur courage, en condamnant leur entreprise. Quant au Duc Galéas Marie Sforce, de l'aveu de tous les Génois (*a*), ce Prince, indigne fils d'un pere si vertueux, avoit pourtant quantité de beaux côtés; mais c'étoit un composé singulier & monstrueux de bonnes & de mauvaises qualités, de vertus & de vices incompatibles, (comme, par exemple, avare & prodigue, libéral & intéressé) & malheureusement ces derniers emporterent presque toujours la balance chez lui; ses cruautés, ses débauches, ses dissolutions, ses infâmes procédés avec les femmes de ses sujets, qu'il deshonoroit, & dont il publioit lui-même la honte après, quelquefois même sans qu'il en fut rien, le rendirent odieux aux Milanois, & furent enfin cause de sa fin tragique. Quelques Historiens rapportent qu'il fut assassiné par quelques-uns dont il avoit séduit & deshonoré les femmes. Si le fait est vrai, la chose change bien de face.

Quoique l'assassinat de ce Prince fut un très-grand crime dans le fait, on ne peut nier que dans le fond il ne rendit un grand Service aux Milanois & aux Génois. Sa mort fut bientôt sçue de ces derniers & excita en eux la plus vive sensation de joie; sentiment bien différent de celui que leur avoit inspiré le trépas de François Sforce son pere. Cependant cette nouvelle ne transpira pas d'abord publiquement, & l'on n'osoit encore publier hautement que Gênes étoit délivrée de son tyran. D'abord que le Gouverneur Milanois, (C'étoit alors Guido Visconti, vieillard foible & timide) apprit la triste nouvelle du meurtre de son maitre, il en fut d'abord tout déconcerté & saisi d'effroi; cependant revenant à lui-même & cachant son trouble du mieux qu'il put, pour prévenir les suites que cet événement pouvoit avoir s'il venoit à transpirer, il fit assembler les principaux de la ville & les Magistrats, sous prétexte de leur faire part de nouvelles importantes qu'il avoit reçues de Milan. Il leur apprit l'attentat commis en la personne de Galéas, leur dissimulant soigneusement sa mort: il se contenta de leur dire qu'il étoit dangereusement blessé. Il ajouta adroitement, qu'après tout, quand bien même ce Prince mourroit de ses blessures, chose possible puisqu'enfin il étoit mortel comme un autre, cela n'apporteroit aucun changement ni dérangement quelconque dans les affaires & dans le gouvernement; vû qu'il avoit un successeur légitime dans Jean Galéas son fils aîné, (il en laissoit deux) qui héritant naturellement des droits de son pere, devenoit sans difficulté leur souverain après sa mort; suivant les engagemens qu'ils avoient pris avec la famille des Sforces, & que la mort de Galéas ne pouvoit rompre. Les Génois s'étoient soumis au Duc François & & à ses descendans. Les principaux de la ville, n'osant ou ne voulant rien objecter à ce discours n'y répondirent que par leur silence que le Gouverneur prit avec raison pour un signe d'entier acquiescement à ses volontés. Il les exhorta ensuite à prendre toutes les mesures que leur sagesse & leur zele pourroient leur suggerer pour maintenir la tranquillité de leur patrie, & prévenir tous les complots des mécontens.

Adresse dont le Gouverneur Milanois Guido Visconti use pour apprendre sa mort aux Génois.

Il ne fut pas possible à Visconti de cacher long-tems la mort de son maitre, elle fut bientôt rendue publique avec toutes les circonstances de cette sanglante

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 631—634.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

catastrophe. Les Génois auroient peut-être pu profiter utilement de cette heureuse conjoncture pour se soulever, l'occasion ne pouvoit être plus belle & plus facile à saisir; mais, soit que leur vengeance fût satisfaite par la mort du tyran qu'ils avoient craint & détesté personnellement; ou qu'ils conçussent la frivole espérance de se trouver mieux de ce changement de maître, d'être plus heureux sous les loix du jeune successeur de Galéas, ou plutôt de la Duchesse Régente sa mere; soit que le peuple encore abruti par la crainte n'osât secouer des fers appesantis par l'habitude; ou que les principaux de la ville, & les Nobles, tenant toujours pour les Sforces, ne voulussent plus par inconstance, manque de courage ou de bonne volonté, seconder les projets du peuple & des citoyens zélés pour le rétablissement de la liberté, Gênes négligea encore cet instant. Ainsi, loin que la mort de Galéas brisât ses liens, elle sembla les resserrer de nouveau. Pour complaire au Gouverneur & lui donner toute la satisfaction qu'il demandoit, ils nommerent sur le champ huit Magistrats extraordinaires, ou commissaires, chargés de pourvoir à la tranquillité publique, & de prévenir les troubles ordinaires lors d'un changement de souverain. A cet effet ces Magistrats leverent une nouvelle taxe pour augmenter la garde du Palais de deux cens hommes: ils firent en outre distribuer quantité de bled au peuple, à dessein de l'amadouer & d'adoucir les esprits.

Intelligence des Nobles avec la cour de Milan.

Ils nomment huit Magistrats extraordinaires.

1477.

Au moyen des arrangemens que prirent encore ces commissaires, Gênes demeura encore quelque tems paisible & soumise aux Sforces; mais cette tranquillité & leur domination n'y furent pas de longue durée; leur pouvoir & leur nom étoient trop abhorrés. La mort de Galéas réveilla les projets ambitieux des chefs de faction, Adorne, Frégose & Guarco, qui se rapprocherent aussitôt de Gênes, pour être à même d'y exciter quelque révolution par leurs intrigues, & de s'emparer de nouveau du gouvernement. Ils se flattoient d'autant plus de réussir à faire soulever leurs concitoyens, que leur souverain, le jeune Duc Jean Galéas, n'étoit qu'un vain nom, qu'un fantôme de Prince, étant encore enfant; & que toute l'autorité étoit entre les mains de la Duchesse Douairiere sa mere. C'est aussi ce qui engageoit les Nobles à demeurer fidellement attachés à la cour de Milan, espérant pouvoir dominer à leur aise dans Gênes à l'ombre du gouvernement d'une femme & de cette minorité, tems toujours favorable aux grands & aux factieux.

Troubles excités par Jean-Baptiste Guarco: ils sont appaisés.

Le premier de ces chefs qui fit quelque mouvement, fut Jean-Baptiste Guarco, dont la faction sembloit comme éteinte & n'avoit plus fait parler d'elle depuis long-tems. Guarco voulut faire revivre les prétentions & la puissance de sa famille. Par le moyen de ses partisans secrets, il fit soulever une grande partie des habitans de la vallée de Polcevera, qui prirent les armes à sa voix & commirent quantité d'excès & de désordres. La cour de Milan fit aussitôt passer quelques détachemens d'infanterie de ces côtés pour réduire ces paysans; mais ceux-ci leur barrerent si bien tous les passages & les chemins jusqu'à Gênes qu'il surprirent un de ces détachemens dans une gorge étroite où ils l'envelopperent & lui prirent armes & bagage. Cependant, les autres corps de troupes ayant trouvé le moyen de gagner les hauteurs & de se sauver du côté de Voltri, d'où ils gagnerent Gênes par mer, ce soulevement fut bientôt appaisé. Guarco voyant toutes ses espérances renversées, en fut quitte

pour nier qu'elle eut aucune part à cette révolte & pour desavouer ceux qui n'avoient agi que par ses ordres.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

A peine ces étincelles de soulevement étoient elles éteintes que le feu se ralluma de plusieurs autres côtés. Charles Adorne prit aussi les armes, sous prétexte de venger l'injure faite à son frere Prosper Adorne ci-devant Doge, que le feu Duc craignant son crédit & son génie factieux, avoit fait arrêter & enfermer dans la citadelle de Crémone, où il étoit détenu innocemment, & sans avoir aucunement mérité un pareil traitement. Son frere fit soulever une foule de paysans de la même vallée de Polcevera toujours si féconde en séditions, à la tête desquels il se mit & s'avança vers Gênes (*a*).

Soulevemens excités par Charles Adorne & par la faction des Fiesques.

Dans le même tems, la faction des Fiesques, quoique sans chefs, par l'absence de ceux de cette famille, qui étoient tous en exil, ou à Rome, entreprit d'elle-même, par zele pour leurs intérêts, de les venger des injustices du feu Duc de Milan, qui s'étoit emparé de leur domaine & avoit mis garnison dans toutes les places fortes de leur dépendance. Leurs partisans résolus de chasser les Milanois de ces places, prirent les armes & se rassemblerent en grand nombre à Recco sur la côte du Levant. Jean-Géorges de Fiesque étoit le seul de sa maison qui fut resté à Gênes. C'étoit un jeune homme d'un génie ardent & impétueux, en qui le courage & l'audace, héréditaires dans sa famille, n'avoient pas attendu le nombre des années. Il fut secrettement pressé par ses partisans de venir se mettre à leur tête, & il se rendit sans peine à cette invitation; mais il lui étoit fort difficile de sortir de la ville où il étoit comme en ôtage gardé à vûe. Le Gouverneur faisoit soigneusement veiller sur toutes ses démarches par l'ordre de sa cour qui se méfioit de lui, ainsi que de tous les Fiesques, que le feu Duc de Milan avoit maltraités, dépouillés de leurs possessions, & contraints de se bannir de leur patrie. On craignoit avec raison leur crédit & leur ressentiment. Le Gouverneur étant informé du soulevement de leurs partisans, défendit expressément au jeune Fiesque de sortir de la ville. Cependant rien ne put arrêter ce jeune homme déterminé, qui, empressé d'aller joindre les siens & de seconder les efforts qu'ils faisoient en sa faveur, eût l'adresse de tromper la vigilance des émissaires que le gouverneur avoit attachés à ses pas, & de s'évader pour aller se mettre à la tête de son parti. Il céda bientôt la place à Matthieu de Fiesque homme plus âgé & plus rassis, qui au bruit du soulevement de ses partisans vint se joindre à eux, & grossit encore sa faction par la considération qu'on avoit pour lui. Charles de Fiesque s'empressa aussi de le venir trouver, pour travailler de concert avec lui à la délivrance de leur patrie, moins par zele pour elle, que par esprit de haine & de vengeance contre les Sforces (*b*).

Emeute populaire à Gênes.

Sur ces entrefaites il y eut à Gênes une émeute considérable, dont les Fiesques résolurent de profiter croyant que la disposition actuelle des esprits étoit propre à servir leurs desseins. Les Nobles & les principaux de la ville qui tenoient toujours secrettement pour le gouvernement des Sforces, dont ils se trouvoient bien depuis la mort de Galéas soutenoient de toute façons le Gouverneur Milanois, l'animoient continuellement contre le peuple, & l'incitoient

(*a*) Intr. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 464—467.

(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 73—77.

SECT VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

à déployer son autorité pour intimider & retenir les mutins. Visconti, livré aux conseils des nobles, ayant fait arrêter, d'intelligence avec eux, deux d'entre les populaires, qui ne cessoient d'indisposer la multitude contre la noblesse & de la noircir dans son esprit; excitée par ses autres chefs, se souleva, arracha un des prisonniers d'entrer les mains des gardes qui le conduisoient en prison, & se répandit par toute la ville en criant *aux armes*, & en s'excitant à défendre sa liberté contre ses tyrans. Bientôt les boutiques furent fermées, les populaires furent en armes & tout ménaçoit d'un soulevement général. Le Gouverneur ne trouva point d'autre moyen pour calmer la fureur du peuple & pour prévenir de plus grands troubles, que de faire relâcher promptement, par le conseil de ces mêmes nobles qui l'avoient pressé d'agir comme il avoit fait, l'autre prisonnier qui avoit été conduit à la citadelle. Alors tout s'appaisa (*a*).

Est appaisée.

Cependant quoique le calme fut rétabli il restoit toujours une certaine fermentation dans les esprits, semblables aux flots qui grondent & sont encore agités long-tems après que l'orage est calmé. C'étoit un feu couvé sous la cendre, facile à rallumer. Matthieu de Fiesque ne l'ignoroit point, & en homme expérimenté il jugea que, loin de laisser cette ardeur se refroidir ou s'éteindre, il falloit promptement attiser cette flamme, à laquelle il ne manquoit que de l'aliment pour causer un grand incendie. Il saisit ce moment favorable pour s'introduire dans la ville. Profitant de la négligence avec laquelle ses portes & ses murs étoient gardés, il s'y introduisit en effet pendant la nuit à la tête d'une troupe de gens déterminés comme lui: il n'avoit pas plus de cinquante hommes. Il se répandit aussitôt avec eux dans les rues de Gênes, faisant retentir par-tout le grand nom de liberté, si cher à tous les hommes & sur-tout à ses concitoyens. A ce cri quantité d'entre eux s'empresserent de se joindre à lui & de grossir sa petite troupe. Fiesque marcha aussitôt contre les Milanois, en vint aux mains avec eux dans plusieurs endroits de la ville & s'empara de quelques-uns de leurs postes.

Entreprise de Matthieu de Fiesque sur Gênes: il s'y introduit & y excite un soulevement.

Son entreprise eut d'abord beaucoup de succès. Mais, le jour étant venu, il se vit successivement abandonné d'une partie de ses partisans, dont l'ardeur commençoit à se ralentir, au moyen de quoi il auroit infailliblement échoué dans son dessein, & il auroit eu, à la honte de Gênes le même sort qu'avoit eû l'année d'auparavant le généreux gentile (tant il y avoit alors peu de citoyens réellement zélés pour la liberté de leur patrie, & dont les intérêts ne fussent pas d'accord avec sa servitude) si le hazard ne lui eût envoyé un renfort du côté d'où il avoit le moins sujet de l'attendre. Un noble d'une des familles les plus affectionnées aux Sforces, se joignit à Matthieu de Fiesque, & fit de nouveau pencher la balance de son côté. Ce citoyen zelé fut Pierre Doria; malgré les priéres & les avertissemens de sa famille, qui fit inutilement tous ses efforts pour le détourner d'entrer dans cette entreprise, n'écoutant que son courage & son amour pour sa patrie, il se joignit aux Fiesques avec tous ses amis, & ranima leur parti mourant & prêt à succomber, ils prirent ensemble le chemin du palais dans le dessein d'en chasser le gouverneur, & forcerent en chemin les différens postes de gardes Milanoises, qui voulu-

Pierre Doria les seconde.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 342-345.

rent s'oppoſer à leur paſſage. Ainſi qu'on l'a déja remarqué, le Gouverneur Guido Viſconti, étoit un homme d'âge, timide & toujours tremblant au ſeul nom de ſoulevement. Dès qu'il eut entendu parler de l'entrepriſe des Fieſques, quelque choſe que les principaux de la ville & les Nobles, toujours conſtamment attachés au parti de ſa cour, puſſent lui dire pour lui inſpirer du courage & pour l'animer à ſe défendre vigoureuſement, quoi qu'il eût même une garde de mille homme d'élite, ce vieillard effrayé prit obſtinément le parti d'abandonner le palais & de ſe retirer dans le château avec ſon monde.

Le Gouverneur Milanois ſe retire dans le Château.

Il en prit effectivement le chemin avec précipitation, & d'une maniere plus ſemblable à une déroute qu'à une retraite. Comme le ſoulevement alloit toujours croiſſant les mécontens l'attaquerent dans ſa fuite & lui prirent la plus grande partie de ſes gens qui auſſi lâches & auſſi épouvantés que leur chef rendoient les armes ſans ſe défendre, & jetoient lances, cuiraſſes, épées par les chemins, en un mot tout ce qui pouvoit les embarraſſer dans leur marche, afin de pouvoir ſe ſauver plus promptement dans la citadelle; au moyen de quoi leur défaite ne fut pas ſanglante, Viſconti eut bien de la peine à gagner ſon azile avec un petit nombre de fuyards, échappés à la fureur de ceux qui les attaquoient, & qui leur étoient cependant fort inférieurs en nombre. A peine le peuple ſçut-il que le Gouverneur avoit abandonné le palais qu'il s'y jeta en foule & mit au pillage tous les meubles & effets précieux qui s'y trouvoient; non content de cela, dans le premier mouvement de ſa fureur aveugle & de l'ivreſſe que lui cauſoit la joie de cette révolution ineſperée, il déchargea ſa rage & ſa haine contre les Milanois, juſques ſur le palais même dont il briſa les portes, les fénêtres & les panneaux qu'il emporta & où il fit tout le mal qu'il put, ſans ſonger que c'étoit le palais de l'état, la maiſon de la République, qui devoit être ſacrée pour lui: il n'y voyoit dans ce moment que la demeure du Gouverneur Milanois, du Repréſentant des Sforces. Ainſi Gênes recouvra pour un moment ſa liberté, & en quelque façon, malgré les Nobles & ſes principaux citoyens *(a)*.

Fureur & excès du peuple.

On nomme huit Capitaines de la liberté Génoiſe.

Ils furent cependant obligés de céder aux circonſtances, d'accepter la loi du peuple & de ſes libérateurs. Matthieu & Charles de Fieſque aſſemblerent le conſeil général de la ville où il fut unanimement réſolu, pour flatter le peuple, de mettre le gouvernement entre les mains de Magiſtrats populaires. On en créa ſix ſous le nom de *Capitaines* ou *chefs de la liberté Génoiſe*; on leur donna cependant après deux adjoints du corps de la Nobleſſe, qui furent Ceva Doria & Jérôme Grimaldi *(b)*. Comme l'on s'attendoit à voir bientôt la guerre avec les Milanois, on réſolut de prendre toutes les meſures néceſſaires pour ſe bien défendre, & l'on chargea *ad interim* Matthieu & Charles de Fieſque du ſoin de ſoutenir cette guerre. On donna auſſi à quatre autres Nobles la commiſſion d'armer contre les Florentins, qui contre les traités faits avec eux s'étoient avancés juſqu'à Savone avec leurs galeres. Comme l'on n'avoit point aſſez de confiance en Matthieu & Charles de Fieſque, qui, quoique d'un âge plus mûr & plus ſenſé que le Jeune de Fieſque, n'avoient point encore toutes les qualités & l'expérience requiſes pour commander dans ces

Les Génois ſe préparent à la guerre contre les Sforces & contre les Florentins.

(a) Idem ibidem. Ub. Foglietta Lib. XI. p. 635-636.

(b) Anecd. Gén. & Corſes ann. 1477. p. 143.

SECT. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

tems critiques, on appella de Rome Obietto de Fiesque, le Chef de cette maison, homme d'un naturel remuant, inquiet & entreprenant, factieux, vindicatif, & qui avoit sujet d'être justement animé contre les Sforces, qui l'avoient dépouillé de tous ses biens. Le feu Duc Galéas l'avoit même retenu long-tems en prison à Milan, d'où il avoit eu l'adresse de se sauver. Réduit presqu'à l'indigence sans ressources, errant de contrée en contrée, cherchant par tout inutilement de l'emploi, Obietto avoit porté ses malheurs & sa haine contre les Sforces, dans une grande partie de l'Europe qu'il avoit parcourue, & où il s'étoit vainement efforcé de leur susciter des ennemis. Il avoit enfin trouvé à se fixer à Rome où sa maison qui avoit donné plusieurs Papes & Cardinaux à l'Eglise étoit considérée & honorée; les libéralités de Sixte IV. lui avoient fourni jusqu'alors les moyens de tenir un état conforme à son rang & à sa naissance. Sixte avoit encore d'autres vues en retenant cet homme ambitieux à Rome par ses bienfaits, c'étoit de servir secrettement le Duc de Milan, d'affermir sa domination sur Gênes, & de le débarrasser des inquiétudes que pouvoit lui donner le ressentiment d'un homme du caractere d'Obietto, s'il avoit été à portée d'exciter des troubles dans sa patrie. Obietto avoit des surveillants; mais dès qu'il eut appris ce qui se passoit à Gênes & qu'on y désiroit sa présence, il trouva le moyen de sortir de Rome & de s'embarquer pendant la nuit sur une galere. Il arriva en peu de tems à Gênes, où il fut reçu avec des témoignages de joie & d'affection extraordinaires de la part du peuple & même des Nobles, tant étoit grande la confiance & la considération dont il jouissoit! Il fut aussitôt chargé en chef de la défense de Gênes & de la conduite de la guerre qu'on prévoyoit infaillible avec les Milanois.

Obietto de Fiesque revient à Gênes.

Les autres Chefs de faction se présentent devant Gênes.

Dès que les Chefs des factions sçurent que Gênes étoit libre, ils accoururent tous devant ses murs, comme pour être à même de profiter de tous les mouvemens qui pourroient s'y faire, & pour envahir ce champ ouvert à leur ambition. Les nouveaux Capitaines & Obietto les inviterent inutilement à y entrer, & à venir paisiblement habiter parmi leurs concitoyens; ils le refuserent obstinément, & persisterent dans le dessein de demeurer hors de la ville & pour observer tout ce qui s'y passeroit & pour reprendre leurs mesures en conséquence (a). Gênes se trouvoit dans la plus triste situation & voyoit de toutes parts des sujets d'alarmes. Outre ce qu'elle avoit à craindre de la part des Milanois qui armoient à force contre elle; & de ceux d'entre ses citoyens qui tenoient toujours secrettement pour ses ennemis; outre les inquiétudes qu'elle devoit naturellement avoir de voir à ses portes les Adornes, les Frégoses & sur-tout l'Archevêque Paul Frégose, tous citoyens conjurés contre son repos, qui la dévoroient déja des yeux, la regardant d'avance comme leur proie; environnée d'ennemis de tous côtés, cette ville infortunée étoit sans cesse inquiettée & comme accablée sous les coups des Milanois, qui de la citadelle où ils étoient retranchés faisoient un feu continuel sur elle, & y causoient autant de ravage & de dommage qu'avoient fait précédemment les François en pareil cas. C'étoit toujours le sort de Gênes d'être ruinée par l'artillerie de cette citadelle, la premiere chose qu'elle remît entre les mains de son nouveau Souverain, & la premiere dont il se servît pour l'opprimer & la dé-

Triste situation de cette ville.

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 637.

truire quand elle vouloit se soustraire à ses loix. Ainsi le malheur des Génois étoit de fournir sans cesse des armes contre eux. Toujours imprudens ils introduisoient & établissoient eux-mêmes leurs ennemis & leurs oppresseurs dans le sein de leur ville; & ils éprouvoient (ce qui auroit dû les dégoûter de se donner un maître si légérement) que rien n'est plus facile que de s'imposer un joug, mais rien de plus difficile que de le secouer & de recouvrer sa liberté quand on l'a une fois perdue.

Sect. IV. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Pour surcroit de malheur & d'épouvante l'armée Milanoise s'avançoit à grandes journées vers Gènes. Elle étoit commandée par Robert San-Severino, Général de la plus grande réputation alors. Le jeune Duc ou plutôt la Duchesse Douairiere Régente Bonne de Savoye, qui gouvernoit despotiquement par ses favoris sous le nom de son fils, charmée de trouver une occasion pour éloigner de la cour trois des oncles du jeune Prince, (il en avoit quatre) Sforce, Ludovic (surnommé le More, qui usurpa depuis le Duché de Milan sur son neveu) & Octavien dont elle craignoit la présence & les projets ambitieux, les avoit donnés au Général pour l'accompagner, sous prétexte de lui faire honneur. Jean Palavicini, ci-devant Gouverneur de Gênes, Jean-Jacob Trivulce, fils d'Erasme Trivulce, (Gouverneur de Gênes lorsqu'elle s'étoit soulevée contre le dernier Duc Visconti) Donato & Jean Conti, & quantité d'autres Seigneurs Milanois avoient voulu être de cette expédition. Le Marquis de Montferrat avoit cinq cens hommes dans l'armée Milanoise. Gênes avoit aussi la douleur d'y voir de ses citoyens. Outre les Spinola qui y étoient avec une quantité considérable de leurs vassaux, Prosper Adorne, ci-devant Doge, étoit du nombre de ces ennemis auxquels Gênes ne s'étoit pas attendue. Maltraité par les Sforces, Adorne auroit dû être naturellement irrité contre eux & prendre les intérêts de sa patrie, au moins par vengeance & par ressentiment si ce n'étoit par zéle & par inclination. Mais Adorne étoit un ambitieux; & les ambitieux ne connoissent ni patrie, ni devoir, ni honneur, ni amis, ni ennemis. On a vû qu'il avoit été long-tems retenu prisonnier à Crémone par le feu Duc qui craignoit son génie intriguant & factieux & sa puissance dans Gènes. La cour de Milan croyant qu'Adorne pouvoit pour la même raison, lui rendre les plus grands services dans l'entreprise qu'elle méditoit, le relàcha & tenta ce citoyen dangereux par l'offre & la promesse qu'elle lui fit, de lui donner le gouvernement de Gênes, si par ses soins elle pouvoit en recouvrer la souveraineté. Prosper Adorne fut bientôt gagné; il accepta avec empressement une proposition si flatteuse pour son ambition, & oublia aussitôt son juste ressentiment. D'abord qu'il se vit en liberté; il ne songea qu'à remplir ses nouveaux engagemens & marcha avec empressement contre sa patrie pour la soumettre de nouveau aux loix de ses ennemis dans l'idée qu'il ne travailloit que pour lui-même (*a*).

L'armée Milanoise s'approche de Gênes.

Prosper Adorne se ligue avec les Milanois.

A cet effet emporté par son ardeur, il quitta l'armée Milanoise, prit les devants, & marcha vers Gênes à la tête d'une foule de ses partisans pour tenter de s'y introduire & d'y exciter une révolution. Dans le même tems, Charles Adorne son frere, ayant inutilement essayé de se jeter dans la ville dont tous les chemins lui étoient soigneusement fermés, trouva le moyen de

Charles Adorne son frere se jete dans la citadelle.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 78—81.

SECT. VI *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

se glisser pendant la nuit dans la citadelle, avec une partie de son monde, ce côté étant négligemment gardé par les Genois, qui ne croyoient rien avoir à craindre par là. Ils furent un peu troublés par cet incident. Cependant ils se préparerent à combattre les Milanois. Pendant qu'Obietto de Fiesque & les siens demeuroient dans la ville pour pourvoir à sa sûreté, l'Archevêque Paul Frégose qui y étoit rentré, guerrier intrépide & suivant le destin des Frégoses, toujours utile a sa patrie contre ses ennemis bon citoyen en tems de guerre & tyran dans la paix fut encore chargé de la défense extérieure & placé avec les meilleures troupes dans le même poste où il avoit repoussé & défait les François seize ans auparavant; les Génois se flattant que le souvenir de cette victoire en produiroit une autre & animeroit le courage de leurs combattans (*a*). L'armée Milanoise étant venue en présence des troupes Génoises, fondit sur leurs postes, qui furent vigoureusement attaqués & défendus à plusieurs reprises. Il s'engagea bientôt entre les deux partis un combat sanglant & opiniâtre, sans que la victoire parût pencher vers aucun des deux. La témérité heureuse de Charles Adorne fit bientôt changer de face aux affaires. Tandis qu'on combattoit, il fit du château où l'on a vu qu'il s'étoit jeté, une sortie imprévue sur la ville, & attaqua le peu de troupes qui restoient à Obietto avec tant de chaleur qu'il les défit, & qu'il obligea Obietto lui-même de sortir de la ville avec tout son monde. Cet évènement inattendu sépara les combattans & mit fin à la guerre. Adorne maître de Gênes par la retraite des Fiesques y introduisit aussitôt son frere Prosper, qui n'attendoit que ce moment & y entra suivi de tous ses partisans. Comme il ne vouloit point effaroucher ni révolter le peuple qui haïssoit les Sforces, Prosper ordonna de ne faire retentir dans la ville que les noms de *Spinola* & d'*Adorne*. Il fit publier par tout que le Duc de Milan accordoit une amnistie générale à tous ceux qui avoient pris les armes contre lui, à condition qu'ils se soumettroient & reconnoîtroient le Gouverneur qu'il leur envoyoit. La révolution fut prompte, tout le monde mit bas les armes; & en un moment tout fut tranquille. Ainsi Gênes après avoir recouvré sa liberté pour un instant, fut presque aussitôt remise sous la domination des Sforces par la trahison, par les vues ambitieuses & intéressées de ses propres citoyens (*b*).

Combat sanglant entre les Génois & les Milanois.

Obietto de Fiesque est contraint de sortir de Gênes.

Prosper Adorne y entre avec ses partisans.

Le lendemain Prosper assembla le conseil de la ville, fit faire lecture des Lettres du Duc de Milan, qui le constituoit Gouverneur de Gênes en son nom; & fut unanimement reconnu en cette qualité. Au reste ses concitoyens ne furent guéres plus contens du Gouverneur, qu'ils ne l'avoient été du Doge.

Il est reconnu pour Gouverneur de Gênes au nom du Duc de Milan.

Au moyen de la réduction de Gênes il ne resta plus aux Milanois d'ennemis à combattre que les Fiesques, qui se défendoient encore dans quelques places fortes de leur dépendance. Cependant quelques efforts qu'Obietto pût faire pour résister à des ennemis aussi redoutables il fut enfin obligé de céder à la force & de remettre Montobio & les autres forteresses aux Milanois. Leur Général eut même assez de crédit sur l'esprit d'Obietto pour l'engager à venir avec lui à la cour de Milan, où il lui promit qu'il seroit traité honorablement

&

(*a*) Ub Foglietta Lib. XI. p. 638—639. Liv. III. p. 346—349. Introd à l'Hist.
(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 467.

& qu'on lui feroit un état conforme à sa naissance. Malgré l'expérience qu'Obietto avoit déja faite des dispositions de cette cour à son égard, il eut l'imprudence de se laisser prendre encore une fois à ses promesses captieuses, & la foiblesse d'oublier tous les mauvais traitemens qu'elle lui avoit fait essuyer. Il y revint, conduit par San-Severino, & y fut parfaitement bien reçu. On lui tint d'abord parole: la Duchesse charmée d'affermir la tranquillité de Gênes en s'assurant d'un homme si remuant & si dangereux, tâcha de se l'attacher par toutes sortes de bons traitemens; politique au reste dont cette Princesse habile usoit avec tous les autres mécontens & chefs de faction, qu'elle s'efforça toujours d'attirer à sa cour, ou au moins de fixer dans ses Etats. La faveur de Fiesque ne fut pas de longue durée: qui pourroit compter sur la bienveillance trompeuse & passagere des Princes? un caprice la donne un autre caprice l'ôte; on perd leur faveur comme on l'a acquise, souvent sans savoir pourquoi, ou sans l'avoir méritée. Il y eut quelques troubles à la cour de Milan, où les quatre oncles du jeune Duc & quelques Grands, ennuyés d'obéir à une femme, & sur-tout ne pouvant plus supporter l'insolence de Ciccho-Simonetta, favori de la Duchesse, qui gouvernoit despotiquement sous son nom, (*a*) conspirerent pour l'éloigner de la cour & pour s'emparer de la Régence & de la tutelle du jeune Prince. Ce complot fut découvert. Les Princes prirent la fuite, & furent relégués ensuite en divers endroits. L'un d'eux, Octavien, se noya dans sa fuite, en voulant traverser l'Adda avec son cheval. Donato Conti, San-Severino qui étoient du nombre des conjurés prirent aussi le parti de la retraite & furent bannis. Le dernier fut exilé à Asti, & passa depuis pour se venger, au service des Génois contre les Sforces ses anciens maîtres. (Au reste son nom sembleroit désigner qu'il n'étoit pas né leur sujet, & qu'il étoit d'une famille Napolitaine.) Les amis des coupables sont toujours enveloppés dans leur proscription, toujours suspects aux Princes; & ceux qui leur sont suspects sont coupables à leurs yeux & bientôt condamnés. Obietto se trouva dans ce cas. Ses liaisons avec San-Severino, son bienfaiteur & son ami, le firent soupçonner d'avoir aussi trempé dans ce complot; & sur ce soupçon il fut de nouveau jeté dans son ancienne prison.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1396 jusqu'en 1421.

Obietto va à la cour de Milan & y est bien traité.

Il est remis en prison.

En proie aux troubles domestiques, la cour de Milan n'étoit guéres plus tranquille du côté de Gênes. L'évènement arrivé à Milan eut d'autres suites, & replongea Gênes par contre-coup dans de nouveaux troubles. Cette cour craignant que Jean-Louis de Fiesque ne voulût se venger de l'emprisonnement d'Obietto, voulut prévenir les suites de son ressentiment. Elle envoya des troupes sur les terres de cette maison, pour s'emparer de toutes ses places fortes. Après plusieurs combats où Fiesque eut toujours l'avantage contre les Milanois, mais où il s'affoiblit en même tems considérablement, se trouvant bientôt hors d'état de tenir tête à ses puissans ennemis, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses pour lui & de céder Boccagliata & Torrigliani aux Milanois. Cependant, les avantages considérables que la Duchesse lui fit proposer pour l'engager de venir à sa cour, ou au moins s'é-

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. p. 509. Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. XI. Tom II. Liv. VIII. p. 85--87. Introd. p. 541. à l'Hist. Univ Tom. II. Liv. II. Chap. VI.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

tablir dans le Milanès, ne purent le déterminer à se fier à la parole de ses ennemis, comme avoit fait le trop crédule Obietto, ou à se résoudre de vivre de leurs honteux bienfaits. Dépouillé de tout, ce jeune homme fier & généreux aima mieux démeurer dans sa patrie, ainsi qu'il en étoit le maître suivant son Traité & y vivre en simple particulier, que d'aller en même tems briller & ramper à la cour de Milan. Cette petite guerre donna sujet à cette même cour de soupçonner Prosper Adorne son Gouverneur à Gênes d'avoir fourni secrettement des secours à Jean Louis de Fiesque, ou au moins de favoriser & d'appuyer fortement son parti sous main. On avoit même fait courir le bruit pour rendre Adorne encore plus suspect à cette cour qu'il vouloit donner sa fille en mariage à Fiesque : bruit qui opéra d'abord l'effet désiré par les ennemis du Gouverneur. Le fait est, que quelque tems après Jean Louis de Fiesque épousa sa niece, fille du Marquis de Final, époux de la sœur d'Adorne. La cour de Milan qui n'avoit plus besoin de lui, résolut dès ce moment d'ôter le gouvernement de Gênes d'entre les mains de cet homme désormais inutile & dangereux. Mais ce n'étoit pas une chose aisée, Adorne étant de ces sujets redoutables à leurs maitres & capables de leur tenir tête. Sa puissance étoit plus solidement établie & reconnue que celle des Sforces eux-mêmes. Aussi ne pouvant espérer de venir que très-difficilement à bout de déposséder Adorne par la force, la cour de Milan résolut d'avoir recours à la ruse & à la surprise pour défaire son propre ouvrage, en dépouillant le Gouverneur de l'autorité qu'elle lui avoit donnée.

Les Milanois s'emparent du Territoire de la maison de Fiesque.

Prosper Adorne devient suspect à la cour de Milan.

1478.

Adorne se procure l'appui de Ferdinand Roi de Naples.

Adorne eut vent de ses mauvaises dispositions à son égard & songea aussitôt à se mettre en état de ne les pas craindre. Il rechercha secrettement l'alliance de Ferdinand Roi de Naples, & trouva un puissant appui dans ce Prince, ennemi déclaré des Sforces, contre lesquels il s'étoit ligué avec les Florentins. Ferdinand charmé de trouver une occasion de leur nuire, & de se rapprocher de Gênes, sur laquelle il n'avoit pas totalement perdu de vûe les grands projets d'Alphonse son pere, promit à Prosper Adorne tous les secours dont il auroit besoin pour se maintenir dans sa dignité & même pour soustraire Gênes à la domination des Sforces. Ce Prince lui envoya aussitôt une somme d'argent considérable, & deux galeres bien équippées & bien montées pour lui donner une preuve non équivoque de la volonté réelle où il étoit de le seconder puissamment. Il l'assura en même tems que ce secours n'étoit qu'une marque, qu'il lui en fourniroit par la suite de plus amples & plus efficaces *(a)*.

La démarche d'Adorne, son alliance avec l'ennemi des Sforces, ne purent être tenues si secrettes qu'ils n'en fussent instruits. Cette nouvelle acheva de les irriter. Dans le ressentiment que la cour en conçut, elle se décida à ne plus garder aucunes mesures avec lui, & à le dépouiller du gouvernement de Gênes; ce qu'elle exécuta à son insçu. L'essentiel étoit de le faire savoir aux Génois, de les engager à seconder ses desseins contre Adorne, dont elle craignoit toujours le pouvoir sur le peuple & sur-tout d'éviter une révolution. Branda de Castiglione Evêque de Côme, nommé pour successeur d'Adorne, fut chargé de cette commission difficile. Ce prélat ayant reçu ses instructions

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 89.

partit incognito pour Gènes avec peu de ſuite, & y entra ſeul & déguiſé à l'inſçu de tout le monde. Il ſe rendit auſſitôt à l'Egliſe de St. Syrus & y convoqua le Sénat, les principaux de la ville & de la Nobleſſe, toujours à l'inſçû d'Adorne; ſi pourtant la choſe eſt poſſible. Il expoſa en peu de mots ſa commiſſion à l'aſſemblée, lui fit lecture des ordres dont il étoit porteur, & demanda qu'en conſéquence on lui prêtât main forte pour le mettre à même de les exécuter & de prendre poſſeſſion de ſa charge dont ſa cour l'avoit revêtu. Cet évènement inattendu jeta tous les auditeurs dans le plus grand étonnement: ils furent long-tems ſans pouvoir ſe déterminer ſur le parti qu'on devoit prendre dans une conjoncture auſſi délicate; non que les Nobles qui n'aimoient pas le Gouverneur, & qui étoient toujours dévoués aux intérêts de la cour fuſſent réellement irréſolus ſur ce qu'ils avoient à faire; ils étoient décidés à obéir aveuglement ſur ce point aux ordres de la Cour, mais ils n'étoient en peine que relativement à la difficulté de les exécuter, & ſur la maniere dont ils devoient procéder à cette exécution. Ils craignoient le crédit d'Adorne, la faveur du peuple pour lui & un ſoulevement: toutes choſes qui ſe tenoient comme par la main. Les avis furent long-tems partagés: les uns vouloient qu'on eût recours à l'adreſſe & à la ruſe, d'autres qu'on employât la force ouverte pour dépoſſéder Adorne; point ſur lequel ils étoient preſque tous d'accord: ils n'étoient en balance que ſur le choix ou plutôt l'invention des moyens les plus propres pour en venir à bout. S'il eſt permis de ſe ſervir d'une comparaiſon burleſque dans un ſujet grave & ſérieux, on n'en trouveroit point de plus propre pour exprimer l'embarras où ſe trouvoient alors tous ceux qui compoſoient ce conſeil, que celle que nous fournit la fable plaiſante des rats tenant Chapitre, qui projettent d'attacher un grelot au coup du Chat: expedient excellent, mais que perſonne ne veut ſe charger de mettre à exécution. Cependant après bien des débats, les Nobles aſſemblés déciderent qu'il falloit ſatisfaire la cour ſur ce point, quoiqu'il en pût coûter; & que pour cet effet le meilleur moyen étoit de tâcher de faire entendre raiſon au peuple ſur cet article par la douceur, & de les détacher des intérêts d'Adorne. Quelques-uns des aſſiſtans ſe chargerent de cette commiſſion, & s'en acquitterent d'abord avec plus de zéle que de ſuccès. Ils ſonderent quelques-uns des chefs des populaires: ils s'ouvrirent à eux ſur ce que la cour de Milan déſiroit; mais bien loin de les trouver aucunement diſpoſés à remplir ſes vûes, bien loin de les aliéner d'Adorne, ils ne firent, par cette démarche imprudente & haſardée que redoubler encore l'attachement de la multitude pour lui, & que fournir à cet attachement l'occaſion d'éclater & paroitre dans tout ſon jour. L'alarme fut bientôt répandue parmi la populace. Apprenant que les Nobles, d'intelligence avec la cour de Milan, vouloient lui ôter ſon Gouverneur & lui en donner un autre, elle ſe ſouleva en faveur d'Adorne, prit les armes pour le défendre & parcourut toute la ville ſéditieuſement, en faiſant rétentir ſon nom. La nobleſſe effrayée craignant la fureur d'un peuple effréné, rompit promptement l'aſſemblée & ſe hâta de ſe retirer dans ſes maiſons, & même de chercher un azile hors de la ville; au moyen de quoi l'Evêque de Côme demeura ſeul dans l'égliſe de St. Syrus, & ſe crut trop heureux de pouvoir ſortir auſſi furtivement de la ville, qu'il y étoit entré. Il ſe retira dans le château avec quelques Nobles.

La cour de Milan envoye l'Evêque de Côme à Gênes pour déposſéder Adorne du Gouvernement.

Les Nobles veulent la ſeconder dans ce deſſein.

Soulevement du peuple en faveur d'Adorne.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Adorne prend le titre de Capitaine ou Recteur de Gênes.

Expédition d'un conseil de trente-huit Magistrats populaires.

Prosper Adorne charmé de voir que les tentatives de ses ennemis n'avoient fait encore qu'affermir son pouvoir, crut devoir profiter de sa faveur & du premier instant de ferveur de la multitude pour allumer encore plus sa haine & son courroux contre les Nobles, par ses discours artificieux, & pour l'exciter à secouer entiérement le joug des Milanois; le peuple entrant avec chaleur dans ses vues voulut qu'il quittât le titre de Gouverneur pour le Duc de Milan, pour prendre celui de *Capitaine* ou *Recteur* de Gênes qui lui fut donné avec un pouvoir absolu (*a*). Le peuple fit aussi nommer trente-huit Magistrats populaires, tirés moitié du corps des artisans, & moitié de celui des Marchands, qui furent chargés du maintien de la tranquillité dans Gênes, & en outre destinés à servir de conseil au Capitaine. Le premier emploi que ce nouveau conseil fut obligé de faire de son autorité pour complaire à la multitude, & pour servir la vengeance de Prosper Adorne, fut de rendre un décret portant exclusion pour les Nobles, de toutes les charges & dignités de la République; ce qui irrita encore plus la Noblesse contre le peuple & contre son Capitaine, & la fortifia de nouveau dans le dessein de demeurer attachée aux Sforces, & de les aider à recouvrer la souveraineté de Gênes. Ainsi sa délivrance fut l'ouvrage de ce même Adorne qui peu de tems auparavant s'étoit ligué avec les Milanois contre sa patrie pour l'asservir; & qui ne connoissant d'autre parti que celui qui favorisoit son ambition, ne travailloit sans cesse que pour lui-même & rendoit Gênes esclave ou libre au gré de ses intérêts ou de son ressentiment.

Préparatifs de la Cour de Milan pour réduire les Génois.

La Cour de Milan ayant appris le nouveau soulevement des Génois, fit aussitôt faire des levées considérables de troupes, & tous les préparatifs nécessaires pour réduire les Rebelles (*b*). Elle avoit déja fait passer dès l'année précédente deux mille hommes de troupes à Gênes pour s'en servir contre Adorne; mais un soulevement arrivé en Corse dans le même tems fit changer de dessein à la cour de Milan, qui ordonna à Ambroise Langasco Commandant de ces troupes de passer dans cette Isle pour y appaiser les troubles (*c*).

Mesures que les Génois prennent pour leur defense.

Cependant la cour de Milan armoit à force & de leur côté les Génois se disposoient à faire la plus vigoureuse défense. Ils avoient appellé & pris à leur service le fameux San-Severino ci-devant Général des Milanois & disgracié, qui pour se venger des Sforces, s'empressa d'accepter les offres de leurs ennemis. Ils lui donnerent le commandement général de leurs troupes, & le soin de la direction de cette guerre. Il se rendit aussitôt à Gênes avec le peu de gens armés qu'il avoit à sa suite; mais en quoi il fut bien plus utile à ses citoyens qui avoient la plus grande confiance en lui, & que sa présence seule encourageoit, ce fut par les sages mesures qu'il prit pour mettre leur ville en état de défense. Il fit relever & réparer les anciennes fortifications, construire de nouveaux retranchemens, de nouvelles batteries, fortifier tous les postes voisins de la ville; en un mot il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de sa réputation & de son expérience dans la guerre. Croyant qu'il n'étoit

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 353—355

(*b*) Thesaurus Antiq. Ital. Tom. I. Part. I.

(*c*) Anecdot. Gén. & Corf. ann. 1477. p. 143. Voyez aussi l'Histoire de Corse dans le Volume suivant de cette Histoire Universelle.

pas sage de laisser un ennemi derriere soi, tandis qu'on iroit combattre celui qui s'avançoit au dehors, il fit diverses tentatives pour s'emparer du château & de la tour de S. Luc défendue par les Spinola (qui habitoient ce quartier dont ils tiroient ce sur-nom) mais le feu continuel de l'artillerie du château & de cette tour, l'obligea d'abandonner quelques retranchemens dont il s'étoit déja emparé & de renoncer à son dessein.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Sur le bruit du danger ou Gènes se trouvoit exposée, il lui venoit chaque jour de toutes parts de nouveaux secours. Le Roi de Naples se hâta de lui envoyer sept galeres montées par sept cens hommes de troupes. Louis Frégose qui avoit été Doge, joignit aussi l'armée de Gênes avec quelques cens hommes. Plusieurs autres chefs en firent autant à son exemple. Matthieu & Jean Louis de Fiesque furent de ce nombre. Ils vinrent à la tête d'une foule considérable d'habitans de la côte du Levant, qui avoient pris les armes à leur considération, tant pour se venger de tout le mal que les Sforces avoient fait à leur maison, que pour défendre leur patrie en danger. Enfin toute la jeunesse de Gênes, animée par un si beau motif, s'arma aussi pour marcher au devant de l'ennemi qui s'approchoit. Cependant il s'en falloit beaucoup que l'armée de Gênes fut aussi considérable & aussi nombreuse que celle des Milanois (*a*). Elle étoit de quatorze mille hommes d'infanterie, dont six mille armés à la légere & de deux mille chevaux. Sforce, oncle du Duc & fils naturel de François Sforce la commandoit, elle auroit naturellement suffi pour écraser les Génois; mais si le nombre des combattans étoit fort inégal, les armes l'étoient aussi, l'armée Milanoise n'étoit gueres qu'un vil ramas de soldats mercenaires & rassemblés par force ou par argent; au lieu que ceux qu'ils avoient en tête, étoient des citoyens qui combattoient pour leur liberté.

Ils attaquent vainement le château.

Ils reçoivent différents secours.

Forces des Génois & des Milanois.

San-Severino ne jugeant point à propos d'attendre les Milanois dans Gênes, sortit avec une partie de ses forces consistant en peu de troupes réglées, & tout le reste en volontaires, tant de la ville que de la campagne. Après s'être emparé de toutes les hauteurs voisines & avoir mis des troupes dans les principaux postes, ce Général campa à quelque distance de la ville, dans un endroit presque inaccessible & fortifié de toutes parts dans le dessein d'attendre dans ce camp rétranché que les Milanois s'approchassent. Dès qu'ils furent descendus dans la vallée de Polcevera, Jean Louis de Fiesque, que San-Severino avoit placé dans un des premiers postes avancés pour recevoir le premier choc des ennemis, ayant été entrainé malgré lui par l'ardeur de ses gens, qui, quoique très-inférieurs en nombre voulurent absolument en venir aux mains avec les Milanois, marcha contre eux & fut battu, comme devoit naturellement l'être une poignée de monde, qui attaquoit un corps de troupes considérable. En outre tous les détachemens avancés que San-Severino avoit placés sur les hauteurs, s'étant effrayés à la vue de l'armée Milanoise, abandonnerent leurs postes & se replierent avec précipitation sur le gros de l'armée. La défaite de Jean-Louis de Fiesque & cette terreur panique de leurs troupes, parurent d'un triste présage pour les Génois qui n'augurerent rien de bon des suites d'une guerre commencée sous de si malheureux auspices. Ce prelude jeta le decouragement & la consternation dans Gênes, ainsi que dans l'armée

San-Severino Général des Génois sort de la ville avec une partie de ses troupes.

Défaite d'un corps de troupes Génoises.

(*a*) Hist. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 87-92-93-97.

SECT. VI. *Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.*

de San-Severino, où se croyant déja vaincu avant que de combattre, on n'avoit plus de cœur de livrer bataille aux Milanois, ce qui pensa renverser toutes les espérances des chefs & rendre toutes leurs sages dispositions vaines & inutiles. Ils se hâterent de détruire ces funestes impressions, & de ranimer le courage de leurs soldats abattus. Ils leur firent quantité de promesses & distribuerent beaucoup d'argent parmi leurs partisans & les principaux de leur faction (*a*). En outre Prosper Adorne s'avisa d'un expédient assez heureux pour déterminer ses concitoyens à combattre avec la derniere résolution, & leur inspirer même ce courage aveugle qui tient du désespoir, & qui rend souvant victorieux ceux qui en sont animés. Ayant assemblé le peuple sur la place du palais, il lui fit lecture des lettres de la Duchesse de Milan qu'il disoit avoir interceptées, & être écrites à l'évêque de Cûme, par lesquelles cette Princesse mandoit à ce prélat, que son intention étoit de punir les rébelles Génois, de donner le pillage de leur ville à son armée, de lui ôter tous ses droits & privileges, & jusqu'au nom même de République; en un mot de la réduire dans une entiere servitude. Cet artifice fit son effet. Les Génois tremblerent pour leur liberté; & cette peur salutaire leur inspira la résolution de combattre jusqu'au dernier soupir pour la défense de ce que tous les hommes ont de plus cher & de plus sacré. Les chefs les voyant dans ces heureuses dispositions, prirent tous les arrangemens nécessaires pour pouvoir sortir de la ville la nuit suivante, & aller au devant des Milanois. Les Génois pleins de ce dessein, allerent tranquillement se reposer. Au milieu de la nuit ils se releverent au son des cloches, prirent les armes, se rassemblerent & sortirent de la ville avec leurs chefs pour joindre l'armée de San-Severino.

Artifice heureux de Prosper Adorne.

Les Génois sortent de la ville avec la plus grande ardeur.

Combat sanglant entre eux & les Milanois.

Dès que les Milanois parurent à la pointe du jour il ne fut pas possible à ce Général de retenir l'ardeur de ses troupes à laquelle il fut forcé de se rendre, la jugeant d'une augure favorable pour le succès du combat. Elles fondirent sur les Milanoises avec impétuosité; celles-ci soutinrent leur choc avec vigueur. Il s'engagea entre elles un combat sanglant & des plus opiniatres. L'avantage du nombre & la supériorité de forces étant d'un côté comme la valeur étoit de l'autre. Trois fois les troupes des Sforces revinrent à la charge sans pouvoir enfoncer les Génois, trois fois ceux-ci les répousserent sans pouvoir les ébranler, ni leur faire lâcher pied. Enfin les Milanois, après avoir souvent repris haleine & souvent recommencé le combat, excedés de ces attaques vaines & réiterées, épuisés de fatigues, commencerent à faire retraite; mais en gardant toujours leurs rangs serres, en faisant toujours face aux Génois, en combattant toujours. Dans leur ardeur impétueuse ceux-ci vouloient les poursuivre & donner sur eux avec intrepidité; mais San-Severino s'y opposa, craignant qu'ils ne vinssent à se débander, & que les Milanois lâchant le pied à dessein, puis fondant sur eux à leur tour ne les taillassent facilement en piéces. Ainsi l'issue du combat étoit encore douteuse & incertaine, lorsqu'un évenement imprévu le fit entiérement tourner à l'avantage des Génois. Il leur arriva quelques galeres de Naples; les Milanois s'en apperçurent de loin aussi bien qu'eux; & s'imaginant que ces galéres amenoient un secours considérable à leurs ennemis, ils furent épouvantés & commencerent à lâcher le pied tout de bon.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. XI. p. 645.

Bientôt la confusion se mit dans leur rangs; il fut impossible à leurs généraux de les rallier; les Génois profiterent de ce moment pour achever de les ébranler & de les enfoncer. Enfin les Milanois prirent la fuite de toutes parts; ce ne fut plus qu'une déroute générale. Leur peu de résistance fut cause que cette victoire ne couta pas beaucoup de peine ni de sang aux Génois, leurs ennemis n'y perdirent pas 700 hommes. Tout le reste de leur armée tomba entre les mains des Génois, à la reserve des chefs, des Officiers & d'une partie de la cavalerie, qui durent leur salut à la bonté de leurs chevaux. Jamais victoire ne fut plus complette; les Génois y firent près de quatorze mille prisonniers, qu'ils avoient d'autant plus de peine à garder que leur nombre étoit très-supérieur à celui de leurs vainqueurs. Ceux-ci pour se venger des Sforces & traiter leurs prisonniers avec plus d'ignominie, en vendirent la plus grande partie aux Arragonois & aux Napolitains pour ramer sur leurs galeres *(a)*.

Les Génois remportent une victoire complette.

Cette mémorable victoire remportée par les Génois le 9 d'Août 1478, ne leur fut d'aucune utilité: plus habiles à vaincre qu'à user de leurs avantages ils ne sçurent en retirer aucuns fruits. La défaite des Milanois ne fut favorable qu'aux Fiesques, qui se remirent aisément en possession de tout ce que les Sforces leur avoient enlevé. Quant aux braves & trop imprudents citoyens de Gênes au lieu de profiter de la premiere consternation des Milanois pour les chasser du château & des forts qu'ils occupoient encore, ainsi qu'ils l'auroient dû & pû faire aisément; au lieu de profiter d'un moment aussi favorable pour expulser leurs ennemis de leur ville & recouvrer entiérement leur liberté, ils perdirent le tems en dissentions domestiques, & ils tournerent presque leurs armes victorieuses contre eux-mêmes. Ces dissentions funestes qui recommencerent à les occuper d'abord après cette importante victoire, les empêcherent de poursuivre & d'achever tout de suite le glorieux ouvrage qu'ils avoient si heureusement commencé. D'ailleurs comment leur patrie pouvoit-elle redevenir libre? il n'y avoit nul accord, nulle intelligence, nul concert à ce sujet entre les deux ordres de l'état. Les uns, les Nobles, n'écoutant que leurs intérêts particuliers, ne formoient point de vœux pour la liberté de Gênes. Toujours attachés secrettement aux Sforces, ils s'entendoient sans cesse avec eux pour l'asservissement de leur patrie, & ils luttoient sous main contre les populaires qui s'efforçoient vainement de la délivrer. Le peuple toujours de bonne foi & toujours la dupe & la victime de l'ambition des grands avoit en quelque façon vaincu les Milanois malgré les Nobles, qui ne voyoient cette grande victoire qu'à regret, & en craignoient les suites funestes pour eux, c'est-à-dire le rétablissement de la puissance des populaires. Pour prévenir ce malheur, plus grand à leurs yeux que la servitude de Gênes, la Noblesse jugea devoir aider de toutes ses forces la cour de Milan, (sans cependant se compromettre) à conserver cette souveraineté qui étoit prête à lui échapper par les courageux efforts des populaires. On conseilla donc à la Duchesse de relacher Obietto de Fiesque qui étoit toujours retenu prisonnier à Milan; & de gagner par ses largesses & ses bienfaits ce citoyen remuant & factieux, le

Ils n'en retirent aucuns fruits.

Leurs dissentions les en empêchent.

Intrigues des Nobles, leur intelligence avec la Cour de Milan.

(a) Anecd. Gén. & Cors. ann. 1478. trad. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. p. 113. & suiv. Hist. des Révol. de Gênes: Tom. I. Liv. III p. 351—353. In- Chap. VI. p. 467.

Sect. VI Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

seul, disoit-on, en état de contre-balancer l'autorité de Prosper Adorne & des Populaires; de faire encore changer de face aux affaires, en un mot de remettre Gênes sous la domination Milanoise. La Duchesse suivit ce conseil pernicieux dans son intention; mais il n'en résulta point pour elle, ni pour les Nobles le bon effet dont ils s'étoient réciproquement flattés. Obietto, homme intéressé, & capable de tout faire pour de l'argent, (qu'on se souvienne qu'il avoit été digne ministre ou suppôt de l'archevêque Frégose pendant son Dogat) accepta avec empressement les propositions de la Duchesse, ainsi que les sommes considérables dont elle lui fit don pour l'engager à la servir. Il promit tout ce qu'on voulut, pour obtenir sa liberté, & jusqu'a ce qu'il fut hors des terres de Milan & des mains de ses ennemis. Mais lorsqu'il fut une fois à Gênes, il oublia ses engagemens pour ne se souvenir que des mauvais traîtemens qu'il avoit reçus de la Cour de Milan. Ne jugeant point devoir se fier de nouveau aux promesses de ses ennemis, après la triste expérience qu'il avoit faite de leur peu de solidité, il ne se crut non plus obligé à rien envers eux par ses sermens, ni dans le cas de leur tenir parole. Il ne songea qu'à contenter le goût qu'il avoit naturellement pour le faste & l'ostentation; qu'à vivre à Gênes dans l'abondance & les plaisirs, qu'à y répandre, y prodiguer l'argent qu'il avoit reçu de Sforces & qu'à s'y faire des amis à leurs dépens. Il eût bientôt dissipé tout cet argent en folles dépenses. Il n'avoit rien eû de plus pressé que de se lier étroitement avec ce même Prosper Adorne; au lieu de chercher à sapper sa puissance il devint son plus ferme appui (a).

La Duchesse relâche Obietto de Fiesque & l'envoye à Gênes.

Les Nobles font choix de Jean-Baptiste Frégose.

Les Nobles ayant perdu toute espérance du côté d'Obietto de Fiesque, ne renoncerent pas pour cela à leurs projets & jeterent les yeux sur Jean-Baptiste Frégose, fils du fameux Pierre Frégose dont on a vu la fin tragique. Ils l'engagerent à le séconder dans le dessein où ils étoient de remettre Gênes sous la domination des Sforces, par l'appâs du gouvernement de cette ville qu'ils lui promirent au nom de la Cour de Milan. Frégose tenté par cette offre séduisante, ne balança point à quitter Novi, place où il faisoit sa demeure & dont le Duc Philippe-Marie Visconti avoit fait présent à son pere, pour venir se mettre à la tête de la conspiration formée contre Adorne. Il profita de la négligence avec laquelle les approches du château étoient gardées, pour s'y introduire avec une partie de ses partisans, il s'y aboucha avec les Milanois, qui ayant vû les ordres de leur cour, le mirent en possession du château & des forts, & le reconnurent pour gouverneur de Gênes au nom du Duc de Milan. Frégose fit ensuite une sortie, se jeta dans la ville, & y excita un soulevement. Les commencemens n'en furent pas heureux pour lui. La garde & les partisans d'Adorne repoussérent les siens en différens endroits & en firent plusieurs prisonniers. Prosper Adorne en fit pendre treize comme des séditieux & des rebelles, pour intimider les autres; trait de cruauté qui indisposa beaucoup le peuple contre Adorne & refroidit son inclination pour lui. Cependant Frégose auroit échoué dans son entreprise,

Jean-Baptiste Frégose s'introduit dans la ville.

Cruauté de Prosper Adorne.

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 646 & seq. Tom. II. Liv. VIII. p. 97—99. Anecd. Histoire de Gênes par le Chevalier de M. Gén. & Corses ann. 1478. p. 144.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

prise, & se seroit vû obligé de se retirer sans succès, si le meilleur ami d'Adorne, celui sur lequel il comptoit le plus, celui qui étoit à la tête de ses meilleures troupes, & qui avoit fait jusqu'alors le plus de résistance, Obietto de Fiesque enfin n'eût lâchement trahi ses intérêts, & ne se fut laissé gagner par l'argent & les promesses de Frégose qui lui offrit six mille écus, dont deux mille comptant. Ce traité fut conclu par la négociation de Jean Doria, & non sans quelque connivence de la part de l'envoyé du Roi de Naples, qui commençoit probablement à se lasser de soutenir Adorne. On a vû qu'Obietto étoit un homme lâche, vénal, intéressé, se vendant au plus offrant; gagné tour à tour contre l'archevêque Frégose par la Cour de Milan, ensuite contre Adorne puis par Adorne contre cette cour & enfin contre Adorne par Frégose, auquel il se joignit en abandonnant le parti du premier. Cet événement porta le coup le plus fatal à la puissance de Prosper Adorne, & déconcerta tellement ce citoyen ambitieux, que désespérant de pouvoir se maintenir en possession de son autorité & de résister à ses ennemis, il ne songea qu'à prendre la suite pour se soustraire à leur fureur. Il sortit aussitôt du palais dans le dessein de se retirer sur les galeres de Naples; mais il eut bien de la peine à venir jusqu'au port, étant poursuivi de rue en rue par ses ennemis, qui lui lançoient une grêle de pierres. Enfin serré de près & presque sur le point de tomber entre leurs mains il n'eut point d'autre moyen pour leur échapper que de se jeter tout habillé dans la mer, & de gagner à la nage les galeres du Roi de Naples, où il trouva un azile (*a*).

Prosper Adorne est abandonné par Obietto de Fiesque & contraint de fuir.

1479.

Jean Baptiste Frégose est élû Doge.

Baptiste Frégose, triomphant par la retraite d'Adorne prit les Nobles & la cour de Milan pour Dupes, & ne tint point les engagemens qu'il avoit faits avec eux. Suivant un traité secret qui avoit été conclu entre les Fiesques, les partisans de Frégose & le Roi de Naples, il fut décidé que Frégose ne seroit point Gouverneur de Gênes au nom du Duc de Milan; mais qu'il seroit élû Doge; que l'on rétabliroit le gouvernement sur le même pied qu'auparavant; & que Gênes seroit totalement remise en liberté. Frégose fut en effet élû Doge d'un consentement unanime par le conseil général de la ville, sans que les Nobles osassent s'y opposer (*b*). Ainsi ils se virent joués par Frégose comme ils l'avoient été par Obietto: ils ne vouloient point obéir aux loix d'Adorne, & ils furent obligés d'en recevoir d'un Frégose; ce qui revenoit au même pour eux; ils n'y gagnerent rien. C'étoit la juste punition que méritoient leur trahison & leur connivence; après plusieurs débats, on convint de donner au nouveau Doge un conseil de huit magistrats, revêtus d'un pouvoir sans bornes, pour l'aider dans le gouvernement de la République, comme on en avoit donné ci-devant à plusieurs Doges, pour les empêcher de mésuser de leur autorité & d'empiéter sur les droits & la liberté de ses citoyens. Comme on vouloit donner quelque satisfaction à la Noblesse, peu contente de tous ces arrangemens faits sans son consentement, on tira presque tous ces nouveaux magistrats de son corps. Ainsi Gênes vint encore une fois à bout de secouer la domination des Ducs de Milan, & de recouvrer sa chere liberté

(*a*) Ub. Foglietta. Gen. Hist. Lib. XI. p. 647—648. Hist de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 102.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 467. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. I. Liv. III. p. 358—360.

Sect. VI Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

malgré les Nobles; mais cet heureux recouvrement ne fut pas de longue durée; & comme on va le voir, le frêle vaisseau de cette République fut encore une fois reporté sur les flots orageux des dissentions domestiques qui battirent encore long-tems ses flancs fatigués; il lutta, il fut ballotté entre les écueils du gouvernement monarchique & du Républicain, du despotisme & de la liberté, ou plutôt de la licence; jusqu'au moment fortuné où la générosité d'un de ses citoyens lui fit enfin trouver un port assuré contre tant d'orages dans le sein d'une liberté raisonnable, épurée, fixée & affermie par de sages loix. C'est ce qui va fournir la matiere de la Section suivante.

SECTION VII.

Histoire de Gênes depuis qu'elle eut secoué le joug des Sforces en 1479, *jusqu'au rétablissement total de la République en* 1528 *par André Doria.*

ON a pû rémarquer en général que jusqu'ici à l'exception de quelques citoyens Nobles, animés d'un beau zéle pour l'honneur & la défense de leur patrie, où puissants par eux-mêmes, tels que les Spinola, les Doria, les Fiesques & autres, que les intérêts particuliers de leur vengeance ou de leur ambition porterent à seconder les efforts du peuple pour secouer le joug de l'étranger, jamais la faction des Nobles ne contribua aux grandes révolutions qui rendirent à Gênes sa liberté. La Noblesse depuis long-tems avilie, sans pouvoir, sans autorité dans sa patrie, quand elle étoit libre; toujours exclue des charges & du gouvernement; se trouvoit sans cesse engagée par inclination, par intérêt & par ressentiment, à embrasser les intérêts & le parti du souverain que Gênes se donnoit & à y maintenir de toutes ses forces le gouvernement Monarchique, sous lequel seul elle pouvoit espérer de conserver son rang & ses prérogatives; d'occuper par la faveur & par la politique du maître, les dignités qu'elle prétendoit exclusivement dues à sa naissance & que la haine jalouse des populaires lui refusoit. C'est pourquoi les Nobles, toujours mauvais citoyens aimoient mieux voir leur infortunée patrie soumise à une domination étrangere; & même esclave gémissante sous un joug pesant & odieux, que d'y être réduit au rang de simples citoyens, d'hommes privés, que de la voir paisiblement gouvernée & même heureuse par les loix des Plébéiens superbes, hommes nouveaux dont l'élévation & le pouvoir étoient un monstre à leurs yeux, une usurpation insupportable. Tel étoit l'esprit de la Noblesse Génoise & tel est celui de la noblesse en Général. Aussi peut on bien dire ici à l'égard de celle de Gênes, ce que l'on pourroit appliquer à bien d'autres états, tant monarchiques qu'autres, qu'elle étoit toujours le plus ferme appui, le plus sûr garant de l'asservissement du peuple.

On vient de le voir dans la derniere révolution qui ôta aux Sforces la souveraineté de cet état, que les Nobles favorisoient & soutenoient secrettement les intérêts de la Cour de Milan de tout leur pouvoir; ils fomentoient par

leurs intrigues des diſſentions entre les chefs des populaires, & les armoient les uns contre les autres, enfin ils faiſoient tous leurs efforts pour prolonger la domination de cette tyrannique maiſon, & pour reculer le recouvrement d'une liberté ſi funeſte à leurs orgueilleuſes prétentions. Ennemis conſtans du bien & du repos de leur patrie, auxquels ils mettoient continuellement obſtacle, ce n'étoit jamais qu'à regret & qu'à la derniere extrémité qu'ils cédoient enfin à la force & à la volonté ferme du peuple qui remettoit Gènes en liberté comme malgré eux. Auſſi la nobleſſe ne retiroit-elle jamais aucuns fruits de ces grandes révolutions: ils étoient tous pour les populaires. Les Frégoſes ou les Adornes reprenoient ſeuls les rênes du Gouvernement. Ce n'eſt pas qu'au fond les pupulaires fuſſent réellement meilleurs citoyens que leurs adverſaires, ou plus ſincérement zélés, mieux diſpoſés pour les intérêts de la République, en travaillant pour eux ces ambitieux n'avoient qu'eux ſeuls en vûe, ils ne travailloient que pour eux-mêmes, que pour ſervir leurs projets, pour cimenter leur puiſſance, pour impoſer à leurs concitoyens un joug quelquefois plus honteux & plus onéreux que celui dont ils les avoient délivrés. Le peuple ſeul, ce peuple auſſi aveugle, auſſi crédule, que brave généreux & infortuné ayant également à craindre ſes ennemis & ſes défenſeurs, combattoit de bonne foi pour la liberté; ou plutôt par l'événement, trouvant bientôt des oppreſſeurs dans ſes libérateurs il ne combattoit que pour le choix de ſes tyrans & il retomboit d'abord dans une autre ſervitude.

Sect. VII. Hiſtoire de Gênes depuis 1479 juſqu'en 1528.

Gènes étoit enfin totalement délivrée de ſes hôtes incommodes; & au moyen de la ruſe que Jean-Baptiſte Frégoſe avoit miſe en uſage pour abuſer la Cour de Milan, en lui faiſant accroire qu'il ne travailloit que pour elle, on a vû qu'il avoit heureuſement réuſſi à ſe mettre en poſſeſſion, ſans combat, de la citadelle & de tous les forts que les troupes Milanoiſes occupoient dans Gènes, d'abord évacués & remis par elles par l'ordre de cette cour, entre les mains du prétendu gouverneur, qui trouvant ce titre peu digne d'un citoyen Génois, s'étoit empreſſé de l'échanger contre celui de Doge.

Le Doge Baptiſte Frégoſe envoye une députation au Pape Sixte IV.

Le Pape Sixte IV. qui, de fauteur de la maiſon des Sforces, étoit devenu un de ſes plus grands antagoniſtes, avoit eû beaucoup de part à la ſupercherie qui venoit de lui faire perdre la ſouveraineté de ſa patrie, moins par zele pour ſa liberté, (car il étoit d'une famille noble de Savone) que pour faire de la peine à la Cour de Milan. Ce Pontiſe, toujours dangereux ennemi, ainſi que tous ſes ſemblables, avoit ſavoriſé ſecrettement cette révolution. Le nouveau Doge s'empreſſa de lui envoyer une députation pour lui faire part de l'efficacité de ſes bons offices, & en même tems pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance au nom de la République. En outre ſes députés furent chargés de rendre hommage au Pontiſe Romain, & de lui faire acte d'obéiſſance, démarche au reſte plutôt politique que ſincere de la part du Doge qui n'avoit aucune envie de reconnoître pour le temporel la domination du Pape ſon concitoyen (*a*). Cependant cette démarche donna matiere à quelques différends. Quoique le Roi de France, (c'étoit encore Louis XI.) ne poſſédât plus rien depuis long-tems dans l'état de Gènes, & n'eut probablement même aucunes vues ſur cet état, il prétendoit toujours en être le ſouverain & il en avoit don-

(*a*) Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 361 & ſuiv.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Plaintes des Ambassadeurs de France à Rome à ce sujet.

né, en cette qualité, l'investiture au Duc François Sforce, en 1462 : investiture accompagnée de la cession de tous ses droits. Cependant les ambassadeurs de France à Rome crierent beaucoup & protesterent hautement contre l'acte d'obéissance que les députés de Gênes venoient faire au Pape. Les premiers prétendoient que c'étoit faire une injure manifeste au Roi leur maître qui en cédant tous ses droits sur la souveraineté de cet état au Duc de Milan, se les étoit pourtant toujours réservés. De son côté, le Pape alléguoit, pour s'excuser envers la France, qu'il ne prétendoit à aucune souveraineté temporelle sur cette République & qu'il recevoit son hommage purement & simplement, sans préjudice des droits du Roi. Ses ambassadeurs ne furent point satisfaits de cette déclaration. Cependant cette affaire n'eût point de suites, parceque fonciérement comme ou l'a déja vû plus haut, ce Prince n'avoit aucune envie de soutenir ses droits vrais ou prétendus sur Gênes, ni d'en recouvrer la souveraineté. Ce n'étoit qu'un différend au sujet de droits purement honorifiques, & l'on peut dire même imaginaires, puisqu'ils n'étoient pas appuyés par la possession; au moyen de quoi il fut bientôt appaisé. Chacun garda ses prétentions telles quelles. En conséquence l'on vit encore quelques années après (en 1492) le successeur de Louis XI. (Charles VIII) tenant toujours le même langage, & se prétendant souverain de Gênes de nom, accorder l'investiture de cet état au jeune Duc Jean Galéas, (ou plutôt à son oncle Ludovic Sforce dit le More, qui dominoit absolument sous son nom), aux mêmes conditions & avec les mêmes réserves de droits que le feu Roi l'avoit donnée au Duc François; sans que cette République fît aucun mouvement pour reclamer ou protester contre la prétendue suzeraineté de la France, & contre cette donation illégitime, contraire à sa dignité & à sa liberté. Contente de la posséder réellement, cette liberté, Gênes se consolant d'être esclave de nom ou en idée, parut ne faire aucune attention à ces vains traités politiques entre des Princes étrangers, qui la ballotoient entre eux; & mépriser tous ces attentats qui ne pouvoient lui nuire. D'ailleurs, suivant la remarque de leur plus élégant Historien (a), on donnoit alors les Génois, on se les cédoit, on les négocioit par des traités, on les vendoit à leur insçû, comme des esclaves, à des intérêts politiques; & ces mêmes Républicains autrefois si fiers, si jaloux de soutenir l'honneur du nom Génois, maintenant dégénerés & comme abrutis par une longue habitude de l'esclavage avoient mis de côté leur vaste ambition, toutes leurs anciennes idées de gloire & de conquêtes, leurs nobles désirs de rendre leurs noms fameux par leurs exploits, toutes choses qui ne sont faites que pour les heureux, ne songeant plus alors qu'à se procurer la paix extérieure & la tranquillité domestique, ils sembloient avoir oublié tout le reste comme un vain songe, & se mettre peu en peine d'ailleurs de ce qu'on tramoit au dehors contre les droits & contre la dignité de leur patrie.

Prétentions de la France sur Gênes.

Députation des Génois en France.

C'est dans ces sentimens pacifiques convenables à leur humble fortune & dans le dessein de ménager toujours une puissance qu'ils craignoient, que leur nouveau Doge envoya la même année une députation en France, pour s'excuser auprès du Roi (Louis XI) de ce que leur République étoit entrée dans

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 662.

une alliance avec le Roi de Naples son ennemi, & pour en rejeter toute la faute sur Prosper Adorne, qui étoit pour lors à la tête du Gouvernement. Ces excuses furent favorablement reçues & les députés de Gènes bien accueillis; le Roi ne leur parla de rien, ne leur témoigna aucun ressentiment de tout ce qui s'étoit passé antérieurement (*a*); preuve que le différend ci-dessus rapporté n'étoit qu'un manege politique de la part de ce Prince pour soutenir l'honneur de sa couronne & de la France; & qu'au fond il n'avoit aucunes vues sur la souveraineté de Gènes.

SECT. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

Il ne se passa rien de remarquable dans le sein de cette République pendant les trois années suivantes; & elle jouit d'une tranquillité domestique assez stable sous le gouvernement de Baptiste Frégose. Peut-être que son ambitieux Oncle, (l'Archevêque Paul, que le Pape Sixte IV. venoit de décorer (en 1481) de la pourpre Romaine, à la honte de cette pourpre, deshonorée par un pareil choix) (*) auroit fait éclater plutôt contre lui les desseins qu'on verra plus bas si, par une diversion fort heureuse pour Baptiste, ce fougueux Prélat n'eût trouvé de l'occupation au dehors, & de l'occupation telle qu'il en falloit à son génie martial. La puissance des Turcs faisoit de jour en jour les plus grands progrès, & faisoit trembler toute l'Europe & l'Asie, où elle étendoit impunément ses conquêtes. Le Pape faisoit tous ses efforts, & de trop vains efforts pour s'opposer à ce torrent; il suscitoit par tout des ennemis à ces redoutables ennemis de la Religion dont il étoit le Chef. Dès la premiere de ces années (1480) les Génois avoient déja fait plusieurs armemens pour le service de ce Pape, dans la guerre qu'il soutenoit bien foiblement, quoique de toutes ses forces contre les Turcs, & pour secourir Rhodes assiégée & vivement pressée par eux. Gènes avoit aussi envoyé deux bâtimens au Roi de Naples, pour l'aider à recouvrer Tarente, dont les Turcs s'étoient déja emparés dans la Pouille, au grand effroi de l'Italie & sur-tout de la capitale de toute la Chrétienté, où les sectateurs de Mahomet sembloient vouloir diriger leurs pas & leurs coups. Mais en 1481 la République fit contre eux un armement beaucoup plus considérable, aux pressantes sollicitations du même Pa-

1480.

1482.

L'Archevêque Paul Frégose est fait Cardinal.

Les Génois font divers armemens contre les Turcs.

(*a*) Hist. de Gènes, par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 102.

(*) Il faut que l'on voie les choses à Rome avec bien d'autres yeux qu'ailleurs; ou que le Pape, à défaut de qualités humaines, civiles &c. crût en trouver d'autres, d'ecclésiastiques ou de surnaturelles dans l'Archevêque Frégose; ou enfin qu'il voulut récompenser ses talens militaires (qui après tout méritoient une autre récompense que le Cardinalat, à moins que le chapeau rouge ne fut comme un indice honorable de tout le sang que l'Archevêque avoit versé, & les services que ces talens le mettoient à même de rendre à l'Eglise & à la religion contre les Turcs, contre lesquels il fut bientôt employé. Autrement l'on auroit peine à comprendre surquoi pouvoit être motivée la nomination d'un pareil sujet au Cardinalat. Au reste Paul Frégose n'est pas le premier ni le dernier qui ait deshonoré la pourpre Romaine. Il y a eu dans tous les tems & dans tous les pays des Cardinaux indignes comme lui: que dis-je? n'a-t-on pas vû jusques sur la Chaire de S. Pierre assez de Pontifes indignes, non seulement de ce nom, mais encore de celui d'hommes. Il est même très-surprenant que l'Archevêque Frégose ne soit point devenu Pape. Quelques Historiens rapportent que ce fut ce même Baptiste Frégose son neveu, qu'il dépossede depuis, qui étant Doge, demanda & obtint, pour lui, du Pape le chapeau de Cardinal; circonstance qui augmente encore l'atrocité de son infâme procédé avec son neveu.

Sect. VI. Histoire de Gênes depuis 1421 jusqu'en 1479.

pe. Elle équipa une flotte de vingt-quatre galeres (a), dont le commandement fut donné par Sixte au Cardinal-Archevêque Frégose. Le Pape avoit la plus grande confiance dans ses talens militaires, & le croyoit très-capable de conduire une pareille expédition; on a vu qu'il l'avoit récompensé d'avance. Frégose ne trahit point son attente & lui rendit les plus grands services, ainsi qu'au Roi Ferdinand à qui cette flotte aida à recouvrer Tarente & les autres places qui lui avoient été enlevées par les Turcs. Ainsi cet homme ambitieux, non content d'être Archevêque, Cardinal; d'avoir été Doge, voulut encore être Amiral. On va bientôt le voir s'emparer une seconde fois du Dogat. Au reste il y a apparence que le plaisir que ses concitoyens ressentirent de pouvoir respirer tranquillement pendant quelque tems par l'éloignement d'un homme aussi remuant & aussi dangereux fut cause que personne ne lui disputa le commandement de la flotte, auquel quantité d'entr'eux recommandables par leurs exploits, ou par les services qu'ils avoient rendus à leur patrie, avoient pour le moins autant de droits qu'un Cardinal.

Ils équipent une flotte considérable commandée par le Cardinal-Archevêque Fregose.

A la fin de la même année les Génois firent encore un armement pour chasser les Turcs de l'Isle de Metelin, à l'instigation d'un Cordelier regardé alors presque comme un saint: ils équiperent quatre vaisseaux pour cette expédition, qui fut sans aucun succès. On étoit alors à la fin du XV siécle, siécle heureux où la lumiere commençoit à éclore. Ce n'étoit plus le tems où les entreprises & les croisades de cette nature, conseillées & prêchées par des moines ou des hermites, avoient & pouvoient avoir quelque réussite, le regne du fanatisme & de ses miracles avoient cessé. Les Turcs avoient leur tour & faisoient des expéditions contre les Chrétiens. Mais ce n'étoit point au nom de Mahomet, ces monstres sanguinaires ne cachoient point que leur insatiable avarice, leur cupidité, la fureur des conquêtes étoient l'unique motif de leurs injustes entreprises: ils ne cherchoient point à les couvrir d'un manteau sacré: ils n'alléguoient pour eux que le droit du plus fort, des Césars, des Alexandres, des brigands.

Expédition infructueuse des Génois sur l'Isle de Metelin.

L'année 1482. ne fut remarquable que parce que la maison de St. Georges y recouvra totalement l'Isle de Corse, que le soulevement de ses habitans & des Génois força les Milanois d'abandonner. Au moyen de cette évacuation, ladite maison rentra en possession de tous ses droits sur cette Isle. Ainsi que de Beguglia, place occupée par les troupes Milanoises, depuis qu'elles en avoient chassé Thomassin Frégose; & de San-Fiorenzo dont les Arragonois s'étoient emparés & étoient demeurés en possession depuis l'année 1453. Cette place fut enfin rendue aux Génois par le Roi Ferdinand (Fils & Successeur d'Alphonse) en récompense des services qu'ils lui avoient rendus contre les Turcs (b).

La maison de S. George rentre en possession de l'Isle de Corse.

1483.

L'année suivante mit fin au Dogat de Baptiste Frégose, & vit éclore une nouvelle révolution dans le gouvernement intérieur. La conclusion de la guerre avec les Turcs avoit ramené le Cardinal-Amiral à Gênes, & avec lui les inquiétudes de ses concitoyens; elles furent bientôt justifiées, sa patrie ne tarda pas à se ressentir de la présence fatale de cet homme toujours dangereux,

(a) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 649. Hist. de Gênes Tom. II. Liv. VIII. p. 103.

(b) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. XI. p. 649.

quand il n'avoit pas quelque occupation au dehors, quand son humeur remuante n'étoit pas distraite par quelque guerre ou expédition étrangere. L'inconstance ordinaire des Génois qui ne leur permettoit pas d'être long-tems satisfaits de l'état heureux & paisible dont ils jouissoient, commençoit à agir fortement sur eux. Après avoir désiré, élû avec transport & presque idolatré d'abord la plupart de leurs Doges, ils finissoient toujours par s'en dégoûter promptement, parce qu'ils étoient à leur gré, tantôt trop puissants, trop impérieux, trop vains, trop séveres; & tantôt trop foibles trop doux & peu capables de les gouverner. Baptiste Frégose ne fut pas exempt de la loi générale. Son gouvernement commençoit aussi à leur peser: ils lui trouvoient quantité de mauvaises qualités, qu'ils n'y avoient pas apperçues d'abord & auxquelles en effet sa place avoit peut-être donné l'essor. Son orgueil, son arrogance, sa sévérité les indisposoient beaucoup contre lui. Au fond ils en étoient plutôt las que mécontens: il leur falloit du changement. Le Cardinal que son ambition effrénée rendoit toujours le plus redoutable ennemi des siens, ne s'ennuyoit pas moins de voir son neveu si long tems paisible possesseur de l'autorité souveraine. Ayant formé de longue main le dessein de le supplanter, il profita habilement de la disposition des esprits à son égard pour les aliéner encore davantage de lui, en faisant courir quantité de bruits capables de le rendre pour jamais odieux a ses concitoyens; entre-autres que son projet étoit de livrer Gènes à l'Empereur, & de s'en faire donner le gouvernement, ou même d'en recevoir de lui l'investiture à titre de vassal. Quoique ces bruits n'eussent probablement de fondement que dans l'imagination féconde du Cardinal, les Génois déja fortement prévenus & animés contre le Doge, les crurent avidement, & n'aspirerent plus qu'à le voir déposséder, le Cardinal se disposa à leur donner ce plaisir. Il avoit eu l'adresse de gagner les partisans & amis de son neveu & de les faire tous entrer dans sa conspiration contre lui. Voulant pour être plus sûr de son fait, que cette révolution se fit sans bruit & sans causer aucuns troubles, il résolut de s'emparer de la personne même du Doge par surprise, & de le forcer à abdiquer en sa faveur. Ce Complot fut conduit si secrettement & exécuté avec tant de finesse que Baptiste Frégose n'en eut pas le moindre vent, ni même le moindre soupçon. Il n'en fut instruit qu'au moment qu'il tomba dans le piége. Le Cardinal le fit prier un matin de le venir voir. Baptiste ne se doutant de rien se rendit aussi-tôt chez son oncle peu accompagné. Il trouva dans son appartement tous les principaux de la faction des Frégoses & entr'autres Lazare Doria, qui s'étoit chargé de lui faire entendre clairement & sans détour ce qu'on exigeoit de lui. Doria le fit en effet en termes assez peu mesurés, & lui signifia que les Génois étoient las de lui obéir; & qu'il falloit pour le bien & le repos public, qu'il cédât sur le champ sa place à son oncle, plus en état que lui de la remplir à la satisfaction de Gènes. A ce discours inattendu, Baptiste Frégose demeura muet & immobile: il fut si saisi, si étourdi, qu'il ne sçut que dire & que répondre. Cependant il falloit se déterminer promptement. Il sentit bien qu'il lui étoit impossible de reculer ou de sortir de ce mauvais pas, sans amis sans conseil, sans ressources; se voyant trahi de tous côtés, n'ayant pas seulement le loisir de refléchir un moment à ce qu'on demandoit de lui, craignant tout de la part de son oncle qu'il connoissoit; enfin dans l'espece d'anéantissement où toutes

Sect. VII. Histoire de Genes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Artifices du Cardinal Fregose son oncle qui conspire contre lui.

Le Doge Baptiste Fregose est forcé d'abdiquer en faveur de son oncle.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

les facultés de son ame étoient comme plongées par ce coup imprévû. L'infortuné Baptiste ne vit point d'autre parti à prendre pour lui, que de céder à la loi de nécessité & de se démettre du Dogat en faveur du Cardinal; ce qu'il fit sur le champ. Il fut obligé en même tems de remettre en son pouvoir le château & tous les forts de Gênes (*a*) ne se reservant que le droit de se venger de ce tour perfide, de cette infâme supercherie dès que l'occasion s'en présenteroit (*).

Le Cardinal-archevêque Paul Frégose est élu Doge pour la troisieme fois.

Le lendemain le conseil général de la ville étant assemblé, le Cardinal-archevêque fut élu Doge par le suffrage de trois-cens citoyens. C'étoit pour la troisieme fois que cet ambitieux Prélat s'emparoit du Dogat, c'étoit toujours de la même maniere qu'il y parvenoit. Non content des dignités suprêmes qu'il possèdoit dans l'Eglise, c'est ainsi que cet homme d'une ambition insatiable & funeste à ses parens, voulant réunir tout en lui, la couronne & la thiare, le glaive & la crosse, voir tout dans Gênes à ses pieds, avoit déja supplanté & dépossèdé deux fois (en 1462 & 1463) Louis Frégose citoyen d'un naturel doux & pacifique; & avoit obligé sa patrie, excédée de sa tyrannie insupportable, d'implorer le secours des Sforces contre lui, & de se jeter en quelque façon dans leurs fers, comme dans un azile moins odieux encore pour les Génois que le joug d'un Prélat leur concitoyen. Ils rentrerent pourtant encore une fois, malgré eux, sous ce joug justement abhorré: juste châtiment de leur inconstance. Ils furent bientôt las de la nouvelle domination de ce tyran sacré dont il est à propos de tracer ici le caractére pour fixer une fois le jugement des lecteurs au sujet de cet homme fameux par ses débordemens par ses crimes & par le grand role qu'il joua dans sa patrie, pour son malheur, ce que l'on a déja vû de lui doit avoir suffisamment préparé l'odieux portrait que la vérité nous force d'en faire & servir de preuve à tout ce que nous allons en dire:

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 363. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 104 & suiv.

(*) Il conspira plusieurs fois contre le Cardinal; mais toujours sans succès. Après avoir fait long tems de vains efforts pour le renverser de sa place & pour y remonter lui même; il renonça aux projets de son ambition pour vivre dans la retraite, & se livrer tout entier aux belles-lettres & à l'étude, pour lesquelles il avoit beaucoup de goût & de dispositions. Il chercha à se dédommager avec les muses des pertes qu'il avoit faites du côté de la fortune. Cependant son ressentiment contre le Cardinal ne s'en tint pas là: il n'oublia point le soin d'une juste vengeance; & pour l'assouvir d'une façon authentique & durable, il s'efforça d'immortaliser l'objet de sa haine & de rendre sa mémoire odieuse à jamais. Entr'autres ouvrages qui furent le fruit de son loisir & de sa retraite, il composa un Recueil de *Dits & de Faits mémorables*, traduit depuis d'Italien en Latin & publié par *Camille Ghilini*. Baptiste Frégose y fait en plusieurs endroits la peinture la plus affreuse de son abominable oncle; il n'est point de vice infâme, de crime atroce, & de forfait détestable qu'il ne lui impute. Le tableau même en fait frémir d'horreur; & ce qu'il y a de plus affreux pour l'humanité, c'est qu'il paroît que tout ce que Frégose rapporte à la charge du Cardinal est de la plus exacte vérité. C'est ainsi que l'on peut punir un scélérat heureux pendant sa vie, en le rendant après sa mort l'éternelle exécration de toutes les races futures. C'est ainsi que l'Histoire punit ou récompense les hommes suivant leurs mérites! Les Princes devroient bien songer que leur réputation est entre les mains des gens de Lettres, des Historiens, & sur-tout que toutes leurs actions sont écrites au dépôt de la vérité, consigné dans les fastes de l'histoire!

dire : la suite y ajoutera encore de nouveaux traits aussi hideux que les précédens. Les hommes fameux sont ordinairement un mélange singulier des bonnes & de mauvaises qualités, qui se compensent l'une par l'autre. Mais on n'en sauroit dire autant de Paul Frégose. On est obligé, de dire, pour l'amour de la vérité, qu'à l'exception de son audace intrépide, de ses talens, ou plutôt de son goût décidé pour la guerre, qui n'étoient sans doute qu'autant de vices de plus dans un homme de son état & une source de nouveaux crimes comme on le verra, quand il employoit ces dangereux talens contre sa patrie, on ne pourroit trouver en lui aucune vertu, rien qu'on puisse remarquer ou relever en bien, rien qui soit digne d'éloges. Son ambition insupportable étoit son moindre défaut. Il n'avoit aucune des qualités de son état : il n'en respectoit pas même les devoirs extérieurs de bienséance. Prélat sans pudeur, sans religion, sans foi, sans loi, sans mœurs : il fouloit aux pieds les droits les plus saints, les noms les plus sacrés, il se jouoit également du Dieu qu'il feignoit d'adorer & qu'il étoit chargé d'annoncer, de représenter ; & des hommes qu'il outrageoit sous le nom de ce Dieu, qu'il bravoit à l'aide de leurs préjugés & de son caractére révéré par eux, dont il n'usoit que pour leur en imposer & pour servir ses passions & ses coupables projets. Que de Prélats comme Frégose ! mauvais prêtre, mauvais parent, mauvais citoyen, mauvais magistrat, enfin ennemi cruel, tyran de sa patrie ; que peut-on dire de plus ? Scélérat mitré, plus propre à conduire des soldats que des prêtres, à tramer un complot qu'à célébrer l'office ; en un mot comme son indigne frere Pierre Frégose & comme presque tous ceux de cette factieuse famille, terrible, redoutable aux ennemis de Gênes pendant la guerre, & à sa patrie pendant la paix ; tels sont les traits sous lesquels tous les historiens (a) s'accordent à peindre & caractériser le fameux Cardinal-archevêque Amiral-Doge Paul Frégose ; ce qui justifie assez l'odieux tableau que son neveu Baptiste Frégose en fait dans l'ouvrage cité dans la derniere note. Quoique son pinceau trempé dans le fiel, doive être naturellement suspect, paroissant visiblement guidé par la haine & par l'esprit de vengeance, cependant l'accord unanime de tous les historiens Génois & autres au sujet de son abominable oncle, garantit la vérité de toutes les horreurs qui lui sont imputées. C'étoit un de ces hommes du caractére du Pape Alexandre Borgia, dont il fut le contemporain ; un de ces fléaux, de ces tyrans sacrés de l'humanité, qui se servent d'un caractére respecté par elle, pour la faire gémir sous le poids de leurs forfaits : de ces hommes de sang, dont on ne sauroit rendre, pour leur éternelle punition, le nom trop exécrable dans la mémoire de leurs semblables ; il est juste que la postérité venge la génération qui les a vu naître & exercer impunément leurs fureurs, & ne prononce jamais leur nom qu'avec horreur. On va voir comment le Cardinal se comporta pendant son troisième Dogat, & si plus retenu par l'expérience du passé, il sçut, non changer de maximes ou de conduite, mais du moins faire un peu violence à ses penchans & ménager mieux la patience de ses concitoyens, pour les tenir plus long-tems dans ses fers.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Portrait de cet homme ambitieux.

1484.

Il ne se passa rien de remarquable pendant les premieres années de ce nou-

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. XI. p. 613-616-620-621-655-657-658. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 319-330-333-362-383.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

veau gouvernement, à l'exception de la guerre que Gênes eu à soutenir contre les Florentins; au sujet de Sarzane, ville qui appartenoit en propre aux héritiers du fameux Thomas Frégose, à qui la République en avoit fait don (en 1421) en recompense de ses services. Augustin Frégose l'avoit vendue depuis aux Florentins; & peu de tems après ayant eu des différends avec eux, il s'en repentit, & remit cette ville au pouvoir de la maison de S. Géorges qui s'en accommoda avec lui. Elle y mit aussi-tôt une forte garnison; ce dont les Florentins irrités envoyerent une armée sur le territoire de Sarzane pour le ravager & pour former le siége de cette place. Telle fut en 1484 l'origine de cette guerre peu favorable & peu glorieuse pour les Génois. Proprement elle regardoit plutôt la maison de St. Géorges, que la République; cependant celle-ci s'y trouva aussi intéressée par la grande influence que cette puissante maison avoit alors généralement sur toutes les affaires & par l'importance dont il étoit de ne pas la laisser dépouiller de ses possessions.

1487. Guerre contre les Florentins au sujet de Sarzane.

Exaltation du Pape Innocent VIII. Génois.

Dans le même tems le Pape Sixte IV. étant mort, le Cardinal de Melfe (Jean-Baptiste Cibo, de l'illustre famille Génoise de Cibo) monta sur le siege pontifical, sous le nom d'Innocent VIII (*a*). Ses concitoyens charmés de cet événement, s'empresserent d'envoyer une députation solemnelle au nouveau Pape pour le féliciter sur son exaltation, lui rendre obéissance & réclamer sa protection & ses bontés. Mais leur attente fut cruellement trompée. Ils n'eurent pas long-tems sujet de s'applaudir d'avoir un de leurs compatriotes sur la chaire de St. Pierre. Car le nouveau Pontife, qui parut les favoriser d'abord, saisit bientôt le prétexte de quelques mécontentemens qu'ils lui donnerent, pour se brouiller avec eux, & favoriser ouvertement le parti des Florentins leurs ennemis. Il épousa totalement leurs intérêts dans la guerre dont nous allons parler, & se lia même étroitement de toutes façons avec le fameux Laurent de Médicis, qui dominoit alors à Florence. Telle fut l'origine de la grande liaison des deux familles. Innocent maria depuis son fils, François Cibo, qu'il avoit eu avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique, avec Magdeleine, fille de Laurent de Médicis; de sorte qu'il devint à plusieurs égards un des plus fermes appuis des Florentins & un des plus dangereux ennemis des Génois ses compatriotes: On rapporte que le refus que Lazare Doria fit de donner sa fille en mariage à François, ce fils bien-aimé du Pape, fut une des principales causes de la haine qui l'anima toujours depuis contre eux (*b*).

Il se ligue avec les ennemis de sa patrie.

Les commencemens de la guerre qui s'éleva au sujet de Sarzane, furent une alternative assez égale de désavantages & de succès entre les deux peuples. Tandis que les Florentins formoient le siege de Pietra Santa, une flotte Génoise de quatorse bâtimens, commandée par Constantin Doria, bombarda Livourne, appartenant alors à leurs ennemis. Les troupes Génoises débarquerent auprès de cette ville, dévasterent ses environs, & s'y emparerent d'une forteresse nommée Vuada, qu'ils réduisirent en cendres. En outre elles chasserent les Florentins d'un autre fort qu'ils avoient bati sur une montagne qui dominoit Pietra Santa, événement qui déconcerta beaucoup ceux-ci, & les obligea de suspendre leurs attaques. Mais ils vinrent bientôt à bout de re-

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 105 & suiv.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 651 653.

prendre ce poste important, & même de s'emparer de Pietra Santa par la trahison de ceux qui y commandoient, qui se laissèrent corrompre par l'argent des assiégeans. Cependant les Génois étoient toujours maîtres du château, & l'on se flattoit à Gênes qu'il tiendroit long-tems. Pour seconder la vigoureuse résistance qu'on attendoit des assiégés, la maison de St. Géorges se hâta de leur envoyer, ainsi qu'à ceux qui défendoient Sarzane, de nouveaux secours d'hommes & d'argent. Ces renforts étoient commandés par Louis Frégose, à qui on donna la direction générale de cette guerre par terre. Toutes ces précautions n'empêcherent point que le susdit château ne tombât aussi au pouvoir des ennemis par la lâcheté ou par la trahison des principaux Officiers Génois, qui ne croyant probablement pas la République réellement intéressée dans cette guerre firent mal leur devoir, ou se laissèrent gagner aussi par l'argent de Laurent de Médicis (*a*). Ils se rendirent sans faire aucune défense, & même avant que le siege du château eut été formé. Telle fut également l'issue du siege de Livourne, que le Commandant de la flotte Génoise leva honteusement, non sans soupçon d'avoir été séduit par l'or des Florentins. On fut indigné à Gênes lorsqu'on y apprit la lâche conduite des généraux; on résolut de leur faire leur procès & de les punir avec la derniere rigueur. Plusieurs d'entre eux, soit qu'ils se sentissent en effet coupables ou qu'ils craignissent le ressentiment de leurs concitoyens, n'eurent pas le front de revenir à Gênes pour s'y justifier & aimerent mieux se bannir eux-mêmes volontairement de leur patrie, que d'y venir recevoir l'arrêt de leur exil & peut-être d'une peine capitale. De ce nombre fut Dominicacio Doria qui se retira à Rome. Quelques-autres furent arrêtés, emprisonnés & poursuivis criminellement, l'on fit le procès à l'un d'eux, nommé Augustin Ravascherio, qui fut décapité dans le château de Lerice, comme criminel de haute trahison. En général tous ceux qui eurent quelque commandement dans cette guerre se firent peu d'honneur; presque tous furent accusés de s'être laissés séduire par les Florentins. Il sembloit que le patriotisme & l'amour de l'honneur fussent éteints à Gênes: cela n'étoit pas étonnant sous un pareil Doge. Pendant ce tems-là le Cardinal Doge y nageoit dans les plaisirs ou pour mieux dire, dans le sein de la crapule & savouroit tranquillement les douceurs de l'autorité suprême; sans se mettre en peine des revers & de la honte de l'état dont il tenoit les rênes. A son indigne exemple, la plupart des citoyens comptoient la patrie pour rien, & ne songeoient qu'à leurs intérêts. Triste effet de l'influence de la conduite des chefs sur ceux qui les entourent; d'eux seuls provient la contagion du vice ou de la vertu.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Alternative de succès entre les deux peuples: prise de Pietra Santa par les Florentins.

Lâcheté & trahison des principaux Officiers Génois: leur punition.

Cependant le gros de la nation résolut d'effacer l'ignominie des armes Génoises & de soutenir avec toute la vigueur possible les droits & les intérêts de la maison de St. Géorges du sort de laquelle dépendoit en partie celui de l'état. En conséquence on nomma quatre Magistrats extraordinaires, qui furent spécialement chargés du soin & de la conduite de cette guerre. Sur ces entrefaites la paix fut conclue avec les Florentins par l'entremise du Pape qui, n'étant pas encore entiérement brouillé avec son ancienne patrie (car au fond le souverain de Rome n'est plus d'aucun pays, que de celui où il regne, de

On charge quatre Magistrats extraordinaires de la conduite de cette guerre.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 651—654.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

celui de ses intérêts; le chef de tous les Chrétiens répandus sur la surface de la terre, devient naturellement citoyen du monde, sur lequel s'étend sa monarchie universelle) n'avoit pas totalement perdu les sentimens d'un citoyen de Gênes. Les conditions de cette paix conclue au commencement de l'année 1488, furent que les Florentins remettroient le château de Sarzanello aux Génois & se désisteroient de tous leurs droits & prétentions sur Sarzane; & que les Génois en feroient autant en leur faveur, à l'égard de Pietra Santa. Ce traité fut approuvé & ratifié de part & d'autre; mais il n'eût point d'exécution. Les Florentins à qui cette guerre avoit été jusqu'alors trop favorable de toutes façons, pour qu'ils voulussent s'arrêter en si beau chemin, trouverent ce traité trop désavantageux pour eux, & firent tout ce qu'ils purent pour le rompre. Non seulement ils refuserent de s'y conformer & d'évacuer Sarzanello; mais ils recommencerent leurs hostilités & se disposerent à faire le siege de Sarzane; au moyen de quoi les Génois furent aussi forcés de reprendre les armes *(a)*. On prétend que l'inexécution du Traité de paix fut l'ouvrage de la vengeance de celui même qui en avoit été le principal auteur, qui s'étoit rendu médiateur entre les deux peuples, & que les Florentins n'agirent qu'à l'instigation secrette du Pape, qui étoit de plus en plus mécontent de ses compatriotes. Triste ouvrage de la politique d'un souverain Pontife, de mettre les armes à la main des hommes, qui sont freres & auxquels il est du devoir de son ministere sacré de ne prêcher que l'union, la charité & la paix!

Traité de paix conclu avec les Florentins, n'a pas lieu & est rompu par eux.

Dans ces circonstances Laurent de Médicis tomba malade ce qui l'obligea de retourner à Florence & ce qui fut cause que le siege de Sarzane fut remis à un autre tems. Mais d'abord qu'il fut rétabli, ce qui ne fut que l'année suivante (1487), il s'avança sur le territoire de cette ville à la tête de son armée, & se disposa à l'assiéger dans toutes les formes. Sur cette nouvelle les Génois équiperent promptement dix galeres sur lesquelles ils mirent trois mille hommes de débarquement, toutes troupes d'élite, commandées par Jean-Louis de Fiesque. Ce Général toujours aussi brave que malheureux, mit son monde à terre, entreprit le siege de Sarzanello pour faire diversion. L'approche des Florentins l'obligea de le lever, & d'en venir aux mains avec eux. Fort inférieur en nombre aux ennemis, il fut battu & fait prisonnier, ainsi qu'Obietto de Fiesque qui commandoit sous lui. La défaite des troupes Génoises fut suivie de la perte de Sarzane. Telle fut la triste issue de cette guerre, peu honorable de toutes façons pour Gênes *(b)*.

Défaite des Génois: prise de Sarzane; fin de cette guerre.

Malheureux de tous côtés, ses citoyens avoient dans le sein de la République un ennemi bien plus dangereux, une peste domestique: c'étoit leur Doge, qui étoit toujours demeuré jusqu'alors insensible Spectateur de leurs revers & qui aggravoit encore les maux de sa patrie par sa conduite cruelle & tyrannique. Il s'étoit dédommagé sur ses concitoyens des mauvais succès de leurs armes. Car quoiqu'on ne dise rien ici de tout ce qu'il fit dans tout cet intervalle, pour peu qu'on le connoisse on ne doit pas croire qu'il fut resté oisif; & l'on peut bien s'imaginer qu'il entassa toujours crimes sur crimes à

Les Génois sont mécontens du Cardinal-Doge.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 105—109.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 363 & suiv.

son ordinaire; mais on n'a point voulu salir sans cesse cette histoire, ou faire frémir continuellement le lecteur, par le récit trop souvent réitéré de ses fureurs. Qu'il lui suffise de les soupçonner & de savoir que cet homme incorrigible ne se comporta pas mieux que pendant son second Dogat. Aussi les Génois n'aspirant qu'à secouer encore une fois son joug détesté, avoient dès le commencement de la même année (1487) chargé dix des principaux citoyens de la ville, tant du gouvernement des affaires publiques, que du soin de la maison de St. Géorges avec un pouvoir absolu. Cet arrangement qui, en donnant ces Decemvirs pour adjoints ou surveillants au Cardinal, restreignoit son autorité dans les bornes les plus étroites, & avoit pour but de l'empêcher d'abuser de son pouvoir, lui déplut beaucoup. Il n'ignoroit pas que ces concitoyens le haïssoient & avoient reçu de lui le droit de le haïr; que sa domination leur pesoit, & qu'ils ne désiroient que le moment & l'occasion de s'y soustraire. Sentant bien qu'il lui seroit impossible de se maintenir long-tems contre toute une ville, à laquelle son gouvernement & sa personne étoient également en horreur, Frégose forma le dessein de se faire un appui dans la cour de Milan, qu'il savoit prête à seconder ses vûes, & celles de tout Génois remuant & factieux, pour peu qu'on lui fit entrevoir quelque intention ou possibilité de remettre Gênes sous sa domination.

Ils nomment des Decemvirs.

Avant que d'aller plus loin & d'expliquer comment le Cardinal réussit en effet, au delà de ses espérances dans ce pernicieux projet, il est nécessaire de rapporter ici un trait particulier de son histoire, qui achevera de le caractériser. Son neveu Thomassin qui avoit déja tenté de faire soulever la Corse dix ans auparavant (*a*). La maison de St. Géorges se hâta de faire passer quelques troupes dans l'Isle pour y appaiser ces mouvemens, qui ne furent totalement calmés que l'année suivante, où cette maison recouvra toutes les places dont les rebelles s'étoient emparés. Cependant Thomassin Frégose fut pris dès le commencement des troubles, remis entre les mains des directeurs de cette maison, & enfermé dans le château de Lerice, par l'ordre des nouveaux décemvirs. Le Doge, irrité de ce qu'il appelloit un traitement si rigoureux, & de l'outrage qu'il prétendoit fait à sa personne dans son neveu, & n'osant pourtant pas s'en venger sur-tous les membres du nouveau collége, fit poignarder pendant la nuit, par des assassins apostés, l'un de ces Magistrats, nommé Angelo Grimaldi qui avoit déclamé le plus fortement contre le nouvel attentat de Thomassin Frégose. C'est ainsi que le Cardinal-Doge savoit se défaire de tous ses ennemis, & c'est ainsi que peu de jours auparavant il s'étoit défait de Tobie Lomellini, son ennemi personnel, qu'on trouva assassiné. Frégosin fils naturel du Cardinal, (car ce cruel Prélat avoit aussi connu l'amour, qui n'avoit certainement pas adouci son ame féroce semblable encore en cela au Pape Alexandre VI, il avoit eu un fruit de ses débauches) digne fils d'un tel pere, étoit aussi son complice; & avoit part à ses atrocités, qui rendirent encore, s'il est possible, Paul Frégose plus odieux à ses concitoyens.

Troubles en Corse d'abord appaisés.

Assassinats commis par le Doge.

C'est ce dont il se mettoit fort peu en peine; il ne songeoit qu'à se procurer les moyens de pouvoir braver leur haine, & la mériter impunément. Pour cet effet brulant d'ailleurs du désir d'établir avantageusement ce cher fils, si

1488.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 654. Anecd. Gén. & Corses, ann. 1487. p. 144.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Ses liaisons avec la Cour de Milan.

semblable à lui; de procurer l'appui de la Cour de Milan, & de resserrer encore les liens par lesquels il prétendoit l'unir à ses intérêts il voulut que Frégosin fut le principal nœud de l'alliance qu'il projetoit pour le malheur de sa patrie. Il le maria l'année suivante (1488) avec Claire, fille naturelle du feu Duc Jean-Galéas. L'heureux fruit de cet hymen, conclu sous de si dignes auspices, & des liaisons du Cardinal Doge avec les Sforces, fut l'esclavage de Gênes; mais l'auteur de ses désastres fut bien trompé dans son attente; il n'en profita pas; & tout retomba par contre-coup sur celui qui avoit ourdi toute cette funeste trame: il fut seul la victime de ses intrigues & de ses odieux complots. Cependant pour venir plus sûrement à bout de ce qu'il méditoit; il eut l'adresse d'engager ses concitoyens (qui sans doute égarés par le chagrin où ils étoient d'obéir à ses loix, cherchoient dans leur desespoir un azile contre sa tyrannie jusques dans une servitude étrangere) à envoyer une députation à la Cour de Milan pour offrir au Duc la souveraineté de leur ville, aux mêmes conditions que ses prédécesseurs l'avoient possedée (*a*); sous-entendu entre le Doge & cette cour que le premier seroit Doge; ce qui revenoit au même pour Gênes & pour lui. Dans le même tems les noces de son fils Frégosin & de Claire furent célébrées à Milan avec toute la pompe & la magnificence possible sous les yeux mêmes des députés Génois, comme pour les braver, & tous leurs concitoyens en eux pour les instruire des desseins sécrets du Cardinal & leur faire entendre ouvertement que Gênes entreprendroit vainement d'y mettre obstacle. Ses députés en furent indignés; & d'abord qu'ils furent de retour dans leur patrie ils ne manquerent pas d'y publier ce dont leurs yeux avoient été témoins. Cette nouvelle redoubla encore la haine des Génois contre leur Doge, en même tems que la terreur que leur inspiroient ses liaisons avec la cour de Milan. Ils se repentoient de la démarche qu'il leur avoit fait faire & ils n'étoient pas moins courroucés de voir qu'il vouloit les faire servir eux-mêmes d'instruments à ses complots contre leur liberté. Craignant également le Cardinal, soit comme Doge, soit comme lieutenant du Duc de Milan, ils appréhendoient avec raison qu'il ne s'entendit secrettement avec ce Prince pour l'asservissement de sa patrie; & qu'il ne leur fut plus possible après de résister à la puissance & aux entreprises de deux ennemis si redoutables pour la liberté de Gênes, s'ils venoient une fois à se réunir contre elle, & à se seconder mutuellement pour l'accabler. Leurs inquiétudes à cet égard étoient d'autant plus vives & d'autant mieux fondées, que la face des affaires avoit bien changé à Milan depuis quelque tems. Ce n'étoit plus une femme & ses favoris qui y dominoient (*b*). Ludovic Sforce Prince ambitieux & ci devant exilé pour ses intrigues, étoit revenu à la Cour y avoit pris le dessus, & en avoit totalement éloigné la Duchesse-Douairiere. L'instant de son éloignement avoit été celui de la perte de son favori Simonetta, qui avoit payé de sa tête l'abus constant qu'il avoit fait de la faveur de sa maîtresse. Ce fut le premier coup d'essai que Ludovic fit de son autorité. Depuis ce moment il s'empara sans peine de tout le pouvoir, ainsi que de l'esprit du Duc son Neveu, Jean Galéas, jeune Prince foible, imbécille &

Inquiétudes qu'elles donnent aux Génois.

Changemens arrivés à la Cour de Milan.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XI. p. 654 & seq. & suiv. p. 427 & suiv.
(*b*) Anecd. Italiennes Milan. ann. 1476

incapable de gouverner ; sous le nom duquel Ludovic régnoit despotiquement. Il ne manquoit à cet ambitieux que le nom de Duc, qu'il sçut depuis (en 1494) ajouter à tous ses titres. Un pareil voisin étoit bien formidable pour les Génois, sur-tout ligué avec un homme comme leur Doge. Ils résolurent de prendre de bonne heure des mesures pour prévenir les funestes suites de ses liaisons avec Ludovic.

On conspire contre le Cardinal-Doge.

Les Adornes & les Fiesques conspirerent les premiers contre le Doge. Ils furent secondés par quelques-uns de ses partisans & même des Frégoses; entre autres par Jean-Baptiste Frégose qui toujours animé du plus vif ressentiment contre son indigne oncle, s'empressa de s'unir avec les conjurés pour délivrer Gènes de la domination d'un homme l'objet de la haine & de l'exécration publique. Obietto & Jean Louis de Fiesque ayant obtenu leur liberté des Florentins, dont ils étoient prisonniers depuis la derniere guerre, se hâterent aussi de se rendre à Gênes pour contribuer à sa délivrance & au soulevement qui se préparoit. Obietto entra le premier dans la ville ; tandis qu'il faisoit tous ses efforts pour s'y faire des partisans, il trompoit le Cardinal par ses artifices, par de fausses apparences d'amitié. Ces deux hommes qui se connoissoient & se haïssoient mutuellement, sembloient se combattre de civilités dont ils n'étoient pas réciproquement la dupe. Tel fut le manége politique qu'Obietto mit constamment en usage, jusqu'à ce que tout fut prêt pour éclater, pour prendre les armes. Cependant, craignant que le Doge ne découvrit le complot qu'il tramoit contre lui, il crut devoir lever le masque & agir contre son ennemi. Quoiqu'il n'eût pas plus de cent hommes avec lui il s'empara de la porte, dite des bones & de l'Eglise de S. Etienne, où il jugea à propos d'attendre que ses amis vinssent le joindre. Le Cardinal auroit pu profiter de l'inaction de son ennemi pour l'accabler, mais la nuit approchant, craignant ses ennemis secrets, dont il ne connoissoit point le nombre ni les forces, Frégose perdit le tems en négociations inutiles. Pendant cet intervalle Baptiste Frégose, entra dans la ville avec les Adornes qui firent soulever leurs partisans. Jean Louis de Fiesque parut aussi dans Gènes à la pointe du jour avec une foule de gens armés. Les chefs des factions réunirent leurs forces & se disposerent à attaquer le Palais. Le Doge se repentit de son inaction, quitta le palais, & eut bien de la peine à gagner la citadelle où il se retira avec peu de monde. Baptiste Frégose, plein de l'ardeur de se venger de la perfidie de son oncle, l'auroit peut-être atteint dans sa fuite & l'auroit sans doute immolé dans son ressentiment, sans respect pour un caractére que le Cardinal deshonoroit lui-même, si Paul Doria ancien ami de la famille des Frégoses & particuliérement du Doge, n'eût retenu & amusé Baptiste par différens propos, pour donner le tems à son oncle de se sauver dans la Citadelle (a). Le Doge y avoit une bonne garnison & étoit en état de s'y défendre long-tems. Il falloit songer à l'en chasser, l'on fit les dispositions nécessaires pour former le siége du Château. Au milieu de ces préparatifs la division se mit entre les chefs de l'entreprise : il étoit presque impossible qu'il en arrivât autrement entre des chefs de factions différentes, réunis, il est vrai pour une même cause & contre un ennemi commun, mais qui animés par des intérêts particuliers,

Soulevement excité contre lui par Obietto de Fiesque.

Le Doge se retire dans la Citadelle.

Désunion entre les Chefs des factions.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 111—114.

[illegible] plutôt armée pour les défendre, que pour sauver la patrie & la liberté. [illegible] bientôt désunis au sujet de l'autorité dont leur jalousie [illegible] partager avec leurs rivaux. Ils ne vouloient point être [illegible] [illegible] aux autres; & cependant la subordination étoit nécessaire pour [illegible] bout du dessein qu'ils avoient formé. Pour les accorder & prévenir les suites funestes de leurs dissentions, on nomma douze citoyens qui furent chargés du gouvernement *ad interim*, auxquels on donna pour adjoints un des chefs de chacune des trois factions, Obietto de Fiesque, Augustin Adorne & Jean-Baptiste Frégose; ce qui rétablit l'intelligence entre elles, & les engagea à concourir avec ardeur pour le même objet, qui étoit la prise du château. Les trois principaux chefs de faction se partagerent l'attaque entre eux (a).

Siege de la citadelle.

Le siege fut long, opiniâtre & des plus meurtriers. Les assiégés faisoient des sorties continuelles; & il n'y avoit pas de jour qu'il n'y eût plusieurs combats sanglans, sans qu'aucun des deux partis eût l'avantage, tant étoit grand leur acharnement mutuel. En outre l'artillerie du château, dirigée contre la ville par ses propres citoyens la foudroyoit continuellement, & y faisoit autant de dégats y causoit autant de desastres, que lorsque les François ou les Milanois étoient en possession de cette fatale forteresse. La Consternation étoit dans Gènes & le cruel Cardinal, tranquille dans son fort, répaissoit avec plaisir ses regards des maux qu'il faisoit à sa patrie. On ne voyoit que morts, blessés, mourants, cadavres ensanglantés, que toits embrasés, ou s'écroulants avec fracas, que ruines, que maisons fumantes en proye aux flammes ou réduites en cendres; enfin Gênes offroit un tableau encore plus affreux que celui d'une ville assiégée ou même prise d'assaut; c'étoit celui des fureurs de la guerre civile.

Dégats commis dans la ville par l'artillerie de la citadelle.

Les Génois députent au Pape Innocent VIII sans succès.

Ses citoyens accablés de tant de malheurs & de désastres, envoyerent de tous côtés des députés pour implorer du secours. Entr'autres ils députerent au Pape leur compatriote qui, peu touché de leurs malheurs ferma l'oreille à leurs cris, & ne leur fit aucune réponse. Abandonnés, rebutés également de toutes parts, dans leur désespoir ils tournerent toutes leurs pensées du côté de la France n'attendant plus que d'elle leur salut & la guérison de tant de maux. Leurs Calamités présentes leur faisant déja trop légérement oublier tous leurs malheurs passés, tous ceux dont ils avoient été accablés par des souverains étrangers, les infortunés Génois ne songerent plus qu'à se replonger volontairement dans le même abyme, dont ils étoient à peine sortis, avec tant de mal & d'efforts; il recoururent avec empressement à une domination étrangere, comme à un port assuré contre tant d'orages & de dissentions domestiques, contre l'ambition, la tyrannie & les complots de leurs propres concitoyens: remede bien funeste; mais nécessaire dans les circonstances. Ayant donc mis tout leur espoir à cet égard dans la France, ils envoyerent une députation au Roi Charles VIII. pour conjurer ce monarque de mettre fin à la situation horrible où leur ville se trouvoit réduite, & d'en accepter la souveraineté aux mêmes conditions qu'elle avoit été donnée à ses prédécesseurs (b). Ce Prince accepta

Ils s'adressent à la France, & lui offrent la Souveraineté de leur ville.

(a) Hist. des Révol. de Gênes: Tom. I. Liv. III. p. 365—367.

(b) Ub. Foglietta Lib. XI p. 656 & seq. Hist. de Gênes Tom. II. Liv. VIII. p. 115.

accepta leurs offres & promit à leurs députés qu'il alloit inceſſamment faire prendre poſſeſſion de Gênes en ſon nom, & lui envoyer des ſecours capables d'y rétablir la tranquillité.

SECT. VII. Hiſtoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Cependant le tems preſſoit, & ces ſecours ne pouvoient y arriver auſſitôt qu'on l'auroit ſouhaité de part & d'autre, & qu'il auroit été néceſſaire pour le repos de cette malheureuſe ville. Les troubles, le déſordre & l'horreur y alloient toujours croiſſant, tandis qu'on faiſoit des préparatifs en France. Pendant cet intervalle Gênes devint ſujette d'un autre Prince, ce qui au fond revenoit au même pour elle, ſi ce n'eſt qu'elle n'eût pas la ſatisfaction d'avoir un maître à ſon choix. En effet Ludovic qui s'entendoit toujours ſecrettement avec le Doge, réſolut de prévenir les François, & de profiter de la circonſtance critique où ſe trouvoient ſes voiſins, pour faire entrer ſes troupes ſur leur territoire, penſant bien qu'ils ne feroient pas longue réſiſtance. Il lui eut été facile de les accabler; cependant il n'exerça aucunes hoſtilités contre eux. Avant que d'employer la force pour les réduire ce qui étoit ſon dernier moyen, Ludovic diſſimulant ſon deſſein en politique habile voulut leur faire entendre adroitement ce qu'il demandoit d'eux & mettre la ruſe en uſage pour les ſoumettre à ſa domination. Pour mieux ſervir ſon ambition, en la cachant ſous le voile de la généroſité & de la modération, ce Prince, l'un des plus grands politiques, ou pour mieux dire l'un des Princes les plus fourbes de ſon ſiecle, vouloit avoir abſolument toutes les apparences pour lui, faire en ſorte que l'aſſerviſſement des Génois parut un ouvrage volontaire de leur part; & ne paroître lui-même accepter la ſouveraineté de leur ville qu'à leur priere, que comme appellé inſtamment par eux, pour venir terminer leurs troubles civils & leur donner des loix. D'après ce plan, il prétexta de n'entrer ſur les terres de la République, que comme voiſin & ami zélé pour ſes intérêts ſenſiblement touché de l'état malheureux où il la voyoit réduite, dont il avoit deſſein de la tirer. Auſſitôt qu'on apprit à Gênes l'invaſion inattendue de ce Prince, on ſe hâta de lui envoyer des députés, tant pour le complimenter que pour s'informer de ſes intentions, ſavoir de lui ſi c'étoit comme ami ou ennemi qu'il entroit ſur le territoire de la République. Ludovic ne s'écarta point du plan de diſſimulation qu'il s'étoit tracé. Il reçut très-bien ces députés, les aſſûra dans les termes les plus gracieux de ſa bienveillance pour Gênes; qu'il n'avoit aucune intention de lui nuire & qu'il n'entroit ſur ſes terres qu'en bon voiſin & allié, ſans autre déſir que celui de contribuer à mettre fin à ſes malheurs & à ſes diſſentions. Pour convaincre les Génois de la ſincérité de ſes diſcours il fit accompagner leurs députés par deux de ſes conſeillers, chargés de leur repeter la même choſe de ſa part, de les aſſurer de la droiture de ſes intentions, & ſur-tout de travailler, comme médiateurs, à accommoder leurs différends. Les Génois comprirent bien d'abord les véritables projets de Ludovic, & ne furent pas un moment la dupe de ſa fauſſe généroſité & de ſes diſcours pacifiques; mais ils feignirent de les croire voyant que ce Prince étoit en état de leur faire la loi, & qu'il falloit abſolument que de gré ou de force, ils ſe réſignaſſent d'avance à la recevoir de lui. D'ailleurs les deux commiſſaires ou médiateurs, qu'il leur avoit envoyés, moins encore pour travailler à les pacifier, que pour préparer les eſprits en ſa faveur (Brande Caſtiglione, évêque de Côme, & Conradolo Stanga, deux hommes ruſés & habiles

Ludovic Sforce entre ſur les terres de Gênes avec une armée.

Politique artificieuſe de ce Prince & de ſes Miniſtres.

SECT. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

dans l'Art de la négociation) ſeconderent parfaitement bien les vues & la politique de leur maître. Ils vinrent à bout d'éteindre le feu de la guerre civile & d'engager les deux partis à déſarmer en leur propoſant divers arrangemens capables de rendre la paix à Gênes & de contenter les chefs de factions; mais en même tems ils firent ſi bien par leurs intrigues & leurs inſinuations artificieuſes, qu'aucun des arrangemens projetés n'eut lieu, & qu'ils engagerent finalement les Génois à ſe donner eux-mêmes & leur ville au jeune Duc Jean Galéas; c'eſt-à-dire à Ludovic ſon oncle, qui comme on l'a vû, gouvernoit ſeul ſous ſon nom, & ne travailloit dans tout ceci que pour lui-même. Les conditions de ce Traité furent, „ qu'Auguſtin Adorne ſeroit Gouverneur de „ Gènes, pour dix ans au nom du Duc; que le Cardinal abdiqueroit le Do- „ gat & remettroit le château & les autres forts aux troupes Milanoiſes; qu'il „ ne ſe mêleroit plus que des affaires ſpirituelles de ſon archevêché; & que „ le Duc lui feroit une penſion annuelle de ſix mille écus d'or, juſqu'à ce „ qu'il eût obtenu pour lui du Pape des bénéfices pour la même valeur " (*a*). En outre les places & terres des Fieſques leur furent rendues; ils furent rétablis dans leurs biens & dignités; & il fut permis à Obietto & à Jean Louis de Fieſque de fixer leur ſéjour dans la ville. Le ſeul Baptiſte Frégoſe fut ſacrifié dans cet arrangement politique. Il fut réſolu pour le repos de Gênes, qu'il en ſeroit banni, & qu'il ſeroit remis à Jean Grimaldi chargé de le reconduire de gré ou de force à Antibe, où il faiſoit auparavant ſa demeure; ce qui fut exécuté. Au moyen de cet arrangement la tranquillité fut rétablie dans la ville & tout le monde fut content à la reſerve de l'infortuné Baptiſte Frégoſe & de ſon ambitieux oncle le Cardinal archevêque qui, cauſe lui ſeul des malheurs de la ſervitude de Gênes, ayant appellé les Milanois dans ſon ſein, ne profita pas de cette perfidie. Un homme comme lui ne pouvoit être mieux puni qu'en étant privé de ſa dignité & de la faculté de nuire à ſes concitoyens. Mais aimant mieux ſe bannir volontairement lui-même de ſon pays, où il ne pouvoit plus vivre & qui n'avoit plus rien d'attrayant pour lui, parcequ'il n'y avoit plus aucun pouvoir, que de s'y voir reſtraint aux devoirs de ſon miniſtere, aux ſoins frivoles & vulgaires de l'Epiſcopat, dont il faiſoit peu de cas, il s'embarqua auſſi-tôt après cette révolution, & partit avec deux galeres pour porter ailleurs ſon génie turbulent & tyrannique. Le jour de ſon départ fut un jour d'allegreſſe pour ſa patrie, qui s'applaudit de ſe voir délivrée de la préſence funeſte d'un pareil citoyen; le plus grand bonheur qui put lui arriver quoiqu'au prix de ſa liberté. Le Cardinal prit la route de Rome; mais comme ſi la juſte vengeance du ciel l'eût pourſuivi par terre & par mer, & eût ſoulevé les hommes & les flots contre lui; comme ſi tous les élémens ſe fuſſent armés pour la punition d'un criminel indigne de vivre, il eſſuya en chemin une tempête affreuſe qui le mit pluſieurs fois en danger de périr. Après avoir vû échouer une de ſes galeres ſur les côtes de la Corſe, & avoir long-tems lutté contre l'orage avec l'autre, il eut enfin le bonheur d'échapper à ce péril (où un homme de bien auroit peut-être trouvé la mort) & de débarquer ſain & ſauf à Civita-Vechia comme ſi la mer l'eût vomi hors

Gênes ſe ſoumet à Jean Galéas Duc de Milan.

Le Cardinal Paul Frégoſe ſe retire à Rome.

(*a*) Les précédens ibid. Introd. à l'Hiſt. Univerſelle Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 167. Hiſt. des Révol. de Gênes: Tom. I. Liv. III. p. 368—369.

de son sein, ne voulant pas lui donner un tombeau. Il trouva pourtant un azile à Rome, où l'on regarde plus les titres & les dignités que les qualités personnelles & où il arriva peu de tems après, & où il fut même bien acceuilli; il étoit cardinal dans cette même Rome, où quelques années après le Pape Alexandre VI. (en 1492) Pontife si digne d'un Cardinal tel que Frégose, monta sur la chaire de St. Pierre qu'il deshonora, ainsi que l'humanité par tant de crimes. On ignore si le Cardinal Frégose eût des prétentions & des voix à la papauté, & en supposant ce cas, pourquoi de deux concurrents si semblables à tous égards l'un à l'autre, Borgia eût la préférence sur l'autre? c'est qu'il répandit plus d'or dans le conclave. Quoiqu'il en soit, sous un tel Pape, Frégose se trouva bientôt fort à son aise à Rome & comme dans son élément. Il résolut d'y attendre l'occasion de nuire à sa patrie, & d'y exciter de nouveaux troubles (*).

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Ainsi Gênes rentra encore une fois sous la domination des Sforces. On envoya aussitôt une députation à Milan, pour prêter à Ludovic le serment d'obéissance ordinaire & ratifier avec lui, le traité ci-dessus mentionné. Dans ce tems-là même il arriva à Gènes un commissaire François qui venoit prendre possession de cet état au nom du Roi Charles VIII, à qui les Génois l'avoient, comme on l'a vû, offerte l'année d'auparavant. Cet envoyé fut fort surpris d'apprendre qu'il venoit trop tard, qu'ils s'étoient donnés un autre maître, & qu'ainsi son voyage étoit de toutes façons inutile. Les Génois lui firent de grandes excuses pour le Roi, vers lequel il fut obligé de s'en retourner, sans pouvoir remplir l'objet de sa commission. C'étoit déja la seconde fois (*a*) que la Cour de France recevoit un pareil affront de la part des Génois. Quoique cette fois-ci il n'y eut réellement pas de leur faute dans cette espece de *qui pro quo*, cette Cour se croyant jouée par eux, fut d'abord très-sensible à cet outrage, très courroucée contre eux, & sur-tout très mécontente d'avoir été prévenue par Ludovic. Cependant ce conflit de souveraineté n'eut pas de suites. Comme le Roi avoit besoin de Ludovic, pour le seconder dans ses projets de conquête en Italie, son courroux s'appaisa avec le tems; & il consentit même en 1492. à céder entiérement toutes ses prétentions sur Gènes au jeune Duc Jean Galéas & en 1494 à Ludovic en son propre & privé nom, aux mêmes conditions que ses prédecesseurs en avoient déja reçu l'investiture de la France (*b*).

1489. Arrivée d'un commissaire François à Gênes.

Le Roi de France céde toutes ses prétentions sur Gênes au Duc de Milan.

Gênes n'eut pas lieu de se repentir de s'être donnée à Ludovic, elle fut quelque tems heureuse & tranquille sous la domination douce & moderée de ce Prince qui sembla vouloir lui rappeller les jours fortunés où elle obéissoit aux sages loix de François Sforce son pere. Au moyen de la tranquillité intérieure dont la République jouit pendant près de quatre ans sous celles de son fils; elle

1489. 1492. Tranquillité de Gênes sous la Domination de Ludovic.

(*a*) En 1447 & en 14[illegible]. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. VIII. p. 117—118.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 467 & suiv. Ub Foglietta, Lib. XI. p. 662.

(*) Il profita en effet depuis de toutes les occasions qu'il trouva de se liguer avec ses ennemis d'y porter la guerre; mais il fit de vains efforts pour y rentrer & se remettre en possession du Dogat. Il mourut en 1498.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

se refit de ses pertes, elle oublia ses malheurs, & vit son commerce reprendre vigueur; ce qui fut cause que les actions de la maison de St. Géorges rehaussèrent & reprirent crédit. Si quelque chose troubloit la tranquillité des Génois & empoisonnoit leur bonheur, c'étoit la conduite impérieuse & hautaine d'Augustin Adorne, leur gouverneur au nom du Duc. Ils n'en étoient pas à beaucoup près aussi contents que de Ludovic. Les freres & les partisans d'Adorne & le Gouverneur lui-même abusoient de son autorité pour commettre impunément les plus grands désordres; & pour se venger de leurs ennemis & de leurs rivaux. Les injustices, les crimes; les assassinats, les vols, les pillages ne leur coutoient rien. Ils se livroient presque aux mêmes excès, que s'étoit livré dans le tems de son second Dogat l'archevêque Frégose, qui par sa tyrannie & ses cruautés s'étoit rendu insupportable aux Génois. Augustin Adorne prenoit le même chemin, & sans les soins vigilants, sans la prudence de Conradolo Stanga, que Ludovic avoit envoyé à Gênes pour son Résident à vie, le mécontentement des Génois auroit infailliblement occasionné un soulevement général. Cet homme prudent appaisoit tous les troubles dès leur naissance, & prévenoit tous les maux de l'état par sa sagesse (*a*). C'est par une pareille conduite qu'il vint à bout de se faire universellement aimer & estimer des Génois qui à sa considération & pour complaire à Ludovic, s'abstinrent pendant tout ce tems-là de faire la guerre aux Florentins & dissimulerent les fréquentes hostilités de ces ennemis obstinés qui rompant continuellement les treves qu'ils faisoient avec eux, faisoient tous les jours de nouvelles incursions & usurpations sur leur territoire. Tandis que cet étranger se faisoit chérir & respecter des Génois par ses vertus & ses bienfaits, ceux de leurs concitoyens qui les gouvernoient prenant une route toute différente, se rendoient odieux par toutes sortes de mauvais traitemens & de malversations. Les Adornes sacrifiant sans cesse l'honneur & les intérêts de la République aux leurs propres, empêchoient les Génois de s'opposer aux entreprises de leurs voisins & de repousser les injures qu'on leur faisoit. Entre autres ils ne voulurent pas souffrir qu'ils donnassent du secours au seigneur de Pietra-lata, vassal de la République, contre Marguerite comtesse de Teude, qui avoit envahi son territoire. Augustin Adorne avoit épousé la fille de cette Comtesse; c'est pourquoi ses freres & lui empêcherent qu'on prit les armes contre elle, & s'empressèrent d'étouffer cette affaire à la honte de Gênes. Cependant, avec les sujets de mécontentement que les Adornes donnoient tous les jours aux Génois, qui croiroit que ces Républicains fussent assez abattus par tant de malheurs, pour flatter & encenser lâchement ces mêmes tyrans qu'ils haïssoient? Il est pourtant vrai qu'on fit à Gênes les plus grandes réjouissances au sujet du mariage de Jean Adorne frere du Gouverneur avec la fille de Jean François San-Severino; la ville fit à ce sujet, les présens les plus magnifiques à ces deux époux (*b*).

Les Génois sont mécontens d'Augustin Adorne leur Gouverneur.

Désordres & excès commis par les Adornes.

Sagesse de Conradolo Stanga, ministre de Ludovic.

Conduite lâche des Génois envers les Adornes.

Troubles à Gênes, d'abord appaisés.

Il y eut en 1492. quelques troubles à Gênes au sujet de la levée d'une taxe ordinaire, qu'on y levoit annuellement sur les citoyens. Pour couper enfin

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom II Liv. VI. p. 118. & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 370 & suiv.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. XI. p. 658—662.

toute racine aux troubles, toujours renaissans à ce sujet. On jugea à propos d'abolir pour jamais l'impôt qui en étoit la funeste source. Pour remplacer dans les coffres de l'Etat les sommes qu'il y jetoit annuellement, la maison de S. Géorges s'engagea de remettre tous les ans à la République une somme de trentre trois mille livres. Cet arrangement termina cette espece d'émeute.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Troubles à Gênes, d'abord appaisés.

La même année fut celle de la mort du Pape Innocent VIII. mort qui fit autant de plaisir aux Génois, que son exaltation leur avoit d'abord causé de joie; elle les délivra d'un ennemi bien dangereux & bien acharné contre sa patrie qu'il sembloit avoir reniée pour adopter Florence. Le fameux Roderic Borgia lui succéda sous le nom d'Alexandre VI. (a) On rougit de proférer ce nom il n'est que trop connu par les forfaits de celui qui le porta. Borgia fut plus favorable aux Génois que son prédécesseur.

Mort du Pape Innocent VIII. Génois: joie de ses concitoyens.

1493. Découverte du nouveau monde par Christophe Colomb Génois.

L'année 1493. est & sera à jamais mémorable dans les Annales de Gênes par un évènement trop remarquable, pour que nous n'en fassions pas au moins une légére mention. Ce fut la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb, Génois, (*) dont sa patrie est à juste titre aussi vaine, que Rome s'enorgueillit de ses grands hommes, & l'ancienne Gréce de ses plus fameux Héros, & sur-tout de ses fabuleux Argonautes, dont le voyage imaginaire & allégorique sera un jour moins célébre que celui auquel l'Europe doit la connoissance de l'Amérique. La même année offrit encore deux autres évènemens dignes de remarque, mais dans un autre genre; l'un est le froid excessif qui fit géler les eaux de la mer auprès du mole & autour des ponts, chose assez extraordinaire. Ce rude hyver fut suivi de la peste, qui se déclara à Gênes au commencement du printemps, avec tant de fureur que ce cruel fleau enleva plus de quatre cinquiemes de ses habitans.

Manége de l'ambition de Ludovic.

Le repos dont Gênes jouissoit d'ailleurs, fut bientôt troublé par une guerre qui embrasa presque toute l'Italie, & qui fut la suite de l'expédition que le

(a) Anecd. Italiennes: Papes: ann. 1492. p 92 & suiv.

(*) On a déja remarqué souvent comme un singulier effet de l'inconséquence humaine, & de cette bizarrerie du hazard qui gouverne toutes choses, que Colomb découvrit l'Amérique & qu'un autre lui donna son nom. Les exploits de cet homme fameux ont été célébrés dans quantité de Langues; ils ont fourni matiere à plusieurs Poëmes, depuis la fameuse Syphilide de Fracastor jusqu'à la Colombiade de Madame du Boccage: ils ont été sur-tout amplement décrits par Antoine Gallo, compatriote & contemporain de Colomb, & comme tel d'autant plus intéressé à rehausser la gloire de cet homme immortel. On sait que sa découverte fut plus honorable qu'utile pour Gênes qui n'en retira que l'avantage de lui avoir donné le jour, le malheur des tems n'ayant pas permis aux Génois d'entrer dans les vastes desseins de leur concitoyen, qui fut toujours regardé dans sa patrie, jusqu'à l'avénement comme un visionnaire, un avanturier téméraire, un homme rempli de projets chimériques. Colomb dédaigné dans son pays, se vit forcé de porter ses talens & ses espérances à des étrangers, aux Espagnols, qui s'enrichirent des refus de Gênes, & confierent à cet homme intrépide des soldats & des vaisseaux avec lesquels il fit enfin cette découverte si glorieuse pour lui; mais l'on ne peut s'empêcher de le dire, plus funeste qu'utile au monde & au genre-humain, quand entre une foule de maux qui en résulterent pour lui, on n'en citeroit que cette maladie cruelle qui infecte les sources de la génération; maladie que l'on prétend communément que Colomb apporta en Europe, sur les mêmes vaisseaux qui avoient servi à cette fatale expédition. Au moins il est constant que c'est à cette époque qu'on la vit paroître pour la premiere fois dans nos contrées.

SECT. VII. *Histoire de Gènes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

Roi de France Charles VIII. fit sur le Royaume de Naples, en vertu des prétentions qu'il y avoit comme héritier de la maison d'Anjou. Ce fut à l'instigation de Ludovic qui pour servir ses projets ambitieux, dont on verra bientôt qu'il fut la funeste victime, appella les François en Italie & fut un des premiers à s'en repentir. On a déja rapporté plus haut que ce Prince ayant éloigné la Duchesse Douairiere de la Cour, s'étoit emparé de toute l'autorité, ainsi que de l'esprit du jeune Duc son neveu, Prince imbécille & réellement incapable de régner, sous le nom duquel il gouvernoit seul despotiquement. Depuis long-tems le but de Ludovic étoit de devenir Duc de Milan de nom & d'effet; de supplanter totalement son neveu Jean Galéas. Vainement ce jeune Prince devenu majeur, commençoit à vouloir sortir de sa léthargie & de tutelle & pressoit Ludovic de lui remettre les rênes de son Etat. Celui-ci s'en excusoit toujours sous différens prétextes. Enfin levant ouvertement le masque, il vint à bout de se faire donner l'investiture du Duché de Milan par l'Empereur Maximilien d'Autriche: alors il ne garda plus de mesures, & ne travailla plus qu'à dépouiller entiérement son neveu de son héritage. Cependant craignant que Ferdinand Roi de Naples dont Jean Galéas avoit épousé la petite fille (fille d'Alphonse Roi d'Arragon, & fils & successeur de Ferdinand) ne lui donnât du secours contre lui & ne s'opposât aux projets de son ambition, Ludovic crut devoir faire une diversion en leur faveur & donner au Roi de Naples tant d'occupation dans ses propres Etats & lui attirer sur les bras un ennemi si redoutable qu'il n'eût pas le tems de songer à secourir l'époux de sa petite fille. Telle fut la raison pour laquelle la politique artificieuse de Ludovic Sforce appellât & introduisit les François en Italie en pressant leur Roi Charles VIII. de venir revendiquer ses droits & prétentions sur le Royaume de Naples à la tête d'une armée, & en lui offrant pour cet effet le passage par le Milanès. Tel fut le but du traité secret que Ludovic conclut avec ce Prince contre Ferdinand qui n'y survécut pas long-tems & ne vit point fondre sur ses Etats l'orage qui se formoit pour l'en déposséder (*a*).

Ludovic appelle les François en Italie. 1494.

Traité de Ludovic avec le Roi de France Charles VIII contre Ferdinand Roi de Naples.

La mort du jeune Duc de Milan arrivée peu de tems après celle du grand pere de sa femme, non sans quelque soupçon de poison avoit délivré son oncle du plus grand obstacle que son ambition forcenée rencontrât à l'exécution de ses desseins. Il est vrai que Jean Galéas laissoit un fils en bas âge à qui le Duché de Milan sembloit appartenir par droit d'héritage & de succession. Mais Ludovic vint à bout d'éluder ses droits & de faire valoir l'investiture qu'il avoit obtenue de l'Empereur pour s'en servir en tems & lieu. Sous prétexte que l'héritier de Galéas étoit encore trop jeune pour régir son Etat, qui avoit besoin d'un maître formé & éclairé, il trouva le moyen de se faire reconnoître unanimement pour Duc de Milan, au préjudice de son petit neveu qui ne tarda pas à aller joindre son pere. Quant à son oncle paisible possesseur du Duché de Milan, il devint aussi naturellement le Souverain de Gènes qui le reconnut avec plaisir pour tel, quoiqu'il y eut long-tems qu'il le fût d'effet. Ses citoyens furent d'autant plus charmés de se voir immédiatement soumis à ses loix, qu'ils ne doutoient point qu'il ne les rendit aussi heureux en les gouvernant sous son propre nom, qu'il l'avoit fait sous celui de Galéas.

Mort du jeune Duc Jean-Galéas.

Ludovic est reconnu unanimement Duc de Milan & Souverain de Gènes.

(*a*) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 124—127.

Mais leur joie fut de courte durée ainsi qu'on le verra tout à l'heure & leur nouveau Souverain leur attira par la suite de fâcheuses affaires. Toujours soigneux de légitimer tous ses droits, au moins en apparence, il eut encore soin de se faire donner pour la forme, l'investiture de cette souveraineté par le Roi de France son allié, aux mêmes conditions que ses prédécesseurs l'avoient reçue. Jusques là tout alloit bien & au gré des vœux de Ludovic; mais il faut attendre qu'elle en sera l'issue : ce dont l'intriguant Ludovic réfléchissant peu à l'inconstance d'une fortune aveugle, ne s'inquiétoit pas sans doute alors (*). Un jour viendra qu'enterré pour jamais dans un château obscur (†), ce Prince maudira son ambition, son bonheur, ses liaisons avec la France, & tous les projets d'une vaine prudence; que les hommes décorent du nom de politique, & qui n'est souvent que fourberie.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Cependant ses vastes désirs étoient assouvis: Il se voyoit maître de Milan & de Gênes; mais le sort de ces deux Etats n'en étoit pas plus heureux. Au contraire ils devinrent par l'évènement la victime de ses projets, & de la guerre que ce Prince alluma en Italie, Il attira les armes des François sur le Milanès, & par contre-coup sur Gènes, qui retomba dans les fers de ses anciens maîtres. Elle fut le premier Théatre de la guerre & se vit d'abord exposée aux hostilités des Arragonois, parce qu'Alphonse successeur de Ferdinand au Royaume de Naples, instruit des projets de Charles VIII, de ses liaisons avec Ludovic, & du danger dont il étoit ménacé par l'arrivée des François en Italie crut devoir les prévenir en les attaquant dans l'Etat de Gènes, pour les empêcher de pénétrer plus loin. Ainsi les Génois qui jusqu'alors n'avoient eû que sujet de s'applaudir d'obéir à Ludovic, éprouverent que tôt ou tard les passions ou les intérêts des souverains rendent les sujets malheureux; (§) & se trouverent embarrassés malgré eux, par les intrigues de leur nouveau Prince & par ses liaisons avec la France, dans une guerre onéreuse qui ne les regardoit aucunement, & dont les suites leur furent longtems funestes. Elle fut, par occasion, la source de leur servitude & de la nouvelle domination de la France sur eux.

En s'alliant avec cette couronne, Ludovic servoit utilement ses projets, tant en lui offrant les commodités des ports de Gênes, dont elle pouvoit disposer, ainsi que de sa marine, qu'en donnant passage à ses troupes par le Milanès; ce qui étoit le point essentiel & le plus utile de ce Traité. Aussi le Roi brûlant d'en profiter sans perte de tems, se hâta de passer les monts à la tête d'une puissante armée. Elle entra bientôt en Italie & sur le territoire de Gênes par les Etats de Ludovic. Les Génois qui ignoroient son traité avec la France & ne s'étoient pas attendus à une pareille visite, furent aussi surpris qu'effrayés quand ils virent sur leurs frontieres, sur leur territoire & presque à leurs portes, les troupes de cette même puissance, qu'ils avoient si souvent bravée, qui avoit tant de raisons de se plaindre d'eux, & dont ils devoient

Charles VIII passe en Italie avec une armée.

(*) *N[illegible] fati sortisque futuræ.*
Virgil. Æneid. Lib.

(†) Le Ch[illegible] Loches en Picardie où il mourut.

(§) *Q[illegible] Reges plectuntur achivi.*
Horat.

Sect. VII Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

craindre à plusieurs égards la vengeance & le ressentiment; d'autant plus qu'il paroissoit que leur souverain s'entendoit manifestement avec cette redoutable puissance. Ils furent bientôt délivrés des inquiétudes que devoit naturellement leur donner un aussi fâcheux voisinage; mais elles ne cesserent que pour faire place à d'autres nouveaux sujets d'alarmes. Ils ne furent que très-foiblement rassûrés quand ils virent que leur Etat alloit devenir le théâtre d'une guerre aussi dangereuse qu'inattendue; & que l'orage qui n'étoit point destiné à fondre sur eux, alloit y retomber par contrecoup. C'est alors qu'ils se repentirent de s'être donné Ludovic pour maître.

Inquiétudes des Génois.

Arrivée d'une flotte Napolitaine sur les côtes de Gênes.

En effet la flotte Napolitaine & Arragonoise parut bientôt sur leurs côtes. Elle étoit commandée par Frédéric, frere d'Alphonse & tenta inutilement de faire son débarquement en plusieurs endroits. Elle portoit tous les mécontents Génois & entre autres Obietto de Fiesque, citoyen toujours remuant, factieux, ennemi de tout gouvernement, qui las d'être si long-tems tranquille & oisif, avoit offert ses services au Roi de Naples contre sa patrie. Le Cardinal Paul Frégose, cet homme ambitieux qui, tant qu'il vêcut ne perdit jamais le désir de nuire à sa patrie & de l'asservir; qui étoit toujours son ennemi dès qu'il n'étoit pas son maître ou son tyran, étoit aussi de cette expédition. Il y étoit entré non dans la frivole idée de servir les projets d'un Roi, de faire sa cour à un Monarque; (car qu'importoient à cet homme dangereux les Rois & tous les mortels? Egoïste déterminé, comme tous ses semblables, il ne travailloit jamais que pour lui-même) mais uniquement dans l'espérance de reparoître encore une fois sur la scène, & de jouer un grand Rôle dans sa patrie, si par l'aide des Napolitains & de ses partisans il pouvoit parvenir à chasser les Milanois de Gênes & à s'y remettre à la tête du gouvernement. Obietto & lui, ces deux hommes si souvent armés l'un contre l'autre, mais toujours rapprochés par le crime & si dignes d'être unis, descendirent sur les côtes de Gênes dans le dessein d'y exciter quelque soulevement; mais ce fut inutilement, leurs habitans demeurerent fidèles à Ludovic. Instruits par l'expérience qui les mettoit à même de comparer ils aimoient encore mieux obéir à ses loix qu'à celles du tyran mitré, qui les avoit fait si long-tems gémir sous un joug de fer.

Obietto de Fiesque & le Cardinal Frégose tentent vainement d'y exciter quelque soulevement.

D'abord que Ludovic apprit le danger auquel Gènes étoit exposée il se hâta de renforcer sa garnison de trois mille hommes. Le Roi de France son allié envoya aussi à Gênes un détachement de trois mille suisses. Ce secours étoit commandé par le Duc d'Orléans (depuis Louis XII.) qui arriva à Gênes avec quelques autres troupes. Les Génois avoient équipé par l'ordre de Ludovic une flotte nombreuse, qu'ils tenoient toujours prête à tout évènement pour le service des troupes Françoises. Sur ces entrefaites l'on apprit que les Napolitains avoient fait une descente à Rapallo, dont ils s'étoient emparés; & que Frédéric s'étoit avancé jusqu'à Recco à la tête de quatre mille hommes d'infanterie. Aussitôt le Duc d'Orléans monta sur la flotte avec ses troupes pour aller chasser les Napolitains de Rapallo; on y envoya aussi quelques troupes par terre. Le Duc d'Orléans attaqua & força les Napolitains dans leurs retranchemens avec perte de deux cens hommes au plus, vû le peu de résistance qu'ils firent: ils furent chassés de Rapallo & obligés de se rembarquer. Ce mauvais succès contraignit Frédéric de s'éloigner des côtes de Gê-

Les Génois secourent de [illegible] de Ludovic & des François.

Les Napolitains s'emparent de Rapallo.

Gênes. Plusieurs des mécontens Génois furent pris dans cette affaire; mais Obietto de Fiesque qui connoissoit le pays eut le bonheur de se sauver avec son fils dans les montagnes voisines, où leur sort ne fut pourtant guéres plus heureux; car ils y furent dépouillés & mis tout nuds par des voleurs (*a*).

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Les François étant entrés dans Rapallo, les Suisses qui composoient la plus grande partie de ces troupes, commirent quantité de désordres dans cette ville, & la mirent presqu'au pillage; ce qui manqua d'exciter un soulevement général à Gênes, où le peuple furieux contre les Suisses, prit les armes & en massacra une vingtaine, qui ne purent se dérober à sa fureur. Mais heureusement ce soulevement qui pouvoit avoir des suites plus fâcheuses, fut d'abord appaisé par la sagesse de Stanga Ministre de Ludovic à Gênes, & des Magistrats (*b*).

Défaite des Napolitains à Rapallo: ils se rembarquent. Desordres commis par les Suisses: soulevement appaisé à Gênes.

C'est dans ce tems là qu'arriva la mort du jeune Duc Galéas, qui rendit, comme on l'a vû plus haut, Ludovic paisible possesseur du Duché de Milan. Cette mort, la défaite des troupes Napolitains, & les succès de Charles VIII, qui s'empara sans résistance de tout le Royaume de Naples, & obligea Alphonse de se sauver en Sicile avec ses effets les plus précieux, toutes ces révolutions dans les affaires apporterent aussi un changement considérable dans les sentimens de l'ambitieux Ludovic, & commencerent à refroidir beaucoup son attachement pour la France. Ludovic changea d'intérêts, d'amis & de projets avec les circonstances; jaloux d'ailleurs des succès rapides & du bonheur du Roi, il commença à se repentir de l'avoir introduit en Italie; à craindre pour lui-même & pour ses Etats; il forma le projet de mettre ce Prince hors d'état de lui nuire, & de l'empêcher de faire sa retraite aussi facilement qu'il étoit venu au delà des monts.

Refroidissement de Ludovic pour le Roi de France.

Ludovic ne cherchant que l'occasion de se brouiller avec la France, en trouva le prétexte dans un mécontentement que le Roi lui donna, en manquant de parole aux Génois, auxquels ce Prince avoit promis de rendre Sarzane & Pietra-Santa, (places que les Florentins leur avoient prises quelques années auparavant), s'ils vouloient se liguer avec lui contre eux. Les Génois ayant accepté ses offres & conclu un traité à cet effet, le Roi qui pendant ce tems-là s'étoit rendu maître de presque tout l'Etat de Florence & avoit fait son accommodement avec cette République, ne voulut plus entendre parler de ce traité, & refusa de rendre aux Génois les deux places qu'il leur avoit promises; quoique Ludovic comme leur souverain, joignit son intercession à leurs demandes & sollicitât vivement le Roi de France de leur faire cette restitution. Son refus commença à indisposer les Génois & Ludovic contre ce Monarque.

1495. Mécontentement que le Roi donne aux Génois.

Charles s'en mit peu en peine, & ne songea qu'à poursuivre le cours de ses brillantes conquêtes. Il traversa l'Italie en vainqueur. Les progrès rapides de ses armes donnerent lieu à la fameuse ligue qui fut conclue contre lui à Venise entre l'Empereur Maximilien, le Pape Alexandre VI. les Vénitiens & le Roi d'Espagne (Ferdinand & Isabelle) qui résolurent de s'opposer aux progrès d'une puissance si redoutable, & de réunir leurs forces pour garantir

Conquêtes de Charles VIII en Italie: revers de ce Prince. Ligue contre lui.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 664 & seq. Annal. Gén. & Corses ann. 1494. p. 145.

(*b*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 375.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

les autres Etats d'Italie. Ludovic s'empressa aussi d'entrer dans cette ligue, & en fut, pour ainsi dire, le principal moteur, par la terreur qu'il inspira aux autres puissances des projets ambitieux & des forces de Charles VIII. Ce Prince apprenant la ligue faite contre lui, se hâta d'abandonner le Royaume de Naples & de reprendre la route de la France avant que les confédérés pussent lui en fermer le retour. Il perdit toutes ses conquêtes aussi rapidement qu'il les avoit faites & eut bien de la peine à faire sa retraite. La fortune avoit changé pour lui; il n'eut presque plus depuis que des malheurs & des mauvais succès (a). Enfin il arriva près des terres de Gênes avec les débris de son armée, jadis conquérante & victorieuse & maintenant fugitive, il prit pourtant envie à ce Prince de faire une tentative sur Genes, pour se venger des Génois & de Ludovic dont il avoit également à se plaindre. On a vu que les Génois lui avoient offert de se donner à lui, & qu'il avoit été prévenu par Ludovic; affront sanglant que Charles avoit toujours sur le cœur; c'est ce qui avoit été principalement la cause de leurs inquiétudes lors de l'arrivée de ce Prince en Italie avec son armée. D'ailleurs le Cardinal Frégose Obietto de Fiesque & les autres mécontens Génois peu rebutés par le mauvais succès de leur entreprise précédente, firent tous leurs efforts pour porter ce Prince à cette tentative, lui promettant de la seconder de tout leur pouvoir & de le rendre maître de leur patrie. Charles VIII Prince romanesque, téméraire, également avide de gloire, de dangers & de conquêtes, trouva quelque chose de piquant & de flatteur pour son ambition dans l'idée de faire une conquête même dans sa retraite, & dans une retraite qui approchoit d'une fuite. Il donna une partie de ses troupes aux mécontens qui entrerent à leur tête sur le territoire de Gènes & s'emparerent d'abord de Trebbiano. Mais comme le gros de la Nation étoit toujours attaché à Ludovic, cette entreprise fut sans succès; c'est pourquoi nous n'entrerons point dans le détail de toutes les diverses tentatives & attaques que les François firent de plusieurs côtés. Ils s'emparerent d'abord de force, ou sans combat, par la terreur qu'inspiroient leurs armes, de quantité de places de l'Etat de Genes; mais jamais ils ne purent approcher de la capitale (b). Au milieu des troupes ennemies qui occupoient une partie de son territoire, elle fut comme respectée par les fureurs de la guerre & toujours tranquille. Elle en fut redevable aux sages précautions que les Adornes, secondés des Spinola & de leurs partisans, & sur-tout par Stanga, prirent pour empêcher tout soulevement dans la ville, & pour prévenir toute surprise, en renforçant la garde des murs & des portes. Les soins & les mouvemens qu'ils se donnerent pour engager les Génois à demeurer constamment attachés à leur souverain, contribuerent beaucoup à assûrer la tranquillité intérieure, rendirent tous les efforts des mécontens inutiles, & réduisirent leurs partisans à l'impuissance d'agir; ce qui ôta toute espérance aux François qui comptoient beaucoup sur leurs intrigues, & qui se flattoient que les Génois s'empresseroient de secouer le joug de Ludovic. Ce Prince les fortifia encore dans leurs bonnes dispositions à son égard, en leur écrivant lettres sur lettres, par lesquelles il ne cessoit de louer leur attachement & leur

Tentative du Roi de France sur Gênes: sans succès.

Autres tentatives infructueuses des François.

Précautions d'Adorne & des [illegible] & partisans de Ludovic à Gênes.

(a) Anecd. Italiennes Sicile p. 294—300. ann. 1494 & suiv.

(b) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 46[illegible].

fidélité, & de les exhorter à perfévérer toujours dans les mêmes fentimens, fans cependant leur laiffer entrevoir la moindre défiance qui pût les offenfer ou les refroidir à fon égard. Au moyen de ce manége politique, il redoubla leur zéle pour lui. Sur ces entrefaites, comme l'on apprit que Baptifte Frégofe (celui que le Cardinal fon oncle avoit forcé d'abdiquer le Dogat) faifoit quelques mouvemens & raffembloit du monde pour fe joindre aux François, le Gouverneur ordonna à tous les Frégofes de fortir de la ville cette famille lui étant fufpecte; d'ailleurs elle étoit l'ennemie de la fienne, & il étoit bien-aife de trouver un prétexte pour éloigner des rivaux craints & haïs.

Sur la nouvelle qu'un corps de troupes Françoifes étoit campé dans la vallée de Bifagno, féparée feulement de Gênes par la riviere de ce nom; & que leurs chefs y attendoient pour agir qu'il fe fît quelque mouvement dans cette ville en leur faveur, ou que Baptifte Frégofe les eût joint avec fon monde, on réfolut de prévenir cette jonction, en attaquant les François auparavant. Pour cet effet on fit partir huit galeres & autres bâtimens portant fix cens hommes de débarquement fous la conduite de François Spinola dit le Maure. Ils arriverent de nuit à Rapallo, où les François avoient des troupes, & plufieurs galeres dans le port. Les Génois y ayant abordé à l'improvifte, s'en emparerent aifément, mirent pied à terre, attaquerent leurs ennemis dans la ville & les obligerent de fe rendre. Comme leurs galeres étoient prefque défertes & dépourvûes de combattans, parce qu'ils avoient prefque tous mis pied à terre pour marcher au fecours des troupes qui étoient dans Rapallo, les Génois s'en rendirent maitres fans peine & fans combat. Ils firent un butin confidérable dans cette action, & quantité de prifonniers, qu'ils conduifirent en triomphe à Gênes (a). Auffitôt que ceux qui étoient campés dans la vallée de Bifagno apprirent la défaite de leurs gens à Rapallo, ils renoncerent à leur entreprife & fe retirerent. Dans leur premiere ardeur les Génois voulurent les pourfuivre; mais foit politique de la part du Gouverneur, & qu'il voulut ménager les François; foit qu'il craignit quelque foulevement ou quelque revers, il s'oppofa à ce deffein & laiffa les ennemis faire tranquillement leur retraite. Au moyen d'icelle tout fut pacifié fur les deux côtes de l'Etat de Gênes: les places qui s'étoient foumifes aux François, abandonnerent auffi facilement leur parti, il ne leur refta plus fur la côte orientale que la Spezzia, Sarzane & Pietra-Santa, places fituées fur les frontieres de l'Etat de Florence, & fucceffivement enlevées aux Génois par les Florentins & aux Florentins par les François. Les Frégofes s'étoient auffi emparés de Vintimille fur la côte occidentale: mais ils furent obligés d'évacuer cette ville peu de tems après. Tels furent les derniers efforts de la haine de ces citoyens factieux & toujours funeftes au repos de leur patrie, & principalement du Cardinal Frégofe & d'Obietto de Fiefque. Réduits à l'impuiffance de nuire à Gênes & d'exciter des troubles, ces deux derniers ne firent plus parler d'eux depuis & ne furvécurent pas long-tems à cette entreprife (b). Leur mort qui arriva quelques années après, délivra leur patrie de deux ennemis redoutables, & de toutes les inquiétudes que leur genie turbulent & ambitieux lui auroit données tant qu'ils auroient vécu.

Défaite des François à Rapallo.

Leur retraite.

Mort du Cardinal Frégofe & d'Obietto de Fiefque.

(a) Hift. de Gênes par [illegible] de M. Tom. II. Liv. IX. p. 152 & fuiv.

(b) Obietto de Fiefque mourut en 1497. & le Cardinal Paul Frégofe en 1498.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Différends des Génois avec le Roi de France au sujet de Pise.

Les Génois furent encore sur le point d'avoir une autre guerre contre Charles VIII. & les Florentins au sujet des Pisans, leurs anciens rivaux & ennemis, réduits alors a un état si déplorable, que continuellement en butte à l'ambition de leurs voisins opprimés, asservis par le premier qui les attaquoit, ils furent obligés d'implorer contre eux l'assistance de ces mêmes Génois leurs vainqueurs & les auteurs de la décadence de leur République. Les plus dangereux ennemis de leur liberté étoient les Florentins, qui y attentoient continuellement, & les avoient déja soumis plusieurs fois à leur domination. Les Pisans faisoient depuis long-tems de vains efforts pour s'y soustraire, lorsqu'à son passage pour son expédition de Naples, le Roi de France touché du triste sort de Pise & des prieres de ses concitoyens, rendit la liberté à cette malheureuse ville. Pendant l'absence de ce Prince, & sur-tout depuis les revers arrivés à ses armes, elle se vit de nouveau exposée aux entreprises de ses puissans voisins, qui recommencerent à la persécuter avec autant d'acharnement qu'auparavant, dans le dessein de la forcer à rentrer sous leurs loix. Les Pisans, réduits presque aux dernieres extrêmités, ne virent plus d'autre ressource pour eux que de réclamer le secours des Génois, qu'ils savoient généreux & jaloux des progrès de la puissance des Florentins. Leur attente ne fut point trompée: leurs anciens ennemis, aussi touchés de leurs malheurs qu'empressés de ravir une si belle proie aux Florentins résolurent de soutenir Pise de toutes leurs forces. Ils firent tous les préparatifs nécessaires pour sa défense; ils lui envoyerent d'abord de l'argent & des armes; créérent un conseil de guerre qui fut expressément chargé du soin de les secourir. Les choses avoient bien changé entre le Roi de France & les Florentins; devenu leur allié de leur ennemi qu'il étoit, ce Prince se trouva engagé à soutenir leur querelle; ce qui auroit pû occasionner une nouvelle guerre dans cette partie de l'Italie, si la paix qui vint à être conclue dans ces circonstances entre le Roi & Ludovic, n'eût appaisé tous ces différends dès leur naissance.

Les Génois donnent du secours aux Pisans.

Traité de Paix entre le Roi, Ludovic & les Génois.

Les Génois furent spécialement compris dans ce Traité (*a*). Nous n'en rapporterons ici que les articles qui les concernent. La principale clause à leur égard, fut „ qu'ils ne se mêleroient plus en aucune façon des affaires des Pi„ sans & des Florentins; il fut stipulé par les autres, qu'ils rendroient les „ prisonniers François qu'ils avoient faits à Rapallo, ainsi que les galeres dont „ ils s'étoient emparés dans cette rencontre, que le Roi pourroit armer à „ Gènes à ses dépens, autant de bâtimens qu'il en auroit besoin pour son ser„ vice, à condition que ces armemens ne se feroient contre aucun des amis „ & alliés de la République; que les Génois fourniroient au Roi tout ce qui „ seroit nécessaire pour l'équipement de ces bâtimens dont il leur payeroit la „ valeur; & enfin que le Roi leur rendroit la Spezza & les autres places que „ ses troupes occupoient encore dans leur état". Pour sûreté de l'observation de ce Traité, il fut convenu que Ludovic & les Génois remettroient le château de Gênes en sequestre entre les mains du Duc de Ferrare, Prince neutre, médiateur & garant de ce traité; ce qui fut ponctuellement exécuté, le Duc garda le Château jusqu'en 1497. qu'il le remit aux Génois. Quoique le Roi leur eut précédemment promis la restitution de Sarzane & de Pietra-San-

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 667, 668, 671 & seq.

1496.

ta, il n'en fut fait aucune mention dans ce traité. Les François demeurerent toujours en possession de ces deux places, les seules qu'ils occupassent encore sur les frontieres de cet état; mais elles ne demeurerent pas long-tems en leur pouvoir. Aussitôt qu'ils eurent évacué leur territoire, les Génois vinrent à bout de corrompre l'Officier François qui avoit été laissé dans Sarzane pour y commander; il leur livra cette place pour la somme de vingt quatre mille écus. Ils négocierent pareillement le rachat de Pietra-Santa; mais comme ils traînoient cette affaire en longueur en voulant trop marchander, les Lucquois les prévinrent & acheterent cette derniere place de celui qui y commandoit. Les Génois en furent d'autant plus irrités contre Lucques, ville jusqu'alors la plus constante amie & alliée de leur République, qu'ils ne lui avoient donné aucun sujet de plainte, & que Pietra-Santa leur appartenant légitimement, l'acquisition faite par Lucques étoit une espece d'usurpation sur leurs droits & sur leur Domaine. Ils lui en auroient témoigné leur ressentiment, si Ludovic qui craignoit que cet incident n'occasionnât le renouvellement de la guerre, n'eût déterminé les Génois quoiqu'à regret à abandonner cette affaire & à fermer les yeux, à sa considération sur le mauvais procedé des Lucquois; leur promettant qu'il leur feroit rendre Pietra-Santa, sans recourir aux armes. Mais il ne tint pas parole aux Génois, qui lui en sçurent toujours mauvais gré depuis.

Retraite des François. Les Génois recouvrent Sarzane. Les Lucquois achetent Pietra Santa. Ludovic détourne les Génois de leur faire la guerre à ce sujet.

1497. 1498.

Il ne se passa rien de remarquable chez eux pendant les deux années suivantes. L'Empereur Maximilien, qui étoit venu en Italie pour prendre de concert avec ses alliés, des mesures pour empêcher la retraite du Roi de France, vint à Gênes la premiere de ces années, & Ludovic la seconde. Les Génois demanderent à l'Empereur, & obtinrent de lui la confirmation de tous les droits & privileges que ses prédécesseurs avoient accordés à leur ville; Ils n'avoient pas encore le cœur de décliner la prétendue Suzeraineté de l'Empire. Ils firent la reception la plus magnifique à Ludovic: Ils s'empresserent comme à l'envi, de lui rendre les honneurs les plus extraordinaires, & de lui témoigner leur zéle & leur attachement, qui furent encore doublés, au moins en apparence, par la présence, ainsi que par les manieres affables & engageantes de ce Prince. Cependant ils n'avoient pas oublié son manque de parole à l'égard de la restitution de Pietra-Santa. La même année (1498) ils armerent une flotte pour donner la chasse aux Corsaires de Marseille qui faisoient beaucoup de tort à leur navigation & à leur commerce, la maison de St. Géorges envoya aussi Ambroise Negro avec des troupes en Corse, pour y appaiser un soulevement excité par Paul Lecca qui fut d'abord défait & obligé de prendre la fuite (a). Les Génois ne persisterent pas long-tems dans les mêmes sentimens à l'égard de Ludovic, la mort de Charles VIII, qui arriva le sept d'Avril plongea Gênes dans de nouveaux malheurs. Ce Prince étant mort sans enfans, le Duc d'Orléans, premier Prince du sang, lui succeda sous le nom de Louis XII. Ses prétentions sur le Duché de Milan par le chef de Valentine Visconti sa grand mere, & unique héritiere des Visconti, dont la maison des Sforces avoit envahi l'héritage (quoiqu'en vertu du testament du dernier Duc Philippe Marie Visconti avoit nommé François Sforce son gendre pour son successeur) rallumerent la guerre dans cette partie de l'Italie;

L'Empereur Maximilien & Ludovic viennent à Gênes.

Soulevement appaisé en Corse.

Mort de Charles VIII. Louis XII lui succede.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 133-136-142.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

le Milanès devint la fatale source & le Théatre de cette cruelle guerre, qui dura pendant plus de trente années, & coûta infiniment plus à la France que ce Duché ne pouvoit valoir.

1499.

Le Roi s'empare du Milanès.

Résolu de soutenir de toutes ses forces ces prétentions aussi funestes que légitimes, le nouveau Roi déclara d'abord hautement ses intentions en bannissant les Milanois & les Génois de ses états. Peu de tems après il entra dans le Milanès à la tête d'une puissante armée: il étoit déja maître du Comté d'Asti, qui avoit été donné en dot à Valentine son ayeule; il s'empara sans résistance de tout le reste du Duché. Ludovic avoit reçû des Génois un secours de mille fantassins; mais abandonné par le Duc de Savoye & par les suisses ses alliés, ayant peu sujet de compter sur l'amour de ses peuples & sur ses forces, ce Prince hors d'état de tenir tête au Roi, abandonna ses états & se retira en Allemagne (a). Sa retraite précipitée porta le dernier coup à ses affaires & lui fit perdre Gènes. L'orage appesanti sur lui, tomba par contre-coup sur les Génois ses sujets & par conséquent ennemis de la France, qui furent obligés de recevoir la loi du vainqueur ou au moins d'aller au devant de ses fers. La conquête du Milanès fut suivie de la rédiction de Gênes. Ses citoyens ne furent pas long-tems à se déterminer: ils n'eurent même gueres le tems de la réflexion, ni la liberté du choix. Ils n'étoient pas à même de résister aux forces d'un Roi puissant, irrité, victorieux, qui étoit pour ainsi dire, à leurs portes avec son armée: ils prirent le parti le plus sage qui fut de se soumettre aux loix du plus fort & de la nécessité. Ce n'est pas qu'intérieurement ils ne fussent toujours attachés à Ludovic, mais ils haïssoient depuis long-tems Augustin Adorne, leur Gouverneur, & toute sa famille, dont l'orgueil, l'insolence & la tyrannie leur étoient de jour en jour plus à charge. La haine qu'on portoit aux Adornes passa jusqu'au maître dont ils tenoient la place, & ôta aux Génois jusqu'à l'envie & la pensée de faire la moindre résistance, de sorte qu'ils ne furent pas fâchés de trouver une occasion de changer de domination. Les revers de Ludovic & les rapides succès du Roi de France réveillerent les sujets de plainte & de mécontentement qu'ils avoient contre lui & contre Adorne. Ils résolurent de se déclarer pour les heureux & de prévenir le vainqueur en se soumettant à lui, avant que ce Prince les y contraignit par ses armes. En conséquence ils lui envoyerent une députation pour lui offrir la souveraineté de leur ville & pour traiter avec lui. Les Adornes voulurent vainement prévenir ce coup funeste & s'opposer à cette démarche de leurs concitoyens. Ils tenterent aussi inutilement de faire quelque accommodement avec le Roi au nom du Duc. Louis ne voulut entendre parler de rien; au moyen de quoi les Adornes, perdant tout espoir d'empêcher la reddition de Gênes, prirent le parti d'en sortir; Augustin Adorne se retira sur ses terres, & Jean son frere à Naples vers le Roi Ferdinand II. qui avoit succedé à son Pere Alphonse II. & étoit rentré en possession de ce Royaume presqu'aussitôt après le départ de Charles VIII en 1495.

Retraite de Ludovic.

Gênes se soumet à Louis XII.

Louis accepta avec bonté les offres des Génois il leur donna d'abord une marque du retour de sa bienveillance & de son affection pour eux, en leur adjugeant la préséance & les honneurs du pas sur les députés de Florence, qui

(a) Anecd. Italiennes Milan. ann. 1499. p. 431 & suiv.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

les leur disputoient. Ainsi Gènes rentra pour la troisieme fois sous la domination de la France (*a*). Le Roi y envoya d'abord Scipion Barbovaro, jurisconsulte Milanois pour y commander en son nom *ad interim*; Jean Louis de Fiesque fut chargé du commandement de la garde de la ville. Il étoit en grande faveur auprès de ce Prince ainsi que tous les Fiesques & les Fregoses, qui avoient été dans tous ces derniers tems toujours attachés au parti de la France. La capitulation de Gènes ayant été dressée, les conditions auxquelles cette République se donnoit au Roi ayant été ratifiées & approuvées par lui, ses citoyens lui envoyerent une députation de vingt-quatre des principaux de leur ville pour le reconnoitre authentiquement en qualité de leur souverain & lui prêter serment d'obéissance & de fidélité. Cet acte solemnel se fit en présence de toute la Cour de Louis; Philippe de Cleves, Comte de Ravestein son parent & nommé par lui Gouverneur de Gênes, jura en son nom d'observer le traité fait entre lui & les Génois, & de les maintenir dans leurs possessions & privileges (*b*).

Le Comte de Ravestein est fait Gouverneur de Gênes.

1500.

Retour de Ludovic: il écrit aux Génois.

Les Génois ne tarderent pas à se repentir de cette démarche précipitée. Le Roi de France s'étant éloigné du Milanés après en avoir donné le gouvernement à Trivulce qu'il y laissa avec quelques troupes, Ludovic fut rappellé par ceux de sa faction; & secondé par leurs efforts & par l'amour du parti Gibelin pour lui, il recouvra presque tous ses états avec la même facilité qu'il les avoit perdus. Dissimulant le mécontentement qu'il avoit de la légéreté des Génois, ce Prince se hâta de leur faire part de ses heureux succès & de leur marquer dans les termes les plus gracieux & les plus affectionnés, qu'il comptoit toujours sur leur zele & sur leur attachement, ne leur ayant donné aucune raison de se plaindre de lui. Ils se trouverent fort embarassés, & ne sçurent quelle réponse faire à ce Prince. Ils jugerent que le plus court parti pour eux étoit de n'en faire aucune; à quoi la crainte que leur inspiroit la présence des Officiers du Roi de France contribua beaucoup. Cependant ils ne craignoient pas moins le ressentiment de Ludovic, & le retour de la bonne fortune de ce Prince. Ayant demandé des renforts de troupes au Gouverneur du Milanés sans pouvoir en obtenir de lui, parceque dans la circonstance Trivulce avoit lui-même besoin de tout son monde, les Génois se voyant sans aucune espérance de secours du côté de la France, songerent à pourvoir eux-mêmes à leur sûreté. Pour cet effet ils creerent un conseil de douze Magistrats, auxquels ils donnerent le pouvoir de prendre toutes les mesures nécessaires pour la défense de la ville. Ces Magistrats donnerent des ordres de tous côtés pour des levées de troupes; en peu de tems on leva douze cens hommes qui entrerent dans Gènes. Ce secours joint à cinq cens hommes d'élite qu'ils reçurent de France par la Provence calma beaucoup leurs inquiétudes. Elles furent peu de tems après totalement dissipées par la disgrace arrivée à Ludovic qui fut bientôt hors d'état de leur nuire. Le cours des prospérités de ce Prince finit bientôt. Une nouvelle armée Françoise entra dans le Milanés, tandis que Ludovic formoit le siege de Novare. Il le quitta aussitôt,

Ils ne lui font aucune réponse.

Ils créent douze Magistrats ex[illegible]

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 284 & suiv. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 4[illegible]6.

(*b*) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. XI. p. 654.

Sect. VII. Histoire de Gênes, depuis 1479 jusqu'en 1528.

Défaite & prise de Ludovic Sforce : son emprisonnement & sa mort.

pour livrer bataille à la Trimouille qui commandoit les François (*a*). Ce malheureux Prince fut conduit en France & renfermé dans le château de Loches, où il périt de chagrin & de douleur dix ans après, sans avoir jamais reçu la moindre consolation de ses vainqueurs, ni le moindre allégement à sa disgrace. On méconnoit dans cette occasion la bonté & la grandeur d'ame de Louis XII. Peut-être cette sévérité lui fut elle dictée par la politique, qui vouloit qu'on ôtât pour jamais la faculté de nuire à un Prince, dangereux pour le repos de la société humaine, & dont l'ambition étoit capable de mettre continuellement toute l'Italie en combustion. Le Cardinal Ascagne son frere fut livré aux François par les Vénitiens & partagea le sort de son frere. Telle fut la punition que Ludovic Sforce reçut de cette même ambition déméfurée qui lui avoit fait usurper le Duché de Milan sur ses Neveu & petit neveu ; qui l'avoit porté à appeller & introduire les François en Italie pour la ruine des autres, & à la plonger ainsi que sa patrie, sa famille & Gênes dans une infinité de maux, qui retomberent enfin sur lui-même & le rendirent la juste victime de ses orgueilleux projets & de sa coupable politique. Les Génois se ressentirent aussi pendant long-tems du malheur qu'ils avoient eû de s'être donnés à ce Prince, qui fut comme une peste domestique pour tous ceux dont les intérêts eurent quelque rélation avec les siens.

1501.

Expédition de Louis XII. sur le Royaume de Naples.

Le Roi de France ne perdoit point de vue le projet d'étendre ses conquêtes en Italie, à celles du Milanés & de Gênes, il avoit résolu de joindre celle du Royaume de Naples, auquel comme héritier des droits de la maison d'Anjou, il croyoit toujours avoir les prétentions les plus légitimes & les mieux fondées. Louis plutôt éclairé que rebuté par les mauvais succès de son prédécesseur (car c'est ainsi qu'il faut appeller une entreprise ruineuse dont les commencemens sont brillans & dont la fin est toujours lugubre) avoit fait tous les préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditoit sur ce Royaume. Sa flotte composée de dix bâtimens François & de douze Génois, mit à la voile sous la conduite de Ravestein, qui avec le consentement de ce Prince prit le titre d'Amiral de Gênes. Comme cette expédition est absolument étrangere à notre sujet, nous nous contenterons de dire qu'elle fut sans aucun succès. Ravestein ne voulant pas qu'elle fut tout-à-fait infructueuse, fit voile vers l'Isle de Metelin ou Lesbos à la priere des Génois pour essayer d'en chasser les Turcs qui s'en étoient emparés, & nuisoient beaucoup à leur commerce & navigation dans le Levant, à cause du voisinage de l'Isle de Chio, toujours occupée par les premiers. Cette expédition devoit d'autant mieux réussir, que la flotte de Ravestein fut jointe en chemin par trente quatre galeres Vénitiennes qu'elle rencontra sur ces mers & qui n'oserent refuser de joindre leurs armes aux leurs contre les ennemis du nom Chrétien. La flotte arriva heureusement devant cette Isle & y débarqua son monde sans aucun obstacle. On forma le siege de la capitale de l'Isle. On s'en seroit infailliblement rendu maitre, si la mésintelligence fille de cette détestable politique & de cette basse jalousie d'intérêt qui se mêlent presque toujours dans les entreprises les mieux concertées, & qui les font échouer, ne se fut mise entre les conféderés, qui ne

Entreprise des Génois & des Vénitiens sur l'Isle de Metelin.

Elle échoue par la mésintelligence des confédérés.

(*a*) Anecd. Italiennes Milan. ann. 1500. p. 434 & suiv. Anecd. Gén. & Corses p. 146.

ne firent pas respectivement ce qu'ils auroient pù & dû faire. Les Vénitiens & les François ne se soucioient gueres de faire une conquête pour les Génois. D'ailleurs Ravestein étoit Bourguignon de naissance: on sait les longues querelles, les haines envenimées, encore mal assoupies alors qui avoient long-tems divisé les Bourguignons & les François. Ces derniers envierent l'honneur de cette expédition à un Bourguignon & ne voulurent pas qu'il eut la gloire d'avoir conquis Lesbos. Il n'en falloit pas tant pour faire manquer l'entreprise, l'amiral s'apperçut des sentimens de la plupart des confédérés, desesperant de réussir, il leva le siege & reprit le chemin de Gênes avec sa flotte sans retirer aucun fruit de cette expédition. Tandis que deux nations se couvroient de honte par leur basse jalousie, & faisoient échouer un généreux dessein, un jeune Génois se couvrit de gloire par sa valeur intrépide, & digne d'être consacrée dans les fastes de l'Histoire. Il monta audacieusement sur les murs de la ville assiégée & y planta son étendart, sans se mettre en peine d'une grêle de traits que les Turcs faisoient pleuvoir sur lui, une de ces flêches perça sa main d'outre en outre, il en reçut plusieurs autres dans le corps; & cependant il demeura toujours comme immobile sur le mur & n'abandonna ni son étendart ni le dangereux poste où il étoit que lorsque l'amiral eut fait sonner la retraite (*a*).

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

La flotte retourne à Gênes.

Action de valeur d'un Génois au siege de Mételin.

Les Génois trouverent la même année l'occasion de faire l'aquisition de la Seigneurie de Piombino que Jaques d'Apiano V. du nom Seigneur de ce petit état, qui avoit souvent été en guerre avec les Génois, voulut leur vendre, aimant mieux encore qu'il tombât entre leurs mains qu'en celles du bâtard du Pape Alexandre VI. (César Borgia Duc de Valentinois) qui faisoit tous ses efforts pour l'en dépouiller, mais Gênes fut obligée de laisser échapper cette occasion d'augmenter son domaine par la faute du Roi son souverain auquel elle s'addressa pour lui demander la permission de faire cet achat; & qui soit indifférence, soit politique, ne se souciant pas que les Génois devinssent plus puissants, ou voulant probablement servir les projets & l'ambition du Pape & de son fils, (deux méchans hommes que Louis favorisoit, chose honteuse pour un si bon Prince!) traîna l'affaire en longueur, de façon que Borgia se rendit maître de Piombino pendant cet intervalle.

Le Roi empêche les Génois d'acheter Piombino.

La peste, fléau terrible, auquel les Génois étoient depuis quelque tems comme accoutumés, vint faire encore cette année (1501) de cruels ravages à Gênes; ils cesserent cependant avec le commencement de l'automne, tant par la diminution des chaleurs & par les sages mesures que les Magistrats prirent pour prévenir la communication & les funestes suites de la contagion, que par les secours en tous genres qu'ils firent donner aux malades & aux indigens. Ce cruel fléau vint encore visiter Gênes en 1504 & 1505, mais ses effets furent moins terribles, soit qu'à force de les avoir souvent devant les yeux, les Génois en fussent moins affectés ou fussent plus habiles en ressources ou remedes contre la contagion ou soit que sa force s'usât en quelque façon à la longue & diminuât à mesure que la maladie devenoit plus commune.

Peste à Gênes à plusieurs reprises.

(*a*) Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. XII. p. 676. Anecd. Gén. & Corses ann. 1501. p. 146 & suiv.

1503. Troubles Domestiques à Gênes au sujet de l'arrivée du Roi. Le Roi Louis XII vient à Gênes. Il gagne l'affection de ses nouveaux sujets.

En 1503. le Roi vint à Gênes en retournant de Milan en France. Sa venue pensa y exciter de nouveaux troubles Tel est le sort de l'esprit humain, toujours ardent & inquiet, qu'il faut sans cesse de nouveaux objets pour l'occuper. Les tems étoient bien changés & les sentimens des Génois bien dégénérés. Ces mêmes citoyens qui auparavant se disputoient entre eux les charges & le gouvernement de la République, & dont l'ambition prétendoit à commander les flottes ou à donner des loix à leur patrie, se disputerent lâchement le frivole honneur de porter le dais sous lequel on devoit recevoir le Roi suivant l'usage. Ce différend qui fut entre les Nobles & les Populaires, manqua de dégénérer en une espece de guerre civile. Il fallut que le gouverneur François interposât son autorité pour étouffer cette querelle; & qu'il décidât le différend entre les deux partis. Il prononça en faveur des Populaires: premiere cause des mécontentemens des Nobles contre le Gouverneur & par contre coup contre le Gouvernement (a). Les Génois firent la reception la plus magnifique au Roi qui demeura pendant huit jours dans leur ville où l'on s'empressa de lui procurer toutes sortes de plaisirs & d'amusemens. Il charma ses nouveaux sujets, par sa bonté, son affabilité & par ses manieres humaines, simples & unies avec tout le monde. Il gagna entiérement leur affection & il est à présumer que s'il fut demeuré toujours parmi eux, ils n'auroient jamais songé à secouer son joug; & que le soulevement prématuré qui arriva peu d'année après, ne fut peut-être jamais arrivé. Mais comme l'on dit avec raison, que plus les hommes sont grands & moins ils font sentir leur grandeur à ceux qui sont au dessous d'eux, de même il est vrai aussi que l'on est plus souvent content du maître que de ses Serviteurs, c'est ce qui arriva aux Génois.

1505. Les Pisans veulent se donner aux Genois.

L'année 1505 est remarquable dans les Annales de Gènes par la démarche humble & suppliante que les Pisans jadis les plus puissants rivaux, les plus dangereux ennemis de cette République, firent vis-à-vis d'elle, en lui offrant la souveraineté de leur ville. Pise reduite au desespoir & aux dernieres extrémités par les Florentins, qui cherchoient sans cesse à l'opprimer, conjura instamment ses anciens vainqueurs, de vouloir bien devenir ses maîtres. Aimant encore mieux se soumettre à eux qu'aux Florentins. Les Génois n'étoient gueres en état alors de profiter de la bonne volonté des Pisans; ils avoient eux-mêmes perdu leur liberté; comment auroient-ils pu acquerir des sujets? Aussi quelque flatteuse que la proposition des Pisans parut d'abord pour leur amour propre, quelque disposés qu'ils fussent à accepter cette proposition aussi honorable qu'avantageuse, quand les Génois vinrent à se ressouvenir avec douleur, qu'ils avoient eux-mêmes un maître, ils gémirent & furent forcés de refuser les offres de leurs voisins.

Débats à Gênes au sujet de ces offres: Jean Louis de Fiesque s'oppose fortement à ce qu'on les accepte.

Cependant ces offres exciterent de grands débats à Gènes dans le conseil, où quantité de citoyens étoient d'avis qu'on les acceptât. Jean Louis de Fiesque qui étoit dans la plus grande faveur auprès du Roi, & vendu à la France, ainsi que toute sa famille, étoit à la tête du parti contraire. Voulant faire sa cour au Monarque & sachant que ce n'étoit point du tout son intention que la puissance de Gênes s'accrût, il s'opposa de toutes ses forces à ce que ses concitoyens se rendissent aux desirs des Pisans. Il leur fit sentir adroitement tous les inconveniens attachés à une pareille acqui-

(a) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 677-680. Anecd. Gén. & Corses p. 147. ann. 1503.

sition; que dans la conjoncture où ils se trouvoient la souveraineté de Pise ne seroit qu'un fardeau onéreux pour eux & que d'ailleurs ils deplairoient au Roi en l'acceptant. Cette crainte seule retint les Génois. Cependant ils ne s'en tinrent pas-là; pour finir tant de contestations & de débats inutiles, puisqu'ils ne pouvoient rien conclurre sans l'aveu de leur souverain, comme cette affaire leur tenoit fort à cœur ils en renvoyerent la décision au Roi-lui-même; espérant que ce Prince ne s'opposeroit point à l'accroissement de bonheur & de puissance d'un état soumis à ses loix. Mais ils se trompoient; Jean-Louis de Fiesque étoit parfaitement instruit de la façon de penser de ce Monarque, qui ne le dementit point, & ne voulut point permettre que Gènes s'aggrandît aux dépens des Florentins, avec lesquels il sentoit qu'elle s'engageroit nécessairement dans une guerre dispendieuse en reçevant Pise sous sa domination. Les Génois eurent beau représenter que, si l'on n'acceptoit pas les offres des Pisans, ils menaçoient de se donner à l'Espagne, ce qui auroit été beaucoup plus préjudiciable à la France; Louis persista dans son sentiment & défendit aux Génois d'accepter la souveraineté de Pise & même de se mêler en aucune façon des affaires de ses citoyens, & de leur fournir aucun secours contre les Florentins; ce qui refroidit beaucoup l'affection des Génois pour le Roi. Cependant obligés d'obéir en silence, ils n'oserent passer outre (a). Ainsi des intérêts personnels, des considérations politiques, des égards timides, la crainte, la volonté d'un maitre & leur propre servitude les empêcherent d'écouter & d'accepter l'offre des Pisans quelque glorieux qu'il fût pour Gènes de donner des loix à ses anciens ennemis: ce refus excita les regrets de tous les bons citoyens, de ceux qui chérissoient encore la gloire & l'honneur de leur patrie. Comme Fiesque avoit reçu en fief du Roi une grande partie de la côte occidentale, il courut au sujet de l'affaire de Pise mille bruits à sa honte; l'on publia qu'il avoit été en même tems corrompu par l'or des Florentins, après avoir fait quantité d'efforts généreux qui ne firent en rehaussant leur gloire, que retarder quelque tems leur esclavage, ces braves & infortunés Républicains furent pourtant obligés enfin de subir le joug du plus fort, de leurs puissants voisins Républicains comme eux: inconséquence ordinaire chez les hommes; on l'a souvent remarqué, les Républicains, ceux qui font profession d'aimer & de défendre leur liberté avec ardeur empietent souvent sur celle des autres, veulent être libres chez eux, & sont oppresseurs chez ceux que leur foiblesse livre sans défense à leur ambition & à leur cupidité.

Sect. VII. Histoire de Gènes depuis 1497 jusqu'en 1528.

Le Roi empêche les Génois d'accepter la souveraineté de Pise.

Les Pisans sont obligés de se soumettre aux Florentins.

Il y avoit déja sept ans que Gênes, à l'exception des différends dont on vient de parler qui influerent peu sur sa tranquillité intérieure, jouissoit d'un sort assez heureux sous le gouvernement doux & paisible, quoique un peu despotique de Louis XII, lorsque les anciennes dissentions des Nobles & des Populaires, qui avoient parues assoupies jusqu'alors se reveillerent avec fureur & exciterent de nouveaux troubles dans cet état. Quoique le Gouverneur eût accordé la préséance aux Populaires sur les Nobles lors de l'entrée du Roi dans Gènes, frèle avantage fait pour les leurrer, la partialité affectée qu'il témoignoit ouvertement pour les derniers en toutes occasions; la faveur exclusive dont ils jouissoient sous le nouveau Gouvernement, furent la cause & l'origi-

1506. 1507.

Nouvelles dissentions entre les Nobles & les Populaires.

(a) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 681—685.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

ne de ces nouvelles diſſentions. La conduite partiale du Gouvernement François en faveur de la nobleſſe, toujours ſoutenue dans un état monarchique dont elle eſt reciproquement le plus ferme ſoutien, indiſpoſoit d'autant plus le peuple contre l'une & l'autre, que ſes adverſaires abuſoient naturellement de l'aſcendant qu'on leur donnoit ſur lui. Se mettant peu en peine de lui déplaire, (ſur-tout les jeunes gens qui toujours feroces, altiers, trop fiers de l'éclat d'un vain nom ou de leur opulence, ne connoiſſent ni frein ni meſures, & croyent que tout eſt fait pour ramper ſous eux) ils allumoient ſa haine & ſon reſſentiment par toutes ſortes d'outrages & de traitemens injurieux; ils lui faiſoient trop entrevoir en toutes rencontres le profond mépris qu'ils avoient pour tout ce qui s'appelloit peuple. Tant d'arrogance de leur part indigna la multitude laſſe de ſouffrir continuellement les inſultes d'une jeuneſſe inſolente, effrénée, qui vaine de ſa naiſſance & de ſes richeſſes, affecttoit de regarder les populaires & les gens de la campagne comme une autre eſpece d'hommes qu'eux. On ſait combien une pareille façon de penſer humilie, afflige révolte, l'humanité, & combien elle choque la ſenſibilité de ceux qui n'ont déja que trop ſujet de ſe plaindre & de gémir de l'injuſtice, de l'inégalité des biens & des conditions. Le peuple de Gênes réſolu de mettre fin à tant d'outrages multipliés, n'attendoit de jour à autre que le moment d'éclater contre ſes fiers oppreſſeurs. Ils lui en fournirent peu de tems après deux différentes occaſions, qu'il ne manqua pas de ſaiſir avec empreſſement. Voici quels furent les ſujets de ſon ſoulevement; ſujets légers en eux-mêmes, mais qui ſe joignant à tous ceux qu'il avoit reçus antérieurement & à la fermentatation actuelle des eſprits, ſuffirent pour porter aux dernieres extrémités une populace aigrie & pouſſée à bout par les inſultes journalieres des Nobles. Un d'eux ayant été rencontré ſur la place du marché par un nommé Emmanuel di Canali, d'un honnête famille populaire, ſon créancier, qui le ſomma de lui payer ce qu'il lui devoit, refuſa abſolument de le ſatisfaire, ce qui obligea l'autre à le menacer de le traduire en juſtice pour l'y contraindre. Le Noble indigné de cette menace, faite par un vil plébéien qui avoit l'audace de lui demander ſon bien, leva la main ſur ſon créancier & le frappa. Ce fut le ſignal du ſoulevement de la multitude: cet acte de violence excercé en pleine place publique, l'irrita tellement qu'en un inſtant une partie de la ville fut en combuſtion (*a*); Raveſtein étoit abſent. Cette émeute populaire auroit pu devenir générale & avoir les ſuites les plus funeſtes, ſans la prudence des bons citoyens & les ſoins empreſſés qu'ils ſe donnerent pour appaiſer cet orage dès ſa naiſſance. Ubert Solario d'Aoti, Préteur ou juge criminel, (*) ſe tranſporta auſſitôt ſur les lieux avec une partie de la garde de la ville & ſe donna auſſi beaucoup de mouvemens pour contenir la multitude. Pour calmer ſa fureur & pour adoucir les eſprits,

Mécontentemens du Peuple contre la Nobleſſe.

Soulevement du Peuple, il eſt appaiſé.

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 685—688 & ſeq. Hiſt. des Révol. de Gênes: Tom. I. Liv. III. p. 389 & ſuiv.

(*) Il paroit par là, qu'au milieu des révolutions continuelles qui étoient arrivées dans le gouvernement de Gênes, elle avoit conſervé invariablement l'uſage de faire venir un préteur étranger, qui tenoit la place de l'ancien Podeſtat, qu'on tiroit auſſi du dehors; mais qui ne faiſoit plus alors que la fonction de Lieutenant de Police ou de Juge Criminel.

ce préteur crut devoir de l'avis des Magistrats, bannir de la ville quelques jeunes Nobles, dont la conduite arrogante avoit le plus offensé le peuple, & un homme de son corps qui par ses discours séditieux avoit le plus contribué à l'animer à la révolte. La multitude fut un peu appaisée par cette foible satisfaction, & la tranquillité revint dans la ville, au moins à l'extérieur, quoique les esprits demeurassent toujours aigris & agités. Cette affaire alla du peuple au Sénat, où elle occasionna de nouvelles contestations. Les Sénateurs de la faction populaire vouloient en informer le Roi & lui demander justice contre les Nobles. Ceux de cette faction s'opposerent fortement à une pareille résolution, ce qui irrita encore plus le peuple contre la Noblesse, & lui fit soupçonner que c'étoit un dessein formel de sa part, & concerté avec la cour de France de l'opprimer.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Les choses étoient dans cet état critique, lorsqu'environ un mois après le soulevement dont on vient de parler, une étincelle ralluma tout à coup ces feux mal éteints, & causa bientôt un grand embrasement. Un nouvel outrage de la part d'un Noble produisit ce funeste effet. Barthélemi de Fiesque prit querelle avec un paysan de la Vallée de Polcevera qui vendoit des Champignons sur la place: il les marchanda, en se recriant beaucoup sur leur cherté, & dit des injures au paysan qui lui riposta sur le même ton. Barthélemi qui suivant les privileges de sa naissance prétendoit avoir le droit d'insulter & de ne pas être insulté, appliqua au manant un coup de poing qui lui fit venir le sang à la bouche. Un autre paysan qui étoit présent & de la même vallée que le maltraité, prit chaudement son parti, & assembla la populace par ses clameurs, criant hautement contre les Fiesques, & contre tous les Nobles en général. Les parens & amis de Fiesque, aussi présens, embrasserent sa querelle : quelques-uns des populaires se rangerent du côté de leurs camarades. On prit les armes, on alloit en venir aux mains; & les Fiesques auroient infailliblement sucombé sous le nombre, si Roccabertin, que le Gouverneur avoit laissé pour commander dans Gènes en son absence, ne se fût hâté de se transporter sur les lieux & de prévénir une émeute générale (*a*). Il dissipa les mutins & bannit sur le champ de la ville Barthélemi de Fiesque ainsi que le paysan qui avoit ameuté la multitude par ses cris, comme les auteurs du soulevement. Cet acte de justice appaisa la populace pour un moment; mais bientôt après le feu de la sédition se ralluma avec plus de force qu'auparavant. Roccabertin aimoit naturellement à haranguer, à faire étalage de son éloquence. Il avoit cru devoir profiter de l'occasion des derniers troubles, pour faire un grand discours aux principaux de la Noblesse & du Peuple, où il les avoit exhorté dans les termes les plus forts à vivre ensemble en bonne intelligence, leur faisant entendre, „ que c'étoit le seul moyen de se conserver l'affection „ & la bienveillance du Roi son maître & leur souverain, qui étoit le meil- „ leur & le plus débonnaire des Princes; mais aussi qui étoit le plus sévere „ & le plus rigoureux quand on lui manquoit". Roccabertin ne prit d'ailleurs aucune mesure pour procurer cette bonne intelligence qu'il recommandoit aux deux ordres de l'état, pour prévénir les troubles & pour assûrer la tranquillité de Gênes. Il eût fallu pour cet effet qu'il contentât le peuple, qu'il lui pro-

Nouvelle émeute populaire.

Elle est appaisée par le bannissement de ses auteurs.

(*a*) Anecd. Gén. & Corses, p. 147 & 148. ann. 1505—1506.

SECT. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

curât la satisfaction qu'il demandoit depuis long-tems au sujet des charges & des dignités de la République. Il avoit anciennement demandé avec instance & obtenu avec bien de la peine, que ces charges fussent reparties également entre son corps & celui de la Noblesse; mais depuis quelque tems il portoit ses prétentions bien plus loin. Il vouloit & cela avec tout l'emportement & la chaleur que le peuple met toujours dans ses passions & ses desirs, que tous les emplois fussent également partagés entre les trois principaux corps de l'état; savoir les Nobles, les marchands & les artisans. Les Nobles ne vouloient point entendre parler de cette nouvelle division, qu'ils traitoient de ridicule, disant que les deux derniers corps n'en faisant qu'un, le peuple posséderoit les deux tiers des charges si on lui accordoit sa demande; ce que celui-ci de son côté trouvoit d'autant plus raisonnable, qu'il n'étoit même pas juste suivant lui que les Nobles qui ne faisoient pas même le tiers des citoyens, partageassent les dignités & emplois par égale moitié avec lui. On remettoit de jour en jour à décider cette querelle & il s'étoit flatté en dernier lieu que Roccabertin, qui commandoit toujours dans Gênes en l'absence de Ravestein, prononceroit entre lui & les Nobles dans l'assemblée qu'il avoit convoquée au sujet de la derniere émeute. Mais apprenant qu'il n'y avoit pas été seulement question de cette affaire qui lui tenoit si fort à cœur poussé d'ailleurs secrettement par des citoyens brouillons qui, comme cachés derriere lui, ne cherchoient qu'à l'animer & à attiser le feu de la sédition, il entra en fureur, criant que le gouvernement & les Nobles s'entendoient ensemble, & qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser par de belles paroles *(a)*.

Nouvelles pretentions du Peuple.

Les intrigues & les discours séditieux de ces citoyens remuants dont on vient de parler, & dont la multitude n'étoit sans le savoir que l'instrument aveugle, eurent bientôt excité un soulevement. Un Noble Paul Baptiste Justiniani, & Emmanuel di Canali, probablement le même Plébéien qui avoit été la cause innocente de la premiere émeute & qui vouloit se venger de l'injure qu'il avoit reçue, se mirent à la tête des mutins, & crierent *aux armes*. Le peuple s'attroupa en foule & leur parti grossissant de plus en plus par ceux qui venoient se joindre à eux, se mit à courir tumultueusement par les rues de Gênes en les faisant retentir des cris de *vive le Roi*, *vive le peuple*. Comme ils passoient par la place ou le quartier qu'habitoient les Doria, quelques Nobles de cette maison leur ayant dit quelques paroles outrageantes, ils fondirent impétueusement sur eux, tombant indifféremment sur les coupables & sur les innocens; Visconti Doria, citoyen sage & vertueux fut la premiere victime de leur fureur; Augustin Doria & quelques autres nobles de cette maison & d'autres familles, furent blessés par ces factieux. Au bruit du tumulte Jean-Louis de Fiesque descendit de sa maison, située sur une hauteur, dans le bas de la ville avec une troupe de gens armés, pour appaiser cette émeute. Roccabertin s'y transporta aussi sur le champ sans suite, & n'ayant qu'un simple bâton de commandement à la main: il tâcha vainement d'en imposer à la multitude, en lui ordonnant d'un ton ménaçant de mettre bas les armes. On lui répondit sur le même ton qu'on étoit déterminé à n'en rien faire que le peuple n'eut obtenu

Soulevement.

(a) Ub. Foglietta ibid. Hist. des Rèvol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 390 & suiv. Anecd. Gén. & Corses, ann. 1505-1506. p. 147.

la juste satisfaction qu'il demandoit; c'est-à-dire, que les deux tiers des charges & dignités fussent partagés entre les deux corps du peuple. Comme la nuit approchoit, Roccabertin craignant que la sédition n'augmentât pendant l'obscurité, toujours favorable aux forfaits qu'elle couvre, & desirant prévenir les suites funestes qu'il en apprehendoit fut obligé de promettre au peuple pour l'appaiser qu'il obtiendroit tout ce qu'il demandoit. Jean-Louis de Fiesque proteste beaucoup contre la condescendance du Vice-Gouverneur, qu'il traita de foiblesse, mais inutilement; Roccabertin qui avoit beaucoup plus à cœur le maintien de la tranquillité dans la ville, que la défense des vains intérêts des Nobles, donna sa parole au peuple, résolu de la tenir. En effet ayant assemblé le lendemain le conseil général de la ville, où peu de Nobles se trouverent, il y fut rendu un decret portant que les deux tiers des emplois & des charges du gouvernement seroient à l'avenir partagés entre les Marchands & artisans, en conséquence ils furent tout de suite mis en possession de leur partage (a). Par le même décret on créa du consentement du Vice-Gouverneur un conseil particulier composé de douze magistrats populaires, auxquels on donna le beau nom de *Pacificateurs*. Le premier des anciens & onze autres magistrats populaires furent choisis pour former ce nouveau conseil. Le premier soin des Pacificateurs fut d'écrire & d'envoyer peu de jours après une députation au Roi, leur souverain, pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé & lui faire savoir qu'au moyen des arrangemens qui avoient été pris pour contenter le peuple, irrité contre les Nobles, la tranquillité étoit parfaitement rétablie dans la ville. C'étoit tout ce que désiroit le Roi; ce Prince qui avoit été fort irrité par la nouvelle du soulevement arrivé à Gènes, fut charmé d'apprendre que tout étoit pacifié, & résolut pour l'amour de cette même paix, de passer sur ce que les moyens, dont les Génois s'étoient servis pour la maintenir, pouvoient avoir d'irrégulier & de contraire à son autorité; pensant qu'avec des sujets tels que les Génois peu faits encore à porter le joug, il ne devoit pas juger les choses à la rigueur, ni les traiter trop séverement de peur de les révolter tout à fait. En conséquence il témoigna qu'il étoit content de tout ce qui avoit été fait, & fit exhorter ses sujets à demeurer tranquilles & fidelles à l'obéissance qui lui étoit due.

Le Vice-Gouverneur François accorde les deux tiers des charges au peuple.

On crée un Conseil de douze Magistrats populaires.

Le Roi approuve tous ces arrangemens.

Mais en bien moins de tems qu'il n'en faut à un courier pour arriver de Paris à Gènes, avant que la réponse du Roi y fut parvenue, les choses y avoient déja changé totalement de face. Ceux qui avoient intérêt à brouiller les affaires avoient de nouveau soulevé le peuple. Il avoit repris les armes avec fureur; il s'étoit jeté sur les maisons des Nobles qu'il avoit mises au pillage & avoit obligé la plus grande partie d'entre eux de chercher leur sûreté hors de la ville. De ce nombre fut Jean-Louis de Fiesque, qui se retira à Montobio, forteresse à lui appartenante. Les Nobles envoyerent aussitôt des députés au Roi pour défendre leur cause & l'instruire de tous les excès auxquels la populace s'étoit livrée. Aussitôt que le Roi eût appris cette nouvelle émeute il fit partir pour Gènes le Gouverneur Ravestein espérant que sa présence & son autorité parviendroient à l'appaiser. Ravestein s'arrêta en chemin à Asti, ville appartenante au Roi, pour y attendre l'événement des choses, & voir le parti

Le Peuple reprend les armes.

Deputation des Nobles au Roi.

Ravestein est envoyé à Gènes & s'arrête à Asti.

(a) Hist. de Gènes, par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 146 & suiv.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1499 jusqu'en 1528.

qu'il devoit prendre en conséquence. D'abord que le peuple le sçut arrivé à cette place, il se hâta de lui envoyer des députés pour le prévenir en sa faveur. Jean-Louis de Fiesque se rendit aussi auprès du Gouverneur accompagné de quantité de Nobles. Pendant que Ravestein prolongeoit inutilement son sejour à Asti, les troubles & la confusion augmentoient de jour en jour dans Gênes, où l'on étoit dans l'incertitude de ce qui en résulteroit. Dans le même tems Paul Lecca excita un nouveau soulevement en Corse, à l'instigation des Nobles, & pour surcroit d'inquiétudes l'on apprit que les Frégoses qui étoient à Rome brûloient de revenir à Gênes pour seconder la faction des Nobles; ce qu'ils auroient déja fait, si le Pape Jules II, qui, par haine pour le Roi fomentoit les troubles de Gênes par ses intrigues & y animoit secrettement les populaires à la Révolte, ne les eût retenus (*a*). Dans ces circonstances critiques les principaux des populaires jugeant qu'il étoit à propos d'adoucir les esprits, créerent six nouveaux Magistrats populaires chargés de diminuer les impôts & autres charges publiques. Dans le même tems ils firent enfermer dans la citadelle de Lerice Jaques di-Mari, Seigneur du Cap-Corse qui leur étoit suspect d'intelligence avec les Nobles (*b*).

Soulevement en Corse.

Le Pape Jules II. favorise les troubles de Gênes.

Cependant Ravestein, ayant quitté Asti, s'approcha de Gênes à la tête de sept cens hommes d'élite & cent cinquante chevaux. Les Génois se hâterent pour lui faire honneur de lui envoyer une députation, composée des Magistrats, & de l'élite de la jeunesse de leur ville, magnifiquement vêtue. Ravestein reçut cette députation, d'un air froid & hautain & ne lui fit aucun accueil; il entra dans la ville avec son monde, faisant marcher les Magistrats devant lui, comme ses écuyers ou ses huissiers; ce qui mortifia beaucoup la vanité des Génois, & leur parut un despotisme outré (*c*). Mais ce n'étoit pas le tems de faire attention à ces sortes de choses, Ravestein entra dans Gênes avec un visage sévere, & où étoient peintes la Colere & l'indignation, il gardoit un silence farouche & lançant ainsi que tous ceux de sa suite, des regards menaçants sur les Génois, ce qui jeta au premier abord l'effroi & la consternation parmi eux. La premiere chose que Ravestein fit, fut de faire planter une potence & dresser un échaffaud dans la place devant le Palais pour achever d'intimider les Génois. Dans le même dessein, lorsqu'on vint lui demander si l'élection des Magistrats qui approchoit (elle se faisoit ou premier de Septembre) se feroit suivant le nouveau décret rendu en faveur du peuple; il ne fit aucune réponse, ce qui fit son effet. Les inquiétudes du peuple s'accrurent par l'arrivée de Jean-Louis de Fiesque qui entra secrettement dans la ville, & se tint caché dans sa maison avec quantité de gens armés; ce qui mit encore le comble aux craintes du commun des Génois. Cependant comme la crainte n'est qu'un mouvement passager, l'effet du premier moment, & qu'elle se dissipe bientôt si elle n'est pas soutenue & affermie par des coups frappans, les terreurs de la multitude cesserent peu-à-peu; elle s'accoutuma à moins craindre le Gouverneur & elle lui inspira de la terreur à son tour. Ravestein avoit voulu jouer le rôle que le Maréchal de Boucicaut avoit joué en pareille ren-

Entrée de Ravestein dans Gênes.

(*a*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 469.

(*b*) Ub, Foglietta Lib. XII. p. 690-691 & seq.

(*c*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 395—396 & suiv.

rencontre, près de cent ans auparavant, mais il ne le soutint pas bien craignant un nouveau soulevement, voulut le prévenir & tranquilliser une populace toujours prête à se mutiner; il fut donc obligé de garder Jean-Louis de Fiesque auprès de lui dans le palais, pour l'empêcher de remuer; & bientôt après d'accorder son éloignement aux instantes sollicitations des populaires. Enfin il fallut qu'il consentit que l'election des nouveaux Magistrats se fit suivant le dernier arrangement. Jean-Louis de Fiesque ayant refusé de sortir de la ville, suivant l'ordre qu'il en reçut du Gouverneur, y fut bientôt forcé par le populace qui reprit les armes pour cet effet, & le mit hors de Genes avec tout son monde.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Il est obligé de faire la volonté du peuple.

Ravestein étoit naturellement foible. S'étant privé lui-même de l'appui de Jean-Louis de Fiesque, il fut en quelque façon livré à la merci du peuple, & obligé de souscrire à toutes ses volontés. C'étoit cette multitude aveugle qui faisoit tout, secrettement inspirée & conduite par les chefs & les auteurs de la sédition qui comme l'ame invisible de ce corps insensé, le faisoient mouvoir à leur gré. Les Nobles demeuroient tranquilles chez eux, & attendoient paisiblement l'événement des choses. Les principaux des populaires ne se mêloient de rien non plus; sans crédit sans autorite ils n'avoient aucune part à tous les mouvemens du peuple, entre lequel & eux il régnoit peut-être encore plus de discorde & de mésintelligence qu'entre les deux factions rivales. Le peuple voulant se rendre de plus en plus puissant & s'emparer du gouvernement, se créa huit Tribuns tous tirés de son corps, auxquels ils donna un pouvoir absolu & une autorité qu'aucun Magistrat n'avoit eu jusqu'alors dans Genes; vû qu'elle anéantissoit celle de tous les autres Magistrats; sans que Ravestein osât s'opposer à toutes ces entreprises qui étoient autant d'attentats contre l'autorité souveraine.

Le Peuple crée huit Tribuns.

Dans le même tems le peuple y donna une nouvelle atteinte, en privant Jean-Louis de Fiesque du gouvernement de la côte orientale que le Roi lui avoit donné; les mutins l'en chasserent lui & ses troupes & s'en emparerent les armes à la main. Ce nouvel attentat de leur part donna encore plus de prise sur eux aux Nobles, qui ne cessoient de se plaindre auprès du Roi par la bouche de leurs envoyés & de déclamer hautement contre le peuple, dont ils aggravoient encore tous les torts, & noircissoient toutes les démarches, qui tendoient, disoient-ils, manifestement à la revolte & à l'indépendance (a). D'un autre côté les députés que le peuple avoit auprès du Roi pour défendre ses intérêts, & l'informer de la vérité des faits deguisés ou altérés par leurs adversaires, représentoient à ce monarque, „ qu'on lui en imposoit, qu'on noir„ cissoit injustement la conduite du peuple dans son esprit; qu'il n'avoit point „ pris les armes contre lui mais contre les Nobles pour se soustraire à leur ty„ rannie & à l'oppression; que le peuple de Gênes étoit toujours soumis à „ ses loix & inviolablement attaché au Gouvernement; que ce n'étoit point „ pour soustraire la côte orientale à la domination du Roi son maître qu'ils s'en „ étoient emparés mais uniquement pour ôter au plus grand ennemi qu'eussent „ les Génois la facilité de leur nuire; que le Roi n'avoit qu'à daigner nommer „ un autre Gouverneur de cette côte à la place de Jean-Louis de Fiesque, &

Nouvelles entreprises du peuple.

Ses députés s'efforcent de justifier sa conduite auprès du Roi.

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 147—149.

Sect. VII. *Histoire de* Gênes *depuis* 1479 *jusqu'en* 1528.

„ qu'elle étoit aussitôt remise en son pouvoir; enfin que ce peuple toujours „ fidele & toujours opprimé par les nobles attendoit tout de la bonté & de „ la puissante protection du Roi son souverain, qu'il réclamoit, & dont il „ avoit plus que jamais besoin dans les circonstances pour résister aux artifices „ & aux desseins tyranniques de ses dangereux ennemis (*a*).

Le Roi ennuyé de toutes ces querelles domestiques qui lui donnoient beaucoup d'occupation & de chagrin; las d'être obligé de mettre sans cesse la paix entre les deux corps de ce turbulent état, se trouva fort embarassé. Il ne savoit en faveur de qui prononcer. Par inclination & par état, c'est-à-dire comme Roi, il étoit plus porté pour les Nobles; il sentoit qu'il étoit tant de sa politique que de son intérêt, pour le maintien de sa puissance de les favoriser de toutes ses forces contre les Populaires. D'un autre côté quelque fut la bonté naturelle de ce monarque, il étoit extrêmement irrité de la conduite du peuple de Gènes, & s'il n'eut écouté que le premier mouvement de son indignation, il n'auroit cherché d'abord qu'à en tirer la vengeance la plus éclatante. Mais comme dans la conjoncture présente la prudence disoit qu'il étoit dangereux d'aigrir les esprits & de porter ce peuple mutin aux derniers excès du désespoir, ce Prince crut devoir essayer encore avec lui les voyes de la clémence & de la modération, pensant avec raison qu'il est toujours assez tems de se venger & de punir. Cependant ne voulant point que ses sujets lui imposassent des loix, & croyant l'honneur de son rang intéressé à soutenir son ouvrage, il envoya à Gènes Michel Riccio, exilé Napolitain & habile négociateur, avec des lettres où ce monarque marquoit aux chefs des Populaires & aux Magistrats, „ qu'il vouloit bien fermer les yeux sur les torts de ses sujets, „ sur leur conduite passée, & leur pardonner, en faveur des motifs par eux „ allégués, tous les excès auxquels une ardeur aveugle & inconsidérée les „ avoient emportés; dans l'espérance qu'ils se rendroient dignes de sa clémence & de ses bontés par leur conduite à venir; qu'il vouloit bien confirmer le decret qui accordoit au peuple les deux tiers des charges publiques; „ mais à condition qu'il se comporteroit désormais d'une façon plus obéissante „ & plus soumise, & sur-tout qu'il remettroit, aussitôt ses ordres reçus, Jean-„ Louis de Fiesque en possession de son gouvernement; prétendant & voulant qu'il fut reconnu Gouverneur de la côte orientale, & qu'on lui „ remit sans délai toutes les places dont l'on s'étoit emparé sur cette côte".

Le Roi envoye Michel Riccio à Gènes.

Triste situation de Gènes.

Pendant cet intervalle Gènes étoit en proye aux ravages, inondée de sang, souillée de forfaits, en un mot livrée à tous les maux auxquels une ville prise d'assaut ou sans loix & sans chefs, est ordinairement exposée, l'anarchie, la licence, le crime y régnoient: Les loix étoient sans force & les Magistrats sans autorité. Les Tribuns du peuple commandoient seuls; & plus jaloux de conserver leur pouvoir passager que de pourvoir au maintien de la tranquillité publique, ils ne se servoient de leur crédit que pour fortifier le peuple dans ses sentimens de révolte, que pour l'exciter encore plus contre le gouvernement & les Nobles. Quantité de brigands & de scélérats dont la ville étoit remplie y commettoient impunément les plus grands desordres. Pour mettre un frein à leurs brigandages & à leur audace, les Magistrats furent obligés de faire en-

(*a*) Hist. des Révol. de Gènes: Tom. I. Liv. III. p. 398—399 & suiv.

trer, (du consentement même des Tribuns, dont la sûreté y étoit aussi intéressée) des troupes étrangeres dans la ville. Ils firent venir de Pise Tarlatini (*) Capitaine renommé pour sa valeur & son habileté, qu'ils mirent à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour en imposer aux brigands & aux malfaiteurs. Tarlatini réussit en effet à les contenir & à rétablir un peu le calme & la sûreté dans Gênes. Telle étoit la triste situation de cette ville infortunée, lorsque Michel Riccio y arriva avec les lettres dont il étoit porteur. Elles furent lues publiquement, & firent d'abord la plus grande sensation sur l'esprit du peuple, qui toujours porté à passer aux extrêmes, se mit à chanter victoire & à s'applaudir avec tous les transports d'une joie effrénée, d'avoir gagné sa cause auprès du Roi contre les Nobles. Mais ses factieux Tribuns, craignant plus que tout une pacification si fatale à leur autorité, lui firent bientôt changer de sentiment. Ils lui insinuerent qu'on le jouoit, qu'il ne voyoit pas les choses sous leur véritable point de vue, ni le but réel des ordres venus de France : qu'on le sacrifioit aux Nobles, qu'il ne pourroit jamais se flatter d'être libre & de voir Gênes tranquille tant que Jean-Louis de Fiesque seroit en possession du gouvernement de la côte orientale. Le peuple girouette volage qui tourne à tout vent, reçut avidement ces nouvelles impressions & reprit les armes avec plus de fureur qu'auparavant. Excité par les artifices & les discours séditieux de ses Tribuns, bien loin de songer à se soumettre aux ordres du Roi, & à remettre la côte orientale entre les mains de son gouverneur, il leva l'étendart de la révolte, envoya des troupes pour reprendre Monaco, place dont les Grimaldi s'étoient emparés pendant le tems des guerres civiles des Guelfes & des Gibelins dont ils étoient restés en possession depuis. Ravestein tenta vainement de s'opposer à cette expédition à la tête de laquelle les mutins mirent Tarlatini qui fut envoyé à Monaco avec deux galeres & plusieurs autres bâtimens.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Les Magistrats y font entrer des Troupes.

Le peuple s'obstine dans sa rebellion, à l'instigation de ses Tribuns.

Il forme une entreprise sur Monaco.

Tous les jours les mutins faisoient des innovations & créoient de nouvelles magistratures à leur fantaisie. Il n'y a jamais plus de dépositaires de l'autorité que quand elle est prostituée & foulée aux pieds. On forma le projet de créer un conseil de trente six citoyens populaires, qui devoient être chargés du gouvernement de la République avec un pouvoir absolu. Ce projet n'ayant pas réussi, on élut quatre citoyens, gens de bien aimant la paix & l'ordre, qu'on mit à la tête des affaires sous le nom de *Régens de la ville*. Elle se trouva assez bien de leur sage administration, & fut pour un moment soulagée du poids de ses maux précédens. Cependant Ravestein ennuyé de voir l'autorité du Roi & la sienne avilie de toutes façons, & de ne plus être dans Gênes que comme une idole sans pouvoir, abandonna les Génois à eux-mêmes, & à leur mauvais sort, pour retourner en France (a). On prétend que Rocca-

On élit quatre Régens de la ville.

(a) Anecd. Gén. & Corses ann. 1506. p. 149.

(*) Ce fut un de ceux qui contribua le plus par son courage & ses talens militaires, à la longue résistance que les Pisans ses compatriotes, firent contre les Florentins : il recula le plus qu'il put l'instant de la défaite & de la servitude de sa patrie, & se couvrit de gloire en quantité de combats. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 146.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

bertin contribua beaucoup par ses menées secrettes, aux désagrémens que le Gouverneur eut à essuyer pendant le tems de son séjour a Gênes; soit par jaloufie & par dépit de voir son pouvoir éclipsé par le sien, soit à l'instigation du neveu du premier Ministre de la Cour de France (le fameux Cardinal d'Amboise) lequel neveu étoit l'ennemi mortel de Ravestein (a). Au reste ce sont autant de mysteres & de petites intrigues politiques, ou plutôt d'intérèt particulier qu'il est assez difficile de dévoiler ou d'expliquer (b).

Ravestein quitte Gênes. Son départ redouble l'insolence des mutins.

Quoique Ravestein ne fut ni craint ni considéré dans Gênes, son départ ne laissa pas que d'enhardir encore plus les chefs des mutins & les Tribuns, qui perdant toute pudeur & toute retenue, allerent ouvertement la tête levée, & ne cacherent plus que leur dessein étoit de secouer le joug de la France. Ils eurent soin d'appaiser promptement dès leur naissance quelques différends qui s'éleverent entre les factions des Adornes & des Frégoses, craignant que ces querelles particulieres ne nuisissent à l'exécution de leurs projets. La multitude étoit irritée de voir que le siége de Monaco trainoit toujours en longueur. Ses Tribuns ne manquerent pas de profiter de cette occasion pour exciter encore sa haine contre les principaux de sa faction, qui comme on l'a vû, sans autorité, sans pouvoir, demeuroient tranquilles chez eux & ne prenoient aucune part à tous ces mouvemens. Les Tribuns les accuserent de favoriser secrettement le gouvernement François & les Nobles, & d'être cause de la lenteur avec laquelle le siége de Monaco & généralement toutes les affaires alloient; parce que vendus aux ennemis de la République, ils ne secondoient point les efforts du peuple, comme ils l'auroient du. Ces discours séditieux animerent tellement la populace; que plus de six-mille hommes tant artisans que de la lie du peuple quitterent leurs boutiques & leur ouvrage pour marcher contre Monaco. Mais ce renfort nombreux n'avança point la prise de cette place; elle fut au contraire retardée par cette multitude tumultueuse, désordonnée & peu au fait de porter les armes; elle fut tellement à charge aux troupes réglées qui formoient ce siége, qu'elles furent sur le point de le lever & d'abandonner leurs drapeaux.

Les Tribuns attisent encore le feu de la révolte.

Continuation du siége de Monaco.

Pendant cet intervalle les Nobles charmés des sottises continuelles que faisoient leurs adversaires, envoyerent une nouvelle députation au Roi pour l'animer de plus en plus contre le peuple, pour le presser d'écouter enfin son juste ressentiment & de chatier sa rebellion. Ce fut le parti que prit le Roi; il refusa de donner audience aux députés que le peuple lui envoya aussitôt qu'il eût sçu le départ de ceux des Nobles, & il résolut de marcher lui-même contre ses sujets rebelles. Il fit faire des levées considérables & commença par défendre aux Milanois toute communication avec les Génois & à prohiber toute importation de vivres de la Lombardie dans l'Etat de Gênes. En outre il ordonna au Commandant de la citadelle de Gênes qui jusqu'alors étoit demeuré fort tranquille, s'attendant toujours que le peuple viendroit à résipiscence, de commencer les hostilités contre les Génois & de leur faire tout le mal qu'il pourroit. Ce Commandant, homme naturellement méchant & ennemi des Génois, charmé d'être autorisé à leur nuire, s'acquitta à merveille

Le Roi se prepare à marcher contre les Génois. 1507.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 422.

(b) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 605. Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. L. III. p. 422.

des ordres qu'il avoit reçus. Il choisit pour éclater un jour de fête, où une grande partie des citoyens de la ville, tant Nobles que Populaires étoit assemblée dans l'Eglise des Cordeliers qui, comme on a déja eu occasion de le voir, étoit presque attenante à la citadelle. Le Commandant fit tout à coup fermer les portes de l'Eglise & donna des ordres pour qu'on n'en laissât sortir personne. Cela fait, ayant relâché les femmes & les Nobles, il fit arrêter & mettre en prison tous les Populaires qui s'y trouverent. Il les garda plusieurs jours en prison, où ils furent fort maltraités; ils n'en sortirent que moyennant une rançon de dix mille écus d'or qu'ils furent obligés de lui payer comptant. Ce Commandant, non content d'avoir mis les Génois à contribution, fit encore beaucoup de dommages & de ravages dans la ville & sur le port par le feu de son artillerie; elle y renversoit journellement quantité de maisons & faisoit couler à fond plusieurs bâtimens. Il avoit toujours soin de faire le plus grand feu pendant la nuit, afin d'inspirer plus de terreur aux Génois & que l'horreur des ténèbres contribuât à rendre les décombres & l'embrasement plus affreux (a).

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Hostilités commises par le Commandant François du château de Gênes.

C'est ainsi que se passa une partie de l'année 1507, le triste état de Gênes empiroit de jour en jour. Outre la colere de leur Souverain, ses concitoyens avoient encore à craindre les liaisons de ce Prince avec le Roi d'Espagne & avec le Duc de Savoye. Ils avoient à redouter que ce dernier ne lui fournît des secours contre eux, sous prétexte d'éloigner la guerre de son territoire, dont les armes Génoises s'approchoient beaucoup par le siége de Monaco, place presque située sur la frontiere du Piémont. Cependant tel étoit l'acharnement, ou si l'on veut, suivant les différens aspects où l'on peut considérer les choses, le courage du peuple de Gênes, continuellement animé par ses Tribuns, que loin d'être ébranlé à la vue de l'orage prêt à fondre sur lui de toutes parts, il persistoit toujours dans sa révolte, ainsi que dans le dessein de s'emparer de Monaco, & qu'il forçoit même, pour ainsi dire, les Nobles & les Principaux de la ville à contribuer à l'exécution de ses projets, en les obligeant par ses menaces, de fournir une somme d'argent considérable pour aider à soutenir cette guerre. Les bons citoyens, ceux qui prévoyoient tous les maux, & peut-être même la destruction totale, dont leur patrie étoit menacée, firent néanmoins tous leurs efforts pour prévenir tant de malheurs, s'il en étoit encore tems. Dans cette vue comme le Roi avoit expressément déclaré ne vouloir entendre parler d'aucune députation de la part de ses sujets rebelles, ces citoyens zélés pour la paix & le bien de leur patrie s'adresserent au Cardinal d'Amboise, qui très-considéré du Roi pour sa sagesse pouvoit tout auprès de lui; ils lui envoyerent une députation de quatre d'entre eux, pour implorer son intercession en faveur de Gênes auprès de son maître & pour lui représenter que la révolte du peuple n'étoit l'ouvrage que de quelques citoyens séditieux; & qu'il n'étoit pas juste que les bons & fideles sujets du Roi pâtissent pour les rebelles. En outre ils s'adresserent aussi au Pape Jules II. (*) im-

Inquiétudes & [illegible] des Génois [illegible].

Efforts des bons citoyens pour obtenir la paix.

(a) Accad. Gén. & Confes. ann. 1507. p. 150 & suivant.

(*) Ce Pape étoit Génois de naissance, né à Savone, ainsi que Sixte IV. [illegible] avant lui, il s'appeloit Cardinal de la Rovere & [illegible] il fut un des plus dangereux ennemis de Louis XII; & l'on peut voir dans l'Histoire de France & d'Italie tout ce qu'il fit contre lui.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

plorerent les bons offices du Pontife auprès du Roi Très-Chrétien, le conjurerent de désarmer sa vengeance & de vouloir bien être le médiateur entre lui & ses sujets. Mais les Génois zélés ne pouvoient pas s'adresser plus mal. Ce Pontife brouillon trompa bien leur attente; au lieu de pacifier les choses, ainsi qu'il étoit du devoir de son caractere sacré, il les envenima en s'en mêlant, & il attisa encore le feu du ressentiment du Roi, en lui faisant quantité de demandes toutes en faveur du peuple revolté, & absolument contraires à l'honneur & à la dignité du Monarque outragé, qui en fut revolté & se fortifia encore plus dans son dessein de chatier les Génois (a). Ce Pape favorisoit secrettement les Populaires contre les Nobles, & contribuoit aussi beaucoup à fomenter la révolte de Gênes par ses intrigues, dans l'espoir d'en faire perdre la souveraineté au Roi de France qu'il haïssoit. Ainsi tout abandonnoit les Génois à la colere de ce Monarque, & il sembloit que leur mauvais sort les livrât à ses coups pour la punition de tous les sujets de plainte qu'ils avoient donnés à la France depuis plus de cent ans.

Intrigues du Pape Jules II.

Retraite de Roccaberlin.

Cependant, quoique Roccaberlin dont la présence étoit utile à Gênes pour le service du Roi, puisqu'il n'y avoit plus aucun espoir de conciliation, en fut parti pour retourner en France & rendre compte à la Cour de l'état désespéré où il avoit laissé les choses; quelque mutiné & obstiné que le peuple fût dans sa révolte, il sembloit toujours au moins en apparence conserver encore un reste d'égard & de respect pour l'autorité de Louis XII. La banniere de France étoit encore sur la grande tour du Palais: foible ménagement il est vrai; néanmoins il laissoit toujours la porte ouverte à un accommodement, si ce trop aveugle & trop courageux peuple avoit seulement voulu ouvrir les yeux sur les dangers où il s'exposoit par son obstination à contre-tems, & sur le parti que la prudence sembloit lui montrer dans le lointain comme un port assuré contre le ressentiment de son Souverain; mais il étoit trop seduit, trop égaré, trop excité à la révolte par les séditieux Tribuns qui ne travailloient que pour la conservation de leur pouvoir, & aucunement pour l'amour du bien public, tandis que ce peuple généreux & infortuné combattoit réellement & de bonne foi pour sa liberté.

Levée du siége de Monaco.

L'orage commençoit à s'approcher de Gênes. D'Alegre parut bientôt à la tête de trois mille hommes que les Nobles avoient levés pour le service de la France, & de quelques troupes qu'il avoit amenées avec lui. Ses approches seules firent lever le siége de Monaco, & obligerent les assiégeans de se retirer à Vintimille (b). Dans le même tems, pour surcroit de crainte pour les Génois, les troupes du Duc de Savoye se mirent en marche pour entrer sur leurs terres. En peu de tems d'Alegre eut reconquis & soumis aux ordres du Roi son maitre toute la côte du Ponant. Croyant devoir épouvanter les Génois par des exemples de sévérité, & user de représailles (qui ne devroient être permises que pour le bien) il fit pendre Jacques Franco Commandant de Port Maurice, citoyen d'une des premieres familles de Gênes qui avoit fait subir le même traitement ignominieux à deux hérauts-d'armes du Roi.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 404. Ub. Foglietta Lib. IX. p. 696—698.

(b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 150.

Ce n'étoit encore là que les prémices de sa vengeance: ce Prince s'apprêtoit à venir fondre lui-même sur ses rebelles sujets à la tête d'une armée formidable. Il est vrai que sa bonté leur donna encore assez de tems pour désarmer son ressentiment, & que s'ils avoient voulu, ils auroient pu venir à bout par une prompte soumission, de fléchir le courroux de ce Monarque naturellement doux & débonnaire, mais Roi & Roi outragé. Vainement le Cardinal de Caretto, qui étoit en grande considération auprès de ce Prince, voulut se servir de son crédit en faveur des Génois, vainement il tenta d'engager par ses prieres & ses avertissemens salutaires les Chefs des mutins à changer de sentimens & à ne pas attirer sur eux & sur leur patrie, par leur obstination, les armes d'un Roi auxquels ils n'étoient pas en état de résister. Leur aveuglement & leur opiniâtreté rendirent toutes ses démarches & ses bonnes intentions inutiles, ainsi que celles de tous les bons citoyens qui voulurent prévenir le malheur de Gènes. Plus les rebelles avoient des raisons pour changer de dessein, plus le danger approchoit; & plus ils s'obstinerent encore à refuser toutes les graces & tous les moyens de conciliation qu'on voulut leur offrir, plus ils persisterent dans leur opiniâtre rebellion, excusable par le beau motif de la liberté qui les animoit, s'ils ne s'étoient pas laissés aveugler volontairement. Jusqu'alors ils avoient encore paru respecter l'autorité du Roi même en la bravant; mais il ne leur restoit plus qu'un pas à faire, & ce pas fut bientôt fait; parvenus au suprême degré de l'obstination & de l'endurcissement, comme si leur audace eut crû avec leur danger, les rebelles ne ménagerent & ne respecterent plus rien. Excités par leurs coupables Tribuns; ils abbatirent la banniere de France, qui étoit sur la grande tour du Palais, & y substituerent celle de l'Empire; non qu'ils voulussent en effet reconnoître l'Empereur pour leur Souverain & se soumettre à sa domination; mais pour mieux outrager & braver le Roi de France de toutes façons, en paroissant rechercher l'appui de l'Empereur contre lui; pour faire connoitre manifestement que décidés à secouer le joug de la France, il n'y en avoit point qu'ils n'acceptassent préférablement au sien. Enhardis par cette derniere démarche, tout le reste ne leur coûta plus rien, & ils eurent l'audace d'élire un Doge, qui fut Paul de Novi teinturier, (a) homme de basse extraction, mais d'un courage & d'un esprit fort au dessus de sa naissance & de son état; & que toutes ces qualités, son ambition & la faveur du peuple ne servirent qu'à rendre malheureux, & à l'élever bien haut, pour rendre sa chute plus terrible. Tant d'outrages & d'attentats formels contre l'autorité du Roi, allumerent encore d'avantage son courroux. Voyant que la clémence étoit inutile & qu'il ne pouvoit pas se flatter de réduire le peuple de Gènes par les voyes de la douceur, il se détermina enfin à se mettre en marche pour aller chatier des rebelles que sa bonté encourageoit à l'offenser.

Dans la joye aveugle & effrénée où le peuple nageoit alors à Gênes, joye inspirée par quelques succès que les troupes de leur nouveau Doge avoient remportés sur celles de Jean Louis de Fiesque, qui avoit été battu & défait en plusieurs rencontres sur la côte du Levant, ce peuple insensé ne se mit pas

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Préparatifs du Roi pour marcher contre les Génois.

Ils refusent tous moyens de conciliation.

Ils abbatent la banniere de France & y [illegible] celle de l'Empire.

Ils élisent [illegible] Doge Paul de Novi.

Le Roi se met en marche.

Jean Louis de Fiesque est battu par les troupes du Doge.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 425. Anecd. Gén. & Cortes ann. 1507. p. 156.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1179 jusqu'en 1528.

beaucoup en peine des approches du Roi ; méprisant ses forces & se flattant de pouvoir lui réussir avec la même facilité. Il combattoit pour sa liberté & il comptoit qu'une si belle cause le rendroit victorieux ; mais le motif n'est rien & le courage même n'est d'aucun secours sans la prudence, & sur-tout sans la force & les moyens. Le peuple de Gênes étoit dans une sécurité léthargique ; il falloit que la foudre long-tems suspendue sur sa tête, vint en frappant sur lui le tirer de ce sommeil perfide & rendre son réveil affreux. Cependant, de concert avec son Doge & ses Tribuns enivrés des avantages que leurs armes avoient remportés sur les [illegible], dont ils tiroient un augure favorable pour la suite de cette guerre, le peuple prit toutes les mesures qu'il crut capables de pouvoir mettre Gênes hors d'insulte ; il s'empara des principaux postes extérieurs qu'il fit fortifier pour arrêter le Roi dans sa marche, & lui couper tous les passages ; en un mot il chercha à se mettre en état de faire la plus vigoureuse résistance contre son Souverain. Il l'attendit de pied ferme & forma en l'attendant, & comme par forme de passe-tems, le siege de la citadelle commençant à faire un feu très-vif sur elle.

Mesures que prennent les mutins pour la défense de Gênes : ils forment le siege de la citadelle.

Le Roi étoit arrivé à Asti (*) avec son armée & il y demeura quelque tems pour voir si son approche ne feroit point quelque impression de terreur sur le peuple de Gênes, & ne l'engageroit point à rentrer dans son devoir. Mais l'attente de ce Prince fut vaine & ce peuple obstiné étoit résolu de laisser venir les choses aux dernieres extrémités. Le Roi se détermina à les [illegible], quitta Asti & avança avec ses troupes droit à Gênes par F[illegible] & Serravalle, sans qu'il rencontrât aucun obstacle dans le passage de [illegible] montagnes, de défilés & de ravins, où il auroit été fort aisé aux Genois d'arrêter toute son armée, s'ils avoient pris de meilleures mesures, & sur-tout s'il y avoit eu moins de mésintelligence entre eux. Mais comme on l'a déjà dit le peuple seul combattoit pour la liberté ; & ses efforts sont foibles, lorsqu'ils ne sont pas soutenus & dirigés par la prudence ! D'ailleurs qui pourroit compter sur les dispositions de la multitude ? elle brave le danger encore éloigné ; puis tout à coup elle se dément & perd entiérement courage quand le mal est présent ! A peine les troupes qui gardoient les postes avancés & le passage des premiers défilés, virent elles paroître les Drapeaux du Roi, qu'elles prirent honteusement la fuite au nombre de six cens hommes d'élite, & se replierent sur les autres postes ; ceux-ci en firent autant à leur exemple, de façon que cette terreur [illegible] se communiqua [illegible] en un [illegible] de postes en postes, qui furent soudain abandonnés, & gagna bientôt Gênes où le bruit seul de l'approche de l'armée du Roi répandit la plus affreuse consternation. Ce n'étoit plus ce même peuple naguère si courageux & si zélé pour la défense de sa liberté ; la populace, ses coupables Tribuns, qui l'avoient [illegible], les mutins, les chefs : [illegible] le superbe langage qu'ils avoient tenu jusqu'alors, ne savoient pas

Le Roi arrive à Asti.

Il s'avance vers Gênes [illegible].

Terreur [illegible].

(*) Cette ville appartenoit à Louis XII. comme Duc d'Orléans, du Chef de Valentine Visconti sa grand'mere [illegible] qui elle avoit été donnée en dot ; c'est pourquoi on a vu que R[illegible] & les autres Officiers envoyés du Roi à Gênes, s'étoient [illegible] étant à portée dans cette ville, peu éloignée de Gênes, d'être spectateurs de ce qui s'y passoit & de prendre leurs mesures en conséquence. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. I. Liv. III. p. 304.

plus ce qu'ils faisoient, ni ce qu'ils devoient faire, tant étoient grands leur effroi & leur abbatement. Cependant ils revinrent un peu à eux-mêmes, & prirent encore quelques précautions pour leur défense; mais telles qu'un desespoir aveugle en peut suggerer dans une pareillle conjoncture (a). Les Tribuns & autres chefs distribuerent dans les maisons des Nobles qui étoient vuides par leur désertion quantité de paysans de la vallée de Polcevera qui s'étoient retirés tremblans dans la ville. Ils firent fermer & barricader les rues avec des chaines de fer & des madriers, chacun oubliant le soin de la défense de Gênes pour ne s'occuper que de la sienne propre, se retranchoit chez lui & remplissoit sa maison d'armes, de pierres & de poutres, comme s'il eût dû soutenir un siége & comme si sa maison lui eût tenu lieu de patrie.

Sect. VIII. Histoire de Gênes depuis 1279 jusqu'en 1528.

De pareils ennemis n'étoient pas difficiles à vaincre ni bien redoutables pour le Roi. Aussi ce Prince ne voulant pas retarder sa marche, laissa en arriere une partie de son armée qui lui étoit inutile & pouvoit l'embarasser, & ne prit avec lui que douze mille hommes d'infanterie, dont six mille Suisses, quinze cens chevaux armés à la légere, & huit cens chevaux (Cataphractes) (*). Il avoit dans son armée la plus grande partie de la Noblesse Françoise & Milanoise & quantité de Seigneurs Italiens, (entr'autres les Marquis de Mantoue & de Montferrat) qui étoient venus avec lui, moins dans l'idée de participer aux dangers & aux combats de ce Prince, que pour être témoins de son triomphe & du châtiment de ses rebelles sujets; car on regardoit avec raison la défaite des Génois comme certaine.

L'armée du Roi ayant passé sans obstacle toutes les montagnes & tous les pas difficiles; tant de gorges, tant de chemins étroits & tortueux tant de défilés qui pouvoient arrêter ou retarder sa marche & dont l'on pensoit que le passage seroit mieux défendu par les Génois & couteroit tant de sang & de combats, descendit dans la plaine, & s'y étendit aussi sans aucun empêchement; sans trouver d'ennemis à combattre. Louis XII. fut lui-même étonné de cette facilité inattendue, & du peu de courage que ses ennemis faisoient voir, après avoir montré tant de résolution & d'audace; ce Prince, naturellement brave & intrépide, rougit en quelque façon d'une victoire si aisée; mais comme il étoit aussi doux & humain que brave, il fut charmé de trouver le moyen d'épargner le sang de ses soldats & de ses ennemis & de pouvoir acquérir des lauriers qui n'en fussent point arrosés.

Le Roi passe les monts sans obstacle.

Il prit sa route par la vallée de Polcevera, & s'avança le même jour jusqu'à Rivarolo qui n'est qu'à trois milles de Gênes. La seule chose qui fut capable de retarder son passage & de l'empêcher d'aller droit à Gênes, étoit un petit Fort que les Génois avoient construit sur le Mont dit Promontorio, entre Rivarolo & S. Pierre d'Arena, où ils avoient mis une forte garnison pour protéger ce Fort. Ils avoient placé sur une hauteur qui le dominoit, un corps de huit mille hommes, commandé par Jacques Corse, Officier de grande ré-

Forces des Génois.

(a) Ub. Foglietta Gen. Hist. Lib. XII [illegible] de M. Tom. II. Liv. IX. p. 155 & suiv. p. 700—7[illegible]. Hist. de Gênes par le Chev.

(*) On a déja expliqué dans plusieurs endroits de cette Histoire, entre autres Section II. [illegible] 1225. ce que c'étoit que cette cavalerie.

Sect. VI Histoire de Gènes depuis 1479 jusqu'en 1528.

putation & que les Tribuns, ayant besoin de ses services, avoient tiré du cachot où ils l'avoient injustement fait plonger sur quelques faux soupçons. Telles étoient toutes les forces que Gènes avoit pour sa défense, & d'où dépendoit absolument son salut & son destin (a). Les mutins avoient encore un corps de troupes commandé par Tarlatini qui avoit été employé à faire le siége de Monaco, & obligé de se retirer à Vintimille à l'approche de d'Alégre; mais ces troupes se trouvoient coupées par les François, & ne pouvoient venir au secours de Gènes, ni par terre, ni par mer. La seule ressource que ses citoyens eussent encore leur fut bientôt enlevée; les troupes de Jacques Corse furent battues, obligées de prendre la fuite & de se sauver en partie dans Gènes; le Fort se rendit aussitôt après aux François sans faire la moindre résistance; ce qui redoubla la consternation & la terreur où Gènes étoit plongée & jeta de plus tous ses défenseurs dans le désespoir; non dans celui qui tient quelquefois lieu de courage & opere les plus grands effets dans un moment de crise; mais dans ce désespoir affreux qui glace le cœur de l'homme, l'abbat & le plonge dans une espece d'anéantissement total. Il est impossible de bien exprimer la désolation dont cette grande ville offroit alors l'image; c'est pourquoi on laissera au lecteur à se la dépeindre dans son imagination.

Défaite de leurs troupes. Consternation dans Gènes.

Il fallut songer alors à capituler, à fléchir par des soumissions & par des prieres le courroux d'un Souverain irrité & victorieux & l'on avoit sujet de craindre qu'il ne fût plus tems, & que le Roi indigné par tant d'outrages accumulés ne voulût pas être venu inutilement de si loin jusqu'à Gènes, & n'eût dessein de tirer un chatiment exemplaire de ses sujets rebelles. Mais ils ne connoissoient pas bien le Souverain auquel ils avoient affaire, & ne savoient pas combien ils pouvoient espérer en sa clémence, à laquelle leur malheur & leur soumission leur donnoient assez de droits. Le Roi à qui son cœur parloit déja assez en leur faveur, feignit cependant d'abord de vouloir être inflexible, & ne voulut ni voir, ni entendre les députés qu'on lui envoya. Le Cardinal d'Amboise son fidelle Ministre les accueillit, les consola & leur fit entendre qu'il falloit que Gènes se rendit à discrétion & sans aucunes conditions; mais qu'on pouvoit être assûré qu'elle ne seroit point mise au pillage, l'opiniâtreté du petit peuple toujours aveuglé & animé par les chefs de la rebellion, pensa faire rompre la négociation & mettre obstacle aux bonnes dispositions intérieures du Roi en faveur des Génois, ainsi qu'aux soins zélés des magistrats & des bons citoyens, qui faisoient tous leurs efforts pour sauver leur patrie. La populace fit encore une tentative malgré les Magistrats, pour reprendre le Fort Promontorio; mais les rebelles furent battus & repoussés. Sans espoir & sans ressources leurs coupables chefs, leur Doge, tous ceux qui avoient sujet de craindre le juste courroux du Roi, sortirent pendant la nuit de la ville, & se retirerent secrettement à Pise; au moyen de quoi n'y ayant plus aucun germe de sédition dans la ville, & n'y ayant plus qu'un seul avis unanime, qui fut de se soumettre au vainqueur & d'implorer sa clémence, on se rendit à discrétion. Aussitôt le Maréchal d'Amboise en-

Les Génois se rendent au Roi.

Retraite des Tribuns & des Chefs des rebelles; Gènes se rend à discrétion.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. I. Liv. III. p. 406—409.

tra dans Gênes avec une partie des troupes, s'empara des principaux postes, enleva toutes les armes & les fit porter dans la citadelle (a).

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Le lendemain 28 Avril fut destiné pour l'entrée du Roi. Il se mit en marche avec sa cour & l'élite de son armée. Mais pour éviter le desordre & garantir cette grande ville du pillage, ainsi que son Ministre l'avoit promis, ce Prince eut soin de pourvoir à la sûreté de Genes par toutes sortes de précautions, & sur-tout de mettre par-tout des troupes pour en éloigner les Suisses & les volontaires qui étoient dans son armée, troupes qu'on connoissoit pour très-avides de butin, & capables de commettre les plus grands desordres. Après cela le Roi s'avança vers Genes, armé de pied en cap, l'épée nue à la main, affectant de porter la colere & l'indignation peintes sur ses yeux & sur son visage, quoique dans le fond de son cœur il n'attendit que le moment de se laisser désarmer par les larmes des vaincus. C'est dans cet état, bien différent à celui où les Génois avoient vû ce bon Prince pendant le court séjour qu'il avoit fait dans leur ville (en 1502) que les Magistrats & quarante des principaux citoyens, qui allerent au devant de lui en forme de supplians jusqu'à l'Eglise de S. Théodore, rencontrerent ce Monarque irrité. Ils tomberent aussitôt à ses pieds; & l'un d'eux (Etienne Justiniani, Vieillard respectable par ses cheveux blancs, son merite & son eloquence) prenant la parole, implora sa clémence dans les termes les plus touchans & les plus pathétiques, rejettant toute la rebellion sur le petit peuple, qui avoit été lui-même séduit & aveuglé par des séditieux, & conjurant le Roi de ne pas confondre les innocens avec les coupables, de ne pas envelopper une ville entiere dans la punition due à quelques citoyens factieux. Le Roi fut ému par ce discours, mais il eut soin de ne pas laisser paroitre toute son émotion; il se contenta de faire relever ces députés d'un air de bonté qui perça malgré lui sur son visage & ne servit pas peu à rassurer les Génois, qui attendoient en tremblant qu'il [illegible] leur arrêt, & qui lûrent leur grace écrite dans ses yeux; il remit aussitôt son épée dans le fourreau & continua sa route sans leur rien répondre [illegible], les députés marchants devant lui. Il se rendit d'abord à la Cathédrale pour remercier l'Etre suprême de ses succès. Il y trouva une foule de jeunes filles vêtues de blanc, et d'enfans de tout âge & de tout sexe qui se [illegible] aussitôt à ses pieds, tendant vers lui leurs mains innocentes chargées de branches d'Olivier, jettant les cris les plus lamentables, & implorant avec des pleurs & des gemissemens, au nom de tout ce qu'il y avoit de plus sacré pour lui, leur grace & celle de leur malheureuse patrie (b). Ce spectacle tout haut [illegible] ce bon Prince qui ne pouvant [illegible], fit [illegible], & donna [illegible] des marques sinceres de son attendrissement. Quoi de plus [illegible] que de voir Louis XII [illegible] ses larmes à celles des vaincus, des infortunés! il [illegible] qu'il étoit [illegible], être bien au dessus de celui de [illegible] & que les Princes [illegible] bien rarement (*). Pourquoi faut-il qu'on cite au miracle,

Le Roi fait son entrée dans la ville.

Les Magistrats & principaux citoyens vont au devant de lui.

Clémence & [illegible] de ce Prince.

(a) Ub. Foglietta Lib. XII. p. [illegible]—[illegible] Ferreras Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. [illegible]—469.

(b) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 704. & seq. Annal. Gen. & Corf. ann. 1507. p. 150 & suivantes.

(*) La conduite [illegible] que ce Prince tint dans cette occasion, est justement célé-

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

& qu'on les loue d'être humains & sensibles? Ils ne font que leur devoir; mais trop heureux encore le genre-humain quand ils daignent le remplir.

Sa bonté ne leur fit cependant pas oublier, ce qu'il devoit à sa justice, à ses intérêts, au maintien de sa puissance & ce qu'il se devoit à lui même; cruelle politique étrangere à l'homme & inhérente à son rang, qui altere souvent les plus belles vertus, qui force les plus grands cœurs d'être durs, inflexibles, inexorables. Il alla de la Cathédrale au Palais du gouvernement dont il prit possession. Il commença par faire dresser sur la place en différens autres quartiers de la ville, plusieurs potences où quelques chefs des mutins, quelques malfaiteurs & scélerats souillés de crimes publics, furent aussi-tôt attachés par ses ordres. Il fit ensuite convoquer un conseil général de la ville, où il cassa tout ce qui avoit été fait précédemment au préjudice de son autorité. En outre il y fut ordonné & décrété que les choses seroient remises sur le même pied où elles étoient auparavant; & qu'ainsi les charges & dignités seroient reparties également entre les Nobles & les Populaires, sans que ces derniers osassent ouvrir la bouche ni murmurer. Ce Prince frappa encore plusieurs autres coups de despotisme, sans qu'il trouva la moindre opposition de la part des Génois, tant ils étoient généralement abattus & consternés; de sorte que les François eux-mêmes ne pouvoient s'empêcher de s'étonner de la facilité, de la patience extrême, avec laquelle ce peuple, peu auparavant si fier, si rébelle & si audacieux se comporta, n'admirent pas moins la conduite de ce Prince qui agissoit toujours en pere avec lui, ou du moins en souverain sage & équitable; & que sa séverité tombant uniquement sur les malfaiteurs, n'eût pour but que d'affermir le bonheur & la tranquilité de Gênes, en usant de moyens durs & extrêmes en apparence, mais nécessaires pour couper racine au mal, avec un peuple tel que les Génois (*).

Il sévit envers les coupables & cassa tout ce qui avoit été décrété précédemment.

brée dans toutes les Histoires; c'est un des plus beaux traits de sa vie, rien de plus magnanime à celui qui peut punir, que de pardonner. On raconte que le jour de son entrée dans Gênes, ce bon Roi, pour laisser en once quelque espoir à ses habitans dans sa clémence, & leur faire connoître ce qu'ils devoient attendre d'un souverain tel que lui, avoit mis une cotte d'armes très riche sur laquelle étoient brodées en or quantité d'abeilles avec ces mots: *non utitur aculeo rex cui paremus.* Notre Roi ne se sert point d'équilon; devise bien consolante pour les vaincus, bien assortie au caractére de ce Prince & qu'il remplit parfaitement à l'égard des Génois. L'on ose dire sans crainte d'être démenti qu'Henri IV. & lui sont les deux meilleurs Rois qui aient porté la couronne de France; mais leurs regnes ne furent pas les plus brillants ni les plus heureux, il y a long-tems que la fortune & le mérite sont brouillés & vont rarement ensemble dans tous les états; & malheureusement c'est probablement pour toujours.

(*) De toutes façons les Génois durent se trouver fort heureux & devoient certainement s'attendre à pis. Pour en convaincre, pour justifier le Roi de l'accusation de despotisme, & faire voir que ce Prince le plus Clément des hommes, en usa réellement avec la plus grande modération envers eux, on se contentera de rapporter ici un trait que les Historiens de Gênes ont jugé à propos, pour son honneur, de passer sous silence. Dès le commencement de la guerre que le peuple de Gênes déclara aux François, les mutins s'emparerent d'un fort que les Ducs de Milan avoient autrefois fait bâtir dans le tems qu'ils étoient souverains de Gênes, sur une des montagnes qui dominent cette ville. La foible garnison Françoise qui étoit dans ce fort fut obligée de capituler, & obtint qu'elle sortiroit avec armes & bagage. Mais cette capitulation fut bien mal observée; car les Génois se jetterent sur ces infortunés, qu'ils massacrerent impitoyablement sans respect de sexe ni d'âge; la fureur [illegible] au point, au dire des Historiens, qui rapportent ce fait, qu'ils remplirent une chaudiere du sang

Sect. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

Cependant ils attendoient toujours en tremblant ce que ce Prince ordonneroit de leur sort. On dressa par son ordre sur la place du Palais un échafaud de deux coudées de hauteur, qu'on couvrit d'une tapisserie, sur laquelle on mit un tapis de drap d'or, & l'on eleva une espece de trône où le Roi s'assit sous un dais. Il étoit environné d'une nombreuse cour, & de quantité de seigneurs étrangers, parmi lesquels se trouvoient cinq cardinaux. C'est en leur présence que les Génois reçurent leur funeste sentence, si long-tems suspendue; & que leurs Magistrats vinrent de nouveau se prosterner en suppliants aux pieds du trône & demander humblement grace & pardon au Roi leur souverain. Il les leur accorda solemnellement ainsi qu'une amnistie générale pour tous ceux qui avoient trempé dans la révolte, amnistie dont furent cependant exceptés soixante des plus mutins & des plus criminels, dont le Roi fit lire les noms & l'arrêt de bannissement; & pourtant ce Prince voulut bien encore leur permettre de revenir dans la ville pour se justifier s'ils le pouvoient; voulant qu'il parut que c'étoit moins son ressentiment personnel, que les loix, leurs concitoyens & leurs propres délits qui prononçoient leur arrêt. De plus il condamna la ville de lui payer par forme d'amende & de dédommagement des fraix de la guerre une somme de trois cens mille écus d'or, dont il eut cependant la bonté de lui remettre le tiers quelque tems après, s'étant laissé toucher par les représentations qu'on lui fit. Outre cette amende les Génois furent obligés de lui payer comptant quarante mille écus; d'entretenir à leurs dépens deux cens hommes de plus que la garde ordinaire & trois galéres pour le service du Roi & la défense de la côte de Gênes (a).

Conditions auxquelles ce Prince accorde une amnistie générale aux Génois.

Dans le tems que le Roi tenoit cette espece de lit de justice un spectacle inattendu frappa les Génois & acheva de redoubler la douleur & la consternation où ils étoient. Malgré les ordres que le Roi avoit donnés, & les sages mesures qu'il avoit prises pour empecher le pillage, la plupart des maisons de campagne dehors la ville avoient été pillées par les soldats qui passérent précisément alors au milieu de la place, chargés du butin & des meubles qu'ils avoient enlevés aux yeux des maîtres & propriétaires de ces effets, sans qu'ils osassent se plaindre ni les réclamer. Mais ce qui fut le plus sensible pour les Génois, ce qui leur porta le dernier coup, ce fut que le Roi en permettant qu'ils conservassent leurs loix & leur forme de gouvernement, voulût que les conventions qu'ils avoient faites avec lui & avec ses prédécesseurs, ne subsistassent plus & ne fussent plus regardées que comme des privileges & des graces, qu'il seroit en droit de leur ôter, à sa volonté & au moindre soulevement de leur part. En conséquence ce Prince fit brûler sur le champ devant lui le registre qui contenoit les actes de ces conventions; spectacle qui jetta les Génois dans la plus vive douleur, & leur fit croire que le Roi avoit dessein d'opprimer totalement leur liberté: mais la bonté & la grandeur d'ame de ce Prince devoient les rassurer contre cette crainte, & leur être garants qu'il n'abuseroit

[illegible]

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. I. Liv. III. p. 409—414.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

jamais de son autorité, & des droits qu'il avoit sur eux: il ne voulut que les punir & les mortifier. Dans les mêmes vues il ordonna que toute la monnoye de Gênes seroit refondue, & frappée à son coin; coup qui parut à ses citoyens une véritable atteinte à leur indépendance (*a*).

Il donne des ordres pour la construction du fort de la Lanterne & prend plusieurs autres mesures pour contenir les Génois.

Le Roi ordonna ensuite pour mieux contenir ses sujets remuans, & s'assurer de leur soumission à l'avenir en leur imposant un frein, que l'on construisît une forteresse dans l'endroit appellé le Cap du Phare, ce qui fut exécuté au grand déplaisir des Génois; cette forteresse instrument de leur servitude, qui rendoit absolument maître de Gênes celui qui en étoit en possession fut nommée *le fort de la lanterne*. Ce colosse énorme élevé sur leurs têtes par leur propre faute & toujours prêt à les écraser, fut bien nuisible par la suite aux Génois: & les fit bien repentir de leurs troubles domestiques & de leurs guerres civiles, qui avoient donné lieu à sa construction. Le Roi prit encore quantité d'autres mesures convenables pour affermir la tranquillité & son autorité dans Gênes, & mettre cette superbe ville hors d'état de se révolter contre lui à l'avenir. Il créa quatre nouveaux Magistrats, chargés d'informer & de proceder rigoureusement contre les malfaiteurs & les brigands; & quatre autres Magistrats chargés d'examiner la conduite & les comptes de ceux qui avoient le maniment des deniers publics.

Départ du Roi de Gênes [illegible] Rodolphe de Lannoy pour Gouverneur.

Au moyen de toutes ces mesures aussi violentes que sages, le Roi ayant solidement rétabli le calme & l'obéissance dans cette capitale & n'y croyant plus sa présence nécessaire, en partit le 14 de Mai, y laissant tout fort tranquille & Rodolphe de Lannoy pour Gouverneur. Quelque tems avant son départ, ce Prince voulant donner un exemple de sévérité éclatant, fit couper la tête à Démétrius Justiniani, qui avoit été l'un des principaux auteurs de la révolte, à laquelle il avoit le plus contribué par son ascendant sur l'esprit du peuple. C'étoit d'ailleurs un citoyen généralement consideré à cause de ses grandes qualités qui fut la victime de ses projets mal digérés, & le martyr de son zéle ardent pour la liberté de sa patrie: il fut puni pour n'avoir pas réussi; en cas de succès il eût été un héros citoyen, le libérateur de Gênes: tous les hommes qui ne jugent point par l'événement ou par le nom des choses, mais par le but & le motif des actions, n'ont qu'à mettre un moment Justiniani à la place de l'heureux André Doria Libérateur de Gênes en 1528, & André Doria à la place du malheureux Justiniani; & alors on se formera une idée saine & nette de son entreprise. Ce fut par lui qu'on découvrit que le Pape avoit eu aussi la plus grande part à ce soulevement; la violence des tortures ayant arraché cet aveu à Justiniani lors de son interrogatoire. Peu de tems après (*b*). Paul de Novi subit le même sort à la face de Gênes, & à la vue de ce même peuple inconstant & timide, qui l'avoit choisi pour Doge avec tant de transports d'allegresse, qui avoit été pour lui jusqu'à la fureur & à l'idolatrie; & qui n'osa faire aucun mouvement pour défendre son ouvrage, pas même proférer une parole en faveur de celui que son affection aveugle & emportée avoit porté sur le siege de Doge & de là sur l'echauffaud. La tête de

Exécution de Démétrius Justiniani & de Paul de Novi [illegible].

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 714-715. (*b*) Mém. Gén. & Corses ann. 1507. p. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. 150. Ub. Foglietta ibid. II. Liv. IX. p. 157-169-170 & suiv.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Paul de Novi avoit été mise d'abord à prix. Ce malheureux proscrit jouet de la faveur du peuple & de la fortune avoit erré long-tems dans plusieurs endroits de l'Italie, sans pouvoir trouver d'azile, ni se croire en sûreté nulle part; enfin il étoit venu à Pise dans le dessein de s'embarquer secrettement pour Rome, où il croyoit être mieux caché, lorsqu'un Capitaine Corse, qui avoit servi sous ses drapeaux, le prit & le livra aux François pour la somme de huit cens écus. Il fut conduit à Gênes & exécuté de la façon susdite le 15 de Juillet, son corps fut coupé en quatre quartiers, qui furent attachés aux portes de la ville, sa tête fut mise au bout d'une pique & placée sur le haut de la grande tour du palais. Sa maison fut rasée par ordre du Roi, ainsi que celle de Paul-Baptiste Justiniani, qui avoit pris la fuite, & avoit été aussi un des principaux auteurs de la révolte (a).

Toutes ces exécutions, ces actes de sévérité, nécessités & justifiés par les circonstances ne révolterent point encore tant les Génois, que toutes les mesures que le Roi prit pour les humilier & les tenir dans une espece d'esclavage; cependant hors d'état de resister ils prirent le sage parti de se soumettre à tout & d'obéir de la façon la plus aveugle; ne voyant dans tout ce qui leur arrivoit que la juste punition de leurs fautes & de leurs dissentions. Ce qui étoit le plus onéreux pour eux dans la conjoncture, peut-être même le plus douloureux, car la liberté n'est souvent rien dans l'esprit des hommes au prix de leur argent, c'étoit la somme considérable que le Roi avoit condamné leur ville à lui payer; somme d'autant plus difficile à trouver que leurs Finances étoient épuisées & dans le plus grand desordre, ainsi que tout le reste. Pour subvenir en partie a ce défaut de fonds & soulager l'état en lui facilitant les moyens de faire ce paiement, dont les termes approchoient, on prit le parti de diminuer le poids des especes d'argent & de rehausser en même tems leur cours, en le portant au delà de la valeur intrinséque; expédient ou opération qui ne peut-être utile & encore d'une très-foible utilité, que pour un moment: mais qui est toujours nuisible & ruineuse en elle-même & porte bientôt les plus funestes coups au commerce & aux finances d'un état. La monnoie étant la valeur représentative des marchandises & objets quelconques de commerce doit être respectée comme une chose sacrée à laquelle il n'est pas permis de toucher; l'altérer, c'est altérer la confiance publique dont elle est le gage & la base, & c'est sapper le commerce par ses fondemens.

Mauvais état des finances des Génois: moyens auxquels on a recours pour y remédier.

Ils altèrent leurs monnoies, & rehaussent leur cours.

Par un effet du hazard ou de la politique, dont les menées & les détours secrets sont inexplicables il y eut la même année une entrevue à Savone entre le Roi de France & le Roi d'Espagne Ferdinand (*): entrevue dont on conçut les plus grandes espérances pour la pacification & la tranquillité de l'Europe, & où les deux Monarques se donnerent réciproquement les plus fortes marques de confiance & d'affection fraternelle; mais tout ce vain cérémonial, & ces frivoles protestations d'amitié n'aboutirent à rien, les deux Rois se séparerent les meilleurs amis du monde en apparence, & bientôt après

Entrevue à Savone entre Louis XII & le Roi d'Espagne.

(a) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. V. p. 462.

(*) Le Roi d'Espagne n'y vint que comme par hazard & comme jeté par la tempête sur les côtes de Gênes, en s'en retournant en Espagne avec sa flotte.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

l'attente de l'Europe ne fut pas trompée, quand elle vit s'élever une guerre des plus ſanglantes & des plus cruelles entre ces deux Princes & leurs ſucceſſeurs. Ce fut comme le berceau funeſte & l'origine de toutes celles qu'il y eut par la ſuite des tems entre les deux monarchies. Juſqu'alors les Anglois avoient été les ennemis héréditaires des François; mais ceux-ci en changerent alors & commencerent à avoir en tête d'autres adverſaires non moins redoutables dans les Eſpagnols. L'ambition effrénée & les intrigues du Pape Jules II. le plus dangereux ennemi du Roi de France, qui avoit formé le projet de chaſſer les François d'Italie, où leur puiſſance naiſſante commençoit à lui faire ombrage, furent un des principaux mobiles de la ligue que pluſieurs états d'Italie formerent contre le Roi, ainſi que de la guerre qu'il eut à ſoutenir contre tant d'ennemis réunis contre lui; guerre que nous laiſſerons toujours de côté autant qu'elle n'intereſſera point le ſujet principal que nous traitons.

Origine des guerres d'Italie & autres entre la France & l'Eſpagne.

Politique du Roi envers ſes ſujets.

Avant que de s'en retourner en France le Roi voulant ſe concilier l'affection de ces mêmes ſujets qu'il venoit de punir & d'intimider, & leur faire oublier ſa ſévérité par quelques marques de ſa bienfaiſance, fit rembourſer aux propriétaires des maiſons qui avoiſinoient le château, le prix de ces maiſons qui avoient été ruinées pendant la revolte par le feu du château; il fit auſſi rendre aux Génois pluſieurs reliques que le Commandant de cette forteresse leur avoit enlevées. En outre il rejeta les demandes que lui faiſoient les habitans de Savone, auxquels les malheurs de Gênes avoient enflé le cœur & l'audace, parceque les demandes étoient contraires aux droits & à la dignité de Gênes, dont ceux de Savone étoient ſujets; conduite qui fut très-agréable aux Génois. Mais le plus beau préſent que ce Prince leur fit, celui qui leur marqua le mieux ſon affection réelle pour eux, fut celui du vertueux Lannoy pour leur Gouverneur: ils n'en connurent pas aſſez tout le prix; ils ne ſurent pas le conſerver aſſez long-tems pour leur bonheur. Ils jouirent d'un ſort aſſez paiſible pendant qu'ils furent ſous les ſages loix de cet homme généralement conſidéré & reſpecté pour ſa vertu, des François, comme de leurs ennemis. C'étoit de l'aveu de tous les Hiſtoriens Génois un excellent homme, réellement homme de bien. Pendant un peu plus d'un an qu'il fut Gouverneur de Gênes, juſte, ſévere, incorruptible, il donna tous ſes ſoins pour y rétablir le bon ordre, la tranquilité & la ſûreté publique; punir les malfaiteurs, retenir le crime par la crainte des chatimens; & ſur-tout pour faire obſerver aux troupes Françoiſes, en garniſon dans cet état, la plus exacte diſcipline, de façon à ne donner aucun ſujet de plaintes à ſes hôtes naturellement inquiets, ombrageux & faciles à s'irriter de tout (a). Mais malheureuſement pour Gênes, ce ſage Gouverneur ſe rebuta de lui donner des loix; tant rélativement à quantité de déſagrémens que les citoyens mal-intentionnés lui donnerent, qu'à cauſe de l'eſprit d'intrigue, de faction & de perfidie, qu'il vit dans la plupart d'entre eux, qui peu zélés pour la défenſe des intérêts de leur patrie, animoient & ſoutenoient ſecretement les habitans de Savone dans leurs injuſtes prétentions, & s'oppoſoient à ſes vues ſages & déſintéreſſées pour la réformation des

1528.

Sage Gouvernement de Lannoy: dégoûts que les Génois lui donnent, il demande ſon rappel.

(a) Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. II. p. 2 & ſuiv.

des abus & pour le maintien de la paix intérieure, dégoûté d'un emploi aussi difficile & aussi pénible que celui de commander aux Génois, Lannoy resigna bientôt son gouvernement entre les mains du Roi, & lui demanda son rappel avec beaucoup d'instance. Ce Prince qui sçavoit tout le besoin qu'il avoit d'un pareil serviteur à Gènes dans les circonstances, eut beaucoup de peine à se résoudre à lui accorder sa demande. Il consentit enfin à se rendre aux désirs de Lannoy qui partit de Gènes la même année au grand regret de son maître, ainsi que de tous les bons citoyens, des gens de bien qui attendoient tout de ses soins vigilants & de sa sagesse; son successeur [illegible] & augmenta encore leurs regrets, Lannoy passa depuis, sous de plus heureux auspices, au gouvernement du Milanés. François de Rochechouart fut nommé pour lui succéder dans celui de Gènes. Il étoit d'un tout autre caractére que Lannoy, ainsi que les Gènes l'éprouverent à leurs depens, & qu'on le verra tout à l'heure.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1497 jusqu'en 1528.

François de Rochechoart lui succede.

A l'exception d'un armement qu'ils furent obligés de faire pour le service du Roi leur souverain, dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Vénitiens & leurs alliés, il ne se passa rien de remarquable à Gènes en 1509 à moins qu'on ne veuille mettre au nombre des événemens dignes d'être rapportés, quantité de réparations utiles & dispendieuses que les Ediles, autrement appellés *Peres de la commune*, firent faire la même année pour l'embellissement de la ville & de ses places publiques, ainsi que pour rendre l'air plus salubre. D'ailleurs tout y fut assez tranquille; il n'en fut pas de même l'année suivante qui vit éclore de nouveaux troubles. L'embrasement étoit trop général en Italie, pour que les Génois ne se vissent pas compliqués dans cette guerre. Le génie intrignant de leur compatriote, le Pape Jules II. sçut bientôt les y mêler malgré eux & se servir de l'ambition de quelques citoyens factieux comme lui, pour replonger Gènes dans un nouvel abyme de maux & de guerres civiles. Ce Pape ayant formé le projet de chasser les François d'Italie, crut que pour y parvenir il devoit commencer par leur enlever la souveraineté de Gènes. Il se ligua pour cet effet avec les Vénitiens ses anciens ennemis avec lesquels il se reconcilia ou feignit de se reconcilier pour servir ses projets; ainsi qu'avec les Suisses & les chefs des factions Frégose & Doria. Ceux-ci devoient s'approcher de Gènes par terre avec leurs partisans & exciter un soulevement dans la ville par le moyen de leurs amis & adhérens tandis que les Suisses entreroient dans le Milanés que les Vénitiens enverroient des Troupes dans le Veronnois; que celles du Pape entreroient sur les terres du Duc de Ferrare, allié des François; & enfin que la flotte Vénitienne & celle du Pape combinées, se présenteroient devant le Port de Gènes, qui se trouveroit ainsi bloquée par terre & par mer. Ce plan formé pour affoiblir les forces des François en les divisant par quantité de diversions, & par conséquent pour les forcer à évacuer l'état de Gènes, vint assez à tems à la connoissance du Roi pour qu'il pût prendre toutes les mesures capables d'en prévenir l'exécution ou les mauvais effets & de pourvoir à la conservation de Gènes. Ce Prince ayant appris que Marc-Antoine Colonne, Général du Pontife Romain, avoit été envoyé par lui dans la Lunégiane avec Janus & Octavien Frégose, pour se joindre à Jerôme & à Nicolas Doria, qui étoient partis de Gènes à cet ef-

1509.

1510.

La tranquillite de Gênes est troublée par les intrigues du Pape Jules II.

Il se ligue contre le Roi de France avec les Vénitiens, les Suisses & les mécontens Génois.

SECT. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

fee, donna aussi-tôt des ordres pour qu'on fit passer des troupes & des vivres à Gênes, ce qui fut exécuté; en même tems d'Alegre s'y jeta avec quelque infanterie & cinquante lances (*a*). L'entreprise des mécontens n'eût aucun succès, ils s'emparerent d'abord sans résistance de la Spezza & s'avancerent jusqu'à Recco, espérant être secondés par la flotte Vénitienne; mais ayant appris que la flotte Françoise s'approchoit, qu'on avoit armé à Gênes contre eux, & en outre que la faction des Adornes leur alloit être mise en tête, les Frégoses se retirerent à la Spezza. Telle fut l'issue de leur premiere tentative, faite au commencement du printems. Le Pape en fit une seconde au commencement de l'automne qui ne fut pas plus heureuse. En effet sur la nouvelle qu'il étoit arrivé sur leurs côtes une flotte de douze galeres dont onze Vénitiennes & une du Pape qui faisoit tous ses efforts pour exciter les habitans des côtes à un soulevement, les Génois fermement résolus d'être fidelles à la France, consentirent d'un concert unanime, dans un conseil de trois cens des Principaux de la ville, (où neuf voix seules furent d'un sentiment opposé) à une lévée de deniers considérable, & à l'équipement d'une flotte capable de faire tête à celle des ennemis; en conséquence on équipa tout de suite à Gênes quatre Galions, deux gros navires & quantité de fluttes & de petites bâtimens longs. Cette flotte se joignit à celle de France, forte de six galeres & de plusieurs autres bâtimens & fut encore augmentée sur la fin de l'été de treize galions, de quatre gros navires & d'une infinité d'autres petits bâtimens, sur la nouvelle que l'on reçut à Gênes que le Pape, ayant pris un corps considérable de Suisses à sa solde, se préparoit à porter la guerre par terre & par mer dans la ligurie. Mais le Roi prévint son ennemi & prit à son service ses soldats mercénaires qui se vendoient au plus offrant, en leur promettant une solde plus considérable. Au moyen de quoi la flotte du Pape & des Vénitiens frustrée de l'espoir qu'elle avoit dans les Suisses pour faire un débarquement étant arrivée près de Gênes au commencement de Septembre, ne jugea pas à propos de rien entreprendre, & passa outre. La flotte combinée de France & de Gênes partit aussitôt de Porto-Venere pour se mettre à sa poursuite, mais elle ne l'atteignit point, les deux flottes se contenterent de se canonner quelque tems de fort loin & sans aucun effet. Les François contens d'avoir éloigné les ennemis des côtes de Gênes ne s'attacherent pas d'avantage à les poursuivre, & leur laisserent tout le tems de prendre la fuite.

Les Confédérés forment une entreprise sur Gênes qui échoue.

Armement des Génois.

Le Pape fait une seconde tentative sans succès.

Le Pape ne fut cependant point rebuté par le mauvais succès de ces deux premieres tentatives; il résolut d'en faire une troisieme qui ne fut pas plus heureuse. Sa flotte montée par les Frégoses & les Doria & par l'Archevêque de Gênes, fils du fameux Obietto de Fiesque, & commandée par un Génois François Giberto ayant passé heureusement devant Porto-Venere où étoit celle de France, vint encore se présenter devant Gênes & débarqua pendant la nuit Janus Frégose avec quelques troupes pour voir si leur présence n'exciteroit point quelque soulevement; mais l'attente du Pape & des mécontens fut encore trompée; la constance des Génois, leur attachement pour la France, & le feu continuel qu'ils firent sur la flotte ennemie, l'obligerent à s'éloigner

Troisieme tentative infructueuse du Pape.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. II. Liv. IV. p. 3—5. Anecd. Gén. & Corses ann. 1511. p. 151.

promptement, elle fut pourfuivie par les Galeres de France & de Gênes jufqu'à Livourne fans pouvoir être atteinte.

Sect. VII. Hiftoire de Gênes depuis 1179 jufqu'en 1528.

1511.

1512.

En 1511, le Gouverneur de Gênes procéda rigoureufement contre ceux qui avoient eu part aux deffeins du Pape & fecondé fes efforts pour exciter un foulevement dans Gènes. Quelques uns de ceux qu'on trouva coupables, furent punis les uns de mort & les autres du banniffement, ou condamnés à des fortes amendes. Ce fut un tribunal nommé Rote criminelle, établi par le Roi à Gènes & composé de quatre Jurifconfultes François qui jugea les coupables. Jerôme Doria l'un de ceux qui avoient eu le plus de part aux tentatives des mécontens, fut declaré rebelle & banni; pour furcroit de peine & d'ignominie, fes biens furent confifqués & vendus, une maifon de campagne qu'il avoit hors de la ville fut démolie & rafée, & chofe affez inouie jufqu'alors! Sa femme fut comprife dans l'arrêt de profcription & de banniffement porté contre lui (a); dans le même tems le Pape, toujours plus obftiné ou plutôt plus acharné que jamais dans fon deffein, formoit une nouvelle entreprife, ou pour mieux dire faifoit tramer un complot affreux pour chaffer les François de Gènes mais ce complot ne lui réuffit pas mieux que les précédens & il fut découvert peu de tems avant qu'il éclatât. Le Pape étoit l'inftigateur de cette confpiration; & digne fecond d'un tel Pontife, un Evêque en étoit le chef & l'auteur. C'étoit Alexandre Frégofe évêque de Vintimille, & digne fils du Cardinal-Archevêque-Doge Paul Frégofe fur les traces duquel il marchoit parfaitement (*). Ce prélat fe rendit fecrettement à Gènes vers le tems des Fêtes de Pâques, & trouva le moyen de mettre dans fon parti quantité de factieux avec lefquels il forma le projet de poignarder le Gouverneur la nuit du Vendredi-Saint; (Qu'on remarque bien le jour choifi par un évêque,) & enfuite de foulever le peuple, de lui faire prendre les armes contre les François, &. . . . . & peut-être auffi d'en faire un maffacre femblable aux Vepres Siciliennes: ce dernier point n'eft pas avéré: mais il eft vraifemblable & en jugeant par le premier, on peut le préfumer fans faire beaucoup de tort au confcientieux prélat. Les foupçons continuels de Rochechouart, homme naturellement défiant & inquiet, & qui favoit d'ailleurs que les Génois ne l'aimoient point, le fauverent & furent caufe que fe doutant qu'il fe tramoit quelque chofe contre lui, il prit des précautions capables de prévenir les complots des mécontens. Un des conjurés fut arrêté, découvrit toute cette odieufe affaire & fut puni de mort. Au premier vent que l'évêque eut de la découverte de la confpiration, il fe fauva déguifé & prit la route du Montferrat; mais il fut arrêté dans fa fuite & conduit à Milan, où on lui auroit fûrement fait un mauvais parti, fi les affaires des François n'euffent pas

On févit à Gênes contre les coupables.

Confpiration du Pape & de l'Evêque de Vintimille contre le Gouverneur François.

Elle eft découverte; l'évêque fe fauve.

(a) Ub. Foglietta Gen. Hiftor. Lib. XII. p. 707-708. Hift. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 172 & fuiv.

(*) On a déja vû que ce prélat guerrier avoit eu encore un autre fils de fes débauches nommé [illegible], fans ceux dont il n'eft point fait mention dans cette Hiftoire. La famille Frégofe étoit alors comme la famille régnante à Gênes: pour donner une idée de fon crédit, on obfervera que le fecond étoit évêque de Vintimille, tandis qu'Octavien Frégofe étoit Doge de Gênes, (il le devint quelques années après) & que fon frere étoit archevêque de [illegible].

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

changé de face & s'ils n'eussent pas été obligés d'évacuer le Milanés l'année suivante; ce qui sauva le Prélat (*a*). Le Pape comme on peut le croire, nia tout; mais on n'eut que trop de preuves qu'il étoit l'instigateur, & comme l'ame de cette conspiration.

Les Génois députent au Roi pour lui demander le Rappel de Rochechouart; ce qui leur est refusé.

Vers la fin de la même année les Génois envoyerent une députation au Roi pour lui faire quelques demandes, que ce Prince leur accorda toutes avec beaucoup de bonté, à l'exception du rappel de Rochechouart, qu'ils sollicitoient avec beaucoup d'instance, se plaignant hautement de son avarice & de ses exactions, & suppliant le Roi de leur donner un autre Gouverneur. Rochechouart défendit lui-même sa cause avec vigueur & naturellement il devoit avoir raison auprès du Roi. Quelques soumis que les Génois fussent généralement à toutes ses volontés, quelque sujet qu'ils eussent de se plaindre de celui qui occupoit alors le siége de Rome, dont l'esprit brouillon avoit si souvent voulu troubler leur tranquillité ils résisterent cependant avec la plus grande fermeté aux désirs de ce Prince qui vouloit absolument qu'ils envoyassent des députés au Concile de Pise, où il se proposoit de faire déposer son ennemi; ils furent innébranlables & refuserent sous différens prétextes de donner au Roi la satisfaction qu'il désiroit en ce point.

Nouveaux efforts du Pape pour chasser les François de Gênes.

La déroute des affaires des François dans le Milanès & la perte qu'ils firent de cette principauté l'année suivante (1512) réveillerent les projets de l'ambitieux Jules & des mécontens Génois & leur fournirent une occasion favorable pour tenter de chasser aussi les François de Gênes. Les Frégoses étoient à la tête de cette nouvelle entreprise, secondée par les partisans secrets qu'ils avoient dans la ville, & ceux que leur faisoit tous les jours la conduite du Gouverneur. Vers le mois de Juin, Janus Frégose & ses freres qui étoient dans l'armée du Pape, prirent avec eux cinquante hommes d'armes, & cinq cens de troupes d'élite, à la tête desquels ils s'avancerent à grandes journées jusqu'à Chiavari: Delà ils envoyerent un héraut d'armes, chargé de lettres du Cardinal de Sion, Général des troupes du Pape & ses alliés par lesquelles ce Cardinal Général sommoit les Génois de remettre la ville entre les mains de Janus Frégose. Comme ces lettres étoient uniquement adressées aux Magistrats de Gênes, sans faire aucune mention du Gouverneur ni des François; peu s'en fallut que les Génois, dans l'excès de leur zéle & de leur attachement pour la France, ne fissent pendre le héraut; & il auroit subi sur le champ ce traitement ignominieux, si quelques Magistrats & gens sensés n'eussent retenu l'ardeur indiscrette de leurs concitoyens, & ne leur eussent rémontré qu'ils devoient au moins respecter le droit des gens (*b*).

Entreprise de Janus Frégose sur cette ville.

Quoique les Génois fussent très-mécontens de leur Gouverneur leurs dispositions étoient encore telles alors en faveur de la France, qu'il fut résolu presque unanimement de prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre leur ville en état de défense. Dans cette ferme résolution, ces fidelles sujets se voyant sans aucune espérance de secours du côté des généraux François que le Roi avoit laissés dans le Milanés (qui avoient besoin eux-mêmes pour le défendre du peu de troupes qui leur restoit) firent donner des ordres pour

Les Génois prennent des Mesures pour faire une [illegible]

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 4—14 & suiv.

(*b*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 174.

la levée de deux mille hommes de troupes étrangeres & comme cette levée alloit trop lentement, parceque ceux qui en étoient chargés tenoient secretement le parti des Adornes & des mécontens, huit des principaux de la ville furent spécialement chargés de cette commission, ainsi que du soin de resister aux entreprises des Frégoses & de leurs alliés. Génes étoit trop heureuse & trop tranquille sous les loix de Louis XII, bonheur dont elle n'avoit pas joui depuis bien long-tems, pour ne pas desirer de pouvoir le conserver & demeurer sous le gouvernement qui le lui procuroit (a). On n'étoit mécontent que du Gouverneur, dont les exactions & les excès en tous genres faisoient beaucoup murmurer les citoyens, sur-tout le peuple qui en souffroit le plus; & il étoit à craindre que les mécontentemens qu'on avoit du gouverneur, ne passassent jusqu'au gouvernement, & n'altérassent l'attachement des Génois pour la domination Françoise dont ils se trouvoient si bien jusqu'alors.

Sect. VII. *Histoire de* Gênes *depuis* 1479 *jusqu'en* 1528

Rochechouart ne sçut pas profiter de leurs dispositions favorables envers la France; croyant au contraire avoir tout à redouter de leur part en cas de mauvais succès, & craignant qu'ils ne se soulevassent contre lui à l'approche des Frégoses, il hâta lui-même ce qu'il craignoit, ce qui pouvoit arriver de plus heureux aux ennemis de la France, & il leur livra en quelque façon Gênes qu'il perdit uniquement par sa faute, par sa méfiance aussi à contre-tems qu'outrageante pour ses citoyens. Intimidé sans doute par l'aveu tacite de sa propre conscience qui lui disoit qu'il avoit mérité leur haine, ce gouverneur fut tout à coup agité d'une terreur panique, & se mit dans l'esprit qu'il se tramoit quelque complot contre sa personne, dans le goût de celui qui avoit été formé l'année d'auparavant par l'évêque de Vintimille. Dans cette persuasion Rochechouart ne se croyant pas en sûreté dans Gênes, en sortit sous prétexte d'une promenade, & se jeta tout à coup dans le nouveau fort de la Lanterne que le Roi avoit fait bâtir sur la pointe du Cap de Faro. Une conduite aussi singuliere, une marque de défiance aussi marquée irrita le peuple de Genes & refroidit beaucoup son attachement pour la France. Tous les bons citoyens, ceux qui étoient également affectionnés à cette couronne & zélés pour la tranquillité de leur patrie, furent aussi surpris qu'affligés de cette résolution inattendue du Gouverneur, dont ils prévirent d'abord les funestes suites. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'engager à changer de pensée & de dessein, & à revenir dans la ville; pour lui faire sentir l'imprudence de sa démarche dans les circonstances: ils voulurent même lui donner des ôtages pour dissiper ses craintes chimériques. Tous leurs raisonnemens furent inutiles: Rochechouart toujours plein de son objet, ne voulut rien écouter, & s'obstina à demeurer dans sa retraite. Il est évident qu'il ne pouvoit rien faire de plus nuisible aux intérêts de son maître; & qu'en évacuant la ville dans le tems où sa présence étoit le plus necessaire pour la défendre, & pour la contenir dans l'obéissance, il décourageoit le zele de ceux qui étoient attachés à la France, il ouvroit la porte de Gênes aux factieux & aux ennemis; il l'abandonnoit enfin manifestement, avant qu'elle lui fut disputée les armes à la main, & tandis qu'il étoit encore en son pouvoir de faire la plus vigoureuse résistance, avec l'aide & la bonne volonté de ses citoyens. Son pernicieux exemple fut

Rochechouart se méfie d'eux.

Il se retire dans le fort de la Lanterne avec [illegible].

(a) Ub. Foglietta Lib. XII. p. [illegible] & seq.

SECT. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

suivi par les troupes Françoises, qui se voyant sans chef, prirent l'épouvante comme lui & se retirerent dans les autres forts. Au moyen de la retraite du Gouverneur, la garde du palais composée de cent suisses n'ayant plus de service à faire, demanda & obtint congé (*a*). Les Génois n'étoient pas en état de se défendre par eux-mêmes; abandonnés par Rochechouart, sa conduite envers eux leur ôtoit l'envie de se sacrifier inutilement pour la France. Ils attendirent tranquillement l'arrivée du premier qui viendroit leur donner des loix: heureuse arrivée dont le bruit seul, devancé par la terreur avoit suffi pour faire évacuer leur ville par les François, pendant trois jours elle se trouva sans commandant. Cependant Janus Frégose ayant quitté Chiavari, s'avançoit lentement vers Gênes, pour voir si son approche n'y produiroit point quelque soulevement. Il apprit avec joie ce que sa bonne fortune avoit fait en sa faveur. A cette nouvelle inespérée il doubla sa marche pour se hâter de recueillir les fruits d'une si heureuse révolution. Aussi-tôt qu'il parut, les portes lui furent ouvertes, & il entra triomphant dans la ville avec une poignée de monde qui l'accompagnoit. Ainsi la desertion des François força les Génois de subir la loi des Frégoses. Janus fut suivi par Pierre, fils de Baptiste Frégose (qui avoit été Doge en 1479) qui marchant pour ainsi dire, sur ses pas, entra peu de tems après lui dans la ville. Pierre Frégose étoit porteur de lettres du Cardinal de Sion du même contenu que celles que Janus Frégose leur avoit précedemment envoyees par un Hérault. Ainsi les Génois trouvoient deux maitres au lieu d'un., cet incident imprévû, (& très-singulier, si, comme il y a lieu de le présumer, le Cardinal de Sion avoit eû envie de se moquer des deux ambitieux prétendans & des Génois) les embarrassâ beaucoup: ils ne savoient pas ce que cela vouloit dire, ni comment se décider entte les deux concurrens. Toutefois ils ne se mirent pas beaucoup en peine d'expliquer cette énigme. Pour se tirer de cette perplexité & prévenir promptement les funestes suites de cette concurrence, ils crurent devoir donner la préférence à celui qui étoit venu le premier, & qui d'ailleurs avoit pour lui la faveur & l'appui du Pape. Ainsi Janus Frégose fut élû Doge le 29 de Juin au grand contentement de toute la faction Frégose. Le premier soin du nouveau Doge fut de satisfaire le Cardinal-Légat & Général de l'armée Papale. Il étoit convenu avec ce Prélat guerrier, qui ne servoit pas ses amis pour rien, de lui payer une somme considérable si par son moyen il pouvoit parvenir à se rendre maître de Gênes. En exécution de cette convention, il leva de l'argent de tous côtés, & ramassa une somme de douze mille écus d'or, qu'il envoya au Cardinal, en s'excusant sur l'épuisement des finances de l'état s'il ne pouvoit lui en envoyer d'avantage (*b*).

Les Frégoses entrent dans Gênes.

Janus Frégose est élû Doge.

Frégose se voyant paisible possesseur de Gênes, tourna toutes ses pensées du côté du fort de la Lanterne & des autres forts dont il résolut de chasser les François. Il commença par former le siége du château, dont il se rendit maître, après l'avoir battu pendant huit jours avec sept pieces d'artillerie que

Il se rend maître du château & forme le blocus du fort de la Lanterne.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 17—20. Hist. de Gênes, par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 174—175

(*b*) Les mêmes idem.

le Pape lui avoit fournies (*a*). Le commandant demanda à capituler & sortit avec tous les honneurs de la guerre, moyennant une somme de douze mille écus d'or qui lui fut payée par forme de dédommagement. La prise du fort de la Lanterne étoit encore plus importante, parcequ'il incommodoit beaucoup la ville; mais il n'étoit pas si aisé de s'en rendre maître que du château. Le siege en eut été également long & difficile: c'est pourquoi le Doge le changea bientôt en blocus, dans l'espérance de le prendre par famine; mais ce fut inutilement, il ne pût réussir à s'en emparer; & dans l'intervalle la roue de fortune tourna; les François redevinrent encore une fois maîtres de Gênes, ainsi qu'on le verra ci-après.

SECT. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

1513. *Continuation du blocus.*

Cependant ce blocus dura pendant tout le reste de cette année & continua encore la suivante (1513) ce qui pouvoit faire le plus de tort aux assiégés, c'étoit la difficulté de se procurer des vivres, dont ils étoient sur le point de manquer; la seule chose qui pût les empêcher de tenir aussi long-tems qu'ils le pouvoient dans cette forteresse, presque imprenable par sa situation. Elle étoit étroitement resserrée & investie de toutes parts, de sorte qu'il étoit presqu'impossible aux François d'y introduire aucun secours. Ils vinrent cependant à bout de la ravitailler plusieurs fois; & entre autres un gros navire François équipé pour cet effet & chargé de toutes sortes de munitions, eut le bonheur ou la témérité de passer avec un vent favorable au travers des bâtimens Génois qui formoient le blocus, & de venir mouiller à la distance d'un trait d'arbalète du fort. Cet événement affligea beaucoup le Doge. Un jeune homme intrépide nommé Cavallo, eut l'audace d'aller attaquer & combattre ce vaisseau avant qu'il eût débarqué les munitions dont il étoit chargé, le prit coupa ses cables & le conduisit triomphant à Gênes avec une partie de son équipage, le reste ayant été tué dans le combat, s'étant sauvé dans la chaloupe ou ayant péri en voulant se sauver à la nage. L'action courageuse de Cavallo fut recompensée comme elle le méritoit (*b*). Toutefois les choses resterent sur le même pied & le blocus du fort fut toujours continué sans succès.

Les François ravitaillent ce Fort. Action courageuse d'un Génois.

Mort du Pape Jules II.

Le Pape Jules II mourut en 1513. C'étoit un homme d'un grand courage, d'une profonde dissimulation, ambitieux, remuant, perfide & fourbe: qualités qu'on nomme souvent politique. Il troubla long-tems le repos de l'Italie par ses intrigues, ainsi que celui des Génois, ses compatriotes, auxquels il fit beaucoup de mal par ses projets & son ressentiment contre la France, qui retomberent sur eux par contre-coup (*c*). Léon X. lui succéda. Le Roi de France, délivré de son plus implacable ennemi, commença à y reprendre le dessus.

On n'a fait jusqu'ici aucune mention des événemens de la guerre dont l'Italie étoit alors le Théatre, parceque ces faits étrangers ou isolés n'ont aucun rapport avec l'Histoire particuliere & intérieure de Gênes. C'est pourquoi nous avons omis de rapporter en son tems que ses citoyens avoient envoyé l'année précédente une députation à Milan, pour féliciter le Duc Maximilien

(*a*) Ub. Foglieta Lib. IX. p. 709
p. 151—152.

(*b*) Anecd. Gen. & Cortes ann. 1513. p. 102 & suiv.

(*c*) Anecd. Italiennes: Rome. ann. 1513.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Sforce, de ce qu'il étoit rentré en possession de l'héritage de ses ancêtres, par le secours des puissances liguées contre la France. On a de même omis de rapporter que les François firent quelques prises sur les Génois; & que le Roi chassa tous les Négocians Génois de ses états. La même année Luc Spinola céda la pieve qui lui appartenoit à la maison de St. Géorges.

Députation des Génois au Duc de Milan Maximilien Sforce.

Ce n'etoit pas pour long-tems que Maximilien Sforce étoit rentré en possession du Milanès. Le Roi de France n'avoit ni oublié ses prétentions sur cette belle principauté, ni perdu l'envie de les appuyer de toutes ses forces. Ayant fait une treve d'un an avec le Roi d'Espagne, & une ligue avec les Vénitiens ce Prince envoya une nouvelle armée dans le Milanés; dans le même tems une flotte considérable aborda au Port de Ville-Franche. Cette nouvelle épouvanta les Génois & détermina le Doge à presser encore plus le siége de la Lanterne, dans le dessein de s'en emparer avant l'arrivée de la flotte Françoise; celle de Gênes fut augmentée jusqu'à quarante cinq voiles; Nicolas Doria fut nommé pour la commander.

Nouvelles tentatives du Roi de France par le Milanès.

Inquiétudes, armement des Génois.

Ce qui redoubloit les inquiétudes du Doge, c'est que le bruit couroit que les chefs de la faction des Adornes toujours ennemie & rivale de la sienne, étoient sur la flotte de France; & que les Fiesques s'étoient ligués avec eux dans le but de faire rentrer Gênes sous la domination du Roi. Pour surcroit de malheur un accident imprévû lui fit des ennemis irréconciliables dans les Fiesques, & les engagea à se déclarer ouvertement contre lui en faveur des Adornes & des François, Jérôme de Fiesque étant au palais avec ses deux freres, prit querelle avec Jacques Lomellino, des paroles piquantes ils en vinrent aux injures & insensiblement aux voyes des fait. Ils mirent tous les deux l'épée à la main; le Doge les sépara, & vint à bout d'appaiser leur querelle, où l'un de ses freres, Frégosin, parut prendre avec beaucoup de chaleur & d'affectation le parti de Lomellino. Peu de tems après les deux freres de Jérôme de Fiesque sortirent du Palais, sans penser à rien, ainsi que Jérôme qui les suivit de près, accompagné d'Ambroise de Fiesque son parent.

Jérôme de Fiesque est assassiné par les freres du Doge.

A peine Jérôme de Fiesque eut-il mis le pied hors du pas de la porte, que les trois freres du Doge, Frégosin, Louis & Zacharie, tomberent sur lui & l'assassinerent à coup de hallebarde. Ambroise voulut se mettre en défense; mais il fut blessé au visage & contraint de prendre la fuite; les deux freres de Jérôme, Othon & Sinnibalde, effrayés de l'assassinat de leur frere, sortirent aussi-tôt de Gènes, ne s'y croyant pas en sûreté, & se retirerent dans leur château de Montobio (*a*).

Les Fiesques se liguent avec les Adornes en faveur des François.

Le même jour de cet assassinat la flotte françoise parut devant Gênes; les Fiesques brûlant de l'ardeur de se venger des Frégoses, n'eurent rien de plus pressé que de se réunir avec les Adornes pour seconder les projets des François. Leur flotte s'étant présentée devant le port, celle de Gènes en sortit aussi-tôt & alla à sa rencontre. Les deux flottes n'en vinrent cependant point aux mains, & ne firent même aucun feu de leur artillerie: elles se contenterent de l'observer mutuellement durant quelques heures. Le lendemain les Adornes descendirent dans la vallée de Polcevera avec trois mille hommes, repousserent quelques troupes que le Doge mena lui-même contre eux, mirent en

(*a*) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 712.

en fuite celles qui assiégeoient le fort de la Lanterne & y jeterent des secours & des munitions. Telle fut la fin du blocus de cette forteresse. Le Doge se sentant trop foible pour résister aux François, aux Adornes & aux Fiesques réunis contre lui, prit le parti de la retraite & monta avec son frere Frégosin, sur une chaloupe avec laquelle il se retira sur la flotte de Gênes, qui étoit toujours à sa disposition: Il fit voile du côté de la Spezza, laissant son second frere, Louis Frégose, dans le château, pour le défendre. Aussitôt les Adornes entrerent dans la ville sans aucune résistance: dans le même tems les Fiesques y entrerent aussi par une autre porte, à la tête d'une troupe considérable de leurs vassaux. Il ne faut pas oublier de rapporter ici la cruelle vengeance qu'ils tirerent du meurtre de leur frere Jérôme. L'un de ses assassins Zacharie troisieme frere du Doge, avoit été pris dans l'affaire où il avoit été défait par les Adornes: il avoit été remis en garde à un paysan qui avoit promis d'en répondre. Cet homme l'ayant livré entre les mains des Fiesques, lorsqu'ils entrerent dans la ville, ils le firent aussitôt massacrer par leurs gens; & non contens de lui avoir ôté la vie, ils déchargerent encore leur rage sur son cadavre sanglant & inanimé, qu'ils attacherent à la queue d'un cheval & firent trêner ainsi dans les rues de Gênes: spectacle qui révolta tous ses concitoyens (a). La vengeance peut quelquefois être juste & légitime mais elle doit avoir des bornes; malheureusement, suivant les idées de la justice humaine, les atrocités sont toujours compensées & vengées par d'autres atrocités.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Retraite du Doge Janus Fregose: ses ennemis entrent dans Gênes.

Vengeance inhumaine que les Fiesques tirent de Zacharie Fregose.

Ainsi Gênes rentra pour un moment sous les loix de la France. Antoine Adorne en prit possession au nom du Roi, & en fut reconnu Gouverneur pour ce Prince quelques jours après, suivant qu'il en étoit secrettement convenu avec lui avant cette expédition. La révolution arrivée dans le Gouvernement, n'apporta aucun changement dans la ville, si ce n'est celui qui se fit dans le Magistrat. On donna un nouveau conseil au Gouverneur. D'ailleurs tout fut aussi tranquille que s'il ne fut rien arrivé: l'autorité du Roi fut d'abord généralement reconnue. Après avoir ravitaillé le fort de la Lanterne & l'avoir mis de toutes façons en état de soutenir le plus long siége, la flotte Françoise s'éloigna de Gênes & fit voile vers la Spezza. On a vu que celle de la République avoit pris le même chemin sous la conduite du Doge précédent. Vainement on lui avoit député quatre des principaux de la ville pour l'exhorter à desarmer, & lui offrir de le recevoir dans la ville, à condition qu'il y rameneroit la flotte, qu'il rentreroit dans l'obéissance & promettroit de vivre en bon & paisible sujet du Roi. Le refus que Janus Frégose fit d'entendre à aucune proposition obligea la flotte Françoise à tourner vers la Spezza pour le contraindre à se soumettre: les galeres de Gênes prirent la fuite à son aspect; mais deux de France s'étant trop avancées, trop imprudemment attachées à leur poursuite tomberent au pouvoir des Génois.

Antoine Adorne est reconnu Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France.

Dans cet intervalle la defaite de l'armée Françoise auprès de Novare par les Suisses (le 6 de Juin) fit encore changer une fois de face aux affaires des François en Italie; ce nouveau revers leur fit encore reperdre Gênes. D'abord que Fregose eut appris la nouvelle de leur défaite, il y revint avec sa flotte, & se tint à l'embouchure du fleuve Bisagno, pour voir ce qui se pas-

Défaite des François à Novare: ils reperdent Gênes.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. VI. p. 24-25.

Sect. VII Histoire de Gènes depuis 1479 jusqu'en 1528.

étoit dans la ville & être à même d'y pouvoir rentrer au premier mouvement qui s'y feroit en sa faveur. Cette flotte étoit montée par les Frégoses & par quantité de leurs partisans & des principaux citoyens. Aussitôt que les François virent paroitre les galeres de Gènes n'étant pas en état de leur tenir tête, ils s'éloignerent des côtes de cet état & firent voile pour la France, les bruits étant répandus dans le même tems, qu'Octavien Frégose s'avançoit par terre à la tête d'un corps de troupes considérables, le Gouverneur, les Adornes & les Fiesques se voyant abandonnés des François, sans espoir de secours & sans défense contre les Frégoses, auxquels, à leur tour, ils n'étoient pas en état de s'opposer, prirent le parti de sortir de Gènes avant l'arrivée d'Octavien, ce qu'ils exécuterent pendant la nuit du 16 au 17 Juin pour se retirer à Montobio, forteresse appartenante aux Fiesques. Aussitôt ceux qui montoient la flotte, descendirent à terre, entrerent dans la ville & y commirent avec l'aide du petit peuple & de leurs partisans, quantité de desordres & d'excès, que la vigilance des principaux de la ville eut bien de la peine d'empêcher. Octavien y entra le lendemain à la tête d'un corps de troupes que lui avoit fourni le Vice-Roi de Naples. Il prit possession du Palais, assembla le conseil général de la ville, composé de quatre cens citoyens, lui fit une harangue convenable aux circonstances, dans laquelle il exhorta ses concitoyens à reprendre leur liberté, & fut élu Doge d'un consentement unanime. Ainsi ce fut la quatrieme fois que Gènes changea de maitre dans le cours de cette année (1513); moins par un effet de l'inconstance assez ordinaire à ses citoyens que par une suite des révolutions de la guerre; & de la vicissitude des affaires des François en Italie (*a*).

Retraite des François & de leurs partisans: les Frégoses rentrent dans la ville.

Octavien Frégose entre dans la ville & est élu Doge.

Octavien fut élu Doge par préférence à Janus Frégose qui l'avoit déja été, tant parce qu'on étoit redevable à ses soins & au secours qu'il avoit reçu du Vice-Roi de Naples, de la délivrance de Gènes, que parceque le Pape témoinoit s'intéresser d'avantage pour lui. Pour mettre les Espagnols dans son parti & engager Spécialement le Vice-Roi de Naples à lui donner des troupes, Octavien s'étoit engagé à lui payer quatre vingt mille ducats. D'abord qu'il fut Doge, il songea à s'acquitter de cette dette, comme les fonds manquoient dans le trésor public, on fut obligé de tirer cette somme des coffres de la maison de St. Géorges. Cependant les Génois ne payerent pas trop cher le Dogat d'Octavien Frégose; car sa vertu & sa sagesse firent cesser les troubles qui les avoient agités jusqu'alors; & ils furent heureux de toutes façons sous son gouvernement doux & modéré; plus heureux s'il avoit duré plus longtems & s'il n'avoit pas été troublé par les entreprises que les Adornes & les Fiesques firent sans cesse contre lui.

Vertus & modération du nouveau Doge.

1514.

D'abord qu'Octavien Frégose se vit affermi dans sa place, son premier soin fut de reprendre les opérations du siége du fort de la Lanterne qui étoit toujours au pouvoir des François. Il les y pressa si vivement & les y resserra si étroitement par terre & par mer, que la disette des vivres plus que toute autre chose, les contraignit de se rendre & de capituler après un siége intermittent de plus de deux ans. Il fut convenu avec eux que, s'ils n'étoient pas secourus

Octavien prend le fort de la Lanterne & le fait raser.

(*a*) Là même, p. 28 & 29. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 176—160.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

avant le 26 d'Août 1514 ils rendroient le fort ainsi que l'artillerie & tout ce qui étoit dans la place; que la garnison auroit la liberté de se retirer, & qu'on lui payeroit vingt deux mille écus qui lui revenoient pour sa solde. Le terme fixé étant arrivé sans que la garnison eût reçu le secours qu'elle attendoit, elle rendit la place; la capitulation fut observée de bonne foi de part & d'autre. Sitôt que le Doge fut maître du Fort de la Lanterne, il le fit raser; en quoi il fut beaucoup blâmé par ses partisans qui lui représenterent vainement qu'il y trouveroit un azile assuré en tems de troubles; le Doge aima mieux se rendre agréable à ses concitoyens en les délivrant d'une forteresse, l'objet continuel de leurs inquiétudes; ne voulant point se conserver les moyens de les braver ou de les opprimer, ni avoir d'autre gage de sa sûreté, d'autre soutien de sa puissance, que l'amour qu'il leur avoit inspiré pour sa personne par ses vertus & sa modération; sentimens peut-être sinceres chez lui, mais auxquels la politique avoit sans doute aussi beaucoup de part (*a*).

Modération du Doge.

Ses grandes qualités ne vinrent cependant point à bout de vaincre la haine & l'envie des Adornes & des Fiesques, qui firent diverses tentatives pour s'emparer de Gènes & pour le renverser de sa place. Ses sages mesures, sa valeur & sa prudence déconcerterent tous leurs projets & le rendirent victorieux dans toutes les rencontres. Il avoit beaucoup d'ennemis & d'envieux, c'est le propre de la vertu d'en susciter, il en avoit jusques dans sa propre famille, ce qui ne paroîtra pas bien surprenant, si l'on songe de quoi l'ambition est capable. Janus Frégose qui avoit été Doge, ne pouvoit pardonner à Octavien de l'avoir en quelque façon supplanté. Il s'étoit retiré à Savone, où il ne cessoit de machiner contre lui. Octavien le chassa de Savone & vint à bout de s'assûrer de cette ville.

Tentatives inutiles des Fiesque & des Adornes pour s'emparer de Gênes.

Octavien chasse Janus Frégose de Savone.

Tandis que le Doge affermissoit son pouvoir au dedans contre les ennemis domestiques il s'élevoit contre lui au dehors un adversaire bien plus redoutable qui se préparoit à tomber sur lui avec toutes ses forces, & qui l'auroit infailliblement accablé si la mort n'eût prévenu ses projets, & délivré Gênes & le Doge des craintes qu'il leur inspiroit. C'étoit Louis XII qui ayant été par deux fois possesseur du Milanés & de Gênes étoit plus que jamais occupé du desir de les recouvrer. Sa mort mit François I. sur le trône, qui hérita de sa couronne ainsi que de ses projets de conquête en Italie. Ils transpirerent & pour les prévenir, il se forma d'abord une ligue contre ce Prince entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, les Suisses, le Duc de Milan & enfin le Pape. Octavien Frégose fut invité à y accéder; & comme il étoit naturellement l'ennemi des François, qu'il avoit chassés de Gênes & dont il devoit craindre le ressentiment; comme il devoit tout au Pape & au Roi d'Espagne qui avoient secondé fortement son élévation & son parti, toutes les apparences étoient qu'il alloit s'empresser d'entrer dans cette ligue. Il flatta en effet le Pape de cet espoir, en l'amusant & différant pourtant toujours de le remplir sous différens prétextes; tandis que dans le même tems, gagné par les promesses & les offres de François I, il fit un traité secret avec ce Prince, par lequel il s'engagea de lui remettre la souveraineté de Gênes aux mêmes conditions que son pere (Louis XII) l'avoit déja eue; stipulant en outre pour lui, „ qu'il seroit fait

1515.

Mort du Roi de France.

Ligue formée en Italie contre François I. son pere. Octavien est invité à y accéder.

[illegible] traite avec la France.

(*a*) Anecd. Gén. & Concern. ann. 1514. p. 153.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Le Doge cède la Souveraineté de Gênes à François I. à quelles conditions.

„ Gouverneur de Gênes au nom du Roi ; qu'il pourroit disposer de toutes „ les places de l'état, qui seroient à sa nomination ; que le Roi lui payeroit „ de quoi entretenir une garde de cent hommes ; lui donneroit le collier de „ l'ordre de St. Michel (ordre qui étoit dans la plus grande considération „ alors, & la même chose en France que celui du St. Esprit aujourd'hui) ; „ enfin qu'il lui feroit une pension de six mille écus d'or, & une autre de „ quatre mille à son frere Fréderic Frégose archevêque de Salerne". Il fut aussi convenu que le Roi feroit mis en possession du château, mais qu'il ne pourroit faire rebâtir le Fort de la Lanterne, que le Doge avoit fait raser (*a*). On observera qu'un des principaux motifs qui engagea Octavien Frégose à traiter avec les François qu'il n'aimoit pas, fut outre son intérêt, motif toujours puissant, celui de la haine implacable qu'il portoit au Duc de Milan, qui étoit entré dans la ligue contre la France, ce qui seul dégoûta Frégose d'y accéder, quoiqu'il y fût assez porté d'inclination, son animosité contre le Duc de Milan qui avoit toujours secondé les projets des factieux & mécontens Génois contre lui, l'emporta sur celle qu'il avoit toujours témoigné jusqu'alors contre la France (*b*). Ce traité ne fut connu qu'au moment où il fut mis à exécution, cette affaire ayant été conduite avec beaucoup de prudence & de mystere, pour qu'on n'y put mettre aucun obstacle. Il étonna beaucoup le Pape & ses alliés, & sur-tout le premier qui se vit joué par Octavien Frégose, qui l'avoit amusé jusqu'alors par des belles paroles ; mais il ne fit aucune peine aux Génois qui, se ressouvenant encore du repos & du bonheur dont ils avoient joui pendant les dernieres années du Gouvernement du feu Roi, rentrerent avec plaisir sous une domination dans laquelle ils se flattoient de retrouver les mêmes douceurs. Les succès & les victoires du Roi, ainsi que les revers du Duc de Milan, le plus puissant allié des mécontens, empêcherent les Adornes & les Fiesques de remuer ; de sorte que l'autorité du Roi fut reconnue sans difficulté dans Gènes, & toutes les conditions du Traité furent exactement remplies. Le Roi fut mis en possession du château & Octavien Frégose fut reconnu pour Gouverneur de Gênes en son nom. Ses citoyens s'empresserent de témoigner leur zele à leur nouveau maitre en lui fournissant des secours de toute espece dans la guerre qu'il soutenoit alors en Italie ; ils lui prêterent quatre-vingt mille écus d'or pour subvenir aux fraix de cette guerre. François I. Vainqueur & maitre du Milanés par la défaite des Suisses à Marignan & la retraite du Duc Maximilien Sforce (qui fut forcé de renoncer à ce Duché moyennant une pension de soixante mille écus d'or que le Roi lui fit) entra triomphant à Milan, & y reçut les hommages & le serment de fidélité des Génois, qui lui envoyerent à cet effet une députation composée de huit des principaux de leur ville, à la tête desquels étoient Octavien Frégose lui-même.

Octavien Fregose Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France.

Succès & Victoire de François I. Les Génois lui envoyent une députation solemnelle à Milan.

1516.

1521.

Gênes jouit sous le nouveau Gouvernement d'une tranquillité intérieure assez solide pendant les cinq années suivantes ; elle ne fut troublée au dehors que par la guerre où l'Italie fut de nouveau plongée, & où les Génois foible

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes : Tom. II. Liv. III. p. 30—37. Anecd. Gén. & Corses, ann. 1515. p. 154.

(*b*) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. V. p. 470.

jouet des circonstances & des passions des Princes se virent de nouveau enveloppés; à quoi, outre le funeste voisinage du Milanés, leur malheureuse situation, presque à l'entrée de l'Italie & à la descente des Alpes, contribua beaucoup. De tous tems cette situation leur avoit été fatale; c'étoit sur Gênes que tomboit autrefois le premier effort des Lombards & autres Barbares qui venoient inonder & désoler l'Italie, alors cette ville infortunée étoit d'abord la proie du premier occupant: elle se trouvoit toujours en butte aux coups & aux efforts de ceux qui vouloient s'établir dans cette partie de l'Italie; c'étoit le premier Etat qu'ils étoient jaloux de soumettre. De même dans ces derniers tems elle se vit alternativement exposée aux entreprises des Espagnols & des François.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

La tranquilité de Gênes est troublée par la guerre d'Italie.

François I. trouva un concurrent redoutable un rival dangereux dans Charles V. qui réunit (en 1519) en sa personne la couronne imperiale & celle d'Espagne. L'ascendant de ce Prince sembla l'emporter sur celui de François I. & la fortune abandonna totalement les armes de celui-ci pour favoriser celles de son ennemi. Ce ne fut plus pendant long-tems pour lui que des brillans revers & des défaites toujours glorieuses à la vérité pour ce Prince puisqu'il y étala sa grandeur d'ame & son courage, mais qui lui enleverent toutes ses conquêtes & dérangerent absolument les affaires des François en Italie. Ils furent forcés d'abandonner Gênes aux entreprises de leurs ennemis même avant que d'avoir perdu le Milanés; l'Empereur de concert avec le Pape & ses alliés, avoit déja tenté de s'emparer de cette ville; projet que la vigilance d'Octavien Frégose avoit fait échouer quoiqu'on eut fait tous les préparatifs nécessaires à son insçu & dans le plus grand secret. Comme on connoissoit l'efficacité des haines particulieres des citoyens Génois & de leurs factions pour exciter une révolution, on avoit eu soin d'employer les Adornes ennemis éternels des Frégoses, pour seconder le complot qu'on avoit formé; Jérôme Adorne avoit eté chargé de cette expédition; il fit voile vers Genes avec neuf galeres en tenant toujours la pleine mer pour n'être point apperçu. Cependant son projet fut decouvert par Fregose, qui apprit l'approche de sa flotte par un Brigantin & qui eut le tems de mettre Gênes en état de defense. Adorne y etant arrivé fut très-surpris de voir qu'on l'attendoit & qu'on étoit disposé à le bien recevoir. Il tenta vainement un débarquement & fut forcé de se retirer sans avoir rien pû faire. Il s'en dédommagea sur Chiavari, dont il s'empara. Il y laissa son frere Antoine Adorne, qui étoit venu l'y joindre par terre avec quelques troupes & voulut faire une seconde tentative sur Gênes; mais elle lui réussit aussi mal que la premiere; il fut forcé de se replier sur Chiavari, évacua cette place, & se retira avec son frere vers l'armée des confédérés qui attaquoit le Milanés. On sçait quels furent les tristes évènemens de cette campagne & des suivantes si fatales pour la France, sur-tout celle de 1524 où François I. fut fait prisonnier à la bataille de Pavie (*).

Les revers de François I. entraînent la perte de Gênes.

Entreprise de Jérôme Adorne sur Gênes, échoue.

Il s'empare de Chiavari.

(*) On rapporte que le Pape Léon X mourut du plaisir que lui causerent les revers des François en Italie, Adrien VI. lui succéda ainsi qu'à sa haine & à ses projets contre la France & embrassa naturellement le parti de l'Empereur Charles V. dont il avoit été le précepteur. Il mourut peu de tems après (en 1523); il fut remplacé par le Cardinal de Medicis, qui prit le nom de Clement VII; mais il changea de parti & se mit à la tête d'une puissante ligue contre l'Empereur, que ses succès & sa puissance rendoient trop redoutable à ses alliés.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

1522. Siége de Gênes par les Impériaux.

La conquête du Milanés par les conſédérés & la déroute des François furent ſuivies du ſiége de Gênes qu'une armée impériale de vingt-mille hommes & commandée par Proſper Colonne & le Marquis de Peſcara, forma au mois de Mai 1522. Gênes étoit preſque la ſeule place de marque qui reſtât aux François au delà des Alpes; l'Empereur avoit fort à cœur de s'en emparer, & de ſouſtraire cette ville à la domination de ſon ennemi. Octavien Frégoſe toujours fidelle au parti de la France fit tout ce qu'on pouvoit attendre de lui pour la défenſe de Gênes; mais comme il ne reçut que de foibles ſecours du Roi à qui il en demanda vainemem & qui n'étoit pas à même de lui en envoyer de conſidérables dans l'état où étoient les affaires; comme d'ailleurs la ville étoit preſſée vivement par les aſſiégeans & fort maltraitée par leur artillerie qui avoit détruit leurs fortifications & abattu un grand pan de muraille, Octavien Frégoſe, malgré toute ſa bonne volonté pour la France & la répugnance qu'il avoit à rendre la ville, fut obligé de céder aux déſirs de ſes concitoyens qui voulurent abſolument capituler. On envoya des députés à Proſper Colonne, qui attaquoit la ville du côté de la Vallée de Biſagno; le Marquis de Paſcara l'aſſiégeoit du côté oppoſé. Après quelques conteſtations on convint des articles de la capitulation; en conſéquence Colonne ceſſa ſes hoſtilités; mais par un mal-entendu incompréhenſible ou par une négligence peut-être volontaire à l'effet de quelques trames & intelligences ſecrettes, on omit de comprendre Peſcara dans cette capitulation; de façon que celui-ci continua toujours les attaques de ſon côté, & emporta le même jour la ville d'aſſaut, malgré la réſiſtance vigoureuſe de Philippe Frégoſe qui défendit la brèche pendant quelques heures, & ne ſe retira que lorſqu'une bleſſure l'eût mis hors du combat. Sa retraite découragea abſolument ſes troupes qui plierent & prirent la fuite. Alors les ſoldats de Peſcara ſe jeterent avec impétuoſité dans la ville. Ceux de Colonne ayant appris ce qui ſe paſſoit de l'autre côté profiterent auſſi de cette occaſion pour entrer dans Gênes, ce qu'ils firent ſans trouver la moindre réſiſtance, eu égard à la ſécurité où étoient les Génois en vertu de la capitulation faite avec Colonne. La ville fut miſe au pillage qui dura pendant toute la nuit & le jour ſuivant (*a*). On ſait les déſordres affreux que commet en pareil cas la fureur du ſoldat effréné ſemblable alors plutôt à un tigre qu'à un homme ou pour mieux dire plutôt à un homme qu'au plus féroce & au plus cruel de tous les animaux; on ſe diſpenſera d'étaler ici le ſpectacle affreux de toutes les horreurs qui ſe commettent en pareil cas; c'eſt-là que le ſexe ni l'âge; que la vertu, l'honneur, la raiſon, l'humanité, ne ſont plus reſpectés; c'eſt-là que tout eſt permis, que triomphent l'audace & la fureur des brigands enrégimentés. Tirons le rideau ſur cette ſcene effrayante: jetons un voile épais ſur les crimes de nos ſemblables, ſur ce tableau qui fait rougir l'humanité (*). Gênes étoit alors & eſt encore une des plus opulentes villes de l'Europe; on peut croire que le butin y fut immenſe & que les vainqueurs ſe dédommagerent bien de la peine qu'ils

Ils prennent Gênes d'assaut & ils mettent au pillage.

Pillage de Gênes.

(*a*) Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 40—47.

(*) Au reſte il faut être vrai; le pillage de Gênes fut un des moins rempli d'atrocités dont il ſoit parlé dans l'Hiſt. Il fut plus remarquable pour le butin qui s'y fit que par les forfaits qui s'y commirent. Ubert. Foglietta ibidem.

avoient euë d'en faire le siége. Les soldats nageoient en quelque façon dans les richesses, ils désalteroient à loisir cette soif avide dont l'homme brule pour l'or & pour ces vils métaux, la source de presque tous les malheurs & tous ses forfaits. Il faut le dire ici à la honte de l'espece humaine que telle est sa cupidité que même des Génois profiterent de la confusion & de l'obscurité pour se mêler aux vainqueurs; qu'ils se masquerent pour prendre impunément part à la déprédation de leur patrie, insulter à ses malheurs, y mettre le comble & s'enrichir des débris de la fortune de leurs concitoyens (a). On gémit d'être obligé de rapporter de pareils traits, dont la vérité est garantie par les Historiens Génois. Les assiégés vinrent cependant à bout de préserver du pillage les trésors & reliques de leurs Eglises, principalement de la Cathédrale & de les soustraire à la cupidité des vainqueurs, moyennant de grosses sommes qu'ils furent obligés de leur payer comptant pour leur rachapt. Les riches les gens aisés en firent autant pour les meubles & effets précieux dont leurs maisons étoient remplies; de sorte que probablement, ainsi qu'il n'est que trop ordinaire, le sort de ce cruel fléau qu'on nomme la guerre ne tomba que sur les malheureux, les citoyens d'un ordre inférieur qui furent sacrifiés, dépouillés de tout & réduits à l'indigence.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Il n'est pas inutile de rapporter ici quel fut le sort du brave & malheureux Octavien, qu'on doit être étonné de n'avoir point vû paroître dans toute cette révolution. Il étoit malade alors & retenu au lit par une attaque de goutte. Il auroit pu cependant prendre la fuite, ainsi que fit son frere l'Archevêque de Salerne qui s'embarqua pour se sauver à Marseille avec une partie de la garnison; mais il crut qu'une pareille retraite ne convenoit point à un Gouverneur Royal, qu'il ne devoit se rendre qu'aux dernieres extrêmités & subir en tout le sort de la place qui lui étoit confiée. Il demeura tranquillement dans son palais, & se rendit prisonnier au Marquis de Pescara. Sa captivité ne fut pas longue: il mourut peu de jours après; suivant les uns, de la goutte remontée, accident que lui causa le chagrin qu'il ressentit de la prise de Gênes; & suivant d'autres, du poison que ses ennemis lui donnerent craignant son zele & son attachement pour la France; chose très-possible mais non averée (b). Quoiqu'il en soit on peut dire qu'Octavien ne pouvoit mourir d'une mort plus digne de lui, puisque sa vie prit fin avec sa puissance: au reste il emporta dans le tombeau l'estime & le regret de ses concitoyens; & il les méritoit: car pendant tout le tems qu'il les gouverna, il n'eut pour but, dans toutes ses actions, que de les rendre heureux, que d'assurer leur tranquillité. Il avoit de grandes qualités & il aimoit sincérement sa patrie; eloge bien rarement mérité dans une République, & sur-tout à Gènes dans les tems orageux où Octavien vivoit. Si André Doria ne fut pas venu après lui, on pourroit dire d'Octavien Frégose, ce que l'on disoit à Rome de Brutus & Cassius, c'est-à-dire qu'il fut le dernier des Génois.

Prise & mort d'Octavien.

Son éloge.

Quand la fureur des vainqueurs fut bien assouvie, quand la cupidité du soldat & des chefs fut rassasiée, les Généraux impériaux parlerent de paix, de justice, & de rétablir l'ordre & la tranquillité dans la ville qu'ils venoient de

(a) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 722—726.

(b) Anecd. Gén. & Corses ann. 1522, p. 157.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

mettre au pillage. Contens d'avoir ôté Gênes à la France & d'y avoir remis les Adornes (principaux moteurs de cette expédition, absolument faite en leur faveur & à laquelle ils concoururent) en possession du gouvernement, les impériaux en sortirent & l'abandonnerent à ses nouveaux maitres. Les Adornes triomphans & tout-puissants dans la ville par cet événement, y rétablirent l'ancienne forme d'administration, & s'emparerent totalement des rênes de la République, qui avoit il faut l'avouer, recouvré sa liberté à un prix bien cher. Trois jours après le pillage de Gênes, évacuée par les Impériaux, parce qu'il n'y avoit plus de butin à faire, Antoine Adorne Chef de sa famille & de sa faction fut élû Doge, sans que ses parens & partisans qui disposoient des loix & de tout à leur gré, se missent seulement en peine d'observer toutes les formalités légales & ordinaires en pareil cas. Jérôme Adorne, frere Cadet du Doge, qui ne lui fut préféré qu'à cause de son âge gouverna toujours despotiquement sous son nom, jusqu'à sa mort qui arriva l'année suivante (1523) Jérôme avoit beaucoup plus de talens & de capacité que le Doge & jouit toujours dans sa patrie & dans l'étranger, de la plus grande considération (*a*). Peu de tems avant sa mort l'Empereur l'avoit nommé son Ministre Plénipotentiaire à Venise, où il négocia un traité d'alliance défensive entre l'Empereur, les Vénitiens, le Pape, les Génois & plusieurs autres Etats d'Italie, contre quiconque attenteroit sur son repos & sur sa liberté; c'est-à-dire contre François I. qu'on s'attendoit bien à y voir revenir avec de nouvelles forces pour venger ses défaites.

Antoine Adorne est élu Doge: Jérôme son frere Cadet, gouverne despotiquement sous son nom.

1523. Mort de Jérôme Adorne.

Il y revint en effet en 1524, & y fit d'abord la guerre avec succès: ses troupes s'emparerent même de presque toute la côte occidentale de Gênes, ce qui causa les plus vives inquiétudes au Doge; mais elles furent dissipées par la fameuse défaite des François auprès de Pavie, où, comme tout le monde le sait, leur brave & malheureux Roi fut fait prisonnier. Cet événement leur fit perdre tout ce qu'ils possédoient en Italie & leur ôta toute espérance de pouvoir recouvrer la souveraineté de Gênes.

1524 & suiv. Avantages & revers des François en Italie.

Les inquiétudes que les projets des conquêtes du Roi de France avoient données aux confédérés dans le tems de ses succès changerent d'objet après ses revers; & leurs craintes se tournerent contre l'Empereur leur allié. La balance politique panchoit absolument du côté de ce Prince qui menaçoit de l'emporter sur tout le reste de l'Europe (*). L'orgueilleux Charles V. se voyoit

1526.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 48—49.

(*) Il y a long-tems qu'on a formé ce projet chimérique d'une balance politique en Europe, & qu'il rencontre les mêmes inconvéniens. On a vu arriver dans des tems plus modernes à peu près ce qui arriva du tems de François I. Une partie de l'Europe étoit liguée au commencement de ce siécle contre Louis XIV. & contre son petit fils en faveur de l'Archiduc Charles, auquel on vouloit faire tomber la monarchie d'Espagne en partage. Mais lorsque ce Prince fut parvenu à l'empire par la mort de son frere, (Joseph) la balance politique pencha absolument de son côté, les choses changerent de face, le systême des alliés de Charles changea aussi avec elles. Ils sentirent qu'il n'étoit pas de leur intérêt de souffrir que ce Prince réunît sur sa tête la couronne impériale & celle d'Espagne & qu'ils retomboient précisément dans le peril qu'ils vouloient éviter du côté de la maison de France. C'est pourquoi ils abandonnerent le parti de Charles VI. & laisserent l'Espagne à Philippe V.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

voyoit à la fois possesseur de l'Espagne, des Indes, de l'Empire, des Pays-bas & d'une partie de l'Italie; il y commandoit presqu'en maitre par tout, & il menaçoit la France; il avoit de l'ambition & il étoit heureux dans l'exécution de ses vastes desseins qui sembloient tendre à la monarchie universelle. Il n'en fallut pas d'avantage pour alarmer ses propres alliés, pour leur faire ouvrir les yeux, pour leur faire sentir combien il étoit redoutable pour eux-mêmes; & qu'ils devoient songer à se réunir tous de bonne heure pour s'opposer à ce Colosse menaçant qui s'élevoit sur leurs têtes & qui menaçoit la liberté de l'Italie & d'une partie de l'Europe; & pour les déterminer à se liguer contre lui avec ce même rival infortuné qu'ils avoient aidé à écraser, & qui ne leur paroissoit plus redoutable depuis sa défaite. Les choses avoient bien changé de face, & ce qu'on appelle la politique & les intérêts des Princes changerent aussi. Le Pape Clément VII. de la maison de Médicis (qui avoit succédé en 1523 à Adrien VI. Successeur de Léon X. en 1521) fut l'auteur & comme l'ame de cette ligue contre l'Empereur, dans laquelle entrerent le Roi de France, le Roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Suisses & les Florentins (a).

Ligue faite par le Roi de France & le Pape contre l'Empereur.

Le Doge Antoine Adorne fut invité d'accéder à cette ligue; pour l'y engager, on lui proposa de remettre Gènes sous la domination du Roi de France aux mêmes conditions qu'avoit obtenues ci-devant Octavien Frégose & avec promesse qu'il en seroit fait Gouverneur au nom du Roi. Ces offres furent inutiles; rien ne put tenter Adorne, ni le détacher du parti de l'Empereur, auquel il demeura fidélement attaché. Les refus & la constance du Doge déterminerent les alliés du Roi, qui avoient fort à cœur de le remettre en possession de Gènes suivant leur Traité avec lui, à recourir à la force pour obliger Adorne à faire ce qu'on demandoit de lui, & pour parvenir à remplir leurs engagemens & leurs projets. On se permettra ici une courte réflexion sur les révolutions & vicissitudes singulieres des sentimens & des passions des hommes suivant les tems & leurs intérêts. Un Doge de la même famille (le fameux Antoine Adorne) avoit autrefois soumis Gènes à la France (en 1396) & avoit été le premier qui y eut appellé les François, qui eut attiré leurs regards & leur ambition sur cette République; & actuellement (en 1524) un des descendans de cet homme factieux & remuant, le Doge Antoine Adorne s'obstine à ne pas vouloir remettre sa patrie sous la domination Françoise; non par zèle ou par amour pour Gènes, mais parcequ'il avoit changé de parti, parcequ'il favorisoit celui de l'Empereur, qui étoit le plus convenable à ses intérêts & au maintien de sa puissance.

Le Doge refuse d'accéder à cette ligue.

Gènes fut bientôt assiégée & prise une seconde fois. La flotte combinée du Roi de France & de ses alliés, s'empara successivement de Livourne, de Savone, des deux côtes de la capitale & vint enfin bloquer son port, tandis qu'une armée commandée par le Maréchal de Lautrec, vint en former le siége par terre. Vainement l'Empereur envoya une flotte de vingt-deux galeres au secours du Doge; André Doria qui commandoit six galeres du Pape & étoit en même tems Général de celles de France, attaqua la flotte impériale,

1527. Siege & Prise de Gênes par les François & leurs alliés.

(a) Ub. Foglietta Lib. XII. p. 727. 728. & seq.

SECT. VII. *Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.*

la défit & la contraignit de se retirer à Naples (*). Gênes abandonnée à elle-même, sans espoir de secours, sans ressources, dans une disette extrême de vivres, fut obligée de demander à capituler. Vincent Palavicini fut député vers Lautrec pour régler avec lui les articles de la capitulation. Les assiégés demandoient préalablement qu'on leur rendit Savone place importante pour eux & pour leur commerce, sur la restitution de laquelle ils insisterent beaucoup. Les François n'en voulurent point entendre parler, au moyen de quoi les hostilités recommencerent & les assiégés continuerent à se défendre avec vigueur. Mais le mauvais succès d'une sortie qu'ils firent, les avantages remportés sur eux par César Frégose qui commandoit un corps de troupes Françoises; la triste situation où ils étoient réduits, le manque d'argent & sur-tout de vivres, les déterminerent enfin à songer tout de bon à se rendre, & à renouer la négociation qu'ils avoient entamée peu de tems auparavant. Ils obtinrent cependant des conditions favorables: le Roi ne vouloit pas les soumettre. Ses troupes entrerent paisiblement dans Gènes où à l'exception du pillage du Palais qu'on ne put empêcher, elles ne commirent point les mêmes dégats qu'y avoient commis ci-devant les Impériaux (†). D'ailleurs tout fut tranquille dans la ville & le soir même de sa prise tout étoit rentré dans l'ordre, de façon que l'on ne s'appercevoit pas qu'elle venoit de soutenir un siége. Théodore Trivulce en fut nommé Gouverneur par le Roi. Le Doge Adorne se retira dans le château, où il tint encore bon quelque tems; mais il fut bientôt forcé de se rendre. Tout l'Etat de Gènes fut entiérement soumis aux François, & rentra pour la derniere fois, sous leur domination (*a*).

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 50—54. Anecd. Gén. & Cors. ann. 1527. p. 157.

(*) Ce n'étoit pas là le premier exploit de cet homme fameux, destiné à jouer le plus grand rôle dans la suite de cette histoire. On sait qu'il devint un des plus grands hommes de mer de son tems. Il fit son apprentissage au service de la France & ses premieres armes contre les Turcs & les Corsaires de la méditerranée, auxquels il se rendit extrêmement redoutable. Il exerça sa valeur contre eux dès sa plus tendre jeunesse; & en les vainquant dans plusieurs combats signalés, il apprit à vaincre les flottes de France & d'Espagne qu'il défit & commanda tour à tour. Il fut alternativement au service des deux plus puissants Princes de son siécle; des deux rivaux successivement Amiral de François I. & de Charles-Quint. Il passa d'abord au service de la France à celui du Pape en 1525, revint au premier en 1527 qu'il quitta encore en 1528 pour passer à celui de l'Empereur c'est-à-dire de l'Espagne, dans lequel il mourut en 1562 âgé de 93 ans.

(†) On rapportera ici à l'égard de ces derniers, une anecdote qui fait voir que les cònquérans, les auteurs dés malheurs de la terre ont quelquefois des remords, ou au moins des scrupules; & chose encore plus rare qu'il s'est trouvé quelquefois des Pontifes qui n'ont pas voulu se prêter aux vues coupables des déprédateurs les mortels ni les absoudre de leurs crimes, suivant le pouvoir reconnu unanimement qu'ils ont de lier & délier tout sur la terre. L'Historien Ubert Foglietta rapporte que quand le Pape Adrien VI. (ci-devant Adrien Florent, Précepteur de Charles-Quint qui le fit Pape) passa par Gènes en 1522 en allant à Rome, le Marquis de Pescara & quelques autres Généraux de l'Empereur vinrent pour rendre leurs devoirs au nouveau Pontife & en même tems pour le prier de les absoudre du pillage de Gênes, au cas qu'il fut un crime: à quoi le vertueux Pape leur fit cette réponse remarquable. *Je ne le puis, ni ne le dois, ni ne le veux faire.* Adrien étoit réellement un homme de bien aussi fut-il, tant qu'il vêcut, en exécration aux Romains: il leur falloit des Nérons ou des Alexandre VI.

Mécontentemens d'André Doria.

André Doria qui avoit le plus contribué à la prise de Gênes, eut aussi la plus grande part aux récompenses & aux bienfaits du Roi qui l'honora du Collier de l'ordre de S. Michel. Mais peu de tems après quelques mécontentemens que cet homme fameux reçut de la Cour de France le déterminerent à changer de parti, à se jeter dans celui de l'heureux rival de François I. & à accepter le commandement de ses forces navales. Ces mécontentemens lui inspirerent le dessein, ou peut-être lui fournirent un prétexte d'exécuter le grand projet qu'il avoit formé antérieurement, de délivrer sa patrie du joug de la France & de toute autre puissance. Plusieurs Historiens François plus zélés pour les intérêts de leur Roi & de leur patrie, que pour ceux de la vérité, ont voulu jeter beaucoup de nuages sur la conduite de ce grand homme, & se sont efforcés de le faire passer pour un homme inconstant, intéressé de mauvaise foi, qui trahit les intérêts de la France dans le moment le plus critique & de la façon la plus indigne; qui reconnut mal les bontés de François I. pour lui, & qui enfin ne songea à délivrer sa patrie que pour avoir le plaisir de mortifier ce Prince, & que par un motif de vengeance & de ressentiment. Quoique le grand nom, les exploits, les vertus de Doria, & sur-tout l'estime de son siécle déposent contre un bruit aussi injurieux à sa gloire, nous n'entreprendrons pas de faire ici l'apologie de cet illustre Génois qui ne seroit peut-être pas bien difficile à faire; mais le lecteur en jugera lui-même par les faits, & non par les préjugés pour ou contre, que l'Histoire doit toujours recuser. Laissant de côté les calomnies atroces de ses ennemis, & les flatteries outrées de ses compatriotes, entre lesquelles il faut prendre un juste milieu; nous n'adopterons ni les unes ni les autres, & nous renverrons aux autres historiens tant contemporains que nationaux ou étrangers, chez lesquels ce fait important par ses effets se trouve amplement exposé & discuté. Quoiqu'il en puisse être des motifs qui déterminerent la conduite de Doria dans cette occasion, qu'il soit permis à un Historien aussi impartial, qu'amoureux des grandes actions, des actions utiles aux hommes, généreuses & patriotiques, de dire qu'indépendamment de ces motifs & des moyens accessoires dont Doria se servit pour parvenir à son but, sa conduite étoit très-sage, très-juste en elle-même, qu'il fit une très-belle action, & qu'il s'acquit à juste titre une gloire immortelle. Qu'importe le motif, pourvu que l'action soit bonne & utile? En supposant même que Doria dût quelque chose aux François, ne devoit-il pas d'avantage à sa patrie? Ses devoirs n'étoient-ils pas antérieurs & plus sacrés? en supposant qu'il eut contribué précédemment à soumettre sa patrie à la domination Françoise qu'il eût fait en cela une faute énorme étoit-ce un crime à lui de s'en repentir & de songer à la reparer? d'ailleurs il n'est pas moins certain, de l'aveu même de plusieurs historiens François (a), qu'il avoit de véritables raisons de se plaindre de la Cour de France. Un homme de son espece avoit-il donc tort d'avoir une ame, d'être sensible aux mauvais procédés? D'abord après la prise de Gênes où il étoit resté, on lui avoit ôté la charge de Général des Galeres pour la donner à Barbesieux & on avoit donné le Gouvernement de Gênes à Trivulce par préference à lui; ce qui

(a) Entr'autres les Mémoires de Montluc: Tom. III. p. 102. Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 55 & suiv.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Sujets de plaintes que lui donne la Cour de France.

prouveroit qu'il étoit suspect de nourrir secrettement dans son sein le projet de délivrer sa patrie; ce qui est d'autant plus probable que ce n'est pas ainsi qu'un Roi récompense un Général utile & victorieux. En outre il s'étoit flatté que ce Prince rendroit Savone aux Génois, ainsi qu'il prétendoit que le Monarque François lui avoit promis de le faire, d'abord qu'ils seroient rentrés sous sa domination; espoir & desir qui marquoient que Doria étoit toujours intérieurement un bon citoyen qui ne formoit des vœux & ses demandes au Roi que pour le bien de sa patrie, & cependant bien loin que ce Monarque songeât à lui tenir parole & à restituer aux Génois cette place importante pour leur commerce, & comme la clef de leur capitale sur la côte du Ponant, il avoit fait augmenter les fortifications de Savone, il y avoit mis une forte garnison, il y faisoit lever des deniers; en un mot il avoit pris des mesures & des arrangemens qui faisoient clairement voir que son intention étoit de soustraire pour jamais cette ville à la domination de ses anciens maîtres & de la réunir à sa couronne. Les Génois se donnerent vainement quantité de mouvemens pour obtenir la restitution de Savone. Ils presserent, ils prierent beaucoup, ils se plaignirent hautement. Doria s'entremit auprès du Roi en faveur de ses concitoyens, & appuya fortement leur demande. Tout fut inutile, il n'essuya que des refus; le Roi fut inflexible sur cet article. Tels furent les motifs, ou si l'on veut, les prétextes qui engagerent Doria à détruire son ouvrage, à rompre les fers de sa patrie, & à passer dans le service de l'Empereur. Ses mauvaises dispositions pour la France éclaterent d'abord par le refus qu'il fit de servir au siége de Naples, où il envoya cependant Philippin son neveu avec huit galeres, pour ne pas paroître se brouiller ouvertement avec elle, avant qu'il pût le faire impunément, & être sûr de la réussite de ses projets.

1528.

Pour cet effet il sentit bien qu'il lui étoit nécessaire de s'attacher à l'Empereur, de gagner la bienveillance de ce Prince, d'intéresser en faveur des Génois sa jalousie & sa haine contre François I. Enfin de faire à Gênes dans Charle-Quint un protecteur, un appui capable de contrebalancer les efforts de la France & de la mettre à l'abri de son ressentiment. Il traita secrettement avec ce Prince, qui charmé d'acquerir à son service un homme tel que Doria, lui promit & signa tout ce qu'il voulut. Par ce traité Doria s'engagea à entretenir douze galeres pour le service de l'Empereur, moyennant quoi ce Prince lui promit de son côté un subside annuel de soixante mille ducats; & sur-tout de lui faire recouvrer Savone. C'est depuis cette époque que Gènes fut sous la protection de l'Espagne & que ses intérêts furent liés avec ceux de cette couronne, dont elle eut bien de la peine à se dépêtrer par la suite. Dès que ce traité fut conclu, Doria ordonna à son neveu Philippin, qui n'avoit rendu jusqu'alors que d'assez foibles services aux François pendant le siege de Naples, de venir aussitôt le joindre avec ses huit galeres. La premiere vengeance que Doria tira de la France, fut de lui faire manquer la prise de Naples, qui bloquée de toutes parts & réduite à la plus grande extrémité, étoit sur le point de se rendre. La retraite des galeres Génoises interrompit le blocus, & fut cause que la ville reçut des secours de toutes especes, & que les François furent obligés d'en lever le siége (*a*).

André Doria traite avec l'Empereur & passe à son service.

Il fait manquer la prise de Naples aux François.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 57 & suiv.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Cet événement & la défection de Doria mortifierent beaucoup François I. Il avoit appris les premiers mécontentemens de Doria & prévu leurs suites funestes. Mais ce Monarque si fier, si généreux & que les revers n'avoient pu étonner, ni accabler, n'avoit pas voulu s'abaisser jusqu'à rechercher & retenir à son service cet homme dangereux, tandis qu'il en étoit encore tems. Ce Prince étoit alors tellement irrité contre Doria que celui-ci ne se croyant pas en sureté dans Gènes, se retira à Lerice. Il étoit d'autant plus inquiet, que Barbesieux son ennemi personnel qui l'avoit supplanté étoit à Savone avec quatorze galeres, & qu'il avoit ordre de le prendre mort ou vif, le second plaisir que la vengeance de Doria se procura, aussitôt qu'il eut fait son accommodement avec l'Empereur, fut de renvoyer au Roi le Cordon de l'ordre de St. Michel dont on a vu que ce Prince l'avoit décoré, le ressentiment de Doria ne s'en tint pas là. Il se mit bientôt après en mer avec douze galeres & commença à donner la chasse aux galeres de France & à mettre la main à l'exécution du grand projet qu'il avoit formé pour la délivrance de sa patrie. Il avoit eu soin pendant son sejour à Gènes, de prévenir ses concitoyens de ses desseins secrets; de les pressentir, de les animer sourdement contre la France, de préparer les esprits à une révolution, de la faire souhaiter; & de leur faire entendre, pour gagner leur affection & leur confiance, que s'il s'étoit brouillé avec le Roi, ce n'avoit été que pour avoir défendu leurs intérêts avec trop de chaleur, que parcequ'il étoit indigné des injustices qu'on leur faisoit essuyer, & particuliérement du refus de la restitution de Savone; & que tout ce qu'il machinoit, ses liaisons avec l'Empereur, ses entreprises, ses desseins, tout étoit en leur faveur. Ses partisans, ses émissaires, répandirent aussi les mêmes bruits dans la ville en son absence.

Ressentiment du Roi contre Doria.

Doria commence ses hostilités contre la France.

Lorsque Doria crut avoir amené les choses au point où il les vouloit, avoir suffisamment fait entrevoir à ses concitoyens ce qu'il méditoit, & pouvoir se flatter d'être secondé de leur part, il jugea qu'il étoit tems de faire éclater son entreprise, & fit voile vers Gènes avec treize galeres. Quoique Barbesieux fut dans le port avec celles de France, Doria, qui ne craignoit pas beaucoup un ennemi aussi peu redoutable pour lui, parut le 10 de Septembre (de l'année 1528, à jamais mémorable dans les fastes de cette République) à la vûe de ce port avec sa flotte. Les circonstances étoient très favorables pour Doria & pour Gènes qui d'ailleurs étoit dans une situation bien malheureuse, puisque la peste y régnoit alors, & y faisoit d'affreux ravages depuis plusieurs mois. Mais ce contre-tems, déplorable en lui même fut en quelque façon son salut & servit beaucoup son libérateur. En effet la peste qui avoit chassé de la ville une grande partie de ses habitans, y avoit en même tems répandu la désolation & sa sécurité. Gènes étoit comme abandonnée, ouverte & sans défense (a). La contagion avoit forcé Trivulce qui en étoit gouverneur à se retirer dans le château avec les plus zélés partisans de la France & une partie de la Garnison. On avoit fait sortir le reste de la ville & on l'avoit dispersé dans les environs de façon qu'il étoit fort difficile de rassembler en peu de tems toutes ces troupes dispersées en différens endroits assez éloignés. Ainsi l'on voit que de toutes façons Doria ne pouvoit trouver un moment plus favorable pour

Il se présente devant Gènes avec sa flotte.

(a) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 471 & suiv.

l'exécution de son grand dessein, & qu'il sembloit que la fortune voulût seconder ses vûes généreuses. Barbesieux étoit le seul qui pût y mettre obstacle avec sa flotte qui étoit toujours dans le port & donner quelque ombrage à Doria, mais il fut bientôt délivré de cet ennemi. Il avoit fait débarquer une partie de son monde; d'abord que Barbesieux en fut instruit, il se crut perdu & se hâta de prendre la suite avec ses galeres à la faveur de la nuit: il se refugia sous le canon de Savone. L'obscurité empêcha Doria de le poursuivre.

Les Galeres de France se sauvent à Savone.

On vient de dire qu'il avoit envoyé une partie de son monde à terre avec ses chaloupes, pour prendre langue, s'aboucher avec les amis qu'il avoit dans la ville, & savoir s'il ne pourroit pas y entrer dès la nuit suivante. Cependant Trivulce qui, comme on l'a remarqué s'étoit retiré dans le château avec le peu de partisans zélés que la France avoit dans Gênes, ayant appris l'arrivée de Doria soupçonna qu'il se tramoit quelque chose contre le gouvernement ce qui le détermina à revenir dans la ville, malgré la contagion, pour retenir les habitans par sa présence & prendre les précautions nécessaires pour la défense de Gênes. En conséquence il avoit donné des ordres de tous côtés pour rassembler & faire revenir les troupes qui étoient éparses aux environs de la ville. Mais c'étoit moins sur ces troupes qu'il se reposoit, ainsi que sur celles qu'il avoit avec lui, consistant en deux compagnies de milices & en cent Suisses de la garde du Palais, que sur le petit nombre de celles de Doria qui n'avoit pas plus de cinq cens hommes de débarquement, il se flattoit que l'ennemi n'oseroit pas le tenter avec si peu de monde. Doria débarqua cependant le jour d'après. Il n'avoit différé de le faire que pour avoir le tems de rassurer ses concitoyens qui d'autant plus alarmés de son entreprise dont ils ignoroient le véritable motif, que Doria avoit arboré le Pavillon Impérial, lui avoient envoyé des députés pour savoir quelles étoient ses vues, & le prier de ne pas attirer de nouveaux malheurs sur sa patrie. Doria ayant fait voir clairement à ces députés la droiture de ses intentions, qui étoit de rendre à Gênes sa liberté, ne crut pas devoir différer davantage son débarquement, ni attendre que Trivulce eût reçu les renforts qu'il avoit mandés de toutes parts. En conséquence il débarqua le lendemain 12 Septembre avec ses cinq cens hommes. Ils entrerent presque sans résistance dans la ville par deux côtés différens, mirent en suite une des compagnies de milice qui voulut quelque tems défendre le môle, & se répandirent bientôt dans les rues qu'ils firent retentir des cris de *St. Géorges & de liberté*; cris bien doux pour les Génois qui ne les avoient pas entendus depuis long-tems, & qui y répondirent avec transport. Trivulce se vit abandonné par la garde Suisse du palais, & obligé de se retirer dans le château. En un mot Doria fut maître de Gênes; & cette grande révolution la plus belle & la plus utile que cette République eût éprouvée jusqu'alors & dont elle retire encore aujourd'hui les doux fruits ne coûta presque point de sang, ce qui doit la rendre d'autant plus précieuse aux yeux de ceux qui aiment également la liberté & l'humanité (*a*).

Trivulce revient dans la ville & fait rassembler ses troupes.

Doria debarque avec son monde.

Il entre dans Gênes avec cinq cens hommes.

(*a*) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II Liv. IX. p. 219-223. Ub. Foglietta Gen. Histor. Lib. XII. Continuatio, p. 732-735-737.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

Doria fit aussitôt entrer ses galeres dans le port, il s'assura des principaux postes, & se rendit chez lui, accompagné comme en triomphe par une foule considérable de citoyens de tout état, dont les joyeuses acclamations & les éloges étoient la premiere, la douce récompense que leur libérateur retiroit d'une action si belle. Doria tint à cette assemblée tumultueuse, dont tous les regards satisfaits étoient fixés sur lui, un discours non étudié, uniquement relatif aux circonstances & qui partoit de l'abondance du cœur (a). Il leur dit que le jour de la liberté étoit enfin venu; qu'il avoit fait ce qu'il avoit pû, & que c'étoit à eux d'en profiter, & de rendre à Gènes sa premiere tranquillité en étouffant les discordes & dissentions civiles, qui lui avoient été si funestes jusqu'alors; il les exhorta à y mettre fin & à songer à affermir & à conserver cette liberté qu'il avoit le bonheur de leur rendre; leur représentant que le meilleur moyen pour y parvenir étoit de faire une réforme générale dans la constitution du gouvernement de la République, réforme méditée depuis long-tems (*), d'en corriger tous les abus, d'extirper les racines de tant de factions & dissentions en changeant totalement cette constitution, & en la mettant sur un nouveau pied, meilleur & plus solide. Il finit en leur protestant qu'il ne prétendoit avoir aucune part au Gouvernement, & qu'il se croyoit assez payé de ses services & trop heureux d'avoir pu rendre la liberté à sa patrie. Ses concitoyens sensibles à un discours aussi flatteur, éleverent la vertu de Doria jusqu'aux cieux, eu lui donnant les noms mérités de libérateur & de pere de la patrie; mais comme cette assemblée étoit trop tumultueuse & trop irréguliere pour pouvoir rien statuer sur un objet aussi important que celui qu'on leur proposoit, on ne prit aucunes déliberations à cet égard, & l'on remit l'examen de cette affaire à une assemblée générale des principaux de la ville & du peuple que l'on convoqua pour le lendemain avec toutes les formalités ordinaires.

Il exhorte ses concitoyens à reprendre leur liberté & à reformer la constitution du Gouvernement.

L'amour de la liberté est si fort, que dès que l'on sçut que Gênes étoit libre, la peste qui y régnoit encore n'empêcha pas que quantité de citoyens n'y accourussent en foule. Aussi cette Assemblée solemnelle fut composée de près de quinze cens citoyens, qui se rendirent dans la grande salle du Palais. On y délibera sur ce qui faisoit l'objet des vœux de tous les gens de bien, sur ce qu'il y avoit de plus intéressant pour la République sur la réformation de la constitution de l'état, d'où dépendoit l'affermissement de la liberté. On reprit donc le projet qui avoit été formé autrefois pour la même fin & qui avoit même eu l'approbation du gouvernement François; mais dès le moment que Gênes recouvroit sa liberté, ce plan de réforme devenoit plus étendu plus vaste & devoit embrasser toutes les parties d'un état libre & indépendant. Il s'agissoit de donner par une espece de sanction la forme la

Assemblée générale des Citoyens: projet de réforme de la constitution de l'état.

(a) Anecd. Gén. & Corses ann. 1528. p. 158.

(*) Dès l'année 151[illegible] cette réformation avoit été mise sur le tapis; le projet en avoit été re[illegible] en 1[illegible]27. [illegible]; & l'on avoit nommé [illegible] à cet effet, mais les malheurs des tems & les guerres avoient empêché ce projet d'être mis à exécution. [illegible] on l'avoit repris depuis que Gênes avoit [illegible] sous la domination de la France.

Sect. VII. Histoire de Gênes depuis 1479 jusqu'en 1528.

forme la plus authentique & la plus solide au Gouvernement de la République, au lieu que sous la domination de la France, cette réformation n'avoit été proposée que pour mettre fin aux factions & dissentions des Génois entre eux, regardés alors comme sujets. Comme un si important objet demandoit beaucoup de tems & de réflexions & sur-tout une profonde étude du Gouvernement & de ses abus, on nomma ou plutôt l'on confirma la nomination de douze Commissaires, qui avoient été choisis dès l'année précédente pour exécuter ce grand projet de réforme. Ils furent chargés de s'occuper paisiblement de ce travail & de le rédiger, tandis que leurs concitoyens travailloient à recouvrer entiérement leur liberté les armes à la main, & à se mettre en possession des places de leur état dont les plus importantes étoient encore toutes au pouvoir des François. On revêtit ces Commissaires du pouvoir le plus ample, & on les mit à la tête du gouvernement, en attendant que leur plan fut réglé & rédigé. Bien loin que Doria voulût suivre les conseils de quelques-uns de ses partisans qui le pressoient de profiter de cette révolution pour se rendre lui-même souverain de Gènes, ce généreux citoyen rejeta avec horreur une pareille proposition & poussa même la modération & la délicatesse, jusqu'à ne vouloir pas être du nombre des douze Commissaires nommés pour régler la constitution de l'état; de crainte d'effaroucher ses concitoyens, & de leur faire soupçonner qu'il ne les avoit délivrés du joug de l'étranger que pour leur en imposer un autre (*a*). Ce grand homme leur tint parole & ne voulut dans la suite avoir aucune part au gouvernement de l'état qu'il avoit sauvé; ni Dogat, ni charges ne purent le tenter; il se contenta de celle de censeur perpétuel, qui lui fut donnée par déférence après l'établissement des nouveaux arrangemens, auxquels quantité d'Historiens assurent qu'il ne prit, au moins directement, aucune part. Si depuis cette époque aussi heureuse que brillante, il parut toujours régner dans Gênes jusqu'à ce qu'il fermât la paupiere, ce fut uniquement par le respect & la reconnoissance qu'il avoit inspiré aux Génois & par l'ascendant que ses vertus & ses services lui donnoient sur ses concitoyens. Au reste il se servit toujours dignement de cet ascendant & n'eut jamais en vue depuis que le bien & l'honneur de Gênes, voila ce qui peut faire l'apologie de sa conduite passée & de ses torts envers sa patrie.

On nomme douze Commissaires à cet effet: Modération d'André Doria.

Comme Doria en engageant ses concitoyens à profiter de ses bienfaits & à se remettre en liberté, les avoit flattés de l'appui de l'Empereur, il fut résolu dans cette assemblée d'envoyer une députation à ce Prince pour le supplier de ratifier la promesse que Doria leur avoit faite, & de les protéger contre le ressentiment de la France. Comme on s'y attendoit, on résolut de prendre des mesures pour en prévenir les effets, & de faire pour cela des levées de troupes & d'argent. En outre la confiance commençoit à renaître dans Gênes avec la révolution qui brisoit ses fers, quantité de citoyens opulents offrirent généreusement de prêter des sommes considérables à la République pour subvenir aux fraix de la guerre, qu'on s'attendoit bien à avoir sur les bras. Cependant comme il est de la prudence de recourir toujours aux voies de douceur & de conciliation & de prévenir le mal par toutes sortes de moyens, il fut décidé qu'on enverroit aussi des députés en France pour tâcher de faire agréer au Roi les

Les Génois envoyent une députation à l'Empereur & prennent des Mesures pour prévenir le ressentiment de la France.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 69.

les excuſes de la République & les raiſons qui tendoient à juſtifier le parti qu'elle avoit cru devoir prendre pour le bien de ſes intérêts.

Sect. VII. *Hiſtoire de Gênes depuis 1479 juſqu'en 1528.*

Les Génois ne pouvoient ſe laſſer de célébrer la modération & l'héroïſme de leur libérateur & de le combler de bénédictions & d'éloges; il fut régardé par le peuple toujours porté aux extrêmes & à un enthouſiaſme voiſin du fanatiſme, comme le Dieu ſauveur de Gènes. Ce qui contribua à fortifier la multitude dans cette opinion, c'eſt que le hazard voulut que, pour ainſi dire, au moment où Doria s'empara de la ville, la peſte y ceſſa tout à coup (*a*). Cette populace amoureuſe du merveilleux ne manqua pas de regarder cet heureux événement comme un miracle & d'en faire tout l'honneur à ſon libérateur. Au fond ſuperſtition pour ſuperſtition, il eût mieux valu attribuer ce pretendu prodige à la liberté même & à ſon heureux recouvrement. En effet il ſemble que la liberté épure l'air que les mortels reſpirent, & qu'elle donne à l'homme un nouvel être, un nouveau ſang, tandis que les ſujets & les eſclaves, (ce qui eſt ſouvent ſynonime) gémiſſent ſous le lourd & épais atmoſphere formé par les paſſions & les crimes de ceux dont ils portent les fers.

La peſte ceſſe à Gênes.

SECTION VIII.

Depuis le rétabliſſement de la liberté par André Doria en 1528. juſqu'à la conjuration du Comte Jean-Louis de Fieſque en 1546.

DEpuis long-tems Gènes étoit comme un vaiſſeau, battu par la tempête, le jouet des vents & des flots, toujours prêt à ſe briſer, & jeté d'écueil en écueil, ſans pouvoir trouver de port aſſuré. Pour éviter les inconvéniens d'une liberté ſouvent funeſte, & les maux où l'ambition & les diſſentions de ſes remuans citoyens la plongeoient continuellement, cette infortunée République s'étoit vue obligée par les circonſtances de ſe donner ſucceſſivement à la France & aux Ducs de Milan, & balotée par l'ambition & les paſſions de ſes ſujets & de ſes voiſins de revenir ſans ceſſe, ou d'être renvoyée d'un ſouverain à l'autre; mais comme ſi ſon ſort eût été de tomber d'abyme en abyme par un effet preſque néceſſaire de l'eſpece de gouvernement qu'elle avoit adopté, en cherchant le repos, en voulant ſe procurer la tranquillité intérieure elle avoit preſque toujours couru riſque de devenir la proye de la ſervitude, & elle avoit toujours eu mille peines à ſecouer le joug peſant & dangereux qu'elle s'étoit elle-même impoſé. Enfin André Doria lui fit trouver un port dans la liberté, non dans cette liberté qui n'eſt qu'un nom frivole, uſurpé par la licence; mais dans cette liberté, dirigée par la raiſon, fondée ſur une conſtitution ſolide & qui conſiſte à vivre heureux & libre en obéiſſant aux loix ſans autre maître que ces loix ſouveraines. A l'ombre des lauriers de Doria & à l'abri de cette liberté, aſile ſacré & reſpectable, Gènes ſe refit de tant

(*a*) Ub. Foglieta Lib. XII. p. 737. Hiſt. des Révol. de Gènes Tom. II. L. IV. p. 70.

SECT. VIII. *Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.*

de fatigues, de tant d'orages & de tempêtes civiles qui l'avoient si long-tems agitée & elle commença à respirer après tant de malheurs domestiques.

Le pouvoir des Doges borné & restreint, à l'exemple de celui de Venise, limité à deux ans de durée; la constitution de la République rétablie & affermie de nouveau sur des fondemens solides, les loix réformées & remises en vigueur, les haines civiles & particulieres entre les Populaires & les Nobles étouffées à jamais: tels furent les premiers fruits des soins & du grand ouvrage d'André Doria. Ainsi quoique jusqu'ici l'on ait presque toujours vu les Nobles travailler constamment pour l'asservissement de leur patrie, ce fut un Noble d'une famille long-tems puissante & factieuse dans l'état qui eut l'honneur & la gloire de lui rendre la liberté & qui préféra cet avantage à celui d'y dominer, ce qu'il auroit pu faire facilement, s'il avoit été plus ambitieux, s'il avoit voulu jouir des droits de la victoire, s'il avoit été moins bon citoyen.

Le service que Doria rendit à sa patrie dans cette occasion est d'autant plus grand, d'autant plus remarquable, que depuis cette époque elle ne fut plus soumise à aucune domination étrangere, elle ne fut plus sujette à aucune révolution considérable, en un mot sa liberté ne reçut plus aucune atteinte & parut affermie pour jamais sur les fondemens les plus solides. Il est vrai que plusieurs Historiens, principalement les François ont reproché à ce grand homme, pour diminuer le mérite de sa belle action, que son ressentiment contre la France, que le dépit & l'esprit de vengeance en avoient été les seuls mobiles & qu'il n'avoit été utile à sa patrie qu'accidentellement; mais soit que la jalousie, le dépit ou la légéreté; soit que l'intérêt personnel, ou qu'un zele réel pour le bien de Gênes l'aient guidé dans son entreprise, quelque motif qui l'ait engagé à lui rendre sa liberté, il ne sauroit ternir la gloire de Doria, ni lui ôter le mérite de sa généreuse action. La cause en est trop belle pour qu'on en doive condamner ou juger trop rigoureusement le motif. Le genre humain est trop heureux quand les passions des hommes produisent de si utiles effets, ou quand leurs vertus naissent de leurs fautes. On a vu souvent dans le cours de cette histoire des citoyens Génois, des ambitieux, asservir leur patrie à l'étranger, & lui donner des fers par esprit de vengeance & de ressentiment, par dépit de ne pouvoir y dominer eux-mêmes; mais que cette vengeance est belle & que les suites en sont heureuses lorsqu'elle rompt les chaînes de sa patrie, & qu'elle brise son joug pour les satisfaire! que les hommes ne se vengent-ils toujours en faisant du bien! Voilà ce qu'on peut alleguer pour la justification d'André Doria même en le supposant coupable de tout ce qu'ou lui impute (*). D'autres citoyens, du corps des

(*) On pourroit ajouter, pour diminuer la valeur du reproche qu'on fait à cet homme fameux, d'avoir trahi les intérêts de la France, après avoir porté les armes auparavant contre la patrie en faveur de la même puissance; que le desir de s'avancer l'avoit fait entrer au service de cette couronne dans un tems où Gênes étoit sa sujette; que la guerre s'étant allumée dans cet intervalle entre elle & la France, soit qu'elle se fût soulevée contre François I, ou que ce Prince en voulût faire la conquête, Doria se trouva forcé, comme Amiral des galeres de France, d'agir contre sa patrie; & qu'enfin l'on peut croire que le ressentiment qu'il en eut, l'engagea peu de tems après à abandonner le service de cette puissance [illegible] à tous les avantages qu'il pouvoit en retirer. [illegible] ne deshonore point un grand homme. Il ne feroit point surprenant que les

Populaires, particuliérement les Frégoses & les Adornes, avoient déja délivré Genes plusieurs fois auparavant du joug de la France ou des Ducs de Milan; & sans doute que si les révolutions qu'ils exciterent, eussent été aussi heureuses & aussi durables que celle qu'André Doria opéra, elles leur auroient fait autant d'honneur, & ils seroient aussi comptés au nombre des libérateurs de Genes; mais outre que leurs efforts ne furent toujours que momentanés ou qu'infructueux, peut-être par un effet du malheur ou de leur foiblesse, l'interêt personnel parut toujours le motif de toutes leurs entreprises pour la délivrance de leur patrie: ils en retirerent d'abord les fruits, & ils lui imposerent un nouveau joug sous le nom de Doges; au lieu que Doria ne retira de son action généreuse, (produite, si l'on veut, par un motif de vengeance) que le plaisir de rendre à Genes sa liberté & que la considération méritee, qu'un si grand service lui attira de la part de ses concitoyens.

On aura pû remarquer que dans le dernier tems de cette Histoire, ce ne furent jamais les Nobles qui soumirent leur patrie aux loix de l'étranger; mais au contraire toujours le ressentiment, la vengeance, la politique ou l'intérêt des chefs des factions populaires Frégose & Adorne. Il faut dire que si les premiers n'en firent rien, ce fut plutôt faute d'occasions, de moyens & de credit, que de volonté ou d'intentions; car au fond s'ils n'eurent pas le pouvoir d'etablir la domination étrangere, le gouvernement monarchique dans Genes, les Fiesques, les Spinola, les Doria eux-mêmes & les autres Nobles eurent toujours grand soin de l'y maintenir & l'affermir de toutes leurs forces. Jusqu'alors aucun d'eux n'avoit asservi Gênes à l'étranger; mais aussi aucun d'eux ne l'avoit délivrée du joug. Cependant un Noble d'une famille longtems factieuse & funeste au repos de sa patrie par son ambition, eut la gloire de lui rendre la liberté, & de rétablir l'ancienne forme de gouvernement, le Dogat qui avoit toujours été si désavantageux pour les Nobles; mais en même tems, au moyen des changemens qui furent faits dans la constitution de la République, lors de cette grande révolution, en perdant beaucoup de son lustre, cette importante dignité passa irrévocablement ainsi que l'administration, entre les mains des Nobles. Il étoit juste qu'ils retirassent tous les fruits d'une révolution qui avoit été l'ouvrage d'un citoyen de leur corps; ainsi que les populaires avoient toujours fait précédemment en pareil cas. Il n'est pas inutile d'observer ces passages remarquables de l'autorité, des mains des No-

sujets de plainte & de mécontentement que Doria avoit d'ailleurs contre la cour de France, [illegible] encore dans cette [illegible], & lui [illegible], de concert avec ses [illegible], le [illegible] de se venger de cette cour & en même tems de réparer ses torts [illegible] en lui rendant [illegible] qu'il en [illegible] sans doute capable d'effacer la honte dont il s'étoit couvert [illegible] contre Gênes. Tous les reproches qu'on pourroit faire à Doria, se réduisent donc uniquement à être qu'il quitta le service de François I. avant que ses engagemens avec ce Prince fussent expirés; mais les Historiens Genois [illegible], & prétendent que le [illegible] de sa commission étoit [illegible], & [illegible] aussi grand homme. D'ailleurs [illegible], il est certain qu'il devoit tout à sa patrie, [illegible] que de rien devoir à une puissance étrangere; & que [illegible] aussi [illegible], aussi [illegible] naturellement tous les autres, tous ceux qu'il [illegible] au préjudice des premiers.

Sect. VIII. Histoire de Gènes depuis 1528 jusqu'en 1546.

bles en celles des Populaires, & des mains des Populaires en celles des Nobles: ce sont là les véritables révolutions de cette République. Il y avoit près de quatre cens ans que les premiers étoient en possession de la gouverner exclusivement: leurs adversaires s'emparerent à leur tour des rênes & les ont gardées jusqu'à ce jour. C'est là l'époque du rétablissement du gouvernement aristocratique dans Gènes. Il faut cependant observer que cette nouvelle révolution fut très utile pour Gènes & qu'au moyen de ce que toutes les principales familles populaires furent fondues ou englobées dans les familles nobles, & de ce que le pouvoir des Doges fut restreint, elle ne fut pas plus à l'avantage des uns que des autres, vû qu'alors tous les noms des factions furent éteints, ainsi qu'on le verra tout à l'heure & qu'en mettant toute l'autorité entre les mains des Nobles, tant anciens que nouveaux, elle leur ôta absolument les moyens de pouvoir opprimer le peuple. Quant à celui-ci, de quoi pouvoit-il se plaindre? Il étoit sous le joug étranger, & un Noble l'en avoit délivré: il étoit sujet de la France & il devint sujet de ses libérateurs. Doria ne fit rien pour lui, il fit tout pour les Nobles ou plutôt tout pour sa patrie, dont le bonheur étoit l'unique objet de ses vœux & de ses travaux. Il crut qu'il étoit nécessaire pour son repos & pour sa tranquillité, que les Nobles, (c'est-à-dire les principales familles des deux plus puissantes factions, fondues en un seul corps sous le nom de Nobles) y fussent en possession de l'autorité & des charges; & en même tems que leur puissance fut restreinte dans les bornes les plus étroites, pour qu'ils ne fussent pas en état d'attenter sur les droits & sur la liberté du peuple; pour prévenir les cruelles dissentions que la jalousie & l'ambition des Nobles & des chefs des Populaires avoient causées si long-tems dans la République; & sur-tout pour prévenir le retour de la servitude qui avoit toujours été le triste fruit de ces mêmes dissentions, sans lesquelles les Princes étrangers n'auroient jamais trouvé tant de facilité à donner des fers aux Génois. Ainsi les fruits de cette heureuse révolution ne furent qu'en apparence pour les Nobles, tandis que tous les citoyens en jouirent indifféremment: elle ne fut funeste qu'à ceux qui regardoient comme un malheur de ne pouvoir plus opprimer Gènes, aux Frégoses & aux Adornes, dont il ne fut plus parlé depuis leur aggrégation aux familles Nobles, elle assura les rangs & les dignités aux principaux de la République & le peuple ne fut point sacrifié.

Les Génois prennent des mesures pour leur défense.

Ayant enfin recouvré cette liberté si chere, les Génois résolurent de faire tous leurs efforts pour la conserver, & de prendre toutes les précautions possibles pour se mettre à l'abri des effets du courroux du Roi de France qu'ils craignoient de voir éclater sur eux. Pendant que pour conjurer l'orage dont ils étoient ménacés ils envoyoient une députation au Roi pour lui faire des excuses tant bonnes que mauvaises sur ce qui s'étoit passé; excuses qui furent assez mal reçues, comme on peut le croire, & comme ils s'y attendoient bien, ils prenoient toutes les mesures que la prudence humaine peut suggérer pour leur défense & leur sûreté. Les citoyens les plus opulents ouvrirent leurs coffres, la banque de St. Géorges prêta cent cinquante mille écus à l'état. On ordonna des levées considérables d'hommes & d'argent, on fit venir des troupes de Corse; enfin on nomma des [illegible] sous le titre de Tribuns militaires, chargés spécialement de la conduite d'une guerre qu'on prévoyoit

devoir être inévitable. Ces Tribuns obtinrent de Laurent Cibo Marquis de Massa deux mille hommes de troupes, que la République prit à sa solde (a).

Sect VIII. *Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.*

Le premier soin des Génois fut de songer à chasser leurs ennemis du cœur de leur Etat, c'est-à-dire, du château de Gênes & des autres forts dont les François étoient encore en possession. On résolut d'en former le siége; mais avant que de l'entreprendre on sentit que le point essentiel pour Gênes étoit de bannir de ses murs un ennemi domestique bien plus dangereux encore & depuis long-tems comme adhérent à l'ancienne constitution de la République qu'il avoit mise à deux doigts de sa ruine; c'étoit le désordre, l'anarchie, l'esprit de dissentions, de factions, & de discorde source inépuisable de mille maux qu'il entraina à sa suite. Il s'agissoit de s'appliquer sérieusement à extirper ces maux; ce qui ne pouvoit se faire qu'en réformant & renversant de fond en comble l'ancienne constitution, pour donner au gouvernement une nouvelle forme, plus stable & moins sujette aux abus. On a déja dit dans la Section précédente, qu'on chargea de cette opération les douze Commissaires qui avoient déja été nommés pour cet effet sous le Dogat d'Antoine Adorne, qu'on les revêtit du pouvoir le plus ample & le plus authentique; & qu'en attendant la grande réforme qu'on attendoit de leurs travaux, ils furent mis à la tête du gouvernement de la République. On a aussi remarqué que le libérateur de Gênes poussa la retenue & la modération jusqu'à ne vouloir pas même être du nombre de ces douze Commissaires ou Réformateurs de l'Etat qu'il avoit sauvé: il se contenta de la faculté de pouvoir les aider de ses lumieres & de ses conseils pour le bien de sa patrie. Il est juste de consacrer dans les Annales de Gênes les noms de ces douze citoyens qui pleins du désir de servir utilement l'Etat, eurent le courage de se charger de cette charge onéreuse. Ce furent François de Fiesque, Baptiste Spinola, Augustin Palavicini, Simon Centurione, Augustin Lomellino, Philippe Cataneo, Vincent Sauli de Rapallo, Nicolas Grimaldi Cebà, Jérôme Doria, Jean-Baptiste Moneglia & Jean de Marenis Davania; presque tous Nobles (b). Ces hommes animés d'une ardeur infatigable se livrerent d'abord tout entiers à ce grand ouvrage: ils s'assemblerent travaillerent & conférerent ensemble pendant long-tems jusqu'à ce qu'ils l'eussent porté à sa maturité. On verra plus bas quel fut le résultat de tous leurs travaux; on entrera dans quelque détail au sujet de cette importante réforme, quand on aura fait voir Gênes entiérement libre & paisible au dedans & au dehors.

Noms des douze Commissaires nommés pour réformer la constitution de l'Etat.

Ses citoyens ayant réglé leur gouvernement au moins *ad interim* & pourvu à leur tranquillité intérieure & devenus redoutables à leurs ennemis parce qu'ils étoient unis & qu'ils n'avoient qu'une seule volonté ferme & constante, qui étoit de bien faire & de défendre leur liberté, (Qui pourroit vaincre de tels hommes?) tournerent toutes leurs pensées & leurs armes contre les François renfermés dans les forts de Gênes, & commencerent par former le siége du château: peu de tems après ils entreprirent celui de Savone, ville extrêmement fortifiée & dont leurs ennemis avoient fait leur place d'armes. Philippin Doria fut chargé d'assiéger le château & pressa vivement Trivulce qui s'y étoit

Siége du château de Gênes.

(a) Hist. des Rév. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 70 & suiv.

(b) Jacob. Bonfad. Annal. Gen. Lib. I. p. 1192.

SECT. VIII. Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.

renfermé dès le moment qu'André Doria étoit entré dans la ville avec son monde. Le Comte de S. Pol, (*a*) (d'autres Historiens disent François de Bourbon (*b*), on ne conçoit pas trop quelle peut-être la raison d'une contradiction si manifeste,) Général d'une armée Françoise, qui dans son camp devant Pavie dont il faisoit alors le siége, avoit été informé par Trivulce, du danger que Gênes couroit & n'avoit pû alors lui envoyer le secours qu'il lui avoit demandé, voulut mais trop tard, après la prise de Pavie & quinze jours après la révolution, venir au secours de Trivulce, & remettre Gênes sous la domination de la France. Il s'avança vainement dans ce dessein avec son armée, & fit sommer les Génois de se soumettre. Ils le refuserent fiérement, & eurent soin par une ruse louable & qui leur réussit, de faire passer le Hérault du Général François par des rues pleines de vivres & provisions de toute espece & garnies de troupes bien équipées, dont ils multiplierent beaucoup le nombre par la finesse qu'ils eurent de les transporter rapidement d'une rue à l'autre dans tous les endroits où le Hérault devoit passer (*c*). Le Comte de S. Pol étonné de l'abondance qui étoit dans Gênes & de la disposition où ses citoyens étoient de se bien défendre, vit bien qu'il ne gagneroit aucun avantage sur eux avec des troupes comme les siennes, troupes mercénaires, prettes à se mutiner & qui désertoient tous les jours faute d'être réguliérement payées. C'est pourquoi il prit le parti de se retirer, & se contenta de jeter trois cens hommes dans Savone que les assiégeans pressoient vivement & tenoient étroitement bloquée, au moyen de quoi ce renfort ne put y entrer. Savone fut obligée de capituler peu de tems après: le Commandeur de Morette qui y commandoit obtint tous les honneurs de la guerre & joignit l'armée Françoise avec sa garnison & son artillerie. La prise de cette place fut suivie de celle du château de Gênes. Trivulce manquant d'argent & de vivres & sans espoir d'être secouru se vit aussi forcé de se rendre à des conditions honorables (*d*). Les Génois s'empresserent de raser cette forteresse formidable & qui avoit toujours été jusqu'alors le garant de leur servitude. Ils en firent autant des fortifications de Savone, ville toujours remuante dont les habitans étoient de tout tems mal affectionnés pour eux, & dont le voisinage leur avoit été si souvent funeste, en servant de retraire & de place d'armes à leurs ennemis. Dans la premiere chaleur de leur ressentiment contre les habitans de Savone, la plupart des Sénateurs opinerent pour l'entiere destruction de cette ville rebelle. Ils étoient d'autant plus irrités contre elle qu'elle avoit demandé & obtenu du Roi au grand détriment de Gênes, la permission de construire un port franc, ce qui avoit été exécuté, & causoit le plus grand dommage au commerce des Génois; dans tous les tems Savone s'étoit montrée disposée à leur nuire, à se soustraire à leur domination & à appeller dans son sein les ennemis de la République. Les sentimens furent fort partagés sur le traitement qu'on devoit faire subir à cette redoutable voisine: quelques-uns vouloient qu'on en tirât une punition éclatante, pour servir d'exemple aux re-

Le Comte de S. Pol tente vainement de secourir les assiégés.

Prise de Savone par les Génois.

Prise du château de Gênes: les Génois le font raser.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 71.

(*b*) Ub. Foglietta Lib. XII. Supplem. p. 742 & seq. Jacob. Bonfad. Annal. Gen. Lib. I. p. 1337 & seq.

(*c*) Anecd. Gén. & Corses ann. 1528. p. 159.

(*d*) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 471.

belles, & qu'on la rasât entiérement; mais heureusement pour ses malheureux habitans, l'avis le plus modere l'emporta, & Gênes conserva une des plus opulentes villes de son Etat. On se contenta de mettre ses habitans hors d'état de se révolter & de faire ombrage à l'avenir à leurs maitres, en faisant démolir les fortifications de leur ville, en démantelant cette place & en comblant & bouchant leur port; ils furent assez punis.

Sect. VIII. Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.

Les Génois font démolir les fortifications de Savone & combler son port.

Ils reprennent toutes les autres places de leur Etat sur les François.

Ressentiment du Roi de France contre les Génois & contre Doria.

Les Génois s'emparerent successivement de Novi, de Gavi, d'Ovada & de toutes les autres places de leur Etat, qu'ils reprirent sur les François avec la même facilité & le même bonheur. En effet il faut dire que la fortune secondoit beaucoup les Génois, & qu'ils furent heureux que le mauvais état des affaires de François I. en Italie ne lui permit pas de songer à se venger & de tourner toutes ses forces contre eux pour les accabler. L'impuissance où ce Prince se trouvoit de les punir, ne lui en ôta pas la volonte ni le désir, & n'adoucit pas ses sentimens en leur faveur; il leur donna presque toujours depuis des preuves de son ressentiment. Il fut long-tems sans pouvoir digerer la démarche qu'ils avoient faite de se remettre en liberté. Il ne voulut point pendant long-tems recevoir ni entendre leurs députés; il déclara la guerre par terre & par mer à la République, on a vu à quoi cette guerre aboutit. Il défendit tout commerce à ses sujets avec ceux de Gènes & chassa les marchands Génois de ses Etats; enfin il déclara les Génois, sujets rebelles & criminels de Leze-Majesté. Tranquilles pendant que la foudre grondoit vainement autour d'eux, que leur importoit tous ces noms qu'on leur donnoit? ils étoient libres. Ce fut sur-tout sur André Doria, sur leur libérateur que tomba le ressentiment de François I. Ce Monarque ne put jamais lui pardonner le service qu'il avoit rendu à sa patrie, il voulut même au rapport de plusieurs Historiens se saisir de sa personne en plusieurs rencontres & donna ordre qu'on tâchât de lui amener Doria mort ou vif. Entr'autres on rapporte qu'un corps de troupes considérable detaché de l'armée Françoise s'avança pendant la nuit par une marche forcée jusqu'à Fascioio, où Doria avoit une maison de campagne dans le dessein de l'y enlever, mais cette entreprise manqua, Doria en ayant eu le vent, eut le tems de se sauver & de gagner promptement Gènes; le pillage & l'incendie de sa maison de campagne furent tout le mal qu'on lui fit; c'est à quoi aboutit la vengeance des François (a). On verra dans la suite qu'ils firent encore plusieurs tentatives plus importantes, dans la vue de s'emparer de Gènes, mais qui furent également infructueuses. Ce ne fut proprement qu'en 1541. que ses citoyens vinrent à bout de calmer le ressentiment du Roi de France & que la bonne intelligence fut retablie entre les deux Etats; ce qui fut encore plutôt, (ainsi que l'entreprise que Pierre Strozzi fit sur Gènes en 1544 le démontre assez) l'ouvrage de la politique du Roi, que d'un changement sincere de ses dispositions à l'égard des Genois. Il etoit Roi & Roi outragé, & un Roi ne peut guere pardonner à des sujets qui se sont soustraits à ses loix.

Tentative infructueuse des François pour s'emparer de lui.

Les Genois, grace à leur courage & aux circonstances étoient réellement dans ce cas: ils avoient absolument chassé les François de leur Etat, ils s'en

(a) Anecd. Gén. & Cors., ann. 1528. p. 161. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 224.

Sect. VIII. Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1556.

voyoient totalement les maîtres et ils avoient entiérement recouvré leur liberté. Il ne s'agissoit plus que de l'affermir par de sages loix, & en remédiant à tous les abus & inconvéniens qui peuvent quelquefois rendre cette liberté dangereuse. Jamais la conjoncture ne pouvoit être plus heureuse pour eux; ils étoient libres au dedans, & assez tranquilles au dehors. Pendant que ceux qui avoient les armes à la main pour la défense de leur patrie, recouvroient ses places & combattoient victorieusement contre ses oppresseurs, ceux qui étoient chargés de la réforme de ses loix & de sa constitution, emploi non moins glorieux & non moins sacré, avoient travaillé à ce grand ouvrage, d'où dépendoit sa conservation & la stabilité de son État. Il se trouva achevé en même tems que l'autre; & il ne s'agissoit plus que d'y mettre la derniere main, que de procéder à l'exécution de cette réforme, si desirée, si attendue & si nécessaire. Voici quel fut le plan proposé par les Commissaires & adopté par les Génois: il devint la base fondamentale de la constitution de cette République; telle elle est encore aujourd'hui, à quelques légers changemens près, amenés par le tems & les circonstances qui changent les hommes, les loix, les usages & les mœurs, au moins quant à la forme.

Réforme de l'ancienne constitution.

Plan du nouveau Gouvernement.

Pour couper court à toutes les dissentions cruelles qui avoient donné naissance à tant de factions ambitieuses, qui avoient si long-tems agité, déchiré & opprimé tour à tour l'État sous le nom de Guelfes, de Gibelins, de Nobles, de Populaires, de Marchands & d'Artisans, pour ensévelir toutes ces distinctions & dénominations funestes dans un éternel oubli, on confondit tous ces noms & toutes ces factions, en ordonnant qu'il seroit fait un état de toutes les familles, tant Nobles, que Plebeiennes, qui avoient six maisons à Gênes; & que toutes celles qui ne possédoient point ce nombre, seroient aggrégées aux premieres sous le nom générique desquelles elles seroient toutes comprises, & dont elles seroient regardées comme autant de membres ou de branches. On eut soin sur-tout de rejeter de cet État les familles Adorne, Frégose, Montalte & Guarco qui furent aggrégées aux autres. On n'en trouva que vingt-huit, possédant effectivement six maisons dans la ville. Ces vingt-huit familles ou Tribus, *Alberghi*, qui comprirent tout ce qu'il y avoit de mieux dans Gênes, tant parmi les Nobles que parmi les Populaires, furent désignées sous les noms génériques de Spinola, Doria, Farnari, Negro, Marini, Grimaldi, Pinelli, Salvaghi, Franchi, Centurione, Imperiali, Promontorio, Calvi, Lomellini, Sauli, Interiani, Giustiniani, Gentili, Cattaneo, Grillo, Lercario, Marini, Vivaldi, Cicali, Ustimari, Cibo, Palavicini & Negroni. Ces vingt-huit familles furent déclarées nobles, ainsi que toutes celles qu'on y aggrégea; on se réserva le droit d'y aggréger encore dix personnes chaque année. Il fut décidé qu'à l'avenir le grand Conseil, le Doge & les autres Magistrats seroient tirés de ces vingt-huit familles nobles ou Tribus, regardées comme autant de souches différentes de la Noblesse Génoise. Au moyen de cet arrangement, convenable aux Nobles & aux riches, tous ceux qui n'y étoient point compris, & qui ne formoient plus que la partie la plus ignorée de la nation, le petit peuple, furent exclus du gouvernement & des charges (a).

On réduit toutes les familles à vingt-huit familles ou Tribus principales.

Noms des vingt-huit principales familles ou Tribus de Gênes.

La

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 75—77. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 471.

La durée du Dogat fut bornée à deux ans. On restreignit le pouvoir du Doge de toutes façons. On lui donna pour l'aider dans le gouvernement de la République un conseil privé de huit Gouverneurs, sans l'avis & le consentement desquels il ne pouvoit rien faire; c'est ce qui compose ce qu'on appelle encore aujourd'hui *la Seigneurie*. On leur donna encore pour adjoints huit autres Magistrats sous le nom de Procurateurs. En outre on établit un grand conseil, composé de quatre cens citoyens, pour avoir le soin des affaires les plus importantes de l'Etat; le Doge fut nommé le chef de ce conseil. Cent de ses membres formerent ce qu'on appelle le *petit conseil*, qui après différentes élections devoit représenter & proposer quatre sujets pour le Dogat au grand Conseil qui seuls avoient le droit d'élire le Doge à la pluralité des suffrages, parmi les quatre sujets proposés. On établit encore plusieurs autres charges ou magistratures tant civiles que militaires; & l'on régla la maniere dont on devoit procéder à leur élection. Comme cette forme du gouvernement de Gènes est la même qui subsiste encore aujourd'hui, & comme nous nous sommes étendus fort amplement sur cette matiere dans la 4. Section de cette Histoire; nous n'entrerons pas ici dans le détail de tous les nouveaux établissemens faits à Gênes ensuite de cette réforme; ce qui ne seroit qu'une repétition fastidieuse & inutile c'est pourquoi nous renvoyons le lecteur à ce qui en a été dit dans la description de l'Etat & du gouvernement de Gênes, qui sert comme de frontispice ou d'introduction à son Histoire.

Sect. VIII. Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.

La durée du Dogat est bornée à deux ans.

Etablissement de plusieurs conseils & nouvelles magistratures.

Nous nous contenterons seulement de remarquer qu'on ordonna qu'on continueroit de tirer de l'étranger un Podestat, ou Juge criminel, lequel seroit uniquement borné au soin de rendre la justice en matiere criminelle. On établit aussi de nouveaux Magistrats chargés de l'administration de la banque de S. Géorges, dont la conservation tenoit si essentiellement à celle de la République. On nomma un Commandant de la garnison & des troupes de Gênes, qui étoit comme le Général de la République. Philippin Doria qui avoit contribué aussi beaucoup à la nouvelle révolution, fut revêtu le premier de cette nouvelle charge; il en reçut l'investiture, à la façon usitée autrefois à Gênes par les mains du Doge qui lui remit le Gonfalon de la République dans la place qui est devant la Cathédrale; cérémonie qui se fit avec beaucoup de Pompe en présence d'une foule immense de peuple qui applaudissoit à grand cris à une cérémonie qui lui rappelloit les beaux jours de la République, & lui certifioit le rétablissement de sa liberté. On nomma aussi des Capitaines de la Bourgeoisie ou de quartiers au nombre de dix-sept, choisis parmi les principaux d'entre les citoyens; ils furent chargés de veiller à la tranquillité publique & de faire prendre les armes au peuple au moindre bruit ou soulevement.

Le premier Doge qui fut élu à Gênes de la façon prescrite par les nouveaux Statuts, fut Hubert Cataneo Lazario. Il est bon de prévenir qu'on n'entrera plus dans le détail de l'élection des Doges Biennaires, dont on ne rapportera plus les noms, à moins qu'il ne se soit passé quelque événement remarquable pendant le tems de leur Dogat; il n'est pas important de les nommer & de les faire connoitre particulierement puisqu'à compter de la date de cette grande réforme, les Doges ne furent plus dans Gênes que l'ombre de leur ancienne existence, de leur premiere puissance: on les nomma toujours depuis regulié-

Hubert Cataneo Lazario premier Doge suivant la nouvelle réforme.

Sect. VIII. Histoire de Gènes depuis 1528 jusqu'en 1546.

rement tous les deux ans, ce qui a continué de même jusqu'à ce jour, à l'exception de quelques petits interregnes légers & trop peu essentiels pour qu'on en fasse mention. L'élection du Doge fut fixée au 4 de Janvier; différens contre-tems ou événemens la suspendirent souvent & la firent différer de quelques jours, comme par exemple lors de la fameuse conspiration de Fiesque, qui sera la matiere de la Section suivante. Les huit premiers Gouverneurs furent, Nicolas Justiniani, Pierre Lercario, Thomas Cattaneo, Laurent de Fiesque Ragio, Jérôme Lomellini, Jean Baptiste Sauli, Nicolas Negroni, Pantaleon Impériali Balliano; Les huit premiers Procurateurs Baptiste Lomellini, André Justiniani, Jérôme Vivaldi, François Spinola, Nicolas Grimaldi, Simon Doria de Buzalla, P. Jean Cibo Clavica, & Augustin Pinelli. Ceux des lecteurs qui désireront de savoir quelles sont les familles qui ont fourni jusqu'ici des Doges à Gènes trouveront à la fin de la Préface de cette Histoire une Liste Chronologique de tous les Doges de cette République depuis l'érection du Dogat en 1339 jusqu'à nos jours.

Noms des premiers Gouverneurs & Procurateurs.

Un des plus importants établissemens de la nouvelle réforme, & qu'il est essentiel de ne pas passer sous silence est celui d'un tribunal de cinq Censeurs suprêmes & quadriennaires, auquel tous les autres Magistrats en Général furent soumis & subordonnés. Ce tribunal terrible d'Inquisiteurs d'Etat fut préposé pour examiner rigoureusement la conduite de tous ceux qui sortiroient de charge, & pour les punir, fut-ce le Doge lui-même, en cas qu'ils fussent coupables de prévarication ou de malversation, & qu'ils eussent donné quelque sujet de plainte à la République. On sent que c'étoit un excellent frein pour retenir les ambitieux & les mauvais citoyens & un très-bon moyen pour prévenir le retour des abus qui s'étoient glissés précédemment dans le gouvernement. La place de Censeur fut la seule qu'André Doria voulut accepter. Elle étoit due à ses services, à son expérience & à son zele pour le bien de sa patrie. Pour lui faire plus d'honneur, & lui témoigner leur reconnoissance & leur estime d'une façon authentique, ses concitoyens voulurent, que, tandis que les autres Censeurs n'étoient revêtus de cette charge que pour quatre ans, leur libérateur en fut décoré pendant tout le tems de sa vie; ils étoient surs que Doria n'abuseroit point pour les opprimer, de cette distinction signalée, & qu'il n'auroit en vue que leur bonheur. Les quatre Collégues de Doria furent Baptiste Spinola, Sinibalde de Fiesque, Thomas Negroni Pluma & Paris Gentili, nommés Censeurs suprêmes pour quatre ans. Au reste il n'est pas prouvé que Doria ait eû aucune part directe ou particuliere à tous ces nouveaux arrangemens; l'on trouve même dans quelques Historiens que la plus grande partie de cette réforme, quant aux Magistratures & à la forme des élections avoit été projetée & mise sur le tapis pendant le Dogat d'Antoine Adorne (en 1527) & peut-être avant que Doria songeât à rendre la liberté à sa patrie, tout ce que l'on peut dire à sa gloire, c'est qu'il procura à ses concitoyens les moyens & le loisir d'exécuter ces grands projets; & qu'ainsi l'on peut bien en quelque façon lui en attribuer tout l'honneur.

André Doria est nommé Censeur perpétuel.

Noms des quatre premiers Censeurs.

La reconnoissance des Génois ne s'en tint pas là à l'égard d'André Doria. Comme c'étoit un héros égal à tout ce que l'ancienne Grece a produit de grand & d'illustre, on voulut récompenser ses services, & immortaliser sa mémoire de la façon dont l'ancienne Grece & Rome récompensoient

ſeurs héros. En conſéquence le Sénat lui fit ériger deux Statues pédeſtres de marbre, plus grandes que nature; elles ſe voyent encore aujourd'hui dans la Cour du palais de la Seigneurie, des côtés de la porte du milieu (a) (*). Non contens de ces témoignages glorieux qu'ils donnoient à Doria de leur amour, non contens de lui déférer d'un accord unanime les noms de Pere & de Libérateur de la patrie, les Génois lui acheterent aux dépens du public un palais magnifique ſur la place Doria, ſur le frontiſpice duquel fut gravé cette inſcription glorieuſe. *Au Libérateur de ſa patrie: Patriæ Liberatori*. ou ſuivant d'autres *Andreæ de Auriâ patriæ liberatori munus publicum* comme un monument éternel de la reconnoiſſance publique afin qu'elle fut auſſi ſignalée que l'avoit été le ſervice que Doria avoit rendu à ſes concitoyens. En outre il fut ordonné qu'on célébreroit à l'avenir par une proceſſion & des réjouiſſances ſolemnelles l'anniverſaire du jour, de l'heureux jour (le 11 Septembre) où Gênes avoit recouvré ſa liberté par les ſoins d'André Doria; & que tous les ans à pareil jour la garde du palais iroit avec ſon Colonel & ſes drapeaux ſur la place ſituée devant le palais Doria le ſaluer par une décharge de Mouſqueterie en ſigne de joie & de reconnoiſſance.

Sect. VIII. Hiſtoire de Gênes depuis 1528 juſqu'en 1546.

Les Génois élevent des Statues à leur libérateur & lui font bâtir un Palais.

Il eſt tems de reprendre le fil de l'Hiſtoire de Gênes, interrompu par le récit rapide de tous les nouveaux arrangemens qui furent faits lors de la réforme totale de la conſtitution de cette République. Comme l'on vouloit ſe mettre en état de défenſe de tous côtés, & comme il étoit ſur-tout eſſentiel de mettre la marine de Gênes ſur un pied reſpectable, il avoit été ordonné, lors de ces arrangemens définitifs qu'on conſtruiroit douze nouvelles galeres. On y travailloit avec ardeur & leur conſtruction étoit déja bien avancée lorſque ſoit, par un effet du haſard ou de quelque complot ſecret, le feu prit tout à coup à ces galeres & les réduiſit en cendres pendant la nuit ainſi que tout ce qui devoit ſervir à les équiper, le chantier où on les conſtruiſoit & la charpente de bois qui les couvroit (b). C'étoit une grande perte pour les Génois, mais il leur

1529 & ſuiv. Le feu prend dans les chantiers & y conſume douze galeres.

(a) Jacques Bonfad. Annal. Gen. Lib. II. p. 1348. Anecd. Gén. & Corſes ann. 1528. p. 161. Voyage d'un François en Italie, Tom. VIII. p. 475. Hiſt. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 30. Hiſt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. IX. p. 223.

(b) Jacob. Bonfad. Annal. Gen. Lib. II. p. 1348.

(*) Au rapport de quantité de voyageurs & de tous les connoiſſeurs qui peuvent s'en convaincre par leurs yeux, ces monumens plus eſtimables par le ſujet & le motif qui les ont fait élever que par leur travail même, ſont d'aſſez mauvaiſes figures monſtrueuſes & coloſſales; l'une des deux eſt cependant moins médiocre que l'autre. Sur le piedeſtal de l'une eſt cette inſcription.

> *Andreæ Doriæ quod Rempublicam diutius oppreſſam priſtinam in libertatem vindicaverit, patriæ ſeu inde patriæ appellato Senatus Januenſis immortalis memor beneficii viventi poſuit.*

On lit ſur le piedeſtal de l'autre cette autre inſcription plus courte & non moins belle:

Jo. Andreæ Doriæ patriæ libertatis conſervatori.

S. C. P.

Sect. VIII. *Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.*

restoit de grandes ressources dans leur courage & dans leur amour pour la liberté.

L'Empereur reçoit bien les députés de Gênes.

On a vu aussi qu'ils avoient envoyé une députation à l'Empereur, pour réclamer sa protection & le prier de les mettre à couvert du ressentiment de la France. Leurs députés furent fort bien reçus par ce Prince; & comme il s'agissoit de nuire au Roi de France, son ennemi déclaré, il promit aux Génois tout ce qu'ils voulurent. Il est très-probable que l'Empereur avoit aussi des vues intéressées, & se flattoit peut-être de se rendre par la suite le maître de Gênes, qui étoit une assez belle proye pour tenter l'ambition de tous les Princes qui dominoient en Italie; au moins la suite fit voir que Charles-Quint avoit eu ses desseins en accordant sa protection aux Génois & peut-être qu'il seroit venu à bout de les remplir s'il n'y avoit trouvé en 1548 la plus vive résistance de leur part & sur-tout de celle d'André Doria qui, quoique toujours attaché au service de ce Prince, lui préféra les intérêts de sa patrie.

Il vient à Gênes. Paix de Cambrai.

Il y eut la même année une espece de conférence entre l'Empereur & Doria. Ce Prince vint avec lui à Savone & ensuite à Gênes où il fut reçu avec toutes sortes d'honneurs. On y parla beaucoup des moyens de rendre la paix à l'Italie. Elle fut enfin conclue à Cambray le 3 d'Août de la même année, au moyen de quoi le Roi de France retira ses troupes de l'Italie, & Gênes recouvra entiérement sa tranquillité (*a*). Elle songea à en profiter pour réparer les dommages que tant de guerres civiles & étrangeres avoient causés à son commerce ainsi que le désordre & l'épuisement qu'elles avoient mis dans ses finances. Sa tranquillité ne fut troublée que par différentes tentatives que les François ou leurs partisans firent pour s'emparer de Gênes; mais pour son bonheur elles furent toutes infructueuses.

1533. 1535. *Complot en faveur des François, découvert & puni.*

La premiere de ces conspirations en faveur de la France fut presque aussitôt découverte & éventée que tramée en 1533; les auteurs du complot, tous citoyens obscurs & peu accrédités, furent punis de mort & tout fut appaisé. La guerre qui se ralluma l'année d'après entre l'Empereur & le Roi de France, au sujet du Duché de Milan, source féconde de guerres & de malheurs, ramena les troupes du dernier en Italie & réveilla toutes les alarmes des Génois. Ils craignoient ce voisinage dangereux, & s'attendoient bien à être enveloppés dans cette nouvelle guerre; avec d'autant plus de raison que rien n'avoit pû encore fléchir jusqu'alors le ressentiment de la France contre eux, & que leurs députés n'avoient jamais été bien accueillis de cette cour où ils avoient été envoyés plusieurs fois inutilement, & encore tout récemment en 1533 pour solliciter le retour de la bienveillance du Monarque, le rétablissement de la bonne intelligence entre les deux états & pour négocier un Traité de commerce entre leurs sujets respectifs. François I. n'avoit point perdu de vue le recouvrement de la souveraineté de Gênes, c'étoit un trop beau fleuron ajouté à sa couronne, pour qu'il pût en supporter indifféremment la perte, & se resoudre à y renoncer pour toujours. Il n'avoit jamais pardonné aux Génois la démarche qu'ils avoient faite de se remettre en liberté, & qui plus est, sous les auspices de son plus implacable ennemi. Forcé de dissimuler long-tems son mécontentement & ses projets, à cause des revers que ses armes avoient

Nouvelle guerre en Italie alarmes des Génois.

(*a*) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 85.

essuyés en Italie, & de la conclusion de la paix en 1529, il n'avoit attendu jusqu'alors que l'occasion de faire revivre ses droits & ses prétentions sur cette République. Le renouvellement de la guerre & le retour de ses troupes en Italie lui fournissant cette occasion si désirée, il la saisit avec empressement, & résolut de se servir des moyens qu'il avoit entre les mains pour s'emparer de Gênes une troisieme fois.

Sect. VIII. *Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.*

En conséquence un corps de troupes assez considérable eut ordre, au mois d'Août 1536, de s'avancer vers cette place. Il étoit commandé par Guy Bangone, Caguino Gonzague & César Frégose, Génois, depuis long-tems attaché au service de la France, & qui avoit eu déja beaucoup de part à la prise de Gênes par ses troupes en 1527. Il étoit l'instigateur & comme l'ame de cette nouvelle entreprise. Elle ne réussit point. Les Soins qu'André Doria, qui étoit pour lors sur les côtes de Provence avec la flotte Impériale & veilloit toujours sur le destin de Gênes, eut de pourvoir à sa défense, en envoyant promptement huit galeres & huit cens hommes à son secours, rendirent l'attaque des François inutile. Vainement ils tenterent l'escalade de deux côtés: vainement César Frégose, dont les gens étoient venus à bout de planter son drapeau sur la muraille, où il ne resta qu'un moment, se flatta d'être secondé par ses partisans, & les intelligences secrettes qu'il s'étoit ménagées dans la ville. Les Génois firent la plus vigoureuse résistance & repousserent leurs ennemis de tous côtés. Les François furent obligés de renoncer à leur entreprise & de reprendre le chemin du Piémont, après avoir perdu cent hommes, tant tués que blessés, dans cette expédition, qui ne coûta pas un seul homme à Gênes. Lorsqu'elle fut libre & que les ennemis furent partis, le Sénat ne doutant pas qu'ils n'eussent quantité de partisans secrets dans la ville, & que Frégose n'eût été bien sûr en faisant cette tentative, d'être appuyé par ses amis ou fauteurs, qui devoient être instruits de cette conspiration, fit faire les perquisitions les plus rigoureuses pour en découvrir tous les complices. Trois citoyens du corps des Populaires, qui furent trouvés coupables, payerent pour les autres & furent décapités (a). On bannit aussi quelques habitans de Chiavari & de la vallée de Polcevera, convaincus d'avoir servi & secondé les projets de César Frégose; leurs biens furent confisqués & leurs maisons rasées. Peu de tems auparavant, la même année, Valacerca Centurione essaya de se rendre maître de Gênes pendant que l'Empereur étoit occupé à faire une entreprise sur la Provence.

1536. *Entreprise des François sur Gênes.*

Ils sont repoussés.

Punition des Complices de César Frégose.

Tant de dangers que Gênes couroit journellement engagerent ses citoyens à pourvoir de toute façons à sa sûreté, à rétablir & augmenter ses fortifications pour prevenir à l'avenir de pareilles attaques. La Treve conclue pour trois mois en 1537 entre l'Empereur & la France, les delivra encore une fois de leurs inquietudes. Quoique cette Treve fut prolongée pour dix ans l'année suivante, cela n'empêcha pas que la guerre ne recommençât en 1541 entre ces deux puissances, dont la haine & l'ambition tenoient depuis longtems l'Italie en alarmes, & en faisoient le continuel théatre de leurs cruels

1541.

(a) Anecd. Gén. & Corses ann. 1536. p. 166. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 472. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 230 & suiv.

Sect. VIII. Histoire de Gênes depuis 1528 jusqu'en 1546.

différends. Le double assassinat de Rincone & de César Frégose qui alloient en qualité d'Envoyés de France, le dernier à Venise & l'autre à Constantinople & que le Marquis du Guast fit tuer en chemin fut la cause ou le prétexte de cette nouvelle guerre. Mais heureusement pour Gênes elle n'influa point sur son destin: elle n'y fut point compromise. Après bien des peines & des sollicitations, cette République parvint enfin cette même année à recouvrer les bonnes graces du Roi de France; c'est-à-dire que ce Monarque, voyant qu'il n'avoit aucun espoir de la remettre dans ses fers, crut devoir dissimuler, céder au tems & aux circonstances, en accordant l'oubli de son ressentiment à ce que la politique sembloit exiger de lui pour l'intérêt de son propre état. Dès lors le commerce & la bonne intelligence furent entiérement rétablis entre Gênes & la France.

Les Génois se reconcilient avec la France.

François I. avoit ses vues en feignant de se reconcilier avec les Génois, il avoit besoin d'eux & ils se trouverent bientôt dans une situation assez délicate, lorsqu'en 1543 ce Prince se flattant qu'ils feroient tout pour mériter son amitié tâcha de les engager à conclure avec lui un Traité par lequel il offroit d'envoyer un Ambassadeur à Gênes & il demandoit en outre que ses ports fussent ouverts à ses flottes & à celles de ses alliés; & que la République lui prêtât quelques sommes d'argent dont-il avoit besoin. Le pas étoit difficile; les Génois se trouverent fort embarrassés: d'un côté ils devoient craindre d'irriter par un refus un Prince puissant & déja assez mal intentionné pour eux; d'un autre côté en lui accordant ses demandes, ils devoient s'attendre à encourir le courroux & l'indignation de l'Empereur leur protecteur, qui ne leur pardonneroit sûrement pas de se lier de cette façon avec son ennemi. Ils se tirerent assez adroitement de ce mauvais pas. Résolus de se conserver la bienveillance du dernier & de préférer le certain à l'incertain, ils demeurerent constamment attachés à l'Empereur, c'est-à-dire à l'Espagne, & éluderent honnêtement les propositions du Monarque François. Ils répondirent d'un ton ferme à ses pressantes sollicitations, qu'ils se tiendroient très-honorés de recevoir une Ambassade de sa part; mais qu'ils le prioient de les en dispenser, parcequ'ils avoient lieu de craindre que cela n'indisposât l'Empereur contre eux; que leurs ports étoient & seroient, toujours ouverts aux flottes de la France, mais non à celles des Turcs ses alliés; & que quant à l'emprunt que le Roi vouloit faire de la République, le mauvais état de ses finances épuisées ne lui permettoit pas de prêter à ce Prince les sommes qu'il demandoit (a). La même année (1543) l'Empereur vint encore à Gênes sur la flotte d'André Doria & y eut une conférence avec le Duc de Florence, le fameux Côme de Médicis qui fut comme le fondateur d'une nouvelle maison souveraine. Ce Prince, un des plus habiles politiques de son siecle étoit venu à Gênes pour faire plusieurs demandes à l'Empereur, dont il attendoit tout, & qu'il étoit obligé de ménager. Il s'y prit avec tant d'adresse & de dextérité qu'il obtint de lui presque tout ce qu'il voulut & en quelque façon malgré lui-même (b).

Demandes que François I. fait aux Génois.

Leur refus les brouille de nouveau avec ce Prince.

L'Empereur a une conférence à Gênes avec le Duc de Florence.

La prédilection marquée des Génois pour l'Empereur & le refus qu'ils firent d'accepter les propositions de son rival, rallumerent la colere de ce dernier

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 90 & suiv.

(b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 241—244 & suiv.

Prince qui toujours intérieurement irrité contre eux, & n'avoit recherché leur alliance que par politique, leur en témoigna ouvertement son ressentiment, avec ménaces de leur en faire éprouver les effets à la premiere occasion. Il leur tint parole & crut ne pouvoir mieux s'en venger qu'en les faisant encore une fois rentrer malgré eux sous sa domination. Pierre Strozzi, ramenant du Piémont les débris de l'armée Françoise, consistant en cinq mille hommes, eut ordre de faire une nouvelle tentative sur Gènes, avec l'aide des intelligences secrettes & des partisans que la France y avoit encore, au nombre desquels étoit la maison de Fiesque, toujours constamment attachée à ses intérêts; mais Strozzi fut attaqué & repoussé en chemin par l'Armée Impériale qui ayant été prévenue de son dessein & avertie de son passage, par Serravalle, par un coup de canon que les Spinola Seigneurs de cette ville, firent tirer pour l'en instruire, se mit aussitôt en marche pour lui barrer le chemin. Il se passa dans cette occasion une affaire qui ne fut pas à l'avantage de Strozzi: au moyen de quoi il fut obligé de se retirer & de prendre la route de France sans pouvoir rien entreprendre (a).

Sect. VIII. Histoire de Gènes depuis 1528 jusqu'en 1546.

1544.

Tentative infructueuse de Pierre Strozzi sur Gènes.

Cet heureux événement tira Gènes d'un grand péril, & lui rendit entiérement sa tranquillité, qui fut encore affermie par la paix conclue & signée à Crepy l'année suivante entre l'Empereur & le Roi de France; paix qui en éloignant encore une fois les troupes Françoises de l'Italie, délivra les Génois de toutes leurs alarmes du côté de cette puissance. D'ailleurs à l'exception des trois ou quatre tentatives infructueuses que la France fit sur leur ville, elle fut assez tranquille pendant l'espace des dix sept années qui suivirent le recouvrement de sa liberté, & il ne s'y passa rien de remarquable ni au dedans ni au dehors. Ses citoyens ne songeoient plus qu'à oublier leurs calamités passées, qu'à recueillir les doux fruits de cette liberté si souvent ménacée, attaquée & opprimée, & de cette heureuse paix si long-tems désirée; qu'à remettre leur gouvernement sur un pied stable & solide, les loix en vigueur, & leurs finances en bon ordre; qu'à faire refleurir le commerce & l'industrie, sources de son ancienne opulence, lorsqu'un événement inattendu, un nouvel orage éclos du sein de ce calme profond pensa renverser toutes leurs espérances & bouleverser entiérement leur gouvernement à peine rétabli sur ses ruines. L'année suivante vit éclore une conspiration plus dangereuse que toutes celles qui avoient été tramées jusqu'alors contre le repos de Gènes, puis qu'elle fut couvée dans son sein par l'ambition de ses propres citoyens, & qu'elle n'éclata qu'au moment où tout sembloit prêt pour l'accabler. Cette fameuse conjuration qui est un des morceaux les plus intéressans de cette Histoire & mérite d'être traitée avec quelque détail, nous fournira la matiere d'une Section entiere.

1545.

La paix de Crepy entre le Roi & l'Empereur dissipe les alarmes des Génois.

(a) Idem ibid. p. 244 & suiv. Jacob. Bonfad. Annal. Genuens. Lib. III. p. 1382.

Fin du Tome Trente-Cinquième.









